ULB UNIVERSITÉ LIBRE DE BRUXELLES, UNIVERSITÉ D'EUROPE

DIGITHÈQUE
Université libre de Bruxelles

L'Art moderne, Bruxelles, 1883, n°1 à 52.

Les nombreuses recherches effectuées par la Digithèque de l'ULB conduisent à croire que l'œuvre ici reproduite *appartient au domaine public*.
S'il s'avérait, malgré les efforts déployés, qu'une personne soit encore titulaire de droits sur l'œuvre, cette personne est invitée à prendre immédiatement contact avec la Digithèque de façon à régulariser la situation (email : bibdir@ulb.ac.be)

Elle a été numérisée par les Bibliothèques de l'Université libre de Bruxelles.
Les règles d'utilisation des copies numériques des oeuvres sont visibles sur la dernière page de ce document.

L'ensemble des documents numérisés par les bibliothèques de l'ULB sont accessibles à partir du site http://digitheque.ulb.ac.be/

Accessible à : http://digistore.bib.ulb.ac.be/2008/DL2864764_1883_f.pdf

L'ART MODERNE

ANNÉE 1883

TROISIÈME ANNÉE. — N° 1. LE NUMÉRO : 25 CENTIMES. DIMANCHE 7 JANVIER 1883.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr 13.00. — **ANNONCES** : On traite à forfait.

Adresser les demandes d'abonnement et toutes les communications à
L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 26, Bruxelles.**

SOMMAIRE

GAMBETTA ORATEUR. — L'HÔTEL DES POSTES. — L'ANNEAU DU NIEBELUNG. — CHRONIQUE JUDICIAIRE DES ARTS. *Dubois contre Gédalge.* — *Beware of pick-pockets.* — PETITE CHRONIQUE.

GAMBETTA ORATEUR

La mort a déraciné Gambetta. Avec une immense rumeur, on mesure l'arbre abattu, on publie ce qu'il était, on recherche ce qu'il fût devenu.

Certes, dans les derniers temps c'était l'homme d'État qui apparaissait surtout. Mais, pour édifier cette prodigieuse destinée, quelle part l'art a-t-il eue?

Il faut répondre que cette fois, comme toujours, c'est l'art qui, aux épaules de l'homme obscur a attaché les ailes qui, du premier vol, l'ont porté à la gloire, qui l'y ont ramené après chaque fléchissement, et restaient le talisman où il lui suffisait de toucher pour reprendre pied sur les hautes cimes aux heures où il y chancelait.

Imaginez Gambetta sans son éloquence ; quel recul, quelle déviation, quel retard, quel avortement, peut-être, dans sa destinée!

Il importe de le dire pour ceux qui ne voient dans l'art qu'un ornement et un superflu, une occasion de distraction et non pas une des plus puissantes forces sociales, n'agissant pas seulement au profit de qui la possède, mais surtout pour l'intérêt de l'ensemble, soit qu'elle révèle un homme de génie jusques-là ignoré, soit qu'elle serve d'exemple, réchauffant les âmes et les surhaussant.

Qu'était Gambetta avant le plaidoyer Baudin, qui ne dura que trois quarts d'heure et, merveilleux effet de l'éloquence, du coup le rendit célèbre, jetant en ces courts moments le pont sur l'abîme entre l'obscurité et la gloire? Il avait trente ans déjà, et les qualités puissantes concentrées en lui, inconnues de Paris, n'étaient soupçonnées que par des amis de taverne, par un petit groupe de politiques intransigeants, par les affiliés d'une conférence de jeunes avocats dont il avait la présidence. C'est alors que surgit dans l'auditoire d'un tribunal correctionnel une plaidoirie, cette œuvre d'art où l'âme et la pensée peuvent, si l'inspiration les met en fusion, couler brûlantes en ébouissant tout autour d'elles, et, sur l'heure, le charme malfaisant est rompu, l'art opère son miracle, la voûte qui étouffait le grand homme s'effondre, et il apparaît sur l'horizon où sa silhouette dominera jusqu'à la mort.

Assurément, ce n'est pas seulement avec le don de la parole qu'on conquiert une place dans le monde. L'art n'est que la mise en œuvre de facultés profondes et peut être l'attestation la plus énergique de leur intensité. Si Gambetta n'avait été qu'un beau parleur, il fût

resté aux bas degrés où s'agitent les médiocres. Mais si, sous la forme brillante et emportée dont il habillait ses pensées, il y avait la fécondité et l'infini du cerveau de l'homme d'Etat, cela n'eût point suffi pour le produire d'un seul élan sur la scène des célébrités politiques. Il eût dû s'engager dans les sentiers souterrains où meurent, avant d'atteindre la sortie, tant de grands hommes inconnus. Peut-être qu'en 1870 il n'eût encore été orateur que pour son quartier et eût manqué l'occasion unique qui, hâtant sa fortune, en fit l'incarnation de la France, déjà renversée, mais livrant aux envahisseurs les combats désespérés qui ont sauvé son honneur.

Et, depuis, dans la marche rapide qui l'a sans cesse porté plus loin, chaque étape demeurée dans le souvenir a été marquée par une de ces harangues qui faisaient dire aux profanes qu'en France un grand orateur prend les esprits à la pipée, alors qu'en réalité la foule se laisse aller, par un abandon légitime, à l'irrésistible séduction qu'exerce l'éloquence chaque fois qu'elle ouvre à deux vanteaux la porte sur les mystères d'un esprit supérieur, dont elle affirme la puissance en en montrant les trésors. Quand un homme parle ainsi, il donne la mesure de sa taille de géant, il subit devant son pays un examen épique qui suffit à le juger. Ce n'est plus d'un discours isolé qu'il s'agit, œuvre passagère et fragile, c'est une nature entière qui dépouille ses voiles et se montre dans sa nudité héroïque. Voilà ce qui séduit et ce qui entraîne, et non pas quelques vaines paroles, non pas le charme superficiel de la rhétorique banale.

Combien d'autres hommes ont parlé depuis que Gambetta, jusques là perdu du côté de l'ombre, a passé du côté du soleil, c'est-à-dire, depuis quatorze ans! Que d'orateurs, comme les flots de la haute mer, ont battu la plage des discussions politiques! De tous ces discours, quels sont donc ceux qui, sur cette nation prétendûment si accessible à l'enguirlandement des mots, ont produit l'effet magique du plaidoyer Baudin ou de cette fulgurante harangue sur l'amnistie, qui dura vingt minutes et remplit l'Europe de son tonnerre ? Cela n'atteste-t-il point qu'une telle éloquence débordait ses limites ordinaires pour atteindre les proportions auxquelles les âmes ne résistent plus parce qu'elles se sentent proches de ce qui est surhumain ?

C'est là le grand art, celui qui est toujours victorieux, que le génie réalise avec les mêmes effets dans tous les domaines, qu'il s'agisse d'éloquence, de peinture, de poésie, de sculpture ou de musique. Inutile de chercher à définir ses conditions, et d'essayer de préciser, par exemple, pour Gambetta, quelle fut au juste l'espèce de son éloquence, afin de proposer aux admirateurs le moyen de l'égaler. Les grands hommes ne sont pas faits pour être réédités, mais pour accomplir une mission sociale. Qu'on les admire, s'ils furent salutaires, mais qu'on ne les propose pas en exemples, car ils sont inimitables. Qu'on s'accoutume à trouver dans leur art des jouissances plutôt que des conseils et qu'on étudie la manière de le comprendre et non pas celle de le répéter. Et s'il s'agit d'un homme public, orateur ou écrivain, qu'on proclame, rendant à l'art la justice et les honneurs qui lui sont dûs, que les plus grands, les plus prompts à éclore, les plus populaires dans le haut sens du mot, les plus bienfaisants et les plus regrettés, ne furent pas les politiques muets, relégués dans leur habileté taciturne, mais ceux qui savaient écrire et ceux qui savaient parler.

L'HOTEL DES POSTES

On connaît le projet du Gouvernement de bâtir un Hôtel des Postes en face du Théâtre de la Monnaie, qui deviendrait ainsi le Théâtre des Postes, Télégraphes et Messageries. Cette heureuse idée s'exécute avec la lenteur majestueuse que mettent à se réaliser toutes les idées administratives. On a mis de longues années à élever à Saint-Gilles un palais immense et superbe destiné à la fabrication monétaire, qui tenait fort à l'aise dans l'ancien bâtiment. Cette vaste construction, d'une très belle ordonnance et qui fait le plus grand honneur à son architecte, M. Roussel, serait absolument à sa place à Londres, où l'on bat monnaie pour l'Angleterre, les grandes Indes et plusieurs autres parties de l'Univers. Mais dans notre pays il eût suffi d'une usine ordinaire et sans la moindre architecture seigneuriale pour fournir à la circulation ce qu'il lui faut de rondins, de cascarets et de braise. A moins, en effet, que l'on n'ait trouvé le moyen de fondre les gros sous en limonade ou de les savourer en guise de pralines, la consommation n'en doit pas être si grande qu'il les faille renouveler constamment. Aussi pour qui visite le palais de Saint-Gilles, l'émotion qu'on y ressent n'a de comparable que l'angoise secrète qui étreint le voyageur lorsqu'il parcourt le château des papes à Avignon ou même l'Escurial. Ces solitudes bâties, où tout respire le mystère et l'oubli, laissent aux âmes les plus courageuses un sentiment de terreur à peine avoué. Rien ne trouble le silence que, de temps en temps, le pas sonore d'un homme inoccupé. Qui est-il? Où va-t-il? Oh! palais! Oh! tombeaux! La Monnaie de Saint-Gilles, déjà fort belle maintenant, sera plus imposante encore quand elle sera en ruines et je ne doute pas que dans un millier d'années nos descendants admireront notre prodigalité et se feront la plus haute idée d'un pays où de pareils monuments étaient édifiés rien que pour fabriquer le numéraire. Quelque savant en conclûra, probablement, que Bruxelles était la capitale de

l'Europe. Soit : n'en parlons plus. Contentons-nous de cette gloire qui sera peut-être un peu tardive.

L'ancien bâtiment des Monnaies ainsi rempli, l'État ade plus exproprié deux ou trois immeubles entre la place du Théâtre et le boulevard Anspach, et voici maintenant qu'il vient de faire exposer la maquette de l'Hôtel des Postes qu'il compte élever sur le terrain préparé de si longue main.

Comment vous figurez-vous un Hôtel des Postes, ô lecteur ! Pour moi, j'eusse imaginé une immense halle avec beaucoup d'espace, de lumière, pourvue d'entrées et de sorties de tous les côtés, où les bureaux fussent disposés de façon à attirer facilement le regard et a être d'un accès commode, où le personnel, occupé à tant de besognes diverses mais qui ont entr'elles tant de rapports, pût communiquer rapidement, imprimer à ce vaste mouvement des postes une impulsion régulière, uniforme, où le contrôle, l'examen fussent instantanés, où tout, en un mot, fût vie, circulation, activité et lumière.

Détrompez-vous, lecteur. Une pareille conception eût été trop moderne et n'eût pas prêté assez à « l'architecture », à ce classique besoin qu'éprouve l'administration d'entasser des moëllons, beaucoup de moëllons afin de frapper les foules d'admiration et de stupeur.

Une halle, Monsieur, une gare, un édifice approprié aux besoins, a bâtir n'importe où, en quelques mois, pourvu qu'il y eût du terrain et des communications faciles ? Ce serait trop commode et trop simple. Nous voulons un monument, et un monument qui fasse figure au centre. Et alors, M. Balat — sur les suggestions sans doute des bureaux officiels, car il est trop homme de talent pour faire ces choses spontanément — M. Balat a conçu un énorme déploiement de murs, d'un aspect sourcilleux de forteresse, avec des entrées si étroites qu'on y devrait mettre des ponts-levis, des fenêtres si nombreuses, mais si petites, qu'elles ressemblent à des meurtrières, et un tel abus de pierres qu'il est à craindre que le service des Postes, une fois qu'il sera entré là dedans, ne réussira plus jamais à en sortir. Si encore ce monument avait un caractère monumental, on pourrait au besoin s'en servir plus tard pour autre chose, après qu'on aurait logé les Postes dans des locaux appropriés. Mais ce vaste pâté de moëllons est de plus banal comme une brioche. Nous ne le comparerons pas à une pièce montée, les confiseurs ajoutant d'ordinaire quelque fantaisie à leurs œuvres, ne fût-ce qu'en arabesques de sucrerie ou coloriages de confitures. Mais ici c'est la banalité sans fard.

Il n'y a pas, à Bruxelles, n'est-ce pas, de plus affreuse façade que celle du Palais du Roi. Eh bien, M. Balat, désespérant de faire plus mal, s'est contenté de prendre cette horripilante façade, dont il a seulement rétréci les fenêtres et bouché les portes. Il est vrai qu'il a conservé l'étonnante colonnade du milieu, et qu'il a surmonté le tout d'un toit mansard (pourquoi mansard ?) orné de quelques lucarnes (pourquoi ces lucarnes ?) Tout cela est triste, froid, sans physionomie et solennel comme M. Prud'homme lui-même en cravate blanche et le toupet relevé.

Je m'entortille d'un cache-nez et je m'enveloppe de fourrures, rien qu'à songer au froid qu'une pareille construction va jeter place de la Monnaie, au centre du mouvement des affaires et des plaisirs. Il n'y a qu'une ville au monde, je crois, où l'on ait songé avant nous à mettre les Postes à côté du théâtre principal, cette ville est Munich. Aussi faut-il voir, quand le soir vient, comme cette place de Munich est animée ! On pêcherait à la ligne dans les flaques d'eau de la place, que l'on n'aurait pas à craîndre que le poisson, au moment de mordre, fût troublé par un bruit quelconque. Encore à Munich ce n'est que demi-mal. Les spectacles finissent à dix heures, et quand on sort de là tout le monde, dans la ville, est déjà couché. Mais à Bruxelles où la moitié de la vie est aux lumières, voyez-vous l'ombre de l'Hôtel des Postes prendre tout un côté de la place et les deux rues contiguës ! Et pendant la journée même, quel aspect aura notre pauvre théâtre qui n'est déjà pas fort imposant, vis-à-vis de cette énorme machine ? En quel pays jamais mit-on deux monuments face à face, au risque de faire nécessairement écraser l'un par l'autre ?

Je comprends que l'on veuille avoir l'Hôtel des Postes au centre des affaires, mais, pourquoi lui faut-il une place publique, pourquoi ce grand développement de façades ? A Francfort, les Postes, très largement aménagées, se trouvent dans la principale rue de la ville, mais tout le déploiement est à l'intérieur sur une énorme profondeur ; les façades sont nulles. Rue Fossé-aux-Loups, rue Montagne-aux-Herbes-Potagères, il y a des bâtiments de très grandes profondeurs ; en face de la Bourse il y a des terrains libres, n'offrant qu'une surface très petite du côté du Boulevard. Pourquoi ne pas chercher là ou ailleurs, mais de façon a ne pas gâter ce qui existe et à ne pas défigurer l'un des côtés les plus réussis de Bruxelles ?

Cette Place de la Monnaie, il faudrait, au contraire, chercher à lui donner tout son caractère. Elle est faite pour être en magasins, en cafés, en promenoirs couverts, pour échapper à la circulation des voitures, des chariots. C'est là que, les soirs d'été, on voit les consommateurs s'installer jusqu'au milieu du pavé humant une bouffée d'air et se reposant des fatigues du jour. C'est là que, les soirs d'hiver pendant et après les théâtres, les cafés s'emplissent et se désemplissent dix fois en une soirée. Au Carnaval, aux fêtes publiques, c'est à la Place de la Monnaie que la foule se porte spontanément. Quand un pareil centre existe, on ne

peut pas songer à le déplacer : il faut le compléter ; et c'est le tuer que d'y élever une nécropole. Nous espérons bien que la ville résistera énergiquement à cette amputation qu'on veut lui faire d'un quartier de luxe, pour le remplacer par une caserne, comme si on lui coupait le fémur pour lui octroyer une jambe de bois ; et nous espérons que le Gouvernement consentira, pour une fois, à songer aux intérêts de Bruxelles au lieu de se plier aux agréments des bureaux.

En effet, j'ai mon idée là dessus, et je suis convaincu que les employés des Postes ne demandent à s'installer Place de la Monnaie que pour voir passer les petites femmes sans se déranger. Car si ce n'est cela, quelle raison aurait-on de ne pas les mettre un peu plus loin ?

L'ANNEAU DU NIBELUNG

La trilogie de Wagner, avec son cortège de dieux, de héros, de nains, avec le mystérieux attrait qui l'enveloppe, arrive à Bruxelles à la fin de ce mois ; elle s'implante au Théâtre de la Monnaie après des pourparlers, des hésitations, des difficultés sans nombre. Les dates sont définitivement arrêtées : l'*Or du Rhin*, la *Walkyrie*, *Siegfried* et le *Crépuscule des Dieux*, les quatre parties de ce gigantesque ouvrage, seront respectivement représentés par la troupe de M. Angelo Neuman, les 23, 24, 26 et 27 janvier.

On se souvient du retentissement provoqué en 1876 par l'apparition de la trilogie à Bayreuth et des passions qu'elle souleva. Jouée, depuis lors, à Vienne, puis à Berlin, à Londres en mai et juin dernier, elle vient de remporter à Berlin, pour la seconde fois, un véritable triomphe. C'est de là qu'elle nous arrive aujourd'hui, et son exécution sur la scène de la Monnaie sera assurément un événement artistique sans précédent à Bruxelles.

Pour la première fois, l'œuvre qui représente, avec *Parsifal*, l'affirmation la plus complète de la théorie de Wagner sera jouée sur une scène française et il sera extrêmement curieux de voir l'impression qu'elle produira sur un public étranger aux légendes qui en forment la trame et qui sont populaires en Allemagne.

A part la tentative faite à Londres l'an dernier, la trilogie n'a jamais quitté sa patrie d'origine. On a, il est vrai, représenté, la *Walkyrie* à Rotterdam, il y a quatre ou cinq ans. Le succès fut très grand et il nous souvient encore de l'enthousiasme bruyant que manifesta, à la fin du 3e acte, cet auditoire paisible qui avait jusque là écouté dans un silence presque religieux et sans donner à l'œuvre ou aux artistes la moindre marque d'approbation. Excellent public que ce public hollaudais, ceci soit dit en passant, qui ne juge qu'en connaissance de cause et qui ne veut donner son arrêt qu'en conscience, après avoir tout entendu, tout vu, tout apprécié.

L'honneur d'avoir triomphé des résistances que rencontra le projet d'exécuter la trilogie à Bruxelles revient, pour la plus grande part, à M. le Bourgmestre Buls, qui sut concilier l'immense intérêt artistique que présente pour la Belgique l'audition du cycle, avec les prétentions de l'impresario et les difficultés que firent naître les directeurs de théâtres. Le wagnérien de vieille roche s'est révélé. Il est intéressant de constater que déjà il y a quinze ans, alors qu'il n'y avait en Belgique contre Wagner et sa musique qu'une hostilité ouverte, M. Buls faisait, avec l'un des nôtres, le voyage de Munich pour aller entendre l'*Or du Rhin* qu'il parvient, par sa fermeté, à faire jouer aujourd'hui à Bruxelles.

Peut-être le public sera-t-il d'abord quelque peu désorienté par la langue allemande dans laquelle sera chanté le drame lyrique de Wagner. En rendant compte des représentations auxquelles nous avons assisté à Berlin en 1881, à Londres en 1882 (*), nous n'avons donné du poème qu'une idée générale. Il nous semblait en effet peu intéressant pour les lecteurs de l'*Art Moderne* d'entrer dans les détails du livret. Aujourd'hui, il n'en est pas ainsi et nous croyons qu'on lira avec intérêt un résumé du sujet traité par Wagner. Nous donnons aujourd'hui brièvement l'analyse de l'*Or du Rhin* et nous compléterons cet exposé, dans nos prochains numéros, par le résumé des trois autres poèmes.

L'*Or du Rhin* est le prologue du vaste ouvrage auquel Wagner a donné le nom général de l'*Anneau du Nibelung*. Il se compose de quatre scènes, qui se jouent à Bayreuth, grâce à un ingénieux système de changement à vue, sans entr'actes, et qui ne dure guère, dans ces conditions, plus d'une heure et demie. Ajouté à la trilogie, dont il ne fait pas, à proprement parler, partie, il est destiné à mettre l'auditeur au courant des événements qui vont se passer, qui prennent leur origine dans la première soirée du cycle, la *Walkyrie*, pour se continuer dans *Siegfried* et recevoir leur dénouement dans le *Crépuscule des dieux*.

Au temps fabuleux où nous ramène le poète, trois grandes races se partagent l'univers : la race des dieux, qui occupe les cieux et le sommet des montagnes, celle des géants qui peuple la surface du globe, celle des nains, ou *Nibelungen*, qui vit dans les entrailles de la terre. Aucune d'elles n'a sur les autres la suprématie, mais chacune aspire à la conquérir, et c'est de cette lutte épique que vont surgir les péripéties du drame.

Le vieux Rhin recèle au fond de ses eaux un trésor inestimable qu'il a confié à la garde de ses trois filles, — ondines que l'on voit, au premier tableau, prendre leurs ébats dans les flots. L'*Or du Rhin* est un merveilleux talisman qui donnera la toute puissance à celui qui parviendra à le conquérir et asservira à jamais sous le joug les races ennemies. Nul n'a pu s'en emparer, car il faut, pour le posséder, rester insensible aux charmes de l'amour, et les sirènes qui veillent sur le trésor sont irrésistibles. Mais Alberich, le roi de Nibelungen, tente l'entreprise. Il trompe la surveillance, des filles du Rhin. Dévoré d'ambition, il ne connaît pas l'amour et, maudissant ce sentiment qui l'empêcherait d'arriver au pouvoir suprême, il arrache du gouffre le trésor qui va le faire règner sur l'univers et l'emporte au fond des cavernes qu'il habite.

Au deuxième tableau, le spectateur est transporté au sommet des montagnes de la vallée du Rhin. Wotan, le Jupiter de la mythologie scandinave, a crû trouver, dans la construction d'un château colossal qui domine orgueilleusement la terre, l'affirmation du pouvoir suprême qu'il poursuit. Cet immense Walhalla, aux murs cyclopéens, citadelle redoutable dans laquelle se tient l'assemblée des dieux, c'est la race des géants qui l'a élevée ; mais elle a exigé pour prix de ce travail prodigieux qu'on lui livrât Freia, la déesse de la beauté. Dans la pensée des Titans, les dieux, privés de celle qui leur donne l'éternelle jeunesse, vont

(*) Voir l'*Art Moderne*, 1re ANNÉE (1881), pp. 94, 101 et 109 ; 2e ANNÉE (1882), pp. 177 et 185.

voir arriver leur fin prochaine : et les géants, à leur tour, seront les maîtres du monde.

Wotan le sait : aussi quand Fafner et Fasolt, les représentants de la race des Titans, viennent réclamer leur salaire, il refuse de livrer la déssse, il cherche à apaiser le courroux des géants par de nouvelles promesses. Grand émoi. Les dieux s'assemblent. Une guerre terrible va éclater et Loge, le dieu du feu, essaie en vain de concilier les deux races ennemies. Au moment où les géants font mine d'emmener Freia, qui se débat et appelle tous les dieux à son aide, des nuages enlevoppent l'assemblée des dieux; c'est la jeunesse, c'est la vie qui les abandonne. Mais Loge a trouvé le moyen de racheter la déesse de la beauté : il faut ravir au roi des Nibelungen l'or du Rhin qu'il vient de conquérir et le donner aux géants : ce sera la rançon de Freia.

Au milieu d'un nuage de vapeur, au troisième tableau, Wotan et Loge pénètrent dans les entrailles de la terre et vont trouver, au fond de sa caverne, Alberich et sa horde de nains. Le roi des Nibelungen a fait façonner le trésor dont il s'est emparé : il en a fabriqué des monceaux d'orfévrerie, un casque qui lui permet de prendre instantanément toutes les formes, un anneau qu'il porte au doigt, — cet anneau magique qui va faire l'objet de toutes les convoitises. Trompé par Loge qui le flatte, le complimente, fier d'exhiber la puissance de son casque d'or, il se transforme, aux yeux de Wotan et de Loge, qui jouent l'étonnement, en un serpent monstrueux, puis il prend la forme d'un crapaud : mais aussitôt le dieu rusé pose le pied sur lui, et tandis que le malheureux Alberich se débat en hurlant, il le garotte solidement et remonte à la lumière du jour le roi des Nibelungen prisonnier.

Au quatrième tableau, pour obtenir sa liberté, Albérich livre aux dieux tous les trésors accumulés dans son antre; il dissimule son anneau magique, qui suffira à lui donner le pouvoir : mais Wotan l'a aperçu, et au moment où Alberich va échapper aux dieux, il le lui arrache et le passe triomphalement à son doigt. Le roi des Nibelungen pousse un cri de rage et, dans une imprécation terrible qui retentit dans les quatre opéras comme un signal de mort, il maudit l'anneau qui, désormais, aura une influence fatale : tous ceux qui le porteront seront condamnés à mourir.

Et voici que cette malédiction produit immédiatement son effet. Les géants sont venus réclamer la rançon de Freia, qu'ils ramènent. Ils exigent un monceau d'or assez élevé pour dissimuler entièrement le corps de la déesse : et pendant qu'on entasse, entre leurs bâtons plantés en terre, toute l'orfévrerie volée aux nains, le monceau monte jusqu'à la taille, monte jusqu'à la tête de la jeune femme. Le casque d'or lui-même y passe. Mais l'œil de Freia est encore visible, à travers les interstices des richesses accumulées : et Wotan est obligé, pour sauver la déesse, de donner jusqu'à l'anneau magique. Aussitôt une lutte s'engage entre les deux géants : l'un d'eux s'empare de l'anneau avec une joie sauvage et l'autre le tue d'un coup de massue.

L'œuvre se termine par une sorte d'apothéose : le dieu du tonnerre, Donner, a rassemblée les nuages. D'un coup de marteau, il fait jallir un arc-en-ciel qui relie la montagne sur laquelle siègent les dieux au resplendissant château qui se dresse, dans sa gloire, au fond de la scène, et la céleste assemblée traverse majestueusement ce pont improvisé, tandis que les filles du Rhin, au fond de l'abîme, chantent leur refrain.

Chronique judiciaire des arts

M. Dubois, inspecteur primaire, a fait paraître, il y a quelque temps, chez l'éditeur Gédalge, de Paris, un recueil destiné aux enfants, sous le titre de *Gerbe de l'Écolier*. La plupart des morceaux de ce recueil, soit prose, soit poésie, sont puisés dans les écrivains classiques. L'auteur s'est efforcé de faire dans les œuvres les plus réputées un choix d'extraits, qui fussent à la portée des jeunes intelligences auxquelles il s'adressait.

A côté de Fénélon et de Victor Hugo, par exemple, l'on y voit figurer Louis Ratisbonne, le poète des enfants, dont le nom se trouve au bas de trois pièces du volume : l'*Écolier docile*, le *Paresseux* et les *Lunettes*.

M. Dubois a, paraît-il, joué de malheur; il a attribué à tort deux de ces trois morceaux à l'auteur de la *Comédie enfantine*; quant au troisième, les *Lunettes*, il a négligé de demander l'autorisation nécessaire pour l'insérer dans son recueil.

De là un procès intenté à l'éditeur Gédalge, à qui M. Ratisbonne fait défense de publier sous son nom des poésies qui ne sont pas de lui, et à qui il réclame 3,000 francs de dommages-intérêts, pour lui avoir emprunté, sans son autorisation, une pièce de vers.

Le tribunal civil de la Seine a, dans son audience du 15 décembre dernier, rendu sur cette question le jugement suivant :

« En ce qui touche les deux pièces de vers, intitulées l'*Ecolier docile* et le *Paresseux*, insérées dans le recueil la *Gerbe de l'Ecolier*, édité par Gédalge jeune :

Attendu qu'il est constant et non méconnu d'ailleurs par le défendeur que ces deux pièces ne sont pas de Louis Ratisbonne; que c'est à tort par conséquent qu'à la suite de chacune d'elles a été imprimé le nom du demandeur, qui est ainsi désigné comme en étant l'auteur;

En ce qui touche la pièce intitulée les *Lunettes*, insérée dans le même recueil : attendu que cette pièce est extraite du livre la *Comédie enfantine*, composé par Louis Ratisbonne et que l'emprunt a été fait sans l'autorisation de ce dernier; attendu qu'aux termes de l'art. 1er de la loi du 19 juillet 1793, les auteurs d'écrits en tous genres ont le droit exclusif de vendre ou de faire vendre et distribuer leurs ouvrages; que si, nonobstant cette disposition, toute citation ou publication d'extraits d'une œuvre littéraire ne saurait être considérée comme une atteinte aux droits de l'auteur, il en est autrement lorsque la publication non autorisée porte sur une composition formant par elle-même, comme dans l'espèce, un tout complet et constituant une œuvre distincte; qu'il importe peu que la pièce qui a été choisie soit insérée dans un recueil composé d'extraits empruntés à d'autres écrivains;

Sur les dommages-intérêts :

Attendu, s'il est justifié par les éléments de la cause que les faits contre lesquels réclame Ratisbonne lui ont causé un préjudice, qu'il y a lieu pour apprécier la réparation qui lui est due de tenir compte de cette circonstance, qu'aujourd'hui Gédalge a donné satisfaction au demandeur, ainsi que le constatent les modifications apportées dans la 5e édition de son recueil, daté de 1881, et les cartons qu'il a fait composer pour les exemplaires restant des éditions antérieures; que dans ces conditions l'allocation des dépens pour tous dommages-intérêts sera une réparation suffisante du préjudice;

Par ces motifs, fait défense à Gédalge d'exposer et de vendre

aucun exemplaire du recueil : la *Gerbe de l'écolier*, sans en avoir fait disparaître le nom de Louis Ratisbonne au bas des deux pièces : l'*Ecolier docile* et le *Paresseux*, et sans en avoir retranché la pièce intitulée les *Lunettes;* condamne Gédalge aux dépens, lesquels tiendront lieu à Ratisbonne de dommages-intérêts. »

***

Beware of pick-pockets. — Depuis quelque temps, le bureau d'investigation criminelle à Londres recevait des plaintes nombreuses de la police belge, française et allemande sur des fraudes commises au préjudice d'artistes de ces pays. Voici comment opéraient ces compères : ils écrivaient aux artistes dont les tableaux avaient été acceptés à une Exposition de peinture quelconque qu'ils avaient vu leurs œuvres et que si les peintres étaient disposés à les vendre qu'ils fassent connaître leurs prix. Les inculpés se faisaient passer pour marchands et ajoutaient qu'ils connaissaient des acheteurs tout prêts à prendre livraison. Ils donnaient naturellement de faux noms, tels que : Sander et Cie, de Belvédere Road; C. de Kroosner, de Stephen street; Henry Barnes; Lavadat et Warechi; Davies et Cie; Grunsmith et Cie, et d'autres encore.

Plusieurs tableaux furent envoyés, entre autres « Marthe » de M. L. Olivie, exposé à l'Exposition internationale d'Anvers, d'une valeur de trois mille francs, et « les Marchands Arabes à Paris, » du même artiste. D'autres peintres belges furent victimes de ces escrocs pour une valeur de plusieurs milliers de francs.

Les seuls témoins qui ont déposé sont les quatre détectives qui ont procédé à l'arrestation des inculpés.

Le détective Dicker dit qu'il s'est rendu à Betford Head Hotel pour y arrêter les accusés. Il y a trouvé Merney qui montrait à ses compères les trois tableaux qui ont été saisis. Leroy fut très violent et lutta quelque temps avec lui.

Les détectives Howan et Felton corroborent la déposition du précédent. Ils ont arrêté les autres prévenus.

Le juge sir James Ingham a ajourné la cause à huitaine.

Nous apprenons d'autre part que ces pick-pockets artistiques exploitent également les petites villes. Ainsi, à Termonde, deux peintres ont reçu de Londres des lettres par lesquelles on leur demandait leurs tableaux qui avaient figuré au dernier salon d'Anvers. L'écriture de ces lettres était exactement la même, mais portait des signatures différentes.

Petite chronique

Elle est bien amusante, l'anecdote qui fait en ce moment le tour des salons et des ateliers bruxellois. Un journal musical de la capitale avait eut l'incroyable audace d'oser donner franchement son avis sur le dernier concert du Conservatoire et de dire que la *Symphonie pastorale* de Beethoven et l'*Oratorio de Noël* de Bach, n'avaient pas été exécutés d'une façon irréprochable. Aussitôt, grand émoi dans le monde des professeurs de l'établissement en question. On se réunit en assemblée générale; on discuta l'article comme les comédiens de Paris avaient, il y a quelques semaines, discuté celui d'Octave Mirbeau. Et la docte assemblée résolut de se désabonner en masse au journal, et, de plus, de ne jamais plus acheter de musique chez l'éditeur qui avait laissé imprimer semblable infâmie dans les colonnes de la publication dont il fait les fonds..... N'est-ce pas qu'elle est amusante, l'anecdote?

Une intéressante soirée dramatique sera donnée le jeudi 11 janvier par les élèves lauréats du Conservatoire. Le programme se compose de *la Nuit d'Octobre*, d'Alfred de Musset, de *Il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée*, du même, du *Passant*, de François Coppée, et d'un intermède dans lequel se feront entendre MM. Engelman, Elime, Chomet, Crommelynck et Mlle B. Bodart

La prochaine Exposition du *Cercle des Beaux-Arts*, de Gand, s'ouvrira, comme nous l'avons annoncé déjà, le 21 janvier, et se clôturera le 11 février.

Elle promet d'être très brillante : un grand nombre de nos meilleurs artistes ont déjà fait parvenir leur adhésion à la commission directrice.

L'Exposition sera ouverte chaque jour de 10 à 4 heures : l'entrée est fixée à 50 centimes pour les personnes qui ne sont pas membre du Cercle des Beaux-Arts. Le tirage de la Tombola aura lieu le 11 février à 4 heures; on peut se procurer des billets au prix de 1 franc au local de l'Exposition.

Des Matinées Musicales seront données dans la salle de l'Exposition à 11 1/2 heures les dimanches 28 janvier, 4 et 11 février; ces jours-là, l'entrée est fixée à 1 franc de 10 heures du matin à 1 heure pour les personnes qui ne sont pas membre du Cercle des Beaux-Arts.

Le premier Concert populaire de la saison aura lieu dimanche 14 janvier, à 1 1/2 heure de relevée, à l'Alhambra National, avec le concours de M. Thompson. L'éminent violoniste exécutera le Concerto de Mendelssohn, ainsi que le Concerto de Paganini.

Au programme figure, en outre, *le Hoyoux*, poëme lyrique et symphonique, de M. Emile Matthieu, qui sera exécuté avec le concours des chœurs de l'école de musique de Louvain.

Les morceaux symphoniques du programme comprennent l'Ouverture de *Léonore*, de Beethoven; une Suite de Raff, et l'Ouverture de *Patrie*, de Bizet.

La Répétition générale du Concert aura lieu le samedi 13 courant, à 2 1/2 heures, au Théâtre de l'Alhambra.

Une triste nouvelle nous arrive de l'Allemagne : M. Hans de Bulow, le pianiste éminent que nous avons, à diverses reprises, applaudi en Belgique, a été enfermé dans une maison de santé. Son état inspire de grandes inquiétudes.

Notre compatriote Edouard Lassen a célébré le 2 janvier le 25e anniversaire de son entrée en fonctions dans le poste de kapellmeister de la Cour de Weimar.

Une exposition, consacrée à la sculpture seule, aura lieu à Amsterdam, dans le vaste local du Panorama, du 15 mai à fin septembre 1883. Les frais d'envoi et de retour sont à la charge des administrateurs, qui prélèveront 10 % sur tous les objets vendus.

Pour plus amples renseignements, écrire au secrétaire de la Société du Panorama, M. G.-L. Van Kesteren, artiste graveur, Plantage Muidergracht, 542, à Amsterdam.

La collection des violons et des archets de Vieuxtemps a été acquise en bloc pour une somme de cinquante mille francs, par le duc de Camposelice, déjà possesseur d'une des plus belles collections d'instruments qui existent.

Voici les prix atteints par les œuvres d'art de l'école française : la dernière vente à l'*Hôtel des Ventes* de Bruxelles.

Dans la tranchée, Berne-Bellecour, fr. 1,600. — *Marine*, soleil couchant, L. Belly, fr. 375. — *La Plage*, G. Courbet, fr. 1,725. — *Marine*, id., fr. 2,100. — *L'Allée de Coubron*, Corot, fr. 2,900 — *La Clairière*, id., fr. 4,200. — *Environs d'Arras*, id., fr. 22,000.— *La route du village*, Daubigny, fr. 1,920. — *Fleurs et crevettes*, Me L. Desbordes, fr. 150. — *Femmes turques*, Diaz, fr. 4,600. — *Lisière de Forêt*, id., fr. 2,050. — *Femme et enfant au repos*, id., fr. 1,150. — *Pêcheur dans sa barque*, Jules Dupré, fr. 2,600. — *Bords de rivière*, eflet de lune, W. De Gegerfeld, fr. 780.— *Pêcheurs au bord de la mer*, Isabey, fr. 3,300. — *Le petit port*, id., fr. 2,100. — *Un duel la nuit*, id., fr. 3,500. — *Tête de jeune femme*, Jaquet, fr. 1,400. — *Le Jean de Paris*. Forêt de Fontainebleau, T. Rousseau, fr. 4,050. — *Chiens et Chats*, Lambert, fr. 1,250. — *Hussard*

allumant sa pipe, petite esquisse de 15 + 11, Meissonnier, fr. 5,600. — *Le Verger*, dessin rehaussé de pastel ou aquarelle, Millet, fr. 10,500. — *Jeune femme à sa toilette*, Plassan, fr. 620. — *Chevaux à la porte d'un palais d'Orient*, Passini, fr. 1,075. — *Un hallebardier*, Roybet, fr. 2,650. — *L'heureuse mère*, Alfred Stevens, fr. 3,300. — *Le passage de gué*, Troyon, fr. 4,800. — *Pantoufles arabes et accessoires*, Vollon, fr. 1,400. — *Le goûter*, Fl. Willems, fr. 5,000. — *Jeune femme au bouquet*, id., fr. 1,200. — *Les pêcheurs*, Ziem, fr. 1,975. — *La maison rouge*, id., fr. 1,550.

La Vie Moderne : Sommaire du samedi 6 janvier 1883. — DESSINS. — L'Actualité : *A Ville-d'Avray : la maison des Jardies où est mort Gambetta*, dessin d'après nature par Scott. — *Histoire de la semaine*, par Jeanniot et Loir Luigi. — *La race future*, par Jeanniot. — *Gambetta*, grand portrait au fusain par Paul Robert. — Supplément : *Gambetta sur son lit de mort*, dessin original de Falguière, d'après son moulage. — *La Flandre à vol d'oiseau*, par Lalanne — *Souvenir d'un voyage en Italie : Une danse à Naples*, par H. T. Hamel.

TEXTE. — *Histoire de la semaine*, par Jean Noutous. — *Les yeux de Nanon*, par G. Vicaire. — *La race future*, par Edward Bulwer, Lord Lytton (traduction par Ch. Bernard-Derosne). — *La vie mondaine*, par Magali. — *La vie littéraire*, par G. Bernard — *Le théâtre : Fédora*, de M. V. Sardou, par Fourcaud. — *Chronique musicale*, par Wilder. — *Petit courrier de l'Hôtel Drouot*, par H. Mariott. — *Chronique financière*, par De la Corbeille. — *Échecs*, par Rosenthal. — Emplettes. — Annonces.

DIETRICH & Cie

23A, RUE ROYALE, BRUXELLES

Gravures, Aquarelles, Tableaux, Modèles et dessins, etc.

EXPOSITION D'ÉTRENNES

TABLEAUX ET AQUARELLES DE PEINTRES BELGES ET ÉTRANGERS

Œuvres de : Artan, Capeinick, Cassiers, Cluysenaar, Coosemans, Courtens, Dansaert, Dell'Acqua, De Block, De Schampheleer, Fourmois, Th. Gérard, Hagemans, Herbo, Lamorinière, C. Meunier, Montigny, D. et P. Oyens, Quinaux, Ringel, Stacquet, J. Stobbaert, Storm van 's Gravesande, Titz, Uytterschaut, E. Wauters et autres.

Entrée libre.

DAXBEK

35, RUE DE L'HOPITAL, 35

GRAVURE HÉRALDIQUE, ARTISTIQUE ET COMMERCIALE

MONOGRAMMES

TIMBRES HUMIDES EN CUIVRE ET EN CAOUTCHOUC

Plaques, Médailles.

Spécialité de Bijoux artistiques niellés, 1er choix

BIJOUX D'OCCASION ET RÉPARATIONS

Orfèvrerie.

COMPAGNIE DES BRONZES

BRONZES D'ART ET D'AMEUBLEMENT

APPAREILS D'ÉCLAIRAGE

BRONZE MONUMENTAL

Direction et Magasins : Rue d'Assaut, 22, Bruxelles.
Ateliers et Fonderie : Rue Ransfort, 27, Molenbeek (Bruxelles).

Ambre dissous. *Solutions d'ambre. Huiles vierges. Couleurs fixes préparées à l'huile et à l'ambre dissous. Messieurs les artistes sont priés de s'adresser directement à* **J. Blockx fils, à Vieux-Dieu lez Anvers** *(Belgique). Dépositaire pour Bruxelles:* **M. Closson,** *26, rue De Joncker (Quartier Louise).*

43, Rue des Comédiens, 43, Bruxelles.

LAURENT CLAESSENS ET FILS

RELIEURS-DOREURS

Imitation de reliures anciennes de toutes les époques.

SPÉCIALITÉ

de reliures d'art et d'amateurs.

RESTAURATION DE RELIURES ANCIENNES.

PIANOS

VENTE
ÉCHANGE
LOCATION

BRUXELLES
rue Thérésienne, 6

GUNTHER

Paris 1867, 1878, 1er prix. — Sidney, seul 1er et 2e prix

VERLEYSEN-NYSSENS

A LA PORTE CHINOISE

88, RUE ROYALE, BRUXELLES, 88

IMPORTATION DIRECTE DE LA CHINE ET DU JAPON

Objets d'art, porcelaines, bronzes, laques, soieries, papiers, etc. — Grand choix de meubles en laque et bois de fer, paravents, écrans.

SPÉCIALITÉ DE THÉ DE CHINE

Exposition permanente — Entrée libre.

ADÈLE DESWARTE

23, RUE DE LA VIOLETTE

BRUXELLES.

Dépôt à ANVERS, 15, rue Léopold.

VERNIS ET COULEURS
POUR TOUS GENRES DE PEINTURES.

TOILES, PANNEAUX, CHASSIS,
MANNEQUINS, CHEVALETS, ETC.

BROSSES ET PINCEAUX,
CRAYONS, BOITES A COMPAS, FUSAINS, MODÈLES DE DESSIN.

RENTOILAGE, PARQUETAGE,
EMBALLAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX.

COULEURS
ET PAPIERS POUR AQUARELLES
ARTICLES POUR EAU-FORTE, PEINTURE SUR PORCELAINE.

BOITES, PARASOLS, CHAISES,
Meubles d'atelier anciens et modernes

PLANCHES A DESSINER, TÉS,
ÉQUERRES ET COURBES.

COTONS DE TOUTE LARGEUR
DEPUIS 1 MÈTRE JUSQUE 8 MÈTRES.

Représentation de la Maison BINANT de Paris pour les toiles Gobelins (imitation)

NOTA. — La maison dispose de vingt ateliers pour artistes. Impasse de la Violette, 4.

SOCIÉTÉ ANONYME

DE

L'HOTEL DES VENTES DE BRUXELLES

RUE DU BORGVAL, 15 — BOULEVARD ANSPACH, 71 — RUE JULES VAN PRAET, 16

BULLETIN HEBDOMADAIRE SPÉCIAL

VENTES MOBILIÈRES

SALLES D'EXPOSITION. — MAGASINS ET CAVES DE DÉPOT. — ÉCURIES. — REMISES

TOUS LES JOURS RÉCEPTION DES OBJETS A VENDRE

AVANCES SUR VENTES APRÈS EXPERTISES

SERVICES SPÉCIAUX DE TRANSPORTS

PUBLICITÉ

Pour tous renseignements et conditions s'adresser à la direction, 71, boulevard Anspach

Bruxelles. — Imp. FÉLIX CALLEWAERT père, rue de l'Industrie, 26.

TROISIÈME ANNÉE. — N° 2. LE NUMÉRO : 25 CENTIMES. DIMANCHE 14 JANVIER 1883.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00 ; Union postale, fr 13.00. — **ANNONCES** : On traite à forfait.

Adresser les demandes d'abonnement et toutes les communications à
L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 26, Bruxelles.**

SOMMAIRE

SEPTIÈME EXPOSITION DE L'ESSOR (Premier article). — L'ANNEAU DU NIEBELUNG (Deuxième article). *La Walkyrie*. — GILLETTE DE NARBONNE. — POTINS. — PETITE CHRONIQUE.

SEPTIÈME EXPOSITION DE L'ESSOR

Premier article.

Est-il plus agréable de s'occuper des artistes arrivés que des artistes en herbe, de la maturité que de la jeunesse, de ce qui finit que de ce qui commence? Chez nous où l'école romantique, après ses longs triomphes, a enfin battu en retraite et s'évanouit à l'horizon, où le bataillon des hommes nouveaux qui lui ont livré bataille, est sorti de cette lutte acharnée, vainqueur, mais décimé, fatigué, et, par beaucoup de ses réprésentants, épuisé avant l'heure, la préoccupation de savoir qui remplacera les morts et les invalides hante l'esprit de quiconque se demande comment continuera cette évolution de notre art national.

A diverses reprises nous avons exprimé à ce sujet des inquiétudes. Dans nos études sur l'histoire de l'art belge depuis 1830 nous avons signalé le point d'arrêt que la peinture semble marquer, et dans un article sur le dépeuplement de l'art, nous avons de plus près exprimé nos alarmes.

Le dernier Salon d'Anvers avait adouci ce pessimisme. Nous avons alors, avec joie, cherché à mettre en relief les personnalités qui éveillent l'espérance. Pour Bruxelles, l'exposition de l'*Essor* permet de faire une analyse analogue, et c'est pourquoi cette entreprise modeste nous attire et nous retient plus peut-être que les exhibitions importantes.

L'impression qu'elle fait de prime abord, et qui se maintient, c'est qu'elle est cette année très sérieuse. Ce n'est plus, comme parfois précédemment, un simple déménagement des ateliers au hasard de ce qui s'y trouve. Le sentiment de la dignité personnelle et des convenances envers le public s'affirme. On a peint pour exposer et se faire juger. Il s'y découvre, à de rares exceptions près, beaucoup de conscience et un ferme désir d'avancer.

Les exposants sont au nombre de 46 avec 234 œuvres. Chaque artiste a son groupe formant un compartiment concentrant les diverses expressions de son individualité, le nom en vedette, bien visible, les numéros trop petits toutefois ce qui gêne aux recherches. Ce procédé peu usité et qui enlèverait du charme aux Salons annuels, est excellent pour l'examen approfondi et sûr de ces jeunes productions. Il caractérise heureusement l'exposition de l'*Essor* en montrant que ses or-

ganisateurs n'ont d'autre prétention que de faciliter les jugements de la critique, si salutaires aux débutants. Il atteste que le désir des exposants n'est pas de distraire l'amateur qui ne cherche que son plaisir, mais d'appeler et de faire parler l'amateur qui se préoccupe de l'avancement de l'art. Pas de concession aux frivolités mondaines, mais tout en vue d'un examen attentif, sérieux, fructueux.

Nous souhaitons que cette laborieuse phalange se maintienne dans cette juste mesure. Elle vient d'en atteindre le plein. Qu'elle redoute de le dépasser. Un degré de plus, et l'exposition de l'*Essor* dégénère en Salon ordinaire. On y coudoie plus de désœuvrés, moins de juges scrupuleux. Et tout de suite, comme on l'a vu cent fois, la qualité des œuvres elles-mêmes s'en ressentira : moins d'efforts virils, opiniâtres, désintéressés vers l'expression vraie des êtres et des choses, mais les répugnantes faiblesses pour la mode, le goût du jour, le mercantilisme.

Ce n'est pas que nous voulions dire que les résultats soient aussi brillants que les tendances sont saines. Il règne dans l'ensemble une grande lourdeur de peinture et une incontestable maladresse dans les procédés. Peu de science. Le défaut d'une éducation artistique basée sur de fortes traditions techniques est visible. On comprend que la plupart de ces jeunes artistes, ne trouvant plus d'ateliers où puisse se faire un apprentissage, exagérant un axiome dont le principe est vrai, ont demandé à la nature seule d'être leur maître, ou se sont instruits à leur ignorance mutuelle. Il en résulte parfois une originalité très heureuse, mais aussi que de gaucheries. Les coloris, entre autres, sont singuliers, allant d'un extrême à l'autre, trop noirs ici, trop gris là bas, tantôt ternes à l'excès, puis fulgurants sans motifs. Peu de finesse, guère de goût, pas de tact dans les rapports de tons. La plupart des qualités raffinées sont absentes, mais certes la vigueur ne manque pas.

Les paysages et les marines diminuent. Il y a un retour intense vers la personnalité humaine. Et ce n'est plus seulement *le morceau :* on s'attaque bravement aux scènes de la vie sociale, surtout aux scènes où le vrai peuple se meut. Après le monde mythologique, voici le tour du beau monde d'être délaissé. De même qu'au théâtre et dans les livres il semblait qu'un personnage ne put être intéressant qu'à la condition d'être titré, longtemps en peinture on nous a fatigués des conventions et des prétentions du high-life. Courbet, et, à sa suite, chez nous De Groux, actuellement Meunier, ont donné de grands coups de balai dans ces parades et ces mascarades, et voici que les jeunes, cherchant la vie où elle est simple, se moquent des salons et descendent dans la rue. C'est une salutaire tendance qui est peut-être la marque la plus caractéristique de la nouvelle école.

En somme, on se trouve en présence d'un contingent vaillant et riche d'avenir au moins dans quelques-uns de ses représentants. L'ensemble qu'on nous montre est touffu, d'une belle végétation, non sans pousses parasites assurément, mais donnant la conviction que la pépinière est bonne et que le triage se fera. L'indépendance est extrême, le dédain de l'art académique superbe; il y a là plusieurs champions qui sont eux-mêmes avec une volonté admirable, une chaleur de cœur et une ardeur de conviction touchantes. Que n'avons-nous la direction d'un grand homme pour lancer cette meute remuante résolûment sur la piste du grand art et relever davantage encore chez elle le niveau de l'idée et de ces tendances maîtresses qui mènent aux rénovations et au complet épanouissement d'une école.

Examinons maintenant en détail les œuvres les plus notables.

Déjà l'an dernier nous avions, à l'occasion d'une de ses œuvres, attiré l'attention sur François Halkett. Développant l'art qu'il y avait révélé, il a fait depuis une enjambée énorme. Il arrive avec sept toiles, d'une grande variété : paysage, portrait, genre, histoire contemporaine et passée, en attribuant à ce mot son sens incorrect de peinture des scènes sociales, surtout en grandes dimensions. Avec ceux d'Ensor et de Frédéric dont nous parlerons tantôt, son envoi est, à notre avis, ce qu'il y a de plus digne d'intérêt dans l'exposition. Le coloris est noirâtre et parfois commun et dur. Il n'est pas exempt de l'inélégance nationale. Mais l'expression, surtout celle qui résulte de la pose et de l'attitude des corps, est remarquable. Les *Trieuses de sucre candi* sont un très bon tableau : un grenier avec grande fenêtre par laquelle on aperçoit les toits du voisinage; devant cette baie claire, trois ouvrières assises sur des escabeaux, examinant et nettoyant les cristaux blonds de la marchandise; un homme entre, apportant une caisse nouvelle à trier. Vraie scène de prolétaires, gravement et tristement laborieuse. Les types sont d'une exactitude parfaite, sans recherche : ce sont bien les gens qu'on rencontre dans les rues étroites des quartiers populeux, souffreteux et mal nourris, ce sont leurs vêtements ternes, leurs traits fatigués, sans sourire. La perspective fuyante de cet atelier froid, nu et sombre, si ce n'est aux environs immédiats de la fenêtre, est bien rendue. Les trois femmes sont d'une vie intense, solidement et sainement peintes. L'homme est moins bien.

James Ensor sort peu à peu des nébulosités de sa première peinture. Habitant Ostende, l'hiver comme l'été, son œil semble s'être accoutumé avec excès à ne voir les choses qu'entourées des contours mal définis que leur donnent les brouillards marins. Il perce ces brumes et commence à comprendre que le commun des hommes

précise, au moins par l'esprit, ce que les phénomènes météorologiques mettent d'indécision dans le dessin des êtres, et n'aime pas à retrouver renforcé sur la toile une incertitude qu'il corrige instinctivement dans la nature. Ses personnages ne sont plus précisément des ombres. Son fumiste (il a voulu dire lampiste, sans doute) est presque solide : ce n'est plus simplement une casquette, une chemise et un pantalon couvrant un corps diaphane. Et d'autre part ce bizarre et attachant artiste conserve la rare vérité qu'avaient dès le début ses énigmatiques figures. Sa touche, dans les fonds surtout, affecte toujours un débraillé sans nom. Comme pour Halkett, le coloris a passé par quelque cheminée, et les chairs sont cadavériques. Mais néanmoins un art très grand pointe. Sauf dans la *Dame sombre*, les scènes ont une émotion qui saisit promptement. Le *Pouilleux souffrant* souffre vraiment, se chauffe et vous regarde avec un air de misère transie qui inquiète. Les *Deux braconniers* sont étonnamment à leur affaire, et tout en marchant dans la campagne neigeuse, mi-paysans, mi-pêcheurs, le fusil sous le bras, un oiseau d'une espèce indéchiffrable pendant par les pattes au dos de l'un d'eux, scrutent la plaine, cherchant le gibier et le gendarme, avec une résolution brutale et froide qui empoigne. Sortira-t-il de là un art moins abandonné, faisant moins penser à une certaine impuissance, nous le souhaitons de tout cœur et nous l'espérons fermement. James Ensor appelle les plus énergiques encouragements et nous le verrions sans surprise occuper dans quelques années une des premières places.

Léon Frédéric soutient vigoureusement le succès qu'il a commencé l'an dernier avec son tryptique de Saint-François d'Assises. Que de défauts pourtant dans cette peinture d'un indiscutable intérêt : perspective montante comme de parti pris, mettant les fonds du tableau dans les nuages et donnant l'impression que les objets des premiers plans vont glisser hors du cadre. Coloris terne, blafard, malade, conventionnel. Peinture toute en surface, mince, étalée, dirait-on, sur de la baudruche, qu'on gratterait avec l'ongle. Chairs violacées et boudineuses. Recherche d'un archaïsme déplaisant. Mais dans ses *Marchands de craie*, misérables et sentant l'hôpital, se mettant en route le matin, faméliques et peinant, se laissant tomber à midi dans un pré, aux approches d'un bourg, autour d'un chaudron de pommes de terre, marmottant d'un air épuisé et idiot une prière à un Dieu qui ne les écoute pas, que d'émotion poignante. Ces deux toiles déplaisent et attirent. Nulles autres ne sont autant regardées. Obtenir une telle intensité d'expression, malgré les imperfections que nous relevions tantôt, dénote une puissance artistique significative. Quand on est tel au départ, on peut compter aller loin sur le chemin à parcourir. Il y a, il est vrai, une recherche du côté sentimental que Halkett a dédaignée dans ses *trieuses de candi*, et c'est pourquoi nous nous sentons enclin à préférer celles-ci qui nous rappellent mieux les qualités magistrales de De Groux dans ce chef-d'œuvre (mis au second rang de notre Musée monderne) le *Benedicite*. Mais nous serions au regret que Frédéric put croire que nous n'avons pas pour ses deux toiles une sincère admiration, qui s'est augmentée encore devant sa *Buandeite*, d'une atmosphère légère, vaporeuse, si juste malgré le malheureux panier à linge, qui, vraiment, fait sur l'avant-plan un trop important personnage, nuisant à la charmante lavandière noyée dans la délicate lumière du fond.

Nous avons été des premiers à signaler la nature éminemment artistique de Fernand Khnopff et à attirer sur lui l'attention. Son exposition est, cette fois, moins remarquable. Le jeune peintre stationne. Ses petits paysages sont moins fins, moins délicats, sauf peut être *A Fosset, la grand'route* et *A Fosset, de la rosée*. Les deux grands cadres, l'un mâle, l'autre femelle, *En passant, vers* 10 *heures* et *En passant, vers* 6 *heures*, répètent le pastel gigantesque de l'exposition précédente, ce qui est périlleux. De plus, ces scènes ne disent rien. C'est très juste comme représentation de nos promenades urbaines, mais c'est très banal. La jeune fille en blanc, est certes charmante avec son pâle et délicat visage d'anglo-belge, vu comme à travers le crépuscule d'une brume, mais quelle petite place elle occupe dans cette machine démesurée : on croirait voir une fleur des champs étalée sur la grande feuille de vélin d'un herbier.

Où l'artiste se retrouve tout entier c'est dans *la Pose*, intelligemment acquise dès le premier jour par Lucien Solvay, et dans la tête d'homme du panneautin portant pour intitulé ce rébus *Rue Verte*, 28. Facture fine et serrée, délicatesse des tons, vie intime, charme extrême. « Fernand Khnopff nous disait un de nos meilleurs sculpteurs, se croit paysagiste ; en réalité c'est un portraitiste. » Et nous croyons que le sculpteur a raison.

Voici Théo Van Rysselberghe, envoyant d'Espagne trois peintures, plus un portrait fait avant son départ. Ses sujets espagnols sont des œuvres hâtives, brossées en cours de route, sommaires, sans grande signification, valant comme simples notes et auxquelles des dimensions plus modestes eussent mieux convenu. La couleur harmonieuse et châtoyante de l'artiste s'affirme, non pas il est vrai dans son *Paysan de la Mancha*, mais dans le *Patio d'une Posada*, et surtout dans le schale jaune de *Pilar la Toledana*. Le portrait du jeune Marcel B..., est bien touché. Pourquoi à cette œuvre légère, traitée en ébauche, avec simplicité, comme il convient au côté gamin de l'écolier, cet abominable cadre chargé d'ornements ?

Van Rysselberghe a, sans doute, tenu à ne pas être absent d'une solennité de l'*Essor* : il a envoyé ce qu'il avait ; mais ce n'est qu'une carte de visite ; il faudra qu'il reparaisse avec quelques-unes de ces œuvres pleines de vie, d'éclat, de verve, qui en font l'un des plus brillants champions du jeune art et peut-être le mieux équilibré. Il nous écrivait ces jours-ci de Tanger, où il est pour deux mois. « Je tâcherai « de rapporter le plus d'études possible. Elles seront, « je l'espère, supérieures à celles que j'ai faites en « Espagne et que j'ai envoyées à l'*Essor*. Je suis « persuadé qu'elles ne vous auront fait qu'une mau- « vaise impression. C'est une revanche à prendre. » Heureux l'artiste qui, se dédoublant et se regardant soi-même à distance, a assez de force et de modestie pour ne pas tomber en arrêt, comme un bonze, dans la contemplation de son nombril ! Son âme ouverte à tous les bruits, recueille au milieu des conseils divers de la critique ceux qui marquent la route où le pousse sa nature, et au lieu d'y voir la malveillance qui arrête et tourmente, il y trouve des points d'appui qui l'aident à marcher plus vite.

Nous continuerons cette analyse dimanche prochain.

L'ANNEAU DU NIBELUNG

(Deuxième article)

LA WALKYRIE

Nous avons, dans notre dernier numéro, publié la donnée poétique du prologue de la trilogie de Wagner, l'*Or du Rhin*. Nous résumons aujourd'hui la deuxième partie du drame lyrique sur lequel se porte en ce moment l'attention générale et nous complèterons dimanche prochain cette étude par l'analyse des deux dernières œuvres du cycle.

Nous retrouverons dans les œuvres subséquentes quelques-uns des personnages mis en scène dans la *Walkyrie*, qui constitue la première partie de la trilogie. Wotan, le dieu au caractère indécis, qui essaie de raffermir la puissance ébranlée des dieux, Fricka, la déesse orgueilleuse, jalouse et rancunière ; enfin, Brünhilde, la Walkyrie préférée, qui a pour mission, avec ses huit sœurs, de recueillir les guerriers tombés sur les champs de bataille et de les transporter dans la Walhalla, le sejour de l'éternel honneur et de l'éternelle félicité. Fille de Wotan, mais née des amours adultères du dieu, elle est l'objet d'une haine implacable de la part de Fricka. Pour avoir enfreint les ordres du dieu suprême dans les circonstances que nous allons relater, elle est condamnée à perdre son caractère divin. Déchue au rang d'une mortelle, elle deviendra, dans *Siegfried* et dans le *Crépuscule des dieux*, l'héroïne principale de la légende chantée par le poète.

1er ACTE. — La scène représente l'intérieur de la demeure du guerrier Hunding, une vaste halle dont le centre est occupé par un tronc de frêne gigantesque. A droite, le foyer. A gauche, l'escalier qui conduit aux appartements. Au fond, la porte d'entrée, s'ouvrant sur la forêt.

Au dehors, l'orage gronde, le vent siffle. Un homme, brisé de fatigue, sur le point de tomber au pouvoir des ennemis qui le poursuivent, cherche un refuge dans la maison de Hunding. C'est Siegmund, le dernier survivant de la race des Wälsung. Il tombe, épuisé, devant le foyer. Une femme s'approche, pleine de compassion, va puiser de l'eau et lui en apporte : Siegmund se jette avidement sur la corne que lui tend Sieglinde, mais en y portant les lèvres, il contemple avec ravissement la jeune femme, dont la vue réveille en lui de lointains souvenirs. Il échange avec elle, silencieusement, de longs regards. Ranimé par l'eau bienfaisante, il se lève et veut s'éloigner pour ne pas introduire sous le toit qui l'a abrité le malheur qui s'acharne à sa poursuite. « Le malheur ne peut entrer où le malheur habite déjà, » lui répond tristement Sieglinde.

Sur ces entrefaites, Hunding rentre au logis. Il jette un coup-d'œil défiant sur l'étranger, et après lui avoir offert l'hospitalité, il lui demande qui il est. Siegmund fait en quelques mots le récit de ses aventures.

Pendant qu'il chassait avec son père, leur demeure fut incendiée, sa mère assassinée, sa sœur enlevée. Il vécut alors dans les bois, poursuivi et traqué comme un fauve ; son père disparut. Une jeune fille qu'on voulait obliger à épouser un homme qu'elle détestait implora son secours : il se battit pour elle, tua ses frères, mais on lui prit ses armes, et il dut fuir. Hélas ! Hunding est précisément l'un des guerriers qui le poursuivent. Plein de colère, il fait taire le jeune héros et le défie. L'hospitalité est sacrée. Ce ne sera que le lendemain, quand Siegmund aura quitté l'asile qu'il lui a offert sans le connaître, qu'il pourra le combattre. Il renvoie sa femme, qui se retire en essayant d'indiquer du geste à Siegmund une arme enfoncée jusqu'à la garde dans le tronc de frêne. Mais le malheureux ne voit que le regard ardent de la jeune femme, et, livré à lui-même, seul et désarmé, dans la nuit et le silence, il s'abandonne à ses sombres réflexions. Le foyer, sur le point de s'éteindre, jette une dernière lueur : la poignée de la mystérieuse épée scintille un instant, mais Siegmund, que l'amour envahit, croit voir dans ce glaive qui lui est miraculeusement envoyé un reflet du regard de sa bien-aimée.

Sieglinde revient pendant le sommeil de son époux. Elle veut à tout prix sauver le jeune héros, vers lequel la pousse une irrésistible sympathie. Lorsque son brutal époux l'enleva à sa famille et célébra par un festin la monstrueuse union, un inconnu pénétra dans la demeure de Hunding, au milieu de l'orgie, et enfonçant une épée dans le frêne, s'écria : « Gloire au héros qui arrachera ce glaive ! »

Nul n'y parvint jamais. Tremblante d'émotion, la malheureuse compagne de Hunding révèle à Siegmund cette mystérieuse aventure, et tandis qu'elle parle, la porte du fond s'ouvre brusquement ; la forêt, éclairée par la lune, embaumée par les senteurs d'une nuit de printemps, s'offre à leurs yeux charmés, et verse dans leur cœur l'enivrement et l'amour. Transporté, Siegmund comprend que c'est à lui que s'adressaient les paroles prophétiques de l'inconnu, qui n'était autre que son père, Wotan. Il enlace amoureusement Sieglinde, et après avoir triomphalement arraché l'épée qui lui permettra de vaincre son ennemi, il enlève la jeune femme, sa sœur et son amante, et s'enfuit avec elle dans la forêt.

2e ACTE. — Dans un site sauvage, sur le sommet de roches abruptes, Wotan, dont la main a guidé Siegmund vers Sieglinde, ordonne à Brünhilde de combattre pour le jeune héros et d'aider celui-ci à terrasser son rival. Mais bientôt après Fricka, indignée

de voir que le dieu encourage l'adultere et l'inceste, vient lui arracher la promesse qu'il abandonnera le Wälsung à son sort. En vain, Wotan résiste. Fricka rappelle dédaigneusement à son volage époux les faiblesses auxquelles il s'est abandonné : elle s'explique la condescendance du dieu pour des fautes dont il s'est rendu, lui-même, coupable. Wotan cède, et quand la Walkyrie revient, joyeuse, tout armée pour le combat, il apprend à sa fille la vérité. Pour conjurer la chute des dieux prédite par Erda, la déesse de l'omniscience, il espérait trouver en Siegmund un héros capable de conquérir l'or livré aux géants pour la rançon de Freia et que les traités lui interdisaient de ravir lui-même. Mais il faut que Siegmund agisse seul, sans l'aide des dieux : en protégeant le Walsüng, il forfait à son engagement; il doit l'abandonner. Il protégera donc Hunding, dussent les Nibelungen devenir, comme l'a prédit la prophétesse Erda, les maîtres du monde. En vain Brünhilde intercède pour les amants : le dieu reste inexorable.

Cependant Sieglinde arrive haletante, soutenue par Siegmund. On entend dans le lointain le cor de Hunding, à la poursuite des fugitifs. Folle de terreur, Sieglinde tombe sans connaissance entre les bras de son époux, qui la dépose doucement sur le sol. Brünhilde apparaît, et après avoir tristement contemplé le groupe amoureux, elle annonce au héros que bientôt il devra la suivre dans la Walhalla « Retrouverai-je là-bas ma bien-aimée? » demande le héros, et sur la réponse négative de la Walkyrie, Siegmund s'écrie : « Je ne te suivrai pas. Siegmund ne quittera jamais Sieglinde; c'est à ses côtés qu'il veut vivre, c'est avec elle qu'il veut mourir ». Et quand Brünhilde lui annonce douloureusement qu'il sera vaincu, que Wotan a retiré à l'épée magique sa puissance, le guerrier, dans une exaltation terrible, brandit son glaive et veut en frapper sa maîtresse pour mourir avec elle. Brünhilde, saisie de compassion, se décide à n'écouter que la voix de son cœur. Elle combattra pour lui, malgré les ordres de son père.

Les appels de cor se multiplient. Hunding apparaît sur le sommet des rochers, au milieu des nuages. Un combat terrible s'engage à la lueur des éclairs. Au moment où Sigmund va succomber, Brünhilde s'élance à son secours et le couvre de son bouclier. Mais en même temps Wotan apparaît au dessus de Hunding : il brandit sa lance, brise le glaive de Sigmund, et celui-ci est aussitôt frappé d'un coup mortel. Tandis que Brünhilde, épouvantée, enlève Sieglinde évanouie et fuit au loin, le dieu, d'un geste, étend Hunding sans vie sur le sol et s'élance, courroucé, à la poursuite de la Walkyrie pour punir sa désobéissance.

3e ACTE. — Sur la cime d'une montagne escarpée couverte de sapins, l'escadron des Walkyries fait retentir ses appels sauvages. Elles passent à cheval au milieu des nuages chassés par la rafale, s'interpellent en ricanant; à l'arçon de leur selle pend un guerrier qu'elles emportent dans la Walhalla. Toutes sont réunies, lorsqu'arrive Brünhilde, qui, au lieu d'un héros mort, amène au milieu de ses compagnes Sieglinde éperdue. La pauvre femme veut mourir : elle supplie les Walkyries de lui permettre de rejoindre son bien-aimé. Mais Brünhilde lui annonce qu'elle sera mère, et que le fils auquel elle donnera le jour sera le plus glorieux des héros. Il est au loin une forêt profonde où sommeille le survivant des géants, Fafner, transformé en dragon, qui garde le trésor arraché aux entrailles de la terre. C'est là que Sieglinde vivra désormais, c'est là qu'elle mettra au monde Siegfried. Brünhilde lui confie les tronçons de l'épée magique brisée par le coup de lance de Wotan et tandis que Sieglinde s'éloigne, le dieu, plein de colère, s'approche de la Walkyrie désobéissante : « Tu ne verseras plus aux dieux l'hydromel, lui dit-il. Tu ne recueilleras plus les héros morts dans les combats. Tu ne recevras plus les baisers de ton père. Tu n'habiteras plus la Walhalla. Tu as cessé de faire partie du chœur des Walkyries ! »

En vain les Walkyries tentent d'apaiser la colère du dieu. Brünhilde, sous le charme d'un sommeil magique, est condamnée à être abandonnée sur un rocher : elle appartiendra au premier passant venu.

Elle implore son père. En protégeant Siegmund, n'a-t-elle pas obéi au secret désir du dieu? Et lui-même n'a-t-il pas été affligé de devoir abandonner le héros pour obéir aux rancunes de Fricka? Elle s'est dévouée pour les amants, parce qu'elle a été touchée de leur amour. Wotan ne sera pas inflexible. Elle le supplie de ne point la laisser à la merci du premier venu. Ce qu'elle lui demande, c'est que celui qui la possédera soit un héros qui ne connaisse pas la crainte, un héros vaillant et fier qui vienne la conquérir au milieu d'un cercle de flammes. Wotan finit par céder à ses prières. « Qu'un feu dévorant enveloppe ta couche, lui dit-il; les lâches trembleront à son aspect : un seul héros osera franchir le cercle de flammes, et ce héros sera plus libre que moi même ! »

Il baise longuement sa fille sur le front, puis sur les yeux, qu'il clôt d'un sommeil magique. Il la mène doucement sur un tertre gazonné, à l'ombre d'un énorme sapin. Il la couvre de son bouclier, ferme son casque, dépose à ses côtés sa lance, la laisse, endormie, sur le sol et s'éloigne à pas lents. Puis, frappant trois fois un rocher, il appelle le dieu du feu, Loge, et tout aussitôt les flammes s'élancent de toutes parts, gagnent de proche en proche et entourent complètement le rocher sur lequel est endormie Brünhilde. La toile tombe peu après que Wotan s'est écrié, en traversant les flammes : « Celui qui craint le fer de ma lance ne franchira jamais ce cercle de feu ! »

C'est inexactement que dans un article paru dimanche dernier, on a attribué à M. Balat le projet du nouvel Hôtel des Postes. C'est M. De Curte qui en est l'auteur. Cette rectification n'enlève naturellement rien aux observations qui concernaient l'œuvre en elle-même, qui doit être considérée, abstraction faite, des personnes.

GILLETTE DE NARBONNE

Il y a, paraît-il, des gens qui affectionnent les romances édulcorées, les sentimentales cavatines, les rythmes vulgaires, la grivoiserie cynique et sans esprit dans lesquels a roulé l'opérette depuis que la mort a dissout le joyeux trio Meilhac-Halévy-Offenbach qui avait créé cette étourdissante série de fantaisies échevelées dans lesquelles librettistes et musiciens dépensaient beaucoup de talent à se moquer finement de tout, en commençant par eux-mêmes. Depuis l'intrusion au théâtre de ce qu'on est convenu d'appeler désormais l'opérette, cette dégénérescence de l'opéra-comique, — produit d'une impuissance musicale et d'une impuissance dramatique, comme on l'a spirituellement qualifiée, — on a pu constater un phénomène bizarre et peu encourageant : le public qui prenait en riant, et comme il le fallait, l'opéra-bouffe d'Offenbach, s'est mis à prendre au sérieux l'opérette banale qui l'a remplacé et applaudit en conscience les

Bé...e, Bé...e de la *Mascotte* et les *Ding, ding, don* des *Cloches de Corneville*. On a élevé au rang d'une œuvre artistique ce qui ne constitue que le feuilleton de la musique, et ce bel enthousiasme provoque, à tout instant, l'éclosion d'une de ces choses doucereuses et fades dont le succès ne s'explique que par l'ignorance et le mauvais goût du public.

Gillette de Narbonne ne détonne pas dans cette suite de grisailles. Elle a toutes les agréables trivialités, les formules, les réminiscences qui plaisent au public. C'est donc un grand succès, et l'*heureux directeur* qui a eu la bonne fortune de monter la pièce, et qui l'a mise en scène, nous nous plaisons à le reconnaître, avec beaucoup de soin, aura sans doute la chance d'atteindre un chiffre respectable de représentations. Nous le lui souhaitons très-sincèrement. Mais quelle triste idée cela donne de nos concitoyens, qui emboîtent bénévolement le pas à la suite des claqueurs adroitement disséminés dans la salle le soir de la première, des quelques journalistes qui n'ont pas la franchise de donner carrément leur avis et des imbéciles qui se pâment aux roucoulements d'une chanteuse fort intelligente, mais dont la voix est nulle et dont les minauderies finissent par agacer les spectateurs les mieux disposés.

Serait-ce par hasard la pièce qu'on applaudit? Qu'on juge de sa valeur. Au temps du roi René, une jeune fille a le bonheur de sauver la vie de son auguste maître, et le bon roi, en reconnaissance, lui promet de lui accorder ce qu'elle lui demandera. — « J'aime le comte Roger, répond la pauvrette, qui a eu l'imprudence d'écouter les mots d'amour murmurés à son oreille par un Don Juan quelconque de la cour, et je veux qu'il soit mon petit mari. — Malpeste! Le comte Roger ne s'attendait pas à l'aventure Aussi, à peine le cortège nuptial est-il sorti de l'église qu'il part pour Naples, ne laissant à sa femme ébahie qu'un billet ironique ainsi conçu : « Je ne serai votre époux que le jour où vous m'aurez remis l'anneau que je porte au doigt et que vous m'aurez présenté un enfant dont je serai le père... Il avait, le comte Roger, la plaisanterie impitoyable. Eh bien! La double condition se réalise. La jeune comtesse, travestie en italienne, arrive le plus facilement du monde, paraît-il, à exécuter les deux parties du programme... Si bien, qu'au troisième acte, c'est au tour du comte à être stupéfait quand sa femme, aux genoux de laquelle il tombe, repentant, lui restitue sa bague et qu'il entend sonner à toutes volées les cloches qui annoncent le baptême de son premier né.

Et c'est tout. Il n'a pas fallu, on le voit, d'immenses efforts d'imagination pour produire cette œuvre littéraire. Le musicien de son côté, à montré qu'il savait écrire des chansons, de petits chœurs, des couplets légers et qu'il savait aussi instrumenter tout cela, de façon à ajouter à l'innombrable série des opérettes banales, une banalité de plus.

Il y a heureusement, parmi les interprètes, M. Deschamps qui fait rire. Il y a aussi M^lle^ Aciana, dont la voix fait sourire, mais qui est si gentille qu'on lui pardonne les écarts de fantaisie auxquels elle s'abandonne. Il y a enfin un baryton un peu gauche et auquel on se plaît à donner des verges, nous ne savons trop pourquoi. C'est M. Marty, un nouveau venu. Ce garçon là a une fort jolie voix, qui n'est pas à sa place dans l'opérette, mais qui est d'un très joli timbre. Il a de plus une diction excellente et a chanté d'une façon ravissante son duo avec M^lle^ Lucy Abel.

Cette dernière joue, naturellement, le rôle principal, celui de Gillette, que remplissait à Paris M^me^ Montbazon. Elle porte avec crânerie le travesti, mais elle n'est jamais à son avantage dans les toilettes féminines. Elle a de l'entrain, un jeu mouvementé, beaucoup d'intelligence. Mais pour une chanteuse, cela n'est pas tout à fait suffisant.

Potins

Nous avons raconté, dimanche dernier, l'amusante escarmouche du Conservatoire, représenté par l'assemblée générale de ses professeurs, contre un critique qui avait osé égratigner du bec de sa plume sacrilège la sainteté du tabernacle de l'art musical. L'historiette est venue fort heureusement alimenter les conversations sautillantes des visites de nouvel an et faire diversion aux cancans habituels. Les frères Peltzer, la mort et les funérailles de Gambetta même étaient déjà si usés qu'on a été tout heureux de se raccrocher à un sujet neuf, et l'on s'en est donné à cœur joie.

On a raconté, à propos de cet incident, des choses si drôles que nous avons peine à y croire. Que l'assemblée générale des professeurs ait pris la décision de se désabonner en masse au journal en question, rien de mieux : il y a des gens qui ont besoin, pour n'être point troublés dans leur digestion, de ne lire dans le journal qu'ils reçoivent que des paroles doucement élogieuses, et assurément nul ne songera à contester le droit qu'a tout homme libre de s'abonner au journal de son choix.

Mais ce que nous ne croirons jamais, c'est que le directeur du Conservatoire, qui est un homme d'infiniment d'esprit, ait poussé l'amour de la mystification jusqu'à écrire au rédacteur en chef d'un grand journal, auquel est attaché le critique en question, une lettre dont voici le sens, sinon les termes : « Mon cher directeur, si l'un des professeurs de mon établissement se permettait de débiner votre journal, je le congédierais *illico*. » A quoi le directeur du grand journal, qui est lui-même trop spirituel pour ne pas saisir l'occasion d'une riposte du tac-au-tac, aurait répondu sur-le-champ : « Mon cher maître, si un professeur de votre établissement se permettait d'éreinter mon journal, je m'en f.... moquerais comme de Colin-Tampon ».

N'est-ce pas qu'il n'y a pas un mot de vrai dans tout ceci et que cette amusante anecdote n'a été inventée que pour égayer quelque peu les conversations? Le but a été atteint, d'ailleurs, car on a bien ri. Il n'est évidemment pas exact non plus qu'un parlementaire ait été envoyé chez l'éditeur du journal pour le prier de désavouer, au nom de la rédaction, le contenu de l'article en question. C'est trop joli pour être vrai.

Le journaliste qui a signé l'appréciation dont il s'agit a dû bien s'amuser de la tempête soulevée par son accès de franchise. Nous souhaitons vivement que toutes les versions qui circulent reçoivent un démenti. Il importe qu'on ne puisse pas dire qu'en Belgique, où l'on proclame non sans quelque fierté que la presse est libre, les artistes, dans l'intérêt desquels la critique se manifeste, cherchent à couvrir celle-ci d'un éteignoir et tentent de travestir ses représentants en thuriféraires, ce qui n'est nullement leur mission et ne peut convenir à leur dignité.

Petite chronique

Jeudi dernier a eu lieu à la Salle Malibran une soirée dramatique organisée par un groupe d'élèves du Conservatoire qui tiennent, avec raison, à ne pas arriver pour la première fois sur les planches le jour du concours, et qui, dans ce but, doivent faire au dehors ce qu'on ferait bien d'organiser au Conservatoire même.

Il était regrettable qu'il n'y eut pas plus de monde à cette intéressante séance, et, d'autre part, qu'on ne lui eut pas donné un caractère plus théâtral en ne négligeant pas les détails scéniques qui ont bien leur importance. Rien ne refroidit plus le spectateur qu'une salle à moitié dégarnie, pas chauffée, avec une mise en scène peu soignée, un décor d'occasion; rien ne paralyse davantage l'élan de l'acteur lui-même, qui craint d'entendre l'écho de sa voix.

Pour le fond, il y a lieu d'être très satisfait: les jeunes artistes n'ont pas craint d'aborder de face des scènes difficiles, en s'attaquant au marivaudage d'A. de Musset : *Il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée*, au *Passant*, de Coppée, ainsi qu'à *La Nuit d'octobre*, de Musset. Mlles Miette et Bins et M. Chomé s'y sont particulièrement fait remarquer, et font bien augurer du prochain concours du Conservatoire. On a applaudi, dans un intermède, les récits de MM. Crommelynck (*La Chasse* et *le Hanneton*), Camis (*La Bénédiction*), ainsi que la bonne diction de M. Chomé dans les stances de Musset : *A la Malibran*. En résumé, succès mérité pour cet essai que tous les élèves du Conservatoire feront bien de prendre très au sérieux.

Au théâtre de la Monnaie, on annonce pour mercredi prochain, la première représentation du *Méphistophélès* de Boïto. On y prépare aussi une reprise des *Noces de Figaro*, dont la distribution vient d'être faite.

Au théâtre des Galeries, on va mettre en répétition *Dona Juanita*, l'opérette nouvelle de Suppé, qui passera vraisemblablement à la fin de février.

A l'Alcazar, la *Cour d'amour* sera remplacée mardi, par *Madame Favart*, en attendant la première de *le Cœur et la Main*.

Au Parc, *Tête de Linotte* continue à tenir l'affiche et à encaisser de fort belles recettes.

Au Théâtre Molière, vendredi 19 janvier, représentation au bénéfice de Mme Marie Georges : *La Vie de Bohème*.

La maison Dietrich et Ce, rue Royale, 23A, a ouvert, à l'occasion des étrennes, une exposition de tableaux, d'aquarelles, de gravures, de dessins, parmi lesquels il y a un grand nombre d'œuvres fort intéressantes. Les portefeuilles d'aquarelles, notamment, renferment quelques bonnes pages de Mesdag, d'Oyens, de Meunier, de Stacquet, d'Uytterschaut, et toute une série d'études envoyées d'Italie par Sembach qui a trouvé, dans un grand nombre de ces croquis lavés en plein air, le ton juste pour exprimer la lumière éblouissante et les ciels profonds du Midi. L'entrée de cette exposition est libre.

Van Beers vient de vendre 25,000 francs à un banquier parisien son tableau *Embarqués*, qui a figuré au Salon de Paris et au Salon d'Anvers l'été dernier.

COLLECTION HOLLANDAISE

LUNDI 15 JANVIER 1883 ET JOUR SUIVANT

A 2 HEURES PRÉCISES

VENTE PUBLIQUE

D'UNE

BELLE COLLECTION D'ANTIQUITÉS

EN LA

SALLE SAINTE-GUDULE

9, rue du Gentilhomme, 9

Ancienne Petite Rue de l'Ecuyer, à BRUXELLES

SOUS LA DIRECTION DE

M. ARSÈNE JANSSENS

Directeur de ventes de Livres, Tableaux, etc.

Cette vente comprend notamment les objets suivants : Belle collection de porcelaines anciennes de la Chine, du Japon, faïences de Delft, Nevers, Rouen, Anglaises, etc., Cuivres et Dinanderies, Meubles sculptés et en Marquetterie, Argenteries, Eventails, Bijoux, etc.

Exposition publique : Dimanche 14 Janvier 1883

DE 10 A 5 HEURES

Au comptant avec augmentation de 10 p. c. pour frais.

DIETRICH & Cie

23A, RUE ROYALE, BRUXELLES

Gravures, Aquarelles, Tableaux, Modèles et dessins, etc.

EXPOSITION D'ÉTRENNES

TABLEAUX ET AQUARELLES DE PEINTRES BELGES ET ÉTRANGERS

Œuvres de: Artan, Capeinick, Cassiers, Cluysenaar, Coosemans, Courtens, Dansaert, Dell'Acqua, De Block, De Schampheleer, Fourmois, Th. Gérard, Hagemans, Herbo, Lamorinière, C. Meunier, Montigny, D. et P. Oyens, Quinaux, Ringel, Stacquet, J. Stobbaert, Storm van 's Gravesande, Titz, Uytterschaut, E. Wauters et autres.

Entrée libre.

DAXBEK

35, RUE DE L'HOPITAL, 35

GRAVURE HÉRALDIQUE, ARTISTIQUE ET COMMERCIALE

MONOGRAMMES

TIMBRES HUMIDES EN CUIVRE ET EN CAOUTCHOUC

Plaques, Médailles.

Spécialité de Bijoux artistiques niellés, 1er choix

BIJOUX D'OCCASION ET RÉPARATIONS

Orfévrerie.

COMPAGNIE DES BRONZES

BRONZES D'ART ET D'AMEUBLEMENT

APPAREILS D'ÉCLAIRAGE

BRONZE MONUMENTAL

Direction et Magasins : Rue d'Assaut, 22, Bruxelles.

Ateliers et Fonderie : Rue Ransfort, 27, Molenbeek (Bruxelles).

PIANOS

VENTE
ÉCHANGE
LOCATION

BRUXELLES
rue Thérésienne, 6

GUNTHER

Paris 1867, 1878, 1er prix. — Sidney, seul 1er et 2e prix

ADÈLE DESWARTE

23, RUE DE LA VIOLETTE

BRUXELLES.

Dépôt à ANVERS, 15, rue Léopold.

VERNIS ET COULEURS
POUR TOUS GENRES DE PEINTURES.

TOILES, PANNEAUX, CHASSIS,
MANNEQUINS, CHEVALETS, ETC.

BROSSES ET PINCEAUX,
CRAYONS, BOITES A COMPAS, FUSAINS, MODELES DE DESSIN.

RENTOILAGE, PARQUETAGE,
EMBALLAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX.

COULEURS
ET PAPIERS POUR AQUARELLES
ARTICLES POUR EAU-FORTE, PEINTURE SUR PORCELAINE.

BOITES, PARASOLS, CHAISES,
Meubles d'atelier anciens et modernes

PLANCHES A DESSINER, TÉS,
ÉQUERRES ET COURBES.

COTONS DE TOUTE LARGEUR
DEPUIS 1 MÈTRE JUSQUE 8 MÈTRES.

Représentation de la Maison BINANT de Paris pour les toiles Gobelins (imitation)

NOTA. — La maison dispose de vingt ateliers pour artistes. Impasse de la Violette, 4.

SOCIÉTÉ ANONYME

DE

L'HOTEL DES VENTES DE BRUXELLES

RUE DU BORGVAL, 15 — BOULEVARD ANSPACH, 71 — RUE JULES VAN PRAET, 16

BULLETIN HEBDOMADAIRE SPÉCIAL

VENTES MOBILIÈRES

SALLES D'EXPOSITION. — MAGASINS ET CAVES DE DÉPOT. — ÉCURIES. — REMISES

TOUS LES JOURS RÉCEPTION DES OBJETS A VENDRE

AVANCES SUR VENTES APRÈS EXPERTISES

SERVICES SPÉCIAUX DE TRANSPORTS

PUBLICITÉ

Pour tous renseignements et conditions s'adresser à la direction, 71, boulevard Anspach.

Bruxelles. — Imp. FÉLIX CALLEWAERT père, rue de l'Industrie, 26.

TROISIÈME ANNÉE. — N° 3 LE NUMÉRO : 25 CENTIMES. DIMANCHE 21 JANVIER 1883.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00 ; Union postale, fr 13.00. — **ANNONCES** : On traite à forfait.

Adresser les demandes d'abonnement et toutes les communications à
L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 26, Bruxelles.**

SOMMAIRE

L'ANNEAU DU NIBELUNG (Troisième article). *Siegfried*. — EMILE GOUDEAU. — LE CONCERT POPULAIRE. — L'ATELIER VAN ALPHEN. — LE CONCERT DE L'ESSOR. — BIBLIOGRAPHIE : *Du Saint-Gothard à Syracuse*, voyage en Italie et en Sicile, par Emile Cauderlier. — PETITE CHRONIQUE.

L'ANNEAU DU NIBELUNG

(Troisième article)

A la demande d'un grand nombre de nos lecteurs, nous avons donné à nos études sur la Tétralogie de Wagner une extension plus grande que nous ne nous l'étions proposé. Il nous sera donc impossible de publier la fin aujourd'hui Mais afin que l'analyse du Crépuscule des dieux *paraisse en temps utile, nous ferons exceptionnellement distribuer l'*Art moderne *à nos abonnés de la ville Samedi prochain au lieu de Dimanche.*

SIEGFRIED

Siegfried est la personnification de la jeunesse, de la bravoure, de l'indépendance. C'est le héros vaillant et fort qui va traverser joyeusement les flammes pour conquérir Brünhilde et auquel rien ne résistera jusqu'au jour où, maître de l'anneau magique que lui donne sa victoire sur le dragon qui garde le trésor dérobé au roi des Nibelungen, il tombe victime de la malédiction attachée à ce fatal talisman.

Sa mère, Sieglinde, est morte en lui donnant le jour. Un nain, Mime, dont la nature rampante et cauteleuse contraste avec la loyauté et le courage du jeune Siegfried, a recueilli le dernier rejeton des Wälsung dans l'espoir d'en faire l'instrument dont il se servira pour dompter le dragon et ravir à son tour le trésor d'Alberich, objet de ses convoitises. Il sait que l'enfant, né des amours des jumeaux Siegmund et Sieglinde, sera invincible et il l'élève avec sollicitude dans les bois. Ardent, impétueux, plein d'une vitalité irrésistible, Siegfried s'est rapidement développé. Il exige de son nourricier une épée qui lui permette de combattre, mais le nain s'épuise en vains efforts : il forge nuit et jour : la forêt retentit de ses martèlements sonores, et jamais il n'arrive à fabriquer une arme capable de résister à la vigueur du héros. Celui-ci brise, l'un après l'autre, tous les glaives que lui présente Mime et malmène avec humeur l'impuissant forgeron.

C'est ici que commence l'action.

PREMIER ACTE

Dans la grotte où il a établi son enclume, Mime, découragé, à bout de forces, forge sa centième épée, une épée qui pourrait être maniée par les géants tant l'acier en est fortement trempé. Siegfried survient, bouillant de jeunesse et d'ardeur. Il a capturé un ours qu'il tient en laisse et dont la brusque apparition épouvante le nain. Il vient réclamer son épée. Mime lui montre celle qu'il vient de terminer.

Un seul glaive pourrait résister à la force de Siegfried. C'est celui que Wotan planta dans le tronc de frêne et qu'il brisa ensuite entre les mains de Siegmund. Mime en a recueilli les fragments, qui lui furent légués par Sieglinde. Mais le feu le plus ardent ne peut mordre ce métal magique et le nain a en vain essayé de le refondre.

Siegfried saisit l'arme que lui présente le nain et, d'un coup,

le fait sauter en éclats sur l'enclume. Il entre alors dans une violente colère.

Le nain essaie de le calmer, retire du feu de la forge les éléments d'un repas et les offre au héros, qui fait dédaigneusement sauter des mains de son nourricier le vase de terre qu'il lui tend.

Pleurant et gémissant, le nain rappelle à l'enfant ingrat les services qu'il lui a rendus. « C'est moi qui t'ai élevé, qui t'ai nourri, qui ai préparé ta couche pour que ton sommeil soit paisible; j'ai veillé sur ton enfance; je t'ai forgé un cor pour te distraire, et, pour me récompenser de tant de soins, tu me hais... — Tu m'as enseigné bien des choses, Mime, répond Siegfried, mais tu ne m'as pas appris comment il se fait que je puisse te supporter. Quand je te vois marcher en boitant, en branlant la tête, en clignotant des yeux, le dégoût s'empare de moi. Les oiseaux, les bêtes de la forêt, les poissons des ruisseaux, les arbres, tout m'est plus cher que toi. Et pourtant je reviens toujours à ta tanière. Pourquoi cela? Dis-moi pourquoi, puisque tu te prétends savant? »

Mime lui explique que c'est l'amour de la famille qui le pousse, qu'il retourne à la forge comme les oiseaux à leur nid.

« Mais les oiseaux vivent par couples; les mâles ont leurs femelles : tu me l'as dit toi-même. Et les chevreuils, dans les bois, et même les renards et les loups ont tous leur compagne : où donc as-tu, Mime, une gentille femme que je puisse nommer ma mère? — Sot enfant, réplique le gnome, ne suis-je pas à la fois ton père et ta mère? — Tu mens, nain difforme! Les petits des animaux ressemblent aux vieux. Dans le cristal des ruisseaux, j'ai vu souvent se refléter mon image : entre toi et moi il n'y a pas plus de ressemblance qu'entre un crapaud et un poisson étincelant! »

Poussé à bout par Siegfried, qui le saisit et le secoue avec force, Mime se décide à lui révéler la vérité. Il lui raconte sa naissance, lui parle de sa mère. Mais Siegfried veut une preuve, et le nain va chercher, au fond de sa forge, les deux fragments de l'épée brisée. Transporté, le héros ordonne à Mime de forger ces morceaux et d'en faire une épée. Il repart joyeux. En vain, Mime essaie de le retenir par ses cris. Siegfried a déjà regagné la forêt, et le nain, découragé, se rassied devant son enclume, les morceaux de l'épée à la main, dans l'impuissance de contenter son pupille.

En ce moment un inconnu se présente à l'entrée de la forge. Il est vêtu d'un manteau bleu et porte un chapeau à larges bords qui cache un de ses yeux.

« Salut, sage forgeron, dit-il. — Qui es-tu? » s'écrie le nain effrayé. — « On me nomme le Voyageur. J'erre depuis longtemps sur la terre. — Continue donc à errer, réplique Mime, et ne t'arrête pas chez moi. »

Mais l'inconnu s'avance avec majesté, s'assied, et d'une voix solennelle, déclare que le nain pourra disposer de sa vie s'il ne répond pas à toutes les questions qui lui seront posées. Pour se débarrasser de l'importun, Mime se résout à l'interroger. Trois questions suffiront. Après avoir réfléchi, il lui demande successivement quelle est la race qui vit dans les entrailles de la terre, quelle est celle qui occupe la surface du globe, enfin quels sont les habitants des hautes régions; à chaque question, le Voyageur répond de façon à le satisfaire, exposant ce que nous avons dit au début de notre analyse de l'*Or du Rhin*. « Tous, dit en terminant l'étranger, sont soumis à la domination du maître tout puissant de la lance. »

Un coup de tonnerre éloigné fait entendre son roulement lorsque l'inconnu, qui n'est autre que Wotan lui-même, frappe le sol après son interrogatoire.

« Ma vie était entre tes mains. Je l'ai sauvée, continue le dieu, puisque j'ai bien répondu. A ton tour, Mime, réponds à mes trois questions.

Quelle est la race que Wotan préfère, bien qu'elle se soit soulevée contre lui? — Celle des Wälsung, » répond le nain épouvanté. « Quelle est l'épée que brandira Siegfried pour tuer Fafner? — Celle que Wotan enfonça dans le frêne et qui porte le nom glorieux de Nothung. — Qui forgera les fragments de ce glaive redoutable? »

Le malheureux Mime est perdu. Il ne peut pénétrer ce mystère; il se lamente et pleure.

« Un seul homme pourra forger ce glaive, reprend le dieu : le héros qui ne connaît pas la crainte. Et c'est à lui que j'abandonne ta vie, qui m'appartient. »

Le nain tombe anéanti devant son enclume, tandis que le Voyageur se retire à pas lents. Quand Siegfried rentre dans la caverne, l'épée n'est pas forgée. Il s'irrite, rudoie le Nibelung, le maltraite.

« Sans connaître la crainte, lui dit Mime, on ne peut se servir de la meilleure épée. — Qu'est-ce donc que la crainte? » demande Siegfried étonné. Après avoir vainement cherché à le lui expliquer, Mime lui dit : Fafner, le redoutable dragon, te l'apprendra. — Eh bien, tu me conduiras vers lui. Mais d'abord, donne moi mon glaive. — Hélas, riposte le nain, seul celui qui ne connaît pas la peur serait capable de le forger! »

Aussitôt Siegfried s'empare des morceaux de l'épée magique, s'installe à la forge, tire le soufflet, bat le fer sur l'enclume, frappe à coups redoublés, et, méprisant toutes les règles reçues, reconstitue peu à peu le glaive de Wotan, tandis que Mime, à la vue du succès de son élève, prépare dans un coin la boisson empoisonnée qui lui permettra de se débarrasser de lui quand il aura vaincu le dragon, et de s'emparer à son tour du trésor d'Albérich.

« Regarde, Mime! Vois comment frappe le glaive de Siegfried! » s'écrie le jeune homme en achevant son travail. Et brandissant son épée, après l'avoir trempée, d'un seul coup il fend l'enclume en deux, au grand effroi du nain, qui tombe à la renverse et se roule sur le sol.

DEUXIÈME ACTE

Au fond des bois, Albérich surveille d'un œil jaloux la caverne qui recèle le trésor qu'on lui a ravi et dont un dragon garde l'entrée. Il fait nuit. Un inconnu, qui rôde dans le bois, s'approche. Albérich reconnaît, à la lueur de la lune, Wotan, le Voyageur, et sa colère contre l'auteur de tous ses maux s'exhale en invectives furieuses : il insulte le dieu, l'accuse de vouloir ravir une deuxième fois le trésor du Rhin. Le dieu repousse avec dignité ces reproches et prévient le roi des Nibelungen des projets de Mime. S'approchant de l'entrée de la caverne, il réveille le dragon et lui annonce sa mort prochaine, qu'il pourra conjurer en abandonnant le trésor. Albérich ne demande que l'anneau d'or : moyennant cette rançon, il écartera le danger. Mais Fafner, du fond de son antre, répond avec un bâillement : « Laissez moi dormir! » et Wotan se retire en riant.

Bientôt après qu'Albérich à son tour, s'est retiré, menaçant les dieux de sa malédiction, arrive Siegfried conduit par Mime.

Le jour se lève et le jeune homme est ravi des bruissements de la forêt, du murmure de la brise, des gazouillements des oiseaux. Il éloigne le nain et s'enfonce dans une rêverie profonde. La pensée de sa mère, de son père, le poursuit; il croit entendre leurs noms dans le vague murmure qui l'environne. Pour répondre au chant des oiseaux qu'il écoute, s'irritant de ne pouvoir comprendre leur langage, il descend au bord d'une mare, y coupe un roseau, façonne une flûte et essaie, en vain, d'en tirer des sons. Il jette, en riant, son instrument et, saisissant son cor, il sonne joyeusement une fanfare, qui réveille le dragon.

La bête monstrueuse se traîne hors de la caverne. Siegfried l'aperçoit, court à elle, lui livre bataille et lui enfonce son épée dans le cœur. Fafner expire, après s'être informé du nom du héros qui l'avait vaincu et lui avoir annoncé qu'il subirait le même sort que lui.

En retirant son épée, Siegfried sent qu'une goutte du sang du dragon a jailli sur sa main. Il y porte ses lèvres, et tout aussitôt, par une intuition merveilleuse, le héros comprend ce que chantent les oiseaux dans les arbres. L'un d'eux l'engage à aller prendre dans la grotte le casque et l'anneau magiques, et, tandis qu'il suit cet avis, plein de joie, Alberich et Mime, qui ont assisté au combat, dissimulés par le feuillage des arbres, se glissent vers la grotte pour le devancer. Ils se rencontrent. Une altercation s'en suit. Mais le retour de Siegfried, qui s'est emparé des deux talismans, les met en fuite. Mime revient et, rampant, plus obséquieux que jamais, il félicite le vainqueur et essaie de lui faire boire la potion empoisonnée qu'il a préparée dans la forge.

Mais Siegfried, par l'effet du sang du dragon, pénètre les plus secrètes pensées du misérable : et, voyant le but qu'il poursuit, l'étend mort à ses pieds d'un coup de son glaive, tandis qu'on entend le rire strident d'Albérich, toujours caché dans les ramures.

L'oiseau, qui a dévoilé à Siegfried le secret de l'anneau et du casque chante de nouveau et lui apprend que, sur un rocher, dans un cercle de feu, dort une vierge destinée à celui qui ne connaît pas la crainte. Il guidera lui-même le héros vers la montagne de Brünhilde. Siegfried accepte avec transport et se met gaiement en marche, suivant des yeux le vol de son protecteur ailé.

TROISIÈME ACTE

Le troisième acte s'ouvre au pied de la montagne sur laquelle repose Brünhilde. Le site est sauvage et grandiose. Le tonnerre gronde; des éclairs déchirent les nuages. Wotan réveille Erda la prophétesse et lui fait part de ses projets. « Je ne crains plus que les Nibelungen s'emparent de la toute puissance, dit-il. Je ne redoute plus la chute des dieux! Un jeune héros a conquis l'anneau d'Albérich : c'est lui qui réveillera Brünhilde, notre fille. C'est à lui que j'abandonnerai l'empire suprême. Toi, Erda, rendors-toi de l'éternel sommeil! »

Le jour paraît, et Siegfried, précédé de son guide emplumé, arrive au pied de la montagne. Wotan, mettant en action les paroles qu'il prononça à la fin de *la Walkyrie*, essaie d'arrêter le conquérant. Mais celui-ci ne s'effraie pas, combat le dieu, brise sa lance et s'élance bravement dans les flammes, où il disparaît.

Changement à vue. Le décor est le même que pour le 3e acte de la Walkyrie. Au pied du sapin qui la couvre de son ombre, Brünhilde sommeille, dans l'état où l'a abandonnée Wotan, et Siegfried, en la voyant, est frappé de stupéfaction. Il s'approche timidement, défait son casque; la chevelure noire de la Walkyrie se déroule et le héros, qui n'a jamais connu la crainte, tremble pour la première fois devant une femme.

Il l'appelle, cherche à l'éveiller, et finalement pose ses lèvres brûlantes sur les siennes. Brünhilde ouvre les yeux. Elle n'aperçoit pas d'abord Siegfried, qui se tient à l'écart.

Elle se dresse peu à peu, élève les bras vers le ciel, et ses premières paroles sont un hymne de reconnaissance à la nature. « Gloire au soleil, gloire à la lumière, gloire à la clarté du jour! » s'écrie-t-elle. Puis, sa pensée se reporte sur son sauveur : « Quel est le héros qui m'a arraché à mon long sommeil? » Siegfried s'avance, ébloui, se nomme. Mais la Walkyrie continue son chant de grâces : « Gloire aux dieux, gloire au monde, gloire à la terre! Mon sommeil a pris fin. Je vis. Sois loué, Siegfried, toi qui m'as réveillée! », dit-elle enfin. Siegfried contemple avec admiration la merveilleuse apparition. Peu à peu l'amour envahit le cœur du jeune héros. Il presse Brünhilde de se donner à lui. Elle résiste, éperdue. « As-tu vu, lui dit-elle, ton image se refléter dans le cristal des ondes? Pourquoi troubler ces eaux pures? » — « Je t'aime, reprend Siegfried. Aime-moi. Je ne vois dans les eaux que le moyen de calmer les ardeurs qui me dévorent. Sois à moi! » Peu à peu sa résistance faiblit. Siegfried la presse davantage, et, dans un transport de passion, Brünhilde tombe dans les bras de son amant.

L'abondance des matières nous oblige à renvoyer à la semaine prochaine notre second article sur l'*Exposition de l'Essor*.

Emile Goudeau

Il n'y a pas bien longtemps, *l'Art moderne* silhouettait, à cette place même, le moderne macabre : Maurice Rollinat, dont le nom a soudain éclaté, comme dans une nuit très noire, un clair de lune livide.

Celui d'Emile Goudeau, moins connu, n'a pas moins de mérite à notre sens, et, dans la médiocrité d'une école qui s'intitule *Moderniste*, il surgit avec une originalité imprévue, pleine de charme.

Poussé au cœur du Quartier-Latin, au milieu des bons bocks et des beaux vers, que tous les soirs, à la brasserie du *Sherry-Gobler*, égrènaient Richepin, Bouchor et Mendès, Goudeau, avec sa face énergique et sa barbe en pointe, s'est fait un genre unique, boulevardier, subtil, d'où jaillissent des fusées inattendues, des éclats de rire qui s'envolent aux nues et retombent en larmes rouges!

Alors qu'inévitablement on rapproche Rollinat de Baudelaire, il est impossible de donner à Goudeau une paternité quelconque; c'est une sorte de sauvage fantasque, au rire troublant, à la tristesse drôle et ironique, dont on dirait, quand il pleure, qu'il rit, et qu'il sanglote lorsqu'il se déride.

Son volume unique est peu connu. *Les Fleurs de bitume* se sont éparpillées dans la houle des écoles, là-bas, sur les trottoirs des boulevards, où débordent les tables parfumées d'absinthe, à 5 heures; mais on se souvient des vers bizarres que publiait en 1879 l'*Artiste*, sous ce titre : *la Revanche des Bêtes*, de ces strophes étranges qui, dans un rythme étonnant, revendiquent

les droits de l'animal contre l'humain, et finalement s'apaisent dans une mansuétude :

Et plus tard quand ton corps, cette chose innommée,
Que tenait le Néant Sommeil,
Aura, grâces aux fleurs, dans la vie animée
Repris une place au soleil,
Par les airs, un beau soir d'été plein de chimère
De chants d'amour et de splendeurs,
Voleront, délégués par la Nature-Mère,
Des papillons ambassadeurs;
Sur la tombe, ils viendront en costumes de fêtes
Porter le baiser ingénu,
Le baiser de pardon envoyé par les Bêtes,
Quand tu seras Fleur devenu.

Goudeau excelle dans ces poèmes ironiques sous les floraisons desquels se cache une philosophie amère et profonde. Récemment encore, il donnait au *Voltaire* un fragment bizarre : *La Bible de Méphisto*, dans lequel on se perd en des mysticités drôles où l'auteur se moque de lui-même avec un imperturbable flegme.

L'auteur des *Fleurs de bitume* est un des plus singuliers types de la Bohême actuelle; avec un compère, il a fondé au boulevard Rochechouart, à Montmartre, un cabaret archaïque où, dans le décor du style Louis XIII « le plus pur » se lampent vigoureusement les boissons les plus modernes. C'est là, qu'en partie, ont émigré Hirsutes et Hydropathes, et, tandis que coulent à flots les bières blondes, les avenirs littéraires s'y préparent sous l'œil phosphoré du *Chat Noir*. C'est là que Rollinat trône et que Goudeau règne; c'est là qu'ont été écrits ces vers qui ont tant de fraîcheur et de primesaut :

Le soleil, avec ses rayons tentants,
Cognant aux croisées,
Je suis allé voir le nommé Printemps
Aux Champs-Elysées.
Les femmes étaient toutes déguisées
En robes rosées,
Et les amoureux avaient tous vingt ans!

Le poète a vu passer radieuse, en sa victoria, celle qu'il aime et, dédaigneuse, elle n'a point levé sur lui ses yeux d'or; lui pleure alors, et, l'ironie revenant, il semble vouloir encore se faire l'éternel pied-de-nez dont le souvenir le hante :

Et je m'en revins tristement avec
Le nommé Marasme,
Car l'Amour au cœur est un cataplasme
Comme dit Erasme...
Ce fameux auteur qui parlait le grec!

LE CONCERT POPULAIRE

Ce malade, naguère à deux doigts de sa mort et dont quelques-uns s'apprêtaient à conduire le deuil avec des larmes de crocodile, s'est montré à ses nombreux amis dans tout l'éclat d'une santé robuste.

C'était comme une résurrection. Le public a tenu à célébrer la guérison. Par son empressement, il a montré combien l'œuvre lui était chère. De son côté, l'excellent orchestre que dirige avec une autorité et une expérience universellement reconnues M. Joseph Dupont, a pris à cœur de répondre à ce qu'on attendait de lui. Dans les morceaux symphoniques qui composaient le programme de ce premier concert, comme dans l'accompagnement des morceaux de violon et du poème lyrique de M. Matthieu, il a déployé des qualités qu'on rencontre bien rarement réunies et qui le classent définitivement au premier rang. Les détails de l'*adagietto* et du *scherzo* de la suite de Raff ont prouvé qu'à côté des emportements superbes, il sait exprimer toutes les délicatesses, sans tomber dans la minutie qui glace l'œuvre et lui enlève son caractère le plus précieux : la vie. Les magnifiques sonorités de l'ouverture de *Patrie*, de Bizet, ont été rendues avec la plus majestueuse ampleur. Dans l'ouverture de *Léonore*, il a eu le tact de conserver à cette page symphonique son caractère classique, un peu froid, sans s'écarter de l'interprétation sobre qui convenait.

Le soliste, c'était M. Jenö Hubay, qui a eu l'obligeance de remplacer, au dernier moment, M. Thompson, indisposé. Pris à l'improviste, le brillant violoniste n'a pas osé s'abandonner entièrement à sa nature d'artiste : il en est résulté une certaine froideur dans l'exécution de son premier morceau, le 6e Concerto (œuvre posthume) de Vieuxtemps, que l'on entendait pour la première fois à Bruxelles et qui renferme de fort jolies choses, notamment l'avant-dernière partie. En revanche, M. Jenö Hubay a soulevé une tempête d'applaudissements après l'audition de son caprice hongrois, *Plevna nota*, dans lequel il met toute la passion des tziganes au service d'un mécanisme qui défie les plus hautes excentricités acrobatiques de l'art du violon.

Le public a fait un chaleureux accueil au *Hoyoux*, de notre compatriote Émile Matthieu. Voilà donc, une fois pour toutes, le préjugé enterré : il est acquis qu'une œuvre belge a eu, en Belgique et même à Bruxelles, où l'on paraissait redouter tout particulièrement d'encourir le reproche d'avoir l'esprit de clocher, un succès franc et général.

Nous n'avons pas entendu de note discordante dans l'éloge que l'on faisait, à la sortie, de l'œuvre du jeune directeur de l'Ecole de musique de Louvain. Nous avons, récemment *, publié un compte-rendu assez développé de cette composition, lors de sa première exécution, à Louvain, pour qu'on nous permette de ne pas y revenir. Nous n'avons à y ajouter qu'une chose : c'est que l'excellente impression qu'elle nous avait causée a été pleinement confirmée par cette deuxième audition. On a beaucoup applaudi M. Byrom dont la voix, un peu embarrassée au début, s'est largement déployée dans l'air du forgeron :

Mais du milieu du jour la chaleur accablante...

et M. Goffoel, qui a dit avec goût et intelligence le solo du ténor.

Les chœurs, un peu intimidés d'abord, se sont peu à peu raffermis et ont enlevé avec beaucoup d'ensemble et d'entrain les dernières parties de l'œuvre après avoir attaqué les premières avec quelque mollesse.

L'ATELIER VAN ALPHEN

L'an dernier, nous signalions à nos lecteurs l'intéressante exposition qu'avaient ouverte dans leur atelier les élèves de M. Van Alphen, l'excellent professeur qui, modestement et à l'écart, sert avec tant d'intelligence la cause de l'Art. Nous avons visité, la

* Voir l'*Art moderne*, IIe année, p. 370.

semaine dernière, la deuxième exposition, tout intime, organisée par ces mêmes élèves et nous avons pu constater les efforts persévérants que tous déploient pour serrer de près la vérité, pour exprimer sincèrement, au moyen du pinceau ou du crayon, les diverses manifestations de la vie. Scènes de genre, croquis légèrement touchés en quelques traits, études patientes d'après modèle, reproduction de plâtres, esquisses à l'huile ou à l'aquarelle, portraits, compositions, il y a un peu de tout dans cette réunion d'œuvres jeunes et primesautières ; il y a même des tentatives, fort heureuses, de caricatures, par un jeune virtuose du crayon, qui rêve d'atteindre à la célébrité des Cham et des Daumier.

Rien de plus favorable pour stimuler l'ardeur des élèves et piquer leur amour propre que ces expositions annuelles, surtout quand elles sont organisées de telle sorte que le maître, s'effaçant, n'y cherche pas l'occasion de se faire valoir par l'exhibition de quelques œuvres de ses premiers sujets, soigneusement retouchées.

M. Van Alphen a le bon sens de laisser à chacun son initiative et d'exposer les débuts tâtonnants des nouveaux venus à côté des œuvres de ceux qui vont bientôt entrer sérieusement en lice. Professeur et élèves luttent courageusement, côte à côte; ils méritent que le public s'intéresse aux patientes leçons de l'un, aux efforts laborieux et tenaces des autres.

CONCERT DE L'ESSOR

L'*Essor*, qui prend volontiers l'initiative des innovations les plus audacieuses, a installé, mercredi dernier, un orchestre en miniature au beau milieu de son salon de peinture. L'idée ne manquait pas d'originalité. Elle a été très goûtée du public qui s'est présenté, nombreux, pour applaudir l'*Union instrumentale* qui, sous la direction de son président M. Kéfer, avait organisé le concert. Des invitations, coquettement imprimées et ornées du joli dessin d'Am. Lynen qui décore la couverture du catalogue de l'*Essor*, avaient été lancées et la salle était comble.

« Les arts sont *sœurs* », disait un arrière-neveu de M. Prudhomme qui avait entendu affirmer que la peinture est la sœur jumelle de la musique, et qui avait trouvé la phrase jolie. N'est-ce pas le cas, où jamais, de le répéter?

Les trois morceaux exécutés avec le soin et la délicatesse qu'apportent à chacune de leurs auditions les membres de l'*Union instrumentale*, ont joyeusement résonné dans ce tohu-bohu de couleurs vives Ce décor original donnait à la musique une saveur particulière et le public s'est déclaré enchanté du *Septuor militaire* de Hummel, du *Quintette* de Lachner et du *Septuor de la Trompette* de Saint-Saëns, enlevé avec beaucoup de brio par la jeune association.

Nous avons parlé déjà de cette œuvre intéressante d'un musicien qui connaît à fond son métier et qui excelle à trouver des sonorités piquantes et neuves. Elle fut exécutée avec succès par l'*Union instrumentale* l'an dernier, dans les ateliers d'artistes où elle avait, tout d'abord, planté ses pupitres.

C'est le jeune cercle en question qui fut le premier, croyons-nous, à faire connaître le septuor au public bruxellois.

Dans son dernier numéro, la *Renaissance musicale* publiait précisément, au sujet de la composition de M. Saint-Saëns, des détails qui seront lus avec intérêt et que nous allons résumer.

La *Trompette*, c'est le nom d'une Association d'un genre tout à fait spécial, qui donne toutes les semaines des concerts à un groupe de personnes *invitées* par M. Lemoine et dont le nombre s'élève jusqu'à trois mille ..

La *Trompette* est née à l'Ecole polytechnique, il y a vingt-deux ans. Tous les jours, pendant la récréation de l'après-midi, cinq ou six *pipos* se réunissaient pour faire de la musique. M. Lemoine tenait l'alto. Ils avouent eux-mêmes que cela laissait un peu à désirer, mais la bonne volonté y était.

On quitta l'Ecole, et le groupe de jeunes mélomanes continua à faire de la musique dans les réunions intimes. Un camarade, raconte M. Lemoine, excellent mathématicien, mais musicophobe par principe, toutes les fois qu'il voyait ses amis le quitter pour faire de la musique, leur disait avec humeur : « Eh! restez donc, laissez votre *trompette* tranquille! »

Et c'est ainsi que cette qualification, d'abord quelque peu dédaigneuse, est devenue le titre dont s'enorgueillit la Société naissante.

Quand le nouveau cercle prit corps d'une façon définitive et s'installa dans la salle de la Société d'horticulture, rue de Grenelle, Saint-Saëns fut prié d'écrire un morceau d'inauguration : et, tout naturellement lui vint d'introduire une trompette dans son œuvre. Il composa donc ce fameux *Septuor de la Trompette*, qui arriva rapidement à la renommée.

Le quatuor de la trompette se compose de noms connus à Bruxelles : MM. Marsick et Rémy, violons; Van Waefelghem, alto et Delsart, violoncelle.

Il y a huit jours, ajoute la *Renaissance*, avec un superbe concert où l'on entendait Saint-Saëns, Mme Fuchs, Plançon, où l'on jouait un quatuor de Grieg et un quatuor de Mozart, la *Trompette* inaugurait sa vingt-deuxième année.

BIBLIOGRAPHIE

Du Saint-Gothard à Syracuse, *voyage en Italie et en Sicile*, par Emile CAUDERLIER. Paris, Dentu.

« On ne compte pas les volumes écrits sur l'Italie par des voyageurs enthousiastes, des artistes électrisés ou de simples bourgeois, jaloux de ne point perdre leurs notes. Le nombre en est incalculable, aussi bien en Allemagne qu'en Angleterre et en France. Par contre aussi, le chiffre est très modeste de ceux qui ont réussi à nous faire voyager avec eux, sur l'aile du souvenir ou de l'espérance... L'écueil n'est pas ici de ne rien oublier, c'est de bien choisir. Le péril est moins de répéter ce que d'autres ont dit avant vous que de céder à la prétention d'être original et dogmatique hors de propos. »

C'est par ces phrases, empruntées au *Voyage de la vie* de Louis Depret que M. Cauderlier ouvre son *Voyage en Italie et en Sicile*, et nous donne, comme il le dit, des verges pour le battre.

Sans doute par mauvaise humeur de chroniqueur littéraire, forcé de nous occuper à notre tour de ce sujet rebattu, nous avons eu bien envie tout d'abord de nous servir de ce bois vert. Dès les premières pages, M. Cauderlier s'étonne de l'attachement des Suisses pour leur agreste patrie et se croit obligé de nous l'expliquer; voici qu'il enseigne à un viticulteur du Milanais comment il doit conduire sa vigne; voilà que, sur le Vésuve, fortement impressionné, il s'indigne de voir les touristes badauds allumer leur cigare aux scories rouges du cratère. Eh! bon Dieu! c'est convenu. M. Prudhomme a dit, passant par là : « Je prise sur un volcan! »

Cependant, à mesure que nous entrions dans l'intimité de notre compagnon de voyage, nos injustes préventions du début se dissipaient par degré. En flânant avec lui dans les rues de Naples, sur les bords de ce golfe admirable, au milieu de cette nature souriante, nous reconnaissions en notre guide un observateur, mettant quelque chose de son active personnalité dans la description des choses et cachant, sous des apparences de réformateur inécouté, une âme d'artiste, fortement empreinte des grandes traditions et facile aux enthousiasmes. Il y en a comme

une superbe explosion quand, après nous avoir décrit les merveilles de cette terre antique, faisant un retour vers la nature hargneuse et inclémente du Nord, il convie tous les peuples de l'Europe à aller habiter les rives de la Méditerranée, si belles, si fortunées, si comblées de tous les dons du ciel. « Ces contrées heureuses, où la vie est facile et abondante, furent jadis le séjour préféré des races prospères, actives, énergiques, qu'on reconnaît encore aujourd'hui comme les premières du monde. Elles y vinrent, s'y épanouirent et y arrivèrent à un degré de force et de splendeur qu'en bien des points nous n'avons ni dépassé ni atteint. Le climat donc n'y a pas, par le fait, une influence pernicieuse et il n'est pas à craindre d'y voir nos races s'amollir et dégénérer. »

Emigrons donc vers le Sud; reprenons la vie antique, l'ample vêtement aux draperies magistrales, l'usage des bains et de la gymnastique en plein air et, par l'appréciation et l'amour du nu, l'air ambiant du grand art sera reconstitué!

C'est échauffé par ce beau feu que nous nous sommes embarqués pour la Sicile et l'excursion a été toute empreinte des préoccupations qui hantaient notre esprit au départ. Sans dédaigner les curiosités naturelles dont l'Etna a semé cette terre et les monuments qu'y ont laissés tour à tour les conquérants, M. Cauderlier a arrêté le lecteur surtout aux ruines des vieilles cités grecques. Aidé par un savant archéologue du pays, il a reconstitué Syracuse avec son enceinte de trente-quatre kilomètres de développement; il montre Agrigente, avec sa longue file de temples superbement alignés en face de la mer; il dit, avec un sentiment pénétrant, de quelle passion héroïque devait battre le cœur des fils de ces nobles cités, lorsque, revenant de quelques navigation, ils pouvaient contempler le déploiement de ces magnificences.

Mais il nous faut poursuivre notre route. « C'est le constant regret du voyageur de ne pouvoir jamais boire à longs traits aux enchantements que lui offrent ses courses rapides ». Nous revoyons la baie de Naples toute brillante des colorations qu'y jette un soleil couchant; nous traversons la campagne de Rome, déployant à perte de vue ses ondulations monotones et nous arrivons enfin à la ville si vieille de gloire que les peuples l'ont nommée éternelle.

M. Cauderlier décrit bien son tohu-bohu architectural « où chaque génération a laissé des traces de son passage, de sa force créatrice ou destructive; où tout se mêle et se brouille en un pittoresque presque toujours intéressant, imprévu toujours ». Il fait revoir, avec son impression propre, dégagée de toute banalité et sans s'attarder aux détails, le Capitole, le Forum, le Colysée, toutes ces puissantes ruines, battues par le courant des siècles et gardant, dans leur nudité, le sceau indélibile de la grandeur païenne, au milieu des églises qui toutes, même Saint-Pierre, se sont faites de leurs dépouilles une parure de clinquant.

C'est en montant son âme au ton de la mélancolie solennelle de ces ruines que Michel-Ange exalta sa pensée jusqu'à voir enfin errer autour de lui les grandes figures que son génie devait traduire; extases sublimes dont la Sixtine nous garde les visions. Notre guide s'y arrête avec amour. Ici, il pénètre dans le détail; il étudie les lignes, les couleurs et les ombres; il admire par quelle simplicité de moyens cet homme sublime a su rendre ses conceptions et il lui consacre des pages toutes empreintes d'un respect vraiment religieux, lui qui, dans le chapitre précédent, nous parlait avec assez d'irrévérence de la canonisation de saint Labre, où il resta debout devant le pape sur sa chaise gestatoriale.

C'est aussi une sorte de respect que M. Cauderlier éprouve pour Florence, la plus italienne de toutes les villes de la péninsule, la cité-reine de la Renaissance, aujourd'hui tristement abandonnée. « Ses hôtels se dépeuplent, ses beaux jardins publics sont déserts; les fêtes qu'elle donne avortent dans l'indifférence, ses rues ont perdu leur animation, et la ville entière a pris un aspect de lassitude et d'anémie. Mais plus belle peut-être en cet alanguissement qu'aux temps d'effervescence, elle ressemble à une jeune fille expirant en sa fleur d'un mal que rien ne peut vaincre, plus douce, plus sereine, plus angéliquement belle à mesure que se retire la vie, et qui meurt avec un sourire et un rêve d'espoir sur les lèvres. Ainsi, la pauvre ville, dans son déclin prend cet air doux et touchant des choses qui passent et vont tomber... » et dans le Baptistère, vide de fidèles, M. Cauderlier tombe instinctivement à genoux sous la bénédiction d'un vieux petit prêtre boiteux, murmurant avec ferveur des prières sans auditeurs.

Ici encore, il adjure les habitants des latitudes hostiles de renoncer à leurs erreurs, d'émigrer vers cette nature souriante et de réparer envers Florence les injustices du sort; mais, ne pouvant sans doute prêcher d'exemple, il reprend tristement la route du Nord, où il rencontre la neige aux premiers pas.

PETITE CHRONIQUE

« Cet homme est mal campé, dit Jean Sobieski en étendant la main vers les tentes de Kara-Mustapha. Nous le battrons. » C'est le moment où fut prononcé ce mot, devenu historique, du roi de Pologne, qu'a choisi Emile Wauters pour la vaste composition décorative destinée à être exposée à Vienne à l'occasion du deux-centième anniversaire de la libération de la ville par Sobieski, et qui prendra ensuite place parmi les tableaux-voyageurs promenés de ville en ville, qu'on peut ranger dans la catégorie spéciale de la peinture *ambulatoire*.

Sur le sommet du Kahlenberg, Jean Sobieski, à cheval, examine les campements turcs qu'on aperçoit vaguement au loin. Le duc de Lorraine est à ses côtés; derrière eux, un groupe de cavaliers composé des électeurs de Saxe et de Bavière, du prince Eugène de Savoie, etc. Des cavaliers faisant partie des troupes saxonnes gravissent la colline Au fond, la ville de Vienne, le canal de Nussdorf, le Danube, le paysage ravissant, noyé dans une brume bleuâtre, des environs de la ville impériale.

L'œuvre est intéressante, d'une belle coloration, traitée largement et d'une façon décorative. Les plans sont bien indiqués, et sans doute, avec les artifices d'optique dont ne manqueront pas de l'entourer la société qui l'a acquise, l'œuvre fera illusion.

La toile de M. Wauters devait partir directement pour Vienne. On s'est décidé à l'exposer à Bruxelles et, depuis quelques jours, elle figure, sous forme de *diorama*, dans une construction en planches élevée à cet effet rue Henry Maus.

La cinquième livraison du *Dictionnaire historique et raisonné des peintres de toutes les écoles depuis l'origine de la peinture jusqu'à nos jours* vient de paraître. Elle comprend les artistes dont les noms commencent par REI jusqu'à VLI. Nous avons déjà signalé à nos lecteurs l'intérêt que présente l'important ouvrage de M. Adolphe Siret pour les amateurs, les collectionneurs et les artistes. Les notices sont nécessairement courtes, mais elles renferment tous les renseignements essentiels dont on peut avoir besoin: nom du peintre, dates de sa naissance et de sa mort, indication de ses œuvres principales, prix auquel elles ont été vendues dans les ventes célèbres des trois derniers siècles, école à laquelle l'artiste se rattache, fac simile de son monogramme, etc.

La sixième livraison, qui est sous presse, comprendra la fin du dictionnaire, le supplément et le commencement des tables alphabétiques et chronologiques. Une septième livraison, qui comprendra entr'autres 105 gravures, complètera l'ouvrage.

M. Joseph Wieniawski donnera, le lundi 22 janvier, à 8 heures du soir, à la Grande Harmonie, avec le concours de M Jenö Hubay, un concert dont voici le programme :

1. *a. Fantaisie* (do mineur), Mozart; *b. Chacconne* (ré mineur), transcription de J. Raff, Bach; *c. Perpetuum mobile* (Rondo), Weber.

2. *a Impromptu* (fa dièze majeur); *b. Étude* (op. 25, n° 11); *c. Ballade* (la bémol majeur); *d. Scherzo dramatique* (do dièze mineur), Chopin.

3. *Sonate* pour piano et violon (op. 24), Wieniawski; a. *Allegro moderato*; b. *Andante religioso*; c. *Allegro molto vivace*; d. *Finale con Fuga*. Violon : M. Jenö Hubay.

4. *a. Valse-Caprice*, tirée des *Soirées de Vienne*, arrangement de

F. Liszt, Schubert ; *b. Paraphrase* sur le quatuor de l'opéra *Rigoletto*, de Verdi, Liszt.

Le lundi 29 courant aura lieu, à Bruges, au théâtre, un festival dont le programme est exclusivement composé des œuvres symphoniques et chorales de M Karl Mestdagh.

1° *Fest-Ouverture*, pour grand orchestre, dédié à S. M. le Roi de Hollande ;

2° *Deux lieder*, paroles de M. K.-M. Pol de Mont, chantés par Mlle Louise van Besten ;

3° *Rêverie*, exécutée par tous les archets ;

4° *Ballade*, pour ténor et orchestre, chantée par M. H. Collin, d'Anvers,

5° *Lenzfeier*, pour chœur et orchestre, paroles de M. K.-M. Pol de Mont ;

6° *Ouverture* pour grand orchestre, composée pour la tragédie *Les Noces d'Attila*, de M. H. de Bornier ;

7° *Trois lieder*, paroles de M. K.-M. Pol de Mont, chantée par Mlle L. van Besten ;

8° *Intermezzo* pour violon et orchestre, exécuté par M. J. Goetinck ;

9° *Deux lieder*, paroles de M. K.-M. Pol de Mont, chantés par M. H. Collin ;

10° *Vrijheidshijmne*, pour chœur et orchestre, poème de M Emmanuël Hiel. — 300 exécutants.

Le théâtre de la Monnaie annonce pour ce soir, dimanche, *Carmen*. Demain, deuxième représentation de *Méphistophélès*. Mardi, mercredi, Vendredi et samedi, représentations de l'*Anneau du Nibelung*, par la troupe allemande de M. Angelo Neuman. Jeudi, troisième représentation de *Méphistophélès*.

Au théâtre Molière, on a repris l'*Ami Fritz*. d Erckmann-Châtrian. Ce spectacle sera continué jusqu'à jeudi. Vendredi, représentation extraordinaire au bénéfice de Mme Toissant : *Les Deux Veuves ; la Fiaminna*. Demain, lundi, relâche pour la répétition du *Roman parisien*.

Le tableau de Courbet : *Les Casseurs de pierres*, qui n'a plus été vu à Bruxelles depuis le Salon de 1851, est exposé au *Cercle artistique* jusqu'à mercredi.

Mercredi 31 janvier, aura lieu un concert dans lequel se feront entendre Mme de Zarembski et le quatuor vocal des dames autrichiennes.

On annonce la création à Bruxelles d'un nouveau Cercle d'aquarellistes qui, à côté de la *Société des aquarellistes*, qui ne se compose que de quarante membres, tout comme l'Académie française, organisera des expositions.

A l'occasion du 10e anniversaire de sa fondation, la Société Centrale d'Achitecture de Belgique, avec l'appui du Gouvernement et de la ville de Bruxelles, vient d'ouvrir un concours entre tous les architectes belges ou résidant en Belgique depuis au moins le 1er janvier 1881. Le montant total des primes allouées est de 1,800 francs, et les projets doivent être rendus au plus tard le 20 août 1883, à 8 heures du soir.

Pour obtenir le programme de ce concours, s'adresser au président, M. J. Baes, architecte, rue du Pepin, 1, à Bruxelles.

VERLEYSEN-NYSSENS

A LA PORTE CHINOISE

88, RUE ROYALE, BRUXELLES, 88

IMPORTATION DIRECTE DE LA CHINE ET DU JAPON

Objets d'art, porcelaines, bronzes, laques, soieries, papiers, etc. — Grand choix de meubles en laque et bois de fer, paravents, écrans.

SPÉCIALITÉ DE THÉ DE CHINE

Exposition permanente — Entrée libre.

DIETRICH & Cie

23A, RUE ROYALE, BRUXELLES

Gravures, Aquarelles, Tableaux, Modèles et dessins, etc.

EXPOSITION D'ÉTRENNES

TABLEAUX ET AQUARELLES DE PEINTRES BELGES ET ÉTRANGERS

Œuvres de : Artan, Capeinick, Cassiers, Cluysenaar, Coosemans, Courtens, Dansaert, Dell'Acqua, De Block, De Schampheleer, Fourmois, Th. Gérard, Hagemans, Herbo, Lamorinière, C. Meunier, Montigny, D. et P. Oyens, Quinaux, Ringel, Stacquet, J. Stobbaert, Storm van 's Gravesande, Titz, Uytterschaut, E. Wauters et autres.

Entrée libre.

DAXBEK

35, RUE DE L'HOPITAL, 35

GRAVURE HÉRALDIQUE, ARTISTIQUE ET COMMERCIALE

MONOGRAMMES

TIMBRES HUMIDES EN CUIVRE ET EN CAOUTCHOUC

Plaques, Médailles.

Spécialité de Bijoux artistiques niellés, 1er choix

BIJOUX D'OCCASION ET RÉPARATIONS

Orfèvrerie.

COMPAGNIE DES BRONZES

BRONZES D'ART ET D'AMEUBLEMENT

APPAREILS D'ÉCLAIRAGE

BRONZE MONUMENTAL

Direction et Magasins : Rue d'Assaut, 22, Bruxelles.
Ateliers et Fonderie : Rue Ransfort, 27, Molenbeek (Bruxelles).

PIANOS

VENTE
ÉCHANGE
LOCATION

BRUXELLES
rue Thérésienne, 6

GUNTHER

Paris 1867, 1878, 1er prix. — Sidney, seul 1er et 2e prix

ADÈLE DESWARTE

23, RUE DE LA VIOLETTE

BRUXELLES.

Dépôt à ANVERS, 15, rue Léopold.

VERNIS ET COULEURS
POUR TOUS GENRES DE PEINTURES.

TOILES, PANNEAUX, CHASSIS,
MANNEQUINS, CHEVALETS, ETC.

BROSSES ET PINCEAUX,
CRAYONS, BOITES A COMPAS, FUSAINS, MODÈLES DE DESSIN.

RENTOILAGE, PARQUETAGE,
EMBALLAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX.

COULEURS
ET PAPIERS POUR AQUARELLES
ARTICLES POUR EAU-FORTE, PEINTURE SUR PORCELAINE.

BOITES, PARASOLS, CHAISES,
Meubles d'atelier anciens et modernes

PLANCHES A DESSINER, TÉS,
ÉQUERRES ET COURBES.

COTONS DE TOUTE LARGEUR
DEPUIS 1 MÈTRE JUSQUE 8 MÈTRES.

Représentation de la Maison BINANT de Paris pour les toiles Gobelins (imitation)

NOTA. — La maison dispose de vingt ateliers pour artistes. Impasse de la Violette, 4.

SOCIÉTÉ ANONYME

DE

L'HOTEL DES VENTES DE BRUXELLES

RUE DU BORGVAL, 15 — BOULEVARD ANSPACH, 71 — RUE JULES VAN PRAET, 16

BULLETIN HEBDOMADAIRE SPÉCIAL

VENTES MOBILIÈRES

SALLES D'EXPOSITION. — MAGASINS ET CAVES DE DÉPOT. — ÉCURIES. — REMISES

TOUS LES JOURS RÉCEPTION DES OBJETS A VENDRE

AVANCES SUR VENTES APRÈS EXPERTISES

SERVICES SPÉCIAUX DE TRANSPORTS

PUBLICITÉ

Pour tous renseignements et conditions s'adresser à la direction, 71, boulevard Anspach

Bruxelles. — Imp. FÉLIX CALLEWAERT père, rue de l'Industrie, 26.

TROISIÈME ANNÉE. — N° 4 LE NUMÉRO : 25 CENTIMES. DIMANCHE 28 JANVIER 1883.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00 ; Union postale, fr 13.00. — **ANNONCES** : On traite à forfait.

Adresser les demandes d'abonnement et toutes les communications à
L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 26, Bruxelles.**

SOMMAIRE

LE MÉPHISTOPHÉLÈS DE BOÏTO. I. *Le poème.* II. *La musique.* — SEPTIÈME EXPOSITION DE L'ESSOR (Deuxième article). — L'ANNEAU DU NIBELUNG (Quatrième article). *Le Crépuscule des Dieux.* — PETITE CHRONIQUE.

LE MEPHISTOPHÉLÈS DE BOÏTO

I. — LE POÈME

Tous les musiciens de l'époque vont l'un après l'autre nicher dans l'œuvre immense de Gœthe, le *Faust* gigantesque, pour y moduler leurs chants, car elle est assez vaste pour abriter des armées de ces oiseaux chanteurs ; et tous; à quelqu'école ou même à quelque nation qu'ils appartiennent, Berlioz, Schumann, Gounod, Boïto, s'y trouvent à l'aise, et peuvent s'emparer en maîtres des côtés du poème qui conviennent à leur génie. Et ce n'est encore que la première partie du *Faust* qui se trouve ainsi conquise dans ses principales situations; là même, combien d'horizons inexplorés ! Mais tout le second *Faust* est encore vierge; à peine Schumann y a-t-il jeté un regard inquiet et Boïto vient-il d'y pénétrer d'une aile furtive. Comme ces poèmes indiens qui veulent comprendre en eux les générations de tous les dieux et l'histoire de tous les hommes, le *Faust* de Gœthe parcourt tous les sommets et tous les abîmes du rêve et de la vie, mais il le fait en quelques élans d'une largeur magistrale, où la pensée la plus profonde et la plus complexe n'oublie jamais ce qu'elle doit à l'art le plus pur. Pour écrire le *Faust*, il fallait être comme Gœthe un Grec par la perfection du goût, un scolastique du moyen-âge par la finesse de l'esprit et la subtilité de la dialectique, un savant de notre époque par la sûreté des vues et l'absence de préjugés; et en dehors, au dessus de tout cela, il fallait être le plus grand poète de l'Europe moderne, le seul qui ait réussi à jeter l'arc-en-ciel de la poésie, comme un pont magique, entre tous les domaines à la fois de la pensée et de l'action, et jusqu'à lui les plus étrangers au rayonnant sourire de l'art : car si l'arc-en-ciel est comme le sourire de la lumière, la poésie de Gœthe est l'épanouissement et la fleur de la recherche et de la science humaines.

Le *Faust* est au seuil de notre temps comme était l'Odyssée aux origines de la civilisation grecque, et comme Homère faisait parcourir à Ulysse toutes les contrées chères au cœur des Atrides, Gœthe promène son Faust à travers tout ce qui nous touche et nous préoccupe aujourd'hui. Faust soulève tous les problèmes et souffre de toutes les douleurs; l'esprit y va jusqu'au bout dans les horreurs du doute et de l'inconnu, le cœur épuise toutes les angoisses de l'amour et du remords. Et l'âme sereine réussit cependant à jeter sur

les tristesses et les regrets, sur les efforts impuissants et les recherches avortées l'éblouissant manteau de l'idéal qui fait tout oublier et console de tout. Car, c'est à cela que sert le second *Faust* si peu compris. Le premier *Faust* est le poème de la réalité et de la vie avec tous ses désenchantements et le vide des solutions et des contentements qu'elle apporte à la pensée comme au cœur; le second *Faust* est le livre des enchantements de l'âme qui, par ses propres forces, s'élève au dessus des choses contingentes et terrestres et se noie dans un rêve éthéré et sans fin. Et ce grand rêve consolant de Gœthe n'est pas l'infini religieux où la pensée cesse de souffrir parce qu'elle s'y éteint et cesse de connaître; le rêve de Gœthe est le concours dans l'idéal de toutes les philosophies et de toutes les religions dans leurs pensées les plus sereines et leurs images les plus douces afin de bercer et de guérir l'âme endolorie.

Quelles sont, dans cette conception immense, les parties que les musiciens ont jusqu'ici interprétées. Et je ne parle que des principaux, de ceux qui ont entendu construire une œuvre entière; je néglige cette foule d'inspirations musicales dont les personnages du *Faust* ont été les objets ou les prétextes.

Le premier en date et celui qui a peut-être saisi du plus près le côté à la fois philosophique et romanesque du *Faust* est Berlioz. Ce Français a donné, à mon sens, l'interprétation la plus allemande du poème allemand dans ce qu'il a de plus humain et de plus touchant. De grands côtés lumineux et profonds de Gœthe y restent incompris, mais l'âme si violente et si troublée de Berlioz a trouvé des accents d'une pénétration singulière pour suivre chez Gœthe le drame non seulement du cœur, mais de la pensée. Il y a dans cette belle œuvre de vraies angoisses morales et intellectuelles et de vraies larmes de tendresse et d'amour. Le *Faust* de Berlioz est grand et sincère; il est musicalement la révélation même du *Faust* de Gœthe. Mon admiration reste entière, même aujourd'hui. Et pourtant le *Faust* de Berlioz ne m'a pas ému autant que celui de Schumann. Que je l'aie entendu dans des circonstances particulières ou que mon esprit fût dans un état plus propre à recevoir les effluves magnétiques de cet étrange et fantastique Schumann, par lui j'ai été jeté dans l'abîme même du rêve et enveloppé comme Faust dans le manteau magique. La mystérieuse figure de Marguerite ne m'est jamais apparue plus divine, plus pure et plus douloureuse. Ce n'est plus même la Gretchen de Gœthe, si touchante mais si réelle dans le drame vrai de son amour, c'est la vision d'une Marguerite extra-humaine, profil léger, d'une pâleur et d'une clarté de fée se détachant immaculée sur les ténèbres du Sabbat terrestre. Schumann n'a entrevu sa Marguerite qu'au milieu des horreurs du Broken; sa musique a la puissance d'une incantation démoniaque. Malheur à qui comprend l'amour comme Schumann; il n'est plus alors ni un rêve, ni une ivresse, ni même une souffrance d'un temps, mais une prise de possession de l'âme qui la trouble jusqu'à l'hallucination et jusqu'à la folie. Schumann est un éclair sinistre sur un monde inconnu, inconnu même de Gœthe, dont la puissante et robuste nature ne pouvait deviner les blessures dont nous saignons aujourd'hui.

Après ces deux grandes interprétations, celle de Berlioz par la pensée, celle de Schumann par le cœur et un cœur malade, c'est descendre que d'arriver à Gounod. Charme, délicatesse, séduction, habileté, Gounod a toutes les qualités moyennes et son opéra est dans les oreilles de tous comme une musique aimée et familière. Que de jeunes cœurs se sont ouverts à l'amour, à l'acte du jardin qui leur apportait la révélation d'un sentiment défendu et exquis, et éveillait une curiosité dangereuse! Gounod a fait le *Faust* des familles, des familles où pullulent les petites demoiselles qui ne seraient pas fâchées de faire passer une bouffée de griserie romanesque au milieu des banalités de l'existence. Marguerite est si gentille, elle aime tant les bijoux, elle ouvre si gracieusement sa fenêtre et se donne avec tant de décence! Ce Faust est un séducteur impardonnable, un lâcheur comme les autres! Ce que c'est que les mauvaises connaissances! car ce Méphisto est un ami détestable. Nous sommes dans le roman bourgeois et bien loin de Gœthe si simple, si grand, si dramatique. Ce n'est pas lui qui aurait fait dire par ses deux amants toutes les mièvreries de la musique de Gounod.

Ah! la simple et divine Gretchen de Gœthe! Elle aime, elle oublie tout, plus rien n'existe que Faust, elle fait ce qu'ont fait Juliette et Desdemone, et sans une phrase, sans un regret, elle suit, victime innocente, sans même se plaindre, le Calvaire entier de l'amour et jusqu'à la mort. Faust aussi est simple et sincère. Mais la vie est plus forte qu'eux, elle les brise l'un et l'autre, la jeune fille frappée dans son cœur et l'homme dans sa pensée. Voilà le drame et le drame profond. Gounod n'a vu de tout cela qu'une rosière qui cède, un duel et la prison.

Qu'a fait Boïto de tout cela? Je ne crains pas de le dire : son opéra est un retour à la vérité du poème de Gœthe. Il n'a pas le souffle et la puissance de pensée de Berlioz, ni les profondeurs troublantes des visions de Schumann, mais sa conception est large, virile, émue, et j'ajouterai ce mot, honnête. Pas l'ombre d'un charlatanisme. Il a pris corps à corps le poème de Gœthe, et, depuis l'introduction où Méphistophélès converse avec le ciel et annonce le drame humain qui va s'accomplir, jusqu'au moment où Faust meurt rassasié de l'amour, de la science et de la vie, Boïto accepte la donnée philosophique, et son inspiration reste constamment au moins à une hauteur assez grande pour maintenir à ce niveau d'idées l'attention de l'auditoire.

La chose est d'autant plus digne de remarque, que Boïto est Italien, et que les Italiens ont la réputation, plus encore que les Français, de s'en tenir aux apparences et à la surface des choses et des sentiments.

Faust est ce qu'il doit être, non seulement un amoureux, mais un philosophe. Méphisto n'est plus seulement un être méchant et mauvais, il est l'esprit du doute et du mal. Tout le prologue que met en scène Méphisto et le dernier acte, où Faust se révèle tout entier sont très beaux sous ce rapport et donnent bien à ces personnages le caractère qui leur convient. Mais Marguerite? Marguerite est manquée, nous le craignons. Dans l'œuvre de Boïto, elle est une grisette, elle n'est pas la petite ouvrière simple et candide de Gœthe. La simplicité! C'est le dernier mot de l'art : la simplicité émue et touchante. Toutes les autres qualités se trouvent encore Ainsi Boïto a la couleur, l'originalité, la largeur et parfois la force. Mais, il faut bien le dire, la vraie Marguerite, non seulement celle du Broken ni celle de la prison, la Marguerite de la petite chambre d'ouvrière, avec son amour si confiant et si naturel, son cœur si vaillant, son esprit si ouvert mais si candide, sa pauvreté avenante et sa beauté modeste, elle n'est ni dans Berlioz, ni dans Schumann, ni dans Gounod, ni dans Boïto, elle n'est encore que dans Gœthe.

II. — LA MUSIQUE

Nous voici assez embarrassés. Pour donner une idée complète de l'œuvre qui nous occupe, après avoir examiné le poème et indiqué, à grands traits, comment l'auteur a compris le sujet, il conviendrait d'aborder l'étude de la partie musicale de l'ouvrage, d'entrer dans les détails techniques de la partition.

Mais, chose bizarre, quand on pénètre dans la pensée du compositeur, les yeux fermés aux splendeurs de la mise en scène, les oreilles ouvertes à cette longue succession d'ensembles vocaux, de fragments symphoniques, de récits, d'effets d'orchestre, de chants isolés ou écrits, suivant la formule connue, en trios, en duos, en quatuors, on est obligé de reconnaître la parfaite insignifiance des thèmes musicaux qui servent de charpente à ce gigantesque édifice.

La musique disparaît, comme un brouillard qui se dissipe : pour peu qu'on creuse l'œuvre, à l'exception de quelques scènes écrites de verve, mais qui ne sont pas soutenues, il ne reste qu'un alignement de notes, une juxtaposition d'accords, adroitement présentés pour donner au public l'apparence de la musique, mais dans lesquels c'est précisément la musique qui fait défaut.

A distance, on est séduit par les audacieuses tentatives du jeune compositeur, que ne paraît d'ailleurs nullement émouvoir la crainte d'être taxé d'excentricité. Mais lorsqu'on examine les choses de près, le mirage disparaît. Ce phénomène est assurément intéressant : il peut être classé parmi les mérites de l'ouvrage. S'il ne proclame pas précisément la science musicale de l'auteur de *Méphistophélès*, du moins il révèle son extrême habileté et son entente du théâtre. Sa nature intelligente d'italien s'affirme.

On ne peut s'empêcher de songer à ce garçon d'hôtel qui annonçait audacieusement un « pigeon truffé », et qui ajoutait, dans un sourire, tandis que le consommateur déchiquetait vainement le volatile pour y découvrir les tubercules promis : « C'est absolument la recette du pigeon aux truffes, à cela près qu'il n'y a pas de truffes. ...».

N'est-ce pas un peu le cas de M. Boïto? Et ce qui est curieux, c'est que même des sceptiques y ont été pris. Ils ont applaudi en conscience cette ombre de musique et ont chanté les louanges du compositeur. Il est vrai qu'on en est revenu depuis, et que l'accueil réservé qui a été fait à *Méphistophélès* à la deuxième et à la troisième représentation a donné à réfléchir à ceux qui s'étaient naïvement laissés aller à l'entraînement du premier soir. Ce jour là, tout a paru sublime à une salle chauffée à un degré d'enthousiasme peu commun. Les sonneries de cloches, les coups de sifflet, les bêlements de Méphisto, le cinglement des cymbales, tout ce qui constitue la parade extérieure destinée à amorcer le client est devenu prétexte à applaudissements, et cette monnaie de chrysocale a été acceptée, sans protestations, pour des louis d'or.

Le prologue avait plu. L'appel des trombones du début, les tierces obstinées des chérubins, qui forment une pédale harmonique assez curieuse, le chant religieux qui suit, avec sa banale progression par demi-tons qui manque rarement son effet et son *crescendo* poussé jusqu'à la résolution finale, avaient été goûtés. Et le public resta sous le charme, sans voir combien cette partition est vide d'inspiration et ne fait que répéter ce que le théâtre italien a traîné, depuis un demi-siècle, sur toutes les scènes de l'Europe.

La promenade hors des murs est spirituellement écrite. Ses deux rythmes en 3/4 et en 2/4, qui se contrecarrent, la rendent piquante. Elle exprime bien le mouvement d'une foule qui va et vient, se croise, se rencontre. Elle est franche d'allures, et l'on souhaiterait la voir se continuer, lorsque, à l'entrée du ballet, le mouvement de valse en 3/4 nous ramène aux banalités.

La scène qui suit, entre Faust et Wagner, est assez dramatique. Le trait chromatique des violoncelles, sur l'accord soutenu des bassons et des cors, peint l'effroi de Faust à la vue du moine gris. La romance du ténor a été saluée au passage comme une ancienne connaissance : tous les musiciens ont reconnu en elle l'andante de la sonate de Beethoven dédiée à Kreutzer.

Mis en belle humeur, le public de la première accepta sans sourciller la vulgarité des couplets de Méphisto dans le cabinet de travail de Faust; il alla jusqu'à bisser, hélas! le quatuor syllabique du jardin, morceau trivial qui semble emprunté au répertoire de l'opérette et qui ne trouve sa justification ni dans la situation du poème ni dans l'originalité de la forme musicale. On ne peut s'empêcher de trouver odieux ce rire hystérique d'une Marguerite qui n'a de l'héroïne de Goethe que le nom. Eh! sans doute, il ne fallait pas répéter la scène du jardin de Gounod : cela va de soi. Mais devait-on, pour éviter cet écueil, faire de cette enfant de quinze ans, naïve, confiante et la tête pleine d'illusions, une ribaude pour qui l'amour n'a plus de mystères, qui s'abandonne, sans broncher, au cavalier que le sort lui envoie et qui éclate de rire en voyant que sa gouvernante n'a pas plus de réserve qu'elle même?

A côté du tableau doucereux de Gounod, était-il si difficile de peindre la jeune fille dans les tons justes et sans glisser dans la charge?

Dans la scène puérile des feux follets, dans le Sabbat, où le compositeur essaie en vain de hausser à des proportions épiques un thème vulgaire et sans caractère, dans la scène de la prison, dans l'acte emprunté au second *Faust*, nous pourrions faire les mêmes remarques que celles que nous avons présentées pour les scènes que nous avons décrites.

L'intérêt musical est nul, malgré toute l'adresse et la recherche avec lesquelles les diverses parties sont agencées. Quand on se rappelle que M. Boïto n'avait que 27 ans quand il composa son ouvrage, on ne peut s'empêcher d'admirer son extrême habileté à masquer, sous des dehors brillants, la pauvreté de l'idée. Mais on est tenté de lui dire, avec la brutale franchise qu'inspire toujours une personnalité sincère et intelligente comme la sienne : « Faites des vers, mon cher. Vous êtes poète. Mais donnez vos livrets à d'autres. Vous n'êtes pas musicien. »

La pièce a été montée avec beaucoup de soin, et certainement M. Boïto doit être satisfait des directeurs de la Monnaie. Les ballets, notamment celui de la Nuit de Walpurgis, sont fort bien réglés, les costumes originaux, bien dessinés, les décors réussis.

Mlle Duvivier, dont les intonations n'ont pas été toujours très justes le premier soir, s'est remise les jours suivants. Elle a été très applaudie, surtout après sa scène de la prison et dans son rôle d'Hélène. M. Jourdain, lui aussi, n'était pas en possession de ses moyens à la première représentation. La voix était fatiguée, le jeu manquait de naturel, l'émission était défectueuse. Il paraît plus sûr de lui-même et donne assez de caractère au rôle un peu effacé de Faust. M. Gresse, qui possède une voix d'un timbre superbe, joue avec beaucoup d'intelligence le rôle de Méphistophélès, qui devient, dans l'œuvre de M. Boïto, le personnage principal. On a parfois de la peine à le comprendre : la diction manque de netteté, ce qui explique cette boutade lancée jeudi par un journaliste parisien, venu avec une douzaine de confrères, pour suivre les représentations de l'*Anneau du Nibelung* : « C'est agaçant, hier on chantait en allemand et je comprenais à peu près tout; aujourd'hui, c'est du français, et je n'entends rien!

C'est, croyons-nous, le seul reproche qu'on puisse adresser à l'excellente artiste.

Mlle Deschamps et M. Delaquerrière chantent convenablement le bout de rôle qu'ils ont à remplir.

SEPTIÈME EXPOSITION DE L'ESSOR

Deuxième article.

La critique suit avec beaucoup d'intérêt les efforts de Jean De Greef, le paysagiste. Il a peine, pourtant, à se dégager des embarras qui accompagnent l'éclosion d'un tempérament artistique tranquille et consciencieux. Ses œuvres manquent de décision et de verve. Elles offrent à l'œil de jolis tons, lumineux et pâles; la facture, malheureusement, reste très sommaire, allant dans certains plans jusqu'à la confusion. Comme presque partout dans la jeune école, on ne saurait assez le dire, le métier, le vrai métier, sûr, habile et fort, lui fait défaut. *La Lisière* est un morceau fort juste pour qui connaît intimement nos sîtes belges : c'est bien l'allée solitaire, à demi ombragée, participant du mystère prochain des bois et de la clarté de la plaine, mi-forêt, mi-campagne, si douce au printemps, quand on ne cherche pas encore l'ombre profonde des grandes frondaisons. Les terrains ici, comme dans les autres toiles de l'artiste, manquent de solidité ; il semble que le sous-sol ne soit pas franc, compact, bien établi; c'est trop la surface purement conventionnelle de la peinture, ne laissant pas l'impression de cette rude et dure écorce terrestre sur laquelle les gazons ne sont qu'une broderie et une parure.

Le lâché des feuillages et des ciels chez le plus grand nombre de nos paysagistes, brossant d'impression et s'imaginant que le rendu d'un ensemble, alors même qu'il n'est qu'une indication plus ou moins confuse, suffit au spectateur, se marque aussi chez Alexandre Marcette, malgré l'harmonie de son coloris, qui s'affirme avec beaucoup de charme, notamment dans le *Quai de la Batte*, à Liège. Le dessin est approximatif, les masses indécises et troubles. Dans l'*Orage sur l'Escaut*, le ciel fait penser aux fumées désordonnées d'un immense incendie de pétrole. La fougue n'est encore qu'un enchevêtrement, la main est maladroite.

Comme tout cela est loin de l'énergie sûre et contenue des maîtres, chez qui on sent constamment le feu intérieur, prêt à faire explosion, mais toujours réprimé, donnant à l'œuvre cette tension nerveuse qui est le secret de la netteté dans le contour, de l'éclat et de la vibration dans la couleur.

Je me souviens que, le matin d'un beau jour, quand j'étais à Leefdael, près de Tervueren, le voisin d'Hippolyte Boulenger, je gagnais Bruxelles par la grand'route qui s'enfonce dans la forêt de Soignes, sur la droite de Ravenstein. A la lisière, j'aperçus l'artiste assis sur la levée d'un fossé, absorbé et dessinant. Je m'approchais et vis devant lui un carton chargé de croquis de feuilles de chêne, d'orme, de hêtre, reproduites avec une étonnante patience de détail; puis des masses de feuillages, serrés dans leurs contours; puis encore des nues isolées reproduites avec la précision qu'on eût mise dans le profil d'un visage; et de même

des ciels se développant avec une exactitude de lignes invraisemblable. — Quelle manie vous prend, lui dis-je, de vous mettre ainsi à l'école? Il me semble voir un gamin, faisant des jambages. — Ah! reprit-il, si vous saviez ce que j'acquiers ainsi de sûreté. — Oui, mais à quoi sert cette minutie dans la verdure ? C'est par masses qu'il la faut peindre. — D'accord, mais ces masses ont leur dessin, variable d'après l'essence de l'arbre, immuable dans la même espèce, et l'ensemble lui-même ne se comprend bien que si l'on a saisi exactement et la feuille et le rameau. Ce sont ces éléments infimes qui donnent aux grands bouquets de hêtres, de sapins, de chênes, leur physionomie et leur poésie. De même pour les nuées, je ne veux plus les peindre en tamponnant mes toiles de larges placards gris, blancs, noirâtres. Chaque nuage est un être qui a son visage et son allure. Je veux m'en emparer, les pénétrer, les connaître, ne plus me contenter de ces poncifs qui engendrent l'odieuse banalité. Un paysagiste n'a que peu de chose quand il n'a que la couleur; pour émouvoir il doit y ajouter le mystérieux dessin du végétal, de la colline, du chemin, des cieux, et je veux m'en rendre maître. Depuis un mois, j'ai lâché ma palette et les séductions de ses diaprures. Je viens ici, avec le crayon, rien que le terne et sévère crayon, ne m'attachant qu'à la ligne, et peu à peu je devine, je fais entrer dans mon œil, descendre dans ma pensée, couler jusqu'au bout de mes doigts, ces contours fuyants qu'on croit insaisissables, qu'on néglige comme secondaires et sans lesquels, je le sens, je le crie, il n'est pas d'artiste loyal, il ne saurait y avoir de grand paysagiste. Et, en effet, il le criait en plein ciel.

O jeunes amis, méditez cette leçon!

Léon Houyoux est un des sectateurs de l'école du noir qui semble avoir repris la succession de l'école du gris. Ses paysages sont vus à travers les verres fumés dont on se sert pour regarder les éclipses solaires. En outre, c'est trivial et lourd, mais robuste pourtant et d'une bonne santé. Le goût, l'allure artistique, l'émotion que le peintre ressent et qu'il communique, tout cela manque et doit être trouvé.

Léon Herbo! Une *Psyché*, une *Charmeuse*, une *Coquette*, une *Bacchante!* Il faut de la peinture comme cela, paraît-il, puisqu'elle se vend, on l'affirme. Hélas! Des dessus de boîtes d'étrennes, des médaillons de cornets à dragées, vernis et d'une superbe glaçure, des femmes dont les seins sont faits au tour, transparaissant sous la gaze, des poses savamment bêtes et niaisement voluptueuses, étudiées dans les ballets et les apothéoses des Edens; des poupées fardées, ravissantes pour les imaginations naïvement érotiques, s'échauffant dans la solitude. Puis des petites filles et des petits garçons, prétentieusement attifés, selon les patrons du Journal illustré des tailleurs ou du Messager des modistes, déplorables moutards que le peintre fait poser à l'âge où la pose n'existe pas encore, qu'il campe dans les attitudes ridicules que rêvent des parents idiots et qu'ils croient distinguées. Tout cela platement écrasé sur la toile comme des découpures de carton, dans une gamme fadasse ou criarde à volonté, selon le goût du chaland. Des Carolus Duran de contrebande, des Cabanel de contrefaçon, mais toujours le faux goût, l'horrible prétention, le contraire de la vérité, la vie en travestissement, en un mot, l'expression de la bourgeoisie vaniteuse et poseuse où les femmes se croient d'une distinction incomparable et où les enfants sont tous des prodiges. On se demande ce que cette peinture fait à l'*Essor* et par quelle aberration ce triomphe du convenu se pavane en pareille compagnie de rustauds brutalement réalistes et bien portants.

Dario de Regoyos, notre excellent ami, l'ingénieux adaptateur à qui est venue l'idée de faire d'un air de guitare sentimental et joyeux une marche que l'*Essor* revendique désormais comme sienne, continue ses peintures fantasques, ne disant rien, purs documents d'atelier, bizarres et énigmatiques, brossés pesamment et avec sécheresse. S'il ne sort pas de ces procédés bohêmes, il avortera. Son apprentissage est déplorable. Encore un qui croit qu'on devient bon ouvrier en essayant de déchiffrer tout seul l'écriture archi-compliquée de la palette et de la brosse. Fécond tempérament pourtant, et original. Voyez *les Dattes*, quelle vigueur étrange! C'est une échappée, due au hasard, s'ouvrant sur les dessous de ce singulier tempérament et montrant ce qu'il y a de bon métal à tirer de la gangue dans laquelle sa substance amorphe est encore plongée.

Nous avons entendu beaucoup louer Frans Vande Vyver. C'est dû apparemment aux séductions d'un riche coloris. Mais par quelle faiblesse l'artiste donne-t-il à ses personnages ces attitudes cherchées et ces allures théâtrales. Son *Porte-drapeau* est le type de cette préoccupation de regards dirigés vers l'invisible, de poings fièrement campés, de chevelures romantiques. Le *Forgeron* n'échappe pas non plus à une pose digne du char de l'industrie roulant dans une cavalcade. Pour comprendre ce qu'est un artisan sur la toile comme dans l'atelier, qu'il aille voir les *Trieuses de sucre candi*, d'Halkett, travaillant patiemment comme des fourmis et des abeilles et ne pensant nullement à se faire admirer par les badauds dans une exposition.

Charles Van den Eycken a un très remarquable tableau, *la Querelle*. Trois chiens se disputent les résidus d'un bac d'ordures, deux sont dessus, animés et grognants, pattes levées, gueules à demi ouvertes, œil méchant; le troisième a conquis un bon morceau de ces ignobles épaves, et s'en va menaçant. La scène est vive, bien exprimée, peinte avec fraîcheur. Les autres toiles tournent dans les banalités connues : chien dressant la tête au dessus d'un panier, chien devant un tambour, chien devant une casserolle, chien par terre avec un chat, chien sur une table. Et tout cela ne dit rien des mœurs vraies de ces bêtes, mœurs si variées, si impressionnantes, si mêlées à notre propre vie.

Eugène Van Gelder peint les hommes et peint les animaux, de préférence les chiens. Mais il peint mieux les hommes. Dans les *Joueurs de boules*,— *En tram*, — et dans la *Boule Flamande*, les physionomies et les attitudes sont très heureusement observées. Au contraire, dans son grand tableau tout hérissé d'exemplaires de la race canine, sauf un doguin alezan, toutes les autres bêtes sont de vrais toutous, ascendants, descendants ou collatéraux de ceux qu'on vend chez les marchants de jouets. La peinture est malade et vide, le mur du fond et le pavé qui sert d'appui à cette meute empaillée, semblent avoir été détrempés. Eugène Van Gelder fera bien de s'en tenir au genre; comme animalier, jusqu'ici, il donne peu d'espérances.

Le meilleur paysage de l'exposition de l'*Essor* nous paraît être l'un de ceux de Guillaume Van Strydonck, *Une ferme à Grimberghe*, que suit, en douceur, cet autre fort attrayant, *Au bord de la Lesse*. Intensité et justesse des tons; nuance très exactement comprise de ce que la nature a de plantureux en Brabant et de maigrelet en Ardenne; vive impression de la grande ferme flamande, étalant ses murs blancs percés des soupiraux d'étable, à demi couverte par l'ombre des arbres qui poussent aux limites des prés aux verts puissants. La voie, et une voie excellente est largement ouverte au jeune peintre. Il accuse un vigoureux tempérament de paysagiste, très supérieur aux aptitudes qui ne lui manquent pas toutefois pour la figure humaine, car toute son exposition est digne d'être admirée. Son coloris est riche et d'une grande harmonie. L'expression des visages manque de profondeur. La critique devra suivre avec attention cette brillante organisation.

Un troisième article terminera la revue de cette intéressante exposition à laquelle nous consacrons, comme on le voit, du meilleur de notre cœur, une large part de nos préoccupations.

L'ANNEAU DU NIBELUNG

(Quatrième article)

LE CRÉPUSCULE DES DIEUX

PROLOGUE

La scène représente le rocher sur lequel Brünhilde a été délivrée par Siegfried. Il fait nuit; le ciel est orageux et des éclairs le sillonnent. Les Nornes, divinités qui président aux destinées des humains et tissent le trame de leurs existences, chantent en

filant leur quenouille. D'une voix prophétique, elles exposent les événements qui viennent de s'accomplir et prédisent l'incendie prochain de la Walhalla. Elles se passent l'une à l'autre le fuseau. Tout-à-coup le fil casse. Epouvantées, les Nornes s'enfuient et disparaissent dans le sein de la terre où elles rejoignent leur mère Erda.

L'aube paraît. La lumière du jour envahit peu à peu le paysage et le soleil se lève. Siegfried, armé de toutes pièces, sort de la retraite qu'il habite avec Brünhilde. Il a résolu de parcourir le monde, en quête d'aventures, et fait à la Walkyrie, devenue sa femme, des adieux pleins d'émotion. Comme gage de son amour, il lui remet l'anneau d'or qu'il a conquis sur le dragon; en échange, Brünhilde lui donne son fidèle coursier, Grane. Siegfried disparaît bientôt dans les rochers. Brünhilde monte sur le point le plus élevé pour apercevoir une dernière fois son époux et le saluer de loin. Le cercle de feu se resserre et entoure la Walkyrie, qui reste isolée au milieu des flammes.

PREMIER ACTE

Après un long voyage, décrit par l'orchestre, Siegfried arrive au bord du Rhin, à la cour des Gibichung, puissante famille qui a soumis les rives du fleuve. Dans une vaste halle, trois personnages, le roi Günther, sa sœur Gutrune et Hagen devisent des exploits du héros, dont la renommée est arrivée jusqu'à eux.

On entend dans le lointain le cor de Siegfried, sonnant joyeusement une fanfare. Hagen s'approche de la terrasse qui domine le fleuve, hèle le héros dont la barque suit le cours du fleuve; on s'empresse, et Siegfried est reçu avec les démonstrations de la plus chaleureuse amitié.

Après les salutations d'usage, Gutrune lui présente un breuvage magique préparé par Hagen et destiné à verser l'oubli dans le cœur de celui qui le boit.

Sans défiance, Siegfried boit au vidrecome que lui tend la jeune femme. Aussitôt un feu étrange le dévore. Il s'éprend de Gutrune et demande sa main au roi Günther, après avoir conclu avec lui le pacte du sang par lequel les deux guerriers se jurent réciproquement fidélité, amitié et assistance.

En récompense de la faveur que lui accorde le roi, Siegfried s'engage à lui faciliter le moyen d'enlever Brünhilde; lui-même il le guidera vers la roche ardente sur laquelle la belle Walkyrie attend, captive, le retour de son époux. Il détache la barque qui l'a amené, saisit une lance, un bouclier des mains de Hagen et s'élance avec Günther à la conquête de sa femme, dont le philtre magique lui a fait perdre le souvenir.

Le décor change. Le rideau se lève sur le site sauvage dans lequel Brünhilde a été abandonné par Siegfried. En attendant le retour de celui-ci, la jeune femme s'abandonne à de longues rêveries; elle contemple amoureusement l'anneau que lui a laissé son époux et le couvre de baisers.

La nuit est arrivée. Le feu qui enveloppe le rocher brille avec plus d'éclat. Dans le lointain, un cor retentit. « Siegfried! s'écrie Brünhilde. Siegfried revient! C'est son appel que j'entends. Debout! Volons à sa rencontre, volons dans les bras de mon dieu! »

Un homme apparaît sur la crête du rocher. La Walkyrie pousse un cri terrible. Ce n'est pas le héros qu'elle attend. Appuyé sur son bouclier, le casque en tête, celui qui vient de traverser les flammes pour elle la regarde d'un œil avide. La malheureuse est perdue : elle recule, terrifiée, et l'audacieux réclame aussitôt le salaire de l'exploit qu'il vient d'accomplir. « J'ai traversé le cercle de feu pour te conquérir. Tu m'appartiens. Suis-moi! » Il s'avance brutalement et cherche à entraîner sa victime.

Cet inconnu, sous l'étreinte duquel Brünhilde se débat, c'est Siegfried lui-même, qui a pris, grâce au casque magique dont il est coiffé, les traits de Günther et qui, ainsi travesti, ne peut être reconnu. Une dernière ressource reste à la Walkyrie: elle montre à son ravisseur l'anneau d'or que lui a donné Siegfried : qu'il soit son protecteur! Mais l'odieux personnage le lui arrache des mains : Brünhilde est à lui.

DEUXIÈME ACTE

Dans la grande salle du palais des Gibichung, la nuit, Hagen est endormi; il attend le retour des deux héros. En songe, son père Alberich lui apparaît. « Dors-tu, Hagen, mon fils? N'entends-tu pas la voix de ton père? — Je t'écoute, Alberich. Que me veux-tu? — Que ta malédiction pèse sur les heureux, mon fils! Maudis leurs joies si tu aimes ton père, qui gémit dans la douleur! Sois fort, vaillant et adroit. Poursuis de ta haine ceux qui m'ont ravi l'anneau forgé dans l'or du Rhin. Ce n'est pas Wotan que je crains. Sa propre lignée l'a frappé; il a perdu sa puissance; il attend avec effroi sa fin prochaine. Bientôt il sera abattu!

Et la vision disparaît lentement avec les premières lueurs du jour. Hagen se réveille. Le soleil illumine la vallée du Rhin. Des appels retentissent : « Hoioh! Hagen, le dormeur, ne m'as-tu vu arriver ? »

C'est Siegfried, qui revient de son expédition au rocher de Brünhilde. Il annonce que Günther et sa fiancée le suivent. Dans son impatience de revoir Gutrune, il a devancé la barque qui les amène. Il veut que l'on célèbre en même temps les deux mariages.

Gutrune vient saluer le héros, qui lui fait le récit de son excursion et lui en apprend le succès. Hagen s'élance au dehors pour convoquer les guerriers, dispersés sur les hauteurs, à venir célébrer les noces du roi et celles de Siegfried. La trompe faite d'une corne de taureau dans laquelle il souffle retentit longuement dans la montagne. Des cors répondent au loin et bientôt les guerriers de Gibich, vêtus de peaux d'urochs, descendent, en armes, des hauteurs, et font cercle autour de Hagen. Ils croient qu'un danger menace le roi et sont prêts à combattre. Mais Hagen les rassure et leur fait part du retour de Günther avec Brünhilde.

Quand ceux-ci reviennent, ils sont reçus par de bruyantes démonstrations de joie. Brünhilde est sombre et ne lève pas les yeux. Au moment où son époux l'amène dans la halle du palais, elle voit s'avancer à leur rencontre le cortège nuptial de Siegfred et aperçoit Gutrune au bras de son époux. Elle s'arrête, clouée au sol. Siegfried s'étonne de son attitude. Elle s'avance, parle au héros. Mais il ne la reconnaît pas; il est toujours sous l'influence du philtre de l'oubli. Tout à coup, elle remarque au doigt de Siegfried l'anneau qui lui a été ravi dans la nuit fatale où elle a été enlevée. « Trahison! trahison, s'écrie-t-elle, en proie au désespoir. Infâme trahison! ô dieux! M'avez-vous abandonnée! Avez-vous exigé que mon cœur se brisât! » En vain Günther cherche à l'apaiser. Le peuple est surpris, hésitant. Pour couper court à la scène, Siegfried s'avance et proclame solennellement que Brünhilde a menti. Il jure sur la pointe d'une épée qu'elle est coupable d'imposture. Mais Brünhilde s'élance à son tour, et jure sur le glaive de Siegfried que le héros s'est parjuré. La confusion est générale. Siegfried calme la foule et l'invite à célébrer joyeusement son mariage; il se retire avec Gutrune, et le peuple les suit.

Restée seule avec Günther et Hagen, Brünhilde donne un libre cours à sa douleur. Hagen s'efforce de faire pénétrer dans son cœur les idées de vengeance qui le dévorent. Le moment est bien choisi, et Brünhilde, qui repousse d'abord avec horreur les projets du traître, finit par se laisser convaincre. Elle laisse même échapper un aveu terrible : c'est que Siegfried, le héros invincible, peut être tué s'il est frappé dans le dos. C'est la seule partie de son corps qui soit vulnérable. Le caractère indécis et faible de Günther se révolte à la pensée de l'assassinat que prépare Hagen. Il a conclu avec Siegfried le pacte du sang; il ne peut devenir le complice de son meurtrier.

Mais Hagen insiste : Siegfried a trahi la foi jurée : il mérite la mort. Et cette mort sera le salut de tous. Le roi finit par se laisser convaincre, et au moment où les trois conjurés ont définitivement arrêté la mort du héros, le cortège nuptial, précédé de jeunes filles et de jeunes garçons portant des bouquets et des couronnes de fleurs, sort du palais des Gibichung. Le festin est terminé. Siegfried et Gutrune sont portés en triomphe par le peuple.

TROISIÈME ACTE

Siegfried célèbre son mariage par une grande chasse à laquelle prennent part tous les guerriers des environs. Les rives du fleuve retentissent de sonneries de cors, auxquelles se mêle l'appel sinistre de la trompe de Hagen.

Le héros s'est égaré dans les détours du bois. Il descend jusqu'au rivage du fleuve, où le retiennent les filles du Rhin, qui s'ébattent joyeusement dans les eaux. Tout en riant, en plaisantant, en le flattant, elles demandent à Siegfried l'anneau d'or qui brille à son doigt. Siegfried refuse d'abord, puis il se ravise, mais quand il veut le leur donner, les ondines refusent de l'accepter : elles le préviennent du sort fatal auquel est soumis quiconque possède le mystérieux talisman. « Aujourd'hui même, tu succomberas ! » Mais Siegfried est plein de confiance; il rit des prédictions sinistres des trois sœurs. Son épée a vaincu le dragon ; elle a brisé la lance de Wotan : elle saura le défendre contre ses ennemis.

Cependant la chasse se rapproche. On entend sonner les cors. Des voix appellent Siegfried, et bientôt tous les chasseurs sont réunis autour du guerrier. Celui-ci leur raconte l'aventure qui vient de lui arriver et la prédiction dont il a été l'objet. Günther jette un regard de terreur sur Hagen. Mais on remplit les cornes, on les fait circuler; on demande à Siegfried de faire un récit, et celui offre de raconter ses aventures de jeunesse.

Il expose donc son existence dans les bois avec le nain Mime, sa lutte contre le monstre qui gardait le trésor d'Alberich, l'avis qu'il reçut des oiseaux de la forêt, puis sa marche à la conquête de Brünhilde, la scène du rocher sur lequel reposait la Walkyrie... Günther apprend ainsi qu'il a été trompé. C'est tout ce que voulait Hagen. Saisissant sa lance, il en frappe Siegfried dans le dos au moment où il regardait, inquiet, deux corbeaux qui tournoyaient au dessus de sa tête. Siegfried tombe et le meurtrier se retire à pas lents, au milieu de la consternation générale.

La nuit étend son ombre sur le groupe atterré qui entoure le cadavre. On fait une litière de branches d'arbres ; on y dépose le corps du héros, et le cortège se met lentement en marche vers la demeure du roi. La lune se lève, au milieu des nuages, et éclaire faiblement les casques et les boucliers des guerriers qui ramènent silencieusement le corps.

Des vapeurs s'élèvent du fond de la vallée; elles finissent par envahir toute la scène et le cortège disparaît entièrement aux regards du public. Quand le brouillard se dissipe, le décor est changé, et l'on est transporté dans la vaste halle des Gibichung.

Gutrune attend, inquiète, le retour de son époux, s'étonne de son absence prolongée.

Hagen arrive, lui annonce ironiquement le retour de Siegfried, et quand le cortège fait irruption dans la salle, à la lueur des torches, la pauvre femme s'abandonne au plus violent désespoir. Hagen triomphe. « J'ai puni, dit-il le parjure. Je réclame pour l'accomplissement de ce devoir sacré l'anneau d'or qui brille au doigt du traître ». Günther lui défend d'y toucher. Tous deux tirent leurs épées et, après une courte lutte, le roi tombe, frappé à mort. « A moi, l'anneau ! » s'écrie Hagen. Mais au moment où il veut s'en emparer, la main de Siegfried se lève, menaçante, et le ravisseur recule épouvanté.

Une voix se fait entendre, forte et solennelle. C'est Brünhilde, qui fait majestueusement son entrée.

« Faites taire vos gémissements, s'écrie-t-elle ; arrêtez vos larmes. Vous pleurez comme des enfants; c'est moi qui vous apprendrai comment il faut rendre les derniers hommages au plus valeureux des héros !

Au moment où l'on allume le bûcher, elle saisit l'anneau fatal et le contemple longuement : elle le passe à son doigt après avoir invité les filles du Rhin à venir le reprendre sur son cadavre et à engloutir à tout jamais la source des malheurs qui ont accablé les hommes.

On amène son cheval, qu'elle saisit par la bride : « Sais-tu, Grane, où je te mène? Dans ces flammes repose ton maître, mon bien-aimé seigneur. Nous allons le retrouver. Heiajaho ! Grane ! Salue ton maître ! Siegfried ! Siegfried ! Vois le suprême hommage que te rend Brünhilde ! »

Elle s'élance, à cheval, dans les flammes. Le Rhin se soulève, et ses flots viennent recouvrir les cadavres des deux amants. Les filles du Rhin apparaissent à la surface des eaux. Hagen fait un suprême effort pour reconquérir l'anneau : « Arrière ! » s'écrie-t-il d'une voix terrible, et il se précipite dans le fleuve. Mais il est aussitôt englouti, et les ondines, radieuses, élèvent au dessus des flots l'anneau qu'elles ont reconquis. Un grand bruit se fait entendre. La nue se déchire, et l'on aperçoit, à la lueur d'un gigantesque incendie, la Walhalla, dans laquelle siège la céleste assemblée, devenue la proie des flammes.

MUSIQUE.

R. BERTRAM
10, RUE SAINT-JEAN, BRUXELLES
(Ancienne maison Meynne).

ABONNEMENT A LA LECTURE DES PARTITIONS

VERLEYSEN-NYSSENS

A LA PORTE CHINOISE
88, RUE ROYALE, BRUXELLES, 88

IMPORTATION DIRECTE DE LA CHINE ET DU JAPON
Objets d'art, porcelaines, bronzes, laques, soieries, papiers, etc. — Grand choix de meubles en laque et bois de fer, paravents, écrans.
SPÉCIALITÉ DE THÉ DE CHINE
Exposition permanente — Entrée libre.

COMPAGNIE DES BRONZES
BRONZES D'ART ET D'AMEUBLEMENT
APPAREILS D'ÉCLAIRAGE
BRONZE MONUMENTAL
Direction et Magasins : Rue d'Assaut, 22, Bruxelles.
Ateliers et Fonderie : Rue Ransfort, 27, Molenbeek (Bruxelles).

ADÈLE DESWARTE
23, RUE DE LA VIOLETTE
BRUXELLES.
Dépôt à ANVERS, 15, rue Léopold.

VERNIS ET COULEURS
POUR TOUS GENRES DE PEINTURES.
TOILES, PANNEAUX, CHASSIS,
MANNEQUINS, CHEVALETS, ETC.
BROSSES ET PINCEAUX,
CRAYONS, BOITES A COMPAS, FUSAINS, MODÈLES DE DESSIN.
RENTOILAGE, PARQUETAGE,
EMBALLAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX.
COULEURS ET PAPIERS POUR AQUARELLES
ARTICLES POUR EAU-FORTE, PEINTURE SUR PORCELAINE.
BOITES, PARASOLS, CHAISES,
Meubles d'atelier anciens et modernes
PLANCHES A DESSINER, TÉS,
ÉQUERRES ET COURBES.
COTONS DE TOUTE LARGEUR
DEPUIS 1 MÈTRE JUSQUE 8 MÈTRES.
Représentation de la Maison BINANT de Paris pour les toiles Gobelins (imitation)

NOTA. — La maison dispose de vingt ateliers pour artistes. Impasse de la Violette, 4.

SOCIÉTÉ ANONYME

DE

L'HOTEL DES VENTES

DE BRUXELLES

RUE DU BORGVAL, 15 — BOULEVARD ANSPACH, 71 — RUE JULES VAN PRAET, 16

BULLETIN HEBDOMADAIRE SPÉCIAL

Dimanche 28 Janvier 1883

A 12 HEURES PRÉCISES

Cour vitrée. — Vente publique de **PIGEONS VOYAGEURS,** provenant des meilleurs colombiers du pays.

Mardi 30 Janvier.

A 2 HEURES DE RELEVÉE.

Salle n° 2. — Vente publique de **Meubles et Objets divers.**

Mercredi 31 Janvier

A 2 HEURES DE RELEVÉE

Cour vitrée et Salle n° 2. — Vente publique pour cause de décès, de **Meubles divers**, ainsi que de plusieurs Voitures consistant en un breack, un duc-victoria, un magnifique Cheval bai, âgé de 6 ans propre à la selle et à l'attelage, harnais et attirail de sellerie et partie d'excellents vins de différents crûs.

Jeudi 1er Février

A 2 HEURES DE RELEVÉE

Cour vitrée. — Vente publique de **Plantes ornementales,** Arbres fruitiers, Camélias, Palmiers. La vente sera dirigée par M. VAN RIET, horticulteur.

Vendredi 2 Février

A 2 HEURES DE RELEVÉE.

Salles n° 6. — Vente publique de **Meubles** artistiques et en chêne sculpté, Statues, Tableaux, Porcelaines, Objets divers.

Samedi 3 Février

A 2 HEURES DE RELEVÉE

Cour vitrée. — Vente publique d'une grande quantité de **Meubles divers**, propres à tous usages.

Bruxelles. — Imp. FÉLIX CALLEWAERT père, rue de l'Industrie, 26.

TROISIÈME ANNÉE. — N° 5. LE NUMÉRO : 25 CENTIMES. DIMANCHE 4 FÉVRIER 1883.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00 ; Union postale, fr 13.00. — **ANNONCES** : On traite à forfait.

Adresser les demandes d'abonnement et toutes les communications à
L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 26, Bruxelles.**

SOMMAIRE

WAGNER A BRUXELLES. — SEPTIÈME EXPOSITION DE L'ESSOR (Troisième article). — LES CASSEURS DE PIERRES DE COURBET. — CONCERTS WIENIAWSKI. — PETITE CHRONIQUE.

WAGNER A BRUXELLES

Il y a vingt ans, on accueillit à Paris par des bordées de sifflets et par un tumulte de protestations le *Tannhaüser*, l'une des premières œuvres de Wagner, dans laquelle pointait l'aurore de l'audacieuse réforme qu'il allait peu à peu introduire au théâtre. Blessé, indigné, mais trouvant dans cet échec, comme les chevaux de race qu'un coup de fouet fait bondir en avant, des forces prodigieuses, le compositeur se tourna vers l'Allemagne et lui donna successivement *Lohengrin*, *Tristan et Isolde*, *Les Maîtres chanteurs*, puis les quatre gigantesques ouvrages qu'une troupe nomade vient de représenter à Bruxelles, enfin *Parsifal*, la dernière et la plus complète expression de son art.

Et voici que peu à peu Paris comprend son injustice et son ignorance. Un amour propre assez mal placé, auquel vient se mêler une question nationale qui n'a rien à voir dans les choses de l'art, l'empêche de réhabiliter Wagner sur la scène d'où il l'a banni avec éclat. Mais le public des concerts, plus éclairé et plus impartial que les foules qui encombrent les salles de spectacle, commence à ouvrir les yeux et à s'étonner de la puissance et de la grandeur d'un art qu'il avait systématiquement repoussé au début.

Bruxelles a fait un pas de plus. Dégagé de toute prévention, étranger aux passions politiques qui, en France, ont confondu la haine de l'homme avec celle du pays auquel il appartient, il a acclamé l'œuvre, malgré les imperfections qui ternirent son interprétation, malgré l'ennui résultant pour un public français de l'emploi de la langue allemande. Quelques-unes de ses parties, la *Walküre* notamment, excita un enthousiasme qui dépassa même les espérances des plus ardents défenseurs du réformateur. Wagnériens et anti-wagnériens, ceux qu'avait inquiétés, la veille, la médiocre exécution du *Rheingold* comme ceux qui souriaient déjà malicieusement, sûrs d'un insuccès, unirent leurs applaudissements ; et jamais peut-être élan ne fut plus spontané ni plus sincère.

Le phénomène mérite qu'on le signale. Pour ceux que préoccupe, dans la lente évolution des arts, autre chose que le moment présent, qui fixent les yeux dans l'avenir, il ouvre le champ aux réflexions. Prenons acte de l'accueil fait aux œuvres de Wagner par un public qui, sous certains côtés, se rapproche beaucoup du public parisien. Si un jour les disciples du maître parviennent à jeter sur l'abîme qui sépare Wagner de la

France, le pont qui doit les réunir, Bruxelles pourra revendiquer la gloire d'en avoir construit la première arche.

Ce jour luira-t-il jamais? Admettra-t-on comme la suprême expression du théâtre cet art spécial, dont nul n'ose méconnaître la grandeur et la puissance, mais qui rompt d'une façon éclatante avec les traditions de plusieurs générations, avec les idées reçues, avec les usages et les formes de l'opéra lyrique tel que l'ont compris Meyerbeer, Rossini, Halévy, tous ceux dont les productions alimentent quotidiennement le répertoire de toutes les scènes de l'Europe? Il serait difficile de le dire. Les foules ont de ces revirements subits, et à cet égard l'attitude du public bruxellois était intéressante à observer.

Au point de vue musical, et malgré tous les efforts qu'oppose aux jeunes milices enrôlées sous le drapeau de la réforme la réserve qui défend, pied à pied, les positions qu'elle occupe, la victoire se dessine de plus en plus et le triomphe de la semaine dernière a été décisif. Les adversaires les plus convaincus de l'école nouvelle ont été entraînés par l'éloquence de ces merveilleuses inspirations qui, en quelques mesures, détruisent les objections qu'on soulève pour la combattre. Eh! oui, les altérations se succèdent, les dissonances sont juxtaposées, les résolutions sont retardées. Qu'importe? N'est-il pas niais de méconnaître les beautés d'une œuvre d'art parce que les procédés mis en œuvre ne sont pas conformes aux règles tracées par l'Académie et par le Conservatoire? Ose-t-on encore sérieusement se servir de l'argument, quelque peu démodé, qu'on jeta sur la route triomphalement suivie par Flaubert, par Millet, par Courbet, et que ces maîtres écartèrent d'un coup de pied?

Cette objection, Wagner l'a spirituellement raillée dans les *Maîtres chanteurs*, où il s'est lui-même mis en scène. Il l'a incidemment rappelée dans l'acte de la forge, de *Siegfried*, où l'on voit le jeune héros mener à bonne fin, sans se soucier des règles reçues, le travail dans lequel son tuteur avait échoué en se conformant aux principes classiques.

A ceux qui nient l'art musical de Wagner, il suffit de répondre : Allez écouter le duo de Siegmund et de Sieglinde, ou les Adieux de Wotan, ou la Marche funèbre de Siegfried, ou la Chevauchée des Walkyries, ou le Réveil de Brünhilde, ou la scène des filles du Rhin, ou le chœur des guerriers et l'arrivée du cortège de Günther, ou cent autres pages dans lesquelles l'inspiration atteint des hauteurs prodigieuses. Dramatique, passionnée, émouvante, d'une richesse et d'une variété incomparables, la musique de Wagner, dans les quatre parties de la tétralogie, se dresse de toute sa grandeur : elle demeurera la manifestation artistique la plus prodigieuse de notre époque.

Sur ce point, l'accord s'est d'ailleurs établi, et à part quelques esprits moroses qui se refusent à céder à l'évidence, les avis sont unanimes. Nous ne relevons le fait que parce que, depuis un quart de siècle, c'est la musique du maître, et sa musique seule, qui servait de cible aux railleries, aux critiques, aux récriminations. S'en est-on donné à cœur joie! Musique de l'avenir, orchestre de chaudronniers, tapage qui nécessite l'adjonction au théâtre d'une maison d'aliénés, que sais-je! On a réédité, pendant cette semaine enfiévrée qui a secoué Bruxelles comme une rafale, toutes les inepties qui avaient défrayé, en 1876, la chronique des petits journaux, après avoir traîné dans la presse française, dans les brasseries et les ateliers de rapins lors de l'échec du *Tannhaüser* à Paris. Et voici que cet échafaudage s'écroule en présence de la seule manifestation du génie, s'élevant, glorieuse, au dessus de toutes ces misères.

Mais le point d'interrogation qui se dresse au bout de l'avenue que parcourt victorieusement Wagner subsiste toujours, dans son inquiétante et mystérieuse persistance. Cet art complexe, dans lequel la musique n'entre que pour une part, qui emprunte à d'autres arts ses éléments vitaux, est-il susceptible de se développer et n'a-t-il pas trouvé dans l'homme qui l'a conçu son sublime mais unique promoteur? N'est-il pas destiné à disparaître avec lui? Bien plus : les manifestations de cet art, fussent-elles restreintes aux seules œuvres de Wagner, trouveront-elles un écho ailleurs qu'en Germanie et arriveront-elles à recevoir la consécration de la renommée universelle?

La première étape, Bruxelles, semble donner raison aux optimistes, à ceux qui voient, dans l'avenir, le rayonnement de ces conceptions gigantesques éclairer le monde. Mais il est difficile de faire, dans le succès qui a accueilli la trilogie, la part qui revient à la musique, celle qui appartient au drame. Malgré leurs attachantes beautés, le symbolisme et l'allégorie du mythe, qui plaît aux imaginations nourries dès l'enfance de la poésie des légendes et que hantent les idées vaporeuses, ne seront toujours qu'imparfaitement appréciées par les cerveaux positifs habitués aux brutalités de la vie. Ce retour audacieux aux naïvetés du moyen-âge, ces longues scènes sans action où se déroule toute une succession de phénomènes psychologiques, ce défilé de héros qui n'ont rien d'humain, ces divinités auxquelles le poète donne ironiquement des côtés bourgeois qui étonnent le spectateur, mais arrêtent son élan, cette réhabilitation de la convention, qu'on bannit aujourd'hui si sévèrement de la scène : les bêtes qui parlent, les philtres qui versent l'oubli, les casques magiques, les bagues enchantées, toutes ces créations extraordinaires qui heurtent si rudement les idées que l'on se fait, en France surtout, de l'art dramatique,

sont, croyons-nous, destinées à rester l'expression d'un art exclusivement national. Et peut-être même, pour le comprendre et subir d'une façon complète le charme qui s'en dégage, est-il nécessaire de ne point séparer l'œuvre du milieu dans lequel elle a été conçue et ne point risquer, par des exportations toujours périlleuses, de la voir déflorée par le scepticisme des non-croyants.

Pour nous, nous ne sommes pas de ceux qui disent : « Ah! si Wagner avait mis au service de ses admirables inspirations autre chose que de puériles fictions! S'il avait construit une action mouvementée et vivante, un drame dans le sens moderne du mot! » Nous croyons qu'un génie tout d'un bloc comme celui de Wagner ne se discute pas. Il n'est pas de son siècle et l'on ne peut scinder son art pour y trouver des éléments de comparaison ou de dissemblance avec les manifestations artistiques de notre temps. Il faut l'accepter ou le rejeter tel qu'il est, avec son organisation spéciale, ses visées et le stupéfiant résultat auquel il est arrivé. Il serait téméraire de le suivre dans la voie qu'il s'est tracée; il serait périlleux au plus haut point de chercher à l'imiter. Il restera, dans l'histoire de l'art, comme ces monolythes mystérieux dont la science s'épuise à trouver l'origine et la raison d'être. Mais, comme eux, son art défiera les efforts du temps : n'appartenant à aucune époque, il sera de tous les âges.

Nous renvoyons à la semaine prochaine, faute de place, une lettre fort intéressante que nous avons reçue sur l'art de Wagner. Nous rendrons compte également des deux concerts, donnés la semaine passée, par la troupe de M. Neumann et apprécierons, à cette occasion, les artistes qui la composent.

SEPTIÈME EXPOSITION DE L'ESSOR

Troisième article.

Parmi les groupes de peintures que chacun des membres de l'*Essor* a exposés, il en est qui se signalent par une grande unité et beaucoup d'originalité. L'ensemble est alors net et franc, bien établi sur des tendances et des principes faciles à démêler. La physionomie artistique de l'auteur est saisissante et ne s'oublie plus. Tels sont, par exemple, et surtout, Knopff et Ensor. Leurs productions sont reconnaissables entre toutes, très liées, sortant bien, malgré la variété des sujets, du même tempérament, qui leur imprime une marque originelle indiscutable. A un moindre degré Halkett et Frédéric ont de pareilles qualités.

Ce sont ceux dont l'avenir artistique est le plus sûr, car la force intime qui les fait agir n'est plus sujette à vacillations et à hésitations. Ils marchent droit dans une route bien délimitée, avec la confiance que donne l'accord entre ce qu'on sent et ce qu'on fait. Il s'agit assurément pour eux d'acquérir plus de métier et de voir plus clair et plus haut, mais dans un horizon connu et dont ils sont résolus à ne pas sortir. Pour eux, l'adolescence est alors franchie, la jeunesse vaillante commence et montre ce que sera la maturité si aucun accident venu du dehors ne provoque un avortement ou une infirmité.

Mais pour la plupart des Essoriens, cette période n'est pas atteinte. Tantôt l'originalité manque, le pastiche, les réminiscences abondent, signe non douteux que la puberté n'est pas encore là. Tantôt, et le phénomène est plus curieux et moins rassurant, l'unité est absente. Devant tel panneau exhibant une dizaine de toiles brossées par la même main, on croirait voir les œuvres de dix pinceaux différents.

Pareille imperfection est très grave quand on ne s'en dégage pas comme d'un état transitoire. Elle dénonce, en effet, l'insuffisance de personnalité, et dans tous les arts, c'est la pire des choses, car elle engendre la hideuse banalité. Être soi, voilà ce qu'il faut avant tout, et pour l'être, il faut savoir rester conséquent avec des aptitudes bien définies et très individuelles.

L'exemple le plus frappant de cette singulière infirmité est Paul Laboulaye. A voir à côté l'un de l'autre son *Marchand de moules* et sa *Japonaise*, on croirait aux échantillons de deux peintures ennemies. Cette sorte de grimage, par lequel un artiste donne le change sur ses productions et parle à volonté deux langues de structures opposées, est souverainement déplaisant, car l'art ne consiste pas à faire, comme dans les pièces à travestissement, tel ou tel personnage. En vain révèle-t-on ainsi de la souplesse, de l'habileté, une facilité extrême d'assimilation. Tout cela est secondaire, touche à la virtuosité, et un artiste n'est pas un faiseur de tours d'adresse. Cela n'émeut pas, étonne tout au plus, laisse entièrement froid. Or, sans émotion, il n'y a que du petit art.

Nous dirons aussi à Paul Laboulaye que sa scène ouvrière est trop composée, que le type du vendeur de moules est celui d'un modèle d'atelier, du vieillard à belle tête, aimant le petit verre, et servant à volonté pour le grand prêtre, le roi, le juge ou le mendiant sentimental et pleurard. Cet épisode d'une ruelle bruxelloise n'a rien de populaire dans son arrangement et son exécution, malgré la valeur de certains morceaux, tels que la ménagère sortant, un nouveau-né sur le bras, un seau à la main, et surtout la jeune fille vue de dos, causant amourette avec le coq du quartier. Le coloris a une transparence, une glacure, qui ne sont pas dans la réalité et donne à l'ensemble un air vague d'aquarium. On retrouve enfin cette imperfection si commune dans la jeune école, des fonds et du sol dépourvus de solidité, vrais décors derrière lesquels ou sous lesquels on ne sent rien, que les objets touchent sans y poser et qui enlèvent à l'œuvre entière cet aplomb qui la cale et guérit le spectateur de la vague inquiétude que suscitent les objets mal assis.

Jean Mayné nous intéresse toujours. Depuis son excellent tableau le *Mouton*, il a droit à une attention sérieuse. Ses œuvres donnent, du reste, l'impression d'un travail d'une conscience extrême. Pourtant ses progrès sont lents. D'une exposition à l'autre on discerne mal l'avancement. Ses sujets sont souvent établis avec une gaucherie naïve, non sans charme, mais qui fait penser à des débuts se prolongeant trop. La jeune servante de la *Basse-Cour*, traitée en grand, réunit à un degré prononcé ces qualités et ces défauts. Son visage tranquille et d'expression sobre, son geste un peu composé, son attitude de paix indifférente pendant qu'elle laisse tomber le grain pour les volatiles groupées autour de sa jupe, sont d'un bon style et disent que la

pensée de l'artiste est calme et haute. Il ne cherche pas à exprimer chez ses personnages populaires la contrainte amère que nous avons signalée en parlant de Frédéric et d'Halkett, mais plutôt une quiétude sereine et froide.

Un très agréable ensemble de petites toiles émaillées de tons harmonieux, vifs et clairs, est donné par l'exposition de Charles Goethals composée entièrement de vues et de sites recueillis à Capri, très élégants dans les tons et dans la touche. De tous les exposants de l'*Essor*, c'est peut-être le seul qui atteigne cette distinction française de peinture que nous remplaçons par la lourdeur et une richesse souvent brutale de coloris. C'est l'Italie comprise sans la crudité habituelle et dure qui blesse nos yeux flamands ouverts sur des horizons gris et tristement fondus dans les gammes brumeuses. Ces paysages sont blancs, sans sécheresse crayeuse, chauds sans être cuits et sans tons brûlés. Les feuillages sont encore de la verdure et forment un accord avec les ciels et les terrains. D'autre part la mer napolitaine, dans la ravissante toile intitulée le *Vésuve*, exprime étonnamment, par ses eaux d'un bleu passé, ponctuées de quelques voiles à peine visibles, le reposant infini des vastes horizons. Ajoutons encore que les figurines qui meublent quelques-unes de ces vues sont intéressantes, que la *Vanneuse* notamment est noblement posée.

Alexandre Clarys a un tableau digne d'être noté, le *Pèlerinage de Saint-Guidon*, au milieu d'un ensemble bruyant de toiles qu'une très courte marge sépare de la chromolithographie, aux tons plats sans gradations et sans finesse. La scène est vraie, c'est bien le porche empli de paysans, vus de dos, entassés, nue-tête, placides dans une sorte de torpeur recueillie, groupés par l'habitude plus que par le sentiment religieux. Les chevaux ornés des oripeaux traditionnels, posent bien des quatre pieds sur le sol et ce sol, on le sent résistant. Les villageois ne sont pas les êtres lugubres et d'un fanatisme redoutable que De Groux a peints, mais s'ils nous inquiètent moins, ils sont plus près de ceux que nous connaissons. C'est moins épique, mais c'est plus brabançon.

Les marinistes sont presque absents. Willy Finch reste fidèle à la grande merveille, à la sœur du ciel, à la mer où le vent pousse les flots du même souffle qui pousse les nuées. En nous occupant de lui précédemment, nous critiquions sa tendance à imiter Artan et ses eaux lourdes, en quelque sorte maçonnées. Ces défauts diminuent. L'individualité s'affirme, la légèreté est insensiblement conquise. Mais le terme n'est pas atteint.

L'exposition d'Adolphe Hamesse est considérable. Elle comprend des vues ardennaises et d'autres empruntées, soit à la partie accidentée du Brabant, soit à sa partie plate. L'artiste n'a pas su exprimer avec une intensité suffisante la diversité d'impression que suscitent ces sites d'une nature si opposée. Une uniformité fausse dans le coloris jure avec le changement dans la ligne. Cela n'est pas vu d'un œil sagace, cela n'est pas senti suffisamment. Sauf dans l'*Eglise d'Herbeumont*, la facture est très lâchée et se contente d'indications approximatives. Nous pourrions répéter ici nos lamentations sur l'absence de métier et dire, une fois de plus, qu'un artiste doit être un bon ouvrier, vérité qui fait son chemin du reste, s'il en faut juger par ce que nous commençons à entendre. Fasse le sort que cette maxime soit enfin comprise, et que nous revenions aux solides apprentissages. Regarder la nature est bien, ne se laisser inspirer que par elle est nécessaire, mais ce n'est pas elle qui apprend à composer une palette, à tenir une brosse, à poser les tons sur la toile, à peindre vite et bien, d'une main alerte, sûre, en utilisant les pratiques savantes que la tradition des bons maîtres et des grands ateliers conserve.

Lucien Franck étale huit paysages. Est-ce bien le même homme qui les a produits? Indécision, souvenirs trop précis d'autres peintres, échos, réminiscences! Et toutefois avec cela de l'allure, du charme dans le choix des sites. L'âme du peintre remue et transperce, la volonté de faire naître l'émotion et d'atteindre à l'expression est visible. Ceci est le salut. Quand Franck saura être lui-même, sa place sera très-haute.

Telles sont les toiles qui nous ont frappé. Si nous ne disons rien de Robert Bellis, c'est que, vu sa maturité, il nous semble que sa place est mieux parmi de moins jeunes concurrents. C'est donc dans une autre occasion que nous parlerons de la riche coloration de ses natures mortes. Pour ne pas être injuste, ajoutons que Marchot, sous le titre alambiqué *La future marmelade*, expose des prunes à l'aspect savoureux, largement jetées devant le bassin qui servira à les confire. Ses fleurs sont beaucoup moins remarquables.

L'entre-deux des salles, mal éclairé du reste, contient entre autres, des dessins d'Amédée Lynen : *Entr'actes*, *Un lundi*, *A la foire*, reproduisant avec un mérite que nous avons déjà signalé les scènes compliquées, mais toujours intéressantes, des grandes réunions urbaines dans les lieux publics. C'est d'un dessin large, aux contours habilement esquissés, rendant bien l'aspect légèrement indécis de l'atmosphère des Edens et des tavernes.

Il y a à l'*Essor* quelques sculptures. Mais si peu. Oui, vraiment trop peu pour que nous entamions à ce sujet un nouveau chapitre. Saluons donc en partant l'*Etrurie*, excellent buste de Jules Dillens, qui n'est qu'une paysanne Etrusque, et quittons toute cette jeunesse, non sans espoir que notre art y recrutera la réserve chargée de relever les vétérans qui s'en vont.

LES CASSEURS DE PIERRES DE COURBET

Les *Casseurs de pierres* (tout au moins une des toiles que Courbet a peintes sous ce titre) sont exposés au Cercle artistique, dans de bonnes conditions. Inutile de décrire cette œuvre désormais légendaire, qui a été, avec l'*Enterrement à Ornans*, exposée en même temps, à Paris, au Salon de 1850, la première étape par laquelle Courbet a violemment rompu avec la peinture de l'époque, et lancé l'art sur une piste nouvelle, où marchent actuellement, rassurés, tous ceux qui ont déserté la tradition académique.

Elle est là, dans sa splendeur, dans son incomparable beauté, dans sa simplicité triomphante, dans son harmonie consacrée par les ans. Muette et inébranlable, avec une sorte de dignité historique et formidable, elle répond à tout et s'affirme en pesant d'un poids écrasant sur toutes les critiques qu'elle broie comme le pied d'un géant ferait d'un insecte.

En 1850 Courbet avait trente et un ans. Il exposait depuis 1844; l'*Homme blessé* avait alors été refusé. Dès 1845 on admettait ses œuvres, car la légende des exclusions prolongées est inexacte. En 1849, il obtenait une deuxième médaille.

Voici deux anciens échantillons de la manière dont sa peinture révolutionnaire et inquiétante était appréciée.

D'abord la *Revue des deux Mondes*, cette vieille *Corinne*, du monde littéraire, s'exprimait ainsi :

« Evidemment M. Courbet est un homme qui se figure avoir tenté une grande rénovation, et ne s'aperçoit pas qu'il ramène l'art tout simplement à son point de départ, à la grossière industrie des maîtres *imagiers*.... M. Courbet s'est dit : « A quoi bon se fatiguer à rechercher des types de beauté qui ne sont que des accidents dans la nature et à les reproduire suivant un arrangement qui ne se rencontre pas dans l'habitude de la vie? L'art, étant fait pour tout le monde, doit représenter ce que tout le monde voit; la seule qualité à lui demander, c'est une parfaite exactitude. Là dessus notre penseur plante son chevalet au bord d'une grande route où des cantonniers cassent des pierres; voilà un tableau tout trouvé, et il copie les deux manœuvres dans toute leur grossièreté et de grandeur naturelle, de peur qu'un seul détail échappe... C'est grande pitié qu'en 1851, on soit réduit à faire la démonstration des principes les plus élémentaires, à répéter que l'art n'est pas la reproduction indifférente de l'objet le premier passant, mais le choix délicat d'une intelligence raffinée par l'étude, et que sa mission est, au contraire, de hausser sans cesse au dessus d'elle-même notre nature infirme et disgraciée. Ils se sont donc trompés, tous les nobles esprits qui, de siècle en siècle ont entretenu dans l'âme de l'humanité le sentiment d'une destinée supérieure, et nous aussi qui, devant leurs chefs-d'œuvre nous sentions allégés, heureux de dérober quelques heures à la pesante réalité! Voici venir les coryphées de l'ère nouvelle, qui nous rejettent brutalement la face contre cette terre fangeuse d'où nous enlevait l'aile de la poésie. Ils nous ramènent à la glèbe, ces prétendus libérateurs, et, pour ma part, je n'imagine pas de contrée si barbare dont le séjour ne fût préférable à celui d'un pays où ces sauvages bêtises viendraient à prévaloir. »

Est-ce aujourd'hui assez réjouissant! O critiques brevetés!

Champfleury, jeune écrivain, qui aspirait à faire en littérature la révolution que Courbet paraissait en train d'opérer en peinture, écrivit dans le *Messager de l'Assemblée*, un véritable plaidoyer en faveur du réalisme : « De même qu'en politique on voit d'étranges associations de partis opposés se réunissant pour combattre un ennemi commun, de même les critiques réputés les plus audacieux sont entrés dans les rangs des demi-sots et ont tiré sur le *réalisme*... On veut que M. Courbet soit un sauvage qui a étudié la peinture en gardant les cochons. Quelques-uns affirment que le peintre est un chef de bandes socialistes... Ils s'écrient que M. Courbet est le fils de la république démocratique de 1848; ils voudraient mettre un crêpe sur l'Apollon du Belvédère. Si on les écoutait, les membres de l'Institut devraient s'asseoir sur leurs fauteuils, comme autrefois les sénateurs sur leurs chaises curules, et mourir fièrement, frappés par les sabots boueux des sauvages réalistes...»

On parle de l'achat des *Casseurs de pierres* par le Gouvernement. On cite un prix de 120,000 frs! En 1850, l'artiste le cotait 3,000 et n'eut aucun amateur. Nous nous souvenons l'avoir vu en 1851, à Bruxelles dans la baraque du Salon triennal, Place du Trône. Il était juché au second rang et un tableau officiel s'étalait au dessous dans sa gloire bien établie. Nous ne voulons pas dire lequel.

Il y a de cela trente-deux ans. Notre jeune imagination fut profondément frappée par cette œuvre étrange, et nous a laissé le souvenir d'une chose admirable. Ce n'est pas sans émotion que nous retrouvons nos prédilections d'aujourd'hui d'accord avec nos impressions juvéniles qu'alors nous n'avions pu que réprimer, tant il semblait honteux de les avoir.

Concerts Wieniawski.

M. Joseph Wieniawski, l'excellent pianiste dont nous avons déjà apprécié les sérieuses qualités, a donné à la Grande-Harmonie deux concerts qui ont été suivis par l'élite des artistes et des amateurs, et qui compteront parmi les plus beaux de la saison. Dans la première de ces soirées musicales, M. Wieniawski a fait seul tous les frais du programme, un programme intéressant et varié, passant des compositions austères de Bach aux œuvres entraînantes de Chopin, de Weber, de Liszt et de M. Wieniawski lui-même. Wieniawski compositeur a été applaudi aussi chaleureusement que Wieniawski pianiste. L'œuvre qu'il a présentée au public, une sonate pour piano et violon, nous l'avions entendue l'an dernier dans une soirée intime, et cette seconde audition a confirmé notre impression d'alors : écrite dans le style libre et coloré de Rubinstein et de Chopin, dont elle évoque vaguement le souvenir, cette sonate est, d'un bout à l'autre, d'une extrême distinction de pensées et d'un mérite de facture qui dénote un musicien d'expérience et de savoir.

La partie de violon a été jouée avec beaucoup de charme et de pureté par M. Jenö Hubay qui en a bien exprimé le côté poétique et rêveur. Très applaudi après la *Valse-Caprice* de Schubert arrangée par Liszt et la paraphrase du même auteur sur le quatuor de *Rigoletto*, M. Wieniawski a gracieusement ajouté au programme l'un des plus jolis *Chants polonais* de Chopin, auquel Liszt a ajouté le charme d'une merveilleuse adaptation au piano.

L'éminent pianiste excelle d'ailleurs à rendre les compositions de son illustre compatriote Chopin, et de tous les morceaux qui composaient son premier programme, les cinq œuvres de Chopin furent les plus applaudies.

Le second concert fut donné avec accompagnement d'orchestre, celui-ci placé sous la direction de M. Joseph Mertens. M. Wieniawski ne craignit pas d'inscrire courageusement à son programme trois concertos, l'un de Schumann, le deuxième de lui-même, et le troisième de Littolff, celui dont le finale est composé sur l'air national hollandais. Malgré les difficultés de l'entreprise, il remporta un brillant succès, et, par son jeu sérieux, sincère, exempt de tout charlatanisme et ne visant qu'à exprimer dans toute sa pureté la pensée de l'auteur, conquit définitivement les sympathies du public.

Petite chronique

Le correspondant milanais du journal *The Musical Review* donne un compte-rendu intéressant de l'audition, à Venise, d'une symphonie composée par Wagner à l'âge de 19 ans et oubliée pendant plus d'un demi-siècle. Cette symphonie, Wagner l'avait dédiée à Mendelsohn et la lui avait envoyée; mais il paraît que l'auteur d'*Elie* ne daigna pas même accuser réception de l'envoi. Le correspondant de Milan déclare que « la symphonie est admirable est produira certainement un enthousiasme général ».

La commission instituée à l'effet de réaliser le projet d'élever un monument à la gloire d'Antoine Wiertz, vient de prendre l'initiative d'une grande exposition-tombola, dont le produit sera exclusivement affecté à l'érection du monument en question. Une circulaire vient d'être adressée à tous les artistes du pays pour les prier d'y prendre part. L'exposition sera ouverte à Dinant, le 1er mai, dans les locaux de l'ancien Palais de justice. Elle comprendra, à côté des œuvres destinées à la tombola, une exposition des ouvrages envoyés par les artistes donateurs. Une trentaine d'artistes ont déjà fait parvenir leur adhésion.

L'exemple donné récemment par l'*Union Instrumentale* à l'exposition de l'*Essor* paraît se généraliser. Des matinées musicales sont régulièrement organisées, le dimanche, au Cercle des Beaux-Arts de Gand. Nous en avons reçu les programmes, qui se composent d'œuvres de choix pour chant, piano, violon, etc.

Les journaux de Bruges nous apportent les échos du brillant succès que vient d'obtenir dans cette ville le jeune compositeur Karl Mestdagh qui avait audacieusement organisé, cette semaine, un festival composé uniquement de ses œuvres. Deux ouvertures symphoniques *Fest-Ouverture* et ouverture pour la tragédie de M. de Bornier : *Les Noces d'Attila*, une série de *lieder*, un solo de violon avec orchestre, une *Rêverie* exécutée par tous les archets, une ballade, enfin deux grandes œuvres chorales et symphoniques *La Fête du Printemps* et l'*Hymne de la Liberté*, constituaient le programme de ce concert, qui a été chaleureusement applaudi. « L'attente générale a été dépassée, écrit la *Patrie*, et l'on peut dès maintenant predire à M. Karl Mestdagh l'avenir le plus brillant dans une carrière commencée avec tant d'honneur ».

L'association pour l'encouragement des Beaux-Arts, sous la direction de la Société libre d'Emulation de Liège et le patronage de l'administration communale, organise une exposition de peintures, sculptures, gravures, dessins et aquarelles. Le Salon sera ouvert du 25 mars au 29 mai. Les œuvres déjà exposées à Liège ne pourront y figurer.

Grâce aux subsides de l'État et de la Ville, des acquisitions importantes pourront être faites pour le Musée communal de notre ville.

On sait que la *Nouvelle Société de Musique* fera entendre, à son concert annuel du mois d'avril, le nouvel oratorio de Gounod, *Rédemption*, et que c'est Gounod lui-même qui dirigera. Les solistes seront MM. Warot, Heuschling et une chanteuse, qui n'est pas encore désignée.

Avant qu'elle se fût décidée à exécuter *Rédemption*, la *Nouvelle Société de Musique* s'était proposée de chanter la *Vierge* de Massenet. Mais l'actualité du succès de *Rédemption* devait donner le pas à celui-ci sur l'œuvre de l'auteur d'*Hérodiade*, et l'on a courageusement remis à plus tard la *Vierge*, qui était déjà complètement sue par les chœurs. Ou plutôt, elle ne sera pas retardée. La *Nouvelle Société de Musique* l'offrira à ses membres dans la soirée intime qu'elle donnera en février. On n'aura ainsi rien perdu, au contraire. Cette soirée aura lieu vraisemblablement dans la belle salle du Marché Saint-Josse, beaucoup plus vaste que toutes celles que pourraient offrir les locaux ordinaires de Bruxelles.

(*Guide Musical*).

L'Exposition du *Cercle artistique*, s'ouvrira le 15 avril et sera clôturée le 15 mai. Chaque artiste a la faculté d'envoyer deux de ses œuvres. Les œuvres doivent être remises au local de la Société le 29 mars. Ce terme est de rigueur. Aucun objet d'art ayant figuré à une Exposition de Bruxelles ou à la vitrine d'un marchand ne sera admis.

Une somme de 7,500 francs est affectée par le Cercle à l'acquisition d'œuvres exposées. Cette somme est répartie de la manière suivante : 2,500 francs pourront être employés à l'achat d'une œuvre d'art qui restera la propriété du Cercle. Cinq œuvres d'art d'une valeur de 500 francs chacune seront acquises pour le service de l'emprunt de 1882. Enfin le surplus sera divisé en lots d'une valeur de 200 francs au moins et de 1,500 francs au plus; ces lots seront tirés au sort entre les membres effectifs de la Société.

Le deuxième concert du Conservatoire est fixé au dimanche 4 février, à une heure et demie. Le programme comprend les numéros suivants : 1. *Réformations - Symphonie*, de Mendelssohn; 2. Cinquième concerto, de Vieuxtemps, exécuté par M. Hubay; 3. Intermède de morceaux de chant à 4 voix, sans accompagnement; 4. Ouverture et Airs de ballet de *Castor et Pollux* (Rameau); 5. Ouverture (n° 3) de *Eleonor* (Beethoven).

Le Quatuor du Conservatoire (MM. A. Cornélis, E. Agniez, A. Gangler et Ed. Jacobs), donnera sa deuxième séance le jeudi 8 février, à 8 heures du soir, dans la petite salle du Conservatoire, rue de la Régence, avec le concours de M. G. Liégeois, violoncelliste.

Les morceaux inscrits au programmo sont :

1. Quatuor n° 11, Mozart; 2. Quintette pour deux violons, un alto et deux violoncelles, Bocchérini; 3. Quatuor n° 2 op. 48, Beethoven.

Un jeune ténor belge, lauréat du Conservatoire de Gand, M. Ernest Van Loo, a été engagé par M. Pasdeloup, directeur des *Concerts populaires* de Paris.

Mme Marie Jaëll-Trautmann, que la mort de son mari avait éloigné des concerts, a fait sa rentrée au concert du Châtelet il y a huit jours. Les 23 et 30 janvier, elle s'est fait entendre à la Salle Erard. Le premier de ces deux concerts a eu lieu avec le concours de M. Marsick et de l'orchestre Colonne.

Théatre Molière. — Dimanche, *la Vengeresse*, pièce inédite en un acte et *Être et Paraître*.

Lundi, mardi et mercredi, relâche pour répétitions générales du *Roman Parisien*, dont la première représentation aura lieu jeudi 8 février, avec les artistes de Paris, engagés spécialement pour l'ouvrage de M. Octave Feuillet.

La salle est déjà louée pour les six premières représentations.

Théatre du Parc. — *Les Rantzau* succèderont à *Tête de Linotte*, dont le succès ne diminue pas.

L'Athenæum belge est transformé en journal mensuel. Il paraîtra le 15 de chaque mois en livraisons de 16 pages in-4° à trois colonnes, et contiendra, comme par le passé, des études, des notes, une chronique, un résumé des travaux des sociétés savantes belges, un bulletin bibliographique, comprenant : 1° des notices succinctes; 2° une liste des principaux ouvrages récents; 3° la mention des comptes rendus d'ouvrages belges publiés dans des revues étrangères; 4° les sommaires des principales publications périodiques tant étrangères que belges. Une plus large place sera accordée à l'avenir aux *études* et *notes* (articles originaux, analyses et traductions).

A part ces modifications de forme, le programme du journal est maintenu dans toute son intégrité.

Le Comité de lecture du Théâtre Français a reçu, dans sa séance d'avant hier, une pièce en quatre actes, en prose, de M. Jean Aicard.

Sommaire du 1er janvier 1883 de la *Jeune France.*

I. Les nouvelles théories littéraires : — Corneille et le naturalisme, Henri Souquet. — II. Les Arts décoratifs à l'étranger : — Le Musée de South-Kensington, Octave Lacroix. — III. Les hommes de la *Jeune France* : — XIII. Louis Ratisbonne, Charles Frémine. — IV. Littérature du jour de l'an : — Les livres pour les enfants, Anatole France. — V. Ballades en prose : — XI. L'Homme endormi, Paul Marrot. — VI. Le drame lyrique en Italie : — Le « Mefistofele » de Boïto, Edmond Galabert. — VII. *Poésies.* — Le Crâne, Eugène Vermersch. — VIII. Id. — Hasards, Sully-Prudhomme. — IX. Id. — Pantoum, Tola Dorian. — X. Id. — La Rue verte, Aristide Frémine. — XI. Id. — Aveu, Stanislas de Guaita. — XII. Théâtres : — *Fédora*, La Jeune France. — XIII. Gazette rimée : — Nouvel An, Silvius. — *Bulletin bibliographique.*

PIANOS

VENTE
ÉCHANGE
LOCATION

BRUXELLES
rue Thérésienne, 6

GUNTHER

Paris 1867, 1878, 1er prix. — Sidney, seul 1er et 2e prix

DIETRICH & Cie

23A, RUE ROYALE, BRUXELLES

Gravures, Aquarelles. Tableaux, Modèles et dessins, etc.

EXPOSITION D'ÉTRENNES

TABLEAUX ET AQUARELLES DE PEINTRES BELGES ET ÉTRANGERS

Œuvres de : Artan, Capeinick, Cassiers, Cluysenaar, Coosemans, Courtens Dansaert, Dell'Acqua, De Block, De Schampheleer, Fourmois, Th. Gérard, Hagemans, Herbo, Lamorinière, C. Meunier, Montigny, D. et P. Oyens, Quinaux, Ringel, Stacquet, J. Stobbaert, Storm van 's Gravesande, Titz, Uytterschaut, E. Wauters et autres.

Entrée libre.

DAXBEK

35, RUE DE L'HOPITAL, 35

GRAVURE HÉRALDIQUE, ARTISTIQUE ET COMMERCIALE

MONOGRAMMES

TIMBRES HUMIDES EN CUIVRE ET EN CAOUTCHOUC

Plaques, Médailles.

Spécialité de Bijoux artistiques niellés, 1er choix

BIJOUX D'OCCASION ET RÉPARATIONS

Orfèvrerie.

MUSIQUE.

R. BERTRAM

10, RUE SAINT-JEAN, BRUXELLES

(Ancienne maison Meynne).

ABONNEMENT A LA LECTURE DES PARTITIONS

VERLEYSEN-NYSSENS

A LA PORTE CHINOISE

88, RUE ROYALE, BRUXELLES, 88

IMPORTATION DIRECTE DE LA CHINE ET DU JAPON

Objets d'art, porcelaines, bronzes, laques, soieries, papiers, etc. — Grand choix de meubles en laque et bois de fer, paravents, écrans.

SPÉCIALITÉ DE THÉ DE CHINE

Exposition permanente — Entrée libre.

COMPAGNIE DES BRONZES

BRONZES D'ART ET D'AMEUBLEMENT

APPAREILS D'ÉCLAIRAGE

BRONZE MONUMENTAL

Direction et Magasins : Rue d'Assaut, 22, Bruxelles.
Ateliers et Fonderie : Rue Ransfort, 27, Molenbeek (Bruxelles).

ADÈLE DESWARTE

23, RUE DE LA VIOLETTE

BRUXELLES.

Dépôt à ANVERS, 15, rue Léopold.

VERNIS ET COULEURS
POUR TOUS GENRES DE PEINTURES.

TOILES, PANNEAUX, CHASSIS,
MANNEQUINS, CHEVALETS, ETC.

BROSSES ET PINCEAUX,
CRAYONS, BOITES A COMPAS, FUSAINS, MODÈLES DE DESSIN.

RENTOILAGE, PARQUETAGE,
EMBALLAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX.

COULEURS
ET PAPIERS POUR AQUARELLES
ARTICLES POUR EAU-FORTE, PEINTURE SUR PORCELAINE.

BOITES, PARASOLS, CHAISES,
Meubles d'atelier anciens et modernes

PLANCHES A DESSINER, TÉS,
ÉQUERRES ET COURBES.

COTONS DE TOUTE LARGEUR
DEPUIS 1 MÈTRE JUSQUE 8 MÈTRES.

Représentation de la Maison BINANT de Paris pour les toiles Gobelins (imitation)

NOTA. — La maison dispose de vingt ateliers pour artistes. Impasse de la Violette, 4.

SOCIÉTÉ ANONYME

DE

L'HOTEL DES VENTES DE BRUXELLES

RUE DU BORGVAL, 15 — BOULEVARD ANSPACH, 71 — RUE JULES VAN PRAET, 16

BULLETIN HEBDOMADAIRE SPÉCIAL

VENTES MOBILIÈRES

SALLES D'EXPOSITION. — MAGASINS ET CAVES DE DÉPOT. — ÉCURIES. — REMISES

TOUS LES JOURS RÉCEPTION DES OBJETS A VENDRE

AVANCES SUR VENTES APRÈS EXPERTISES

SERVICES SPÉCIAUX DE TRANSPORTS

PUBLICITÉ

Pour tous renseignements et conditions s'adresser à la direction, 71, boulevard Anspach

Bruxelles. — Imp. FÉLIX CALLEWAERT père, rue de l'Industrie, 26.

TROISIÈME ANNÉE. — N° 6. LE NUMÉRO : 25 CENTIMES. DIMANCHE 11 FÉVRIER 1883.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00 ; Union postale, fr 13.00. — **ANNONCES** : On traite à forfait.

Adresser les demandes d'abonnement et toutes les communications à
L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 26, Bruxelles.**

SOMMAIRE

LE MOUVEMENT WAGNÉRIEN. *Concerts Wagner.* — L'ART DRAMATIQUE DE WAGNER. — LA MORT DE GUSTAVE DORÉ. — CONTE MUSICAL. — AU CONSERVATOIRE. — PETITE CHRONIQUE.

LE MOUVEMENT WAGNÉRIEN

Concerts Wagner.

A côté des batailles de la rampe, les escarmouches de l'estrade. Ils marquent, mieux encore que les représentations théâtrales, les étapes sur la route parcourue par le vainqueur, ces concerts qui font défiler devant le public, sans les illusions de la scène, quelques-unes des grandes conceptions du maître. Empruntant leurs éléments à diverses époques, à des œuvres différentes, ils mettent en lumière la variété et la souplesse d'un génie musical dont la fécondité est incomparable. Ils rattachent à la cause du progrès ceux qu'intimident les proportions inusitées des drames wagnériens. Ils rendent populaires les formes nouvelles. Ils ont raison de la routine et des préjugés. Ils forment le coin d'acier qu'on pousse dans le tronc et sous l'effort duquel cèdent toutes les résistances.

C'est là le but, la haute visée de ces auditions, qu'on ne peut confondre avec les concerts destinés à faire valoir une cantatrice, à distraire et à intéresser un public d'amateurs.

A ces titres, ils méritent qu'on s'en occupe d'une façon spéciale et qu'on apprécie, outre le mérite de leur exécution, le résultat qu'ils ont atteint.

Bruxelles, Anvers, Gand, Liège, leur ont fait un chaleureux accueil. A Bruxelles on a été jusqu'à bisser l'ouverture du *Tannhaüser*. Bisser! Faut-il que la révolution musicale ait fait du chemin depuis 1861! Le public a été vivement ému à l'audition de ces fragments empruntés à l'œuvre d'un seul homme et formant néanmoins un programme nourri, étrangement varié puisqu'il passe des souvenirs de l'école italienne, par laquelle débuta le maître, aux conceptions les plus abstraites et les plus intransigeantes. Le motif de ce succès unanime? C'est que le langage musical est la vraie langue universelle qui ne connaît pas de frontières. C'est qu'il est impossible de rester indifférent à ces accents tour à tour dramatiques, tendres, passionnés, superbes. C'est que cet orchestre incomparable qui chante, s'irrite, pleure, rit comme une voix humaine, trouve un écho dans les cœurs les plus insensibles aux beautés de l'art musical. On a contesté le principe du drame lyrique de Wagner ; on a critiqué le choix des sujets, la forme des poèmes, le développement des

caractères : en présence de sa musique, il faut le reconnaître, on a rendu les armes.

Et, chose curieuse, nul n'a songé un instant à la monotonie que pourrait engendrer l'audition d'un si grand nombre d'œuvres du même compositeur. Quel est le génie musical qui sortirait intact de cette épreuve? Il faut être bien grand pour ne pas se répéter. Peu d'hommes ont évité cette faiblesse. A cet égard, l'insuccès du début est peut-être une garantie. En musique comme dans tous les arts, un triomphe facile arrête fatalement l'artiste. Ceux-là seuls sont marqués pour fournir une longue et glorieuse carrière qui se heurtent, en partant, aux obstacles de la route. Les âmes d'élite trouvent dans les difficultés vaincues des forces de résistance qu'elles n'eussent jamais puisées dans une victoire trop rapide. Pensée à la fois encourageante et douloureuse! L'homme est né pour le combat; la lutte le soutient, l'excite, le pousse vers de nouvelles conquêtes, mais presque toujours en même temps que l'heure de la victoire définitive sonne, hélas! celle du déclin.

Payé de sa gloire en monnaie de popularité, l'artiste est invinciblement entravé dans son élan, et son œuvre meurt avec la génération dont il a épuisé la faveur, sans avoir rien à prétendre de la postérité.

A présent que les derniers échos de la brillante semaine wagnérienne se sont éteints, la pensée se reporte sur cette majestueuse conception qu'une troupe de passage nous a révélée. Les détails disparaissent et se fondent, et l'œuvre grandit comme ces monuments gigantesques dont on n'apprécie les véritables proportions qu'en s'en éloignant.

Les concerts de Wagner étaient superbement composés pour permettre au public d'embrasser, en une étreinte, toute sa carrière. Il a pu suivre de près la lente évolution qui s'est opérée dans la manière du maître depuis le *Tannhaüser* et *Lohengrin*, dont on a entendu, dans d'excellentes conditions, le septuor de l'un, le duo des deux femmes de l'autre, jusqu'aux grandes et émouvantes scènes de la trilogie, jusqu'au prélude mystique de *Parsifal*, en passant par l'ouverture mouvementée, railleuse, prodigieusement savante des *Maîtres Chanteurs*, par le prélude et la scène d'amour de *Tristan*.

De tout cela, il reste, dans la mémoire, le souvenir d'une vision grandiose, hors de proportion avec les manifestations habituelles de l'art. Il semble qu'on ait contemplé un soir d'été, les dernières flambées du soleil couchant.

Avant de chasser définitivement de notre esprit cette vision qui nous hante et de nous laisser aller au courant des événements de chaque jour, saluons les vaillants artistes qui ont consacré leur vie à la défense d'un art pour lequel ils ont tout sacrifié. Telle est leur héroïque abnégation, qu'ils s'effacent devant la grandeur de l'œuvre et ne se préoccupent que de la faire valoir, au détriment de leurs succès personnels.

Grande et salutaire leçon que nous donne ce groupe dévoué et ardent, qui, depuis dix ans sur la brèche, forme autour de Wagner une garde toujours prête à marcher au feu! Puisse cet exemple profiter à tous et faire comprendre aux artistes leur devoir et la beauté de leur mission! Déjà l'an dernier, en rendant compte des représentations de la trilogie à Londres, nous écrivions :

« Les religions ont eu leurs apôtres et leurs martyrs. Elles ont puisé dans ces renoncements de soi-même leur poésie et leur noblesse. Comme elles, les grandes écoles de l'art trouvent dans les enthousiasmes de leurs adeptes la force de résister aux coups dont les accablent les sceptiques, les haineux, les railleurs. Et jamais, croyons-nous, à aucune époque, on n'a vu se produire, pour assurer le succès d'une œuvre, pareil ensemble d'ardeurs. »

Mme Materna, accourant de Vienne, en pleine saison théâtrale, pour remplacer sa camarade souffrante et ne recevant qu'un cachet modique, dont ne se contenterait pas la première venue de nos chanteuses à roulades; M. Lieban, s'astreignant pendant toute la durée de son rôle, pour arriver à une illusion plus complète, à se ployer en deux, à se déhancher de telle façon que le malheureux est obligé, rentré dans sa loge, de baigner dans de l'alcool ses membres meurtris et courbaturés; M. Unger usant, en quelques années, sa voix à chanter le rôle tuant de Siegfried; MM. Scaria, l'admirable chanteur, Wallnöfer, Krückl, Mlles Oestberg, Kraus, Ihlé, toute cette phalange composée d'artistes connus et aimés en Allemagne s'absorbant dans ce répertoire écrasant, abdiquant leur personnalité, qui disparaît complètement, sacrifiant leur voix, qui devient un instrument quelconque, n'est-ce pas là un admirable exemple, peut-être sans précédent dans l'histoire de l'art et de nature à inspirer des réflexions profondes?

Les Bruxellois ont pu apprécier les qualités superbes de Mme Materna. Cantatrice de premier ordre, attaquant avec une sûreté remarquable les intonations les plus périlleuses, aussi incomparable tragédienne que chanteuse, passionnée, ardente, véritable incarnation de cette Walkyrie dont elle a fait une création magnifique, Mme Materna, de droit, doit être placée au premier rang. Il y a dans la noblesse de son geste, dans la majesté de sa démarche, dans la beauté de ses attitudes quelque chose de la grâce et de la splendeur des statues de l'antiquité. Ceux qui ont assisté à la scène du réveil de Brünhilde, dans *Siegfried*, aux adieux qu'elle adresse au héros, au moment de se jeter dans les flammes, à la fin du *Crépuscule des Dieux*, en ont conservé un impérissable souvenir.

Dans cette gigantesque partition, bien des points sont demeurés obscurs faute d'une interprétation satisfaisante. On a pu juger néanmoins de ce que serait l'œuvre si elle était exécutée par un ensemble de chanteurs de l'autorité de Mme Materna, de MM. Scaria et Lieban. Sans doute, il n'est pas possible, dans une troupe qui voyage, d'atteindre à la perfection, et assurément les éléments qui composent celle de M. Angelo Neumann étaient fort estimables. L'orchestre notamment, sous la direction de son jeune chef Antoine Seidl, s'est fait applaudir à diverses reprises. Malgré certaines crûdités dans les sonorités, provenant de ce qu'on n'a pu appliquer au théâtre de la Monnaie le système de voûte qui, à Bayreuth, harmonise et adoucit les sons, l'interprétation symphonique a été fort belle. On eût souhaité plus d'équilibre dans les masses instrumentales. Le quatuor était trop faible pour lutter contre la tonitruante armée des cuivres, et pourtant il arriva, par un prodige d'exécution, à donner aux cordes une vibration suffisante pour jeter sur l'œuvre la plus lumineuse clarté.

Dans un paysage, quand le soleil. à demi-caché par les nuées, éclaire successivement divers sîtes, les parties ainsi mises en lumière apparaissent, tout à coup, dans une éclatante splendeur. L'œil les découvre une à une, s'arrêtant tantôt sur la vallée illuminée, tantôt sur le flanc des montagnes où passent de grandes ombres, tantôt sur les forêts qui les couronnent. Il en est un peu de l'œuvre de Wagner comme de ces paysages : selon l'interprétation qu'elle reçoit, elle s'éclaire d'une intense lueur, et telle scène, qu'un acteur médiocre avait laissée dans l'ombre devient tout à coup, aux regards du public charmé, sous l'effort d'un artiste de mérite, l'une des plus belles de l'ouvrage.

Ce phénomène, nous l'avons éprouvé nous-même dans les diverses représentations de la trilogie auxquelles nous avons assisté. Qu'on se garde donc de formuler sur l'ensemble de l'interprétation une opinion définitive.

Ce qu'on peut constater, c'est que tous, milices et généraux, dans la mesure de leurs moyens, ont fait bravement leur devoir. Et après avoir assisté aux efforts tenaces et persévérants de la valeureuse armée wagnérienne qui s'en est allée combattre contre l'indifférence, l'ignorance et la routine à Munich, à Berlin, à Vienne, à Londres, à Amsterdam, on est en droit de dire : « Quand une œuvre d'art provoque l'essor magnifique des dévouements, des abnégations, des sacrifices qu'a fait naître l'étonnante composition du maître de Bayreuth, cette œuvre-là est réellement forte ».

L'ART DRAMATIQUE DE WAGNER

A la Rédaction de L'ART MODERNE,

Serait-il permis à un profane, à un simple auditeur de musique, qui n'aime pas la musique pour le bruit qu'elle fait, mais pour les sensations qu'elle remue dans l'âme, d'occuper un moment la bienveillante tribune de *l'Art Moderne*, si largement ouverte à toutes les idées, même contradictoires, qui se manifestent à propos des expressions de l'art?

La Tétralogie de Wagner a fait à la Monnaie l'effet d'un météore, d'une apparition ignée, trouant, presque à coups de foudre, la pâle et lourde atmosphère lyrique moderne.

Le maître de Bayreuth comme le dieu Wotan lui-même, dont il semble par moments la personnification humaine, nous est apparu dans le coup de tonnerre du génie. Tous les journaux ont dit à ce sujet que les quatre représentations ont été pour le public une révélation. Je crois, en effet, que pour les esprits intuitifs, il y a, à partir de ce moment, un peu moins d'obscurité autour du but et des moyens de ce grand art encore plus germanique que véritablement humain. Mais, pour dire ici toute ma pensée, je crois aussi qu'un peu de déception s'est mêlée à cette clarté plus forte descendue dans les esprits.

Dans la pensée de l'illustre artiste, la plastique, la mimique et l'élément lyrique proprement dit se fusionnent étroitement en vue d'arriver à l'expression d'ensemble, synthèse du drame. Or, on a vu quel danger il y a, pour l'art le plus sévère et le plus *intentionné*, à chercher des auxiliaires dans des éléments purement contingents. Il a suffi, en effet, de la puérile machination qu'on n'a pas redouté de nous mettre sous les yeux et des conditions absolument insuffisantes d'une troupe disparate, pour distraire sensiblement l'effet d'ensemble sur lequel Wagner assied la force du drame lyrique. Ah! certes, il reste des fragments prodigieux, des beautés sans rivales, un art de musicien qui touche aux plus merveilleuses réalisations. Mais le faisceau n'en est pas moins brisé; des lacunes se sont produites ; tout homme non prévenu et qu'un aveugle enthousiasme ne condamne pas à abdiquer l'indépendance de son jugement, conviendra que nombre de parties de l'œuvre, et même quelques figures importantes, sont demeurées incompréhensibles.

J'ai la haine des livrets au théâtre; même pour une œuvre en langue étrangère, je ne puis admettre qu'on se serve de ce détestable moyen d'être présent à l'action matérielle et morale. Celle-ci doit résulter à ce point de la mise en scène, de l'apparence du personnage, du caractère des moyens artistiques que le livret en devienne une chose inutile. Le respect du maître qui vous convie à l'entendre n'exige, à mon sens, que deux choses : l'attention soutenue et profonde pendant l'audition et, préalablement, la connaissance et l'étude de l'idée dramatique qu'il va mettre en œuvre.

Or, — et je crois être en cela l'interprète d'une grande partie du public, — si admirable que soit presque l'intention plus que l'effet *réalisé*, dans cette jeune et vivante résurrection de l'Herclès grec, Siegfried ne nous est apparu qu'à travers une confusion. L'insuffisance du chanteur à mettre en lumière cette incarnation de la force triomphante, la médiocrité du décor au milieu duquel elle se manifeste, l'absolue puérilité de la mise en scène par laquelle l'idée de l'héroïsme doit être portée à son plus haut point d'expression, ont diminué et apâli ici la création de Wagner. C'est que, pour lui, les conditions matérielles, le cadre, les moyens de représentation forment partie intégrante de l'œuvre et concourent à lui donner son intensité, cela si absolument que, lorsqu'une de ces conditions vient à faillir, la pensée même de l'œuvre en souffre violemment Suivez sur la partition la conception humaine qu'il y a dans le personnage lyrique de Siegfried, elle perd de sa grandeur, au point de

ne plus refléter que par échappées la mobilité des passions, l'ardeur violente de ces sensations de jeune mâle lâché parmi les choses, qui, en dehors de la prédestination du héros, sont le fond humain, la part d'humanité éternelle du sauveur de Brünhilde.

En thèse générale, on peut dire que lorsqu'un art érige en loi l'indispensable nécessité d'une aide prise en dehors de sa propre essence c'est qu'il se reconnaît impuissant à contenir en soi son principe et sa force. Un grand poème vraiment humain, un drame tout entier conçu dans la manifestation des forces patentes ou secrètes de l'être, n'a que faire du commentaire et de la paraphrase du décor. Celui-ci peut rendre visibles à l'œil matériel certaines particularités mystérieuses de la réalité exprimée, mais par surcroît uniquement, toutes ces particularités se dégageant suffisamment, pour l'œil intérieur, de la conduite même et du développement du drame. Eschyle, Shakespeare n'ont pas besoin qu'on les monte dans la splendeur d'un cadre ; par le seul effet de la prodigieuse lumière qui émane d'eux, ils opèrent, à la lecture, le miracle qu'un art moins grand, plus compliqué de visées, plus circonstantiel n'opère qu'avec l'aide d'éléments empruntés à des représentations matérielles.

Wagner, je ne l'ignore pas, a pris la peine, dans des livres d'un esprit quintessencié, mais glorieux, de déclarer qu'il a pris pour agent le plus actif de ses conceptions dramatiques le mythe, c'est-à-dire la légende dans ce qu'elle a de symbolique et d'hyperterrestre, parce que, à son sens, le mythe contient, en le résumant, les éternelles significations du mystère des destinées humaines. Dans *Tannhaüser*, dans *Lohengrin*, il se peut, en effet, que cette condition du mythe se soit révélée ; mais, à coup sûr, elle est moins perceptible dans les quatre parties des *Nibelungen*. Je n'en fais point une critique contre le maître, à Dieu ne plaise ! Les poètes de cette taille sont, dans le sens latin du mot, des monstres qui échappent à la commune mesure et font craquer la règle. Rubens, Shakespeare, Hugo, sont des monstres. Mais je m'insurge contre l'application que, dans le camp des enragés, — pardonnez-moi la vivacité de l'expression, — l'on voudrait donner à une théorie qui ne cadre qu'avec la large envolée et les allures d'esprit, à la fois naturalistes et mystiques, mais toujours poétiques, de Richard Wagner. Autant sa méthode de composition, — il y a toujours une méthode chez les grands artistes, et cette méthode fait partie de leur génie même, — ses conceptions lyriques, son immense originalité de musicien, sont faites pour rayonner et décider, dans le sens d'une transformation radicale, les évolutions de l'art musical contemporain, autant le système dramatique dans lequel il a trouvé l'expression de sa propre nature lui est particulier et, par conséquent, se dérobe à toutes les tentatives des natures non similaires à la sienne. Rien d'ailleurs, — et il est devenu presque banal de le répéter, — rien n'est moins conforme au génie de notre temps, — et si nous nous mettons au point de vue de l'art national, — au génie de notre race, que ce retour à des idéalités nuageuses, à des mythologies barbares, à des symbolismes où ne se reflètent plus que d'une manière lointaine, quoiqu'en dise le maître, les conditions permanentes de l'humanité. C'est la vieille question de l'allégorie en peinture. Qu'un grand peintre, un Tiepolo, un Delacroix, un Véronèse, un Rubens surgisse, qui restaure ce cadre démodé et y fasse tenir de grands drames, nous admirerons respectueusement, sans vouloir faire de ce mode d'interprétation, essentiellement phénoménal, un code d'art d'une application générale. Mais un pareil exemple de renoncement aux tendances modernes n'est point à craindre : un grand artiste est toujours l'expression de son temps, qu'il le semble ou non. Et si Wagner a pu allier à la plus rare intuition de nos aspirations vers le vrai la fantaisie souvent puérile et vaine, c'est qu'il portait la foi de cette vieille âme germanique, volontiers tournée au passé et nourrie de chimères.

Wagner, en ressuscitant les bêtes fabuleuses, les mythes, les héros légendaires, a relevé les anciens tréteaux des *Mystères*, comme, à un point de vue supérieur, en visant à travers le symbole la destinée de l'homme, il a fait passer par la scène moderne un reflet du théâtre grec. On peut se dire, en partant de là, qu'il demeurera sans influence sur l'évolution dramatique de ce temps. Sa conception du drame sera une simple date dans l'histoire du théâtre et n'est point faite pour une répercussion durable.

Etrange et toute puissante figure où les contradictions se heurtent, où le naïf et le raffiné, le barbare et le civilisé se complètent, où il y a de l'Ossian, du Shakespeare, où il y a peut-être aussi du Wiertz ! De la petitesse et de la grandeur, un Wotan dont les foudres sont en fer blanc, un sauvage qui, à l'exemple des deux géants du *Rheingold*, est affublé de peaux de lapins, au lieu de peaux d'ours, mais après tout l'un des plus grands génies musicaux qui aient apparu dans l'art.

Un de vos lecteurs les plus attentifs.

A huitaine les comptes-rendus des premières de la semaine : *Le Roman parisien*, d'Octave Feuillet, au théâtre Molière, et *La Petite Muette*, de Gaston Serpette, au théâtre des Galeries.

MORT DE GUSTAVE DORÉ

M. Alexandre Dumas a prononcé sur la tombe de l'artiste qui vient de mourir l'éloge funèbre suivant :

« Depuis quelques jours, la mort frappe à coups redoublés : seulement elle ne frappe pas au hasard ; elle choisit ses victimes avec une cruauté, avec une perfidie flagrantes. Il lui faut les plus vaillants, les plus robustes, les plus sincères, les plus jeunes, car ceux-là étaient toujours jeunes dont on attendait encore beaucoup. Il semble, à voir ces morts successives et précipitées, que la puissance supérieure, à laquelle on donne aujourd'hui tant de noms divers, jusqu'à celui de Néant, ait conçu quelque étrange dessein, et qu'il leur faille beaucoup de crainte parmi les hommes et beaucoup de place sur le sol pour quelque chose de nouveau. Si célèbre, si aimé, si nécessaire qu'il soit ou qu'il paraisse être, nul n'ose plus croire à son lendemain. Tout ce qui vit est inquiet.

« A l'heure présente, celui qui fait un projet semble un fou qui veut appeler sur lui la colère du Maître mystérieux et impassible, qui dispose, comme bon lui semble, des espérances humaines.

« Si un homme pouvait se croire en droit de compter sur le présent et même sur l'avenir, c'était le prodigieux artiste que nous venons de perdre. Jamais la volonté, l'énergie, la grâce, le talent, jamais la vie, celle qui a bien l'air de venir d'un Dieu, n'a eu, dans la forme humaine, d'expression plus radieuse et plus convaincante. Qui de nous oubliera le visage de ce jeune homme au front large, aux cheveux rejetés en arrière, aux grands yeux limpides, fiers et doux, à la voix chaude et tendre, au rire étincelant et communicatif, aux traits fins comme ceux d'une femme, qui devaient lui donner, pendant toute sa vie et jusque dans la mort, l'aspect d'un bel adolescent ?

« Il fallait la disparition subite de Doré pour causer un nouvel étonnement au milieu de toutes les choses qui nous étonnent à cette heure. Mais ces chosses passeront et l'œuvre de cet infatigable ne passera pas.

« Pour ceux qui, comme nous, l'ont connu quand il avait vingt ans, c'est-à-dire quand, depuis près de dix ans déjà il était célèbre ; pour ceux-là, Gustave Doré avec sa taille svelte, ses membres agiles, sa figure imberbe et rose, pleine d'enjouement et de gaieté, sa main fine toujours armée d'un crayon, d'une plume, d'un pinceau, d'une pointe, d'un ébauchoir, Gustave Doré avait véritablement l'air de l'ange du travail, quand il s'élançait, j'allais dire quand il volait de la large

table où il a composé des milliers de dessins aux chevalets et aux échelles où il a exécuté des centaines de tableaux, et aux échaffaudages où il pétrissait ses statues et ses groupes.

« Quelle rapidité, quelle originalité de conception, quelle imagination inépuisable et imprévue, quelle science miraculeuse de l'ordonnance et de l'effet, quelle évocation grandiose, dramatique, troublante, de la lumière, des ténèbres, du chaos, du fantastique, de l'invisible, du rêve, de la terre et du ciel! Quel monde de dieux, de déesses, de fées, de saints, de martyrs, d'apôtres, de héros, de vierges, de géants, de spectres, d'archanges, de types monstrueux ou célestes, drôlatiques ou divins, prenant tout à coup naissance, forme, couleur, mouvement, vie dans ce cerveau lumineux à tout jamais obscurci! Mais aussi quelle intimité consciente, respectueuse et bien digne de lui, avec les grands esprits qu'il commentait, qu'il vivifiait du bout de son crayon et que tant de gens qui disent tout connaître ne connaîtraient pas sans lui! Songeons, pour nous consoler, aux enchantements que devait éprouver une imagination comme celle-là quand elle entrait en communication directe avec Rabelais, La Fontaine, Milton, Châteaubriand, Balzac, Cervantès, Dante, Shakespeare, la Bible.

« Comment s'étonner encore de son improvisation, de son abondance, de sa foi, quand on le voit puisant tous les jours et à toute heure aux sources éternelles du Beau, du Grand et du Vrai? Aussi regardez comme l'horizon du dessinateur va toujours s'élargissant, comme son idéal grandit, comme il aspire sans cesse à autre chose, comme il a besoin de l'immense, de l'infini, dans l'ordre physique comme dans l'ordre intellectuel.

« Il lui faut multiplier et augmenter toujours ses ateliers de travail, qui ne suffisent jamais à sa fièvre de production. Il y ajoute les grands espaces, les épaisses forêts, les hautes montagnes.

« Quand il sort de ses ateliers de Paris ou de Londres, il parcourt la Suisse, les Pyrénées, l'Ecosse, il descend dans les précipices, il erre dans les solitudes, il se recueille sur les sommets, et, de ses repos magnifiques et de ses visions superbes, il rapporte ses immense paysages, tantôt inondés de lumière, tantôt perdus dans les brumes, avec leurs sapins sinistres, leurs lacs transparents, leurs escarpements vertigineux, leurs abîmes insondables, leurs ciels de saphir, d'opale et d'or, leurs cimes de neige rougissant sous le dernier baiser du soleil, tandis qu'un de ces grands aigles qui font d'un coup d'aile une lieue, comme a dit le poète, traverse la toile et vous emporte avec lui Quel œuvre ce créateur mortel laisse après lui, et ce ne sera vraiment pas trop du calme et du silence qu'on trouve sous nos pieds pour se remettre d'un pareil labeur.

« Nous avons tous entendu dire, et malheureusement il l'entendait plus que personne, que dans cette œuvre colossale, il n'y avait que l'indication d'un grand tempérament, quelque chose comme l'ébauche et l'avortement d'un génie vagabond qui n'avait su ni se restreindre ni se châtier. En France, en France seulement, on passait souvent ironique ou, ce qui pis est, indifférent devant ces grandes toiles dont la composition et l'idée étaient toujours magistrales. Il souffrait horriblement de ne pas être compris. Qui avait tort? Celui qui souffrait ou celui qui ne comprenait pas? L'un et l'autre, et le peintre qui ambitionnait l'applaudissement de la foule, et le passant qui le lui refusait. Qui donc, parmi les contemporains d'un grand artiste, peut porter sur lui et à tout jamais un arrêt définitif?

« Combien ont quitté ce monde, trompés par le succès que leur votait la masse, avec la certitude qu'ils laissaient une œuvre impérissable, dont le souvenir survivait à peine quelques années à cet accord dont ils étaient si fiers, entre leur œuvre trop facile à tromper. En revanche, combien d'incompris, de désespérés, de bafoués même, morts depuis longtemps, nous venons rechercher ici pour les faire entrer dans la gloire que ceux de leur temps leur ont refusée!

« Notre Panthéon français est pavé de nos repentirs. Ne nous prononçons donc pas si vite, patientons; laissons quelque chose à faire à la postérité, et surtout soyons respectueux pour ceux qui, comme Doré, n'ayant vécu que cinquante ans, ont pu donner, pendant quarante, le plus grand exemple qu'on puisse donner aux hommes, celui du travail incessant, de la passion de l'idéal et de l'acharnement à le poursuivre.

« Ce n'est pas seulement l'admiration, ce n'est pas seulement l'amitié qui me fait prendre la parole devant la tombe du grand artiste; avec cet enthousiasme et cette générosité qui faisaient le fond de sa nature, Doré, quand d'autres hésitaient encore, avait offert spontanément et modestement d'exécuter, en témoignage de son admiration pour le père et de son amitié pour le fils, la statue de l'auteur de *Henri III*, de *Mlle de Belle-Isle*, des *Trois Mousquetaires* et des *Impressions de voyage*. Il ne voulait rien accepter; il donnait à ce travail tout son temps, tout son talent. Il lui a peut-être même donné sa vie. Qui sait si ce monument qui l'occupait du matin au soir, quelquefois la nuit, qu'il a exécuté en six mois, n'a pas déterminé le mal dont il est mort, et qui est celui des ardents et des passionnés?

« Depuis six mois, il vivait face à face avec cet autre grand producteur, auquel il ressemblait par tant de points, par la fécondité, par l'invention, par la variété, par la puissance, par le désintéressement, par la bonté. Ce cœur, qui devait se rompre si brusquement après l'achèvement de cette œuvre, a battu filialement à l'unisson du mien, pour la consécration de la gloire qui m'est la plus sacrée.

« L'écrivain et l'artiste étaient si bien faits pour se comprendre!

« Aussi toute l'âme de l'artiste a-t-elle passé et rayonne t-elle dans l'image de l'écrivain et dans les poétiques figures dont il l'a entourée.

« Les voilà publiquement et pour jamais unis dans le souvenir des hommes; car les statues des poètes ne sont heureusement pas de celles qu'on abat. Voilà le statuaire contesté, défiant maintenant l'indifférence et l'injustice, forçant la foule à regarder enfin son œuvre, et jeté violemment, par la mort, dans l'immortalité terrestre qu'il vient de donner à un autre. Nous voilà enfin, Doré et moi, devenus de la même famille, par le même amour. Aussi est ce comme un de ses frères que j'apporte ici à sa chère mémoire l'hommage que je ne puis malheurement pas comme lui couler en bronze, de ma sincère admiration et de ma pieuse et inutile reconnaissance. »

Conte musical

« La vengeance est le plaisir des dieux » se disait-Il en gravissant l'escalier qui conduit à la bibliothèque, et Il pénétra dans les vastes salles aux murs desquelles s'étageaient de nombreux rayons remplis de partitions rangées dans l'ordre alphabétique le plus parfait.

D'abord se déroulait l'œuvre pompeuse et grandiose de J.-S. Bach; immédiatement au dessous, les neuf impérissables partitions du grand homme, de celui qui avait causé tout le mal.

Pendant un instant son regard s'arrêta sur le nom fatal et ses yeux lancèrent des flammes. Puis Il continua sa promenade attentive. Aux rayons inférieurs, une indiscrète araignée avait tissé sa toile. A peine pouvait-Il entrevoir, sous un voile de poussière, quelques mots à demi-effacés : *Fantastique... Roméo... Berlioz.* Puis vint Chérubini. L'air maussade de ces volumes Le réjouit un moment : « Ne feraient-ils pas mon affaire? » se disait-Il tout en cheminant.

Déjà s'alignait la masse lourde et pesante des partitions de Haendel. Il s'arrêta devant la *Fête d'Alexandre*, l'examina d'un air de doute, mais bientôt Il continua sa route en hochant la tête

Tout à coup sa figure s'éclaira : écrasée entre la paroi de la bibliothèque et la partition du *Messie*, agonisait une symphonie de Ferd. Hiller. Il la saisit. « Non, articula-t-il, après un instant de réflexion, la coupe serait trop amère ; et puis, il n'est pas mort ». Cette idée lui fit tourner la tête vers les sommets où reposaient les symphonies de Samuel. Avec quel œil d'envie ne les regarda-t-il pas ! « Ah ! mon vieil ami, clama-t-il, que n'as-tu rejoint dans les champs élysées l'ombre des héros. C'est toi que je choisirais pour être l'instrument terrible de ma juste colère ! »

Tout à côté, Schubert et Schumann attendaient leur heure en silence.

Reprenant le cours de son voyage, Il gagna les régions du doux Mendelssohn. Pleines de fraîcheur, se détachaient sur un fond sale et noir les partitions du *Songe d'une Nuit d'Eté*, de l'*Ecossaise* et de l'*Italienne* ; dans l'ombre, celles de *Paulus*, d'*Elie* ; plus loin encore, la *Reformation's Symphonie*... « Enfin ! dit-il, j'y suis. Devant un nom comme celui-là, ils n'oseront pas fuir. Mais cela ne suffira pas. A moi, Vieuxtemps ! A l'aide ! Que le poids d'un de tes concertos retombe sur leurs têtes ! Le cinquième ! Le plus long ! » Il esquissa un horrible sourire. Au moment de sortir du laboratoire où il préparait ses maléfices, Sa main gagna, machinalement, le rayon sur lequel étaient rangées les œuvres de Rameau. Inconsciemment, il prit le ballet de *Castor et Pollux*, et celui-ci avait si bien pris l'habitude de sortir, à époques déterminées, du poudreux réduit, qu'il se glissa, de lui-même, sous Son bras.

Au jour de la cérémonie, pieux et recueillis, les fidèles s'approchèrent en foule du banquet sacré. Plusieurs firent la grimace ; mais telle est la force de l'habitude qu'elle s'impose même au respect : pas un ne murmura.

La fête terminée, Il s'enfonça dans sa pelisse en murmurant une dernière fois : « La vengeance est le plaisir des dieux ! »

AU CONSERVATOIRE

Le petit quatuor du Conservatoire a donné, jeudi, sa deuxième séance, devant un auditoire que ne rebutent pas les inconvénients d'une salle surchauffée et d'un système d'éclairage sans réflecteurs aussi peu élégant que pernicieux pour la vue. Il est vrai que, les oreilles étant satisfaites, il serait peut-être audacieux de demander qu'on voulût bien s'occuper un peu des yeux des malheureux auditeurs. La partie féminine du public, et elle est, d'ailleurs, en majorité, a la ressource de mettre entre elles et les becs de gaz délétères un éventail protecteur qu'elles agitent triomphalement. C'est parfait, mais tous ces claquements d'écaille et ces bruissements de soie forment, pour le quatuor, une basse continue à laquelle les compositeurs n'avaient assurément pas songé. Il est vrai qu'il y a une compensation : les sifflements aigus du gaz dominent, par moments, cet accompagnement ultra-moderne.

Comme effet, tout cela est très neuf, mais je serais bien étonné d'apprendre que MM. Cornélis, Agniez, Gangler et Jacobs ne préférassent pas qu'on entendît leur quatuor dans la simplicité de leur fine et consciencieuse interprétation.

Trois ouvrages ont fait les frais du concert : un quatuor de Mozart, un quintuor de Boccherini pour deux violons, deux violoncelles et un alto, et l'un des premiers quatuors de Beethoven. Exécution correcte, un peu froide, mais pleine de respect pour les œuvres interprétées et d'une bonne sonorité, bien soutenue.

M. Liégeois prêtait son concours et a joué, dans le quatuor de Boccherini, l'une des parties de violoncelle.

M. Gevaert n'assistait pas au concert.

PETITE CHRONIQUE

On vient de constituer à Bruxelles un Cercle de l'imprimerie, de la librairie et de toutes les professions qui s'y rattachent, dans le genre des associations qui existent chez nos voisins, et notamment en France, et qui ont donné les meilleurs résultats. Des circulaires viennent d'être lancées ; elles portent les signatures des éditeurs les plus connus et les plus estimés : Lebègue et Cie, Decq et Duhent, Ferdinand Larcier, Merzbach et Falk, Bourlard et Havaux, etc.

Nous avons appris avec une vive satisfaction la nomination de M. Vander Stappen comme professeur de sculpture à l'Académie royale des Beaux-Arts de Bruxelles, en remplacement de M. Simonis. Le talent bien connu de l'artiste est de nature à donner toute confiance au sujet de l'enseignement auquel il est appelé.

La troisième séance de quatuor de MM. Colyns, Van Styvoort, Hubay et Servais aura lieu le 12 février, à 8 heures du soir. Les billets portant la date du 29 janvier restent valables pour cette séance.

Voici la liste des numéros gagnants de la Tombola de l'*Essor*, dont le tirage public a eu lieu lundi dernier.

Le n° 7,960 gagne le tableau de Bellis, *Fleurs*.
» 6,921 » la terre cuite de Comein, *L'Hiver*.
» 6,344 » le tableau de Degreef, *L'Étang*.
» 5,907 » » A. Dillens, *L'Ourthe*.
» 5,303 » le bon pour un portrait en bronze par J. Dillens.
» 3,077 » le tableau de Franck, *Environs de Tamise*.
» 5,427 » » Halkett, *Joueuses d'osselets*.
» 3,899 » le bon pour un portrait à l'huile par Herbo.
» 2,266 » le tableau de Houyoux, *La Lecture*.
» 1,798 » » Khnopff, *Une pose*.
» 6,082 » le dessin de Maingot n° 153.
» 1,800 » » » 154.
» 5,765 » le tableau de Marchot, *Chrysanthèmes*.
» 5,532 » » Mayné, *L'Automne*.
» 2,750 » » Vande Vyver, *Tête de moine*.
» 6,512 » » Van Gelder, *Au cabaret*.
» 4,488 » » Van Gelder, *Pochadiana*.
» 3,672 » » Viane, *Déjeûner*.

THÉATRE DE LA MONNAIE. — On répète activement, les *Noces de Figaro*, de Mozart.

THÉATRE DU PARC. — Tous les soirs, *Tête de Linotte*, en attendant *Les Rantzau*, d'Erckmann-Chatrian.

THÉATRE MOLIÈRE. — Aujourd'hui dimanche, à 2 1/2 h. irrévocablement, dernière représentation du prestidigitateur Verbeck, du théâtre des Nouveautés de Paris. — Tous les soirs, à 7 3/4 h, le *Roman parisien*, comédie nouvelle en 5 actes, par Octave Feuillet, joué par les acteurs du Gymnase : Mmes Grandet et Lender, MM. Achard, Luguet et Jourdan. — Décors et mobiliers exactement conformes à ceux du Gymnase.

THÉATRE DES GALERIES. — *La Petite Muette*. — Mardi prochain, *Gillette de Narbonne*, en attendant *Dona Juanita* et la reprise de *la Vie parisienne*.

THÉATRE DE L'ALCAZAR. — *Le Cœur et la Main* passera au premier jour.

Concerts Populaires. — Dimanche prochain 18 février, à 1 1/2 h, au théâtre de l'Alhambra National, deuxième concert avec le concours de M. Eugène d'Albert, pianiste.

Programme : 7e symphonie (en *la*) (Beethoven). — 2e concerto (en *mi bém*) (Liszt) — Suite pour orchestre op. 43) (première exécution P. (Tchaïkowsky). — *Nocturne* (Chopin). — *Valse* (Strauss-Taüsig). — *Étude* (Rubinstein). — Ouverture de *Ruy Blas* (Mendelssohn.)

Dans sa dernière séance, le Conseil municipal de Paris a décidé, par 44 voix contre 21, la création d'un opéra populaire. Une subvention de 300,000 fr., payable par douzièmes, sera accordée à l'entrepreneur, qui devra un cautionnement.

Le Conseil municipal s'est engagé à n'accepter aucune candidature jusqu'au 15 octobre 1883, date de l'ouverture du théâtre, que celle de M. Ritt, s'il réunit et accepte les conditions du cahier des charges.

M. Ritt est donc dès aujourd'hui le directeur de cette nouvelle scène lyrique parisienne. On ne pouvait faire de meilleur choix.

L'Opéra populaire occupera la salle du Panorama de la place du Château-d'Eau.

Sommaire du 1er février 1883 de la *Jeune France* :

I. Le parrain, nouvelle, Francois Coppée. — II. Les funérailles révolutionnaires : Apothéose de Mirabeau, Anatole France. — III. Les hommes de la *Jeune France :* XIX. Anatole France, Maurice Barrès. — IV. La maladie de la politique française : L'Empire et le Concordat, André Lefèvre. V. La ballade des prétendants, la Jeune France. — VI. Le vieux Paris : La galerie du Palais, Antony Valabrègue. — VII. Poésies : Le catafalque, Charles Frémine. — VIII. Les névroses : I. L'Allée des peupliers; II. L'Horoscope; III. Le val des marguerites, Maurice Rollinat. — IX. Le destin, Ernest Langlois. — X. Théâtres : *Les papillottes ; La glu*, Albert Allenet. — XI. Nécrologie : Clésinger et Gustave Doré, Paul Demeny. — XII. Correspondance : L'Instruction obligatoire en Algérie, M.-P. — XIII. Gazette rimée : Les prétendants, Silvius. — *Bulletin bibliographique.*

DIETRICH & Cie

23⁴, RUE ROYALE, BRUXELLES

Gravures, Aquarelles, Tableaux, Modèles et dessins, etc.

EN COURS DE PUBLICATION :

OUVRAGE D'ART DE GRAND LUXE

LIVRE SUR LA

SOCIÉTÉ D'AQUARELLISTES FRANÇAIS

Le livre formera vingt-cinq études de 16 pages in-4e colombier sur papier vélin. Chaque étude se composera de cinq sujets en photogravure tirés en couleur dans le texte et hors texte venant former une illustration exceptionnelle sous forme de frontispice, lettres ornées, fantaisies, culs-de-lampe, etc., et quantité de dessins à la plume, études, croquis, etc. Reproductions d'après les œuvres de : Detaille, Duez, Harpignies, Français, L. et M. Leloir, Jacquet, Lambert, Lemaire, de Neuville, Heilbuth, L. Français et autres.

L'ouvrage paraîtra en 8 parties ; *Prix* de chaque partie : *30 francs* ; aussitôt terminé le prix de l'ouvrage complet sera porté à *300 francs.*

N. B. — Le prospectus sera envoyé sur toute demande.

Entrée libre.

DAXBEK

35, RUE DE L'HOPITAL, 35

GRAVURE HÉRALDIQUE, ARTISTIQUE ET COMMERCIALE

MONOGRAMMES

TIMBRES HUMIDES EN CUIVRE ET EN CAOUTCHOUC

Plaques, Médailles.

Spécialité de Bijoux artistiques niellés, 1er choix

BIJOUX D'OCCASION ET RÉPARATIONS

Orfèvrerie.

PIANOS

VENTE
ÉCHANGE
LOCATION

BRUXELLES
rue Thérésienne, 6

GUNTHER

Paris 1867, 1878, 1er prix. — Sidney, seul 1er et 2e prix

MUSIQUE.

R. BERTRAM

10, RUE SAINT-JEAN, BRUXELLES

(Ancienne maison Meynne).

ABONNEMENT A LA LECTURE DES PARTITIONS

VERLEYSEN-NYSSENS

A LA PORTE CHINOISE

88, RUE ROYALE, BRUXELLES, 88

IMPORTATION DIRECTE DE LA CHINE ET DU JAPON

Objets d'art, porcelaines, bronzes, laques, soieries, papiers, etc. — Grand choix de meubles en laque et bois de fer, paravents, écrans.

SPÉCIALITÉ DE THÉ DE CHINE

Exposition permanente — Entrée libre.

COMPAGNIE DES BRONZES

BRONZES D'ART ET D'AMEUBLEMENT

APPAREILS D'ÉCLAIRAGE

BRONZE MONUMENTAL

Direction et Magasins : Rue d'Assaut, 22, Bruxelles.
Ateliers et Fonderie : Rue Ransfort, 27, Molenbeek (Bruxelles).

ADÈLE DESWARTE

23, RUE DE LA VIOLETTE

BRUXELLES.

Dépôt à ANVERS, 15, rue Léopold.

VERNIS ET COULEURS
POUR TOUS GENRES DE PEINTURES.

TOILES, PANNEAUX, CHASSIS,
MANNEQUINS, CHEVALETS, ETC.

BROSSES ET PINCEAUX,
CRAYONS, BOITES A COMPAS, FUSAINS, MODÈLES DE DESSIN.

RENTOILAGE, PARQUETAGE,
EMBALLAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX.

COULEURS
ET PAPIERS POUR AQUARELLES
ARTICLES POUR EAU-FORTE, PEINTURE SUR PORCELAINE.

BOITES, PARASOLS, CHAISES,
Meubles d'atelier anciens et modernes

PLANCHES A DESSINER, TÉS,
ÉQUERRES ET COURBES.

COTONS DE TOUTE LARGEUR
DEPUIS 1 MÈTRE JUSQUE 8 MÈTRES.

Représentation de la Maison BINANT de Paris pour les toiles Gobelins (imitation)

NOTA. — La maison dispose de vingt ateliers pour artistes. Impasse de la Violette, 4.

SOCIÉTÉ ANONYME

DE

L'HOTEL DES VENTES

DE BRUXELLES

RUE DU BORGVAL, 15 — BOULEVARD ANSPACH, 71 — RUE JULES VAN PRAET, 16

BULLETIN HEBDOMADAIRE SPÉCIAL

Mardi 13 Février 1883

A 2 HEURES DE RELEVÉE.

Cour et Salle n° 2. — Vente publique de nombreux **Meubles**, propres à tous les usages, ustensiles divers.

Le même jour,

DE 11 A 5 HEURES.

Salles n^os^ 4 et 5 réunies. — *Exposition publique.* — Tableaux, meubles d'art, porcelaines et faïences, etc., etc.

Mercredi 14 Février

ET JOUR SUIVANT, S'IL Y A LIEU, A 2 HEURES PRÉCISES DE RELEVÉE.

Salles n^os^ 4 et 5, 1^er^ étage. — Vente publique de la **jolie collection de tableaux, meubles d'art,** porcelaines anciennes, faïences diverses, bijoux, éventails, argenteries, figures en marbre et en pierre, etc., etc. Expert : Léon SLAES, 52, Montagne de la Cour, chez qui l'on peut se procurer le Catalogue. — Exposition la veille de la vente, de 11 à 5 heures.

Le même jour,

A 10 HEURES DU MATIN.

Cour. — Vente publique pour cause de départ de **deux chevaux**, dont une jument pur sang et un cheval de chasse à deux mains et plusieurs voitures.

Jeudi 15 Février

A 2 HEURES DE RELEVÉE

Cour vitrée. — Vente publique de Fleurs, plantes et arbres divers, sous la direction de M. VAN RIET, horticulteur, à Forest.

Vendredi 16 Février

A 2 HEURES DE RELEVÉE.

Salle n° 6. — Vente publique d'un important **Mobilier,** comportant plusieurs garnitures de salon, trois chambres à coucher, lits, literies, belles toilettes, lavabo en bois noir, meubles de salle à manger, appareils d'éclairage, tableaux, objets divers, etc.

Samedi 17 Février

A 2 HEURES DE RELEVÉE

Vente publique de **Meubles** et objets divers, merceries, etc.

AVIS : Le 29 février, vente par cessation de commerce, étoffes, soieries, châles de l'Inde, etc., etc. Voir détail aux affiches.

Bruxelles. — Imp. FÉLIX CALLEWAERT père, rue de l'Industrie, 26.

TROISIÈME ANNÉE. — N° 7. LE NUMÉRO : 25 CENTIMES. DIMANCHE 18 FÉVRIER 1883.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00 ; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES** : On traite à forfait.

Adresser les demandes d'abonnement et toutes les communications à
L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 26, Bruxelles.**

MORT DE RICHARD WAGNER

La mort vient d'apporter à l'illustre compositeur la solennelle consécration qui, seule, manquait à sa gloire. Wagner est tombé en héros, dans la mêlée. Le sort n'a pas voulu que la sénilité affaiblit l'éclat de sa lumineuse carrière. Il a triomphalement gravi les degrés qui mènent à l'immortalité et, parvenu au sommet, sans s'arrêter à contempler la route parcourue, sans que l'affaiblissement progressif des forces créatrices courbât vers la terre son front qu'il levait orgueilleusement, il est entré d'un pas ferme dans la région sereine de l'éternelle renommée.

Sa fin est une apothéose. Et la marche funèbre qui accompagnera sa dépouille de Venise à Bayreuth éclatera comme un hymne triomphal.

Que les fanfares retentissent et que les tambours résonnent ! Ce n'est pas un mort que nous pleurons, c'est un héros qui pénètre, vainqueur, dans le Panthéon du souvenir.

Il a dignement et glorieusement rempli sa vie. Il a joui du bonheur bien rare d'assister à l'épanouissement complet de son génie, au triomphe des idées pour lesquelles il a lutté et des principes qu'il a défendus sans trève ni défaillance. Il a pressenti l'influence qu'exercerait son art dans l'avenir des générations. Est-il de plus belle récompense ?

Qu'ajoutent au tableau superbe de cette carrière victorieuse les regrets que fait naître la chute du vaillant lutteur ? Dans le cimetière de Scutari, la plus vaste nécropole du monde, on n'inscrit sur les tombes que le nom des morts. Toute louange est rigoureusement bannie des pierres tumulaires. Le nom de Richard Wagner suffit à le faire vivre de la grande vie qui plane au dessus des querelles et des rancunes. De même que le peuple de Lacédémone fit taire celui qui s'offrit à prononcer le panégyrique d'Hercule et lui dit : « Qui pourrait blâmer le héros? » inclinons-nous, silencieux, devant la tombe du grand homme. Loin de nous attendrir sur la catastrophe, félicitons notre siècle d'avoir assisté à l'éclosion d'un génie indépendant et libre, l'une des gloires qui illustrent l'histoire des arts.

Que les fanfares retentissent et que les tambours résonnent !

Au jour des funérailles, les créations gigantesques de Wagner formeront, dans la mémoire de la foule, un imposant cortège. Lohengrin *et* Elsa, Tannhaüser *et* Elisabeth, Tristan *et* Isolde, Walter *et* Eva, Siegfried *et* Brünnhilde, Parsifal *et* Kundry, *divinités et héros qui peuplez son œuvre, marchez à la suite du char funèbre. Le génie d'un homme vous a animés d'un souffle épique. Son âme a passé dans votre être ; vous êtes l'incarnation de sa pensée, le produit de ses prodigieuses ressources intellectuelles. Mieux que les discours, mieux que les panégyriques, vous chanterez la gloire du défunt.*

Sommaire

Théatre Molière. *Un roman parisien.* — La Petite muette. — Au Conservatoire. *Quatuor Colyns, Hubay, Servais, Van Styvoort.* — Glanures. — Chronique judiciaire des arts. — Petite chronique.

THÉATRE MOLIÈRE

UN ROMAN PARISIEN

Il suffit, je crois, de dire que la pièce est de M. Octave Feuillet pour que l'on ne s'attende pas à de bien grandes témérités dramatiques. Le talent de M. Feuillet n'a jamais brillé par l'audace ; ses qualités sont toutes dans la demi-teinte, dans une certaine élégance de style et une délicatesse de touche qui ne sont pas sans charme. On se rappelle le *Roman d'un jeune homme pauvre* qui a trempé tant de mouchoirs de batiste et même de coton, car le succès en fut universel. On n'a pas oublié *M. de Camors,* qui a été ce que M. Feuillet a fait de plus complet. Car ce *M. de Camors* réussit d'autant mieux, qu'à la finesse et à la délicatesse de M. Feuillet étaient mêlées cette fois quelques pages d'une vigueur un peu brutale : ces grains de poivre rouge dans le plat d'ordinaire un peu fade de M. Feuillet firent le meilleur effet. Seulement là était le danger. Un vieil adage dit : Ne forcez point votre talent... M. Feuillet, qui avait essayé de la vigueur, voulut désormais en faire à tout prix, et c'est ainsi que celui qu'on appelait jadis avec un sourire, mais avec un sourire sympathique, le Musset des familles, a fini par nous donner cette chose invraisemblable qui s'appelle *Un roman parisien,* qui veut être le contraire même de la fadeur, mais où toutes les anciennes qualités distinguées et aimables de M. Feuillet ont disparu pour faire place à je ne sais quelle crûdité vulgaire.

Le sujet de la pièce peut être dit en trois lignes. Un jeune ménage est heureux et riche. Le mari, qui est un modèle d'honneur, apprend tout à coup que son père a eu en dépôt trois millions qu'il a dissipés. Il n'existe aucune preuve du fait ; n'importe, il faut rendre. Ce sera la ruine complète, mais le devoir ; et les trois millions vont grossir la fortune d'un banquier, abominable drôle, qui profite d'un événement aussi inattendu pour s'attacher le mari et essayer de séduire la jeune femme. Celle-ci, qui a un talent de chanteuse et à qui pèse la pauvreté, mieux encore que de devenir la maîtresse du banquier, fuit le toit conjugal et va en Amérique essayer de refaire sa fortune. Naturellement elle ne réussit pas et revient mourir aux pieds de son mari et de sa mère qui pardonnent. Le banquier, lui, est mort également entre les bras de filles, et le héros de la pièce épouse la veuve du banquier, suivant cette morale du théâtre qui ne veut pas qu'on ait pu devoir abandonné trois millions au premier acte sans les retrouver au cinquième sous sa serviette en guise de récompense, avec les intérêts accumulés.

Tout cela, comme on le voit, n'est pas d'une invention bien haute. Cependant, le sujet n'est pas plus mauvais que beaucoup d'autres, et la finesse, l'habileté de M. Feuillet pouvaient trouver des choses intéressantes et même touchantes à nous dire. Ce mari placé entre son amour pour la jeune femme et le devoir à accomplir, cette jeune femme lasse de la pauvreté et néanmoins attachée au foyer conjugal et ne le quittant qu'avec un déchirement de l'être tout entier, le banquier même à qui on apporte trois millions et dont la perversité pouvait hésiter devant un pareil acte de vertu, un personnage enfin dont je n'ai pas parlé, la mère, qui connaît le secret du dépôt violé et qui le révèle à son fils, quitte à le ruiner pour ne plus supporter un pareil remords, toutes ces situations compliquées, pressantes, vraiment scéniques en réalité pouvaient donner à M. Feuillet, s'il fut resté celui de la première manière, l'occasion de fouetter des caractères, de scruter des âmes, de tirer du fond des cœurs quelque cri imprévu et poignant. Malheureusement la pièce ne s'attache à rien de tout cela. Les situations sont à peine indiquées, les mouvements sont brusqués, on semble avoir hâte d'en finir ; on ne donne que les contours du drame et un aperçu des souffrances et des perplexités des personnages. Le premier acte, celui de la révélation du secret, est violent, dur, sans nuances ; le deuxième, celui de la restitution, est vulgaire, sans délicatesse, préoccupé de détails sans importance et sans couleur, négligeant le fond, l'opposition entre les caractères du héros et du banquier.

Le troisième, le nœud de la pièce, où la jeune femme écrasée par la pauvreté, sollicitée par un impresario et poursuivie par le banquier, abandonne sa mère et son mari, ce troisième acte est, à mon sens, manqué. La fuite manquant de préparation est si brusque et paraît si peu justifiée que la jeune femme en devient odieuse et n'a l'air que d'une coureuse d'aventures sans dignité et sans intérêt. Le banquier meurt au quatrième acte dans un souper de courtisanes ; la couleur, l'entrain, une peinture un peu large et un peu forte y font absolument défaut. Le meilleur acte est le dernier. M. Feuillet se retrouve dans la façon dont la veuve du banquier et le mari abandonné devinent qu'ils s'aiment et vont l'un à l'autre. Cela est bien amené, ne dépasse pas la mesure et ne nuit pas à la dernière scène, la mort de la jeune femme repentante. Ce retour et cette mort même sont dramatiques et d'un bel effet.

En somme, cette pièce qui eût pu être assez belle, si seulement M. Feuillet y eût voulu appliquer tout son

talent, a le défaut qu'ont la plupart des choses qu'on produit aujourd'hui : c'est de l'à peu près. Il semble qu'on n'ait plus le temps de réfléchir, de travailler, de fouiller. On dirait que tout cela est fait pour un jour et qu'avant même de se mettre à l'œuvre, les artistes ont déjà le sentiment de la vanité et de la fragilité de ce qu'ils vont mettre au jour. On veut obtenir un effet, et pour y arriver tous les moyens sont bons, de préférence les moyens les plus vulgaires de mise en scène, les paroles les plus brutales et les plus fausses. L'artiste n'a plus confiance en lui-même et en a moins encore dans le public. Il se dit que pour lui tout est bon, et qu'il ne suivra pas si l'on dépasse un certain niveau. C'est là une situation bien grave et qui, si elle devait durer, serait la perte même de l'art. Ce que nous disons, en effet, à propos de cette pièce d'un ordre assez médiocre, s'applique malheureusement à la plupart des choses qu'on nous donne aujourd'hui, du moins en littérature. C'est, nous dira-t-on, avec M. Feuillet et tant d'autres, l'ancienne génération qui se liquide, et cela ne prouve rien. Certes, c'est l'ancienne génération, mais qu'on me montre la nouvelle, et quelle foi elle possède en elle-même et dans l'avenir !

LA PETITE MUETTE

Cet astre de très minime grandeur dont une éclipse de cinq années avait effacé jusqu'au souvenir, est apparu, à l'improviste, sur le ciel assombri des Galeries. Son éclat, il faut le reconnaître, n'a pas été bien vif; les Laplace et les Képler attitrés des scènes théâtrales qui, du bout de leur lorgnette, inspectent l'horizon, l'ont classé tout de suite parmi les étoiles secondaires.

La *Petite Muette* n'a rien, absolument rien de commun avec l'autre, la grande, celle dont le duo fait éclater les révolutions. La musique de M. Gaston Serpette n'a jamais soulevé les masses. Elle n'a d'ailleurs pas de visées ambitieuses et ne fait pas le moindre effort pour sortir de la voie large, commode, unie, dans laquelle s'est engagée l'opérette sous la conduite de MM. Planquette, Audran, Varney, Hubans, de tous les « heureux auteurs » qui amènent lentement, et le plus innocemment du monde, la dépravation du goût et la décadence de l'art musical. A quoi bon se plaindre, d'ailleurs, puisqu'un « heureux auteur » trouve toujours un « heureux directeur » qui encadre son ouvrage d'un décor peint par les bons faiseurs, qui déshabille figurantes et choristes le plus coquettement du monde, et que le public, ainsi régalé, se déclare satisfait? Les mets ne sont pas toujours bien frais; ils ont paru à d'autres tables, mais l'art du cuisinier a si bien accommodé ces restes!

A cet égard, la *Petite Muette* est un exemple de ce que peut faire l'habileté d'un compositeur qui connaît ses recettes sur le bout des doigts, et qui arrive sans frais, en un tour de main, en utilisant tout ce qu'il a sa portée, à offrir quelque chose de très présentable. Il y a de petits chœurs, de petits couplets, de petites romances; la scène se passant, de par la fantaisie du librettiste, sur la terre des hidalgos, il a fallu un peu de couleur locale: les mandolines, les castagnettes et les tambours de basque ont tout naturellement été employés pour servir d'accompagnement à de petites sérénades et à de petits boléros.

Ah! ça, le public ne va-t-il pas à la fin se lasser de toutes ces niaiseries? A force de rapetisser ainsi l'opéra, de le faire voir par le petit bout de la lorgnette, de créer de *Petits ducs*, de *Petites mariées*, de *Petites muettes*, toute une légion d'êtres lilliputiens, on tombe dans une puérilité et dans une afféterie dont se moqueront joliment nos descendants, si par hasard l'une ou l'autre de ces œuvres éphémères arrive jusqu'à eux. Et ce qu'il y a de pire, c'est que toutes ces petites créatures à la mode sont prétentieuses et pédantes, sans jeunesse et sans gaieté. Au lieu de la bonne opérette d'autrefois, drôle et amusante, supportant la gaudriole mais trouvant des situations spirituelles en dehors de la polissonnerie, toujours la même, qui fait le fond de toutes les opérettes nouvelles, nous assistons au défilé de choses édulcorées et fades, frôlant l'opéra-comique dont elles n'ont pas la grâce, touchant à l'opéra-bouffe dont elles dédaignent la franche gaieté, pour aboutir, somme toute, à un genre ennuyeux et plat. Nous ne cesserons de protester contre cette usurpation de la scène par cette nouvelle venue dans l'art musical. Elle s'infiltre comme un poison et gangrène toute une pléiade de jeunes compositeurs qui pourraient s'élever plus haut, mais qui sont arrêtés par les séductions de cet art facile, auquel le public applaudit bêtement.

Peut-on leur en faire un grief, puisqu'ils trouvent dans le succès qui accueille quelques romances à l'eau de rose, quelques couplets grivois et une valse quelconque, façonnée sur le patron connu, un nom et quelquefois une fortune? Est-ce à eux ou au public qu'il faut faire la guerre, — au public qui laisse, de plein gré, glisser l'art musical dans le ruisseau ?

M. Gaston Serpette est assurément de taille à faire autre chose que les insignifiantes compositions de la *Petite Muette*. Et le livret, qui réédite une fois de plus les maris gâteux, les officiers entreprenants, tout le personnel habituel des œuvres du même genre, n'en renferme pas moins quelques situations amusantes qui dénotent chez M. Jules Prével des aptitudes nettement accusées L'idée de la jeune femme muette, qu'un concours de circonstances extraordinaires fait nommer lectrice de l'infante et qui ne pourra recouvrer la parole que lorsque... son cœur aura parlé, est certainement originale. On devine le sujet : le cœur de la marquise parle; elle retrouve la voix en même temps qu'elle effeuille son bouquet de fleurs d'oranger, mais il faut cacher soigneusement la situation au mari, car ce n'est, on le conçoit, pas lui qui a opéré le miracle. De là, trois actes assez drôles, d'une gaulois rie qui atteint des sommets que l'on a rarement osé gravir au théâtre et qui eussent pu, semble-t-il, être mis en musique d'une façon tout autrement piquante que ne l'a fait l'auteur.

La petite muette, c'est Mlle Miller, dont les grâces minaudières, les sourires mutins et les petites chatteries attrayantes sont forts goutés du public. Mlle Marguerite Lion, ex-*prima-donna* du théâtre de Bruges, remplit le rôle (travesti) de Don Rafaël, colonel de dragons, un colonel petit, maigriot, comme tout ce qui s'agite dans ce monde en miniature de l'opérette. Elle a de l'acquit, une voix souple, un peu pointue. L'excellent Pottier, qui mime curieusement le rôle du mari gâteux don Bombardos, et MM. Lureau et Castelain complètent le groupe d'artistes chargés de mettre en relief les mérites peu apparents de la *Petite Muette*.

Au Conservatoire

Le *Quatuor du Conservatoire*, le Grand, celui qui a l'honneur de jouer dans la Salle des Concerts, a donné lundi dernier sa troisième séance. C'est M. Colyns qui, cette fois, était assis au pupitre du premier violon, tandis que M. Hubay, par un juste retour des choses d'ici-bas et aussi en vertu d'un principe très équitable de confraternité artistique, jouait modestement la partie d'alto.

Comme aux deux premières séances, on a vivement admiré la remarquable interprétation que donnent aux œuvres classiques les plus difficiles à exécuter, — et certes le quatorzième quatuor de Beethoven est l'une des compositions les plus périlleuses qui existent dans le répertoire de la musique de chambre, — les quatre virtuoses de l'archet qui ont eu l'heureuse inspiration de fonder cette utile et glorieuse association musicale

Sous les qualités d'ensemble qui ont, dès le début, agréablement charmé le public, il est facile, pour une oreille exercée, de percevoir les mérites individuels de chacun des quartettistes, tous maîtres de leur instrument au point d'arriver à une exécution homogène, ferme, nuancée, telle qu'on a rarement la chance d'en entendre. M. Van Styvoort, le moins connu des quatre, a fait preuve, dans son rôle un peu effacé de second violon, de qualités précieuses : ses rentrées sont toujours précises, nettes, sans hésitation, d'une justesse irréprochable. Il a secondé en musicien accompli et en virtuose de valeur les trois éminents professeurs dont nous avons eu, à diverses reprises, l'occasion de faire l'éloge.

Le programme comprenait trois œuvres : Quatuor en *mi mineur* de Mendelssohn, quatuor en *ré* (n° 10) de Mozart et le terrible quatuor en *ut dièze mineur* de Beethoven, à côté duquel les phrases édulcorées de l'auteur des *Romances sans paroles* et le spirituel marivaudage de Mozart ont paru quelque peu vieillots. Quelle patte que celle du symphoniste de Bonn, et comme sa griffe est vigoureusement imprimée dans cette admirable série de quatuors, qui marqua dans la musique de chambre la révolution opérée dans les compositions orchestrales par les neuf chefs-d'œuvre qui rendent son souvenir impérissable! L'*Andante* a paru long, un peu froid. En revanche le *presto*, une merveille d'audacieuse inspiration, et le *finale*, malgré les hauteurs âpres et solitaires auxquels il s'élève, ont paru être compris d'un public plus habitué aux ballets de nos pères et aux chansons des siècles passés qu'aux conceptions grandioses des maîtres.

Glanures

On ne survit invinciblement qu'en raison de sa force ou de son génie, de même que c'était en raison de cette force et de ce génie qu'on avait commencé par déranger les habitudes d'esprit de ses contemporains, par les scandaliser, par les révolter, par soulever leurs critiques, leurs railleries et leurs injures, en faisant trou, comme un boulet, dans leurs préjugés, dans leur ancien régime poétique.

***

Le royaume de la gloire, selon le joli mot de Marmontel, ressemble au royaume des cieux. *Regnum cœlorum vim patitur, et violenti rapiunt illud.* On n'y pénètre que par escalade, effraction et bris de clôtures.

***

Ceux que nous admirons le plus aujourd'hui, et qui sont en possession d'une gloire désormais incontestée, furent d'abord, chacun en son genre, des révolutionnaires littéraires. Et ceux qui n'ont pas fait révolution en leur temps n'ont pas survécu, parce qu'ils n'avaient ni assez de relief ni assez de ressort; ou bien ils ne survivent qu'au second rang ou au troisième, dans la mesure même et dans la proportion du plus ou moins d'originalité de leur talent.

***

Ce qui constitue proprement un classique, c'est l'équilibre en lui de toutes les facultés qui concourent à la perfection de l'œuvre d'art, une santé de l'intelligence, comme la santé du corps est l'équilibre des forces qui résistent à la mort. Un classique est classique parce que dans son œuvre toutes les facultés trouvent chacune son légitime emploi, — sans que l'imagination y prenne le pas sur la raison, sans que la logique y alourdisse l'essor de l'imagination, sans que le sentiment y empiète sur les droits du bon sens, sans que le bon sens y refroidisse la chaleur du sentiment, sans que le fond s'y laisse entrevoir dépouillé de ce qu'il doit emprunter d'autorité persuasive au charme de la forme, et sans que jamais enfin la forme y usurpe un intérêt qui ne doit s'attacher qu'au fond.

***

Il y a une littérature française, comme une anglaise et comme une allemande, profondément empreintes de la marque du génie national, dégagées, libérées, pour mieux dire, de l'imitation de l'étranger, littérature où toute une race reconnaît sa propre conception de la vie, son interprétation particulière de la nature et de l'homme, le tour personnel qu'elle a donné à l'expression de ces sentiments généraux qui sont le patrimoine commun et l'héritage durable de l'humanité. C'est là proprement ce que nous appelons une littérature classique. Elle imprime à ces sentiments généraux que tout homme qui vient à la lumière de ce monde est capable, puisqu'il est homme, d'éprouver et de comprendre, une forme si particulière que la valeur en échappe aux étrangers, et qu'il faut être soi-même *national* pour la sentir, la goûter, l'apprécier.

Il y a quinze jours à peine, Bruxelles acclamait Richard Wagner. Plus que partout ailleurs, l'art du célèbre maître saxon compte à Bruxelles d'amis et de défenseurs. On sait qu'en 1876 et en 1882, un groupe nombreux d'amateurs s'est rendu à Bayreuth pour suivre les représentations de l'*Anneau du Nibelung* et de *Parsifal*. Un comité Wagnérien s'était formé, sous la présidence de Louis Brassin. Un grand nombre d'amateurs se firent inscrire parmi les membres de la Société qui prépara, par une contribution volontaire, les représentations de Bayreuth. Le groupe augmenta peu à peu, se recrutant parmi les artistes, les musiciens, les « croyants » et les « non-croyants », et Bruxelles est aujourd'hui l'une des villes extra-germaniques où la musique de Wagner est le mieux appréciée, l'une de ses plus fermes citadelles.

On songe donc, tout naturellement, à préparer une manifestation à la mémoire du compositeur que la mort vient de frapper.

M. Joseph Dupont se propose de donner, aux Concerts populaires, une importante audition d'œuvres symphoniques et chorales de Wagner. Il fera entendre entr'autres choses la marche funèbre de *Siegfried*, le troisième acte des *Maîtres Chanteurs* et l'imposante scène du Graal dans *Parsifal*.

En attendant cette solennité, l'orchestre des Concerts populaires ajoutera au programme d'aujourd'hui l'ouverture des *Maîtres Chanteurs*.

D'autre part, le Comité belge du Patronat de Bayreuth a pris l'initiative d'un témoignage de sympathie et de regret. Il vient d'envoyer aux patrons et aux anciens patrons de l'œuvre une circulaire leur proposant de déposer, au nom des admirateurs de Wagner en Belgique, une couronne sur sa tombe. Il a recueilli des souscriptions à cet effet. Ceux qui voudraient se joindre à cette manifestation d'admiration à la mémoire de l'illustre auteur de la trilogie sont priés d'envoyer, avant mardi prochain, le montant de leur souscription à M. Charles Tardieu, boulevard Anspach, 22, à M. Henri La Fontaine, rue Joseph II, 39, ou à M. Octave Maus, rue du Berger, 27. Le nom des donateurs sera inscrit sur les rubans de la couronne.

Les villes de Munich et de Vienne préparent des cérémonies funèbres. A Vienne, l'administration communale a décidé que le nom du maître serait donné à l'une des rues de la ville. Ne pourrait-on pas faire de même à Bruxelles? Une *rue Richard Wagner* témoignerait, selon nous, des tendances artistiques de la population bruxelloise. Cela serait assurément moins difficile à écrire et à prononcer, que le *boulevard Bisschoffsheim*. Nous espérons que M. Buls, qui est un wagnérien convaincu, nous le rappelions dernièrement, prendra notre idée en considération.

CHRONIQUE JUDICIAIRE DES ARTS

Le tribunal correctionnel de Bruxelles a jugé, dans son audience du 10 janvier, à propos d'un procès intenté par le peintre De Vriendt à l'*Illustration Européenne*, que, pour pouvoir user du droit de réponse garanti par l'article 13 du décret sur la presse, il ne suffit pas de la simple citation du nom d'une personne dans un journal; qu'il faut un article visant la personnalité. Qu'on ne peut considérer comme tel la publication d'une gravure reproduisant le tableau d'un peintre, avec la citation du nom de ce dernier au bas de la gravure, encore que cette gravure fût accompagnée d'une note explicative. Voici du reste les principaux motifs de cette décision :

« Attendu que la publication de la gravure intitulée : *Un fripier turc, d'après De Vriendt*, ne constitue pas un article de journal, dans lequel le nom de ce dernier a été cité dans le sens de l'article 13 du décret sur la presse;

« Que l'explication de cette gravure qui se trouve à la page précédente ne vise en rien la personnalité de De Vriendt; qu'il en résulte que cette gravure et cet entrefilet réunis ne peuvent être considérés comme un article dirigé contre lui;

« Attendu que, si la mauvaise reproduction de l'œuvre du demandeur peut nuire à sa réputation d'artiste et lui donner ouverture à une action en dommages-intérêts, devant les tribunaux civils, il ne saurait y avoir lieu à une action en insertion forcée d'une réponse;

« Par ces motifs, le tribunal déboute, etc. »

***

Fanfan la Tulipe, l'opérette jouée récemment à Bruxelles, a eu un épilogue au Palais de justice de Paris.

M. Haymé, régisseur des Bouffes-Parisiens, avait assigné devant le tribunal civil de la Seine MM. Ferrier et Prével, les librettistes de l'ouvrage en question, pour voir déclarer qu'il a collaboré avec eux au livret de l'opérette en question, qu'il avait des droits égaux aux leurs, qu'il y avait donc lieu pour la justice de consacrer la reconnaissance de sa co-propriété littéraire.

Il invoquait à l'appui de sa prétention certaine correspondance échangée entre les parties, ainsi que des notes manuscrites qui auraient servi à la confection du livret.

Le tribunal, dans son audience du 28 octobre, a repoussé la demande de M. Haymé par le jugement suivant :

« Attendu que de l'examen fait par le tribunal de la correspondance et des documents produits par Haymé, il ne résulte pas qu'une convention de cette nature soit intervenue entre les parties;

« Attendu, en effet, que si le demandeur représente au tribunal des notes manuscrites qui feraient preuve, d'après lui, de sa collaboration au livret de *Fanfan la Tulipe*, Ferrier affirme que jamais ces notes ne lui ont été communiquées par Haymé, qu'il n'en a jamais eu connaissance;

« Attendu que de la correspondance visée aux débats il résulte qu'alors que Ferrier avait soumis son œuvre au directeur du théâtre des Bouffes-Parisiens, Haymé, régisseur de ce théâtre, serait intervenu en cette qualité et aurait donné à Ferrier des indications sur des corrections à apporter à certaines parties du deuxième acte et la modification du troisième acte, ces indications ne sauraient constituer une collaboration littéraire;

« Attendu qu'en admettant que Ferrier ait profité de ces indications, de ces conseils et de ces critiques, rendus précieuses par l'intelligence et l'expérience que Haymé peut posséder des choses de la scène, il ne demeurerait pas établi pour le tribunal que, pour prix de ces indications et de ces conseils, Haymé ait stipulé et que Ferrier lui ait promis un partage dans les profits et les avantages à retirer de l'œuvre dont il s'agit;

« Qu'ainsi sa demande n'est justifiée à aucun titre;

« Par ces motifs, déclare Haymé mal fondé dans sa demande. »

M. Haymé ayant interjeté appel de ce jugement, la Cour de Paris a purement et simplement confirmée la décision des premiers juges.

***

M. De Vaere, amateur d'objets d'art et de curiosité, avait acheté d'un marchand d'antiquités, M. Deveuve, un petit coffret Louis XIII pour le prix de 7,000 francs. La quittance qui constatait le paiement de prix était ainsi conçue : « Vendu à M. De Vaere un coffret Louis XIII, avec émaux. Reçu 7,000 francs. »

Bientôt après avoir fait cette acquisition, De Vaere apprit que ce qu'il prenait pour un objet ancien n'était qu'une imitation sortant d'une fabrique installée à Vienne et valant à peine 500 francs. De là procès.

M. Deveuve prétendit qu'il avait vendu le coffret comme étant simplement de style Louis XIII et non de l'époque de Louis XIII; qu'il l'avait vendu sans aucune espèce de garantie et après l'avoir payé lui-même 5,300 francs. A son tour le demandeur soutenait que le prix élevé de 7,000 francs indiquait bien que le coffret lui était présenté comme ancien; que l'ancienneté et l'authenticité de l'objet avaient été pour lui la cause déterminante de son achat; en conséquence, il demandait que le tribunal déclarât nul le contrat de vente, comme entaché d'erreur sur une qualité substantielle de l'objet.

Le 2 novembre 1882, le tribunal de commerce décida que dans une vente d'objets d'art, l'erreur sur l'origine ou l'ancien-

neté de l'objet, acheté comme ancien et authentique, est une erreur substantielle qui vicie le contrat; que l'intention de l'acheteur d'acquérir un objet réellement ancien et non une imitation moderne peut résulter des circonstances de la cause et notamment de l'élévation du prix payé.

Sur l'appel interjeté par Deveuve, la cour de Paris, dans son audience du 16 décembre, a confirmé la décision des premiers juges.

***

Deux jugements rendus récemment par le tribunal de commerce de Paris, ont tranché une importante question de propriété littéraire, qui intéresse tout particulièrement les directeurs de journaux.

M. Catulle Mendès avait fondé une feuille intitulée la *Revue populaire*, où il avait transporté les pseudonymes de *Palamède* et *Gulliver*, sous lesquels il avait écrit dans un autre journal la *Vie populaire*, dont le propriétaire était M. Piégu. En outre, il avait inscrit en tête de la *Revue populaire* son titre d'ex-rédacteur de la *Vie populaire*, en adoptant le format et la physionomie typographique de ce dernier journal.

M. Piégu ayant intenté à M. Catulle Mendès, à raison de ces faits, une action en concurrence déloyale, le tribunal de commerce a rendu, le 29 janvier dernier, un jugement dont voici le dispositif :

« Condamne Catulle Mendès à payer à Piégu la somme de 2,000 francs pour dommages-intérêts du chef de concurrence déloyale. Fait défense au défendeur de publier le journal la *Revue populaire* dans les conditions où a été composé le numéro saisi de la dite revue. Lui fait défense d'employer les pseudonymes *Palamède* et *Gulliver*. »

Par un second jugement, le tribunal fait défense à Catulle Mendès de se servir du pseudonyme de *Jean Frollo* dans le journal la *Lanterne*, attendu que ce pseudonyme a déjà été employé par le *Petit Parisien*, et que l'emploi dans un autre journal constitue un acte de concurrence déloyale.

Le point spécial visé par ces deux décisions est évidemment celui où les pseudonymes appartiennent en propre au journal. Le cas est différent quand c'est le rédacteur lui-même qui a apporté au journal son nom de guerre.

PETITE CHRONIQUE

Encore un nom à inscrire sur la longue liste nécrologique des artistes que nous perdons coup sur coup. M. Joseph Franck, l'un de nos meilleurs graveurs, est mort la semaine dernière à Bruxelles. Elève de Calamatta, il avait gravé principalement les œuvres des maîtres de l'école flamande : Van Eyck, Van Lerius, Van Dyck et autres. Il avait obtenu à Paris une deuxième médaille au Salon de 1863. Membre de l'Académie des beaux-arts de Bruxelles depuis 1864, il avait été élu, il y a un an, correspondant de l'Institut. M. Franck était né le 25 juin 1825. Il laisse inachevée la *Revue des Ecoles*, de Jan Verhas, dont il avait entrepris la gravure.

Voici la liste des numéros gagnants de la tombola organisée par le *Cercle des Beaux-Arts* de Gand :

28, 60, 1210, 1217, 1245, 1350, 1556, 1597, 1601, 1644, 1717, 1958, 1992, 2314.

Les œuvres d'art dont les noms suivent ont été vendues à la Commission et aux particuliers :

Duwaerts, D., *Surprise!* (terre cuite). — Willaert, F., *Dans les champs*. — Van Leemputten, Fr., *Un coin du port d'Anvers*. — Laumans, Mme F., *Bonne conduite*. — Delpérée, Emile, *Sans écho*. — Weyns, Jules, *Buste* (terre cuite). — Hens, Frans, *L'automne*. — De Haen, Jean, *Canal de Willebroeck*. — Peeters, Mlle M., *Matin*. — De Bruycker, C., *En route pour le marché*. — Gérard, Lucien, *Intérieur flamand*. — Crombaz, Paul, *Plage à Heyst* (aquarelle). — Coenraets, F., *Environs de Blankenberghe* (aquarelle). — Jacobs, Louis, *Environs de Termonde*. — Dautrebande, A., *A travers la neige*. — De Riancho, *Clairière à Modave* (fusain). — Henrotay, *Giroflées*. — Montigny, Jules, *Un soir : après la pluie*. — Van Crombrugghe, E., *Plat* (faïence). — Geens, Louis, *Au secours du caporal*. — Roeffaert, A., *Portrait de Mirza*. — Uytterschaut, V., *Etude à Haarlem* (aquarelle). — Dubrucq, J., *Mignon* (terre cuite). — Seghers, H., *Le nouveau port à Dordrecht* (aquarelle). — Roeffaert, A , *En congé*. — Namur, E., *En carnaval* (terre cuite). — Uytterschaut, V., *Pommier en fleurs* (aquarelle).

Le quatrième centenaire de la naissance de Raphaël sera célébré en Italie, le 26 mars prochain. De grands préparatifs se font déjà, en vue de cette intéressante solennité, à Urbino et à Rome. L'Académie de Saint-Luc va, dit-on, s'entendre avec l'Académie de Sainte-Cécile pour fêter la mémoire de l'illustre artiste par une grande fête au Capitole.

Le gouvernement italien fait un nouvel appel aux artistes étrangers pour le concours ouvert à Rome pour élever un monument à la mémoire du roi Victor-Emmanuel. Ce concours sera clos le 15 décembre 1883, à cinq heures de l'après-midi ; les projets ne pourront être remis au secrétaire de la commission royale avant le 15 novembre prochain. Les plans seront exposés publiquement avant d'être jugés.

Si le projet couronné est reconnu digne d'être exécuté par la commission royale, l'exécution en sera confiée au lauréat, avec les compensations d'usage. Si le projet n'est pas exécuté sous la direction de l'auteur, celui-ci aura droit à une rémunération de 50,000 francs ; cinquante autres mille francs pourront être partagés entre les meilleurs concurrents. La dépense totale des ouvrages qui sont spécifiés dans le programme ne pourra dépasser neuf millions de francs.

Pour les renseignements techniques et les conditions à respecter dans les projets à présenter au concours, MM. les architectes peuvent s'adresser à l'administration des beaux-arts, n° 3, rue de Louvain, où ils seront également autorisés à prendre copie du plan de la superficie sur laquelle le monument devra être élevé.

Comme suite à l'avis qui a été publié au *Moniteur* relativement à l'exposition internationale qui s'ouvre à Munich en juillet prochain, nous croyons devoir informer les artistes que le gouvernement bavarois a accordé le renvoi gratuit, par ses chemins de fer, des objets qui auront été exposés.

Nous rappelons aux artistes que le terme pour l'arrivée des objets à exposer a été fixé du 1er au 31 mai. Pour tout envoi fait avant te 1er mai, le comité central de l'exposition décline toute responsabilité.

LA VIE MODERNE, journal hebdomadaire illustré, 13, rue Taitbout, Paris.

Prix d'abonnement : trois mois, 6 francs; six mois, 12 francs; un an, 24 francs; pour l'étranger, le port en sus.

Edition spéciale avec primes artistiques mensuelles, 4 francs en sus par trimestre.

Sommaire de la *Revue des Arts décoratifs*, livraison de janvier 1883. — Paris, A. Quantin, 7, rue Saint-Benoit

TEXTE : — Les maitres de l'industrie française au XIXe siècle : F.-D. Fromont-Meurice, argentier de la ville de Paris, par Ph. Burty. — Conseils pratiques : Peinture en faïence et en porcelaine, par Édouard Garnier. L'habitation américaine, I, par Gaston de Léris — Charles Normand, architecte et décorateur, par André Lemoyne, archiviste de l'École des Arts décoratifs. — Les manufactures nationales sous le république de 1848, par Gerspach, chef du bureau des manufactures à la Direction des beaux-arts. — Œuvres nouvelles.

PLANCHES HORS TEXTE : — Cours de peinture sur faïence et sur porcelaine : Composition exécutée pour la *Revue des Arts décoratifs*, par Émile Belet, peintre de la manufacture de Sèvres. — La chambre à coucher : Modèles d'écrans de cheminée. — Planche d'un album pour photographies, édité par la maison Engel. — Panneau d'ornement, par P.-J. Charles Normand.

GRAVURES DANS LE TEXTE : — Encadrement de page, fleuron, cul-de-lampe, par H. Poterlet. — Œuvres diverses présentées par Fromont-Meurice de 1840 à 1850. Aiguière, broche, bracelet, bénitier, etc. — Encadrement de page, cul-de-lampe, exécutés pour la *Revue des Arts décoratifs*, par Eug. Fromont et H. Lambert, peintres de la manufacture de Sèvres. — L'habitation américaine : spécimens de buffets, bibliothèque, cheminée, modèle de tenture; salle à manger, etc. — Statuette en argent, exécutée par MM. Bapst et Frtize (Prix de course donné par le Jockey-Club, en 1882).

DIETRICH & Cie

23A, RUE ROYALE, BRUXELLES

Gravures, Aquarelles, Tableaux, Modèles et dessins, etc.

EN COURS DE PUBLICATION :

OUVRAGE D'ART DE GRAND LUXE

LIVRE SUR LA

SOCIÉTÉ D'AQUARELLISTES FRANÇAIS

Le livre formera vingt-cinq études de 16 pages in-4e colombier sur papier vélin. Chaque étude se composera de cinq sujets en photogravure tirés en couleur dans le texte et hors texte venant former une illustration exceptionnelle sous forme de frontispice, lettres ornées, fantaisies, culs-de-lampe, etc., et quantité de dessins à la plume, études, croquis, etc. Reproductions d'apres les œuvres de : Detaille, Duez, Harpignies, Français, L. et M. Leloir, Jacquet, Lambert, Lemaire, de Neuville, Heilbuth, L. Français et autres.

L'ouvrage paraitra en 8 parties; *Prix* de chaque partie : *30 francs*; aussitôt terminé le prix de l'ouvrage complet sera porté à *300 francs*.

N. B. — Le prospectus sera envoyé sur toute demande.

DAXBEK

35, RUE DE L'HOPITAL, 35

GRAVURE HÉRALDIQUE, ARTISTIQUE ET COMMERCIALE

MONOGRAMMES

TIMBRES HUMIDES EN CUIVRE ET EN CAOUTCHOUC

Plaques, Médailles.

Spécialité de Bijoux artistiques niellés, 1er choix

BIJOUX D'OCCASION ET RÉPARATIONS

Crfèvrerie.

PIANOS

VENTE
ÉCHANGE
LOCATION

BRUXELLES
rue Thérésienne, 6

GUNTHER

Paris 1867, 1878, 1er prix. — Sidney, seul 1er et 2e prix

MUSIQUE.

R. BERTRAM

10, RUE SAINT-JEAN, BRUXELLES

(Ancienne maison Meynne).

ABONNEMENT A LA LECTURE DES PARTITIONS

VERLEYSEN-NYSSENS

A LA PORTE CHINOISE

88, RUE ROYALE, BRUXELLES, 88

IMPORTATION DIRECTE DE LA CHINE ET DU JAPON

Objets d'art, porcelaines, bronzes, laques, soieries, papiers, etc. — Grand choix de meubles en laque et bois de fer, paravents, écrans.

SPÉCIALITÉ DE THÉ DE CHINE

Exposition permanente — Entrée libre.

COMPAGNIE DES BRONZES

BRONZES D'ART ET D'AMEUBLEMENT

APPAREILS D'ÉCLAIRAGE

BRONZE MONUMENTAL

Direction et Magasins : Rue d'Assaut, 22, Bruxelles.
Ateliers et Fonderie : Rue Ransfort, 27, Molenbeek (Bruxelles).

ADÈLE DESWARTE

23, RUE DE LA VIOLETTE

BRUXELLES.

Dépôt à ANVERS, 15, rue Léopold.

VERNIS ET COULEURS
POUR TOUS GENRES DE PEINTURES.

TOILES, PANNEAUX, CHASSIS,
MANNEQUINS, CHEVALETS, ETC.

BROSSES ET PINCEAUX,
CRAYONS, BOITES A COMPAS, FUSAINS, MODELES DE DESSIN.

RENTOILAGE, PARQUETAGE,
EMBALLAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX.

COULEURS
ET PAPIERS POUR AQUARELLES
ARTICLES POUR EAU-FORTE, PEINTURE SUR PORCELAINE.

BOITES, PARASOLS, CHAISES,
Meubles d'atelier anciens et modernes

PLANCHES A DESSINER, TÉS,
ÉQUERRES ET COURBES.

COTONS DE TOUTE LARGEUR
DEPUIS 1 MÈTRE JUSQUE 8 MÈTRES.

Représentation de la Maison BINANT de Paris pour les toiles Gobelins (imitation)

NOTA. — La maison dispose de vingt ateliers pour artistes. Impasse de la Violette, 4.

SOCIÉTÉ ANONYME

DE

L'HOTEL DES VENTES

DE BRUXELLES

RUE DU BORGVAL, 15 — BOULEVARD ANSPACH, 71 — RUE JULES VAN PRAET, 16

BULLETIN HEBDOMADAIRE SPÉCIAL

Lundi 19 Février 1883,

A 1 HEURE DE RELEVÉE.

Salles nos 4 et 5. — Vente publique, pour cause de cessation de commerce, **d'étoffes, soieries, peluches, lainages,** etc. (Les cachemires seront vendus les 20 et 21 courant).

Le même jour,

A 1 HEURE DE RELEVÉE.

Salle no 2. — Vente publique **d'antiquités** et meubles d'art.

Mardi 20 Février

A 2 HEURES DE RELEVÉE.

Cour vitrée. — Vente publique de nombreux **Meubles**, propres à tous usages.

Mercredi 21 Février

A 2 HEURES DE RELEVÉE.

Salle no 2. — Vente publique pour cause de départ d'un **bon Mobilier** consistant en plusieurs garnitures de salon, trois chambres à coucher, lits, literies, tableaux, objets d'art.

Jeudi 22 Février

A 2 HEURES DE RELEVÉE

Cour et Salle no 2. — Vente publique de nombreux **Meubles**, propres à tous les usages, ustensiles divers.

Vendredi 23 Février

A 2 HEURES DE RELEVÉE.

Salles no 6. — Vente publique de nombreux **Meubles en chêne**, bois sculpté, faïences, porcelaines, tableaux, objets divers.

Samedi 24 Février

A 2 HEURES DE RELEVÉE

Vente publique de **Meubles** et objets divers, merceries, etc.

AVIS : A partir du 3 mars prochain, les bulletins de vente ne seront plus envoyés hebdomadairement qu'aux personnes qui en feront la demande, accompagnée de DEUX FRANCS en timbres-poste pour la Belgique et QUATRE FRANCS pour l'Etranger, pour frais d'envoi pendant une année.

Bruxelles. — Imp. FÉLIX CALLEWAERT père, rue de l'Industrie, 26.

TROISIÈME ANNÉE. — N° 8. LE NUMÉRO : 25 CENTIMES. DIMANCHE 25 FÉVRIER 1883.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00 ; Union postale, fr 13.00. — **ANNONCES** : On traite à forfait.

Adresser les demandes d'abonnement et toutes les communications à
L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 26, Bruxelles.**

SOMMAIRE

THÉATRE DE L'ALCAZAR. *Le Cœur et la Main.* — DEUXIÈME CONCERT POPULAIRE. *Eugène D'Albert.*— FUNÉRAILLES DE RICHARD WAGNER. — LA RENAISSANCE DE LA DENTELLE. — LE CHEVAL DE BRONZE. — CONCERT DE BIENFAISANCE. — CHRONIQUE JUDICIAIRE DES ARTS. *Tableau, authenticité, qualité essentielle, vices cachés.* PETITE CHRONIQUE.

THÉATRE DE L'ALCAZAR

LE CŒUR ET LA MAIN

La destinée des théâtres est d'être l'objet de continuelles vicissitudes. Il n'est est point qui échappent aux intermittences du succès, et cette chose fragile et éphémère entre toutes, la faveur de la foule, difficile à acquérir, plus difficile à conserver, semble être le jouet des caprices du hasard : il est rare qu'elle paie les efforts faits pour la captiver. Après avoir été, sous la direction Humbert, le théâtre de genre le plus en vogue, après avoir vu chaque jour, aux belles époques de *La Fille de Mme Angot*, de *Giroflé-Girofla*, puis, longtemps après, de *Fatinitza*, ses caisses s'emplir et le public s'entasser dans la salle de la rue d'Arenberg, l'Alcazar a perdu tout le terrain qu'il avait gagné en un soir de fortune. Le public a oublié le chemin qui y mène, et toutes les tentatives faites pour le ramener par M. Darcy, puis par Mme Olga Léaut, ont été infructueuses.

Mais voici que la nouvelle directrice vient d'engager à nouveau la partie avec de gros atouts dans son jeu, et cette fois la situation pourrait bien changer complètement. Par un coup d'audace, elle a monté l'une des dernières opérettes de Lecocq, *le Cœur et la Main*, dans des conditions de luxe inusitées, prodiguant les satins roses, les soieries éclatantes, les velours, les broderies, les chamarrures, habillant ses figurantes avec le même soin que ses premiers rôles, exigeant que tout, jusqu'aux accessoires, fût frais, pimpant, neuf. Et, non contente de ces princières prodigalités, elle a mis à la tête de sa petite troupe ainsi métamorphosée Mme Vaillant-Couturier, la charmante transfuge du théâtre de la Monnaie, l'adorable *Mireille*, que Brasseur, en intelligent impresario, a installée pour cinq ans dans son coquet petit théâtre des Nouveautés.

L'idée était heureuse, Mme Vaillant ayant laissé à Bruxelles les meilleurs souvenirs, que dore le reflet des chauds succès qu'elle vient d'obtenir à Paris. Succès de femme, de chanteuse et de comédienne : car la jeune artiste, dont la voix est évidemment faite pour chanter autre chose que les roucoulantes romances de M. Lecocq, ajoute au charme de la cantatrice les séductions d'une beauté et d'une grâce peu communes.

A elle seule, elle fait la pièce et suffit à son succès. Qu'elle chante, qu'elle parle ou qu'elle se contente de se montrer, cette blonde apparition, nimbée de jeunesse, arrache au public d'enthousiastes applaudissements.

Son incarnation de Mireille est restée dans le souvenir de tous. On a voulu faire fête au retour de l'enfant prodigue, quoique la transformation de la cantatrice en reine d'opérette eût étonné quelque peu ceux qui n'avaient pas entendu parler des cent représentations consécutives dans lesquelles elle a rempli, à Paris, ce rôle de Micaëla qu'elle joue en ce moment à l'Alcazar. On a même été si charmé de l'artiste qu'on a, en même temps, fait succès à la pièce dans laquelle on voit un opéra-comique, un vrai, qu'il ne faut point confondre avec les opéras-bouffes, dont il n'a pas l'allure cascadeuse et les rythmes canailles.

Au fond, le *Cœur et la Main* n'est qu'un exemplaire nouveau du cliché un peu usé des opérettes à la mode. La partition renferme suffisamment de petits couplets, de petits chœurs, de romances sentimentales, de duos, coulés dans le moule usité, pour charmer les oreilles du public. Puis, il y a la *Chanson du casque*, une marche aux allures guerrières qui forme le *clou* de la pièce et qui ne tardera pas à être jouée, en pas redoublé, par les musiques des régiments et de la garde civique, ce qui est évidemment le plus grand honneur auquel puisse prétendre un faiseur d'opérettes qui se respecte. Enfin, un *boléro* dans lequel Mme Vaillant met toute sa grâce.

Le sujet n'a encore servi que dans *Gillette de Narbonne* et dans quelques autres ouvrages de la même envergure. Il peut donc être considéré comme assez neuf. C'est l'histoire de la jeune femme — infante cette fois, — à qui son mari ne fait pas l'honneur de s'intéresser le moins du monde, et qui est obligée, pour captiver son cœur après avoir conquis sa main, de se déguiser en jardinière, de courir les parcs royaux de l'île de Madère où trône son papa, — le roi gâteux devenu classique dans les opérettes, — et de se risquer même dans les camps. Le jeune mari, qui a, semble-t-il, peu d'élévation dans les goûts, se décide à aimer en paysanne celle qu'il avait dédaignée en princesse, et le résultat de tout ceci, c'est que le roi gâteux devient grand-père, après un nombre suffisant de situations risquées et de scènes dans lesquelles, à défaut de sel, les auteurs ont jeté le piment à pleines mains.

Tout cela est mince, on en conviendra, et n'est guère fait pour donner une bien haute idée de l'imagination créatrice des librettistes. Le compositeur, tout naturellement, descend au niveau du poème. De là cette interminable série d'ouvrages de second ordre, créations éphémères qui ne résistent pas à un examen sérieux et qui forment malheureusement le fond de notre littérature musicale contemporaine. Mais, s'il est vrai que les peuples ont l'art qu'ils méritent, ce n'est ni aux librettistes, ni aux musiciens qu'il faut faire la guerre. Et il est à craindre que l'engouement du public pour la musique facile ne nous maintienne longtemps encore captifs dans ce cercle étroit.

Deuxième concert populaire

Eugène d'Albert.

Le jeune pianiste, dont les journaux berlinois chantent à l'envi la gloire naissante en l'appelant carrément *Tausig redivivus*, a fait à Bruxelles un triomphal début. L'enthousiasme du public tenait de l'affolement, et les acclamations qui ont accueilli le petit virtuose se sont haussées à un diapason absolument inusité. Rien n'a manqué à son triomphe, pas même le dépit non déguisé de quelques-uns de ses confrères qui ont souligné sans le savoir, plus qu'ils n'eussent pu le faire en applaudissant comme tout le monde, le succès de leur redoutable rival.

C'est qu'il joue en maître, ce petit bonhomme, malgré ses dix-neuf ans et son corps d'enfant. Merveilleusement doué, possédant tous les mérites d'un pianiste de la grande école, joignant aux qualités de son et de style un mécanisme prodigieux qui laisse le public ahuri, comme sous l'impression d'un cauchemar, il prend rang, du premier coup, à côté des plus grands maîtres. C'est incompréhensible, mais c'est ainsi; et tous ceux qui l'ont entendu à l'Alhambra dimanche, au *Cercle artistique* mardi, seront de notre avis.

Ce deuxième concerto de Liszt, le cheval de bataille habituel des pianistes de l'école moderne, M. d'Albert est arrivé à en faire une création personnelle des plus intéressantes; il l'a présenté au public, qui l'a entendu vingt fois, avec tout l'attrait d'une nouveauté. La transcription échevelée de Tausig sur la valse de Strauss: *les Phalènes*, une étude de Rubinstein, enlevée dans un mouvement vertigineux, enfin une *Polonaise* qui semble le dernier mot de l'acrobatisme artistique, ont produit sur l'auditoire l'impression la plus profonde qu'ait provoquée l'apparition d'un pianiste.

Devant la révélation soudaine d'une aussi prodigieuse personnalité, il faut s'incliner. C'est peut-être dur pour ceux qui ont martelé les touches d'ivoire pendant quarante ans de leur jeunesse et qui se voient tout à coup éclipsés par un gamin qui jaillit de terre sans avertissement préalable. Mais qu'ils se rassurent. Ces phénomènes ne sont pas communs. Ce serait faire preuve d'esprit que d'en prendre de bonne grâce son parti.

Les bons petits camarades, furieux du succès du jeune d'Albert, espéraient le voir échouer dans la musique sérieuse. Il avait accompli des prodiges de vélocité, mais rien de plus : il serait certainement incapable de jouer une œuvre de style. Le concert du Cercle artistique est venu renverser leurs espérances. Son interprétation d'une *toccate* de Bach, d'une sonate de Beethoven (en *mi* mineur), d'une Berceuse et d'une Polonaise de Chopin, a été irréprochable. Il ne manque à M. d'Albert que l'autorité des maîtres pour être un artiste accompli.

La partie orchestrale du deuxième concert a été extrêmement brillante. Beethoven y a fait une superbe rentrée, après avoir été éloigné, pendant des années, des programmes des concerts populaires. L'administration a fini par reconnaître qu'il n'y avait, somme toute, pas de monopole dans la musique, et que Beethoven avait le droit d'être fêté à l'Alhambra comme ailleurs. Elle a donc fait exécuter, dans d'excellentes conditions, la septième symphonie. Et pour ne pas avoir l'air de rétrograder, elle a risqué une œuvre ultra-*progressive* du novateur Tschaïkowsky, une *suite d'orchestre* dont elle a fait jouer quatre parties. Les sono-

rités peu académiques du compositeur russe ont effarouché les oreilles du public qui, à un certain moment, a protesté contre l'accouplement d'un *mi bémol* et d'un *ré* naturel, obstinément souligné par la trompette.

Il y a de jolies choses dans cette suite, malgré la recherche excessive et le papillottage de la forme. La *Marche miniature*, dont le motif sautille parmi les instruments en bois qui se le lancent de l'un à l'autre, est spirituelle et amusante. Elle méritait un meilleur accueil. Au lieu de n'y voir qu'une sorte de *Kinder symphonie*, dont elle a la grâce et la bonhomie, on a voulu y chercher de la grande musique; et naturellement on n'en a pas trouvé.

La première partie, qui se compose d'un chant à l'unisson des archets, coupé par le babillage des flûtes, des clarinettes et des hautbois, est d'une belle allure; elle n'a que le tort de s'allonger un peu trop et de se répéter sous la même forme, ce qui a fini par indisposer visiblement l'auditoire.

Peut-être à une seconde audition la suite sera-t-elle mieux appréciée.

Pour terminer cet intéressant concert, M. Dupont a, poussé par un sentiment touchant auquel tout le monde a rendu hommage, fait exécuter, au lieu de l'ouverture annoncée, celle des *Maîtres-Chanteurs* de Richard Wagner. L'excellent orchestre des Concerts populaires a donné à cette page magistrale toute la sonorité et l'ampleur voulues.

FUNÉRAILLES DE RICHARD WAGNER

Les journaux allemands décrivent les funérailles de l'illustre compositeur, célébrées à Bayreuth dimanche dernier. Elles ont été empreintes de la simplicité et de la dignité qui convenaient à cette cérémonie.

Pour se conformer au désir de la famille, on avait renoncé à l'idée de faire à Venise des obsèques solennelles. Le syndic de la ville et le préfet, suivis d'une foule immense, accompagnèrent jusqu'à la gare, vendredi, la gondole qui portait la dépouille. Le cercueil disparaissait sous les couronnes de fleurs. Parmi celles-ci on remarquait celle qu'avait déposée la municipalité de la ville. Elle portait cette inscription : « Ricordo da Venezia a Ricardo Wagner. » A toutes les étapes du funèbre voyage, à Botzen, à Insprück, à Munich, des députations vinrent saluer les restes du maître et déposer sur sa bière des monceaux de couronnes. A Munich, les peintres se rendirent à la gare porteurs de flambeaux. Le train fut reçu aux accents de la marche funèbre de Beethoven. Par ordre du roi, le théâtre de l'Opéra fit relâche le samedi et le dimanche.

Le corps, qu'accompagnait Madame Wagner et ses enfants, arriva à Bayreuth samedi soir, vers minuit. L'administration de la ville, avec son bourgmestre, le reçut à la gare et le confia à une garde d'honneur qui fit la veillée.

Le lendemain, la jolie ville prit le deuil. Des drapeaux noirs flottaient; les magasins se fermèrent. Dès midi, la place de la gare était couverte de monde. Chaque train amenait des flots d'étrangers, la plupart envoyés en députation par les conservatoires et les nombreuses associations musicales du pays. Les principaux théâtres de l'Allemagne étaient représentés à la cérémonie. Le roi de Bavière, le duc de Meiningen et le grand duc de Saxe-Weimar avaient également envoyé des représentants.

A quatre heures, le cortège se forma, aux sons de la marche funèbre de *Siegfried*, jouée par la musique du 7e régiment d'infanterie. Des mâts se dressaient sur la place portant, dans des cartouches, le titre des onze partitions du maître. Le nombre des couronnes de fleurs était tel qu'il fallut trois chars pour les contenir.

M. Müncker, bourgmestre, et M. Feustel, président du conseil d'administration du théâtre, prononcèrent quelque paroles d'adieu, au milieu d'un religieux silence, puis la Société chorale de Bayreuth entonna le chant funèbre de Weber, et le cortège se mit en marche vers la villa de Wagner, *Wahnfried*, où, selon la volonté que le maître avait exprimée depuis longtemps, devait se faire l'inhumation.

Les rues étaient ornées de fleurs. Les réverbères brûlaient sous des voiles de crêpe. Bien des yeux, dit le *Musikalisches Wochenblatt*, se mouillèrent de pleurs.

Le convoi s'arrêta à la grille de la villa, et le cercueil fut porté à bras au caveau, creusé derrière la maison, au milieu des bosquets. Des prières furent prononcées, conformément au rite protestant. Seuls, la famille et quelques amis intimes avaient accès autour de la tombe. Pas un discours ne fut prononcé. Tout le monde sentait qu'il était impossible d'exprimer les sentiments que ressentaient les spectateurs de cette scène solennelle.

Le lendemain, dans une assemblée présidée par Hans Richter, le célèbre chef d'orchestre, qui fut le bras droit de Wagner, les artistes prirent l'engagement de continuer à soutenir vaillamment l'œuvre du maître, à ne pas se laisser abattre par sa mort. On décida que *Parsifal* serait représenté, l'été prochain, comme *Todtenfeier*. On sait que Wagner avait déjà fait ses engagements pour donner, en public, une nouvelle audition de sa dernière œuvre, qui devait alterner avec *Lohengrin*. Voici, en effet, une lettre publiée par le *Guide musical*, écrite le mois dernier à Mme Materna, la grande artiste que nous avons applaudie récemment à Bruxelles :

Très chère enfant et amie bien aimée,

C'est fait ! Et cela devient sérieux. J'en suis aux invitations et je vous prie de vouloir reprendre le rôle de Kundry cette année. Malheureusement on ne m'accorde, cette fois, que le mois de juillet ; j'espère cependant, en comptant le temps nécessaire aux répétitions, pouvoir donner jusqu'au 30 juillet inclusivement douze représentations. Nous serons entre nous, à peu près tous les anciens. Arrangez tout, je vous prie, avec mes administrateurs, selon vos convenances. N'est-ce pas ?

M. Scaria vous a-t-il communiqué ce que je lui ai dernièrement écrit au sujet des récentes représentations des *Nibelungen* à Vienne ? La comtesse Dönhof m'a écrit tant de choses enthousiastes au sujet de votre interprétation de Brünnhilde, que j'en ai eu le cœur plein de bonheur. Mille fois merci pour votre grandiose et généreuse Walküre, qui est venue réaliser un vœu de toute ma vie. Dieu, quand je songe aux dernières journées de Kundry ! Au revoir, ma bien chère, ma bonne, ma meilleure amie ! Ma femme vous salue et les enfants, qui vous admirent, et moi je vous embrasse.

RICHARD WAGNER.

Venise, du Palais Vendramin, Canal Grande, 14 janvier 1883.

Parmi les innombrables couronnes envoyées de toutes les villes où Wagner comptait des amis ou des admirateurs, on remarquait surtout la couronne d'argent offerte par le théâtre de Cassel. Elle

portait cette citation de *Parsifal* : « Selig im Glauben! Selig in Liebe! » Mme Materna, l'éminente artiste à qui s'adressait le billet ci-dessus, avait envoyé, de Vienne, une couronne avec ces mots : « Au maître, à l'ami inoubliable. » Celle de M. Scaria portait : « Au meilleur, au plus noble des maîtres. Son élève reconnaissant, Emile Scaria. »

Nous avons annoncé, dans notre dernier numéro, que le Comité belge du patronat de Bayreuth avait, de son côté, pris l'initiative d'une manifestation de regret et d'admiration à la mémoire du grand compositeur. En deux jours, la souscription ouverte parmi les amis du maître avait produit sept cents francs. La couronne fut expédiée samedi soir et confiée aux soins de M. Angelo Neumann, qui se rendit d'Aix-la-Chapelle aux funérailles de Wagner avec M. Seidl, le chef d'orchestre. Elle se composait de violettes et de roses,—les fleurs de prédilection de l'auteur de *Parsifal*. Au centre, des branches de chêne et de laurier. Sur les rubans, une inscription indiquant sa provenance. Les fonds recueillis ayant dépassé les frais, le surplus a été adressé, avec la liste des souscripteurs, à M. Feustel, pour le fond des représentations de Bayreuth. M. Gevaert, directeur du Conservatoire, avait été l'un des premiers à envoyer au Comité le montant de sa souscription.

Voici cette liste :

MM. Emile Agniez, Brassin, M. et Mme Becquet, MM. Peter Benoit, Blauwaert, Mlle A. Boch, Mme Boudin, M. Buls, Mlle Bartels, M. et Mme Colyns, MM. Auguste et Joseph Dupont, De Wulff, De Deken, D'Aoust, Dommartin, Dubost, Eberstadt, Elkan, Ermel, Paul Errera, O. Friedrichs, J. Ganz, Gevaert, M. et Mme Huberti, MM. Henroz, Herx, Jeno Hubay, Jehin, Maurice Kufferath, G. Knopff, Mme Koenigswerther, MM. Lagasse, La Fontaine, Léon Lequime, Armand Libioulle, M. et Mme Lynen, M. Octave Maus, Mlle Müser, MM. Menzel, Mahillon, Mlle Minet, M. et Mme Edmond Picard, Mme F. Philippson, Mlle Pollux, Mlle Robbe, M. Paul Ruelens, Mme Schnitzler, MM. Stas, Franz et Joseph Servais, M. et Mme Ch. Tardieu, MM. E. Tardieu, Terlinden, Mme Van Cutsem, MM. Vandenboorn, Van Hassel, R. et E. Vauthier, Mme Van Soust de Borkenfeldt, M. A. Wauters, M. et Mme Zarembski.

MM. Fantin-Latour et J. Blanche, de Paris, se sont joints au Comité belge.

Toutes les couronnes ont été placées dans la salle du théâtre de Bayreuth, à l'exception de la couronne du roi de Bavière, qui a été déposée sur la tombe.

LA RENAISSANCE DE LA DENTELLE

Nous n'avons pas eu encore l'occasion de parler d'un art séduisant que nous pouvons revendiquer comme une des gloires de notre pays et en particulier de Bruxelles : l'art de la dentelle. Dans certaines villes, à Venise notamment, on a créé des ouvroirs dans lesquels sont respectées les traditions des écoles célèbres d'autrefois. Ces institutions modèles ont déjà produit de merveilleux résultats. Nous avons été à même de les apprécier personnellement l'été dernier, dans une exposition qui réunissait, à Venise, l'ensemble des créations d'art industriel de l'Italie. Nous pensons qu'on lira avec intérêt les renseignements donnés tout récemment à ce sujet par une revue anglaise.

A Venise revient l'honneur de l'invention des deux productions les plus parfaites, à savoir : du point coupé et du point de Venise en relief. Voici la légende de l'origine du point coupé : Au retour d'un voyage dans les mers méridionales, un jeune marin avait apporté à sa fiancée un bout de la plante marine connue sous le nom de filet de Syrène et appelée *Kalimedia opuntia* par Linné. Malgré ses soins touchants, la jeune fille aimante s'aperçut avec douleur que ce précieux don d'amour allait se briser et périr; elle résolut d'en garder au moins un souvenir en le copiant adroitement avec son aiguille et son fil, ce à quoi elle parvint à force d'efforts et de persévérance. C'est cette imitation gracieuse de la plante marine qui produisit le charmant travail que les rois et les empereurs devaient compter plus tard parmi leurs trésors les plus précieux. Mais la suprématie de Venise ne se borna pas seulement aux chefs-d'œuvre de la dentelle, elle s'étendit à toutes les autres branches de l'art. Au quinzième siècle elle apprit sa leçon et au seizième elle devint l'institutrice de l'Europe. Ses dentelles furent les plus estimées, ses patrons les plus nombreux, ses dessins les plus variés et les plus originaux. Aujourd'hui encore, on peut étudier ces derniers dans un ouvrage de Secare Veccello, neveu du Titien, conservé dans les archives du Palais Ducal, publié en 1591 et dédié à l'illustre dame Signora Viena Vendramin. La dentelle de Venise est citée comme cadeau ou achat dans la plupart des cours européennes, entre autres celles d'Angleterre, d'Allemagne et de France, et nous pourrions mentionner entre autres le manteau merveilleux d'Anne de France (1480), et le col d'un travail admirable ayant servi au couronnement du roi, col qui a coûté deux cent cinquante louis d'or et a pris deux années de travail, une liste interminable de dentelles inscrites dans les inventaires des dites cours.

C'est au dix-septième siècle que cet art atteignit son apogée, et en 1664, l'ambassadeur français nous informe dans son rapport que le total des exportations de dentelles de Venise s'est élevée cette année à 2,500,000 francs et a fait vivre non seulement la plupart des familles pauvres, mais encore tous les couvents établis dans la ville. Alors d'autres pays commencèrent à rivaliser avec l'Italie. Dirigées et aidées par le génie de Colbert, les ouvrières françaises imitèrent d'abord et parvinrent ensuite à presque égaler les Vénitiennes dans la perfection de leur travail. Pour atteindre son but, ce sage ministre fit venir quelques ouvrières habiles de Venise et les mit à la tête des ouvroirs français et c'est ainsi que les splendides dentelles du dix-septième et du dix-huitième siècles virent le jour. Cette industrie prospère encore aujourd'hui, et le point d'Alençon, la plus belle et la plus recherchée des dentelles françaises, n'est autre chose qu'une imitation directe, moins parfaite peut-être, du point de Venise connu sous le nom de Point-Burano qui lui vient d'une petite île des environs de Venise où cette dentelle se fait.

Pendant l'occupation autrichienne, les femmes de Burano cessèrent leur travail; la tradition se perdit et il est probable que nous n'aurions plus jamais entendu parler ni de point de Venise, ni de dentelle de Burano sans la charité et les efforts de la comtesse Adriana Marcello et de la princesse Giovanelli Chigi.

Ces deux dames résolurent de faire revivre cette belle industrie et ouvrirent une école de dentelles en 1872, sous le patronage spécial de la reine Marguerite, dont elles sont les dames d'honneur. Elles apprirent qu'une vieille femme, nommée Cencia Scarpagliola possédait quelques spécimens d'anciennes dentelles de Venise qu'elle avait faites dans sa jeunesse et la nommèrent directrice de l'ouvroir malgré son grand âge, vu qu'elle était la seule personne qui pût remplir ce poste : cette personne instruisit

plus de deux cents jeunes filles. Le travail le plus important qu'elles aient achevé jusqu'à ce jour se compose de la reproduction des dentelles du pape Clément XIII, Rezzonico, né à Venise en 1693.

La reine possède les originaux et, grâce à sa générosité, l'école a pu les copier. En deux ans, quinze femmes finirent la tâche. En 1876, on exposa à Paris une de leurs productions, à savoir : un morceau de dentelle, de trois mètres de long sur cinquante-cinq centimètres de large, évalué à six mille francs.

L'école, qui compte aujourd'hui trois cent vingt ouvrières, est divisée en sept sections et chaque jeune fille a sa spécialité; de cette manière, l'ouvrage est amené à un degré de perfection unique.

La première section emploie cinquante ouvrières qui font le tracé du patron avec du fil fort.

La seconde section a soixante ouvrières qui posent le fondement du point Burano.

La troisième section a vingt-cinq ouvrières qui font le point rond pour le point d'Alençon.

La quatrième section se compose de cent ouvrières qui font de la guipure simple ou de la guipure avec fleurs.

La cinquième section emploie quatre-vingts ouvrières qui joignent toutes les dentelles. Pour être admis à cette section, une jeune fille doit avoir appris l'art tout entier.

La sixième section emploie dix ouvrières qui ôtent les patrons quand la dentelle est achevée, la raccomodent si c'est nécessaire et la préparent pour la vente.

La septième section comprend toutes les femmes mariées desquelles on n'exige pas la même ponctualité et la même somme de travail que des jeunes filles. La première et la cinquième sections sont principalement consacrées au dessin.

Voici les points principaux que l'Ecole produit: point de Burano; point de Bruxelles ancien, point d'Alençon, point d'Argentan, point à l'aiguille, point levé, point levé en bas relief, point en haut relief, point d'Angleterre et guipures. Tous les dessins possibles sont exécutés et la finesse, la délicatesse et l'exécution de ces dentelles ne laissent rien à désirer.

Grâce au patronage des aimables philanthropes ci-dessus mentionnées, la renaissance de cette petite industrie de Burano est désormais un fait accompli.

LE CHEVAL DE BRONZE

Est-ce que l'audition de la tétralogie aurait amené sur le public bruxellois cet effet singulier que caractérisait un adversaire du wagnérisme en disant: « Cette musique, je ne puis pas la souffrir, mais elle m'a dégoûté de toutes les autres »?

Voici un opéra comique charmant, mené sur des rythmes gracieux, d'une mise en scène originale et très brillante, soutenu par un livret pittoresque, en un mot une œuvre reposante et caressante, facile à comprendre et laissant des impressions sérieuses, qui n'a eu qu'une demi-salle à la première représentation, et qui dès à présent est délaissé.

C'est vraiment inexplicable, si ce n'est pas un caprice de mode. Quand donc le public comprendra-t-il que l'art est essentiellement éclectique, fluctuant, ami de la variété et des contrastes, admirant les grandes choses, mais se laissant volontiers séduire par celles qui ne sont que jolies, selon les moments, les dispositions, les besoins de cette nature humaine ondoyante qui ment à elle-même et se contraint quand elle prétend se concentrer dans une formule unique?

Injustice de plus, l'exécution du *Cheval de Bronze* a été très intéressante. Pour ne parler que des interprètes féminins, Mme Lonati, tantôt dans son rôle de chinoise, tantôt sous son gentil costume de chinois, s'est fait accueillir avec une faveur marquée. Mlle Angèle Legault plaît décidément beaucoup au public par sa physionomie gracieuse et sa voix agréable et sûre. C'est une des meilleures artistes que nous ayons eues pour l'emploi qu'elle occupe.

CONCERT DE BIENFAISANCE

Dans un concert donné vendredi au théâtre du Parc, au bénéfice de la Crèche du Béguinage, on a entendu M. Heuschling, notre compatriote qui est arrivé rapidement à se faire un nom à Paris. M. Heuschling a chanté d'une voix superbe l'une des belles inspirations de Schumann : *J'ai pardonné*, une romance de Godard, un air de *Joseph*, et, pour finir, il a servi de partenaire à Mlle Mary Lemmens dans le duo de *Don Juan*. M. Heuschling est peu connu encore à Bruxelles. Il mérite d'être classé au premier rang et nous comptons bien qu'on lui donnera l'occasion d'y atteindre. On avait, au début du concert, réclamé l'indulgence pour Mlle Lemmens, qui a néanmoins chanté avec pureté et avec goût l'air du *Barbier de Séville*. Une jeune pianiste, qui aborde audacieusement les difficultés et se tire d'affaire à son honneur, Mlle Eugénie Dratz, et M. Uttini, un..... comment dire? *monologiste* amateur, prêtaient leur concours à cette soirée de bienfaisance. M. Uttini, nous l'avions entendu dernièrement à la Monnaie. Malgré un léger accent étranger, il dit les vers correctement, simplement, avec émotion.

Pour la partie dramatique, un petit drame en un acte de Theuriet, et une pochade de Verconsin intitulée : *Une nuit au Faulhorn*, ont tour à tour mouillé les mouchoirs et excité dans la salle de bons éclats de rire. M. Culliford a révélé de véritables aptitudes de comédien, surtout dans le personnage de l'anglais Georges Paddington, — l'anglais classique des vaudevilles qui prononce *miousique* et : *je aimé vô*. Mlle Miette, que nous avons entendu au Conservatoire, a gentiment joué un rôle de jeune mariée et plus gentiment encore chanté une petite romance qui a été très applaudie. MM. Uttini, déjà nommé, G. Weiler et F. Dubois se sont acquittés de leur tâche en conscience.

CHRONIQUE JUDICIAIRE DES ARTS

Tableau. — Authenticité. — Qualité essentielle. — Vices cachés.

Quand l'authenticité d'un tableau a été garantie par le vendeur, cette authenticité constitue-t-elle une qualité essentielle de l'objet vendu et dès lors la vente doit-elle être annulée si la désignation est fausse? Cette question, qui intéresse vivement le monde artiste, a été résolue récemment par le tribinal de commerce de Bruxelles, qui s'est prononcé pour l'affirmative. Il a décidé, en outre, qu'il ne faut pas, dans ce cas, appliquer les principes de la garantie des vices cachés et que par conséquent

le délai qui s'est écoulé entre la vente et l'intentement de l'action ne doit pas être pris en considération.

Voici le jugement, qui vise une espèce qui se présente fréquemment :

« Attendu qu'en vendant au demandeur le tableau signé B.-C. Koekoek 1830, représentant un paysage, le défendeur a garanti son authenticité, s'engageant à le reprendre immédiatement contre paiement en espèces de douze cents francs si l'authenticité en était contestée ;

« Attendu que la vente d'un tableau avec la désignation du peintre, garantie par le vendeur, doit être annulée si cette désignation se trouve être fausse, car l'identité de l'artiste auquel le tableau est attribué forme la qualité essentielle de l'objet du contrat de l'erreur porte ainsi sur la substance même de la chose ;

« Il n'y a pas seulement erreur, il y a inexécution de l'engagement dans le chef du vendeur ;

« Attendu qu'il ne s'agit pas de vices cachés de la chose vendue ;

« Attendu que le défendeur ne peut exciper ni de la date à laquelle la vente a eu lieu ni de l'absence d'un terme fixé pour l'examen de l'authenticité du tableau ;

« Attendu qu'il s'agit donc de faire élucider le point de savoir si le tableau est une œuvre originale ;

« *Par ces motifs*, le tribunal, déboutant les parties de toutes fins et conclusions contraires, nomme à l'effet de procéder à l'expertise du tableaux litigieux M. Leroy fils, rue des Drapiers, lequel, après serment prêté entre les mains de M. le président de ce siège, donnera son avis sur le point de savoir si le tableau représentant un paysage, signé B.-C. Koekoek, 1830, constitue une œuvre originale due au pinceau de ce peintre ;

« Pour le rapport de l'expert produit et les parties entendues être statué comme de droit ;

« Réserve les dépens. (Du 19 décembre 1882).

Petite chronique

Le troisième concert du Conservatoire aura lieu aujourd'hui dimanche, à 1 1/2 heure. On y exécutera l'*Iphigénie en Tauride*, de Gluck, avec Mlle Marie Battu dans le rôle d'Iphigénie ; MM. Heuschling et Goffoel dans ceux d'Oreste et de Pylade, et M. Fontaine dans celui de Thoas. Le rôle du Scythe sera chanté par M. Thys et ceux des deux grandes prêtresses par Mmes Cornélis-Servais et Mahieux.

Voici le programme du 3e concert populaire qui aura lieu le 11 mars.

1. *Symphonie funèbre*, G. Huberti (première exécution).
2. *Schicksalslied* (Chant du destin) de Brahms, pour chœurs et orchestre (première exécution).
3. *Les Erynnies*, J. Massenet, pour chœur et orchestre.

Entre les deux premières œuvres il y aura sans doute encore un air classique chanté par Mlle de St-Moulin, élève de Chiaromonte.

M. Eugène Smits vient d'ouvrir au Palais des Beaux-Arts une exposition intime réunissant une cinquantaine de ses dernières œuvres. Nous parlerons dimanche prochain de cette collection de choix qui renferme quelques jolies toiles de l'auteur de *l'Allégorie* exposée au dernier Salon de Bruxelles : « Le bonheur est une belle jeune femme qui vous envoie un baiser en passant ; le malheur est une vieille, ridée et renfrognée, qui s'assied à votre chevet. » L'exposition sera ouverte tous les jours, de 10 à 4 heures, jusqu'au 15 mars.

Nous aurons la bonne fortune d'entendre Mlle Legault, la charmante artiste du théâtre du Vaudeville, dans le rôle de *Tête de Linotte* qu'elle a créé à Paris et dans lequel elle a remporté d'éclatants succès. M. Candeilh l'a engagée pour quelques représentations, en attendant la première de *Monsieur le Ministre*, la comédie de Claretie. Mlle Legault jouera demain soir, lundi, pour la première fois, au théâtre du Parc. On sait que la jeune artiste est la sœur de Mlle Angèle Legault du théâtre de la Monnaie, que le public a applaudie dans l'*Eclair*, dans la *Fête au village voisin*, dans le *Cheval de bronze*, etc.

Le théâtre des Galeries a repris la *Mascotte*, dans lequel M. Bouvet obtient chaque soir un joli succès.

Au théâtre Molière, le *Roman parisien* continue à tenir l'affiche et à faire encaisser à M. Bouffard de fort belles recettes.

A l'Alcazar, tous les soirs le *Cœur et la Main*, avec Mme Vaillant-Couturier.

Concours de littérature de 1883 (onzième année).

I. — *Un Drame ou une Comédie en vers :* 1er prix, médaille d'or ; 2e prix, médaille de vermeil ; 3e prix, médaille d'argent.

II. — *Nouvelle ou Roman en prose.* Aucune limite n'est imposée aux auteurs quand à la longueur de leurs œuvres. 1er prix, médaille d'or ; 2e prix, médaille de vermeil ; 3e prix, médaille d'argent.

Les auteurs qui concourront pour l'une de ces deux catégories devront l'indiquer en tête de leurs œuvres.

Composition du jury : Mme Deros (Violette) ; MM. A. Bonjean, avocat, vice-président du *Caveau Verviétois* ; J. Cardols, professeur ; E. Harroy, directeur de l'école normale ; Eug. Novent, président de l'*Œuvre des soirées populaires*.

S'adresser, pour recevoir le programme avec les conditions du concours, à M. Eug. Novent, président de l'*Œuvre des soirées populaires*, 40, rue de la Colline, Verviers.

La cinquième exposition internationale et triennale des Beaux-Arts, organisée à Namur par le *Cercle artistique et littéraire*, avec le généreux concours du Gouvernement, de la province et de l'administration communale, s'ouvrira le 24 juin 1883.

Tous les artistes belges et étrangers sont invités à y prendre part.

Les nombreuses acquisitions réalisées précédemment, et notamment celles faites par la ville de Namur pour le musée en formation, ont donné à ces expositions une importance qu'il importe de signaler à tous les artistes.

La clôture étant fixée au 22 juillet, les œuvres ayant figuré au Salon namurois pourront, le cas échéant, être adressées en temps utile à l'exposition de Gand.

Les autres dispositions réglementaires seront prochainement portées à la connaissance des intéressés.

Pour tous renseignements, s'adresser à M. J. Trepagne, secrétaire de l'exposition des Beaux-Arts, à Namur.

Viennent d'éclore deux nouvelles revues, auxquelles nous adressons un salut confraternel et nos vœux de bonne réussite. L'un est la *Revue contemporaine*, qui paraît tous les mois en une livraison de 16 pages in-8°, et s'occupe de littérature, de musique, de sciences et d'histoire. Prix d'abonnement : 3 fr. par an pour la Belgique, fr. 3-50 pour l'étranger.

L'autre est la *Revue artistique* transformée, qui se transporte d'Anvers à Bruxelles. Elle est éditée par Ch. Rozez et paraît tous les quinze jours. La première livraison contient des articles de Fr. Mahutte, A. Giraud, M. Kufferath, M. Vauthier, etc. Prix d'abonnement : 15 fr. par an pour la Belgique, 17 fr. pour l'union postale.

Le n° d'hier de la *Vie moderne* contient en supplément, un grand

dessin de Robert Mols, représentant le palais Vendramini-Calergi où est mort Richard Wagner le 13 de ce mois. Une notice biographique de Victor Wilder et un portrait dessiné par Renoir, d'après le portrait à l'huile qu'il fit à Palerme l'an dernier, y sont joints. Cette livraison contient, en outre, le portrait du prince de Joinville, un dessin de Lorin représentant Maurice Rollinat au piano, un fusain de Mme Alfred Werlé, une composition de Renouard, etc.

Une exposition internationale, à laquelle ne seront admis que les objets artistiques et les produits industriels de provenance étrangère, s'ouvrira à Boston, au mois de septembre prochain. Les exposants auront à supporter les frais de transport, d'emplacement et d'assurance; les dépenses résultant de l'installation et de la surveillance des objets resteront à la charge de la commission d'organisation. Les demandes d'admission devront être adressées, avant le 15 mai, à M. C.-B. Norton, secretary of the American Exhibition of foreign arts, products and manufactures, Boston, Massachussets, United States.

Sommaire de la livraison de janvier 1883 de la *Revue des Arts décoratifs*. Paris, A. Quantin, 7, rue Saint-Benoît.

Texte : Les maîtres de l'industrie française : F.-D. Froment-Meurice *(fin)*, par Ph. Burty. — Souvenirs d'un directeur des Beaux-Arts : Décoration du Palais de la Légion d'honneur, par Ph. de Chennevières. — Les ustensiles de cuisine, par P. Rioux de Maillou. — Chronique : nécrologie, tablettes de collectionneur, par V. Ch.

Planches hors texte : Décoration des palais : panneaux des appartements du château de Blois. — Surtout de table exécuté par M. Froment-Meurice pour le duc de Luynes ; eau-forte de Ch. Courtry. — Céramique (XIXe siècle) : I. Plats en faïence ; II. Vases en faïence, exécutés par M. Deck.

Gravures dans le texte : Encadrements de pages composés pour la *Revue des Arts décoratifs*, par MM. H. Poterlet, L. Libonis et Ch. David. — Bracelet et candélabre, par Froment-Meurice. — Dessins originaux de MM. J.-P. Laurens, Sirouy, Maillot, Libonis, d'après les décorations murales du Palais de la Légion d'honneur. — Instruments de cuisine dans l'antiquité. — Console Louis XIV, acquise par le Musée des Arts décoratifs (*Vente Pecquereau*).

L'Exposition annuelle de l'*Union des femmes peintres et sculpteurs* a ouvert ses portes jeudi au Palais de l'Industrie, à Paris.

Le congrès artistique de Rome vient de terminer ses travaux. Il a adopté finalement la résolution suivante :

« Le congrès décide qu'une exposition internationale sera tenue à Rome tous les quatre ans et que des expositions nationales auront lieu tous les trois ans, dans l'une des autres villes de l'Italie. »

DIETRICH & Cie

23A, RUE ROYALE, BRUXELLES

Gravures, Aquarelles, Tableaux, Modèles et dessins, etc.

PORTRAIT DE RICHARD WAGNER

EAU-FORTE ORIGINALE

PAR

Hubert HERKOMER

Epreuve d'artiste	fr.	100 »
Id. avec autographe	»	40 »
Id. avec la lettre	»	20 »
Id. id. montée	»	25 »

DAXBEK

35, RUE DE L'HOPITAL, 35

GRAVURE HÉRALDIQUE, ARTISTIQUE ET COMMERCIALE

MONOGRAMMES

TIMBRES HUMIDES EN CUIVRE ET EN CAOUTCHOUC

Plaques, Médailles.

Spécialite de Bijoux artistiques niellés, 1er choix

BIJOUX D'OCCASION ET RÉPARATIONS

Orfévrerie.

PIANOS

VENTE
ÉCHANGE
LOCATION

BRUXELLES
rue Thérésienne, 6

GUNTHER

Paris 1867, 1878, 1er prix. — Sidney, seul 1er et 2e prix

MUSIQUE.

R. BERTRAM

10, RUE SAINT-JEAN, BRUXELLES

(Ancienne maison Meynne).

ABONNEMENT A LA LECTURE DES PARTITIONS

VERLEYSEN-NYSSENS

A LA PORTE CHINOISE

88, RUE ROYALE, BRUXELLES, 88

IMPORTATION DIRECTE DE LA CHINE ET DU JAPON

Objets d'art, porcelaines, bronzes, laques, soieries, papiers, etc. — Grand choix de meubles en laque et bois de fer, paravents, écrans.

SPÉCIALITÉ DE THÉ DE CHINE

Exposition permanente — Entrée libre.

COMPAGNIE DES BRONZES

BRONZES D'ART ET D'AMEUBLEMENT

APPAREILS D'ÉCLAIRAGE

BRONZE MONUMENTAL

Direction et Magasins : Rue d'Assaut, 22, Bruxelles.
Ateliers et Fonderie : Rue Ransfort, 27, Molenbeek (Bruxelles).

ADÈLE DESWARTE

23, RUE DE LA VIOLETTE

BRUXELLES.

Dépôt à ANVERS, 15, rue Léopold.

VERNIS ET COULEURS
POUR TOUS GENRES DE PEINTURES.

TOILES, PANNEAUX, CHASSIS,
MANNEQUINS, CHEVALETS, ETC.

BROSSES ET PINCEAUX,
CRAYONS, BOITES A COMPAS, FUSAINS, MODELES DE DESSIN.

RENTOILAGE, PARQUETAGE,
EMBALLAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX.

COULEURS
ET PAPIERS POUR AQUARELLES
ARTICLES POUR EAU-FORTE, PEINTURE SUR PORCELAINE.

BOITES, PARASOLS, CHAISES,
Meubles d'atelier anciens et modernes

PLANCHES A DESSINER, TÉS,
ÉQUERRES ET COURBES.

COTONS DE TOUTE LARGEUR
DEPUIS 1 MÈTRE JUSQUE 8 MÈTRES.

Représentation de la Maison BINANT de Paris pour les toiles Gobelins (imitation)

NOTA. — La maison dispose de vingt ateliers pour artistes. Impasse de la Violette, 4.

SOCIÉTÉ ANONYME

DE

L'HOTEL DES VENTES

DE BRUXELLES

RUE DU BORGVAL, 15 — BOULEVARD ANSPACH, 71 — RUE JULES VAN PRAET, 16

BULLETIN HEBDOMADAIRE SPÉCIAL

Lundi 26 Février 1883,

A 1 HEURE DE RELEVÉE ET JOURS SUIVANTS, CHAQUE JOUR A LA MÊME HEURE.

Salles nos 4 et 5 1er étage. — Vente publique, pour cause de cessation de commerce, **d'étoffes, soieries, peluches, lainages, cachemires,** etc.

Mardi 27 Février

A 2 HEURES DE RELEVÉE.

Cour vitrée. — Vente publique de nombreux **Meubles,** propres à tous usages.

Mercredi 28 Février

A 2 HEURES DE RELEVÉE.

Salle n° 2, rez-de-chaussée. — Vente publique pour cause de décès d'un **Mobilier complet,** consistant en plusieurs magnifiques garnitures de salon, deux chambres à coucher, meubles de salle à manger, chevalets et accessoires d'atelier de peintre, tableaux, antiquités, piano par Vogelsang, violons par Willaume.

Exposition la veille de la vente. (Voir détail aux affiches).

Jeudi 1er Mars

A 2 HEURES DE RELEVÉE

Cour vitrée. — Vente publique de **Fleurs, plantes et arbres divers,** sous la direction de M. Van Riet, horticulteur.

Vendredi 2 Mars

A 2 HEURES DE RELEVÉE.

Salle n° 2, rez-de-chaussée. — Vente publique de nombreux **Meubles en chêne,** faïences, porcelaines, objets divers.

Samedi 3 Mars

A 2 HEURES DE RELEVÉE

Cour vitrée. — Vente publique de **Meubles,** propres à tous usages.

Prochainement

vente publique, pour cause de départ, d'un magnifique **Mobilier complet,** ayant garni un hôtel de maître.

Bruxelles. — Imp. FÉLIX CALLEWAERT père, rue de l'Industrie, 26.

TROISIÈME ANNÉE. — N° 9. LE NUMERO : 25 CENTIMES. DIMANCHE 4 MARS 1883.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00 ; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES** : On traite à forfait.

Adresser les demandes d'abonnement et toutes les communications à
L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 26, Bruxelles.**

SOMMAIRE

L'ÉVOLUTION CONTEMPORAINE DE L'ART. *A propos des* Flamandes, *poésies par Emile Verhaeren.* — IPHIGÉNIE EN TAURIDE. *Troisième concert du Conservatoire.* — LE PLAFOND DE JOSEPH STALLAERT AU MUSÉE DE PEINTURE DE BRUXELLES. — EXPOSITION D'EUGÈNE SMITS. — MANIFESTATIONS WAGNÉRIENNES. — PETITE CHRONIQUE.

L'EVOLUTION CONTEMPORAINE DE L'ART

A propos des **Flamandes**, *poesies par* EMILE VERHAEREN

L'Art, dans ses développements historiques, a une logique et une unité admirables. Jamais, il est vrai, il ne se répète, et quand on tente de lui faire reproduire une de ses expressions éteintes, il semble que ce soit un cadavre qu'on galvanise. Mais lorsque, après une de ces évolutions complètes qui débutent par des essais maladroits ou informes, qui continuent par des transformations hésitantes, qui éclatent enfin dans des manifestations surhumaines, et s'éteignent peu à peu au milieu des œuvres compliquées de la décadence, il reprend tout à coup vie pour recommencer un cycle où s'affirme une de ses variétés nouvelles, les mêmes lois président à son incubation, à son éclosion, à son développement et à sa décrépitude.

Il faut s'habituer à ces retours aussi marqués d'avance que celui des saisons. Seulement il semble, tant la diversité des expressions et des écoles artistiques est grande, que l'humanité est chaque fois transportée sous un climat nouveau. Quelle aberration que de s'attarder alors à louer le passé pour en faire la règle du mouvement contemporain ! Qu'on admire les chefs-d'œuvre définitivement admis dans les panthéons, c'est bien. Mais qu'on les propose à l'imitation des races vivantes, c'est fausser leurs instincts et leurs aptitudes. Dans aucun de ses domaines, on ne recommence l'histoire, et plus que le reste peut-être, l'art résiste à ces restitutions.

Avec ce siècle a débuté dans tout l'occident de l'Europe une évolution artistique aussi différente de celle qui l'avait précédée que la renaissance de l'antiquité classique. Certes, elle s'est attardée d'abord dans l'imitation des belles œuvres léguées par le passé. Son admiration pour celles-ci, son peu de confiance en soi-même, l'avaient engagée au début dans une voie stérile. Mais peu à peu, sentant qu'elle mentait aux tendances de l'humanité nouvelle, elle s'est violemment jetée dans le romantisme, et après ce premier acte qui lui a rendu son independance, elle a rapidement abouti à une école puissante, émue et pénétrante, le réalisme L'art s'est plongé avec délices dans l'existence contemporaine, n'a plus voulu qu'elle, a bafoué la métaphysique classique, l'ivresse romantique, et ne voulant plus vivre que de la

vie de son temps, a demandé à ce qui l'entourait immédiatement ses inspirations et ses triomphes. A grands coups d'aile il est revenu aux horizons de sa mission véritable, qui est d'interpréter le présent en faisant jaillir tout ce qu'il contient de grand, de douloureux, d'émouvant, de poétique.

C'est la France qui, la première, a détourné vers ces régions fécondes le grand courant des efforts artistiques. Dans les lettres, dans la peinture, dans la sculpture, elle y a ramené toutes les préoccupations contemporaines. Dans la musique seule elle a trouvé son maître ailleurs.

A côté d'elle, un peu derrière elle, a marché la Belgique.

Dès avant 1830, chez nous, cette grande migration des idées vers les contrées inconnues s'annonçait. Peintres, écrivains, statuaires avaient la vague conscience qu'ils perdaient leur temps à chercher des modèles dans un passé inimitable. Ils suivaient encore les traditions académiques, mais avec de sourdes révoltes. L'esprit révolutionnaire éveillé par les luttes pour notre indépendance, se répandit dans le monde artistique comme une marée qui franchit les digues. En quelques années le romantisme fut triomphant. Dans les livres et sur les toiles il épancha ses débauches d'imagination, enfantées par des esprits qui ne sentaient encore que le prix de la liberté intellectuelle reconquise et jouissaient en eux-mêmes du bonheur de se sentir enfin dégagés de toute entrave.

Mais bientôt la réalité ambiante reprit ses droits et fit sentir son inéluctable domination. On sortit des rêves pour revenir à la nature. On pensa moins, on regarda davantage, et le milieu apparut avec ses séductions et ses sortilèges qui finissent par avoir raison de toute âme humaine. L'art reprit sa vérité et, sous l'étreinte constante et tragique de l'existence, redevint profond et poignant.

Nous en sommes là, mais aux premières heures seulement de cette phase définitive. A peine quelques artistes d'élite, devançant le temps, sont-ils en possession de tout ce qui l'exprime. Dans la masse, on cherche encore les formules et les instruments. Comme dans un vaisseau qui part avant l'arrimage terminé, il y a des rumeurs, des désordres, des conflits, en attendant le calme, la sécurité et la force d'une navigation à pleines voiles vers le but du voyage.

Quand on s'attache plus particulièrement au mouvement littéraire, on est frappé du parallélisme parfait qu'il a eu avec le mouvement dans les autres arts. C'est ici que cette unité historique que nous signalions au début se marque avec une intensité singulière. Dans ces derniers temps il y a eu comme une effervescence de jeune littérature, bourdonnante, audacieuse, portant partout ses essaims et, comme les guêpes, ne ménageant pas de ses dards ceux qu'elle rencontrait sur sa route. Il faut ne pas connaître la logique des évolutions psychiques pour ne pas voir dans cet étonnant éveil le point de départ d'un phénomène qui n'est qu'une des courbes de la spirale générale et qui, après avoir produit son utilité dans l'ensemble, se continuera en se perdant dans une courbe nouvelle.

Quelle est cette utilité, voilà le point qui préoccupe et que nous voudrions mettre en lumière. Nous guiderions ainsi les critiques appelés à juger ces œuvres nouvelles, et les écrivains eux-mêmes qui, au milieu de l'ivresse des chants imprévus qui sortent spontanément de leurs âmes, attribuent à ce qu'ils font une importance qui dépasse ce qu'ils valent.

Notre littérature avait beaucoup tâtonné depuis trente ans. Elle ne se risquait pas. Nous avions plus de penseurs que d'écrivains. Quand on touchait à la plume, la forme, la langue étaient pauvres et contraintes. Dans l'éloquence aussi, la parole était monotone et lourde. L'instrument, le métier manquaient. L'idée, quelque profonde ou haute qu'elle fût, restait prisonnière, ou ne sortait des cerveaux que vêtue de haillons. Nous étions rangés parmi les peuples méditatifs.

C'est contre cette pénurie des mots, contre cette misère de la forme, que s'est élevée l'insurrection bruyante qui se déchaîne au jour présent dans les lettres et que mènent avec une frénésie juvénile cette horde de nouveaux venus qui épouvantent et irritent leurs aînés. Ils veulent conquérir cette richesse de langage, cette variété, cette habile appropriation des termes sans lesquelles une littérature balbutie. Et à l'abondance des mots, ils veulent ajouter celle des formes, des rythmes, des tours, des cadences, toutes les ressources du métier, toutes les virtuosités. Ils opposent la dislocation, l'élasticité, la désarticulation de leurs plumes aux rigidités de leurs devanciers, à leurs gaucheries, à leurs disgracieuses allures, et fiers des ressources inépuisables qu'ils imaginent dans leur délire de nouveauté, ils sont impitoyables, et parfois injustes, pour la sobriété puritaine qui régnait avant eux.

Applaudissons à ces fantasies brillantes. Elles vont nous doter de ce qui nous manquait. Le culte de la forme en recevra un extraordinaire avancement. Les exagérations mêmes, les enthousiasmes fous pour des niaiseries, les admirations par lesquelles les néophytes, à défaut d'un public qui doute encore, s'encensent au point de disparaître dans les nuages qu'ils font monter en leur honneur, serviront le but qu'ils considèrent comme le terme même de l'art, alors qu'en vérité il n'en est qu'une face. Grâce à leur vaillante campagne, nous saurons sans doute bientôt écrire avec la souplesse, la fécondité, l'originalité et la justesse de l'art nouveau.

C'est à celà, croyons-nous, que doit se réduire leur rôle actuel et que doit prétendre leur gloire. Naïvement ils vont au delà et se croient en possession définitive des sommets. Ils se trompent. Leurs écrits que nous voyons avec joie éclore, que nous suivons d'une pensée attentive, s'ils brillent par une forme extérieure d'une variété merveilleuse, sont faibles par la pensée qui presque toujours s'arrête à des puérilités. Ce qu'ils travaillent et cisèlent avec une patience et une habileté admirables, se sont des colifichets. Ils ne comprennent pas encore la vraie vie des êtres et des choses. Ils n'ont pas le sens de sa simplicité puissante. Ils ne nous parlent presque toujours que de situations forcées, cherchées, tourmentées, par cela même difficiles à comprendre, trop éloignées de nos joies ou de nos misères courantes pour que nous puissions nous y intéresser. Et c'est surtout dans leur poésie que ces défauts sont saillants.

Si telle est la place qu'ils sont venus occuper dans l'évolution historique de l'art contemporain, absolument comme un régiment vient se ranger à son ordre de bataille, à eux de savoir s'ils veulent borner à cela leur mission dans notre littérature nationale. Tous ils sont jeunes, ardents, batailleurs, prêts, semble-t-il, à tous les rôles Ils combattent maintenant pour la forme. Tant mieux, et s'ils nous la donnent, nous leur en serons reconnaissants. Mais avec l'avenir qui s'ouvre largement devant leur jeunesse, ils peuvent aspirer à plus. Avec leur main qui s'assouplit, leur pensée peut mûrir. Le métier dompté, ils peuvent songer à l'idée. Ils seront bons ouvriers, nul n'en peut plus douter. Ils ont le temps de devenir des penseurs. Et si alors ils unissent l'un de ses dons à l'autre, ils auront atteint le plein dans leur art. S'ils se confinent, au contraire dans les préoccupations exclusives du costume littéraire, d'autres viendront après eux qui, s'emparant de ce qu'ils ont et y ajoutant ce qui leur manque, seront les maîtres véritables.

Toutes ces réflexions surgissaient dans notre esprit, en lisant *les Flamandes*, d'Emile Verhaeren, un des plus robustes de cette cohorte. Moins que les autres peut-être, il s'amuse à caresser les contours en dédaignant l'ossature et l'anatomie du sujet. On sent en lui une sève qui tôt ou tard gonflera autre chose que des préoccupations de forme. Il a un sous-sol où l'on pressent les germes. A la surface pour le moment fermente une écume aux riches couleurs, charriant dans ses bouillons parfois d'étranges choses, brutalement obscènes, sciemment malpropres, pareils à des jurons dont un soudard ponctuerait ses paroles afin d'affirmer son absolu dédain des convenances reçues. C'est le cri de révolte d'une jeune tête fière de se sentir libre et aimant à le démontrer. Le goût, cette substance de l'art, réfrènera inévitablement ces écarts où se marque la force du tempérament. Ne nous plaignons jamais de trop d'exubérance chez les jeunes. D'un cœur passionné on fait tout, même un sage. *Amo in adolescente quod resecari possit.*

Les Flamandes se lisent avec intérêt d'un bout à l'autre. Pas une des pièces qui, venant d'un poète qui commence, n'ait une réelle valeur et ne donne les plus sérieuses espérances. Les défauts sont visibles, assurément. Ce n'est pas à un point de vue absolu qu'il faut apprécier pareille œuvre. S'agit-il oui ou non d'un jeune écrivain qui se lève? Cette aurore au milieu des nues qui la ternissent encore suscite-t-elle le sentiment d'un brillant avenir? Oui, assurément. Et bien, c'est assez. Saluons sa venue et réjouissons-nous.

Qu'importe après cela que dans ces morceaux, déroulant leur guirlande aux âpres parfums, aux lourdes fleurs, on trouve la répétition de motifs revenant comme dans les drames de Wagner, sans le même intérêt, il est vrai : motif du rut, motif de la graisse, motif des têtons, motif du coup de soleil, motif du mâle, oui du mâle, du terrible mâle, enfoncé comme un clou par Camille Lemonnier dans le cerveau de toute la bande qui marche les yeux fixés sur sa rousse crinière comme sur une torche? Tout cela n'est que passager. Qu'importent ces manies de parler à tout propos de luxure voulue, de bestialité cherchée, de similitudes forcées entre l'homme et l'animal? Tout cela n'est que transitoire.

Oui, au milieu de ce bric-à-brac violent et tapageur, confondant le vacarme avec la force, l'insolence du mot canaille avec le mépris du préjugé, il y a de temps à autre une pièce qui semble annoncer la manière définitive à laquelle le jeune poète s'arrêtera quand son talent sera parvenu à la maturité. Non pas celles où, confondant la vie flamande d'autrefois, plantureuse, grasse, bruyante et toute en dehors, avec la vie flamande de notre époque, grave, tranquille, froide et concentrée, il semble croire que pour peindre les intérieurs d'aujourd'hui Henri de Braekeleer aurait tort contre Jordaens ou Jean Steen; mais ces vers où, entraîné par la domination de la réalité ambiante, il décrit les choses comme elles sont, comme on les voit sur cette terre natale qui nous tient tous. même nos poètes, par les pieds et par la tête. Voici, par exemple, *la Vachère* qui, d'un pinceau rapide met devant nos yeux les vergers de la Flandre. O souvenirs rustiques, ô souvenirs lointains!

Le mouchoir sur la nuque et la jupe lâchée,
Dès l'aube, elle est venue au pacage, de loin;
Mais sommeillante encore, elle s'est recouchée,
Là, sous les arbres, dans un coin.
Aussitôt elle dort, bouche ouverte et ronflante;
Le gazon monte autour du front et des pieds nus;
Les bras sont repliés de façon nonchalante,
Et les mouches rôdent dessus.

Les insectes de l'herbe, amis de chaleur douce
Et de sol attiédi, s'en viennent, à vol lent,
Se blottir, par essaims, sous la couche de mousse,
Qu'elle réchauffe en s'étalant.

Quelquefois, elle fait un geste gauche, à vide,
Effarouche autour d'elle un murmure ameuté
D'abeilles ; mais bientôt, de somme encore avide,
Se tourne de l'autre côté.

Le pacage où pousse en tas la floraison belle,
Encadre la dormeuse à souhait : comme en lui,
La pesante lenteur des bœufs s'incarne en elle
Et leur paix lourde en son œil luit.

La force, bossuant de nœuds le tronc des chênes,
Avec le sang éclate en son corps tout entier;
Ses cheveux sont plus blonds que l'orge dans les plaines
Et les sables dans le sentier.

Ses mains sont de rougeur crue et rèche ; la sève,
Qui roule à flots de feu dans ses membres hâlés,
Bat sa gorge, la gonfle, et, lente, la soulève
Comme les vents lèvent les blés.

Midi d'un baiser d'or la surprend sous les saules,
Et toujours le sommeil s'alourdit sur ses yeux,
Tandis que des rameaux flottent sur ses épaules
Et se mêlent à ses cheveux.

IPHIGÉNIE EN TAURIDE.

3e concert du Conservatoire.

Elles vivent d'une éternelle jeunesse les œuvres qui puisent leurs inspirations dans le cœur de l'homme. Le temps, qui balaie les ouvrages nés de la mode du jour, — car la mode sévit même dans les arts, — les respecte. Le cri de l'âme n'a point changé, qu'il soit gémissement, imprécation, chant d'amour ou parole de haine. Le musicien qui en a trouvé l'exacte notation, le poète qui l'a perçu et fidèlement exprimé, l'artiste qui l'a triomphalement figé sur la toile ou dans le marbre ont fait œuvre durable. Dans l'évolution des choses, le sentiment qu'ils font vibrer résiste aux bouleversements des idées, aux transformations des mœurs, aux revirements du goût.

Que reste-t-il des productions de Piccini, qu'osèrent opposer aux créations de l'auteur d'*Alceste* ceux qui ne comprirent pas la vérité de ces principes? Au contraire, l'œuvre de Gluck reste debout. Cent ans après son éclosion, elle apparaît dans l'éclat de sa lumineuse inspiration. Malgré l'insuffisance des moyens d'expression, elle vit, pleure, gronde, palpite; elle émeut et secoue comme s'il s'agissait d'un ouvrage né d'hier; le tumulte des passions qu'elle met en mouvement trouve un écho dans le cœur de nos contemporains.

C'est qu'au lieu de se borner à tisser ses partitions de formes musicales et de tournures mélodiques qui, en se généralisant, finissent par lasser et meurent avec la génération qui les a vu naître, Gluck a fouillé le cœur humain pour en noter les palpitations. Chacun est frappé d'y voir un reflet fidèle des sensations qu'il éprouve, quoique la pompe un peu monotone du style enveloppe d'un vêtement uniforme de gravité les personnages de l'œuvre. Mais ici, la solennité ne messied pas. Les sujets traités, empruntés tous à la mythologie de la Grèce, comportent ce style, si bien que ce qui n'est, sans doute, que l'influence de l'époque et du milieu paraît avoir été introduit avec intention par le compositeur. Les graves récitatifs, les lentes déclamations, les imposants dialogues sont traités avec tant de noblesse et d'élévation que le public se hausse au diapason voulu, sans trop remarquer ce qu'ils renferment d'emphase.

Sous cette forme pompeuse, que de vérité d'expression, que d'accents justes, quel monde de sentiments saisis au vol et fixés, à jamais, par une intonation, par une modulation, par un enchaînement d'accords !

Car la mélodie proprement dite, l'air à l'italienne avec ritournelle n'existe pas plus dans l'œuvre de Gluck qu'elle ne se trouve dans les partitions de Wagner. Il est même assez curieux de voir écouter dans un religieux silence et applaudir avec conviction *Iphigénie*, ces mêmes personnes qui crient très haut que la *Walküre* n'a que quelques beaux passages et que *Siegfried* est un ouvrage assommant. D'*Iphigénie* à la tétralogie, la distance n'est pourtant pas grande à franchir. Les analogies sont frappantes, dans le fond comme dans la forme, dans la conception générale de l'œuvre comme dans les moyens d'exécution. Seulement la personnalité de Wagner, qui ne se fût pas accomodée d'une imitation, s'est contentée de prendre à son sublime prédécesseur les principes qui sont la base du drame lyrique : la corrélation exacte de la parole et de la musique, la fusion des arts divers concourant à une expression unique; il a, comme Gluck, donné à l'orchestre un rôle tout différent de celui qu'il avait autrefois et en a fait l'instrument destiné à peindre, à souligner les sentiments exprimés par la voix humaine. Dans l'application de ces principes, il a mis le souffle de son génie, servi par les ressources d'une prodigieuse science polyphonique.

Il y a dans le choix même des sujets, des ressemblances entre ces deux œuvres, qui resteront, dans la postérité, comme la plus splendide expression de l'art lyrique. L'intervention des dieux qui protègent ou combattent les mortels joue, de part et d'autre, un grand rôle. Ce que l'un a fait pour la mythologie grecque, l'autre l'a inauguré pour la mythologie scandinave. Il serait intéressant, à cet égard, de donner les œuvres de Glück dans les mêmes conditions que celles de Wagner, c'est-à-dire avec les décors, les costumes, etc. Les avis sont très partagés, nous le savons, sur cette question. Quelques-uns trouvent que l'illusion de la scène n'ajouterait rien à l'impression produite, et que l'orage qui gronde au commencement d'*Iphigénie*, par exemple, s'explique parfaitement de soi-même, sans qu'il faille recourir à autre chose qu'aux voix tonnantes de l'orchestre. Dans tous les cas, l'expérience serait curieuse. Elle a été tentée récemment, croyons-nous, et avec succès, en Allemagne.

Assurément certaines parties d'*Iphigénie* exigent la mise en scène, le troisième et le quatrième actes notamment, qui languissent et paraissent, joués en forme d'oratorio, d'une démesurée langueur.

L'imagination des auditeurs doit suppléer, dit-on, à l'absence de décors. La réalisation de ceux-ci ne serait jamais assez parfaite. C'est certes avoir une bonne opinion des facultés intellectuelles du public. Mais l'objection, on en conviendra, n'est guère sérieuse. On pourrait, en poussant cette argumentation jusqu'au bout, dire qu'il vaut mieux exécuter sur la flûte une symphonie de Beethoven, sous prétexte que les instruments de l'orchestre n'ont pas encore atteint leur perfectionnement complet.

L'interprétation d'*Iphigénie* au Conservatoire a été remarquable. On sait que M. Gevaert a pour Gluck un prédilection non déguisée et que, plus encore que lorsqu'il s'agit de quelque autre compositeur, il soigne, il épuise, il raffine l'exécution. Les solis, il les avait confiés à des chanteurs de choix, qui ont été tous à la hauteur de leur mission. Iphigénie, c'était Mme Marie Battu, l'interprête-née des œuvres de Gluck, qu'elle chante en tragédienne et en musicienne, réalisant ainsi un idéal bien difficile à trouver. Nous l'avions entendue il y a six ans dans ce même rôle d'Iphigénie, — car ce n'était, dimanche, qu'une reprise. Si la grande artiste n'a plus la voix qu'elle possédait alors, elle n'a rien perdu au point de vue du style ni de l'autorité avec laquelle elle remplit ce rôle, toujours passionné et difficile à soutenir. On se rappelle la superbe création que Mme Battu a faite de l'Elisabeth du *Tannhäuser*, en 1873, à la Monnaie. Elle y avait mis toute son âme de tragédienne, et cette âme, nous l'avons retrouvée dimanche, non sans émotion.

M. Heuschling a été pour elle le meilleur partenaire qu'on eût pu lui offrir. Sa belle voix, bien posée et habilement conduite, s'est magnifiquement développée dans le rôle d'Oreste. C'est la première apparition de M. Heuschling devant le grand public de Bruxelles. Son début a été extrêmement brillant, et il ne faut pas être un prophète assermenté pour prédire à l'artiste les succès les plus sérieux. Nous nous réjouissons de voir que la forte race des artistes de la grande école, se consacrant au culte de la musique, ne s'éteint pas. Et nous félicitons M. Heuschling de voir récompensés des efforts laborieux et constants.

Mmes Cornélis-Servais et Mahieux dans leurs rôles un peu effacés, MM. Goffoel et Fontaine dans ceux de Pylade et de Thoas se sont fait chaleureusement applaudir. Le récit de Thoas a été magistralement dit et M. Goffoel nous a paru en sérieux progrès. Dans son air du deuxième acte surtout, qu'il avait chanté l'an dernier lors de son concours, le jeune ténor a, comme diction, comme goût et comme intelligence musicale, fait preuve de qualités peu communes. Une très jolie voix, d'un timbre harmonieux, celle de M. Van Heeckeren, qui a fait une courte apparition dans le personnage du Scythe, a été également très appréciée.

La symphonie en *sol* du bon vieux père Haydn a terminé la séance.

Nous avons reçu, à propos de notre article sur la *Renaissance de la dentelle*, une intéressante lettre que le manque d'espace nous oblige à ajourner.

LE PLAFOND DE JOSEPH STALLAERT

au Musée de peinture de Bruxelles.

En général, la peinture de Joseph Stallaert ne nous plaît guère, nous la trouvons trop imprégnée des traditions académiques, trop éloignée de la réalité. Elle est encore engagée dans un grand nombre des préjugés qui ont marqué la transition entre le passé et le présent. Elle est d'une école qui, dans l'avenir, n'aura, si nous ne nous trompons, qu'une valeur historique. Si nous débutons par cette remarque, c'est afin de mieux faire comprendre combien notre admiration est sincère en ce qui concerne la décoration que l'artiste vient de terminer pour l'escalier du Musée de peinture.

On sait qu'il y avait là précédemment une grande mythologie aux lourdes allures du style Louis XIV, assez mal établie, écrasant l'entrée au lieu de la compléter et de l'animer. Actuellement ces défauts ont disparu ; la composition que nous allons décrire, très sobre dans sa tonalité, pleine d'aisance dans ses personnages, s'harmonise parfaitement avec les tons d'un gris jaunâtre de l'escalier qu'elle décore et en forme un complément irréprochable. C'est là une première qualité qu'on ne saurait assez louer quand il s'agit de peinture décorative et qui est presque toujours oubliée.

Quant à l'œuvre considérée en elle-même, le spectateur qui voudra la juger sérieusement fera bien de s'arrêter sur le palier en déplaçant les points de vue, afin que rien ne lui échappe. Nous n'hésitons pas à dire qu'il sera alors promptement séduit par le développement habile de cette allégorie.

Le sujet est cependant à première vue banal : ce sont les quatre saisons avec leurs attributs traditionnels. Les personnages qui y vivent sont ceux de la vie rustique. Le printemps y est comme à l'ordinaire représenté par des jeunes filles et des fleurs. L'été par des moissonneurs et des mères de famille. L'automne par les vendanges et la chasse. L'hiver par un vieillard. Mais tout cela est très heureusement empreint d'une tendance vers les types modernes et il en résulte à la fois beaucoup de nouveauté et de grâce.

Il serait du reste difficile, sinon impossible, d'exprimer les quatre saisons autrement que par la poésie des champs; c'est vers la nature que les souvenirs se reportent, parce que c'est dans la campagne que l'expression de ces évolutions successives du temps se manifestent de la manière la plus agréable et la plus touchante.

Cependant, disons en passant que ce serait une chose digne de tenter un grand artiste que d'exprimer ces mêmes saisons par la vie telle qu'elle se présente dans une ville soit pour l'ouvrier, par exemple, soit pour l'homme du monde. La poésie tranquille et charmante disparaîtrait assurément, mais en son lieu viendraient prendre place toutes les scènes tantôt rudes et pénibles, tantôt bruyantes et luxueuses de l'existence urbaine.

La composition de Stallaert comprend quatre sujets principaux, occupant les grandes faces du plafond, alternant avec quatre sujets secondaires. Il n'y a cependant pas de séparations tranchées. L'année entière se déroule par des expressions rattachées très ingénieusement, se préparant et se complétant, ajoutant leur mélodie à la mélodie qui précède ou servant d'introduction à celle qui suit. Nous ne nous souvenons pas d'avoir vu ce tableau varié se dérouler avec moins de secousse et par un meilleur enchaînement.

C'est d'abord une vierge, doucement enlevée dans les airs, tenant à la main une branche de lilas; un amour s'approche pour lui donner le premier baiser; au dessous d'elle vogue un cygne; un pêcheur retire ses filets alourdis par le poisson ; le ciel est couvert de légers nuages où l'on sent encore la fraîcheur des derniers jours d'hiver.

Par une transition presque insensible, ce point de départ se relie à une scène champêtre : des jeunes filles chargées de fleurs debout ou assises; des bergers tondant les brebis; quelques enfants couchés dans la prairie.

Tout cela est gracieusement composé, les types sont charmants, le dessin d'une grande correction, le coloris parfaitement approprié à la saison et à la scène. Un peu d'afféterie peut-être,

mais juste ce qu'il en faut pour que les paysannes n'apparaissent point dans leur brutalité rustique. N'oublions pas qu'il ne s'agit pas d'exprimer le sentiment un peu sauvage de la vie villageoise, mais de donner, par une allégorie à moitié prise dans l'antiquité, à moitié dans la vie moderne, à un grand escalier d'une architecture Louis XVI, l'ornement destiné à achever son unité.

Voici maintenant que l'été se lève à son tour : c'est une jeune femme qui, elle aussi, vogue dans l'atmosphère, près de la terre. Le caractère juvénile a disparu, la maturité commence à se montrer. Elle porte une torche, symbole des ardeurs de juillet; l'enfant qui vole auprès d'elle a la peau moins claire, les membres moins grêles.

Près d'eux commence immédiatement un tableau de la moisson ; les rustiques travailleurs s'arrêtent un instant pour se désaltérer sous le chaud soleil qui dore la campagne ; une mère étendue sur le dos sourit à son jeune enfant qu'elle élève de ses bras.

L'allégorie continue : au dessus, un valet de charrue conduisant des bœufs au labourage, une bacchante exprime dans une coupe le jus du raisin. C'est l'automne. Plus loin des jeunes filles se détournent pour regarder passer deux chasseurs transportant un cerf. Des chiens accourent du fond du paysage.

Le soleil se couche dans un horizon tourmenté, les cieux perdent leur aspect calme et doux, les teintes grises et tristes de l'hiver viennent ternir la campagne. Une grande et tragique figure de l'hiver passe à plein vol ; sous elle une vieille femme marche courbée, un autre personnage porte une couronne funéraire. Plus loin un homme défend contre la férocité des loups, sa famille qui se chauffe à un âtre rustique. La neige tombe.

Enfin, pour exprimer les douze mois qui s'achèvent, voici deux vieillards las et mélancoliques, assis à une table de pierre ; l'un d'eux serre la main à un adolescent qui tient une lyre, et le visage plein d'espoir, la bouche ouverte aux chansons, va commencer le voyage. C'est le vieil an qui finit, faisant ses souhaits au jeune an qui commence.

Nous ne savons si nous avons bien saisi toutes les intentions de l'artiste. Elles nous sont apparues cependant claires, telles que nous venons de les décrire sommairement, et c'est là un des grands mérites de sa composition, de rester limpide malgré sa complication. Elle laisse l'esprit paisible, en même temps que cette abondance de détails si bien groupés, si bien enchaînés, fait naître dans le cœur une émotion charmante. Ce sont les vraies qualités et le résultat salutaire qu'une décoration doit avoir et doit amener, et c'est pourquoi nous avons pu dire en commençant que c'était sans restriction que nous faisions l'éloge de cette production remarquable qui sera sans doute le chef-d'œuvre de Joseph Stallaert.

EXPOSITION D'EUGÈNE SMITS

Eugène Smits est un artiste très sympathique, on souhaiterait n'avoir jamais à lui faire que des éloges. En diverses circonstances nos devoirs de critique ont été d'accord avec nos sentiments personnels, et nous nous sommes réjoui du bien que nous pouvions dire de ses œuvres. Cette fois, nous devons, à notre très grand regret, déclarer qu'à notre avis, son exposition particulière du Palais des Beaux-Arts n'ajoutera rien à son renom. Elle comporte quantité de choses qu'il eût mieux valu laisser dans l'ombre, et vraiment, nous ne nous expliquons pas comment il a pu venir à l'esprit de l'artiste de les exhiber. La grande toile allégorique, *la Belgique devant l'histoire*, d'une composition puérile et banale, ressemble à un tableau vivant combiné dans un salon bourgeois. Son paysage de chasse est gâté par des figurines qui sont de véritables marionnettes. Ses nombreuses études de têtes féminines sont d'une monotonie qui devient redoutable quand on les voit en si grand nombre. Ça et là, mais très rares, on rencontre quelques morceaux ayant le sentiment à la fois délicat et profond qui forme la caractéristique du peintre.

Nous avons à différentes reprises encouragé la coutume des expositions particulières. Elles sont très favorables pour permettre un jugement sérieux sur une personnalité artistique. Mais elles ne doivent pas dégénérer en une simple montre d'œuvres quelconques. Réduites à ces conditions, elles seraient inutiles pour le goût public et dangereuses pour l'exposant. Elles doivent être composées d'œuvres de choix, prises autant que possible aux différentes époques d'une évolution individuelle, marquant les étapes et affirmant les tendances dans ce qu'elles ont de plus original. Si Eugène Smits avait suivi ce programme, son exposition eût eu un succès mérité.

MANIFESTATIONS WAGNÉRIENNES

La municipalité de Berlin vient de donner à l'une de ses rues le nom de Richard Wagner. La voie nouvellement baptisée part de la rue Beethoven. D'autre part, la commission vénitienne des monuments a proposé à la municipalité de faire poser une plaque commémorative sur la façade de la maison où est mort Wagner.

De toutes parts nous arrivent les échos des manifestations toutes spontanées qui se sont produites à l'occasion de la mort de Wagner. A Londres, au premier concert de la Société Philharmonique, dans Saint-James' Hall, la direction a ajouté au programme la marche funèbre de *Saül*, oratorio de Haendel.

En attaquant cette composition magistrale, l'orchestre entier se leva et son exemple fut suivi par tout l'auditoire, en signe de respect pour le grand compositeur décédé, qui, dans la saison de 1845, dirigeait comme chef d'orchestre les concerts de la Philharmonic Society de Londres. Il y a encore quelques membres exécutants qui jouaient jadis sous la direction de l'auteur de *Lohengrin*.

A Aix-la-Chapelle, après la représentation du *Rheingold*, l'orchestre a joué la marche funèbre de *Siegfried* et M. Neumann, s'avançant sur la scène, a donné lecture de la dernière lettre de Wagner qu'il venait de recevoir et qui se terminait par ces mots : « Et maintenant, recevez toutes les bénédictions du ciel avec mes plus cordiales salutations que je vous prie de partager entre chacun, et selon son mérite. »

Tous les théâtres de musique d'Allemagne ont décidé qu'ils donneraient une représentation dont le produit serait placé et capitalisé au profit du jeune fils de Wagner qui le toucherait à sa majorité.

Le *Cercle Philharmonique* de Berlin a donné la semaine dernière, au milieu d'une assistance très nombreuse, une cérémonie funèbre dans laquelle il a exécuté diverses compositions du maître. A Munich, le théâtre de la Cour et l'Académie de musique préparent une cérémonie du même genre. A Vienne, une fête analogue sera célébrée dans quelques jours. L'orchestre et les chanteurs de l'opéra ainsi que diverses sociétés chorales y prendront part.

A Paris, la *Renaissance musicale* constate que presque tous les journaux ont fait taire devant la tombe de Richard Wagner les ren-

cunes qu'a soulevées depuis dix ans un odieux pamphlet, indigne du maître, et qu'on va oublier désormais. Ceux qui n'ont pas désarmé sont ceux qui ne désarmeront jamais, c'est-à-dire, ceux qui osent encore nier le génie musical de Wagner. Leurs rangs assez serrés il y a vingt ans, s'étaient éclaircis depuis longtemps, et il ne restait plus guère de ces adversaires acharnés de la première heure qu'un petit groupe de maniaques qui s'obstinaient à vouloir empêcher le public de s'ébranler et de s'émouvoir au souffle puissant de cette inspiration qui a créé des monuments d'un art prodigieux et unique.

Petite chronique

Le théâtre du Parc a donné soixante représentations consécutives de *Tête de Linotte*. C'est beaucoup pour Bruxelles, qui n'a pas, comme Paris, la ressource d'une population flottante d'étrangers alimentant continuellement les salles de spectacles. Et malgré ces soixante représentations, la reprise de l'amusante comédie de Barrière et Gondinet a obtenu, cette semaine, un grand succès. Il est vrai que M. Candeilh avait eu l'heureuse idée d'engager pour cette reprise Mlle Marie Legault, la créatrice du rôle de Céleste, que ce rôle a mise en vive lumière à Paris. Il serait impossible de mettre dans cette fantaisiste figure d'étourdie plus de naturel, de vivacité, d'irrésistible gaieté. Depuis le joyeux éclat de rire que pousse la charmante artiste au lever du rideau jusqu'à la fin du 3e acte, Mlle Legault mène la pièce avec une pétulance qui ne se ralentit pas un instant. Toujours en scène, attentive à la réplique, soulignant de sa mimique le jeu de ses partenaires, articulant son rôle d'une voix nette et joliment timbrée, la jeune pensionnaire du Vaudeville a conquis toutes les sympathies du public. Mlle Legault retourne demain à Paris, où l'appellent ses engagements. Nous souhaitons vivement que le public de Bruxelles ait l'occasion de la réentendre bientôt et de la réapplaudir. M. Candeilh a, croyons-nous, l'occasion de lui donner le rôle principal d'une pièce nouvelle. Nous apprenons qu'elle se fera entendre à la fin de ce mois dans une soirée particulière donnée par un amateur qui réunit, chaque année, quelques artistes d'élite.

La ville d'Anvers prépare une solennité musicale qui fera événement. Le 14 de ce mois on exécutera dans la grande salle de l'Harmonie, à 8 heures du soir, la dernière œuvre de Jan Blockx, *Een Droom van het Paradijs* (un Rêve du Paradis) oratorio pour chœurs, orchestre et grand orgue. Les paroles sont du poète Jan Van Beers. Un comité spécial a présidé à l'organisation de cette intéressante exécution, pour laquelle la ville et le gouvernement ont accordé des subsides. Les chœurs ont été formés des meilleurs éléments choisis parmi les diverses sociétés de la ville. Ils seront placés sous la direction de l'auteur. Un chœur de voix d'enfants y ajoutera un appoint considérable. Les solistes sont Mlle Antonia Kufferath, MM. Blauwaert et Fontaine, qui tous sont assez connus pour faire présager une interprétation excellente.

DIETRICH & Cie
23A, RUE ROYALE, BRUXELLES
Gravures, Aquarelles, Tableaux, Modèles et dessins, etc.

PORTRAIT DE RICHARD WAGNER
EAU-FORTE ORIGINALE
PAR
Hubert HERKOMER

Epreuve d'artiste	fr.	100 »
Id. avec autographe	»	40 »
Id. avec la lettre	»	20 »
Id. id. montée	»	25 »

DAXBEK
35, RUE DE L'HOPITAL, 35
GRAVURE HÉRALDIQUE, ARTISTIQUE ET COMMERCIALE
MONOGRAMMES
TIMBRES HUMIDES EN CUIVRE ET EN CAOUTCHOUC
Plaques, Médailles.
Spécialité de Bijoux artistiques niellés, 1er choix
BIJOUX D'OCCASION ET RÉPARATIONS
Orfèvrerie.

PIANOS
VENTE
ÉCHANGE
LOCATION
BRUXELLES
rue Thérésienne, 6
GUNTHER
Paris 1867, 1878, 1er prix. — Sidney, seul 1er et 2e prix.

MUSIQUE.
R. BERTRAM
10, RUE SAINT-JEAN, BRUXELLES
(Ancienne maison Meynne).
ABONNEMENT A LA LECTURE DES PARTITIONS

VERLEYSEN-NYSSENS
A LA PORTE CHINOISE
88, RUE ROYALE, BRUXELLES, 88
IMPORTATION DIRECTE DE LA CHINE ET DU JAPON
Objets d'art, porcelaines, bronzes, laques, soieries, papiers, etc. — Grand choix de meubles en laque et bois de fer, paravents, écrans.
SPÉCIALITÉ DE THÉ DE CHINE
Exposition permanente — Entrée libre.

COMPAGNIE DES BRONZES
BRONZES D'ART ET D'AMEUBLEMENT
APPAREILS D'ÉCLAIRAGE
BRONZE MONUMENTAL
Direction et Magasins : Rue d'Assaut, 22, Bruxelles.
Ateliers et Fonderie : Rue Ransfort, 27, Molenbeek (Bruxelles).

ADÈLE DESWARTE
23, RUE DE LA VIOLETTE
BRUXELLES.
Dépôt à ANVERS, 15, rue Léopold.

VERNIS ET COULEURS
POUR TOUS GENRES DE PEINTURES.
TOILES, PANNEAUX, CHASSIS,
MANNEQUINS, CHEVALETS, ETC.
BROSSES ET PINCEAUX,
CRAYONS, BOITES A COMPAS, FUSAINS, MODÈLES DE DESSIN.
RENTOILAGE, PARQUETAGE,
EMBALLAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX.
COULEURS
ET PAPIERS POUR AQUARELLES
ARTICLES POUR EAU-FORTE, PEINTURE SUR PORCELAINE.
BOITES, PARASOLS, CHAISES,
Meubles d'atelier anciens et modernes
PLANCHES A DESSINER, TÉS,
ÉQUERRES ET COURBES.
COTONS DE TOUTE LARGEUR
DEPUIS 1 MÈTRE JUSQUE 8 MÈTRES.
Représentation de la Maison BINANT de Paris pour les toiles Gobelins (imitation)

NOTA. — La maison dispose de vingt ateliers pour artistes. Impasse de la Violette, 4.

SOCIÉTÉ ANONYME

DE

L'HOTEL DES VENTES

DE BRUXELLES

RUE DU BORGVAL, 15 — BOULEVARD ANSPACH, 71 — RUE JULES VAN PRAET, 16

BULLETIN HEBDOMADAIRE SPÉCIAL

Lundi 5 Mars 1883

A 1 HEURE DE RELEVÉE ET JOURS SUIVANTS, CHAQUE JOUR A LA MÊME HEURE.

Salles nos 4 et 5, 1er étage. — Vente publique pour cause de cessation de commerce **d'étoffes, soieries, peluches, lainages,** etc. (Les **cachemires** seront vendus les 20 et 21 courant,)

Mardi 6 Mars

A 2 HEURES DE RELEVÉE.

Cour vitrée. — Vente publique de nombreux **Meubles** propres à tous usages.

Mercredi 7 Mars

A 2 HEURES DE RELEVÉE.

Salle n° 2. — Vente publique de nombreux **Meubles** et **Objets divers.**

Jeudi 8 Mars

A 10 HEURES DU MATIN.

Salle n° 2. — Vente publique pour cause de départ d'un bon **Mobilier,** consistant en plusieurs garnitures de salon, chambres à coucher, lits, literies, tableaux, objets d'art.

Le même jour

A 2 HEURES DE RELEVÉE

Cour vitrée. — Vente publique de **Fleurs, plantes et arbres divers,** sous la direction de M. Van Riet, horticulteur.

Vendredi 9 Mars

A 2 HEURES DE RELEVÉE.

Salle n° 2. — Vente publique de nombreux **Meubles** en chêne, bois sculpté, faïences, porcelaines, tableaux, objets divers.

Samedi 10 Mars

DE 11 A 4 HEURES.

Salle n° 6. — Exposition publique d'une grande partie de Bronzes d'art et d'ameublement, dont la **vente judiciaire** aura lieu le lundi 12 mars courant et jour suivant, à 2 heures de relevée.

Bruxelles. — Imp. FÉLIX CALLEWAERT père, rue de l'Industrie, 26.

TROISIÈME ANNÉE. — N° 10. LE NUMÉRO : 25 CENTIMES. DIMANCHE 11 MARS 1883.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00 ; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES** : On traite à forfait.

Adresser les demandes d'abonnement et toutes les communications à
L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 26, Bruxelles.**

SOMMAIRE

MAURICE ROLLINAT. *Les Névroses.* — HENRI VIII (Premier article). — FLOTTOW. — MUSIQUE ET PRESTIDIGITATION. — COLLECTION RUELENS. — LE CERCLE DES AQUARELLISTES. — CHRONIQUE JUDICIAIRE DES ARTS. — CORRESPONDANCE. — PETITE CHRONIQUE.

MAURICE ROLLINAT

LES NÉVROSES.

Rien de plus dangereux que d'être bombardé grand homme. Pour un moment de gloire, éclatant comme le tapage d'un feu d'artifice avec des fusées qui font pâlir les étoiles, après, quel anéantissement, que de silence et d'ombre! Tout se paie en ce monde, et l'exagération d'un bruit immense a pour contre-coup l'excès d'un dédain injuste. La gloire n'est pas une de ces coureuses qui se jettent à la tête des gens et font violence à leur modestie; on ne la conquiert qu'à la longue, et elle ne s'attache qu'aux plus dignes.

Il y a quelques mois le *Figaro* annonçait d'un coup de fanfare la découverte qu'il venait de faire du poète des temps nouveaux, qui, au milieu de la foule des médiocres, avait repris l'œuvre de Musset et de Baudelaire, et dans le domaine même de ces grands créateurs, avait su trouver une inspiration originale et une forme personnelle. Quelque temps après les journaux publiaient quelques morceaux qui, en effet, avaient une saveur particulière; et grâce à toutes ces excitations habiles, le volume de M. Rollinat était attendu avec une impatience réelle. Ce titre mystérieux, *les Névroses*, faisait entrevoir tout un monde de révélations étranges, et comme il arrive trop souvent aujourd'hui, l'intérêt littéraire était relevé d'une pointe de curiosité malsaine.

Le volume a paru : quelle désillusion! et due tout entière aux parrains de M. Rollinat; car ce livre contient des choses charmantes et d'autres d'un tour vraiment singulier, mais ce qui devait être la révélation d'un tempérament nouveau et d'une inspiration tout à fait extraordinaire, tombe à plat et n'est pas même intéressant; tandis qu'il y a nombre de petits morceaux, venus tout naturellement et sans prétention aucune, qui portent le cachet du poète et la marque du bon ouvrier.

On nous donnait M. Rollinat comme un être fantasque, étonnant, d'une imagination presque Byronnienne, ne reculant devant aucune audace, l'homme des épouvantes nocturnes, des terreurs spectrales, des pensées imprévues et terrifiantes, sachant trouver dans l'amour l'infini de la mort, et dans la mort le ricanement et le mépris de la vie : le tout assaisonné de modernité truculente; quelque chose comme un Hamlet

de boulevard et un Manfred de cabinet particulier. Et l'on est tout étonné de trouver un parisien naïf, aimable et bon enfant, qui croit nous égayer en nous racontant ses cauchemars et ses insomnies — sans autres causes, on en reste convaincu, qu'un estomac un peu chargé ou une tête un peu vide — et qui pense nous « épater » parce qu'il met en vers faciles quelque bonne fortune d'arrière-boutique ou quelque rencontre de trottoir. Certes, il y a de ces petites pièces venues entre un verre d'absinthe et une cigarette, qu'on lit avec plaisir parce qu'elles ont très bien l'odeur de Paris et qu'elles sont touchées d'une main délicate et nerveuse; mais ces pauvres fleurs éparses sont tellement étouffées sous l'entassement hétéroclite de tout le reste qu'il faut une patience véritable pour les détacher de leur milieu artificiel et goûter leur parfum à peine sensible. Et malheureusement ces petites pièces elles-mêmes n'ont pas un caractère tout à fait personnel. Elles sont d'un Mürger qui aurait lu Baudelaire, ce qui n'est pas assez pour faire un poète.

Et quel charabia que tout le reste! Au fond, que d'innocence et d'inexpérience! Comme cela sent le bohème qui croit être arrivé au fin fond de la science humaine et avoir pénétré les derniers mystères de la vie, pour avoir ramassé les conversations de brasseries et avoir traîné sa jeunesse dans les alcôves des maisons meublées! Seulement, je le demande, que vient faire la Poésie dans tout cela? Il n'y a pas dans ce volume une larme vraie, un enthousiasme sincère, une colère sentie; il n'y a rien qu'un artiste en paroles, qui a fini par tourner le vers adroitement et par ciseler ses rimes comme peut le faire une main exercée; il y a un esprit littéraire au niveau des petits journaux d'étudiants qui sont si amusants et si éphémères; il y a une imagination médiocre qui se donne toutes les peines du monde pour sortir de l'ordinaire et qui ne fait illusion à personne, pas plus aux autres qu'à elle même. Mais pourquoi nous présenter tout cela comme d'un poète? Et cela dans un siècle qui en a vu de si grands!

Nous le craignons bien : ce n'est pas encore le *Figaro* qui découvrira le poète nouveau, et ce n'est pas M. Rollinat qui sera son précurseur et son prophète. Celui qui voudra donner la poésie de notre époque si troublée et si terrible, devra d'abord connaître notre temps pour en avoir éprouvé les émotions et les angoisses, et il ne devra pas se contenter de l'avoir vu passer sur le boulevard, d'une fenêtre du *Café de Madrid*.

HENRI VIII

opéra en quatre actes, poème de MM. Léonce Detroyat et Armand Silvestre, musique de M. Camille Saint-Saëns.

(Correspondance particulière de *l'Art moderne*).

Il n'y a pas de frontière artistique entre la France et la Belgique, hospitalière à nos artistes. M. Saint-Saëns est l'ami des musiciens bruxellois, dont la majorité est formée d'esprits sérieux. Ils se réjouiront d'apprendre que l'heure du maître applaudi si souvent à Bruxelles comme virtuose et comme symphoniste, a enfin sonné.

Henri VIII est une composition d'un puissant talent, sobre, mâle, d'une clarté limpide, que la critique française salue avec espérance, comme une armée chancelante salue le chef qui vient ranimer les soldats et leur indiquer le chemin de la victoire. Les lecteurs de *l'Art moderne* permettront à une étude consciencieuse les développements que commandent le talent du musicien et l'importance de l'œuvre.

Le drame d'*Henri VIII* est un grand tableau d'histoire, et l'on peut caractériser l'inspiration du compositeur en disant que M. Saint-Saëns a été simplement l'historien musical de la belle et terrible page du seizième siècle anglais. Le livret de MM. Detroyat et Silvestre est écrit, dit-on, depuis fort longtemps, et le hasard a voulu qu'il échût à M. Saint-Saëns. Le hasard ne pouvait mieux faire.

En examinant, en effet, le tempérament de l'artiste, en prenant, pour ainsi dire, le signalement musical de l'homme, — à l'heure où nous sommes de sa carrière, — deux traits fortement accentués nous frappent dans cette originale physionomie, deux qualités précisément nécessaires à l'historien : la netteté et la clarté, la simplicité et la brièveté. Dans les détails, dans ce qu'on pourrait appeler l'attitude, la *manière d'être* de ses œuvres, M. Saint-Saëns montre une science profonde et une variété de procédés qui va jusqu'à l'habileté la plus affinée, mais qui ne descend jamais jusqu'à la ruse. Une sincérité presque austère, une précision presque géométrique, une volonté implacable de faire ce qu'il croit bien, de ne faire que ce qu'il voit, enfin une sorte de répulsion instinctive pour ce qu'en art on est convenu d'appeler les *ficelles*, tel nous apparaît l'auteur d'*Henri VIII*. Ces qualités, que le public, avec ses jugements préconçus, ses sottises, nées du préjugé, veut bien admettre chez les savants, mais qui sont contraires à l'idée qu'il se fait d'un artiste, n'empêchent pas que M. Saint-Saëns ne soit un grand musicien dans l'acception la plus vraie du mot.

L'homme qui a *vu* la *Danse macabre* est certes un poète, et celui qui l'a rendue musicalement comme l'on sait, est un artiste. Celui qui a composé dans *Samson et Dalila* la superbe scène du temple et créé le caractère de Dalila, dans cette langue musicale où le mot est si juste, possède évidemment des qualités dramatiques. Celui qui vient d'écrire le quatrième acte d'*Henri VIII* sait fouiller une situation pathétique, la développer d'un souffle viril, la marquer d'une note émue, humaine, éternellement vraie.

D'où vient donc qu'au milieu de travaux sérieux et honnêtes, de ce labeur sincère et si profondément honorable, de ces succès universellement reconnus dans la musique symphonique et descriptive, le talent de M. Saint-Saëns, ait, jusqu'à présent, en

France, rencontré plus de considération que de sympathie, plus d'éloges réfléchis que d'élans d'enthousiasme? Parce que le public ne fait rien pour celui qui ne veut rien faire pour lui; parce que si l'auteur sent comme une résistance dans la foule, la foule sent aussi une volonté tenace de ne point venir à elle par des concessions qui diminueraient aux yeux du musicien le prestige de son art, qu'il voit très grand, qu'il met très haut. Il faut le dire: ce malheureux public, formé par cette chose hybride qu'on appelle « *le monde* », aime le charlatanisme dont l'honnête artiste se défend glorieusement. Certes, l'optique de la scène veut des couleurs très vives, des élans presque excessifs, des expansions de langage et de geste. M. Saint-Saëns n'est pas un expansif, et, se contentant de dire ce qu'il faut, d'un accent vrai, d'un geste sobre, — presque sans geste, — fuyant de parti pris le mot inutile, il n'a pas le facile mérite d'exalter les systèmes nerveux blasés et maladifs. Si l'on n'est pas poussé par les femmes, on n'est pas populaire!

Comme il a raison de rester indifférent à ces froideurs! Car le maître musicien qui vient de créer ainsi le type de Catherine d'Aragon, la femme par excellence, l'idéale et fière image de la vertu et du dévouement conjugal, obtiendra les sympathies des esprits sains pour qui le divin langage doit faire vibrer l'âme, et non les nerfs que les charmeurs lyriques ont un peu trop fatigués en efféminant le public français.

Cette esquisse d'ensemble n'était pas inutile pour indiquer au lecteur quel horizon il a devant lui, et quel objectif tout personnel M. Saint-Saëns a en vue dans la création dramatique qui le classe définitivement chef de notre jeune école nationale.

Dans le succès mérité — et qui ne peut que se confirmer, — qu'a obtenu l'œuvre nouvelle, la très grande part revient à la musique.

MM. Detroyat et Silvestre n'ont point fait un mauvais livret d'opéra, loin de là. Les adaptations au théâtre de banales légendes, tout le bazar poncif des contes orientaux, les traductions du Dante et de Gœthe par M. Jules Barbier, les histoires à dormir debout, — comme le *Tribut de Zamora*, — de M. Dennery, enfin l'ennui traditionnel qui se dégage généralement du « *poème d'opéra* », nous ont cette fois été épargnés, pour faire place à une œuvre étroite, certes, incomplète, et entourée encore des ficelles routinières en usage dans tous les mélodrames français, mais dont le puissant intérêt historique sauve les puérilités. Cette terrible figure d'Henri VIII et son schisme éclatant dans le siècle, comme un avant-coureur de toutes les révolutions; ses caprices sensuels et sanguinaires, qui sapent et tuent sans pitié; cette admirable « doulce et honneste » Catherine, et la cruelle et froide coquette Anne de Boleyn, — le type des femmes de ce temps dissolu, tous les personnages sont émouvants par eux-mêmes, et il n'eût fallu chez les librettistes qu'un peu de hardiesse et de sentiment vraiment artistique, pour faire avec les éléments qu'ils ont trouvés et rassemblés, un véritable drame lyrique, et non cette chose bâtarde qu'on nomme un livret d'opéra.

Quoi qu'il en soit, fouillant les chroniques, respectant l'histoire, se gardant de mettre le beau drame de Shakespeare au pillage, MM. Silvestre et Detroyat ont donné au musicien deux ou trois fort belles scènes, d'un sentiment très observé, et dont l'une s'élève jusqu'au plus grand, au plus vrai pathétique. Les parties faibles, les entrées et les sorties conventionnelles, les pièges à romances, hélas! M. Saint-Saëns les a dissimulés du mieux qu'il a pu, ou tout au moins les a enguirlandés de tout son talent.

La double lutte entre le pape et Henri VIII pour obtenir son divorce avec Catherine d'Aragon et épouser Anne de Boleyn, — et la rivalité de la femme légitime outragée et de la courtisane triomphante, forment la pièce. Les auteurs y ont ajouté, comme c'était leur droit, un personnage de fantaisie, mais fort vraisemblable, attendu qu'il est amoureux de la belle Anne, et le fameux cardinal Volsey a disparu; le légat du pape, est, dans la pièce, un fort piètre personnage, devant l'omnipotente volonté de l'autocrate Henri VIII.

J'ai dit, en commençant, que M. Saint-Saëns avait écrit en musicien, — et admirablement, — l'histoire de cette page effrayante. Le souci de la vérité dans l'expression, le coloris spécial de l'orchestration, saisissent, en effet, dès les premiers accords de l'ouverture, et l'esthétique de M. Saint-Saëns est définie en quelques mesures. Personne mieux que lui, ne sait les maîtres classiques, et l'ouverture est du pur Hændel.

De musique moderne et de modulations indécises, il n'en fallait pas pour faire surgir, le seizième siècle, devant l'esprit de l'auditeur, et rendre vivants les tableaux présentés aux yeux. C'est le don du génie, ou tout au moins d'un talent de premier ordre, de transporter le spectateur, sans préparation ni ruse, au temps et aux lieux où va se passer l'action, où les passions vont lutter, où la nature de chacun va se dévoiler. Ce que je dis ici de l'ouverture, peut se dire de l'opéra entier. Avec une tenue merveilleuse une volonté inexorable, une tactique sûre, une mesure rigoureuse, M. Saint-Saëns, en musicien consommé, a suivi les grands maîtres de tous les temps et de toutes les écoles dans l'application de cette vérité fondamentale. L'originalité, de son œuvre est dans l'unité du style.

JACQUES HERMANN.

FLOTTOW

L'auteur de *Martha* s'est éteint il y quelques quinze jours, à Wiesbaden. On le croyait mort depuis longtemps, car l'oubli aussi est une tombe. Son décès a eu une notoriété de surprise: on eût dit un homme qui trépassait deux fois. Mais voyez quelle malechance! Le mauvais génie qui avait jeté un voile sur les dernières années de sa vie n'a pas voulu que la mort donnât à son nom un regain de popularité: presque en même temps que lui le grand génie musical de l'Allemagne quittait ce monde, et toute l'Europe artistique écoutait là-bas à Bayreuth la marche funèbre de *Siegfried* lugubrement retentir.

Le comte Frédéric de Flottow est né en 1812, à Teutendorf, dans le Mecklembourg. Son père, qui le destinait à la diplomatie, l'amena à Paris, mais le jeune homme, alors âgé de dix-sept ans, préféra suivre les leçons de Reicha et les cours du Conservatoire.

Bientôt il composa *Pierre et Catherine*, *Rob Roy*, la *Duchesse de Guise*, représentée à la salle Ventadour en 1840, puis le *Naufrage de la Méduse*, dont la partition fut détruite dans l'incendie du théâtre de Hambourg, et qu'il refit sous le titre des *Matelots*. Ce fut d'ailleurs chez lui une habitude de recommencer ses ouvrages; c'est ainsi que le ballet de *Lady Henriette* devint *Martha*. Divers autres opéras, *le Forestier*, l'*Ame en peine*, *L'esclave de Camoëns*, *Stradella* sont aujourd'hui parfaitement oubliés.

Martha, représentée à Vienne en 1847, obtint un succès très-marqué ; l'auteur fut rappelé jusqu'à six fois. Cette partition toute de demi-teinte, mêle dans un même brouillard rose et gris-perle, le rire discret et la sentimentalité douce des salons bourgeois. Eminemment bourgeoise, voilà le meilleur qualificatif de cette œuvre. Tel est aussi le secret de son succès aussi bruyant qu'éphémère. On y trouve abondamment cette mélodie qui est facile à faire et facile à écouter. Le meilleur morceau en est une chanson irlandaise d'une mélancolie délicieuse, dont l'auteur a fait le pivot de sa pièce.

Martha, exhibée une première fois à Paris, sans succès, au Théâtre Italien, fut reprise en 1865 au Théâtre Lyrique, avec Mme Nilsson, et obtint une popularité grande.

L'Ombre, jouée en 1870 à l'Opéra-Comique, eut un succès pareil, bien que la musique en fut plus médiocre. Il est vrai qu'en même temps on sifflait à outrance les plus belles pages de Wagner, ce qui était une compensation. Cela a fait dire à quelques méchantes langues que le public parisien détestait Wagner, non parce qu'il était allemand, — Flottow l'était aussi, — mais parce qu'il avait du génie, chose toujours insupportable à la foule.

Mais le temps amène la justice et rend les autels aux vrais dieux.

MUSIQUE ET PRESTIDIGITATION

Les abonnés du Conservatoire ne sont pas contents du tout. Ils ont, au début de la saison, payé quarante francs pour entendre quatre concerts. Ils ont été *invités* à ne plus assister dorénavant aux répétitions du samedi, qui préparaient, chez un grand nombre, l'intelligence des œuvres jouées le lendemain, ces répétitions devant faire l'objet d'un abonnement spécial. Ils n'ont rien dit. Les plus courageux ont pris l'abonnement spécial et l'abonnement ordinaire. Mais voici que jeudi dernier le bruit se répand tout à coup que le prince de Galles va visiter le Conservatoire, et qu'on a, dare dare, improvisé un concert en son honneur. C'est demain à 2 heures et demie, disent les uns. — Non, c'est à trois heures un quart, répliquent les autres. On court aux endroits où sont d'ordinaire les affiches. Rien. Pas d'affiches. Les journaux ne sont pas ou sont mal renseignés, mais la nouvelle saute de bouche en bouche, et les plus héroïques, pour être sûrs de ne pas manquer l'entrée du prince sur le rythme du *God save the Queen*, s'installent rue de la Régence dès deux heures, par 10° centigrade en dessous de zéro, devant une porte que le concierge se refuse à ouvrir, malgré les supplications et les larmes.

Un concert supplémentaire ! avec un prince étranger dans la perspective ! C'était une vraie aubaine. Oui, mais ici le drame se corse.

Les ouvreuses aux traditionnels rubans roses colportent le bruit, à l'entrée des loges effarées, que cette parade montée en un tour de main n'a rien de supplémentaire, pas même un morceau qui n'eût pas encore été entendu. Cela remplace tout simplement le quatrième concert annoncé, et, une fois de plus, se trouve égalé, dans le domaine musical, l'art du parfait musicien qui consiste à accomoder si bien les restes qu'on s'en relèche les doigts. Une, deux ! Passez, muscade ! Le Docteur du diable n'eût pas mieux escamoté montres et mouchoirs.

Une ouverture jouée, entre autres, à l'avant dernier concert, deux petites chansons des XVIe et XVIIe siècles, deux fragments de quatuors, deux fragments de symphonie entendus notamment il y a dix jours, un chœur de l'*Oratorio de Noël*, le tout retapé à neuf, et voilà un concert complet. Ah ! mais c'est qu'ils sont terriblement mécontents, les abonnés. Ils attendent que la nouvelle se confirme pour protester. Les ouvreuses aux rubans roses auraient-elles voulu se payer une petite mystification ? Il est difficile d'admettre que la seule présence du prince de Galles ait été jugée une attraction suffisante pour remplacer le programme.

Attendons les événements. Le Conservatoire nous ménage peut-être une surprise. Ce ne serait pas la première.

Avant de quitter l'établissement, disons que le quatuor Colyns-Hubay-Van Styvoort-Servais a brillamment terminé, mercredi dernier, sa série d'auditions. Il a été, comme d'habitude, admirable dans l'exécution d'un quatuor de Haydn et du quatorzième quatuor de Beethoven. Il eût pu mettre plus de clarté dans l'interprétation du quatuor de Schumann, qui n'a pas rencontré ainsi du public l'accueil qu'il mérite. Nous espérons que les artistes du quatuor le reprendront l'an prochain.

COLLECTION RUELENS

Les enchères vont disperser l'une des plus précieuses galeries particulières de Bruxelles, celle de feu M. Edmond Ruelens, qui mit à la former quarante années de patientes recherches, de sévères épurations, de soins amoureux et jaloux. En parcourant les deux salles, claires et vastes, aux murs desquelles éclate de coloris des vieux maîtres, en songeant à ce qu'il a fallu de démarches, de voyages, d'études, de labeurs pour arriver à cette réunion homogène, riche d'œuvres de choix, à la pensée que la mort a brusquement chassé de sa galerie le collectionneur au moment où il pouvait promener un œil satisfait sur les joyaux qu'il avait laborieusement enchâssés un à un pour s'en faire une rare et artistique couronne, — le cœur se serre. Dans quelques semaines s'abattra sur cette belle proie la nuée des marchands de tableaux, des spéculateurs, des amateurs étrangers, et il ne restera rien de ce qui fut l'œuvre d'une vie.

M. Ruelens avait le culte des tableaux anciens. Mais loin de faire servir sa galerie à de vulgaires satisfactions d'amour-propre, il ne collectionnait que pour lui, trouvant dans la contemplation des œuvres du passé de fortes et émotionnantes jouissances. Il n'accordait qu'à d'intimes amis la faveur de visiter sa collection, fermée aux profanes comme un sanctuaire. Aussi sa galerie n'est-elle connue que de quelques amateurs d'élite. La foule l'ignore, parceque jamais on n'a fait retentir pour l'attirer les trompettes de la réclame. Il suffit de pénétrer dans les salles que l'amateur fit élever au dessus de ses écuries, dans cet antique hôtel du Quai au Bois à brûler qui fait revivre les souvenirs du vieux Bruxelles, pour juger, d'un coup d'œil, des goûts, des tendances, des modestes ambitions et de l'esprit artistique de celui qui fut l'âme de cette collection.

Les flamands y occupent la plus grande place, presque toute la place, car les quelques noms de maîtres français et hollandais qu'on remarque paraissent n'apporter qu'un appoint à l'imposante compagnie de nos artistes nationaux.

Tous ceux qu'auprès des brocs la goinfrerie attable,
Craesbeke, Brakenburgh, Teniers, Dusart, Brauwer,
Avec Steen, le plus gros, le plus ventru, au centre,
Sont réunis

Les grands et les petits maîtres se coudoient, depuis Rubens, représenté par une grande toile : *Hercule filant aux pieds d'Omphale*, par un paysage aux couleurs châtoyantes, par une *Vierge*, par une adorable guirlande d'enfants soutenant une corbeille de fruits, dans le genre du célèbre tableau de la Pinacothèque de Munich, jusqu'à Ostade et Brauwer.

Quelques-unes des toiles de la collection Ruelens ont été, sur les instances de la Commission, exposées, l'an dernier, à l'Exposition néerlandaise de bienfaisance. Pour la première fois, le collectionneur fit taire ses jalousies et livra trente-deux de ses tableaux aux regards du public. Ils comptèrent parmi les meilleurs. On se souvient notamment du grand paysage de Corneille Huysmans, de cette mystérieuse page de Steen que le catalogue intitule, à tort ou à raison : *L'héritier évincé*, des animaux de Jacques Van der Does, du paisible intérieur hollandais de Pierre de Hoogh, du *Cochon gras* d'Egbert Van den Poel et de cette autre scène de charcuterie, dans un cadre ovale, d'Isaac Ostade.

L'une des pièces les plus curieuses ne fut pas exposée. C'est une vaste et étincelante composition de Pierre Breughel, le *Chemin du Golgotha*, dont la place au Musée de Bruxelles semble tout indiquée.

LE CERCLE DES AQUARELLISTES

Le *Cercle des aquarellistes et des aquafortistes* qui vient de se fonder à Bruxelles sous la présidence de M. Charles Goethals et qui comprend déjà 180 membres, ouvrira, le 15 mai, sa première exposition au Palais des Beaux-Arts. Il a préludé à cette solennité par de petites exhibitions intimes, au local du Cercle: histoire de se compter, de faire connaissance, de mesurer les forces de la jeune association. Le résultat de ces premières escarmouches fait présager un succès pour la bataille sérieuse du mois de mai. A côté des aquarellistes déjà connus, vétérans qui ont fait leurs preuves, MM. Verdeyen, Hannon, Pantazis, Vogels, etc., viennent se ranger toute une phalange de nouveaux venus parmi lesquels il en est qui donnent de très sérieuses espérances. Un jeune mariniste, M. Schlobach, exposait lundi dernier une page de grande allure, digne de Mestdagh ; M. Maingot, une série de dessins au crayon noir d'un caractère superbe ; M. De Munck, des eaux-fortes gravées d'une pointe habile, MM. Cassiers, Combaz, Hermanus, Titz, etc., etc., un grand nombre d'aquarelles bien enlevées.

Nous voyons avec joie se lever l'aurore d'une renaissance de l'aquarelle, cet art primesautier et charmant. A côté de la *Société des aquarellistes*, dont le règlement, qui limite à quarante le nombre des membres, obligeait à faire antichambre, durant des années, une foule de jeunes talents prêts à prendre leur essor, le *Cercle des aquarellistes et aquafortistes* rendra de grands et sérieux services.

Outre les expositions annuelles, le Cercle se propose d'organiser des réunions, des conférences et des exhibitions partielles dans le but de favoriser le développement de l'art. Le grand nombre d'adhésions parvenues au Comité prouve les sympathies qui accueillent, parmi les artistes, la tentative de la Société. Nous en suivrons avec le plus grand intérêt l'éclosion et les progrès.

CHRONIQUE JUDICIAIRE DES ARTS

Les escrocs de la peinture

A la dernière exposition triennale d'Anvers, quatre individus anglais étaient parvenus à faire accroire à un artiste belge, M. Paul Haesaert, de Louvain, et peut être à d'autres encore qui ne se sont pas fait connaître, qu'ils étaient chargés de faire l'acquisition de leurs œuvres pour la *National Gallery* de Londres. Ils avaient même, en cette circonstance, décidé l'artiste à rabattre de son prix. Les tableaux étaient partis, mais l'argent ne venait pas. La justice anglaise s'est émue ; des poursuites ont été exercées ; les individus ont été retrouvés et arrêtés ; ils n'avaient emporté les tableaux de M. Haesaert que pour les vendre à leur profit ; et ce dernier, appelé en témoignage à Londres, aux frais de la justice anglaise, n'a pas eu de peine à les confondre. L'affaire s'est dénouée cette semaine. Trois individus ont été condamnés à 18 mois de travaux forcés, et un à cinq ans de réclusion. Les tableaux ont été restitués à l'artiste.

***

On sait, dit l'*Evénement*, que la vente des bijoux, diamants, perles fines, etc., de Mme Sarah Bernhardt-Damala, qui vient d'avoir lieu à l'hôtel Drouot, n'a produit qu'une somme de 178,000 francs environ. Tous les créanciers de l'artiste dramatique se dispute aujourd'hui cette somme, sur laquelle une véritable nuée d'oppositions s'est abattue. Mais M. Bloch, expert, et une demoiselle Robert, à la requête desquels la vente a été faite, revendiquent pour eux seuls les 178,000 fr., en s'appuyant sur divers actes reçus par Me Rey, notaire à Paris, les 15, 25 janvier et 5 février 1883. Aux termes de ces actes, M. Bloch a fait à Mme Sarah Bernhardt-Damala des ouvertures de crédit s'élevant à 184,000 fr. environ, sur lesquels 183,902 fr. ont été donnés par lui. C'est pour sûreté et garantie du remboursement de cette somme que les bijoux vendus avaient été donnés en gage à M. Bloch. Celui-ci aurait même avancé 79,000 fr. pour les retirer du mont-de-piété, où ils avaient été déposés.

Quant à Mlle Robert, elle serait devenue créancière dans les mêmes conditions d'une somme de 40,000 fr. Quoi qu'il en soit, l'un et l'autre se sont adressés au juge des référés pour obtenir l'autorisation de toucher les 178,000 fr., nonobstant les oppositions signifiées par nombre d'autres créanciers, notamment par M. Worth, le couturier, qui réclame 5,625 fr. pour les costumes que porte actuellement Mme Sarah Bernhardt dans le rôle de Fédora ; par Mme Delphine Baron, couturière, à laquelle il serait dû 25,000 fr., et par M. Remond, l'entrepreneur qui a construit l'hôtel de l'avenue de Villiers. Me Lamare, avoué de M. Worth, a prétendu que les actes invoqués dissimulaient une entente préparée en vue de soustraire le gage des créanciers. Le président, après avoir entendu les observations des autres créanciers opposants, présentées dans le même sens, a remis à huitaine pour rendre son ordonnance.

CORRESPONDANCE

Monsieur le Directeur de *l'Art moderne*,

Après l'article si intéressant que vous avez publié sur la réorganisation des ateliers où se fabrique le point de Venise, je pense qu'il serait très utile de vous faire connaître dans quel état se trouve la fabrication du vrai point de Bruxelles, ce travail séduisant, qui est, comme vous le dites fort bien, une des gloires de la capitale.

Cette fabrication, il faut bien le dire, est dans une situation qui est loin d'être florissante. Pour qu'une ouvrière arrive à connaître à fond ce difficile métier, il faut un temps considérable. L'habileté une fois acquise, elle doit trouver un travail rémunérateur et surtout un travail assuré. Pour arriver à ce but, la dentelle doit conserver le

goût, le cachet artistique qui l'ont fait rechercher de tout temps et qui ont consacré sa réputation.

Malheureusement certains fabricants n'ont pas compris cette vérité, et de ce joli tissu ils ont fait un objet ordinaire, mercantile et souvent de mauvais goût. Pour arriver aux dernières limites du bon marché, ils se sont adressés aux campagnes et ils l'ont ainsi complètement déprécié.

Par suite de ce malheureux état de choses, Bruxelles a perdu d'année en année de son importance comme fabrication. Et maintenant on ne vient plus qu'à de rares exceptions lui demander quelques beaux objets. Les produits étrangers qui, eux, ont conservé leur valeur et leur caractère d'œuvre d'art, se vendent et sont recherchés. Comme conséquence, les ouvrières ont quitté une à une les ateliers et il n'en reste plus qu'un nombre fort restreint, dont l'âge varie de 30 à 60 ans. On ne rencontre plus jamais de jeune fille désireuse d'apprendre ce métier. Il n'y a plus d'élèves et par suite, avant quinze ans d'ici la fabrication de la dentelle aura complètement disparu de Bruxelles. Il est donc plus que temps de prendre des mesures pour éviter cet événement funeste à tous égards. Dans votre article sur le point de Venise, vous avez parlé d'un comité de dames patronesses dirigeant un ouvroir à Venise. Il serait à souhaiter que pareille chose se fît à Bruxelles. Ce serait un moyen qui aurait certainement de bons résultats.

Outre le grand intérêt qu'il y a pour nous de conserver cette industrie, il y a aussi le travail de la femme qu'il s'agit de sauvegarder. Je n'ai pas besoin de vous dire combien elle trouve difficilement à gagner sa vie à notre époque et combien ce serait œuvre utile, même à ce point de vue, que de s'occuper de la question que vous avez soulevée.

Peut être jugerez-vous ces observations de quelque utilité, et voudrez vous bien les publier.

Je vous remercie d'avance, Monsieur le Directeur, et vous prie d'agréer mes salutations empressées.

Petite chronique

On pousse activement, à Anvers, les répétitions de l'oratorio de Jan Blockx, *Een droom van 't Paradijs*, dont nous avons annoncé l'exécution pour le 14 de ce mois. Tout fait présager une excellente interprétation et l'on dit que l'œuvre est magistrale. La répétition générale est fixée au lundi 12 courant, à 8 heures.

La partition du *Houyoux* d'Emile Mathieu vient de paraître pour piano et chant. Il a été question de donner, au dernier concert populaire, une seconde audition de cette œuvre distinguée et pittoresque.

Un journal a même annoncé que cette exécution aurait lieu. Malgrès le succès que rencontrerait certainement ce projet auprès du public, la chose n'est pas possible. Le dernier concert populaire sera exclusivement consacré aux œuvres de Richard Wagner et constituera une sorte de festival funèbre à sa mémoire. Ce concert est fixé au 8 avril. Il présentera un intérêt tout à fait exceptionnel.

Nous recevons d'Edimbourg des nouvelles qui établissent que le culte de la musique est loin de s'éteindre dans la brumeuse patrie de Walter-Scott. L'*Union chorale* de cette ville a donné en décembre, janvier et février, une série de douze concerts symphoniques et choraux extrêmement brillants. Parmi les grandes œuvres exécutées, il faut citer : *Judas Macchabée*, de Haendel, le *Messie*, du même auteur, *Rédemption*, de Gounod.

La Société ne craint pas d'aborder l'étude des œuvres de Wagner et de Berlioz. On voit, en effet, figurer aux programmes de l'*Union chorale:* l'*Idylle* de Siegfried (IIe acte, dans la forêt), le prélude de *Lohengrin*, celui de *Parsifal*, l'ouverture du *Tannhaüser*, les ouvertures des *Francs-Juges* et de *Benvenuto Cellini*. Beethoven, Bach, Mozart, Haydn, sont également joués par la Société, qui compose ses programmes avec beaucoup de goût et de la façon la plus variée. Dans la longues liste des artistes engagés cette année, nous relevons quelques noms connus du public bruxellois : M. Joachim, Mme Sophie Menter, M Louis Breitner, Mlle Elly Warnots.

D'autre part, deux brillants concerts symphoniques ont été donnés les 10 et 12 février, sous la direction et avec le concours du pianiste Charles Hallé, qui a exécuté avec une grande autorité le concerto no 3 de Beethoven et des solis de Chopin. Les ballets de *Polyeucte*, les parties symphoniques de *Roméo et Juliette*, de Berlioz, une symphonie de Haydn, formaient le fond de ces concerts, auxquels Mme Norman-Neruda, qui se faisait entendre pour la première fois à Edimbourg, a prêté le concours de son superbe talent.

Nous recevons les premières livraisons du *Correspondant belge*, une jolie revue mensuelle, coquettement imprimée, dont le programme porte : *Littérature belge et étrangère, beaux-arts, sciences, philosophie, voyages*, et dont la liste des rédacteurs comprend les noms de MM. Alphonse Daudet, Georges Rodenbach, Théodore Hannon, Georges Eeckhoud, Albert Giraud, Frédéric Cousot, etc., La renaissance littéraire s'affirme décidément en Belgique. Nous en sommes heureux et adressons le plus cordialement du monde notre salut de bienvenue aux vaillants fondateurs du *Correspondant*.

La Commission administrative de Liège fait savoir qu'un concours est ouvert entre les architectes belges et étrangers pour la production de plans et devis relatifs à l'érection d'un hospice de la vieillesse à Liège.

Le programme avec plan des lieux est à la disposition des amateurs. Les projets devront être déposés, avant le 15 juin 1883, au secrétariat des hospices, rue Saint-Etienne, 3, à Liège.

Le premier concert du Conservatoire de Mons, sous la direction de M. Jean Vanden Eeden, est fixé au lundi 26 mars prochain.

Le second aura lieu vers la fin de mai.

Par arrêté royal du 21 février 1883, M. Ernest Reisse, membre du conseil provincial du Brabant, est nommé membre de la commission de surveillance du Conservatoire royal de musique de Bruxelles, en remplacement de feu M. Louis Leclercq.

Un Comité composé d'élèves et d'amis du peintre F.-J. Navez, mort à Bruxelles en 1869, vient de se constituer en vue de rappeler par un souvenir durable la mémoire de l'artiste. La séance d'installation a eu lieu la semaine passée, à l'hôtel de ville de Charleroi. L'ordre du jour portait, entre autres, l'organisation d'une fête littéraire et musicale en l'honneur de Navez, les mesures à prendre pour la réalisation du projet proposé, etc.

Nous parlerons, dans un prochain numéro, des mesures qui auront été adoptées.

Le Salon de Paris approche. Pour les peintres, le délai d'envoi expire le 15 mars; pour les sculpteurs, le 10 avril. Entre autres tableaux à sensation destinés à figurer à ce Salon, on parle beauconp d'un *Jésus crucifié, entre deux larrons*, de M. Munckacsy, qui ferait suite et pendant au *Christ devant Pilate*, dont on n'a pas oublié le retentissement.

Après les fêtes de Pâques, le théâtre royal de Munich passera en revue toutes les compositions dramatiques de Richard Wagner, depuis Rienzi jusqu'à *Parsifal* exclusivement.

C'est du 8 au 30 juillet qu'auront lieu, à Bayreuth, les représentations de *Parsifal*. Elles seront au nombre de douze.

On connaît dit le *Ménestrel* les liens de famille qui attachaient Liszt à Wagner, mais ce que l'on sait peut-être moins c'est que

depuis de longues années déjà une amitié vraiment fraternelle unissant ces deux grands artistes. Cette amitié de la part de Liszt allait jusqu'au plus absolu désintéressement. On nous en cite un trait digne d'être recueilli. A une période de sa vie où il se trouva fort gêné, Wagner avait souscrit une série d'effets, payables chez Belloni, le secrétaire de Liszt. Ces billets n'ayant pas été soldés, Belloni en avertit Liszt, qui lui donna immédiatement l'ordre de les payer sur ses propres fonds. « Wagner, disait-il, est un ami et un homme de génie. Chacun de ces titres suffit pour que je lui vienne en aide, dans la mesure de mes moyens ».

Hans de Bulow, complètement remis de l'indisposition qui l'avait frappé il y deux mois, vient de reprendre ses fonctions de maître de chapelle de Meiningen. Lorsqu'il a reparu, le 23 janvier dernier, au pupitre de chef d'orchestre, il a été l'objet d'une longue ovation. Une superbe couronne de lauriers lui a été remise.

LUNDI 19 MARS 1883, à 2 heures précises

VENTE PUBLIQUE

D'UNE

BELLE COLLECTION DE TABLEAUX

ÉTUDES, ESQUISSES ET AQUARELLES

DE FEU HIPP. BOULENGER

(3e et dernière série)

EN LA

SALLE SAINTE-GUDULE

9, rue du Gentilhomme, 9

Ancienne Petite Rue de l'Ecuyer, à BRUXELLES

SOUS LA DIRECTION DE

M. ARSÈNE JANSSENS

EXPERT

EXPOSITION PUBLIQUE :

DIMANCHE 18 MARS DE 10 A 5 HEURES, ET LUNDI 19, JUSQU'A MIDI.

Les œuvres se vendent avec garantie d'authenticité.

Le Catalogue se distribue au susdit local.

DIETRICH & Cie

23A, RUE ROYALE, BRUXELLES

Gravures, Aquarelles. Tableaux. Modèles et dessins, etc.

PORTRAIT DE RICHARD WAGNER

EAU-FORTE ORIGINALE

PAR

Hubert HERKOMER

Epreuve d'artiste	fr.	100	»
Id. avec autographe	»	40	»
Id. avec la lettre	»	20	»
Id. id. montée	»	25	»

DAXBEK

35, RUE DE L'HOPITAL, 35

GRAVURE HÉRALDIQUE, ARTISTIQUE ET COMMERCIALE

MONOGRAMMES

TIMBRES HUMIDES EN CUIVRE ET EN CAOUTCHOUC

Plaques, Médailles.

Spécialité de Bijoux artistiques niellés, 1er choix

BIJOUX D'OCCASION ET RÉPARATIONS

Orfévrerie.

PIANOS

VENTE

ÉCHANGE

LOCATION

BRUXELLES

rue Thérésienne, 6

GUNTHER

Paris 1867, 1878, 1er prix. — Sidney, seul 1er et 2e prix

MUSIQUE.

R. BERTRAM

10, RUE SAINT-JEAN, BRUXELLES

(Ancienne maison Meynne).

ABONNEMENT A LA LECTURE DES PARTITIONS

VERLEYSEN-NYSSENS

A LA PORTE CHINOISE

88, RUE ROYALE, BRUXELLES, 88

IMPORTATION DIRECTE DE LA CHINE ET DU JAPON

Objets d'art, porcelaines, bronzes, laques, soieries, papiers, etc. — Grand choix de meubles en laque et bois de fer, paravents, écrans.

SPÉCIALITÉ DE THÉ DE CHINE

Exposition permanente — Entrée libre.

COMPAGNIE DES BRONZES

BRONZES D'ART ET D'AMEUBLEMENT

APPAREILS D'ÉCLAIRAGE

BRONZE MONUMENTAL

Direction et Magasins : Rue d'Assaut, 22, Bruxelles.

Ateliers et Fonderie : Rue Ransfort, 27, Molenbeek (Bruxelles).

ADÈLE DESWARTE

23, RUE DE LA VIOLETTE

BRUXELLES.

Dépôt à ANVERS, 15, rue Léopold.

VERNIS ET COULEURS
POUR TOUS GENRES DE PEINTURES.

TOILES, PANNEAUX, CHASSIS,
MANNEQUINS, CHEVALETS, ETC.

BROSSES ET PINCEAUX,
CRAYONS, BOITES A COMPAS, FUSAINS, MODÈLES DE DESSIN.

RENTOILAGE, PARQUETAGE,
EMBALLAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX.

COULEURS
ET PAPIERS POUR AQUARELLES
ARTICLES POUR EAU-FORTE, PEINTURE SUR PORCELAINE.

BOITES, PARASOLS, CHAISES,
Meubles d'atelier anciens et modernes

PLANCHES A DESSINER, TÉS,
ÉQUERRES ET COURBES.

COTONS DE TOUTE LARGEUR
DEPUIS 1 MÈTRE JUSQUE 8 MÈTRES.

Représentation de la Maison BINANT de Paris pour les toiles Gobelins (imitation)

NOTA. — La maison dispose de vingt ateliers pour artistes. Impasse de la Violette, 4.

SOCIÉTÉ ANONYME

DE

L'HOTEL DES VENTES

DE BRUXELLES

RUE DU BORGVAL, 15 — BOULEVARD ANSPACH, 71 — RUE JULES VAN PRAET, 16

BULLETIN HEBDOMADAIRE SPÉCIAL

Lundi 12 Mars 1883

ET JOUR SUIVANT, S'IL Y A LIEU, A 2 HEURES PRÉCISES DE RELEVÉE

Salle n° 6, 1er étage. — Vente publique judiciaire, d'une belle et nombreuse réunion de **Bronzes d'art et d'ameublement,** consistant en : bustes, statuettes, groupes, garnitures de cheminées, appareils d'éclairage, objets divers.

Exposition publique le dimanche 11 mars de 11 à 4 heures.

Mercredi 14 Mars

A 2 HEURES DE RELEVÉE.

Salle n° 2. — Vente publique pour cause de départ, d'un magnifique **Mobilier,** composé de plusieurs garnitures de salon dont une en bois d'acajou sculpté remarquable, chambres à coucher noyer, meubles de salle à manger, objets et ustensiles divers. (Voir détail aux affiches.)

Jeudi 15 Mars

A 2 HEURES DE RELEVÉE

Cour vitrée. — Vente publique de **Fleurs, plantes et arbres divers,** sous la direction de M. Van Riet, horticulteur.

Vendredi 16 Mars

A 2 HEURES DE RELEVÉE.

Salle n° 6. — Vente publique de **Meubles de salon,** salle à dîner, chambre à coucher, Tableaux, Bijoux, objets divers.

Bruxelles. — Imp. FÉLIX CALLEWAERT père, rue de l'Industrie, 26.

TROISIÈME ANNÉE. — N° 11. LE NUMÉRO : 25 CENTIMES. DIMANCHE 18 MARS 1883.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00 ; Union postale, fr 13.00. — **ANNONCES** : On traite à forfait.

Adresser les demandes d'abonnement et toutes les communications à
L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 26, Bruxelles.**

SOMMAIRE

L'ART ET LES MŒURS POLITIQUES D'AUJOURD'HUI. A propos de *Monsieur le Ministre,* comédie en 5 actes, par JULES CLARETIE. — HENRI VIII (suite et fin). — L'ART DE LA DENTELLE. — REPRISE DES *Noces de Figaro,* AU THÉATRE DE LA MONNAIE. — LES LIVRES. *La terre de glace.* — EEN DROOM VAN 'T PARADIJS. — CORRESPONDANCE. — TROISIÈME CONCERT POPULAIRE. — PETITE CHRONIQUE.

L'ART ET LES MŒURS POLITIQUES D'AUJOURD'HUI

A propos de *Monsieur le Ministre,* comédie en 5 actes, par JULES CLARETIE.

L'art pénètre partout pour embellir la forme, ou, dans une conception plus haute, pour faire sortir de la réalité ambiante ce qu'elle renferme de noble et d'émouvant. Il est constamment à la recherche du beau, s'efforçant de le mettre en relief pour réjouir ou élever l'âme humaine. Sa mission est de nous donner, avec le plaisir, l'enthousiasme. Il n'a pas la prétention de nous enlever à notre vie quotidienne, mais de nous montrer cette vie dans sa véritable grandeur, constamment méconnue par la vulgarité. Il est l'agent le plus actif du bonheur, de la magnanimité et de la droiture, parce qu'il prétend dépouiller ce que nous sommes, ce que nous faisons et ce qui nous entoure, de tout élément hideux ou répugnant. Même dans les calamités et les horreurs il fouille pour découvrir ce qui est impressionnant ou héroïque, Comme un grand souffle passant constamment sur le monde, purificateur et sonore, il chasse les miasmes moraux et vivifie notre humanité.

De là vient cette dignité souveraine subsistant pour lui et dominant sans jamais pâlir, malgré les préjugés qui n'y voient qu'œuvre d'agrément et de luxe.

Mais si sa préoccupation la plus habituelle est de parer et d'agrandir, parfois, en présence de misères ou de dégradations trop persistantes, il se retourne et, de paisible et créateur qu'il était, devient violent et destructeur. Il s'attaque aux proliférations malsaines qui gagnent les régions qu'il voudrait sans cesse assainir. Il mord, il frappe, il bafoue. Ce n'est plus le beau qu'il veut mettre en relief, c'est le ridicule, pour le chasser, c'est le mal, pour en inspirer l'horreur. Mission redoutable pour lui-même, car on taxe alors d'immoral le devoir de morale suprême qu'il accomplit, mais redoutable surtout pour ce qu'il saisit et dénonce, car ce qui a résisté à tous les assauts ne résiste plus quand enfin l'art indigné se rue à son tour pour le détruire.

Oui, malheur aux mœurs qui, par la lente complaisance des milieux sociaux gangrenés, s'établissent petit à petit et finalement s'étalent avec l'inconscience des longues habitudes, si l'art, se lassant de leur irritant discord, commence à les signaler et se met à

les marteler. Il semble alors qu'une aube révélatrice se lève, éclairant leurs difformités et leurs souillures.

Le mouvement politique qui a commencé à la fin du siècle dernier, s'est longtemps développé avec une grandeur historique dont l'éclat effaçait les détails misérables. On excusait aisément, on refusait de voir les défaillances. Les peuples prenaient possession d'eux-mêmes et la splendeur de ce phénomène semblait enlever toute importance aux complications secondaires. L'art applaudissait, et par l'éloquence et la littérature, aidait à l'enfantement et l'accompagnait de sa pompe.

Mais quand l'œuvre principale fut accomplie, insensiblement se développa partout sur elle une végétation de mœurs politiques au complet épanouissement desquelles assiste avec étonnement et inquiétude la génération actuelle. Toutes les grandes libertés, toutes les grandes déesses, comme des femmes avançant en âge, passant de l'adolescence à la maturité et déclinant vers la décrépitude, sont devenues aux mains de ceux qui s'en servent, des vieilles radoteuses et parfois débauchées. Autour d'elles, dans le rayon de leurs statures géantes et à l'exemple de leurs incartades, s'est développée une population dévergondée et insolente.

Tout ce monde s'agite et clame au milieu d'une corruption montante. Dans les assemblées, l'invective fait place à l'éloquence, dans la presse, l'attaque méchante à l'exposé loyal des doctrines, dans l'activité individuelle la soif d'enrichissement à la recherche du vrai, dans les luttes politiques la possession des places et du pouvoir au patriotisme. Et ce remuement bruyant et cupide s'enlise de plus en plus dans les petitesses, les platitudes, les injustices, les mesquineries et les hontes.

Il y a beau temps que l'art s'est fièrement retiré de ce débraillement. Dès qu'il avait senti s'affaiblir les élans héroïques des premiers jours, il s'était arrêté. Quand s'accusèrent les premiers ridicules, il quitta la partie et s'exila, en dehors du mouvement social, dans la reproduction de la nature, donnant tout à coup, par le pinceau et la plume, à la production du paysage, la sublime expression qui caractérisera ce siècle. Mais depuis que le carnaval des mœurs publiques s'est tout à fait déchaîné, voici que l'art sort de sa solitude, voici que menaçant, vengeur, il reparaît, s'attaquant avec furie à la vie contemporaine, affirmant avec audace et ténacité que le moyen le plus efficace de la cautériser est de la peindre telle qu'elle est, proclamant que le mal est assez grave et assez odieux pour que même dans les mots il ne faille plus rien ménager. .

Là est avant tout le secret de ce que notre monde, effrayé et stupéfait, nomme les écarts de la littérature naturaliste. Il n'y voit que les débordements d'écrivains sans mesure. Il n'y devine pas l'irrésistible poussée de l'art même, agissant aveuglément, comme toutes les grandes lois physiques ou morales, pour chasser de l'existence présente les avilissements et les malpropretés qui l'infectent. Dans ce puissant effort pour faire sortir les âmes de leur corruption, on ne démêle qu'une corruption nouvelle et plus inquiétante. La foule ne comprend pas que ce dégoût qui commence à la prendre pour ces livres où on ne fait que lui montrer sa propre image, est le début d'une réaction qui la sauvera peut-être de sa turpitude, et que plus elle blâme et conspue ce mouvement artistique étrange, qu'elle trouve odieusement cynique, plus elle affirme l'opportunité et l'efficacité qu'il a eues.

L'art, on ne saurait assez le dire, n'a point pour but unique de produire des chefs-d'œuvre destinés à être admirés toujours. C'est la sublime récompense de ses luttes à des époques privilégiées. Son labeur quotidien est d'influencer la civilisation, de la suivre pas à pas, de marcher dans son ombre, de lui donner sa lumière, de l'aider dans ses belles tentatives, de l'encourager en les rendant plus belles encore, mais aussi de l'avertir, de l'interpeller, de la ridiculiser, de l'outrager, de la flageller quand elle décline, quand elle chancelle, quand elle s'avilit.

La politique et ceux qui s'y démènent n'échappent pas à cette discipline salutaire. Comme le reste, ils sont sous la haute police de l'art, et quand l'heure le réclame, il va accomplir chez eux ses devoirs. Les allures que l'on a dans ce compartiment de notre organisation l'importune de plus en plus, et il tourne de ce côté son grand œil farouche toujours à la recherche des inharmonies. Déjà à quelques reprises il a étendu le bras, saisissant l'un ou l'autre fantoche, le brisant et le croquant comme faisait Polyphène des compagnons d'Ulysse. Telle satire de poète, tel tableau d'un roman âpre, ont été des avertissements que tôt ou tard, et brusquement peut-être, se fera une irruption sans merci, aboutissant à un massacre impitoyable des vanités, des vilénies, des sottises et des ignominies. Qu'on y prenne garde dans ces régions où l'on se meut avec la sécurité fallacieuse que donne aux satisfaits la pratique longtemps tolérée des choses défendues. L'heure avance, et aux productions en apparence inoffensives que nous voyons se multiplier, on peut présager ce qui suivra. Elles ne sont que les troupes légères formant l'avant-garde des pesantes cohortes qui sauront balayer une bonne fois la scène.

On a vu *Son Excellence Eugène Rougon*, on a vu *Rabagas*, on a vu *Daniel Rochat*, on a vu *Numa Roumestan*, sans compter *le Monde où l'on s'ennuie*, décrivant la vie politique et ses acteurs, le monde officiel et ses amoindrissements. Le livre et le théâtre entament ces milieux et en font la satire chaque fois avec plus d'audace et d'acharnement. Voici *Monsieur le*

Ministre qui reprend le même sujet, avec plus d'effronterie encore, disent ceux qu'il bouscule. Ce ne sera pas tout. On peut le prédire, oui le prédire et le souhaiter. Il y a là, en effet, une terrible liquidation à faire. O art! n'hésite pas!

C'était un curieux spectable, à la première représentation de la pièce, d'examiner la salle, dans ses éléments bourgeois et officiels, venus là en nombre pour faire leur parade mondaine accoutumée, surprise, embarrassée de se voir sur la scène, comme dans un miroir, recevant coup sur coup, comme autant de dards plantés aux endroits sensibles, les allusions cuisantes, les mots cinglants, les remarques narquoises, mettant à nu les ridicules, levant brutalement les voiles sur les difformités secrètes. Et à côté de cette portion du public soumise à l'improviste à cette mousqueterie aussi actuelle et aussi transparente à Bruxelles qu'à Paris, écoutant avec des sourires forcés et pestant à l'intérieur d'être venue dans ce guépier, il était réjouissant d'examiner les spectateurs qui font la foule innommée, s'amusant de bon cœur, comprenant toutes les pointes, regardant de côté ce monde qu'il voit d'ordinaire jouant la grande pose des parvenus politiques, applaudissant à chaque bon coup de lanière, et appuyant d'une murmurante approbation les bottes s'abattant d'un bon coup droit sur le plastron des vanités turbulentes.

Car c'est un signe du temps à ajouter aux autres que cette joie de l'opinion chaque fois qu'avec le plat du sabre on vient fourrager dans toutes ces prétentions et ces fausses chamarrures.

Ce n'est pas que la pièce soit un chef-d'œuvre. Dépouillée de ce qu'elle a de frondeur, elle est absolument banale. L'intrigue de Vaudrey (Monsieur le Ministre!) avec Marianne Kaiser, est taillée sur le patron de vingt autres, et l'astucieuse et capiteuse personne qui la mène est de la même couvée que la Félicia Ruys du *Nabab*. Mais ce qui allèche, séduit et cause une indéniable satisfaction chez la masse qui écoute, c'est la patte de l'auteur jetant à tout propos sa griffe sur quelque risible ou malhonnête coutume de la tribu politique, et la déchirant jusqu'au sang.

Il fallait voir le plaisir sincère avec lequel étaient accueillis tous les mots, ni profonds, ni bien neufs, mais cassant la coque des réalités qu'on dissimule. Vaudrey disant aux officieux qui accourent le féliciter sur son entrée au ministère: « Monsieur le Président.., général,... messieurs,... mes amis, je sais ce que vous attendez de moi! ». Et l'un d'eux interprétant la conscience de tous, répondant à part : « Des places et des décorations. » Ce directeur du personnel à qui Vaudrey dit : « Mes prédécesseurs ne désiraient pas connaître la vérité : je ferai en sorte qu'on me la dise » et qui observe : « Il en demande beaucoup; je crois même qu'il en demande trop ». « J'ai la conscience du bien que je puis faire à mon pays, » s'écrie avec conviction le nouvel arrivé. — « Dis donc à ton parti, » réplique un sceptique, qui ajoute : « On entre au Ministère pour démolir les abus, et on les récrépit pour y rester ».

Aussi, quand au bout de quelques mois, l'excellence blasée dresse le bilan de sa grandeur, voici comment il parle dans une tirade, un peu cicéronienne peut-être, mais qui a secoué les braves gens réduits à penser plus long qu'ils ne disent : « La politique me pèse sur les épaules comme un manteau de plomb. Voir mon travail, mes espérances, mon amour de mon pays, tout cela dénaturé, raillé, traîné dans la boue. Tout ce que j'aime, tout ce que je respecte livré à l'insulte et à la calomnie ! Tout cela parce qu'on pense autrement que le voisin ! Tout cela entre les fils d'une même patrie, entre enfants de la même mère ! C'est ignoble et c'est navrant! J'avais l'amour du bien, et je suis forcé de reconnaître qu'il est impossible par les moyens qu'il faut y employer. On voulait défendre une idée, et on en arrive à ne défendre qu'un portefeuille. On est dans une mêlée stupide, on passe son temps à parer les coups qu'on vous porte au front, au cœur, à l'âme. Je suis las, las de ces surdités d'en haut, de ces ignorances et de ces haines d'en bas, las de cette meule éternellement tournée dans le vide. Depuis que je suis entré ici, j'ai entendu parler d'apostilles, de destitutions, d'avancements, d'ambitions, de convoitises; c'est à peine, si j'ai entendu parler du pays! J'en ai assez ! »

De jolis croquis sont ceux de ce que l'auteur nomme ingénieusement les cocodettes des ministères, de ces femmes jolies, ces femmes charmantes (est-ce ironie?) qui voltigent de l'intérieur à la guerre, des affaires étrangères aux finances, discutent avec les ambassadeurs, reçoivent les ministres, invitent le président du conseil, les promettent à leurs invités et les mettraient volontiers sur le menu. Qui assistent aux discussions parlementaires et en reviennent en disant : « Ah! Monsieur! quelle émotion lorsque nous vous avons écouté à la tribune! J'avais les larmes aux yeux! » Et se tournant vers la ministresse : « Vous devez être bien fière, Madame, lorsque vous entendez les applaudissements qui saluent la parole de votre mari ». — Et cette ministresse répondant (n'oublions pas que nous sommes au théâtre) : « J'en serais très heureuse, en effet, mais je ne les ai pas entendues. Je ne vais jamais à la Chambre ». Sur quoi les cocodettes présentes d'exclamer : « Elle ne va pas à la Chambre! Qu'est-ce qu'elle fait donc de ses journées... alors? »

Cela marche ainsi pendant cinq actes, pas mal vraiment, quoique assez près de terre. Dumas fils a, dit-on, touché du bout des doigts à la pièce. On y trouve, en effet, de ci, de là, des plis, des cassures adroites, des coups de pouce donnés juste où il faut, qui dénoncent son œil et sa main, parfois aussi cette corrosive humeur

qui creuse sur une pensée un ineffaçable sillon.

Monsieur le Ministre est venu battre à son tour la comédie politique. Sous son flot plus hardi et plus dur, quelques fragments nouveaux se sont détachés du rivage et quelques mensonges se sont éboulés. L'attaque cette fois a été plus vive, on sent que le sentiment artistique s'émeut et s'indigne davantage. Ce n'est pas encore la pleine marée qui, passant par dessus les bords, submergera de sa grande vague cette foire installée en plein intérêt public par les mirmidons qui confondent la vie sociale avec leur stérile va et vient. Mais pour qui pénètre la logique et l'enchaînement des faits artistiques, c'est un précurseur de plus de la révolution et de la justice finales.

HENRI VIII

opéra en quatre actes, poème de MM Léonce Detroyat et Armand Silvestre, musique de M. Camille Saint-Saëns.

(Correspondance particulière de *l'Art moderne*).

(*Suite et fin*).

Dans un premier article, nous avons jeté sur l'œuvre nouvelle de Saint-Saëns un regard embrassant l'ensemble de l'ouvrage. Entrons maintenant dans l'étude des diverses parties. Voici d'abord comment se fait l'exposition :

Don Gomez, nommé ambassadeur d'Espagne, aima Anne de Boleyn lorsqu'elle était en France fille d'honneur de la reine Claude. Grâce à sa souveraine, Catherine d'Aragon, il va la revoir à Londres, car Anne l'aime aussi et s'est librement fiancée à lui. Ce personnage de Don Gomez, pour être secondaire, n'en a pas moins reçu du musicien le caractère qui lui convenait. Il est timide, élégant, chevaleresque. C'est la note tendre au milieu des violentes passions qui vont se déchaîner autour des volontés royales. Henri VIII, lui, est peint de main de maître, et philosophiquement conçu dès son entrée en scène. Il aime déjà Anne de Boleyn; son amour est excité savamment par la coquetterie et les résistances de la fille d'honneur, et il dit à un confident sa faiblesse et son tourment : « Qui donc commande quand il aime, et quel empire reste au cœur où l'amour met son pied vainqueur »? Le *cantabile* est une petite merveille de sentiment juste, de goût, d'expression, il s'en exhale un délicieux parfum d'archaïsme; l'homme y domine le roi, l'accent de la passion y éclate en une flamme continue; mais voici que l'amant attendri redevient le terrible tyran d'Angleterre. C'est devant Catherine elle-même, devant la femme, devant la reine, que son amour se déchaîne audacieusement, se mêlant de cruauté. Buckingham, le favori d'hier, est mené au supplice par ordre du roi : dans la rue, sous les fenêtres du palais, un lugubre *De Profundis* accompagne le condamné. Au dedans, Catherine d'Aragon supplie le roi de faire grâce. Henri, dédaigneux, murmure à l'oreille d'Anne, déjà prise de rêves ambitieux, des accents d'une chaude et violente convoitise. Sensualité, audace, cruauté, hypocrisie, ambition, ainsi se présentent Anne et Henri. Pudeur blessée, dignité outragée, amour méconnu, bonté sublime, déceptions cruelles, jalousies amères, ainsi Catherine et Don Gomez apparaissent. Autour de ces quatres figures se groupent la foule des courtisans, approuvant tout haut, blâmant tout bas, et la marche funèbre va s'éloignant là-bas, jusqu'auprès du bourreau qui tient la hache, « sombre vision » qui fait tressaillir Anne de Boleyn, comme le pressentiment d'un châtiment futur.

Le final de cette scène, rapide, mouvementé, expressif, est admirablement composé. Il a, dès la fin de ce premier acte, où l'exposition musicale des quatre caractères a été tracée si vigoureusement, donné la mesure du tempérament dramatique du musicien.

Le deuxième acte va nous offrir toute la grâce de son art éprouvé. Le palais de Richmond, avec ses beaux arbres qui sont l'orgueil de l'Angleterre, est devenu le séjour de la nouvelle favorite. Anne de Boleyn, dont le caractère odieux va se dessiner ici, y entretient par une austérité et une vertu calculées la passion du roi. Un chœur madrigal est chanté par les filles d'honneur à l'enchanteresse; on dirait un babillage de cour signé Lambert ou Sulli; c'est un hors-d'œuvre, mais il est délicieux, et sert à marquer davantage la légèreté d'Anne, la douleur de Don Gomez, qui pleure sa confiance perdue et la duplicité de la cruelle. Jusqu'au moment où elle sera sûre de posséder le trône d'Angleterre, elle trompe le jeune homme et essaie de lui faire croire qu'elle l'aime toujours.

Le moment est arrivé. Le roi, déployant aux yeux de l'ambitieuse la pourpre royale, l'enivrant de sa gloire, la troublant de son sensuel et puissant amour, jure de faire d'elle, non sa maîtresse, mais sa femme, et de répudier la reine Catherine. Le duo d'amour, qui se termine par ce double serment sacrilège, a confirmé le succès déjà grand du premier acte, et le public ne s'est plus défendu.

Oui, certes, c'est un véritable duo d'amour, et merveilleusement senti. Sous une forme très simple en apparence, il renferme toute la science, toute l'ingéniosité, toute la philosophie qu'a demandé à l'art musical l'esprit moderne. A la fois amant et souverain, Henri ordonne et supplie; sa main caresse, et pourtant on sent dans les sourdes agitations de l'accompagnement qu'on ne la repousserait pas impunément. La sensualité froide de la licencieuse favorite finit par être brulée à la mâle passion du roi. Elle enveloppe doucement d'abord son amant de ses refus adroits, et lorsqu'il a donné sa parole royale, lorsqu'il lui a dit à travers un détail d'orchestre d'une finesse incomparable : « Alors la reine n'est plus la reine, et la reine, c'est toi », elle cède à son tour à la volupté, et sur un rythme enlaçant, les voix s'allanguissent et disent tour à tour le désir et le bonheur.

Les simples, les forts, je dirais presque les purs, sont les plus expressifs, les plus humains, et savent le mieux toucher les cœurs.

Non moins belle, comme vérité dramatique, est la scène suivante, dans laquelle la reine Catherine, sentant le péril qui la menace, vient noblement montrer à sa jeune rivale dans quel abîme elle va tomber; mais devant l'hypocrisie et l'arrogance de la courtisane, son indignation éclate dans des cris sublimes et simples, comme la vraie douleur. La composition de la scène est belle; à mesure que descend Anne de Boleyn, à mesure qu'Henri VIII s'engage dans le parjure et le crime impunis, l'âme de Catherine d'Aragon, de la pieuse Espagnole, s'élève et monte; l'on sent, dès lors, que la résignation et le sacrifice l'agrandiront jusqu'au martyre.

C'est ici que se place l'inévitable ballet promis aux abonnés de l'Opéra ; jamais il ne fut plus mal venu, car jamais pièce ne comporta moins la nécessité d'un *Divertissement*. Le dialogue dramatique qui le précède immédiatement dit assez que le moment de l'action rapide est arrivé et le dénouement proche. Le roi, courroucé, surprend la reine avec sa rivale. « Sire, dit fièrement Catherine, je viens rappeler à mon roi que je suis la reine. — Je n'ai pas encore, sur mon âme, dit le contraire..... pas encore! », s'écrie, épouvantée, la pauvre femme. Cependant, le légat du pape vient accorder à Catherine un appui, infliger un blâme au roi. Triste refuge, hélas! car on sait le cas qu'Henry fait d'un blâme ou d'une résistance. Et en attendant qu'approuvé par ses sujets esclaves, il se proclame pape-roi et chef de l'Eglise d'Angleterre, il tourne le dos à l'envoyé de Clément VII, et prenant la main d'Anne de Boleyn, pendant que l'orchestre redit le motif passionné du duo d'amour, il l'emmène à la fête ordonnée pour elle.

Et voilà comment on nous gratifie à l'Opéra de la présence du corps de ballet, qui pendant une grosse demi-heure, vient parader sans souci des rois et des reines, ni même des légats, devant les lorgnettes des vieux messieurs. La musique de ce divertissement est charmante, en sa sécheresse toute anglaise, surtout l'idylle écossaise, la sarabande et la gigue finale. La tactique des instruments y est habile à ravir ; nous savons que l'auteur du *Rouet d'Omphale* est un maître symphoniste, et pas n'est besoin des airs de danse pour entendre le merveilleux orchestre qui, depuis le commencement de l'opéra, enlace et enveloppe le chant comme un vêtement tissu d'or fin et de gaze légère.

Henri VIII a le front soucieux. Le tyran couve une colère qui bientôt éclatera. Le légat insiste pour le voir et lui parler, mais cette autorité gêne l'autocrate dans ses projets. Le Parlement s'assemble, le Synode est convoqué.

Par un habile artifice, Anne, simulant l'abnégation, est venue offrir au roi le sacrifice de leur projet. Poussé par son désir inassouvi, Henri brisera tout ce qui le sépare d'elle. Et, en effet, voici la cour, les gens d'église et de loi : une scène capitale, un très bel acte, musicalement aussi parfait que les deux autres, mais qui, pour ne pas faire trembler l'œuvre sur sa base, doit être impitoyablement raccourci.

A supprimer entièrement, malgré les ridicules désespoirs de M. Boudouresque, l'air du légat, air d'étude, beau d'ailleurs, mais qui ne doit pas être, et M. Saint-Saëns le sait mieux que nous. A raccourcir, le noble et pompeux épisode du jugement. Si belle que soit la défense de la pauvre reine vaincue, si merveilleux que soient le chant et le jeu de la grande artiste qui tient le rôle, l'émotion ne sort pas et ne pénètre pas l'âme. C'est que le développement de cet air est beaucoup trop considérable, qu'il nuit à l'action et à l'effet de cette grande scène historique.

La marche, où court un souffle du grand Bach, est d'une austérité solennelle; la prière de l'archevêque de Cantorbery, reprise par toute l'assemblée, et enfin, après la lâche et cruelle adhésion du peuple aux volontés du roi, le serment du schisme, sous une forme contrepointée, d'une sonorité éclatante, tout cela est viril, sobre, d'une sévérité de lignes et en même temps d'une couleur locale admirable.

Cette faute de diffusion exagérée, — si rare chez l'auteur qu'il serait déplorable qu'elle ne fût pas réparée, — il ne la renouvellera plus.

Bien au contraire, le quatrième acte, monte en un instant du niveau d'une belle œuvre à la valeur d'un chef-d'œuvre lyrique et dramatique.

Deux tableaux le composent; le premier n'est qu'un contraste pour faire ressortir la situation du second, — émouvant à ce point que je n'en connais pas de semblable dans le drame lyrique français depuis *les Huguenots*.

Au lever du rideau, Anne, couronnée reine d'Angleterre, au comble de ses rêves ambitieux, paraît s'intéresser à un menuet dansé devant elle pour la divertir; elle est soucieuse pourtant. Henri VIII, jaloux, soupçonneux, affamé de despotisme, déjà se défie d'elle. Le souvenir de Gomez, qui aimait Anne, de la protection confiante de la reine pour les jeunes fiancés qu'elle croyait tous deux fidèles, tourmentent le « *Cœur de tigre* ».

Au milieu de cette scène de cour — prétexte pour le musicien à un menuet dans le plus pur style du temps, — Don Gomez paraît inopinément, porteur d'un message de pardon de la reine exilée pour le roi qu'elle aime toujours. La présence de son amant délaissé fait trembler Anne; elle a peur, car la reine Catherine qu'elle juge selon son lâche cœur, possède une lettre d'elle, qui confiait à sa protectrice son amour pour Don Gomez. Elle n'a plus qu'un espoir : elle se présentera chez sa victime mourante, et, feignant le remords, obtiendra de sa générosité la destruction du papier fatal. La situation est émouvante. Elle vient de la vie même ; elle arrivera tout à l'heure, par une prodigieuse trouvaille dramatique, au dernier degré du pathétique.

Dans un sombre et splendide oratoire, Catherine, amaigrie et malade, se sent mourir. Elle dit, sur un rythme changeant, sur une mesure irrégulière et haletante, ses regrets, ses jours d'amour, de gloire, de bonheur près de cet époux à qui elle fut pendant vingt ans fidèle et qui la rejeta loin de lui; elle distribue à ses femmes des souvenirs de sa bonté, et, lorsqu'on vient lui dire qu'une étrangère voilée demande à lui parler, sa charité trouve encore de douces paroles : « Entrez, vous qui souffrez sans doute, car ici c'est le triste séjour du deuil et du souci ».

Mais quel cri indigné sort de la poitrine de Catherine, quand la visiteuse, levant son voile, laisse apercevoir le masque hypocrite d'Anne de Boleyn! Ah! cette fois la martyre redevient femme, et écrase d'un mépris royal celle qui l'ose braver encore. Cauteleuse, suppliante, comme embarrassée de sa propre honte, elle redemande à la reine cette lettre qui peut la perdre, et la cupidité, l'intérêt la dominant, elle avoue ses lâches craintes. « J'ai peur, peur de vous, peur du roi ». C'en est trop pour la noblesse de Catherine. Prenant le billet fatal en ces mains, elle le montre à la femme coupable, elle l'élève, triomphante, elle devient redoutable à son tour. « Et si le roi, ton époux, était là, c'est à lui...» — Il semble que pareil à un spectre vengeur, elle l'ait évoqué. Car le voici, sombre et défiant, suivi de Don Gomez; le voici, plus terrible que jamais. Pour apaiser le soupçon entré dans son cœur comme une lame, il va jouer une comédie infâme, tuer d'un dernier coup, et une seconde fois, celle qui vécut vingt ans à ses côtés. Il se fait presque repentant devant Catherine, brisée d'émotions; il lui demande de lui donner la preuve qu'il fut « lâche et fou, en la dédaignant pour la créature infâme dont le cœur n'est que trahison ». La lettre toujours dans sa main, la généreuse femme se tait. Alors, par un raffinement de cruauté barbare, il torture son cœur par la jalousie, pour ainsi la forcer à parler. Prenant Anne entre ses bras, dans un chant enflammé où toutes les caresses et les ardeurs éclatent, où parfois un éclair fauve et san-

glant passe, il lui demande pardon de son doute, lui jure l'éternelle confiance et le renouveau d'amour, pendant que, dévorée de honte et de crainte, la misérable est fascinée par la reine, qui, la main à demi ouverte, semble toujours prête à laisser tomber au pied du roi la terrible trahison.

Catherine est sur la croix, défaillante et brisée par le suprême outrage. Se sentant mourir, elle s'élève au dernier échelon du martyre, et par un élan sublime, jetant la lettre dans le brasier, meurt en voyant Anne dans les bras de son mari qui, poursuivant son œuvre atroce, excité par le silence de Catherine, lance une dernière fois son mensonge coupable : « Je n'ai jamais aimé que toi ». La vue du cadavre de l'épouse martyre, deux fois sa victime, le laisse impassible. « Morte avec son secret ! Mais si j'apprends jamais qu'on s'est raillé de moi, la hache désormais ! » Et le rideau tombe sur ces horreurs tragiques, laissant au spectateur la double émotion de cette mort sublime, et la vision du billot qui fera cinq ans plus tard d'Anne de Boleyn la seconde victime du formidable tyran de l'Angleterre.

Au point de vue musical, la page maîtresse de l'œuvre est le quatuor dramatique du dernier acte. Il a inspiré à M. Saint-Saëns une page de génie qui sera désormais l'égale du quatuor de *Rigoletto*, sans que la formule musicale de Verdi y soit en rien rappelée. Jamais situation ne fut plus humainement tragique : le musicien l'a gravée en traits inoubliables dans l'oreille du spectateur. Il y a là un laconisme admirable, une progression formidable dans le pathétique, une science et un art, allumés par une flamme intérieure d'une intensité de chaleur prodigieuse. Le quatrième acte a changé le succès des trois premiers actes en triomphe.

Voilà donc une œuvre contemporaine, qui conserve dans les plus justes proportions les traditions éternellement vraies, et qui élargit de toutes les ressources et de tout l'esprit philosophique moderne une langue musicale que nous avons pendant trop longtemps retenue dans des langes; une œuvre française, s'il en fut, avec la volonté absolue de rester dans le caractère de l'esprit français, comme l'illustre génie allemand qui vient de disparaître a voulu laisser une œuvre nationale. C'est le devoir des créateurs et des artistes de tous pays.

La langue musicale n'en est pas moins la langue universelle, quand elle sait éclairer les sentiments éternels de l'humanité.

Ainsi, dans une forme musicale qui est presque semblable à notre belle langue française du XVII^e^ siècle, M. Saint-Saëns a écrit une partition simple, claire, savante sans recherche, contenue sans froideur, sérieuse sans ennui, et qui sera mieux appréciée quand cette sobriété sera comprise.

Des coupures au troisième acte, la substitution de quelques mélopées expressives aux lamentations intempestives du légat, la suppression de la strette d'Anne de Boleyn, au deuxième acte, un coup de ciseau dans l'air un peu factice de M^me^ Krauss, dans la scène du Parlement, et M. Vaucorbeil n'aura pas à se repentir d'avoir donné à l'école moderne française ses grandes entrées à l'Académie nationale de musique.

Nous avons eu bien souvent occasion de dire que de même que les bons poèmes font les bons musiciens, la bonne musique fait les bons chanteurs. Certes, les talents supérieurs prêtent aux œuvres médiocres le prestige de leur art, de leurs procédés habiles. Mais c'est seulement dans ce qu'on appelle « un bon rôle » qu'un chanteur de talent peut se montrer artiste dans la véritable acception du mot. Il en a été ainsi pour *Henri VIII*. Quoi de plus intéressant à créer que ces trois types, fortement dessinés, bien campés sur la toile par le musicien? Depuis trop longtemps il ne nous avait été donné de voir un aussi bon ensemble sur la scène de l'Opéra, et nous sommes heureux d'avoir à le dire.

M. Lassalle s'est surpassé dans le rôle de Henri VIII; jamais les ressources de son merveilleux et puissant organe n'ont été plus habilement ménagées pour tous les effets qu'il avait à en tirer dans ce rôle très long et capital. Mais c'est plus encore comme artiste dramatique et comme créateur d'un type que je veux le louer ici. M. Lassalle a constamment progressé et pris de l'autorité depuis quelques années; dans Henri VIII il est arrivé à la perfection. Les deux traits distinctifs du caractère : l'autocratie et l'insolence, la passion et la luxure, le sentiment de la toute puissance et l'effroyable domination de ces temps barbares ou raffinés, de tout cela et de toutes les nuances les plus délicates du récitatif, M. Lassalle n'a rien laissé passer. Amant royal, souverain superbe, il semble sortir du pinceau de Holbein.

Sans avoir encore l'autorité et l'aisance de M. Lassalle, M^lle^ Richard vient de s'élever au dessus du rang des élèves par la création d'Anne de Boleyn. Ce rôle est extrêmement difficile et réclame un art plus expérimenté. Sans accentuer assez le côté félin du rôle de la fille haussée au trône d'Angleterre, sans en dégager assez finement les mièvreries et les calculs, M^lle^ Richard a très intelligemment composé sa création; elle a trouvé des gestes, des attitudes très heureuses dans la grande scène du quatuor, et son beau mezzo-soprano a parfaitement rendu les caresses du duo d'amour, où elle a remporté un vrai triomphe.

M. Dereims, remplaçant inopinément M. Sellier, malade, s'est tiré à son honneur du rôle de Don Gomez, difficile parce qu'il doit rester dans la demi-teinte. Jamais, je crois, il n'avait produit aussi bonne impression sur le public.

On devine pourquoi je tarde à écrire le nom de M^me^ Krauss. C'est, qu'en vérité, il faudrait pour elle seule tout un article, et mieux encore il faudrait pouvoir dire : « Allez la voir, allez l'entendre ». Chaque fois que cette remarquable actrice crée un rôle nouveau, on dit qu'elle n'a jamais été aussi belle. Et voici que cette fois encore, malgré son glorieux passé, on se prend à répéter que le rôle de Catherine d'Aragon est sa plus superbe création. Quelle figure, d'ailleurs, de toutes les héroïnes immortalisées par Shakespeare, lui convenait mieux? M^me^ Krauss, avec l'admirable conscience qui caractérise son talent, ne limite pas ses effets à ce qu'on appelle les « coups de théâtre » et la « grande scène »; elle se maintient tout le temps dans le caractère de son rôle, et, s'il est, comme celui-là, toujours pathétique, noble et touchant, elle lui garde, sans un instant de lassitude, sa physionomie. Depuis son apparition au premier acte, tendre et soumise devant le roi, en ces temps où l'époux était avant tout le maître, jusqu'au prodigieux éclair de génie final pendant la lutte qu'elle soutient contre elle-même, la tragédienne a été le rayonnement du drame entier. Quelle autorité, quelle fierté, quelle noblesse dans le premier duo avec Anne de Boleyn ! Quelle majesté outragée dans la scène du parlement! Comme elle est la reine d'Angleterre, la sœur de Charles-Quint ! Quelle navrante résignation, quels accents touchants dans cette voix qui sait dire toute une vie de femme !

Quel regard et quel effroi, lorsque, tenant la lettre qui la rend si terrible, elle est saisie par l'arrivée du roi ! L'émotion était déja portée à son comble; par le mouvement, digne de Rachel,

l'enthousiasme est devenu de la frénésie et il semblait, tant la grande artiste se donnait toute entière, tant sa voix sonnait toutes les angoisses de l'âme, qu'elle allait tomber véritablement épuisée par l'agonie de Catherine d'Aragon! Ah! la grande artiste!

On sait de quelle perfection est la mise en scène à l'Opéra. Dans cette belle soirée, l'intérêt s'étendait davantage encore, à cause de l'exactitude absolument remarquable des costumes, qui sont merveilleux de composition et d'ingéniosité. Les costumes et les décors ont été copiés en Angleterre sur des tableaux du temps.

A dire vrai, jamais pièce ne fut montée, sinon avec plus d'éclat et de richesse — le style de l'époque étant particulièrement sobre et sévère — mais avec un souci plus entier de l'homogénéité d'une œuvre théâtrale, où tout doit concourir à emporter le spectateur et l'auditeur, par les yeux, par l'oreille et par l'esprit, au temps précis où se passe l'action, et dans l'atmosphère même où les personnages vont penser et vivre, ce dont nous félicitons grandement les décorateurs artistes, M. Lacoste, le savant costumier, et, bien entendu, M. Vaucorbeil.

JACQUES HERMANN.

L'ART DE LA DENTELLE

Nous avons reçu la lettre suivante :

Bruxelles, le 12 mars 1883.

MONSIEUR LE DIRECTEUR,

Je vous envoie la copie d'une lettre que j'adresse au président de l'*Union syndicale*, après avoir lu l'article paru dans votre dernier numéro.

Je suis heureux que votre journal ait signalé une situation qui doit émouvoir tous ceux qui s'intéressent à la prospérité de la ville.

Agréez, Monsieur le Directeur, l'assurance de ma considération très distinguée.

Le Bourgmestre,
BULS.

MONSIEUR LE PRÉSIDENT,

Je signale à votre attention une lettre que je découpe dans le numéro du 11 mars de *l'Art moderne*. Elle lance un *caveant consules* auquel ni l'Administration communale, ni l'Union syndicale ne peuvent fermer l'oreille.

Ne pensez-vous pas qu'il appartiendrait à l'Union syndicale d'ouvrir une enquête sur le danger signalé par le correspondant de *l'Art moderne*? Quand votre association aurait bien sondé l'étendue du mal et recherché des causes, elle pourrait indiquer les remèdes et faire un appel à nos concitoyens pour inviter ceux-ci à les appliquer vigoureusement.

Il va sans dire que je considère comme un devoir pour moi de me mettre à votre disposition pour aider l'Union syndicale à maintenir dans notre capitale un art décoratif qui l'a rendue célèbre.

Agréez, etc

Le Bourgmestre,
(Signé) BULS.

REPRISE DES NOCES DE FIGARO

AU THÉATRE DE LA MONNAIE

Les *Noces de Figaro* sont assez connues, aimées et admirées pour qu'il n'y ait plus à dire ce qu'elles sont et ce qu'elles valent. Mais précisément parce que cette œuvre classique favorite est dans les souvenirs les meilleurs de tous les amateurs, qui y vont pour retrouver des sensations et des émotions charmantes, elle n'admet pas une interprétation approximative et une accommodation aux facultés plus ou moins complètes des chanteurs d'une troupe déterminée.

Nous avons pour la direction de MM. Stoumon et Calabrési les sympathies les plus sincères; nous partageons la reconnaissance du public entier qu'ils ont enfin délivré des hasards et des aventures auxquels étaient périodiquement sujettes les administrations précédentes; jamais dans l'ensemble, tout n'a mieux marché et le répertoire n'a eu plus de fraîcheur et de variété. Mais nous devons à la vérité de dire que l'opéra de Mozart n'a pas été monté et distribué comme on l'espérait.

Les interprètes n'ont pas compris que l'œuvre est surtout légère et gracieuse, qu'elle séduit par le détail et par la trame ingénieuse et vive de sa musique. Ils ont presque tous été lourds, solennels et froids, préoccupés de l'effet de quelques grands airs, rendant ainsi ennuyeuse et maussade une partition éminemment distrayante et caressante.

Comment aussi avoir osé faire ces changements qu'on ne pouvait sérieusement espérer dissimuler à un public aussi érudit en musique que le nôtre, ces suppressions, ces transpositions, cet échange dans les ensembles entre les chanteuses pour leurs facilités personnelles? Ce sont des inconvenances artistiques que l'auditeur le mieux disposé ne tolère pas. Le respect pieux d'une grande œuvre doit être une règle absolue : les artistes qui en usent aussi cavalièrement avec elle sont inexcusables.

On a donné à Mlle Deschamps le rôle de Suzanne. Pourquoi, puisqu'il n'est pas dans sa voix? La direction croit trop qu'une pièce n'est assurée de réussir qu'avec elle. Assurément Mlle Deschamps est presque toujours bienvenue, mais il faut prendre garde, pour l'art et pour elle même, à ces arrangements qu'on peut croire habiles et qui ne sont que maladroits. Suzanne devait être la Suzanne conçue par le génie de Mozart et non pas simplement une bonne voix mise au service d'un rôle.

En Allemagne, même avec des troupes médiocres, les pièces réussissent par le scrupule dans l'exécution. L'interprétation de l'ensemble est ce à quoi tout est rapporté et les indications du compositeur sont suivies sans que jamais on se permette une altération. Pourquoi ne pas suivre cet exemple au lieu d'accoutumer le public à des falsifications artistiques qu'il repousse encore, on vient d'en avoir l'exemple, mais qui insensiblement pourraient lui pervertir le goût?

LES LIVRES

La terre de Glace. — Feroë-Islande, par JULES LECLERCQ. — Paris, E. PLON ET Cie, imprimeurs-éditeurs.

Bien tard, nous rendons compte d'une utile et bien intéressante relation de voyage. C'est un beau volume de trois cents pages, fort bien imprimé et curieusement illustré, chez E. Plon et Cie, éditeurs de tant d'œuvres sérieuses et intéressantes. *La terre de glace*, par cet intrépide voyageur que souvent nous avons eu l'occasion de citer dans ce journal, car dans le touriste il y a un écrivain. M. Jules Leclercq, qui voit comme sait voir un voyageur doublé d'un artiste, retrace dans un style simple, mais correct, vif et expressif, les aspects étranges et les sombres beautés de ces

contrées désolées que peu de voyageurs ont le courage de visiter et qui sont tout à fait en dehors des élégances, du sport et du Kellnérisme.

De beaucoup de descriptions de l'Islande que nous avons eu l'occasion de parcourir, aucune ne nous a laissé une impression plus forte et plus complète de cette nature grande dans sa tristesse et sa désolation. L'antique Thulé semble avoir gardé la tristesse de son vieux roi, le jour où il jeta dans l'eau noire la coupe où il venait de boire pour la dernière fois aux amours envolés. Cette mélancolie est fidèlement rendue dans les paysages tracés par la plume de M. Leclercq. D'autre part, les curiosités naturelles, les froids, les geysers, les cratères, les glaciers, sont décrits avec la conscience du savant et avec la vivacité de sentiment d'un artiste. Enfin, le livre contient de précieux aperçus sur l'histoire de l'Islande, sur ses antiques traditions, et de judicieuses considérations sur son avenir commercial. A tous les points de vue c'est un bon et utile ouvrage.

Notre compte-rendu du SCRIBE, par Giraud, et de KEES DOORIK, par Georges Eekhoud, paraîtra dimanche prochain.

EEN DROOM VAN 'T PARADIJS

poème lyrique pour chœurs, soli, orchestre et orgue par Jan Blockx
paroles de Jan Van Beers.

Il y a à Anvers une somme de dévouements et d'activités formant un capital disponible, toujours prêt à être affecté à l'une ou l'autre manifestation artistique. Nous avons tant soit peu haussé les épaules quand nous avons vu nos excellents voisins consacrer ce précieux capital à fêter, sans que l'on s'expliquât le *pourquoi* de leur manière d'agir, des artistes suffisamment en vue dans leur pays pour se passer des démonstrations dont ils étaient tout à coup l'objet à Anvers, où ils étaient attirés de gré ou de force. Nous ne pouvons qu'applaudir et nous réjouir quand les efforts sont concentrés, comme en cette mémorable soirée de mercredi, pour faire sortir de l'ombre un artiste de valeur, auquel ne manquent, pour devenir un maître, que les occasions de se produire. Anvers a largement ouvert sa bourse et s'est massée avec une docilité, un courage, une persévérance que l'on ne saurait assez louer, sous le bâton du jeune compositeur. Pendant plusieurs mois, les chœurs et l'orchestre ont consciencieusement étudié une difficile et longue partition. La commission s'est dévouée avec une ardeur rare. Et tout le monde a été payé de ses peines par le retentissement d'une grande solennité qui avait attiré, dans la vaste salle de l'Harmonie, une affluence énorme.

Ce n'est pas que tout soit parfait dans l'œuvre de M. Blockx. L'auteur est jeune. Il s'est cru obligé, pour ses débuts, d'écrire une partition très longue, dans un style pompeux, à grands effets. Il en résulte dans l'ensemble une certaine monotonie dont quelques coups de ciseaux, adroitement donnés, pourront avoir raison. La première partie, la meilleure selon nous, écrite d'inspiration, avec une remarquable entente des effets d'orchestre et de la sonorité des chœurs, laisse une impression excellente. Elle débute par un prélude symphonique dans lequel se trouve indiqué vaguement le motif d'une valse lente qui apparaît ensuite, chantée par le chœur des jeunes gens et des jeunes filles, et dont le rythme gracieux traverse toute la partition. Le chœur du début, l'intermède symphonique qui le coupe, les deux récits de Manhard, très dramatiques, magnifiquement chantés par M. Blauwaert, le final, repris par le chœur, tout cela est élégant, harmonieux, d'un beau coloris et marqué au coin d'un vigoureux tempérament.

Malheureusement, le compositeur n'a pas trouvé, dans les parties subséquentes, la variété de style que réclame impérieusement, dans une œuvre de cette envergure, l'attention de l'auditeur. Qu'il fasse parler les esprits de la nuit ou les génies du paradis, il reste pompeux. Les mêmes formes reparaissent, différemment présentées, il est vrai, mais avec des nuances qui ne sont perceptibles que pour les artistes et que la foule ne saisit pas. De plus, le poème comportant, presque d'un bout à l'autre, des chœurs que viennent à de rares intervalles interrompre les solistes, il y a un abus de masses chorales dont l'éclat fatigue.

Un chœur d'enfants, placé dans une tribune, a produit bon effet. Peut-être M. Blockx eût-il pu en tirer encore un meilleur parti. Semblant craindre qu'il ne parût maigre, il le fond, dès son apparition, dans le grand chœur où il est perdu. L'explosion finale qui célèbre l'entrée de Manhard au paradis et pour laquelle l'auteur emploie toutes ses masses chorales et orchestrales et l'orgue, est une page d'un effet saissisant, l'un des grands effets de cette partition surchargée d'éclatants ensembles.

La troisième partie, longue, trop longue, contient, noyée dans les répétitions, des parties charmantes. C'est dans cette partie qu'apparaît la *Fée du Paradis*, une aimable figure personnifiée d'une façon exquise par Mlle Antonia Kufferath. Il n'eût pas été possible de trouver pour cette radieuse apparition de voix plus fraîche, de style plus pur, de sentiment plus délicat. Le chant de la fée, le chœur des vierges qui l'accompagnent, les voix lointaines qui avertissent Manhard, pleines d'effroi, du danger qu'il court, sont extrêmement distingués. Un final banal termine cette partie. « Au milieu d'éclairs et de tonnerre, dit le livret, le Paradis s'abîme. » Les coups de tonnerre de M. Blockx sont anodins. Ils ne sont pas suffisants pour justifier la réflexion des bonnes mères de famille qui ouvre la quatrième partie :

> Quel orage effroyable s'est déchaîné cette nuit!
> La terreur était dans toutes les âmes;
> Tout le ciel n'était qu'une mer de feu;
> C'était un roulement sans relâche de coups de tonnerre...

Cette dernière partie, qui ne comprend que deux chœurs, est la plus courte; ce n'est qu'une sorte d'*Hosannah* triomphal couronnant une laborieuse et colossale partition.

Le *Rêve du Paradis* assure à M. Blockx une place distinguée dans la vaillante phalange de musiciens qui, autour du maître Peter Benoît, travaillent à élever notre art musical au niveau auquel il a droit. S'il a les inexpériences et le défaut de pondération de la jeunesse, il a aussi, qualité précieuse, le robuste tempérament artistique qui fait les forts. Est-ce de la musique flamande? Car la question de la nationalité de l'art préoccupe beaucoup, à Anvers, le groupe d'artistes, d'année en année plus nombreux, qui commence à former notre école nationale. Qu'importe? Musique allemande, musique française, musique flamande: toutes n'ont-elles pas pour but de nous faire éprouver de profondes et émotionnantes jouissances? Dès lors pourquoi parquer dans les limites des frontières un art dont le principal mérite est d'être universel et de pouvoir remuer tous les cœurs?

CORRESPONDANCE

MONSIEUR LE DIRECTEUR,

Je pense que vous rectifierez d'autant plus volontiers l'erreur que j'ai l'honneur de vous signaler dans votre dernier numéro relativement aux *Escrocs de la peinture*, que l'intérêt que vous prenez aux questions d'art s'accordera parfaitement avec les principes d'équité dont votre estimable journal est toujours le défenseur.

Dans l'escroquerie dont plusieurs artistes français, italiens et belges ont failli être victimes en Angleterre, les Anglais n'ont qu'une part : un droit absolu à la reconnaissance de tous.

Les quatre coquins qui avaient réussi à nous duper étaient si peu anglais que l'un de leurs défenseurs a développé pendant une heure, avec une ardeur effrayante pour nos intérêts, la thèse que le délit ayant été commis par des étrangers et préjudiciable à des étrangers, un jury anglais devait se déclarer incompétent.

Comme vous l'avez rapporté, les quatre escrocs ont été condamnés, l'un à cinq années, les autres à dix-huit mois de travaux forcés, et l'interprète leur a signifié *en langue française* que la justice anglaise tenait à prouver par un exemple qu'elle savait punir les délits commis sur son sol, sans préoccupation de nationalité.

Je serais d'autant plus heureux de vous voir favorablement accueillir cette rectification, que si le zèle infatigable de notre honorable consul M. Lenders n'avait été secondé par la justice anglaise (admirablement aidée par son incomparable police), nous serions les victimes de ces habiles exploiteurs.

Je vous prie d'agréer, etc.

TH. T SCHARNER.

CONCERTS POPULAIRES

(3e concert).

La symphonie de M. Huberti. — Le Chant du Destin de Brahms. Mlle de Saint-Moulin. — Les Erynnies de Massenet.

Hector Berlioz est l'auteur d'une certaine *Symphonie fantastique* qui, au début, a été déclarée injouable, exécrable, abominable. On y a successivement ajouté toute la série des qualificatifs dépréciateurs en *able*, jusqu'à ce qu'un jour, revenant sur un jugement inique, la postérité ait vengé la mémoire du grand homme en haussant la symphonie au rang des plus belles, des plus audacieuses, des plus originales conceptions musicales.

En sera-t-il de même pour la *Symphonie funèbre* de M. Huberti, qui ouvrait dimanche le concert? Nous le lui souhaitons de grand cœur. M. Huberti est l'une des espérances de notre art national. Il a fait entendre, à diverses reprises, des compositions dénotant un esprit délicat, empreint d'une certaine mélancolie, ne s'élevant pas à une très grande hauteur, mais ne descendant jamais à la vulgarité. Les artistes se rappellent tous le *Dernier rayon de soleil*, cantate pour chœurs et orchestre jouée avec succès à Anvers et à Bruxelles. C'est le souvenir le plus vivace qui était resté de l'œuvre de M. Huberti, le point culminant de sa carrière.

Cette fois, le compositeur a élargi son cadre et, dans le domaine purement symphonique, a laborieusement construit une œuvre aux proportions énormes, qui marquera, dans l'art belge, un des plus vigoureux efforts qui se soient produits. Le travail auquel a dû se livrer l'auteur dans l'élaboration de cet ouvrage gigantesque a dû être considérable. Mais l'on ne peut s'empêcher de constater, non sans regret, que cette somme de forces dépensées n'a pas produit le résultat qu'on eût pu en attendre.

Il n'y a que trois parties dans l'œuvre de M. Huberti : 1. *La mort. Désespoir. Hallucinations.* 2. *Scène fantastique.* 3. *Consolation.* Mais chacune d'elles forme une partition complète, bourrée de thèmes, hérissée de notes, instrumentée avec des raffinements poussés jusqu'à la plus excessive recherche. Ce n'est pas une symphonie dans le sens classique du terme : ce sont trois grandes scènes descriptives. Nous ne chicanons pas, bien entendu, sur le titre. M. Huberti n'est pas le premier qui ait écrit une symphonie dans une autre forme que celle adoptée par Beethoven. Nous cherchons simplement à décrire l'œuvre.

Ces trois scènes, M. Huberti les a dépeintes avec une exubérance d'effets, de sonorités, de détails, de bizarreries intéressants à suivre et à disséquer, mais qui ont un capital défaut : c'est de faire perdre complètement de vue l'idée mère, de noyer la pensée qui, seule, devrait être mise en relief. L'auteur est sous ce rapport bien de son pays. On ne se résout guère, en Belgique, à exprimer simplement, grandement, ce qu'on sent. La musique, comme l'architecture, est tourmentée; les grandes lignes disparaissent sous un fatras de motifs; le style manque et le sentiment des proportions, qui seul crée les œuvres d'art, est absent.

Il en résulte qu'au lieu d'émouvoir, de produire l'impression forte et durable qui doit naître de l'audition d'une belle œuvre, la *Symphonie funèbre* produit une sorte de malaise; l'écheveau des idées est difficile à débrouiller pour l'auditeur, les motifs se heurtent, s'emmêlent, tournent court, reviennent sur leurs pas, disparaissent, reparaissent, ne se développent jamais complètement; les dissonances ne naissent pas tout naturellement sous la plume de l'auteur; elles sont voulues et opiniâtrement recherchées : au lieu de donner de la saveur à l'œuvre, elles finissent par produire une exaspération.

On ne peut nier que tout cela ne soit bien fait, intelligemment instrumenté. Mais que d'incohérences, quel défaut de mesure, quel inquiétant débordement de pensées!

Une autre chose fâcheuse, c'est que M. Huberti ait précisément employé, comme motifs principaux, des thèmes que tous les musiciens ont reconnus, et auxquels l'auteur d'ailleurs n'a même pas pris la peine de donner un déguisement. Nous ne parlons pas du *Dies iræ*, qui est dans le domaine public : il se promène à travers toute la partition de M. Huberti, tantôt en mineur, tantôt en majeur. Berlioz l'ayant employé dans une œuvre du même genre, à laquelle la *Symphonie funèbre* semble destinée, dans la pensée de l'auteur, à servir de pendant, M. Huberti était parfaitement libre de s'en servir aussi, quoiqu'il eût été peut être plus prudent de ne pas éveiller de comparaisons trop directes. Mais nous songeons aux autres thèmes de la partition, à celui de Hunding, par exemple, de la *Walküre*, qu'on est tout surpris d'entendre éclater dans la première partie de la *Symphonie funèbre*; à celui du dragon, du deuxième acte de *Siegfried;* aux fanfares de la deuxième symphonie de Schumann. Parfois même ce sont des passages tout entiers qu'on salue au passage, ce qui prouve que M. Huberti connaît ses auteurs : le duo de Faust et Marguerite du *Faust* de Schumann, par exemple.

Le hasard est malicieux, et sans doute est-ce lui seul qu'il faut accuser de ces similitudes. Mais il n'en est pas moins vrai que ces rencontres sont désagréables et ne contribuent pas à donner de l'originalité à l'œuvre dans laquelle on les trouve.

L'audition du *Chant du Destin* (*Schicksalslied*), de Brahms,

exécuté pour la première fois à Bruxelles, a mis en relief, par le procédé dit des *contrastes*, les défauts que nous signalions plus haut dans la symphonie de M. Huberti. Dans cette page, d'une couleur sombre, on sent une pensée puissante, exprimée sobrement, en quelques traits qui se développent majestueusement. On devine que l'auteur, en prenant la plume, a entrevu, d'un clair regard, toute son œuvre, d'un bout à l'autre ; que, d'une part, il n'a pas été entraîné au délà de ce qu'il voulait dire ; que, d'autre part, ses forces ne l'ont pas trahi et qu'il n'est pas resté en deça. Son œuvre est une, d'une merveilleuse élévation de pensée et d'une concision qui en fait un modèle à suivre.

Les observations que nous avons présentées au sujet de la *Symphonie funèbre*, et auxquelles nous avons cru devoir donner de l'importance en raison de l'intérêt que présentait cette première exécution d'un grand ouvrage national, nous obligent à passer rapidement sur le reste du programme.

Il se composait de deux morceaux de chant, l'un de Haendel, l'autre de l'oratorio de Saint-Saëns, *Samson et Dalila*, et de la première audition complète des *Erynnies*, de Massenet. La cantatrice, c'était Mlle de Saint-Moulin, une superbe voix de contralto, qui débutait. On a fait un chaleureux accueil à la jeune artiste. Et réellement sa voix, qui atteint les notes graves avec une étonnante aisance, est l'une des plus extraordinaires qui se soient produites depuis longtemps à Bruxelles. Quand Mlle de Saint-Moulin, qui ne s'est mise à l'étude, nous dit-on, que depuis un ou deux ans, sous la direction de M. Chiaromonte, aura acquis l'accent dramatique, la chaleur, le sentiment qui font les grandes chanteuses, elle sera certainement appelée aux plus sérieux succès. C'est un admirable instrument, qui ne demande qu'à être mis en bonnes mains.

Le public connaissait une partie des *Erynnies* pour l'avoir entendue, à diverses reprises, aux concerts populaires. L'œuvre complète exécutée avec les chœurs, a été bien accueillie. Le solo de violoncelle (Invocation d'Electre), bien joué par M. Jacob, a été bissé. Et de fait, on comprend que cette musique plaise. Elle est à la portée de tout le monde, gracieuse, mélodique, habilement instrumentée, charmante, avec juste ce qui faut de sentimentalité pour attendrir un moment la foule sans trop la secouer. Mais le titre *les Erynnies* fait sourire quand on songe au génie d'Eschyle et que revient à l'esprit la description qu'en fait le dramaturge :

« Elles sont sans sexe, noires et horribles. Elles ronflent avec un souffle farouche. Leurs yeux distillent une bile affreuse. Vêtues comme elles le sont, on ne devrait ni approcher les statues des dieux, ni entrer sous les toits des hommes. Abominables filles dont ne voudrait ni aucun homme, ni aucune bête. Elles ne sont crées que pour le mal, elles habitent la mauvaise nuit du Tartare, également odieuses aux humains et aux dieux. »

Petite chronique

La Société Royale d'Horticulture et d'Agriculture d'Anvers ouvrira sa 139e exposition le 1er avril prochain. A cette occasion elle offrira trois médailles, une en vermeil de grand module (ou bien cent francs en espèces) et deux autres en vermeil et en argent aux trois meilleurs tableaux de fleurs, plantes ou fruits.

Les exposants sont invités, *sous peine d'exclusion du concours*, à faire parvenir au secrétaire de la Société, 70, chaussée de Malines, au plus tard le lundi, 26 mars, un bordereau mentionnant les tableaux, avec leurs titres, qu'ils se proposent d'exposer.

Les tableaux doivent être rendus franco au local de l'exposition, rue d'Aremberg, Société Royale d'Harmonie, le 30 mars avant 5 heures de relevée et enlevés le 3 avril.

Les tableaux des artistes n'habitant pas Anvers seront réexpédiés par les soins de la commission organisatrice.

Un Comité s'est constitué à Charleroi à l'effet de préparer à M. Gilon une manifestation à l'occasion du 100e volume paru dans son intéressante *Bibliothèque*.

Ce Comité, présidé par M. Charles Buls, bourgmestre de Bruxelles, est composé de MM. Louis Hymans, Camille Flammarion, comte Goblet d'Alviella, Emile Greyson, directeur général au Ministère de l'Instruction publique, Paul Combes, Fernand Gravrand, J.-Bte Janmoulle, littérateurs. M. Clément Lyon, directeur du journal *l'Éducation Populaire*, en est le secrétaire-trésorier. La manifestation consistera en la remise solennelle, à M. Gilon, de son buste, exécuté par un de nos meilleurs artistes. Les souscripteurs recevront un volume contenant le compte-rendu de la fête, la liste des adhérents et une gravure du buste.

La librairie de l'Office de Publicité (A.-N. Lebègue et Cie) à Bruxelles, publie régulièrement depuis cinq ans, le 1er et le 15 de chaque mois, sous le titre de *Bulletin semi-mensuel*, un recueil de la plus grande utilité.

Le *Bulletin* renseigne d'une manière très détaillée, avec l'indication du prix et classées par ordre de matières, toutes les publications nouvelles qui ont vu le jour en France et en Belgique pendant la dernière quinzaine.

Le savant, l'homme de lettres, l'artiste, le professeur, le bibliophile, l'industriel, l'homme du monde, tous ceux enfin qui lisent ou s'occupent du livre, parcourront avec intérêt ce petit journal. Celui-ci est adressé *gratuitement pendant un an* à toute personne qui en fait la demande.

Voici le programme du concert qui sera donné le 26 mars par le Conservatoire de musique de Mons, avec le concours de M. César Thomson, violoniste, de M. Emile Blauwaert, baryton, sous la direction de M. Jean Vanden Eeden.

I. — 1. 2e *Symphonie*, 1re partie (F.-J. Fétis) ; 2. *L'Ondine*, scène chantée par M. E. Blauwaert, (L. Van Cromphout) ; 3. *Fingalshöhle* (La grotte de Fingal), ouverture de concert (Mendelssohn) ; 4. 1er *Concerto* pour violon, par M. César Thomson (Max Bruch) ; 5. *Invitation à la valse*, orchestrée par Hector Berlioz (Weber).

II. — 1. *Roméo et Juliette*, poème symphonique (P. Tschaikowsky) ; 2. *La Folia*, fantaisie pour violon, par M. César Thomson (A. Corelli) : 3. Marche des ruines d'Athènes (Beethoven) ; 4. a. *Le coffret*, élégie pour baryton et orchestre (poésie de Georges Rodenbach ; b *A Ninon*, mélodie pour baryton et orchestre (poésie d'Alfred de Musset), chantées par M. E. Blauwaert (Jean Vanden Eeden) ; 5. Fantaisie hongroise, par M. César Thomson (C. Thomson) ; 6. Ouverture d'*Oberon* (Weber).

Théâtre Molière. — Aujourd'hui dimanche 18 mars, *Le fils de Coralie*, comédie en 4 actes, par M. Albert Delpit. On commencera par *Après le bal*, vaudeville en 1 acte par MM. Siraudin et Delacour.

Lundi 19 mars, *Un roman parisien*, avec le concours des artistes de Paris.

Mardi, relâche pour la représentation donnée par la Grande Harmonie.

Mercredi, représentation au profit du bureau de bienfaisance et de la Crèche-école gardienne d'Ixelles, *Un roman parisien*.

Jeudi, au profit des familles de Blankenberghe, *Un roman parisien*. Vendredi, relâche.

Il parait que M. le banquier Gross, qui a été nommé tuteur du fils Wagner, Siegfried, s'occupe de former une collection de tous les journaux qui ont parlé de la mort de Wagner. Il se propose d'en faire un album qui serait conservé dans la famille.

Le festival Wagner continue, dit la *Renaissance musicale*. Dimanche dernier, c'était M. Lamoureux qui apportait son tribut. Cette séance a été un des plus brillants concerts wagnériens de la saison. Outre toute l'introduction du troisième acte des *Maîtres chanteurs*, on a entendu le premier acte en entier, ou à bien peu de choses près, de *Lohengrin*, depuis l'entrée du roi jusqu'au cri triomphal qui termine l'acte. Mme Brunet-Lafleur a chanté le rôle d'Elsa avec une grâce touchante qui suppléait à la force, mais, rendait poétiquement un des côtés de l'adorable création wagnérienne. MM. Bosquin et Couturier ont bien tenu les deux rôles de Lohengrin et de Frédéric. Le concert avait débuté par l'ouverture du *Vaisseau fantôme* et le chœur des fileuses ; déjà les *bis* faisaient rage, mais M. Lamoureux a prié le public de ne pas les multiplier en raison de l'importance du programme.

LUNDI 19 MARS 1883, à 2 heures précises

VENTE PUBLIQUE

D'UNE

BELLE COLLECTION DE TABLEAUX

ÉTUDES, ESQUISSES ET AQUARELLES

DE FEU HIPP. BOULENGER

(3e et dernière série)

EN LA

SALLE SAINTE-GUDULE

9, rue du Gentilhomme, 9

Ancienne Petite Rue de l'Ecuyer, à BRUXELLES

SOUS LA DIRECTION DE

M. ARSÈNE JANSSENS

EXPERT

EXPOSITION PUBLIQUE :

DIMANCHE 18 MARS DE 10 A 5 HEURES, ET LUNDI 19, JUSQU'A MIDI.

Les œuvres se vendent avec garantie d'authenticité.

Le Catalogue se distribue au susdit local.

DIETRICH & Cie

23A, RUE ROYALE, BRUXELLES

Gravures, Aquarelles, Tableaux, Modèles et dessins, etc.

PORTRAIT DE RICHARD WAGNER

EAU-FORTE ORIGINALE

PAR

Hubert HERKOMER

Epreuve d'artiste	. . . . .	fr.	100 »
Id.	avec autographe	»	40 »
Id.	avec la lettre	»	20 »
Id.	id. montée	»	25 »

DAXBEK

35, RUE DE L'HOPITAL, 35

GRAVURE HÉRALDIQUE, ARTISTIQUE ET COMMERCIALE

MONOGRAMMES

TIMBRES HUMIDES EN CUIVRE ET EN CAOUTCHOUC

Plaques, Médailles.

Spécialité de Bijoux artistiques niellés, 1er choix

BIJOUX D'OCCASION ET RÉPARATIONS

Orfèvrerie.

PIANOS

VENTE
ÉCHANGE
LOCATION

BRUXELLES
rue Thérésienne, 6

GUNTHER

Paris 1867, 1878, 1er prix. — Sidney, seul 1er et 2e prix

MUSIQUE.

R. BERTRAM

10, RUE SAINT-JEAN, BRUXELLES

(Ancienne maison Meynne).

ABONNEMENT A LA LECTURE DES PARTITIONS

VERLEYSEN-NYSSENS

A LA PORTE CHINOISE

88, RUE ROYALE, BRUXELLES, 88

IMPORTATION DIRECTE DE LA CHINE ET DU JAPON

Objets d'art, porcelaines, bronzes, laques, soieries, papiers, etc. — Grand choix de meubles en laque et bois de fer, paravents, écrans.

SPÉCIALITÉ DE THÉ DE CHINE

Exposition permanente — Entrée libre.

COMPAGNIE DES BRONZES

BRONZES D'ART ET D'AMEUBLEMENT

APPAREILS D'ÉCLAIRAGE

BRONZE MONUMENTAL

Direction et Magasins : Rue d'Assaut, 22, Bruxelles.
Ateliers et Fonderie : Rue Ransfort, 27, Molenbeek (Bruxelles).

ADÈLE DESWARTE

23, RUE DE LA VIOLETTE

BRUXELLES.

Dépôt à ANVERS, 15, rue Léopold.

VERNIS ET COULEURS
POUR TOUS GENRES DE PEINTURES.

TOILES, PANNEAUX, CHASSIS,
MANNEQUINS, CHEVALETS, ETC.

BROSSES ET PINCEAUX,
CRAYONS, BOITES A COMPAS, FUSAINS, MODÈLES DE DESSIN.

RENTOILAGE, PARQUETAGE,
EMBALLAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX.

COULEURS
ET PAPIERS POUR AQUARELLES
ARTICLES POUR EAU-FORTE, PEINTURE SUR PORCELAINE.

BOITES, PARASOLS, CHAISES,
Meubles d'atelier anciens et modernes

PLANCHES A DESSINER, TÉS,
ÉQUERRES ET COURBES.

COTONS DE TOUTE LARGEUR
DEPUIS 1 MÈTRE JUSQUE 8 MÈTRES.

Représentation de la Maison BINANT de Paris pour les toiles Gobelins (imitation).

NOTA. — La maison dispose de vingt ateliers pour artistes. Impasse de la Violette, 4.

SOCIÉTÉ ANONYME

DE

L'HOTEL DES VENTES

DE BRUXELLES

RUE DU BORGVAL, 15 — BOULEVARD ANSPACH, 71 — RUE JULES VAN PRAET, 16

BULLETIN HEBDOMADAIRE SPÉCIAL

Lundi 19 Mars 1883

A 9 HEURES DU MATIN.

Salle n° 2. — Vente publique pour cause de décès, d'un **Mobilier** et d'une partie de **bijoux,** etc., par ministère de Me Van Merstraeten, notaire à Bruxelles.

Mardi 20 Mars

A 2 HEURES DE RELEVÉE.

Cour vitrée. — Vente publique d'une belle réunion de **Voitures, harnais,** objets divers et d'une quantité considérable d'appareils d'électricité, piles-boutons, piles électriques.

Mercredi 21 Mars

A 2 HEURES DE RELEVÉE.

Salle n° 2. — Vente publique pour cause de départ d'un bon **Mobilier,** consistant en plusieurs garnitures de salon, chambre à coucher, lits, literies, tableaux, objets d'art et divers.

Jeudi 22 Mars

A 2 HEURES DE RELEVÉE

Cour vitrée. — Vente publique de **Fleurs, plantes et arbres divers,** sous la direction de M. Van Riet, horticulteur.

Vendredi 23 Mars

A 2 HEURES DE RELEVÉE.

Salle n° 2. — Vente publique de nombreux **Meubles** en chêne, Bois sculpté, Faïences, Porcelaines, Tableaux, Objets divers.

Bruxelles. — Imp. FÉLIX CALLEWAERT père, rue de l'Industrie, 26.

TROISIÈME ANNÉE. — N° 12. LE NUMÉRO : 25 CENTIMES. DIMANCHE 25 MARS 1883.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00 ; Union postale, fr 13.00. — **ANNONCES** : On traite à forfait.

Adresser les demandes d'abonnement et toutes les communications à
L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 26, Bruxelles.**

SOMMAIRE

ALBERT GIRAUD. *Le Scribe*. — VENTE D'ŒUVRES D'HIPPOLYTE BOULENGER. — L'ART A GAND. *Festival Massenet. Exposition Van Rysselberghe. Nouvelles artistiques*. — CHRONIQUE JUDICIAIRE DES ARTS. *Verhas et Serrure contre Claeys*. — CONCERTS DE LA SEMAINE. — PETITE CHRONIQUE.

ALBERT GIRAUD

Le Scribe. — Bruxelles, Lucien Hochsteyn, éditeur.

Il est jeune, M. Albert Giraud, très jeune, excessivement jeune et nous estimons qu'aux jeunes la critique doit se montrer douce, et voir en eux, non pas seulement ce qu'ils sont, mais ce qu'ils seront. Effaçons donc cette appréciation trop acerbe qui ne vaudrait que si M. Albert Giraud avait cinquante ans. Or, il ne les a pas, il ne veut pas les avoir, il ne les aura jamais. Il est jeune, il veut le paraître et le rester et il en est fier.

Eh ! c'est fort beau déjà et très crâne de consentir à être jeune et à le paraître dans ce milieu d'implacable gérontocratie qui, de toutes parts, nous étreint et dont l'influence, de plus en plus, nous asphyxie, nous paralyse, nous stupéfie, nous bêtifie.

Aux jeunes qui pointent, en art, en littérature, en politique, que de voix crient, et quelles voix ! les plus puissantes, celle de l'intérêt, celle de l'ambition : « Quoi, de la jeunesse, fi ! Cachez « donc cela ! A bas ces indécents cheveux blonds. A bas cette « crinière brune séditieuse. Vieillissez-vous bien vite ! Des rides, « des catarrhes, des rhumatismes : le succès et l'avenir sont à ce « prix. Le laurier ne va plus qu'aux bonnets de coton et la for- « tune n'a de sourires que pour les cacochymes ».

A ceux qui résistent à ce chœur de barbons et aux conseils de sages amis qui disent : *croyez-moi, j'ai été jeune aussi*, et aux supplications des papas et aux larmes des mamans et qui, en dépit de cette conspiration du ventre contre l'esprit, consentent à garder leur jeunesse sans en rougir, disons, nous : vous êtes de solide et fière trempe. Vous êtes les hardis et les forts, à l'audace de qui, en dépit de tout et après un assez long stage dans le mépris bourgeois et la vache enragée, gloire et fortune un jour finiront par sourire.

Et pour vos efforts, vos essais, vos tâtonnements, vos bégaiements, vos fièvres, vos audaces, vos exagérations, vos sottises même, vous trouverez chez nous, au cœur de qui vous ranimez l'illusion presque morte d'un éveil littéraire de la patrie, vous trouverez, disons-nous, non seulement l'indulgence, mais l'hospitalité, mais le réconfort, mais l'amitié, que nous, venus avant vous dans cet âpre chemin, nous n'avons pas trouvés.

Donc c'est vrai : le phénomène est réel : il ne fuit pas comme un mirage, il est autre chose qu'une vaine apparence. Quelque chose se meut en Belgique. Un tressaillement court dans cette adiposité ; un souffle passe dans cette serre chaude ; une ébulli-

tion soulève le couvercle de la casserole intellectuelle qui, si doucement, mijotait au bain-marie, sur le calorifère académique. Pleins de joie nous saluons cette aurore et d'une main preste nous effaçons cette amère prédiction que parfois dans notre rancœur nous avions tracée aux vitres de Balthazar et d'après laquelle ce pays trop heureux était condamné à périr dans sa graisse et à disparaître de l'histoire sans laisser dans son sillage un éclair, une œuvre, un souvenir. Les temps seraient-il venus, aurions-nous notre renaissance? Ils ne sont plus un, ils sont plusieurs, ils sont une phalange, ils seront une légion qui, tout seuls, d'eux-mêmes, sans encouragements ni excitations, en dépit de suggestions contraires, se sont mis à écrire, à travailler, à penser, remuant l'idée, fouillant le verbe, creusant la phrase, sculptant le vers, installant triomphalement l'esprit à son rang, haut, bien haut au dessus de l'intérêt sordide.

Ah! si ce pays, aimé malgré ses vices, sous l'influence de causes inconnues, allait intellectuellement revivre, et si ces jeunes enthousiasmes que nous voyons naître et grandir allaient, coudoyant et brutalisant ce gros et lourd scepticisme, fléau national, qui jusqu'ores a tout enrayé, tout flétri, rendre aux choses de l'esprit leur prédominance légitime; ce regard plein d'amertume que nous jetions sur l'avenir de la patrie s'illuminerait de joyeux éclairs, et, pleins d'espérance, nous irions chauffer nos mains à l'étincelle et de notre souffle l'aviver pour qu'elle devienne flamme, pour qu'elle devienne foyer contre lequel ne prévaudront plus les portes de la bêtise humaine.

Donc dans le *Scribe*, nous ne voulons voir que cela, manifestation de ce mouvement littéraire que nous saluons, tentative annonçant des œuvres, promesse qui sera tenue. L'œuvre est imparfaite, sans doute, mais c'est une œuvre jeune et c'est son premier devoir que d'être imparfaite. Avant d'être vermeil et savoureux, le fruit est vert et acide. Défions-nous des fruits hâtifs, des maturités précoces. Vraiment, nous le regretterions pour M. Giraud, si nous constations dans son livre une perfection relative; ce serait un beau commencement, mais peut être aussi la fin, l'aboutissement définitif, le fond du vase. On ne s'improvise pas écrivain, dur travail, sévère discipline peuvent seuls conduire à cette équation, à cette harmonie de l'expression et de la pensée qui est le secret du style. Celui à qui M. Giraud a dédié le *Scribe* et que, si justement, il nomme l'âpre styliste du *Mort*, a commencé, lui aussi, par des œuvres exubérantes, épileptiques, exaspérées, par de véritables orgies romantiques, où des éclairs faisaient pressentir le maître, le grand écrivain qu'il est devenu, mais qui révoltaient le goût et heurtaient la mesure. M. Giraud nous apparaît tout enflammé de ses lectures, bourré de Flaubert, saoûl de Goncourt, plein de Baudelaire, et a couché avec les romantiques flamboyants ou macabres, depuis Gautier jusqu'à Petrus Borel. Il est « jeune Belgique », des pieds à la tête, il porte le rouge pourpoint de la première d'*Hernani*. Il a disséqué, creusé, pillé, retourné Rabelais et Ronsard et il en est arrivé à latiniser comme eux, il a interrogé les modernes, naturalistes ou pseudo-naturalistes, Zola dont il prend les crudités, Cladel dont il a parfois la phrase heurtée et raboteuse aux inversions bizarres, il s'est laissé lui aussi, séduire par l'agaçant motif de la névrose sans laquelle aujourd'hui un écrivain n'ose plus écrire, et toutes ces influences diverses, confondues, mal équilibrées, se sont traduites dans un livre incohérent, informe même, mais où il y a de la vie, de la couleur, de la richesse, de la puissance à l'état virtuel et chaötique.

Ces éléments confus se disciplineront, se coordonneront et de tous ces emprunts la personnalité de l'écrivain se dégagera et sous les pinceaux encore inhabiles de M. Giraud, un jour naîtra cette mystérieuse harmonie dont la poursuite hallucine l'artiste et du chaos on verra sortir un style et un talent.

Aujourd'hui le jeune auteur, cédant à une manie naturelle, presque fatale, veut avant tout étonner. Il vise à l'étrange, à l'archi-nouveau. Il prétend écrire comme jamais on n'écrivit; on le désolerait, en lui apprenant que son style ressemble à quelque chose et si on lui montrait dans les pages de son livre, tantôt l'un, tantôt l'autre, de tous les écrivains et poètes, que dans sa fiévreuse étude, il a incorporés. Donnons lui cette douleur, afin qu'il s'observe et qu'il se fasse désormais de l'originalité une autre notion. S'il faut lui indiquer rapidement quelques-uns des vices d'ailleurs voulus et prémédités de son style, nous lui signalerons d'abord cette constante substantivation de l'adjectif, cette maniaque transposition des termes de la phrase, le pauvre substantif dépouillé de sa prérogative et traîné piteux à la suite de l'adjectif exultant, ou, figurant entre deux épithètes ainsi qu'un larron entre deux gendarmes, maladie dont souffrent d'ailleurs beaucoup d'écrivains de ce temps et qu'on pourrait appeler l'*adjectivisme morbus*. Puis, cette affectation de néologisme, le latinisme systématique, *Scribe* pour *écrivain*, *vulnérée* pour *blessée*, *frigide* pour *froide*, etc. Enfantillage tout cela, mais à côté montrons des phrases fort belles, en voici une superbe, peignant les ardeurs feintes de la courtisane au cœur flétri.

« Elastique et robuste, créée pour la volupté, elle mimait,
« illusionnante, les balancements de hanches, les ondulations de
« croupe, l'émoi des seins qui se dressent à la renversée, dans
« un spasme, d'une tête au profil perdu. »

Nous citerons encore la grande et majestueuse strophe, ces phrases harmonieuses méritent ce nom, par laquelle est exprimée la mort du poète :

« Un immense bonheur venait des choses, on respirait dans
« l'air un souverain calme épandu. Nulle passion ne rougissait
« le haut du ciel, d'un bleu chaste comme l'enfance. Et vers le
« couchant descendait, en une gloire de majesté lente, le soleil. »

« Et cet horizon large, ce grand paysage reposé révélaient à
« Jean Heurtant, la grandeur simple, la beauté suprême, l'har-
« monie de tout. Et il ressentit un désir de s'absorber dans cette
« nature impossible. Son regard, invité par les bleues vibrances

« du ciel, se fixa. Et lorsqu'avant de disparaître le soleil triom-
« pha dessus les collines, toute sa lumière entra, pour le paci-
« fier, dans les yeux agrandis du *Scribe*. »

Nous souhaitons à M. Giraud une semblable vision de grandeur simple, d'harmonie sereine, de calme beauté. Guéri de sa névrose, de sa voulue morbidesse, de ses préméditées hallucinations et de son hystérique fièvre littéraire, il deviendra, sans le payer aussi cher que le pauvre Jean Heurtant, un vrai Scribe.

Notre compte-rendu sur *Kees Doorik* paraîtra dimanche prochain.

VENTE D'ŒUVRES D'HIPPOLYTE BOULENGER

Une troisième vente de tableaux, esquisses, aquarelles présentés comme provenant d'Hippolyte Boulenger a eu lieu la semaine dernière à Bruxelles. Le défilé a été interminable. A chaque instant on croyait être à la fin, mais de nouveaux panneautins sortaient de dessous le bureau des commissaires vendeurs.

Nous voudrions bien savoir comment on s'y prend pour faire de pareilles récoltes et rassembler une telle charretée, alors que l'atelier du peintre a été vidé par une vente antérieure. Il est vrai que les affiches annonçaient que ce serait *pour la dernière fois*. Nous hésitons à le croire, vu l'engouement avec lequel l'industrie de la copie et de la signature s'est jetée sur les œuvres du charmant artiste dont le mérite commence à être coté aussi haut que la justice le réclamait.

La dernière vente a même révelé un procédé nouveau et scandaleux de tirer parti, auprès des ignorants, d'un nom en vogue. On recherche les esquisses, les ébauches informes, tout ce qui ne fut qu'un embryon d'œuvre d'art, abandonné par le maître après un premier croquis et une inspiration mort-née. On retouche, on arrange, on complète, en pastichant sa touche et sa palette, puis on présente la chose comme un tableau original. On ne ment, comme on le voit, qu'à moitié, il y a du Boulenger dans la chose, certains traits peuvent même faire illusion au vulgaire; mais il n'en reste pas moins un odieux ragoût, une falsification bête et lourde, qui porte à la mémoire de l'artiste une grave atteinte et le discrédite auprès des connaisseurs.

Quand aurons-nous donc une loi mettant fin aux abus malpropres et aux ignobles pillages qui se font dans le domaine des droits artistiques ? Voilà un objet autrement urgent que la nouvelle accommodation du Code civil.

A la vente dont nous parlons, on a vu une toile connue de tous ceux qui fréquentaient l'atelier d'Hippolyte Boulenger à Tervueren, devenue tout à coup un tableau complet, avec fond et avant-plans. Or, ce n'était qu'une rapide ébauche du chien qu'aimait le peintre. Nous l'avons l'an dernier signalée dans sa biographie. Elle était suspendue au premier palier de l'escalier du petit bâtiment où il peignait au fond de son jardin. Le ciel et l'avant-plan étaient à l'état rudimentaires. Un malin a complété tout cela et le crieur disait : « OEuvre capitale, Messieurs ! le ciel est de la plus belle manière du maître ». Des gogos ont haussé là dessus jusqu'à un assez bon prix et voici Boulenger représenté à jamais par une machine digne d'un rapin.

Tout le reste, sauf la *Messe de Noël*, respectée dans sa superbe beauté hivernale, était astiqué, saucé, tripoté, vernissé. Tout pourtant s'est bien vendu. Ce dernier fait qui atteste que peu à peu le classement se fait et qu'on se rend compte que le nom de Boulenger est une des plus hautes expressions de notre école contemporaine du paysage, est la seule consolation que cet irritant spectacle nous ait laissée.

L'ART A GAND

Festival Massenet. — Exposition Van Rysselberghe. — Nouvelles artistiques.

(Correspondance particulière de *l'Art moderne*).

Le goût de la musique est très développé à Gand : on y trouve quantité de sociétés de chœurs et de fanfares qui, les jours de kermesse, forment une véritable procession en promenant par les rues leurs bannières dorées et passementées comme des chasubles.

Entre toutes, la Société des Chœurs se distingue par l'éclat des concerts qu'elle organise. Elle vient de donner un festival consacré tout entier aux œuvres de Massenet. L'idée était heureuse, car l'auteur d'*Hérodiade* est fort à la mode en ce moment. Pas une jeune fille qui ne soupire au piano quelqu'une de ses langoureuses mélodies. Cette musique faite de rêverie, d'amour, de mysticisme, avec des ardeurs inquiètes, est bien celle qui doit plaire aux femmes. Massenet est le Sully-Prudhomme de la musique comme Wagner en est le Victor Hugo.

Mais à côté de ses petits recueils comme le *Poème d'avril* ou le *Poème du souvenir*, ces sentiers charmants où l'on marche tout seul dans son rêve, il y a ses oratorios et ses opéras qui sont comme de grands chemins par lesquels il s'est frayé un passage vers la gloire.

Massenet a puisé presque toute son inspiration dans la Bible : *Hérodiade*, *Ève*, *la Vierge*, *Marie-Madeleine*. C'est cette dernière œuvre qu'on vient d'exécuter à Gand; elle était inédite en Belgique et offrait cet autre intérêt que c'est la première composition du maître. Il l'a écrite à vingt ans. On s'en aperçoit vite au souffle de jeunesse qui la traverse et aux réminiscences qui sont presque inhérentes aux débuts artistiques.

Il y a là dedans beaucoup de Gounod : de ces phrases lentes, soulignées par les violoncelles, qui se traînent langoureusement comme des échos.

La première partie est incontestablement la plus belle ; la mélodie y coule de source dans un thème original et chantant sur lequel l'orchestre et les chœurs dessinent de savantes broderies. Le final même a de la puissance, ce qui est rare chez Massenet. Le cygne qui habituellement ne fait que chanter donne ici un vigoureux coup d'aile.

Dans la seconde partie, le point culminant est une sorte de marche d'une allure orientale très décidée. Le reste est pénible et tourmenté.

Une belle page bien écrite, dans un style ample, ému, vraiment religieux, c'est celle du Golgotha qui raconte la mort du Christ. La personnalité que partout ailleurs on sent s'agiter vaguement sans qu'elle arrive à fleur de l'œuvre, ici on la voit émerger en une floraison riche et victorieuse.

En résumé, l'œuvre présente de sérieuses qualités et méritait mieux que l'accueil un peu froid qu'elle a reçu ; d'autant plus que Massenet était là, au pupitre, dirigeant avec une superbe crânerie, excitant l'orchestre de son bâton rapide qui semblait flageller comme un fouet.

Lui qui s'était donné la peine de venir de Paris, lui qui est, en somme, une des personnalités éminentes de la musique contemporaine, le public aurait bien pu lui faire une ovation, ce qui aurait mieux valu qu'un discours inutile et une couronne de lauriers encombrante.

L'exécution a été bonne : la section chorale, surtout celle des dames, et l'orchestre, qui est celui de l'Association des Artistes musiciens, récemment fondée, et qui organise pour le mois prochain des auditions populaires de symphonie, ont bien marché.

Quant aux solistes, on s'en est plaint, peut-être à tort ; à vrai dire, Mlle Mahieux n'était pas en veine ce jour-là ; et la voix fraîche et délicate du ténor, M. Marris, se serait trouvée plus à l'aise dans un rôle d'opéra-comique.

De plus, les rôles de Mlle Jeurissen et de M. Blauwaert y étaient assez ingrats et assez effacés. Aussi ont-ils pris leur revanche tous deux dans un fragment d'*Ève*, superbement enlevé.

La grande salle du Casino, qui ressemble à une gare, se prête peu à des concerts. La voix va se perdre dans ces hauteurs vitrées de serre ; elle ne convient qu'aux expositions de fleurs qui d'ailleurs s'y font habituellement : à cet égard on se serait presque fait illusion le soir du concert, car les toilettes claires des femmes, étalées sur l'estrade, la faisaient ressembler à un groupe énorme d'azalées.

En même temps que les musiciens étrangers, on travaille aussi à populariser nos compositeurs nationaux : c'est ainsi qu'on s'occupe déjà activement du prochain *Festival National*, qui doit avoir lieu cette année à Gand. Le programme est arrêté, au moins dans ses grandes lignes. On y exécutera entr'autres la neuvième symphonie de Beethoven, le *Super flumina Babylonis*, de Gevaert, une œuvre nouvelle de Samuel, et la *Cantate de la Pacification*, de Waelput.

C'est ce dernier qui est chargé de l'organisation du festival, ce qui est une garantie de succès.

***

A côté de l'activité musicale, il y a le groupe de nos jeunes peintres qui travaillent et commencent à s'affirmer. Ils ne se contentent plus comme autrefois d'une réputation de clocher ; mais ils s'affilient à l'*Essor* et aux autres cercles artistiques bruxellois ; ils voyagent au loin, campent leurs chevalets devant la nature et rompent définitivement avec toutes les routines et les banalités académiques.

Parmi eux un des plus forts nous paraît Théo. Van Rysselberghe, qui expose ici en ce moment, au Cercle artistique et littéraire, les études, esquisses et tableaux qu'il vient de rapporter de l'Espagne et du Maroc.

Car c'est aujourd'hui le pays favori des peintres ; plusieurs des nôtres, au commencement de l'hiver, avaient pris leur vol de ce côté : Meunier, Cluysenaer, puis Charlet et Dario de Regoyos. Ceux-ci ont voyagé avec Van Rysselberghe et exposeront avec lui leurs « notes de voyage » au Palais des Beaux-Arts à Bruxelles, le 1er avril prochain. Il y aura à faire d'intéressants parallèles, car, avec leurs tempéraments divers, ils auront traduit chacun à leur manière les sites qu'ils ont traversés : Dario interprétant la réalité en y ajoutant quelque chose de bizarre, d'extravagant, et même de fantastique qui, tout en singularisant ses tableaux, leur donne une saveur si artistique, les autres s'attachant davantage aux réalités, Charlet avec une prédilection pour les tons assourdis, Van Rysselberge avec une fougueuse virtuosité chantant les rutilances des couleurs et les flammes du plein soleil.

Certes, beaucoup de ces études sont de simples notes et n'offrent qu'un intérêt d'artiste, mais à travers une exécution à peine indiquée, on découvre la facilité exubérante d'un tempérament riche et puissant. Le peintre attrape toujours le ton juste, qu'il peigne des coins de marché, des bouts de rues tortueuses, des portes ou des façades d'un blanc cru où se détachent des costumes bariolés, ou bien des paysages brûlés sous un azur aveuglant, ou bien encore des quartiers noirs, le soir, où rodent les donneurs de sérénades dans leurs grands manteaux qui frissonnent comme des ailes.

A côté de ces études qui sont comme de petites poésies détachées, il y a deux poèmes de plus longue haleine, deux tableaux d'exécution solide et complète. Le *Marchand d'oranges* à Tanger est plus crâne, plus chaud, plus empoignant peut-être, mais au fond c'est surtout d'un virtuose dont la brosse a rivalisé avec les intensités des couleurs en plein soleil. L'autre tableau : les *Fumeurs de Kiff*, est d'un art plus sérieux. C'est une belle œuvre. Le sentiment de langueur et de rêve abruti est très bien exprimé dans l'affaissement de ces nègres alignés, aux yeux mi-clos, qui pincent d'un doigt machinal la corde engourdie des mandolines.

J'oubliais une copie de Velasquez, le *Prince Balthazar à cheval*. C'est tout ce que Van Rysselberghe a rapporté des musées et il y a là un fait caractéristique, car autrefois les peintres ne peignaient dans leurs voyages que des études d'après les maîtres.

En même temps que Van Rysselberghe, un autre artiste, jeune et bien doué, expose aussi quelques souvenirs de voyage : c'est Armand Heins, déjà connu à Bruxelles ; il s'est fait remarquer à l'exposition du Noir et Blanc à l'*Essor*. Ce sont quelques coins de la Hollande, traités à l'aquarelle, « cette goutte d'eau colorée tombant du pinceau, — bien en place et juste au ton », comme a dit pittoresquement Théo Hannon.

Avec ceux-là il y a un groupe de jeunes qui travaillent ferme pour le Salon triennal qui aura lieu cette année à Gand. Entre parenthèses, il est probable que la date sera changée et qu'il ne s'ouvrira qu'à la fin du mois d'août.

Van Aise exposera, après l'avoir envoyé à Paris, le grand tableau qu'il a fait l'an dernier et qui est arrivé trop tard pour le Salon d'Anvers : *Saint-Liévin en Flandre*, une page superbe, avec une vingtaine de personnages, d'un sentiment archaïque très intense et d'une vigueur de coloris peu commune.

Delvin met la dernière main à une *Scène de pêcheurs au bord de la mer*, qui obtiendra, je pense, un vrai succès.

N. Vanden Eeden, le frère du musicien, prépare aussi un grand tableau ; Martelinck, une *Odalisque* ; Scribe, une *Scène d'Orient* ; sans compter nos sculpteurs Vanden Bossche, Leroy, Mast et Georges Vander Straeten, un sculpteur de genre qui a dans son atelier toutes sortes de petites femmes modernes, mièvres comme du Van Beers ou spirituelles comme du Grévin, avec des pierrots, des clowns et des danseuses qui mènent joyeusement leur carnaval de terre cuite.

Pour compléter ces notes artistiques, il faudrait dire un mot des choses littéraires, mais à cet égard le mouvement ici est nul.

Pas une revue littéraire n'y est publiée ; et quant à nos journaux quotidiens, ils se contentent de se cravatter de politique et de se boutonner de faits divers, sans même daigner se fleurir parfois d'une chronique littéraire, comme d'un bouquet à la boutonnière.

GEORGES RODENBACH.

CHRONIQUE JUDICIAIRE DES ARTS

Verhas et **Serrure** contre **Claeys.**

Le tribunal civil de Bruxelles a tranché, par jugement du 14 mars, une contestation qui s'était élevée, au sujet d'une vente de tableaux, entre la Commission directrice du Cercle artistique de Bruges et deux peintres bien connus, MM. Verhas et Serrure.

Lors de l'exposition des Beaux-Arts organisée par la susdite association artistique, M. Claeys, secrétaire du Cercle, avait acheté *pour la tombola*, à l'un de ces peintres une toile de 3,000 francs, à l'autre un tableau de 2,000. Mais la Commission ne parvint à placer que 800 billets de la tombola à un franc chacun. Elle refusa de payer les prix des tableaux, en soutenant que les mots *pour la tombola* constituaient une condition qui ne s'était pas accomplie et signifiaient : *Si la tombola réussit.*

Le jugement repousse cette prétention.

En voici les principaux considérants :

« Attendu que les défendeurs ne peuvent exciper de ce qu'il n'a jamais été question d'une acquisition faite à titre personnel par les membres de la Commission, puisque l'œuvre de l'exposition ou de la tombola n'ayant pas une existence juridique indépendante de la personne des organisateurs, ceux-ci sont dans tous les cas personnellement tenus des obligations contractées par eux à l'occasion de cette tombola.

« Attendu que la seule question à décider est donc celle de savoir si la vente conclue dans les termes ci-dessus relatés est une vente pure et simple ou une vente conditionnelle.

« Attendu que l'énonciation de l'usage auquel la chose vendue est destinée n'est pas une condition ; que tout au plus on pourrait y voir un motif de résiliation de la vente dans le cas où la chose, par sa nature ou par ses défauts, serait impropre à l'usage que les parties ont en vue ».

*
* *

CORRESPONDANCE ENTRE Mme RÉCAMIER ET BENJAMIN CONSTANT.

Autre procès artistique, très intéressant, et qui occupe surtout, celui-ci, le monde littéraire.

En 1848, à la mort de Mme Récamier, son amie intime Mme Louise Collet avait eu l'idée de publier un livre sur les relations qui avaient pu exister entre Mme Récamier et Benjamin Constant. Bien entendu, quelques-unes des lettres échangées étaient reproduites. Aussitôt les deux familles d'entrer dans une sainte colère et d'opposer leur *veto* indigné. Un procès éclata, et en 1849, le tribunal de la Seine donna gain de cause aux descendants de Mme Récamier et de Benjamin Constant. L'édition publiée par Mme Collet fut mise au pilon. Nombre d'années s'écoulèrent. Il y a quelque temps, une nièce de Mme Récamier, Mme Lenormant, à laquelle avait été remis le dépôt des lettres originales, eut la même idée que Mme Louise Collet.

Elle s'adressa à M. Destourelles, collatéral éloigné de Benjamin Constant, pour le prévenir de son projet et lui demander s'il n'y voyait aucun inconvénient. M. Destournelles donna son autorisation, à condition toutefois que les épreuves lui seraient remises à l'avance, et que le livre contiendrait une notice explicative faite par lui. Soit négligence de Mme Lenormant, soit erreur de l'imprimeur, les épreuves ne furent pas remises à M. Destournelles qui écrivit à Mme Lenormant cette lettre, dont il exigeait la publication en tête de l'ouvrage :

MADAME,

Je vous remercie d'avoir bien voulu me communiquer les « bonnes feuilles » des lettres de mon grand-oncle à Mme Récamier. Ces lettres sont votre propriété, et elles font trop honneur à la pureté de la vie, à la hauteur d'âme de leur destinataire, pour que je ne trouve pas légitime le désir que vous avez eu de les publier. Vous me permettrez cependant, Madame, de vous assurer que je les vois paraître avec tristesse. Elles sont telles que leur auteur aurait certainement souffert beaucoup de les savoir lues par un tiers, et elles vont être étalées aux yeux de tout le monde. Ecrites sous l'empire d'une pensée exclusive de toute autre, elles n'ont presque sans exception qu'un but : fléchir celle à qui elles s'adressent. Quel est l'homme dont la jeunesse a été traversée par une passion semblable qui ne redouterait pas de voir un jour réunies en un volume toutes les lettres que cette passion lui a dictées !

Qui pourrait être sûr de ne jamais avoir à se condamner lui-même en les relisant longtemps après? Quel homme peut répondre qu'il n'y aura ni exagération, ni imprudence dans des lettres qu'il écrivait fréquemment, souvent plusieurs fois par jour ou la nuit, à la même personne, écrivant pour elle et pour elle seule, avec une pensée unique, sous l'obsession d'un sentiment que les mots paraissaient insuffisants à exprimer? Peu d'hommes pourraient relire une correspondance de cette nature sans s'étonner eux-mêmes de la monotonie de leurs plaintes anciennes et de l'excès de ces paroles qui leur avaient semblé si faibles.

Qu'est-ce donc quand il s'agit de la correspondance d'un personnage dont le nom appartient à l'histoire? Le lecteur qui pénètre la vie de ce personnage par un côté si intime oublie que c'est par un côté seulement qu'il la pénètre, et porte volontiers un jugement d'ensemble, le plus souvent défavorable, sur cette existence dont il n'a surpris qu'une partie : quelques mots inexpliqués, des allusions mal comprises, des pensées incomplètes, une phrase écrite dans un moment d'abattement ou de dépit, voilà souvent sur quels éléments une opinion se forme.

Telles sont, Madame, les appréhensions qui me font accueillir avec un certain regret votre publication, mais je n'ai pas à revenir sur une autorisation que vous tenez de ma grand'mère. Je me borne à espérer que le public auquel ces lettres vont être livrées en saura mesurer exactement l'importance et se souviendra que, si le cœur de Benjamin Constant a été souvent troublé par la passion, il a toujours battu, fidèle et généreux, pour la gloire d'une seule cause, pour le triomphe des grandes idées qu'il a défendues jusqu'à sa mort.

Veuillez agréer, etc. P. DESTOURNELLES.

M. Destournelles, en présence du refus de publication de Mme Lenormant, assigna celle-ci devant le tribunal de la Seine.

Le Ministère public a conclu au rejet de la demande en ces termes :

Messieurs, l'affaire sur laquelle j'ai à m'expliquer devant vous ne souleve aucune question de principe. En effet, le droit d'une famille de defendre ceux de ses membres qui ne sont plus et de s'opposer, le cas echeant, à la publication de lettres pouvant porter atteinte à leur mémoire, n'a pas été discuté. Il ne pouvait d'ailleurs être mis en doute, en présence de l'arrêt dont on vous rappelait les termes, et

qui a été rendu lorsque, sous une tout autre forme, l'affaire des lettres de Benjamin Constant est venue pour la première fois devant la justice.

Mais, Messieurs, est-il vrai que la correspondance dont la publication est incriminée, ait le caractère que je viens de dire et soit de nature à ternir la gloire du célèbre publiciste? Nous ne saurions le croire...

Pour ma part, Messieurs, j'ai lu avec soin ces soixante lettres, et je ne pense pas, que, dans leur ensemble, elles contiennent rien qui justifie les alarmes du petit-neveu de Benjamin Constant, et qui soit de nature à causer une douloureuse surprise aux admirateurs du puissant polémiste. Sa figure reste debout avec tout son relief : cette publication ne la diminue en rien...

Pour ce qui est de la communication des épreuves, M. Destournelles lui-même a passé condamnation. Le seul grief qu'il maintienne sérieusement pour obtenir l'interdiction qu'il sollicite du tribunal, est le défaut d'impression de la lettre-préface.

Messieurs, pour apprécier la valeur de la prétention de M. Destournelles, il est une question qu'il importe avant tout de résoudre. La voici :

L'autorisation personnelle de M. Destournelles est-elle nécessaire à Mme Lenormant?

Sur ce point capital du débat, nous n'hésitons pas à nous prononcer pour la négative.

La défenderesse, en effet, était nantie du consentement de l'auteur même, du demandeur...

Malgré tout cela, M. Destournelles a voulu plaider. Nous venons d'exprimer notre avis sur la valeur de son action. Il nous semble que Mme Lenormant n'était tenue de publier la préface du demandeur, ni par une obligation juridique, ni par un devoir de conscience. En conséquence, je conclus au rejet de la demande.

Le jugement sera prononcé le 29 courant.

Concerts de la semaine

Audition Mailly. — Une foule d'amateurs assistait dimanche dernier, au Palais des Beaux-Arts, à l'audition d'orgue de M. A. Mailly. L'éloge de notre excellent organiste n'est plus à faire, et, du reste, son but n'était pas de se faire entendre, mais de faire apprécier les nouvelles orgues de MM. Scheyven et Cie. L'instrument, qui avait paru sourd et un peu confus lors de la séance donnée par M. Widor, a été mis en lumière par le jeu net et clair de M. Mailly. On peut dire avec assurance que les orgues du Palais des Beaux-Arts soutiennent vaillamment la comparaison avec celles du Conservatoire, et prouvent une fois de plus que nous pouvons souvent nous passer des industries étrangères.

Comme programme, M. Mailly s'est contenté de rejouer quelques-unes de ses compositions déjà entendues : *Pâques fleuries*, la *Cantilène*, la *Marche solennelle*, etc. Mme Cornélis-Servais et M. E. Jacobs s'étaient chargés des intermèdes qu'ils ont remplis avec leur talent habituel, et la séance s'est terminée par un *O Salutaris* de M. Husson, qui n'a pas paru être bien compris du public.

Concert de Hubert Flohr. — Mardi a eu lieu, à la Salle Kevers, un petit concert tout intime organisé par M. H. Flohr, jeune pianiste de 13 ans qui a fait preuve de qualités qu'on trouve peu chez les prodiges de son âge : il a enlevé avec une vigueur et un brio étonnants un *Concerto* de Mendelssohn, un *Scherzo* de Chopin et une *Valse* de Godard. M. H. Flohr possède déjà suffisamment la technique qui parle aux oreilles; espérons qu'il ne tardera pas à y joindre le charme qui va à l'âme.

M. Flohr s'était adjoint deux de ses jeunes compagnons du Conservatoire : MM. de Pettyko et A. Agniez. M. de Pettyko s'est un peu trop fié à ses forces en choisissant un *Adagio* de Bruch et le *Plevna-Nota* de son professeur Jeno Hubay; on retrouve cependant chez lui certaines qualités de ce dernier, dont il est un des meilleurs élèves : de la justesse et une grande sûreté de doigts. Enfin, M. A. Agniez, malheureusement atteint d'un enrouement qui ne lui a permis de se faire entendre qu'une fois, dans l'air du *Tribut de Zamora*, a révélé une jolie voix de baryton, d'un timbre agréable et déjà fort convenablement conduite.

Trio du Cercle. — La dernière séance de la brillante association a été ajournée indéfiniment par suite d'une indisposition de M. de Zarembski. Elle a été remplacée par une audition de quatuors dans laquelle on a entendu, pour la première fois en public, le quatuor inédit de M. Joseph Servais, dont nous avons parlé au début de la saison. L'œuvre a été très bien accueillie du public.

Petite chronique

L'exposition de la Société des aquarellistes s'est ouverte hier, avec la solennité habituelle. Elle renferme un assez grand nombre de jolies choses dont nous parlerons la semaine prochaine.

Le programme du festival funèbre à la mémoire de Richard Wagner dont les Concerts populaires ont pris l'initiative vient d'être définitivement arrêté. Nous avons annoncé déjà que cette solennité, qui constituera l'événement musical de la saison, était fixée au 8 avril prochain. Les solistes ont été choisis avec le plus grand soin. Ce sont : Mme Caron, des concerts de Paris, qui possède, dit-on, une voix superbe et qui vient de remporter de grands succès dans le répertoire wagnérien ; M. Blauwaert, suffisamment connu pour qu'il soit superflu de le présenter à nos lecteurs, et M. Van Dyck, un jeune ténor qui prête au festival son concours désintéressé et dont on dit grand bien. Il fera un excellent Walter dans les *Maîtres Chanteurs*.

Les œuvres symphoniques et chorales sont étudiées avec le plus grand soin. Afin que le public puisse avoir une idée générale du génie de Wagner, la direction a fait un choix de compositions appartenant aux diverses manières du maître. Les voici, dans l'ordre où elles seront interprétées.

1re partie. — 1. Ouverture du *Vaisseau Fantôme*; 2. Prière d'Elisabeth du *Tannhaüser* (Mme Caron) ; 3. Prélude de *Lohengrin;* 4. Final du 1er acte de *Parsifal* (chœurs, solo de basse et orchestre); 5. Chevauchée des *Walkyries*.

2e partie. — 1. Marche des nobles du *Tannhaüser ;* 2. Prélude de *Tristan,* et mort d'Iseult (Mme Caron) ; 3. Marche funèbre de *Siegfried ;* 4. Fragments du 3e acte des *Maîtres chanteurs de Nurenburg*.

a. Introduction ; *b*. Défilé des corporations. Valse des apprentis Entrée des *Maitres Chanteurs ; c*. Récit de Hans Sachs, ouvrant le concours; *d*. Air de concours (Preislied), de Walter, avec chœurs ; *e*. Final.

Personnages : Hans Sachs (Blauwaert), Walter (Van Dyck), Eva (Mme Caron).

Le conseil municipal de Venise a décidé de donner le nom de Wagner à la rue longeant le Palais Vendramin. Une plaque commémorative va être placée à l'entrée du palais

M. Arrigo Boïto, l'auteur de *Méphistophélès*, sur le mérite duquel on ne s'est pas mis d'accord, a fourni à Verdi un poème, *Iago*, que l'auteur d'*Aïda* travaille activement à mettre en musique. On sait que M. Boïto est, en effet, poète et musicien. Le premier de ces deux titres est même, à notre sens, celui qui lui convient le mieux. De la collaboration en question naîtra assurément une œuvre intéressante.

Voici, au sujet de l'Opéra populaire, dont nous avons annoncé la

création à Paris, quelques détails que nous empruntons à la *Renaissance musicale* :

Les plans ont été définitivement achevés et approuvés parM.Ritt.

Au point de vue de la sonorité, le bois doit dominer dans l'intérieur de la salle, et la commission voudrait, outre des fondations en pierre et en fer, des charpentes en fer même pour les cloisons de la salle.

L'entrée du théâtre se fera par six larges baies représentant une dimension de 24 mètres. Les couloirs des escaliers auront 2m,50 de large. A l'intérieur de la salle il y aura 1 mètre entre le dernier fauteuil et les baignoires. Le parterre comprendra 700 fauteuils et 300 stalles. Le balcon se composera de cinq rangs de fauteuils et d'un rang de loges. A partir de la seconde galerie, il n'y aura plus de loges, il n'y aura que des stalles. Le grand amphithéâtre (le paradis) comprendra plus de 1,000 places.

On a suivi les traditions des théâtres de province où les galeries sont très avancées au dessus du parterre. Grâce à ces dispositions, il y a non seulement plus de spectateurs dans un court espace de terrain, mais aussi plus d'intimité entre l'artiste et le public.

Les fauteuils, comme ceux du théâtre de la Monnaie de Bruxelles, auront non seulement le siège, mais les manchettes mobiles, de sorte qu'en se levant le spectateur aura un très large espace pour sortir.

La scène aura 13 mètres d'ouverture, moins le manteau d'Arlequin. C'est à peu près la dimension de la porte Saint-Martin. La profondeur est de 12 mètres. La hauteur de la salle ne sera que de 21 mètres.

Théâtre du Parc. — M. Emile Bergerat a lu cette semaine aux artistes du Parc une pièce nouvelle en quatre actes, *Herminie*, reçue à l'Odéon pour l'hiver prochain et que M. Candeilh fera passer immédiatement après *Monsieur le Ministre*, vraisemblablement au commencement d'avril. Cette comédie est, dit-on, appelée à un grand succès.

Théâtre Molière. — Spectacle de la semaine : *La belle affaire* (3 actes), par Edouard Cadol, et *La pluie et le beau temps* (1 acte), par Léon Gozlan.

Théâtre des Galeries. — La première représentation de *La princesse des Canaries*, le dernier succès parisien dû à la collaboration Duru, Chivot et Lecocq, est irrévocablement fixée à mardi prochain.

Théâtre de l'Alcazar. — Ce soir, reprise de *Madame Favart*.

DIETRICH & Cie

23A, RUE ROYALE, BRUXELLES

Gravures, Aquarelles, Tableaux, Modèles et dessins, etc.

PORTRAIT DE RICHARD WAGNER

EAU-FORTE ORIGINALE

PAR

Hubert HERKOMER

Epreuve d'artiste	. . . . .	fr.	100 »
Id.	avec autographe	»	40 »
Id.	avec la lettre	»	20 »
Id.	id. montée	»	25 »

DAXBEK

35, RUE DE L'HOPITAL, 35

GRAVURE HÉRALDIQUE, ARTISTIQUE ET COMMERCIALE

MONOGRAMMES

TIMBRES HUMIDES EN CUIVRE ET EN CAOUTCHOUC

Plaques, Médailles.

Spécialité de Bijoux artistiques niellés, 1er choix

BIJOUX D'OCCASION ET RÉPARATIONS

Orfèvrerie.

PIANOS

VENTE
ÉCHANGE
LOCATION

BRUXELLES
rue Thérésienne, 6

GUNTHER

Paris 1867, 1878, 1er prix. — Sidney, seul 1er et 2e prix

MUSIQUE.

R. BERTRAM

10, RUE SAINT-JEAN, BRUXELLES

(Ancienne maison Meynne).

ABONNEMENT A LA LECTURE DES PARTITIONS

VERLEYSEN-NYSSENS

A LA PORTE CHINOISE

88, RUE ROYALE, BRUXELLES, 88

IMPORTATION DIRECTE DE LA CHINE ET DU JAPON

Objets d'art, porcelaines, bronzes, laques, soieries, papiers, etc. — Grand choix de meubles en laque et bois de fer, paravents, écrans.

SPÉCIALITÉ DE THÉ DE CHINE

Exposition permanente — Entrée libre.

COMPAGNIE DES BRONZES

BRONZES D'ART ET D'AMEUBLEMENT

APPAREILS D'ÉCLAIRAGE

BRONZE MONUMENTAL

Direction et Magasins : Rue d'Assaut, 22, Bruxelles.
Ateliers et Fonderie : Rue Ransfort, 27, Molenbeek (Bruxelles).

ADÈLE DESWARTE

23, RUE DE LA VIOLETTE

BRUXELLES.

Dépôt à ANVERS, 15, rue Léopold.

VERNIS ET COULEURS
POUR TOUS GENRES DE PEINTURES.

TOILES, PANNEAUX, CHASSIS,
MANNEQUINS, CHEVALETS, ETC.

BROSSES ET PINCEAUX,
CRAYONS, BOITES A COMPAS, FUSAINS, MODELES DE DESSIN.

RENTOILAGE, PARQUETAGE,
EMBALLAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX.

COULEURS
ET PAPIERS POUR AQUARELLES
ARTICLES POUR EAU-FORTE, PEINTURE SUR PORCELAINE.

BOITES, PARASOLS, CHAISES,
Meubles d'atelier anciens et modernes

PLANCHES A DESSINER, TÉS,
ÉQUERRES ET COURBES.

COTONS DE TOUTE LARGEUR
DEPUIS 1 METRE JUSQUE 8 MÈTRES.

Représentation de la Maison BINANT de Paris pour les toiles Gobelins (imitation)

NOTA. — La maison dispose de vingt ateliers pour artistes.
Impasse de la Violette, 4.

SOCIÉTÉ ANONYME

DE

L'HOTEL DES VENTES

DE BRUXELLES

RUE DU BORGVAL, 15 — BOULEVARD ANSPACH, 71 — RUE JULES VAN PRAET, 16

BULLETIN HEBDOMADAIRE SPÉCIAL

Mercredi 28 Mars 1883

A 2 HEURES DE RELEVÉE.

Cour vitrée. — Vente publique d'une belle réunion de **Voitures** et **harnais,** et d'un beau Mobilier consistant en deux salons, plusieurs meubles de chambre à coucher, objets divers.

Jeudi 29 Mars

A 2 HEURES DE RELEVÉE

Cour vitrée. — Vente publique de **Fleurs, plantes et arbres divers,** sous la direction de M. Van Riet, horticulteur.

Vendredi 30 Mars

A 2 HEURES DE RELEVÉE.

Salle n° 2. — Vente publique de nombreux **Meubles** en chêne, Bois sculpté, Faïences, Porcelaines, Tableaux, Objets divers.

PROCHAINEMENT, Lundi 9 Avril

A 2 HEURES ET JOURS SUIVANTS.

Salle n° 6. — Vente publique pour cause de départ et de décès, d'un important **Mobilier,** ainsi que de magnifiques objets d'art ayant garni un hôtel de maître. (Voir détail aux affiches).

Bruxelles. — Imp. FÉLIX CALLEWAERT père, rue de l'Industrie, 26.

TROISIÈME ANNÉE. — N° 13 (avec supplément). LE NUMÉRO : **25** CENTIMES. DIMANCHE 1er AVRIL 1883.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00 ; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES** : On traite à forfait.

Adresser les demandes d'abonnement et toutes les communications à
L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 26, Bruxelles.**

Au présent numéro est joint un supplément de quatre pages, contenant le texte complet, avec notice, des œuvres chorales qui seront exécutées dimanche prochain au concert Wagner.

Ce supplément doit être vendu avec le journal, sans majoration de prix. Il est distribué gratuitement aux abonnés.

SOMMAIRE

EXPOSITION DU CERCLE ARTISTIQUE (Premier article). — KEES DOORICK. *Scène du polder*, par Georges Eekhoud. — LA PRINCESSE DES CANARIES. — CHRONIQUE JUDICIAIRE DES ARTS. — PETITE CHRONIQUE.

EXPOSITION DES AQUARELLISTES

(*Premier article*).

Chaque fois que nous entrons dans une exposition d'œuvres d'art, nous ne pouvons nous défendre d'examiner ses conditions matérielles. L'influence des milieux sur les impressions et les jugements est considérable. Si un amateur raffiné peut s'y soustraire, la foule ne s'en défend jamais. Et même pour l'homme le plus expert, n'y a-t-il pas quelque forfanterie à dire qu'il sait assez isoler l'œuvre pour l'apprécier en elle-même ? D'abord elle n'est pas faite pour cet isolement et, en le créant, on la voit autrement qu'elle ne doit être vue. Puis, d'où viennent ces modifications que tout critique impartial constate dans ses opinions, d'un jour à l'autre, quelquefois d'une heure à l'autre, portant sur des nuances, il est vrai, mais indiscutables pourtant ? C'est le temps qui change, et avec lui la lumière, c'est l'œil qui est plus sain aujourd'hui que la veille, c'est la toilette aux tons bruyants d'une spectatrice qui faisait un mauvais voisinage, c'est vingt détails analogues, inaperçus mais funestes ou salutaires.

De tout cela le critique doit faire la part, se défiant de tout, de lui-même et des autres, des influences matérielles et des influences morales.

Et de même il faut que les organisateurs des expositions y soient attentifs.

Assurément les deux petites salles dans lesquelles sont actuellement réunies les aquarelles, ont des proportions heureuses pour ce genre d'exhibition et une clarté favorable. On s'y sent à l'aise et bien chez soi. Cela vaut beaucoup mieux que les locaux précédemment utilisés à cet effet au Palais des Beaux-Arts que nous avions vivement critiqués. Mais au risque de passer pour difficile, nous devons insister sur quelques points. Espérons qu'on n'y verra que le désir d'amener la perfection.

Pourquoi notamment cette décoration de verdures crues dans les salles elles-mêmes, tuyas en pots, palmiers, etc., vieilles connaissances, du reste, de tous ceux qui fréquentent les sauteries des bals bourgeois de nos hivers? N'est-ce pas là un détestable voisinage pour ces peintures légères, amies des tons délicats et pâles? C'est ainsi que deux des quatre aquarelles de Mlle Montalba sont accostées d'un lourd et vulgaire paquet de feuillages durs et vernissés, qui produiraient pour elles un véritable effacement si leur supériorité ne les sauvait d'un tel désastre.

Pourquoi le jour de l'ouverture, sur l'escalier, ce tapis d'un rouge si bête et si criard, qu'on subit dans les yeux pendant une quarantaine de marches et qui vous amène à la rampe avec des reflets qui, au moins pour un quart d'heure, vous privent de toute vraie notion du coloris? N'y a-t-il vraiment que cette teinte-là chez les marchands, ou bien les traînes et les pieds royaux ne s'accomodent-ils pas d'une nuance différente?

Glissant sur les écussons dorés, surmontés d'une couronne fermée, où sont inscrits les noms d'aquarellistes défunts, décoration fort sotte quoique pieuse, parlons des passe-partout, invariablement blancs, à quelques exceptions près. Nous nous demandons depuis longtemps comment il se fait que nos coloristes ne s'aperçoivent pas qu'il y a là une insupportable monotonie, donnant à l'exposition, quand on la regarde d'ensemble, un vague aspect de blanchisserie.

Pour la plupart des œuvres, considérées en elles-mêmes, un tel encadrement nuit affreusement. On les détache mieux, il est vrai, mais au prix d'une cacophonie qui détruit souvent ce que leur tonalité a de meilleur. Le blanc est une couleur, ou plutôt une absorption des couleurs, dont il faut se méfier toujours. C'est la neutralité des tons, le centre droit, la transaction générale, la suppression de l'originalité des éléments du prisme. C'est l'emblème de la propreté, soit, qu'on s'en contente : le lot est convenable et plaira aux esprits équilibrés dans une banalité parfaite. Mais ce n'est pas fait pour les yeux : à preuve que la vue trop constante de la neige provoque l'ophtalmie : on passe les glaciers avec des lunettes bleues. Pour environner une peinture, quelle qu'elle soit, il faut du coloris. Lequel? Voilà la seule difficulté, et elle est grande, ne le dissimulons pas. La théorie du cadre est encore à faire.

Mais tout au moins peut-on dire qu'une aquarelle dont le passe-partout est teinté d'une nuance neutre, dans la gamme pâle, de gris léger, de bleu déteint, de brun affadi, de vert clairet, gagne instantanément en intensité et en harmonie. Pas de cadre lourd, naturellement : il ne faut pas qu'une production aussi fine, aussi fragile, aussi aérienne, avec des allures de sylphide, ait l'air de se démembrer sous le poids des quatre barres de son entourage. Le ton à choisir ne doit être aucun de ceux qui dominent dans l'œuvre même : ceux-ci y perdraient de leur éclat. Mais il ne faut pas non plus qu'il jure avec eux. Presque toujours, en essayant avec des papiers divers, on trouvera vite, au coup d'œil, ce qu'il y a de plus séant. Nous connaissons, chez des amateurs, quelques réussites de ce genre dont l'aspect convaincrait les plus hésitants.

Dans notre article de l'an passé nous avions attaqué la tendance de l'aquarelle à remplacer ses qualités natives et caractéristiques, tantôt par une minutie excessive, tantôt par une lourdeur qui la faisait dériver vers la peinture à l'huile. Cette fois une réaction s'accuse. Les œuvres étrangères de cet acabit sont plus rares, et dans notre école belge, le défaut semble extirpé. Est-ce que vraiment la critique aurait quelque influence sur messieurs les artistes? En tiendraient-ils compte dans une certaine mesure? Serait-elle autre chose qu'un jeu d'esprit pour celui qui la fait, et un amusement pour le public qui la lit! Tant mieux, mais il faudra plus d'un exemple pour que, sur ce point, notre scepticisme disparaisse.

Nos peintres nationaux sont donc, cette fois, dans une voie excellente, sans grand éclat, sans œuvres dominantes, mais laborieux, consciencieux, sincères, adroits, pleins de bonne volonté, laissant à qui les étudie un grand sentiment de satisfaction, d'espoir et la conviction d'un progrès. Leur école se rattache surtout à l'école hollandaise de l'aquarelle, dont Mauve est l'étoile de première grandeur. Tels sont Mellery, dont le succès marquera, Hermans, Meunier envoyant sous forme de croquis d'un grand style sa correspondance d'Espagne, David et Pierre Oyens, corrigés de l'excès des tonalités violentes, Stacquet, Uytterschaut avec des marines et des paysages charmants, Hoeterickx poursuivant ses vues de ville, de jour en jour plus vives et mieux entendues, d'autres encore. Nous analyserons les productions de ce groupe cher et vaillant.

Si la Hollande se maintient à son rang avec Mauve, elle subit une véritable défaite dans la personne de Mesdagh, conpromis dans une certaine mesure par les paysages de Wysmuller.

La brillante Italie marque un arrêt. Son large courant d'aquarelles éclatantes, filles enchantées d'une virtuosité exaspérée, tourne sur lui-même et dans son remous on ne distingue que des choses connues, trop connues, dans leurs sujets et dans leurs procédés. La mode n'est plus de ce côté. On est fatigué des aquarelles fortement grimées, fardées, travesties, faisant défiler une galerie de costumes éblouissants. On désire moins de décor, moins de verres de couleur, moins de musique stridente, plus de simplicité, de calme, de vérité. Ils sont quinze à représenter ce mouvement au déclin qui jadis enlevait l'enthousiasme et couvrait d'indifférence, comme d'une gaze, tout ce qui l'entourait.

De la France, rien, croyons-nous. Pour l'aquarelle, Paris ne suffit à lui-même. Ce genre y a pris un développement extraordinaire et les expositions s'y multiplient. On commence même à murmurer dans certains coins artistiques contre cet envahissement. Il est naturel pourtant quand on considère l'exiguité des installations particulières dans la grande ville. Il est malaisé de placer des tableaux dans les appartements étroits dont nos voisins s'accommodent. Ils aiment cependant de plus en plus les arts. Ils se rabattent sur ces choses pimpantes, faciles à accrocher, claires et jolies, relativement peu coûteuses. Ils ont ainsi amené une fructification étonnante. Nous signalions cette tendance alors en germe, il y a deux ans, quand, indiquant l'exagération des prix demandés en Belgique et l'obstacle qu'ils opposaient au développement de cet art, nous écrivions : « Par cela même qu'elle est une production pour ainsi dire instantanée et sans prétention, on doit pouvoir acquérir l'aquarelle à des prix qui la font pénétrer partout. Elle doit prendre agréablement place dans les appartements modestes, chez ceux pour qui l'achat d'un tableau est déjà une grosse affaire. Les chambres à coucher, les boudoirs, les cabinets d'études en peuvent être ornés, et elle contribue ainsi, mieux que des genres plus hautains, à répandre le goût des arts. Et ce n'est pas peu de chose, car s'il est vrai que l'artiste a une mission sociale, il ne la réalise jamais plus efficacement que lorsqu'il parvient à généraliser le goût des belles choses et à parfumer ainsi, en quelque sorte, l'atmosphère d'une nation ».

Pas d'Espagnols, non plus. Llovera, si admiré en 1881 pour sa *Procession*, n'a pas reparu.

L'Autriche, la Prusse ont fourni un petit contingent. Le tapageur Skarbina, de Berlin, revient agiter ses bleus et ses rouges.

Dans cet ensemble de 215 œuvres et de 89 exposants, il ne nous reste à dénombrer que les Anglais. Ils sont deux : Toovey, avec une marine matinale, claire, profonde d'horizon, flattant le regard, inférieure pourtant à la superbe *Vue de la Tamise à*

Londres, dont nous avions fait l'éloge sans réserves et qui fut si vite enlevée, — et Mlle Clara Montalba!

Celle-ci mérite d'être mise hors de pair et c'est à elle, comme à une reine, que va d'abord l'examen détaillé des œuvres que nous continuerons dans notre prochain numéro.

En général, nous sommes peu confiants, sur l'aptitude des femmes à atteindre le grand art. On en a tant vu, débutant avec un gracieux éclat, plus tôt et mieux que les hommes, mais ne dépassant guère les premières couches de l'atmosphère où elles prenaient leur vol de colombes. Elles restent d'ordinaire dans les régions sereines, y continuant leurs évolutions paisibles, étonnamment aptes à saisir les rapports délicats, les observations aimables, le délié, l'élégant des choses et leur petite sentimentalité. Elles voient tout de près, avec pénétration et finesse. La vue de l'homme, au contraire, va, du premier coup, par-delà, négligeant les proximités immédiates et s'efforçant de monter toujours plus haut. Ce sont ces dons opposés qui ont fait naître tant de malentendus sur la supériorité féminine et la possibilité pour ces dames d'étudier utilement, de comprendre et de réaliser tout ce que font les mâles dans tous les domaines, privés, politiques, sportiques et artistiques, de la vie sociale. Les voyant si habiles en certaines choses, on s'est imaginé qu'elles le seraient partout. On a cité Sapho, Mme de Staël, Georges Sand, et d'autres amazones, auxquelles il n'a manqué que les attributs physiologiques de l'autre sexe et un peu plus de moustache pour être des hommes pas mal réussis. Et, dès lors, que de mécomptes, que de déboires, que de ridicules prétentions, et ultérieurement que de disgrâces pour les héroïnes, et que d'ennuis pour nous qui ne demandons qu'à les admirer dans leur nature élégamment enfantine et naïvement ignorante de ce qui dépasse leur petite vue de filles d'Eve, expertes à charmer, mais inaptes à la savantise. Oh! les bachelières! Oh! les muses de l'instruction publique!

L'aquarelle semble réunir beaucoup des conditions qui sont en équation avec la nature de la femme et c'est, nous semble-t-il, un des arts très rares qu'elle peut réaliser dans son plein. Mlle Montalba serait un exemple éclatant à l'appui de cette thèse. Après ses succès aux expositions précédentes, les quatre œuvres qu'elle a envoyées cette année sont un nouveau triomphe. Elles dominent le Salon entier. Ce sont des vues de Venise interprétées avec une maîtrise merveilleuse. Tout ce que l'aquarelle réclame de décision, de promptitude, de légèreté, de juste application de la tache, s'accorde avec une puissance de coloris, avec une émotion poétique sans égales. Ici, dans le *Clair de lune*, c'est un brick noir, tendant sur les cieux les fils de ses agrès, ancré solitaire et tragique, au milieu d'un paysage maritime d'un bleu sombre et verdâtre, ponctué de grandes plaques claires par les rayons lunaires. Là c'est un *Canal*, où les eaux, les palais, les ponts, les nuages, forment, par leurs chaudes couleurs, un écrin admirable. Le *Printemps* fait revivre un coin perdu de la ville, s'éveillant en avril, où se dresse une ramure fantasque, veuve de feuilles, mais blanche de fleurs, cachant à demi des constructions rougeâtres. Les *Fortifications du Lido*, dans une gamme jaunâtre, grave, ont une grandeur sobre, qui à son tour et par son contraste, montre la souplesse de ce tempérament exceptionnel.

On ne sait laquelle préférer. Elles sont là exprimant quatre situations diverses, quatre expressions de la nature changeante. Belles, poétiques et profondes, chacune est un modèle, chacune est une perfection. Dans la paix et l'isolement qui suivent le jour de l'ouverture où les désœuvrés viennent faire leur parade mondaine sur les pas du groupe officiel, parcourant les salles d'une allure processionnelle et distribuant l'eau bénite aux badauds, avec quelle joie intime et quelles sensations d'une douceur infinie on s'arrête à contempler longuement ces petites merveilles et à se laisser mollement pénétrer par leurs ondes magnétiques, semblables à des souffles de fée.

KEES DOORIK

Scènes du Polder, par Georges Eekhoud.

Georges Eekhoud vient de faire un très sérieux effort pour réaliser un roman de mœurs nationales. Son livre révèle un travail patient et une observation consciencieuse qui a beaucoup fait pour s'emparer de la réalité. Personnages, paysage, action physique et psychologique, tout est traité avec soin et opiniâtreté. La préoccupation artistique se sent également dans la recherche des mots, du style et de l'arrangement général. Toutes les qualités qu'on souhaite dans un écrivain, montrent leur germe et marchent du même pas. Elles attestent une nature harmonique, loyale, laborieuse, de très bon aloi, qui, si elle peut se développer, ne laissant en arrière aucun des éléments dont la gamme la compose, aboutira à nous donner une remarquable personnalité littéraire. C'est surtout en tenant compte de ces légitimes espérances qu'il faut apprécier la nouvelle œuvre, qui, à un point de vue absolu, n'est pas exempte d'imperfections.

La façon dont l'auteur s'y est pris pour choisir son sujet et le développer est sans doute pour beaucoup dans l'impression seulement à demi-satisfaite qui reste après l'avoir lue. L'histoire intéressante qu'il raconte est un succédané visible du *Mâle* de Lemonnier, de ce terrible mâle, répétons-le, dont il semble que les nouveaux venus sont uniformément et inconsciemment possédés. Kees Doorik est la contre-partie flamande de Cache-Après, sauf qu'au lieu d'un braconnier c'est un valet de ferme. Anne-Mie est une Germaine des Polders, Jurgen Faas c'est Hubert Hayot.

De même les épisodes se répondent d'un roman à l'autre : scène de sensualité brutale, kermesse de village, bataille des deux rivaux, et le rideau tombant sur une héroïne enceinte, regardant le paysage témoin de sa passion, de ses fautes, de ses inquiétudes et de ses malheurs. Vous souvenez-vous des dernières lignes du *Mâle*?

Tout cela est habilement approprié par Georges Eekhoud à un autre cadre, et l'intérêt réel du récit masque par instant les souvenirs puissants qu'a laissés l'œuvre jumelle antérieure. Mais finalement ce qui domine, c'est une impression de réminiscence, quelque chose comme ces tableaux fondants qui, ayant montré un site en été, le font tout à coup apparaître en hiver. Nous sommes convaincu que l'écrivain ne s'en est pas douté; mais la nuisance n'en existe pas moins.

Ce voisinage est d'autant plus redoutable que Lemonnier, par sa grande expérience d'artiste, pénètre dans la réalité des faits et des caractères bien plus profondément que son émule. Ce dernier a encore des insuffisances, sinon dans la description de l'extérieur des choses, vu d'un œil très sain et exprimé avec sobriété, justesse et émotion, au moins dans la peinture des actions humaines et des caractères. Les personnages jouent des rôles plutôt qu'ils

ne vivent réellement. L'imagination de l'auteur supplée à leur nature vraie et ils en deviennent un peu romantiques. Ceci est une faiblesse qui ira en diminuant, au fur et à mesure du développement littéraire de l'auteur.

Si les détails descriptifs sont bien saisis, il n'en est pas de même de l'ensemble de la contrée où la scène est placée. Le polder n'est pas assez accentué. Il en est de même de cette Campine anversoise qui y confine immédiatement et qui a là quelques-unes de ses dunes les plus superbes. La grande vue de ce pays double n'est pas rendue, et le fond du tableau demeure indécis, défaut grave pour une région où l'habitant tient de si près au sol et en semble la directe émanation. On sent cependant à des traits heureux que l'âme de l'écrivain est très sensible aux émotions rustiques. Petit à petit elle saura s'élever à une conception généralisée plus puissante. Chez lui le grand Pan est encore émietté en toutes sortes de petites divinités secondaires. En décrivant la nature, Eekhoud s'attache trop au morceau.

Voici, pour faire comprendre la grande aptitude de cette plume à dessiner un épisode, un croquis d'ouvriers moissonneurs quittant la ferme où ils ont employé leur journée. C'est d'une justesse extrême et c'est saisissant, sans recherche pourtant, d'un pinceau sobre et franc :

Le ciel prenait des tons de sépia et au dessus du moulin s'amoncelaient les plus opaques des gros nuages. Devant la ferme, sur la chaussée, la fenêtre de l'estaminet *la Corneille* s'illumina. Cette lumière rouge frappa le regard d'un des mercenaires. Gagnant aussitôt soif, celui-ci crut devoir rappeler à ses compagnons qu'ils avaient encore à faire des lieues pour rentrer à Oorderen, près de l'Escaut.

— Hop! les hommes, dit-il, je régale d'une pinte de Louvain.

Il se leva; les autres l'imitèrent; la paie sonnait dans leurs goussets de toile.

— Surtout, jouez des jambes, car il va tomber de l'eau et du feu tout à l'heure! fit Kees

— Sois tranquille, la Boule-Crollée! répondit le plus loquace en rentrant dans sa blouse et ses sabots. — Comme ils bourraient leurs pipes, retirant le tabac de leur vessie de porc, Paulke leur présenta du feu.

— Bonsoir, baesin! Bonsoir, tout le monde.

— Bonsoir, garçons, jusqu'à la prochaine fois!

Ils sortirent. Un instant après ils passaient devant les fenêtres et tournaient le pré par le sentier de desserte, après avoir refermé la claire-voie. Ils atteignirent la grand'route Le rougeoiment de leurs pipes, leurs voix traînardes et leurs pas sourds, se perdirent dans la nuit.

Cela est bien, un peu gauche de style peut-être dans certaines phrases, mais d'une saine venue. Du reste, plus le récit avance, plus l'auteur semble maître de lui-même. La troisième partie, les *Gansrijders* ou chevaliers de l'oie, contient des pages fort belles et qui, par leur netteté et leur ampleur, consolent de l'allure un peu superficielle du début.

La préoccupation du détail local et les emprunts aux tournures flamandes, ont beaucoup préoccupé Georges Eekhoud. Le livre entier en est émaillé : il s'efforce de rendre en un français à panachures le spectacle de faits intimement liés à une autre race et à un autre idiôme. Aussi l'œuvre ressemble-t-elle souvent à une traduction.

A cette occasion se pose cette question inquiétante : Est-il possible, chez nous, de bien faire, autrement qu'en employant le flamand, la description des mœurs et des contrées où depuis des siècles tout ce qui est flamand a régné sans partage?

Nous en doutons très sérieusement. Ce fait même de l'interpénétration des deux idiômes, réalisé avec persistance par nos littérateurs, n'en est-il pas une preuve?

Certes, on peut, en français, en parler comme ferait un voyageur traversant le pays et rendant son sentiment propre. Cela sera toujours intéressant quand c'est un artiste qui s'en mêle. Mais cette contemplation dont l'émotion personnelle fait le charme, est éminemment différente de l'analyse approfondie de la vie même de l'habitant, à qui on se substitue et que l'on fait parler, agir, souffrir, s'agiter dans son existence quotidienne et nationale. Alors tant de choses du terroir doivent être dites, il faut détailler de si près ce qui tient aux habitudes les plus intimes, que la langue étrangère y étant impuissante, ne se tire plus ou moins d'embarras que par des lambeaux arrachés à l'idiôme local, et aboutit à une mosaïque maladroite, que l'étranger admettra à la rigueur, mais qui nous choque beaucoup, nous autres Belges. Pour n'en citer en passant qu'un exemple, combien, dans le passage que nous avons reproduit ci-dessus, sonne mal l'expression la *Boule-Crollée* à nous qui avons cent fois entendu l'euphonique et drôlatique *Crolle-Bolle*. De même en lisant l'adaptation en prose de la ballade des *Gansrijders*, on regrette le chant original?

Quiconque a lu Conscience d'abord en flamand, puis dans la traduction, se rendra compte aisément de l'étonnante dépréciation que subissent les descriptions de nos villages campinois quand on leur enlève les ressources naïves et imitatives du flamand, cet italien du Nord comme le nomment avec tant de raison ceux qui le connaissent autrement que par le grossier patois des charretiers. Il semble que toute saveur disparaît, en même temps que toute grâce. Ce qui était une histoire touchante, devient un conte banal et gauche. C'est que le français est l'instrument d'une autre race, d'autres coutumes, c'est qu'on y voit autrement les choses, que les angles, les couleurs, les lignes qu'il aime à décrire ne sont pas ceux qui éveillent l'émotion chez une âme flamande.

Pour vaincre ces difficultés, il faut un talent de premier ordre. C'est à peine, si dans l'*Homme de la croix aux bœufs*, Cladel en a triomphé pour un patois qui pourtant n'était qu'un dialecte du français. Et encore, dans sa préface, a-t-il dit les efforts surhumains qu'il a dû faire pour atteindre le but.

Cet intéressant problême mériterait d'être creusé davantage. Nous ne pouvons le faire à l'occasion d'un livre isolé. Nous nous bornons à le signaler pour recommander à nos jeunes écrivains, résolus à écrire en français, de ne pas trop chercher leurs sujets dans nos Flandres. Qu'ils peignent plutôt nos grandes villes cosmopolites, qu'ils s'attaquent à leurs mœurs abaissées. Que les plus hardis pénètrent dans notre vie politique, encore inexplorée, où pullulent les curiosités, les travers, les types, les originaux et les vices, et que nul d'entre nous n'a encore vigoureusement entamée.

Le jeune mouvement littéraire auquel nous assistons en Belgique depuis quelque temps est vraiment singulier. Il a éclaté avec brusquerie au moment où les uns se lamentaient sur notre impuissance, où d'autres, il est vrai, espéraient et prédisaient une rénovation. Circonstance plus étrange, ce n'est pas qu'en elles-mêmes les œuvres qui surgissent soient supérieures à beaucoup de leurs aînées ; elles dénotent, au contraire, de l'inexpérience et sous plusieurs rapports sont insuffisantes. Pourtant tout le monde s'en occupe, et elles ont eu ce qu'on nomme *une presse*, favorable ou critiquante, comme on n'en a guère vue. Le public se prête avec intérêt et bienveillance à faire passer l'eau à tous ces néophytes, et, certes, les encouragements ne leur auront pas manqué. Pourquoi ce phénomène maintenant plutôt qu'auparavant ou plus tard?

C'est inexplicable puisque dans tant d'autres domaines il y a chez nous un si visible affaissement. Au milieu de la descente générale, voici un groupe qui remonte, bruyamment, avec une juvénile insolence, et on l'applaudit, on regarde joyeusement son escalade qui sort du glissement où s'effondre le reste. Est-ce que la cohorte d'où sortira la réaction contre les mœurs du temps se forme, et son arme sera-t-elle la littérature? Est-ce que ces premières individualités qui se détachent, en se moquant de tout, commencent le recrutement de la phalange, qu'il faudra si brutale, si indépendante, si audacieuse et si puissante pour atteindre le but? Quel espoir, et surtout quelle joie de le croire! Quelle force pour elle-même si elle comprend que telle est sa destinée et que tel sera son honneur! Car c'est quand elle aura cette conscience qu'elle ne s'arrêtera plus dans ses luttes, ni dans ses efforts pour acquérir les outils artistiques avec lesquels, dans une civilisation morale qui décroît et semble être la fin d'un monde, on prépare l'irruption des masses et des idées nouvelles qui, remplaçant les grandes immigrations d'autrefois, viendront clore, en les submergeant ou en les balayant, nos sociétés épuisées.

Nous nous trouvons, comme le *Journal des Tribunaux*, dans la nécessité de rappeler aux journaux qui reproduisent nos articles sans en citer la source, qu'ils manquent aux principes du droit en même temps qu'aux usages.

Nous remarquons que les journaux qui se montrent les plus empressés à nous piller, sont précisément ceux qui poussent des cris de paon quand on leur emprunte quelque information.

La Princesse des Canaries

Mesdames, messieurs, la mirifique pièce nouvelle que la célèbre troupe de M. Carion, connue dans les cinq parties du monde et même ailleurs sous le nom de : troupe de M. Carion, va avoir l'honneur de représenter devant vous, est sortie, armée de toutes pièces, comme la ci-devant Minerve de nos pères, du cerveau de MM. Chivot, Duru et Lecocq. La grande maison Chivot, Duru et Lecocq, qui s'est acquis dans cette spécialité une renommée bien méritée, a repris les affaires de l'ancienne firme Meilhac, Halévy, Offenbach et Cie. Elle a retapé à neuf les articles défraîchis qu'elle a retrouvés sur les rayons, elle a si bien transformé les rossignols qu'on les reconnaît à peine. Elle a suivi toutes les traditions de son aînée. La maison Meilhac, Halévy, Offenbach et Cie avait créé le général bouffe, le mari idiot, la princesse prétendante employant trois actes à gravir les degrés d'un trône fantastique qui lui échappe toujours, mais finissant par s'y carrer, triomphante; vous trouverez dans la maison Chivot, Duru et Lecocq, un général bouffe, un mari idiot, une princesse... Que dis-je? Vous y rencontrerez deux généraux, deux maris, deux princesses, ou à peu près... A la prochaine saison, il y en aura quatre, il y en aura dix, il y en aura une légion! Et plus on exhibera de grotesques généraux, de maris imbéciles et de prétendantes, plus le public rira, jusqu'à ce qu'il soit obligé de se chatouiller pour essayer de rire et qu'il finisse par ne plus rire du tout! Entrez, mesdames! Entrez, messieurs! Suivez le monde!

Dans cette salle un peu petite,
Mais pleine d'un public d'elite,

vous assisterez aux prodigieuses aventures de la princesse des Canaries, la jeune Inès, que la nécessité des circonstances a jetée dans les bras d'un rustaud, et qui est obligée, pour arriver à coiffer le diadème et bousculer le jeune Guzman, le prince régnant, de changer continuellement de costume. Vous apprendrez qu'une sœur de lait vraiment dévouée doit se travestir aussi souvent, plus souvent même si c'est possible, qu'une prétendante. Et vous ne vous plaindrez pas, mesdames et messieurs, de cette nouvelle théorie politico- socio- opéro- conspiratrice quand vous aurez reconnu que Mlle Lucy Abel, premier sujet de la troupe, porte à ravir le travesti et fait des entrées charmantes, qu'elle soit vêtue en gente soubrette, en cadet satiné bleu de ciel, en anglaise aux gants verts, fraîchement sortie d'un album de Mlle Kate Greenaway, en princesse de soie jaune, ou en fleuriste hispano-canariote.

Entrez, mesdames, entrez, messieurs!

Vous saurez qu'il n'est point de ruses, de finesses, de diplomatiques démarches que doivent négliger deux ministres qui conspirent. Vous verrez comment les généraux Pataquès et Bombardos s'enferrent à qui mieux mieux. Vous assisterez au défilé d'un *cuadrilla*, avec ses *picadores*, ses *banderilleros*, tous conspirateurs, tous faux *picadores*, faux *banderilleros*, ce qui contribue à jeter énormément de c'arté sur la pièce!

Et si le plaisir des yeux ne vous suffit pas, si vous ne vous contentez ni du chatoiement des satins, ni de l'éclat des ors, ni des splendeurs d'une mise en scène princière, telle que seul M. Carion, le célèbre impresario de la troupe déjà nommée, est capable d'en offrir au public choisi qui fréquente son établissement, ouvrez l'oreille. Vous entendrez des couplets, des rondos, des chœurs, des marches, des romances, des chœurs militaires : *Rataplan, rataplan!* des chansons à boire avec accompagnement de cliquetis de verres et de cuillers : *ding, ding, ding, ding!* enfin tout ce qu'il faut pour récréer et divertir, le tout agencé pour la circonstance par M. Lecocq, l'un des chefs de la maison, spécialement chargé de ce département. Et si vous croyez reconnaître, dans les airs que vont vous faire entendre les sujets de la troupe, accompagnés par l'orchestre que dirige notre maëstro Durieu, des rythmes qui vous sont familiers, dites-vous bien que vous vous trompez! Persuadez-vous que tout est neuf, paroles et musique, et si l'inspiration vous paraît mince, rappelez-vous que pour une opérette il suffit d'enfourcher un Pégase d'occasion, sans devoir monter dans les nuages. Songez aussi que depuis que la maison Chivot, Duru, Lecocq et Cie est fondée, on n'a jamais formulé des plaintes sur la qualité de la marchandise! Et, cette fois comme les précédentes, c'est toujours la même! On n'a changé que les étiquettes! Vous seriez donc bien injustes de vous plaindre et de ne pas applaudir aujourd'hui ce que vous avez admiré jusqu'ores!

Entrez, mesdames, entrez messieurs! Suivez le monde! Roulez, tambours!

Chronique judiciaire des arts

Les administrateurs de l'Eden-Théâtre de Paris ont assigné le journal *Paris-Midi Paris-Minuit* en 30,000 francs de dommages-intérêts pour avoir, selon eux, entrepris une campagne de dénigrement et de chantage contre le théâtre.

Ils prétendent qu'une atteinte a été portée à leur honorabilité

d'administrateurs dudit théâtre par la façon dont le journal a annoncé que les danseuses du corps de ballet se répandaient en farandole pendant le bal masqué.

Le *Paris-Midi Paris-Minuit* aurait imprimé en annonçant la farandole en question, « qu'on allait lâcher six cents danseuses, « en déshabillé provocant, et réaliser un succès pornographique ».

Le journal aurait ajouté qu'on vendait dans la salle de l'Eden-Théâtre des photographies des danseuses en *costume léger et dans des poses abandonnées*.

Nous publierons le jugement.

Petite chronique

Les journaux de Mons sont unanimes à constater le succès du dernier concert du Conservatoire.

Conduit par M. Jean Vanden Eeden, l'orchestre, quoique restreint, en est arrivé à une exécution d'un fini, d'une netteté, et d'un relief remarquables.

Il a fait entendre une symphonie de Fétis, l'ouverture d'*Obéron*, et *Roméo et Juliette*, un poème symphonique de Tschaikowsky richement descriptif et d'un style tout à fait personnel.

M. César Thomson, ont on se rappelle le bruyant succès au dernier festival de Bruxelles, a interprété une fantaisie de Corelli et un concerto de Bruch dont il a dit surtout l'andante avec un charme pénétrant.

L'excellent virtuose se joue des difficultés, mais il n'en laisse rien paraître; pas de mise en scène, pas de contorsions; il semble rester froid, tandis qu'il impressionne tout son public.

C'est comme une flamme dont on sent la chaleur sans la voir.

L'intérêt du concert résidait dans une œuvre nouvelle de M. Jean Vanden Eeden : un poème musical pour baryton avec accompagnement d'orchestre sur le *Coffret*, de Georges Rodenbach.

Un double motif : le motif du souvenir et le motif mortuaire s'alternent et se fusionnent dans cette œuvre descriptive d'une couleur juste et d'un accent ému.

L'impression a été vive et l'auteur chaleureusement applaudi, en même temps que son interprète, M. Blauwaert.

C'est une bonne inspiration de plus que peut mettre à son actif l'auteur de *Brutus*, du *Vent* et de *Jacqueline de Bavière*. Nous espérons voir figurer au programme du prochain Festival de Gand cette page chaude et coloriée

---

C'est aujourd'hui que s'ouvre au Palais des Beaux-Arts, l'exposition des études que MM. Théo Van Rysselberghe, Franz Charlet et Dario de Regoyos ont rapportées du Maroc et de l'Espagne. Cette exposition sera ouverte jusqu'au 15 avril (de 10 à 5 heures).

Une autre exposition s'est ouverte hier, au Palais des Beaux-Arts, celle de l'*Union des arts*. Elle restera ouverte jusqu'au 30 avril (de 10 à 5 heures).

On nous prie d'annoncer que la personne qui a perdu une épingle de cravate au Salon de la *Société des Aquarellistes* peut la réclamer à l'huissier préposé au contrôle des billets.

Dans notre dernier numéro, rendant compte du concert de M. Hubert Flohr, nous avons dit que le jeune artiste s'était adjoint deux de ses camarades du Conservatoire, MM. de Pettyko et A. Agniez. En ce qui concerne ce dernier, le renseignement n'est pas exact. Nous apprenons que c'est M. C.-H. Verdhurt qui a fait l'éducation vocale du baryton et qui a été son seul professeur. Nous rectifions d'autant plus volontiers que nous avons pu à diverses reprises, apprécier l'excellente méthode suivie par M. Verdhurt dans ses leçons de chant

---

La 3me et dernière séance de musique de chambre du quatuor du Conservatoire (MM. Cornélis, Agniez, Gangler et Jacobs) aura lieu le lundi 2 avril à 8 heures du soir dans la petite salle du Conservatoire. On y entendra : 1° *Quatuor n°* 1 (op 41 , Schumann. — 2° *Quintette* pour deux violons, un alto et deux violoncelles, Boccherini (redemandé). — 3° *Quatuor n°* 10 (op 74), Beethoven.

Un arrêté royal du 27 mars nomme membres du jury chargé de juger l'épreuve préparatoire et de choisir le sujet à traiter pour le grand concours de peinture ouvert cette année : MM. Geefs, statuaire, professeur à l'Académie des Beaux Arts d'Anvers et membre de l'Académie de Belgique; E. Fétis, professeur d'esthétique à l'Académie des Beaux-Arts de Bruxelles ; J. Portaels, directeur de l'Académie des Beaux-Arts de Bruxelles ; Ch. Verlat, professeur à l'Académie d'Anvers ; De Taye, directeur de l'Académie de Louvain ; Hennebicq, peintre d'histoire à Bruxelles; Bourlard, directeur de l'Academie de Mons. Membres suppléants : MM. V. Lagye, artiste peintre à Anvers ; X. Mellery, peintre à Bruxelles.

Nous avons annoncé que par l'initiative de la *Renaissance musicale*, on avait ouvert à Paris une souscription à l'effet d'élever un monument à la mémoire d'Hector Berlioz. En Belgique, où l'illustre compositeur compte un grand nombre d'admirateurs, un comité vient de se former pour recueillir des offrandes qui seront jointes aux sommes recueillies par le comité parisien, par les comités de Bordeaux, Lyon, Marseille, etc., et par ceux qui se formèrent spontanément dans plusieurs villes de l'étranger : Londres, Genève, Lisbonne, Séville.

Pour la Belgique, le comité se compose de : MM. J. A. Gevaert, Peter Benoit, Berardi, Ch. Bosselet, Léon D'Aoust, De Mol, Joseph Dupont, Ed. Elkan, M. Leenders, Emile Mathieu, Michotte, J.-Th. Radoux, Ad. Samuel, F. Staps, Léon van Gheluwe, G. Van Hoey, J. Vanden Eeden, H. Warnots et Victor Mahillon.

On nous prie d'annoncer que les souscriptions seront reçues par les membres du comité; le chiffre ne figurera pas sur les listes.

Le Comité belge adresse un chaleureux appel à tous les artistes du pays qui ont contribué par leur talent à faire apprécier l'œuvre d'Hector Berlioz, ainsi qu'aux dillettantes qui l'ont si vivement acclamé.

Le 5 avril prochain aura lieu, à Paris, 8, rue de Sèze (Galerie G. Petit), par le ministère de Me P Chevallier, la vente d'une importante et riche collection de tableaux, la collection de M. B. Narischkine qui comprend 85 tableaux des écoles anciennes et modernes. On cite parmi les œuvres remarquables que se disputeront les enchères : la *Dégustation*, de Terburg ; la *Récolte des foins*, de Ph. Wouwermans ; un *Portrait de femme*, de Rembrandt ; le *Portrait du sénateur Muffel*, d'A. Durer ; quatre têtes de nègre, de Rubens ; la *Marchande de poissons*, de G. Dow, etc., etc. Parmi les modernes : les *Vaches à l'abreuvoir*, de Troyon (de la collection Suermondt) ; la *Route du Marché*, du même ; la *Mare*, de Th. Rousseau, etc.

Une grosse nouvelle, arrivée de Paris il y a deux jours. Peter Benoit sera joué le 7 mai prochain dans la grande salle du Trocadéro. C'est l'oratorio *Lucifer*, exécuté par 300 musiciens et par des solistes de premier ordre (on cite les premiers sujets de l'Opéra), qui aura l'honneur d'aller représenter à Paris la musique belge. Nous sommes extrêmement heureux de cette nouvelle. Après le grand succès obtenu par les œuvres de Peter Benoit à Angers, on peut espérer que Paris leur fera à son tour bon accueil. C'est le duc de Camposelice, toujours dévoué aux artistes, qui organise le festival et prend

à sa charge tous les frais qu'il occasionnera. La moitié de la recette brute sera affectée à la Société de secours mutuels des anciens militaires.

La troupe de M. Angelo Neumann qui a donné dernièrement à Bruxelles les représentations des *Nibelungen* de R. Wagner, poursuit sa tournée en Allemagne avec un succès croissant. Elle vient de donner deux fois le cycle entier à Carlsruhe ou l'œuvre de Wagner n'était pas connue. Le succès a été retentissant. Mme Reicher-Kindermann alternait avec Marianne Brandt dans le rôle de Brunnhilde.

VILLE DE BRUXELLES

POUR CAUSE DE DÉCÈS

VENTE DE LA BELLE COLLECTION

DE

TABLEAUX ANCIENS

FORMÉE PAR FEU M. EDMOND RUELENS

Cette vente comprend des œuvres de premier ordre signées des maîtres les plus réputés. Nous citerons parmi ceux-ci : *Teniers, Brauwer, Molenaar, Pieter de Hooge, Molyn, Mieris, Leducq, Van Avercamp, Berchem, Terburg, Maas, N., Breughel, Everdingen, Van Goyen, Moucheron, Blankof, Frans Hals, etc., etc.*

Plusieurs de ces œuvres ont figuré avec honneur à la grande Exposition Néerlandaise de Bienfaisance de 1882. Toutes sont dans les meilleures conditions d'authenticité et de conservation.

La vente se fera le 17 AVRIL 1883 et jours suivants à la galerie de feu M. Ed. Ruelens, Quai au Bois à Brûler, 3, à Bruxelles, par le ministère de Me ECTORS, notaire, rue des Chartreux, 38, assisté de M. Louis LAMPE, expert des Musées royaux, rue Traversière, 88, chez lesquels se distribue le catalogue. On commencera à DEUX heures très précises de relevée.

Exposition particulière : VENDREDI 13 et SAMEDI 14 AVRIL de 11 à 5 heures. — *Exposition publique :* DIMANCHE 15 AVRIL de 11 à 5 heures.

DIETRICH & Cie

23A, RUE ROYALE, BRUXELLES

Gravures, Aquarelles, Tableaux, Modèles et dessins, etc.

PORTRAIT DE RICHARD WAGNER

EAU-FORTE ORIGINALE

PAR

Hubert HERKOMER

Epreuve d'artiste	fr.	100 »
Id. avec autographe	»	40 »
Id. avec la lettre	»	20 »
Id. id. montée	»	25 »

DAXBEK

35, RUE DE L'HOPITAL, 35

GRAVURE HÉRALDIQUE, ARTISTIQUE ET COMMERCIALE

MONOGRAMMES

TIMBRES HUMIDES EN CUIVRE ET EN CAOUTCHOUC

Plaques, Médailles.

Spécialité de Bijoux artistiques niellés, 1er choix

BIJOUX D'OCCASION ET RÉPARATIONS

Orfèvrerie.

PIANOS

VENTE
ÉCHANGE
LOCATION

BRUXELLES
rue Thérésienne, 6

GUNTHER

Paris 1867, 1878, 1er prix. — Sidney, seul 1er et 2e prix

MUSIQUE.

R. BERTRAM

10, RUE SAINT-JEAN, BRUXELLES

(Ancienne maison Meynne).

ABONNEMENT A LA LECTURE DES PARTITIONS

VERLEYSEN-NYSSENS

A LA PORTE CHINOISE

88, RUE ROYALE, BRUXELLES, 88

IMPORTATION DIRECTE DE LA CHINE ET DU JAPON

Objets d'art, porcelaines, bronzes, laques, soieries, papiers, etc. — Grand choix de meubles en laque et bois de fer, paravents, écrans.

SPÉCIALITÉ DE THÉ DE CHINE

Exposition permanente — Entrée libre.

COMPAGNIE DES BRONZES

BRONZES D'ART ET D'AMEUBLEMENT

APPAREILS D'ÉCLAIRAGE

BRONZE MONUMENTAL

Direction et Magasins : Rue d'Assaut, 22, Bruxelles.
Ateliers et Fonderie : Rue Ransfort, 27, Molenbeek (Bruxelles).

ADÈLE DESWARTE

23, RUE DE LA VIOLETTE

BRUXELLES.

Dépôt à ANVERS, 15, rue Léopold.

VERNIS ET COULEURS
POUR TOUS GENRES DE PEINTURES.

TOILES, PANNEAUX, CHASSIS,
MANNEQUINS, CHEVALETS, ETC.

BROSSES ET PINCEAUX,
CRAYONS, BOITES A COMPAS, FUSAINS, MODÈLES DE DESSIN.

RENTOILAGE, PARQUETAGE,
EMBALLAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX.

COULEURS
ET PAPIERS POUR AQUARELLES
ARTICLES POUR EAU-FORTE, PEINTURE SUR PORCELAINE.

BOITES, PARASOLS, CHAISES,
Meubles d'atelier anciens et modernes

PLANCHES A DESSINER, TÉS,
ÉQUERRES ET COURBES.

COTONS DE TOUTE LARGEUR
DEPUIS 1 METRE JUSQUE 8 MÈTRES.

Représentation de la Maison BINANT de Paris pour les toiles Gobelins (imitation)

NOTA. — La maison dispose de vingt ateliers pour artistes.
Impasse de la Violette, 4.

SOCIÉTÉ ANONYME

DE

L'HOTEL DES VENTES

DE BRUXELLES

RUE DU BORGVAL, 15 — BOULEVARD ANSPACH, 71 — RUE JULES VAN PRAET, 16

BULLETIN HEBDOMADAIRE SPÉCIAL

Lundi 2 Avril 1883

A 10 HEURES DU MATIN.

Salle n° 2. — Vente publique d'un beau **Mobilier** et d'ustensiles de menuiserie, Armes, Argenteries et vins, par ministère de Me Vermeulen, notaire à Bruxelles.

Mardi 3 Avril

A 2 HEURES DE RELEVÉE.

Salle n° 2. — Vente publique de nombreux **Meubles** en chêne, Bois sculpté, Faïences, Porcelaines, Tableaux, Objets divers.

Mercredi 4 Avril

A 2 HEURES DE RELEVÉE.

Salle n° 2. — Vente publique d'une belle réunion de **Meubles divers**, Objets d'art, Porcelaine, Tableaux, Menue Mercerie, Bijoux, etc.

Jeudi 5 Avril

A 2 HEURES DE RELEVÉE

Cour vitrée. — Vente publique de **Fleurs, plantes et arbres divers,** sous la direction de M. Van Riet, horticulteur.

Vendredi 6 Avril

A 2 HEURES DE RELEVÉE.

Salle n° 2. — Vente publique de **Meubles** et ustensiles divers.

Dimanche 8 Avril

DE 11 A 4 HEURES

Salle n° 6. — Exposition publique d'un magnifique **Mobilier,** vendu pour cause de départ. (Voir détail aux affiches).

Bruxelles. — Imp. FÉLIX CALLEWAERT père, rue de l'Industrie, 26.

Supplément à L'ART MODERNE

ALHAMBRA NATIONAL

CONCERTS POPULAIRES

DE MUSIQUE CLASSIQUE

SOUS LA DIRECTION DE M. **JOSEPH DUPONT**

DIX-HUITIÈME ANNÉE — QUATRIÈME CONCERT

DIMANCHE 8 AVRIL 1883, A 1 1/2 HEURE PRÉCISE DE RELEVÉE

GRAND CONCERT

CONSACRÉ AUX ŒUVRES DE

RICHARD WAGNER

AVEC LE CONCOURS DE

Mme CARON, M. BLAUWAERT ET M. X.

PROGRAMME

PREMIÈRE PARTIE

1. Ouverture . . . . . LE VAISSEAU FANTOME.
2. Prière d'Elisabeth, chantée par Mme CARON . . . . . TANNHAUSER.
3. Prélude . . . . . LOHENGRIN.
4. Finale du 1er acte (chœurs et orchestre) . . . . . PARSIFAL.
5. La Chevauchée des Walkyries . . . . . LES WALKYRIES.

(Entre les deux parties, interruption de 10 minutes.)

DEUXIÈME PARTIE

6. Marche des Nobles chœurs et orchestre) . . . . . TANNHAUSER.
7. Introduction et scène finale (Liebestod), chantée par Mme CARON. TRISTAN ET ISEULT.
8. Marche funèbre de Siegfried. . . . . LE CREPUSCULE DES DIEUX.
9. Fragments du 3e acte chœurs et orchestre). . . . . LES MAITRES CHANTEURS DE NUREMBERG.
   a) Introduction. Défilé des métiers Valse des apprentis. Cortège des Maitres chanteurs.
   b) Prislied (Walther . Air (Hans Sachs). Finale.

SOLISTES : Mme CARON, M. BLAUWAERT ET M. X.

DIRECTEUR DES CHŒURS : M. PH. FLON.

LES PORTES ET LES BUREAUX SERONT OUVERTS A 12 34 HEURES.

S'adresser à MM. SCHOTT frères, Montagne de la Cour, 82, pour retenir des places à l'avance pour le Concert comme pour la Répétition générale.

AVIS. — L'entrée côté du Boulevard de la Senne sera spécialement réservée aux abonnes et aux personnes munies de cartes prises d'avance; les bureaux pour la vente des cartes seront ouverts, comme par le passe, rue du Cirque.

RÉPÉTITION GÉNÉRALE, A L'ALHAMBRA NATIONAL

Samedi 7 avril, à 2 1/2 heures précises.

PARSIFAL

FINALE DU PREMIER ACTE. — SCÈNE DU GRAL

Traduction de M. M. KUFFERATH.

Parsifal est conduit vers le temple du Gral pour y assister à la cérémonie sainte ; tandis qu'il marche guidé par l'un des chevaliers, la scène change et se transforme peu à peu en une contrée couverte de rochers énormes : les deux voyageurs gravissent les pentes qui conduisent à Montsalvat. Des sons de trompes s'enflent doucement, les cloches tintent dans le lointain d'abord, puis semblent se rapprocher. Enfin, Parsifal et le vieillard qui le guide arrivent dans une vaste salle dont la coupole élevée laisse pénétrer le jour comme une pluie lumineuse. Les chevaliers du Gral, vêtus de la cotte d'armes blanche, une colombe brodée sur leur manteau, s'avancent sur deux rangs et se groupent en chantant pieusement, autour de deux tables où l'on ne voit que des coupes.

LES CHEVALIERS DU GRAL

Pour le dernier office
Préparés chaque jour,
Que la foi nous unisse
En ce banquet d'amour
Où de la sainte table
Au Juste révélé,
Le mystère ineffable
Sera renouvelé.

VOIX D'ADOLESCENTS

Pour l'humanité pécheresse
Ainsi qu'autrefois son sang fut versé,
Pour le rédempteur, qu'avec allégresse
En ce jour mon sang soit donné.
Pour nous il immola son corps
Qu'en nous il vive par sa mort.

VOIX D'ENFANTS *(du haut de la coupole).*

La foi rayonne,
La colombe plane dans l'espace !
Buvez le vin qui coule pour vous,
Mangez le pain de vie!
Prenez mon sang, prenez mon corps
En souvenir de notre amour,
Prenez-le pour l'amour de moi.

Tandis que les chevaliers se prosternent avec recueillement devant le Saint-Gral, l'obscurité envahit peu à peu la salle; un seul rayon éblouissant tombe d'en haut sur le calice qui resplendit et s'embrase d'une lueur pourpre toujours croissante. Le roi Amfortas, le visage illuminé élève le calice et le balance lentement de tous côtés ; puis, il le repose et les jeunes servants le replacent dans le tabernacle. La clarté renaît, les coupes pleines de vin deviennent de nouveau visibles et à côté de chacune d'elles se trouve un pain. Les chevaliers prennent part au festin, sauf Parsifal qui contemple muet la scène.

VOIX D'ENFANTS

Le pain de la sainte cène,
Par sa grâce souveraine,
Le Seigneur l'a transformé
En ce sang qu'il a versé,
Ce corps pour nous immolé.

VOIX D'ADOLESCENTS

Sang et chair du sacrifice,
Sa bonté consolatrice
Aujourd'hui les a changés
En ce vin que vous buvez
En ce pain que vous mangez.

LES CHEVALIERS (1er *chœur*)

Prenez le pain, afin qu'en nous
Il devienne force et vaillance.
Jusqu'à la mort, travaillons tous
A l'œuvre de délivrance !

LES CHEVALIERS (2e *chœur*)

Prenez le vin, qu'il verse en nous
Le sang ardent de la vie
Pour que, joyeux, nous marchions tous
Aux saints combats, pleins d'énergie.

Tous se lèvent avec solennité et se donnent le baiser de paix.

ENSEMBLE.

O sainte foi ! Divine ivresse !

TRISTAN ET ISEULT

FINALE DU 3e ACTE)

Tristan, dont les amours avec la reine Iseult ont été découverts par le roi Marke, a dû quitter le pays de Cornouailles et s'est réfugié dans le château paternel en Bretagne. Il s'y meurt; Iseult accourt et n'arrive que pour le voir expirer dans ses bras.

Le roi Marke a suivi la reine. Il pénètre avec ses gens dans la cour du château. En entrant, il aperçoit Iseult évanouie sur le corps inanimé de Tristan. A la voix de sa suivante, la reine se relève lentement et jette autour d'elle des regards indifférents. Après quelques instants, ses yeux s'attachent sur Tristan et elle chante avec douceur :

ISEULT

Qu'il est tendre son sourire ! Dans ses yeux si doux que de charme ! Ah ! Voyez, amis, son regard..... Il s'éclaire, il s'illumine, rayonnant comme un astre aux cieux. Ah ! Voyez ! Son cœur noble et fier se gonfle d'une ardeur, d'une flamme divine... De ses lèvres douces et tendres un souffle pur s'exhale... Frères ! ne voyez-vous pas ? Suis-je seule qui les entende ces accents mystérieux dont la plainte m'enivre, me console et remplit mon être..... Saisissant mon âme, elle la pénètre et l'emporte ravie au milieu de ses charmants échos. Elle s'élève grandissant à mon oreille ! Est-ce de l'air la molle caresse ? Est-ce un flot d'exquises vapeurs ? Elle s'enfle et m'enlace, douce angoisse ! Dois-je entendre ? Dois-je aspirer ? me précipiter dans les ondes profondes ? Dans ton vaste océan, ton immense harmonie, Univers ! Dans ton souffle puissant me perdre, mourir, éperdue, suprême volupté !

(*Iseult retombe lentement et sans vie sur le corps de Tristan*).

LES MAITRES CHANTEURS DE NUREMBERG

(3e ACTE)

A. — INTRODUCTION, DÉFILÉ DES MÉTIERS, VALSE, CORTÉGE DES MAITRES CHANTEURS.

Traduction de M. GUSTAVE LAGYE.

Une vaste prairie au bord de la Pegnitz; Nuremberg dessine au fond ses tours et sa citadelle.

La ville est en fête. Le concours annuel des *Maîtres chanteurs* va s'ouvrir. Eva, la fille du bijoutier Pogner, est promise au vainqueur.

Le peuple arrive en foule.

Défilé des corps de métiers.

LES CORDONNIERS.

Saint Crépin,
Notre Saint,
Etait un cordonnier,
Expert dans son métier.
Les pauvres gens, dans son logis,
Se fournissaient gratis.
Si, par malheur, le cuir manquait,
Sans crainte il le volait.
Ne touchant rien pour sa chaussure,
Sa conscience restait pure,
Mais le tanneur?... Il tenait son bec,
Car streck! streck! streck!
Cuirs sont faits pour marcher à sec!

LES TAILLEURS.

Quand Nuremberg mourait de faim,
Conquis d'un tour de main,
Chacun se crut près de sa fin.
Nul gai compère
Ne fut guère
Sur terre,
D'honneur.
Qu'un maître homme de tailleur.
Dans la peau d'un bouc, il s'est cousu.
Sur la place, il court ainsi vêtu.
Il gronde, il tourne, il vole,
Et saute et cabriole
Soldats, de fuir, au grand complet,
Croyant qu'un diable les poussait.
Et tous, de crier à plein bec :

(Imitant le chevrotement du bouc.)

Meck! Meck!
Mé-é-é-é-eck! Mé-é-é-é-eck!
D'honneur!
Quel compère,
Peut faire
Sur terre
Un tour meilleur!

LES BOULANGERS.

Pas de pain,
Noir destin!
La mort accourt, rapide.
Si nous chômions, le genre humain
Irait le ventre vide.
Beck! Beck! Beck!
Le gosier tout sec,
Pour conjurer la faim
Nous cuisons gaiement le pain!

LES CORDONNIERS.

Streck! Streck! Streck!
Cuirs sont faits pour marcher à sec.

LES TAILLEURS

Mé-é-é-é-eck! Mé-é-é-é-eck!
L'aimable compère qu'un bouc tailleur!

LES APPRENTIS.

Holà! Maître sonneur!
Soufflez sans peur.
Nous sommes tous de belle humeur!

Valse. Cortège et marche solennelle des Maîtres chanteurs.

LES APPRENTIS.

Silence, ici,
Car les voici!

LE PEUPLE.

C'est lui!.. c'est maître Sachs!... En chœur!
« Le jour ramène sa lueur;
« L'oiseau chante au bosquet jaseur.
« Les bois et les vallons ombreux
« S'éveillent à son chant joyeux.
« La nuit s'éloigne à l'Occident;
« Le jour empourpre l'Orient.
« L'azur flambe au reflet divin
« De l'astre immense et souverain! »
Gloire! honneur!
A maître Sachs, le doux chanteur!
A Nuremberg il fait honneur!

B. — CONCOURS DES CHANTEURS.

Le concours commence. Deux rivaux sont en présence : Beckmesser et le chevalier Walther de Stolzing. Le premier s'avance, infatué de sa personne ridicule, et provoque déjà par sa démarche l'hilarité de la foule; son chant fait le reste. Après la première strophe, les maîtres se regardent entre eux; après la seconde, le peuple murmure; après la troisième, tous partent d'un immense éclat de rire.

Alors, Walther sort de la foule. Un mouvement d'approbation l'accueille. Il chante au milieu d'un profond silence :

WALTHER.

L'aube naissante dorait l'Orient,
Je vis soudain un beau jardin
Semé de roses à peine écloses,
Un beau jardin riant.
Et sous un arbre merveilleux,
Couvert de fruits étranges,
Elle apparaît devant mes yeux,
La femme, sœur des anges,
Plus belle que jadis
La fleur d'Éden, l'Eve du Paradis!

LE PEUPLE.

C'est un poète, oui sur ma foi!
Il a le ton de bon aloi.

WALTHER.

L'ombre jalouse couvrait les sommets,
Quand, dans la nuit, un faible bruit
Guida ma course vers la source
Qui ne tarit jamais.
Et sous un verdoyant laurier
Je vis en rêve poétique
La reine du Parnasse altier,
La chaste muse antique;
J'ai mis ma lèvre au flot profond
Et j'ai senti son souffle sur mon front!

LE PEUPLE.

Ah! c'est vraiment
D'un tour charmant.
Pourtant à sa manière,
Il faut savoir se faire.

WALTHER.

O jour béni qui vient finir mon long sommeil!
Le paradis, longtemps rêvé, à mon réveil
Je l'ai trouvé clair et vermeil;
Et là, comme dans mes vœux les plus hardis,
Déesse et femme n'avaient qu'une âme.
La muse au nimbe éclatant,
La vierge au tendre cœur,
C'est elle qui me tend la palme du vainqueur.
A moi la fleur choisie d'amour, de poésie,
Parnasse et Paradis!

LE PEUPLE.

Comme en un rêve on est perdu.
Et sans comprendre on est ému.

EVA.

A lui la palme, à lui le prix,
Par son talent il l'a conquis

POGNER.

O Sachs, mon âme est rassurée.
De quelle angoisse elle est tirée!

LES MAITRES CHANTEURS.

Or, maître Pogner, levez-vous!
Qu'il soit reçu maître parmi nous.

POGNER (*prenant une chaîne en or avec trois médailles à l'effigie du roi David*).

Du roi David la confrérie
Parmi ses maîtres vous publie.

WALTHER, *se rejetant en arrière avec fierté.*

Moi, maître? Non, je veux
Sans confrérie vivre heureux.
(*Les maîtres chanteurs, très émus, se tournent vers Hans Sachs*).

HANS SACHS (*saisissant Walther par la main avec énergie*).

Ah! n'insultez pas à nos maîtres
Et respectez leur art.
Ils ne vous ont point pris en traîtres,
Et vous font belle part
Malgré vos illustres ancêtres,
Malgré noblesse, rang, honneur,
Si vous n'étiez poète
Et maître par conquête,
Adieu vos rêves de bonheur!
Songez-y bien, jeune seigneur,
Peut-il vous paraître indigne,
L'art qui vous vaut ce prix insigne?
(*Montrant Eva*).
Que si nos maîtres rigoureux
Ont fait la tablature,
Du moins la poésie en eux
Demeura forte et pure :
L'art n'est plus noble comme aux jours
Où rois et princes, en leurs cours,
Pour rehausser leurs fêtes
Couronnaient les poètes.
Mais jusques en nos tristes ans
Au vrai seul la muse sut tendre
Et fut sacrée à ses enfants!
Peut-on des maîtres plus prétendre?
Prudence! un danger nous menace :
Sachons garder notre pays
De l'étranger qui nous enlace ;
Car, peuple et prince désunis
En se pliant à tous ses vices
Sous l'étranger s'abâtardissent.
Et l'art germain, s'il prévalut,
C'est par nos maîtres qu'il vécut.
Donc, je vous dis :
Oui, révérez vos maîtres,
Car ils sont les ancêtres.
Par vous qu'ils soient choyés, grandis.
Périsse ensuite
Le Saint-Empire Romain,
Pourvu qu'en nous palpite
L'amour de l'art germain!

Tous les maîtres chanteurs acclament Hans Sachs. Eva prend la couronne de Walther et la place sur la tête de Sachs, pendant que celui-ci prenant la chaine d'or des mains de Pogner, la passe au cou de Walther qui s'incline, profondément ému.

LE PEUPLE

Seul à ton nom Patrie,
S'enflamme son génie!
Suivant toujours le droit chemin
Il est le noble écho du sol germain.
Son hymne vibre en notre sein,
A l'art de son pays
Son art demeure acquis
Et nous suivrons avec ferveur
L'exemple saint du fier chanteur
A Sachs! Gloire, honneur!

Fin.

TROISIÈME ANNÉE. — N° 14. LE NUMÉRO : 25 CENTIMES. DIMANCHE 8 AVRIL 1883.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

COMITÉ DE RÉDACTION

VICTOR ARNOULD — OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — EUGÈNE ROBERT

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES** : On traite à forfait.

Adresser les demandes d'abonnement et toutes les communications à
L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 26, Bruxelles.**

SOMMAIRE

ÉMILE ZOLA. *Au bonheur des dames.* — EXPOSITION DES AQUARELLISTES Second article). — THÉO VAN RYSSELBERGHE. — FRANZ CHARLET. — DARIO DE REGOYOS. — CONCERTS. *Société des Artisans réunis. Quatuor du Conservatoire* — CHRONIQUE JUDICIAIRE DES ARTS. *Mme Peltzer contre Bordet et Divet et contre Mario Widmer.* — PETITE CHRONIQUE.

ÉMILE ZOLA

AU BONHEUR DES DAMES

On reprochait à M. Zola d'être immoral. Il fait un livre d'une moralité incontestable : *Au Bonheur des Dames*; on le trouve bégueule. M. Zola ne se préoccupe ni d'être moral ni de ne pas l'être. Il prend la vie comme elle est, et il la décrit telle qu'il la voit. Il n'en méconnaît pas les parties radieuses et ne se détourne pas des parties odieuses Quand il trouve un filon d'or il le suit; mais quand il rencontre un égoût, il chausse ses grosses bottes et descend dans la vase, sa lampe à la main. Il faut reconnaître que, cédant au goût du jour, il se complaît trop aux côtés répugnants et bestials de notre existence moderne, mais ce sont là les exagérations de sa nature sensuelle et un peu brutale; et ce tempérament-là, avouons-le, n'est pas celui de M. Zola seulement; cette matérialité débordante est dans les dispositions générales de notre époque. Les hommes de goût savent en réfréner les excès, mais M. Zola ne s'est jamais donné comme un homme de goût. La mesure, la réserve, l'art de ménager les sentiments du lecteur et la pudeur des choses appartiennent pour lui à l'ancienne méthode. Au lieu de glisser, son procédé est, au contraire, d'appuyer jusqu'à ce qu'il fasse jaillir le sang et la sanie. Il est impitoyable. Il aborde ses sujets comme l'équarisseur aborde le bœuf qu'il faut abattre et dépecer. Il n'est heureux que lorsqu'il plonge ses mains aux entrailles fumantes de l'action. Puis, au milieu de cette grosse besogne, des échappées inattendues; cet homme terrible s'annonce comme plus dur qu'il n'est au fond; une sensibilité de bonne femme fait tout à coup fondre toute cette rudesse, et alors ce sont des tendresses sans fin, des rires, des gaietés; mais quelque chose de banal reste mêlé à tout cela, et la haute distinction du grand art n'apparaît nulle part. A travers tant de volumes, je n'en ai pas aperçu une seule fois la ligne fugitive et inoubliable. Ce n'est pas que M. Zola ne sente pas ce qui lui manque. Il essaye parfois d'attraper au vol quelqu'un de ces rayons qui passent dans les œuvres des vrais grands maîtres et qui en font le touchant et le sublime, comme ces sirènes dont le poète croit voir la blancheur transpa-

rente glisser au fond des eaux. Mais, quand M. Zola veut plonger pour saisir l'image fuyante, il barbotte et patauge, et sort de là tout étourdi de n'avoir bu que de l'eau claire. Qu'on se rappelle dans la *Fortune des Rougon*, dans *l'Abbé Mouret*, dans la *Page d'amour*, les moments où M. Zola veut sortir de l'ordinaire des choses et nous transporter à quelqu'un des sommets de la pensée et de l'âme : l'héroïsme, la vertu ou l'amour élevé ; il fait de la rhétorique. C'est un flux intarissable de mots, de couleurs, d'images, mais, qui ne sont que des mots et des couleurs, et à ces moments en M. Zola, l'homme de la vérité quand même, comme il dit, apparaît tout à coup quelque chose de charlatanesque qui le gâte et fait mal. Sous ce rapport, il est encore bien de notre temps. Combien de charlatanisme chez nos plus grands hommes !

Mais avec ses qualités et ses défauts, sa nature lourde et son imagination moyenne, son manque de délicatesse et sa dépravation voulue, il a ce que manque à presque tous les artistes de notre temps, il a des *conceptions*. Il ne se contente pas d'aller et de suivre ses appétits et ses fantaisies ; il se donne la peine de réfléchir, et quelle que soit l'œuvre de lui qu'on lise, il y a là dessous une charpente, un fond solide et résistant sur lequel il déploie ses façons de sentir et de voir, avec la prodigalité et le mauvais goût d'un marchand d'étoffes. Qu'on arrache au besoin cet étalage, il y a là dessous une idée.

Le *Bonheur des dames* est, comme par une gageure, le résumé même des défauts les plus frappants de M. Zola : des descriptions interminables toujours renouvelées, toujours les mêmes ; une banalité sans bornes et qui cette fois ne cherche pas même à se déguiser ; une surabondance de détails inutiles, communs, encombrants, qui noient les lignes générales au lieu d'aider à les faire valoir ; le parti pris de montrer les choses sous un jour bourgeois, et ce jour terne, maussade, couvrant toute l'œuvre comme d'un brouillard opaque ; une dépense énorme de paroles, de tapage, d'efforts, en disproportion complète avec l'impression réelle laissée au lecteur ; aucun imprévu, aucun de ces tours heureux, de ces clartés subites qui font tout à coup sourire ou pleurer ; une quantité de figures à peine indiquées qui défilent continuellement sur le derrière du tableau et qui donnent le sentiment d'une foule indistincte, alors que cette fois aucune physionomie arrêtée, vraiment vivante et fouillée, ne se détache en vigueur sur ce fond mouvant. En effet, Octave Mouret, le principal personnage du roman, est dessiné très mollement ; il est presque ridicule au commencement, lorsque M. Zola veut en faire une sorte de Christ du chiffon, entouré de femmes prosternées, et il devient incompréhensible lorsqu'il descend de ces hauteurs, du reste enfantines, pour devenir amoureux d'une petite ouvrière dont il finit par faire sa femme. Mouret incarne le grand commerce, et ceux qui représentent le petit commerce à l'antique, Baudu, Bourras, sont des fantoches Du côté des femmes il y a des indications vraies, mais non étudiées. Denise elle-même, l'héroïne du livre, car c'est bien cette fois une héroïne qui reparaît, n'est qu'une figure assez vague. Au milieu de ce monde abominable de commis et de filles de magasin, elle reste pure, douce, vertueuse et sensible, mais franchement, on ne devine ni comment, ni pourquoi. Elle est ainsi, de M. Zola, parce que c'est sa nature, et cela suffit. Soit ; mais, sans plus d'explication, comment voulez-vous qu'elle m'intéresse ? Sa physionomie même, ses allures, ses traits, sont à peine entrevus. C'est une image grise qui se perd dans tout ce brouillard.

Tout cela est incontestable, et cependant ce livre a en lui une force ; il est pénétré d'une idée. Ce n'est pas la lutte du grand commerce contre le petit commerce, développée dans la description des vastes magasins à la façon du Louvre ou du Printemps, qui ruinent tout autour d'eux, et que Mouret met en mouvement et fait fonctionner comme une machine irrésistible. L'idée n'est même pas dans l'écrasement du petit commerce et dans l'opposition entre le capitalisme d'un côté, avec son monde de garçons et de filles suant la corruption et le vice et servant d'armée victorieuse au capitalisme triomphant, tandis que, de l'autre côté dans le petit commerce anéanti, succombent tant de vertus inutiles. Certes, c'était là une opposition terrible et saisissante et qui, mise en plus forte lumière, eût pu être le véritable drame de ce livre comme elle est le drame de la réalité. Non, là n'est pas l'idée, car ces choses ont été vues et décrites par d'autres avec autant de cœur et de talent que M. Zola en a dépensés. La conception nouvelle, c'est d'avoir personnifié dans Mouret le capitalisme sans entrailles, et d'avoir dans Denise incarné la moralisation possible de l'exploitation capitaliste.

Mouret n'a qu'une vue, le succès, l'absorption de tout ce qui l'entoure : engloutissement fatal, ruine universelle au profit d'un seul, et non même d'un homme, mais au profit d'une force inconsciente.

Mais Denise qui connaît les souffrances pour les avoir souffertes par elle-même et par les siens ; qui a traversé tous les cercles des douleurs sociales, et qui y a conservé sa douceur et sa bonté finit par apporter au capitalisme ce qui lui manque : une âme, une justice, une pitié : elle humanise le monstre, et son mariage avec Mouret est le symbole de l'union entre l'industrialisme et le cœur humain.

Certes, tout cela est indiqué d'une façon incomplète. Peut-être M. Zola lui-même ne s'est-il pas rendu compte d'une façon aussi précise que je le fais de l'idée-mère qui a présidé à sa conception. Car le travail de l'artiste étant d'inspiration est toujours en partie in-

conscient, et il arrive souvent que les artistes sont fort étonnés eux-mêmes de la philosophie de leur œuvre quand la critique la leur révèle. J'ajouterai que je n'aime pas trop, pour moi, cette littérature symbolique où les généralités empêchent de fouiller et d'étudier les caractères, et où, en revanche, la réalité trop contingente des personnages empêche d'exposer avec clarté les vérités générales qu'on voudrait défendre Je préfère l'absence de système et l'étude directe des hommes et des choses comme la pratiquaient Stendahl ou Flaubert. Mais le roman moderne,conçu comme le fait M. Zola, n'en est pas moins une œuvre originale et puissante qui restera comme un monument singulier des préoccupations et des efforts de notre temps.

EXPOSITION DES AQUARELLISTES

Second article

Des quatre aquarelles de Mauve, il en est trois qui sont au rang habituel, conformes au faire nébuleux, pâle et doux de l'artiste, et une qui est tout à fait supérieure, *la Vente de bois*. Dans une forêt dépouillée par ces vents d'hiver qui mangent les dernières dépouilles de l'automne, au milieu d'une clairière humide, enveloppée de brume, un groupe transi de villageois, silencieux et moroses, se tient près d'un marais, qui, le chef couvert, le collet de la capote relevé, la canne sous le bras, note les enchères que l'on pousse pour savoir à qui restera un grand arbre abattu, couché de tout son long, sur ce sol mouillé, comme un cadavre. Une tristesse poignante pèse sur le paysage grisâtre. C'est bien le bois comme le connaissent les promeneurs solitaires, ou bien les chasseurs aux buissons de clôture, harmonieux dans sa froide tristesse. La scène est poignante et vraie, presque douloureuse. En la regardant on sent descendre en soi toute la poésie du deuil de la nature.

Mellery, l'artiste consciencieux et précis, toujours remarqué, sinon acclamé, a rarement eu un succès plus franc que celui de ses deux aquarelles *Ronde d'enfants à l'île de Marken* et *Pèlerinage à Hal*. Ce dernier reprend, avec moins de profondeur, un sujet cher à De Groux. Contre le mur gris de l'église fameuse dédiée à la Vierge noire, entre deux contreforts, protégé par une grille, est assis *un bon dieu de pitié*, couvert d'un manteau de pauvre rouge brique, la tête couronnée d'épines, les mains liées, tenant le sceptre dérisoire en roseau, souffrant et lamentable. Vers lui jettent les regards, tendent les mains, élèvent leur misères, donnent leur cœurs, des malheureux qui se sont traînés en pèlerinage, exténués, abattus, gémissants. Une mère désolée, soutenant sur ses genoux une fillette étique et pâle, un béquillard traînant deux enfants qui prient avec lui sans trop savoir pourquoi, d'autres désespérés un instant ranimés par la foi.Tout cela se détache dans l'atmosphère transparente d'un jour humide,avec quelque crudité peut-être et cet ensemble de lignes qui caractérise le faire du peintre. C'est plus anecdotique que De Groux ; moins de sobre grandeur; ce n'est pas le misérable héroïque, c'est davantage notre paysan ou notre ouvrier dans sa vérité vulgaire.

La scène prise dans cette île de Marken étonnante, et si mystérieuse dans son passé, exerce une séduction singulière. Sur un de ces prés, aux brins serrés, crûs et durs comme ils sont toujours là où le vent salin d'une mer tourmentée les peigne nuit et jour, se tiennent par la main et se balancent en sabots sept fillettes, aux physionomies falottes, rondes, naïves, cuirassées du corsage rouge brique, la mitre en tête, la grande boucle de cheveux ballottant de chaque côté du visage, vêtues du costume de petites femmes que portaient leurs ancêtres norwégiennes. On dirait de jeunes crabes sortis du rivage pour s'égayer. Quatre autres accourent en bande, puis deux encore, tout au fond, grandes comme des mouches. Une vache les regarde. Au dessus d'une digue se dressent quelques cabanes semblables à de vieux navires échoués, goudronnées, affligeantes, et plus loin les mâts des barques de pêche, chacun avec sa banderolle courte, tendue en pointe sous le vent. La scène est charmante malgré ses tons brutalement verts, bruns, rouges.

David Oyens avec son *Voyageur*, mécontent, renfrogné, attendant rageusement l'heure du départ dans une de ces gares secondaires où l'on sert aux voyageurs qui passent des consommations qui ne passent pas ; Pierre Oyens avec son *Peintre à la fenêtre*, préparant sa boîte, la tête abritée du soleil par un vaste chapeau de paille, rachètent brillamment les erreurs de coloris que nous avions signalées lors des dernières expositions. Les deux œuvres sont tout à fait dignes de ces maîtres originaux, observateurs si experts en verve comique. Ce sont de superbes échantillons. Nous les félicitons de tout cœur de cette éclatante revanche.

Une des aquarelles les plus admirées de l'exposition est celle de Charles Hermans, *Roses d'automne*, rappelant les belles productions du même genre qui firent, il y a quelques années, la réputation de l'italien Rossi. Si les fonds sont un peu confus et lourds, notamment dans le bas, si le verre et le vase qui portent les tiges sont insuffisamment définis, les fleurs au contraire sont admirablement lavées et teintées. C'est bien la rose d'automne, aux pétales moins souples et moins veloutés, aux couleurs moins douces, sur lesquelles ont déjà passé des nuits froides. Très élégante harmonie dans l'ensemble. Vrai procédé de l'aquarelle de bonne école.

Le *Couscoussou* de Bartolini est remarquable de finesse et d'exactitude. Les personnages sont étonamment à leur affaire autour de leur grand plat de riz, accroupis sur des tapis, en burnous et turbans blanc-jaunâtre, sous des arceaux moresques. C'est une des dernières belles aquarelles italiennes. On peut mettre au même rang, mais dans un faire plus large, la *Lecture clandestine* de Maccari. Puissance du coloris, naturel des poses, intérêt des physionomies, habileté hors ligne dans l'exécution, un peu criarde pour nous. Il s'agit de deux valets romains : l'un est occupé à lire, penché sur un brasero; l'autre, qui a ôté sa livrée pour en nettoyer une manche, s'interrompt et l'écoute. La scène gagnerait à être moins peinte en décor.

Meunier nous montre l'Espagne en se souvenant beaucoup des mineurs et des forgerons belges. Mêmes tons bruns, même grand style. L'excellent artiste va nous revenir, chargé de documents. Nous aurons sans doute son exposition particulière, et nous attendrons celle-ci pour formuler une appréciation sur les résultats de son long séjour par de là les sierras.

La composition typographique, toujours innocemment railleuse, nous a fait dire dans le dernier numéro, que la défaite du mariniste Mesdag était *compromise* dans une certaine mesure par les paysages de Wysmuller. C'était naturellement *compensée* qu'il

fallait mettre. Ses quatre œuvres sont, en effet, très dignes d'être remarquées, trop nettes peut-être dans les linéaments, partant un peu sèches et raides, mais d'une habile perspective, plaisant beaucoup à l'œil, intéressantes dans leurs détails multiples clairement dessinés, accusant une facture personnelle d'une grande décision, arrêtant aisément le spectateur au passage.

Stacquet excelle à exprimer la nature sous un aspect délicat, tendre, rêveur. Ses aquarelles exercent une séduction douce mais invincible. Elles semblent vous supplier de les trouver charmantes avec toutes sortes de discrètes câlineries, et on les déclare charmantes, distinguées, fines et élégantes. Sa production artistique a quelque chose du goût tranquille et sûr d'Huberti, avec moins d'efféminations toutefois et de monotonie.

Uytterschaut qui, récemment encore, naviguait trop dans le sillage de Stacquet, se spécialise. Lui aussi est artiste surtout par l'harmonie paisible et l'expression sereine. La contemplation de ses paysages apaise et réjouit. C'est la nature heureuse qu'il exprime, bonne mère et pacificatrice des âmes.

Les vues de ville ont toujours pour observateurs fidèles Hoeterickx et Pecquereau. Le *Waterloo-bridge* et *la Pluie* du premier n'ont plus de trace des tons noirâtres qui ont nui parfois à son succès ; les figurines sont encore un peu gauches, insuffisamment équilibrées, vacillantes. Quant à *la Rue de la Montagne* du second, il a rarement fait mieux. C'est d'un coloris plus chaud que la réalité bruxelloise, mais c'est d'un excellent aspect pictural.

Il faut borner notre promenade. On ne peut parler de tout le monde. Nous nous sommes laissé aller à nos impressions et aux préférences du flâneur plutot qu'aux devoirs sévères du critique. Qu'on nous pardonne pour cette fois un peu de fantaisie dans nos choix. C'est si dur de regarder tout, même ce qui n'attire pas du premier coup d'œil. Que ceux que nous n'avons pas nommés nous accordent ce congé : ils nous retrouveront attentifs à leurs œuvres partout où nous aurons occasion de les étudier.

Théo Van Rysselberghe — Franz Charlet — Dario de Regoyos

En attendant le prochain retour de Constantin Meunier, voici trois jeunes artistes qui reviennent d'Espagne avec un déballage de toiles dont l'exhibition, au Palais des Beaux-Arts, sous le patronage de *l'Essor*, provoque une grande rumeur. Rumeur d'admiration, de sympathie, d'espérance.

Dario de Regoyos, cet hispano-mauresque, dont la physionomie noiraude, souriante, poilue, vive, à demi sauvage,— et la guitare, — sont devenues populaires, déroule une série de croquis moins macabres que précédemment, étranges pourtant, variés, d'une facture lourde, brusque, trop souvent terne, où se découvre aisément un tempérament vigoureux, mais indocile, se cherchant soi-même, encore engagé dans le chaos de la formation, très intéressant pour l'observateur qui aime à démêler comment de la confusion sort l'harmonie. Le progrès est sensible en ce sens qu'il y a plus de tenue, de recherche de la nature vraie, de défiance pour l'excentricité. Après avoir tournoyé sur place, le jeune artiste enfile enfin une voie droite et sûre. Il ne lui reste qu'à ne pas s'en détourner et à serrer le métier, le dessin surtout. Sa grande marine nocturne, la *Plage d'Almeria*, est d'un beau style.

Franz Charlet et Théo Van Rysselberghe semblent avoir trouvé au Maroc la matière même qu'attendaient leurs aptitudes. Aussi est-ce un épanouissement merveilleux. Le premier dans une expression plus tranquille, plus délicate, plus douce, le second avec une verve rutilante, une énergie, une maîtrise qui stupéfient quand on pense qu'ils sont partis presque écoliers, et qu'ils reparaissent avec une telle virilité, couvrent triomphalement quatre murailles de tableaux, d'ébauches et de copies d'un ragoût extraordinaire.

Puisqu'il s'agit de débutants, ou à peu près, nous dirons sans hésiter que depuis longtemps on n'a, en peinture, vu des débuts pareils.

Saluons, saluons, de pareils matins présages de journées glorieuses. Comme le cœur s'épanouit à l'espoir de ce brillant avenir! Comme les doutes et les craintes s'évaporent! O jeunesse quelle joie tu nous donnes quand on te retrouve vaillante, laborieuse, féconde, amoureuse de ton art, et dans ton vol, voulant toujours aller plus loin, plus haut, secouant les mesquineries, fière, dédaigneuse des préjugés officiels, des calculs, de toutes ces abominables misères dont le flot d'égoût nous mène à la décadence! De quelles acclamations sincères nous accompagnons alors tes élans et tes efforts.

Que tous ceux qui s'intéressent à notre art national aillent voir les *Fumeurs de Kiff*, le *Marchand d'oranges* de Van Rysselberghe, la *Dispute*, l'*Aguador*, la *Boucherie* de Charlet, pour ne citer que les pièces capitales parmi les 35 numéros du premier et les 48 du second, riche récolte de leurs cinq mois d'absence. Qu'ils imaginent ces œuvres signées de noms célèbres et qu'ils se demandent si elles n'en supporteraient pas le poids. Qu'ils louent, et sans réserves. Il faut jeter des fleurs à ces jeunes victoires. Il faut les assurer par nos fanfares. Ils ont mérité pareille ovation cent fois plus que les lauréats de nos concours et de nos académies, accueillis à la descente du train par les municipalités de nos villes de province.

En voyant une telle réussite, sous un ciel étranger, nous pensons combien sont fragiles toutes les théories sur l'équation de l'œil du peintre et du sol natal, sur le danger de s'expatrier pour chercher l'art sous d'autres latitudes. Voici des Flamands, des Bruxellois, accoutumés à notre lumière grise, qui vont en Afrique et qui, du premier coup, s'emparent de cette langue artistique si éloignée d'eux, de leur enfance, de leur apprentissage. En voyant ce qu'ils en ont tiré, qui donc aurait encore le courage de leur dire : Restez ici, ne partez plus. — Non, la vraie patrie du peintre est partout où, s'attaquant à la nature, il la rend avec une puissance qui nous charme et nous émeut.

CONCERTS

Société des Artisans Réunis.

La Société des *Artisans Réunis* n'en est pas à ses premiers succès. Nous avons eu sous les yeux la liste des distinctions qu'elle avait remportées aux divers concours de chant de la Belgique et de l'étranger. La nomenclature en est longue : elle comprenait, en 1880, sept premiers prix, six seconds et trois troisièmes. La Société remporta, en outre, le prix d'honneur au concours de Cambrai en 1865, et le grand prix d'honneur en 1879, à Arras.

Ce qui la rend particulièrement intéressante, c'est qu'on y a institué une caisse de prévoyance et une caisse de retraite, admirablement organisées, qui ont rendu à la famille d'ouvriers qui composent l'association les plus grands services. En cas de maladie, d'infirmité ou d'accident, les membres de la Société reçoivent des secours. Des soins médicaux sont donnés gratuitement. La Société intervient dans les frais des funérailles des membres décédés. Enfin, tous ceux des membres de l'association qui en font partie depuis vingt années et qui ont atteint l'âge de soixante ans ont droit au partage annuel des intérêts. Grâce à l'intelligente initiative et au dévouement de M. Lintermans, qui s'est consacré de la façon la plus désintéressée, ces diverses fondations ont eu les plus heureux résultats.

A côté du but philanthropique qu'ils poursuivent, les *Artisans réunis* arrivent à des exécutions musicales d'un réel intérêt artistique. Peu de sociétés chorales, même en Allemagne, qui compte tant de *Gesang-Verein*, pourraient lutter avec cette excellente association A l'écouter, on ne songe ni à la monotonie qui pourrait naître de ces longs chœurs d'hommes, toujours chantés sans accompagnement, ni de l'exiguïté d'un répertoire forcément très restreint. Les *Artisans* ont tant de variété dans les timbres, de souplesse de rythmes, de sûreté dans les attaques, de précision dans les ensembles, que le public reste forcément sous le charme. Au concert qu'ils ont donné mardi à la Grande-Harmonie, la scène du *Carnaval de Rome*, par A. Thomas, peu musicale, mais d'une extrême animation, a été très applaudie. Le *Chœur des Pèlerins*, du *Tannhaüser*, une *Chanson espagnole* de Jouret, le chœur des *Émigrants irlandais* de Gevaert et une sérénade bouffe, *Pepita*, qui a fait le succès de la Société à ses débuts, mais dont elle a, depuis lors, quelque peu abusé, formaient le reste du programme.

M. Blauwaert faisait ses débuts au pupitre du directeur. Et pour montrer à ceux qui auraient pu en douter qu'il maniait aussi bien sa superbe voix de baryton que le bâton de commandement, il a excellemment chanté deux romances de M. Michotte. Un flûtiste d'une extraordinaire habileté, M. Fontaine, et Mlle de Saint-Moulin, la jeune cantatrice dont nous avons parlé récemment, remplissaient les intermèdes. Il nous a semblé que la voix de Mlle de Saint-Moulin se prêtait moins aux vocalises italiennes qu'à la musique sérieuse dans laquelle elle s'était fait entendre précédemment. Elle a été néanmoins très applaudie après un air de *Cendrillon* de Rossini et l'air du *Giuramente* de Mercadante.

Quatuor du Conservatoire

Le programme de la dernière séance donnée par la studieuse et méritante association Cornélis-Agniez-Gangler-Jacobs portait un quatuor (op. 41) de Schumann, le quatuor nº 10 de Beethoven, et, entre ces deux grandes œuvres, le charmant petit quintette de Boccherini, joué précédemment par les jeunes artistes et qui retrouva, lundi dernier, tout le succès qui l'avait accueilli à sa première audition. Comme la première fois, c'est M. Liégeois qui prêtait son concours à l'exécution de cette œuvre pimpante et gracieuse. L'exécution des deux autres œuvres n'a pas été tout à fait à la hauteur des exécutions précédentes. Le public habitué aux remarquables interprétations qu'a données des œuvres classiques le quatuor Hubay-Colyns-Van Styvoort-Servais, devient de plus en plus exigeant. Beethoven réclame, d'ailleurs, des qualités d'exécution de tout premier ordre. Le quatuor du Conservatoire a donné de son œuvre une idée assez satisfaisante, mais n'est pas arrivé à s'en rendre maître au point de faire réellement valoir, dans l'éclat de sa lumineuse beauté, l'une des plus belles compositions de l'école classique.

Chronique judiciaire des arts

Mme Peltzer contre Bordet et Divet et contre Mario Widmer.

Le tribunal civil de Bruxelles (audience des référés) vient de rendre une décision intéressante en matière théâtrale. C'est un épilogue au procès des frères Peltzer.

Le directeur du Théâtre des Nouveautés, M. Mario Widmer, avait annoncé par voie d'affiches, au lendemain du rejet du pourvoi formé par les frères Peltzer contre l'arrêt de la Cour d'assises qui les condamnait à mort, qu'une pièce intitulée : *Le drame de la rue de la Loi*, serait jouée le 4 avril sur la scène de la rue de l'Enseignement.

Le titre de cet ouvrage et la division des tableaux, mentionnée sur les affiches qui couvraient les murs de Bruxelles, ne pouvaient laisser aucun doute : il s'agissait de faire revivre sur la scène le drame qui avait passionné l'opinion publique. Les auteurs, MM. Bordet et Divet, annonçaient en effet : 1er acte, *Le départ;* 2e acte, *Fulton Robert;* 3e acte, *Henry Vaughan;* 4e acte, *Le nº 159 rue de la Loi;* 5e acte, 1er tableau, *La confrontation;* 2e tableau, *Condamnés!*

Mme veuve Peltzer fit assigner les auteurs de la pièce et le directeur du théâtre à comparaître devant le tribunal des référés pour voir déclarer d'urgence qu'il leur serait interdit de représenter le drame en question.

M. le président Eugène Drugman s'est déclaré incompétent pour connaître de la demande, et a décidé que le Collège des bourgmestre et échevins avait seul compétence pour interdire une représentation théâtrale, sauf le recours en dommages-intérêts de la partie à qui cette représentation cause un préjudice. Voici le texte de l'ordonnance rendue mercredi dernier :

« Attendu que l'instance a pour but de faire défense au défendeur de représenter en public une pièce de théâtre (*Le drame de la rue de la Loi*), dont la représentation est annoncée pour aujourd'hui;

« Attendu qu'aux termes de l'art. 97 de la loi communale du 30 mars 1836, le Collège des bourgmestre et échevins, a seul la police des théâtres, et veille à ce qu'il ne soit donné aucune représentation contraire à *l'ordre public*;

« Qu'il suit de là que l'administration communale a seule le droit d'arrêter ou d'interdire une représentation théâtrale quelconque;

« Attendu, en outre, que si l'action de la demanderesse trouve sa source dans les sentiments les plus respectables, il ne s'agit cependant dans l'espèce *que d'intérêts purement privés*, dont la lésion pourrait éventuellement donner lieu à une demande de dommages-intérêts, mais n'autorisant nullement une intervention préventive de la part du pouvoir judiciaire ;

« Attendu qu'il suit de tout ce qui précède que le litige échappe à notre compétence

Par ces motifs, nous, Eugène Drugman, siégeant en référé,

rejetant toutes fins de conclusion nous déclarons incompétent.

Mme Peltzer a immédiatement interjeté appel de cette ordonnance.

Petite chronique

Nous avons assisté aux répétitions du grand concert consacré aux œuvres de Richard Wagner, que donnera aujourd'hui dimanche, à une heure et demie, M. Joseph Dupont, à l'Alhambra. Les divers morceaux qui composent le programme, distribué la semaine dernière en supplément à nos abonnés, ont été soigneusement étudiés. Dans le premier acte de *Parsifal* et le troisième acte des *Maîtres Chanteurs*, les chœurs font merveille, malgré les difficultés de la partition. L'orchestre est, d'un bout à l'autre, admirable d'entrain, d'ensemble et d'éclat. A la répétition générale d'hier, les solistes, Mme Caron, M. Blauwaert et M. Van Dyck, ont reçu du public un accueil enthousiaste. M. Dupont a été rappelé après chaque morceau. On peut compter dès à présent sur un grand succès.

Le deuxième concert du Conservatoire de Liège a eu un très grand succès, de l'avis unanime des journaux qui en ont rendu compte M. Radoux, encore souffrant en avait confié pour la seconde fois la direction à M. Hutoy qui s'est fort bien acquitté de sa tâche.

L'œuvre capitale de la journée était le 2e acte de la *Vestale*, exécutée avec beaucoup de soin par des solistes de choix : Mlle Ant. Kufferath, M. Goffoel, Mlle Joachim et M. Davieux et par l'excellent orchestre du Conservatoire La première mérite une mention spéciale pour le style et la grâce avec lesquels elle a chanté le rôle principal de l'opéra de Spontini. M. Goffoel a chanté avec intelligence et d'une voix pure, bien timbrée et homogène le rôle de Licinius.

Dans la seconde partie du concert, M Radoux a fait exécuter diverses œuvres de Wagner, dont le Conservatoire de Liége avait tenu à honorer la mémoire. C'était l'ouverture et la Prière du 5e acte de *Rienzi*, le Prélude de *Parsifal* et l'ouverture du *Tannhaüser*, qui reçurent du public un chaleureux accueil.

Comme soliste, un jeune violoniste liégeois, M. Ovide Musin, qui remporta un vif succès dans l'exécution du *Concerto* de Mendelssohn, d'une fugue de Bach, des *Variations sérieuses* de Tartini et d'une *Rhapsodie* éblouissante de Paganini.

L'*Association des artistes musiciens de Gand* a arrêté une série de concerts populaires qui seront donnés les lundis 9, 16, 23 et 30 avril, à 8 heures du soir

Le programme du premier concert comprendra l'exécution des œuvres symphoniques suivantes : Ouverture de *Rienzi* (R. Wagner); adagio de la 5e symphonie (H Waelput); ouverture d'*Euryanthe* (C. M. von Weber); marche égyptienne (J Strauss).

Le Grand-Théâtre de Marseille va monter la *Damnation de Faust*, le chef-d'œuvre de Berlioz, et nous le félicitons bien sincèrement de cette excellente inspiration. Mle Hamam est chargée du rôle de Marguerite, M Villaret fils de celui de Faust; Méphistophélès est confié à M. Devries, qui l'a déjà chanté à Paris

On mande de Bayreuth que le roi de Bavière aurait l'intention de faire de la tombe de Richard Wagner un monument national. Le jardin de la villa Wahnfried, où reposent les restes du maître, touchent au parc royal de Bayreuth. Le roi Louis, d'accord avec Mme Cosima Wagner, songerait à incorporer la partie du jardin qui renferme le tombeau au parc royal ; une allée serait construite à travers celui-ci pour y mener.

Le *National Theater* de Berlin, ancien café concert située dans un faubourg dit « Weinbergsberg » et transformé depuis 1871 en théâtre de drame et de comedie, vient d'être détruit de fond en comble par un incendie. Rien n'a pu être sauvé des accessoires, ni des costumes. Heureusement il n'y a ni morts ni blessés.

L'incendie paraît avoir pris naissance dans le dessus du théâtre. Une partie insignifiante seulement du mobilier et de la garde-robe des artistes a pu être sauvée.

Le propriétaire du théâtre n'est arrivé sur les lieux que lorsque le bâtiment était déjà presque entièrement réduit en cendres.

La salle était, paraît-il, très vaste. Elle pouvait contenir 3000 spectateurs. Ses affaires n'avaient jamais prospéré. Plusieurs directions qui s'y étaient succédé avaient perdu dans l'entreprise des sommes considérables, bien que l'établissement fût très populaire parmi les bourgeois de Berlin. C'est mercredi matin, entre dix et onze heures qu'a éclaté l'incendie.

Des bruits très contradictoires circulent quant à ses causes. On trouve, par exemple, très singulier que la frise ait pris feu un jour où aucune lumière n'avait été allumée, et on n'est pas éloigné d'attribuer la catastrophe à un incendiaire.

Il paraît, dit le *Don Fabrice*, que Gounod va mettre à exécution un projet artistique qu'il caresse depuis longtemps.

L'illustre maître trouve que le *Don Juan* de Mozart n'est pas représenté d'une façon conforme à la partition originale, que les changements ou ajoutes faits à la délicieuse œuvre de Mozart la gâtent et la dénaturent.

Aussi s'est-il résolu à organiser quelques représentations vraiment artistiques de *Don Juan*, en deux actes, entièrement reconstitués par lui, sur les manuscrits de Mozart.

Les représentations, interprétées d'une façon hors ligne et conduites par Gounod lui-même, auront sans doute lieu, l'hiver prochain, à l'Eden-Théâtre.

On causait cette semaine, à la table d'un de nos critiques, des prix exorbitants que recommencent à exiger les virtuoses du chant en tournée. On parlait d'un baryton, fort connu à Bruxelles, engagé en Russie à des conditions merveilleuses. Une dame se récriait : Encore si c'était un de ces étonnants chanteurs de la chapelle Sixtine, disait elle. — Oh! Cela ne servirait à rien, reprit un de nos jeunes poètes. Ceux-là, quelque cher qu'on les paie, on ne saurait jamais les rembourser.

Résultat du concours de gravure à l'eau-forte du *Journal des Beaux-Arts* de Saint-Nicolas : 1re catégorie, histoire et portraits. 1er prix, 600 francs : M. Jos. Dujardin, à Mons; 2e id., 300 francs : M. Greuze, id.; prix d'encouragement, 100 francs : Mlle Danse et M. Tichon, de Mons.

Deuxième classe, genre, architecture, nature morte. 1er prix, 500 francs : M. P. Verhaert; 2e prix, 200 francs : M. Cleynhens.

Troisième classe. Paysages, marines, fleurs, animaux. 1er prix, 300 francs : M. J Tuytens, d'Anvers; 2e prix, 200 francs : M. Jules Guiette, id., et 200 francs, M. L. Brunin, id.

Jury : MM. Eugène Danse, Van der Ouderaa et H. Hymans.

Théatre du Parc. — Mercredi prochain, première représentation d'*Herminie*, comédie nouvelle de M. Émile Bergerat.

Théatre des Galeries. — Tous les soirs, à 8 heures, *La Princesse des Canaries* (Lecocq).

Alcazar. — Le théâtre de la rue d'Arenberg a repris cette semaine *Mme Favart*, qui n'avait pas été jouée depuis plusieurs années à Bruxelles. La joyeuse partition d'Offenbach est allègrement menée par Mme Vernon, du théâtre des Folies-Dramatiques de Paris, que la directrice a spécialement engagée pour venir jouer le rôle de Mme Favart, dans lequel elle a obtenu beaucoup de succès à Paris. Mme Vernon joint à une voix agréable une excellente diction et de sérieuses qualités de comédienne.

Théatre Molière. — Tous les soirs, à 7 3/4 heures, *Jeanne qui pleure et Jeanne qui rit*, comédie en 4 actes (Dumanoir et A. de Keraniou), et *La Grammaire*, comédie en 1 acte (Labiche).

MAISON GOUPIL ET Cie A BRUXELLES

89, rue du Marché aux Herbes (en face des Galeries Saint Hubert)

POUR PARAITRE AU 7 MAI PROCHAIN

CATALOGUE ILLUSTRÉ

DU

SALON DE PARIS

Contenant environ quatre cents reproductions des œuvres les plus importantes, d'après les dessins originaux des artistes, publié sous la direction de F.-G. DUMAS. Prix : frs. 3-50.

Après la fermeture du Salon, le prix du volume sera porté à 5 francs, comme les années précédentes.

N.B.— MM. les artistes qui souscriront avant le 30 avril, recevront ce beau catalogue avec une remise de 10 °/o.

La Maison offre aux mêmes conditions le **Catalogue illustré officiel de la section des Beaux-Arts de l'Exposition universelle d'Amsterdam,** avec TROIS CENTS REPRODUCTIONS, publié par le même.

VILLE DE BRUXELLES

POUR CAUSE DE DÉCÈS

VENTE DE LA BELLE COLLECTION

DE

TABLEAUX ANCIENS

FORMÉE PAR FEU M. EDMOND RUELENS

Cette vente comprend des œuvres de premier ordre signées des maîtres les plus réputés. Nous citerons parmi ceux-ci : *Teniers, Brauwer, Molenaar, Pieter de Hooge, Molyn, Mieris, Leducq, Van Avercamp, Berchem, Terburg, Maas, N., Breughel, Everdingen, Van Goyen, Moucheron, Blankof, Frans Hals, etc., etc.*

Plusieurs de ces œuvres ont figuré avec honneur à la grande Exposition Néerlandaise de Bienfaisance de 1882. Toutes sont dans les meilleures conditions d'authenticité et de conservation.

La vente se fera le 17 AVRIL 1883 et jours suivants à la galerie de feu M. Ed. Ruelens, Quai au Bois à Brûler, 3, à Bruxelles, par le ministère de Me ECTORS, notaire, rue des Chartreux, 38, assisté de M. Louis LAMPE, expert des Musées royaux, rue Traversière, 38, chez lesquels se distribue le catalogue. On commencera à DEUX heures très précises de relevée.

Exposition particulière : VENDREDI 13 et SAMEDI 14 AVRIL de 11 à 5 heures. — *Exposition publique :* DIMANCHE 15 AVRIL de 11 à 5 heures.

DIETRICH & Cie

23A, RUE ROYALE, BRUXELLES

Gravures, Aquarelles. Tableaux. Modèles et dessins, etc.

PORTRAIT DE RICHARD WAGNER

EAU-FORTE ORIGINALE

PAR

Hubert HERKOMER

Epreuve d'artiste	fr.	100 »
Id. avec autographe	»	40 »
Id. avec la lettre	»	20 »
Id. id. montée	»	25 »

DAXBEK

35, RUE DE L'HOPITAL, 35

GRAVURE HÉRALDIQUE, ARTISTIQUE ET COMMERCIALE

MONOGRAMMES

TIMBRES HUMIDES EN CUIVRE ET EN CAOUTCHOUC

Plaques, Médailles.

Spécialité de Bijoux artistiques niellés, 1er choix

BIJOUX D'OCCASION ET RÉPARATIONS

Orfèvrerie.

PIANOS

VENTE
ÉCHANGE
LOCATION

BRUXELLES
rue Thérésienne, 6

GUNTHER

Paris 1867, 1878, 1er prix. — Sidney, seul 1er et 2e prix

MUSIQUE.

R. BERTRAM

10, RUE SAINT-JEAN, BRUXELLES

(Ancienne maison Meynne).

ABONNEMENT A LA LECTURE DES PARTITIONS

VERLEYSEN-NYSSENS

A LA PORTE CHINOISE

88, RUE ROYALE, BRUXELLES, 88

IMPORTATION DIRECTE DE LA CHINE ET DU JAPON

Objets d'art, porcelaines, bronzes, laques, soieries, papiers, etc. — Grand choix de meubles en laque et bois de fer, paravents, écrans.

SPÉCIALITÉ DE THÉ DE CHINE

Exposition permanente — Entrée libre.

COMPAGNIE DES BRONZES

BRONZES D'ART ET D'AMEUBLEMENT

APPAREILS D'ÉCLAIRAGE

BRONZE MONUMENTAL

Direction et Magasins : Rue d'Assaut, 22, Bruxelles.
Ateliers et Fonderie : Rue Ransfort, 27, Molenbeek (Bruxelles).

ADÈLE DESWARTE

23, RUE DE LA VIOLETTE

BRUXELLES.

Dépôt à ANVERS, 15, rue Léopold.

VERNIS ET COULEURS
POUR TOUS GENRES DE PEINTURES.

TOILES, PANNEAUX, CHASSIS,
MANNEQUINS, CHEVALETS, ETC.

BROSSES ET PINCEAUX,
CRAYONS, BOITES A COMPAS, FUSAINS, MODELES DE DESSIN.

RENTOILAGE, PARQUETAGE,
EMBALLAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX.

COULEURS
ET PAPIERS POUR AQUARELLES
ARTICLES POUR EAU-FORTE, PEINTURE SUR PORCELAINE.

BOITES, PARASOLS, CHAISES,
Meubles d'atelier anciens et modernes

PLANCHES A DESSINER, TÉS,
ÉQUERRES ET COURBES.

COTONS DE TOUTE LARGEUR
DEPUIS 1 MÈTRE JUSQUE 8 MÈTRES.

Représentation de la Maison BLANT de Paris pour les toiles Gobelins (imitation)

NOTA. — La maison dispose de vingt ateliers pour artistes. Impasse de la Violette, 4.

SOCIÉTÉ ANONYME

DE

L'HOTEL DES VENTES

DE BRUXELLES

RUE DU BORGVAL, 15 — BOULEVARD ANSPACH, 71 — RUE JULES VAN PRAET, 16

BULLETIN HEBDOMADAIRE SPÉCIAL

Dimanche 8 Avril

DE 11 A 4 HEURES

Salle n° 6, 1er étage. — *Exposition publique* du magnifique mobilier, d'une belle réunion de *bronzes*, d'*objets d'art*, de *curiosité* et d'*orfèvrerie*, ainsi que de splendides *bijoux* et *joyaux*, tableaux, porcelaines et faïences, dont *la vente aux enchères publiques* aura lieu le lundi 9 avril 1883, à 2 heures précises de relevée et jours suivants, à la même heure.

DÉSIGNATION :

OBJETS D'ART, etc. — Gravures, photographies signées : Thiers et Jules Janin, vases chinois, pendules bronze et marbre, pendules avec candélabres bronze doré, grandes statuettes bronze, pagodes bronze chinois, vases idem, yatagan, couteaux et kriss, poignards fourreaux argent, encrier argent Louis XVI, jardinière cloisonnée, pendule marquetterie Louis XV, pendules à chevaux, idem Louis XIV, un grand régulateur, porcelaines diverses, faïences de Delft, brûle-parfum, plateaux, pièces en métal, encrier et papeterie Louis XIV.

BIJOUX et JOYAUX. — Très beau collier perles et brillants, barrette perles, brillants et roses, peignes roses et brillants, très beau bracelet perles et brillants (pièce remarquable), deux boutons brillants (pièce remarquable), médaillons brillants, un carnet de bal or et brillants ayant appartenu à la reine Christine et portant son chiffre, bagues émeraudes et brillants, bague jardinière, bague brillants et roses, idem saphir cabochon et roses, idem rubis et brillants, idem brillant solitaire, idem un brillant et deux saphirs, médaillon pour portrait, bracelet tout brillants, très beaux boutons saphirs et brillants, bague brillant entouré, flacon émeraude et roses, épingle, perles, rubis et roses, etc., etc.

MOBILIER DE SALON. — Un meuble de salon bois doré, soie rouge 14 pièces; un meuble composé de 1 canapé, 2 fauteuils, 4 chaises, 4 rideaux drap rouge; un idem composé de 1 canapé, deux fauteuils, 4 chaises soie jaune; un idem composé de 1 canapé, deux fauteuils, 2 chaises étoffe turque; un canapé, 2 fauteuils bleus, un meuble complet de salon, une table à jeu filets cuivre, une table de salon, deux tables à jeu marquetteries de bois, un pouff fontaine, un meuble entre-deux, une table à jeu, un bureau bonheur du jour marquetteries, un meuble entre-deux, une table bahut italien, une table boule marquetteries, un meuble secrétaire, un meuble entre-deux à deux portes et un à une porte vitrée, tapis de table oriental.

MEUBLES DE CHAMBRE A COUCHER. — Une magnifique chambre à coucher en palissandre ciré, composée de : un lit milieu, une armoire à glace à trois portes, une table de nuit-chiffonnière, une commode. — Une chambre à coucher palissandre et bois de rose, une chambre à coucher Louis XVI, une toilette laquée blanc, une chaise longue, deux fauteuils, quatre chaises cretonne, canapé et sièges divers.

SALLE A MANGER.— Une remarquable salle à manger en noyer sculpté, ciré, composée de : un grand buffet, une table carrée, allonges, 12 chaises, etc., etc.

MEUBLES DIVERS, consistant notamment en : un grand canapé cintré, un canapé, un divan turc, un canapé, 2 chaises garnies, un bureau-ministre, un magnifique tapis genre Smyrne, etc., etc.

Nombreux objets de ménage et de cuisine, vaisselle, linge de table, de maison, vêtements divers, etc., etc., dont le détail serait trop long.

Mercredi 11, Jeudi 12, Vendredi 13

Ventes publiques habituelles.

Bruxelles. — Imp. FÉLIX CALLEWAERT père, rue de l'Industrie, 26.

TROISIÈME ANNÉE. — N° 15. LE NUMÉRO : 25 CENTIMES. DIMANCHE 15 AVRIL 1883.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

COMITÉ DE RÉDACTION

VICTOR ARNOULD — OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — EUGÈNE ROBERT

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES** : On traite à forfait.

Adresser les demandes d'abonnement et toutes les communications à
L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 26, Bruxelles.**

SOMMAIRE

UN FESTIVAL FUNÈBRE. — GUSTAVE GEEFS ET FÉLIX BOURÉ. — L'EXPOSITION DE L'UNION DES ARTS. — BIBLIOGRAPHIE. *L'Art de la femme.* — CHRONIQUE JUDICIAIRE DES ARTS. *Mésaventure d'une cantatrice. Droit de réponse.* — PETITE CHRONIQUE.

UN FESTIVAL FUNÈBRE

Depuis que la mort a arraché Richard Wagner aux batailles humaines, brusquement devant lui se sont ouvertes les portes du sanctuaire réservé aux génies de l'art classique. Ses œuvres ont acquis la sereine grandeur qui désarme les hostilités, courbe le scepticisme, fait taire la raillerie. Ce sentiment de respectueuse et universelle admiration que n'arrive jamais à provoquer la vie, la tombe le commande. Il semble que, fatigués de la lutte, amis et ennemis se tendent aujourd'hui la main sur le champ de bataille et chantent un hosannah à la mémoire du héros frappé à l'heure qui sonnait la victoire.

Désormais l'art de Wagner appartient à l'immortalité. Et tandis que là bas, sur les bords du Danube, au haut de l'escalier cyclopéen qui domine orgueilleusement les plaines de Ratisbonne, dans le panthéon de marbre que la Germanie éleva à ses gloires, Wagner pénétrait en triomphateur, toutes les nations qui ont le culte du grand art ratifiaient la solennelle consécration.

La Belgique a dignement célébré la mort de l'illustre compositeur. Elle a compris la grandeur de cette audacieuse et puissante figure qui se détache sur le fond terne de notre siècle et l'éclaire d'une intense lumière. Elle a, dans une audition qui demeurera la plus splendide manifestation de l'art musical à laquelle aient assisté nos contemporains, fait défiler en un glorieux cortège quelques-unes des plus belles inspirations du maître, empruntées à son œuvre entier, depuis son aurore : *Le Vaisseau fantôme, Tannhauser, Lohengrin*, jusqu'à son couronnement : *Parsifal*. Et la foule a salué ces pages superbes avec autant d'admiration que les musiciens ont mis d'enthousiasme à les exprimer.

Ennobli par la pensée de cette mort récente qui donnait à la solennité son véritable caractère, le concert s'est haussé aux proportions d'une touchante et grandiose manifestation. Tous les assistants ont compris que dorénavant la lutte était finie, qu'un grand apaisement succédait aux bagarres d'autrefois, que le nom de Wagner ne serait prononcé désormais qu'avec respect.

On a écouté dans un religieux silence; et, d'un élan spontané, à la fin de chaque exécution, l'auditoire a acclamé et rappelé le chef d'orchestre dévoué et énergique qui, depuis tant d'années, se consacre à la direction des concerts populaires et qui est arrivé à en faire une institution artistique sans rivale. De leur côté les interprètes ont reçu du public l'accueil qu'ils méritaient. L'un, M. Blauwaert, est depuis longtemps sur la brèche. Il a mis sa belle voix de baryton au service de la cause wagnérienne et autrefois déjà, alors que se risquer dans ce répertoire c'était gravement se compromettre, il a bravement marché en avant, il a contribué à répandre les idées nouvelles et à en assurer le succès. L'autre, M. Van Dyck, a fait dans le rôle de Walther un début extrêmement brillant. Sa voix semble faite pour chanter les rôles écrits par Wagner. Chaude, souple, harmonieuse, elle s'est épanouie dans ce *chant de concours*, qui a été pour le jeune artiste un air de maîtrise, comme il l'est, dans l'œuvre de Wagner, pour le personnage qu'il représentait. Personne n'eût refusé de le couronner du laurier d'or, symbole de la victoire, qu'Eva dépose sur le front de Walther à la fin des *Maîtres chanteurs*. Enfin, M^me^ Caron, la vaillante cantatrice des concerts parisiens, complétait ce magistral trio, apportant dans cet ensemble de talents consacrés à honorer la mémoire du compositeur, les délicates séductions d'une voix pure, d'une intelligence musicale remarquable, d'un goût irréprochable.

Chose digne de remarque : ce que goûta plus particulièrement l'auditoire, débarrassé du parti-pris qui l'avait, durant des années, aveuglé, ce sont précisément les œuvres les plus abstraites de l'auteur de *Lohengrin*, les grandes pages de son œuvre, celles dans lesquelles il se détache radicalement des productions en vogue, pour atteindre les cimes escarpées d'un art que nul n'a osé concevoir avant lui. Dans cette scène religieuse, par exemple, qui couronne le premier acte de *Parsifal*, il se tient constamment dans les hauteurs d'un mysticisme qui n'a pas d'équivalent dans les compositions musicales connues. La phrase, aux contours vagues, tantôt sortant des profondeurs de l'orchestre en de grondantes sonorités, tantôt exhalée avec une douceur exquise par un chœur invisible de voix juvéniles, semble flotter entre ciel et terre, sans cette reprise en d'infinies modulations qui expriment les soupirs, les ardeurs, les abandonnements, les prosternements d'une extatique adoration. La poignante douleur d'Amfortas la traverse, comme le dard aigu d'une lancinante souffrance. Sous ce voile de mystique religiosité, l'armure des chevaliers du Gral transparaît, et le rythme cadencé de leur marche solennelle, scandée par les quatre battements des cloches, mêle à la pieuse méditation des religieux de Montsalvat une mâle et guerroyante énergie.

Qu'on se figure l'effet que produirait cette superbe inspiration dans une grande cathédrale, remplie des pompes d'un office tel qu'en célèbre, en de solennelles circonstances, l'Eglise catholique. Quelle est la *Messe*, quelle est la composition de musique religieuse qui élèverait davantage l'esprit et exprimerait avec plus d'intensité la foi, l'exaltation, les croyances d'un peuple prosterné au pied du calice?

Ce côté inattendu de l'art de Wagner a vivement surpris et impressionné la foule. La variété d'inspirations est l'une des qualités premières d'un génie. A cet égard, Wagner est d'une étonnante fécondité. Nul mieux que lui n'a réussi à exprimer, avec une égale puissance, les sentiments les plus divers.

Comparez au fragment de *Parsifal* dont nont venons d'essayer de dessiner les grandes lignes, l'acte des *Maîtres chanteurs* que M. Dupont a fait exécuter dimanche. Ici, au lieu des nuages d'encens suspendus dans la coupole du temple, la forte odeur du cuir martelé par Maître Sachs. Au lieu des rêves mystiques des chevaliers du Gral, l'exubérante vitalité des corporations d'ouvriers au moyen-âge. Les fanfares de la kermesse remplaçant les sonneries de cloches de Monsalvat. Le tumulte d'une fête populaire avec son cortège de métiers, ses danses joyeuses, son déploiement de bannières, ses musiques, substitué aux lentes et solennelles oraisons des disciples d'Amfortas.

Tout est en pleine lumière; le soleil luit dans les prairies que baigne la Pegnitz; la joie éclate. Sans qu'il soit besoin de recourir aux notices du livret, on assiste au défilé du cortège : chaque groupe, précédé de son drapeau, annoncé par une sonnerie de cuivre, marche séparément, puis, quand arrive Hans Sachs, à la tête des Maîtres chanteurs et qu'un long frémissement secoue la multitude, toutes les voix s'unissent en un choral grandiose pour chanter la gloire du célèbre cordonnier-poète.

Jamais l'art descriptif n'a été poussé plus loin. Le public bruxellois a ratifié le triomphe qu'a obtenu en Allemagne, dès son apparition, ce merveilleux opéra. Dès à présent, il n'est plus permis de douter du succès qu'il trouvera à la Monnaie, où MM. Stoumon et Calabrési se proposent de le monter l'an prochain. Mieux encore que *Lohengrin* et *Tannhaüser*, il aura la faveur du public. Le réalisme dont il est empreint, l'originalité du poème, l'étourdissante richesse de la partition, donnent à cet égard toute certitude.

Nous ne parlerons des fragments symphoniques exécutés dimanche que pour en rappeler le souvenir. L'ouverture du *Vaisseau fantôme*, le prélude de *Lohengrin*, la marche des nobles du *Tannhaüser*, la *Chevauchée des Walkyries*, la *Marche funèbre de Siegfried*, ont glorieusement servi de cadre aux deux grandes œuvres dont nous venons de parler. Elles ont,

avec la mort d'*Iseult* et la *Prière d'Elisabeth*, donné une idée complète des diverses manières du maître.

Réjouissons-nous d'avoir assisté au spectacle encourageant d'un peuple fêtant le génie. Les occasions de s'élever au dessus des préoccupations mesquines, de faire trêve aux divisions, de s'unir dans une grande pensée artistique, sont rares. La solennité de dimanche contient un enseignement qui exercera son influence. Elle montre que les efforts tenaces et persévérants pour défendre une grande cause ne sont pas stériles. Elle prouve que quelle que soit l'âpreté de la lutte, le triomphe va à ceux qui ne se découragent pas. Elle rappelle que, tôt ou tard, la foule s'incline devant les audacieux qui ont eu assez de foi dans leurs principes pour négliger ce qui eût pu leur faire acquérir, de prime abord, la faveur.

Guillaume Geefs et Félix Bouré.

En janvier mourait Guillaume Geefs, un des académiciens romantiques de la sculpture. Ces jours derniers, un des représentants les plus vigoureux de l'école naturaliste, Félix Bouré, est mort à son tour.

En diverses circonstances, notamment quand tomba Léonce Chabry, nous avons signalé les fortunes différentes des personnalités de ces deux groupes qui caractérisent l'art de notre siècle.

Ceux qui, dès leurs débuts, ont su prendre place dans le monde officiel, prolongent leur vie jusqu'à la belle vieillesse, modérés dans leur art, paisibles dans leur existence, recueillant les distinctions banales, conquérant sans bruit l'aisance, devenant des autorités bourgeoises, mourant sans laisser de vide, promptement oubliés.

Les autres, les indépendants et les sauvages, dit la foule, les précurseurs, dit celui qui pense, vivent en aventuriers en dehors des chemins suivis, cherchant l'art nouveau, luttant pour son triomphe, s'épuisant en efforts, toujours combattant, toujours fiévreux, attaqués, dédaignés méconnus et s'usant avant l'âge. Ceux-là meurent jeunes, la vieillesse reste pour eux une terre qu'on n'aborde pas, la gloire est presque toujours posthume, et si quelques-uns d'entre eux voient poindre sa lueur, aucun n'assiste à son épanouissement.

Guillaume Geefs fut des premiers. C'est parmi les seconds que s'est jeté Félix Bouré.

Geefs est mort presque octogénaire Bouré avait à peine atteint la maturité. Geefs, toujours heureux, toujours honoré, le fut bourgeoisement dans la plus entière acception du mot, joignant aux palmes artistiques, les dignités civiques, car il fut bourgmestre, conseiller provincial, major de la milice citoyenne! Bouré ne fut rien que sculpteur, amant jaloux de son art, se tourmentant et s'épuisant pour lui, se confinant dans l'âpre solitude où germent les belles œuvres. Geefs, à l'exception d'une statue admirable, produite presque inconsciemment, le général Belliard, a inondé le pays de pitoyables vulgarités, attestant son impuissance en même temps que la fécondité si fréquente chez les natures médiocres. Bouré, lui, a produit peu, mais tout est beau, tout révèle l'enfantement douloureux et prolongé des œuvres fortes.

Voici pour l'un et pour l'autre une énumération qui décide de leur valeur. D'un côté, le monument de la Place des Martyrs, le tombeau de Frédéric de Merode, la statue de Rubens à Anvers, celle de Grétry à Liège, celle de Théodore Verhaegen à Bruxelles, celle de Léopold Ier au haut de la Colonne du Congrès, celle du même souverain à Namur, puis le Lion amoureux, puis encore Paul et Virginie. Pour l'autre, l'Enfant au Lézard comme début, le buste du docteur Limauge comme terme, et entre les deux, le Lion et le Gaulois des remparts d'Anvers, le Cicéron et l'Ulpien du nouveau Palais de justice, les Lions qui reposent autour du Parc, le Lion gigantesque de la Gileppe.

C'est un phénomène étrange et désolant que la force conservatrice de la médiocrité et la force destructive du vrai talent. Dans tous ces ordres de choses, dans les arts et dans la politique, c'est une garantie de mort lointaine que de ne pas sortir de la moyenne. Dans les sociétés d'assurance, sans doute, on met dans la catégorie des symptômes de fin précoce, la passion rongeante des tempéraments exceptionnels. Seul le génie, avec sa puissance triomphante, échappe à cette loi et tout en étant le plus ardent, sait rester le plus durable.

Regardez autour de vous, dénombrez les vieux et les jeunes. Partout ils confirment ces tristes réflexions. Regardez aussi en arrière, comptez les morts, les jeunes morts surtout, ceux qui disparurent avant l'heure, et votre âme s'affligera. Ils semblent tous marqués à l'avance pour un trépas prématuré. Pour les cœurs passionnés, la veillesse est un rêve, et l'art, lorsqu'il est grand, détruit ceux qui l'adorent. La médiocrité garantit longue vie. Jamais une âme ardente, hélas! n'a vu les ans dérouler jusqu'au bout leur cycle aventureux.

Bouré etait de ceux qui, partant pour la guerre, ne rentrent pas au foyer, de ceux qu'on voit toujours au plus fort du péril et qui, si par hasard ils échappent d'abord, tôt ou tard sont frappés au plein d'une bataille.

EXPOSITION DE L'UNION DES ARTS

La modeste exposition de l'*Union des Arts* souffre d'un voisinage doublement dangereux : les *Aquarellistes* et l'*Essor*. Il eût mieux valu choisir une autre période. Les œuvres exposées sont, en effet, pour la plupart, de simples essais, des peintures de début, destinées plutôt à témoigner des efforts du groupe que de sa réussite. Rien de saillant, beaucoup de gaucherie, des pastiches, des réminiscences, de la lourdeur, parfois de la prétention mal placée, mais en somme de la bonne volonté, un désir sincère de bien faire, de chercher et, nous l'espérons, d'accueillir les critiques et les conseils.

Le public reste indifférent et la presse a été sévère. Nous sommes, quant à nous, disposés à l'indulgence et voulons nous garder de répandre le découragement. Nous n'avons pas oublié les débuts de l'*Essor :* ce n'était pas beaucoup mieux. Et maintenant ! Knopff, Ensor, Frédéric, Halkett, Van Kysselberghe, Charlet, répondent. L'*Union des Arts* a marché moins vite. Les traditions qu'elle a adoptées étaient-elles moins bonnes ? Le patronage plus officiel ? Les individualités moins bien douées ? Il est difficile de se prononcer, mais il ne faut pas désespérer.

Quelques toiles sont vraiment bonnes. Tel est, avant tout, le *Portrait de M. A.*, par Jean Lampe, d'une belle et vive coloration, très naturel dans le visage, un peu convenu dans la pose. L'*Hiver* et *Beau Jaco* du même, sont à remarquer. L'artiste est coloriste dans la gamme chaude et vibrante, mais sa composition manque d'aisance.

Il y a également lieu de noter les *Bretèques sur la Sambre* et la *Sambre à Namur* de Guillaume Delsaux, procédant trop par empiètements pesamment maçonnés, mais d'une belle lumière et d'une harmonie grise sans ennui. On peut avoir une sérieuse confiance dans l'avenir de celui qui a peint ces deux toiles.

Le *Chemin à Laeken*, de E. Rimbout, est très exact dans les tons, un peu mince, mais non sans charme. L'artiste a bien vu le paysage de notre banlieue.

Henri Schouten manifeste, comme à l'ordinaire, un tempérament robuste, mais ses *Bestiaux au pâturage* manquent d'originalité. Ses *Coq et poules nègres* valent mieux ; le plumage est riche et habile. La lumière est trop uniformément distribuée. Le peintre semble n'en comprendre ni les effets, ni les ressources. Il en résulte dans ses toiles une monotonie peu séduisante.

Eugène Surinx à lui seul expose dix-neuf numéros, tous en paysage, bruyères, tourbières et surtout sapinières. Son coloris tire trop au noir. Il cherche l'impression dans la nature et y est arrivé non sans bonheur dans sa *Tourbière abandonnée* et dans son *Automne en Campine*. Mais que le métier est lourd !

Le *Canal à Bruxelles* et le *Moulin flamand*, de Frans Van Damme, ont une bonne coloration, non sans force ni harmonie.

Van Landuyt est en proie à une sentimentalité excessive : c'est de la romance et de la pleurnicherie. Il a également la tête et la main empoisonnées de souvenirs. Ce n'est pas à lui, mais à d'autres que l'on pense en regardant ses œuvres. Pourtant elles annoncent une conscience extrême et éveillent la sympathie pour de si laborieux efforts. Souhaitons qu'il se dégage de cette période de formation.

Dans le bois, par Camille Wouters, est fort joli et dénote cette qualité absente presque partout ailleurs dans l'exposition de l'*Union des Arts :* le goût.

Deux sculptures sont à citer : la *Tête d'étude*, de Paul Dubois, et surtout le *Portrait de l'artiste ferronnier Schryven*, par Henri Jacobs. Ce dernier est vivant et très intéressant par la physionomie. Ajoutons qu'il a pour piédestal un curieux ouvrage de cette belle serrurerie qui redevient à la mode.

A l'entrée de l'Exposition, sur les murs du palier, on a accrochées de nombreuses études, manquant presque toutes, hélas ! de verve et d'impression. C'est là le symptôme le plus grave, peut-être, de l'infériorité du groupe. Ce sont les germes, et les germes paraissent anémiques. Il y a aussi une peinture d'Emile Rentiers : *Saltabadil*, qui marque les plus fâcheuses habitudes de chic académique ; peindre cela, c'est retarder de vingt-cinq ans. On devrait impitoyablement fermer la porte à ces sottises romantiques complètement usées.

BIBLIOGRAPHIE

L'Art de la femme

L'*Art de la femme*, paraissant par livraisons bi-mensuelles, la plus artistique des revues féminines et la plus féminine des revues d'art, une floraison que seule l'atmosphère parisienne peut faire éclore, épanouie sur la zone d'interpénétration qui sépare le journal de modes d'une publication artistique, un compromis entre l'art de Worth et celui de Carolus Duran : de la quintessence d'élégance, la recherche dans la toilette féminine poussée jusqu'aux raffinements de coquetterie les plus exquis. Les directeurs de cette revue ? MM. Rouveyre et Blond, les plus jolis éditeurs de Paris. Les illustrateurs ? Des crayons bien connus : Scott, Cortazzo, Henriot, Japhet, etc. Le texte, qui comprend des études sur le costume féminin, une revue des salons parisiens, des conseils hygiéniques, une chronique théâtrale, des nouvelles, un courrier de la mode, est bourré d'expressions techniques que seuls les lectrices et les couturiers sont à même de saisir. Mais il est plein de détails amusants et d'anecdotes. Passant en revue les diverses parties du costume féminin, l'auteur, Mlle Marguerite d'Aincourt, arrive au corset. « Rares et richement douées sont celles qui peuvent s'en passer ! Mme Tallien était du nombre de ces femmes favorisées par la nature..... Celles à l'égard desquelles la nature s'est montrée trop généreuse n'ont d'ailleurs plus à se désoler de l'excès de leurs richesses. L'enseigne célèbre d'une corsetière a pu parodier justement ces paroles de l'Evangile : « Il contient les superbes, soutient les faibles, ramène les égarés..... »

La couleur du corset fait l'objet d'un chapitre spécial, d'études mûries et approfondies. « Les corsets incolores ou de nuances douteuses étaient bons pour le temps où l'on n'avait cure de ses dessous ». Aussi l'auteur distingue-t-il entre le corset pour la saison d'été, le corset pour les jours caniculaires : il doit être fait, déclare-t-il, de tulle blanc ou de filet brodé de fleurs... le corset pour les chasses : bronze ou bleu sombre ; le corset de peluche blanche pour les journées d'hiver, le corset de satin blanc pour les épousées... Les bas font l'objet de doctes dissertations Un joli détail : « Les excursionnistes qui escaladent les cimes alpestres portent des bas en soie écossaise. On choisit les nuances du clan préféré d'après les romans de Walter Scott..... Les légitimistes, des bas de soie blanche fleurdelisés. En canicule, on

aime le bas de filet sur lequel se jouent des poissons d'argent.... »

Et ainsi de suite. C'est, ma foi, fort curieux. La théorie de l'harmonie du costume avec les circonstances dans lesquelles on le porte, n'est pas sotte. Et peut-être, parmi les femmee qui nous entourent, s'en trouverait-il quelques-unes qui feraient bien d'y songer. Le goût n'est pas chose commune. Si ces préoccupations du rapport des tons, de l'appropriation exacte du costume à la circonstance à laquelle il est destiné, du choix du vêtement selon l'âge, le physique, la position de celle qui doit le porter, existaient davantage chez nous, nos yeux seraient-ils si souvent affligés de spectacles grotesques et discordants? Le costume fait assurément partie des préoccupations artistiques d'une nation. Il mérite qu'on y réfléchisse. Notre époque permet, à cet égard, dans la toilette féminine, toute fantaisie. Jamais on n'a été aussi indépendant des questions de mode : toutes les époques peuvent servir de modèle, toutes les nations peuvent fournir des éléments au costume. Sans se laisser entraîner aux amusantes et spirituelles exagérations de l'*Art de la femme*, quelque peu cousin de la *Vie parisienne*, il importe de faire un choix judicieux et de ne pas laisser aller l'art du costume à la dérive, en le confiant au goût toujours douteux du couturier.

— C'est ainsi que nous raisonnions dans la liberté de notre fantaisie, le coquet volume de MM. Rouveyre et Blond à la main, quand survint un critique sévère qui répliqua d'une voix grave :

« Oui, tout cela est fort bien, mais que de frivolité et de dépense! Aux grandes époques artistiques, la toilette ne compte guère. C'est au dehors et dans son âme qu'alors on regarde. Les raffinements personnels sont dédaignés. Le costume est simple, la pensée est grande. C'est toujours dans les temps de décadence qu'il a fallu faire des lois somptuaires et des lois contre la débauche. »

Chronique judiciaire des arts

Mésaventures d'une cantatrice.

Pour être une étoile, on n'en est pas moins soumis, sous notre régime égalitaire, aux mêmes obligations que le plus bourgeoisant bourgeois, et le fait de se décorer d'un joli nom d'emprunt, dans une circonstance officielle, est considéré par la justice comme un délit tombant sous l'application du code pénal. C'est ce principe qui a été consacré lundi dernier par le tribunal correctionnel d'Anvers, qui a condamné Mlle Stella Corva, la *prima donna* du Théâtre-Royal, à 30 francs d'amende, pour avoir oublié que le nom de guerre qu'elle porte au théâtre ne lui donne pas le droit d'effacer de sa mémoire celui qu'elle reçut le jour de la déclaration de sa naissance à l'état civil.

La justice a de cruelles exigences. Le tribunal de simple police n'a pas pu se montrer plus galant que le tribunal correctionnel. Il a bel et bien condamné la cantatrice à 10 francs d'amende pour injures à MM. Coulon et Adam, administrateur et régisseur du théâtre, et à 150 francs de dommages-intérêts envers le premier

Enfin, la 2e chambre civile, rendant son jugement dans le procès intenté par M. Hochedez, directeur du Théâtre-Royal, contre Mlle Stella Corva, a rejeté les fins de non recevoir présentées par celle-ci, et autorisé M. Hochedez à prouver dans l'audience de mardi prochain les faits qui donnent lieu à la résiliation.

Droit de réponse.

(De Vriendt contre l'Illustration Européenne).

L'Art moderne a récemment rendu compte d'un procès qui s'est déroulé devant le tribunal de Bruxelles, entre le peintre De Vriendt et le journal l'*Illustration Européenne*.

Un jugement du 10 janvier 1883 avait décidé que pour pouvoir user du droit de réponse garanti par l'article 13 du décret sur la presse, il ne suffisait pas de la simple citation d'une personne dans un journal; qu'il fallait un article visant la personnalité; qu'on ne pouvait pas considérer comme tel la publication d'une gravure reproduisant le tableau d'un peintre, avec la citation du nom de ce dernier au bas de la gravure, encore que cette gravure fût accompagnée d'une note explicative.

Sur l'appel interjeté par M. De Vriendt, la Cour d'appel a reformé il y a quelques jours, le 10 avril, la décision des premiers juges. Aux termes de cet arrêt, en effet, l'artiste dont on a mis le nom au bas d'une gravure a droit à l'insertion d'une réponse ; et l'on doit considérer comme une réponse la protestation que le peintre envoie contre la publication de la gravure.

Enfin, pour avoir le droit de réponse, il ne faut pas une attaque ou une critique : une simple citation suffit. La personne citée est seule juge de son intérêt.

Cet arrêt fixe la jurisprudence sur une question souvent discutée et d'une importance considérable.

Petite chronique

Mme Duvivier, du théâtre de la Monnaie, vient d'être engagée à l'opéra de Paris. pour trois ans, aux appointements de 30, 40 et 50 mille francs. Elle débutera au mois de juin.

Mme Sarah Bernhardt donnera au théâtre royal de Liège, les 29 et 30 courant, deux représentations de *Fédora*, avec MM. Berton et Vois, du Vaudeville.

M. Gounod est attendu aujourd'hui à Bruxelles, où il vient diriger le srépétitions de *Rédemption*, qui sera jouée dimanche prochain par la *Nouvelle Société de Musique*.

Un de nos abonnés nous demande de publier la liste des expositions de Beaux-Arts qui vont s'ouvrir prochainement en Belgique et à l'étranger. La voici :

BELGIQUE. — Bruxelles. — Exposition du *Cercle artistique*, du 17 avril au 17 mai.

Gand — Salon triennal du 26 août au 4 novembre. Envois avant le 28 juillet au *Casino*.

Namur. — Exposition internationale du 24 juin au 22 juillet.

FRANCE. — Amiens — Exposition de la Société des Amis des Arts, du 2 mai au 15 juin.

Besançon. — 6e exposition de la Société des Amis des Arts, du 1er septembre au 15 octobre. Envois du 1er juin au 15 août.

Blois. — Exposition des Beaux-Arts du 26 mai au 16 juillet. Envois avant le 1er mai à M. Florentin, 3, rue du Poids-du-Roi.

Caen. — Exposition du 15 mai au 15 septembre.

Dijon. — Exposition du 1er juin au 15 juillet. Envois du 1er au 15 mai.

Grenoble. — Exposition du 20 juillet au 10 septembre.

Nimes. — Exposition par la Société des Amis des Arts, du 15 mai au 18 juin. Envois du 15 avril au 1er mai.

PARIS. — Salon de 1883 : 1er mai au 20 juin.

Id. — Exposition *nationale* du 15 septembre au 31 octobre. — Du 10 au 20 juillet, dépôt des ouvrages non reçus sur notices et à examiner. Du 1er au 15 août, dépôt des ouvrages reçus sur notices.

ROCHEFORT. — Exposition du 26 mai au 26 août. Envois à M. le maire de Rochefort avant le 1er mai.

TROYES. — Exposition du 1er mai au 11 juin 1883. Envois du 10 au 15 avril.

VANNES. — Exposition du 12 mai au 11 juin. Envoi avant le 25 avril.

HOLLANDE. — AMSTERDAM. — Exposition internationale du 1er mai au 31 octobre.

ITALIE. — ROME. — Concours pour le monument de Victor-Emmanuel. Envoi des notices avant le 15 octobre; des projets du 15 novembre au 15 décembre.

ALLEMAGNE. — MUNICH. — Exposition internationale des Beaux-Arts du 1er juillet au 15 octobre 1883.

MULHOUSE — Exposition de la Société des Arts du 9 mai au 24 juin 1883.

STRASBOURG. — Exposition du 3 au 27 mai. Envois directs au conservateur de la Société des Amis des Arts, avant le 22 avril.

ETATS-UNIS. — BOSTON. — Exposition internationale du 1er septembre au 1er décembre.

La retraite de M Delaunay de la Comédie-Française est absolument décidée pour le mois de mai.

L'affiche annonce les dernières représentations de l'excellent comédien qui, avant son départ, va passer en revue les principaux rôles de son répertoire.

Il fera ses adieux au public dans une représentation à son bénéfice, qui aura lieu dans la première quinzaine de mai.

Voici la liste complète de la troupe italienne pour la saison 1883, de *Covent Garden*, à Londres :

Soprani : Mmes Adeline Patti, Albani, Pauline Lucca, Sembrich, Marie Durand, Fursch-Madier, Repetto, Gini, Velmi, Sonnino et Corsi.

Contralti : Mmes Scalchi, Tremelli, Stahl, Ghiotti et Desvignes.

Ténors : MM. Nicolini, Mierzwinski, Marconi, Frappoli, Ravelli, Maas, Soulacroix, Gorsi et Manfredi.

Barytons : MM. Devoyod, Cotogni, Del Puente, Battistini et Ughetti.

Basses : MM. Gailhard, de Reszké, Gresse, *Monti*, *Caracciolo*, Scolara et Raguer.

Chefs d'orchestre : MM. Joseph Dupont et Bevignani.

Une statistique publiée à l'occasion de la revue des opéras de Mozart, que donnera, dans leur ordre chronologique, l'Opéra de Vienne, contient les curieux chiffres suivants. Depuis le 16 juillet 1782, date de la première représentation de l'*Enlèvement au sérail*, jusqu'à ce jour, ont eu à Vienne : *Don Juan*, 430 représentations ; *la Flûte enchantée*, 366 ; *les Noces de Figaro*, 342 ; *l'Enlèvement*, 151 ; *la Clémence de Titus*, 82 ; *Casi fan tutti*, 75 ; *l'Impresario*, 38 et *Idoménée*, 18.

Lundi dernier, quelques amis ont conduit à sa dernière demeure le sympathique et excellent Alfred Delacour (son véritable nom était Lartigues Delacour), dont les productions nombreuses ont brillé surtout sur les scènes du genre. Il était connu des musiciens par des livrets d'opéras-comiques et d'opérettes : *le Voyage en Chine*, *la Tzigane*, *Jeanne*, *Jeannette et Jeanneton*. C'était un écrivain de beaucoup de talent et, comme l'a dit fort justement M. de Najac, chargé de prononcer un discours sur sa tombe, au nom de la Société des Auteurs et Compositeurs dramatiques, ses œuvres sont de celles avec lesquelles il faudra compter, lorsqu'on écrira l'histoire de notre théâtre comtemporain. Delacour gardait la chambre depuis trois mois, et ses amis n'avaient que trop prévu l'issue funeste de sa maladie. (*Ménestrel.*)

Voici le programme du grand festival Rhénan, qui sera donné pour les fêtes de la Pentecôte : Premier jour : *La Création*, de Haydn et la *Symphonie heroïque*, de Beethoven. Deuxième jour : une cantate de Bach (*Gottes Zeit*), un *Concerto* de Hændel, le deuxième concerto de piano de Brahms, interprété par l'auteur, l'ouverture de *Léonore*, de Beethoven et le 114e psaume de Mendelssohn. Troisième jour : *Richard Cœur de Lion*, ballade de Ferdinand Hiller, l'ouverture de *Manfred*, de Schumann, la symphonie en *ré* de Brahms, un morceau d'orchestre inédit de Hiller (*Auf der Wacht*), *la Faust-Ouverture*, de Wagner, plus différents morceaux interprétés par Mlle Lili Lehmann, de Berlin, Mlle Herminie Spies, de Wiesbaden, le ténor Gœtze et le baryton Mayer, de Cologne. A la place de Sarasate qui devait se faire entendre, on aura le virtuose Wilhelmj.

De Genève (*corresp. partic.*) : On vient de reprendre sur la scène de notre Grand Théâtre *Fra Diavolo*, qui avait disparu depuis près de quatre ans du répertoire. Parmi les interprètes de l'œuvre d'Auber, il faut signaler tout particulièrement Mme Bouland, une des plus charmantes artistes de notre troupe d'opéra comique et l'une des plus aimées.

Cette gentille chanteuse apporte dans le rôle de Paméla les qualités de bonne humeur, de gaîté, de grâce et d'entrain qui la font de plus en plus apprécier à Genève.

L'oratorio de Ch. Gounod : *Rédemption* sera exécuté à Genève le 27 mai prochain à l'occasion de la réunion des Sociétés de chant de la Suisse romande. L. M.

Livraison de mars 1883 de la *Revue des Arts décoratifs*, Paris, A. QUANTIN, 7, rue Saint-Benoît.

TEXTE. — Causerie sur l'étude des ornements, par Lechevallier-Chevignard. — Souvenir d'un directeur des Beaux-Arts : La décoration du palais de la Légion d'honneur (*fin*), par le marquis Ph. de Chennevières. — Goysevox et ses travaux d'art décoratif, par Henry Jouin. — Cours de peinture sur faïence et sur porcelaine (*suite*), par Ed. Garnier. — Lettre de Belgique, par Camille Lemonnier. — Chronique de l'enseignement. — Œuvres nouvelles : le prix de Sèvres, par V. Ch.

PLANCHES HORS TEXTE. — Boîtes et bonbonnières du Musée du Louvre. - Panneau en bronze du grand escalier de Versailles, par Goysevox. — Les instruments de musique au XVIe siècle : Virginal en bois sculpté et peint. — Modèles inédits de clefs au XVIIe siècle, composés par Huquier.

GRAVURES DANS LE TEXTE. — Encadrement de page composé pour la *Revue des Arts décoratifs*, par Poterlet. — *Modèles d'ornements* : Linteau de porte du temple d'Erecthée ; Stèle grecque : Chêneau du temple de Métaponte : Vase grec orné de peintures ; Peintures de Pompéï ; Frise du forum de Trajan. — *La décoration du Palais de la Légion d'honneur* : Dessins originaux de MM. Emile Bin, Ehrmann, Lansyer, etc., d'après leurs œuvres. — Panneaux en bronze, exécutés par Goysevox dans le grand escalier de Versailles. — Drap d'or arabe du XIIIe siècle (au Musée de Lyon). — Le concours de Sèvres : Jardinière de M. Joseph Chéret.

Lettres ornées, fleurons, culs-de-lampe.

DIETRICH & Cie

23A, RUE ROYALE, BRUXELLES

Gravures, Aquarelles. Tableaux. Modèles et dessins etc.

EN SOUSCRIPTION :

CATALOGUE ILLUSTRÉ DU SALON DE PARIS 1883

contenant environ 400 reproductions des œuvres les plus importantes d'après les dessins originaux des artistes, publié par F.-G. DUMAS. — PRIX : 3 fr. 50.

AU SALON DE 1883

Numéro unique sur papier vélin (46 × 34 cm., contenant 16 pages de dessins tirés en deux tons reproduisant les vingt œuvres principales du Salon d'après les originaux des artistes, publié par F.-G. DUMAS. — PRIX : 1 fr.

CATALOGUE ILLUSTRÉ OFFICIEL

DE LA SECTION DES BEAUX-ARTS A L'EXPOSITION D'AMSTERDAM.

comprenant environ 300 reproductions d'après les dessins originaux des artistes, publié par F.-G. DUMAS. PRIX : 3 fr. 50.

N. B. — La remise habituelle sera accordée à MM. les artistes qui nous adresseront leur souscription avant le 30 avril courant.

VILLE DE BRUXELLES

POUR CAUSE DE DÉCÈS

VENTE DE LA BELLE COLLECTION

DE

TABLEAUX ANCIENS

FORMÉE PAR FEU M. EDMOND RUELENS

Cette vente comprend des œuvres de premier ordre signées des maîtres les plus réputés. Nous citerons parmi ceux ci : *Teniers, Brauwer, Molenaar, Pieter de Hooge, Molyn, Mieris, Leducq, Van Avercamp, Berchem, Terburg, Maas, N., Breughel, Everdingen, Van Goyen, Moucheron, Blinkof, Frans Hals, etc., etc.*

Plusieurs de ces œuvres ont figuré avec honneur à la grande Exposition Néerlandaise de Bienfaisance de 1882. Toutes sont dans les meilleures conditions d'authenticité et de conservation.

La vente se fera le 17 AVRIL 1883 et jours suivants à la galerie de feu M. Ed. Ruelens, Quai au Bois à Bruler, 3, à Bruxelles, par le ministère de Me ECTORS, notaire, rue des Chartreux, 38, assisté de M. Louis LAMPE, expert des Musées royaux, rue Traversière, 58, chez lesquels se distribue le catalogue. On commencera à DEUX heures très précises de relevée.

Exposition particulière : VENDREDI 13 et SAMEDI 14 AVRIL de 11 à 5 heures. — *Exposition publique :* DIMANCHE 15 AVRIL de 11 à 5 heures.

DAXBEK

35, RUE DE L'HOPITAL, 35

GRAVURE HÉRALDIQUE, ARTISTIQUE ET COMMERCIALE

MONOGRAMMES

TIMBRES HUMIDES EN CUIVRE ET EN CAOUTCHOUC

Plaques, Médailles.

Spécialité de Bijoux artistiques niellés, 1er choix

BIJOUX D'OCCASION ET RÉPARATIONS

Orfèvrerie.

PIANOS

VENTE
ÉCHANGE
LOCATION

BRUXELLES
rue Thérésienne, 6

GUNTHER

Paris 1867, 1878, 1er prix. — Sidney, seul 1er et 2e prix

MUSIQUE.

R. BERTRAM

10, RUE SAINT-JEAN, BRUXELLES

Ancienne maison Meynne.

ABONNEMENT A LA LECTURE DES PARTITIONS

MAISON GOUPIL ET Cie A BRUXELLES

89, rue du Marché aux Herbes (en face des Galeries Saint Hubert)

POUR PARAITRE AU 7 MAI PROCHAIN

CATALOGUE ILLUSTRÉ

DU

SALON DE PARIS

Contenant environ quatre cents reproductions des œuvres les plus importantes, d'après les dessins originaux des artistes, publié sous la direction de F. G. DUMAS. PRIX : frs. 3 50.

Après la fermeture du Salon, le prix du volume sera porté à 5 francs, comme les années précédentes.

N.B. MM. les artistes qui souscriront avant le 30 avril, recevront ce beau catalogue avec une remise de 10 °/o.

La Maison offre aux mêmes conditions le **Catalogue illustré officiel de la section des Beaux-Arts de l'Exposition universelle d'Amsterdam,** avec TROIS CENTS REPRODUCTIONS, publié par le même.

VERLEYSEN-NYSSENS

A LA PORTE CHINOISE

88, RUE ROYALE, BRUXELLES, 88

IMPORTATION DIRECTE DE LA CHINE ET DU JAPON

Objets d'art, porcelaines, bronzes, laques, soieries, papiers, etc. — Grand choix de meubles en laque et bois de fer, paravents, écrans.

SPECIALITÉ DE THÉ DE CHINE

Exposition permanente — Entrée libre.

COMPAGNIE DES BRONZES

BRONZES D'ART ET D'AMEUBLEMENT

APPAREILS D'ÉCLAIRAGE

BRONZE MONUMENTAL

Direction et Magasins : Rue d'Assaut, 22, Bruxelles.
Ateliers et Fonderie : Rue Ransfort, 27, Molenbeek (Bruxelles).

ADÈLE DESWARTE

23, RUE DE LA VIOLETTE

BRUXELLES.

Dépôt à ANVERS, 15, rue Léopold.

VERNIS ET COULEURS
POUR TOUS GENRES DE PEINTURES.

TOILES, PANNEAUX, CHASSIS,
MANNEQUINS, CHEVALETS, ETC.

BROSSES ET PINCEAUX,
CRAYONS, BOITES A COMPAS, FUSAINS, MODÈLES DE DESSIN.

RENTOILAGE, PARQUETAGE,
EMBALLAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX.

COULEURS
ET PAPIERS POUR AQUARELLES
ARTICLES POUR EAU FORTE, PEINTURE SUR PORCELAINE.

BOITES, PARASOLS, CHAISES,
Meubles d'atelier anciens et modernes

PLANCHES A DESSINER, TÉS,
ÉQUERRES ET COURBES.

COTONS DE TOUTE LARGEUR
DEPUIS 1 METRE JUSQUE 8 METRES.

Représentation de la Maison BINANT de Paris pour les toiles Gobelins (imitation)

NOTA. — La maison dispose de vingt ateliers pour artistes. Impasse de la Violette, 4.

SOCIÉTÉ ANONYME

DE

L'HOTEL DES VENTES

DE BRUXELLES

RUE DU BORGVAL, 15 — BOULEVARD ANSPACH, 71 — RUE JULES VAN PRAET, 16

BULLETIN HEBDOMADAIRE SPÉCIAL

Lundi 16 Avril 1883

A 11 HEURES DU MATIN.

Salle n° 2. — Vente publique d'**Orangers, Lauriers, Plantes, Fleurs** et **2,000 Rosiers.**

Mardi 17 Avril

A 2 HEURES DE RELEVÉE.

Salle n° 2. — Vente publique de nombreux **Meubles** en chêne, Bois sculpté, Faïences, Porcelaines, Tableaux, Objets divers.

Mercredi 18 Avril

A 2 HEURES DE RELEVÉE.

Salle n° 2. — Vente publique d'une belle réunion de **Meubles divers**, Objets d'art, Porcelaine, Tableaux, Menue Mercerie, Bijoux, etc.

Jeudi 19 Avril

A 2 HEURES DE RELEVÉE

Cour vitrée. — Vente publique de **Fleurs, plantes et arbres divers,** sous la direction de M. Van Riet, horticulteur.

Vendredi 20 Avril

A 2 HEURES DE RELEVÉE.

Salle n° 2. — Vente publique de **Meubles** et ustensiles divers.

Bruxelles. — Imp. FÉLIX CALLEWAERT père, rue de l'Industrie, 26.

TROISIÈME ANNÉE. — N° 16. LE NUMÉRO : 25 CENTIMES. DIMANCHE 22 AVRIL 1883.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

COMITÉ DE RÉDACTION

VICTOR ARNOULD — OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — EUGÈNE ROBERT

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00 ; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES** : On traite à forfait.

Adresser les demandes d'abonnement et toutes les communications à
L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 26, Bruxelles.**

SOMMAIRE

LOUIS VEUILLOT. — EXPOSITION DU CERCLE ARTISTIQUE (Premier article). — THÉATRE DU PARC. *Herminie*, par Emile Bergerat. — THÉATRE DE LA MONNAIE. *Si j'étais Roi !!!*. — LAHMÉ. Opéra comique en trois actes. — L'ART DE LA DENTELLE. — PETITE CHRONIQUE.

LOUIS VEUILLOT

I

Le révolutionnaire de l'Eglise. Il eût été Blanqui, s'il n'avait été Veuillot. Fils d'un tonnelier, entré dans la vie par la porte des angoisses, d'un sang où crépitait le salpêtre, d'une ambition démesurée, laid comme un Cyclope et robuste comme un Titan, l'âme noire de haine et le cerveau plein d'étoiles, il fut l'un des plus étonnants de ces prodigieux hommes nouveaux qui, dans notre siècle, nés de rien, aspirent à tout, et se jettent à la conquête de la vie avec la fougue et le génie d'un Alexandre à la conquête de l'univers.

Il ne fut pas longtemps à chercher sa voie. Il avait commencé, comme tant d'autres, à suivre le ruisseau de Paris qui conduit à tout, même à l'hôpital. Car dans ce temps-là Paris avait des ruisseaux : maintenant il a des égouts, les ruisseaux ne suffisant plus. Rien ne lui fut plus profitable que cette première éducation de la rue dont son style garda l'haleine chaude et le trouble. Mais le flair infaillible de son vaste appétit lui eût fait comprendre bientôt à quelle part congrue il serait réduit au milieu de cette foule grouillante d'ambitions aussi aiguisées et aussi féroces que la sienne. Certes, il se serait fait un trou, et un trou qui eût été une caverne, avec ses instincts et sa puissance de fauve. Mais il rêvait d'un royaume à lui seul, d'un horizon sans limites dont il serait le maître.

Et alors, à ce moment de 1840 où toutes les forces vives de ce temps paraissaient se détourner de l'Eglise, il sut avoir l'audace et l'insolence de se jeter seul dans cet immense domaine abandonné, pour s'y tailler un empire. Ses apologistes racontent que dans un voyage qu'il fit à Rome, entré en curieux dans Saint-Pierre désert, il y fut touché de la grâce. Je le crois sans peine. L'immense basilique, qu'il a décrite plus tard si admirablement dans ses *Parfums de Rome*, avec sa solitude de marbre, devait avoir de quoi tenter une âme glorieuse et sans retenue comme celle de Veuillot. Il faut avoir connu la Rome des papes, dans sa somnolence et son oubli des réalités, pour comprendre comment un aventurier de génie a pu songer un moment à s'en emparer pour s'imposer de là à ce monde qui le

méconnaissait. Mais il fallait le cynisme d'un enfant de Paris pour se moquer aussi ouvertement de la majesté des traditions séculaires, comme il fallait le sentiment profond de la ruine morale de l'Eglise pour s'imaginer qu'elle accueillerait comme un sauveur un simple journaliste qui afficherait la prétention de se faire son maître. Et pourtant, ce rêve sans précédent, Veuillot l'a réalisé. Armé rien que de sa plume, sans famille, sans attaches, sans soutien, il a fait trembler les évêques, il a gouverné avec un pape, mieux que cela, il a réformé l'Eglise. Et il l'a fait ouvertement, publiquement, osant appeler l'*Univers* le journal dont il faisait son Sinaï, et comme un volcan toujours en éruption, éclaboussant de sa boue enflammée tout ce qui dans l'Eglise comme dehors pouvait s'opposer à sa dictature terroriste.

Est-ce à dire que je mette en doute les sentiments religieux de Veuillot et que je prétende qu'il ne fut pas un croyant convaincu? Quel est l'ambitieux qui ne croit pas à l'instrument qu'il emploie, et qui n'y croit pas avec d'autant plus d'ardeur qu'il est nécessaire qu'il y fasse croire les autres? Mais certes, Veuillot n'était pas simplement un homme de religion, c'est-à-dire un homme de tradition. Il avait sa conception de l'Eglise pour laquelle il a combattu et qu'il a fini par imposer, ce qui revient à dire qu'il s'est imposé lui-même avec la conception qui lui était propre. Et rien de plus étranger en somme, aux anciennes formes du catholicisme.

Avant lui, il existait des évêchés, des provinces de l'Eglise régies presque souverainement, avec une papauté au centre, absolue de nom, mais d'un pouvoir vacillant et contesté sans cesse. C'était quelque chose comme l'ancien régime où les rois, maîtres en apparence, devaient compter avec les grandes maisons et les grands emplois. Le peuple en bas, tout noir, remuait à des profondeurs où l'on n'osait pas jeter la sonde. Un jour, dans le monde laïque, tout cela s'écroula, l'océan populaire apparut dans son immensité, et au dessus il ne resta plus qu'un pouvoir unique, tout puissant, celui d'un Robespierre ou d'un Napoléon, exécutant les volontés présumées de la démocratie victorieuse, mais n'ayant plus à compter en somme qu'avec le grand inconnu, la vaste foule inconsciente, mouvante comme une ombre informe dont rien ne peut fixer les contours.

Comme tous les Français de notre siècle, Veuillot était né les yeux frappés de la terrible vision impérialiste et jacobine — car il n'y a presqu'en France que des jacobins de la République ou de l'Empire — et comme tous les Français il n'avait, au fond, d'autre conception que celle de l'égalité révolutionnaire, dominée par une centralisation sans contrepoids. Et c'est là ce qu'il apporta à la vieille Eglise catholique. Lorsqu'à Saint-Pierre il se sentit touché de la grâce, c'est cette conception-là qui dut tout à coup illuminer son cerveau, comme la révolution moderne à accomplir dans le sein même de l'Eglise. Cette papauté, si abandonnée, si faible, si étrangère au grand peuple des croyants, quelle gloire de la relever, d'en faire le Robespierre du monde catholique ! Et après trente ans de luttes, sans trêve ni merci, contre les évêques, contre les parlementaires, contre les gallicans, contre tous ceux qui essayaient de maintenir ou de restaurer une puissance intermédiaire quelle qu'elle fût entre la démocratie religieuse et la papauté, en 1870, sous ce même dôme de Saint-Pierre, Veuillot put assister au spectacle grandiose d'un Pape proclamé infaillible par les évêques prosternés, et d'un Napoléon en soutane blanche posant sur sa tête la tiare, comme l'autre avait fait de la couronne, disant ne la tenir que de Dieu seulement et du peuple.

C'était le siècle, en somme, c'était la démocratie moderne qui triomphait dans l'Eglise, et par le génie d'un enfant du siècle, par la plume de Veuillot. Et cela se faisait en haine du siècle, et Veuillot plus que tout autre pensait avoir terrassé notre temps ! Etrange malentendu que celui de l'histoire, où tant de forces qui s'entrecombattent sont portées par le même fleuve et poussées au même but !

(*La fin au prochain numero.*)

EXPOSITION DU CERCLE ARTISTIQUE

Premier article.

L'*Essor* est actuellement l'expression, à Bruxelles, de la jeune école de peinture et de sculpture. Le *Cercle* y représente les artistes arrivés. Tous les ans ils entrent l'un et l'autre en scène, en attendant le Salon triennal où ils marient leurs efforts.

Le public va à ces expositions dans des intentions différentes. D'une part disposé à l'indulgence, examinant les œuvres surtout comme des débuts, applaudissant aisément les nouveaux venus qui donnent des espérances, s'arrêtant peu aux défauts parce qu'il pense qu'ils se corrigeront, vantant avec cordialité les qualités parce qu'il les trouvent précoces, bienveillant, commode, expansif, prêt à l'enthousiasme. D'autre part, on entre avec défiance, on est rébarbatif et sévère en présence de maîtres dont on attend beaucoup, on s'ennuie s'ils se répètent, on cherche les grandes œuvres, on exige le métier irréprochable, l'émotion, le goût, on se dit que les imperfections ne se guériront plus, on s'étonne si le niveau ne monte guère; bref, on est morose et facilement irritable.

De là vient sans doute l'impression sceptique que laisse en général, dans le public, les exhibitions du *Cercle*, d'autant plus sensible que l'on fait volontiers fête à celles de *l'Essor*.

Dans celle qui vient de s'ouvrir il y a pourtant des œuvres dignes d'attention, noyées, il est vrai, dans un insupportable remplissage de médiocrités variées. On raconte qu'il y a eu des exclusions sévères, frappant même des individualités en renom. C'est probablement pour tenter de faire accroire que tout ce qui a été admis est bon. En vérité il en faut rabattre, et largement.

Cent vingt-neuf artistes ont exposé chacun une ou deux œuvres au plus : il y a deux cent six numéros. L'art bruxellois est donc bien exprimé dans son ensemble et on en peut sûrement prendre le niveau. Seuls ceux qui furent trop rudement atteints par la critique dans des occasions précédentes, ou qui, avec plus ou moins de raison se considèrent comme des demi-dieux à qui il est permis de rester dans une sorte d'isolement sacré, se sont abstenus.

Quand il s'agit des jeunes, nous aimons à nous arrêter longtemps. En étudiant leurs travaux, on sert à la fois le public et le peintre. Les tentatives même les plus modestes méritent qu'on s'occupe d'elles si l'on y découvre quelque germe à développer. Est-on, au contraire, en présence de personnalités plus mûres, on a moins d'ardeur à tout analyser, parce que difficilement on réagit contre des tempéraments indurés. La critique n'a alors plus d'autre objet utile que de guider le goût des spectateurs, et à cet égard il suffit d'étudier les œuvres les plus remarquables.

C'est pourquoi nous nous attacherons cette fois exclusivement à celles-ci.

Au milieu de tous ces vivants luttant pour conquérir ou maintenir une place, il est un mort dont l'œuvre, attristée par la couronne et le crêpe, semble n'être là que pour mieux attester, par sa valeur posthume, ce qu'il y avait chez l'artiste de modestie laborieuse. L'*Etude de vieille femme algérienne*, d'Emile Sacré, est une de ses meilleures ; grave, consciencieuse, sobre, d'un beau style, en rapport avec le souvenir douloureux que la disparition prématurée de l'artiste a laissée à ceux qui l'aimaient. Elle honore sa mémoire.

L'étonnant Henri De Braekeleer expose avec deux tableaux qui, avec leurs allures de vieux maîtres, minutieuses, profondes, patiemment établies, dominent toute cette exposition d'œuvres modernes, largement et rapidement traitées en ébauches, semblant ne chercher que l'étalage des tons épandus sur la toile d'une brosse hâtive, dédaigneuses des détails, cherchant l'effet général du coup d'œil. La *Fileuse* et la *Place Teniers à Anvers*, écrasent, en réalité, tout ce qui les environne, de leur aspect tranquille, infinies dans leur calme, dans la vague perspective qu'elles ouvrent sur le passé, solides par leur facture attentive où l'artiste semble avoir épanché goutte à goutte la rêverie qu'il avait dans l'âme. Tout pour cet art singulier devient matière à expression, le jour glissant sans bruit dans une chambre basse, une alcôve entr'aperçue, des ustensiles de cuisine suspendus près de l'âtre, une échappée sur les rues d'Anvers, une bourgeoise pauvre assise, muette, près de la fenêtre ouverte. L'harmonie émue de l'existence humble et végétative y fait entendre ses accords lointains et touchants. Ces toiles lentement élaborées par un esprit rêveur et maladif sont rares, mais resteront toutes des chefs-d'œuvre. L'extraordinaire faveur qui commence à s'attacher à elles montre que le public est enfin saisi par cette poésie, restée si longtemps méconnue, de la vie paisible, affaissée sur elle-même, et trouvant dans sa torpeur mélancolique un charme invincible. Nous savons qu'on critique la tonalité jaunâtre du peintre. A notre avis, elle n'est qu'une concession logique à l'idéal qui le hante. Elève de Leys, Henri De Braekeleer n'est allé à ce maître que par une sympathie d'instinct. Comme lui, le passé le tourmentait, mais au lieu de contempler les temps écoulés, avec ses yeux d'homme du moyen-âge il a regardé le temps présent, la vie anversoise, les scènes familières qui se déroulaient autour de lui, et il les a vues sous une autre couleur, comme il les devinait animées d'un autre esprit. Sa palette, son dessin, sa perspective, son faire, si puissants d'originalité, sont les conséquences naturelles de cette optique étrange, et on est mal venu à la critiquer alors que c'est à elle que nous devons ces productions merveilleuses, qui, dans l'escadre de toutes ces toiles amarrées aux murs du Salon comme des navires au quai, semblent des nefs du XVI^e^ siècle mêlées aux steamers et aux voiliers modernes.

Tout près de ces deux tableaux, se faisant vis à vis dans la petite salle, est une œuvre très remarquée de Fernand Khnopff : *En écoutant du Schumann*. Elle marque une tendance nouvelle dans la manière de l'artiste. Il y aborde le tableau véritable, par opposition au fatal morceau auquel s'attardent tant d'autres. Il a tenté d'exprimer, dans une scène de l'existence journalière, les sensations élevées qui parfois passent sur notre humanité et l'arrachent à la terre. Dans un salon bourgeois, paisible, résonne un piano. On ne voit de l'exécutante qu'une main ; le reste est caché par le cadre. Subjuguée, mollement enivrée par les chants pathétiques du maître allemand, une jeune femme affaissée dans un fauteuil, s'oubliant, s'abandonnant, laisse son âme partir vers les régions passionnées. On sent planer dans l'appartement la magie musicale. On est gagné par la contagion de cette émotion poétique. Tout cela est exprimé très sincèrement, sans apprêts, sans recherche, avec les gaucheries d'une perspective un peu cahotante, et les faiblesses d'un coloris mouillé, trempé, fondant sur les contours, analogue à celui d'Ensor. Cette toile est assurément, sinon la meilleure, au moins la plus intéressante du Cercle, parce qu'on y pressent, sous un aspect imprévu, l'avenir rassurant du jeune peintre dont, il y a deux ans, nous saluions ici même les débuts qui laissaient alors la foule indifférente ou incrédule.

Théodore Hannon, lui aussi, avec moins d'entente peut-être de ce que doit être une œuvre pour séduire et émouvoir, avance avec sûreté et sans arrêt. Le public se préoccupe surtout de la scène qualifiée *Au restaurant*. Devant une table nappée, portant deux pintes d'étain et des céléris dans du cristal, une jeune femme en noir, le visage caché par un de ces cabriolets grotesques dont nos contemporaines se parent, ôte ses gants en attendant les consommations que, sans doute, est allé quérir son cavalier dont on voit le chapeau sur une chaise vis-à-vis d'elle. Elle apparaît en ombre chinoise sur un rideau blanc auquel elle est adossée et que la lumière extérieure rend éblouissant. C'est bien calé et solidement peint. Mais nous lui préférons *A la fenêtre*, charmante idylle d'hiver, juchée très haut par la Commission de placement, mais que rien n'eût fait passer inaperçu. Ici le visage est visible : très pâle, trop pâle peut-être, il se détache en un profil charmant sur un paysage neigeux d'une vérité saisissante. C'est une jeune femme qui, la tête tombante, regarde avec une concentration frileuse, un album. Devant elle sont des fleurs. L'œuvre est séduisante, quoique sèche en certaines parties et dure. Mais rien de banal, et c'est la qualité suprême ; elle éclate, dans son originalité, au milieu des vulgarités qui l'entourent.

Toussaint a un remarquable tableau de *Fleurs*. Nous sommes heureux de pouvoir enfin lui donner un éloge complet, après tant d'appréciations restrictives faites par nous de ses œuvres antérieures. Plus rien de ce pastichage auquel il se livrait inconsciemment. Ce sont de grand bouquets de chrysanthèmes, aux tons décolorés qui conviennent à ces dernières fleurs de l'année,

à demi fanées déjà par les frimas. Elles sont habilement groupées, tristes et charmantes dans leurs gerbes assombries. Cette peinture est d'un jeune maître qui prend enfin possession de son individualité, sûr de sa main et de sa pensée.

ERRATUM

Une erreur typographique qui s'est glissée, la semaine dernière, dans notre article : *Un festival funèbre,* a rendu inintelligible le sens d'une phrase. Au lieu de « ... semble flotter entre ciel et terre, sans *cette* reprise en d'infinies modulations, etc. » il faut lire : « sans *cesse* reprise, etc. »

THÉATRE DU PARC

Herminie, par EMILE BERGERAT.

« Misérable ! tu es père. »

Sur ces quatre mots à effet, accouplés comme Dieu et Diable, la toile tombe et la pièce, — nous allions dire le tour, — est jouée.

Il s'en faut de beaucoup que ce soit la seule phrase abracadabrante. On dirait que M. Bergerat les recherche au contraire et qu'il invente des situations factices, des scènes étranges, des coups de théâtre absurdes, pour les multiplier. Aussi aboutit-il souvent au puéril et au grotesque, à l'invraisemblable et à l'impossible. Jugez : sous prétexte d'honnêteté, Mme de Moussac fait une confession générale devant son mari, met à nu sa pensée, s'accuse, alors que personne ne met en doute sa fidélité d'épouse, et finit par déclarer à la barbe de M. de Moussac que depuis une heure, — comme elle se hâte ! — elle « en aime un autre ». Et sous prétexte de justice, le mari envoie lui-même à l'amant l'ordre de venir consoler et secourir sa femme. Dans le même acte, une bonne, sans y être contrainte, uniquement pour faire plaisir à M. Bergerat, qui a besoin de cet aveu à ce moment du drame, déclare à sa maîtresse que le « maître de céans » lui a fait un enfant, un soir qu'il était rentré pochard. Précédemment, la même bonne avait fait invasion dans l'appartement de Mme de Moussac, soi-disant pour demander congé et aller voir l'enfant, mais en réalité pour que Mme de Moussac sache, grâce à la bonne, qui a été témoin de l'aventure, que M. de la Tournelle a ramassé M. de Moussac dans le ruisseau et l'a reconduit ivre-mort chez lui.

Toutes ces scènes ne sont ni justifiées, ni même bien amenées.

Quant aux personnages, voici d'abord une manière de chevalier errant, en habit noir, en gants frais, un humanitaire qui parcourt le monde avec de la justice et de la magnanimité dans les poches. Il aima jadis, au temps de l'enfance, la belle Herminie, que son mari, M. de Moussac, torture aujourd'hui. Il a recueilli un jour un épi qui lui tombait des mains. Cet épi, il le porte sur son cœur, dans son portefeuille, constamment. Sur le point de quitter celle « qu'il adore toujours », de l'abandonner à M. de Moussac, il lui rend l'épi, pour que si jamais elle a besoin de lui, elle le lui envoie en Irlande. Ce sera le signe du rappel. Cet épi idyllique eût, certes, fait un effet charmant aux temps légendaires et romantiques, mais aujourd'hui qu'on a le télégraphe et qu'on sait l'adresse des gens, de tels modes de communication paraissent quelque peu fantaisistes.

Vient ensuite un député bonasse, qui débarque à Paris pour faire la fête. Sa femme l'accompagne; sa femme, défiante, redoutant des déchirures dans le contrat de mariage et promettant un coup de couteau en réponse à chaque coup de canif. Ils mettent tout le monde au courant de leurs petits projets, naïvement, et les scènes qu'ils ont entre eux et l'histoire de leur pacte conjugal appartiennent au vaudeville ou à l'opérette.

Pourtant le type le plus grotesque est celui d'un viveur, qui appartient non pas à la décadence, mais à la pourriture parisienne, qui passe pour être un *prince* du boulevard, un « fort en femmes », et qui fait la cour à Mme Virandot comme un collégien bête.

L'intention apparente de M. Bergerat a été de faire dans *Herminie* le portrait d'une honnête femme, d'une victime. Aussi a-t-il accablé Mme de Moussac de tous les malheurs : mari sceptique, cruel, ivrogne; ruine de fortune; amant héroïque, idéal, passionné. Bien plus, M. de Moussac, qui ne l'a point rendue mère, s'est encanaillé avec sa bonne, et ce n'est qu'avec elle qu'il a été capable d'avoir un enfant.

M. Bergerat a voulu prouver trop et son honnête femme est humainement fausse. La vérité exigeait qu'au dernier acte Mme de Moussac faillît et s'en fût avec M. de la Tournelle. Ç'eût été plus simple et la scène de l'ivresse feinte disparaissait avec sa note ridicule et odieuse.

On a mené grand train autour d'*Herminie.* Tous les journaux se sont livrés à des excès de considérations esthétiques. On a déroulé les phrases des grands jours sur le réalisme et le naturalisme; devant certains mots brutaux on a fait des signes de croix spiritualistes. Aujourd'hui, paraît-il, la pièce est exorcisée, grâce à des coupures et à des suppressions légères.

Nous croyons que le réalisme n'a rien à voir ici. La pièce est toute entière d'imagination et ne fait qu'effleurer la vie réelle. Et après tout, qu'importe ! la question n'est pas de savoir si l'œuvre de M. Bergerat est naturaliste ou non, mais bien de décider si oui ou non elle est bonne. Nous lui découvrons de bien gros défauts, mais nous avouons cependant que quelque chose de puissant s'en dégage. A certains passages, on est empoigné, conquis. La raison ? Elle est, croyons-nous, dans la force, l'énergie, la marche droit au but du dialogue. L'explication entre M. et Mme de Moussac au troisième acte a grande allure; de même, quelques scènes du premier et du deuxième. Les qualités dramatiques de M. Bergerat sont incontestables, mais celles d'observateur, de poète humain, ne se prouvent pas dans sa présente œuvre.

THÉATRE DE LA MONNAIE

SI J'ÉTAIS ROI !!!

On a repris cette semaine, à la Monnaie, un opéra-comique d'Adam qui eut jadis son heure de succès : *Si j'étais Roi !!!* Il paraît que le besoin se fait sentir, de temps en temps, de remettre en scène des choses démodées et qui n'ont dû leur vogue passagère qu'au goût et aux idées du moment où elles sont écloses. Il paraît que cela fait plaisir aux vieux abonnés, qui dodelinent de la tête et se font un clin d'œil quand reviennent, dans leur banalité, les ritournelles vieillottes et les vocalises jadis en honneur. Cela n'apprend rien à la génération actuelle, qui ne dissimule guère ses bâillements et ne cache pas sa surprise de voir s'échap-

per de l'orchestre de la Monnaie les flons-flons qui sont tombés, depuis longtemps, dans le domaine de l'opérette.

Il y a eu un petit moment de joie, à l'entrée de Mme Bosman, quand les chœurs et l'orchestre ont entonné un ensemble identique à la fameuse chanson populaire :

A bas Malou ! A bas Malou !
Il faut le pendre
La corde au cou.

Le deuxième acte, la page maîtresse de cette œuvre, avec son ballet, sa mise en scène de féerie, ses inspirations faciles, claires, donnant une parfaite idée de la musique française de second ordre, a paru le plus intéressant. M. Soulacroix s'y est particulièrement distingué dans le rôle du roi de Goa qu'il chante et joue avec goût et esprit. Son costume a été très remarqué, ainsi que celui de M. Rodier, qui fait de louables efforts vocaux pour obtenir des effets qu'il n'atteint que rarement. M. Bosman dans sa dignité froide, chante sa partie, sans élan, mais d'une voix pure. La diction laisse souvent à désirer. Il paraît que c'est là une qualité bien difficile à acquérir puisqu'on la rencontre si rarement. L'ouvrage est monté avec le soin qu'apportent à toutes les exécutions nouvelles MM. Stoumon et Calabrési.

LAKMÉ

Opéra-comique en trois actes, paroles de MM. Gondinet et Gille, musique de M. Léo Delibes.

(Correspondance particulière de *l'Art moderne*).

M. Léo Delibes, vient, en composant une délicieuse musique sur un poème médiocre, de donner à la fois tort et raison à la vérité fondamentale du théâtre lyrique : une bonne action dramatique prépare une bonne inspiration musicale. Tort et raison, en effet, car si la musique de *Lakmé* est exquise, si jamais le délicat auteur de *Sylvia*, de *la Source* et de *Coppelia*, n'a été mieux servi par son talent charmeur, jamais non plus les inconvénients d'une collaboration hétérogène n'ont été plus préjudiciables à un compositeur qui ambitionne justement un succès dramatique.

Pas de canevas, pas de broderies, telle est la chimère qui a dû inspirer le compositeur, et le plus sérieux éloge qu'on puisse faire de la nouvelle œuvre de M. Delibes, c'est que sa musique est si parfaitement mélodique, harmonieuse et fine, que sur elle seule se porte tout l'intérêt de l'auditeur.

Je voudrais bien vous raconter l'histoire, comme disent les bourgeois, mais il n'y en a pas. Cependant, il faut que vous sachiez que cette vague idylle se passe dans l'Inde, à n'importe quelle époque. Le brahmane Nikalantha a fui devant les Anglais, et il a installé au fond des bois une sorte de culte local dans une pagode où il vit caché avec sa fille Lakmé. Malheur à qui violera la clôture sacrée ! Elle est violée, naturellement, et par des Anglais, les capitaines Gerald et Frédéric, plus deux jeunes misses, et une classique gouvernante. C'est à faire regretter M. Scribe. Pourquoi Gerald, qui est fiancé, devient-il amoureux de la fille du brahmane pour l'avoir entr'aperçue et pourquoi Lakmé, la fille des dieux, devant un officier anglais qu'elle entrevoit à travers le feuillage, est-elle frappée du traditionnel coup de foudre? Pour vous laisser croire qu'il va sortir, de ce premier incident, une action scénique, mouvementée, une jalousie de la fiancée de Gerald, une situation nettement dessinée entre l'honneur et la passion? Point. Tout cela est conçu mollement, et mollement dessiné; le brahmane à son retour, trouve sa retraite profanée, sa fille amoureuse : il jure de se venger. Il fait chanter Lakmé, déguisée en mendiante, sur la place de la ville, pendant une fête. Gerald se trahit à son émotion. Nikalantha le frappe le soir même, alors qu'il murmure à l'oreille de la jeune prêtresse de douces paroles d'amour. Bien entendu, il n'est que blessé, et Lakmé, pour le sauver, l'emmène dans une forêt « impénétrable » où tout le monde entre, à peu près comme dans l'arbre de Robinson, près de Sceaux. Là, Frédéric, les jeunes anglaises et leur gouvernante, arrivent en se promenant, et Frédéric, retrouvant Gerald, l'enlève à Lakmé pour le renvoyer à son régiment qui se bat le lendemain contre les Indiens révoltés. Et comme il faut bien que le pseudo-drame prenne fin, les auteurs ont imaginé de faire avaler à Lakmé, brisée de douleur par le départ de Gerald, une feuille de *datura*, plante vénéneuse de la famille des solanées pour les naturalistes, et pour les librettistes à court d'inspiration, une variété du mancenillier de l'*Africaine*. L'enfant meurt dans les bras de son père, pendant que Gérald gémit de douleur à ses pieds.

Voilà la pièce, mais sans un mot, sans un trait, sans une scène ingénieuse et trouvée.

Et cependant, sur tout cela, ou plutôt sur ce rien, M. Delibes a écrit une musique bien supérieure en maints endroits à celle de *Jean de Nivelles*. Tout ce que sa science si simple et si jeune a pu déployer de qualités scéniques et pittoresques, sinon dramatiques, il l'a mis avec un véritable tempérament de musicien au service de cette pâle invention. Aussi l'impression de monotonie qui se dégage de la représentation disparaît à la lecture de la partition au piano. C'est en un mot un succès musical, où le talent de M. Delibes se dessine plus net que jamais, en son élégance et sa clarté françaises.

Dans la note poétique et rêveuse que seule le musicien pouvait développer, tout le premier acte est un véritable bijou. Les sensations mélancoliques et tendres de la jeune fille, l'ardeur amoureuse et juvénile de Gerald, tout cela est peint avec une morbidesse délicieuse. Les strophes de Lakmé « Pourquoi dans les grands bois? » sont une des meilleures pages de la partition. M. Delibes a compris délicieusement cette apparition poétique et chaste qui traverse vaporeusement la légende indoue.

Dans chaque acte, le musicien se heurtait à une difficulté inhérente à la monotonie du poème : trois duos d'amour, en trois actes forment en définitive tout le drame. Ceux du 2e et du 3e actes, sont merveilleusement ciselés, d'une inspiration toute personnelle, surtout celui de la forêt : « Dans la forêt profonde », et enfin la charmante phrase de Lakmé « Tu m'as donné le plus beau rêve », qui affirme le sentiment le plus tendre et le plus chaste à la fois.

La marche indienne, les fifres du régiment anglais, les trois danses du ballet indou, ont toute la couleur orientale voulue, mais aujourd'hui, tout ce bazar de l'art oriental est devenu bien banal.

Telle est, vaguement esquissée, l'impression, un peu vague aussi, que nous a donnée la première audition de cette nouvelle œuvre, qui n'est pas le chef-d'œuvre attendu, mais qui aurait peut-être pu le devenir, pour M. Delibes, avec un autre poème.

C'est un succès néanmoins, succès artistique et succès d'interprétation. Vous savez que M. Talazac est le premier ténor que nous possédions, et rien n'égale le charme, la chaleur, la tendresse de ce remarquable organe, ni l'art délicat du diseur. M. Cabalet a bien créé, avec sa belle voix, le rôle du grand prêtre.

Quant à Mlle Marie Van Zandt, elle est de celles qui font se pâmer les amateurs et les dilettanti; les lecteurs de *l'Art moderne* savent peut-être que c'est la pire des critiques. « Seigneur délivrez-moi de mes amis, quant à mes ennemis, je m'en charge! » Mlle Van Zandt a une très jolie voix, dont les notes dans le haut, dans l'aigu même, rappellent les gazouillements de Mme Patti. Surfaite, acclamée, louée ridiculement dès ses débuts, elle ne veut rien apprendre et elle ne sait rien. Elle a cette fausse originalité d'enfant gâtée qui est si loin du véritable sens artistique, et bien qu'elle fasse aux théâtres où elle chante de gros succès d'argent, elle devra se transformer complètement, et comme

chanteuse et comme actrice, si elle veut réellement devenir un jour ce qu'elle pense être déjà : une artiste.

L'orchestre, sous la direction de M. Daubé, est parfait, ce qui n'est pas peu dire quand il s'agit des délicates modulations de M. Delibes.

JACQUES HERMANN.

L'ART DE LA DENTELLE

Dentellières, à vos carreaux! Nous avons signalé dernièrement les efforts que l'on fait, en Italie et notamment à Venise, pour donner à l'art de la dentelle toute l'importance qu'il mérite. Nous avons, d'après les renseignements que nous fournissaient un de nos correspondants, comparé à cette renaissance la triste situation dans laquelle se trouvait à Bruxelles l'industrie dentellière qui fut autrefois l'une de nos gloires. Nous avons été extrêmement heureux d'apprendre que nos plaintes avaient trouvé un écho. M. le bourgmestre Buls a saisi de cette intéressante question l'Union syndicale, et celle-ci a aussitôt décidé qu'elle organiserait prochainement une exposition d'art industriel, dans laquelle une très large place serait donnée à la dentelle. Nous publierons prochainement le programme de cette exposition qui sera sans doute d'un grand intérêt, l'art décoratif prenant de jour en jour plus d'extension. C'est là une excellente mesure, constituant un premier pas vers une renaissance bien nécessaire. Les fabricants n'auront, cette fois, pas le droit de prétendre que l'occasion de produire de belles œuvres leur fait défaut. Il serait bon que le gouvernement consacrât aux prix qui seront distribués pour cette exhibition d'un intérêt tout spécial, une somme suffisante pour stimuler l'activité des exposants et leur permettre d'entreprendre des travaux sérieux avec l'espoir d'un encouragement.

Nous avons été admis dernièrement à voir dans les ateliers de l'un des plus artistes d'entre eux, M. Léon Sacré, une composition d'une grande élégance. Elle n'a que 47 centimètres de hauteur sur 34 de largeur, mais constitue par l'heureuse disposition des lignes, par le soin apporté à l'exécution, un spécimen digne de lutter avec les belles productions d'autrefois. Dans le haut du dessin, deux médaillons contenant les chiffres des époux dont le voile est destiné à célébrer les noces d'or. Plus bas, dans une gerbe de fleurs, un ruban portant les dates de leurs naissances. Au centre, un groupe d'amours, dessiné par Demol, sur une sorte de console d'un travail d'une extrême délicatesse, dans un cadre d'arabesques et de guirlandes de fleurs. Des bouquets de fleurs s'épanouissent dans le bas; un ruban ondulé porte la date de l'anniversaire fêté.

La dentelle est entièrement en fil de lin, ce qui donne à tout l'ensemble un aspect soyeux qu'il serait impossible d'obtenir avec du coton. Il est à remarquer que, pour le fil de lin, le travail offre de très grandes difficultés. C'est ainsi qu'il a fallu *douze cents* journées d'ouvrières pour créer ce frêle tissu, dont le poids total est de neuf grammes et demi. C'est, croyons-nous, la pièce la plus fine qui ait été faite; les difficultés les plus grandes de fabrication ont été rencontrées et vaincues.

PETITE CHRONIQUE

On nous écrit de Liège. (Correspondance particulière) :

Les journaux de Liège rendent compte, en termes élogieux, du troisième et dernier concert donné par le Conservatoire de cette ville, au théâtre royal. M. Radoux, remis de son indisposition, en a dirigé la première partie, consacrée aux solistes : César Thomson, le brillant violoniste, qui a remporté un grand succès dans l'interprétation du Nocturne en *mi b* de Chopin, de l'*Allegro* du premier concerto de Paganini, et du concerto en *ré min.* de Vieuxtemps; Mmes E. D., pianiste-amateur, et Vercken, qui a chanté la scène de Beethoven bien connue : *Ah! perfido* et deux romances de M. Radoux, accompagnées par l'auteur.

Dans la seconde partie, on a entendu une œuvre intéressante de feu L. Terry : *la Mort de l'artiste*, dirigée par M. Hutoy, sorte d'élégie pour orchestre, soli et chœurs, dans laquelle intervient la *Mélancolie* de Prume, dite par un violon solo. « Ce n'est pas une œuvre polyphonique, dit *la Meuse*, mais une œuvre où l'âme et la sensibilité de l'artiste ont laissé leur empreinte ». Les solistes, MM. Goffoel et Rod. Massart se sont acquittés avec beaucoup de talent de la tâche qui leur était confiée.

On a entendu aussi une marche funèbre de Berlioz, intitulée *Tristia*, inspirée par la mort d'Hamlet. C'est, paraît-il, une page des plus curieuses et des plus attachantes. Berlioz l'écrivit, lors de son séjour dans la ville Eternelle à l'occasion de son voyage comme pensionnaire du prix de Rome et la rapporta a Paris en 1832.

Le concert se termina par l'éblouissante marche de *Rackocsy*, orchestrée par le même auteur.

De Louvain. (Correspondance particulière) :

L'école de musique de Louvain a donné jeudi dernier son second concert de l'année.

L'oratorio de Schumann, *le Paradis et la Péri*, a été magistralement exécuté, sous la direction de M. Emile Matthieu, par les masses chorales qui ont chanté, il y a deux mois, le *Hoyoux* à l'Alhambra. L'orchestre était en grande partie composé d'amateurs, parmi lesquels des étudiants de l'Université, renforcés par quelques chefs de pupitre de Bruxelles.

Mlle Dyna Beumer a chanté le premier soprano; M. S. Byrom la basse. Le concert s'est terminé par une seconde exécution du *Hoyoux*.

Un patronat s'est formé en dehors de toute intervention officielle, pour assurer à l'œuvre de régénération musicale entreprise par le vaillant chef de l'école louvaniste, une existence durable et féconde.

Les gens d'esprit des deux partis se sont donnés la main pour repousser avec perte les tentatives que les maniaques de la politique pourraient tenter pour enrayer ce mouvement artistique, qui, au bout d'un an a produit des résultats très remarquables, dont tout l'honneur revient à Emile Matthieu.

De Genève. (Correspondance particulière).

Les *Huguenots* viennent d'être l'occasion d'un nouveau triomphe pour notre chanteuse légère Mlle Garcin, et le rôle de la reine de Navarre lui a permis de déployer à son aise toute la souplesse de sa voix Sa belle voix de soprano, aussi remarquable par la fraîcheur et le velouté du timbre que par le brillant et l'éclat des notes aiguës, a fait merveille dans le grand air du 2e acte et elle a enlevé les vocalises de Meyerbeer avec une maëstria et une bravoure dignes d'éloges. Musicienne jusqu'au bout des ongles. jouant avec grâce et entrain, Mlle Garcin est une artiste dans le vrai sens du mot.

Piccolino, l'opéra comique en 3 actes d'Ern. Guiraud, est à l'étude et passera prochainement. L. M.

On nous prie d'annoncer que l'une des filles de M. Félix Mommen, qui s'est mariée récemment, à ouvert depuis hier, au centre de la ville, rue Grétry, 29 et rue des Fripiers, 26*b*, un grand magasin d'articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture, le dessin, etc. La MAISON PAULINE MOMMEN ouvrira en même temps une exposition permanente de tableaux et d'objets d'art.

THÉATRE DU PARC. — La semaine prochaine M. Candeilh fera représenter, *Une perle*, comédie nouvelle en 3 actes, de MM. Crisafulli et Bocage.

THÉATRE DES GALERIES. — Les 8, 9, 10 et 11 mai représentations données par Mme Sarah Bernhardt : *Fedora*, le dernier succès de Sardou, avec MM. Berton et Vois.

ALCAZAR. — *La filleule du Roi* succèdera sur l'affiche à Mme *Favart*.

THÉATRE MOLIÈRE. — Tous les soirs, *Le drame de la rue de la Paix*, pièce en 5 actes, de M. A. Belot.

Samedi 28 courant, *la Boule* et *la Gervaise*.

Sommaire de la 5e livraison de la *Revue moderne* (74, avenue de la Toison d'or. Abonnement : 12 fr. par an).

Silhouette, Octave Maus. — Pamphlet contre l'amour (*fin*), Caroline Gravière. — La vie bête (*suite*), Max Waller. — Rêve gothique (*poésie*), Emile Verhaeren — Sonnet, Emile Van Arenbergh. — Richard Wagner *suite*), Iwan Gilkin. — Chronique scientifique, H. Dumont. — Chronique littéraire, X. X.

DIETRICH & Cie

23A, RUE ROYALE, BRUXELLES

Gravures, Aquarelles, Tableaux, Modèles et dessins, etc.

EN SOUSCRIPTION :

CATALOGUE ILLUSTRÉ DU SALON DE PARIS 1883

contenant environ 400 reproductions des œuvres les plus importantes d'après les dessins originaux des artistes, publié par F.-G. DUMAS. — PRIX : 3 fr. 50.

AU SALON DE 1883

Numéro unique sur papier vélin 46 × 34 cm.), contenant 16 pages de dessins tirés en deux tons reproduisant les vingt œuvres principales du Salon d'après les originaux des artistes, publié par F. G. DUMAS. — Prix : 1 fr.

CATALOGUE ILLUSTRÉ OFFICIEL

DE LA SECTION DES BEAUX-ARTS A L'EXPOSITION D'AMSTERDAM.

comprenant environ 300 reproductions d'après les dessins originaux des artistes, publié par F.-G. DUMAS. — PRIX : 3 fr. 50.

N. B. — La remise habituelle sera accordée à MM. les artistes qui nous adresseront leur souscription avant le 30 avril courant.

OUVERTURE DES MAGASINS DE LA MAISON

Pauline MOMMEN

26B, *RUE DES FRIPIERS* & 29, *RUE GRÉTRY*

BRUXELLES

SPÉCIALITÉ DE TOUS LES ARTICLES

CONCERNANT

LA PEINTURE, LA SCULPURE, LA GRAVURE
L'ARCHITECTURE & LE DESSIN

DAXBEK

35, RUE DE L'HOPITAL, 35

GRAVURE HÉRALDIQUE, ARTISTIQUE ET COMMERCIALE

MONOGRAMMES

TIMBRES HUMIDES EN CUIVRE ET EN CAOUTCHOUC

Plaques, Médailles.

Spécialite de Bijoux artistiques niellés, 1er choix

BIJOUX D'OCCASION ET REPARATIONS

Orfèvrerie.

PIANOS

VENTE
ÉCHANGE
LOCATION

BRUXELLES
rue Thérésienne, 6

GUNTHER

Paris 1867, 1878, 1er prix. — Sidney, seul 1er et 2e prix

MUSIQUE.

R. BERTRAM

10, RUE SAINT-JEAN, BRUXELLES

(**Ancienne maison Meynne**.

ABONNEMENT A LA LECTURE DES PARTITIONS

MAISON GOUPIL ET Cie A BRUXELLES

89, rue du Marche aux Herbes (en face des Galeries Saint Hubert

POUR PARAITRE AU 7 MAI PROCHAIN

CATALOGUE ILLUSTRÉ

DU

SALON DE PARIS

Contenant environ quatre cents reproductions des œuvres les plus importantes, d'après les dessins originaux des artistes, publié sous la direction de F.-G. DUMAS. PRIX : frs. 3 50.

Après la fermeture du Salon, le prix du volume sera porté à 5 francs, comme les années précédentes.

N.B. MM. les artistes qui souscriront avant le 30 avril, recevront ce beau catalogue avec une remise de 10 °/o.

La Maison offre aux memes conditions le **Catalogue illustré officiel de la section des Beaux-Arts de l'Exposition universelle d'Amsterdam,** avec TROIS CENTS REPRODUCTIONS, publié par le meme.

VERLEYSEN-NYSSENS

A LA PORTE CHINOISE

88, RUE ROYALE, BRUXELLES, 88

IMPORTATION DIRECTE DE LA CHINE ET DU JAPON

Objets d'art, porcelaines, bronzes, laques, soieries, papiers, etc — Grand choix de meubles en laque et bois de fer, paravents, écrans.

SPÉCIALITÉ DE THÉ DE CHINE

Exposition permanente Entrée libre.

COMPAGNIE DES BRONZES

BRONZES D'ART ET D'AMEUBLEMENT

APPAREILS D'ÉCLAIRAGE

BRONZE MONUMENTAL

Direction et Magasins : Rue d'Assaut, 22, Bruxelles.
Ateliers et Fonderie : Rue Ransfort, 27, Molenbeek (Bruxelles).

ADÈLE DESWARTE

23, RUE DE LA VIOLETTE

BRUXELLES.

Dépôt à ANVERS, 15, rue Léopold.

VERNIS ET COULEURS
POUR TOUS GENRES DE PEINTURES.

TOILES, PANNEAUX, CHASSIS,
MANNEQUINS, CHEVALETS, ETC.

BROSSES ET PINCEAUX,
CRAYONS, BOITES A COMPAS, FUSAINS, MODELES DE DESSIN.

RENTOILAGE, PARQUETAGE,
EMBALLAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX.

COULEURS
ET PAPIERS POUR AQUARELLES
ARTICLES POUR EAU FORTE, PEINTURE SUR PORCELAINE.

BOITES, PARASOLS, CHAISES,
Meubles d'atelier anciens et modernes

PLANCHES A DESSINER, TÉS,
ÉQUERRES ET COURBES.

COTONS DE TOUTE LARGEUR
DEPUIS 1 METRE JUSQUE 8 METRES.

Représentation de la Maison BIVART de Paris pour les toiles Gobelins (imitation)

NOTA. — La maison dispose de vingt ateliers pour artistes.
Impasse de la Violette, 4.

SOCIÉTÉ ANONYME

DE

L'HOTEL DES VENTES

DE BRUXELLES

RUE DU BORGVAL, 15 — BOULEVARD ANSPACH, 71 — RUE JULES VAN PRAET, 16

BULLETIN HEBDOMADAIRE SPÉCIAL

Lundi 23 Avril 1883

A 11 HEURES DU MATIN.

Cour vitrée. — Vente publique de **magnifiques plantes,** consistant en **Orangers, Lauriers,** ainsi que **2,000 Rosiers** de pleine terre et autres.

Mardi 24 Avril

A 3 HEURES DE RELEVÉE.

Salle n° 6. — Vente publique d'une belle collection de **tableaux,** parmi lesquels on remarque 14 œuvres par Edouard Walton. — Exposition la veille de la vente de 11 à 4 heures.

Mercredi 25 Avril.

A 2 HEURES DE RELEVÉE.

Salle n° 2. — Vente publique d'un important **Mobilier,** comprenant Salon, Chambre à coucher, Meubles divers, quelques Tableaux, Porcelaines, Objets d'art, etc.

Jeudi 26 Avril

A 2 HEURES DE RELEVÉE

Cour vitrée. — Vente publique de **Fleurs, plantes et arbres divers,** sous la direction de M. Van Riet, horticulteur.

Le même jour

A 2 HEURES DE RELEVÉE

Salle n° 6. — Vente publique d'une belle réunion de **Meubles d'art,** Porcelaines, Faïences, Antiquités, ainsi que d'une belle collection de Tableaux, parmi lesquels on remarque des œuvres authentiques par Vander Hecht, De Jongh, Brade, De Corbissier, Van Eycken, Halk, Delandesherp, etc. — Exposition la veille de la vente de 11 à 4 heures.

Vendredi 27 Avril

A 2 HEURES DE RELEVÉE.

Salle n° 2. — Vente publique d'une quantité de **Meubles** et ustensiles divers. — Vente de quantités considérables de **Laine du pays,** propre à la matelasserie.

Bruxelles. — Imp. FÉLIX CALLEWAERT père, rue de l'Industrie, 26.

TROISIÈME ANNÉE. — N° 17. LE NUMÉRO : 25 CENTIMES. DIMANCHE 29 AVRIL 1883.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

COMITÉ DE RÉDACTION

VICTOR ARNOULD — OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — EUGÈNE ROBERT

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00 ; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES** : On traite à forfait.

Adresser les demandes d'abonnement et toutes les communications à
L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 26, Bruxelles.**

SOMMAIRE

LOUIS VEUILLOT. — EXPOSITION DU CERCLE ARTISTIQUE (Deuxième article). — LA RÉDEMPTION, trilogie sacrée par M. Charles Gounod. — LES LIVRES. Jean Penoël. *Jeanne n'aimait pas ça.* — A L'ESSOR. — PETITE CHRONIQUE.

LOUIS VEUILLOT

II

Il y avait longtemps que l'idée césariste travaillait l'Eglise quand Veuillot se mit en tête de l'y faire triompher. L'apparition fulgurante de Napoléon, qui troubla tous les esprits au commencement du siècle, n'avait pas épargné les esprits religieux. Mieux que d'autres même, par leur conception primaire et simpliste des choses, ils étaient préparés à accepter comme une solution définitive cette prodigieuse centralisation gouvernementale qui balayait tout devant elle, et ne laissait debout sur les ruines de la société que la volonté d'un seul. Des intelligences habituées à ne voir dans l'univers entier que l'œuvre spontanée d'un dieu personnel ne pouvaient répugner bien profondément à la réalisation humaine d'une toute puissance sans contrepoids. Aussi de grands catholiques, tels que le comte de Maistre et Donoso Cortès, avaient-ils songé immédiatement à transporter dans l'Eglise l'unité impériale. De Maistre avait refait l'histoire de la papauté pour que déjà elle parût dans le passé l'expression la plus haute de césarisme. Donoso Cortès avait refondu la théorie même du pouvoir sur un plan purement despotique. Mais de pareils hommes étaient mal placés pour imposer à l'Eglise actuelle ce qu'ils considéraient comme l'instrument du salut. Appartenant aux classes privilégiées survivantes de la Révolution, il leur manquait un terrain assez vaste pour établir ce césarisme qui, en somme, ne peut reposer que sur une démocratie. Ils avaient beau dire et beau prêcher, les nobles, les grands bourgeois et les évêques, tout en n'osant combattre leurs systèmes, n'avaient nulle envie d'abdiquer leurs prérogatives devant un absolutisme papal que de Maistre avait donné dès l'abord comme ne pouvant revêtir d'autre forme que l'infaillibilité ; et ces réformateurs eux-mêmes avaient des liens trop étroits avec la partie aristocratique de l'Eglise pour pouvoir ou vouloir ouvertement lui rompre en visière.

Il fallait un homme du peuple, tel que Veuillot, pour oser entreprendre une pareille et terrible besogne; et il n'eut certes pu le faire seul. Il lui fallait cette arme populaire et impersonnelle qui s'appelle la presse pour réagir contre l'inertie et l'exclusivisme des posi-

tions acquises. Et quelle nouveauté déjà dans l'Eglise que le journalisme se mêlant ouvertement, quotidiennement de ses affaires intimes d'organisation et de dogme! Certes, il avait existé des feuilles religieuses avant celle de Veuillot; elles n'avaient été que les sentinelles avancées, presque les enfants perdus de l'Eglise, faisant front seulement du côté du monde laïque, et recevant, sans contrôle, les inspirations des évêques et des corps ecclésiastiques. Mais un organe public prenant partie dans l'Église et y soulevant les unes contre les autres les forces religieuses elles-mêmes, c'était là une telle innovation que l'on peut dire que, du jour où elle fut acceptée, la révolution était déjà accomplie. Veuillot y eut pour soutien et pour répondant une compagnie puissante, audacieuse par sa discipline de fer déjà conquise à la réforme, et par sa subtilité d'esprit toute préparée aux évolutions les plus imprévues, je veux dire la Compagnie des jésuites. Cependant, quelle dextérité de plume, quelle finesse, quelle hardiesse et quelle ténacité ne fallut-il pas à Veuillot pour obtenir et conserver la confiance de pareils patrons. Ce n'est pas dans ses livres qu'il faut étudier Veuillot : il en a fait et d'étonnants, tels que les *Libres penseurs*, par la verve, l'emporte-pièce, la franchise d'allures; d'autres où se trouvent des trouvailles de style et de couleur, comme les *Parfums de Rome* et les *Odeurs de Paris*. Mais, pour le connaître, il faut l'avoir suivi, comme je l'ai fait, jour par jour, pendant des années, dans sa polémique de l'*Univers*. Je ne discute pas ses opinions, je les explique. Et, quand on voit le but et qu'on juge des moyens, on reste confondu devant l'extraordinaire souplesse d'esprit et la merveilleuse puissance de ce grand journaliste. Il faut être un peu du métier pour sentir cela sans parti-pris, et admirer ces ressources de plume comme on ferait de la stratégie d'un général ennemi. Mais c'était bien là un conducteur d'idées et un livreur de batailles. Et de presque toutes il est sorti vainqueur. Non vis-à-vis du monde laïque; la science moderne n'a pas été entamée par Veuillot; il n'y entendait rien; elle est d'un granit sur lequel ses dents n'ont pu mordre; la politique même, en tant que gouvernementale est restée en dehors de ses atteintes; l'économie sociale, comme nous l'entendons, était pour lui lettre close; on ne peut citer ni une mesure politique importante qu'il ait empêchée, ni un fait accompli auquel il n'ait applaudi ou qu'il n'ait dû accepter, ni une réforme sociale à laquelle son nom soit attaché; on ne saurait indiquer dans le monde laïque, ni une idée, ni un homme que ses attaques aient désarmés ou diminués. En revanche, le monde religieux, qui était son véritable terrain est encore aujourd'hui tel que Veuillot l'avait fait, et, par où qu'on le regarde, les traces de son génie et de ses coups y sont encore visibles.

Le gallicanisme est mort; la puissance des évêques ne s'est pas relevée; et notamment ceux des évêques qui ont été les adversaires de Veuillot, sont restés les vaincus de l'Eglise; la papauté elle-même qui, aujourd'hui, voudrait revenir sur ses pas et se démettre de son absolu, reste rivée à son infaillibilité comme Prométhée au rocher : elle a permis qu'on allumât ce feu, et ce feu la consume. Et, chose plus grave encore, la presse religieuse, c'est-à-dire la démocratie dans l'Eglise, l'opinion publique acceptée comme organe et comme juge, telle que Veuillot l'a déchaînée, est désormais irréductible. Les puissances ecclésiastiques auront beau faire : elles demanderont tous les gages à la presse religieuse et elle les leur accordera ; elle sera soumise, croyante, dévouée : elle n'en sera pas moins une force laïque introduite dans l'Eglise, discutant toutes choses au point de vue temporel et ramenant tout à l'opinion publique. Dans cet engrenage, l'Eglise engagée par Veuillot passera tout entière, avec son organisation non seulement, mais avec ses traditions et ses dogmes; le flot populaire, à qui cet accès a été ouvert, finira par là par tout envahir. La barque est soulevée, ses amarres seront rompus et le courant l'emportera à des destinées que nous ignorons, et que l'Eglise ignore elle-même.

C'est qu'en empruntant au monde moderne le césarisme, pour refaire l'unité religieuse et la toute-puissance papale, l'Eglise ne s'est pas avisée qu'elle s'ouvrait en même temps à la révolution démocratique, et la révolution n'aura pas dans l'Eglise d'autres effets que dans le monde laïque lui-même. Veuillot, en véritable enfant de Paris, a, de la pointe de sa plume, percé les outres d'Eole. Gare la tempête!

EXPOSITION DU CERCLE ARTISTIQUE

Second article.

L'impression que nous avions exprimée au sujet de l'exposition du *Cercle artistique* est celle de la presse entière. Grande indifférence, ennui peu déguisé, compliments chaleureux à quelques œuvres méritoires, bâillements devant tout le reste, parfois un cri de bonne colère devant ce défilé de médiocrités, quelques coups de griffe à la commission d'admission et de placement qui, une fois de plus, a montré ce que sont les institutions de ce genre quand on y donne belle place au bourgeoisisme bête et à l'art arriéré.

Vraiment à l'aspect de certaines toiles qui réalisent le comble de la niaiserie et de la platitude, on s'étonne de voir la camaraderie ou l'ignorance arriver à de telles proportions. Il y a là, non pas quelques morceaux, mais bon nombre de choses absolument écœurantes d'impuissance et de stupidité. Il faudra bien, si cela continue, que la critique prenne le parti, au lieu de les condamner en bloc, de les désigner nominativement et de les exécuter en due forme. Que les auteurs ne se doutent pas de leur incurable nullité, on se l'explique. Mais que les jurés ne la voient

pas, c'est impossible à croire et, s'ils se permettent encore ces complaisances, il faudra se montrer impitoyable. Il y a trop longtemps qu'à la faveur d'une courtoisie littéraire qui hésite à les brutaliser, ils se croient tout permis, et, à défaut d'autres, nous sommes résolus à attacher le grelot si le dernier avertissement demeure inefficace.

Hélas! combien de prétendus artistes que d'hypocrites éloges maintiennent dans une carrière pour laquelle ils n'ont pas la moindre aptitude, et sur le nez de qui on devrait fermer la porte des expositions. Il faut que définitivement on leur apprenne, à eux et à leurs protecteurs, que des expositions comme celle du *Cercle* sont faites pour former le goût du public, et non pour faire la foire des vanités au profit de leurs prétentions. Qu'ils gardent leurs élucubrations pour le cercle de la famille et non pour le Cercle artistique. Avec leurs peinturlurages on souhaite la fête à sa tante, mais on ne vient pas exaspérer les spectateurs. Nous nous étonnons qu'il n'y ait pas de temps en temps quelque amateur qui, sous le coup de ces provocations, n'aille donner de la canne ou de la crosse de son parapluie dans ces vomitifs encadrés, numérotés et catalogués.

Que de toiles exposées devraient être mises au pilon avec les vieilles gazettes et les coupons de chemin de fer hors de service. Que de soi-disant peintres devraient être renvoyés à leur vocation, parmi les marbriers, les tapissiers et les poëliers. Le dessin leur résiste, la couleur grince des dents sous leur brosse, la composition se dérobe, la perspective chancelle, le bon goût crie miséricorde.

Nous avons essayé de découvrir les quelques œuvres qui méritent une mention particulière. Continuons cette mission difficile dont nous résumons le principe en ces quelques mots : « Ne rien dire non-seulement de ce qui, en vérité, ne vaut rien, mais même de ce qui vaut quelque chose si ce n'est pas à la hauteur de ce que l'artiste doit au public ». Avec cette formule, il sera naturel que nous ne parlions pas d'œuvres estimables en elles-mêmes, et qui pour un débutant seraient glorieuses, mais qui, pour un talent arrivé, ne constituent qu'un effort insuffisant. La règle ne saurait être identique, en matière de critique, à l'égard de celui qui commence et à l'égard de celui qui finit. Il importe, pour éviter les malentendus, de bien se pénétrer de cette maxime. Cela nous évitera, espérons-le, de passer tantôt pour trop indulgent et tantôt pour trop sévère.

Ces prémisses établies, notre promenade ne saurait plus être longue.

Les deux paysages de Verheyden sont des meilleurs qu'il ait faits. Sa touche a perdu cette prédominance lourde et hachée que nous avions précédemment signalée. La trace du coup de brosse spécial de l'artiste, et la personnalité qui en résulte, restent acquises, mais sans écraser l'ensemble de l'œuvre. On sent plus de possession de soi-même, c'est-à-dire plus de maîtrise, car, pour nous, être *maître* dans les arts, c'est bien plus être maître de soi, qu'exemple pour des disciples. L'*Hiver* dans la forêt de Soignes renouvelle la scène toujours intéressante du braconnier se glissant silencieusement dans la solitude du bois, attentif à tout sans le paraître, creusant la neige de son pas lourd, avec la futaie dépouillée comme décor, blanche sur le sol, grise dans les gros troncs des hêtres, brune dans les feuilles séchées restées à quelques rameaux, les brindilles sans verdure bruissant dans la bise qui les traverse. C'est bien la forêt profonde, complice inconsciente du paysan portant en lui, à travers une longue hérédité, les instincts incompressibles du chasseur, première profession de ses lointains ancêtres. La *Coupe de bois*, prise dans le même paysage sylvestre, est d'une belle et grande impression, harmonieuse dans les tons complexes de ses herbes et de ses arbres sombres, bornés par un ciel aux nuages rougeâtres. On pourra trouver la facture tantôt sèche, tantôt pesante, manquant de contour et de profondeur vraie dans la perspective, mais ce n'en est pas moins la bonne tradition du paysage, la peinture forte, pénétrante, qui rend bien l'impression le plus souvent sévère et mélancolique de notre sol.

Nous avons fait remarquer à l'exposition de *l'Essor*, parmi les tableaux de chiens de Van den Eycken, une œuvre très-sérieuse. Il y en a une au Cercle que nous ne voulons point passer sous silence parce que l'artiste entre dans une voie excellente, qu'il faut encourager. Elle a ce titre bizarre : *Les bien assis*. Le coloris est sain, les allures animales bien rendues. Il y a beaucoup de fond à faire sur l'avenir du peintre. Ce n'est assurément pas la brutale et superbe maîtrise des œuvres capitales de Stobbaerts, mais ce sont des débuts dignes de préoccuper la critique.

Nous serions injuste envers Herbo en ne disant rien de son *Portrait de M. P.* C'est notablement plus sobre et plus sincère. L'artiste qui a une remarquable facilité reviendrait-il à un art plus digne de lui et du public? Abandonnerait-il la série des productions vulgaires, visiblement faites pour allécher le mauvais goût et réussir mercantilement?

Baron est très heureux dans ses *Dunes de Calmpthout* et surtout dans son *Cours d'eau en Hesbaye*. Il est difficile d'imaginer une expression plus délicate, plus fine, plus déliée, plus claire dans la lumière et le dessin, plus doucement poétique, de la rivière tranquille, coulant solitaire, presque ignorée, bordée de grands arbres, reflétant un ciel légèrement nuageux, calme et pur. C'est un bijou qui ravit tout de suite la pensée et la transporte dans le site tranquille et reposant, loin, par-delà les monts, là où cesse tout bruit autre que celui des branches lentement balancées et des eaux murmurantes. C'est l'art dans ses notes les plus émues, parlant à voix basse, mais caressant, rêveur et séducteur. Les *Dunes* ont plus de puissance, mais elles s'insinuent moins dans l'âme du spectateur.

Mlle Louise Heger rentre en lice avec deux études printanières, *Mars* et *Avril*. Nous saluons cordialement ce retour d'une artiste très douée, mais dont les hésitations sont singulières. Elle semble ne pouvoir se dégager des liens qui la rattachent visiblement à une école pour laquelle sa nature virile ne semble pas faite. Qu'elle se hâte de secouer le vieux bagage. Il est temps, il est temps. La plus petite de ses deux peintures est fort bonne, franchement sentie et bien enveloppée.

Les *Accessoires*, de Smits, sont à juste titre admirés. On y trouve beaucoup de précision sans sécheresse, des tons flatteurs et justes. C'est une petite œuvre agréable et très remarquée des connaisseurs.

Les deux cires de Vander Stappen, *Saint-Michel* et l'*Enfant au bouc*, sont très artistiques et ingénieusement composées. La première est d'un beau style, la seconde, d'une allure amusante et charmante, faite de verve et animée.

Nous voici au bout. Protestons en finissant contre les ridicules et prétentieuses pancartes que l'on a appendues à certains tableaux et qui donnent au public qui les regarde la désobligeante distraction d'apprendre, grâce à un mauvais morceau de papier d'emballage noirci de majuscules moulées, que le pro-

priétaire est Monsieur tel ou tel. Qu'est-ce que cela peut bien nous faire et pourquoi ces amateurs, dont nous louons le bon goût comme acheteurs, gâtent-ils cela en y mêlant des préoccupations que les railleurs et les caustiques interprètent comme les faiblesses d'une vanité inquiète? Tout ce que la Commission du Cercle devrait tolérer, si l'on veut éviter les demandes de prix inutiles, serait le mot *Vendu* en caractères modestes. Le reste est un tapage ou un encombrement dans lesquels l'art n'a absolument rien à voir.

LA RÉDEMPTION

trilogie sacrée par M. Ch. Gounod.

Ils sont de la race des forts, les artistes qui dédaignent l'enivrement des premiers succès et placent plus loin et plus haut que la faveur populaire le but qu'ils poursuivent. Ils ont l'espace à franchir et ne s'arrêtent pas à respirer le parfum des hommages. Chacune de leurs œuvres marque une étape nouvelle sur la route qu'ils s'ouvrent vers la gloire. Et tôt ou tard, la foule, que leur audacieux mépris avait détourné d'eux, leur revient, des palmes plein les mains, — ces mêmes palmes qu'elle est allée arracher à ceux qui s'étaient, au début, grisés d'un triomphe facile et qui sont restés en chemin.

Gounod est l'une des victimes de la célébrité s'attachant trop tôt à un nom et couronnant un homme que les douceurs de l'éloge ne laissent pas insensibles. Ses premières œuvres, dont la grâce et le tour mélodique étaient de nature à plaire, ont été, avec quelque précipitation, hissées au rang des chefs-d'œuvre. Peut-être entendait-on surtout saluer l'ère nouvelle qui s'ouvrait pour la musique française. Car c'est Gounod qui, le premier, élargit le cadre de l'opéra comique, en recula les bornes et créa le théâtre lyrique. On se rappelle le parti qu'il tira de cette idée, qui, depuis, fit sa trouée. Dans *Faust*, dans *Mireille*, dans la *Reine de Saba*, dans *Roméo* même, qui n'est déjà qu'une dilution des œuvres précédentes, il y avait une séduction : des phrases alanguies, passant à fleur de peau comme une caresse ; de la tendresse s'exaltant en crescendos, puis mourant dans des pianissimos à peine perceptibles ; une distinction assez générale, habillant de couleurs harmonieuses tous les personnages mis en scène; une adaptation polie et toute française des chefs-d'œuvre des deux plus vigoureux tempéraments tragiques : Gœthe et Shakespeare; avec tout cela, une rare entente des voix, ce qui, à la rigueur, eût suffi à lui conquérir les sympathies.

Mais Gounod ne put se dépêtrer des guirlandes de fleurs dont l'enchaînèrent ses fidèles. Et l'on sait le cercle étroit dans lequel tourne depuis lors son inspiration. Les diverses œuvres qu'il a produites en ces dernières années, *Cinq-Mars*, *Polyeucte*, *Gallia*, le *Tribut de Zamora*, ont toutes été attendues avec une espérance inquiète. A mesurer la valeur de la partition au bruit qui se faisait autour d'elle avant sa mise au jour, ce devait être un réveil magnifique. La carrière commencée par *Faust* allait recevoir un couronnement merveilleux. Hélas! ce fut chaque fois une flamme qui ne s'éleva qu'un instant, éclairant un talent qui s'épuise, et s'éteignant aussitôt pour ne plus reparaître.

Un cortège de croyants demeure fidèle à l'artiste, dont la sénilité n'arrête pas la main, mais qui, pas plus aujourd'hui qu'autrefois, ne possède la virilité qui, seule, fait les maîtres.

Il rencontre pour l'exécution de ses œuvres d'infatigables dévouements. Et à mesure que la foule, qui sent ce que son art a de faux, d'apprêté et d'efféminé, s'éloigne de lui, l'indulgence, chez certaines gens, augmente et les complaisances se font jour plus ouvertement.

On a tenté pour la *Rédemption*, sa dernière composition, ce qu'on avait essayé pour les œuvres précédentes. L'initiative intelligente et habile du président de la *Société de musique*, la protection officielle, la camaraderie bonne enfant de la presse, l'appoint donné par Anvers et par le monde catholique, qu'avait attiré le caractère religieux du sujet, le choix judicieux de solistes de mérite, la réclame énorme qui s'est faite autour de la solennité depuis plusieurs mois, tout cela n'a pas réussi à entraîner le public, dont l'opinion s'est manifestée clairement, poliment, avec beaucoup de bienséance, au festival de dimanche. La présence du compositeur, venant diriger son œuvre, lui imposait des devoirs qu'il a fort bien compris. Mais ce serait se méprendre étrangement que de croire au succès d'une œuvre pour laquelle l'auditoire a montré cette excessive réserve. L'auditoire bruxellois, que les excellentes leçons des *Concerts populaires* ont peu à peu amené à comprendre et à aimer l'art musical, discernerait-il désormais les œuvres fortes et pleines de sève des compositions étiolées que quelques personnes charitables essaient vainement d'animer d'une vie factice? Il est permis de l'espérer après l'expérience de dimanche, et dans ce cas, il faudrait savoir gré au compositeur qui, inconsciemment, a donné lieu à cette observation. On pourrait, dans ce cas, abandonner d'une façon définitive les stériles études des compositions de second ordre dans lesquelles on se croit obligé de plonger les associations musicales du pays, et aborder résolûment l'exécution des grandes pages des maîtres. On serait guéri aussi de cet étrange daltonisme qui fait voir tout ce qui vient de l'étranger sous les couleurs les plus séduisantes, et sous l'aspect le plus désastreux les compositions, souvent remarquables, de nos compatriotes. Notre cher et grand Benoît n'est-il pas obligé d'aller faire consacrer, le mois prochain, à Paris, la gloire qu'on lui dispute ici avec âpreté et qu'on ne consent à lui décerner qu'en rechignant? C'est à peine si l'on a eu l'occasion d'entendre ses œuvres à Bruxelles. Mais Massenet, Gounod, Saint-Saëns, Delibes y sont populaires.

Il n'est pas difficile de découvrir les raisons qui permettent à la critique de mettre *la Rédemption* au nombre des œuvres mort-nées qui vont, chaque année, s'ajouter au triste catalogue des efforts stériles, des batailles perdues faute de forces vives. Nous allons essayer de les énumérer l'une après l'autre.

Premièrement, c'est le manque absolu d'harmonie entre le livret et la musique, celle-ci donnant au terrible drame du Golgotha l'aspect souriant d'une pastorale. En certaines pages, le défaut est particulièrement sensible. Il prend alors des proportions telles qu'il devient choquant. Nous citerons par exemple la *Marche du crucifiement*, d'une trivialité qui étonne. Sans que le mouvement en soit précipité, claironnée par une musique de la garde civique elle conduirait allègrement, le dimanche, les soldats citoyens à l'exercice. On est si surpris, dès les premiers accords, du peu de concordance qui existe entre ce pas redoublé et la situation qu'il est sensé exprimer, qu'on se prend à croire que l'auteur, qui, dit-on, est homme d'esprit, a voulu se moquer du public. Il en est de même du motif caractéristique de Jésus, dit par les violons, et qui n'est qu'une phrase de romance. Il en est ainsi encore du chœur d'hommes :

Christ est ressuscité !

qui semble écrit pour un orphéon de village, et du chœur des saintes femmes qui le suit, accompagné par les accords en pizzicato des violons. Quelle singulière façon de comprendre la musique religieuse, et que M. Gounod paraît peu pénétré de son sujet! On ne peut lui faire un grief de son scepticisme, qui transparaît constamment. Mais on se demande comment un tel sujet a pu le tenter? Nous ne multiplierons pas les citations. Celles-ci suffisent à faire comprendre notre pensée.

C'est, deuxièmement, la monotonie des modes, des thèmes, des rythmes qui finit par exaspérer, l'ennui résultant de ces sempiternelles répétitions n'étant pas sauvé par l'attrait de combinaisons orchestrales ou vocales nouvelles. L'*ut majeur*, l'*adagio* et la mesure à quatre temps fleurissent dans toute leur splendeur pendant les trois grandes heures que dure la partition, — rarement coupées de modulations et d'effets nouveaux. C'est voulu sans doute, mais cela ressemble tant à de la pauvreté qu'il est permis de s'y tromper.

C'est, troisièmement, l'abus non pas du récitatif seulement, mais de la mélopée. Gounod se borne en effet, à donner presque toute la partie chantée à un *récitant*, qui, tantôt ténor, tantôt basse, martèle impitoyablement l'oreille d'une note unique, sur un accord invariable, sans que l'orchestre se remue, gronde, pleure ou s'agite selon le sens des paroles. Tout reste glacé. De temps en temps, dans le texte des récitants s'intercale les paroles que sont censé prononcer Jésus ou la Vierge. Puis, des chœurs, qui ont toujours, nul ne le contestera, le mérite d'être bien écrits pour les voix, mais qui manquent de variété. Il en est deux à grands effet, ceux qui terminent la première et la deuxième partie.

C'est, finalement, la manière dont Gounod traite l'orchestre, qu'il semble considérer comme un simple quatuor d'archets dont l'intromission des cuivres viendrait compromettre la douceur. Cette persistance qu'il met à donner aux archets tous les chants, en leur confiant parfois même les fanfares, donne à son instrumentation quelque chose de maigre, de vieillot, de petit, d'enfantin, qui frappe d'autant plus que la science orchestrale est aujourd'hui monnaie courante. Cette belle langue, riche et sonore, que parlent tous ceux qui savent leur métier, même les moins forts, notre oreille s'est si bien accoutumée à ses vocables que nous n'écoutons guère celui qui ne les emploie pas.

Voilà les remarques générales que nous avions à faire sur l'œuvre qu'on nous a fait entendre dimanche. Elles nous ont entraîné trop loin pour que nous puissions analyser en détail la partition et le poème; besogne fastidieuse, d'ailleurs, car à part quelques détails heureux qui s'épanouissent sur la stérilité de l'ensemble, comme les orchydées suspendues à un tronc desséché, il nous faudrait, à propos de chaque partie, rouler la même pierre et signaler ce que nous avons cru pouvoir indiquer en quelques traits.

Faut-il ajouter que les solistes ont fait de leur mieux pour sauver du naufrage le bâtiment qu'on leur avait confié ? C'étaient, pour les voix d'hommes, MM. Heuschling, Warot, Fontaine, Goffoel et Van Heckeren, tous artistes sérieux, aimant leur art, et que nous avons eu l'occasion d'apprécier. Parmi eux, M. Heuschling s'est particulièrement dis ingué. Pour les voix de femmes, M^lles^ Lemmens et Pollender, la première atteinte d'un léger enrouement qui ne lui a pas permis de donner tout ce qu'elle aurait pu. La seconde, n'ayant qu'un rôle effacé dont elle a tiré bon parti.

Les Livres

Jean Penhoël. — **Jeanne n'aimait pas ça.** — Bruxelles, Lucien Hochsteyn, éditeur.

Elle n'aimait pas ça, Jeanne? Et bien, nous ne pouvons lui donner tort; nous non plus, nous n'aimons pas ça. N'en déplaise à Théodore Hannon, ce rimeur plein d'esprit, qui dans une très vive et très osée préface bat la caisse devant la porte, le volume pondu par M. Jean Penhoël n'est qu'une fade, douceâtre et banale histoire d'amour telle qu'il s'en publie dans les journaux de mode, une intrigue vieillotte qui pue son mil huit cent trente à deux cent pas, le tout écrit dans un style de commis en nouveautés. Au milieu de toutes ces sentimentalités fripées, éclate tout à coup une scène de passion lesbienne, grossière et brutale, qui fait l'effet d'une poignée de poivre dans une jatte de lait ou d'un cloporte barbottant dans un pot de pommade. Nous soupçonnons Théodore Hannon d'avoir été stimulé dans son ardeur préfacière bien moins par le mérite littéraire de l'ouvrage que par la tentative de polissonnerie qui s'y étale. Cette préface mise en contraste avec la chose qu'elle veut faire valoir nous rappelle les théâtres forains : au dehors la joyeuse parade, le vacarme attirant des cuivres, les lazzis du pître, les culbutes, coups de pieds et giffles agencés par quelque Aristophane du tréteau. Dedans, le plus morne et le plus insignifiant des spectacles. En voilà assez, Jeanne avait cent fois raison.

Alphonse De Launay. — **Les demoiselles Sevellec.** — Paris, Paul Ollendorf, éditeur.

M. Alphonse De Launay a pris place parmi les romanciers contemporains par son livre *Culottes rouges*, qui a eu du succès. Son dernier roman : *les Demoiselles Sevellec*, est d'une habile facture et d'une conception intéressante. L'auteur n'est certes pas un révolutionnaire en littérature. Il écrit simplement, sans système, dans une langue suffisamment pure. On ne peut lui refuser un certain instinct dramatique; les situations ont du relief et les péripéties de l'émotion. Un prix d'encouragement à M. De Launay.

Mes années d'esclavage et de liberté, par Frédérick Douglass, marshal de Colombie. — Paris, E. Plon et C^ie^, imprimeurs-éditeurs.

Ceci mérite qu'on s'y arrête. Voici un livre profondément pensé, éloquemment écrit par un... nègre. — Souffrances et hontes de l'esclavage, ivresse de la liberté conquise, combats et victoires de l'émancipation d'une race maudite, tout cela est retracé par Frederick Douglass avec une puissance d'expression, une finesse d'analyse et en même temps avec une sincérité, une modération qui revèlent chez l'auteur non seulement un grand talent, mais aussi un grand cœur. Malgré l'amertume des souvenirs qu'il fait revivre, il ne donne dans son livre aucune part à la haine; il est tout entier au sentiment de la dignité humaine, de la reconnaissance envers les admirables blancs qui firent leur la cause d'une race maudite. Orateur irrésistible, soldat héroïque de cette immortelle lutte de la sécession, Douglass enfin libre, heureux, honoré, a consacré les années de sa vieillesse à écrire l'histoire de ses douleurs et de ses combats, et il s'est révélé écrivain puissant et original, donnant ainsi un éclatant démenti à cette idée répandue, enracinée en Europe, qui tend à représenter la race noire comme appartenant aux étages inférieurs de l'humanité. Orgueil de la race blanche, regarde derrière toi. L'esclavage corrupteur, l'esclavage honteux, l'esclavage assassin, qui l'avait établi, qui en jouissait? Qui doit rougir, qui doit des comptes à l'éternelle justice? Est-ce toi, est-ce le nègre? N'est-il pas temps de renoncer à cette forme nouvelle du préjugé de couleur qui continue l'assassinat par la calomnie ?

Viennent de paraître à la librairie Ollendorff :

Projets pour dimanche triolets de Lucien Cressonnois, monologue dit par Saint-Germain, du théâtre du Gymnase.

Et l'*Homme propre*, cet étonnant monologue de Charles Cros, que dit Coquelin Cadet, et pour lequel Cabriol a dessiné les illustrations les plus bizarres.

L'abondance des matières nous oblige à renvoyer à la semaine prochaine notre appréciation sur les Statues du nouveau Palais de justice, notre compte-rendu des *Souvenirs du Far-West* de M. de Woelmont et notre *Chronique judiciaire des arts*.

A L'ESSOR

Après les expositions de peinture, les conférences et les concerts, la jeune association atteste sa vitalité. Elle est l'expression d'un art libre, jeune, dégagé des entraves de la protection officielle. Elle s'épanouit superbement, et l'on sent, dans toutes ses manifestations monter la sève de la jeunesse. Avant-hier, l'*Essor* ouvrait ses portes, et le public se rendait en foule à son invitation, témoignant combien tous ces jeunes efforts lui sont chers. Le programme, orné d'un délicat dessin de Klusopff, portait trois œuvres de Brahms : son quatuor en *la majeur*, ses variations pour piano sur un thème de Haendel, son quatuor en *sol mineur* avec le fameux rondo hongrois, si difficile à jouer. C'était, on le voit, une vraie manifestation en l'honneur du compositeur célèbre que l'on en est encore à ignorer à Bruxelles, alors qu'en Allemagne tout le monde le place à côté de Beethoven pour la hauteur et l'élévation des inspirations, pour la richesse et la puissance du style.

Le concert a remporté un succès complet. Bien étudiés, les deux quatuors ont été joués dans d'excellentes conditions par MM. Kéfer, Lerminiaux, Agniez et Jacob.

La sonorité a été fort belle, et, malgré la recherche de l'effet, les détails n'ont pas été négligés. L'auditoire a pu se rendre parfaitement compte des merveilleuses qualités déployés par Brahms dans ces deux œuvres, qui comptent au nombre des plus belles du répertoire de la musique de chambre. Dans les *Variations* comme dans les deux quatuors, M. Kéfer nous a paru en sérieux progrès. Son jeu s'est assoupli, et, sans rien perdre de son éclat, a trouvé la note juste dans les passages qui exigent de la douceur et de la délicatesse,

La commission de l'*Essor*, rangée à l'entrée de la salle, en faisait les honneurs avec beaucoup de tact Le public en se retirant, lui a témoigné toute sa satisfaction.

PETITE CHRONIQUE

Nous apprenons avec plaisir que l'une de nos compatriotes, Mlle Augusta Gilbert, élève de M. Verdhurt, vient d'être engagée comme première chanteuse légère au théâtre lyrique du Château d'eau, à Paris, qui ouvre dans quelques jours. Elle débutera dans le rôle d'Adalgise de *Norma*, puis on reprendra expressément pour elle la *Reine Topaze*, de Victor Massé. Les journaux parisiens annoncent son engagement comme celui d'une future étoile de première grandeur.

Nous croyons devoir rectifier le renseignement qu'ils donnent en attribuant au Conservatoire de Bruxelles, l'éducation de la jeune cantatrice. C'est en réalité M. Verdhurt qui, seul, a découvert les véritables aptitudes de l'artiste et, en quelques mois de leçons, en a fait une chanteuse légère, alors qu'elle s'était vainement, jusqu'ici, sur les conseils de ses professeurs, essayée dans les rôles de falcons qui ne lui convenaient pas.

Nous suivrons avec intérêt les progrès de la cantatrice dans cette phase nouvelle où elle vient d'entrer.

La direction de la Renaissance recevra, pour la saison prochaine, deux opéra-bouffes en 3 actes, 6 opérettes en un acte et 6 vaudevilles. Toutes ces pièces seront représentées pendant la saison 83-84 dans les meilleures conditions. Envoyer les manuscrits avant le 1er juillet prochain. Les œuvres non acceptées seront renvoyées à leurs auteurs.

WAUX-HALL DU PARC.— Ouverture des concerts d'été, jeudi 3 mai. Orchestre complet de la Monnaie (85 exécutants) sous la direction de MM. Léon Jehin et Th. Hermann. Parmi les œuvres qui seront exécutées le jour de l'ouverture, on remarque : 1° *Fest-Marsch* de Lassen, 2° Ouverture du *Tanhaüser*, 3° *Rhasopdie* de Listz, 4° Fantaisie sur les *Huguenots*, 5° *Wiener-Blut*, valse de Joh. Strauss.

Un journal de Paris annonce que M Candeilh vient de se rendre à Paris tout exprès pour s'entendre avec les directeurs du Vaudeville.

M. Candeilh aurait entamé des pourparlers avec MM Deslandes et Bertrand pour louer leur théâtre du 15 mai au 15 juin et y représenter avec sa troupe l'*Herminie* de M. Emile Bergerat.

L'exécution de *Lucifer*, au Trocadéro, le 7 mai prochain, sera un très grand événement musical.

Presque toute la presse bruxelloise se fera représenter à cette solennité. C'est M. Blauwaert qui chantera le rôle principal (Lucifer) qui avait été confié d'abord à M Lasalle. Les autres rôles seront interprétés par Mmes Richard et Montalba, MM. Vergnet, Lucx et Fontaine. Les chœurs de l'opéra et de l'opéra-comique et un orchestre monstre (il y a cinquante violons !) répètent activement sous la direction de Peter Benoit. Les dernières répétitions sont fixées à jeudi et vendredi prochain ; la répétition générale aura lieu samedi.

Un groupe de littérateurs prend l'initiative d'une manifestation d'admiration et de sympathie à Camille Lemonnier, notre vaillant écrivain. On organise pour la fin de mai (probablement le dimanche 27) un grand banquet auquel sont conviés tous ceux qui s'intéressent à la littérature.

Le prix de cotisation est de cinq francs Les adhérents sont priés d'envoyer dès aujourd'hui leurs noms et adresses exactes au secrétaire de la *Manifestation Lemonnier*, 74, avenue de la Toison d'Or, à Bruxelles, Un avis fixant la date définitive, qui sera certainement un dimanche, leur sera envoyé en temps et lieu. Les souscriptions des dames et autres personnes qui ne pourront assister à la fête, seront affectées à en réhausser l'éclat.

ORCHIES (France, Nord).

Succession bénéficiaire de feu M. WAROQUIER, notaire

VENTE AUX ENCHÈRES PUBLIQUES DE

TABLEAUX ANCIENS ET MODERNES

OBJETS D'ART

faïences et porcelaines anciennes, services complets de table

ARGENTERIES ANCIENNES ET MODERNES

Meubles artistiques riches, bronzes, marbres, lustres, tentures, etc.

La vente aura lieu à Orchies, en la maison mortuaire, par le ministère de Me CARDON, notaire à Douai, et Me A. BAR, notaire à Orchies, et sous la direction de M. JULES DE BRAUWERE, expert à Bruxelles et à Orchies.

Les objets seront vendus dans l'ordre suivant :

Lundi **30 avril**, à 1 heure. — Faïences diverses, porcelaines de Chine et du Japon.

Mardi **1er mai**, à 1 heure. — Porcelaines de Chine, Japon, Saxe, Sèvres, etc., services complets.

Mercredi **2 mai**, à 1 heure. — Argenteries anciennes et modernes.

Vendredi **4 mai**, à 1 heure. — Meubles d'art, bronzes, marbres, garnitures de cheminées, lustres, tentures, etc.

Samedi **5 mai**, à 1 heure. — Tableaux anciens et modernes catalogués.

Lundi **7 mai**, à 1 heure. — Tableaux non catalogués, livres d'art et illustrés.

(Les objets de cette vacation seront exposés le dimanche 6 mai, de midi à 5 heures.)

EXPOSITION { **publique :** vendredi **27 avril**, de midi à 5 heures. **particulière :** samedi **28** et dimanche **29 avril**, de 10 à 5 heures.

Des avis ultérieurs annonceront la vente du mobilier, des vins, des voitures et harnais, de la serre en fer à démonter, des plantes d'agrément, etc.

DIETRICH & Cie

23A, RUE ROYALE, BRUXELLES

Gravures, Aquarelles. Tableaux. Modèles et dessins, etc.

EN SOUSCRIPTION :

CATALOGUE ILLUSTRÉ DU SALON DE PARIS 1883

contenant environ 400 reproductions des œuvres les plus importantes d'après les dessins originaux des artistes, publié par F.-G. DUMAS. — Prix : 3 fr. 50.

AU SALON DE 1883

Numéro unique sur papier vélin (46 × 34 cm.), contenant 16 pages de dessins tirés en deux tons reproduisant les vingt œuvres principales du Salon d'après les originaux des artistes, publié par F.-G. DUMAS. — Prix : 1 fr.

CATALOGUE ILLUSTRÉ OFFICIEL

DE LA SECTION DES BEAUX-ARTS A L'EXPOSITION D'AMSTERDAM.

comprenant environ 300 reproductions d'après les dessins originaux des artistes, publié par F.-G. DUMAS. — Prix : 3 fr. 50.

N. B. — La remise habituelle sera accordée à MM. les artistes qui nous adresseront leur souscription avant le 30 avril courant.

OUVERTURE DES MAGASINS DE LA MAISON

Pauline MOMMEN

26B, *RUE DES FRIPIERS* & 29, *RUE GRÉTRY*

BRUXELLES

SPÉCIALITÉ DE TOUS LES ARTICLES

CONCERNANT

LA PEINTURE, LA SCULPURE, LA GRAVURE
L'ARCHITECTURE & LE DESSIN

DAXBEK

35, RUE DE L'HOPITAL, 35

GRAVURE HÉRALDIQUE, ARTISTIQUE ET COMMERCIALE

MONOGRAMMES

TIMBRES HUMIDES EN CUIVRE ET EN CAOUTCHOUC

Plaques, Médailles.

Spécialité de Bijoux artistiques niellés, 1er choix

BIJOUX D'OCCASION ET RÉPARATIONS

Orfévrerie.

PIANOS

VENTE
ÉCHANGE
LOCATION

BRUXELLES
rue Thérésienne, 6

GUNTHER

Paris 1867, 1878, 1er prix. — Sidney, seul 1er et 2e prix

MUSIQUE.

R. BERTRAM

10, RUE SAINT-JEAN, BRUXELLES

(Ancienne maison Meynne

ABONNEMENT A LA LECTURE DES PARTITIONS

MAISON GOUPIL ET Cie A BRUXELLES

89, rue du Marché aux Herbes (en face des Galeries Saint Hubert)

POUR PARAITRE AU 7 MAI PROCHAIN

CATALOGUE ILLUSTRÉ

DU

SALON DE PARIS

Contenant environ quatre cents reproductions des œuvres les plus importantes, d'après les dessins originaux des artistes, publié sous la direction de F.-G. DUMAS. Prix : frs. 3-50.

Après la fermeture du Salon, le prix du volume sera porté à 5 francs, comme les années précédentes.

N.B.— MM. les artistes qui souscriront avant le 30 avril, recevront ce beau catalogue avec une remise de 10 %.

La Maison offre aux mêmes conditions le **Catalogue illustré officiel de la section des Beaux-Arts de l'Exposition universelle d'Amsterdam,** avec TROIS CENTS REPRODUCTIONS, publié par le même.

VERLEYSEN-NYSSENS

A LA PORTE CHINOISE

88, RUE ROYALE, BRUXELLES, 88

IMPORTATION DIRECTE DE LA CHINE ET DU JAPON

Objets d'art, porcelaines, bronzes, laques, soieries, papiers, etc. — Grand choix de meubles en laque et bois de fer, paravents, écrans.

SPÉCIALITÉ DE THÉ DE CHINE

Exposition permanente — Entrée libre.

COMPAGNIE DES BRONZES

BRONZES D'ART ET D'AMEUBLEMENT

APPAREILS D'ÉCLAIRAGE

BRONZE MONUMENTAL

Direction et Magasins : Rue d'Assaut, 22, Bruxelles.
Ateliers et Fonderie : Rue Ransfort, 27, Molenbeek (Bruxelles).

ADÈLE DESWARTE

23, RUE DE LA VIOLETTE

BRUXELLES.

Dépôt à ANVERS, 15, rue Léopold.

VERNIS ET COULEURS
POUR TOUS GENRES DE PEINTURES.

TOILES, PANNEAUX, CHASSIS,
MANNEQUINS, CHEVALETS, ETC.

BROSSES ET PINCEAUX,
CRAYONS, BOITES A COMPAS, FUSAINS, MODELES DE DESSIN.

RENTOILAGE, PARQUETAGE,
EMBALLAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX.

COULEURS
ET PAPIERS POUR AQUARELLES
ARTICLES POUR EAU-FORTE, PEINTURE SUR PORCELAINE.

BOITES, PARASOLS, CHAISES,
Meubles d'atelier anciens et modernes

PLANCHES A DESSINER, TÉS,
ÉQUERRES ET COURBES.

COTONS DE TOUTE LARGEUR
DEPUIS 1 METRE JUSQUE 8 METRES.

Représentation de la Maison BINANT de Paris pour les toiles Gobelins (imitation)

NOTA. — La maison dispose de vingt ateliers pour artistes.
Impasse de la Violette, 4.

SOCIÉTÉ ANONYME

DE

L'HOTEL DES VENTES

DE BRUXELLES

RUE DU BORGVAL, 15 — BOULEVARD ANSPACH, 71 — RUE JULES VAN PRAET, 16

BULLETIN HEBDOMADAIRE SPÉCIAL

Lundi 30 Avril 1883

A 11 HEURES DU MATIN.

Cour vitrée. — Vente publique de **magnifiques plantes,** consistant en **Orangers, Lauriers,** ainsi que **2,000 Rosiers** de pleine terre et autres.

Mardi 1er Mai

A 3 HEURES DE RELEVÉE.

Salle n° 2. — Vente publique d'une belle réunion de **Meubles** et ustensiles propres à tous usages.

Mercredi 2 Mai

A 2 HEURES DE RELEVÉE.

Salle n° 2. — Vente publique d'un **Mobilier,** comportant Chambre à coucher, Meubles divers, quelques Tableaux, Porcelaines, Objets d'art, nombreuses Voitures et Harnais.

Jeudi 3 Mai

A 2 HEURES DE RELEVÉE

Cour vitrée. — Vente publique de **Fleurs, plantes et arbres divers,** sous la direction de M. Van Riet, horticulteur.

Vendredi 4 Mai

A 2 HEURES DE RELEVÉE.

Salle n° 6. — Vente publique d'une belle réunion de **Meubles,** Porcelaines, Faïences, Antiquités, ainsi que de Tableaux, parmi lesquels on remarque des œuvres de Vander Hecht, De Jonghe, Brade, De Corbissier, Van Eycken, Halk, Delandesherp, etc. — Exposition la veille de la vente, de 11 à 4 heures.

Samedi 5 Mai

A 2 HEURES DE RELEVÉE

Salle n° 2. — Vente publique d'une quantité de **Meubles** et ustensiles divers.

Bruxelles. — Imp. FÉLIX CALLEWAERT père, rue de l'Industrie, 26.

TROISIÈME ANNÉE. — N° 18. LE NUMÉRO : 25 CENTIMES. DIMANCHE 6 MAI 1883.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

COMITÉ DE RÉDACTION

VICTOR ARNOULD — OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — EUGÈNE ROBERT

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00 ; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES** : On traite à forfait.

Adresser les demandes d'abonnement et toutes les communications à
L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 26, Bruxelles.**

SOMMAIRE

MORT D'OCTAVE PIRMEZ. — LE PRIX QUINQUENNAL ET CAMILLE LEMONNIER. — QUATRE STATUES AU NOUVEAU PALAIS DE JUSTICE. — LA FILLEULE DU ROI. — UNE PERLE. — LES LIVRES. *Souvenirs du Far-West*. — PANORAMA DE LA BATAILLE DE GETTYSBURG. — CHRONIQUE JUDICIAIRE DES ARTS. *Le drame de la rue de la Loi. La Société Arti et Amicitiæ*. — PETITE CHRONIQUE.

MORT D'OCTAVE PIRMEZ

« Je dois renoncer à tout travail. Et pourtant mes « quatre livres ne m'ont pas allégé du poids de mes « pensées. Il me semble que je mourrai plein de paro- « les. Nul du reste n'a jamais tout dit. »

Telles sont les dernières lignes que nous avons reçues du solitaire d'Acoz, désormais absorbé par la solitude plus profonde de la terre.

La jeune littérature belge cherche des occasions d'affirmer ses haines et ses préférences. Les événements la servent bien depuis quelque temps. Elle a le banquet de Camille Lemonnier et les funérailles d'Octave Pirmez.

Dans ces deux hommes elle retrouvait la farouche indépendance qui est le propre de l'art nouveau, de l'art véritable. Chez l'un et l'autre l'aversion profonde et instinctive de l'officiel, la recherche de l'isolement, ou plutôt l'affranchissement de toutes les servitudes mondaines.

Mais sauf cette marque commune qui les mettait dans le groupe des vrais artistes, rien de commun entre eux ni dans leur idéal, ni dans la manière de l'exprimer. Camille Lemonnier, expansif, robuste, brutal, amant de la réalité tangible, décrivant sans philosopher, colorant violemment sa phrase, la dessinant avec âpreté. Octave Pirmez, rêveur, délicat, timide, toujours tourné vers le monde invisible, racontant ses longues pensées poursuivies dans les régions d'une méditation mélancolique, donnant à tout des teintes délicates et pâles, traçant les contours d'une main légère et tendre, caressant, séducteur, harmonieux, accompagnant ce qu'il écrivait d'une musique invisible et douce.

C'étaient les deux sexes de la littérature, l'homme et la femme, le cerveau et le cœur, la terre et le ciel, l'orateur et le rêveur, le prosateur et le poète.

La jeune Belgique remuante qui cherchait ses chefs et ses initiateurs, les avait adoptés l'un et l'autre, et son instinct ne l'avait pas trompée. C'étaient bien eux qui, semblables à des génies, se tenaient de chaque côté de l'avenue où elle s'engageait bruyante et résolue, montrant à cette cohorte et la route et le but.

C'est pourquoi la mort prématurée d'Octave Pirmez est un des plus douloureux événements littéraires de ces

dernières années. Nous ne savons quel retentissement elle a eu dans le clan académique, pour lequel l'écrivain était si bien un inconnu que récemment encore son nom ne fut pas prononcé quand il s'agit de mettre en parallèle pour le prix quinquennal les meilleurs de nos littérateurs. Mais parmi les jeunes qui sont notre espoir et qui deviennent notre orgueil, elle a causé un deuil profond.

Octave Pirmez et Camille Lemonnier devaient être placés côte à côte au banquet du 27 mai. On devait les y acclamer et les couronner comme les gémeaux de notre art littéraire national. Nous demandons que, renouvelant une coutume touchante du moyen-âge, on mette le couvert de ce mort admiré, qu'il y ait, à la place qui lui était destinée, une couronne funéraire, que dans cette solennité qui sera à la fois une fête et un combat, il soit présent par le souvenir, et que la gloire du survivant s'augmente de la fraternité qui l'unissait, pour la même bataille, à celui que nous avons perdu.

Que de morts hélas! pour l'art que nous chérissons. Dans ce journal où nous défendons la conception artistique moderne, que de fois déjà cette pensée amère est revenue sous notre plume, que les précurseurs qui ont culbuté les traditions académiques tombent avant l'âge, alors que ceux qu'ils ont vaincus continuent à vivre dépossédés, mais bien portants. Il semble que ceux qui ont engagé la lutte se soient épuisés dans les efforts surhumains qu'il a fallu pour percer la trouée. Ils tombent au moment où ils viennent de faire la brèche, et c'est sur leurs corps que passe triomphante la génération contemporaine. Non, elle ne saurait les oublier.

L'art ainsi se dépeuple, et ceux qui subsistent de cette époque héroïque deviennent de plus en plus rares. Dans la peinture, De Groux, Dubois, Boulenger, Dewinne, dans la sculpture, les deux Bouré, dans la littérature, Van Hasselt, Decoster, Stevens, pour ne citer que les plus regrettés. Le sort nous réserve-t-il d'autres désastres. A la fièvre de travail et de lutte qui brûle les survivants, on ressent l'angoisse de nouvelles inquiétudes. Rien n'arrête ceux que pousse la force mystérieuse d'une destinée sociale. Leur volonté ne peut rien sur l'œuvre inconsciente qu'ils accomplissent, et comme le messager de Maruthon, ils meurent de ce qu'ils font et en touchant le but.

Jeunes gens qui devez les remplacer, tâchez d'être ce qu'il faudra pour continuer et mener plus loin le labeur qui les aura dévorés. Il ne suffit point pour cela d'être une plume, habile, rompue à toutes les virtuosités. Il faut surtout être une pensée et avoir un caractère. Ce qui grandissait vos devanciers, c'est la noblesse du cerveau et du cœur, l'allure chevaleresque de leur art, son langage toujours ému, sa recherche du pathétique, c'est-à-dire, de la grande séduction littéraire. Redoutez de n'être qu'intéressants, gardez-vous de croire qu'on exerce une influence salutaire quand on n'est qu'ingénieux ou goguenard. Si vous aimiez Octave Pirmez, relisez ses œuvres touchantes. Même l'admirable correction de son style que Sainte-Beuve, le sceptique par excellence, plaçait parmi les plus purs de ce siècle, n'était qu'un accessoire dont il couvrait sa pensée, toujours entraînante parce qu'elle était toujours pathétique.

LE PRIX QUINQUENNAL ET CAMILLE LEMONNIER.

Grande émotion au camp des littérateurs : ce ne sont que Jeunes Belgique, allant et venant, rouges de colère, crachant des malédictions, rugissant des anathèmes, s'époumonnant à crier des appels aux armes.

Nous. — O Jeune Belgique, déposez un instant cette ire et nous apprenez ce qui la motive.

La *Jeune Belgique.* — Enfer et damnations, sang et massacre, par Satan, par la mort, par le nombril du pape....

Faisons grâce à nos lecteurs des fureurs romantiques de nos jeunes amis et allons au fait.

Il paraît qu'un crime de lèse-littérature vient d'être commis, un forfait qui dépasse en horreur tout ce qu'ont vu la rue de la Loi et la commune de Molenbeek.

Le jury, chargé par le gouvernement de décerner le prix de cinq mille francs pour le meilleur ouvrage de littérature française, s'est séparé sans rien décerner du tout et en décidant qu'aucune des œuvres littéraires publiées en Belgique depuis cinq années n'était digne des lauriers académiques.

Le même arrêt avait été porté sur notre effort littéraire par le jury de 1878. En telle manière que le procès-verbal de carence littéraire dressé par les experts officiels embrasse une longue période de dix années et qu'il est souverainement jugé par des gens à ce connaissant que nous ne sommes que des crétins

Tâchons de nous résigner. Il y a dans l'état de crétin, des béatitudes dignes d'être appréciées.

Donc, c'en est fait, nous sommes littérairement morts, archi-morts.

Le dernier prix quinquennal à été décerné en 1873.

C'est M. Edouard Fétis qui fut le dernier lauréat. Dernière étincelle de notre foyer littéraire, dernier rayon de notre gloire, salut!

Après lui la dalle retombe et, devenu juré, c'est-à-dire, fossoyeur, de concurrent qu'il était, M. Fétis, tout en grignotant son laurier, s'assied sur la pierre et y pèse de tout le poids de son style, hélas!

Où est-il l'Encelade littéraire, le Samson de la rime, l'Hercule de la prose dont le front sera assez robuste pour soulever un semblable poids?

D'ailleurs, après un pareil enfantement il faut bien qu'une littérature se repose.

Et le sein tout meurtri d'avoir tant allaité,
Elle fait son repos de sa stérilité.

Les délibérations du jury ne sont donc qu'un pur simulacre, ayant pour but de flatter l'illusion de ceux qui s'imaginent que l'on peut encore écrire et produire en Belgique, après M. Fétis.

La preuve que telles sont bien, désormais, la mission et la signification de ce collège académique, c'est qu'on ne prend même plus la peine de le composer de littérateurs.

On y campe des professeurs de pandectes, pourquoi pas des maîtres d'armes ou des professeurs de natation ?

En somme, nous ne voyons aucune raison de préférer le jugement littéraire de M. Rivier à celui de M. Napoléon Selderslagh

La contre-quarte et le coupé-dégagé ne s'écartent pas plus de la littérature française que les *Institutes* de Gaïns ou les *Nouvelles* de Justinien.

Ce choix du gouvernement qui, à première vue paraît étrange, s'explique par les plus solides raisons.

Il a voulu montrer ainsi le mensonge de cette protection que l'État est censé accorder à la littérature et engager ceux qui débutent dans cette âpre carrière à regarder d'un autre côté.

Soyons fiers, et n'inclinons pas le front hautain de l'art devant l'aumône officielle.

C'est une chose étrange et assez triste, que de voir ces artistes, ces lettrés, si poètes, si ardents, si généreux, si énergiques, dresser les oreilles dès qu'il s'agit de récompenses officielles, tirer la langue et se lécher les babines en louchant du côté des prix quinquennaux, des primes, médailles, décorations et autres misères.

On ne cesse d'affirmer l'incompétence du gouvernement en matière de littérature et d'art, et cependant on ne cesse de tendre la main vers lui.

Passons cette faiblesse aux littérateurs poussifs, aux artistes essoufflés qui ne peuvent espérer que de l'État le picotin réconfortant et l'écurie réparatrice.

Mais aux écrivains de sève et de race, à ceux qui ont l'audace, la force, l'avenir, le gouvernement n'est-il pas en droit de dire lorsqu'ils s'oublient jusqu'à solliciter ses largesses : Nous avons nos pauvres.

Elle est nombreuse autant qu'obscure, l'armée des mendiants littéraires dont les œuvres font gémir les greniers des ministères et servent à chauffer les locomotives.

Ceux qui ne veulent pas grossir ce troupeau parasite, feront bien d'oublier qu'il existe des prix quinquennaux et autres appâts du même genre. Ces prébendes appartiennent par droit de conquête et par droit de platitude, à ceux qu'on pourrait nommer les doctrinaires de l'art et de la littérature, à la fois impuissants et voraces.

Ne leur disputez pas cette pitance, ne sollicitez pas l'estampille officielle, ô jeunes gens ; pour le vrai public, c'est la marque de rebut.

Comment voulez-vous que l'état bourgeois dispense la gloire? Où la prendrait-il? Ne doit-il pas être fidèle à son principe, conséquent avec lui-même, les jurys qui sortent de lui peuvent-ils être autre chose que des jurys bourgeois, et la littérature qu'ils couronnent peut-elle être autre chose qu'une littérature bourgeoise, honnête, modérée et censitaire?

Et vous vous plaignez, vous gémissez, vous fulminez parce que le jury bourgeois n'a pas couronné du bonnet de coton académique, celui que vous appelez votre maître, celui que vous suivez dans les sentiers de l'audace, de la modernité, de la révolution, Lemonnier,

Dont le front aux comètes pareil,
Arbore l'incendie.

Mais nous l'en félicitons mille fois et nous sommes heureux de cet ostracisme qui vous indigne.

C'est parce que nous plaçons Lemonnier bien haut, que nous aurions vu avec douleur descendre sur son front l'éteignoir académique.

Se figure-t-on l'auteur du *Mâle*, du *Mort*, de ces œuvres horripilantes pour la bourgeoisie, véritable dynamite littéraire, ennemie de tous les poncifs, de toutes les rengaînes, de toutes les conventions, devenant écrivain public, poète officiel, lauréat académique ?

Ce n'eût pas été la gloire, mais l'empaillement.

Le républicain à tous crins s'étonne-t-il de n'être pas décoré par un gouvernement monarchique !

Et bien après, n'est-ce pas absolument la même chose? Le gouvernement peut-il adopter Camille Lemonnier, peut-il placer dans le chaste giron académique, ce vampire altéré de sang. Peut-il ranger au nombre de ses élus ce Cyvoct de la littérature?

M. Louis Hymans, d'ailleurs, le spirituel rédacteur du compte-rendu analytique et de plusieurs cantates, n'a-t-il pas démontré par A plus B que M. Lemonnier ne savait pas écrire ?

Comment M. Fétis aurait-il relevé Lemonnier de l'arrêt porté par M. Hymans ?

Dans le jury, il y avait des littérateurs, — ne l'oublions pas et ceux là ont voté pour M. Lemonnier, — cela doit lui suffire. Que peut lui importer le dédain de M. Rivier, où de M. Stappaert (?).

Des membres du jury ont voulu donner le prix à M. Vauthier, pourquoi pas? M. Vauthier est dans les conditions, sa littérature est douce, unie, inoffensive, c'est une bonne petite littérature constitutionnelle et bourgeoise qui n'a jamais porté ombrage à personne ;

nous regrettons fort qu'il n'ait pas obtenu le prix, c'est un excellent *rigollot* pour la pneumonie littéraire dont on prétend qu'il est atteint.

Quant à la *Manifestation Lemonnier* avons nous besoin de dire que de tout cœur nous nous y associons? Seulement nous faisons nos réserves, nous n'entendons pas protester contre la décision du jury, nous voulons montrer notre estime et notre affection à l'écrivain, à l'artiste qui glorifie les lettres Belges. Et nous manifesterons en son honneur, non point parce qu'il n'a pas obtenu le prix quinquenal, mais parce qu'il ne l'aura jamais.

QUATRE STATUES AU NOUVEAU PALAIS DE JUSTICE.

La double rampe du grand escalier du nouveau Palais de justice est ornée au pied de quatre statues colossales ; deux orateurs, Démosthènes et Cicéron, un législateur, Lycurgue, un jurisconsulte, Ulpien.

Deux sont achevées et dès à présent pratiquées en marbre : ce sont celles de Cattier : Lycurgue et Démosthènes. Les deux autres, modelées par Bouré, sont encore en plâtre.

Des quatre, la plus belle, la plus noble, la plus imposante est celle d'Ulpien, le soldat-avocat, dont la cuirasse apparaît sous la toge entr'ouverte. La physionomie bizarre de Cicéron, dans sa laideur historique, fermement planté, à l'allure robuste et agressive, protestant contre l'idée qu'on se fait d'ordinaire de son caractère plus adroit que vaillant, et de son éloquence plus abondante qu'énergique.

Le Démosthènes et le Lycurgue de Cattier n'ont pas cette puissance et cette simplicité. C'est d'un art cherché et apprêté. Comme ornement d'un grand monument public, ornement s'effaçant dans l'ensemble et ne restant qu'un détail pittoresque dans la grande masse, ces œuvres sont acceptables. En elles-mêmes elles n'ont qu'une valeur insuffisante. Les poses sont banales, les physionomies sans caractère précis. On n'y découvre rien qui accuse les grandes figures historiques que le sculpteur devait exprimer. Nous ne savons si elles sont, dans les traits, la représentation de bustes antiques, mais assurément il eût fallu y mettre quelque accent rappelant la vie tourmentée des deux héros. Les événements laissent toujours quelque chose de leur tragédie sur le masque humain et le propre du génie est de le rendre sans exagération. Sous ce rapport le Cicéron et l'Ulpien ont une supériorité indéniable. Ce ne sont pas simplement des symboles où l'on peut incarner toute une série d'hommes célèbres ; non, c'est l'homme de loi et l'homme de parole, ou mieux encore, c'est Ulpien et c'est Cicéron.

Nous commencerons dans notre prochain numéro nos études sur le *Salon de Paris*. Nous rendrons compte également du festival du Trocadéro, auquel l'*Art moderne* se fera représenter par l'un des membres de son comité. Nous publierons enfin une appréciation sur l'ensemble de la campagne théâtrale au théâtre de la Monnaie et un article sur Edouard Manet, que la mort vient de frapper.

La Filleule du Roi

Une bonne et souriante figure de petit vieux, honnête, d'une bonhomie qui n'exclut pas la malice, celle de ce compositeur Vogel dont on donne à l'Alcazar une opérette, *la Filleule du Roi*. Il suffit de l'apercevoir un instant pour être frappé de l'accord qui existe entre l'œuvre et l'auteur, phénomène assez rare d'ailleurs. Et la vue de ce bon visage rasé, de cette longue redingote enveloppant jusqu'aux talons un petit corps frêle, désarme la critique. Cette musique bonne enfant, sans prétentions, qui se borne à assaisonner un livret découpé sur le patron habituel, n'a rien de méchant et le public y retrouve les petites romances, les petits duos, les petits rondos, les petits couplets, les petits chœurs qu'il affectionne. Les petits chœurs surtout : il y en a un qui a remporté, dès le premier soir, un succès d'enthousiasme et qui a été bissé : c'est, au deuxième acte, le chœur des marmitons, chanté par un groupe de bérets blancs parmi lesquels il y a de minuscules marmitonnets sur lesquels se sont braquées, avec des rires, toutes les lorgnettes.

Le livret n'a rien d'agressif non plus. L'intrigue, pour être comprise, ne réclame pas d'efforts d'intelligence au dessus de la portée des auditeurs. Un gentilhomme dont les folies ont considérablement écorné les revenus et qui n'a conservé de son capital que son blason, a recours à l'expédient usité en pareil cas : il épouse une richissime héritière, M^lle^ Camescas, dont le Vert-Galant a daigné être le... parrain. Au moment du mariage, tombe une tuile, sous la forme de Marion, une paysanne du Béarn dont la sœur de lait, Loïsa, a eu des bontés pour le gentilhomme et qui vient, à la tête d'une horde de camarades des deux sexes, faire un abominable scandale chez lui. « Mon gendre, tout est rompu ». Et le pauvre capitaine Phébus en est réduit à verser aux pieds de Marion ce qui lui reste d'ardeurs amoureuses. Heureusement que Marion est elle-même filleule du roi, titrée et même dotée. Loïsa, qui reste à la cantonnade, épouse dans la coulisse un prince quelconque et M^lle^ Camescas se jette dans les bras d'un solide garçon qui, un jour, dans la solitude d'un bois, lui a... sauvé la vie. Heureuse solution, qui permet à l'amoureux capitaine de conduire sa Béarnaise à l'autel.

Ce n'est pas, croyons-nous, cette reprise qui ramènera la foule à ce malheureux théâtre de l'Alcazar, que le guignon poursuit implacablement. Elle servira toutefois à faire attendre patiemment des temps meilleurs. Les efforts consciencieux de M^me^ Olga Léaut mériteraient leur récompense.

Une perle

« Comment, vous avez mis trois ans à apprendre le cornet à piston et vous prétendez, en quinze jours, vous faire aimer de votre femme ! »

Cette apostrophe lancée au mari que vient de lui donner M. le maire par une jeune épousée désireuse de conserver intacte, et pour longtemps encore, sa couronne de fleurs d'orangers, contient l'idée de la pièce, nous ne disons pas la *moralité*, car celle-ci fait absolument défaut dans la comédie nouvelle de MM. Crisafulli et Bocage. « Mon cœur est une maison dans laquelle je vous prie de ne pas entrer par la fenêtre. Frappez à la porte, et je vous ouvrirai... quand vous l'aurez mérité ».

Le mari trouve la chose dure, et cela se conçoit. Aussi reprend-il immédiatement le chemin de son appartement de garçon, en passant par l'atelier de Gertrude, une aimable modiste de ses amies.

C'est ici que commence la poursuite de la femme légitime, reconnaissant, un peu tard, que le moyen de retenir un mari chez soi n'est pas de lui fermer sa porte. Il s'agit de le rattraper et, à cet effet, tous les moyens sont bons; et d'abord le travestissement, cet accessoire obligé de toute pièce moderne depuis qu'un malin s'est avisé d'ouvrir, pour en extraire un livret, le volume des contes de Boccace. Vite une perruque rousse, un waterproof brun, et voilà Madame métamorphosée en Mlle Zoé, la petite ouvrière que Monsieur a invitée à souper pour se consoler de la découverte qu'il croit avoir faite de la trahison de Gertrude. Ce qui fait qu'au moment où tombe le rideau, après trois actes tirés en longueur qui eussent pu, à la rigueur, faire un petit acte amusant, il se commet un adultère parfaitement légitime, Madame ayant capitulé devant les exigences de son entreprenant cavalier. Ajoutez à ce mince épisode quelques personnages qui apparaissent et disparaissent aussitôt, sans laisser la moindre trace de leur passage, un prince valaque, notamment, et un blond cousin de la mariée; ajoutez-y aussi quelques traits fortement épicés, des longueurs qui réclament de grands coups de ciseaux, et vous aurez une idée de la pièce, fort insignifiante d'ailleurs, qui, à Paris, valut quelque succès à Céline Chaumont, mais qui, à Bruxelles, laissa le public absolument indifférent.

Les Livres

Souvenirs du Far-West, par le baron Arnold de Woelmont. Paris, E. Plon et Cie, 1883.

« Puissent ces souvenirs personnels inspirer à d'autres le désir de voir ce coin du nouveau monde, trop peu connu et apprécié de l'ancien ! » Tel est le vœu qu'exprime, dans son avant-propos, l'auteur de l'ouvrage que vient de mettre en vente l'éditeur Plon. Et les 265 pages qu'il emploie à raconter ses courses dans la Prairie, ses chasses, ses relations avec les trappeurs, avec les mineurs, avec les colons, sa visite à Brigham Young et aux Mormons, ses promenades au pays des chercheurs d'or, respirent toutes un enthousiasme de bon aloi qu'il parvient rapidement à communiquer au lecteur. Quand un livre est écrit avec sincérité et reflète consciencieusement les impressions de l'écrivain, toujours ce livre attache. Même si l'auteur a négligé de recourir aux richesses du style, à la pompe des descriptions, il se dégage du volume un charme singulier qui prend son homme, dès le début, et le tient courbé sur les pages jusqu'à la table des matières. Tel est le cas des *Souvenirs du Far-West*, que nous avons lus avec un vrai plaisir. La chasse y tient naturellement une large place. Rien d'étonnant pour qui sait que M. de Woelmont est ce Roland de Tomenlow qui écrivit, en 1879, les *Chasses fantaisistes au pays wallon* et, l'an dernier, les *Chasseurs et braconniers devant la loi de* 1882. — Mais c'est en chasseur sérieux que parle l'auteur, en chasseur qui étudie les mœurs du gibier, qui connaît ses habitudes, qui s'intéresse à ses allées et venues, à ses ruses, qui sait le dépister et s'en rendre maître en luttant avec lui de finesse. Qu'il y a loin de ce genre de chasse à celle qui consiste à attendre, au coin d'un bois, en veston de velours, le fusil à la main, les lièvres et chevreuils que rabattent des traqueurs à tant la journée ! D'un seul mot l'auteur exprime la sincérité de cette passion : « Lorsque mon fils sera grand, — il ne peut manquer d'être chasseur, — je l'enverrai là bas. » *Il ne peut manquer d'être chasseur !* Tout l'homme est dans cette réflexion, touchante en sa bonhomie naïve et convaincue.

Et c'est là le caractère dominant du livre. Pas de phrases, pas de pédantisme, pas de récits empruntés au capitaine Mayn Reid ou à Fenimore Cooper. Et c'était, s'il en fût, une belle occasion de les piller ! M. de Woelmont se contente de ses propres souvenirs, sûr d'intéresser. Et de fait, il émeut bien plus par son récit rapide et léger, dans lequel le *moi* tient sa place sans jamais être encombrant, que s'il eût amoncelé des documents. Ah ! la bonne, la belle, la libre vie que la vie en plein air et qu'on voudrait, après avoir lu les *Souvenirs du Far-West*, s'en aller là bas, dans les gloires des plaines vierges, au pied des Montagnes rocheuses, courir le bison, battre à cheval les solitudes de la Prairie, chasser l'armoise et loger sous le toit des trappeurs ! Les souvenirs que laisse cette existence enivrante sont ineffaçables, M. de Woelmont nous l'affirme : « Mon fils dormira dans un excellent hôtel à la place même où son père aura dormi à la belle étoile, roulé dans une couverture indienne, avec la selle de son cheval pour oreiller. Mais il ira aussi au Far-West, — ce sera beaucoup plus loin alors, — ressentir les émotions puissantes que donnent les Montagnes rocheuses, au lieu de s'étioler dans l'atmosphère affadie de nos grandes villes.

« Pour moi, c'est un adieu définitif que je dis à cette vie nomade, un adieu sympathique que j'adresse aux trappeurs. Quand l'un d'eux viendra me conter ses chasses, je l'accueillerai par l'exclamation irlandaise : « *Cead mile failte !* Soyez mille fois le bienvenu ! »

PANORAMA DE LA BATAILLE DE GETTYSBURG,

peint par Paul Philippoteaux.

Le nouveau panorama de Paul Philippoteaux, cet artiste admirable dans le genre qu'il a choisi, mais que sa gloire n'a pas mis à l'abri des suspicions d'une police vraiment étonnamment prompte à se mettre en campagne, a été exposé au rond point de la rue de la Loi, avant de partir pour Chicago, où il reproduira, aux regards des Américains du Nord, un des épisodes sanglants de la guerre de sécession.

La scène nous a paru moins émouvante dans l'action humaine qu'elle représente que le combat de Montretout tant admiré l'an dernier. Les figurines militaires, troupiers, chevaux, canons, mulets, voitures d'ambulance, sont très mouvementés et bien dessinés, mais ne font pas suffisamment illusion, sauf quelques détails pris à part. Leur coloration est sèche, plate et souvent conventionnelle. Leur groupement est toutefois très remarquable et donne bien l'impression d'une de ces luttes corps à corps, à la baïonnette, devenues si rares depuis la tactique nouvelle.

Mais ce qui est vraiment de toute beauté, et supérieur à tout ce qui a été vu jusqu'ici, c'est le paysage. Le ciel est prodigieux de lumière et de vérité. Quand on lève les yeux, l'illusion est merveilleuse : on se croirait en plein air. Les lointains sont stupéfiants de naturel.

Rien, il est vrai, d'une végétation exotique. D'un côté, il semble que l'on voie le paysage boisé de Tervueren, tel qu'il se présente quand on le regarde en arrivant de Louvain, avec le vallon de la Voer à gauche et la forêt de Soignes au fond, d'un autre côté, les collines de la Meuse, vues de la Hesbaye, aux environs de Moha. Et partout des détails qu'on jurerait être belges, fermes, maisons

d'habitation, meules, champs de blé, cultures, collines arrondies.

En somme, l'œuvre est très belle. Elle réalise parfaitement le but de cet art spécial, inauguré de notre temps : Donner l'émotion d'une scène générale, dépassant les limites du tableau proprement dit qui vise surtout à l'épisode : les batailles, les solennités imposantes, les paysages historiques, les grandes scènes de la nature. Par cette dignité de son but, et l'impossibilité de l'atteindre par d'autres moyens, le panorama occupe une place importante dont toute la noblesse est obtenue quand on y met la supériorité de Paul Philippoteaux.

Chronique judiciaire des arts

Le drame de la rue de la Loi.

Nous avons, dans notre numéro du 8 avril, rendu compte du procès intenté par Mme Ida Peltzer aux auteurs d'une pièce jouée sous le titre qui précède, au théâtre des Nouveautés ainsi qu'au directeur de ce théâtre. La cour d'appel de Bruxelles, sur l'appel interjeté par Mme Peltzer de l'ordonnance rendue par le juge des référés, a rendu l'arrêt suivant :

« Attendu que l'urgence est la condition essentielle de la compétence du juge du référé;

« Attendu que le tribunal de commerce est saisi de la contestation au principal et que la cause a été plaidée devant lui;

« Que la partie appelante n'a pas établi l'urgence exigée par l'art. 11, § 2, de la loi du 25 mars 1876;

« Attendu que, pour apprécier ce point, la cour doit tenir compte même des circonstances qui ont suivi l'ordonnance dont appel, puisqu'elle ne peut juger le litige qu'en l'état où il se présente devant elle;

« Attendu que, dès lors, et sans examiner le mérite des considérations qui ont déterminé le premier juge, la juridiction du référé n'a plus compétence dans la cause;

« *Par ces motifs*, la cour, ouï M. le premier avocat général Bosch en ses conclusions, met l'appel à néant.... »

Le tribunal de commerce, saisi de la question au fond, repousse la demande de Mme Peltzer en s'appuyant notamment sur les considérants suivants :

« Attendu que la demanderesse fonde son action sur l'art. 1382 du code civil;

« Qu'elle demande la réparation du dommage *moral* qu'elle dit lui avoir été causé par la représentation de la pièce dont s'agit au procès, et résulté pour elle des représentations que les défendeurs se proposent de donner ultérieurement;

« Attendu que le dommage allégué par la demanderesse, s'il existe et pour autant que le fait dommageable ait un caractère illicite, ait été posé malicieusement et avec intention de nuire, ne peut affecter que la personne dont les droits et les intérêts ont été lésés;

« Attendu que la demanderesse ne peut pas puiser ce droit et cet intérêt à faire cesser la représentation de la pièce dite « Le drame de la rue de la Loi » et à obtenir la réparation du dommage moral qu'elle dit éprouver dans le patrimoine commun de la famille, et baser son action sur la sollicitude que la loi morale impose aux père et mère, quant à l'estime et à la considération dont la famille doit jouir;

» Attendu que la demanderesse n'a donc pas un intérêt civil, à elle juridiquement propre, à intenter l'action qu'elle soumet à l'appréciation du pouvoir judiciaire;

« Attendu qu'une action en réparation de préjudice *moral*, basée sur l'article 1382 du code civil, est *essentiellement personnelle*, et elle ne peut être intentée qu'à charge de celui qui y a donné lieu par son fait ou à la charge de celui qui le représente à titre universel. ».

La Société Arti et Amicitiæ.

Le but de la société *Arti et Amicitiæ*, fondée en 1880, dit *le Moniteur des Arts*, est de créer une maison de santé et de retraite pour les artistes peintres et les hommes de lettres éprouvés par la mauvaise fortune. Elle compte plus de 600 membres.

Pour procurer à cette œuvre naissante les premiers fonds dont elle avait besoin, M. Norbert-Vuy, son fondateur, avait organisé une vente publique de tableaux et de sculptures donnés par les sociétaires. Cette vente a eu lieu en mai 1882, et le produit s'est élevé à la somme de 135,000 francs environ, déduction faite des œuvres laissées pour compte. Lorsque M. Norbert-Vuy voulut retirer les fonds, le commissaire priseur refusa de les lui remettre et exigea la décharge conjointe de M. Gérôme et de M. Meissonnier, membres de l'association, qui étaient intervenus avec M. Norbert-Vuy à l'adjudication.

Ce dernier s'adressa au juge des référés pour être autorisé à toucher sur sa seule quittance. Le juge des référés estima que ses pouvoirs de directeur gérant de la société *Arti et Amicitiæ* étaient suffisants en effet pour recevoir des mains du commissaire-priseur le prix de la vente et l'autorisa en conséquence à le faire sans le concours de MM. Meissonnier et Gérôme.

Appel a été interjeté de cette décision, mais la Cour a purement et simplement confirmé l'ordonnance.

Petite chronique

Le concert annuel de la Société royale l'*Orphéon*, aura lieu au théâtre de la Monnaie, le 7 mai prochain à 8 heures du soir, avec le concours de Mlle Dyna Beumer, de M. Heuschling, baryton des concerts Lamoureux de Paris, et du quatuor Th. Herrman, Coëlho, Van Hamme et Jacobs.

L'*Orphéon* exécutera un chœur nouveau qui lui a été dédié par l'auteur Jules Berleur et intitulé : *Au Printemps*. C'est, dit-on, une composition des plus distinguées réunissant toutes les qualités qui caractérisent les œuvres chorales de cet excellent compositeur.

Un concours est ouvert entre les architectes belges et étrangers pour la production de plans et devis relatifs à l'érection d'un hospice de la vieillesse, à Liège.

Le programme avec plan des lieux est à la disposition des amateurs Les projets devront être déposés, avant le 15 juin 1883, au secrétariat des hospices, rue Saint-Etienne, n° 3, à Liège.

Nous recevons le programme définitif du grand festival qui sera donné demain lundi, à 2 heures, au palais du Trocadéro. Les solistes qui interpréteront *Lucifer* sont : Mmes Montalba, de l'Opéra et Vicini, du théâtre la Pergola de Florence (*Le feu*) MM. Vergnet, de l'Opéra (*L'eau*) et Luckx, de l'Opéra-Comique (*La terre*). Comme nous l'avons annoncé, c'est M. Blauwaert qui est chargé du rôle principal (*Lucifer*). Les chœurs sont placés sous la direction de M. Emile Bourgeois, chef du chant de l'Opéra-Comique. L'organiste est M. Clément Loret.

On sait que M. le duc de Camposelice a pris à sa charge tous les frais de la solennité. La recette sera affectée intégralement à la caisse de retraite de la *Société de secours mutuels des ex-militaires*. Voici le prix des places : Loges couvertes réservées, 500 fr.; non réservées, 250 fr.; loges découvertes, 150 et 100 fr.; Stalles de parquet, 20 fr.; Amphithéâtre, 5 fr.; tribunes, 2 fr.

Le duc de Camposelice a lancé des invitations pour un banquet de 100 couverts qu'il offre, en son hôtel, aux auteurs de *Lucifer*.

Nous rappelons aux artistes l'exposition triennale des Beaux-Arts qui s'ouvrira à Gand le 26 août, dans les salles du Casino. La clôture est fixée au 4 novembre. Les ouvrages devront parvenir au local de l'exposition avant le 28 juillet.

La Société prend à sa charge les frais d'envoi et de retour, par chemin de fer (petite vitesse, tarif n° 2), des œuvres qui lui sont adressées par les artistes belges ou étrangers auxquels la Commission directrice aura fait une invitation spéciale. Elle se charge en outre des frais de retour de toutes les œuvres d'artistes belges admises à l'exposition.

DIETRICH & Cie

23A, RUE ROYALE, BRUXELLES

Gravures, Aquarelles, Tableaux, Modèles et dessins, etc.

EN SOUSCRIPTION :

CATALOGUE ILLUSTRÉ DU SALON DE PARIS 1883

contenant environ 400 reproductions des œuvres les plus importantes d'après les dessins originaux des artistes, publié par F.-G. DUMAS. — Prix : 3 fr. 50.

AU SALON DE 1883

Numéro unique sur papier vélin (46 × 34 cm.), contenant 16 pages de dessins tirés en deux tons reproduisant les vingt œuvres principales du Salon d'après les originaux des artistes, publié par F.-G. DUMAS. — Prix : 1 fr.

CATALOGUE ILLUSTRÉ OFFICIEL

DE LA SECTION DES BEAUX-ARTS A L'EXPOSITION D'AMSTERDAM.

comprenant environ 300 reproductions d'après les dessins originaux des artistes, publié par F.-G. DUMAS. — Prix : 3 fr. 50.

N. B. — La remise habituelle sera accordée à MM. les artistes qui nous adresseront leur souscription avant le 30 avril courant.

Etude du notaire ELIAT, *rue Neuve*, 59, *à Bruxelles.*

Vente publique des œuvres délaissées par M. Guillaume Geefs, statuaire du Roi, et Mme Geefs, née Fanny Corr, artiste peintre, consistant en :

Groupes en marbre, bronzes, plâtres, dessins, tableaux, pastels, aquarelles, tableaux anciens et modernes par différents maîtres, meubles anciens, pendules, candélabres et ouvrages divers, le tout de différentes époques.

Me Eliat, notaire à Bruxelles, assisté de M. Léon Slaes, expert, procédera à cette vente le 15 mai 1883 et jours suivants, à une heure et demie de relevée, en la maison mortuaire, rue des Palais, no 22, à Schaerbeek.

EXPOSITION : Les dimanche 13 et lundi 14 mai 1883, de 11 à 5 heures. — Le mobilier sera vendu prochainement.

On peut obtenir des catalogues en l'étude du notaire Eliat, rue Neuve, 59, et chez l'expert, M. Slaes, Montagne de la Cour, 52, à Bruxelles.

OUVERTURE DES MAGASINS DE LA MAISON

Pauline MOMMEN

26B, *RUE DES FRIPIERS* & 29, *RUE GRÉTRY*

BRUXELLES

SPÉCIALITÉ DE TOUS LES ARTICLES

CONCERNANT

LA PEINTURE, LA SCULPURE, LA GRAVURE

L'ARCHITECTURE & LE DESSIN

PIANOS

VENTE

ÉCHANGE

LOCATION

BRUXELLES

rue Thérésienne, 6

GUNTHER

Paris 1867, 1878, 1er prix. — Sidney, seul 1er et 2e prix

MUSIQUE.

R. BERTRAM

10, RUE SAINT-JEAN, BRUXELLES

(Ancienne maison Meynne).

ABONNEMENT A LA LECTURE DES PARTITIONS

MAISON GOUPIL ET Cie A BRUXELLES

89, rue du Marché aux Herbes (en face des Galeries Saint Hubert)

POUR PARAITRE AU 7 MAI PROCHAIN

CATALOGUE ILLUSTRÉ

DU

SALON DE PARIS

Contenant environ quatre cents reproductions des œuvres les plus importantes, d'après les dessins originaux des artistes, publié sous la direction de F.-G. DUMAS. Prix : frs. 3-50.

Après la fermeture du Salon, le prix du volume sera porté à 5 francs, comme les années précédentes.

N.B.— MM. les artistes qui souscriront avant le 30 avril, recevront ce beau catalogue avec une remise de 10 %.

La Maison offre aux mêmes conditions le **Catalogue illustré officiel de la section des Beaux-Arts de l'Exposition universelle d'Amsterdam,** avec TROIS CENTS REPRODUCTIONS, publié par le même.

VERLEYSEN-NYSSENS

A LA PORTE CHINOISE

88, RUE ROYALE, BRUXELLES, 88

IMPORTATION DIRECTE DE LA CHINE ET DU JAPON

Objets d'art, porcelaines, bronzes, laques, soieries, papiers, etc. — Grand choix de meubles en laque et bois de fer, paravents, écrans.

SPÉCIALITÉ DE THÉ DE CHINE

Exposition permanente — Entrée libre.

COMPAGNIE DES BRONZES

BRONZES D'ART ET D'AMEUBLEMENT

APPAREILS D'ÉCLAIRAGE

BRONZE MONUMENTAL

Direction et Magasins : Rue d'Assaut, 22, Bruxelles.
Ateliers et Fonderie : Rue Ransfort, 27, Molenbeek (Bruxelles).

ADÈLE DESWARTE

23, RUE DE LA VIOLETTE

BRUXELLES.

Dépôt à ANVERS, 15, rue Léopold.

VERNIS ET COULEURS
POUR TOUS GENRES DE PEINTURES.

TOILES, PANNEAUX, CHASSIS,
MANNEQUINS, CHEVALETS, ETC.

BROSSES ET PINCEAUX,
CRAYONS, BOITES A COMPAS, FUSAINS, MODELES DE DESSIN.

RENTOILAGE, PARQUETAGE,
EMBALLAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX.

COULEURS
ET PAPIERS POUR AQUARELLES
ARTICLES POUR EAU-FORTE, PEINTURE SUR PORCELAINE.

BOITES, PARASOLS, CHAISES,
Meubles d'atelier anciens et modernes

PLANCHES A DESSINER, TÉS,
ÉQUERRES ET COURBES.

COTONS DE TOUTE LARGEUR
DEPUIS 1 MÈTRE JUSQUE 8 MÈTRES.

Représentation de la Maison BINANT de Paris pour les toiles Gobelins (imitation)

NOTA. — La maison dispose de vingt ateliers pour artistes.
Impasse de la Violette, 4.

SOCIÉTÉ ANONYME

DE

L'HOTEL DES VENTES

DE BRUXELLES

RUE DU BORGVAL, 15 — BOULEVARD ANSPACH, 71 — RUE JULES VAN PRAET, 16

BULLETIN HEBDOMADAIRE SPÉCIAL

Lundi 7 Mai 1883

A 2 HEURES DE RELEVÉE.

Cour vitrée. — *Vente publique de* **magnifiques plantes,** consistant en **Orangers, Lauriers,** ainsi que **2,000 Rosiers** de pleine terre et autres.

Mardi 8 Mai

A 2 HEURES DE RELEVÉE.

Salle n° 2. — Vente publique d'une belle réunion de **Meubles** et ustensiles propres à tous usages.

Mercredi 9 Mai

A 2 HEURES DE RELEVÉE.

Salle n° 2. — Vente publique d'un **Mobilier** complet de Chambre à coucher en acajou, Meubles divers, Tableaux, Porcelaines, Objets d'art, ainsi que le **Tour du monde illustré,** nouveau journal des voyages, par Edouard Charton, années 1860 à 1876, et les Œuvres complètes de Balzac.

Jeudi 10 Mai

A 2 HEURES DE RELEVÉE

Cour vitrée. — Vente publique de **Fleurs, plantes et arbres divers.**

Vendredi 11 Mai

A 2 HEURES DE RELEVÉE.

Salle n° 6. — Vente publique d'une belle réunion de **Meubles,** Porcelaines, Faïences, Antiquités et Tableaux.

Samedi 12 Mai

A 2 HEURES DE RELEVÉE

Salle n° 2. — Vente publique d'une quantité de **Meubles** et ustensiles divers.

Bruxelles. — Imp. FÉLIX CALLEWAERT père, rue de l'Industrie, 26.

TROISIÈME ANNÉE. — N° 19. LE NUMÉRO : 25 CENTIMES. DIMANCHE 13 MAI 1883.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

COMITÉ DE RÉDACTION

VICTOR ARNOULD — OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — EUGÈNE ROBERT

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00 ; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES** : On traite à forfait.

Adresser les demandes d'abonnement et toutes les communications à
L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 26, Bruxelles.**

SOMMAIRE

LUCIFER AU TROCADÉRO. — LE SALON DE PARIS. Premier article. LE THÉATRE DE LA MONNAIE. — LES LIVRES. *Au pays de Manneken-Pis,* par Théodore Hannon. ~~*D'après nature,* par Francis Henne~~. — FÉDORA. — PETITE CHRONIQUE.

LUCIFER AU TROCADÉRO

Les deux hommes en qui s'incarne actuellement l'art flamand, Peter Benoît, le musicien aux puissantes conceptions, et Emmanuel Hiel, le poète dont l'inspiration s'élève constamment vers les hautes cimes de la pensée, ont eu la fortune rare de voir accueillir à Paris un ouvrage dû à leur collaboration. L'événement était important. Les remarquables éléments dont disposait le compositeur donnaient à l'interprétation un attrait exceptionnel. Il était, en outre, intéressant de connaître le jugement du public parisien sur une œuvre qui s'écarte complètement de celles qu'il entend habituellement. Il y aurait quelque naïveté à attribuer à cette exécution une autre portée, à y voir par exemple, comme l'ont fait quelques esprits étroits, une sorte d'envahissement de la France par la Belgique artiste, l'assaut destiné à planter sur les deux tours du Trocadéro le drapeau belge, à imposer de gré ou de force à Paris nos compositeurs et nos poètes. Enfantillage que tout cela. L'art se soucie fort peu des frontières et domine les mesquines questions de clocher. Nous avons été, nous Belges, extrêmement heureux de l'occasion qui s'offrait à notre compatriote de se faire jouer à Paris. Cette occasion ne se fût-elle pas présentée aujourd'hui, tôt ou tard Paris aurait voulu connaître l'homme éminent qui, depuis longtemps, a pris rang parmi les plus hautes personnalités contemporaines, et Paris aurait exigé l'audition d'une de ses œuvres. La question de temps seule était en jeu, car le mérite finit par s'imposer, quelles que soient les oppositions ; il s'épanouit et franchit les distances, il se fait place impérieusement, à grands coups donnés sur les médiocrités, et refoule la tourbe des envieux avec une force devant laquelle tout finit par céder.

C'est ce que ne semblent pas avoir compris quelques critiques parisiens, cantonnés dans leurs admirations exclusives, qui ont vu avant tout dans Benoît un intrus qu'il fallait empêcher de pénétrer dans le petit temple de leurs demi-dieux. Et les paroles fielleuses, et les mots tranchants comme des lames, et les hypocrisies des louanges où se glisse le poison du dénigrement, ont été décochés contre le colosse d'Anvers qui regarde, d'un œil calme, sans colère, ces myrmidons s'agiter à ses pieds.

Ce que ne peuvent contester les deux ou trois journaux qui se sont montrés hostiles à l'étranger qui avait eu l'extraordinaire audace de venir demander, pour une après-midi, l'hospitalité à Paris, c'est la haute valeur du maître, le souffle épique qui traverse, d'un à bout l'autre, son œuvre, et qui en font un monument imposant, — lourd et brutal selon eux, majestueux et d'un merveilleux effet décoratif selon nous. Le succès sérieux et de bon aloi qui a accueilli chacune des trois parties de *Lucifer*, malgré le caractère abstrait du poème, peu fait pour être compris par des esprits français, l'impression qu'il a produite sur les artistes, l'émotion avec laquelle nous en avons entendu parler par les auditeurs que n'aveuglait aucun parti pris, est de nature à nous

donner d'ailleurs toute satisfaction. Peter Benoît peut légitimement enregistrer parmi ses plus glorieuses journées la solennité du 7 mai.

L'école française contemporaine est engagée dans une voie si différente de celle que suit le maître flamand, qu'il y a forcément dû y avoir, au début, quelque surprise. Beaucoup de jeunes compositeurs français, en effet, s'épuisent à poursuivre la perfection du détail, le trait ingénieux et neuf, le timbre piquant, l'accouplement inusité de deux instruments produisant une sonorité curieuse; ils négligent le côté grand, émouvant de l'art, oublient que la délicatesse des ornements ne pourra jamais, dans une construction, remplacer les belles lignes qui font le style. Au rebours de cette théorie, Benoît oppose son vigoureux tempérament qui voit de haut, sent profondément, naïvement même, et exprime par des procédés simples, comme Rubens brossait ses toiles, l'émotion qu'il éprouve. C'est, opposé à l'art mièvre de décadents qui se répand de plus en plus, un art robuste et sain, sans recherche, sans *ficelles*, sans apprêts, qui frappe et secoue, comme le fait la vue d'un panorama grandiose où les détails se fondent dans un harmonieux ensemble. Il semble que, arcbouté contre ce flot de choses fades ou sucrées, triviales ou excentriques qui nous envahit, Benoît soit le soutien le plus robuste de l'art grand et fier qui veut les fortes émotions, les passions ardentes, les envolées superbes. Dans *Lucifer*, comme dans l'*Escaut*, comme dans la *Guerre*, comme dans la *Cantate de Rubens*, comme dans la *Cantate patriotique*, on sent cette vue large des choses, cette organisation artistique planant au dessus des petites misères et atteignant, par ses inspirations élevées et simples, l'effet pittoresque ou tragique qui émeut.

Tantôt grandiose, comme dans les récits de *Lucifer*, ou dans le finale de la 3e partie, où l'entrée de l'orgue, dans le déchaînement des voix et le tumulte de l'orchestre, produit un effet écrasant, tantôt tendre et gracieux, comme dans cet air de l'*Eau*, — un bijou, — qui fut bissé au Trocadéro, ou dans le quatuor des éléments, d'une fraîcheur et d'un charme exceptionnels, Peter Benoit montre dans *Lucifer*, la souplesse d'un génie qui ne relève de personne, ne rappelle aucune école et imprime sa puissante originalité à toutes les œuvres qui sortent de ses mains.

Il y a près de vingt ans que *Lucifer* est composé. La partition semble née d'hier. Elle appartient à un art sur lequel les vicissitudes de la mode n'ont point de prise et qui restera. Elle classe son auteur parmi les musiciens de grande allure et suffirait à sa gloire. C'est, d'ailleurs, ce qu'ont bien compris de prime abord les exécutants, dont Benoît a conquis l'admiration et la sympathie. Nous avons rarement assisté à une exécution plus animée, plus entraînante. On sentait que les chœurs, l'orchestre, les soli donnaient tout ce qu'ils avaient en eux pour faire honneur au maître. Les ovations se sont succédées, chaudes et touchantes.

Entre la première et la deuxième partie, Benoît a reçu de la part des chœurs et de l'orchestre une gigantesque couronne de lauriers d'or. Une autre couronne lui a été envoyée, à la fin du concert, par la duchesse de Camposelice. Les solistes, de leur côté, ont largement contribué au succès. La voix superbe de M. Blauwaert, le goût exquis avec lequel M. Vergnet a chanté l'air de l'eau, l'excellente méthode de Mme Montalba, ont été particulièrement appréciés. M. Fontaine, qui a, au dernier moment, remplacé M. Luckx, et Mme Vicini, ont fort bien rempli les rôles secondaires.

Il est question, pour l'année prochaine, d'une exécution de l'*Escaut*, dans les conditions où a été donné *Lucifer*, c'est-à-dire, que le duc de Composelice prendrait à sa charge tous les frais et affecterait à une œuvre de bienfaisance le produit intégral de la recette. C'est, il faut en convenir, un exemple bien rare de générosité et d'attachement à l'art.

LE SALON DE PARIS

Premier article.

Il est convenu, n'est-ce pas, que le Salon est médiocre. Cela a été, comme d'ailleurs tous les ans, dit et répété, et la presse a déclaré avec une touchante unanimité que l'exposition était détestable. Le tout à la grande joie des prophètes de malheur qui annoncent une décadence universelle et la fin prochaine de l'art.

La première impression, il est vrai, n'est pas favorable. La curiosité publique ne trouve pas à s'accrocher à ces quelques toiles hors de pair devant lesquelles tout le monde ôte son chapeau et qui sont les étiquettes servant, dans l'avenir, à cataloguer les expositions et à les distinguer les unes des autres. Mais que l'on parcoure sans idée préconçue les innombrables salles du Palais de l'Industrie, que l'on examine avec attention les œuvres qui s'y étalent aux regards : on ne pourra méconnaître l'immense somme de travail, de talent, d'énergie, de laborieuses études, l'accumulation d'activités enfiévrées, de patientes recherches, d'efforts, parfois stériles, souvent couronnés de succès, que représente ce gigantesque déballage de peintures.

Et l'on s'attache d'autant plus à étudier les œuvres qui ont du mérite sans être transcendantes, que les toiles réellement marquantes font défaut. Le rôle de la critique n'en est pas précisément allégé, puisqu'au lieu d'avoir à examiner quelques tableaux de choix, elle est bien forcée d'élargir son rayon visuel et de parler des peintres qui occupent, au second rang, une place honorable.

Quelques-unes des œuvres ont, dès l'ouverture, à défaut d'une admiration absolue, provoqué tout au moins un vif intérêt, les unes parce qu'elles sont signées de grands noms, toujours chers à rencontrer et qui sont les gloires de l'art contemporain, les autres parce qu'elles marquent les débuts de ceux qui sont les promesses de l'avenir. Telles sont l'*Amour au village*, de Bastien-Lepage; la *Liseuse*, de Henner; les portraits de Bonnat et de Fantin-Latour; la *Judith*, de Cazin; l'*Andromaque*, de Rochegrosse; les *Deux sœurs*, de Giron; les toiles décoratives de Gervex et de Blanchon, les tableaux de Falguières, de Jules Breton, puis la magnifique série des paysagistes : Boggs, Luigi Loir, Binet, Damoye, Dameron, Peraire, avec lesquels commencent à entrer sérieusement en lice quelques-uns des nôtres, et, cette année plus particulièrement, Courtens.

De toutes ces toiles, l'immense tableau de Giron est peut-être celui devant lequel on s'arrête le plus. Ses dimensions inusitées suffiraient d'ailleurs, même à défaut de mérite, à le faire remarquer de la foule. Il occupe tout un pan de muraille. Les personnages qui s'y meuvent, les voitures, les chevaux, tout est de grandeur naturelle. On ne peut s'empêcher de regretter que l'artiste, qui, dans cette gigantesque composition, fait preuve d'un très réel talent, ait ainsi haussé aux proportions épiques le fait-divers qui aurait peut-être, traité en des dimensions modestes

fait une jolie toile. Quelle singulière erreur que de s'imaginer qu'il faille agrandir son cadre pour faire du grand art, et que nous voyons souvent d'exemples de ce défaut de jugement! Les grands maîtres qui exprimaient sur une toile grande comme la main un sentiment profond et vrai, y ont répondu victorieusement. Et néanmoins, chaque année, nous voyons quelque artiste de mérite déployer, pour peindre les choses les plus simples, des kilomètres de toile, et grossir la voix pour dire un modeste bonjour.

C'est l'impression émouvante, sans laquelle il n'y a point d'art, qui manque dans les *Deux sœurs*, et malheureusement la toile de M. Giron n'est pas la seule dans laquelle l'habileté de la facture l'emporte sur le reste. Cette brave femme, ornée de plusieurs enfants et suivie de son mari, le bon « ouvérier » qui serre sa pique de paveur sur son épaule, rencontrant sa sœur insolemment étalée dans un huit-ressorts, avec cocher et valet de pied en livrée, bichon, lévrier et les accessoires obligés, on en a franchement un peu abusé; cette sentimentale romance n'excite qu'un médiocre intérêt. M. Giron se sauve par le talent qu'il déploie dans les attitudes de ses personnages, par l'harmonie de son coloris, par l'adresse avec laquelle il triomphe des difficultés accumulées à plaisir: l'enchevêtrement des voitures, l'animation, le brouhaha de la circulation dans les rues de Paris à l'un des endroits les plus fréquentés, — au boulevard de la Madeleine. On admire, mais on reste froid.

Vis à vis, sur l'autre panneau, un escadron de jeunes femmes nues, chevauchant sur des coursiers blancs, et secouant dans les airs des branches de pommiers en fleurs: c'est le *Printemps qui passe*, de M. Georges Bertrand. Il y a de la vie dans cette vaste toile décorative, mais elle est lourdement traitée et manque de grâce, malgré les grands efforts déployés par l'auteur pour la rendre diaphane et élégante. L'idée était jolie; peut-être, en la creusant, y avait-il quelque chose à en tirer. Telle qu'elle est, l'œuvre est tapageuse; elle frise le ridicule.

Il se fait un grand bruit autour de la vaste toile de M. Rochegrosse, *Andromaque*, le *clou* auquel on accrochera vraisemblablement le prix du Salon. M. Rochegrosse est l'un des jeunes dans lesquels on place le plus d'espérance. Il n'a que 22 ans et vient de produire une œuvre qui, malgré ses défauts, le met extrêmement en vue. Déjà l'an dernier, tout le monde avait remarqué son *Vitellius*. M. Rochegrosse accentue cette fois son goût pour les sujets horribles, en brossant, dans de grandes dimensions, une Andromaque se débattant comme une furie contre des soldats qui lui arrachent des bras le petit Astyanax et s'apprêtent à le précipiter du haut des rochers. La scène est épouvantable. L'incendie d'Ilion éclaire de ses fauves lueurs une partie du tableau. La fumée tourbillonne, des flammèches volent. A l'avant-plan, un amoncellement de cadavres, de têtes coupées grimaçantes. Sur la rampe de l'escalier qui occupe tout le centre de la composition, rampe qui a servi de billot, une flaque de sang s'élargit, coulant en filets le long de la pierre, éclaboussant les dalles, rougissant les roches, dégouttant sur le sol. A gauche, des cadavres pendus au rocher sur lequel s'appuie l'escalier. La malheureuse mère lutte désespérément, à demi terrassée par les bourreaux. Au haut des marches, Ulysse, d'un geste impérieux, ordonne l'exécution du jeune prince.

Il faut le reconnaître, malgré les très sérieuses qualités de l'œuvre, la toile n'émeut guère. Est-ce parce que les tableaux historiques ne sont plus de notre époque? Est-ce parce que la peinture de M. Rochegrosse a un côté théâtral qui répugne à nos tendances? Et encore n'est-ce pas du théâtre, mais plutôt du panorama, avec ses reliefs, ses illusions, ses ficelles. Est-ce parce que, comme celui de M. Giron, son art est plus habile que senti et donne plus envie d'en étudier la facture que de se laisser impressionner? Il est de fait que le tableau ne nous a pas séduit, malgré ses incontestables mérites et l'intérêt qui s'attache à l'immense effort déployé par un débutant pour arriver à ce résultat. Un art simple et vrai plairait davantage, et l'on ne peut s'empêcher de craindre qu'un artiste qui débute par claironner ces assourdissantes fanfares n'ait de la peine à apprendre à jouer plus tard les mélodies qui touchent.

Bastien-Lepage trouve dans une simple idylle la note qui émeut. L'œuvre qu'il expose cette année, l'*Amour au village*, représente deux jeunes gens, un beau gars à la peau hâlée, et une jeune fille dont on ne voit que le profil perdu, appuyés à une barrière, dans un potager. L'émotion arrête les mots dans la gorge du jeune homme. Il regarde le bout de ses doigts, n'ose pas lever les yeux; la rustique déclaration qu'il voudrait faire ne sort pas. C'est d'une paysannerie si vraie, si pataude, que l'œuvre attache, malgré les imperfections habituelles du peintre, plus sensibles cette année que d'habitude. C'est d'abord ce manque d'air, qui fait que les personnages semblent faire partie d'une tapisserie au lieu de se mouvoir dans un paysage. Les plans empiètent les uns sur les autres, supprimant la perspective. Ce sont ensuite ces crûdités des verdures, plus accentuées que jamais et qui jurent avec l'extrême finesse de coloris des deux figures. Le feuillage, l'herbe, tout crie, depuis les haricots enguirlandant leurs perches au premier plan et les capucines qui tapissent le sol jusqu'aux carrés de légumes du fond. L'harmonie en souffre, et la toile plaît moins que le *Mendiant*, que les *Foins*, que le *Bûcheron*. Mais que de vérité et de grâce naïve dans les figures! Que de distinction et de charme! Dans la petite tête de la jeune fille, on sent l'amour qui s'éveille, qui va s'épanouir. La nuque, le cou, la chevelure sont des morceaux magnifiques. En résumé, si l'œuvre de Bastien-Lepage est, au point de vue du coloris, inférieure à celle des années précédentes, jamais, d'autre part, l'artiste n'a atteint avec plus d'intensité cette intime et pénétrante impression qui fait oublier la toile peinte, s'élève par de là et éveille dans notre âme la pensée.

Nous achèverons, dans notre prochain numéro, l'examen des quelques toiles que nous avons citées en tête de cet article, pour aborder immédiatement après les œuvres des artistes belges, et reprendre ensuite l'étude des œuvres françaises qui nous ont semblé les plus intéressantes.

Voici les noms des peintres belges dont les ouvrages figurent au Salon de Paris :

Mlle d'Anethan, MM. Artan, Asselberghs, Eugène Boch, Carpentier, Frantz Charlet, Clarys, Clays, César et Xavier De Cock, Cogen, Coomans, Coosemans, Courtens, Croegaert, Dansaert, De Kesel, Denduyts, Léon Frédéric, Halkett, Hamesse, Herbo, Hermans, Heymans, Linden, Mlle de Mertens, MM. David et Pierre Oyens, Ringel, Stobbaerts, Tytgadt, Jan Van Beers, Vanaise, Van Biesbroeck, Van Coppenole, Van den Bos, Mlle Van den Broeck, MM. Van den Eycken, Van Hove, Van Leemputten (Corneille et Frans), Vogels, Mlle Gabrielle de Villers, M. A. de Vriendt.

L'ANNÉE THÉATRALE A LA MONNAIE

L'année qui vient de finir pour le théâtre de la Monnaie, à Bruxelles, mérite qu'on s'arrête à en résumer l'importance et les résultats. Ils sont dus à la direction la plus active, la plus intelligente, la plus réellement artistique que nous ayons eue depuis longtemps. Nous ne sommes guère prodigues d'éloges, on nous le dit assez. C'est que notre manière d'être critiques consiste à n'être que sincères même envers nos amis. Mais, nous serions injustes en ne mettant pas en relief les efforts et les mérites de MM. Stoumon et Calabrési. Nous sommes poussés à le faire non seulement par la vérité, mais surtout par le désir d'accélérer encore, s'il est possible, la manière excellente par laquelle ils mènent insensiblement notre grande scène lyrique à une situation artistique véritablement éminente.

Non pas qu'il n'y ait encore beaucoup à faire dans cette lutte contre les difficultés matérielles, les obstacles pécuniaires, les manies et le mauvais goût d'une partie du public. Mais n'est-ce pas beaucoup que de lutter bravement comme ces Messieurs le font, gagnant chaque année quelque chose, épurant la troupe et le répertoire, ajoutant au catalogue des œuvres vraiment belles, y accoutumant les spectateurs si longtemps récalcitrants, marchant avec le développement de l'art musical, augmentant la variété des représentations, acceuillant les nouveautés avec une audace heureuse, commettant assurément quelques fautes, mais de plus en plus rares, progressant toujours, laissant, en résumé, l'impression d'une direction courageuse, aimable, active et habile.

Comme les années précédentes, le théâtre de la Monnaie a donné, cet hiver, une trentaine d'ouvrages. La direction s'efforce de faire entrer annuellement au répertoire quelques œuvres marquantes.

On a joué, pour la première fois sur une scène française, le *Méphistophélès* de Boïto. On a monté *Jean de Nivelle* et fait entendre, avec le concours d'une troupe allemande qui comptait la Materna, la Kindermann et Skaria, *l'Anneau des Nibelungen* de Richard Wagner.

Entre autres ouvrages qui n'avaient pas été représentés depuis longtemps, on a remis à la scène : *L'Eclair*, d'Halévy; *la Fête du village voisin*, de Boëldieu; *la Poupée de Nuremberg* et *Si j'étais Roi*, d'Adam; *les Noces de Figaro*, de Mozart, *les Noces de Jeannette*, de Massé. On a donné le ballet *Coppellia*, de Delibes et un ballet nouveau, *Les Sorrentines*. Des circonstances imprévues n'ont pas permis de remettre à la scène l'*Oberon*, de Weber, de faire entendre la Sembrich, la grande étoile du jour, ni Mme Albani. Ce sera, paraît-il, pour la saison prochaine.

Le théâtre de la Monnaie donne par saison plus de deux cents représentations. Il a un budget qui dépasse neuf cent mille francs. Il paie actuellement plus de trente mille francs de droits d'auteur ; il y a cinq ans il n'avait à débourser de ce chef que quelques centaines de francs. Cette charge est un des points noirs de son horizon. La pénurie d'artistes de mérite, d'œuvres nouvelles vraiment intéressantes, le développement des frais de mise en scène, l'indifférence pour les œuvres qui constituent le fond du répertoire, sont les autres.

Le succès n'est acheté, comme on le voit qu'au prix de difficultés graves. Mais enfin il est obtenu et la sympathie du public bruxellois l'accompagne. Celui-ci a su pourtant manifester sa défaveur quand quelque relâchement s'est produit, par exemple, à l'occasion de la reprise défectueuse des *Noces de Figaro*.

Si l'un des événements de la saison théatrale a été la représentation de la tétralogie wagnérienne, l'incontestable succès de cette hardiesse ne devrait-il pas encourager MM. Stoumon et Calabrési à monter l'hiver prochain les *Maîtres Chanteurs*. L'auréole nouvelle dont la mort a ennobli Wagner, l'immense succès du concert de l'Alhambra, l'importance chaque jour croissante de l'école de Bayreuth dans notre monde artistique, ne sont-ils pas très encourageants en ce sens.

Pour notre part nous y applaudirions sans réserve.

Un de nos autres désirs serait de voir représenter une œuvre vraiment sérieuse d'un compositeur national. L'*Apollonide* de Servais, la *Barberine* de Vanden Eeden, annoncées depuis si longtemps, connues par des exécutions partielles, très appréciées, chez quelques amateurs, resteront-elles toujours à l'état des choses simplement souhaitées ? Nous sommes convaincus que MM. Stoumon et Calabrési, avec l'initiative qui les honore, risqueraient volontiers de monter de pareilles œuvres. Mais les auteurs, les auteurs! que d'hésitations, que de lenteurs! Qu'ils sachent que le public, qui se lasse, est fort près de les accuser d'impuissance. C'est injuste, messieurs, nous aimons à le croire. Mais montrez-vous, montrez-vous et ne nous faites pas tant attendre, nous qui vous aimons, et ne demandons qu'à vous admirer.

LES LIVRES

THÉODORE HANNON. — **Au Pays de Manneken-Pis**. *Études modernistes*. Bruxelles, Henri Kistemaeckers, éditeur.

Il a beaucoup d'esprit, Théodore Hannon, nous y consentons volontiers, mais cet esprit est d'une nature particulière; c'est l'esprit gouailleur et paradoxal d'un rapin, toujours en gestation de quelque énorme charge d'atelier propre à *épater* le bourgeois. Vous rappelez-vous Anatole, dans *Manette Salomon* ? Anatole, le bohême à la verve étourdissante, aux boniments épicés, aux calembredaines féroces ? Théodore Hannon nous y fait toujours penser. Tout ce qu'il écrit, en vers ou en prose, semble être la conséquence d'un défi ou le résultat d'une gageure. Il dispose d'un vocabulaire très riche et très souple, il manie le vers avec un incontestable brio, il est capable d'exécuter sur cet instrument difficile les plus incroyables tours de force. Cependant, ce n'est pas un poète, il traite la poésie en bonne fille qui se laisse tout dire et tout faire. Ses dialogues avec la muse ne rappellent en rien les *Nuits*, d'Alfred de Musset. Ils paraissent s'inspirer plutôt de *l'Etudiant et la Grisette*, de Henri Monnier. De ces entretiens sortent des œuvres comme le *Manneken-Pis*, lestes, amusantes, gaillardes, mais dans lesquelles on cherche vainement, à défaut de l'inspiration poétique, la finesse d'observation, la justesse d'impression qui devraient caractériser ces croquis populaires. C'est une fantaisie alerte et sautillante, insoucieuse de la vérité,

de la proportion, accommodant la trivialité intrinsèque des choses à la sauce d'un langage prétentieux et bizarre.

Certes, Manneken-Pis n'est pas la source sacrée où puissent s'abreuver les poètes de grand vol. Mais dans la vulgarité même de la vie bruxelloise, il y a des caractères à saisir, des originalités à mettre en relief, des types à peindre. Tout cela n'est pas matière à poésie, mais aurait pu nourrir une spirituelle prose rimée. Théodore Hannon ne l'a pas compris. Son esprit a déniché les difficultés. Marchande de crabes, cochers, Bodega, commissionnaires et bien d'autres titres déconcertants et puis il s'est écrié : Parions que je vous trousse de la poésie là dessus ! La rime est venue alors se plaquer sur ces sujets casse-tête, comme sur les bouts rimés qu'une aimable maîtresse de salon propose à ses invités. Ce travail ne s'accomplit pas sans grand renfort de chevilles et quelque liberté que l'on accorde au poète, il faut cependant demeurer fermes dans la proscription de la cheville.

Hâtons-nous de le dire. *Joyeuse entrée* est une gauloiserie du tour le plus heureux. *Bodega*, une fine et sérieuse peinture. *Raccrocheuses*, un tableau hardi et brutal, mais d'une expression vigoureuse. *Mercredi des Cendres*, un petit sonnet de la plus crâne allure. Qu'on en juge :

Dénouez les cordons du masque,
O vous, pierrettes et pierrots !
O chicards, dégrafez le casque.
Toi, folie, à bas tes grelots !

Le punch folâtre éteint ses flammes,
Carnaval s'est fait repentant.
Le ciel est d'un gris pénitent :
La bruine perce nos âmes.

Aux églises, front alourdi,
Les débardeuses du mardi
Vont cueillir la croix matinière.

Déjà la faim nous montre au doigt :
Voici paru Carême, froid,
Un sauret à la boutonnière.

Quant aux chevilles atroces qui fleurissent tout le long du volume, en voici quelques exemples :

Au seuil des cabarets vantés
Trône la marchande de crabes.
Son stock, *qui plairait aux arabes*,
Est riche en parfums éventés.

Les crevettes fleurant la mer.
Une mer d'opéra comique
Des crabes roux au ventre amer,
Plus amer que la noix vomique.

Des amandes aux tons ardents,
(*Les vrais buveurs ne mangent qu'elles*),
Et des noisettes sur lesquelles
Se cassent les suprêmes dents.

Puis des œufs durs à vierge coque,
Où le gaz allume un rayon,
Les œufs mollets *qu'en sa bicoque*
La marchande marque au crayon.

Elle restera des dernières,
Sans reproche comme sans peur,
Et réveillera la torpeur
Des buveurs faisant des manières.

On en conviendra, pour une seule pièce, voici de chevilles une jolie moisson.

On voit le procédé. La strophe est commencée, il faut la finir n'importe comment. A moi le dictionnaire ; que la phrase soit tourmentée, inintelligible, l'idée baroque, absurde, incohérente, le poète n'en a cure, pourvu que s'accomplisse l'accouplement des rimes.

Théodore Hannon peut faire mieux. Il l'a montré dans les *Rimes de joie*.

Il fera mieux encore, s'il veut se pénétrer de l'idée qu'il y a en littérature autre chose que blague, parodie, caricature et paradoxe.

Si *Manneken-Pis* ne fait pas honneur au poète, il fait grand honneur à l'éditeur. Bravo Kistemaeckers ! Comme exécution typographique, nous ne connaissons rien de mieux. C'est d'un goût irréprochable et d'un fini vraiment artistique. Kistemaeckers devra à *Manneken-Pis* d'être placé au premier rang de nos éditeurs.

Il serait injuste d'oublier les spirituels dessins au trait dont Amédée Lynen a illustré chacune des pièces du recueil : c'est ravissant d'expression et l'on y trouve cette finesse d'observation dont nous avons regretté l'absence dans les croquis rimés de Théodore Hannon.

FÉDORA

Les représentations de *Fédora* au théâtre des Galeries-Saint-Hubert ont fourni à la critique belge l'occasion de formuler son jugement sur deux choses également intéressantes : la situation actuelle du talent dramatique de Sarah Bernhardt et celle du talent littéraire de Victorien Sardou. Il y a tant de fluctuations dans l'un et l'autre depuis qu'ils occupent l'attention publique de leurs individualités bruyantes, qu'on ne sait jamais à quoi s'en tenir au juste sur l'état présent de leurs mérites, et qu'on peut toujours s'attendre à quelque surprise, soit qu'ils remontent, soit qu'ils descendent.

Cette fois, l'épreuve a été très favorable. A la première représentation le public était hésitant, mis en défiance par les incartades fréquentes de la comédienne et de l'écrivain qui ont prouvé plus d'une fois, que, pour tous deux, les succès passés n'étaient pas une garantie. Du reste, à Bruxelles, le public des premières devient de plus en plus mêlé. Ce n'est plus le groupe des vrais amateurs, sûrs de leurs appréciations, formulant avec maturité un jugement qui reste définitif, mais un encombrement de mondains de toutes sortes, ou de gens désirant passer pour tels, courant retenir leurs places avec une hâte qui aboutit à l'exclusion des juges véritables, réunis pour poser les uns vis-à-vis des autres, aimant les longs entr'actes où l'on bavarde et qui font perdre l'impression d'ensemble de la pièce, admirant les toilettes de l'actrice plus que son jeu, transformant une solennité dramatique en une parade de vanité, et ne sachant rien conclure de sérieux au sujet de ce qu'ils ont entendu. Il ne faudra plus longtemps avec ce régime, pour que les secondes représentations soient les vraies premières, pour lesquelles la critique se réservera, laissant les badauds balayer l'écume et la fermentation qu'ils soulèvent le premier soir, sans aucun profit pour l'art qui a l'horreur de leurs démonstrations tapageuses.

Le drame de Sardou est assurément une de ses meilleures pièces. Toujours, il est vrai, de puériles combinaisons pour soutenir l'action, par exemple l'inexplicable démembrement des explications de Loris Ipanoff à Fédora, afin de permettre la fameuse scène de nuit dans l'hôtel de celle-ci et l'envoi déplorable de la dénonciation précipitée qui doit causer la terrible mort de son frère. Toujours aussi des personnages épisodiques,

se livrant, en conversation, à une description humoristique de leur caractère, amusant incontestablement la salle, mais détruisant la continuité de l'expression pathétique : quel agacement, entre autres, pour celui qui suit la trame de la pièce, que les bavardages de la comtesse Olga. Toujours, enfin, des scènes superfétatoires, telles que la mort de Fédora, prolongée à plaisir, pour fournir à la comédienne l'occasion de réaliser une nouvelle manière de passer de vie à trépas : la pièce est, en réalité, finie, quand Loris, courant à la fenêtre et apercevant l'ami qui vient lui révéler la trahison inconsciente de Fédora, s'écrie : « Voilà Barof », — et que Fédora tombe désespérée en murmurant : « Barof! il me tue. »

Mais en dehors de cela, des scènes admirables. Le premier acte est une exposition sobre, vraiment émouvante en même temps que d'une clarté parfaite. Tout y va et y vient avec une précision et un à-propos parfaits. De plus c'est la réalité même de la vie moderne. Quant à toutes les scènes entre Fédora et Loris, elles sont de premier ordre et dignes parfois de Shakespeare. L'écrivain qui est capable de les amener, de les exprimer et de les multiplier à ce point, pourra, on peut l'espérer, réaliser tôt ou tard un chef-d'œuvre. Il suffirait de se débarrasser de la malheureuse faiblesse de complaire à la masse des spectateurs, et de ne plus considérer que l'art. Victorien Sardou n'est pas au terme de sa carrière. Attendons et espérons. Quelle grandeur son œuvre eût prise si, se préoccupant moins du personnage de Fédora, il avait considéré surtout cette grande maxime morale qui éclate sur ses lèvres dans un des moments les plus pathétiques, comme l'expression de son désespoir : « Oh! il ne faudrait jamais se venger! » Oui, la beauté du drame est dans ce devoir : « Tu ne te vengeras pas. » Et son vrai titre eût dû être non pas *Fédora*, mais *La Vengeance*. Il fût alors devenu humain dans toute la puissance du terme et eût atteint sans doute, par la seule logique de la conception, les proportions épiques qui l'auraient mis au rang des œuvres durables.

Quant à Sarah Bernhardt, nous ne l'avons jamais vue aussi près du grand art dramatique, ne songeant plus qu'à son rôle, dédaigneuse des convenances bêtes qui veulent qu'une femme reste toujours sur les planches correcte et aussi jolie que possible; oubliant le soin de sa personne pour ne plus songer qu'à la vérité des situations à exprimer, se résignant, au dernier acte, à devenir affreuse et terrible sous le vent des angoisses, de la douleur, de la terreur, ressemblant alors presque à la buveuse d'absinthe, plus près du cadavre que de la vie. Sobre pourtant dans son jeu émouvant, conservant la grande correction du théâtre, déchirante sans offenser l'oreille, belle de la beauté tragique qui veut parfois la laideur. Quel malheur que, pour satisfaire aux ridicules préoccupations des poupées frivoles, elle se soit laissée aller à se promener à travers toute la pièce dans des costumes d'apparât qui mêlent à l'action on ne sait quelle réclame en faveur d'un couturier en renom. Pas un bijou, du reste. Est-ce par discrétion ou pour affirmer la sincérité de la vente, qui, dernièrement a fait tant de bruit?

Il serait injuste de terminer sans parler de Berton. Il a une prononciation, confuse et trop rapide, sifflante, mais très-émue. Physique peu approprié au rôle, mais jeu excellent, très sobre, très naturel, d'excellente qualité ; rien de théâtral, moins de grandeur et de style que sa partenaire, mais quelque chose de plus intime et peut-être de plus humain.

Petite chronique

On lit dans les journaux de Valenciennes :

Concert des Orphéonistes. — Quand de jour en jour il devient plus difficile de faire entendre dans nos concerts de province des artistes d'élite, par suite des prétentions croissantes de ceux-ci, il faut savoir gré aux actifs directeurs des *Orphéonistes valenciennois* d'avoir su obtenir, pour le concert qu'a donné hier soir cette société, le concours d'artistes tels que M. Soulacroix et Mlle Angèle Legault.

M. Soulacroix surtout s'est emparé de la salle dès les premières mesures de son air du *Valet de Chambre*. Sa voix pleine, égale, sonore, a cette qualité qui est la plus précieuse, d'être extrêmement sympathique. M. Soulacroix nous a fait apprécier son talent dans des morceaux de genres différents, l'air de Carafa que nous venons de citer, la romance de *Si j'étais Roi!*, la chanson napolitaine du *Timbre d'argent*, etc., et chaque fois il a exercé la même séduction sur ses auditeurs, dont les applaudissements partaient avec la plus flatteuse vivacité.

Mlle Angèle Legault a partagé avec cet excellent baryton le succès de la soirée. Mlle Legault égrène les sons avec une telle aisance, qu'il semble que la difficulté pour elle soit de modérer la rapidité de leur essor. Elle nous a donné, dans les couplets du *Cheval de bronze*, dans le duo de *Galathée*, la mesure de son talent de vocalisatrice, qui lui a valu de chaleureux rappels; aux délicats, elle a beaucoup plu en chantant avec goût la romance des Tourterelles des *Contes d'Hoffmann;* et, pour tout dire, sa grâce et une jolie toilette ont achevé de lui concilier la faveur du public.

Du théâtre de la Monnaie nous était venu, avec les précédents artistes, M. Guérin, un fort bon trial; il sait chanter, ce qui n'est pas toujours l'apanage des chanteurs de chansonnettes, et, quoique d'un comique un peu froid, il fait grand plaisir.

Dimanche dernier a eu lieu, à Charleroi, le concert annuel donné par la *Société de bienfaisance française*. Coquelin et Camille Périer étaient venus de Paris; Duvivier et Delaquerrière, de Bruxelles ; Thompson, de Liège. On attendait Reichemberg et Prud'hon ; malheureusement, le tyrannique M. Perrin les avait retenus à Paris avec les chaînes de fer de l'amende à encourir. M. Perrin, chacun le sait, est despotique comme un sultan et, ce qui plus est, comme un impresario.

Le concert a réussi merveilleusement. Coquelin a excusé les absents et s'est empressé de faire rire son public, à rate épanouie, pour qu'il ne les pleure pas trop. Nous avons entendu le *Cheval*, le *Chirurgien du roi s'amuse*, la *Situation*, les *Renseignements* : monologues d'une excentricité aiguë, d'un abracadabrantisme funambulesque et drôlatique au possible.

Mme Duvivier a chanté l'*Extase de la Vierge* et les *Enfants*, de Massenet, puis, avec M. Delaquerrière, un *Duo de Cinq-Mars*.

M. Thompson s'est fait applaudir à mains rouges dans le premier *Concerto de Vieuxtemps* et le *Zigeunerweisen*, de Sarasate.

Rarement on est parvenu à organiser en province, soirée plus parisienne et plus charmante. Le président de la *Société de bienfaisance* est M. Valère Mabille, de Morlanwelz, un homme de goût et un organisateur infatigable.

Jeudi s'est ouverte à Paris, dans la galerie Georges Petit, rue de Sèze, l'exposition annuelle de peinture internationale. Nous en parlerons prochainement.

La première représentation de la *Vie facile* aura lieu mercredi au théâtre du Vaudeville.

DIETRICH & Cie

23A, RUE ROYALE, BRUXELLES

Gravures, Aquarelles. Tableaux. Modèles et dessins, etc.

EN SOUSCRIPTION :

CATALOGUE ILLUSTRÉ DU SALON DE PARIS 1883

contenant environ 400 reproductions des œuvres les plus importantes d'après les dessins originaux des artistes, publié par F.-G. DUMAS. — Prix : 3 fr. 50.

AU SALON DE 1883

Numéro unique sur papier vélin (46 × 34 cm.), contenant 16 pages de dessins tirés en deux tons reproduisant les vingt œuvres principales du Salon d'après les originaux des artistes, publié par F.-G. DUMAS. — Prix : 1 fr.

CATALOGUE ILLUSTRÉ OFFICIEL

DE LA SECTION DES BEAUX-ARTS A L'EXPOSITION D'AMSTERDAM.

comprenant environ 300 reproductions d'après les dessins originaux des artistes, publié par F.-G. DUMAS. — Prix : 3 fr. 50.

N. B. — La remise habituelle sera accordée à MM. les artistes qui nous adresseront leur souscription avant le 30 avril courant.

Etude du notaire ELIAT, *rue Neuve*, 59, *à Bruxelles.*

Vente publique des œuvres délaissées par M. Guillaume Geefs, statuaire du Roi, et Mme Geefs, née Fanny Corr, artiste peintre, consistant en :

Groupes en marbre, bronzes, plâtres, dessins, tableaux, pastels, aquarelles, tableaux anciens et modernes par différents maîtres, meubles anciens, pendules, candélabres et ouvrages divers, le tout de différentes époques.

Me Eliat, notaire à Bruxelles, assisté de M. Léon Slaes, expert, procédera à cette vente le 15 mai 1883 et jours suivants, à une heure et demie de relevée, en la maison mortuaire, rue des Palais, no 22, à Schaerbeek.

EXPOSITION : Les dimanche 13 et lundi 14 mai 1883, de 11 à 5 heures. — Le mobilier sera vendu prochainement.

On peut obtenir des catalogues en l'étude du notaire Eliat, rue Neuve, 59, et chez l'expert, M. Slaes, Montagne de la Cour, 52, à Bruxelles.

OUVERTURE DES MAGASINS DE LA MAISON

Pauline MOMMEN

26B, *RUE DES FRIPIERS* & 29, *RUE GRÉTRY*

BRUXELLES

SPÉCIALITÉ DE TOUS LES ARTICLES

CONCERNANT

LA PEINTURE, LA SCULPURE, LA GRAVURE

L'ARCHITECTURE & LE DESSIN

PIANOS

VENTE

ÉCHANGE

LOCATION

BRUXELLES

rue Thérésienne, 6

GUNTHER

Paris 1867, 1878, 1er prix. — Sidney, seul 1er et 2e prix

MUSIQUE.

R. BERTRAM

10, RUE SAINT-JEAN, BRUXELLES

(Ancienne maison Meynne).

ABONNEMENT A LA LECTURE DES PARTITIONS

MAISON GOUPIL ET Cie A BRUXELLES

89, rue du Marché aux Herbes (en face des Galeries Saint Hubert)

VIENT DE PARAITRE

SALON DE PARIS DE 1883

Ouvrage d'art de grand luxe, contenant 120 photogravures par la Maison Goupil et Ce.

L'ouvrage est divisé en 12 livraisons. Chaque livraison comprendra 16 pages de texte, 10 photogravures dont 6 hors texte et plusieurs dessins originaux. Il paraîtra une livraison par semaine.

Prix de la livraison : **5** francs.— L'ouvrage complet : **60** francs.

La maison fournira à ses clients et aux artistes l'ouvrage complet pour le prix de l'édition ordinaire (fr. 60), un exemplaire édition d'amateur sur papier de Hollande.

VERLEYSEN-NYSSENS

A LA PORTE CHINOISE

88, RUE ROYALE, BRUXELLES, 88

IMPORTATION DIRECTE DE LA CHINE ET DU JAPON

Objets d'art, porcelaines, bronzes, laques, soieries, papiers, etc. — Grand choix de meubles en laque et bois de fer, paravents, écrans.

SPÉCIALITÉ DE THÉ DE CHINE

Exposition permanente — Entrée libre.

COMPAGNIE DES BRONZES

BRONZES D'ART ET D'AMEUBLEMENT

APPAREILS D'ÉCLAIRAGE

BRONZE MONUMENTAL

Direction et Magasins : Rue d'Assaut, 22, Bruxelles.

Ateliers et Fonderie : Rue Ransfort, 27, Molenbeek (Bruxelles).

ADÈLE DESWARTE

23, RUE DE LA VIOLETTE

BRUXELLES.

Dépôt à ANVERS, 15, rue Léopold.

VERNIS ET COULEURS
POUR TOUS GENRES DE PEINTURES.

TOILES, PANNEAUX, CHASSIS,
MANNEQUINS, CHEVALETS, ETC.

BROSSES ET PINCEAUX,
CRAYONS, BOITES A COMPAS, FUSAINS, MODÈLES DE DESSIN.

RENTOILAGE, PARQUETAGE,
EMBALLAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX.

COULEURS
ET PAPIERS POUR AQUARELLES
ARTICLES POUR EAU-FORTE, PEINTURE SUR PORCELAINE.

BOITES, PARASOLS, CHAISES,
Meubles d'atelier anciens et modernes

PLANCHES A DESSINER, TÉS,
ÉQUERRES ET COURBES.

COTONS DE TOUTE LARGEUR
DEPUIS 1 MÈTRE JUSQUE 8 MÈTRES.

Représentation de la Maison BINANT de Paris pour les toiles Gobelins (imitation)

NOTA. — La maison dispose de vingt ateliers pour artistes.
Impasse de la Violette, 4.

SOCIÉTÉ ANONYME

DE

L'HOTEL DES VENTES

DE BRUXELLES

RUE DU BORGVAL, 15 — BOULEVARD ANSPACH, 71 — RUE JULES VAN PRAET, 16

BULLETIN HEBDOMADAIRE SPÉCIAL

Lundi 14 Mai 1883

DE 11 A 2 HEURES DE RELEVÉE.

Salle n° 2. — Expcsition des **Draps, Etoffes** et **Tissus,** dont la vente publique judiciaire aura lieu

le Mardi 15 Mai

A 2 HEURES DE RELEVÉE ET JOURS SUIVANTS S'IL Y A LIEU.

Mercredi 16 Mai

A 2 HEURES DE RELEVÉE.

Cour vitrée. — Vente publique d'un **Mobilier** complet, consistant en meubles de chambre à coucher, de salon et autres ustensiles divers, porcelaines et quelques tableaux, voitures, harnais et camions.

Jeudi 17 Mai

A 2 HEURES DE RELEVÉE

Cour vitrée. — Vente publique de **magnifiques plantes,** consistant en Lauriers, Palmiers, Orangers, Plantes diverses de pleine terre, Fleurs et Rosiers.

Le même jour

ET JOURS SUIVANTS, A 1 HEURE DE RELEVÉE

Dans une maison sise 44, Marché-aux-Herbes, l'Administration de l'Hôtel des ventes, procédera par le ministère de Me Ectors, notaire à Bruxelles, à la vente publique pour cause de cessation de commerce, de bijoux, joyaux et pièces d'orfèvrerie, formant le fond de commerce de M. Depatoul.

Exposition à partir de ce jour, 44, Marché-aux-Herbes.

Vendredi 18 Mai

A 2 HEURES DE RELEVÉE.

Cour vitrée. — Vente publique d'une belle réunion de **Meubles,** Antiquités, Porcelaines et Tableaux.

Bruxelles. — Imp. Félix Callewaert père, rue de l'Industrie, 26.

TROISIÈME ANNÉE. — N° 20. LE NUMÉRO : 25 CENTIMES. DIMANCHE 20 MAI 1883.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

COMITÉ DE RÉDACTION

VICTOR ARNOULD — OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — EUGÈNE ROBERT

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES** : On traite à forfait.

Adresser les demandes d'abonnement et toutes les communications à
L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 26, Bruxelles.**

SOMMAIRE

EDOUARD MANET. — LE SALON DE PARIS. Deuxième article. — OCTAVE PIRMEZ. — BIBLIOGRAPHIE. *D'après nature*, par Francis Henne. — EXPOSITION DU CERCLE DES AQUARELLISTES ET DES AQUA-FORTISTES. — LE NOUVEAU TABLEAU D'ARTHUR STEVENS AU MUSÉE DE BRUXELLES. — LA VENTE MINARD. — PETITE CHRONIQUE.

EDOUARD MANET

Il était du petit nombre des artistes qui, fortement pénétrés de la vérité des principes auxquels ils se sont dévoués, en poursuivent opiniâtrement la réalisation, haussant les épaules aux clameurs de la foule, aux rires des camarades, aux humiliations tombées des régions officielles et trouvant dans la satisfaction qui naît d'une absolue sincérité artistique le courage de regarder dédaigneusement passer devant l'atelier, sans rien faire pour les arrêter, la horde des marchands de tableaux. Ceux qui ont entendu les criailleries du porte-monnaie en détresse savent ce qu'il faut d'énergie pour résister aux sollicitations et garder sa palette vierge de toute souillure. Dans l'œuvre de Manet, qui embrasse vingt années de luttes, il n'est pas trace d'une transaction. S'il n'atteignit pas l'idéal qu'il voyait rayonner au dessus de sa tête, du moins est-il mort avec la pensée consolante d'avoir donné à ses contemporains l'exemple salutaire d'une inébranlable fermeté de caractère et d'avoir audacieusement ouvert la voie à un art jeune et libre qui, déjà, s'épanouit magnifiquement. Car Bastien-Lepage, Gervex, Roll, pour ne cit r que les plus grands, procèdent de Manet et ont profondément subi son influence, qu'ils reconnaissent son patronage ou le renient.

Le premier, il repoussa résolument les entraves de l'art académique qui assujetissait les tempéraments à des règles routinières. Il voulut exprimer la nature comme il la voyait, dans l'éblouissement de ses lumières, dans les séductions de ses harmonies claires ; il osa jeter, palpitante, sur la toile, l'impression qu'avait ressentie son œil d'artiste ; il rejeta le bagage des repoussoirs, des fonds assombris destinés à mettre en relief la figure éclairée, des compositions apprises à l'école, des poses convenues, des sujets épuisés. Il peignit les objets tels qu'il les voyait, dans leur milieu, enveloppés de l'air ambiant, éclairés par la caressante lumière du plein air. Et dans une étonnante série de tableaux incomplets, mais qui tous révèlent de merveilleuses qualités, il apprit à sa génération à regarder autour d'elle, à ouvrir les yeux, à dégager de ses détails multiples les éléments simples de couleur et de ligne qui font impression.

Les protestations qui s'élevèrent contre cet art fier et dédaigneux, on les connaît. Depuis le *Déjeuner sur l'herbe*, qui parut en 1863, et *Olympia*, dont la nudité effaroucha le public en 1866, jusqu'aux plus récentes productions dont le souvenir est encore présent : le *Portrait d'Antonin Proust*, le *Portrait de Faure*, les *Canotiers*, le *Portrait de Rochefort*, *M. Pertuiset le tueur de lions*, *Un bar aux Folies-Bergère*, *Jeanne*, la foule ne cessa de hurler, comme cinglée de coups de lanière, chaque fois qu'une des toiles de Manet lui était montrée. Et néanmoins la puissance et la vérité de ses principes s'imposaient, pesaient d'un poids de jour en jour plus lourd sur la destinée de l'art français. Phénomène curieux, le public qui sifflait Manet acclamait ceux de ses

imitateurs qui s'en rapprochaient le plus. Lui, sans souci du bruit qu'il excitait, marchait en avant, la conscience tranquille. Lors du dernier Salon de Gand, il écrivait à Eugène Maus, qu'avait rapproché de lui une communauté de vues artistiques et peut-être les liens mystérieux d'une identité de souffrances : « J'ai envoyé le *Déjeuner chez le père Lathuile* à Gand. Je compte, là aussi bien qu'à Paris, sur un insuccès, car les hommes sont partout les mêmes : des moutons de Panurge ».

Combien il est injuste de croire, comme le font ceux qui n'ont pas connu l'artiste, qu'il était affamé de notoriété et que son seul but, en brossant ces toiles qui éclataient dans les expositions comme des pétards, était de forcer l'attention ! Manet n'avait point la petitesse d'esprit des artistes qui cherchent dans l'excentricité ce que le talent se refuse à leur donner. Nul ne fut plus sincère que lui, ni plus convaincu. Il avait dans son art une foi naïve, et c'est cette foi qui le soutint dans sa virile défense contre les forces coalisées de la presse et du public.

Nous nous souvenons encore de la chaleur avec laquelle il exposait ses idées à ses amis, quand, dans son atelier de la rue de Saint-Pétersbourg, on s'attardait, dans la fumée des cigarettes, à discuter des questions d'art. Spirituel causeur, aimable et dévoué compagnon, il apportait dans la conversation une conviction telle, que les esprits les plus rebelles finissaient par la partager. « On a dit de lui que c'était un poseur, écrivait, en 1880, Gustave Goetschy, qu'un hasard avait mis en sa présence; d'autres ont ajouté, avec ce petit clignement d'œil des gens à qui *il ne faut pas la faire :* c'est un malin.

« — Poseur? J'affirme qu'il n'est pas à Paris un artiste plus modeste, plus sincère et plus convaincu que lui. Tout le bruit qui s'est fait autour de ses œuvres n'a jamais étonné personne autant que lui-même. — Malin? Belle malice qui lui a coûté sa fortune, son temps, ses veilles, et ne lui a rapporté qu'amers déboires et désillusions cruelles : les dédains des jurys et les plaisanteries des sots. On se souvient de l'exposition qu'il fit en 1867 de ses œuvres dans une baraque qu'il avait fait construire à ses frais, tout près du Palais de l'Industrie, à côté de celle où Courbet, — un malin aussi, paraît-il, — avait installé ses toiles. Cette exposition lui coûta vingt-cinq mille francs et ne lui rapporta pas un sou. D'honneur, on n'est pas plus malin!

« Le vrai de cela, c'est que Manet est un croyant et un tenace. Il croit à sa peinture comme Delacroix, comme Millet, comme Courbet croyaient à la leur, comme Wagner croit à sa musique et comme Zola croit au naturalisme. Il considère que son œuvre est juste et bon et il attend patiemment qu'on soit de son avis. Ecoutez donc! L'espérance n'est pas si folle! Et depuis vingt ans qu'il creuse son sillon, les choses ont déjà singulièrement changé! Je vois poindre de jeunes gloires que le public acclame, dont le talent s'est, pour une bonne part, formé à son école et qui journellement, dans leurs œuvres, tirent parti de son enseignement, appliquent ses procédés et ses formules. »

De pareilles natures attirent et retiennent. Elles sont le signe de race du véritable artiste, plus préoccupé du triomphe de ses idées que de ses succès personnels. Elles consolent des préoccupations mesquines et mercantiles qu'on rencontre trop souvent autour de soi. Elles élèvent et réjouissent. Elles méritent qu'on en rappelle le souvenir, quand la mort, en passant sur l'homme, donne à son œuvre la grandeur sereine qui met fin à la lutte et classe définitivement l'artiste.

Quelques toiles de Manet resteront. Et avant toutes, le *Bon bock*, que la photographie a popularisé, et l'*Enfant à l'épée*, deux maîtresses pages où le peintre a montré toutes les ressources de son savoir faire. Puis, ses fruits, ses inimitables fruits savoureux et exquis, auxquels, mieux que personne, il sut donner un merveilleux coloris. Durant des années, leur pulpe verte et rose le hanta à tel point que dans ses lettres, en guise de lettrine, il lavait magistralement, en trois coups de pinceau, des groupes de poires, de pêches et de pommes qui indiquaient aux amis ses préférences du moment.

Si la plupart de ses autres tableaux valent plus par l'influence qu'ils exercèrent que par le rang qu'ils atteignirent dans l'échelle des mérites, c'est que, presque tous, ils appartiennent à cette catégorie d'œuvres qui ne sont que l'expression d'un fragment de nature et ne constituent pas un tout par eux-mêmes. Peut-être le temps manqua-t-il à l'artiste pour se dégager du « morceau », selon le langage usité, et entreprendre l'ouvrage complet et réfléchi qui pose son homme en dehors et au dessus de l'armée des chercheurs, des tâtonnants, des indécis. Il est mort à 50 ans, en pleine maturité. Maître de sa brosse, en possession de procédés qu'il avait laborieusement acquis, doué d'un œil sain, coloriste autant qu'on peut l'être, — nous entendons coloriste dans le sens le plus délicat du mot : amoureux des relations de tons clairs et fondus, ayant l'horreur des fanfares de couleurs bruyantes, — il fût peut-être arrivé, après les audacieux essais qui tous frappaient dru et fort, à un art mesuré et complet, que réalisent en partie ses continuateurs. La destinée ne l'a pas permis. Il s'épuisa en recherches, plaçant au dessus de tout la vérité de l'impression, heureux quand il parvenait ou croyait parvenir à la rendre.

Ne le trouvâmes-nous pas un jour, devant la large vénitienne qui s'ouvrait sur la perspective de la rue de Saint-Pétersbourg, cherchant à fixer l'insaisissable mouvement d'un groupe de paveurs occupés sous sa fenêtre à manœuvrer le pic et la lourde *dame?* Sur la toile, chacun des personnages, ondoyant et indécis, s'enveloppait d'un nuage. On distinguait plusieurs jambes, plusieurs têtes. Pas un contour arrêté, pas une ligne nette. — « Que faites-vous donc là? — Mais je cherche, répondit-il naïvement, à rendre l'impression de ces *paveurs qui remuent*, et je reconnais que c'est très difficile. » Qu'est devenue la toile? A-t-elle été achevée? Est-elle allée grossir le tas d'études qui s'accumulait aux murs de l'atelier, documents curieux et vivants dont jamais le peintre ne se servit, car ses tableaux il les brossa tous d'après nature? Nous ne savons. L'incident remonte à des années, à une époque où, pris d'une immense sympathie pour cette courageuse personnalité, nous allions, dans l'enthousiasme de nos vingt ans, sonner à la porte de l'artiste pour lui demander la permission de lui serrer la main.

Aujourd'hui que la mort nous sépare, les moindres détails qui se rattachent à cette intéressante figure reparaissent nettement dans notre esprit. Et nous revoyons ce bon et cordial visage souriant à notre entrée dans le pêle-mêle du somptueux atelier, ces yeux bleus toujours scrutant et fouillant devant eux, cette barbe blonde soigneusement taillée qui jurait avec l'extérieur hirsute que donnait à Manet la légende, ces mouvements vifs et décidés de l'homme de lutte, ce flux de paroles du parisien aimant la conversation, la discussion, la réplique rapide. Puis la multitude de toiles accrochées aux murs, *Olympia* occupant le panneau principal, des portraits commencés dont les modèles, disait en riant Manet, avaient fui : « C'est probablement parce

que je travaille pour rien. Si je leur réclamais dix mille francs, ils trouveraient le tableau fort beau et resteraient! ». Enfin la *Blanchisseuse*, un *Café concert*, l'ébauche des *Canotiers*, des études, des croquis, des dessins, tous fidèlement exécutés.

Pauvre Manet! Peu d'hommes l'ont connu et ont pu apprécier ce que valait cette nature fière, laborieuse et indépendante. Puisse cet adieu que nous lui adressons ici réformer quelques jugements erronés et mettre en regard du peintre de mérite l'homme de cœur, modeste et dévoué, que l'art vient de perdre.

LE SALON DE PARIS

Deuxième article.

Au nom de Bastien-Lepage, par lequel nous terminions notre premier article, viennent tout naturellement se joindre ceux de Cazin et de Roll. Leur art a, avec le sien, des affinités telles qu'il n'est guère possible de les séparer. Tous trois ils travaillent, depuis des années, à débarbouiller leur palette des bitumes et des noirs qui attristaient l'école précédente. Tous trois ils ont courageusement lutté contre les oppositions acharnées que rencontrent les novateurs; à la suite de Manet, ils ont pris corps à corps la convention, la routine, les préjugés classiques et sont parvenus à implanter victorieusement un art sain, vrai, neuf, qui est loin d'avoir atteint son complet épanouissement, mais qui jette déjà de magnifiques clartés.

La *Judith*, de Cazin, est assurément l'œuvre la plus intéressante du Salon. Son auteur sera, dit-on, proposé pour la médaille d'honneur. Passons sur le sujet du tableau, difficile à comprendre et qui confine au rébus. Cette Judith en costume moderne, ces hommes qui la regardent passer dans le crépuscule et qui symbolisent des choses diverses, tout cela est peu clair, et la notice même du catalogue n'est pas explicite. Mais que l'œuvre séduit et qu'on est invinciblement attiré par cette belle toile aux tons clairs, de la plus merveilleuse harmonie! Quelle noblesse dans les attitudes, quelle simplicité dans la facture et quelle grandeur!

Roll, qui avait, l'an dernier, peint dans des dimensions colossales la *Fête du 14 juillet*, se contente cette année de deux œuvres de proportions plus modestes : un fort beau portrait de femme en noir et une étude de vache d'un éclat extraordinaire, qui plairait davantage encore si l'auteur ne l'avait, comme de parti pris, maçonnée dans des pâtes épaisses qui l'alourdissent.

Gervex et Blanchon poursuivent la série des toiles décoratives qui leur ont été commandées pour la mairie du XIX^e^ arrondissement. L'un et l'autre atteignent, dans cet art qui ne demande que l'harmonie des tons, l'élégance du dessin, la bonne ordonnance de la composition, un sentiment vrai et profond qui fait de chacune de leurs toiles une œuvre captivante. C'est surtout au *Bureau de bienfaisance* de Gervex que nous faisons allusion. Jamais l'artiste, qui souvent n'a fait qu'effleurer les sentiments sans les creuser, n'est arrivé à mieux exprimer, dans sa réalité sinistre, une scène plus émouvante. Dans l'antichambre nue, où le jour tombe d'une vénétienne à travers laquelle on aperçoit les toits ouatés de neige, des pauvres s'entassent. Un à un ils défilent devant le guichet qui laisse voir, dans le coup de lumière d'une lampe ornée de son abat-jour vert, la face grimaçante de l'employé. Sur un banc, au fond, des vieux attendent, résignés, le dos cassé. Une femme s'approche, son enfant sur les bras. La misère est là, avec son horreur, dans toute sa vérité, sans le sentimentalisme mièvre que n'eût pas manqué d'y ajouter un homme de moins de goût que Gervex, sans l'exagération destinée, par certains artistes qui dépassent le but, à frapper plus vivement le spectateur. Le *Portrait de M^lle^ de Beyens* nous plaît moins. Il est d'une ressemblance parfaite, mais, à part la tête, tout le reste est d'une exécution lâchée, trahissant la hâte, qui donne à l'ensemble quelque chose de flottant, d'indécis, de convenu.

Le *Marché aux bestiaux de la Villette* tient bien sa place à côté des autres œuvres de Blanchon. C'est d'un art sincère, attestant une observation minutieuse et un œil qui voit juste. La toile est bien composée et bien peinte.

La *Femme qui lit*, de Henner, — une tache de lumière éblouissante éclatant sur des fonds bitumés, — perpétue la recette d'un homme de grand talent qui a trouvé le succès et juge inutile de peiner davantage à chercher autre chose. La pose de cette jeune femme, couronnée d'une fauve auréole, rappelle la célèbre *Liseuse* du Corrège. Les chairs sont si belles, le modelé si heureux, le dessin si délicat, que l'œuvre séduit. Rien n'est plus faux pourtant que ce procédé qui consiste à éclairer le modèle d'une lumière conventionnelle et de ne s'occuper du fond et des accessoires que pour les faire servir de repoussoir. On salue en Henner un maître de la palette, mais on souhaite qu'il ne fasse pas école.

Les deux toiles de Falguières nous ont beaucoup frappé. On en parle peu. Il est reçu que Falguières, étant sculpteur, il doive faire de médiocre peinture. Il nous a semblé, au contraire, que chaque fois qu'un artiste habitué à manier l'ébauchoir s'empare d'un pinceau, il apporte dans le mode d'expression nouveau qu'il aborde, une science du dessin, une exactitude dans l'anatomie, et généralement, dans le ton, une vigueur qui manquent à bien des peintres. Dans le *Portrait de femme* et dans le *Sphinx*, le dessin est serré, irréprochable; le modelé des nus est superbe. Il faudrait peu de chose pour que ces deux toiles fussent cotées parmi les plus remarquables du Salon.

Dans un tout autre sentiment, Jules Breton poursuit ses paysanneries idylliques. C'est d'un sentiment poétique qui charme, malgré la convention de berquinades qui n'ont rien de la rusticité des campagnes. Sa fille, M^me^ Demont-Breton, expose cette année une toile importante, très remarquée : un groupe d'enfants sur une plage; le public est ravi de ce bouquet de tons frais, et les connaisseurs applaudissent aux progrès très sérieux de l'artiste.

Bonnat s'immobilise dans ses portraits qui, d'année en année, marquent un pas de plus vers un art académique, solennel, fort ennuyeux malgré la maîtrise avec laquelle il est traité, ou peut-être précisément à cause de cette impeccable sûreté de main qui tue l'émotion. M^me^ E. K..., raide dans sa robe bleue, un croissant de diamant au front a l'air d'attendre le : « Ne bougeons plus! » du photographe.—« Quelle dépense d'indigo », disent les rapins en contemplant cette débauche de bleu. « On voit que Bonnat est un peintre arrivé ». Cette qualité d'artiste « arrivé », qui n'a plus de luttes à soutenir et qui est simplement un homme de talent sans être un homme de génie, n'arrête-t-elle pas, avec une persistance fatale, presque tous ceux dont les débuts avaient fait augurer les plus magnifiques envolées?

A opposer aux portraits de Bonnat celui de Fantin-Latour, un portrait de femme, peint d'une main émue, avec simplicité, dans le milieu modeste dans lequel vit le modèle, qu'on devine être

une bonne, honnête et douce femme. Toujours les toiles de Fantin-Latour reposent, par leur harmonie tranquille, des toiles tapageuses qui les environnent. Elles sont une échappée sur l'intérieur paisible qui console de la vie enfiévrée et factice. On les regarde avec bonheur et, quand on les a quittées, on vient les revoir.

Nous avons signalé, dans notre précédent article, quelques paysagistes dont nous cotons très haut le talent. Le paysage est, en effet, l'une des gloires de l'école française contemporaine. Jamais on n'a, avec plus de persistance, recherché l'impression juste jointe à la maîtrise de la facture. Jamais il n'y a eu, réunis et se sentant les coudes, un plus grand nombre de paysagistes arrivant, dans des genres très différents, à mieux exprimer les émotions que donne la nature.

Les uns vont planter leur chevalet en pleine campagne, sous la chaleur ardente de l'été, au milieu des verdures crues, ou à l'automne, quand les vergers dépouillés tordent leurs branches, sur la blancheur du ciel : Pelouse, Ségé, Harpignies, Emile Breton, Binet, Dameron, Peraire, d'autres encore rentrent à Paris avec une moisson de toiles intéressantes, sentant bon le plein air et donnant l'impression, dans les salles tristes du Palais de l'Industrie, d'une trouée sur la campagne. Les autres préfèrent les sites où les constructions se mêlent au paysage. Ils s'en vont le long des quais, des boulevards, dans les rues, et, sans sortir de Paris, trouvent des sujets d'autant plus intéressants qu'ils reproduisent, avec le sentiment qu'y met l'artiste, des sites familiers au public. Tels sont, avant tout, Loir Luigi et Boggs, dont l'exposition de cette année est excellente.

Le premier a, à la rampe, une impression de crépuscule d'une vérité et d'une harmonie de tons parfaites. C'est à Auteuil, au *Point-du-Jour*. Sur le quai, que l'ombre du soir enveloppe, les baraques de la foire s'alignent : tirs, théâtres, guinguettes, piquées de lueurs rouges et blanches. Sur les eaux claires de la Seine, les embarcations se croisent. Au centre, c'est un grouillement de gens qui vont et viennent : prise sur le vif, la population pittoresque et intéressante des dimanche soir.

Le second expose deux toiles importantes : la *Place de Saint-Germain-des-Prés*, sous un ciel de pluie, avec ses pavés luisants de la dernière ondée, la foule qui assiège le bureau d'omnibus, l'église pointant mélancoliquement son petit clocher vers les nuées; puis le *Port d'Isigny*, placé à la rampe, une toile superbe, éclatante de lumière. Les eaux limpides du premier plan reflètent quelques barques échouées. Au fond, le pont et, de chaque côté, les constructions de la petite ville, filant en perspective sous un ciel merveilleux de mouvement et de couleur.

Cet Autrichien et cet Américain ont les paysages parisiens les plus remarquables du Salon.

A la liste des peintres belges, exposants à Paris, que nous avons publiée dans notre dernier numéro, il faut ajouter les noms suivants, qui ont été omis : MM. Hoetericckx, La Boulaye, Mols, Musin, Ragot, Robie, Sembach, Stacquet, Verstraete, Wytsman.

Octave Pirmez

Voici deux lettres du grand écrivain que notre école littéraire novatrice vient de perdre. Elles ont été écrites à l'un de nous, dans les derniers mois de sa vie regrettée.

Cher Monsieur,

En lisant la sérieuse étude qui est consacrée aux *Heures de philosophie*, dans le dernier numéro de *l'Art moderne*, je soupçonne vos sentiments d'amitié de l'avoir suggérée; je dis plus, je m'imagine que votre esprit pénétrant en est l'auteur... Ce n'est pas trop facile que de résumer en quelques pages, le sentiment d'une œuvre volumineuse, d'une forme fragmentaire, et de montrer la source d'où s'échappent des courants si divers. Il faut voir de haut, d'un regard circulaire, pour juger d'ensemble; cette vue est toujours conciliante, et le poète aussi bien que le philosophe, n'ont pas alors à redouter d'être appréciés petitement. En 1874, Henri Taine me fit l'honneur de m'écrire : « Ne croyez pas qu'une méthode philosophique différente m'empêche de goûter les sentiments, l'art, l'élévation morale; des chemins opposés conduisent souvent à la même plateforme, et les analyses peuvent comprendre un Woodworth en prose. C'est la note essentielle que vous donnez, et je crois qu'il est inutile et fortifiant de l'entendre. »

Je serais bien vain, cher Monsieur, si je vous faisais cette citation pour me grandir à vos yeux; elle confirme d'ailleurs le jugement que vous portez dans *l'Art moderne*. Si j'y reviens, c'est pour montrer, une fois de plus, que l'exclusivisme n'appartient pas aux écrivains de génie. Je ne pense pas que celui qui est près de la beauté puisse jamais être étroit dans sa critique. Il préfère le génie de race à tous les talents, ses audaces natives à toutes les corrections nées de l'étude et de la prudence.

A qui de nous arriverait-il de remarquer une faute d'orthographe dans la lettre d'un ami? Un moraliste a écrit : « Si mon ami est borgne, je le regarde de profil. » Or, tous ceux qui ont vécu, aimé, souffert, cherché, et qui ont exprimé avec vérité leurs émotions, nous sont naturellement sympathiques, quelle que soit la divergence d'opinion. Nous sommes certains, qu'ayant éprouvé nos impressions, ils comprennent notre âme, s'ils n'admettent pas toutes nos raisons. Je vous demeure donc, cher Monsieur, bien reconnaissant pour la belle étude qui m'est consacrée. Après avoir dépensé (quelques-uns disent : perdu) sa jeunesse à écrire, c'est une grande satisfaction de s'apercevoir qu'on n'a pas fait fausse voie et d'espérer que les pages qu'on a écrites éveilleront des sympathies parmi des inconnus. Quant à la renommée... elle n'apaise jamais le cœur. On naît, on aime, on meurt, voilà la réalité inquiétante qui emplit la pensée.

Je compte bien, cher Monsieur, à mon prochain passage en ville, passer quelques instants avec vous, au risque de vous dérober des instants précieux. Comme vous l'avez déjà remarqué, il est fort difficile, quand on s'est créé des occupations incessantes qui ne souffrent jamais de retard et auxquelles souvent la fortune et le bonheur d'autrui sont attachés, de s'entretenir, comme on le voudrait, sur bien des sujets de prédilection qui ne les concernent point. Les correspondances littéraires et philosophiques deviennent même impossibles; ces correspondances qui nous plaisent tant, nous devons les refuser, si nous-mêmes nous écrivons pour la publicité. — *Vita brevis!*

Si je pouvais vous décider à faire une excursion à Acoz dans le courant de juillet, ma mère et moi serions charmés de vous y recevoir. Nous pourrions alors nous entretenir longuement à l'ombre discrète des vieux arbres, en présence de cette nature muette qui dévore en silence ceux qui la chérissent..

Recevez, cher Monsieur, l'assurance de mes sentiments de sympathie.

O. Pirmez.

Cher Monsieur,

Je vous remercie de l'invitation que vous avez l'amabilité de m'adresser. J'accepterais bien volontiers si je n'étais aussi gravement malade; je doute fort, qu'avant deux mois, je puisse me risquer à sortir. Il y a plus d'un an que je suis confiné dans ma chambre

Max Waller a bien voulu me demander quelque travail littéraire pour la *Revue moderne;* je lui en suis reconnaissant, mais je me trouve en ce moment trop souffrant, trop affaibli pour m'occuper de littérature.

Je me souviendrai un jour de son offre obligeante. En lui envoyant mes œuvres, je crains bien qu'il n'y voie un but intéressé. Qu'il sache donc qu'il n'est pas tenu d'en parler, et que, si par hasard lui ou l'un de ses amis, les analyse un jour, je le prie de ne pas ménager la critique sur les parties de l'œuvre qui ne seraient pas conformes à sa manière de voir. En ai-je jamais voulu à Remo parce qu'il combattait ma philosophie? Il suffit qu'on soit sincère.

J'ai lu dans la *Revue* le jugement de M. P..... et la réfutation toute bienveillante pour moi. Pauvre diable!

Cela me rappelle feu Van Bemmel qui m'accusait d'être *en retard* d'un demi-siècle, et cela en lisant mes études morales; comme si l'essence même de la nature humaine n'était pas toujours la même!

Je me tais pour ne pas vous dérober des instants précieux et vous prie, cher Monsieur, d'agréer l'expression de ma considération distinguée.

OCTAVE PIRMEZ.

BIBLIOGRAPHIE.

D'après nature, par FRANCIS ENNE, deuxième série, avec eau-forte de Brunin. Bruxelles, chez Henry Kistemaeckers, 1883, petit in-12.

Ce petit ouvrage fait partie de la collection, très soigneusement éditée par Henry Kistemaeckers, qui comprend déjà, entre autres, *Petits cahiers*, par Léon Cladel, *le Mort*, par Camille Lemonnier, *M^lle Fifi*, par Guy de Maupassant. C'en est le quatorzième volume. Le quinzième, *les Pas de chance*, par Harry Alis, est en préparation. Ce sont de charmantes éditions de bibliophile.

D'après nature, est une série de onze croquis, rapidement enlevés, chacun en une douzaine de pages. Quelques-uns, par exemple, *Relâche* et *Relevailles* sont excellents. Pas d'autre préoccupation que de dessiner au trait, sans ombres ni lumières, les scènes de la vie quotidienne, telles que les voit un passant observateur. L'art de rendre intéressants les épisodes en apparence les plus vulgaires, c'est aussi l'art de rendre visible le monde qui nous environne et à travers lequel nous marchons distraitement.

Lecture agréable, distraction facile, littérature simple et de bon aloi.

EXPOSITION
DU CERCLE DES AQUARELLISTES ET DES AQUA-FORTISTES

La nouvelle association artistique qui a pour président M. Charles Goethals, vient d'ouvrir au Palais des Beaux-Arts, sa première exposition, laquelle est fort agréablement disposée; le jour y est excellent, l'aspect général charmant et confortable.

Elle comprend 181 numéros, exposés par 53 artistes, mais elle nous paraît avoir été trop accueillante; le niveau général est assez banal. Nous comprenons qu'un cercle qui en est à ses débuts, se trouve dans la nécessité de se montrer facile et de ne pas avoir immédiatement les rigueurs permises aux institutions qui ont déjà conquis la notoriété et l'autorité. Nous signalons toutefois l'écueil. Les exhibitions de tous genres deviennent fort nombreuses, trop nombreuses peut-être; le public, et même les amateurs, commencent à se blaser et deviennent de plus en plus difficiles. On est rebelle aux impressions ordinaires, on cherche des sensations plus vives et on ne s'arrête par conséquent qu'aux œuvres qui dépassent la mesure commune.

Autrefois, l'on était plus commode, quand chaque hiver on n'avait que deux ou trois expositions où l'on pût aller se délecter. Mais aujourd'hui, on n'a plus que l'embarras du choix et l'on se sent souvent enclin à faire le souhait d'en voir supprimer quelques-unes plutôt que de devoir en subir autant.

Cela n'empêche que nous devons renouveler nos félicitations au peloton artistique qui a cru qu'il était bon de rompre le cercle fermé de l'exposition royale des aquarellistes, composée, comme on le sait, d'un nombre de membres limité, ne permettant le recrutement que lorsque la mort vient éclaircir les rangs. Il en résultait qu'un grand nombre d'artistes se trouvaient dans l'impossibilité de faire valoir sérieusement devant l'opinion ses aptitudes pour ce genre spécial et léger.

Les amateurs y pourront faire une promenade agréable. Ils y retrouveront des noms connus appartenant tous au groupe qui affiche ses prétentions à l'indépendance et à la modernité.

Voici les œuvres qui nous paraissent mériter l'attention.

Estacade à marée basse, par H. Cassiers. D'une allure magistrale, vigoureuse et harmonieuse dans les tons. Pourquoi l'artiste en a-t-il exposé deux autres qui reproduisent à peu près le même sujet mais dans des conditions moins remarquables?

La maison du Zeepaard et *Vue prise à Malines*, par P. Combaz. Cette dernière particulièrement a beaucoup de charme et est bien enveloppée.

Premier état de la laveuse et un *Portrait de malade*, par Ang. Danse, notre excellent graveur montois. Le portrait est profondément exprimé. Le premier état de la laveuse est gravé avec une grande fermeté qui perd beaucoup à l'état suivant, plus achevé mais assez mou.

La Sambre à Namur, par G. Delsaux; un peu lâché et trop approximatif, mais où l'on retrouve les qualités de lumière et de fraîcheur que nous avons signalées dans ses tableaux exposés à l'*Union des Arts*.

Mai, par Ch. Goethals, très vigoureux, très bien lavé, dans les bonnes traditions de l'aquarelle.

La Thines à Nivelles, eau-forte, et l'*Ami James*, aquarelle, par Th. Hannon. Décidément le jeune artiste s'attaque à tous les genres et dans tous arrive au même resultat : de temps en temps une très bonne œuvre, mais souvent aussi trop d'abandon et de hâte.

Un coin sauvage à La Hulpe, de Paul Hermanus est une aquarelle délicate, mais rappelle sensiblement le Hollandais Mauve. Défaut grave, car, sans originalité pas de saveur.

Le gamin, par Mayné, est excellent.

La dune, de Mommen, est d'une belle note et réalise un début sérieux.

Rouge-Cloître, par L. Mundeleer, est un succédané des aquarelles de Stacquet. Même observation que pour Hermanus : Tâchez de n'imiter personne.

L'un des deux dessins de Pantazis, celui au trait, est fort remarquable et d'un aussi beau style que certains dessins des maîtres anciens.

La vue de Heyst, de Pioch, mérite une mention.

Il en est de même pour *Après la pluie à Ostende*, par W. Schlobach.

Nous sommes heureux de souhaiter cette bienvenue au nouveau groupe et nous espérons qu'il comprendra de plus en plus, qu'il est de la dignité de l'artiste de ne soumettre au jugement du public que des œuvres sérieuses; c'est pourquoi nous dirons notamment à James Ensor, pour qui nous avons les plus vives sympathies, qu'il n'est point permis de se contenter des informes rognures d'ateliers qu'il a fait suspendre aux murs de l'exposition.

LE NOUVEAU TABLEAU D'ARTHUR STEVENS
AU MUSÉE DE BRUXELLES.

La nouvelle acquisition du Musée moderne attire les visiteurs. C'est un succès de curiosité, car l'œuvre en elle-même ne nous paraît mériter ni le prix élevé que le gouvernement a payé, ni les éloges excessifs que lui décerne une partie du public.

Ajoutons, pour éviter tout malentendu, que nous comptons parmi les admirateurs les plus sincères de ce grand artiste et que c'est peut-être un des motifs pour lesquels nous ne saurions accepter de lui rien qui soit médiocre.

Dans la toile nouvelle qui est intitulée *la Veuve et ses enfants*, l'effet dramatique a été cherché, mais il n'est pas obtenu. Le peintre semble avoir été sensible au reproche qu'on lui a fait souvent de s'en tenir au morceau et de faire ainsi supposer qu'il n'osait aborder le tableau proprement dit. Il a voulu produire l'émotion et a cru y réussir en accumulant les accessoires obligés du sujet mélancolique qu'il a choisi. Un temps sombre, un fleuve agité, des navires enveloppés de brume et de fumée, une jeune femme en deuil, sur ses genoux un nouveau-né, puis une fillette déjà rêveuse, debout, regardant au lointain. Ces données trop connues laissent le spectateur froid.

Le peintre des femmes élégantes et bizarres n'a pu se dégager de ses traditions favorites; il a voulu qu'une chevelure jaune vint faire une harmonie quelque peu violente avec le noir de la robe. La physionomie de la jeune mère est intéressante, mais non touchante. Les personnages, comme l'ensemble du tableau, sont, en somme, sans profondeur. Quant à la peinture, elle est étonnamment habile dans la tête de la veuve et dans la petite fille habillée en garçon. Le reste est très ordinaire. Les feuillages qui sont à gauche du tableau sont faux, le sol est creux.

On reconnaît assurément la patte du maître et, pour tout autre que pour lui, on pourrait dire que l'œuvre est remarquable. Mais pour l'auteur de tant de choses merveilleuses livrant une production capitale au musée principal de son pays natal, ce n'est assurément pas suffisant.

LA VENTE MINARD

Nous avons visité, à Gand, la collection de feu l'architecte L. Minard, cet amateur, célèbre depuis vingt ans au moins comme un des collectionneurs les plus remarquables de Belgique, imprimé, gravé, barytoné, passé à l'état légendaire. Nous nous souvenons d'avoir vu dans le gros volume consacré à l'exaltation de sa demeure et de sa personne, les reproductions d'objets curieux et les perspectives de ses appartements. Nous savions que sa maison était signalée dans les guides des voyageurs et qu'on s'y rendait en pèlerinage. Nous avions enfin reçu le catalogue, récemment imprimé chez Vanderhaeghen, donnant en 242 pages l'énumération de tous les bibelots que le défunt avait patiemment accumulés ainsi que l'explique complaisamment l'expert Hermann Van Duys dans une préface intitulée *Le Musée Minard!*

Nous avons subi une déception profonde et rapidement compris que nous étions, une fois de plus, en présence d'une de ces réputations d'amateur usurpées comme il n'en est que trop dans notre Belgique badaude et vaniteuse.

Une grande maison abominablement travestie en hôtel moyen-âge, une allée cochère à voûtes ogivales, avec des niches piteusement garnies de statuettes quelconques, un escalier tournant, aussi prétentieux que raide, des appartements aux plafonds ridicules, aux tapisseries et aux décorations criardes à donner mal aux dents, bref un chef-d'œuvre de mauvais goût provincial.

Là dedans un encombrement d'antiquités de toutes sortes, recueillies au hasard, avec une manie de collectionneur aveugle, achetant le vieux pour le vieux, sans discernement, sans autre règle qu'une certaine érudition routinière. Quelques objets extrêmement remarquables au milieu d'une confusion de bric-à-brac ressemblant au déménagement d'une boutique de fripier. Des tableaux épouvantables. Des meubles anciens déshonorés par un vernis cassant et criard. Un déluge de porcelaines, faïences, grès, cérames, verreries d'Allemagne, de Venise et des Pays-Bas, vitraux peints et verrières, orfèvreries, émaux, argenteries, objets de corporations, sculptures, ustensiles, ferronneries, bahuts, buffets, vitrines, tables et sièges, châsses, cheminées, tentures, etc., etc., etc.

Au milieu de tout cela, surnageant comme une galiote sur une mer aux vagues innombrables, un superbe lit à baldaquin signé Vreedeman de Vriese, et daté de 1565, dont le catalogue donne la description suivante :

« C'est incontestablement une des plus belles productions effectuées sous la direction de ce maître. La couche est travaillée à balustres sur trois faces. Au centre une armoire basse ouvrant à deux battants; sur chacun de ceux-ci un médaillon sculpté en ronde bosse, représente des sujets religieux. A droite, *l'Ange décidant la Sainte Famille à fuir en Egypte*, à gauche, *l'Annonciation*. Les deux panneaux formant chevet sont décorés de sculptures d'ordonnance architecturale; frises en ronde bosse, représentant, à droite : 1° *Adoration des Mages;* 2° *Trinité couronnant la Vierge*. A gauche : 1° *Fuite en Egypte;* 2° *Nativité*. Le baldaquin pose sur des gaînes à bustes d'homme et de femme du plus beau type Renaissance. Sa partie antérieure est décorée d'un cartouche à cuirs élégants, supporté par deux lions d'un travail nerveux et mouvementé, inscrivant le nom de l'artiste : VRIESE INV. et la date : 1565. Ce lit est accompagné d'une bonne grâce en soie orange et d'une courte-pointe en fil, du XVII^e^ siècle. »

On racontait parmi les visiteurs qu'il y avait pour ce morceau amateur à 30,000 francs. On disait aussi qu'un des Rothschild avait donné 150,000 francs pour écrêmer la collection de ses cinq plus belles pièces au choix!

Quant à nous, cet étonnant capharnaum nous a une fois de plus inspiré la sainte défiance. Plus que jamais nous hésiterons à dix fois avant de croire. Sur les trois à quatre mille numéros de la vente, il n'y a pas un dixième qui vaille la peine qu'on s'y arrête.

PETITE CHRONIQUE

Lundi 21 mai 1883, a 11 heures du matin, au Conservatoire de musique de Mons, matinée musicale, donnée avec le coucours de M^lle^ Pollender, cantatrice, de M. E. Jacobs, violoncelliste, des demoiselles de la classe de chant d'ensemble et de l'orchestre du Conservatoire, sous la direction de M. Jean Vanden Eeden.

PROGRAMME :

1° Ouverture de la Flûte enchantée (orchestre), W. Mozart. — 2° Le Désir, fantaisie sur la célèbre valse de Schubert, exécutée par M. E. Jacobs, F. Servais. — 3° Air d'Ariodant, chanté par M^lle^ Pollender, J. Méhul. — 4° La Reine de Saba (orchestre) airs de ballet, Goldmarck. — 5° *A.* Adagio de la 6^e^ sonate, Boccherini; *B.* Abendlied, Schumann; *C.* Mazurka, Popper, exécutés par M. Jacobs. — 6° Fête Bohême (orchestre), J. Massenet. — 7° Mignon, ballade pour mezzo-soprano et orchestre (d'après le texte original de Gœthe) chantée par M^lle^ Pollender, J. Vanden Eeden. — Chœur du Songe d'une Nuit d'Eté, chanté par les demoiselles de la classe de chant d'ensemble, Mendelssohn. — 9° Ouverture de Freischütz (orchestre) C.-M. von Weber.

Les portes s'ouvriront à dix heures et demie.

L'exposition annuelle des Beaux-Arts de la ville de Spa, aura lieu dans le Pavillon du Parc de Sept-Heures, spécialement approprié à cet effet. Elle sera ouverte le 1^er^ juillet et sera fermée dans la première quinzaine de septembre. Les exposants n'auront à supporter aucuns frais de transport sur le territoire belge à l'arrivée comme au retour, pour *les objets envoyés par chemin de fer, tarif* n° 2 (*grande vitesse*). Les frais, par toute autre voie, resteront pour compte de l'envoyeur.

Les objets destinés à l'exposition devront être rendus au local, accompagnés d'une lettre de voiture avant le 20 juin, et ils seront reçus à partir du 25 mai. Ils seront expédiés, à la *Commission directrice de l'Exposition des Beaux-Arts, à Spa.* Le placement commencera le 21 juin. Passé le 25 juin les envois seront *rigoureusement* refusés.

La troupe de M. Angelo Neumann, qui a donné dernièrement à Bruxelles les représentations des *Niebelungen* de R. Wagner, poursuit sa tournée en Allemagne avec un succès croissant. Elle vient de donner deux fois le cycle entier à Carlsruhe où l'œuvre de Wagner

n'était pas connue. Le succès a été retentissant. Mme Reicher-Kindermann alternait avec Marianne Brandt dans le rôle de Brünnhilde.

La troupe est en ce moment à Bologne. Elle a fait entendre la tétralogie de l'*Anneau du Niebelung*, à Venise, et a profité de son séjour dans cette ville pour rendre un hommage solennel à la mémoire de Richard Wagner. La veille de son depart pour Bologne, l'orchestre de M. Antoine Seidl, installé dans une barque pavoisée, s'est rendu devant le palais Vendramin pour y donner une sorte de sérénade funèbre composée de l'ouverture du *Tannhaüser*, et de la marche héroïque du *Crépuscule des Dieux*. Tout Venise avait voulu assister à cette solennité et les environs du *Canale Grande* étaient couverts de milliers de gondoles.

De Genève (*Correspondance particulière*) :

La première représentation de *Piccolino* a eu lieu le 23 avril; l'œuvre d'Ernest Giraud a obtenu un plein succès. Parmi les interprètes, nous signalerons tout particulièrement M. Bacquié qui a fait du pasteur Tidmann une très belle création, digne d'éloges à tous égards. Doué d'une voix de basse mordante et sonore, aussi bon comédien qu'habile chanteur, M. Bacquié sera vivement regretté à Genève où il n'a trouvé que des succès, succès qu'il retrouvera à Lyon où il vient d'être engagé par M. Alb. Dufour à de très belles conditions. Le directeur du Grand-Théâtre de Lyon ne pouvait faire une meilleure acquisition.

DIETRICH & Cie

23A, RUE ROYALE, BRUXELLES

Gravures, Aquarelles, Tableaux, Modèles et dessins, etc.

VIENT DE PARAITRE :

MUSÉE IMPÉRIAL DE L'ERMITAGE

A SAINT-PÉTERSBOURG

IVe livraison. — 26 reproductions en photographie.

Messieurs les amateurs sont invités de venir voir cette nouvelle série de l'importante collection dont les 75 premières planches ont été exposées au *Cercle artistique et littéraire*.

Pauline MOMMEN

26B, *RUE DES FRIPIERS* & 29, *RUE GRÉTRY*

BRUXELLES

SPÉCIALITÉ DE TOUS LES ARTICLES

CONCERNANT

LA PEINTURE, LA SCULPURE, LA GRAVURE

L'ARCHITECTURE & LE DESSIN

TABLEAUX ET ŒUVRES D'ART.

PIANOS

VENTE
ÉCHANGE
LOCATION

BRUXELLES
rue Thérésienne, 6

GUNTHER

Paris 1867, 1878, 1er prix. — Sidney, seul 1er et 2e prix

MUSIQUE.

R. BERTRAM

10, RUE SAINT-JEAN, BRUXELLES

(Ancienne maison Meynne).

ABONNEMENT A LA LECTURE DES PARTITIONS

MAISON GOUPIL ET Cie A BRUXELLES

89, rue du Marché aux Herbes (en face des Galeries Saint Hubert)

VIENT DE PARAITRE

SALON DE PARIS DE 1883

Ouvrage d'art de grand luxe, contenant 120 photogravures par la Maison Goupil et Ce.

L'ouvrage est divisé en 12 livraisons. Chaque livraison comprendra 16 pages de texte, 10 photogravures dont 6 hors texte et plusieurs dessins originaux. Il paraîtra une livraison par semaine.

Prix de la livraison : **5** francs.— L'ouvrage complet : **60** francs.

La maison fournira à ses clients et aux artistes l'ouvrage complet pour le prix de l'édition ordinaire (fr. 60), un exemplaire édition d'amateur sur papier de Hollande.

VERLEYSEN-NYSSENS

A LA PORTE CHINOISE

88, RUE ROYALE, BRUXELLES, 88

IMPORTATION DIRECTE DE LA CHINE ET DU JAPON

Objets d'art, porcelaines, bronzes, laques, soieries, papiers, etc. — Grand choix de meubles en laque et bois de fer, paravents, écrans.

SPÉCIALITÉ DE THÉ DE CHINE

Exposition permanente — Entrée libre.

COMPAGNIE DES BRONZES

BRONZES D'ART ET D'AMEUBLEMENT

APPAREILS D'ÉCLAIRAGE

BRONZE MONUMENTAL

Direction et Magasins : Rue d'Assaut, 22, Bruxelles.
Ateliers et Fonderie : Rue Ransfort, 27, Molenbeek (Bruxelles).

ADÈLE DESWARTE

23, RUE DE LA VIOLETTE

BRUXELLES.

Dépôt à ANVERS, 15, rue Léopold.

VERNIS ET COULEURS
POUR TOUS GENRES DE PEINTURES.

TOILES, PANNEAUX, CHASSIS,
MANNEQUINS, CHEVALETS, ETC.

BROSSES ET PINCEAUX,
CRAYONS, BOITES A COMPAS, FUSAINS, MODÈLES DE DESSIN.

RENTOILAGE, PARQUETAGE,
EMBALLAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX.

COULEURS
ET PAPIERS POUR AQUARELLES
ARTICLES POUR EAU-FORTE, PEINTURE SUR PORCELAINE.

BOITES, PARASOLS, CHAISES,
Meubles d'atelier anciens et modernes

PLANCHES A DESSINER, TÉS,
ÉQUERRES ET COURBES.

COTONS DE TOUTE LARGEUR
DEPUIS 1 MÈTRE JUSQUE 8 MÈTRES.

Représentation de la Maison BINANT de Paris pour les toiles Gobelins (imitation)

NOTA. — La maison dispose de vingt ateliers pour artistes. Impasse de la Violette, 4.

SOCIÉTÉ ANONYME

DE

L'HOTEL DES VENTES

DE BRUXELLES

RUE DU BORGVAL, 15 — BOULEVARD ANSPACH, 71 — RUE JULES VAN PRAET, 16

BULLETIN HEBDOMADAIRE SPÉCIAL

Lundi 21 Mai 1883

A 1 HEURE PRÉCISE DE RELEVÉE.

44, Marché-aux-Herbes, à Bruxelles, continuation de la vente publique pour cause de cessation de commerce, faite par le ministère de Me ECTORS, notaire à Bruxelles, des bijoux et joyaux, etc., formant le fond de commerce de Monsieur DE PATOUL.

Le même jour

A 2 HEURES DE RELEVÉE

Cour vitrée. — Vente publique de magnifiques plantes, **Lauriers, Orangers, Rosiers,** etc

Mardi 22 Mai

A 2 HEURES DE RELEVÉE.

Salle n° 2. — Vente publique de **Meubles** et objets divers.

Mercredi 23 Mai

A 2 HEURES DE RELEVÉE.

Salle n° 2. — Vente publique, pour cause de départ, d'un **Matériel complet** propre à l'installation d'une boucherie, ainsi que de bons **Meubles,** consistant en garde-robe, lavabos, lits, armoires à glace, etc.

Jeudi 24 Mai

A 2 HEURES DE RELEVÉE

Cour vitrée. — Vente publique de magnifiques plantes, **Lauriers, Orangers, Rosiers,** etc.

Vendredi 25 Mai

A 2 HEURES DE RELEVÉE.

Salle n° 6. — Vente publique d'excellents **Meubles,** ainsi que de **Tableaux, Porcelaines, Antiquités.**

Du 28 au 30 courant, aura lieu une vente par autorité de justice d'une quantité considérable de **Meubles neufs,** consistant en plusieurs magnifiques chambres à coucher complètes, ameublements de salon, buffets, gardes-robe, meubles de salle à manger, etc.

Bruxelles. — Imp. FÉLIX CALLEWAERT père, rue de l'Industrie, 26.

TROISIÈME ANNÉE. — N° 21. LE NUMÉRO : 25 CENTIMES. DIMANCHE 27 MAI 1883.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

COMITÉ DE RÉDACTION

VICTOR ARNOULD — OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — EUGÈNE ROBERT

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00 ; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES** : On traite à forfait.

Adresser les demandes d'abonnement et toutes les communications à
L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 26, Bruxelles.**

SOMMAIRE

JEAN PORTAELS. — LE SALON DE PARIS. Troisième article. *Les artistes belges.* — PROJET DE FONTAINE, par Lambeaux. — LES GALERIES FUNÉRAIRES. — LA VENTE MINARD. — PETITE CHRONIQUE.

JEAN PORTAELS

Les élèves qui ont autrefois fréquenté l'atelier de M. Jean Portaels viennent de réunir en une exposition une partie de leurs œuvres. Elles sont exposées au Palais des Beaux-Arts, où elles forment un ensemble remarquable, comprenant 407 numéros envoyés par 24 artistes.

Voici les noms des exposants. Nous ajoutons à chacun d'eux le nombre des œuvres envoyées :

Agneesens, 40 ; Blancgarin, 22 ; Emile Charlet, 24 ; Coppieters, 17 ; Cormon, 17 ; Frédéric, 10 ; Hennebicq, 27 ; Impens, 21 ; Lefebvre, 13 ; Licot, 4 ; Mayné, 7 ; Meerts, 20 ; David Oyens, 23 ; Pierre Oyens, 22 ; Tschaggeny, 19 ; Vandenkerkhoven, 16 ; Van der Hecht, 16 ; Van der Stappen, 20 ; Van Gelder, 21 ; Van Hammée, 26 ; Van Humbeek, 4 ; Verdyen, 4 ; Verheyden, 14 ; Wauters, 20.

Cette exposition est un événement artistique notable. Elle est surtout un hommage au maître. Cette caractéristique est bien exprimée dans le catalogue-album que ses élèves lui ont offert.

Il y a deux ans, à l'occasion du banquet qui lui fut offert lors de sa promotion au grade de commandeur de l'Ordre de Léopold, nous avons résumé l'influence considérable que Portaels a eue sur les générations artistiques de son temps.

Son atelier reste célèbre disions-nous. C'est presque le seul dont on parle encore. Presque tous les artistes distingués de notre pays l'ont suivi. Et chacun d'eux en parle avec un respect et une reconnaissance qu'on ne voit pas faiblir, quoique aujourd'hui le maître soit vieux et que l'atelier soit fermé.

Il s'est ainsi établi autour de son nom une auréole artistique que le vulgaire a confondue avec le mérite du peintre. Elle vaut peut-être mieux que le talent, et certes, est plus rare.

Comme initiateur et comme guide, depuis un demi-siècle, Portaels n'a pas eu chez nous son pareil.

Pour les esprits superficiels l'influence qu'il conserve, la persistance que mettent les artistes les plus opposés à se proclamer ses élèves, sont choses bizarres que les sceptiques n'expliquent que par un hommage, rendu à l'homme bien en cour, au protecteur influent, au directeur de l'Académie des Beaux-Arts.

Pour ceux qui dépassant la surface des choses, en

pénètrent le sens profond, cette diversité singulière dans ses élèves trouvent une justification qui marque à la fois la force et la faiblesse de Portaels, et qui reste son honneur. Son mérite propre comme exécutant n'a jamais eu la séduction et la puissance qui étourdissent les commençants et les font choir dans les marécages du pastiche. Sa peinture n'a pas eu d'imitateur. Elle demeure isolée dans ses qualités paisibles et satisfaisantes. Mais au dessus de cette main qui ne fut qu'à demi heureuse, il y avait une intelligence artistique des plus nobles, des plus érudites, des plus sûres, constamment réchauffée par un cœur enthousiaste et bon.

On n'a pas mieux que lui prêché l'art et ses règles maîtresses. Les préceptes essentiels, les hautes maximes qui préservent des misères et de la décadence étaient l'aliment constant de ses causeries. Avec lui, l'esprit prenait toujours une saine nourriture. Il savait donner la vaillance. Quiconque le fréquentait, voyait plus clair, se sentait plus haut, débrouillait la besogne artistique avec plus de sûreté et de courage. A la tête de cette jeune milice, il semblait un chef chantant un hymne viril qui rendait pour tous la marche légère et inspirait les actes héroïques.

C'est précisément parce que son enseignement était plus dans ses paroles que dans ses pinceaux, qu'il est arrivé à ce résultat merveilleux de laisser à chacun de ses disciples sa pleine originalité, et que son influence fut également salutaire et efficace pour tous les rameaux artistiques. Il concevait et exprimait sans peine les vérités générales qui dominent l'art, et, sous des formes variables, se réalisent dans chaque individualité. La recommandation muette qui se dégageait de l'ensemble de sa personnalité, c'était : « Ecoutez-moi, ne m'imitez pas ; faites moins ce que je fais, que ce que je dis ». En vérité, il a respecté à ce point la nature de chacun, qu'il a réalisé ce prodige, ayant eu tant d'élèves, qu'aucun ne lui ressemble, et que nul d'entre eux ne ressemble à son voison. Et pourtant tous se rattachant pieusement à lui, et ses pures doctrines se retrouvant en chacun, on peut lui appliquer cette énergique formule liturgique : *Est totus in totu et in quàlibet part.*

Qui s'étonnera que de tous les points du ciel artistique aient volé vers lui les jeunes ignorances et les jeunes espérances. C'est là surtout que devant les œuvres qui s'ébauchaient, d'un mot, d'un coup de crayon, d'une touche, il savait montrer le défaut, et affirmer la règle avec une énergie qui la fixait pour toujours. Il s'oubliait lui-même : jamais la préoccupation funeste de faire admettre sa peinture comme l'exemple et le type. Perspicace, il devinait les instincts de l'élève ; modeste, il ne songeait qu'à les favoriser. Il n'infusait pas, en aveugle ou en égoïste, ses propres tendances ; d'une main adroite et délicate il s'insinuait, cherchant les aptitudes des autres, les dépliant, les développant, les mettant au jour avec des habiletés d'opérateur.

Son atelier était organisé sur les données traditionnelles, et cependant nul plus que lui n'a recommandé la contemplation de la nature. Mais à toute heure il affirmait ce précepte, qu'il n'y a pas d'artiste sans une connaissance approfondie des procédés et du métier. « C'est à l'atelier, disait-il, que cela se conserve et se transmet. Nul n'est assez fort pour trouver de lui-même ces traditions qui épargnent tant d'erreurs et tant d'efforts. Ce n'est que lorsqu'on les possède qu'on peut se risquer à prendre corps à corps la terrible et mystérieuse réalité »

L'atelier de Portaels a été le dernier de ces grands centres privés d'éducation artistique ; les talents qui en sont sortis, disséminés partout comme des fleurs brillantes, montrent ce qu'un tel enseignement peut produire.

L'enseignement grave, consciencieux et élevé du maître a élevé tous ceux qui ont traversé son atmosphère. Qui aime l'art ne l'oubliera pas. Quand on veut montrer les véritables ornements de sa gloire, ce ne sont pas ses toiles qu'il faut citer, ce sont ses élèves. Dans notre modeste domaine national on peut appliquer à sa vie laborieuse et utile d'un ancien ces paroles : Il fut comme une arche triomphale : beaucoup de grands artistes de ce temps y ont passé.

Telles étaient les réflexions que nous suggérait, il y y a deux ans, cette personnalité sympathique. Aujourd'hui nous sommes en présence de l'exposition qui est née des sentiments communs aux élèves du maître.

La plupart des œuvres exposées sont connues. C'est leur réunion qui leur donne un intérêt nouveau et qui permet des observations intéressantes. Cependant, on éprouve quelque déception à ne pas retrouver les principales, celles qui ont surtout fait la réputation de l'artiste. C'était difficile, voire même impossible, nous le reconnaissons. Mais il n'en résulte pas moins pour le public un malentendu qui n'est pas sans danger. Pour quelques-unes des personnalités qui ont coopéré à l'exposition on éprouve un certain désenchantement. Il y a beaucoup de remplissage. Les œuvres dominantes sont clairsemées.

Deux expositions peuvent cependant être mises hors de pair, celle d'Agneessens et celle de Vander Stappen. La première manifeste l'artiste avec une puissance dont ceux qui l'approchaient de près avait la notion, mais que le public ignorait. Quelques-unes de ses toiles sont de premier ordre, vraiment dignes d'un grand maître.

Quant à Vander Stappen, la salle où ses œuvres sont réunies est le joyau de l'exposition. Tout y est véritablement beau. La grâce, la force, l'expression, la noblesse s'y affirment sans réserve. La persistance et l'unité de ces hautes qualités sont admirables. Pas de faiblesse,

pas d'exception. C'est un choix, assurément, mais pour parvenir, même en choisissant, à un tel assemblage, il faut qu'il s'agisse d'un artiste du plus rare mérite.

L'arrangement de l'exposition a été fait par l'architecte Van Humbeek, lui aussi un des élèves du maître qu'on voulait honorer. Il est sobre et de grand goût Il contribue à faire de cette promenade artistique une des distractions les plus salutaires et les plus instructives qu'on puisse en ce moment trouver à Bruxelles.

LE SALON DE PARIS

Troisième article

LES ARTISTES BELGES

La Belgique occupe au Salon de Paris une place assez effacée. Elle pourrait, elle devrait être plus en vue. Aux toiles de l'école française, qui souvent accusent plus d'habileté de main que de réflexion et de sincérité, elle opposerait ses œuvres calmes, harmonieuses, parfois lourdes de facture et gauches de composition, mais dans lesquelles jamais on ne sent cette hâte fiévreuse, ce désir ardent de paraître, de bousculer ses voisins pour se faire remarquer, auxquels sacrifient tant d'artistes étrangers. A côté des turbulences de nos voisins, elle montrerait sa nature placide et méditative. Dans le déchaînement de ce formidable orchestre, elle ferait retentir l'accord simple et grave que l'oreille perçoit distinctement et qui éveille les idées sérieuses et élevées.

Malheureusement bon nombre d'artistes belges, et des plus grands, n'ont rien envoyé cette année. Verwée, Verhas, Wauters, Vander Stappen, De Vigne, Vinçotte, les habitués des Salons parisiens, se sont abstenus. Hermans, qui naguère exposait *l'Aube*, *le Bal masqué*, n'a cette année qu'une *Baigneuse*. Et ce qui achève de jeter la déroute dans nos rangs, c'est qu'à part quelques rares privilégiés qui ont obtenu les honneurs de la rampe, la commission de placement s'est montrée à l'égard des Belges d'une excessive rigueur, reléguant impitoyablement au troisième rang et dans les coins des toiles qui méritaient assurément d'être mieux traitées.

C'est ainsi qu'un *Clair de lune* d'Artan, d'une admirable limpidité, passe inaperçu, alors que, placé ailleurs que dans les régions supra terrestres dans lesquelles on l'a plaisamment expédié, il eût certes obtenu un grand succès. Il eût été pour les français, dont les marines sont faibles, un enseignement et un exemple. C'est ainsi aussi qu'une spirituelle et amusante boutade de David Oyens, *le Lauréat*, et un fort bon portrait de son frère, par Pierre Oyens, ont été absolument sacrifiés. Stobbaerts, qui expose *La première charrette de foin*, Speeckaert avec son *Ariane*, Heymans, qui envoie son beau paysage du Cercle, Vogels, Verstraete, le jeune artiste dont nous avons, lors du Salon d'Anvers, loué la *Matinée d'avril*, Hoetterickx, qui expose une *Visite de la douane*, Denduyts, le poète des mélancolies du soir, Asselberghs, le vigoureux paysagiste et bien d'autres, ont été si malmenés et placés dans un jour si défavorable qu'il est réellement impossible à la critique d'émettre un jugement définitif sur la valeur de leurs œuvres.

Nous nous bornerons donc à nous occuper des tableaux que des conditions normales de placement et d'éclairage permettent de juger sainement. Parmi ceux-ci nous n'hésitons pas à mettre en première ligne le *Saint-Liévin* de Vanaise, les deux toiles de Jacques de Lalaing et les paysages de Courtens.

La vaste toile du peintre gantois dont les œuvres au coloris tapageur ne nous avaient jamais charmés jusqu'ici, accuse un si grand pas dans la voie d'un art sérieux et digne, qu'elle mérite l'examen le plus attentif et des encouragements sans réticence. C'est le plus vigoureux effort qui ait été accompli en Belgique depuis longtemps. Nous saluons avec joie et émotion ce début d'un peintre qui aborde résolument le grand art, et dédaignant le « morceau » dans lequel s'attardent tant d'hommes de talent, ose s'attaquer à une vaste composition, consciencieusement étudiée, longuement mûrie, soigneusement établie, dans laquelle on sent l'asservissement de la brosse au travail pénétrant du cerveau. Dans un paysage des Flandres d'une grande simplicité, à la porte d'une cabane, le saint, revêtu de ses habits sacerdotaux d'apparat, guérit un aveugle. Un groupe de paysans assiste au miracle, dans un recueillement attentif. La surprise et l'admiration se peignent sur leurs traits. A l'arrière plan, des laboureurs quittent leur travail pour se joindre au groupe principal. La scène est d'une gravité et d'une noblesse qui font impression, malgré le caractère archaïque voulu dont est fortement empreinte la composition et qui ôte l'illusion. Les expressions sont belles, les attitudes des divers personnages d'une grande sobriété. On songe involontairement au tryptique de Duez représentant *Saint-Cuthbert*, qui fut le succès du Salon de 1880 et qu'on admire aujourd'hui au Luxembourg. Si le tableau de Vanaise n'a pas la maîtrise qui distingue la magnifique composition du peintre français, il se rattache à elle par des affinités de sentiment indéniables.

Sans doute, la toile n'est pas sans défauts. Certaines crudités du paysage détonnent. L'air manque et les personnages ne se détachent pas suffisamment les uns des autres. Mais telle qu'elle est, avec ses mérites et ses imperfections, l'œuvre n'en constitue pas moins, de toute l'exposition belge, la tentative la plus audacieuse et la plus digne d'éloges.

On avait applaudi aux brillants débuts de Jacques de Lalaing. Le jeune artiste réalise les espérances qu'on avait conçues de lui. Le portrait d'un vicaire, qu'il a exposé l'an dernier à Anvers, est l'un des bons portraits du Salon de Paris. Placé à la rampe, dans un jour favorable, il attire l'attention. Il en est de même des *Prisonniers de guerre*, qui montrent, dans la lumière assourdie d'une casemate, des hussards assoupis dans la mélancolie de la captivité. D'une extrême distinction, d'un dessin ferme et correct, l'œuvre s'impose, malgré le ton chocolat qui attriste l'ensemble du tableau. Nous apprenons que Jacques de Lalaing a reçu une troisième médaille. Cette distinction, dont on ne se montre pas prodigue à l'égard des étrangers, récompense à juste titre un artiste des plus méritants.

Les deux paysages de Courtens peuvent être, ainsi que nous l'avons dit au début de ces études sur le Salon, placés sur le même rang que les meilleurs paysages français. Ils ont l'émotion intime de la nature qui touche. Sans recourir aux oppositions violentes, aux debauches de tons criards, aux effets foudroyants, Courtens trouve dans la sincérité de l'impression les éléments d'un succès certain. Ses tableaux ont la sérénité des campagnes paisibles auxquelles il emprunte les sites qu'il affectionne. Dou-

cement enveloppés d'une lumière caressante dans laquelle baignent les objets, ils vont droit à l'âme et font oublier la toile peinte pour laisser librement s'envoler les pensées dans les poésies de la nature. Déjà, l'an dernier, lorsque Courtens, alors inconnu, exposa au Cercle artistique son *Hiver à Termonde*, cette page d'un sentiment si juste, nous avons rendu à l'artiste un éclatant hommage. Nous sommes heureux de n'avoir rien à retirer des éloges que nous lui adressions à cette époque et des espérances d'avenir qu'il nous faisait entrevoir.

Il est juste d'associer au succès de Courtens celui d'un autre de nos compatriotes qui, depuis longtemps sur la brèche, lutte courageusement pour arracher à la nature le secret de ses attachantes émotions. Nous voulons parler de Coosemans, dont le paysage marque, cette année, un sérieux progrès. Son *Chemin en Campine*, placé à la rampe, exprime, avec sobriété, les tristesses de ce pays de Genck où le paysage se montre dans sa sauvage et austère grandeur. Il y a bien quelque sécheresse dans le dessin des branches d'arbres, qui se détachent durement sur le ciel plombé. Mais les frondaisons roussies, les herbages séchés que tache la verdure sombre des genêts, sont superbement traités.

Nous avons signalé plus haut la *Baigneuse* d'Hermans. Il est difficile de se rendre un compte exact de l'œuvre nouvelle de notre excellent artiste en l'appréciant à la place où on l'a juchée. Elle nous paraît être d'une grande harmonie de tons, mais manquer d'éclat. Les chairs sont salies d'ombres grises qui ne s'expliquent pas. La tête est charmante. Elle a les qualités d'élégance, de finesse, de grâce qui ont mis Hermans au premier rang.

A la rampe, on remarque un grand tableau de Cogen, intitulé : *Femmes de pêcheurs de Scheveningue attendant la vente du poisson*. L'œuvre plaît par le groupement heureux des personnages, par la recherche consciencieuse du détail pittoresque dans le costume, dans l'attitude. Elle manque de vérité au point de vue du *plein air* et révèle le travail laborieux de l'atelier. Le fond est évidemment brossé *de chic*. A la rampe aussi, dans le salon carré de gauche, les *Nouveaux locataires*, de Mme Henriette Ronner, une amusante farandole de petits chats, assurément la meilleure toile de la vaillante et infatigable artiste. La *Psyché* d'Herbo a aussi les honneurs de la cimaise, alors qu'on a repoussé au deuxième rang les deux minutieux tableautins de Jan Van Beers : *Retour du grand prix* et *Rigoletta*.

On sait que pour se venger l'artiste a, le jour du vernissage, enduit ses deux toiles d'une épaisse couche de noir. Cette mystification de rapin n'a pas eu grand retentissement. La Commission de placement a simplement fait décrocher les deux tableaux, les a soigneusement débarbouillés et les a remis... à la même place. De ces deux œuvres de l'auteur si discuté et malheureusement si inégal de la *Sirène*, l'une est un acheminement direct aux chromolithographies et aux gravures de modes qui font la joie des loges de concierge. Dans une victoria dont le soufflet déborde de bouquets de fleurs, une petite dame se carre, dans une pose provoquante. Du cocher, on n'aperçoit que le buste : la tête est coupée par le cadre. L'extrême minutie de détails affectionnée par le peintre est devenue, cette fois, une sécheresse agaçante. Le visage de la jeune femme est plat, sans expression comme sans modelé. La scène, qui est censée se passer en plein air, sent l'atelier d'une lieue. Pour donner un semblant de mouvement à l'immobile victoria, Van Beers a laissé dans le vague les rayons des roues : il n'a pas réfléchi sans doute qu'un attelage en marche ne peut donner la perception des plus infimes détails de la toilette sur lesquels il a cru devoir insister. Il résulte de tout cela une œuvre fausse, désagréable à voir, et l'on regrette presque le savonnage auquel se sont livrés les membres de la commission de placement.

L'autre, *Rigolletta*, est une merveille d'harmonies claires, un concert de couleurs tendres dans lequel les roses et les rouges éteints chantent triomphalement la partie principale. Comme sujet : tout simplement une petite femme couchée à plat ventre, et riant de toutes ses dents, sur une peau de tigre. C'est de l'art bien petit, mais c'est de l'art, et comme *patte* c'est prodigieux. Les intentions énigmatiques ne sont pas épargnées. Un grand diable de coq, dans la tapisserie, se montre d'une audacieuse indiscrétion. Le tigre, de son côté, oublie complètement qu'il est tanné, bordé de rouge et passé à l'état de tapis de pieds. Après tout, chacun ne trouve dans cette curieuse fantaisie que ce qu'il veut y chercher. Tant pis pour ceux qui s'offusquent et que les malicieux sous-entendus de l'artiste font rougir.

Un autre peintre anversois qui ne manque pas de talent, et sur qui l'art de Van Beers semble faire impression, Evariste Carpentier, se laisse aller à des écarts de goût désastreux. Son *Témoin muet*, qui montre, dans un boudoir, une tête pommadée qui surgit de l'entrebaillement d'une portière et baise la main d'une femme en toilette jaune tandis qu'une statuette sourit à ce manège, en est hélas! une preuve. Le *Compte à régler*, qui peint une scène belge, — un intérieur de cabaret, est trivial et ne s'élève pas au dessus d'un art bourgeois d'une tendance fâcheuse.

Il nous reste bien des noms à citer. Pour être complet, nous devrions parler des marines de Clays et de Musin, du tableau de Robie, des frères Van Leemputten, du grand paysage de De Knyff, de la *Baie des Anges à Antibes*, de Sembach, de la *Vue de Venise*, de R. Mols, qui rappelle l'imagerie d'Epinal par son coloris sec et désagréable, et beaucoup d'autres encore.

Nous sommes contraint d'abréger et espérons avoir l'occasion prochaine de nous occuper de ceux que nous passons sous silence, non par oubli, car les artistes belges ont tout particulièrement été l'objet de notre attention, mais parce que nous ne pouvons allonger outre mesure ce compte-rendu.

Nous tenons pourtant à signaler, en terminant, quelques débutants qui ont droit à une mention spéciale. Dans le paysage, Eugène Boch, qui expose pour la deuxième fois au Salon de Paris. La toile qu'il envoie cette année, un paysage du Furnes-Ambacht, est d'une sincérité et d'une justesse de tons qui indiquent un œil sain et une grande conscience artistique. Un peu plus de légèreté dans le feuillé des saules, un peu moins de gaucherie dans l'établissement des terrains, le tableau serait excellent. Dans le paysage aussi, Mlle de Villers, dont les *Bords de la Seine* attestent une étonnante virilité. Le ciel, en particulier, est d'un beau caractère, peint largement et sans effort. L'avant-plan, trop noir et qui n'est pas dans l'air, nuit à l'ensemble du tableau.

Dans le genre, Mlle d'Anethan qui expose une jolie toile déjà vue à Anvers, l'*Affiche*, un peu pâlotte de coloris, rappelant les tons de l'aquarelle, et G. Linden, un élève de Munkacsy, qui débute brillamment, mais auquel on peut reprocher de se laisser trop absorber par la personnalité de son maître. On trouve, en effet, les procédés habituels de l'auteur du *Christ devant Pilate* dans la composition que le jeune artiste intitule : *La chanson du mendiant*. Que M. Linden se hâte de dégager sa personnalité. Il paraît suffisamment doué pour se garder du pastichage et devenir quelqu'un.

La sculpture belge n'est représentée au Salon que par un buste d'Auguste Vande Kerckhove et par deux envois de Devillez : une *Salomé*, bas-relief d'une grande élégance de lignes et de modelé, et trois jolis médaillons.

Voici le résultat du vote qui a eu lieu la semaine dernière dans la section de peinture pour les médailles à décerner aux artistes.

Il n'a pas été attribué à la peinture de médaille d'honneur, aucun nom n'ayant réuni la majorité des suffrages. Voici comment se sont répartis les votes :

Votants : 555; majorité absolue : 186.

MM. Lefebvre, Jules, 180; Henner, J.-J., 67; Hanoteau, Hector, 47; Bouguereau, Ad., 34; Feyen-Perrin, 28; Bastien-Lepage, J., 18; Cazin, J.-C., 14; Renouf, Emile, 10; Gervex, Henry, 9; Carolus Duran, 8; Lhermitte, L.-A., 8; Vuillefroy, F. (de), 7; Roll, 6; Harpignies, 5; Butin, Ulysse, 5; Cabanel, A., 4; Le Blant, Julien, 4; Rochegrosse, 4; Chartran, Théod., 3; Scherrer, J.-J., 3. — Bulletins blancs : 50.

Une 1re médaille a été accordée à Henri Martin pour son tableau : *Paolo di Malatesta et Francesca di Rimini aux Enfers*.

Ont obtenu une 2e médaille :

MM. Giron : 32 voix, *Les deux sœurs*; Gélibert, 28; Marais, 28, *Le Gué;* Sauzai, 27, *La Ferme Coursimont;* Mme Demont-Breton, 27, *La Plage;* Béroud, 26, *Au Louvre;* Tattegrain, 25, *Les Deuillants à Etaples*; Nozal, 24; de Penne, 22; Rochegrosse, 22, *Andromaque;* Boudin, 21, *l'Entrée;* Jean Béraud, 21, *la Brasserie.* — Venaient ensuite, mais avec 20 voix seulement, MM. Mouillon et Berton.

Ont obtenu une 3e médaille :

MM. Geoffroy, 35 voix; de Lalaing, 34; Outin, 34; Princeteau, 34; Laynaud, 31; Mercié, 29; Paul Robert, 29; Berteaux, 28; Bergh, 28; Brunaud, 27; Baillet, 27; Marius Roy, 26; Montenard, 26; Pearce, 22; Le Sénéchal de Kerdréoret, 26; Maincent, 25; Dannat, 25; Zacharie, 24; Desmarest, 24; Jacomin, 24; Aman Jean, 23; Jenoudet, 23; Whistler, 23; Larson, 18; Loewe Marchand, 22; Frère, 22; Tavernier, 21.

Ont obtenu ensuite le plus grand nombre de voix : MM. Scherrer, Mme Peyrol-Bonheur, Vanaise, Sain, Maurin, Trystan, Lacroix, Fourié, Bretegnier, Dufour, Mlle Breslau.

Ont obtenu une mention honorable :

MM. Salzedo, Paul Sain, T. Lacroix, Uhde, Fournier, Bretegnier, J. Lignier, Vanaise, Gagliardini, Rivoire (aquarelle), Guignard, Barau, Echtler, Galerne, Allongé, Hélène Luminais, de Clermont-Gallerande, Allègre, T. Abraham, Clary, Morlon, Le Poittevin, Louis Lemaire, Le Camus, Sevestre, Villebyssex, Pezant, Merlot, P.-A. Flandrin, Mlle Baschkirseff, Coosemans, Dinet, G. Diéterle, Desboutin, Renouard, Hellquist, Biessy, de Lyphart, Lopisgich, Ch.-A. Porcher, Pinchart, Rousselin, Schmitt, Thévenot, Marie Lavieille, E. Laurent, Laroche, Souza-Pinto, Mlle Blau, *ex æquo,* Degrave et Marie Diéterle.

Plus heureuse que la section de peinture, la sculpture s'est vue décerner une médaille d'honneur. Elle a été accordée, après deux tours de scrutin, à M. Dalou, l'auteur des deux hauts-reliefs : *Etats généraux*, séance du 23 juin 1789, et *La République*.

Voici quel avait été le résultat du scrutin :

1er tour. — Votants : 100; majorité absolue : 51.

Ont obtenu : MM. Dalou, 46 voix; Barrias, 30; Tony Noël, 7; Guillaume, 2; Turcan, 2; Aizelin, 1; Desca, 1.

2e tour. — Votants : 97; majorité absolue : 49.

Ont obtenu : MM. Dalou, 51 voix; Barrias, 32; Tony Noël, 6; Desca, 1; Turcan, 1.

L'*Andromaque*, de Rochegrosse, et le *Christ*, de Morot, ont été acquis par l'Etat, ainsi que les paysages de Ségé, de Binet, de Boggs, de Laynaud, d'Allemand, de Diéterle. Ont été acquis, en outre : Brion, *Marie-Jeannie;* Brouillet, *Au Chantier*; Carrier-Belleuse, *Une Equipe de Bitumiers à Paris*; Dannat, *Contrebandiers aragonais;* Mme Demont-Breton, *La Plage*; Desliens, *Nature morte;* Doucet, *Agar;* Foubert, *Eglogue;* Geoffroy, *Les Infortunés;* Grivolas, *Le Balcon de Cydalise;* Mercié, *Vénus*; Montenard, *Le Transport de guerre* « la Corrèze » *au départ de Toulon;* Henri Sauvage, *Intérieur d'église à Blois;* Tattegrain, *Les Deuillants à Etaples.*

Projet de fontaine, par Lambeaux

Lambeaux termine la maquette d'une fontaine qui, dans sa pensée, devrait orner une place publique à Anvers.

Nous l'avons vue récemment dans son atelier, à Saint-Gilles, établie au tiers de la grandeur d'exécution.

Elle est très digne d'attention, spécialement par son animation extraordinaire. Une des caractéristiques du talent de Lambeaux, qui le distingue nettement des autres représentants de notre jeune école de sculpture, si remarquable et si féconde, est cette aptitude à exprimer le mouvement. Elle semble posséder si énergiquement l'artiste qu'elle l'entraîne vers quelque exagération et qu'il devra se mettre en garde contre ce qu'il y a en elle de débordant. Savoir se contenir, réprimer ce qu'il y a de trop ardent, forcer la monture qui prend le mors aux dents à se cabrer et à conserver une allure vigoureuse sans écart, est nécessaire dans l'art comme dans l'équitation.

Voici maintenant la description de l'œuvre.

Son but est de symboliser la liberté de l'Escaut et du commerce anversois par la légende gallo-romaine qui sert à expliquer le nom de la ville, *Antwerpen*. On sait qu'elle raconte qu'un géant farouche gardait le cours du fleuve, exigeait un droit de passage, coupait la main à ceux qui ne le payaient pas, et la jetait dans le fleuve. Un capitaine romain le vainquit en combat singulier et lui infligea la même mutilation, en ajoutant (la précaution était bonne) à la main la tête.

Le sculpteur est parti de cette histoire merveilleuse pour bâtir son monument, avec la préoccupation visible de lui conserver son caractère de conte de fées. Il serait donc inopportun de l'apprécier au point de vue des règles d'une logique absolue et des nécessités scientifiques.

Ainsi, dans la vasque qui est au pied, on voit non seulement un chien marin, ce qui est local, mais, de plus, une tortue et même un crocodile. Pour Anvers, c'est très exotique, à moins d'y voir des échappés du jardin zoologique.

De même, sur le haut du fût qui forme le centre, c'est complètement nu que l'officier romain vient de procéder à ses devoirs de justicier, et d'un geste magnifique d'élan et de grâce, jette au loin la main coupée du brigand. A ses pieds grimace la tête barbue qu'il vient de trancher, et dans la vasque elle-même gigote le corps du vaincu, bras étendus, jambes en l'air, torse tordu, ce qui serait fort difficile pour un vrai décapité. Il est tombé sur la malheureuse tortue, et pour exprimer le poids du géant, d'après la tradition d'une chanson populaire, la carapace éclate sous le choc.

La plate-forme sur laquelle se dresse le vainqueur est soutenue par trois nymphes fluviatiles, charmantes et effarées par le spectacle sanglant auquel elles assistent. Trois gros poissons, la

queue en l'air, sont au dessous d'elles, et entremêlent leurs corps écailleux à des végétations marines.

C'est compliqué, mais c'est étonnamment original, habilement composé, tout à fait en dehors des sentiers battus, intéressant au plus haut degré, et très artistique dans ses données tourmentées. C'est un des plus curieux spécimens de notre art national contemporain et vraiment digne d'être adopté par une administration publique pour l'embellissement d'une grande ville.

Une réserve pourtant. Lambeaux se propose de faire jaillir les eaux notamment du poignet tranché et du col sans tête. N'est-ce pas pousser trop loin la tendance au bizarre, et le mauvais goût n'apparaît-il pas? Ce sera une chose assez choquante que de voir perpétuellement ces jets sortir de ces blessures. Nous préférerions que les filets humides vinssent d'ailleurs, et nous ne trouvons pas heureuse cette collaboration hydraulique donnée par le décapité à ces bons poissons, dont les gueules ont eu jusqu'ici le monopole de cette fonction. Du nouveau, c'est bon, mais ceci l'est peut-être trop. Après cela, on nous objectera peut-être la fontaine des Trois pucelles.

Les galeries funéraires

Il y a quelques jours, en accompagnant au cimetière de Laeken le corps d'un ami, nous avons vu pour la première fois les étranges installations souterraines qu'on y a faites pour suppléer au défaut de place à la surface actuellement encombrée.

Notre impression a été pénible. C'était aussi le sentiment de beaucoup d'assistants.

Cela n'est pas digne de la mort. Cela n'a aucun rapport avec la tristesse qu'elle laisse, avec les souvenirs touchants qui s'y rattachent. C'est au premier chef une œuvre de mauvais goût, dans laquelle il n'y a de visible qu'une seule préoccupation, celle de se procurer de nouveaux emplacements dont on puisse trafiquer.

L'entrée de ce souterrain bizarre porte une inscription : *Galerie funéraire*, absolument comme on eût pu dire *Galerie du Nord* ou *Galeries Saint-Hubert*. Ailleurs on lit encore: *Défense de fumer et d'entrer avec des chiens*. Comme cela porte au recueillement et est d'accord avec la douleur quand arrive là un cortège funèbre ou quand on y retourne seul pour vivre dans ses souvenirs.

On descend quelques marches. On arrive dans un long passage, éclairé de distance en distance par des lucarnes à verre dépoli découpées dans la voûte. Les parois des deux côtés ne sont qu'un immense casier, rappelant, au choix, les caves à vins, les compartiments à tiroir d'un magasin de denrées coloniales ou les archives d'un ministère. Chaque place est étiquetée d'une grande feuille de marbre blanc, où l'on inscrit la désignation sommaire de la personne enmurée.

Mais ce qui donne à cet ensemble dépourvu de decorum un nouveau caractère de platitude et de vulgarité, ce sont des patères à chapeaux et des barres d'appui qui courent entre les séries des cases, de haut en bas, et de long en large; la piété des survivants vient y accrocher des bouquets, des pots de fleurs, des *ex-voto*, et la plus énervante collection de couronnes artificielles criardes, lourdes, stupides qui se puisse rêver.

Les fossoyeurs glissent le cercueil dans l'étui béant. On referme le couvercle et c'est fini.

Quand vous reviendrez, rien ne distinguera le parent, l'ami, le mort pleuré de cent autres morts, dans cette bibliothèque funéraire. Pas moyen de s'agenouiller, de se recueillir. Un grand herbier, une officine, une boutique, un entrepôt.

Qu'eût dit de cette installation qui serre le cœur et révolte la sensibilité, Alfred de Musset qui se voyait mis en terre dans un jardin, au milieu de la verdure et des fleurs :

Mes chers amis, quand je mourrai,
Plantez un saule au cimetière.
J'aime son feuillage éploré,
La pâleur m'en est douce et chère,
Et son ombre sera légère
A la terre où je dormirai.

Tout ce cimetière de Laeken est, du reste, une abominable collection de monuments funéraires bâtis les uns sur les autres, dans un entassement ridicule. Les vaniteux se sont bousculés pour avoir place dans cette foire de l'orgueil. Rien n'y rappelle soit le côté douloureux et grave de la mort, soit les efforts de ceux qui restent pour rendre douce la douleur. Seul à l'entrée, un admirable lilas, pliant sous ses grappes roses, épanchait l'harmonie de ses bouquets sur cette nécropole ennuyeuse et bête.

En Belgique, nos cimetières sont presque tous ou arides ou prétentieux. Nous n'avons pas les sentiments délicats qui, en France ou en Allemagne, en inspirent l'arrangement et la décoration. Il faut qu'une grande part y soit laissée à la verdure. Ce sont des jardins mélancoliques et doux où les arbres et les floraisons doivent encadrer abondamment les tombes. Il faut que celles-ci se cachent sous les feuillages ou apparaissent entre les rameaux. Il faut aussi que celui qui y vient puisse s'isoler devant le lieu où repose ceux qu'il a aimés.

Cela se fera quand notre population grossière et folle d'ostentation, dans les classes supérieures surtout, se sera assez civilisée pour ne voir dans la mort que des regrets, des espérances ou des souvenirs poignants. Une louable tentative a été faite à cet égard au nouveau cimetière d'Evere par l'administration communale de Bruxelles. Il a des aspects qui nous plaisent. Il nous a semblé y reconnaître l'initiative et le goût sûr de M. Buls, à qui nous avons entendu exprimer des idées comme celles qui précèdent, bien avant qu'il ne fut bourgmestre.

La vente Minard

CORRESPONDANCE

Monsieur le directeur de *l'Art moderne*, à Bruxelles.

Monsieur,

Un article très vert, paru dans le numéro de dimanche de *l'Art moderne*, traite de fumisterie la vente Minard et me reproche d'avoir prêté un complaisant concours à pareille mystification.

Vous avez, Monsieur, le droit d'apprécier comme vous l'entendez la part prise par moi à la vente des collections de M. Minard, je vous prierai seulement, en vertu du droit de réponse, d'apprendre à vos lecteurs que la vente Minard a produit 300,000 francs.

Agréez, Monsieur, l'expression de ma considération distinguée.

Hermann Van Duyse.

23 mai 1883.

Nous n'employons jamais le mot *fumisterie* M. Minard a recueilli un immense encombrement d'antiquailles, la plupart sans valeur sérieuse ; si les badauds en ont payé la plus grande partie plus cher qu'elles ne valent, si de son vivant, grâce à l'ignorance ou à la complaisance d'un public ignorant, le musée Minard a passé pour une merveille, M. Van Duyse n'y est pour rien. Ce sont là des phénomènes trop usuels chez nous pour qu'on s'en étonne. Cela n'empêche que cette collection ne fût, à quelques très belles pièces près, une gigantesque mystification et en toutes circonstances analogues nous le dirons ouvertement. Seulement, une autre fois nous n'attendrons plus que la vente soit finie et l'on verra alors si les enchères atteindront encore 300,000 francs.

Petite chronique

Manifestation Lemonnier. — La manifestation qui aura lieu ce soir en l'honneur de Camille Lemonnier, aura les proportions d'une imposante solennité. Plus de 200 personnes ont souscrit au banquet qui sera offert à l'auteur du *Mâle*. La liste comprend les notabilités littéraires et artistiques de tout le pays. La fête aura lieu à 5 heures, au *Grand Hôtel*. *L'Art moderne* y sera naturellement représenté et en rendra compte.

Manifestation Benoit, a Anvers. — Dimanche dernier, les amis de Peter Benoît, ont fêté le succès remporté à Paris, par le maître flamand. Tous ceux qui s'intéressent à l'art national et à notre renaissance artistique s'étaient rendus à Anvers, et ont fait à Benoît une ovation enthousiaste. Une adresse, magnifiquement imprimée en caractères anciens avec le matériel de l'imprimerie Plantin, et signée par un grand nombre de sociétés artistiques, lui a été remise par le bourgmestre d'Anvers. L'orchestre a joué l'ouverture du *Roi des Aulnes;* la fête s'est terminée par l'exécution du très beau *Chœur de la vie* de *Lucifer*.

Une société s'est formée pour publier les partitions de Benoit réduites au piano. L'*Oorlog*, paraîtra cet été. On annonce aussi la prochaine exécution à Paris de ce même oratorio et de l'*Escaut*.

DIETRICH & Cie

23A, RUE ROYALE, BRUXELLES

Gravures, Aquarelles, Tableaux, Modèles et dessins, etc.

VIENT DE PARAITRE :

MUSÉE IMPÉRIAL DE L'ERMITAGE

A SAINT-PÉTERSBOURG

IVe livraison. — 26 reproductions en photographie.

Messieurs les amateurs sont invités à venir voir cette nouvelle série de l'importante collection dont les 75 premières planches ont été exposées au *Cercle artistique et littéraire*.

Pauline MOMMEN

26B, *RUE DES FRIPIERS* & 29, *RUE GRÉTRY*

BRUXELLES

SPÉCIALITÉ DE TOUS LES ARTICLES

CONCERNANT

LA PEINTURE, LA SCULPURE, LA GRAVURE

L'ARCHITECTURE & LE DESSIN

TABLEAUX ET ŒUVRES D'ART.

PIANOS

VENTE

ÉCHANGE

LOCATION

BRUXELLES

rue Thérésienne, 6

GUNTHER

Paris 1867, 1878, 1er prix. — Sidney, seul 1er et 2e prix

MUSIQUE.

R. BERTRAM

10, RUE SAINT-JEAN, BRUXELLES

(Ancienne maison Meynne).

ABONNEMENT A LA LECTURE DES PARTITIONS

MAISON GOUPIL ET Cie A BRUXELLES

89, rue du Marché aux Herbes (en face des Galeries Saint Hubert)

VIENT DE PARAITRE

SALON DE PARIS DE 1883

Ouvrage d'art de grand luxe, contenant 120 photogravures par la Maison Goupil et Ce.

L'ouvrage est divisé en 12 livraisons. Chaque livraison comprendra 16 pages de texte, 10 photogravures dont 6 hors texte et plusieurs dessins originaux. Il paraîtra une livraison par semaine.

Prix de la livraison : **5** francs.— L'ouvrage complet : **60** francs.

La maison fournira à ses clients et aux artistes l'ouvrage complet pour le prix de l'édition ordinaire (fr. 60), un exemplaire édition d'amateur sur papier de Hollande.

VERLEYSEN-NYSSENS

A LA PORTE CHINOISE

88, RUE ROYALE, BRUXELLES, 88

IMPORTATION DIRECTE DE LA CHINE ET DU JAPON

Objets d'art, porcelaines, bronzes, laques, soieries, papiers, etc. — Grand choix de meubles en laque et bois de fer, paravents, écrans.

SPÉCIALITÉ DE THÉ DE CHINE

Exposition permanente — Entrée libre.

COMPAGNIE DES BRONZES

BRONZES D'ART ET D'AMEUBLEMENT

APPAREILS D'ÉCLAIRAGE

BRONZE MONUMENTAL

Direction et Magasins : Rue d'Assaut, 22, Bruxelles.

Ateliers et Fonderie : Rue Ransfort, 27, Molenbeek (Bruxelles).

ADÈLE DESWARTE

23, RUE DE LA VIOLETTE

BRUXELLES.

Dépôt à ANVERS, 15, rue Léopold.

VERNIS ET COULEURS
POUR TOUS GENRES DE PEINTURES.

TOILES, PANNEAUX, CHASSIS,
MANNEQUINS, CHEVALETS, ETC.

BROSSES ET PINCEAUX,
CRAYONS, BOITES A COMPAS, FUSAINS, MODÈLES DE DESSIN.

RENTOILAGE, PARQUETAGE,
EMBALLAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX.

COULEURS
ET PAPIERS POUR AQUARELLES
ARTICLES POUR EAU-FORTE, PEINTURE SUR PORCELAINE.

BOITES, PARASOLS, CHAISES,
Meubles d'atelier anciens et modernes

PLANCHES A DESSINER, TÉS,
ÉQUERRES ET COURBES.

COTONS DE TOUTE LARGEUR
DEPUIS 1 METRE JUSQUE 8 MÈTRES.

Représentation de la Maison BINANT de Paris pour les toiles Gobelins (imitation)

NOTA. — La maison dispose de vingt ateliers pour artistes. Impasse de la Violette, 4.

SOCIÉTÉ ANONYME

DE

L'HOTEL DES VENTES

DE BRUXELLES

RUE DU BORGVAL, 15 — BOULEVARD ANSPACH, 71 — RUE JULES VAN PRAET, 16

BULLETIN HEBDOMADAIRE SPÉCIAL

Lundi 28 Mai 1883

A 10 HEURES DU MATIN.

Salle n° 6. (Premier étage.) — Vente publique judiciaire d'une quantité considérable de **Meubles neufs,** consistant en plusieurs magnifiques chambres à coucher complètes, en bois de noyer et en bois noirci, buffet de salle à manger, garnitures de salon, etc., etc.

Le même jour

A 2 HEURES DE RELEVÉE

Cour vitrée. — Vente publique de magnifiques plantes, **Lauriers, Orangers, Rosiers.**

Mardi 29 Mai

A 2 HEURES DE RELEVÉE.

Vente publique de **Meubles** et objets divers, consistant en plusieurs garde-robes, lits, armoire à glace, ustensiles propres à tout usage.

Mercredi 30 Mai

A 10 HEURES DU MATIN.

Salle n° 2. — Vente publique par le ministère de Me VANDERHEYDEN, huissier, d'un bon **Mobilier** complet.

Jeudi 31 Mai

A 2 HEURES DE RELEVÉE

Vente publique de fleurs, plantes ornementales et autres sous la direction de M. VAN RIET, horticulteur à Saint-Gilles.

Vendredi 1er Juin

A 2 HEURES DE RELEVÉE.

Vente d'un important mobilier, consistant en plusieurs chambres à coucher, salon, ustensiles et objets divers de ménage.

Salle d'exposition d'objets à vendre, nombreuses et vastes caves de dépôt. Pour les conditions s'adresser à l'Hôtel des Ventes.

Bruxelles. — Imp. FÉLIX CALLEWAERT père, rue de l'Industrie, 26.

TROISIÈME ANNÉE. — N° 22. LE NUMÉRO : 25 CENTIMES. DIMANCHE 3 JUIN 1883.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

COMITÉ DE RÉDACTION

VICTOR ARNOULD — OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — EUGÈNE ROBERT

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00 ; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES** : On traite à forfait.

Adresser les demandes d'abonnement et toutes les communications à
L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 26, Bruxelles.**

HOMMAGE A CAMILLE LEMONNIER

CAMILLE LEMONNIER

L'œuvre de Camille Lemonnier est déjà considérable. J'ai là devant moi seize volumes, tous signés de ce nom sur lequel vient de se lever le premier rayon de la gloire, et pas un de ces livres qui ne soit l'effort convaincu d'un esprit robuste. D'abord de la critique artistique, les *Salons* de 1863 et de 1866, et une sorte de philosophie de l'art *Nos Flamands*. Puis, en 1870, un hors-d'œuvre dithyrambique, *Paris-Berlin*. De la même année, les *Croquis d'automne*, paysages à la plume, au fond simples exercices de style, où ce tempérament d'écrivain, si souple et si fort, pour la première fois cherche à se marier à la nature, par une union intime et directe. Et aussitôt après il aborde l'humanité dans les *Contes flamands et wallons;* dans les *Trois Contes*, publiés plus tard par la Bibliothèque Gilon ; dans les *Histoires de gras et de maigres*, ébauches, divinations, apparitions incohérentes et fugitives de l'être humain au milieu des fumées d'une imagination indomptée. Le volcan avait jeté sa lave, et voici, en 1879, avec *Un coin de village*, une accalmie profonde, une vision simple et réconfortante des mœurs populaires, et comme pour amortir complètement la première flamme de jeunesse, une *Histoire des Beaux-Arts en Belgique*, gros volume de quatre cents pages, travail consciencieux et solide qui forçait Lemonnier à revêtir décidément la robe virile.

Ce n'est pas qu'il n'eût des retours vers la première exubérance. Il reprenait en 1881 les *Charniers*, entrevus dans les horreurs de la guerre de 1870, et leur assurait seulement par des retouches vigoureuses la netteté définitive d'un style sûr de lui-même. Mais bientôt après paraissait *Thérèse Monique*, qui est pour moi le premier fruit savoureux et plein de la maturité du talent, et, mieux encore, le *Mâle*, qui a mis Lemonnier au rang des maîtres. Je veux en finir d'un coup avec cette nomenclature, et je dirai que le *Mort* qui a suivi le *Mâle*, n'est, lui, comme l'étaient les *Charniers*, qu'une réminiscence, rehaussée de ton, de la manière ancienne. Le *Mort* est la suprême explosion du romantisme refréné à grand'peine chez Lemonnier ; le *Mâle* est une œuvre absolument moderne et qui appartient à la nouvelle époque.

Quel admirable développement, n'est-ce pas? Quelle formation logique et simple d'une grande nature d'ar-

tiste et de poète, où chaque accroissement annonce déjà la poussée qui va suivre, et qui présente à l'esprit l'image d'un chêne, dont il suffit de compter les écorces successives pour connaître l'âge qu'il a atteint. L'étude des maîtres d'abord, puis l'oubli de soi-même dans les champs, et les racines une fois jetées, l'ascension lente et ininterrompue vers les hauteurs où s'épanouira la frondaison tout entière, sans qu'aucune branche folle ait dérangé la symétrie de cette végétation superbe. Rien de factice chez Lemonnier ni presque d'appris. Il est sorti, comme nous tous, de la couche romantique, et c'eût été peut-être une preuve de débilité que de s'y soustraire trop jeune, comme ces complexions malingres qu'une atmosphère trop forte tue au lieu de les vivifier; mais après avoir absorbé le romantisme jusqu'à le suer par tous les pores, le moment est venu où la personnalité de Lemonnier a pu s'affirmer par elle-même et ne plus vivre que de son propre fonds; et alors nous avons vu paraître une des plus belles et des plus saines incarnations littéraires que notre pays ait encore connues, avec toutes les qualités propres à notre race et avec ce caractère spécial qui nous a permis de croire qu'une littérature nationale pouvait prendre enfin place au soleil.

En effet, le romantisme, cette orgie de couleur, qui n'était peut-être pas dans les traditions vraies du génie français, — si sobre et si correct, — devait solliciter chez nous tous les instincts natifs de notre nature flamande et gauloise. Cette prédisposition, cette aptitude merveilleuse à la couleur qui a fait nos peintres, il fallait qu'elle passât dans les lettres pour nous former des écrivains. Si la Belgique, avant ces derniers temps, n'a jamais eu de littérature, c'est, à mon sens, parce que nos hommes de lettres cherchaient à se modeler sur les écrivains pompeux ou froids du XVII^e^ et du XVIII^e^ siècles si antipathiques à notre race, au lieu de se jeter en plein bouillonnement de la matière et de la lumière. Quand le romantisme a allumé à l'horizon son incendie d'or et de pourpre, les premiers des nôtres qui s'en sont rempli les yeux et qui s'en sont grisés, sont aussi les premiers qui ont réveillé le génie national. Van Hasselt, et, mieux que lui, De Coster qui a rattaché le romantisme à ses origines rabelaisiennes, ont rendu à notre race la grande sève qui étale ses floraisons par dessus les règles et noie la ligne maigre dans l'exubérance et la plénitude de la vie.

La vie, la joie, l'ivresse de vivre et de jouir par tous les sens, par toutes les appétences de l'âme et du corps, voilà le génie flamand et gaulois, et c'est pour l'avoir pleinement exprimé et compris que De Coster et Lemonnier sont nos vrais, nos premiers écrivains. Quel hymne à la vie que Lemonnier! Depuis ses premiers Salons jusqu'au *Mâle*, quelle richesse de santé, quel cri rauque et fort sorti des entrailles de l'homme et poussé vers la nature à laquelle il ouvre ses deux bras comme pour l'étreindre tout entière en un embrassement triomphant! Je ne veux pas analyser en détail les œuvres de Lemonnier, et cela pour une bonne raison, c'est qu'il n'est qu'à son commencement; mais telles qu'elles sont dans leur ensemble, quel souffle unique, prodigieux, les traverse d'un bout à l'autre! Quel souffle enflammé qui ne se contente pas de glisser à la surface des choses, mais qui les enveloppe, les étreint et les dévore! C'est le romantisme qui a allumé cette grande flamme. Mais Lemonnier n'eût pas été complet, s'il s'en fût tenu là. Il lui fallait le sens de la réalité, et de la réalité la plus positive, que notre race ne perd jamais de vue un instant, même en ses débauches d'imagination en apparence les plus extravagantes. Chez nous, au milieu des plus folles tempêtes, le bateau ne danse jamais que sur son ancre. Et c'est précisément dans le *Mâle* que Lemonnier a démasqué tout à coup ce côté positif et réel de sa nature, qui n'est que l'imperturbable bon sens natif, restant mêlé aux plus chaudes fantaisies de l'art; et quand ce caractère-là s'est montré, nous avons pu dire, non plus seulement : voilà un artiste, mais voilà un homme, notre homme, un Belge. Et de ce jour aussi une école littéraire était fondée en Belgique.

Quel moment pour notre pays! Quel bonheur de voir Lemonnier et vingt jeunes gens à sa suite, pleins d'audace et de talent, travailler à nous créer de toutes pièces notre figure littéraire, qui ne sera pas inférieure à notre grandeur artistique, consacrée par les siècles. Quel orgueil et quelle joie, quelle marche héroïque vers la gloire. Ah! pour nous, les vieux déjà, que nous voyions verdir des lauriers sur tous ces jeunes fronts, et nous mourrons contents!

Mais c'est pour cela aussi que dès aujourd'hui il nous appartient d'entonner la fanfare, de montrer le but, d'encourager, de saluer dans son premier triomphe, celui qui par son travail, par sa ténacité, par son talent superbe et vainqueur, a fait à nos lettres leur entrée dans le grand monde de l'art, et, le premier, a réussi à créer un mouvement qui est enfin un mouvement national.

LA MANIFESTATION LEMONNIER

LE BANQUET

Jamais il n'y eut en Belgique de solennité plus touchante, plus digne, plus imposante. Dans ce sol ingrat aux semailles indigènes, merveilleusement fertile lorsqu'il s'agit de l'épanouissement d'une flore exotique, un coin de bonne terre s'est rencontré. La germination lentement s'est faite. De toutes parts des pousses vigou-

reuses s'élancent, pleines de sève. Et pour la première fois, dimanche dernier, une grande assemblée a fait cercle autour de l'une d'elles, devenue un arbre superbe qui couvre de son ombre la jeune cépée qui l'environne.

Ce banquet qui réunit deux cents convives dans la commune pensée de proclamer Camille Lemonnier le chef de la vaillante école qui célèbre le renouveau de la littérature belge, a-t-il eu son précédent en Belgique? Nous ne le croyons pas. Presque toujours, lorsqu'il s'est agi de chanter la gloire d'un compatriote, dans quelque domaine que ce fût, la nation a présenté le phénomène d'une irrémédiable aphonie. Tandis que chez nos voisins le chauvinisme incite à des exagérations d'ailleurs bien excusables, ici au contraire les mesquines et misérables questions de coterie ou de personnes, les jalousies niaises, les dissensions que crée l'aimable politique qu'on poursuit chez nous, refoulent des cœurs ce qu'il s'y rencontre d'élans et d'ardeurs.

Mais la détente est complète. Fraternellement on s'est réuni. Fraternellement on a acclamé Camille Lemonnier à son entrée dans la salle du banquet, tandis qu'un orchestre, dissimulé dans le feuillage, faisait résonner jusqu'au plus profond des âmes cette touchante mélodie de Grétry, qui est comme l'hymne de la famille complétant l'hymne mâle et grave de la patrie. Fraternellement on a choqué les verres, en scandant de tonnerres d'applaudissements les discours des deux orateurs, MM. Georges Rodenbach et Edmond Picard qui se chargèrent, l'un au nom du jeune mouvement littéraire, l'autre au nom des camarades de Lemonnier, de ceux qui entamèrent la lutte avec lui et la poursuivirent opiniâtrement jusqu'au bout, d'exprimer ce que ressentaient tous les assistants. Et rien ne pourrait peindre l'enthousiasme avec lequel on accueillit la réponse de l'écrivain, puis la poésie que lut, d'une voix vibrante, Emile Verhaeren.

Quelle émotion et quel enthousiasme!

Le vacarme des claquements de mains et des hourras qui ébranlèrent la salle du *Grand-Hôtel* dut aller cogner aux vitres du Palais des Académies. Sous la dalle où ils reposent, De Coster, Octave Pirmez, André Van Hasselt, les vaillants auxquels tous, en cette glorieuse journée, ont donné une part d'admiratifs regrets, ont pu entendre les hommages éclatants que leur ont prodigué un public de lettrés et d'artistes.

Car les morts n'ont pas été oubliés dans cette fête de la vie et de la régénérescence. Vis-à-vis de Camille Lemonnier, à la table d'honneur, une place vide marquée d'un bouquet de roses blanches rappelait à tous le souvenir de celui qui devait, en cette glorieuse journée, prendre sa part des admirations et qui s'est endormi dans la grande solitude d'Acoz. Car Octave Pirmez et Camille Lemonnier réalisèrent dans des genres très différents les mêmes principes artistiques. Tous deux ils affirmèrent le dédain le plus absolu pour le convenu, l'aversion des choses banales, l'indépendance, le détachement des vanités officielles; et l'un avec son robuste tempérament de lutteur, l'autre avec les délicatesses de sa nature de rêveur et de contemplatif, ils furent, comme nous le rappelions dernièrement, semblables à deux génies se tenant de chaque côté de la route où s'engage, bruyante et résolue, la jeune Belgique remuante qui cherche ses initiateurs, et montrant à cette cohorte et la route et le but.

Il était juste de joindre, en cette solennelle consécration de l'art affranchi et fier, ces deux grandes personnalités. Cette union a marqué le banquet du caractère qu'avaient voulu lui donner les organisateurs, en l'élevant bien au dessus des questions de personnes, pour en faire une affirmation de principes.

On lira plus loin les discours qui furent prononcés On verra qu'ils sont des manifestes et non des panégyriques. Car si tous, littérateurs, peintres, sculpteurs, musiciens, vinrent se grouper autour de Lemonnier pour le fêter, on sentait que la grande pensée qui dominait l'assemblée allait au delà et saluait en Lemonnier le soutien le plus résolu et le plus ferme de l'art libre vers lequel tendent les universelles aspirations.

De toutes les parties du pays, les adhésions sont venues. Les félicitations, les fleurs, les présents, ont témoigné au héros de la fête ce qu'il avait autour de lui d'affections. Cattier avait offert le buste, d'une ressemblance parfaite, de l'écrivain. Mellery avait fait un superbe dessin de circonstance. Le plus dévoué et le plus fervent, Max Waller, avait tout organisé, disposé, préparé. Et c'est à lui et au jeune groupe qui l'entoure que nous adressons, en terminant, nos compliments pour la complète réussite de cette fête qui est, comme on l'a si bien dit, une date et un point de départ.

DISCOURS DE GEORGES RODENBACH

CHER MAITRE,

Au nom de la *Jeune Belgique*, j'ai cette mission émotionnante de vous dire pourquoi nous vous avons prié de vous asseoir parmi nous à cette table fraternelle.

Ce banquet n'est pas seulement une fête, — c'est aussi un combat! C'est en quelque sorte la veillée d'armes d'une troupe de conscrits décidés à tout et qui viennent, à cette heure solennelle, vous reconnaître et vous saluer comme leur maréchal de lettres.

L'injure officielle qu'on vient de vous faire et, par conséquent, à nous tous qui travaillons pour créer une littérature nationale, nous enlève nos dernières illusions sur l'intelligence et les sympathies de ce monde-là...

D'ailleurs, c'était prévu, certain, inévitable! Votre talent flexible et rouge devait effrayer et exaspérer, comme ces tissus de pourpre qu'on agite dans les arènes sous les yeux des taureaux.

Qu'avait à faire votre art hautain et loyal avec ces jurés de notre Académie des Lettres qui n'accueille que des marchands de latin et des marchands de français avarié, — jamais un seul de nos vrais écrivains, — si bien qu'on devrait l'appeler, pour être exact, l'*Hôtel des Invalides?*

D'ailleurs, qu'importe! Lorsqu'un pays ne couronne pas ses grands hommes, ce n'est pas ceux-ci qu'il faut plaindre, mais les gouvernements bourgeois qui n'ont pas su les comprendre.

J'entends d'ici qu'on va nous représenter comme une jeunesse insolente et irrespectueuse, nous cependant qui gardons, plus religieusement que personne, le souvenir de nos grands hommes!

Ah! si Charles De Coster vivait encore! lui qui fut votre ami cher — n'est-ce pas? Comme nous le confondrions dans la même apothéose! Mais puisqu'il est mort, nous irons du moins, — et c'est vous qui en avez eu l'idée touchante — placer une pierre où il repose et faire fleurir sur sa tombe un peu de gloire!

Et quel autre témoignage de nos filiales admirations que cette chaise vide, Messieurs, cette couronne dont les fleurs sont en deuil dans leur crêpe, — ce couvert dressé par nous à cette place inoccupée — en mémoire d'Octave Pirmez, ce grand méconnu qui vient de mourir et dont nous avons été les premiers et les seuls à saluer la belle œuvre ignorée!...

Oui! nous savons honorer nos anciens, les vrais, les purs, les forts, et c'est précisément pour cela que l'idée de cette fête nous est venue, afin de vous dire — cher Maître — tout ce que nous avons pour vous dans le cœur d'admiration, de dévouement, de tendresse — et aussi de reconnaissance!

Vos livres, vos beaux livres, ils sont sur le rayon favori de nos bibliothèques; ils l'occupent déjà presque tout entier : il y a là vos *Contes flamands et wallons*, vos *Charniers*, votre *Coin de Village*, votre *Mort* d'une profondeur nette d'eau-forte, puis *Thérèse Monique*, cette œuvre triste et poétique qui en a fait pleurer bien d'entre nous — et enfin le *Mâle*, ce feu d'artifice de couleurs qui a soudain illuminé notre horizon littéraire si noir et si désolé.

Avec ce livre-là, vous avez forcé la victoire! mais auparavant, vous avez bien dû souffrir, quand vous commenciez seul la bataille de l'art libre et moderne, dans ce pays si traître à ses grands écrivains, si indifférent, si coupable — devrait-on dire — vis-à-vis des hommes et des choses de la littérature.

Et récemment encore, tandis qu'avec tous les maîtres de la France qui vous apprécient, — vous chassiez en domaine seigneurial sur les sommets de la pensée et du rêve, visant les mots rares comme des gibiers de prix, — en Belgique, la plupart ont cru spirituel et patriotique de faire les gardes-champêtres, et — pour quelques mots nouveaux, de vous dresser procès-verbal!

Oui, Maître, vous avez dû souffrir! mais les choses vont changer! Vous sentez bien qu'un souffle de colère a passé sur nos cœurs! Vous voyez bien qu'une jeunesse frémissante vous entoure, celle que vous avez formée par vos leçons et votre accueillante amitié, celle qui s'est éprise comme vous d'art pur, d'idéal fier, de langage raffiné et qui, dans les champs de la pensée, s'en est allée avec vous, secouant les arbres pour en faire tomber les poncifs, les banalités, toutes ces choses fanées, artificielles, mortes — et y substituer un vert épanouissement de feuilles nouvelles!

Une jeunesse littéraire qui veut conquérir une place pour les siens, et faire accepter désormais comme de grands hommes dont un pays a le devoir d'être enorgueilli, ceux qui passent leur vie, comme vous, à écrire dans la paix des villages!

Une jeunesse, enfin, qui vous a compris, qui vous a aimé, qui vous a défendu, qui vous a suivi quand vous avez fait vous-même comme le *Mâle* de votre livre, indiscipliné et fougueux autant que lui, arcboutant vos livres, tendant vos phrases comme des muscles solides, saisissant à pleine empoignade de vos bras la Muse, pour vous faire avec elle, à travers la cohue hostile, une triomphante et superbe trouée!

Et maintenant, Messieurs, debout, tous à la fois, debout! Le cœur vibrant, les verres en main, debout! Venez vers lui, battez-lui des mains, apportez-lui des fleurs!

Glorifiez-le dans une grande acclamation qui retentisse ailleurs comme une menace, et qui sonne ici comme une fanfare de fête.

A notre cher, à notre grand Camille Lemonnier!

DISCOURS D'EDMOND PICARD

MON CHER AMI ET MON MAITRE,

Ceux qui sont entrés dans la vie littéraire longtemps après vous, qui sont presque vos enfants, qui sont tout au moins vos frères cadets, viennent de vous exprimer, par la bouche de Georges Rodenbach, les sentiments de sympathie et de profonde reconnaissance qu'ils ressentent pour vous qui leur avez ouvert et facilité la voie dans laquelle ils sont si brillamment engagés. Permettez à ceux qui sont vos contemporains de vous dire, à leur tour, tout ce qu'ils pensent de votre vie laborieuse, des efforts que vous avez faits pour la cause commune, et de l'admiration qu'ils ont pour les résultats que vous avez conquis.

Ce sont eux qui peuvent, pour les avoir supportées comme vous, raconter les luttes et les souffrances de la vie artistique telle qu'elle était il y a vingt années, quand vous avez commencé et qu'elle était si loin de l'épanouissement qui lui donne aujourd'hui tant d'éclat. Ce sont eux qui savent qu'alors il n'existait point de littérature, tout au moins de littérature nationale. Ceux qui écrivaient, le faisaient à l'écart, la plupart pour eux seuls, les plus heureux pour quelques amis, mais leurs travaux n'avaient aucun retentissement au dehors car c'était au milieu, non seulement de l'indifférence, mais on peut ajouter de la malveillance du public qu'ils poursuivaient leur œuvre. C'était un temps où lorsqu'un avocat écrivait il perdait ses clients, lorsqu'un médecin était poète il perdait ses malades, si un officier était écrivain il nuisait à son avancement, si un ingénieur avait l'audace de tenir une plume il était assuré de se voir refuser tout emploi par la haute industrie.

C'était d'instinct qu'on s'occupait d'écrire, par une impulsion naturelle, irrésistible, mais qui, chez la plupart, était rapidement étouffée. Il n'y avait point chez nous de maîtres ou de guides. Il fallait tout tirer de soi-même, et sur l'ensemble de ces conditions décourageantes venait encore brocher cette hostilité officielle qui, aujourd'hui, n'est pas éteinte pour tout ce qui est indépendant et, parmi les obstacles d'autrefois, est le seul qui persiste encore dans sa muette arrogance.

Pendant ce combat de quatre lustres, quelques-uns ont triomphé comme vous, ce sont les plus rares; d'autres se sont usés à la peine ou ont passé à l'ennemi, trouvant ainsi le labeur plus

facile et plus fructueux; d'autres enfin sont morts, s'égrenant sur la route et frappés en pleine bataille.

Parmi ces derniers il faut signaler surtout Charles De Coster et Octave Pirmez.

Charles De Coster a disparu depuis longtemps au milieu de l'oubli, au moment où il venait d'achever un chef-d'œuvre qu'il croyait dans sa naïveté devoir lui donner la gloire. Personne ne l'a compris et, abattu par cette déception cruelle, il est mort (en vérité, ceux qui l'ont connu dans les derniers temps le savent), de s'être trouvé incompris au milieu de ses compatriotes dont il avait cru les instincts et les cœurs d'accord avec les siens. C'est à peine si aujourd'hui, par une justice tardive, le poème « d'Uylenspiegel » reprend la place glorieuse qu'il méritait dès la première heure.

Octave Pirmez s'est évanoui ces jours derniers. Pour lui, la gloire commençait à poindre, pas encore, il est vrai, dans le public, mais tout au moins dans la cohorte des artistes chaque jour plus nombreuse et plus accessible aux belles choses qui sont accomplies par l'un des nôtres. Comme vous, il était adopté pour modèle par cette jeunesse et c'est pourquoi, renouvelant une coutume touchante du moyen-âge, elle a, dans la fête fraternelle qui nous réunit, mis le couvert de ce héros qu'elle a sacré comme un exemple et comme un maître.

Il est là, parmi nous, remplissant en réalité sa place vide, participant à ce banquet dans la communion de nos sentiments et de nos pensées, conversant avec nous, répandant sur tous ceux qui sont ici les élans de sa grande âme, peuplant nos cerveaux des souvenirs qu'il a laissés derrière lui. On peut en dire ce que Victor Hugo applique à tous les morts qui vivent par leurs œuvres : « Il n'est point disparu, il est simplement invisible ».

On a essayé de revendiquer ailleurs cette personnalité qui nous appartient. Depuis qu'il n'est plus à craindre comme vivant, on s'est senti pour lui des sympathies étranges et l'on a prétendu en faire un écrivain digne, disait-on, d'entrer dans le panthéon académique. C'est une pratique des gens officiels de réclamer morts ceux qu'ils ont dédaignés vivants. Mais nous ne permettrons pas qu'on nous enlève celui qui est à nous. C'est nous qui lisions ses livres. C'est nous qui le comprenions. C'est nous qui l'avions signalé comme un artiste admirable. C'est nous qui avions commencé à faire tomber le mépris sur ceux qui le méconnaissaient. C'est donc, en réalité, un de nos chefs, et nous saurons combattre pour empêcher qu'on ne nous ravisse à la fois et son âme et sa gloire.

On a tenté, du reste, pour justifier cette attitude nouvelle, de l'opposer à vous comme le représentant d'un art absolument différent. On a signalé sa vie obscure, dans cette vallée chérie qu'il aimait d'un amour simple et élevé, ne permettant même pas, tant il la respectait, qu'on y coupât ou qu'on y ébranchât les arbres, et on l'a opposée à votre existence militante, s'agitant partout où l'on combat, partout où l'on frappe, partout où l'art est en péril. On a mis en relief sa pensée mystique, rêveuse, sentimentale, fixant toujours les choses supra-sensibles, et on l'a opposée à votre pensée toute saturée de réalité, demandant surtout au monde extérieur ses inspirations et ses énergies. On a enfin parlé de son style limpide et doux, d'une correction presque surhumaine, et on l'a opposé à votre force et à votre âpreté.

Mais malgré ces subtilités, vous êtes, en réalité, les deux faces du même art. L'un en représente le caractère serein, l'autre, l'allure sévère. Aussi les dédains communs du pouvoir pour tous deux, l'oubli où l'on vous a laissés tous les deux, la volonté persistante de ne pas vous comprendre tous les deux, sont-ils déjà une première preuve que vous étiez des champions de la même cause. Vous n'eussiez pas été des jumeaux par l'unité de vos vues artistiques, qu'on pourait établir ce lien entre vous par le sort identique qui vous a été fait.

Avec vos aptitudes spéciales, charmantes ou robustes, vous étiez les artisans de la même cause, celle de la vérité contemplée avec profondeur et exprimée avec émotion. Pirmez observait son âme l'œil tourné vers le dedans; vous, vous observez la réalité l'œil tourné vers le dehors. Comme vous, il avait le mépris des puissances et de toute courtisanerie; pas plus que vous, on ne l'a vu dans les antichambres recherchant des appuis et sollicitant des protections. Tous deux vous aviez la pudeur, presque la honte, de toute faveur recherchée.

L'un et l'autre, si vous aviez le culte ardent de la forme, vous aviez compris qu'il n'y a point d'art véritable sans le fond; la virtuosité ne suffit pas, il faut aller au delà, puisque dans tous les arts, littérature, peinture, sculpture, musique, l'homme n'est ému véritablement, quand il écoute, qu'il lit ou qu'il regarde, qu'à la condition de se trouver devant une œuvre qui exprime une émotion personnelle. Le vêtement, certes, est beau, mais que ce soit avant tout l'âme et son enveloppe qu'on nous exprime; ce sont des corps que nous voulons toucher et sentir vivre.

L'un et l'autre, enfin, vous avez toujours rêvé l'indépendance littéraire, et vous en avez donné d'éclatants exemples. Vous saviez que l'art asservi n'est jamais un art élevé, et que, d'où vienne l'asservissement, même des régions les plus hautes, il a toujours une influence délétère, parce qu'il diminue la fierté de l'artiste et, par cela même, amoindrit son inspiration. Être libre, voilà quelle a été votre devise et votre cri de guerre, et c'est celui qui est aujourd'hui repris par toute cette jeunesse qui vous entoure et qui a voulu vous fêter.

Oui, jeunes gens, vous avez bien fait de choisir ces deux artistes comme vos maîtres et comme vos modèles. En eux s'incarnent toutes les grandes inspirations qui doivent vous diriger et vous soutenir. Il y a plus en eux que leur personnalité considérée isolément, il y a le grand évangile de l'Art, dont ils sont de brûlantes expressions.

Aussi faut-il ce soir que vous honoriez le vivant et que vous pleuriez le mort, le vivant de qui nous pouvons ici serrer les mains cordiales, le mort, dont la mémoire plane au dessus de nous.

Leur vie restera pour vous un grand enseignement. Elle peut être imitée dans tout ce qu'ils ont fait depuis l'âge où ils ont commencé à écrire. Elle vous montre que le grand art dédaigne les protections gouvernementales et qu'il n'a pas besoin d'elles pour réussir, que seul il dépasse les bornes au delà desquelles ne vont jamais ceux que l'appui officiel soutient. Aussi, puisque l'occasion, déjà presqu'oubliée, de cette fête a été l'étrange et injuste refus d'accorder au plus grand de nos écrivains une récompense qui lui revenait de droit, pouvons-nous, aujourd'hui qu'un tel acte a augmenté notre mépris pour toutes ces distinctions arbitraires, renvoyer à ceux qui en disposent tout ce qui pourrait en revenir aux nôtres. Qu'ils gardent pour eux leurs prix, leurs médailles, leurs décorations, leurs faveurs. Dédaignons-les. Dans la cohue des médiocrités qui s'abritent autour d'eux; ils trouveront toujours assez de personnalités dignes de les recevoir; qu'il soit désormais acquis dans notre art libre et

dans notre littérature indépendante, que nous savons réussir sans rien obtenir, et que nos œuvres seront d'autant plus belles et plus fortes qu'elles grandiront dans une liberté plus haute et plus fière.

La vie de Pirmez et de Lemonnier nous enseigne encore qu'on réussit toujours quand on a foi dans l'art, quand on ne s'arrête pas devant les incertitudes et les défiances que les timides où les habiles font constamment surgir devant une jeune vocation, qu'il faut compter pour rien les périls, qu'il faut toujours se persuader qu'ils n'ont point l'importance que les apparences leur donnent. Mais il faut à cette foi joindre l'audace, pousser toujours en avant, ne rien craindre, et avoir la conviction que lorsque on lutte pour l'art, il n'est rien d'impossible.

Ils vous ont appris enfin que vous devez vous efforcer de joindre aux qualités que vous avez déjà conquises et qui ont attiré sur vous, avec tant de rapidité, l'attention et les sympathies du public, les qualités que donnent la science, la sensibilité, l'observation approfondie de ce qui se passe autour de vous, la logique dans l'exposé de tout ce que vous écrivez, la préoccupation constante de respecter la réalité en la voyant à travers votre cœur. Dans les œuvres de Lemonnier, comme dans celles de Pirmez, il règne une chaude émotion qui jamais ne s'éteint et qui en fait le charme puissant. C'est cela qu'il faut vous efforcer d'acquérir, cette tendresse constante, cet héroïsme, cette flamme qui sont le secret des productions séduisantes, de celles qui attirent, qui retiennent, qu'on n'oublie jamais après les avoir lues. Ce n'est que lorsque l'art atteint cette hauteur qu'il a une influence sociale régénératrice, car il est bien véritablement, dans notre humanité, la puissance la plus énergique et la plus efficace. Assurément la politique, la science, l'industrie règnent autour de nous et contribuent largement au progrès; mais lorsqu'il s'agit de faire disparaître un abus qui a résisté à tout ou de combattre un homme funeste dont on ne peut avoir raison, et que toutes les autres forces sociales sont revenues vaincues des assauts qu'elles ont livrées, si l'art apparaît comme une suprême réserve, attaque à son tour par l'indignation ou par l'ironie, il n'est pas d'exemple que jamais ni l'homme ni l'abus aient résisté.

C'est là ce qui fait, dans le monde où nous vivons, votre dignité et votre utilité. C'est en concevant ainsi votre mission que vous acquérerez cette grandeur d'âme et de sentiment qui imprimera à ce que vous ferez un caractère vraiment noble.

Le banquet d'aujourd'hui concentre toutes ces idées. C'est un homme, c'est un ami bien cher qui en a été l'occasion; mais la manifestation dépasse son individualité sympathique, elle s'élargit de tout ce qu'elle emprunte aux idées qui s'incarnent en lui et il semble qu'il prend des ailes pour monter plus haut encore que la région où l'ont porté votre admiration et votre amitié.

Oui, ce banquet est une date et un point de départ. Il résume les efforts qui ont été faits depuis vingt ans et qui enfin aboutissent. Il prépare par une base solide les progrès nouveaux. Tous ceux qui y ont assisté s'en souviendront, et le jeune mouvement littéraire peut dater de lui son hégire. Il consacre définitivement en Belgique la révolution littéraire et l'émancipation de l'art.

A vous, jeunes gens, de maintenir la liberté et la dignité reconquises. Ce qu'on voit dans vos travaux, c'est l'essor de l'art, et non son avilissement comme on a osé le dire dans les régions académiques. Vos anciens ici présents devinent l'avenir qui vous est réservé. Ils démêlent au milieu de votre jeunesse exubérante tout ce qu'il y a de promesses. Ils ne blâment rien en vous parce que la chose qui serait blâmable ce serait l'excès de votre ardeur et que celle-ci peut toujours être réprimée. D'un cœur passionné on fait tout, même un cœur sage. Laissez-vous aller librement à vos passions artistiques. Nous y applaudissons et nous plaignons ceux qui en voyant leur libre et féconde expansion se voilent la face et crient au scandale. Continuez, vous aurez toujours notre appui. Votre mission est de faire servir l'art à détruire les abus d'une société qui semble en décadence, mais où se prépare en réalité l'éclosion d'un monde nouveau. Au dessous de ces classes bourgeoises, vieillies et corrompues, il en est d'autres éternellement saines et jeunes. C'est delà que doit sortir la Renaissance. Dans vos œuvres, ne décrivez plus simplement vos sentiments personnels ou les épisodes charmants, mais restreints, de votre existence. Allez au delà, venez dans nos villes, observez ce qui s'y passe, frappez sur ce qu'elles ont de honteux, éveillez les grands sentiments populaires et préparez ainsi la marée qui submergera tout ce qui se passe d'avilissant autour de nous.

Et maintenant, après ces échappées sur les principes les plus élevés de notre mission artistique, revenons une fois encore à l'ami autour de qui voltigent toutes ces idées comme de grands oiseaux divins. Exprimons une fois encore notre gratitude pour le maître écrivain dont elles sont le naturel cortège. C'est lui qui nous a procuré ces bienfaits. Aussi est-ce du fond du cœur que je lui dis : Poursuis ton œuvre, vaillant soldat, tu as des ennemis, tu as des détracteurs : c'est la preuve de ta force, ne t'en émeus point. Ne redoute pas les attaques, ce sont elles surtout qui t'ont servi, qui t'ont donné tout ton ressort et ta fierté. En voyant la place magistrale qu'elles t'ont donnée, sur mes lèvres reviennent les vers d'un de nos poètes, qui, lui aussi, fut en son temps une victime de la sottise et de l'inimitié officielles, d'André Van Hasselt, s'adressant à quelqu'un qui, comme toi, avait souffert et avait été injustement méconnu :

> Va, laisse-les crier à l'envi, que t'importe?
> A leurs vaines clameurs, ami, ferme ta porte.
> Leur souffle n'atteint pas les lauriers de ton front.
> Va, toujours plus tenace et plus ardent à l'œuvre,
> Sans les fouler aux pieds ; car leurs dents de couleuvre
> Sur ton front glorieux un jour s'émousseront.

Dans cette communion fraternelle, tout entiers maintenant à la joie de nous sentir si serrés dans nos rangs, pensons aux luttes prochaines que nous aurons à soutenir encore et dont, on peut le prédire, nous sortirons victorieux, car partout pointent et se développent les idées démocratiques dont nous sommes ici les défenseurs.

Levons nos verres, en nous souvenant de cette strophe d'un autre de nos poètes exprimant une pensée toujours jeune parce qu'elle est vraiment humaine, le *cras ingens iterabimur æquor* d'HORACE :

> Le verre en main, ce soir, vidons, pleins d'espérance,
> Tout souvenir de nos revers.
> Demain, d'un libre essor, dans l'horizon immense,
> Nous tenterons encor les mers!

A CAMILLE LEMONNIER

En Flandre, lorsqu'on a récolté le méteil,
Sur le dernier charroi, lourd d'épis tassés ferme,
Qui s'en revient, couleur de gloire et de soleil,
Un gars, le plus râblé parmi ceux de la ferme,
Reste debout, comme un vainqueur, sur la moisson.
On le conduit, gaiement, sous les drèves superbes
Qui balancent, au vent du soir, leur frondaison;
Les arbres font la haie au passage des gerbes;
Là-bas, vers le couchant, l'horizon, rouge encor,
Pavoise de ses feux buisson, arbuste et plante.
Des javelles, ainsi que des crinières d'or,
Flottent sur le sommet de la meule roulante,
Et tout autour des blés et devant les chevaux,
De jeunes paysans, qu'un coup de bière enflamme,
Chantent, marchant au pas, sous l'acier bleu des faux.
Et lui, le gars aimé, dans son bourg, qui l'acclame,
Royalement porté sur ce grand trône roux,
Hautainement campé sur son œuvre agrandie,
Et planté dans le grain, à hauteur de genoux,
Passe, tenant en l'air, une gerbe brandie.

Maître, il me semble à moi, ton fervent, qu'à bon droit,
La fête des blés murs rappelle notre fête :
Sur ton œuvre debout, orgueilleusement droit,
Tu m'apparais aussi, haut le cœur, haut la tête,
Toi, l'âpre travailleur, l'écrivain rude et fort.
Ton art robuste et sain est comme un char qui bouge,
Traîné par des bœufs noirs, — et ton *Mâle* et ton *Mort*,
Flambent dans ta moisson de cette lueur rouge
Qu'allume le grand style aux livres qui vivront!
Et nous, nous t'acclamons comme ces gens des plaines,
Tandis que ton char passe et que les bras des chênes
Tendent d'un geste vert leurs rameaux sur ton front!

EMILE VERHAEREN.

DISCOURS DE CAMILLE LEMONNIER

MESSIEURS,

J'ai peine à dominer mon émotion devant la grandeur et la spontanéité de cette manifestation. La pensée en est sortie de vos cœurs toute chaude de vivace sympathie. Et dans votre générosité vous n'avez pas craint de vous exagérer le mérite de celui à qui vous rapportez ces honneurs. Je reconnais là l'admirable élan de votre fraternel esprit.

Permettez-moi cependant de ne pas considérer cette fête comme celle d'un seul homme : c'est bien plutôt la fête de la jeunesse émancipée dans l'idée et affirmant son droit à la vie. Tous ensemble nous célébrons en ce moment la Pâque publique de notre renaissante littérature : par la force des choses, le pain et le vin de ce banquet se changeront en aliments spirituels qui vivifieront le jeune et puissant essor de nos activités intellectuelles.

Sauf pour les aveugles de naissance, — et ils sont nombreux en ce pays, — il n'est plus possible de méconnaître la large poussée des intelligences qui est en train de modifier la face de notre Belgique.

Sur le tronc de la vieille société s'est greffée une sève merveilleusement faite pour fructifier. En politique, dans les arts, dans les sciences, un besoin d'affranchissement a substitué à l'axe rouillé où s'immobilisait la routine, un axe tout neuf, sur lequel la machine s'est mise à tourner d'un mouvement plus rapide. Et comme dans le frisson du jour qui se lève, les lettres, elles aussi, se sont animées au vent de l'esprit nouveau. A peine eut-il soufflé, que de l'ingrat terreau dans lequel la haute culture littéraire ne paraissait pouvoir s'acclimater, est sorti tout un jardin de jeunesse et de poésie.

Quel que soit le dédain qui accueille mes paroles ailleurs, je l'affirme : le pays a désormais un groupe de cerveaux noblement pensants et apportant à l'expression de la pensée la sensibilité subtile et raffinée qui est l'âme des littératures.

Pour moi, je veux être, ici et au dehors, l'apôtre de la bonne parole, uni dans une tâche commune à tous ceux d'entre vous qui ont accepté de souffrir pour la gloire de nos lettres.

Hélas! d'autres sont morts au dur labeur dont nous continuons à supporter le faix : d'autres, qui plus que moi, peut-être, ont honoré notre profession sacrée. Ne l'oublions jamais, Messieurs. Cette graine qui s'est levée depuis eux, abondante et magnifique, c'est dans le sillon creusé par leur douloureux labour qu'elle a germé. Il semble que l'esprit, comme la terre, ait besoin, pour s'épanouir dans les moissons définitives, d'un engrais d'âmes. Nulle part les floraisons ne croissent plus touffues que sur les tombes. Notre jeune école a subi cette loi de nature : c'est du sang des agonies qu'elle est sortie, avec ses éclatantes floraisons actuelles.

Mon cher Picard, mon cher Rodenbach, vous avez bien fait d'évoquer les ombres de nos grands amis disparus : aucune mélancolie ne s'attache d'ailleurs à cette évocation; car, matériellement engloutis dans la mort, ils ont ressuscité dans l'éternité du Livre.

Tandis que je vous parle, je sens autour de nous leur esprit :

De Coster, aussi bien que Pirmez, avait la bonté; ils ont passé dans la vie avec un sourire pensif et cordial, et le sourire continue à illuminer l'atmosphère dans laquelle nous pensons et nous écrivons.

Et je vous dis à mon tour, non seulement pour obéir aux voix secrètes de mon cœur, mais aussi pour être moi-même plus à l'aise devant vous : « Dans les bouquets apportés ici, prenez les fleurs les plus belles et faites-en hommage à ces héros expirés! » Il m'est consolant de penser qu'ainsi une part de cette journée ira à ces deux nobles cerveaux comme la chaleur sensible du soleil qui s'est levé sur leurs mémoires et ne doit plus s'éteindre.

Tous deux m'ont précédé dans la carrière, alors que, novice encore au Verbe, je me débattais contre le fuyant Protée. Ils m'ont insufflé les paroles qui réconfortent et du doigt montré les chemins qui mènent à la terre promise, à celle que nous convoitons éternellement et qu'éternellement déçoit notre effort. Je n'ai fait que suivre leur exemple en vous transmettant, à vous, nos cadets, le legs de cette amitié qu'eux-mêmes m'avaient si largement octroyée. Eût-elle seulement pour effet de vous raffermir aux heures d'épreuve, toujours renaissantes dans le rude métier que nous nous sommes choisi, j'aurai goûté du moins la douceur dene pas la savoir inutile. Plus que jamais, d'ailleurs, mon esprit sera avec vous dans vos combats. Bien que je touche à cette maturité de la vie, qui, dit-on, attiédit le sang, il me semble qu'une même jeunesse bout dans nos veines à tous et fait de nous les frères, égaux en âge, d'une grande famille. Nul, il est vrai, ne sait les

jours futurs : les feuilles sont-elles comptées à l'arbre de ma pensée? ou doit-il reverdir encore, avec la vigueur des sèves premières? Qu'importe, puisque, grâce à vos prodigues sympathies, j'ai connu la forte jouissance humaine de me sentir en une heure payé de tous les mécomptes de ma vie de lutte et de travail.

A vous, les amitiés éprouvées et les amitiés nouvelles, à vous, les glorieux et les débutants, qui êtes venus ici acclamer, sinon le talent, du moins l'ardeur des convictions et la persistante volonté de ne pas déméríter de l'art, je vous envoie le cri de mon cœur reconnaissant. L'homme de lettres, dans sa haute signification universelle, sortira grandi de cette fête des cœurs, qui est aussi celle des intelligences.

Au nom de la patrie littéraire, je vous salue et vous dis : merci!

Il sera tiré du présent numéro 50 exemplaires de bibliophile sur papier-parchemin, numérotés de 1 à 50. Quelques-uns de ces exemplaires seront mis dans le commerce, au prix de 10 francs chacun.

DIETRICH & Cie

23A, RUE ROYALE, BRUXELLES

Gravures, Aquarelles, Tableaux, Modèles et dessins, etc.

VIENT DE PARAITRE :

MUSÉE IMPÉRIAL DE L'ERMITAGE

A SAINT-PÉTERSBOURG

IVe livraison. — 26 reproductions en photographie.

Messieurs les amateurs sont invités à venir voir cette nouvelle série de l'importante collection dont les 75 premières planches ont été exposées au *Cercle artistique et littéraire.*

Pauline MOMMEN

26B, *RUE DES FRIPIERS* & 29, *RUE GRÉTRY*

BRUXELLES

SPÉCIALITÉ DE TOUS LES ARTICLES

CONCERNANT

LA PEINTURE, LA SCULPURE, LA GRAVURE

L'ARCHITECTURE & LE DESSIN

TABLEAUX ET ŒUVRES D'ART.

PIANOS

VENTE
ÉCHANGE
LOCATION

BRUXELLES
rue Thérésienne, 6

GUNTHER

Paris 1867, 1878, 1er prix. — Sidney, seul 1er et 2e prix

MUSIQUE.

R. BERTRAM

10, RUE SAINT-JEAN, BRUXELLES

(Ancienne maison Meynne).

ABONNEMENT A LA LECTURE DES PARTITIONS

MAISON GOUPIL ET Cie A BRUXELLES

89, rue du Marché aux Herbes (en face des Galeries Saint Hubert)

VIENT DE PARAITRE

SALON DE PARIS DE 1883

Ouvrage d'art de grand luxe, contenant 120 photogravures par la Maison Goupil et Ce.

L'ouvrage est divisé en 12 livraisons. Chaque livraison comprendra 16 pages de texte, 10 photogravures dont 6 hors texte et plusieurs dessins originaux. Il paraîtra une livraison par semaine.

Prix de la livraison : **5** francs.— L'ouvrage complet : **60** francs.

La maison fournira à ses clients et aux artistes l'ouvrage complet pour le prix de l'édition ordinaire (fr. 60), un exemplaire édition d'amateur sur papier de Hollande.

VERLEYSEN-NYSSENS

A LA PORTE CHINOISE

88, RUE ROYALE, BRUXELLES, 88

IMPORTATION DIRECTE DE LA CHINE ET DU JAPON

Objets d'art, porcelaines, bronzes, laques, soieries, papiers, etc. — Grand choix de meubles en laque et bois de fer, paravents, écrans.

SPÉCIALITÉ DE THÉ DE CHINE

Exposition permanente — Entrée libre.

COMPAGNIE DES BRONZES

BRONZES D'ART ET D'AMEUBLEMENT

APPAREILS D'ÉCLAIRAGE

BRONZE MONUMENTAL

Direction et Magasins : Rue d'Assaut, 22, Bruxelles.
Ateliers et Fonderie : Rue Ransfort, 27, Molenbeek (Bruxelles).

ADÈLE DESWARTE

23, RUE DE LA VIOLETTE

BRUXELLES.

Dépôt à ANVERS, 15, rue Léopold.

VERNIS ET COULEURS
POUR TOUS GENRES DE PEINTURES.

TOILES, PANNEAUX, CHASSIS,
MANNEQUINS, CHEVALETS, ETC.

BROSSES ET PINCEAUX,
CRAYONS, BOITES A COMPAS, FUSAINS, MODÈLES DE DESSIN.

RENTOILAGE, PARQUETAGE,
EMBALLAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX.

COULEURS
ET PAPIERS POUR AQUARELLES
ARTICLES POUR EAU-FORTE, PEINTURE SUR PORCELAINE.

BOITES, PARASOLS, CHAISES,
Meubles d'atelier anciens et modernes

PLANCHES A DESSINER, TÉS,
ÉQUERRES ET COURBES.

COTONS DE TOUTE LARGEUR
DEPUIS 1 MÈTRE JUSQUE 8 MÈTRES.

Représentation de la Maison BINANT de Paris pour les toiles Gobelins (imitation)

NOTA. — La maison dispose de vingt ateliers pour artistes. Impasse de la Violette, 4.

Bruxelles. — Imp. FÉLIX CALLEWAERT père, rue de l'Industrie, 26.

TROISIÈME ANNÉE. — N° 23. LE NUMÉRO : 25 CENTIMES. DIMANCHE 10 JUIN 1883.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

COMITÉ DE RÉDACTION

VICTOR ARNOULD — OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — EUGÈNE ROBERT

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES** : On traite à forfait.

Adresser les demandes d'abonnement et toutes les communications à
L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 26, Bruxelles.**

SOMMAIRE

LE JEUNE MOUVEMENT LITTÉRAIRE. — SALON DE PARIS. Quatrième article. — MANIFESTATION LEMONNIER. *Liste des souscripteurs au banquet.* — CORRESPONDANCE. — TOUJOURS LE MUSÉE MINARD. — BIBLIOGRAPHIE. *Annuaire du Caveau verviétois.* — PETITE CHRONIQUE.

LE JEUNE MOUVEMENT LITTÉRAIRE

Ce qu'on nomme le jeune mouvement littéraire belge a décidément la bonne fortune de remuer l'opinion dans toutes les cases de son échiquier. Ce ne sont plus seulement les recrues qui font tapage, attirant sur elles l'attention par des procédés sentant parfois un peu trop la réclame et visant à violenter l'attention. Ce ne sont plus seulement les académiques qui, après avoir juré qu'ils feraient semblant de ne rien entendre, se sont mis en branle autant que l'ont permis leurs vieilles jambes, exhalant sur tous les rythmes leurs plaintes entremêlées de tousseries, aidés dans leur croisade impuissante et stérile par la valetaille des jeunes eunuques qui ont vendu leur virilité pour le plat de lentilles des faveurs officielles. Voici que maintenant même les indifférents se sont éveillés et prennent parti pour ou contre, pour surtout, car, il n'y a pas à le méconnaître, l'escadrille des jeune Belgique a le vent en poupe, et voguant triomphalement au succès, laisse crier derrière elle, sur la rive, la cohue des éclopés et des asthmatiques.

L'heure est arrivée où devant ce phénomène étonnant de nouveaux venus conquérant en quelques mois les sympathies du public, malgré leur jeunesse qui se dégage à peine de l'adolescence, et gagnant des batailles comme les généraux imberbes de la République, on est entraîné à rechercher s'il s'agit d'un accident, d'une sorte de fantaisie, d'un engouement de la mode bien plus que d'un fait social. Ou bien si cette explosion retentissante, remplissant de son bruit et de son éclat notre horizon national, n'est pas la résultante d'une évolution historique prenant son point de départ à l'époque où la patrie devint indépendante, et destinée à continuer son efflorescence jusqu'à l'épanouissement complet de notre littérature. Et dès que cette vue plus large s'entr'ouvre, on se demande aussi sous quelles formes inattendues ce drame artistique va se poursuivre, de quels rôles il va occuper la scène, quelles œuvres il va accomplir, quelle est sa mission dans le domaine étroit de notre existence belge.

Envisagé avec ces proportions, ce curieux épisode apparaît comme étant bien autre chose qu'une folle irruption de jeunes écervelés, sortant brusquement de leurs chambrettes d'étudiants, brandissant des livres

bizarres, et déclamant des vers batailleurs et hardis. Il devient ridicule d'en parler comme d'une émeute de bacheliers ou d'un tumulte d'écoliers, auxquels le groupe radoteur des ganaches et des myopes voudrait le rapetisser. Est-ce que ce bruit dont ceux-ci parlent comme le sourd aux oreilles de qui partait un coup de canon et qui, croyant à un simple éternuement, s'écria : Dieu vous bénisse, ne serait pas un événement mal compris des contemporains, mais, en réalité, clôturant une des phases de notre passé littéraire et ouvrant à deux battants la porte d'une période nouvelle.

A notre avis, oui. La conjoncture à laquelle nous assistons a ce caractère et cette importance dont la grandeur échappe même à ceux qui en sont les acteurs les plus turbulents et les moins réservés dans leur présomption. Ils croient conduire le phénomène : en réalité ils le subissent. Les lois invisibles qui les ont fait marcher, les poussent maintenant en avant avec une irrésistible et brutale inconscience. Leur succès presque merveilleux est fait, moins de leurs efforts et de leurs audaces propres, que de la complicité mystérieuse du hasard. Ils sont venus au temps opportun, et les coquilles sous lesquelles ces jeunes aiglons étaient en couvaison, se sont brisées plutot d'elles-mêmes que sous leur coup de bec. Il faut se résoudre à admettre et à subir ce qu'il y a de fatal dans ces forces sociales qui agissent à la façon des forces de la nature, et ce qu'il y a surtout en elles d'ingouvernable pour ce qu'on nomme les têtes pensantes et les têtes politiques du monde officiel, s'imaginent plaisamment que c'est d'elles qu'il dépend d'accélérer ou de réfréner le progrès.

Quand on a été mêlé au mouvement artistique depuis nombre d'années, et qu'à l'expérience personnelle on peut ajouter tout ce qu'apprennent les souvenirs des contemporains qui remontent jusque 1830, il n'est pas difficile de saisir l'allure générale de ce développement, logique comme un cycle historique, et, comme lui, marqué d'avance. Nous avons quelquefois déjà effleuré ce sujet et voulons aujourd'hui tenter de le présenter dans un plus haut relief. Rien ne saurait être plus efficace pour étouffer enfin les criailleries injurieuses des attardés résolus à s'arrêter au palier qu'ils n'ont atteint qu'en épuisant leur dernier souffle, pour encourager la génération naissante que le charivari de tant de haines et d'outrages pourrait faire hésiter, pour montrer à celle-ci la route qu'elle doit embouquer comme le navire bien piloté fait du goulet d'un port, pour lui dévoiler enfin le but vers lequel il faut que se tendent tous les arcs bandés par les vaillants archers qui forment sa cohorte.

Il y a un demi-siècle la production littéraire n'existait pas en Belgique, au moins comme phénomène d'ensemble pénétrant partout la nation et s'étendant sur elle comme une grande nappe, la couvrant de sa gaze légère et parfumée. On lisait, mais on n'écrivait pas. De ci, de là, dans quelque coin, pour quelques amis, un écrivain, un poète était entraîné par une vocation incompressible. Inconsciemment il sortait de son cerveau un livre, de ses lèvres des chants, mais ces œuvres tombaient dans le vide, et après avoir un instant pris leur vol et retenti dans le silence, retombaient sur le sol comme des oiseaux frappés à mort aux premiers coups d'aile. Elle était rude et décourageante alors la vie littéraire, sans espoir et sans encouragement, dangereuse et discréditante pour qui s'y laissait aller, tenue pour une sorte de bohême mal famée, pour une occupation stérile et quasi immorale, surtout quand elle prenait de libres allures, cherchant le fond mais ayant pour la forme et ses impérissables beautés cette tendresse, cette faiblesse incurable de toutes les grandes âmes artistiques.

Aussi, sous l'impression de cet étouffement et de cette malveillance, vit-on la littérature, inquiète de se faire accepter et de se faire pardonner les vices originels qu'on lui prêtait, s'attacher au côté sérieux en accord avec le milieu bourgeois dans lequel elle tentait, d'obtenir une place. La poésie disparut presque ou devint honteuse. Tout ce qui se croyait écrivain s'appliqua aux productions graves, aux travaux dits pratiques, et, avec des austérités de quakers, dédaigna la forme comme péché diabolique. Un flot pesant de livres indigestes commença à rouler lentement à travers la vie nationale, répandant l'ennui, forçant parfois l'attention grâce au tambourinage de la protection officielle, s'étendant comme une couche de vase, promenant son labeur sans séduction. C'est l'époque antédiluvienne où l'on vit surgir les êtres bizarres dont les exemplaires, encore vivants en partie, mais chargés d'ans, peuplèrent les académies. Curiosités zoologiques destinées à disparaître, trop longtemps maîtres pour qu'ils n'aient pas cru à la perpétuité de leur race, gonflés, démesurés, disproportionnés, lourds et toujours menaçants, écrasant tout sur le passage de leurs membres mégalosauriques, prenant pour des merveilles leurs plates déjections, fades d'odeur et de couleur.

Cependant cette animalité de transitiion n'était pas inutile. Elle préparait l'avenir. De ces formes rudimentaires devaient sortir des espèces plus parfaites. Elles accoutumaient la nation au va et vient littéraire. Elles trituraient la matière, et le livre devenait peu à peu chose dont l'opinion s'occupait. Déjà de temps à autre, comme une belle fleur éclose sur les sédiments limoneux, une œuvre éclatait parfumée et brillante. Un écrivain de race nouvelle surgissait au milieu de ces monstres vieillots, se développait silencieux dans quelque retraite, échappant à la gigantesque patte des mastodontes, et par un jour de beau soleil et d'espérance, se risquait à sortir en plain et à chanter. La

tentative était prématurée et les voix formidables des habitants des marais officiels couvraient l'hymne de leurs coassements.

Il y a vingt ans l'évolution en était là. Notre vieux monde littéraire déclinait. Les poussées d'éléments plus jeunes et plus agiles devenaient fréquentes. Dans la politique une transformation se faisait. Les têtes se dressaient pour aspirer les bouffées arrivant des sommets cachés dans l'avenir, chargées de senteurs excitantes. Ces sensations nouvelles trouvaient leur expression dans la littérature, car, lorsqu'on se reporte à cette aurore, c'est dans la presse et le pamphlet qu'on trouve les premières lueurs de l'art nouveau qui allait grandir et devait, de nos jours, s'épandre triomphalement.

Ce qui le caractérisait c'était le retour aux exigences artistiques de la forme. Le style, la couleur, l'accent, le rythme, l'harmonie, l'émotion reprenaient leur dignité royale et s'efforçaient de parer les idées qui depuis tant d'années marchaient chauves et dépouillées, ou bien fagotées d'horribles oripeaux. Et dès que cette tendance vers les beautés extérieures apparut, par une fécondité qui ne manque jamais à l'art, on vit à coté des écrits politiques qui donnaient l'accord, renaître le roman et la poésie, ces deux manifestations brillantes qui réalisent la littérature dans ses forces les plus pures et les plus séduisantes.

Dès ce moment le branle était donné et la pente qui devait mener aux régions fécondes, fut rapidement descendue. La forme reprit le dessus, avec excès et une préoccupation maladive, comme, lorsque dans un corps, une inflammation localise passagèrement l'activité sur un organe en y concentrant le sang outre mesure. Les jeune Belgique d'aujourd'hui sont atteints de ce mal, qu'on peut appeler la fièvre du langage. La vie est soutirée aux régions profondes et, comme sous l'action de ventouses, vient faire à la surface des boursouflures. Il y a en cela une promesse et un péril. Un péril si cette manie persiste. Une promesse si elle n'est que la prise de possession complète de la forme, préparant le retour vers l'équilibre entre elle et le fond.

Le phénomène continue son évolution normale et nous y assistons. Pour les uns ce spectacle est un scandale, pour les autres c'est une joie. Les devanciers ont défriché le sol, sans en faire surgir des œuvres destinées à vivre. Ce fut leur mission et c'est leur honneur. Qu'ils s'en contentent, il est assez beau. Après eux sont venus les premiers laboureurs, faisant germer des moissons à demi infécondes où la pensée seule se trouvait, indigeste et mal dégrossie. C'est maintenant le tour des jardiniers habiles, dessinant les parterres où éclosent les fleurs légères. Nous attendons ceux qui, unissant ces grâces aux sucs nourriciers, donneront enfin le véritable aliment qu'il faut à nos âmes, celui où le dedans et le dehors s'uniront dans un harmonieux accord.

C'est celà qu'il faut favoriser. Vétérans qui avez été les précurseurs, conscrits qui réclamez de nouvelles conquêtes, ne vous invectivez plus. Vous, les anciens, acceptez votre déchéance, vous, les jeunes, ayez moins de présomption et de dédain. Un mouvement peut être entravé dans son origine ou favorisé dans sa marche, mais arrêté, jamais, mais accompli instantanément, pas davantage. Signaler d'où l'on arrive et où l'on va, c'est aider au progrès, parce que c'est rendre honteux de leur résistance ceux qui tirent en arrière, et que c'est inspirer un plus hardi courage à ceux qui se sentent poussés en avant par leur instinct. Les injustices alors s'apaisent, les malentendus s'évaporent, on devine que c'est à une même lutte que l'on est mêlé. C'était un combat de nuit, où l'on frappait ses alliés ou ses frères. Le jour se lève, l'erreur apparaît et l'on se tourne vers l'ennemi commun, c'est-à-dire le préjugé; celui-ci abattu, on se met en marche du même pas vers un but unique.

Ce but quel est-il pour notre jeune génération littéraire? A quoi doit-elle employer les armes qu'elle est en train de forger? C'est ce que nous essayerons d'exposer dans un second article.

L'exposition des œuvres de feu Emile Sacré s'est ouverte cette semaine. Nous en parlerons prochainement.

LE SALON DE PARIS

Quatrième article.

Reprenons notre promenade interrompue par l'événement littéraire qui, la semaine dernière, a captivé notre attention tout entière. Nous devrons marcher à grandes enjambées, car le temps presse et nous ne pourrions, avant la fermeture, examiner tout en détail.

Ne nous arrêtons donc que devant un petit nombre d'œuvres : celles qui peuvent fournir un enseignement, et sacrifions volontairement toutes les autres.

L'énumération inutilement prolongée d'une série de toiles qui ont les mêmes tendances, visent au même but, combattent pour la même cause ne sert d'ailleurs qu'à flatter la vanité des artistes cités. Elle ne peut être profitable à l'éducation de ceux-ci ni favorable au développement artistique du public. La vraie critique devrait consister à prendre pour exemples quelques tableaux soigneusement choisis parmi tous ceux qui tapissent les murs du Salon d'exposition, sans se préoccuper même de leurs auteurs, et à en faire le texte d'une démonstration esthétique. Synthétiser les principes d'art que dégage une école, un groupe, au besoin une personnalité, quand elle est de celles qui ne relèvent que d'elle même et s'impose ; examiner scrupuleusement ce qu'il y a dans ces principes de fondé ou de faux ; montrer la voie dans

laquelle leur application générale entraînerait l'art, le but qu'atteindraient ceux qui les adopteraient; éclairer le lecteur sur l'influence bienfaisante ou dangereuse qu'il peut y avoir à les suivre, en se préoccupant toujours d'agir à la fois sur l'artiste pour le diriger, sur le public pour perfectionner ou réformer son goût, telle est, selon nous, la marche à suivre pour toute critique vraiment digne de ce nom.

Eliminons donc les détails. Le premier groupe important que nous rencontrions, — celui devant lequel s'enracine encore invinciblement le bourgeois qui conserve l'amour des coloriages, des tendresses peintes, des imageries bêtement sentimentales et que ravissent les chromos qu'on donne, dans certains magasins, comme cartes d'adresse aux clients, — c'est la solennelle et académique trinité : Bouguereau, Cabanel et Lefebvre, lesquels traînent naturellement à leur suite quantité de sous-Lefebvre, de sous-Cabanel et de sous-Bouguereau.

Il est, pensons-nous, inutile de nous arrêter longuement à exposer pourquoi cet art nous est absolument antipathique. Nous l'avons trop souvent expliqué.

Toute l'esthétique que, depuis la fondation de *l'Art moderne*, nous avons professée est l'antithèse même de cet art guindé, conventionnel, faux, banal, aux transparences de porcelaine, aux tonalités de dessus de boîtes à dragées, qui supprime ce qui est l'essence même de l'art : la vie, l'émotion, l'impression profondément ressentie et vivement rendue.

Ces têtes quelconques, dont la marque caractéristique est tantôt,sous une chevelure brune, un œil cerné de bistre, ombré d'une haie de cils démesurés, tantôt, sous une blonde toison soigneusement lissée et blaireautée, des pupilles d'un bleu de *plumbago*, on les a intelligemment comparées aux *Sydonies* qu'on voit tourner dans la devanture des coiffeurs. La qualification est heureuse. Qu'elle leur reste. « C'est à hurler de rage disait, en parlant de Bouguereau, un critique d'art, quand on songe que ce peintre qui, dans la hiérarchie du médiocre, est maître, est chef d'école, et que cette école, si l'on n'y prend garde, deviendra tout simplement la négation la plus absolue de l'art ! »

Dégageons-nous de ces choses et cherchons quelques toiles qui nous fassent penser. Voici les deux tableaux de Mlle Louise Breslau, le *Thé de cinq heures* et le *Portrait de Mlle Isabelle de R...* Nous aimons la virilité de ce talent de femme. Nous aimons surtout la sincérité avec laquelle elle exprime la nature. Nous avons, lorsqu'elle a exposé le *Portrait des amies*, loué sa couleur brillante, la fermeté de sa main, la vérité de ses figures et cette intime et pénétrante émotion qui donnait à son œuvre d'extrêmes séductions. Le *Thé de cinq heures* est inférieur à cette belle toile. La composition n'est pas solidement établie. Les plans manquent. Les personnages s'entassent dans une chambre sans air. Mais l'œuvre, dans quelques-unes de ses parties, — notamment dans la tête blonde de l'*Amie* qu'on retrouve, non sans plaisir, cette année, après l'avoir contemplée une première fois dans le tableau que nous citions tout à l'heure, — révèle les bonnes et sérieuses qualités qui nous avaient charmé. Le *Portrait de Mlle Isabelle de R...* est bien peint, d'une franche et belle couleur. Le fond jaune, qui n'est ni une draperie, ni une tapisserie, peut-être une glace, — en tous cas mal défini, — seul, nuit à l'ensemble.

Autres talents féminins dont l'épanouissement rapide est salué des applaudissements des artistes : ceux de Mlle Louise Desbordes, de Mme Camille Prévost-Roqueplan, de Mme Clémence Roth. Toutes trois sont élèves d'Alfred Stevens. Toutes trois ont appris de ce maître le secret des tons chatoyants et harmonieux, des riches et intenses colorations, appliquées sur la toile avec une rare virtuosité. Les deux premières se cantonnent dans la peinture des fleurs, des accessoires. Au point de vue décoratif, les *Libellules* de Mlle Desbordes, les *Fleurs d'été* de Mme Prévost sont d'un goût irréprochable. La troisième, Mlle Roth, a fait un bon portrait, sobre et d'une grande distinction de tons et de lignes, de sa rivale et amie Mlle Desbordes.

Enfin une Anglaise, Mme Annie Ayrton, qui, depuis plusieurs années déjà, expose de remarquables natures mortes, une Danoise, Mlle Berthe Vegman et une Russe, Mlle Marie Bashkirseff, complètent ce que le Salon féminin offre de plus intéressant et surtout de plus sérieux. On nous permettra de laisser de côté, cette fois, les envois de Mlle Abbema, dont la tendance au *chic* et au superficiel s'accentue de Salon en Salon, et ceux des actrices qui pourraient se borner à être de bonnes comédiennes, gardant chez elles pour leur distraction et celle de leurs amis, ce qu'elles rapportent de leurs envolées vers les régions des arts plastiques.

Nous recommandons à la méditation des portraitistes, les portraits de Besnard : *Mme L... et sa petite fille*, de John Sargent : *Portraits d'enfants* et de Richard Bergh : *Portrait de M. K...* Dans chacune de ces trois toiles, que nous classons parmi les bonnes œuvres du Salon, il y a, dans la représentation des modèles dont les artistes se sont chargés de faire la *pourcraiture*, une remarquable simplicité de moyens, de pose, d'accessoires; cela charme et repose la vue des portraits insolents et bêtes qu'on a trop souvent sous les yeux et qui finiraient par faire définitivement prendre en haine ces carrés de toiles bordés d'or, généralement destinés à glorifier de prétentieuses vanités et de sottes ambitions.

La belle tache que fait, sur le radieux éclat du fond blanc, admirablement choisi, la dame en velours noir de Besnard ! Comme on sent bien, sous ces plis, un corps qui vit, et qui vit de l'existence fiévreuse, nerveusement agitée de notre époque contemporaine ! L'air ambiant est bien exprimé. La lumière est discrète, tamisée. La petite fille, qui évoque de lointains souvenirs de Velasquez, regarde le spectateur de ses yeux profonds. On sent dans toute l'œuvre une impression et une pensée.

On pourrait retrouver dans les deux autres tableaux que nous venons de citer les mêmes mérites, qui sont de premier ordre pour les portraitistes. Ainsi Sargent n'a pas songé à grouper les quatre enfants qu'il a peints. Il les a surpris dans leurs yeux, au pied des grandes potiches du Japon où ils s'ébattaient; et la mine grave, réfléchie des deux aînées, il l'a rendue excellemment, comme il a exprimé l'insouciance rose des plus petits. Son tableau est un des succès du Salon. Il est loin pourtant d'être sans défauts. Le fond noir sur lequel se détachent les figures est évidemment poussé au tragique. Il n'y a point d'appartements où la lumière ne soit plus diffuse. Le grand tableau de l'an dernier *El Jaleo*, était, à cet égard, mieux compris. Et pourtant ces petites figures d'enfants, sveltes, d'une élégance mondaine toute moderne, d'un impressionnisme vrai, restent dans l'esprit.

De son côté, Bergh, qui débute, donne sa note et s'affirme dès le principe, avec l'harmonie de ses tons, la finesse de son œil qui perçoit les délicatesses de la couleur sans tomber dans la minutie du détail.

On voit que le prestige des noms ne nous préoccupe guère, car ceux que nous citons sont souvent des inconnus, des nouveaux-nés à la cimaise des expositions. Si nous les signalons du doigt, c'est qu'ils contiennent, soit par leur rayonnement propre, soit en reflet, quelque qualité dont l'exemple peut être salutaire.

Il serait bien difficile, hélas! de trouver dans les 4,943 numéros du catalogue une œuvre qui réunît tous les mérites, de façon à former un ensemble réellement complet. Et les artistes qui donnèrent le plus d'espérances sont tombés le plus bas, comme si leur chute devait être d'autant plus considérable qu'ils s'étaient élevés davantage. En première ligne Carolus-Duran, dont la *Vision* — une femme nue descendant d'une croix, les bras étendus sur un voile de pourpre d'où s'échappe une pluie de roses — est au dessous de toute critique. Vraiment le bon moine, que cette vision est censé enflammer d'ardeurs sensuelles, devrait être bien peu difficile ou énervé par une abstinence de longue durée pour qu'il se laissât tenter par ces chairs flasques et molles, d'un rouge d'onglée, d'une rebutante et mortelle trivialité. L'artiste n'est pas plus heureux dans son *Portrait de M^me^ H...*, d'un art décadent et vidé. Ah! le danger des exécutions faciles, entraînant l'artiste à se contenter d'à peu près, de taches colorées et papillotantes par lesquelles se laissent piper les badauds! Que l'éloignement de la nature, des études consciencieuses et serrées, amène vite la fin!

Passons, et donnons un regard à la bonne toile, sérieusement travaillée, de Louis Béraud, intitulée modestement *étude*, et qui n'en constitue pas moins un tableau de belle allure, d'un coloris chaud et surtout un chef-d'œuvre de difficulté vaincue. La scène se passe au Louvre, dans le salon carré. Un guide à barbe respectable, qu'il nous souvient avoir rencontré souvent dans les musées, où il mène, en berger attentif, de longues herdes d'Anglais, fait les honneurs du salon, pointant de sa canne les morceaux de choix. L'opposition entre la lumière blanche qui tombe d'aplomb sur les têtes par les lanterneaux, et les lumières jaunissantes des toiles appendues aux murailles, notamment celle des *Noces de Cana*, de Véronèse, copiées en perspective, est admirablement exprimée. Assurément c'est d'un art qui n'est ni bien neuf, ni bien dangereux; mais c'est une œuvre vigoureuse, intéressante et digne d'attention.

Nous croyons devoir dire notre pensée sur le *Martyre de Jésus de Nazareth*, par Aimé Morot, puisque c'est l'une des toiles dont on parle le plus. Elle occupe le salon d'honneur, et c'est elle qu'on a en face de soi, quand on entre à l'Exposition. Est-ce au scepticisme moderne qu'il faut s'en prendre? L'inspiration a-t-elle manqué au peintre? A-t-il voulu, de parti pris, supprimer de son œuvre l'idée religieuse dont sont empreintes les compositions des maîtres d'autrefois? Nous ne savons. Ce qu'il y a de certain, c'est que son *Christ* est un modèle quelconque, déshabillé et péniblement huché dans la pose d'un supplicié, brutalement brossé sur un fond noir de fantaisie, dans une lumière qui n'est ni le jour, ni la nuit, ni le crépuscule, ni l'aube. Il n'y a dans cette triste composition ni la vérité qui fait tant aimer, malgré leurs imperfections, certaines toiles de l'école réaliste, ni la noblesse et la belle allure qui font excuser parfois les défauts de l'autre. C'est une œuvre fausse et bâtarde, n'appartenant à aucune époque, à aucune école; tout au plus une étude d'anatomie, un prétexte à faire du nu, lequel est confectionné selon la formule, sans qu'une émotion le fasse palpiter.

Une autre œuvre qui préoccupe l'attention, — une toile de petites dimensions, dans laquelle on trouve d'aimables qualités, — est la *Brasserie* de Jean Béraud. Il y a beaucoup de talent dans ce curieux fouillis de petites figures éparpillées, dans la flambée crue du gaz, sur les sophas de velours rouge, autour des tables de marbre d'un café. La fumée des pipes flotte dans l'atmosphère; les glaces se renvoient l'image des globes dépolis, des chapeaux accrochés aux patères. C'est petit, mignon, lestement croqué, d'une fidélité amusante : cela n'a pas de hautes visées, mais c'est d'un artiste. *La Prière*, du même peintre, est bien ce composé d'élégance, de coquetterie, de piété à fleur de peau, qu'on peut observer en pénétrant, un jour de sermon de charité, dans l'une ou l'autre de ces églises mondaines où le *new moon hay* a remplacé les entêtants parfums de l'encens, où le froissement des robes de soie accompagne, en sourdine, la voix onctueuse du prédicant, tandis qu'à la porte, protégée par un auvent, comme les portes de théâtres, les coupés attendent, prêts à conduire, au sortir du sermon, les dévotes *luncher* chez Frascati.

Vollon occupe, dans le groupe des peintres d'accessoires, une place spéciale. Abandonnant les armures lisses dans lesquelles il s'est longtemps complu, il a brossé un *Pot-au-feu* qui est peut-être le plus beau morceau de peinture du Salon. Nous ne dirons rien de ses émules et confrères Bergeret, Claude, Philippe Rousseau; on sait qu'ils excellent à rendre, avec une illusionnante vérité, le velouté des fruits, l'éclat nacré des écailles de poisson, les harmonies fauves des pelages de gibier, les appétissantes séductions des victuailles dont l'amoncellement réjouit et fait songer aux plantureuses natures mortes des vieux maîtres. Il faut ajouter, cette année, à leurs noms, celui de Tholer, un élève de Bergeret, devenu à son tour un maître, et celui de Pablo de Aguero.

Voici, pour terminer, quelques œuvres dans lesquelles on trouve certaines des qualités que nous aimons et dans lesquelles pointe un avenir d'artiste : *La femme aux pigeons*, de Zacharie, morceau de nu d'une belle lumière; le *Sabotier breton*, de Rachou, une toile harmonieuse, placée à la rampe et qui eût assurément mérité une deuxième médaille; un très curieux paysage de Demont, intitulé : la *Floraison des Jacinthes*; la *Fille du passeur*, d'Adam; les *Patenôtres*, de Piltz; enfin, un superbe intérieur d'église, grandement vu, de Villebesseyx.

Pour saisir la physionomie complète du Salon, nous devrions, notre promenade dans les salles de peinture terminée, descendre dans le jardin d'hiver et visiter la sculpture. En vérité, notre tâche ne sera pas longue, car rarement cette section fut plus nulle.

On a donné la médaille d'honneur à Jules Dalou pour son haut relief destiné à la Chambre des députés, et l'on a bien fait. C'est l'une des seules œuvres qui sortent réellement de la banalité et dont le puissant intérêt, le mouvement, la composition bien agencée et originale forcent l'attention. Il faut également mettre hors pair Barrias, avec son beau groupe de marbre : les *Premières funérailles*; Etcheto, dont le *Démocrite* et le *François Villon* ont de remarquables qualités; l'*Asie*, de Falguière, une jolie figure en bronze de Gilbert, et le joli *Porte-falot*, de Frémiet. Le reste est d'une complète insignifiance.

MANIFESTATION LEMONNIER

Voici la liste des personnes qui ont pris part à l'imposante solennité littéraire du 27 mai, à laquelle nous avons consacré notre dernier numéro.

MM. Abry (Léon), artiste-peintre.
Arnould (Victor), membre de la Chambre des Représentants; de l'*Art moderne*.
Artan, artiste-peintre.
Auloir (Marc), étudiant.
Baron (T.), artiste-peintre.
Barnabas, artiste-peintre.
Bauss (Ch.), avocat, à Anvers.
Bauwens (Georges), directeur du *Correspondant Belge*.
Beck (Oscar), à Liége.
Binjé (J.), artiste-peintre.
Blanc-Garin, artiste-peintre.
Blockx (Jan), compositeur.
Bolsius Edouard).
Bosiers (Ernest), avocat.
Brancart (A.), éditeur.
Brouez (Fernand), étudiant en médecine.
Cardon (J.-Louis).
Cardon (Ch.).
Carpentier, directeur de la *Circulation*.
Carter (Frédéric).
Cattier (Armand), statuaire.
Cauderlier (Emile), littérateur.
Chansay (Edmond), secrétaire de *la Jeune Belgique*.
Frantz (Charlet), artiste-peintre; de l'*Essor*.
Claes (Louis), avoué.
Claus (Emile), artiste-peintre.
Collart (Marie), artiste-peintre.
Coopman (Ph.).
Conem (E.).
Dandoy-de Coster (Armand), artiste-peintre,
Dansaert (A.), membre de la Chambre des Représentants.
Debroux (Jules), avocat.
De la Hoese, artiste-peintre.
Louis de Casembroot; de *la Jeune Belgique*.
Delamontagne, littérateur.
Delgouffre (F.), artiste-peintre.
Delsaux (G.), artiste-peintre.
Delvin (J.), artiste-peintre.
Demblon (Célestin), instituteur.
Demolder (Eug.).
Denis (Hector), professeur à l'Université de Bruxelles.
Desagher (M.).
Descamps (Fréd.); du *Journal des Gens de Lettres belges*.
Des Essarts (Jules); du *Journal de Charleroi*.
Devaux (Corneille).
De Vigne (Paul), sculpteur.
Diericx de Ten Hamme (Joe), littérateur.
Dubois, artiste-musicien.
Dumont (H.), littérateur; de *la Revue Moderne*.
Dupont J.), littérateur; directeur de *la Fédération artistique*.
Eekhoud (Georges), littérateur; de *la Jeune Belgique*.
Eschbach.
Evrard (Henri), artiste-peintre; de l'*Essor*.
Everard (J.), docteur en médecine.
Fagnes (Léon des, littérateur.
Finck (Joseph), libraire.
Flor O'Squarr; du *Figaro*.
Frantz Foulon.
Franeau (Paul).
Francart; du *Journal de Charleroi*.
Franck Emile), littérateur.
Franck Robert), littérateur; de *Mons-Journal*.
Fuchs (Félix), avocat.
Gilkin (Iwan), avocat, littérateur; de *la Jeune Belgique*.
Gilon (Ernest), éditeur.
Giraud (Albert), littérateur; de *la Jeune Belgique*.
Gislain (Alexandre).
Gittens (Frantz).
Goemaere, directeur du *Précurseur*.
Goethals Ch.), président du *Cercle des Aquarellistes et des Aquafortistes*.
Gravez (Henry), secrétaire de la rédaction du *Journal des Gens de Lettres belges*.

MM. Greyson (Emile), directeur-général de l'Enseignement moyen.
Karl Grün, président du *Caveau Verviétois*.
Guérin (Eugène).
Gueymard (Fernand), avocat, littérateur.
Guillery (Raoul), avocat.
Gurickx (Camile), professeur au Conservatoire de musique de Mons.
Hagemans (Maurice), artiste-peintre.
Hallaux (Victor), directeur de *la Chronique*.
d'Hane-Steenhuys (A.).
Hannon (Théodore), artiste-peintre, littérateur; de *la Jeune Belgique*.
Hebbelynck (Th.), avocat.
Hecq (Victor), avocat.
Heins (A.), artiste-peintre; de l'*Essor*.
Le capitaine-commandant Henrotin, aide-de-camp du lieutenant-général Beving.
Herbo (Léon), artiste-peintre; de l'*Essor*.
Herman (Alfred), littérateur.
Heymans (A.-J.), artiste-peintre.
Houben (Henri), artiste-peintre.
Houzeau de Lehaye (Ch.), ingénieur.
Hubert (Alf.), artiste-peintre.
Huwart (F.), avocat.
Impens (J.), artiste-peintre.
Jaboneau (D.), artiste-peintre.
Jacob, artiste-musicien.
James (Arthur), avocat, littérateur; de *la Jeune Belgique*.
Janson (Paul), membre de la Chambre des Représentants.
Jonniaux (Alfred).
Kaïser (Georges); du *Correspondant belge*.
Kéfer (Gustave), artiste-musicien.
Ketels (Maurice).
Keym (Edouard).
Khnopff (Fernand), artiste-peintre; de l'*Essor*.
Khnopff (Georges), littérateur; de *la Revue Moderne*.
Kirsch (Guillaume).
Labarre (Louis, littérateur.
Landoy (Eugène); du *Précurseur*.
Laroche (Hippolyte), littérateur.
Lebègue (Jules, fils.
Le Bourguignon (A.).
Leclercq (Ed.); de l'*Etoile Belge*.
Lejeune (Jules, avocat à la Cour de cassation.
Lekeu (Jean); du *Caveau Verviétois*.
Lemaire (Gustave); de l'*Etoile Belge*.
Lemonnier (Alfred, ingénieur.
Lemonnier (Maurice), ingénieur.
Lemonnier (Victor).
Lequime Léon), littérateur; du *Journal de Bruxelles*.
Lequime (Jules), fils, docteur en médecine.
Le Roy (Grégoire).
Lerminiaux, artiste-musicien.
Levis (Edouard), littérateur; de *la Jeune Belgique*.
Licot (Charles), architecte.
Mabille (M.); de *la Chronique*.
Maeterlinck (M.), artiste-peintre.
Mahutte Frantz), littérateur; de l'*Indépendance Belge*.
Maillet (Alb.), avocat.
Marcette (Alex.), artiste-peintre; de l'*Essor*.
Martiny (Emile), avocat.
Masset (Georges).
Maus (Octave), avocat, littérateur; de l'*Art Moderne* et du *Journal des Tribunaux*.
Mellery (Xavier), artiste-peintre.
Mestdagh (Auguste), littérateur; du *Correspondant belge*.
Meunier (Constant), artiste-peintre.
Meunier (J.-B.), artiste-peintre.
Meunier (Georgette), artiste-peintre.
Michielsens (Adrien), avocat.
Montigny (Jules), artiste peintre.
Moguez (Etienne); de l'*Echo du Parlement*.
Motte (Emile), artiste-peintre.
Mulders (P.-J.), industriel.
Nève (Joseph), avocat; de *la Revue Moderne*.

MM. Nizet (Henri), rédacteur en chef de la *Revue Artistique*.
Olin (Pierre), étudiant en droit.
Paër (Auguste), directeur de *la Revue pour Tous*.
Périer (Odilon).
Picard (Edmond), avocat à la Cour de cassation; de l'*Art Moderne* — rédacteur en chef du *Journal des Tribunaux*.
Picard (Georges).
Pirlot (Eugène).
Poot (Auguste).
Regoyos (Dario de), artiste-peintre; de l'*Essor*.
Rodenbach (Const.).
Rodenbach (Georges), littérateur; de *la Jeune Belgique*.
Robert Eugène), membre de la Chambre des Représentants; de l'*Art Moderne*.
Robert (Louis).
Ronval (Ed.); de *la Jeune Belgique*.
Rotiers (Fréd.); de *la Chronique*.
Schoenfeld (Georges), avocat.
Schipperges (H.); du *Do-Mi-Sol*.
Scribe, artiste-peintre.
Séaut (Edmond), étudiant en droit.
Seeldrayers (E.), artiste-peintre.
Sergennois (J.), littérateur.
Silvercruys (Frantz), avocat.
Sioen.
Slosse (N.), avocat, et sa famille.
Speeckaert (Léopold), artiste-peintre.
Stanislaus (Guillaume), littérateur; du *Caveau Verviétois*.
Stevens (Alfred), artiste-peintre, à Paris.
Stevens (Arthur).
Stobbaerts (Jan), artiste-peintre.
Sulzberger (Max), littérateur; de l'*Étoile Belge*.
Sulzberger (Maurice), littérateur; de *la Jeune Belgique*.
Taelemans (François), artiste-peintre.
Teirlinck-Styns (J.).
Valentin (Emile), rédacteur en chef du *Journal des Gens de Lettres belges*.
Van Arenbergh (Emile), avocat; de *la Jeune Belgique*.
Van Beneden (Ch.), avocat.
Vanden Eeden, directeur du Conservatoire de Musique de Mons.
Vandenbossche (Ad.).
Vanderkindere (Léon), membre de la Chambre des Représentants.
Vanderkindere (Marcel); de l'*Essai littéraire*.
Van der Stappen (Charles), statuaire.
Van der Straeten (G.), statuaire.
Van Elewyck (E.), littérateur; de *la Chronique*.
Van Engelen (Louis), artiste-peintre.
Van Gelder (Eugène), artiste-peintre; de l'*Essor*.
Van Langenhove (M.).
Van Lerberghe (Ch.).
Van Ryswyck (Jan), avocat.
Van Rysselberghe (Théo), artiste-peintre; de l'*Essor*.
Van Styvoort (D.), professeur au Conservatoire.
Vastersavends (Auguste), professeur au Conservatoire de Musique de Mons.
Verdyen (E.), artiste-peintre.
Verhaeren (Alfred), artiste-peintre.
Verhaeren (Emile), avocat, littérateur; de *la Jeune Belgique*.
Verhas (Jan), artiste-peintre.
Verheyden (Is.), artiste-peintre.
Verstraete (Th.), artiste-peintre.
Verwée (Alfred), artiste-peintre.
Wagener (Félix), littérateur.
Waller (Max), directeur de *la Jeune Belgique* et de *la Revue Moderne*.
Walton (Fern.).
Weber Armand), secrétaire du *Caveau Verviétois*.
Wilmotte (Maurice), littérateur; du *Journal de Liége*.

Il faut ajouter à cette liste treize souscripteurs anonymes.

CORRESPONDANCE

On nous demande l'insertion des lignes suivantes :

« Plusieurs de mes amis et anciens élèves de l'atelier de M. Portaels, me font le reproche de ne pas avoir pris part à l'exposition. Il est de mon devoir de leur affirmer que je n'ai eu connaissance ni de l'organisation de l'exposition, ni de son ouverture. »

MICHEL VAN ALPHEN.

Bruxelles, 1er juin 1883.

A la rédaction de L'ART MODERNE.

Les critiques dont *La Veuve*, d'Alfred Stevens, a été l'objet, paraissent avoir ému le peintre. Aussi a-t-il cru devoir répondre à la cantonade. Plusieurs journaux, entre autres *la Gazette* et *le Précurseur*, publient une lettre adressée à Verwée, dans laquelle il détourne la question de son vrai point de vue.

Personne ne demande à Stevens de faire de l'impressionisme, comme il a l'air de le croire. Ce qu'on lui demande, c'est de rester *lui-même*, de rester *ce qu'il était :* un *moderniste*, le premier d'entre les *modernistes*. Or, il ne l'est *plus du tout* dans sa *Veuve*. Celle-ci marque un recul, un grand pas en arrière, dans la voie de l'art facile, qui prend le bitume pour base.

On en appelle donc de Stevens redevenu vieux jeu (sauf dans les costumes), à Stevens le vaillant moderniste d'auparavant. Ce que nous lui demandons, c'est d'aller se retremper au Musée chez nos maîtres flamands, chez Jordaens, par exemple. Ils lui diront : ne faites pas de concessions à l'art français. Revenez sur vos pas, et soyez *ce que vous étiez*.

Agréez l'expression de ma considération distinguée.

Un admirateur de Stevens, le moderniste.

TOUJOURS LE MUSÉE MINARD

Monsieur le directeur de L'ART MODERNE,

Je ne puis laisser passer sans protester les commentaires dont vous accompagnez les quelques lignes que je vous ai, à propos de la vente Minard, prié d'insérer.

Vous exprimez le regret de n'avoir pas empêché les enchères d'atteindre la somme de 300,000 francs en révélant à un public ignorant et crédule à quel point les collections de feu M. Minard étaient indignes d'être prises au sérieux.

Traiter une transaction commerciale de mystification équivaut à révoquer en doute la loyauté de celui qui vend, en même temps que la clairvoyance de celui qui achète. Vous croyez-vous en droit de lancer ces accusations à propos de la vente Minard, alors que le catalogue renseignait toutes les tares des objets, soumis d'ailleurs à l'examen du public?

Avez-vous, Monsieur, recueilli les récriminations de personnes dupées à cette vente fallacieuse? Dans ce cas vos commentaires partent d'un sentiment légitime, et je vous autorise à dénoncer au public les dangereuses habiletés qui transforment en « ignorants » et en « badauds » l'élite des connaisseurs belges et étrangers présents à la vente Minard. S'il en est autrement, vos menaces prouvent que vous exagérez considérablement l'influence que vos appréciations peuvent avoir sur les destinées d'une vente artistique.

Agréez, Monsieur, mes salutations empressées

HERMANN VAN DUYSE.

Gand, le 30 mai 1883.

Décidément M. Van Duyse insiste de façon provinciale. Nous espérons qu'il va en rester là. Aucun des acheteurs de la vente Minard n'a épanché dans notre sein ses doléances. Il en est autrement de ceux qui sont, comme nous, désenchantés et mystifiés de leur pélerinage à ce musée de pacotille.

Quant à M. Hermann Van Duyse, grand expert, expert irréprochable, expert trois fois expert, c'est entendu, et nous nous inclinons, nous nous courbons.

Notre estimable et tenace correspondant a cru devoir lancer sa pointe à l'autorité dont peut jouir *l'Art moderne*. C'est de bonne guerre quoiqu'un peu démodé comme procédé. Puisqu'il est antiquaire nous lui pardonnons cette vieillerie : elle fait bien avec les autres. Il n'en sera ni chaud, ni froid. Nous en ferons l'expérience à une prochaine occasion.

BIBLIOGRAPHIE

Annuaire du Caveau verviétois. — Quatrième année.

Ils sont comme cela, à Verviers, une centaine ou deux de bourgeois acoquinés à la muse et chiffonnant gaiement son tablier de toile, car ce n'est pas une muse grande dame, c'est une joyeuse grisette au frais minois et en simples atours, comme on disait il y a cinquante ans. Dans notre pays, si profondément enfoui dans la matière, ce coin où l'on cultive les jouissances littéraires est un véritable oasis, et du haut des cieux, sa demeure dernière, Béranger doit être content de voir combien sa mémoire, si dédaignée partout, est encore en vénération à Verviers. Car c'est lui qui règne sur ce clan de littérateurs modestes, c'est lui qui inspire les chants du Caveau verviétois, et dont nous retrouvons la manière un peu vieillotte, mais si pleine de bonhomie, dans cet annuaire que nous avons sous les yeux. C'est un gros volume, renfermant cinquante-huit pièces choisies par un jury spécial parmi les cent cinquante morceaux présentés par les membres du Caveau pendant le cours d'un seul exercice. Vous voyez que le labeur littéraire de ce brave cercle est loin d'être stérile et qu'il y a là un mouvement à encourager. Il y a deux ou trois nouvelles, *Noss-Gate*, la *Fille au poulet malade*, où l'on trouve du sentiment et de l'observation. On peut signaler aussi quelques chansons françaises ou wallonnes d'une verve joyeuse et de bon aloi. Nous suivrons avec intérêt les travaux et les progrès de ce groupe intelligent.

Le président du Caveau, M. Karl Grün, a écrit un recueil de douze sonnets, intitulés : *Les Oiseaux chanteurs*.

Le Caveau a fait exécuter une édition de luxe de ce recueil et en a fait hommage à son président. Cet ouvrage fait grand honneur à la typographie verviétoise. Quant aux sonnets eux-mêmes, quelques-uns sont gourmés et pénibles, d'autres sont d'une heureuse venue : nous en présentons un à nos lecteurs. Il est fort bien rimé et d'un sentiment vraiment poétique.

LE ROSSIGNOL

La lune verse à flots sa lumière argentée
Sur les cerisiers blancs et les saules jaunis.
Il neige doucement : dans la nuit enchantée
Les fleurs comme un duvet s'effeuillent sur les nids.

Une voix retentit, claire, tendre et flûtée.
Elle résonne au loin sous les cieux infinis :
Hymne d'amour, de joie, ode ardente, exaltée
Aux prés couverts de fleurs, aux halliers rajeunis.

Tout est silencieux Dans le bois solitaire,
Cette voix qui surgit de l'ombre et du mystère,
Charme tout ce qui vit dans l'air et sur le sol.

Quand la nature en paix, toujours jeune et nouvelle,
Etale sous le ciel sa splendeur immortelle,
Elle prend pour chanter la voix du rossignol.

PETITE CHRONIQUE

La semaine dernière ont eu lieu les funérailles d'une toute jeune cantatrice : Mlle Hermance Botman.

Récemment sortie du Conservatoire, elle avait débuté cet hiver à l'*École de musique de Saint-Josse-ten-Noode* par une interprétation spontanée et personnelle du *Narcisse* de Massenet, interprétation qui fut une véritable creation. De telles natures sont rares. Leur disparition est une perte pour notre art contemporain, qui leur

doit un adieu. Vivante, nous eussions acclamé cette artiste d'intelligence large et de tempérament impressionnable, à laquelle un glorieux avenir s'ouvrait; morte, nous fixons son souvenir et nous saluons, au dernier passage, le corps de cette jeune fille qu'une maladie cruelle a tuée à vingt ans.

On nous écrit de Mons que le dernier concert donné par le Conservatoire de musique de cette ville, sous la direction de M. Jean Vanden Eeden, a été fort beau et affirme la vitalité de cet établissement, naguère école de musique, et placé aujourd'hui sur la même ligne que les établissements similaires de Bruxelles, de Gand et de Liége.

M. Ed. Jacobs a interprété avec son talent bien connu une fantaisie médiocre de Servais, *le Dèsir*, puis un andante de Boccherini et une mazurka de Popper. Grand succès pour Mlle Pollender, qui a chanté un air d'*Ariodant* de Méhul et la *Mignon* de M. Vanden Eeden, dont le sentiment poétique et l'instrumentation curieusement travaillée d'une superbe coloration, ont produit grand effet. De son côté, l'orchestre a enlevé avec beaucoup de justesse et d'ensemble l'*ouverture de la Flûte enchantée*, celle du *Freischütz*, les airs de ballet de la *Reine de Saba* de Goldmarck et la *Marche des Esclaves* de Vanden Eeden. Enfin, comme partie chorale : le *chœur des fées du Songe d'une nuit d'été* et celui de *Blanche de Provence* par Chérubini.

Les chœurs ont été excellents.

DIETRICH & Cie

23A, RUE ROYALE, BRUXELLES

Gravures, Aquarelles. Tableaux. Modèles et dessins, etc.

VIENT DE PARAITRE :

SOCIÉTÉ D'AQUARELLISTES FRANÇAIS

OUVRAGE D'ART DE GRAND LUXE

QUATRIÈME PARTIE

Ce fascicule renferme les études de MM. *E. de Beaumont*, par E. Montrosier. *Harpignies*, par Armand Silvestre. Mme la baronne *N. de Rothschild*, par Ludovic Halévy. — La partie artistique contient 15 sujets en photogravure et 50 dessins. — L'ouvrage est divisé en 8 parties à 30 francs.

MM. Les amateurs sont invités à venir examiner les fascicules parus.

Pauline MOMMEN

26B, *RUE DES FRIPIERS* & 29, *RUE GRÉTRY*

BRUXELLES

SPÉCIALITÉ DE TOUS LES ARTICLES

CONCERNANT

LA PEINTURE, LA SCULPURE, LA GRAVURE

L'ARCHITECTURE & LE DESSIN

TABLEAUX ET ŒUVRES D'ART.

PIANOS

VENTE

ÉCHANGE

LOCATION

BRUXELLES

rue Thérésienne, 6

GUNTHER

Paris 1867, 1878, 1er prix. — Sidney, seul 1er et 2e prix

MUSIQUE.

R. BERTRAM

10, RUE SAINT-JEAN, BRUXELLES

(**Ancienne maison Meynne**).

ABONNEMENT A LA LECTURE DES PARTITIONS

MAISON GOUPIL ET Cie A BRUXELLES

89, rue du Marché aux Herbes (en face des Galeries Saint Hubert)

VIENT DE PARAITRE

SALON DE PARIS DE 1883

Ouvrage d'art de grand luxe, contenant 120 photogravures par la Maison Goupil et Ce.

L'ouvrage est divisé en 12 livraisons. Chaque livraison comprendra 16 pages de texte, 10 photogravures dont 6 hors texte et plusieurs dessins originaux. Il paraîtra une livraison par semaine.

Prix de la livraison : **5** francs.— L'ouvrage complet : **60** francs.

La maison fournira à ses clients et aux artistes l'ouvrage complet pour le prix de l'édition ordinaire (fr. 60), un exemplaire édition d'amateur sur papier de Hollande.

VERLEYSEN-NYSSENS

A LA PORTE CHINOISE

88, RUE ROYALE, BRUXELLES, 88

IMPORTATION DIRECTE DE LA CHINE ET DU JAPON

Objets d'art, porcelaines, bronzes, laques, soieries, papiers, etc. — Grand choix de meubles en laque et bois de fer, paravents, écrans.

SPÉCIALITÉ DE THÉ DE CHINE

Exposition permanente — Entrée libre.

COMPAGNIE DES BRONZES

BRONZES D'ART ET D'AMEUBLEMENT

APPAREILS D'ÉCLAIRAGE

BRONZE MONUMENTAL

Direction et Magasins : Rue d'Assaut, 22, Bruxelles.

Ateliers et Fonderie : Rue Ransfort, 27, Molenbeek (Bruxelles).

ADÈLE DESWARTE

23, RUE DE LA VIOLETTE

BRUXELLES.

Dépôt à ANVERS, 15, rue Léopold.

VERNIS ET COULEURS
POUR TOUS GENRES DE PEINTURES.

TOILES, PANNEAUX, CHASSIS,
MANNEQUINS, CHEVALETS, ETC.

BROSSES ET PINCEAUX,
CRAYONS, BOITES A COMPAS, FUSAINS, MODÈLES DE DESSIN.

RENTOILAGE, PARQUETAGE,
EMBALLAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX.

COULEURS
ET PAPIERS POUR AQUARELLES
ARTICLES POUR EAU-FORTE, PEINTURE SUR PORCELAINE.

BOITES, PARASOLS, CHAISES,
Meubles d'atelier anciens et modernes

PLANCHES A DESSINER, TÉS,
ÉQUERRES ET COURBES.

COTONS DE TOUTE LARGEUR
DEPUIS 1 MÈTRE JUSQUE 8 MÈTRES.

Représentation de la Maison BINANT de Paris pour les toiles Gobelins (imitation)

NOTA. — La maison dispose de vingt ateliers pour artistes.
Impasse de la Violette, 4.

Bruxelles. — Imp. FÉLIX CALLEWAERT père, rue de l'Industrie, 26.

TROISIÈME ANNÉE. — N° 24. LE NUMÉRO : 25 CENTIMES. DIMANCHE 17 JUIN 1883.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

COMITÉ DE RÉDACTION

VICTOR ARNOULD — OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — EUGENE ROBERT

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00 ; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES** : On traite à forfait.

Adresser les demandes d'abonnement et toutes les communications à
L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 26, Bruxelles.**

SOMMAIRE

THÉODORE DE BANVILLE. — EXPOSITION DES ŒUVRES DE FEU EMILE SACRÉ. — LIVRES NOUVEAUX. *Idylles et chansons*, par Georges Lafenestre. *L'Art moderne*, par J.-K. Huysmans. — ENCORE LE PALAIS DE JUSTICE. — L'INQUISITION ESPAGNOLE, par M. Vinck. — CHRONIQUE JUDICIAIRE DES ARTS. *Clairette au tribunal de commerce.* — Mme REICHER-KINDERMANN. — AU WAUX-HALL. — PETITE CHRONIQUE.

THÉODORE DE BANVILLE

La Lanterne magique.

Il semble que Théodore de Banville ait été créé pour la démonstration de ce paradoxe : Un Français peut avoir de l'esprit.

En effet, — et sans nous occuper du XVIIIe siècle, où l'aristocratie intellectuelle appartint en France à des étrangers, témoins Hamilton, Galiani, le prince de Ligne — rien n'est moins propre à la France contemporaine que l'esprit.

Bien avant qu'elle réalisât l'égalité politique, la France a subi l'égalité des intelligences.

Il règne aujourd'hui, là-bas, un je ne sais quoi que les Parisiens appellent l'esprit, et qui paraît être l'idéal spirituel de toutes les nations bourgeoises.

Ils sont là plusieurs, descendant en droite ligne de ce plaisantin étroit et banal : Alphonse Karr, et qui, religieusement, ont recueilli les traditions de cet esprit chauvin, anti-littéraire, incompréhensif qui est la vraie fleur des cervelles gauloises. Albert Wolff, Aurélien Scholl, Léon Chapron, Villemot, — piquez au hasard dans le tas, — vous ramènerez le même esprit d'ignorance, de débinage, de révolte — consciente ou non — contre les choses grandes de l'Art. Critique musical, il a houspillé Berlioz, ridiculisé Wagner ; critique littéraire, il a traité Baudelaire de fou, Emile Zola de pornographe ; critique dramatique, il a sifflé *Henriette Maréchal ;* salonnier, il a éreinté Courbet et Manet. Et tout cela dans une prose incorrecte et flasque, fourmillant de termes impropres, d'images démodées, de gravelures lugubres, de brocards ressuscités des vieux *anas*, de calembours par à peu près, avec des aphorismes de Gaudissart et de Hornais, car rien n'est plus voisin du prud'hommisme que cet esprit-là. Infusez-y un peu de cette blague parisienne qui sonne comme une voix éraillée par la boisson, — une voix où il y a de l'absinthe, — et vous aurez la composition chimique de cet esprit dont les incarnations diverses, en politique, en littérature, en peinture et en musique se nomment M. Thiers, M. Béranger, M. Vernet et M. Auber.

Dans un pareil milieu intellectuel, Théodore de Banville est un phénomène.

Voici de l'esprit, du meilleur, du plus fin, ayant ce bonheur mérité d'échapper aux imbéciles, clair comme un diamant, coupant comme lui, tirant de lui-même la gloire et la lumière. Il n'est point dans les mots, car les loustics qui font des *mots* ne sont spirituels — quand ils le sont ! — que par intervalles, tandis que Théodore de Banville est spirituel toujours, sans effort, naturellement, comme l'eau qui coule, la feuille qui pousse, l'air qui circule. Il l'est quand il écrit, quand il parle, et même quand

il se tait. Le plus souvent il procède par un changement d'angle visuel, de perspective. C'est une adorable et vertigineuse remise à leur place des êtres et des choses, si périlleuse, si légèrement, si étonnamment exécutée, que l'on crie — injustement — à l'outrance et au paradoxe.

Jugez-en plutôt par cet extrait de *la Lanterne magique :*

« Plus serré et ficelé qu'une andouille de Vire dans son rigide veston, le beau, l'élégant, le divin concierge, M. Rodolphe Capitain, vautré dans un fauteuil en peluche brodé de fleurs de soie, caresse de ses doigts pâles sa fine barbe blonde, et fume un cigare également blond, comme la Belle aux cheveux d'or. Tout respire le luxe, la joie, la tranquillité du triomphe, dans la loge tendue d'une rouge étoffe orientale à dessins jaunes, où un jeune marmiton en habits blancs couleur de neige fait cuire le miroton traditionnel dans une casserole d'argent.

« Tandis que M. Capitain s'entoure de spirales bleues, sa femme Jane (par un *a*, parce que c'est plus anglais) vient de fermer la *Revue des Deux-Mondes*, travaille à des vêtements pour les petits pauvres, et, sur le piano à queue peint de petites roses sur fond vert clair, sa fille Adda, au col de cygne, joue une Rêverie de Chopin, en levant ses prunelles d'un bleu désolé. Cependant, le fonctionnaire déchire nonchalamment la bande du *Journal officiel* et parcourt la liste des distinctions accordées à propos de la fête nationale. Puis, jetant son cigare non éteint dans le crachoir de lapis-lazuli :

« Allons ! » dit-il, « cela se passera cette année comme les autres. Je vois qu'ils n'ont encore pas décoré un seul concierge ! »

Puis, parfois, à côté de ces coups de fantaisie, des pages profondes, traversant les réalités jusqu'à l'infini qui se trouve derrière, arrachant au sphinx féminin ses secrets les plus redoutables, et enfin, partout, l'ineffable diversité d'un cerveau où se sont harmonieusement fondus Orphée, Balzac et Pierrot.

Et l'ironie de Banville, quelle chose aérienne et délicieuse ! Chez ce rare et grand poète, qui retrouve, dans l'univers physique comme dans l'univers moral, la vibration de la lyre, et qui croit à la beauté comme à la règle suprême, l'esprit, loin de se rébeller contre l'art, le venge des intelligences moyennes. C'est l'ironie au service du poète, et perçant le vulgaire de flèches lumineuses. Gare aux yeux qui n'admettent pas le soleil, aux âmes qui contestent la rime ! Banville est la plus haute conscience littéraire de notre temps. Il est le sagittaire providentiel envoyé sur terre pour châtier les faux poètes et les écrivains qui se démènent pour avoir lieu. Je dirais volontiers, — non pas qu'il est le bras de Dieu, car notre dieu est un dieu censitaire pour qui l'art n'existe pas, — mais le bras d'Apollon lyrique, qui ne cesse d'écorcher le satyre Marsyas !

Oh ! l'inimitable ironie aiguë, dédaigneuse, qui se devine au choix des mots, à leur place dans la retombée hypocrite des phrases, l'ironie rehaussée d'éloignante politesse, de louange qui nasarde, d'une pointe de bonhomie qui effile le trait ! Et dans cet orchestre de périodes sarcastiques, dominent des sonorités perfides, dupant l'oreille, semblables aux railleries des flûtes persiflantes. C'est une plaisanterie féline, qui se caresse à vous, ronronne, fait le gros dos, et dont les griffes, comme celles du chat, se rétractent. Elle serait foncièrement méchante, si elle n'était au service d'un poète respectueux de son art chez lui-même et chez les autres, si une fantaisie subtile n'y laissait pleuvoir l'invraisemblance de sa poudre rose, et si le plus souvent n'y transparaissait l'indulgence habituelle aux maîtres qui réalisent facilement le beau. Telle qu'elle est, cette ironie Banvillienne, avec son mélange piquant et contradictoire d'esprit et génie poétique, de fantaisie et de réalité, de bonté et de feinte, elle ressemble à ce mets fantastique imaginé par les Russes : une glace frite !

Un de ses meilleurs *Camées parisiens* est le portrait de Gustave Doré :

« Ce joli visage enfantin, arrondi, aux petits traits si aimables, si gais et si spirituels, a une telle expression joyeuse et unie, qu'il est de ceux dont les écoliers donnent très bien l'idée en faisant un petit rond avec trois points dedans. Si Gustave Doré est si content, c'est que son pensum l'amuse. Comme, étant enfant, il griffonnait des dessins sur les marges de tous ses livres d'études, une méchante fée l'a condamné à griffonner des dessins sur les marges de tous les livres qui ont été écrits depuis le commencement du monde, et à rester enfant, jusqu'à ce que cette besogne fût achevée. Mais elle va être achevée bientôt. Et qui sera bien attrapé alors ? La méchante fée. On dit qu'elle se propose de commander à Doré le portrait en grandeur naturelle de tous les sapins qui existent ! Mais Doré a déjà fait en cachette tous ces portraits, qu'il met, en attendant, chez ses amis. »

Le style de Banville n'est pas moins déconcertant que son ironie. C'est la langue heureuse. La première impression est celle d'une simplicité extrême. La période large et bien ordonnée a des récurrences vers la phrase classique. Jamais de tension, jamais d'ahan. Mais brusquement l'impression change. La forme est d'une profusion asiatique, d'une couleur aveuglante, d'un romantisme intransigeant, d'une hyperbole exagérée jusqu'aux astres. Et notez que c'est souvent le même passage qui donne ainsi, successivement, non ! à la fois, deux visions inconciliables. Et pourtant il faut les concilier, car elles sont toutes les deux vraies ! Tel est l'insoluble problème où vont se heurter tous ceux qui essaient d'expliquer la magistrale prose de Banville, écrite avec toutes les clartés et toutes les opulences de la lumière.

EXPOSITION DES ŒUVRES DE FEU ÉMILE SACRÉ

La semaine dernière s'ouvrait dans une intimité discrète l'exposition des œuvres d'Emile Sacré, tombé en pleine bataille, il y a six mois, au moment même où ses études persistantes et laborieuses allaient le classer définitivement parmi les illustrations de l'école belge contemporaine.

Il est mort avant d'avoir atteint l'idéal qu'il entrevoyait, vers lequel tendaient toutes ses aspirations d'artiste. Son œuvre, intéressant et varié, d'autant plus cher pour nous qu'il évoque le souvenir d'une amitié fidèle, est inégal, fait de tâtonnements ; la maîtrise qui seule fait le grand artiste, Sacré allait l'acquérir. Ses dernières toiles, dégagées des indécisions du début, affirmaient un progrès tel qu'il était permis de conjecturer, pour le jeune peintre, des succès durables, dans un avenir très rapproché. La lutte âpre et sans trêve qu'il avait engagée contre les difficultés du dessin, contre les exigences des rapports de tons, contre la routine et les recettes de la peinture facile, venait de prendre fin. Sa main s'était affermie, sa palette s'était débarbouillée des gris et des noirs qui l'avaient, pendant quelque temps, attristée. Il entrait résolûment, à la suite de nos grands artistes morts, de Degroux, de Liévin Dewinne, de Louis Dubois, d'Hippolyte Boulenger, dans la voie d'un art élevé, simple, sobre, exprimant la nature avec vérité et noblesse. Et la pensée que ce jeune talent

allait recevoir bientôt une éclatante consécration et la récompense d'une vie de travail, double la mélancolie qui plane sur l'exposition du Cercle.

Il y a dans les soixante-cinq toiles exposées une qualité dominante. Toutes accusent l'ardent désir de peindre la nature telle qu'elle est, de choisir des sujets intéressants, dans les scènes de la vie contemporaine, dans l'existence humble du peuple, et de les exprimer avec sincérité. A cet égard, écrivions-nous lors de la mort de l'artiste, sa vie est un exemple d'honnêteté artistique. Jamais il ne sacrifia au faux goût du public ou à l'art mercantile. Jamais il ne recourut à l'intrigue pour parvenir au but. Il ne voulut réussir que par son travail, par ses études consciencieuses, par son observation constante et réfléchie de l'humanité.

Nous ne nous arrêterons pas au détail de ses œuvres. Un grand nombre d'entre elles ont été analysées dans ces colonnes. L'un des nôtres, M. Edmond Picard, dans les paroles d'adieu qu'il prononça aux funérailles et que nous avons publiées *, a retracé la carrière de l'artiste, depuis les luttes du début jusqu'au triomphe qui couronna sa carrière laborieuse.

Le public appréciera, en voyant l'ensemble des œuvres pieusement réunies au Cercle par quelques mains amies, la perte qu'a fait subir à l'Art belge le brusque départ de cette personnalité robuste et fière.

Livres nouveaux.

Idylles et chansons, par Georges Lafenestre. Paris, Paul Ollendorf, éditeur.

Les temps où nous vivons, peu tendres, très réfractaires à l'idéal, semblent peu favorables à l'éclosion des poètes. Cependant, tous les jours, il en pousse de toute envergure et de tout poil. Le champ littéraire, sans y être invité par les semailles ni forcé par les fumures, fait jaillir de son sein par centaines ces fleurs pâles et, dans les carrés sombres où s'alignent les navets et les pommes de terre, met une foule de points blancs, bleus, jaunes : pâquerettes, bluets ou renoncules ; ce sont les poètes, fiers de leur grâce inutile s'étalant à côté de la massive utilité des prosaïques légumes. Ils ne servent à rien du tout, et c'est ce qu'on peut dire de mieux en leur faveur. Vivent les choses inutiles ! Le jour où l'on aura découvert une utilité à la poésie, elle aura vécu.

En attendant, sans nulle impatience, que le progrès, qui jamais ne s'arrête, ait fait de la poésie une application industrielle ou sociale, laissons les enfants, dans leur douce gloriole, souffler gravement leurs bulles de savon, qu'ils s'attendent à voir prendre place parmi les astres. L'honnête et patiente langue française ne se fâche point d'être par eux tourmentée, disloquée, manipulée, découpée en lanières. Elle se laisse faire avec la sérénité placide d'un gros chien en proie aux moutards.

M. Georges Lafenestre est un de ces moutards-là : élevant un regard jusqu'aux vertigineux sommets où rayonne la gloire de Hugo, il s'est écrié : Pourquoi pas ! et, bravement, il a entrepris l'escalade, murmurant à chaque toise gagnée sur la montagne, le mot sacré : *excelsior*. C'est un jeune homme tendre, naïf, sincère, sans prétention ni parti-pris. Un rimeur bon enfant, qui n'aspire ni à l'effroi ni au scandale, qui ne veut être ni macabre, ni cynique, ni étrange et qui se contente de coudre à des rêves pas méchants des rimes d'une honnête aisance. Cela coule avec un bruit agréable comme un filet d'eau à travers la mousse. Il y a suffisamment de brises, de sources, d'étoiles, de rêves d'amour et de douleurs incomprises, de souvenirs antiques, d'échos d'Italie pour prouver que M. Lafenestre n'a dédaigné aucun des abreuvoirs accoutumés de la poésie. Cela est, en somme, très loin d'être mauvais, mais cela ne mord pas, cela ne pique pas, cela ne pénètre pas, cela manque de relief et de force. C'est toujours la monnaie d'Alfred de Musset. Un jour, peut-être, M. Lafenestre regrettera-t-il de s'être attardé dans ce sillon épuisé et donnera-t-il une autre note, plus vivante et plus moderne. La *Chanson des Pommiers*, la meilleure pièce du recueil, se détachant vigoureusement sur le fond un peu gris du livre, montre, d'après nous, à l'auteur, la route qu'il doit suivre : qu'on en juge par ces strophes alertes :

Les gros pommiers sont bons vivants,
En val, en plaine, à tous les vents.
Sans pieu, ni treille,
Ils poussent dru, les compagnons
Coiffés comme les champignons,
Sur une oreille,

Un peu tordus, souvent nabots,
N'aimant pas à faire les beaux
En plate-bande.
C'est dans ton sein qu'ils sont heureux ;
Terre grasse aux grands clos herbeux,
Terre normande.

Là, s'arrondissant, se carrant,
Les pieds en plein foin odorant,
Hochant la tête,
Ces paysans, de père en fils,
Avec les hôtes du logis,
Vivent en fête.

***

L'Art moderne, par J.-K. Huysmans. Paris, 1883. — Charpentier, éditeur.

Il y a peut-être quelque présomption à donner la durée du Livre aux rapides comptes-rendus des Salons d'exposition qu'exige le Journal. Mais la vivacité même de l'impression ressentie, prestement exprimée, en fait pour l'histoire de l'art des documents curieux, et assurément le petit volume de J.-K. Huysmans, édité avec le soin que met habituellement la maison Charpentier aux ouvrages qu'elle publie, est une page intéressante de notre mouvement artistique contemporain.

Son esthétique est loin d'être éclectique. Tout en passant en revue les Salons de peinture de 1879, de 1880 et de 1881, les expositions des Indépendants de 1880, 1881 et 1882, il expose et défend avec chaleur les doctrines de l'école nouvelle, donne des bourrades énormes aux académiques. Son livre est un livre de combat plus qu'un volume de critique. Il n'en est que plus vif, plus mordant, car J.-K. Huysmans excelle à trouver le mot âpre, tranchant et coupant net, qui donne au style tant de saveur.

Les articles qu'il réunit en volume avaient paru dans le *Voltaire*, dans la *Réforme*, dans la *Revue artistique et littéraire*. On s'explique parfaitement, en les lisant, cette observation que l'au-

* Voir *l'Art moderne*, 3 décembre 1882.

teur place en note : « A la suite des nombreuses plaintes que suscita, dans le monde des peintres, la série de ces articles, M. Lafitte, directeur du *Voltaire*, jugea nécessaire de panser quelques-unes des plaies qu'elle avait ouvertes. Ce fut après la distribution des bons de pain et des médailles aux éclopés et aux mendiants de l'art que M. Pothey fut chargé de préparer les compresses ».

Il serait intéressant de voir, en Belgique, l'attitude des artistes vis-à-vis d'une critique de ce genre. On nous a parfois reproché d'être trop sévère. Peut-être changerait-on d'avis en lisant l'*Art moderne* de M. J.-K. Huysmans.

ENCORE LE PALAIS DE JUSTICE

Décidément le dôme du nouveau Palais de justice devient de plus en plus scandaleux. Voici que maintenant c'est en bronze qu'on a jugé à propos de faire les quatre statues de femmes symboliques assises, destinées à orner les angles saillants de la colonnade circulaire. L'effet abominable que font ces taches noires, rompant la ligne, accompagnées chacune d'une paire de chimères aussi sombres qu'elles, pareilles à des chats de gouttière regardant par où l'on pourrait descendre, est visible pour tous les passants. On avait espéré que les personnages qui dirigent si maladroitement l'achèvement depuis que la grande âme de Poelaert n'est plus là, ferait servir les statues à sauver ce qu'il y a de choquant dans le brusque passage de la ligne carrée à la ligne ronde. Il fallait pour cela qu'elles fissent corps avec le bâtiment et que, par conséquent, la teinte fût analogue. La pierre blanche eût parfaitement convenu.

On a eu le bon goût de choisir précisément un métal qui fait trou et accentue le défaut qu'il fallait dissimuler.

La responsabilité commençant à devenir fort lourde, on a insinué que c'était Poelaert qui avait imaginé ces odieuses combinaisons. Les morts ont les épaules larges, mais nous protestons énergiquement. Poelaert avait compris puissamment l'unité de son chef-d'œuvre. Il voulait le terminer par une tour aux proportions des pagodes indiennes, pesantes, carrée dans toutes ses assises, de la base au faîte. Devant l'ennui de certaines sollicitations officielles, il a pu, dans un jour d'humeur et d'insolence, dessiner la ridicule conception qui donnait pour chapeau au Palais une couronne coiffant plaisamment le dôme et surmontée du casque à mèche que l'on est en train de monter. C'était sans doute une charge de son esprit chagrin et une boutade contre les philistins qui l'obsédaient. Mais jamais, le jour de l'exécution venu, il n'aurait permis qu'on déshonorât son œuvre par ces emblèmes qui n'ont rien de commun avec la grande architecture et qui l'abaissent à devenir matière à courtisannerie. Il serait opportun qu'on fît une enquête minutieuse pour apprendre d'où sont venus ces projets étranges et comment il se fait qu'un monument si admirablement mené jusque là, finit tout à coup par des accessoires de pièce montée. Nous voudrions savoir aussi si c'est Poelaert qui a eu l'idée de jucher si haut ces quatre malheureuses déesses, désormais inaccessibles, ce qui est peu encourageant pour la figure de la *Justice*, de les exposer à tous les vents sur leurs chaises, et de gratifier la *Clémence*, incarnation d'un grand sentiment humain et social, de l'amoindrissante épithète de *royale*.

Poursuivant nos questions indiscrètes, nous demandons encore qui a imaginé la crête dont on vient de décorer l'arête des deux toits longitudinaux qu'on voit de la rue de la Régence, en leur donnant le caractère frivole et compliqué qui jure avec la sévérité du reste. De même, qui a décidé qu'on terminerait par des appendices en métal les deux cheminées qui sont derrière la partie centrale du côté de la rue des Sabots, au lieu de prolonger en minarets de pierre les conduits qui sont appliqués le long des cours intérieures et qui y font un excellent effet. Voilà certes des ajoutes que jamais Poelaert n'aurait tolérées et qui font sur son beau monument l'effet de verrues sur un visage.

L'Inquisition espagnole par M. Vinck.

C'est, en face de la Bourse, une baraque circulaire avec, à la porte, un grand décor représentant une forteresse. On cherche autour de cette baraque les pommes de terre Fritz et les chevaux de bois.

C'est là que M. Vinck a ouvert l'exposition d'une suite de tableaux représentant des scènes de l'Inquisition.

Tout y est, depuis la question de l'eau jusqu'à la question de savoir si l'on devrait, pour le goût public, autoriser l'exhibition de toiles aussi odieusement brossées. C'est à faire reculer d'horreur. Des marionnettes en cagoules s'y disloquent dans des poses navrées et comme torturées par la couleur batimentale qu'on leur a donnée. L'artiste assure n'avoir mis que quatre mois à la confection, c'est le mot, de ces ignominies d'art qui crient vengeance à la peinture. Quatre mois pendant lesquels il eût pu blanchir au moins quarante façades et badigeonner soixante cages d'escalier. On nous assure que ces fantastiques croûtes vont prochainement partir pour l'étranger où, comme Sarah, elles vont en tournée. Allons! tant mieux! Ils donneront, en même temps que de l'occupation espagnole, une excellente idée de la peinture belge.

CHRONIQUE JUDICIAIRE DES ARTS

Clairette au tribunal de commerce.

Les juges consulaires devant lesquels défile l'interminable cortège des réclamations à propos d'une facture trop élevée, des récriminations d'un acheteur qui se prétend trompé sur la qualité, d'un vendeur qui poursuit le paiement du prix, ont eu la bonne fortune d'avoir à la Barre, jeudi dernier, une artiste en représentation, événement qui est venu rompre la monotonie des audiences. Avec l'aplomb d'un avocat et la grâce qui sied à Clairette, la *Fille de Mme Angot*, sous les traits de Mlle Luigini, aujourd'hui Mme Taillefer, est venue exposer au tribunal que sa directrice, Mme Olga Léaut, lui faisait subir, sur ses appointements de 1,800 francs par mois, l'exorbitante retenue de 163 francs pour la punir d'être arrivée aux répétitions du 2 juin à Anvers, du 4 juin à Bruxelles, avec un retard de 20 minutes. — Grave infraction au règlement, dit la directrice. Il faut de la discipline dans un théâtre bien organisé. Et, circonstance aggravante, Mme Olga Léaut se plaint de ce que la gentille Clairette a osé lui manquer de respect. Impertinence, rébellion, bref. amende considérable infligée par le régisseur. Si Mme Taillefer-Luigini eût fait partie du personnel, au lieu d'être engagée pour une *tournée* artistique, sa conduite eût, d'après l'avocat de la défenderesse, autorisé celle-ci à résilier l'engagement.

Pendant la plaidoirie de son redoutable adversaire, la Fille de Mme Angot exprime par des gestes rapides, par des dénégations

muettes, par toute une petite pantomime nerveuse, une légère impatience. Puis elle s'élance à la Barre, et de sa voix flûtée elle raconte comment, d'après elle, les choses se sont passées « C'est moi, Monsieur le Président, qui ai réclamé une répétition à l'orchestre. Pensez-donc : on affiche pour le soir une représentation de : *le Cœur et la Main*, que je n'ai jamais joué. Il fallait répéter, n'est-ce pas? Eh bien, Mme Olga Léaut n'a pas voulu. J'arrive au théâtre : pas de musiciens, pas même un pianiste. Et la directrice me dit : « A votre âge, on peut se passer de répétition. — Comment, à votre âge? lui ai-je dit. J'ai vingt-huit ans, Madame. — En ce cas nous sommes aussi vieilles l'une que l'autre ». Alors je me suis fâchée. Vous comprenez, Monsieur le Président, j'étais blessée dans mon amour-propre. Et j'ai répliqué : « Vous en avez menti ». Là-dessus on m'a traitée d'impertinente, comme s'il était juste de priver de répétition une pauvre petite artiste consciencieuse qui ne demande qu'à bien faire..... »

Et Clairette continue à débiter, le plus gentiment du monde, son petit plaidoyer, en scandant ses phrases d'une mimique expressive. Le président propose de s'arranger en chambre du conseil. Mais l'avocat de la défenderesse veut un jugement. La cause est, en conséquence, retenue en délibéré.

Mme REICHER-KINDERMANN.

Voici l'article nécrologique que consacre le *Guide musical* à l'éminente artiste qui vient d'être enlevée à l'art :

A Trieste, le 2 juin, Mme Hedwig Reicher-Kindermann, née à Munich le 15 juillet 1853, prima donna du théâtre wagnérien, que Bruxelles eut l'occasion d'applaudir lors des représentations de la tétralogie, données en janvier dernier par la compagnie Neumann.

Elle devait chanter le rôle de Brunnhilde (Walkure et Crépuscule des Dieux). Mais sa santé était déjà gravement compromise à cette époque. Elle était arrivée d'Amsterdam, atteinte d'une métrite, et incapable de se produire devant le public bruxellois, il lui avait fallu, pour la première série des représentations du Wagner-Theater, céder le rôle de Brunnhilde à Mme Materna, appelée de Vienne par M. Angelo Neumann. « Ç'avait été pour elle un grand crève-cœur, dit M. Charles Tardieu dans la notice qu'il a consacrée à cette artiste dans l'*Indépendance belge;* et le succès, d'ailleurs assuré, de la créatrice du rôle avait inspiré à son émule un violent désir de paraître à son tour sur notre scène. Grâce aux soins dont elle était entourée, grâce surtout à un prodigieux effort de volonté, elle put réaliser son rêve. Elle joua Brunnhilde dans la dernière représentation de la *Gœtterdœmmerung*. Mais elle n'était pas à beaucoup près en possession de tous ses moyens et, malgré l'énergie morale extraordinaire dont elle fit preuve dans sa faiblesse physique, malgré des qualités rares d'une voix dont on devina l'éclat et la puissance, le public ne put juger de la véritable valeur de l'artiste ».

Depuis, Mme Hedwig Reicher-Kindermann s'était rétablie, et elle avait fait, avec un brillant succès, toute la tournée de la troupe Neumann en Italie; mais revenue à Trieste, il y a une quinzaine de jours, elle avait été reprise de sa maladie, et il lui avait fallu retarder son départ pour la Hongrie. C'est à Trieste qu'elle a succombé le 2 juin, âgée à peine de 30 ans.

Fille du chanteur Kindermann, un vétéran de la scène lyrique allemande, la jeune Hedwig, ses études faites au Conservatoire de Munich, avait débuté dans l'opérette. Mais sa voix exceptionnelle ne tarda pas à attirer l'attention. Pourtant en 1876, lors des premières représentations de Bayreuth, celle qui devait rivaliser avec la Materna dans le rôle de Brunnhilde, n'était encore qu'une des Walküres de la fameuse chevauchée. M. Angelo Neumann la tira de pair en l'engageant à Leipzig où elle joua *Fidelio* de Beethoven, *Armide* et *Orphée* de Gluck, et plusieurs rôles de Wagner. C'est à ces rôles et surtout à celui de Brunnhilde qu'elle doit sa réputation, qui prit son élan à Berlin, lors des représentations de la troupe Neumann au Victoria-Theater en 1882, où elle fit une telle sensation sous les traits de Sieglinde et de Brunnhilde qu'elle fut immédiatement engagée à l'Opéra impérial.

Il y avait en elle une nature et un grand talent, et la mort de cette artiste si richement douée excitera partout de vifs regrets.

AU WAUX-HALL

Concert du 7 juin. — Soirée intéressante mais froide. La *Marche triomphale*, de Hanssens, sans jouir d'une originalité transcendante, est solide et bien orchestrée. On a fort applaudi la transcription du *Vaisseau Fantôme*, faite par M. Jehin, et *l'Évocation*, de M. Leborne, un jeune compositeur belge d'avenir. L'instrumentation de ce dernier morceau est fort colorée, un peu papillottante peut-être. Le caractère étrange et mystique du sujet est bien réalisé. Un peu longues et académiques l'*Ouverture*, de Fétis, et les *Danses espagnoles*, de Gevaert. Tel était le contingent belge de la soirée. Ajoutons-y les *Danses hongroises*, de Brahms, nerveuses et ardentes, une valse de Strauss, que l'orchestre eût pu jouer moins brutalement, et une ouverture de Volkmann pleine d'intentions honnêtes, voilà un programme intéressant qui méritait un public plus nombreux.

Concert du 14. — Ce jour là le public est arrivé en foule : un véritable encombrement, que justifiait d'ailleurs le programme, où l'on remarquait plusieurs morceaux de Berlioz, le *Carnaval romain*, des extraits de la *Symphonie fantastique* et de la *Damnation de Faust*. Hélas! la plupart de ces compositions ne supportent pas le plein air. Leur orchestration délicate était absolument imperceptible. *La scène pastorale* et la *Danse des Sylphes* n'ont pas été entendues. On applaudissait de confiance. Les concerts à ciel découvert veulent une musique spéciale, une musique *décorative*, comme celle de Benoit, par exemple. La vigoureuse orchestration de la *Marche dramatique* de M. Deppe répondait parfaitement à cette nécessité. M. Deppe est un jeune officier belge doublé d'un compositeur de mérite. Sa marche a été fort applaudie, acclamée même, et c'était justice.

Le premier thème attaqué par les trompettes est grandiose, et son fréquent retour donne au morceau une allure riche et pompeuse. L'influence wagnérienne s'y fait sentir dans la bonne et logique ordonnance de la composition, où il n'y a pas de *trous*. Nous espérons que les encouragements du public induiront M. Deppe à lui présenter bientôt d'autres compositions. D'autre part la grande affluence d'auditeurs démontre clairement que les programmes intéressants et vraiment artistiques feront la fortune du Waux-Hall, et que c'est un faux calcul que de servir au public des morceaux vulgaires sous pretexte qu'ils plaisent au bourgeois.

PETITE CHRONIQUE

On nous communique la circulaire adressée par le collège des Bourgmestre et échevins de la ville de Bruxelles aux libraires, relative à la soumission pour la fourniture de livres de prix destinés aux élèves des écoles communales.

La liste des ouvrages à fournir porte une centaine de noms d'au-

teurs, sans compter les collections, qui comprennent plusieurs centaines de volumes. C'est ainsi que les enfants jugés dignes d'une récompense, auront à se partager quatre cents volumes de la *Bibliothèque rose*, trois cents volumes de la *Bibliothèque des merveilles*. De la *Bibliothèque des Ecoles et des familles :* 1re série, 270 volumes ; 2e série, 750 volumes ; 3e série, 275 volumes. Ensemble 1295 volumes. Ce qui, *pour la seule maison Hachette*, en y ajoutant le chiffre des volumes publiés avec nom d'auteur, donne le total respectable de 3207 volumes.

Sait-on dans quelle proportion les auteurs belges entrent dans la momenclature précitée ?

Voici les ouvrages belges que nous y relevons :

LECLERCQ, *Le Pays des Dolomites* (publié à Paris); CRÉPIN, *Manuel de la Flore de Belgique* (publié par Mayolez ; CRÉPIN, *Guide du Botaniste en Belgique* (publié par Mayolez); PERGAMENI, *Les Guerres des Paysans* (publié par Mayolez); HERMENT, *Les Hèros de la Liberté* (publié par Bruylant).

Puis, sans nom d'auteur :

Collection Nationale (publiée par Parent); *Collection Nationale* (publiée par Gilon); *Collection Nationale* (publiée par Lebègue ; *Livingstone en Afrique* (publié par Lebègue); *Aventures d'un Français* (publié par Lebègue); *Paul et Virginie* (publié par Lebègue); *Le Dévouement Filial* (publié par Lebègue).

Il y a encore quelques ouvrages flamands, dont la plupart sont des traductions d'auteurs français.

Et c'est tout !

C'est ce qu'on appelle encourager la littérature nationale.

Namur. — *Exposition internationale des Beaux-Arts.* — Pour rappel : ouverture, 24 juin; clôture, 22 juillet. Les œuvres ayant figuré au Salon namurois pourront, le cas échéant, être adressées en temps utile à l'exposition de Gand. Les frais de transport sur le territoire belge, *aller et retour* (petite vitesse), sont supportés par la commission organisatrice. Pour tous renseignements, écrire à M. Trépagne, secrétaire de l'Exposition des Beaux-Arts.

Les concours publics du Conservatoire royal de Bruxelles auront lieu, cette année, dans l'ordre suivant, à partir du 18 courant : Lundi 18 juin, à 9 1/2 heures, instruments de cuivre; Mardi 19 juin, à 9 1/2 heures, instruments en bois; Mercredi 20 juin, à 11 heures, contrebasse, alto; à 3 heures, violoncelle; Vendredi 22 juin, à 9 1 2 et à 2 heures, violon ; Lundi 25 juin, à 10 heures, audition des classes d'ensemble; Mardi 26 juin, à 2 heures, musique de chambre; Mercredi 27 juin, à 2 heures, musique de chambre pour instruments et archets; Jeudi 28 juin, à 2 1 2 heures, orgue; Samedi 30 juin, à 2 1/2 heures. piano (hommes); Lundi 2 juillet, à 10 heures, chant (hommes); Lundi 2 juillet, à 2 1/2 heures, chant (demoiselles); Lundi 2 juillet, à 2 1/2 heures, duos de chambre ; Mercredi 4 juillet, à 2 1 2 heures, diplôme de capacité (piano); Jeudi 12 juillet, à 2 heures, déclamation.

Voici le programme complet du grand festival national de 1883 (500 exécutants , qui aura lieu à Gand, les 1er et 2 juillet, sous la direction de M. H. Waelput.

Solistes : Mlles Dyna Beumer et Maria Flament; MM. Victor Warot et Henry Fontaine.

PREMIÈRE JOURNÉE. — I. 1° *Un jour d'Été*, ouverture. (C.-L. Hanssens.)

2° *Super flumina Babylonis* (1847). (F.-A. Gevaert.)

3° *Artevelde's Geest*, scène de l'oratorio *de Schelde*, M. Fontaine. (P. Benoit)

4° *De Pacificatie van Gent*, cantate historique de M. Em. Hiel, chœurs, orchestre, harpes et orgue. (H. Waelput.)

II 5° *Amor, Lex Æterna!* cycle lyrique, en six épisodes, de M. Gustave Lagye, soli, chœurs, orchestre, harpes et orgue. (A. Samuel.)

SECONDE JOURNÉE. — I. 1° Ouverture de l'Opéra *Hamlet*. (A. Stadtfeld.)

2° *Symphonie n° 9 avec chœurs*. (L. Von Beethoven.)

II. 1° *Triomffeest*, poème symphonique. (G. Huberti.)

2° Air de la *Flûte enchantée*, Mlle Dyna Beumer. (W.-A. Mozart.)

3° *Concerto* pour violon, M. Thomson. (L. Damrosch.)

4° *Madrigal*, chœur sans accompagnement. (H. Waelrant.)

5° Scène du *Freischütz*, M. Fontaine. (C.-M. von Weber.)

6° Cavatine des *Abencérages*, M. Warot. (M. Cherubini.)

7° Air de *Zémire et Azor*, Mlle Dyna Beumer. (M. Grétry.)

8° *Di tanti palpiti*, fantaisie pour violon, M. Thomson. (N. Paganini.)

9° *Chœur final* (H. Waelput.)

Prix de la place numérotée pour les deux journées : 10 francs.

On peut retenir des places en s'adressant par lettre avec mandat-poste au secrétaire de la Société Royale des Mélomanes, rue Savaen, 42, Gand.

M Emile Wauters a remporté à Berlin la grande médaille d'honneur, la seule qui ait été décernée.

Les Comités wagnériens de Suisse, d'Autriche et d'Allemagne se sont réunis les 14 et 15 mai dernier à Nuremberg pour délibérer sur les mesures à prendre afin de perpétuer les représentations annuelles au théâtre Wagner de Bayreuth. Il a été décidé que les Comités locaux se dissoudraient pour entrer dans une seule et unique association ayant des ramifications dans toute l'Allemagne et à l'étranger et dont tous les membres s'engageraient à verser annuellement la somme minime de 3 marks destinée à former le fonds de roulement nécessaire à l'entreprise. Mais cette décision est toute provisoire. Une nouvelle réunion, à laquelle toutes les associations wagnériennes seront invitées à se faire représenter, se réunira, le 9 juillet, à Bayreuth, et prendra des résolutions définitives.

Ajoutons que le produit des représentations données dans les théâtres royaux et impériaux de Berlin, Cassel, Hanovre et Wiesbade, a été versé, par ordre de l'empereur, entre les mains du comité pour le fonds destiné à subvenir aux frais de l'entretien du théâtre et du maintien des festivals dramatiques de Bayreuth.

Dans le même but, Hans Richter a donné le mois dernier un grand concert à Vienne Le programme de ce concert portait la 9e symphonie de Beethoven et des fragments d'œuvres de Wagner. La recette a été de 2000 florins. La moitié de cette somme a été envoyée à Bayreuth, l'autre est destinée à être distribuée aux artistes peu fortunés qui désireraient assister aux fêtes de cette année à Bayreuth.

Le 22 mai, anniversaire de la naissance de Richard Wagner, un grand concert a été donné a Weimar en manière d'hommage à sa mémoire, sous la direction de MM. Muller-Hartung et Franz Liszt.

Le programme de la première partie, dirigée par M. Muller Hartung, comprenait quelques pages célèbres de *Lohengrin*, de *Tristan* et de l'*Anneau du Nibelung*.

Liszt a dirigé la seconde : deux fragments de *Parsifal*, le prélude instrumental et le délicieux épisode du Vendredi-Saint, avec le ténor Alvary (Parsifal) et le baryton Milde (Gurnemanz). L'exécution a été excellente et Liszt a eu les honneurs d'un triple rappel.

La troupe de M. Angelo Neumann, qui a donné des représentations des *Nibelungen* dans toute l'Italie, vient de terminer sa fructueuse tournée par des représentations qu'elle a données à Graz.

Alphonse Czibulka, le populaire auteur de la *Gavotte Stéphanie* que fort peu de pianos ignorent, en Belgique et en Autriche, vient de publier chez l'éditeur Cranz, rue de la Bourse, 2, une nouvelle gavotte qui sera sans doute appelée au succès de son aînée Titre : *Dame de Cœur*. Le même éditeur vient de mettre en vente *Fanfani*, une entraînante marche tirée du dernier succès de Suppé, *le Voyage en Afrique*, qui complète avec *Fatinitza* et *Boccace* la plus joyeuse des trilogies.

Dans une réunion des artistes français, les décisions suivantes ont été adoptées :

A l'avenir, dans les sections de peinture, de sculpture et de gravure, les médailles d'honneur attribuées à chacune de ces trois sections seront décernées par les artistes *hors concours*, réunis aux membres de chacune de ces sections Le vote aura lieu dans les mêmes conditions que par le passé, mais il ne donnera lieu qu'à un seul tour de scrutin. La médaille d'honneur dans ces trois sections sera donc décernée à la majorité relative.

Cette modification du règlement a pour but d'assurer désormais l'attribution de la médaille d'honneur.

L'Etat vient de faire au Salon les nouvelles acquisitions suivantes : Adan, *la Fille du passeur ;* Agache, *Étude ;* Roll, *En Normandie.*

La *Revue moderne*, IIe année, n° 6 (livraison du 20 mai), Bruxelles, 74, avenue de la Toison d'Or (12 francs par an). Sommaire : Octave Pirmez, Max Waller; Le Prix quinquennal, *La Jeune Belgique*; Fleurissez vos dames, Henry Gréville; La Vie bête (*fin*), Max Waller; Agonie d'automne (*poésie*), Georges Khnopff;

Richard Wagner *(fin)*, Iwan Gilkin; Chronique judiciaire, Joseph Nève; Chronique scientifique, H. Dumont; Chronique artistique, Emile Verhaeren.

Ainsi que nous l'avons annoncé, il a été fait un tirage spécial, à cinquante exemplaires numérotés, sur papier parcheminé, de l'*Art Moderne* du 3 juin, consacré à la manifestation Camille Lemonnier. Quelques-uns de ces exemplaires de bibliophile sont en vente au prix de 10 francs chacun.

DIETRICH & Cie

23A, RUE ROYALE, BRUXELLES

Gravures, Aquarelles. Tableaux. Modèles et dessins, etc.

VIENT DE PARAITRE :

SOCIÉTÉ D'AQUARELLISTES FRANÇAIS

OUVRAGE D'ART DE GRAND LUXE

QUATRIÈME PARTIE

Ce fascicule renferme les études de MM. *E. de Beaumont*, par E. Montrosier. *Harpignies*, par Armand Silvestre. Mme la baronne *N. de Rothschild*, par Ludovic Halévy. — La partie artistique contient 15 sujets en photogravure et 50 dessins. — L'ouvrage est divisé en 8 parties à 30 francs.

MM. Les amateurs sont invités à venir examiner les fascicules parus.

Maison PAULINE MOMMEN

26B, *RUE DES FRIPIERS* & 29, *RUE GRÉTRY*

BRUXELLES

FABRIQUE DE TOILES
POUR TABLEAUX ET PANORAMAS.

TISSUS GOBELINS, COTONS ET TOILES
DE TOUTES LARGEURS POUR DÉCORS.

ENCADREMENTS EN TOUS GENRES.

RENTOILAGE, PARQUETAGE, VERNISSAGE
emballage et nettoyage de tableaux.

VENTE ET LOCATION DE MANNEQUINS.

BROSSES ET PINCEAUX.

HUILES, ESSENCES, VERNIS ET SICCATIFS.

Tous les articles
POUR LA SCULPTURE, LA GRAVURE A L'EAU-FORTE, L'ARCHITECTURE ET LE DESSIN.

FABRIQUE DE COULEURS
POUR LA PEINTURE A L'HUILE, A L'AMBRE, A L'AQUARELLE, SUR PORCELAINE, SUR SOIE ET SUR TISSUS GOBELINS.

TABLES ET PLANCHES A DESSINER,
CHEVALETS DE LUXE, D'ATELIER ET DE CAMPAGNE.

BOITES, TENTES, PARASOLS,
CHAISES, TÉS, ÉQUERRES, COURBES.

BOITES A COMPAS,
Crayons, Fusains, Meubles d'atelier, Vases en terra-cotta et Porcelaines à décorer.

PAPIERS ET MODÈLES
POUR L'AQUARELLE ET LE DESSIN.

PHOTO-PEINTURE.

TABLEAUX ET ŒUVRES D'ART.

PIANOS
VENTE
ÉCHANGE
LOCATION

BRUXELLES
rue Thérésienne, 6

GUNTHER

Paris 1867, 1878, 1er prix. — Sidney, seul 1er et 2e prix

MUSIQUE.

R. BERTRAM

10, RUE SAINT-JEAN, BRUXELLES
(Ancienne maison Meynne).

ABONNEMENT A LA LECTURE DES PARTITIONS

MAISON GOUPIL ET Cie A BRUXELLES

89, rue du Marché aux Herbes (en face des Galeries Saint Hubert)

VIENT DE PARAITRE

SALON DE PARIS DE 1883

Ouvrage d'art de grand luxe, contenant 120 photogravures par la Maison Goupil et Ce.

L'ouvrage est divisé en 12 livraisons. Chaque livraison comprendra 16 pages de texte, 10 photogravures dont 6 hors texte et plusieurs dessins originaux. Il paraîtra une livraison par semaine.

Prix de la livraison : **5** francs.— L'ouvrage complet : **60** francs.

La maison fournira à ses clients et aux artistes l'ouvrage complet pour le prix de l'édition ordinaire (fr. 60), un exemplaire édition d'amateur sur papier de Hollande.

VERLEYSEN-NYSSENS

A LA PORTE CHINOISE

88, RUE ROYALE, BRUXELLES, 88

IMPORTATION DIRECTE DE LA CHINE ET DU JAPON

Objets d'art, porcelaines, bronzes, laques, soieries, papiers, etc. — Grand choix de meubles en laque et bois de fer, paravents, écrans.

SPÉCIALITÉ DE THÉ DE CHINE

Exposition permanente — Entrée libre.

COMPAGNIE DES BRONZES

BRONZES D'ART ET D'AMEUBLEMENT

APPAREILS D'ÉCLAIRAGE

BRONZE MONUMENTAL

Direction et Magasins : Rue d'Assaut, 22, Bruxelles.
Ateliers et Fonderie : Rue Ransfort, 27, Molenbeek (Bruxelles).

ADÈLE DESWARTE

23, RUE DE LA VIOLETTE

BRUXELLES.

Dépôt à ANVERS, 15, rue Léopold.

VERNIS ET COULEURS
POUR TOUS GENRES DE PEINTURES.

TOILES, PANNEAUX, CHASSIS,
MANNEQUINS, CHEVALETS, ETC.

BROSSES ET PINCEAUX,
CRAYONS, BOITES A COMPAS, FUSAINS, MODELES DE DESSIN.

RENTOILAGE, PARQUETAGE,
EMBALLAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX.

COULEURS
ET PAPIERS POUR AQUARELLES
ARTICLES POUR EAU-FORTE, PEINTURE SUR PORCELAINE.

BOITES, PARASOLS, CHAISES,
Meubles d'atelier anciens et modernes

PLANCHES A DESSINER, TÉS,
ÉQUERRES ET COURBES.

COTONS DE TOUTE LARGEUR
DEPUIS 1 MÈTRE JUSQUE 8 MÈTRES.

Représentation de la Maison BINANT de Paris pour les toiles Gobelins (imitation)

NOTA. — La maison dispose de vingt ateliers pour artistes.
Impasse de la Violette, 4.

SOCIÉTÉ ANONYME

DE

L'HOTEL DES VENTES

DE BRUXELLES

RUE DU BORGVAL, 15 — BOULEVARD ANSPACH, 71 — RUE JULES VAN PRAET, 16

VENTES MOBILIÈRES A L'ENCAN

EXPOSITION PERMANENTE D'OBJETS D'ART, DE MEUBLES, DE MARCHANDISES

A VENDRE A L'AMIABLE

AVANCES SUR VENTES

Salles numéros 3, 4 et 5 (1er étage) réservées **gratuitement** à l'exposition d'*Objets d'Art, de Meubles, de Marchandises*, etc., à vendre à l'amiable. L'Aministration est intermédiaire entre Vendeurs et Acheteurs.

Salles 2 (rez-de-chaussée) et 6 (1er étage), réservées aux ventes à l'encan.

Les Ventes et Expositions sont annoncées par affiches, journaux et bulletin spécial (envoyé **gratuitement** à toute personne qui en fait la demande).

Les vendeurs sont avertis du jour de vente de leurs objets, les Amateurs, qui le désirent, du jour de vente de ce qui les intéresse.

Récépissé est donné, à leur demande, aux déposants d'objets pour vente amiable ou à l'encan.

BUREAU DE RENSEIGNEMENTS DANS LA COUR VITRÉE DE L'HOTEL

CAVES SPACIEUSES DE DÉPOT. — ÉCURIES.

Bulletin des Ventes Publiques de la Semaine

Lundi 18 juin, à 2 heures de relevée. — *Cour vitrée :* Vente publique de magnifiques plantes ornementales, Lauriers, Orangers, Fleurs diverses, sous la direction de M. VAN RIET, horticulteur.

Mardi 19 juin, à 2 heures de relevée. — *Salle n°* 2 : Vente publique d'excellents Meubles et ustensiles propres à tous usages.

Mercredi 20 juin, à 2 heures de relevée. — *Cour vitrée :* Vente publique, pour cause de départ, d'un bon mobilier complet. — Plusieurs voitures en parfait état, harnais, etc.

Jeudi 21 juin, à 2 heures de relevée. — *Cour vitrée :* Vente publique de magnifiques plantes ornementales, Lauriers, Orangers, Fleurs diverses, sous la direction de M. VAN RIET, horticulteur.

Vendredi 22 juin, à 2 heures de relevée. — *Salle n°* 6 (1er étage) : Vente publique d'une magnifique réunion d'excellents meubles consistant en plusieurs garnitures de salon, chambres à coucher, tables, tapis, etc.

Bruxelles. — Imp. FÉLIX CALLEWAERT pere, rue de l'Industrie, 26.

TROISIÈME ANNÉE. — N° 25. LE NUMÉRO : 25 CENTIMES. DIMANCHE 24 JUIN 1883.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

COMITÉ DE RÉDACTION

VICTOR ARNOULD — OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — EUGÈNE ROBERT

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00 ; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES** : On traite à forfait.

Adresser les demandes d'abonnement et toutes les communications à
L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 26, Bruxelles.**

SOMMAIRE

LÉON CLADEL. *Pierre Patient.* — LIVRES NOUVEAUX. LITTÉRATURE VAGABONDE. *En Turquie d'Asie. Notes de voyage en Anatolie*, par Edmond Dutemple. *En Norwège. Christiania et le Télémark*, par Jules Leclercq. *Un coin perdu de la Russie*, par Arved Poorten. — LES VIOLONS MUETS. — CHRONIQUE JUDICIAIRE DES ARTS. *Clairette au tribunal de commerce* (Epilogue). *Le procès Vereschagin.* — ENCORE LA VENTE MINARD, LA VENTE MINARD *for ever!* — PETITE CHRONIQUE.

LÉON CLADEL

Pierre Patient *

Nous l'écoutions religieusement, heureux et fiers de l'avoir parmi nous, le robuste et magistral écrivain des *Va-nu-pieds*, d'*Ompdrailles le tombeau des lutteurs* et de la *Fête votive de Saint-Bartholomé Porte-Glaive*, notre cher et grand Léon Cladel.

Il nous apparaissait, sous la douce clarté des lampes — pendant qu'il nous lisait divers fragments de son livre inédit : *Léon Cladel et sa kyrielle de Chiens*, œuvre intime et émue où sonnent toutes les joies et toutes les tristesses de son âme virile — tel à peu près que nous l'a gravé Lenain, en tête de la nouvelle édition du *Bouscassié* : le chef, en qui s'harmonisent les énergies et les douceurs de l'apôtre, encadré d'une crinière indisciplinée de Mérovingien, commande royalement au reste du visage, où luisent, pénétrants et tendres, de beaux yeux bruns qui semblent n'être petits que pour s'enfoncer plus profondément dans la pensé et le rêve. Le nez, d'une ligne décise, s'aquiline avec noblesse. Et le masque puissant s'achève par une bouche finement coupée, dont le dessin pensif se perd dans le ruissellement d'une barbe brune à peine argentée. La face est ridée, partout labourée par les griffes de la vie, douloureusement marquée par les affres de l'existence parisienne, si dure, hélas! aux esprits hautains qui ne veulent point descendre de leur idéal, et les tempes larges s'illustrent de ces plis — qui chez le vulgaire s'appellent la patte d'oie — mais qui chez le poète devraient s'appeler les serres d'aigle!

L'homme est simple et plein d'accueillante bonté, confirmant l'axiome que la vanité et la morgue sont en raison inverse du talent. Il n'a point la faconde du Méridional, dont les paroles traversent la causerie comme une meute lancée à fond de train; il parle lentement, avec naturel, mais aussi avec le scrupule de l'artiste qui connaît la valeur des mots. Et souvent, lorsqu'il évoque un souvenir hilarant ou tragique, son verbe s'exalte, et son visage génial et ravagé, s'enlevant en pleine lumière spirituelle, soudain rajeunit.

Deux passions dominent l'écrivain.

Sa naissance, son tempérament, ses convictions, tout l'incite à dire les mœurs populaires, les us rustiques. Et tout aussi l'entraîne aux raffinements de langue : son éducation, ses enthousiasmes, ses amitiés « porté d'instinct, avoue-t-il dans la préface de *L'Homme de la Croix aux bœufs*, vers l'étude des types et des milieux plébéiens; et d'autre part, amoureux très fervent des beautés du style, il était presque fatal qu'il y eût tôt ou tard com-

* Un vol in-18, illustré par Fern. Besnier. Paris, Henry Oriol, 1883.

bat entre le brutal et le raffiné qui d'après vous, camarades, et suivant l'opinion de la plupart des gens de lettres de ce temps-ci, coexistent en moi ».

Ajoutez que la seconde passion s'est accrue encore par l'étude incessante de Hugo et de Gautier, et surtout par une très longue pratique du poète Charles Baudelaire. Dans une puissante étude, *Dux*, Cladel a narré son stage de logotechniste.

Comme l'affirmait doctement le maître, il ne devrait pas y avoir de synonymes! Chaque mot traduit une chose : employer l'un terme pour l'autre est d'un grimaud. Les synonymes fourmillent dans le jargon académique, le patois des dramaturges et le charabia des parlementaires. Gautier, Baudelaire et Flaubert n'imitent jamais les dépréciateurs du mot, — qui altèrent la langue comme Philippe-le-Bel falsifiait les monnaies.

Aussi, grâce à Baudelaire, Cladel éprouve son style. Il pèse les vocables, et dans de justes balances se vérifient les cuivres, les billons, les argents, les ors. Et si le sens propre — leur effigie — s'efface ou se vert-de-grise, en les restaurant dans leur signification originelle, Cladel les frotte et les fait reluire. Le terme français n'existe pas? Il fouille les mines étrangères, et des pépites grecques et latines, il extrait, pour le frapper, le mot postulé.

Mais ne séparons point l'artiste de l'homme. Car si l'auteur de *Crête-Rouge* a fréquenté, comme tous les forts, l'école parnassienne, si merveilleuse dans sa langue inventée et byzantine, il n'y est point resté, comme les petits écrivains, à fleur de mot. Sans abdiquer en rien son culte pour la perfection de la phrase, Cladel a su donner à son œuvre l'accent vital, qui fit toujours défaut à l'ensemble du Parnasse. Cladel est profondément humain, en dépit de sa vision épique des choses. Il agrandit, mais en gardant l'harmonie des proportions, et, par conséquent, ne déforme pas. Il n'a pas cette sensibilité nerveuse, inconsciente, des natures faibles et violentes, condamnées à l'agitation éternelle, et chez lesquelles on découvre souvent, cachée sous un attendrissement d'imagination, une incurable sécheresse. Non! Cladel est une âme léonine, taillée pour la lutte, dont le cœur est ouvert à la mâle tendresse des forts. Aussi, dans ses livres, quand il fait rugir la douleur, songe-t-on, non pas à des pleurnicheries de cabotin dont la tristesse louche à force de s'adoniser dans un miroir, mais aux larmes longtemps refoulées d'un homme bronzé par la vie, que la destinée a cassé en deux sur ses genoux, et dont les sanglots, une fois entendus, sonnent dans nos oreilles pour l'éternité.

Pierre Patient, le roman qui a servi de prétexte à ce portrait de maître Léon Cladel, est une œuvre écrite il y a une vingtaine d'années, et qui bientôt paraîtra chez Oriol. Un éclair héroïque sillonne ce poème révolutionnaire. Car c'est un poème, un poème dédié à la Marianne, écrit dans les colères et les fulgurances de l'écarlate. L'analyser? En vain. Certes, Cladel n'y affirme pas encore l'équilibre absolu de ses facultés d'écrivain, il n'y dénonce pas encore la maîtrise. Mais la griffe, la superbe griffe est apposée au bas du livre, cette griffe de sphinx, mystérieuse et belle, qui symbolise l'au delà du cerveau humain. Et nous défions n'importe qui, — fût-il le plus féroce contempteur de la Marianne et l'ennemi politique juré de Cladel, — de lire sans être poigné, la presque fantastique histoire de Pierre Patient, amoureux d'une altesse, parce qu'elle ressemble à la République de Rude.

Nous aurons bientôt à reparler de Léon Cladel, quand verront le jour *Le deuxième Mystère de l'Incarnation*, une œuvre de jeunesse comme *Pierre Patient*, *Kerkadec le garde-barrière*, *Urbains et ruraux*, ces trois volumes achevés, et *Léon Cladel et sa kyrielle de chiens*, dont le premier volume est composé; et surtout, quand sera représenté le drame qu'il a tiré de son magnifique roman *Ompdrailles le tombeau des lutteurs*, et auquel la jeunesse littéraire se précipitera comme à la première d'*Hernani*.

Nous reviendrons alors sur la figure originale de maître Léon Cladel, le grand Latin de la littérature contemporaine.

LIVRES NOUVEAUX

LITTÉRATURE VAGABONDE.

En Turquie d'Asie. — Notes de voyage en Anatolie,
par EDMOND DUTEMPLE. Paris, CHARPENTIER, 1883.

Rien n'égale la sereine majesté des paysages de l'Asie, où baignent dans une lumière blonde, sous un ciel d'une ineffable douceur, les forêts, les montagnes et les villes. On ne peut quitter sans mélancolie cette terre merveilleuse, et toujours le souvenir de ses captivantes séductions reste, flottant comme un rêve, dans l'esprit des voyageurs qui y ont abordé.

Le volume que consacre M. Edmond Dutemple au vilayet de Hudavendighiar, et spécialement à la ville de Brousse, son chef-lieu, a évoqué en nous la vision de cet admirable coin de pays que l'Orient dore de ses plus beaux reflets. Brusquement nous est apparue cette route blanche suivie au galop par les calèches qui attendent, au débarcadère de Moudania, l'arrivée du paquebot. « Elle monte lentement au milieu des oliviers, des vignes et des mûriers, écrivions-nous au retour d'une excursion en Asie *. Parfois elle traverse un champ de maïs, gardé par un veilleur couché sous sa tente. Des bambous croissent au bord, laissant flotter leur panache qui se détache sur le bleu du ciel. En se retournant, on découvre la baie, les montagnes noyées de vapeur, le petit village de Ghemlek, au fond du golfe. On arrive au sommet, et tout à coup se déroule un panorama admirable.

« La plaine de Brousse s'étend à l'infini, coupée de rivières qui reflètent l'or du Couchant, plantée de chênes, de saules, d'oliviers formant des bouquets où s'épuise toute la gamme des verts. Plus loin on découvre, au milieu des arbres, les toits de tuiles, les coupoles et les minarets blancs de Brousse; fermant l'horizon, l'Olympe se dresse dans sa gloire ».

M. Edmond Dutemple s'est moins attaché à peindre l'aspect pittoresque du pays qu'à donner au lecteur des renseignements précis sur les mœurs, les habitants du vilayet, et principalement sur l'industrie et le commerce de l'Anatolie. Il divise son ouvrage en deux parties, la première formant le récit, intéressant et varié, de son voyage; la seconde consacrée à des rapports, étudiés de près, sur les vins, la soie, les tapis, les mines d'écume de mer, l'agriculture, la minoterie, l'exploitation des forêts, etc. Ancien vice-consul de France à Brousse, l'auteur a été mis à même de puiser aux sources officielles, et l'ouvrage qu'il publie aujourd'hui est le résumé des travaux auxquels il s'est consacré dans un but d'intérêt général pendant son séjour en Asie.

La conclusion à tirer des observations qu'il présente, et qui est d'ailleurs celle qui doit frapper toute personne visitant, même superficiellement, une partie quelconque de la Turquie, c'est

* *Malte, Constantinople, Crimée méridionale.* — Callewaert, 1881.

que l'incurie vraiment incroyable du gouvernement, jointe à l'insouciance et à l'apathie des habitants, est la seule cause de la misère du pays et de son infériorité vis-à-vis des Etats de l'Europe. Les ressources de la contrée sont prodigieuses. Exploitées normalement, elles donneraient un rendement considérable et amèneraient l'aisance à bref délai.

Un seul exemple mettra en lumière l'étonnante impéritie du gouvernement ottoman. Entre Moudania et Brousse, c'est-à-dire entre le port et la ville, distants de 42 kilomètres, il n'existe ni chemin de fer, ni canal. Pour transporter la soie, les tapis, les vins, les huiles, etc., on se sert de chameaux et de mules. En 1873, on commença à construire une voie ferrée, dont la nécessité s'imposait. Un an après, les travaux de terrassement et ouvrages d'art étaient terminés, dans des conditions déplorables, les matériaux employés étant de mauvaise qualité, mais enfin ils étaient terminés.

Le ministre des travaux publics, Edhem pacha, confia à deux entrepreneurs français la pose et le balastage de la voie. Mais bientôt le gouvernement suspendit ses paiements, et les travaux furent arrêtés. Plusieurs maisons de banque firent des propositions au gouvernement pour terminer la ligne ; leurs offres furent repoussées.

En 1879, une maison de Constantinople demanda la concession de la ligne, qui lui fut accordée.

Le cahier des charges fut approuvé et toutes les pièces relatives à cette affaire furent envoyées à la Porte pour recevoir la sanction impériale. *On l'attend encore!*

Ce qui fait que la ligne est abandonnée. Nous avons vu les rails rouillés, des wagons pourrissant à la gare de Moudania, des machines qui servent aux enfants turcs de lieu de récréation. L'herbe pousse sur la voie et les paysans emportent les billes pour en faire du feu.

Le gaspillage auquel en cette seule occasion, le gouvernement s'est livré, est évalué par M. Dutemple à *quatre millions six cent mille francs*.

Tout ceci n'eût peut-être pas dû trouver place dans un journal de critique littéraire. Nous n'avons pas cru pouvoir nous dispenser d'en parler, car ces détails achèvent de donner la physionomie complète du livre que nous avions à analyser.

***

En Norwège. — Christiania et le Thélémark, par Jules Leclercq. Bruxelles, Lebègue et Cie. (*Collection nationale.*)

« Nous ne sommes plus, dit M. Jules Leclercq dans l'avant-propos de son rapide récit de voyage, au temps du bon Regnard où il suffisait d'avoir été en Laponie pour passer aux yeux du public pour un héros. Aujourd'hui il y aurait un certain ridicule à vouloir tirer vanité d'une pareille excursion. »

Cette légère pointe de scepticisme à l'égard des voyages est le meilleur des préservatifs contre l'enthousiasme juvénile qui entraîne parfois nos touristes à donner des proportions épiques à une promenade dans les Ardennes ou en Suisse et à transformer en navigation au long cours une traversée d'Anvers à la Tête de Flandre. En lisant leurs récits héroïques, on songe à cet esprit malicieux qui avait fait brûler au fer, sur son Alpenstock, quelques noms dans ce genre-ci : *Montagne des Aveugles*, *Montagne-aux-herbes-potagères*, *Montagne de la Cour*, *Swaanenberg*, *Plateau des Sept-Fils*, etc., charge plaisante des ascensionnistes qui se font gloire d'une escalade du Righi ou d'une promenade au cratère du Vésuve.

M. Jules Leclercq n'est pas de ceux-là. Nous avons, à diverses reprises, loué le style sobre, simple et vrai dans lequel il rend compte des excursions intéressantes auxquelles il consacre ses loisirs.

Le petit livre que vient de publier, ou plutôt de rééditer la *Collection nationale*, — car il a paru, il y a quelque dix ans, dans les *Voyages dans le Nord de l'Europe*, — est le récit d'une excursion de huit jours dans le Thélémark, une contrée assez ignorée de la Norwège méridionale. C'est un journal de voyage, sans aucune prétention, écrit un peu à la bonne franquette, dans lequel on trouvera des renseignements intéressants et, au besoin, un itinéraire. Le Thélémark paraît répondre parfaitement aux aspirations de ceux (et nous sommes du nombre) qui aiment à chevaucher dans les pays vierges de *Kellners* en habit noir et à ne pas se heurter, quand ils veulent approcher d'une chute d'eau, à un grillage muni d'un tourniquet.

***

Un Coin perdu de la Russie, par Arved Poorten. Paris, Auguste Ghio, 1883.

L'écrivain qui signe l'émouvant récit d'un voyage d'artiste à travers les solitudes de la Russie septentrionale, de Saint-Pétersbourg aux portes de la Sibérie, avoue modestement que sa main est plus habituée au maniement de l'archet qu'à celui de la plume.

Nul ne songera à exiger d'un musicien de la valeur de M. Arved Poorten qu'il décrive la Russie comme Théophile Gautier peignit l'Espagne et Constantinople. Ce qu'on est en droit de réclamer de lui, c'est la sincérité des impressions, et à cet égard son livre paraît être d'une merveilleuse fidélité.

Il reflète admirablement la désolation des déserts que traversa, en *tarantass* et en traîneau, le célèbre violoncelliste, à une époque de l'année qui ajoutait encore à la mélancolie dans laquelle dorment ces grandes plaines nues. De temps en temps l'arrivée dans une ville, un concert rapidement organisé, une réception cordiale des habitants exilés en ces lointaines contrées et que l'arrivée d'un trio d'artistes mettaient brusquement en rumeur, viennent rompre la monotonie d'une poignante description des steppes fouettées par les pluies ou ensevelies sous un linceul de neige. Kasan, Viatka, Slobotzkoï, et plus au Nord encore, perdu à l'extrémité de l'empire, le bourg de Glasof, sont dépeints tour à tour, en quelques traits.

Dans une œuvre d'imagination, le style est un vêtement dont on ne peut dépouiller le récit sans enlever à celui-ci sa saveur. Dans le narré d'une aventure, d'un voyage accompli, d'une histoire vécue, les événements jaillissent de l'ombre, prennent d'eux même leur importance.

Rien de plus dramatique, dans sa poignante simplicité, que la mort du pianiste Auguste Evertz, atteint d'une pneumonie aiguë pendant le trajet, à Glasof, dans une triste bourgade où manquaient les ressources les plus élémentaires, sur un grabat d'auberge, exploité par des misérables, dans le tumulte et le bruit du bazar qui se tenait, deux fois la semaine, devant sa porte, envahissant la maison où il agonisait. Rien de plus attachant que les péripéties de ce décevant voyage, qui devait comprendre la Sibérie, le Japon et l'Amérique, noyé sous la pluie,

étouffé sous la tourmente de neige, coupé net par la maladie et la mort de l'un des voyageurs.

C'est naturellement en musicien que M. Arved Poorten voit ce *Coin perdu* de la Russie. Il note toutes les particularités relatives à l'art qu'il exerce, et à cet égard son livre présente un côté curieux et neuf. Voici, prise au hasard, une anecdote qui montre combien la musique est chère au peuple russe.

« Dans la matinée qui précédait ce concert, nous entendons frapper doucement à notre porte. Aux mots : qui est là ? la porte s'entr'ouvre timidement et nous voyons un *Moujik*, un de ces hommes du bas peuple, dans son graisseux accoutrement de peau de mouton, ses bottes crottées, sa barbe inculte, mais à la bonne et franche figure qui plaît à première vue.

Tout interdit il nous demande si c'est bien nous qui donnons la représentation. Sur notre réponse affirmative et ne sachant comment cacher son trouble, il nous prie de lui faire la grâce de réduire à 25 kopecks pour lui et ses quatre amis le prix d'entrée de 50 kopecks (équivalant à 2 fr., prix de la dernière place), alléguant à la fois leur pauvreté et leur grand désir d'assister à la représentation.

.....« Votre affiche nous promet de la musique et nous l'aimons par dessus tout ».

Vaincus par le cœur sincère qui battait sous cette touloupe crasseuse, nous lui remettons cinq billets.

Il plonge alors sa main calleuse dans son gousset, en retire une longue et sale bourse en cuir et se prépare à nous compter en gros sous le prix des cinq billets, réduit de moitié.

« Halte-là, mon ami », lui crions-nous, « garde ton pauvre argent pour une meilleure occasion..... »

Arved Poorten se promet de ne pas perdre de vue ces cinq paysans. Après le concert, il aperçoit le *moujik*, endimanché, guettant le moment propice pour s'approcher de lui. Il l'appelle et lui demande : « Eh bien, la musique t'a-t-elle plu? »

« Pour toute réponse, il se baisse, m'embrasse la main en balbutiant : *Tschoudessnaya mousica* (divine musique!) ». Puis il ajoute : « A quand votre second concert? Nous n'accepterons plus ni billets gratuits, ni réduction; nous payerons les cinquante kopecks : l'argent est bien placé! »

N'est-ce pas caractéristique?

Il est juste de signaler les très jolies silhouettes, lavées à l'encre de Chine par Mme Elise Boehm-Endaourova, qui font du volume de M. Arved Poorten un ouvrage extrêmement coquet.

Les violons muets

Le public qui suit avec intérêt les concours actuellement ouverts au Conservatoire s'étonne, et avec quelque raison, semble-t-il, de ne point voir figurer au programme, pour le concours de violon, la classe de M. Jenö Hubay, le jeune et brillant professeur hongrois. Cette abstention surprend et donne lieu à des suppositions diverses. N'a-t-il pas d'élèves? N'est-il que professeur *in partibus philistinorum?* se demandent les uns. L'épidémie des lettres anonymes aurait-elle gagné la région, jusqu'ici si sereine, des violonistes? L'incartade d'un Paganini en bouton a-t-il, comme chez ses voisines, nécessité une quarantaine, avec mesures énergiques pour la faire respecter? interrogent curieusement les autres.

En ce qui concerne les premiers, nous pouvons les rassurer. M. Jenö Hubay a, cette année, cinq élèves, parmi lesquels il en est deux remarquables, un Hongrois et un Hollandais. Nous avons même eu l'occasion, dans *l'Art moderne*, de faire l'éloge du premier, qui s'appelle M. de Pettyko. Renseignements pris, la seconde hypothèse n'est pas mieux fondée que la première.

Qu'est-ce donc?

Il serait bon que le public le sût, ne fût-ce que pour ne pas laisser s'accréditer davantage une troisième supposition, plus grave, de nature à mettre les élèves du Conservatoire en défiance contre les procédés dont on use à leur égard.

Voici ce bruit, d'abord rumeur vague, mais qui aujourd'hui a pris assez de consistance pour qu'on le démente officiellement s'il y a lieu.

La classe de Jenö Hubay ne prend pas part au concours de violon parce qu'on a jugé à propos de retoquer les deux meilleurs élèves de cette classe à l'épreuve de solfège qui précède le concours de violon.

Jusqu'ici, rien que de naturel si l'épreuve préparatoire a été régulière et si, d'après le règlement du Conservatoire, il est indispensable de passer ce premier examen pour être admis au concours définitif.

Mais c'est sur ces deux points que le public est en droit de réclamer des explications.

Est-il vrai, comme on le prétend, que ces deux élèves, dont l'un est hongrois, l'autre hollandais et qui n'ont tous deux qu'une connaissance imparfaite de la langue française, ont été interrogés *en français?*

Est-il vrai qu'à diverses reprises on a dispensé les élèves du concours préparatoire de solfège? Que le fait s'est présenté récemment deux fois? Que, dès lors, puisqu'il existait en faveur des deux élèves en question un motif légitime d'excuse, — l'ignorance de la langue, — on eût pu éviter aux deux jeunes artistes la perte de temps et les frais qu'entraîne la décision rigoureuse qui les frappe?

Le public est en droit de savoir la vérité. Il ne faut pas qu'on puisse dire, qu'on puisse même insinuer qu'il y a pour les élèves — et ce qui est fait pour les élèves retombe sur les professeurs — deux poids et deux mesures. La moralité du Conservatoire en dépend.

Un jour, — ceci est un souvenir personnel dont le rapprochement avec l'événement actuel est piquant, — un professeur de violon célèbre, aujourd'hui mort, demanda au directeur du Conservatoire où il professait l'autorisation de faire jouer ses élèves, à défaut de concours, en audition publique. Le directeur essaya de le détourner de ce projet séditieux. Mais le violoniste, qui ne manquait ni d'esprit ni de fermeté, répliqua simplement, moitié sérieux, moitié railleur : « Si vous ne m'accordez pas mon audition, j'ouvre boutique vis-à-vis, de l'autre côté de la rue, et je vous fais la concurrence ».

Et il eut son audition.

Gageons que M. Jenö Hubay ne connaissait pas l'anecdote. S'il l'eût connue, il eût peut-être pu en tirer un enseignement qui eût profité à ses élèves et à lui-même.

CHRONIQUE JUDICIAIRE DES ARTS

Clairette au tribunal de commerce.

(*Epilogue*).

Les grâces et l'éloquence féminines l'ont emporté. C'est du côté de la gentille actrice que les balances de l'austère Justice ont penché. Vive Clairette! Par la netteté et la logique de son petit plaidoyer, elle a épargné à ses juges le reproche de manquer de galanterie. L'honneur est sauf, les consciences sont tranquilles, et la Justice, satisfaite, sourit sous son bandeau.

Clairette réclamait ses appointements, le montant de ses frais de voyage et une indemnité, le tout s'élevant à la somme de mille quarante-sept francs soixante centimes. Sur les frais de voyage, pas de contestation; la direction reconnaissait devoir les rembourser à sa pensionnaire, mais elle se montrait récalcitrante à l'égard d'un petit solde de 22 fr. 60 pour transport de bagages, courses en voiture, etc. Vingt-deux francs soixante de *monopole!* C'est exorbitant, dit la partie adverse. Qu'aviez-vous besoin de bagages, puisque vous jouiez avec les costumes du théâtre? A moins de supposer que vous faites la contrebande des tabacs et des cafés.....

Le jugement observe sagement qu'une femme qui voyage a toujours besoin de bagages, même si elle compte trouver au théâtre où elle se rend les costumes nécessaires à ses rôles.

Les 180 francs réclamés à titre d'indemnité, seuls, ne sont pas alloués à Mme Luigini. Le seul dédommagement qui lui est accordé pour le retard apporté au paiement de ses appointements doit consister dans les intérêts de ceux-ci, à partir de la mise en demeure, ce qui est conforme aux vrais principes juridiques

Reste l'amende. Hélas! Le fait est établi. Deux fois vous êtes arrivée en retard aux répétitions, Clairette. La première fois, c'était le *Cœur et la Main* que vous avez failli compromettre ; la seconde fois, c'est le *Beau Nicolas* à qui vous avez fait faire le pied de grue. Sachez que l'exactitude est la vertu des rois, et aussi celle des actrices. Une retenue de 100 francs vous le gravera à tout jamais dans la mémoire. C'est dans votre intérêt, Clairette, que nous agissons ainsi, croyez le bien...

Et le tribunal, décomptant les 100 francs, condamne Mme Olga Léaut à payer à Mme Luigini la somme de 767 francs 60 centimes; la condamne en outre aux frais, intérêts et dépens.

Le procès Vereschagin.

Le peintre Vereschagin, qui a récemment exposé ses œuvres au Palais des Beaux-Arts, a perdu son procès contre le *Gaulois*. Les faits sont suffisamment exposés dans le jugement du tribunal de la Seine, que nous reproduisons.

« Attendu que l'administration du journal le *Gaulois* a mis divers lieux dépendant de la maison sise boulevard des Italiens, 9, à la disposition de Vereschagin, pour y exposer des tableaux du 12 décembre 1881 au 12 janvier 1882;

« En ce qui concerne la somme de 2,000 francs :

« Attendu que les conventions des parties sont consignées dans deux lettres échangées entre elles les 29 novembre et 1er décembre 1881 ;

« Que la première, émanée de Cyon, administrateur délégué du journal, contient les clauses suivantes : « L'entrée de l'exposition sera libre tous les jours, à l'exception des jeudis. Ce jour-là, à l'aide d'un tourniquet-contrôle, il sera perçu un franc par entrée. Dans ce cas-là, il serait dû à l'administration du *Gaulois* la somme de 2,000 francs, afin de la dédommager des dégâts et usure qui auront été occasionnés par l'installation de l'exposition. Si l'expérience démontrait l'impossibilité matérielle de continuer les entrées gratuites, celles-ci deviendraient payantes et seraient l'objet d'une perception continuelle d'un franc; le produit de ces recettes, déduction faite de tous les frais qu'aura occasionnés l'aménagement de l'exposition, sera partagé par moitié entre vous et l'administration du *Gaulois*. Toutefois, le journal devra toujours être assuré d'un minimum de 2,000 francs, représentant la somme accordée comme dédommagement. »

« Qu'il résulte de ces stipulations, acceptées par Vereschagin que le public pourrait être admis soit gratuitement tous les jours, sauf le jeudi où chaque visiteur paierait un franc, soit moyennant une semblable perception opérée tous les jours;

« Que l'administration du journal devait recevoir dans ce premier cas une somme de 2,000 francs et dans le deuxième cas la moitié du produit net sans que le montant de sa part s'élevât à moins de 2,000 francs;

« Attendu que Vereschagin prétend que l'entrée de l'exposition ayant été rendue absolument gratuite en vertu de conventions postérieures, il ne doit pas la somme de 2,000 francs dont l'attribution, en faveur du journal, était subordonnée à la perception d'un droit d'entrée;

« Mais attendu qu'il n'établit pas que les conventions relatées dans les lettres sus-énoncées aient été modifiées;

« Que si un article inséré le 17 décembre 1881 dans le journal le *Gaulois* énonce que l'exposition des tableaux de Vereschagin est gratuite, cette qualification générale ne suffit pas pour justifier l'allégation du défendeur, alors que dans la pensée commune des parties, l'entrée devait être effectivement gratuite pour six jours par semaine;

« Que, dès le mercredi 28 décembre 1881, aucune rétribution n'ayant été perçue les 15 et 22 du même mois, de Cyon, ès-qualités, a, par exploit de Monet, huissier à Paris, enregistré, rappelé à Vereschagin l'obligation par lui contractée de faire établir un tourniquet afin que l'exposition fût payante le jeudi;

« Que de Cyon ès-qualités est donc en droit de réclamer la somme de 2,000 francs stipulée dans tous les cas prévus par la convention;

« En ce qui concerne la somme de 6,000 francs :

« Attendu qu'elle est demandée comme représentant le bénéfice que le journal aurait retiré de l'exposition, si elle n'avait pas été gratuite, à raison de 2,000 francs par chaque journée de jeudi écoulée pendant sa durée;

« Attendu qu'aucune justification n'est produite de ce chef;

« Que de Cyon ès-qualités ne démontre pas que, si la perception de 1 franc par personne eût été opérée le jeudi, la part de bénéfice net revenant au journal eût excédé le minimum de 2,000 francs;

« Par ces motifs,

« Condamne Vereschagin à payer à la société du journal le *Gaulois*, 2,000 francs avec intérêt à 5 p. % depuis le jour de la demande;

« Autorise la dite société à se faire remettre, jusqu'à concurrence de ses creances en principal, intérêt et frais, la somme déposée en exécution de l'ordonnance de référé du 5 janvier 1882;

« Déclare la dite société mal fondée dans le surplus de sa demande. »

ENCORE LA VENTE MINARD, LA VENTE MINARD FOR EVER !

Réapparition de l'expert Hermann Van Duyse, pas content, mais pas content du tout. Qu'on en juge :

MONSIEUR,

Vous desirez « en rester là ». Dispensez moi dans ce cas de subir un persiflage que je n'ai pas l'habitude de tolérer.

Si j'ai cru devoir relever vos appréciations peu justes de la vente

Minard, ce n'a point été dans le but de faire consacrer par vous une réputation de « grand expert, d'expert irréprochable, etc., etc. » Je ne reconnais pas votre compétence à signer de tels brevets. Je me suis borné à établir, à regret, que loin de traduire les mécomptes d'acheteurs mystifiés à la vente Minard, grâce à ma complicité complaisante, vous faisiez tout simplement, à mes dépens, de l'art pour l'art.

Vous avez, en exprimant le regret de n'avoir pas éreinté à temps la vente Minard, énoncé l'intention d'empêcher le retour de ce scandaleux spectacle d'une vente réussissant sans avoir obtenu ni sollicité la bénédiction pontificale de *l'Art moderne*.

J'ai cru de mon devoir d'appeler l'attention du public sur l'étrangeté de ce système de critique d'art.

Rien de plus.

N'épiloguez plus, Monsieur, et nous en resterons là. Il est bien entendu que le jour où vous attaqueriez avec malveillance une vente à laquelle je me trouverais intéressé, *je m'empresserais de vous intenter* UNE ACTION EN DOMMAGES-INTÉRÊTS (!!!!)

Agréez, Monsieur, mes salutations empressées.

HERMANN VAN DUYSE.

20 juin 1883.

Très effrayant comme on le voit, l'expert Hermann Van Duyse, très effrayant. Mais au fond un bon..... expert.

(La toile tombe).

PETITE CHRONIQUE

Léon Cladel est arrivé à Bruxelles mercredi à cinq heures. Il passera ici quelques semaines. Il travaille activement au drame qu'il tire de son superbe roman : *Ompdrailles le Tombeau des lutteurs*.

M. Louis Brassin, qui est actuellement professeur au Conservatoire impérial de Saint-Pétersbourg, nous fait part du mariage qu'il a contracté, le 10 de ce mois, avec Mlle von Walrondt.

Emile Wauters a été, à la suite du succès remporté à Berlin, l'objet de plusieurs manifestations toutes spontanées et touchantes. Après la réception que lui a faite à l'hôtel de ville, le collège échevinal, ses anciens condisciples de l'atelier Portaels, ont été féliciter chez lui le lauréat. Puis l'*Essor*, et enfin le *Cercle des aquarellistes et aquafortistes*, ont à leur tour, été reçus par Emile Wauters, à qui ils venaient apporter leurs congratulations.

On s'étonne beaucoup, dans le monde musical, dit la *Chronique*, de ne voir figurer au programme du prochain festival de Gand aucune œuvre de J. Vanden Eeden, qui est Gantois de naissance.

Le proverbe est encore une fois vrai qui dit que nul n'est prophète en son pays.

M. J. Vanden Eeden est un de nos compositeurs les plus distingués. Il est vraiment étrange qu'on ne lui ait pas ménagé au programme du festival gantois la place à laquelle semblaient lui donner droit et son talent musical, et sa qualité d'enfant de la cité d'Artevelde.

Nous sommes du même avis. Mais est-il trop tard pour réparer cette omission?

La classe des Beaux-Arts de l'Académie royale a arrêté comme il suit, le programme desconcours pour 1884 1° Quelle était la composition instrumentale des bandes de musiciens employés par les magistrats des villes, par les souverains et par les corporations des métiers, principalement dans les provinces belges, depuis le XVe siècle jusqu'à la fin de la domination espagnole? Quel était le genre de musique qu'exécutaient ces bandes? Quelles sont les causes de la disparition presque totale des morceaux composés à leur usage? — 2° Faire l'histoire de la céramique, au point de vue de l'art, dans les provinces belges, depuis l'époque romaine jusqu'au XVIIIe siècle; — Quelle influence ont exercée en France les sculpteurs en tous genres, nés depuis le XVe siècle dans les provinces méridionales qui ont fait partie des Pays-Bas? Citer les œuvres qu'ils ont laissées et les élèves qu'ils ont formés. — 4° Déterminer les caractères de l'architecture flamande du XVIe et du XVIIe siècles; indiquer les édifices des Pays-Bas dans lesquels ces caractères se rencontrent; analyser ces édifices. — La valeur des médailles d'or offertes comme prix pour chacune de ces questions, est de 1,000 fr. pour la 1re, la 3e et la 4e, et de 800 fr. pour la 2e.

Sarah Bernhardt vient d'être décorée par le roi de Suède. Cest la troisième artiste, avec Jenny Lind et Christine Nilsson, qui soit honorée de cette haute distinction.

Encore un panorama à l'horizon :

MM. Henri Gervex et Pierre Carrier-Belleuse viennent de commencer un immense tableau qui représentera : l'*Histoire du siècle*.

Tous les faits importants, tous les personnages marquants y trouveront naturellement leur place.

La *Revue moderne*, avec la première livraison de son deuxième volume, ne s'occupe plus exclusivement de littérature et devient l'organe mensuel de la politique progressiste. Voici le sommaire du numéro du 1er juillet :

La crise politique en Belgique, Edmond Picard — Les mariages précoces, V. V. — Les nuits du garde, Paul Hagemans. — Rondels lunaires, Albert Giraud. — L'idole, Iwan Gilkin. — Chronique scientifique, H. Dumont. — Chronique artistique. — Chronique littéraire.

Les abonnements à la *Revue moderne* partent de ce numéro. On souscrit à Bruxelles, 74, Avenue de la Toison d'or (12 francs par an).

Un journal parisien prétend avoir trouvé dans une feuille bruxelloise la joyeuse annonce, que voici :

« A vendre, un paysage de 7 mètres sur 2m,20. Peint à l'huile sur calicot neuf, travail artistique : deux chalets, une grande pièce d'eau, un bateau à voiles, huit paysans et paysannes, arbres hauts et touffus, arbrisseaux longeant la pièce d'eau, plantes aquatiques, herbes, un coq et une poule de la race de Hambourg, une perruche omnicolore perchée sur un arbrisseau, un chardonneret perché sur un rosier, un chien de Terre-Neuve à la nage; monticules de terre, au loin de hautes montagnes au dessus desquelles le soleil donne sa grande clarté, le ciel est très vif, nuages superbes; au milieu des montagnes, les ruines d'un château-fort; près des arbres, une faisanderie, etc., etc. Ce paysage est un chef d'œuvre. Envoi contre mandat sur la poste de 100 francs. — S'ad. Henri Plateau fils, rue de la Potannerie, 21, Roubaux (Nord) ».

Voici quelques-uns des prix les plus importants atteints à la vente de l'intéressante collection du baron de Beurnonville : *Portrait de Mme de Viette*, par Greuze, 10,000 fr.; *Portrait de jeune femme*, par Louis Tocqué, 10,000 fr.; *l'Ile enchantée*, par Watteau, 20,000 fr.; *le Moulin à eau*, par Hobbema, 28,000 fr.; *l'Odalisque*, par Rembrandt, 10,000 fr.; *le Village sur la hauteur*, par Ruysdael, 17,800 fr; *le Déménagement rustique*, par Wouwerman, 10,700 fr.; *San Giorgio-Maggiore*, par Guardi, 10,950 fr.; *la Mort d'Hassan*, par Eug. Delacroix, 4,300 fr; *Hercule et Antée*, également par Delacroix, 4,020 fr.; *Angélique*, par Ingers, 4,500 fr.; *Tête de jeune fille*, par Jacquet, 2,500 fr.; *Un marais en Bourgogne*, par Théodore Rousseau, 4,800 fr.; *Coup de soleil avant l'orage*, par Troyon, 7,300 fr.

La vente a produit 509,635 francs.

Sommaire du numéro du 1er juin 1883 de la Revue libérale :
Philippe Gerfaut, Dénonciation. — Vte de Caix de Saint-Aymour, Hugues de Groot. — G. de la Landelle, Les Parachutes. — Amagat, Guerre de mots. — Tournade, Les Névroses. — Léonce Chaffiot, La Politique et les Affaires. — Paul Matrat, L'Avenir de l'ouvrier. — Sylvanecte, Souvenirs contemporains. — A. Méliot, Le Salon. — Ed. Guinard, Théâtres et Concerts. — Georges Graux, député, Courrier politique. — J. Bretonneaux-Clary, Les Chemins de fer et le Budget. — Lettre d'un abonné. — Revue financière. — Mode. — Bibliographie.

DIETRICH & Cie

23A, RUE ROYALE, BRUXELLES

Gravures, Aquarelles. Tableaux. Modèles et dessins, etc.

VIENT DE PARAITRE :

SOCIÉTÉ D'AQUARELLISTES FRANÇAIS

OUVRAGE D'ART DE GRAND LUXE

QUATRIÈME PARTIE

Ce fascicule renferme les études de MM. *E. de Beaumont*, par E. Montrosier. *Harpignies*, par Armand Silvestre. Mme la baronne *N. de Rothschild*, par Ludovic Halévy. — La partie artistique contient 15 sujets en photogravure et 50 dessins. — L'ouvrage est divisé en 8 parties à 30 francs.

MM. Les amateurs sont invités à venir examiner les fascicules parus.

Maison PNE MOMMEN

26B, *RUE DES FRIPIERS* & 29, *RUE GRÉTRY*

BRUXELLES

FABRIQUE DE TOILES
POUR TABLEAUX ET PANORAMAS.

TISSUS GOBELINS, COTONS ET TOILES
DE TOUTES LARGEURS POUR DÉCORS.

ENCADREMENTS EN TOUS GENRES.

RENTOILAGE, PARQUETAGE, VERNISSAGE
emballage et nettoyage de tableaux.

VENTE ET LOCATION DE MANNEQUINS.

BROSSES ET PINCEAUX.

HUILES, ESSENCES, VERNIS ET SICCATIFS.

Tous les articles
POUR LA SCULPTURE, LA GRAVURE A L'EAU-FORTE, L'ARCHITECTURE ET LE DESSIN.

FABRIQUE DE COULEURS
POUR LA PEINTURE A L'HUILE, A L'AMBRE, A L'AQUARELLE, SUR PORCELAINE, SUR SOIE ET SUR TISSUS GOBELINS.

TABLES ET PLANCHES A DESSINER,
CHEVALETS DE LUXE, D'ATELIER ET DE CAMPAGNE.

BOITES, TENTES, PARASOLS,
CHAISES, TÉS, ÉQUERRES, COURBES.

BOITES A COMPAS,
Crayons, Fusains, Meubles d'atelier, Vases en terra-cotta et Porcelaines à décorer.

PAPIERS ET MODÈLES
POUR L'AQUARELLE ET LE DESSIN.

PHOTO-PEINTURE.

TABLEAUX ET ŒUVRES D'ART.

PIANOS
VENTE
ÉCHANGE
LOCATION

BRUXELLES
rue Thérésienne, 6

GUNTHER

Paris 1867, 1878, 1er prix. — Sidney, seul 1er et 2e prix

MUSIQUE.

R. BERTRAM

10, RUE SAINT-JEAN, BRUXELLES
(Ancienne maison Meynne).

ABONNEMENT A LA LECTURE DES PARTITIONS

MAISON GOUPIL ET Cie A BRUXELLES

89, rue du Marché aux Herbes (en face des Galeries Saint Hubert)

VIENT DE PARAITRE

SALON DE PARIS DE 1883

Ouvrage d'art de grand luxe, contenant 120 photogravures par la Maison Goupil et Ce.

L'ouvrage est divisé en 12 livraisons. Chaque livraison comprendra 16 pages de texte, 10 photogravures dont 6 hors texte et plusieurs dessins originaux. Il paraîtra une livraison par semaine.

Prix de la livraison : **5** francs.— L'ouvrage complet : **60** francs.

La maison fournira à ses clients et aux artistes l'ouvrage complet pour le prix de l'édition ordinaire (fr. 60), un exemplaire édition d'amateur sur papier de Hollande.

VERLEYSEN-NYSSENS

A LA PORTE CHINOISE

88, RUE ROYALE, BRUXELLES, 88

IMPORTATION DIRECTE DE LA CHINE ET DU JAPON

Objets d'art, porcelaines, bronzes, laques, soieries, papiers, etc. — Grand choix de meubles en laque et bois de fer, paravents, écrans.

SPÉCIALITÉ DE THÉ DE CHINE

Exposition permanente — Entrée libre.

COMPAGNIE DES BRONZES

BRONZES D'ART ET D'AMEUBLEMENT

APPAREILS D'ÉCLAIRAGE

BRONZE MONUMENTAL

Direction et Magasins : Rue d'Assaut, 22, Bruxelles.
Ateliers et Fonderie : Rue Ransfort, 27, Molenbeek (Bruxelles).

ADÈLE DESWARTE

23, RUE DE LA VIOLETTE

BRUXELLES.

Dépôt à ANVERS, 15, rue Léopold.

VERNIS ET COULEURS
POUR TOUS GENRES DE PEINTURES.

TOILES, PANNEAUX, CHASSIS,
MANNEQUINS, CHEVALETS, ETC.

BROSSES ET PINCEAUX,
CRAYONS, BOITES A COMPAS, FUSAINS, MODÈLES DE DESSIN.

RENTOILAGE, PARQUETAGE,
EMBALLAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX.

COULEURS
ET PAPIERS POUR AQUARELLES
ARTICLES POUR EAU-FORTE, PEINTURE SUR PORCELAINE.

BOITES, PARASOLS, CHAISES,
Meubles d'atelier anciens et modernes

PLANCHES A DESSINER, TÉS,
ÉQUERRES ET COURBES.

COTONS DE TOUTE LARGEUR
DEPUIS 1 MÈTRE JUSQUE 8 MÈTRES.

Représentation de la Maison BINANT de Paris pour les toiles Gobelins (imitation)

NOTA. — La maison dispose de vingt ateliers pour artistes.
Impasse de la Violette, 4.

SOCIÉTÉ ANONYME

DE

L'HOTEL DES VENTES

DE BRUXELLES

RUE DU BORGVAL, 15 — BOULEVARD ANSPACH, 71 — RUE JULES VAN PRAET, 16

VENTES MOBILIÈRES A L'ENCAN

EXPOSITION PERMANENTE D'OBJETS D'ART, DE MEUBLES, DE MARCHANDISES

A VENDRE A L'AMIABLE

AVANCES SUR VENTES

Salles numéros 3, 4 et 5 (1er étage) réservées **gratuitement** à l'exposition d'*Objets d'Art*, *de Meubles*, *de Marchandises*, etc., à vendre à l'amiable. L'Aministration est intermédiaire entre Vendeurs et Acheteurs.

Salles 2 (rez-de-chaussée) et 6 (1er étage), réservées aux ventes publiques à l'encan.

Les Ventes et Expositions sont annoncées par affiches, journaux et bulletin spécial (envoyé **gratuitement** à toute personne qui en fait la demande).

Les vendeurs sont avertis du jour de vente de leurs objets, les Amateurs, qui le désirent, du jour de vente de ce qui les intéresse.

Récépissé est donné, à leur demande, aux déposants d'objets pour vente publique amiable ou à l'encan.

BUREAU DE RENSEIGNEMENTS DANS LA COUR VITRÉE DE L'HOTEL

CAVES SPACIEUSES DE DÉPOT. — ÉCURIES.

Bulletin des Ventes Publiques de la Semaine

Lundi 25 juin, à 2 heures de relevée. — *Cour vitrée :* Vente publique de magnifiques Plantes ornementales, Lauriers, Orangers, Fleurs diverses, sous la direction de M. VAN RIET, horticulteur.

Mardi 26 juin, à 2 heures de relevée. — *Salle n°* 2 : Vente publique d'excellents Meubles et ustensiles propres à tous usages. Deux cuves de distillerie en chêne, etc.

Mercredi 27 juin, à 2 heures de relevée. — *Cour vitrée :* Vente publique, d'un bon mobilier, composé de plusieurs chambres à coucher, salons, etc., etc. — Plusieurs voitures en parfait état, harnais, etc.

Jeudi 28 juin, à 2 heures de relevée. — *Cour vitrée :* Vente publique de magnifiques meubles, ustensiles propres à tous usages.

Vendredi 29 juin, à 2 heures de relevée. — *Salle n°* 6 (1er étage) : Vente publique d'une magnifique réunion d'excellents meubles consistant en plusieurs garnitures de salon, chambres à coucher, tables, tapis, etc.

Bruxelles. — Imp. FÉLIX CALLEWAERT père, rue de l'Industrie, 26.

TROISIÈME ANNÉE. — N° 26. LE NUMÉRO : 25 CENTIMES. DIMANCHE 1er JUILLET 1883.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

COMITÉ DE RÉDACTION

VICTOR ARNOULD — OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — EUGENE ROBERT

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00 ; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES** : On traite à forfait.

Adresser les demandes d'abonnement et toutes les communications à
L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 26, Bruxelles.**

SOMMAIRE

LE JEUNE MOUVEMENT LITTÉRAIRE. (Deuxième article). — LES LIVRES NOUVEAUX. *Fragment d'un voyage dans l'Inde et à Ceylan*, par Jean Robie. *Les annales du théâtre et de la musique*, par MM. Edouard Noël et Edmond Stoullig. — LA MODERNITÉ DANS L'ART. — CHRONIQUE JUDICIAIRE DES ARTS. *La correspondance de Sainte-Beuve.* — CONCOURS DU CONSERVATOIRE. — PETITE CHRONIQUE.

LE JEUNE MOUVEMENT LITTÉRAIRE

Deuxième article (*)

Une circonstance qui frappe lorsqu'on analyse le jeune mouvement littéraire en Belgique, c'est l'inconscience absolue de la place qu'il occupe dans notre histoire artistique contemporaine et du but qu'il a à remplir. L'un, du reste, ne saurait aller sans l'autre. Ce sont deux expressions successives de la même évolution que seule peut pénétrer une critique qui a pour base l'histoire presque toujours négligée en pareil cas, car les œuvres sont envisagées presque toujours isolément, dans leurs éléments propres, sans aucune liaison avec ce qui les a précédées ou suivies.

Il s'en suit les plus singulières et parfois les plus injustes méprises au sujet de la période antécédente, de même que l'impossibilité de discerner à quoi, dans l'avenir, doivent s'appliquer les forces récemment écloses. L'étude que nous poursuivons vise à dissiper ces ignorances et ces malentendus qui jettent la discorde dans notre monde littéraire, et stériliseraient vraisemblablement, si elles devaient subsister, la vaillance et l'autorité des nouveaux venus.

Nous ne citerons qu'un exemple de cet état de choses, grave et regrettable : c'est le dédain des jeunes pour ceux qui naquirent avant eux, exprimé lors de conjectures récentes, dans une forme qui a dépassé la mesure des convenances littéraires et de l'équité. Assurément ils n'auraient pas eu cette attitude s'ils s'étaient rendu compte qu'une littérature ne se crée pas de toutes pièces, qu'elle est soumise à un pénible enfantement, que les fleurs brillantes qui la parent actuellement ont dû être précédées d'un défrichement, et que ceux qui se vouèrent à ce labeur difficile ont eu leur utilité et méritent le respect et la gratitude. Ils n'ont vu dans ces précurseurs que les infirmités inévitables de l'époque de transition dont ils ont été les artisans, ils n'ont pas compris qu'il existe entre cette génération et la leur des liens de filiation inévitables, ils ne se rendent pas compte que sans cette couche sacrifiée, ce seraient eux peut-être qui eussent dû en accomplir

(*) Voir notre numéro du 10 juin.

l'obscure fonction, ils ont été injustes au point de méconnaître que parmi les écrits il en est quelques-uns de ceux qu'ils attaquent avec le plus de violence, dont les mérites anticipés annonçaient clairement la phase plus brillante qui allait s'ouvrir, par l'entrée en scène de leur cortège chantant d'adolescents revêtus de la parure d'un art nouveau.

C'est pourquoi ils ont été cruels comme le sont des enfants. Dans Charles Potvin, par exemple, ils n'ont rien aperçu des services rendus durant le chaos qui finit à peine, ni l'audace de vouloir opiâtrement affirmer la poésie lorsqu'elle était une occasion de discrédit pour quiconque la pratiquait, ni celle de s'affirmer écrivain, rien qu'écrivain, et de le rester, quand cela ne menait à rien. Si à l'heure présente on peut songer chez nous, à faire de la littérature une vraie fonction sociale, d'une utilité visible pour tous et devant, dans un avenir prochain, permettre de vivre à ceux qui l'exercent, c'est qu'il y a eu quelques-uns de ces entêtés pensant ainsi alors que nul n'y croyait. Qu'on trouve insuffisant désormais les résultats de leurs efforts accomplis au milieu des résistances universelles, soit. Mais qu'on englobe dans ces dédains et ces moqueries leurs personnalités et leur mission historique, nous n'y saurions souscrire, nous qui avons vu ces temps difficiles et qui tenons pour miracle que quelques-uns y aient pu résister.

Par la répercussion fatale qu'a toute injustice, ces anciens coursiers, si maltraités par les poulains de la littérature sautant et ruant autour d'eux sans déférence pour leurs respectables crinières, se sont émus et irrités au delà des bornes et l'on assiste à une scène de discorde artistique inféconde et fâcheuse. Il eût été si aisé d'être paternel et de ramener doucement cette jeunesse à une appréciation équitable. Au lieu de cela nos farouches gérontes se sont indignés avec une virulence dont eussent dû les préserver leur âge et leur expérience. C'est qu'eux aussi ne démêlaient guère ce qu'avait été leur rôle et prétendaient demeurer en possession d'une gloire destinée à n'être que passagère. Ici également, l'ignorance des faits historiques donnait des fruits amers. Au lieu de prêter aux jeunes cette aide qui ménage le passage d'un mouvement littéraire à un autre, ils se sont préoccupés d'arrêter, en le dénigrant, l'épanouissement qu'ils ont préparé, de telle sorte que si tantôt nous pouvions blâmer les fils de méconnaître leurs pères, nous devons aussi dire des pères qu'ils ne reconnaissent pas leurs enfants.

Ce trouble de notre république littéraire eût été évité si des deux parts on avait eu une conception plus générale du développement logique de notre histoire de l'art. Il est certes malaisé pour les contemporains de se rendre compte de leur rôle. D'ordinaire ce ne sont que les générations suivantes qui, par l'éloignement même, peuvent juger ces ensembles et voir les grandes masses qui disparaissent sous la multiplicité des détails quand on en est trop près. Mais il n'est pas trop tard pour attirer de ce côté les regards et les méditations, et nous le faisons avec l'espoir qu'il se trouvera dans les deux groupes qui actuellement s'invectivent et se méprisent, des esprits clairvoyants et des âmes raisonnables qui sauront revenir sur la passion des premières colères et dissiper ces dissensions où s'épuisent quelques-unes des forces les plus efficaces.

Si telles sont les réflexions que suggèrent le passé et l'état présent, l'avenir, plus obscur encore à première vue, inquiète à son tour, et l'on se demande comment le jeune rameau qui se détache du tronc va se développer et conduire sa sève. Le malentendu que nous venons de rappeler commande la circonspection à ceux qui souhaitent ne pas voir un nouvel exemple de guerre civile artistique.

Les appréhensions ne laissent pas que d'être vives. Assurément les activités qui se déploient sont riches en promesses, et l'accueil étonnant que leur a fait notre public, l'atteste en même temps qu'il leur donne un encouragement qui a fait défaut à leurs devanciers, livrés seuls à d'âpres et douloureux combats. Mais on voit nos jeunes écrivains préoccupés surtout de fantaisie et de gloriole. Ils produisent des œuvres légères, dénotant une excessive préoccupation de la forme. Ils recherchent les vocables nouveaux, les tournures tourmentées, les étrangetés de pensée, les contorsions et les dislocations de tous genres, ces colifichets variés qui charment au moment où ils naissent, mais donnent si promptement aux œuvres dans lesquelles on les a accumulées, un air vieillot et démodé.

Souvent nous nous sommes expliqué sur cette tendance. Nous l'avons louée en tant qu'elle prépare et accélère une rénovation du style. Nous avons dit combien ces exercices de métier et de virtuosité étaient fructueux, mais en tant qu'ils ne sont qu'une gymnastique passagère, assouplissant la plume et rajeunissant la langue. Le danger est qu'on y voie un but suffisant et qu'on se confine dans ces préciosités et ces affectations qui rapidement, d'intéressantes deviennent agaçantes, puis insupportables. La fantaisie est une aimable personne, mais de qui la cultive trop elle ne fait qu'un artiste secondaire. C'est la pensée forte et logique, de haut vol, pénétrante et émouvante, exprimant ce qu'il y a en nous de plus profond et de plus vrai, qui doit être l'aliment de l'art véritable, de celui qui est digne de tenter les âmes viriles. Qu'on la revête de la forme la plus belle, c'est le devoir, mais qu'on subordonne cette divine substance à des tours d'équilibriste littéraire, c'est une faute qui mène tôt à l'impuissance.

Nous comprenons l'attrait de cette liberté charmante

qui laisse l'esprit aller où il vole de lui-même, et nous savons qu'elle a été représentée souvent comme l'expression la plus pure de l'art. En réalité ce n'est qu'une faiblesse, acceptable chez les commençants, dont le cerveau encore empreint de la mollesse des choses en formation, n'a pas la résistante fermeté de la maturité. Nous n'en fesons donc pas un reproche aux jeunes, mais pour leur éviter de se cloîtrer dans ces conceptions imparfaites, nous leur signalons ce qui les cause et ce qui doit les leur rendre suspectes malgré les enchantements et les séductions qu'elles ont pour eux au moment présent.

Un péril plus grand, affligeant on peut le dire et qui semble en désaccord absolu avec la générosité qu'on souhaiterait voir à cette ardente phalange, objet de nos espérances et de nos prédilections, c'est, comme nous le disions plus haut, son maladif appétit de réclame.

Ce besoin de notoriété est moins peut-être un vice de notre nature que de notre éducation basée toute entière, depuis l'école primaire jusqu'à l'Université, sur l'émulation qui engendre l'amour-propre pour tout le monde, la vanité et l'orgueil pour ceux qui réussissent, la haine et l'envie pour ceux qui restent en arrière. Prix, décorations, distinctions, faveurs, richesses, influences, places, gloire frelatée, contribuent durant toute l'existence au développement de ces abominables défauts qui empoisonnent la sociabilité.

Nos jeunes Belgique sont entrés dans la carrière avec une forte dose de ces misères, sans qu'il soit pourtant possible de dire avec certitude s'ils en étaient personnellement infestés, ou si, pour percer la trouée difficile qui devait leur donner l'espace et l'air, ils n'entendirent que faire usage des vices de leurs concitoyens tenus par eux-mêmes pour choses méprisables. Personne ne parlait d'eux et on semblait résolu à ne point parler d'eux. Ils se sont mis à le faire eux-mêmes et l'on a assisté au phénomène assez burlesque de journaux ou de revues, fraîchement sortis de la coquille, se répondant fraternellement par des dithyrambes et exaltant des inconnus revêtus de noms de guerre, se présentant le casque empanaché et la visière baissée. L'effet obtenu a été d'une efficacité indéniable et c'est de là que sont nées avec un entrain réjouissant ces réputations dès aujourd'hui bien assises. Sans cette manœuvre osée, ce petit monde agité, fiévreux, gros d'avenir, chéri, admiré avec de douces complaisances, serait probablement encore à chercher la lumière, à moins qu'il ne fût définitivement découragé ou écrasé. A ces points de vue divers il ne faut pas être trop sévère pour les parades qui ont accompagné les premières sorties de cette cavalcade et ne pas trouver maladroite cette tactique quelque peu criticable dans son principe.

Mais si ces rejetons et ces sauvageons veulent être en mesure d'accomplir ce pour quoi ils nous semblent venus sous le ciel littéraire, ils ne doivent pas persister dans ces procédés qui deviennent indignes d'eux dès qu'ils n'ont plus cette utilité première de rompre la croûte sous laquelle ils pouvaient craindre de rester étouffés. Cette rage de bruit amoindrit l'âme de l'artiste, l'accoutume aux concessions, lui fait accomplir des démarches où la fierté est sacrifiée, le salit peu à peu et lui enlève cette force qui est la seule inspiratrice des grandes œuvres : la noblesse du caractère.

Quand on est toujours à l'affût d'un compte-rendu, qu'on court les rédactions de journaux pour obtenir une réclame, quand cette réclame on la rédige soi-même en se qualifiant d'écrivain de race, en louant les beautés de son style et l'amplitude de sa pensée, quand on accompagne ses propres œuvres de qualificatifs aimables et louangeurs, quand on en expédie des exemplaires à quiconque peut servir, voire à des académiciens qu'on éreinte devant le public, on fait en somme un piètre métier, un métier corrupteur pour qui l'exerce, et ce n'est pas impunément qu'on s'y frotte. L'écrivain, de notre temps surtout, est un homme de combat. Les luttes dans lesquelles il a son devoir humain à remplir sont rudes, et deviendront sans doute bientôt terribles. Qu'il se prépare pour elles et dédaigne cet appétit constant de gloire qui l'abaisse à tant de faiblesses.

L'art est passager par essence et n'est durable que dans quelques œuvres exceptionnelles : c'est une idée qui devrait devenir familière à tous les artistes et qui les libérerait de tant de préoccupations rappetissantes. L'art vise son temps comme il vit de son temps, s'en inspire, prend de lui ses forces, et retourne l'influencer. Ce n'est que par accident qu'il se prolonge, comme le retentissement d'un orchestre, mais sans que cet effet lui soit indispensable, soit pour son expression au moment voulu, soit pour son efficacité dans le monde. Voyez-le dans les plus beaux de ses domaines, dans ceux où il est le plus émouvant et le plus social, dans l'éloquence et la déclamation au théâtre. Qu'en reste-t-il après qu'il s'est manifesté? Rien qu'un souvenir pour ceux qui voudraient admirer encore; au point de vue des sociétés humaines, ce qui subsiste, c'est l'effet puissant qu'il a produit en remuant les âmes, en y éveillant des lueurs qui, en peu d'instants, modifient les résolutions, les sentiments, les vues. C'est le symbole de ce qu'on pourrait nommer le fluide artistique, excité, se répandant, agissant souvent comme la foudre, puis s'évanouissant pour apparaître sous une autre forme, dans une autre circonstance, à l'évocation de l'artiste.

Cette puissance transitoire, fugitive, mais énergique et divine, se retrouve encore dans le chant. Et quand on s'abstrait du prolongement factice des courts instants de notre vie et des générations qui se succè-

dent, faut-il donc envisager autrement même la peinture, la sculpture, l'architecture, la musique, la littérature? Oui, leurs productions durant plus, mais comme en vérité, c'est encore peu. Des peintres de l'antiquité il ne nous reste que ce que les cendres du Vésuve ont conservé à Pompéi, comme dans une daube volcanique. Des statues, des monuments, que des débris. De la musique, rien. Des œuvres écrites, à peine quelques-unes. L'art passe donc, la durée pour lui est un accident. Et c'est logique, car son influence, répétons-le, est faite pour l'époque où il s'incarne dans des manifestations suscitées par le moment même. Cela est tellement vrai, que pour les générations ultérieures, les œuvres qui subsistent ont toujours quelque chose d'énigmatique et de froid. On les admire, mais on n'en comprend pas toute la portée, elles ont déjà laissé dans le passé le meilleur d'elles-mêmes, et elles sont vraiment mortes par certains côtés. Ce sont de beaux cadavres, mais pour les voir vivre et subir leur séduction dans toute son intensité, il eût fallu respirer sous le firmament qui les a vues s'épanouir.

S'il en est ainsi, que valut donc ce désir de voir durer ce que l'on fait, quand on est artiste? Il procède d'un égoïsme inconscient. Il va à l'encontre de la destinée artistique et il amène dans le choix de ce qu'il faut faire, et dans l'intelligence de la mission de cette admirable force sociale, des malentendus sans fin, qui le font dévier. Nous développerons prochainement ce dernier point pour arriver, s'il est possible, à diriger nos successeurs littéraires vers ce que nous croyons être la voie où les appelle l'histoire de notre évolution nationale.

Livres nouveaux

Fragment d'un voyage dans l'Inde et à Ceylan, par Jean Robie. — Bruxelles, Parent, 1883.

Un récit de voyage écrit par un artiste, sans autre préoccupation que celle de peindre fidèlement les aspects du pays qu'il a visité, offre toujours, quelle que soit l'inexpérience de l'auteur dans l'art d'écrire, une saveur que n'ont pas les volumes où la compilation, l'érudition vraie ou feinte, les recherches historiques et ethnographiques jouent le premier rôle. Habitué à poursuivre avec acharnement le ton juste, à étudier le rapport des valeurs, à choisir avec discernement le site pittoresque, le peintre arrive presque toujours, dans ses descriptions, à faire revivre devant les yeux du lecteur, avec leur animation et sous leurs couleurs vraies, les scènes qui l'ont frappé.

A cet égard, le *Voyage dans l'Inde* de M. Jean Robie est l'un des plus intéressants récits que nous ayons lus.

L'artiste se plaint, au début, de n'avoir pas sur sa palette assez de bleu pour peindre l'azur merveilleux du ciel de Naples. Mais à mesure qu'il s'avance en Orient, son style se colore, et c'est avec une superbe intensité de tons qu'il peint sa traversée de trois semaines à bord de l'*Anadyr*, son débarquement dans l'île de Ceylan, les quinze jours qu'il passa dans la jungle, l'admirable hospitalité qu'il reçut chez le Nabab de Rampour, les péripéties d'une chasse au tigre que lui offrit son hôte royal; puis sa visite à la pagode de Madura, dans l'Hindoustan, ses séjours à Trichinopoly, à Tanjore, à Pondichéry, à Madras, à Calcutta, — dont la description clôt la première partie de l'ouvrage.

Cette première partie est la seule qui ait paru jusqu'à présent. Elle forme un magnifique volume in-4°, tiré à cent exemplaires seulement, et orné d'une quantité de photographies, exécutées avec beaucoup de soin par Alexandre, d'après les études que rapporta M. Jean Robie de son voyage.

On le voit par l'aperçu rapide que nous avons donné du plan de l'ouvrage, il s'agit d'un peu plus que d'une simple excursion, et c'est avec un véritable intérêt qu'on lit ces pages toutes imprégnées de soleil.

Voici un passage, pris au hasard, qui donnera une idée de la façon pittoresque dont l'artiste décrit ce qui l'impressionne. Il s'agit de la rencontre qu'il fit d'une bande d'alligators au bord d'un étang.

« Ils sont là sept ou huit, couchés au soleil, clignotant de leur petit œil chassieux et sinistre.

Le patriarche de cette famille : quelle famille! pouvait avoir quatre mètres de longueur; ses pattes courtes, trapues et garnies d'écailles me font l'effet de vieux gantelets rouillés; son dos, rugueux comme le tronc d'un vieux chêne, se confond avec le terrain boueux dans lequel se moule son énorme ventre, gluant, flasque et verdâtre. Une nuée de hérons et de perruches décrivent des cercles au dessus de l'immonde troupeau, en poussant des cris d'alarme; plus hardis, les martins pêcheurs vont se poser sur le dos de ces horribles sauriens.

La surface du marais est parsemée de nénufars blancs et roses qui étoilent l'eau sombre d'où s'élève une vapeur chaude et fétide.

Désireux de faire un croquis de cet étonnant tableau, je fouillai dans ma poche pour y prendre mon carnet. Mon parasol s'échappe de mes mains, je regarde vers la rive, les monstres avaient disparu. »

N'en soyez pas trop marri, M. Robie. Vous n'eussiez pas mieux dessiné cette curieuse scène que vous ne l'avez esquissée en ces quelques lignes.

Dans ses pages descriptives, l'auteur encadre, avec beaucoup d'art, des épisodes, révélant des mœurs locaux inconnues.

A l'intérieur de la pagode de Madura, dans une salle recouverte de dalles soutenues par des pilastres auxquels sont adossés des chimères, des idoles supportant des consoles en encorbellement, on voit, accrochées aux consoles, des cages en cuivre doré renfermant des perroquets.

« Toute femme en quête d'un mari vient suspendre ici sa cage, avec un de ces volatiles chargé de lui faire une réclame tapageuse aussi longtemps que son vœu n'est pas accompli.

Parmi ces *ex-voto*, les plus criards se paient le plus cher; les femmes un peu pressées en apportent souvent deux ou trois... »

Nous espérons voir paraître bientôt le second volume annoncé de cet intéressant ouvrage.

***

Les Annales du théâtre et de la musique, par MM. Edouard Noël et Edmond Stoullig, avec une préface : *Etude sur la mise en scène*, par M. Emile Perrin. — Paris, Charpentier, 1883.

Chaque année, depuis huit ans, MM. Edouard Noël et Edmond

Stoullig publient chez Charpentier une revue complète de tous les théâtres de Paris. Les comptes-rendus des pièces nouvelles ou reprises sont accompagnés, en note, du tableau de la distribution des rôles, des incidents qui ont marqué l'année théâtrale, du récit des fêtes offertes à l'occasion des centièmes représentations, etc. Un tableau synoptique donne, pour chaque théâtre, la statistique des ouvrages exécutés avec la date de la première, le nombre de représentations atteint pendant l'année, etc. Une liste de tous les ouvrages nouveaux concernant le théâtre et la musique, une nécrologie des artistes lyriques et dramatiques morts dans le courant de l'année, un relevé de tous les écrivains qui rédigent, dans les divers journaux, les articles de critique dramatique et musicale complètent cet intéressant recueil, qui renferme, pour l'histoire de l'art, des documents précis et complets.

Le volume consacré à l'année 1882 n'a pas moins de 636 pages. Il est précédé d'une remarquable étude sur la mise en scène, par M. Emile Perrin, dont la compétence en cette matière ne sera pas contestée.

LA MODERNITÉ DANS L'ART

Dans son volume sur *l'Art moderne* * dont nous avons rendu compte dans notre avant-dernier numéro, J.-K. Huysmans reproduit un curieux passage d'une lettre adressée par Félicien Rops à l'un de nos artistes belges les plus sympathiques. Voici cet intéressant extrait :

Il y a de cela quelques années, un artiste étranger, se promenant avec M. de Neuville dans les salles d'une exposition officielle de peinture, rencontra Fromentin. M. de Neuville partit et la conversation s'engagea entre les deux amis sur « le modernisme ».

L'auditeur a *sténographié* les très curieuses paroles qui vont suivre.

« Vous m'embêtez avec votre modernité, s'écria Fromentin. Certainement il faut peindre son temps, je le sais ; mais il faut rendre, avec les aspects matériels, le décor, les personnages, et surtout il faut rendre les mœurs, les sentiments, avant les costumes et les accessoires. Ces choses-là ne jouent qu'un rôle secondaire. On ne me persuadera jamais qu'une femme qui lit une lettre dans une robe bleue, qu'une dame qui regarde un éventail dans une robe rose, qu'une fille qui lève les yeux au ciel pour voir s'il pleut, dans une robe blanche, constituent des côtés bien intéressants de la vie moderne... Dix photographies d'album me donneront la dose de modernité incluse là dedans, d'autant plus que la dame, la demoiselle et la fille *ne sont pas prises sur le fait*, mais sont amenées à cent sous la séance, dans l'atelier, pour revêtir les susdites robes et représenter la vie moderne. C'est comme si, moi, j'avais pris le marchand de dattes de la rue de Rivoli, si je lui avais mis un chibouque dans les pattes et si j'avais peint l'Algérie d'après ce juif tunisien. C'est aussi bête que cela! La vie moderne, où est-elle dans tous ces tableaux, que Worth eût peints s'il avait un tempérament de peintre?

« Ah! la vie, la vie! le monde est là, il rit, crie, souffre, s'amuse, et on ne le rend pas! — Moi, j'étais un contemplatif et je suis allé vers l'Orient, vers les pays calmes et grands, dans la vie primitive. *Si ma vie était à refaire, je ferais peut-être autrement ;* mais enfin, j'ai rendu les aspects et les passions, les dernières grandeurs d'une race qui s'en allait, et c'est encore de mon siècle; je n'ai pas passé ma vie à peindre la manière inerte. » Puis, après quelques minutes de silence, Fromentin reprit : « Je ne veux pas dire qu'il faille avoir beaucoup d'esprit, mais voir l'*esprit des choses*, qui est énorme et découle de toute la nature comme l'eau coule des fontaines; mais voyez donc comme ces peintres de la modernité sont bêtes! J'étais chez l'un d'eux, il y a huit jours. Entre, avec un moutard morveux fabriqué dans les lieux de la Reine-Blanche, une petite fille de vingt ans, l'air canaille, jolie comme tout et pour un sou de noir de fumée sous les yeux! superbe à faire pâmer « un voyant ». Le peintre la fait se débarbouiller, flanque le moutard dans un coin, jette une belle robe de velours sur cette catin, lui met un bibelot dans les pattes, et cette salope, si jolie à peindre en salope, devient une dame regardant une chinoiserie! La modernité, mon jeune ami, la modernité!! — Il fallait aller chez une vraie dame, si l'on voulait peindre une dame! »

* Un volume. Paris, Charpentier, 1883.

CHRONIQUE JUDICIAIRE DES ARTS

La correspondance de Sainte-Beuve.

Le tribunal civil de la Seine vient de rendre, à la date du 20 juin, une intéressante décision relative à la propriété des lettres missives et au droit de publication après le décès de l'auteur. On sait qu'il s'agit ici d'une question souvent controversée.

Ce jugement, qui est, selon nous, conforme aux principes du droit, a donc une importance considérable.

Il décide qu'en principe, le droit de propriété littéraire s'applique aux lettres missives comme à tous autres écrits et que celui qui en est l'auteur peut seul les publier à son gré et pour son profit ; le destinataire en acquérant un droit sur la lettre elle-même, en tant qu'objet corporel, n'acquiert pas, par le fait de la réception, la propriété de l'œuvre qui y est renfermée.

A la vérité, le droit de l'auteur qui n'aurait pas conservé copie de la lettre peut être paralysé par le refus du destinataire de la livrer pour des motifs d'intérêt ou de convenances tirés du caractère confidentiel de l'écrit; mais ce droit n'en existe pas moins, tant qu'il n'a pas été abandonné par l'auteur au profit du destinataire, soit expressément, soit tacitement. Une fois la renonciation de l'auteur établie, le destinataire a la pleine propriété des lettres qu'il a conservées et, l'auteur décédé, il devient détenteur d'un véritable manuscrit, avec les droits déterminés par le décret du 1er germinal an XIII sur les œuvres posthumes.

Il s'agissait, dans le procès qui vient de se dérouler devant le tribunal de la Seine, d'une action intentée par M. Morand, qui publia en 1872, sous le titre : *Les jeunes années de Sainte-Beuve*, un volume qui contient quarante-deux lettres de cet écrivain, à M. Calmann-Lévy auquel il imputait d'avoir emprunté à sa publication 27 de ces lettres et de les avoir reproduites dans un volume paru en 1880 sous le titre de : *Sainte-Beuve, nouvelle correspondance.*

Le tribunal a estimé que la correspondance de Sainte-Beuve, telle qu'elle a été publiée par Morand, ne révèle dans aucune de ses parties l'intention de l'écrivain de s'en réserver la propriété

en vue d'une publication ultérieure; qu'elle a, principalement dans les lettres adressées à l'abbé Barbe, un caractère essentiellement intime et personnel; qu'enfin et surtout Sainte-Beuve n'a pas conservé copie de ces lettres, même de celles qu'il a écrites à l'apogée et au déclin de sa vie et qu'il ne les a jamais réclamées à ses correspondants; qu'il n'a fait à ce point de vue qu'une exception qui accuse encore mieux sa véritable volonté, par une lettre adressée à l'abbé Barbe le 1er octobre 1836, dont la minute s'est retrouvée dans ses papiers.

Il en résulte, d'après le jugement, que Morand est fondé à réclamer un droit privatif sur les lettres de Sainte-Beuve qu'il a publiées en 1872, sauf en ce qui concerne la lettre à l'abbé Barbe du 1er octobre 1876, et que Calmann-Lévy a reproduit indûment ces mêmes lettres; qu'il était astreint seulement à solliciter, avant la publication, l'assentiment du légataire universel de l'écrivain, qui lui a été accordé le 6 juillet 1870 ainsi qu'il en justifie.

En conséquence, le tribunal condamne Calmann-Lévy à payer à Morand la somme de 500 francs à titre de dommages-intérêts et lui fait défense de reproduire, soit dans la correspondance générale de Sainte-Beuve, soit dans les autres publications de sa maison, les lettres dont s'agit.

Concours du Conservatoire

Voici le résultat de ces concours :

Trombone. — Le jury accorde un 1er prix à MM. Van Santen et Bessaert, — un 2e prix à M. Hanard.

Cornet à pistons.— Obtiennent : M. Preckher un 1er prix, M. Markx un 2e prix, — MM. Gilson et Gigounon un accessit.

Trompette. — 1er prix, M. Chevalier; 2e prix, M. Tusnier; accessit, M. Leclercq.

Cor. — M. Van Ingh, seul concurrent, reçoit un 1er prix.

Saxophone. — Deux 1ers prix : ce sont MM. Van Poppen et Pouleur; un 2e prix, M. Laurent.

Basson. — M. Van Ingh, unique concurrent, obtient un second prix.

Hautbois. — 1er prix avec distinction à M. Rühlmann. Un 1er prix est décerné à M. Bodson, un second prix à M. Plasman.

Clarinette. — Concours brillant. M. Seghers reçoit un 1er prix avec grande distinction, M. Fournier un 1er prix avec distinction, M. L'Hoest un 1er prix, M. Gilbert un 2e prix, MM. Dubois, Mills, Heirwegh et Deweerdt des accessits.

Flûte. — Le 1er prix est partagé entre MM. Godard et Walschaert. — Un 2e prix est donné à M Platteel, un accessit à MM. Quinet et Schreurs.

Contrebasse. — MM. Vandenbroeck et Seha obtiennent un 1er prix.

Alto. — 1er prix avec grande distinction, M. Lefèvre; — 1er prix, M. Marchal; — 2e prix, M. Dubin.

Violoncelle. — Un 1er prix avec grande distinction, parfaitement mérité par un jeu passionné et sûr, est remporté par M. Godenne. — MM de Piccolellis et Marchal reçoivent un 1er prix. M. Marchal le méritait amplement. M. Oelhey a un 2e prix.

Violon. — Le talent un peu froid mais très correct de M. Bailly lui vaut un 1er prix. Le 2e prix avec distinction est accordé à Mlle Douglas dont le jeu très attrayant est à la fois viril et doux, — et à M. Alonzo, qui jouit d'une fougue toute méridionale. « Il deviendra un prodige ou un saltimbanque », disait, à l'issue du concours, un bon connaisseur. Mlle Schmidt a obtenu un 2e prix pour rappel et MM. Lejeune et Vrankx un accessit.

Musique de chambre. — 1er prix, Mlle Trotin; — 2e prix, Mlles Claes, Vanderkelen et Huygens; — accessits, Mlles Pecquignot, Demont et Cantillon.

Musique de chambre pour instruments à archet. — Mlle Schmidt, MM. Preveneers et Goetinck obtiennent un 1er prix; Mlle Douglas un 2e prix avec distinction; MM. Herman, Hertz et Marchal un 2e prix; MM. Vandergoten et Dubin un accessit.

Orgue. — Très brillant concours. Sur cinq concurrents deux obtiennent le 1er prix avec distinction (MM Bauvais et Jurion), les trois autres reçoivent un 2e prix (MM. Neuville, Seutin, Deboeck).

Petite chronique

On écrit de Bruxelles à *la Meuse :*

On parle beaucoup de la prochaine saison théâtrale à la Monnaie; les uns disent qu'il s'agit de monter *les Guelfes,* de M. Godard; les autres, *Richard III,* de M. Salvayre; mais il paraît décidé définitivement qu'aucun de ces opéras ne passera, la direction de la Monnaie ayant l'intention de monter *le Sigurd,* de M. Reyer, l'auteur de *la Statue,* que tout le monde connaît.

M. Reyer avait présenté son œuvre à l'Opéra de Paris; les négociations étaient sur le point d'aboutir lorsque l'auteur la retira subitement, ne voulant pas céder aux exigences de M. Vaucorbeil.

Donc, encore une primeur que nous enlevons à Paris, et ce n'est que justice, car nos directeurs sont loin d'avoir les exigences de ceux de Paris; ils représentent l'œuvre telle qu'elle a été conçue par l'auteur et n'exigent nullement des changements, qui, le plus souvent, ne peuvent que nuire au travail du compositeur et des librettistes.

Quant à la troupe, encore rien de certain; le choix d'une première chanteuse est toujours à faire. On avait annoncé que M. Villaret était engagé pour la saison prochaine; il n'en est rien jusqu'à présent. M. Lorrain quitte vers le mois de juillet l'Opéra, pour venir remplacer ici M. Dauphin.

D'autre part, il est question de monter à la Monnaie un grand opéra d'Henry Littolf, *les Templiers.*

Le théâtre des Galeries Saint-Hubert vient de fermer ses portes jusqu'au 1er août, date de la réouverture

La saison prochaine sera, d'après les on-dit, des plus intéressantes. Outre plusieurs reprises importantes, M. Carion est décidé à monter quelques nouveautés. *Dona Juanita,* de F. de Suppé ouvrira le feu. Charmante opérette dans le genre du célèbre *Boccace* et qui a obtenu un très grand succès en Allemagne.

En second lieu, nous aurons *der Bettelstudent* (l'Etudiant pauvre), de Millœcker, qui obtient à Berlin, où on le joue pour le moment, un succès colossal; et enfin, si toutefois M. Carion ne veut pas après cela se reposer sur ses lauriers, on nous promet encore la dernière opérette de Suppé, œuvre toute d'actualité : *le Voyage en Afrique.*

Nous avons attiré l'attention des intéressés sur le préjudice causé aux auteurs et éditeurs belges par l'administration communale de Bruxelles en choisissant la presque totalité des livres de prix destinés aux écoles parmi les ouvrages étrangers. Nous apprenons que l'échevin de l'instruction publique à Ixelles a décidé qu'il ne serait donné en prix aux élèves des écoles primaires que des livres d'auteurs belges, édités par des éditeurs belges.

Une exposition universelle de journaux s'ouvrira à Bruxelles, du 1er au 15 septembre.

Cette exposition se fait au profit de la Société royale de Philanthropie. Le local désigné est celui de l'ancienne Monnaie.

On annonce que Mme Augusta Holmès, que le succès des *Argonautes* a mise en relief, achève en ce moment un grand opéra intitulé *la Montagne noire,* dont, selon son habitude, elle a écrit le poème et la musique.

L'Opéra de Berlin vient de faire sa clôture annuelle De la statistique de ses travaux, il résulte qu'il a donné en cette saison (du 23 août 1882 au 13 juin 1883) cinquante-six ouvrages de vingt-neuf compositeurs différents. Deux nouveautés seulement ont enrichi le répertoire : *Raimondin*, de Perfall, et *Gudrun*, de Klughardt.

WAUX-HALL DU PARC. — Tous les soirs concert par l'orchestre complet du théâtre de la Monnaie (85 exécutants), sous la direction de MM. Jehin et Hermann Le jeudi, concert extraordinaire.

DIETRICH & Cie

23A, RUE ROYALE, BRUXELLES

Gravures, Aquarelles, Tableaux, Modèles et dessins, etc.

VIENT DE PARAITRE :

SOCIÉTÉ D'AQUARELLISTES FRANÇAIS

OUVRAGE D'ART DE GRAND LUXE

QUATRIÈME PARTIE

Ce fascicule renferme les études de MM. *E. de Beaumont*, par E. Montrosier. *Harpignies*, par Armand Silvestre. Mme la baronne *N. de Rothschild*, par Ludovic Halévy. — La partie artistique contient 15 sujets en photogravure et 50 dessins — L'ouvrage est divisé en 8 parties à 30 francs.

MM Les amateurs sont invités à venir examiner les fascicules parus.

Maison PNE MOMMEN

26B, *RUE DES FRIPIERS* & 29, *RUE GRÉTRY*

BRUXELLES

FABRIQUE DE TOILES
POUR TABLEAUX ET PANORAMAS.

TISSUS GOBELINS, COTONS ET TOILES
DE TOUTES LARGEURS POUR DÉCORS.

ENCADREMENTS EN TOUS GENRES.

RENTOILAGE, PARQUETAGE, VERNISSAGE
emballage et nettoyage de tableaux.

VENTE ET LOCATION DE MANNEQUINS.

BROSSES ET PINCEAUX.

HUILES, ESSENCES, VERNIS ET SICCATIFS.

Tous les articles
POUR LA SCULPTURE, LA GRAVURE A L'EAU-FORTE, L'ARCHITECTURE ET LE DESSIN.

FABRIQUE DE COULEURS
POUR LA PEINTURE A L'HUILE, A L'AMBRE, A L'AQUARELLE, SUR PORCELAINE, SUR SOIE ET SUR TISSUS GOBELINS.

TABLES ET PLANCHES A DESSINER,
CHEVALETS DE LUXE, D'ATELIER ET DE CAMPAGNE.

BOITES, TENTES, PARASOLS,
CHAISES, TÉS, ÉQUERRES, COURBES.

BOITES A COMPAS,
Crayons, Fusains, Meubles d'atelier, Vases en terra-cotta et Porcelaines à décorer.

PAPIERS ET MODÈLES
POUR L'AQUARELLE ET LE DESSIN.

PHOTO-PEINTURE.

TABLEAUX ET ŒUVRES D'ART.

PIANOS

VENTE
ÉCHANGE
LOCATION

BRUXELLES
rue Thérésienne, 6

GUNTHER

Paris 1867, 1878, 1er prix. — Sidney, seul 1er et 2e prix

MUSIQUE.

R. BERTRAM

10, RUE SAINT-JEAN, BRUXELLES
(**Ancienne maison Meynne**).

ABONNEMENT A LA LECTURE DES PARTITIONS

MAISON GOUPIL ET Cie A BRUXELLES

89, rue du Marché aux Herbes (en face des Galeries Saint Hubert)

VIENT DE PARAITRE

SALON DE PARIS DE 1883

Ouvrage d'art de grand luxe, contenant 120 photogravures par la Maison Goupil et Ce.

L'ouvrage est divisé en 12 livraisons. Chaque livraison comprendra 16 pages de texte, 10 photogravures dont 6 hors texte et plusieurs dessins originaux. Il paraîtra une livraison par semaine.

Prix de la livraison : **5** francs.— L'ouvrage complet : **60** francs.

La maison fournira à ses clients et aux artistes l'ouvrage complet pour le prix de l'édition ordinaire (fr. 60), un exemplaire édition d'amateur sur papier de Hollande.

VERLEYSEN-NYSSENS

A LA PORTE CHINOISE

88, RUE ROYALE, BRUXELLES, 88

IMPORTATION DIRECTE DE LA CHINE ET DU JAPON

Objets d'art, porcelaines, bronzes, laques, soieries, papiers, etc. — Grand choix de meubles en laque et bois de fer, paravents, écrans.

SPÉCIALITÉ DE THÉ DE CHINE

Exposition permanente — Entrée libre.

COMPAGNIE DES BRONZES

BRONZES D'ART ET D'AMEUBLEMENT

APPAREILS D'ÉCLAIRAGE

BRONZE MONUMENTAL

Direction et Magasins : Rue d'Assaut, 22, Bruxelles.
Ateliers et Fonderie : Rue Ransfort, 27, Molenbeek (Bruxelles).

ADÈLE DESWARTE

23, RUE DE LA VIOLETTE

BRUXELLES.

Dépôt à ANVERS, 15, rue Léopold.

VERNIS ET COULEURS
POUR TOUS GENRES DE PEINTURES.

TOILES, PANNEAUX, CHASSIS,
MANNEQUINS, CHEVALETS, ETC.

BROSSES ET PINCEAUX,
CRAYONS, BOITES A COMPAS, FUSAINS, MODELES DE DESSIN.

RENTOILAGE, PARQUETAGE,
EMBALLAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX.

COULEURS
ET PAPIERS POUR AQUARELLES
ARTICLES POUR EAU-FORTE, PEINTURE SUR PORCELAINE.

BOITES, PARASOLS, CHAISES,
Meubles d'atelier anciens et modernes

PLANCHES A DESSINER, TÉS,
ÉQUERRES ET COURBES.

COTONS DE TOUTE LARGEUR
DEPUIS 1 METRE JUSQUE 8 MÈTRES.

Représentation de la Maison BINANT de Paris pour les toiles Gobelins (imitation)

NOTA. — La maison dispose de vingt ateliers pour artistes. Impasse de la Violette, 4.

SOCIÉTÉ ANONYME

DE

L'HOTEL DES VENTES

DE BRUXELLES

RUE DU BORGVAL, 15 — BOULEVARD ANSPACH, 71 — RUE JULES VAN PRAET, 16

VENTES MOBILIÈRES A L'ENCAN

EXPOSITION PERMANENTE D'OBJETS D'ART, DE MEUBLES, DE MARCHANDISES

A VENDRE A L'AMIABLE

AVANCES SUR VENTES

Salles numéros 3, 4 et 5 (1er étage) réservées **gratuitement** à l'exposition d'*Objets d'Art*, *de Meubles*, *de Marchandises*, etc., à vendre à l'amiable. L'Administration est intermédiaire entre Vendeurs et Acheteurs.

Salles 2 (rez-de-chaussée) et 6 (1er étage), réservées aux ventes publiques à l'encan.

Les Ventes et Expositions sont annoncées par affiches, journaux et bulletin spécial (envoyé **gratuitement** à toute personne qui en fait la demande).

Les vendeurs sont avertis du jour de vente de leurs objets, les Amateurs, qui le désirent, du jour de vente de ce qui les intéresse.

Récépissé est donné, à leur demande, aux déposants d'objets pour vente publique amiable ou à l'encan.

BUREAU DE RENSEIGNEMENTS DANS LA COUR VITRÉE DE L'HOTEL

CAVES SPACIEUSES DE DÉPOT. — ÉCURIES.

Bruxelles. — Imp. FÉLIX CALLEWAERT père, rue de l'Industrie, 26.

TROISIÈME ANNÉE. — N° 27. LE NUMÉRO : 25 CENTIMES. DIMANCHE 8 JUILLET 1883.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

COMITÉ DE RÉDACTION

VICTOR ARNOULD — OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — EUGENE ROBERT

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00 ; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES** : On traite à forfait.

Adresser les demandes d'abonnement et toutes les communications à
L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 26, Bruxelles.**

SOMMAIRE

MAX WALLER. *La Vie Bête*, préface de Camille Lemonnier. — FRANÇOIS OLIN. — LIVRES NOUVEAUX. *Le livre des Têtes de Bois.* — DÉBUT DE MADEMOISELLE DUVIVIER A L'OPÉRA DE PARIS. *A Mademoiselle M. Duvivier.* — PETITE CHRONIQUE.

MAX WALLER

La Vie Bête, préface de CAMILLE LEMONNIER. — A. BRANCART, éditeur, Bruxelles.

Quelle variété dans les tempéraments littéraires de nos Jeune Belgique. Voici l'élégance douce de Max Waller, après la robuste brutalité d'Emile Verhaeren, l'ingéniosité tourmentée d'Albert Giraud, la saine rusticité de Georges Eeckhoud. L'esprit songe, ému et plein d'espérance, à ces expressions artistiques qui ont germé presque à la même heure, qu'anime la même foi, qui ont les mêmes signes précurseurs du succès, et pourtant s'opposent nettement les unes aux autres, accusant leur originalité avec une opiniâtreté incompressible. Chacun d'eux va où son instinct le pousse, s'abandonnant à la fantaisie de sa nature, écoutant peu la critique, résolu pour l'heure à n'obéir qu'aux inclinations personnelles. Laissons se faire cette première fermentation. Le temps d'un art plus contenu viendra. Une telle indépendance est salutaire au début.

Le livre de Max Waller est divisé en trois parties, quoiqu'il soit très court. La première est charmante et se suffit à elle-même. Elle raconte, en de lentes rêveries, un premier amour. Toute la fraîcheur des cœurs adolescents, remués par une tendresse naïve, y est rendue avec une molle émotion. Les épisodes se succèdent légèrement esquissés, tantôt langoureux, tantôt drôles, toujours justes et touchants, enguirlandés dans un style qui semble fait de roses printanières. En son genre, c'est un petit chef-d'œuvre, tranquille, parfumé d'odeurs saines, se déroulant avec une tristesse nonchalante, pastellant les deux personnages en tons neutres d'une excessive douceur, caressants, veloutés, mosaïqués par des diaprures d'ailes de papillons.

Voici la première page. Elle donne avec netteté le diapason du livre et s'étale au début comme une frêle enchanteresse attirant le lecteur et le retenant enlacé.

Pourquoi l'ai-je connue? Elle a laissé dans ma vie le reflet blond; j'entends toujours sa voix de muse, et son souvenir pâle me hante...

Madeleine a absorbé six mois de mes dix-sept ans; elle a mis dans ma pensée son exquise douceur, et, maintenant encore, il me semble que je garde en moi-même une marque légère d'autrefois et comme un rayon d'amour qui ne veut pas s'éteindre.

Qui dira comment une tendresse fugitive et déjà lointaine peut

laisser ainsi une empreinte ineffaçable, comment le temps qui emporte tout, n'emporte pas cette graine d'amour desséchée avant d'être éclose, lorsque le cœur plus mâle s'est refroidi au contact des désillusions. Je comprends qu'on aime longtemps mais non qu'on se souvienne toujours,... et cela est ainsi pourtant...; même, à mesure que les jours passent, les souvenirs se dessinent plus nets, le temps met sur eux une aurore; les êtres semblent meilleurs, les choses plus belles, et l'on oublie seulement les ombres du radieux tableau à demi effacé.

Voilà pourquoi, dans mon souvenir, Madeleine Auriol devait avoir la beauté parfaite et moi une folie d'amour.

En ce temps-là, au lieu d'étudier, je faisais des vers : tout le monde a payé cette dîme. Il semble qu'à tout nouveau-né, la destinée ait dit : « Tu feras des dents'et des vers, puis tu mourras, ayant fourni ton obole à la sottise humaine. » C'est la fatalité des choses. Arrivées à l'adolescence, les jeunes filles ont des langueurs, et les hommes des rimes; la poésie, c'est notre âge critique, à nous.

La première partie mène les amours de Jacques et de Madeleine jusqu'à l'heure où ces pâles fleurs d'avril, cueillies avec ravissement par les cœurs vierges, leur paraissent enfin froides et décolorées. Les derniers feuillets tombent comme des pétales effeuillés sur l'âme du lecteur attendri. Dans sa brièveté, cette nouvelle, tôt finie, plaît par son allure éphémère comme l'histoire amoureuse qu'elle vient de raconter. Son souvenir s'élève et s'éloigne tel qu'une colombe et on le suit mélancoliquement. C'est complet et c'est ravissant.

Or, voici qu'une deuxième partie s'ouvre où il est raconté ce que devient Madeleine après la rupture, depuis les heures d'aurore où elle avait dix-sept ans et aimait Jacques, jusqu'au jour où elle atteint la trentaine et n'est plus qu'un bas bleu. Pendant que se déroule ce tableau fondant où toutes ses grâces se déforment, le lecteur sort peu à peu de son enchantement et les songes juvéniles auxquels il se laissait aller s'achèvent en réflexions maussades.

Parallèlement une troisième partie expose les aventures de Jacques entrant dans la vie commune, et de héros sentimental et tendre redevenant le premier masculin venu. L'impression est désagréable. Quelque réaliste que l'on soit, on n'aime pas à sortir ainsi du bleu turquoise quand par la féerie d'une plume étonnamment souple et duvetée on s'y est paresseusement étendu.

Il y a donc disparate. La délicieuse romance s'achève en un air banal. Plus de teintes harmonieuses et raffinées, le coloris usuel. Plus de remarques fines comme les cheveux cendrés de Madeleine; plutôt le dévidage d'un bon peloton de ficelle. Ce n'est plus un poète délicat qui écrit, c'est un narrateur quelconque.

Pourquoi n'avoir pas fermé l'historiette à l'heure mélancolique où les deux amants ingénus brisaient leur idylle? Les quelques pages où elle était dessinée en lignes si déliées eussent fait un si joli bouquet au parfum d'une âcreté énivrante. Comme objet à imprimer, à éditer, à faire précéder d'une préface de Camille Lemonnier, c'eût été maigre. Mais comme bijou artistique, c'eût été ravissant.

François Olin

Il y a deux catégories d'amateurs. Ceux qui collectionnent pour acquérir une notoriété mondaine. Ceux qui aiment l'art pour eux-mêmes, comme un besoin de leur âme, qu'ils satisfont à toute heure, sans penser à autrui, pour leur pensée, pour le charme de leur vie. Ils le cherchent en toute chose, sans cesse préoccupés de la ligne, de la couleur, de l'harmonie, se moquant bien du prix qu'on paiera, des journaux qui publient les noms, des écriteaux dans les expositions, des badauds qui pourraient les proclamer des autorités, de tout le tambourinage qui se fait au sujet d'un tableau acheté, d'un artiste protégé, d'une galerie formée. Ils ont de l'art le véritable sentiment humain, celui qui y voit un fluide pénétrant toutes choses, accompagnant toutes les actions, toutes les pensées, répandant partout la proportion et l'accord, ornant, embellissant, ennoblissant l'existence entière.

Parmi ces amateurs modestes, mais de bon aloi, ennemis du bruit et de toute parade, se trouvait François Olin, mort prématurément dimanche dernier à Bruxelles. Ses tendances avaient été éveillées et dirigées par son frère Henri dont nous avons, il y a deux ans, rappelé dans *l'Art moderne* les étonnantes aptitudes artistiques. Il avait pris de celui-ci le désir d'universaliser le goût dans les habitudes quotidiennes et spécialement dans l'organisation du foyer domestique.

D'une nature laborieuse, inaltérablement bon, plaçant au dessus de tout les joies tranquilles de la famille, rêvant pour les siens une existence douce et sereine, il s'occupait constamment des lieux où s'écoulait sa vie simple, et par toutes sortes d'ingéniosités les embellissait, constamment à la recherche de la proportion, de l'harmonie, de l'impression juste et charmante pour l'œil. Il arrivait, par le soin des petites choses, la préoccupation des nuances, la recherche du meilleur emplacement, à cet ensemble qui fait dire quand on entre dans une pièce : « Comme on est bien ici », sans que le vulgaire sache démêler pourquoi.

Il collectionnait, discrètement, sans aucune vantardise. A peine ceux qui l'approchaient connaissaient-ils ses aquarelles et surtout le magnifique ensemble de ses œuvres de Félicien Rops, qui comprenait plusieurs centaines de dessins, gravures, lithographies, peintures, la plupart en plusieurs états, révélant par des surprises constantes tout ce que le talent de l'artiste namurois, presque naturalisé parisien, a de puissances et de ressources. Le soir, dans son cabinet de travail, longuement, silencieusement, il ouvrait devant vous les portefeuilles où étaient enfermées ces richesses, qu'il rêvait de compléter jusqu'à constitution de la série complète.

Beaucoup de nos artistes savent combien François Olin aimait leur compagnie. Il était de ceux qui pensent que ce n'est guère qu'avec eux que de notre temps une causerie peut être nourrie, originale, salutaire. Aussi à ses funérailles a-t-on vu en grand nombre ceux auxquels il se mêlait si volontiers durant son existence prématurément rompue.

LIVRES NOUVEAUX

Le Livre des Têtes de Bois. — Paris, CHARPENTIER, 1883.

Saint-Juirs s'est chargé d'en écrire la préface, — une préface spirituelle et fine qui est, sècheresse de style à part, comme un complet *Exposé des motifs*. Comment se trouvèrent réunis à la même table les artistes, écrivains, peintres et sculpteurs qui fondèrent le Dîner des *Têtes de Bois*, quels noms connus se dissimulent sous cette dénomination collective quelque peu mystérieuse, pourquoi cette appellation leur fut donnée, le préfacier le raconte au lecteur, déchirant le voile qui couvre le volume.

« Le dîner n'est rien; cela nous laisse la part la plus belle. L'intérêt de nos réunions est tout entier dans la sympathie des gens qui s'attablent ensemble, dans le serrement de mains de l'arrivée, dans les rencontres, dans les « Comment! toi, ici? », dans les rapprochements d'esprits, de caractères, de sentiments, de talents différents..... Je vous dirai encore, madame, que ce genre d'institution est fécond comme le mariage. Dès qu'on a dîné quelquefois ensemble, neuf mois après il naît un volume.

« Ce livre, dont je barbouille les premières pages à votre intention, est né de cette façon. Il a été conçu, avec péché, entre le surtout de fleurs et le piano. Regardez-le : Cet enfant de l'amité est beau, grand et fort, comme un fils de l'amour. Avouez qu'il fait honneur à ses trente-six pères : *Les Têtes de Bois.* »

Et de fait, cette mosaïque de pièces littéraires, vers et prose, de gravures à l'eau-forte et de dessins, compose un volume intéressant, varié, agréable à parcourir aux heures de flânerie où l'esprit aime à paresser en des lectures courtes, qui n'exigent ni la contension que réclame une étude sérieuse, ni la durée que nécessite un livre de longue haleine.

Le gai et le triste se heurtent en ces pages satinées, sous leur couverture de parchemin. Léon Hennique, Guy de Maupassant, Paul Alexis, Henry Esmont et toute la jeune pléïade des conteurs égrènent leurs récits joyeux ou dolents, tandis que les poètes : André Lemoyne, le comte d'Osmoy, Hippolyte Devillers, Henri De Beaulieu, etc., cisèlent amoureusement leurs rimes.

Ne pas oublier de lire l'intéressante étude sur Glatigny, par Félix Franck, et *Murger à Marlotte,* par Amédée Besnus.

DÉBUT DE Mlle DUVIVIER A L'OPÉRA DE PARIS

A Mademoiselle Marthe Duvivier.

C'est un des privilèges de la critique, mademoiselle, que de connaître sans être connu. Ç'en est un autre, que d'être autorisé à une causerie intime, faite pour être lue par tout le monde. Je ne vous dirai pas précisément, — comme Cooper à Mme Judic, dans *Mam'zelle Nitouche,* — « que je suis le doyen des professeurs » mais, vous pouvez croire que si je me permets de vous communiquer une foule d'idées petites et grandes, qui me venaient à l'esprit, mercredi soir, en vous voyant, en vous entendant, sur la scène de l'Opéra, — c'est qu'elles pourraient vraiment vous être utiles. à vous d'abord, et au public ensuite, quand il vient écouter le chef-d'œuvre de Meyerbeer. Au surplus, et quand même nous ne devrions jamais nous entendre, ni sur le rôle de Valentine, ni sur les autres (excusez cette crainte; elle fait partie du métier) vous prendrez en pitié, j'en suis sûr, ces pauvres critiques, qui n'en peuvent mais, dont vous autres exécutants avez si mauvaise opinion, quand vous comprendrez combien ils ont de choses à dire, que vous leur rendez si souvent impossibles à exprimer.

Votre début à l'Opéra devait être un des plus intéressants qu'il pût y avoir : à cause de votre réputation, d'abord, acquise chez le peuple musical par excellence, et que quelques-uns d'entre nous avaient contrôlée à Bruxelles même; à cause du rôle dans lequel vous débutiez. Les chanteuses légères, et même les voix moitié expressives, moitié légères, pullulent partout; le soprano dramatique se fait aussi rare que le ténor. Et la preuve, c'est que voilà déjà bien des années que Mme Krauss soutient à elle seule le répertoire dramatique de l'Opéra. Elle le soutient si bien qu'on peut craindre, d'un moment à l'autre, que son courage et ses forces ne soient plus à la hauteur de son talent et de son génie; enfin la voix s'épuise avant tout, et pour nous faire partager les émotions sublimes que lui donne son art, elle se livre entièrement et use pour nous le meilleur de ses forces. Ne croyez pas, mademoiselle, qu'il me soit une seule fois venu à la pensée de rêver en vous une seconde Krauss, et de vous demander de renouveler pour nous les joies artistiques qui peuvent encore nous venir d'elle. Et d'ailleurs, en matière de justice, le système comparaison est odieux. Non, je connais Mme Krauss, et je vous connais. Je vous ai assez assidument suivie pendant votre carrière à la Monnaie et j'ai applaudi sincèrement et spontanément votre remarquable création de Salomé dans l'*Hérodiade* de M. Massenet.

Toutes vos qualités de chanteuse, — et vous les connaissez aussi bien que moi, — ont pu y trouver leur place; tout ce que votre voix pouvait contenir de tendresse, ce rôle vous le permettait et même vous le commandait; enfin, les auteurs eux-mêmes vous ont entouré de leurs conseils, les meilleurs qui soient, lorsqu'il s'agit d'expression et d'accent. Mais, pas une seule fois, même après ce grand triomphe mérité, il ne fût venu à aucun esprit, connaissant les lois du théâtre et de la musique dramatique, la malveillante idée de vous engager à Paris, au grand Opéra. Dans le *Mefistofele,* de Boïto, vous confirmiez cette opinion; puis-je vous apprendre quelque chose, en vous disant que vous y avez été beaucoup moins bien que dans *Hérodiade?* Non. Le type de la Marguerite du jeune maître italien est déjà trop accentué, et vous ne trouvez pas l'accent.

Vous allez me demander ce que c'est que l'*accent* d'un rôle? Et vous êtes élève de Mme Viardot, je crois! Si la sœur de la Malibran ne vous l'a pas appris, hélas! c'est que l'accent, en effet, ne s'exprime guère théoriquement! qu'il ne se définit pas comme un problème, et que pourtant, ceux là seuls qui le résolvent, ce problème, sont des artistes. Il est quelque chose comme l'expression du visage, la tenue du corps, l'attitude, le ton, la *manière d'être* d'une personne. Et votre insuccès de mercredi dans le rôle superbe qui était offert, plus encore à votre âme qu'à votre belle voix, si vous en cherchez les causes, ne les cherchez pas autre part que là. Vous avez chanté le rôle de Valentine sans savoir ce que vous faisiez; vous n'avez pas trouvé l'*accent* de ce rôle en aucun moment; je crois bien même que, si vous l'avez cherché, vous vous êtes tournée du côté du pôle nord, et c'est du côté de l'équateur qu'il fallait vous diriger.

Je sais ce que vous allez me répondre : que le hasard vous a mal servie, que Raoul, c'était M. Salomon, et que ce soir-là, c'était M. Salomon enrhumé, aphone, etc. Eh! mademoiselle, à l'Opéra, c'est toujours un M. Salomon quelconque qui chante Raoul, plus ou moins capable de crier fort, voilà tout. Et, bien que ce fût une réelle malechance, si vous aviez été Valentine, cela vous eût été bien égal, car l'accent de Valentine, c'est la chaleur communicative ; c'est, au milieu de tous les mouvements de ce beau drame, une passionnée

Vous avez, pour exprimer cette passion, une très belle voix et un don rare : cette voix est belle dans le medium, ce qui est d'une importance capitale, si elle est, par contre, sèche et criarde du *la* à l'*ut;*

mais passons. Dieu merci ! le rôle de Valentine n'exige point une virtuose, et si, au moment où la chanteuse doit lancer ses notes aiguës, la femme eût pris possession du rôle, si Mlle Marthe Duvivier fût devenue l'héroïne qu'a marquée en traits ineffaçables le génie de Meyerbeer, soyez bien persuadée que cette désagréable impression physique eût été très adoucie pour les oreilles de vos auditeurs. Car on confond trop souvent la chaleur de la voix avec la chaleur de l'accent ; c'est une illusion qui fait les erreurs des débuts comme le vôtre : votre voix est très belle, je ne saurais assez le répéter, et très-pleine ; elle avait, dans *Hérodiade*, l'apparence de la chaleur : ce n'était qu'une apparence dont les causes seraient longues à établir ici, et cette digression nous écarterait beaucoup trop des *Huguenots*. En réalité, la voix est froide ; elle l'a été partout et toujours, parce que vous n'aviez pas la flamme intérieure, indispensable à l'art musical plus qu'à tout autre ; mieux eût valu cent fois que la peur invisible que vous aviez peut-être étranglât les sons dans votre gosier ; j'y eusse senti ou cru voir l'émotion de cette âme féminine entre toutes, en proie aux plus grandes angoisses de la vie de la femme : le devoir et la passion. Rien !

Voyez-vous, si vous êtes une artiste, comme on vous l'a dit peut-être, vous avez dû rêver ; vous avez dû quelquefois sentir la soif irrésistible de rendre vivants, palpitants, quelques-uns de ces types de femme que le génie a taillés en pleine chair humaine. Eh bien ! dans vos rêves, vous n'avez pas vu passer Valentine, non. Vous ne vous êtes jamais rencontrée avec cette généreuse, cette ardente, cette dévouée ! — Qu'est-ce donc que Valentine, en effet ; voulez-vous, mademoiselle, l'étudier avec moi ? Aussi bien, il n'a pas fallu que je vous entendisse pour penser tout ce que je viens de dire. Il y a cinquante ans que Valentine est apparue sur la scène ; il y a déjà quelques années que je la vois. Elle a eu des interprètes sublimes, plus souvent des interprètes mauvais ou médiocres, qui ne vous valaient pas. J'en ai gros sur le cœur, depuis longtemps, à propos de ce rôle, et puisque c'est vous qui êtes là... veuillez m'excuser, mademoiselle, c'est avec vous que je vais m'expliquer.

Les notes de la partition n'ont plus de secret pour vous, car vous êtes une chanteuse correcte ; peut-être n'avez vous pas bien lu entre les lignes ? Je devrais m'adresser d'abord au directeur de la mise en scène de l'Opéra, je lui ferais honte du désarroi dans lequel tombe son théâtre, au point de vue du mouvement, de la vérité, de la couleur ; mais c'est encore une fois Valentine qui me hante aujourd'hui, et tout cela à cause de vous, mademoiselle, car je ne l'avais jamais si bien vue comme elle est, que depuis que vous m'avez montré comment elle n'est pas.

Valentine, en un mot, c'est la femme ; c'est la femme complète, elle se détache éclatante, comme un type éternel. Mais cette femme vit à une époque et dans un milieu spécial, qui lui fait cadre ou repoussoir.

C'est une grande dame, d'abord, et une grande dame de la cour de France au XVIe siècle. Cela ne vous dit-il rien ? Si vous voulez aborder le théâtre il faudrait, cependant, que cela vous indiquât quelque chose. C'est d'abord une toute jeune fille, d'une pureté telle, que pour le gentilhomme qui lui a sauvé la vie et ne l'a vue qu'un instant, le mot qui se présente à lui pour la dépeindre sans la nommer est cette image « *Plus blanche que la blanche hermine* ». Dès qu'elle apparaît dans les jardins de la Touraine, sa noblesse, sa distinction, sa réserve, doivent faire contraste avec la brillante, fine et coquette Marguerite, si légèrement et si sûrement dessinée par Meyerbeer. Mais, aussitôt que l'élément de la passion entre dans le drame, le vrai tempérament de Valentine se développe. Violemment éprise pour avoir vu une seule fois le beau Raoul de Nangis, qui lui sauve l'honneur, elle n'admettra pas un instant le compromis du mariage avec le comte de Nevers.

Exception déjà, à la cour de Henri de Valois, où l'ordinaire était qu'on ne se fît point scrupule d'épouser aujourd'hui celui-là, pour devenir demain la maîtresse de celui-ci.

Chasteté et passion, la voilà donc tout entière ; et Meyerbeer, qui savait combien ces deux choses sont peu contradictoires, la peindra ainsi, avec une logique inexorable jusqu'au bout de son drame musical. Elle va, en trois scènes sublimes, passer par toutes les angoisses de la fille, de l'amante, de la femme, et sa passion va la mener jusqu'au martyre. Ah ! mademoiselle, quelle part était la vôtre ! la scène admirable entre Valentine et le rude Marcel, qu'en avez-vous fait ? Avez-vous donc cru qu'à l'Opéra, il fallait exclusivement pousser sa voix afin d'en tirer le plus de volume possible ? Voyez le paysage d'abord : c'est la nuit, et c'est le crime. Dans ses blancs vêtements, déjà mariée mais encore à elle-même, Valentine a entendu menacer la vie de celui qu'elle aime, et le meurtre de cette « tête si chère », c'est la main de son père qui doit l'accomplir.

Soumise encore à la puissance paternelle, — comme en ces temps, — mais poussée à l'irrésistible dévouement que lui dictait et sa nature de femme et son puissant amour, elle oublie tout, elle s'oublie surtout elle-même, et la voici dévoilant les projets de son père, indiquant ainsi à l'époux légitime que son cœur est rempli d'un autre amour.

Mortellement blessée par le refus de Raoul, elle lui donne pourtant sa vie, peut-être ; à coup sûr, son honneur de grande dame, sa pudeur de fille noble, et fait alliance avec le vieux soldat huguenot, car celui-là, c'est l'ami, puisque c'est le serviteur de Raoul. Tout tient pour elle en ce nom : Raoul ; tout s'efface, en effet, pour la femme, devant son amour.

Et voyez, jusqu'où Meyerbeer a poussé dans ce chef-d'œuvre de passion l'étude des nuances les plus délicates du cœur féminin. Toute brûlante, et concentrant en elle le feu qui la dévore, Valentine va combattre en vain contre le souvenir de son amant. Mais lorsque Nevers, sollicité par Saint-Bris de prendre part à la Saint-Barthélemy, refuse en vrai gentilhomme français, pour la première fois, il voit Valentine lui sourire, et, avec un cri d'abandon merveilleux, elle se jette en ses bras : « Ah ! d'aujourd'hui, tout mon sang est à vous. » Le mari ne devient l'ami que parce qu'il ressent de la pitié pour les Huguenots. Il y avait tout un monde dans ces deux lignes de musique ! Vous n'y avez mis que les notes !

Dès lors, si vous n'avez pu exprimer ces divines nuances de l'amour de Valentine, vous n'exprimerez pas davantage ses violences dans le sublime duo qui va suivre, point culminant du drame, autant que de l'expression musicale. Là, rien n'est plus ni concentré, ni contenu, ni retenu ; la flamme va tout dévorer. Mais que cette explosion est bien amenée ! que l'artiste doit mesurer et réserver son émotion !

Un but, une idée fixe : empêcher Raoul de sortir, et pour cela d'abord, le calme, l'objurgation, presque la sévérité de la catholique. Et enfin, à bout de ressources, le sacrifice suprême : se donner soi-même : « Reste, je t'aime ! » L'enivrant dans un rêve, lui cachant les horreurs de la rue, elle se retient dans ses bras tremblants ; elle, haletante, avec le trouble passionné que l'ardeur de son amant lui communique, et l'esprit distrait encore par la terreur du danger ; l'oreille au guet, voulant et ne voulant pas, mais bientôt oubliant tout, elle-même, en un mot, sublime d'amour, d'angoisse et de dévouement : « Je ne vois plus que toi, dont les jours sont proscrits. » Ah ! mademoiselle, dans ce duo-là, chanter n'était rien, il fallait vivre, souffrir, interroger l'heure, vous abandonner et vous contraindre, et décuplant les forces de l'expression musicale par le jeu de la tragédienne, donner, fût-ce seulement par un geste, par un regard, par un frémissement de votre être, une seule émotion à la salle entière qui attendait, pour laquelle cette phrase enivrante, ces accompagnements merveilleux disaient seuls le drame qui se déroulait sur la scène, car Valentine n'était pas là... Non, elle n'y était pas... ni Raoul non plus, du reste, comme compensation.

Moins encore certainement, deviez-vous comprendre la grande scène du dernier acte, plus abstraite, en quelque sorte, où pourtant le drame de cette âme de femme se termine d'une manière si logique

Femme, en effet, plus encore que jamais, Valentine n'a eu, au sortir de son évanouissement, qu'une même pensée, toujours et toujours la même : sauver Raoul, le revoir, l'étreindre à jamais, ca Nevers est glorieusement mort. Ah ! elle n'y pense pas beaucoup, à son mari, c'est vrai, mais évidemment, parce qu'elle ne l'aime pas.

Dans son audace toute féminine, elle propose à son amant de se parjurer, pour pouvoir « l'aimer sans crime ». Ce paradoxe de femme et de catholique est un de ces traits d'observation fine comme il y en a tant dans les conceptions dramatiques du juif Meyerbeer ; mais l'âme trop haute pour ne pas à l'instant comprendre le refus du gentilhomme protestant, hors d'elle-même avec son puissant et terrible amour qui la mène, sans réfléchir à rien, ne sentant que le besoin de donner et de donner toujours, elle rejette la croix blanche des catholiques.

Mon Dieu ! vous autres hommes,
Au véritable amour, votre cœur est fermé.
Eh bien ! tu connaîtras tout l'amour d'une femme
Tu peux, quand tout nous joint, me fuir par le trépas !
Non ! non ! non ! non !
Je ne sais pas s'il faut risquer mon âme.
Enfer ou paradis, je ne te quitte plus !
Oui ! cette âme en tumulte ne reconnaît plus rien.

Je cite à dessein la page tout entière, car vous lisez la partition avec moi et vous voyez bien que tout ceci n'est pas des mots : tout *ce « tumulte »* est dans la musique, et que viens-je vous apprendre, moi, simple critique, puisque, dit-on, vous êtes très bonne musicienne ?

Sorte de Pauline, moins idéaliste et plus charnellement amoureuse, non moins élevée que l'épouse de Polyeucte, — plus humaine certainement, — Valentine a eu son Corneille. C'est avec Pauline, avec Ophélie, avec Juliette, le plus beau type de femme que le génie ait créé.

Vous demander que dans une soirée de début, dans ce froid théâtre, vous incarniez en vous, comme notre grande tragédienne, l'héroïne de Meyerbeer, assurément, personne n'y pensait pas même vos amis. Mais, je ne doute pas que vous ne vous rendiez bien compte aujourd'hui de la distance que vous avez mise entre votre interprétation et les exigences des *grands* rôles dramatiques, accentués par la vraie musique, celle qui, — étudiez-la bien, — comme dans les *Huguenots*, vous enveloppe sûrement, dès la première note, de l'atmosphère lumineuse et chaude dans laquelle l'actrice doit vivre.

Et si j'avais l'honneur d'être de vos amis, mademoiselle, je me permettrais de vous dire encore, que lorsqu'on a le bonheur d'avoir une si belle voix, pour laquelle les dimensions charmantes et musicales du théâtre de la Monnaie semblent être faites, lorsqu'on a l'inappréciable mérite de plaire à un des publics les plus connaisseurs qui soient, — dans les rôles de *demi-caractère*, — c'est une grande faute que de le quitter.

JACQUES HERMANN.

PETITE CHRONIQUE

L'*Essor* a ouvert hier, au Palais des Beaux-Arts, une exposition de *Noir et Blanc*. Nous en parlerons dans notre prochain numéro.

La Jeune garde des écoles communales, sous la présidence d'honneur de M. le comte de Renesse-Breidbach, donnera le dimanche 29 juillet, à 2 heures, une grande fête de bienfaisance, au Parc, au bénéfice des élèves nécessiteux des jardins d'enfants.

Un grand concours de sculpture sera ouvert cette année entre les élèves et les anciens élèves de l'Académie de Bruxelles, âgés de moins de 30 ans révolus, qui ont obtenu une distinction quelconque dans les cours supérieurs de sculpture.

Le prix est de *mille francs*.

Ce concours aura lieu du 2 au 28 juillet.

Les inscriptions se feront au local de l'Académie, rue du Midi, le 28 juin, de 9 à 12 heures du matin.

M. Th. Radoux, le savant directeur du Conservatoire de Liège, vient de dédier à la Société royale l'*Orphéon* de Bruxelles, un chœur intitulé : *Chanson populaire*. C'est une œuvre réellement inspirée, d'une facture très originale et qui est appelée à un grand succès.

Nous apprenons que cette vaillante phalange chorale, dirigée avec tant de talent par M. Ed. Bauwens, se dispose à prendre part, dans la division d'honneur, au concours de chant d'ensemble qui doit avoir lieu à Aix-la-Chapelle les 26 et 27 août prochain.

L'*Orphéon* aura pour concurrents la célèbre société *La Légia*, de Liége et l'*Amitié*, de Pâturages.

La lutte sera des plus intéressantes.

MANIFESTATION GILON. — Des sociétés importantes du pays et plus de cinq cents souscripteurs ont répondu à l'appel du Comité pour attester les éminents services que le philanthrope verviétois a rendu à la cause de l'amélioration des classes ouvrières. Outre son buste en marbre, grandeur nature, exécuté par Ch. Wiener, il sera remis à M. Ernest Gilon, un grand portrait exécuté par F. Van Loo et une magnifique œuvre d'art. Le Comité publiera un volume contenant le compte-rendu de la fête, les adresses reçues, la liste des souscripteurs et celle des Sociétés participantes. Ce livre sera orné d'un splendide portrait sur acier. Il sera offert à chacun des adhérents et à chacun des Cercles. Huit orateurs se sont fait inscrire pour prononcer des discours et deux journaux publieront, le jour de la cérémonie, un portrait gravé sur bois.

On attend le retour de M. Ch Wiener, actuellement en Angleterre, pour fixer le jour de la fête.

M. L. Van Engelen expose au Cercle artistique d'Anvers (les dimanche et lundi 8 et 9 juillet pour les membres, le mardi 10 pour le public, de 11 à 4 heures), une série de peintures, aquarelles et dessins qu'il a faits pendant son séjour en Ligurie.

La *Vie moderne*, dont nous avons à diverses reprises entretenu nos lecteurs, vient de subir une transformation.

M. Charpentier ayant cédé la propriété de ce journal à MM. Cagnon et de Larnage, ces derniers se sont assuré par traité la collaboration des artistes et littérateurs de talent qui appartenaient à la rédaction depuis la fondation du journal.

La valeur artistique qu'il a eue jusqu'à ce jour et qui ne peut qu'augmenter, le classe parmi les premiers journaux illustrées.

Les bureaux de la nouvelle administration sont actuellement, 28, rue Saint-Lazare. Envoi du spécimen contre 60 centimes.

Dimanche dernier, dit un journal parisien, dans une matinée qui reunissait chez Mme Fuchs un auditoire nombreux et choisi, la sympathique cantatrice a chanté en français le grand duo de la Walküre, de Wagner, avec M. Van Dyck, un jeune ténor recemment arrivé à Paris, qui possède une voix remarquable. Le succès a été très

grand, d'autant mieux que les voix étaient admirablement soutenues par le pianiste M. Vidal, le 1er grand prix de Rome de cette année.

Les mémoires de Wagner ont été écrits pendant les trois dernières années de sa vie. Il les a dictés à sa femme et les a fait imprimer à Bâle à trois exemplaires : un pour lui, un pour son fils, le troisième pour Liszt.

La municipalité de Florence a fait de splendides funérailles à de Fabris, le plus grand architecte de l'Italie, l'auteur de la façade de la cathédrale et le continuateur de l'œuvre du Giotto. De Fabris est mort sans jouir de son triomphe, car la façade de la cathédrale ne sera découverte qu'au mois d'octobre prochain.

La chapelle de Tell, sur le lac de Lucerne, vient d'être restaurée par les soins de la Société suisse des artistes. Entre autres embellissements on remarque les fresques historiques du peintre bâlois Stuckelberg.

Sommaire du nº 8 (IIIe année) de la *Jeune Belgique*. Bruxelles, 90, rue Bosquet, abonnements : 5 francs par an. Union postale 7 francs.

Portrait de Camille Lemonnier (Eau-forte de Louis Lenain). Camille Lemonnier, médaillon (Maurice Sulzberger). Octave Pirmez (G. Rodenbach). La Vie Bête (Max Waller). La Valse des Muguets (Ed. Levis). Rondels à la Lune (Alb. Giraud). Le Vieux Château (Cél. Demblon). Le Caveau verviétois (Jacques Arnoux) L'Atelier Portaels (Bock). Le Salon de Paris (Hipp. Devillers) Memento (Nemo).

Waux-Hall du Parc. — Tous les soirs concert par l'orchestre complet du théâtre de la Monnaie (85 exécutants), sous la direction de MM. Jehin et Hermann. Le jeudi, concert extraordinaire.

Une grande fête de bienfaisance, aura lieu ce soir au Waux-Hall.

On y entendra principalement M. Hébert, le sympathique ténor de l'Opéra-Comique de Paris. Cet artiste, qui a débuté à Mons, a successivement chanté sur les grandes scènes de France. En ce moment, il fait florès à l'Opéra-Comique.

Sommaire du nº 12 (15 juin 1883) de *l'Art de la femme*. — Paris, Rouveyre et Blond.

Le costume féminin, par Marguerite d'Aincourt (Camée). Illustrations de Cortazzo et Scott (Les Colifichets). — Les Salons de Paris, par Bachaumont. Illustration de Cortazzo (Le salon de la duchesse de Bisaccia). — Hygiène de la Parisienne, par le docteur Darfeu. Illustrations de Cortazzo (Le cabinet de toilette). — Le théâtre à Paris en 1883, par Pierre de Lano (12e article). — Courrier illustré de la mode parisienne, par une Parisienne (Camée). — La Bourse et les affaires.

L'automne prochain s'ouvrira à New-York le *Nouvel opéra métropolitain*, dont les proportions sont plus vastes que le Grand-Opéra de Paris.

Voici le tableau de la magnifique troupe engagée par le directeur, M. Abbey :

Prime donne : Mmes Christine Nilsson et Marcella Sembrich, Fursch-Madier, Valleria, Scalchi, Trebelli, Fortis, Lablache et sa fille.

Ténors : MM. Campanini, Stagno, Capoul, Grazzi.

Barytons : MM. Del Puente, Kashmann, Guadaguini.

Basses : MM. Mayni, Novara, Lombardelli, Corsini, Montini.

Directeur musical, chef d'orchestre : M. A Vianesi.

Second chef d'orchestre : M. Campanini.

Maître de ballet : chevalier Danesi.

80 artistes d'orchestre, 72 choristes, 36 danseuses.

Le répertoire ne comprendra pas moins de vingt-quatre opéras, notamment *Faust*, *le Lohengrin*, *Mefistofele* et *Mignon*, interprétés par Mme Nilsson, *Hamlet*, *Lucia*, *Traviata* et *Lakmé*, par Mme Sembrich.

On a vendu dernièrement, à Paris, dans l'hôtel de la rue La Pérouse, les tableaux d'Emile de Girardin.

Les tableaux vendus ont produit ensemble 75,000 francs.

Citons quelques adjudications :

Le Printemps, l'Eté, l'Automne et l'Hiver, de Delacroix, 35,000 fr. ; *La Grotte*, de Courbet, 4,100 fr. ; *Le Cerf sous bois*, du même, 4,400 fr. ; *Vertumne et Pomone*, de Boucher, 4,000 fr. ; *Le Labourage en Algérie*, de Guillaumet, 4,000 fr. ; *Les Femmes mauresques*, de Benjamin-Constant, 7,600 fr.

Somme toute, mauvaise vente, malgré les encouragements de M. Escribe, commissaire-priseur, qui, exaspéré, avait fini par faire précéder le coup de marteau de la formule : « Adjugé et donné pour le prix de... à M..., etc. »

Sommaire de la livraison de juin 1883 de la *Revue des arts décoratifs*, Paris, A. Quantin, 7, rue Saint-Benoît.

Texte : L'Art japonais à propos de l'exposition organisée par M. Gonse (Lettre de M. Josse) (*fin*). — La Maison modèle, études et types d'ameublement (*suite*), par Victor Champier. — L'Etude des ornements : Grecques et Méandres (*suite*), par Passepont. — Cours de peinture sur porcelaine et sur faïence, par Ed. Garnier. — Chronique.

Planches hors texte : Détail d'un pied de console Louis XIV (collection du Musée des Arts décoratifs). — Serrurerie : Impostes de grilles, poignées de tiroirs (travail du xvie siècle). — Email de Limoges. — Décoration des appartements, composition de Ch.-P.-J. Normand.

Gravures dans le texte : Encadrement de page, composé par M. Libonis, d'après des albums japonais. — Gardes de sabres japonais. — Seize spécimens du travail du bronze au Japon. — Vase à fond d'émail cloisonné, de MM. Christofle. — La chambre à coucher au xviie siècle, d'après une gravure de Moreau le jeune. — La Chambre à coucher de Mme Récamier ; le Lit de repos ; Canapé de style Louis XVI. — Types divers de canapé : le canapé confident, la veilleuse à la turque, la Paphose, la Turquoise, la Duchesse à bateau. — L'étude des ornements, types de grecques : les grecques à ressauts, les grecques allongées, les grecques entrelacées, les grecques retournées, les grecques doublées, les grecques syriaques, les grecques mexicaines. — Encadrements de pages par M. Lambert, peintre de la manufacture de Sèvres. — Cul-de-lampe.

Tables, titre et couverture du 3e volume de la *Revue des Arts décoratifs*.

DIETRICH & Cie

23A, RUE ROYALE, BRUXELLES

Gravures, Aquarelles. Tableaux. Modèles et dessins, etc.

VIENT DE PARAITRE :

SOCIÉTÉ D'AQUARELLISTES FRANÇAIS

OUVRAGE D'ART DE GRAND LUXE

QUATRIÈME PARTIE

Ce fascicule renferme les études de MM. *E. de Beaumont*, par E. Montrosier. *Harpignies*, par Armand Silvestre. Mme la baronne *N. de Rothschild*, par Ludovic Halévy. — La partie artistique contient 15 sujets en photogravure et 50 dessins — L'ouvrage est divisé en 8 parties à 30 francs.

A dater du 15 juillet le prix de toute nouvelle souscription sera portée à **320** *francs au lieu de* **240** *francs.*

MM Les amateurs sont invités à venir examiner les fascicules parus.

Maison PNE MOMMEN

26B, *RUE DES FRIPIERS* & 29, *RUE GRÉTRY*

BRUXELLES

FABRIQUE DE TOILES
POUR TABLEAUX ET PANORAMAS.

TISSUS GOBELINS, COTONS ET TOILES
DE TOUTES LARGEURS POUR DÉCORS.

ENCADREMENTS EN TOUS GENRES.

RENTOILAGE, PARQUETAGE, VERNISSAGE
emballage et nettoyage de tableaux.

VENTE ET LOCATION DE MANNEQUINS.

BROSSES ET PINCEAUX.

HUILES, ESSENCES, VERNIS ET SICCATIFS.

Tous les articles
POUR LA SCULPTURE, LA GRAVURE A L'EAU-FORTE, L'ARCHITECTURE ET LE DESSIN.

FABRIQUE DE COULEURS
POUR LA PEINTURE A L'HUILE, A L'AMBRE, A L'AQUARELLE, SUR PORCELAINE, SUR SOIE ET SUR TISSUS GOBELINS.

TABLES ET PLANCHES A DESSINER,
CHEVALETS DE LUXE,
D'ATELIER ET DE CAMPAGNE.

BOITES, TENTES, PARASOLS,
CHAISES, TÉS, ÉQUERRES, COURBES.

BOITES A COMPAS,
Crayons, Fusains, Meubles d'atelier,
Vases en terra-cotta et Porcelaines à décorer.

PAPIERS ET MODÈLES
POUR L'AQUARELLE ET LE DESSIN.

PHOTO-PEINTURE.

TABLEAUX ET ŒUVRES D'ART.

PIANOS

VENTE
ÉCHANGE
LOCATION

BRUXELLES
rue Thérésienne, 6

GUNTHER

Paris 1867, 1878, 1er prix. — Sidney, seul 1er et 2e prix

MUSIQUE.

R. BERTRAM

10, RUE SAINT-JEAN, BRUXELLES

(Ancienne maison Meynne).

ABONNEMENT A LA LECTURE DES PARTITIONS

MAISON GOUPIL ET Cie A BRUXELLES

89, rue du Marché aux Herbes (en face des Galeries Saint Hubert)

VIENT DE PARAITRE

SALON DE PARIS DE 1883

Ouvrage d'art de grand luxe, contenant 120 photogravures par la Maison Goupil et Ce.

L'ouvrage est divisé en 12 livraisons. Chaque livraison comprendra 16 pages de texte, 10 photogravures dont 6 hors texte et plusieurs dessins originaux. Il paraîtra une livraison par semaine.

Prix de la livraison : **5** francs.— L'ouvrage complet : **60** francs.

La maison fournira à ses clients et aux artistes l'ouvrage complet pour le prix de l'édition ordinaire (fr. 60), un exemplaire édition d'amateur sur papier de Hollande.

VERLEYSEN-NYSSENS

A LA PORTE CHINOISE

88, RUE ROYALE, BRUXELLES, 88

IMPORTATION DIRECTE DE LA CHINE ET DU JAPON

Objets d'art, porcelaines, bronzes, laques, soieries, papiers, etc. — Grand choix de meubles en laque et bois de fer, paravents, écrans.

SPÉCIALITÉ DE THÉ DE CHINE

Exposition permanente — Entrée libre.

COMPAGNIE DES BRONZES

BRONZES D'ART ET D'AMEUBLEMENT

APPAREILS D'ÉCLAIRAGE

BRONZE MONUMENTAL

Direction et Magasins : Rue d'Assaut, 22, Bruxelles.
Ateliers et Fonderie : Rue Ransfort, 27, Molenbeek (Bruxelles).

ADÈLE DESWARTE

23, RUE DE LA VIOLETTE

BRUXELLES.

Dépôt à ANVERS, 15, rue Léopold.

VERNIS ET COULEURS
POUR TOUS GENRES DE PEINTURES.

TOILES, PANNEAUX, CHASSIS,
MANNEQUINS, CHEVALETS, ETC.

BROSSES ET PINCEAUX,
CRAYONS, BOITES A COMPAS, FUSAINS, MODELES DE DESSIN.

RENTOILAGE, PARQUETAGE,
EMBALLAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX.

COULEURS ET PAPIERS POUR AQUARELLES
ARTICLES POUR EAU-FORTE, PEINTURE SUR PORCELAINE.

BOITES, PARASOLS, CHAISES,
Meubles d'atelier anciens et modernes

PLANCHES A DESSINER, TÉS,
ÉQUERRES ET COURBES.

COTONS DE TOUTE LARGEUR
DEPUIS 1 MÈTRE JUSQUE 8 MÈTRES.

Représentation de la Maison BINANT de Paris pour les toiles Gobelins (imitation)

NOTA. — La maison dispose de vingt ateliers pour artistes.
Impasse de la Violette, 4.

SOCIÉTÉ ANONYME

DE

L'HOTEL DES VENTES

DE BRUXELLES

RUE DU BORGVAL, 15 — BOULEVARD ANSPACH, 71 — RUE JULES VAN PRAET, 16

VENTES MOBILIÈRES A L'ENCAN

EXPOSITION PERMANENTE D'OBJETS D'ART, DE MEUBLES, DE MARCHANDISES

A VENDRE A L'AMIABLE

AVANCES SUR VENTES

Salles numéros 3, 4 et 5 (1er étage) réservées **gratuitement** à l'exposition d'*Objets d'Art, de Meubles, de Marchandises*, etc., à vendre à l'amiable. L'Aministration est intermédiaire entre Vendeurs et Acheteurs.

Salles 2 (rez-de-chaussée) et 6 (1er étage), réservées aux ventes publiques à l'encan.

Les Ventes et Expositions sont annoncées par affiches, journaux et bulletin spécial (envoyé **gratuitement** à toute personne qui en fait la demande).

Les vendeurs sont avert's du jour de vente de leurs objets, les Amateurs, qui le désirent, du jour de vente de ce qui les intéresse.

Récépissé est donné, à leur demande, aux déposants d'objets pour vente publique amiable ou à l'encan.

BUREAU DE RENSEIGNEMENTS DANS LA COUR VITRÉE DE L'HOTEL

CAVES SPACIEUSES DE DÉPOT. — ÉCURIES.

Bulletin des Ventes Publiques de la Semaine

Lundi 9 juillet, à 2 heures de relevée. — *Salle n°* 6 *:* Continuation de la vente de statues, objets d'art et tableaux.

Mardi 10 juillet, à 2 heures de relevée. — *Salle n°* 2 : Vente publique d'excellents meubles et ustensiles divers.

Mercredi, 11 juillet. — *Salle n°* 2 : Vente publique, d'un bon mobilier, composé de plusieurs chambres à coucher, salons, ustensiles divers, etc., etc.

Jeudi, 12 juillet. — *Cour vitrée :* Vente publique de plantes ornementales et fleurs, sous la direction de M. VAN RIET, horticulteur.

Vendredi, 13 juillet. — *Salle n°* 6 (1er étage) : Vente publique d'un beau mobilier.

Samedi, 14 juillet, à 10 heures du matin. — *Salle n° 2* : Par ministère de l'huissier WALRAVENS, vente publique, pour cause de décès, d'un bon mobilier.

Prochainement vente d'un gage consistant en une quantité considérable de meubles neufs et diverses tentures et tapis.

Bruxelles. — Imp. FÉLIX CALLEWAERT père, rue de l'Industrie, 26.

TROISIÈME ANNÉE. — N° 28. LE NUMÉRO : 25 CENTIMES. DIMANCHE 15 JUILLET 1883.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

COMITÉ DE RÉDACTION

VICTOR ARNOULD — OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — EUGENE ROBERT

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00 ; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES** : On traite à forfait.

Adresser les demandes d'abonnement et toutes les communications à
L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 26, Bruxelles.**

SOMMAIRE

LE JEUNE MOUVEMENT LITTÉRAIRE. — EXPOSITION DE BLANC ET NOIR A L'ESSOR. — L'ART A GAND. — AU WAUX-HALL. — CONCOURS DU CONSERVATOIRE. — PETITE CHRONIQUE.

LE JEUNE MOUVEMENT LITTÉRAIRE

Troisième article (*).

Plus on s'attache à l'analyse de notre jeune mouvement littéraire, plus on s'y intéresse, mais aussi plus on s'inquiète. Cette discussion attentive et opiniâtre qui épluche leurs tendances et les soumet à un examen méticuleux, les étonne et les irrite après le bienveillant et joyeux triomphe par lequel, du premier coup, on les a fait sortir de l'inconnu. Glorieux comme on l'est aisément à leur âge, lorsqu'on a été brusquement porté en avant par une vague de sympathie et d'enthousiasme, ils se laissent aller à croire que déjà leur école peut parler avec autorité, et ils s'exposent inconsciemment au péril de s'immobiliser dans des théories artistiques d'adolescents. Leur destinée les a fait surgir à une époque heureuse en ce sens que leurs aînés, qui furent sacrifiés par l'indifférence, veulent leur éviter le même sort et accompagnent leur entrée en scène des acclamations encourageantes dont ils furent sevrés. Ce serait un malheur pour le pays et pour eux-mêmes, si l'aide cordiale qui leur est ainsi donnée devait aboutir à les rendre sourds aux observations par lesquelles on essaie de les diriger vers les avenues de l'art véritable.

La question est de savoir si ce groupe d'ardents et chers pupilles se confinera dans l'art charmant, mais de pure distraction, auquel il s'adonne actuellement, ou s'il se prépare à des œuvres plus hautes et plus sociales. Ce qui, à cet égard, préoccupe ceux qui les patronnent et les défendent, c'est le parti pris qui s'accuse de s'en tenir aux choses de pure fantaisie et de virtuosité. A diverses reprises cette observation est venue sous notre plume comme l'expression de notre principal souci. L'art qui distrait, amuse, intéresse, caresse, sans aller au delà, est assurément humain et digne de tenter l'artiste. Nous avons besoin, dans notre vie complexe, faite de luttes et de repos, de ces embellies qui rassérènent et dont la frivolité même aide à l'adoucissement de nos fièvres. C'est le *far niente* après la bataille, c'est le doux sommeil et le rêve après le labeur et la fatigue. Mais si ces productions légères et ingénieuses sont les bienvenues quand il s'agit de se désaltérer et de reprendre haleine, elles sont l'expression de la décadence quand elles gagnent le domaine entier de l'art, et l'écrivain qui annonce qu'elles sont pour lui le

(*) Voir nos nos du 10 juin et du 1er juillet.

but, se condamne à n'occuper jamais que les basses régions.

Il est si facile de proclamer que l'art se suffit, et de l'extraire, par une sorte de métaphysique littéraire, de la vie sociale à laquelle il est profondément mélangé. Il se prête en apparence à cette séparation et semble quitter sans résistance le milieu puissant où il pénètre partout quand on le laisse à lui-même, c'est-à-dire à l'action populaire. Mais bientôt, pareil à une forme désormais exsangue et vide, il languit, s'affadit, devient anémique et pâle, s'efforçant en vain de reprendre quelque vigueur dans les bizarreries des tours de force et dans les contorsions du métier. Il peut plaire ainsi aux équilibristes et aux jongleurs, il aura les habiletés de l'histrion, il paradera sous des costumes élégants, composés, dirait-on, pour le théâtre, il ravira les petites âmes et les cerveaux alambiqués, mais il restera sans portée sur son temps, et sans dignité.

L'art n'est pas fait seulement pour amuser, il est surtout fait pour émouvoir. L'art destiné à distraire ne doit venir qu'après celui qui a pour mission d'améliorer, de combattre, d'ennoblir.

C'est à cela que nous faisions allusion quand, dernièrement, nous nous efforcions de mettre en relief cette vérité que l'immense majorité des œuvres artistiques sont, dans leur plus haute efficacité, essentiellement passagères, précisément parce qu'elles ont, en vertu d'une loi inéluctable, pour destination principale d'influer sur leur temps, s'élevant ainsi, d'emblée, à la majesté des plus grandes forces sociales. Assurément il en est dont la puissance prolonge son rayonnement loin dans l'avenir. Mais combien elles sont rares en comparaison de celles qui n'agissent que sur les contemporains, et combien ce serait réduire l'influence artistique que de compter pour rien cette immense germination qui enveloppe tous les moments de l'histoire et se fane dans le court intervalle de quelques années. Il est vrai également que d'autres émergent, devançant les temps, et ne sont comprises que par la postérité; que d'artistes ont été des précurseurs et des prophètes incompris! Mais ces exceptions dans un autre sens n'enlèvent pas à la généralité du phénomène sa véritable allure et sa portée dominante; il reste surtout un facteur agissant sur l'époque où il surgit.

L'art est éternel, mais ses manifestations sont ondoyantes et passagères. C'est le même soleil qui se lève tous les matins, mais dont l'éclat n'arrive à la terre qu'à travers toutes les modifications de l'atmosphère. C'est pour le jour où il luit que comptent ses vivifiantes splendeurs. On pourra parler plus tard de ses aurores les plus belles, de ses saisons les plus fécondes. Le souvenir en sera gardé, mais il ne sera qu'un souvenir, si ce n'est dans ce qu'il aura fait éclore et qui vivra encore dans les temps arrivés.

Nous insistons sur cette conception des destinées de l'art, parce qu'elle heurte de front les préjugés, et le plus tenace peut-être, celui de la gloire pour l'artiste, sans cesse préoccupé de faire œuvre qui dure et enclin dès lors à sortir de son époque pour essayer d'embrasser des expressions moins fugitives. Nous le faisons aussi parce que c'est, croyons-nous, le seul moyen de ramener les efforts littéraires vers leur légitime objectif, celui du milieu où vivent nos écrivains; non pas seulement le petit cercle où s'agitent leurs personnalités empreintes d'exclusivisme, mais le monde social dans lequel ils sont, malgré eux, enchaînés, dont ils sont, quoi qu'ils fassent, des matériaux et des rouages, où ils ont à remplir leur tâche quotidienne, dans lequel on attend d'eux, comme de tous, les labeurs qui serviront, sinon à réaliser déjà la félicité commune, au moins à adoucir les misères ou à donner les forces nécessaires pour les supporter virilement.

Qu'il l'ait voulu ou qu'il y ait résisté, toujours l'art a obéi à cette mission que lui marque la nature. Quelques individualités ont pu s'y soustraire par exception, mais le mouvement de l'ensemble y a irrésistiblement cédé, et, par une récompense héroïque, ceux qui s'y sont le plus docilement laissés entraîner, ont, dans le cours des siècles, toujours été les plus grands. En vain les fantaisistes ont-ils vanté l'art pour l'art. Ils sont restés à un rang amoindri, parmi le groupe aimable mais à demi estimé, des amuseurs, quelque chose comme les vivandières et les bateleurs qui suivent l'armée des vrais combattants.

Un art prend promptement sa place quand, inconsciemment ou non, il entre dans le détroit où roule, énergique et rapide, le courant de ces idées. Il laisse bientôt loin derrière lui les écoles légères, exclusivement amoureuses de la forme, attardées dans les criques qui dentellent les rives, valsant dans les remous qui ne mènent à rien, sautillant sur les petites vagues qui viennent mourir près des bords. Heureux ceux qui sont repris par le flot central et qu'il emporte vers la haute mer! Leur destin pourra paraître plus rude, mais c'est le seul qui ne soit pas sans honneur.

La mission de la littérature, comme force adjuvante du progrès humain, et comme agent le plus efficace des transformations sociales, est singulière et souvent difficile à démêler, soit qu'elle détruise ce qui doit disparaître, soit qu'elle édifie les institutions nouvelles. Déjà dans une autre circonstance, pour n'en rappeler qu'un exemple, nous avons signalé l'action de l'école réaliste, dissolvant avec l'âcreté d'un acide, l'organisation bourgeoise qui, chacun le sent, fera place dans un avenir prochain, à l'épanouissement des classes populaires. Ses œuvres ne sont point des thèses,

des plaidoyers pédantesques. Elles obéissent aux préceptes artistiques, exposant dans une forme originale, étrange, choquante pour ceux qui sont attaqués et en péril, des faits, des sentiments, des mœurs, pittoresques, entraînants, curieux, ingénieux, qui laissent invinciblement dans les âmes des impressions profondes d'où résulte un glissement général vers des conceptions inaperçues et un déplacement de l'axe sur lequel tournent les préoccupations humaines. Ce que les livres de ce groupe ont fait pour ruiner la domination bourgeoise est gigantesque, et ceux qui les ont écrit ne s'en doutent guère. On les a signalés, comme des artisans malpropres, se complaisant à la description de l'ordure. C'est précisément en dépeignant l'ordure de la caste où ils prenaient leurs sujets que, sans se douter du rôle de destructeurs qu'ils accomplissaient, ils ont atteint leur but artistique.

Et quiconque faisant comme eux, délaissera la fantaisie pure, et regardant autour de lui, dans le monde où il est plongé, fera le tableau de ce qui s'y passe, non plus en s'emparant du côté anecdotique de la vie, mais en recherchant le drame ou la comédie véritables, celui-là grandira comme eux parce qu'il réalisera l'art dans son expression la plus réelle, celle de servir, en les préparant ou en les facilitant, à l'accomplissement des destinées humaines, qu'il s'agisse de révolutions lentes ou de révolutions balayant tout comme des orages.

C'est vers ces œuvres redoutables et fortes que nous voudrions entraîner la pléiade de jeunes athlètes qui sont descendus récemment dans le cirque et à qui nous avons décerné les palmes, prématurément au dire de quelques-uns. Ils paraissent à l'heure où plus que jamais les forces intellectuelles prennent, pour amener les transformations, la place des forces brutales, et puisque le sort leur a donné dans une large part la puissance artistique, ils ont à savoir quel emploi ils en feront, s'ils resteront simplement des bohêmes, écrivant et versifiant pour leur délectation personnelle, où s'ils deviendront des citoyens résolus à prendre leur lot de peines dans la besogne commune.

Quand parvenu à la maturité, qui seule donne le sens des situations d'ensemble, on établit un rapport entre notre temps et certaines périodes de l'antiquité, on ne peut s'empêcher de faire un rapprochement qui trouble et sert à mieux montrer ce que l'art doit accomplir. Le monde où dominait Rome était, lui aussi, arrivé à un état d'épanouissement qui, comme pour le fruit, précède celui où la pourriture commence. On sentait qu'il serait remplacé, et c'est des invasions barbares que sortirent les éléments rajeunissants qui couvrirent de leurs couches la civilisation mourante. Avant que ne se produisirent ces irruptions, les écrivains, remplissant un rôle redoutable, avaient promené sur l'écorce de l'empire, leur stylet littéraire, et l'avaient partout profondément scarifiée et déchiquetée. Leur art âpre et courroucé avait ébranlé cet organisme et ce furent eux qui en firent crouler les premiers matériaux. Par un exemple historique, pathétique et formidable, ils ont montré ce que peut la plume quand elle s'attaque à n'importe quoi. Nous l'avons dit ailleurs, ce qui résiste à tout ne résiste jamais à l'art, et par cela même son devoir est d'intervenir, comme réserve suprême et irrésistible, pour donner les dernières poussées qui ruinent les vieilles choses. C'est par les déchirures que Tacite et Juvénal avaient faites aux murailles impériales, pendant que Tibulle roucoulait et que trinquait Horace, que les barbares ont pénétré.

Aujourd'hui on n'imagine pas que de nouvelles invasions intérieures puissent venir renouveler nos sociétés décrépites. Il n'est plus, aux frontières des nations modernes, de vastes espaces mal connus d'où pourraient sortir des essaims brutalement destructeurs, mais portant avec eux les germes d'une civilisation rajeunie. C'est de nos sociétés elles-mêmes que viendra l'invasion, ce sont les classes sacrifiées qui, montant, viendront submerger les classes dominantes, aussi épuisées que celles de l'empire. Ce n'est plus par un mouvement latéral, du dehors au dedans, mais par une poussée verticale, du dessous au dessus, que se réalisera le salutaire phénomène, effrayant dans sa lente venue, mais légitime et fécond comme les coupes qui rasent, dans une forêt, les arbres mûrs, prêts à devenir bois mort, pour faire place aux rejetons nouveaux.

Eh bien, la littérature a sa part dans cette évolution obscure qui arrive fatale comme la marée. Nos temps ont leurs écrivains préparant, la plupart sans qu'ils s'en aperçoivent, les enfantements sociaux. Eux aussi piochent le vieil édifice, eux aussi y font crouler les brèches par lesquelles se précipitera l'invasion populaire. Cette grandeur s'attache à leurs efforts et ils font cette œuvre que nous avons signalée, d'employer l'art au progrès humain.

Quand la mission artistique prend ces proportions, que deviennent les théories sur l'art pour l'art, sur l'art fantaisiste, sur l'art réduit à la forme, sauf à mettre sous la forme une pensée quelconque, comme on fourre du son dans une poupée, puisqu'il est vrai, que, mécaniquement parlant, il n'y a pas de forme sans pensée, axiome qui est une des justifications de nos virtuoses littéraires? Leurs marqueteries et leurs arabesques font assez l'air de ces petits ouvrages de femmes, filets au crochet, broderies, frivolités, tapisseries, fort agréables à l'œil, délicats, méringués, sucrés, mais qui, dans nos jours de combats, semblent des opérettes d'Offenbach, bonnes au plus à faciliter la digestion des dîners bourgeois Que l'on commence par là, c'est fort bien. Cela sert à former la main, à gagner du coup d'œil, à assouplir les muscles.

Mais après ces succès de salon ou de gymnase, il faut penser à descendre sur la place publique et à y montrer ce que l'on peut faire, non pas qu'il s'agisse de transformer l'œuvre d'art en œuvre politique, mais de montrer ce que l'art, restant lui-même, peut apporter de secours aux réformes que la politique doit réaliser.

Voilà ce que nous voulions dire à nos jeunes amis. Peut-être n'ont-ils pas encore le sens qui permet de comprendre ce qu'il y a de réalité vraie et poignante dans ces rapides réflexions. Leur jeunesse chante encore et s'ils sont sur le chemin de la lutte, aucun d'eux n'a déjà passé par la fournaise. Ce baptême les attend. Ce jour là ils nous comprendront. Ce jour là ils seront des hommes. Provisoirement, qu'ils se complaisent dans leurs rêves heureux, qu'ils résistent, discutent, réfutent, protestent. C'est de leur âge et ne tire pas à conséquence.

Mais si, trompant les espérances de ceux qui les aiment, et les promesses de leurs débuts, ils restaient ce qu'ils sont aujourd'hui, se chrysalidant dans leur forme transitoire, au lieu de devenir ce que nous souhaitons, les représentants de notre art littéraire battant son plein épanouissement, réalisant dans une forme accomplie les pensées tragiques qui sont la résonnance de notre époque, alors ils ne seraient eux-mêmes que des écrivains de transition, comme ceux contre qui se sont déchaînées leurs premières colères, et, tristement, il faudrait attendre une nouvelle couvée.

EXPOSITION DE BLANC ET NOIR A L'ESSOR

Il y a dans cet intéressant groupe de *jeunes* dont nous suivons avec intérêt la marche en avant, une tendance qu'il importe de signaler. Presque tous, définitivement affranchis des liens académiques, attaquent, à pleine empoignade, la réalité des choses; et comprenant que l'art, pour être grand, doit être avant tout vrai et simple, ils ouvrent les yeux, regardent autour d'eux et trouvent dans les scènes de la vie quotidienne, dans le labeur des ouvriers, dans le « secourez-moi » des pauvres, dans la grandeur farouche des déshérités, des va-nu-pieds, de tous les misérables, des inspirations d'autant plus émouvantes qu'elles nous touchent de près et qu'elles crient bien haut les vices de notre organisation.

L'art ne doit pas prouver : toujours nous avons eu horreur des pièces à thèses, comme des tableaux à intentions. Mais combien il s'élève, combien il acquiert de noblesse quand au lieu de se borner à charmer par une agréable juxtaposition de couleurs, par une heureuse combinaison de sons, par un ingénieux rapprochement de rimes, par une élégante cadence dans la phrase, il élève la voix, solennellement, pour exprimer une pensée profonde, un mouvement passionné de l'âme, un sentiment vraiment humain, ou que, s'attachant plus particulièrement à l'époque contemporaine de son éclosion et visant directement ce qui l'entoure, il plaide, de sa parole plus éloquente que les discours, une grande cause sociale!

C'est alors qu'il atteint des hauteurs sublimes, qu'il remplit toute sa mission. C'est alors que son influence s'étend, échauffe ou glace, attire ou repousse, conduit les hommes aux réformes qu'il réclame comme les soldats au combat. L'art qui reste confiné dans le domaine des reproductions, élégantes ou grotesques, tristes ou gaies, exprimant, dans un décor vrai ou de fantaisie, un sentiment fugitif (car si le sentiment fait défaut, il n'y a plus d'art du tout), reste, quoi qu'on fasse, et quelle que soit l'habilité de l'artiste, au second rang. Certaines statuettes de Saxe sont merveilleuses de finesse, de coloris et de dessin. Mais soutiendra-t-on qu'elles occupent, sur l'échelle artistique, d'autres échelons que ceux du bas?

Ce désir de mettre dans un dessin quelque chose qui fasse réfléchir, qui exprime autre chose que la simple réalité externe, hante, semble-t-il, les Essoriens. Et l'on ne peut que les en féliciter. Tous ne réussissent pas, il est vrai, avec le même bonheur, et dans le grand nombre de dessins, de fusains, d'eaux-fortes exposées, il en est peu qui soient sans défauts. A cet égard, les expositions de *Blanc et Noir* qu'organise *l'Essor* démontrent elles-mêmes leur utilité, et l'on ne peut regretter qu'une chose : c'est qu'elles n'aient lieu qu'une fois par an. Un peu plus d'émulation ne nuirait pas aux jeunes artistes, qui s'attardent, pour la plupart, dans des lourdeurs et des gaucheries de métier, ou dans de déplorables tendances au *chic* qu'il faudra surveiller de près. Ceux qui se laissent glisser sur cette pente sont heureusement clairsemés. L'esprit général est bon. Et comme nous le disions, le groupe qui s'attache à peindre la vie de misère se distingue et affirme une physionomie.

C'est, avant tout, M. Léon Frédérie. Elle est émotionnante et cruellement vraie, sa petite chiffonnière, sa « femme à loques », comme il l'intitule dans son pittoresque langage de peintre. En sabots, la tête emmaillottée d'un mouchoir, le panier d'où émerge le manche du crochet passé au bras, elle ploie sous le sac énorme qui lui casse en deux le dos. Il y a tout un drame dans cette seule figure, qui se détache sur les blancheurs du matin, et l'impression qu'elle fait éprouver ne s'efface pas.

M. Evrard étudie des terrassiers pour un tableau qu'il prépare. Les mouvements sont observés, les silhouettes nettement découpées. Etude consciencieuse et voulue, mais d'un faire timide, manquant de maëstria.

L'une des grandes œuvres de cette minuscule exposition est une grisaille de M. Charlet. C'est un incendie : des groupes de pauvres gens consternés, au milieu des meubles arrachés aux flammes et jetés là, dans le tohu-bohu de l'alerte, regardent se consumer leur habitation. Il y a du mérite dans cette composition. Les groupes sont touchants, dessinés avec soin. Le sentiment y est, et, malgré tout cela, l'œuvre est manquée. Ce n'est ni un tableau, ni un dessin. L'artiste a voulu faire un compromis, et sa toile attristée de tons gris n'a ni la spontanéité du dessin, ni la puissance et l'éclat d'une peinture. Tout est sur le même plan, uniformément terne, et l'effet cherché, l'incendie, est à peine compréhensible. Il faut y regarder à deux fois pour saisir le sujet.

Théo Van Rysselberghe, l'ardent coloriste dont les lumineux croquis rapportés d'Espagne ont fait sensation, expose le portrait de son ami Dario, le peintre-guitariste, — une fantaisie amusante, griffée de coups de canif, labourée de coups de pouce, exprimant avec fidélité la bonne figure souriante de l'ami Regoyos. M. Van Rysselberghe travaille en ce moment deux grandes toiles au bord de la mer. C'est sans doute ce qui l'a empêché de faire à l'*Essor* un envoi plus considérable.

A ce petit groupe épris de modernité, il convient d'ajouter les noms de MM. Van Gelder qui voit la nature sous son aspect comique et jette une note gaie dans le cortège de misères qu'il note du bout du crayon; Ensor, lourd et charbonneux dans ses croquis; Clarys et Van Rappard, dont les dessins sont plus que médiocres.

Tout autre est le tempérament de M. A. De Witte, un aquafortiste qui ne s'est pas prodigué jusqu'à présent et qui occupe, cette fois, tout un panneau. Son œuvre est varié et intéressant. Il va des plus extrêmes habiletés de facture, des acrobatismes de plume et des virtuosités de pointe aux études les plus serrées et les plus sérieuses. Il a toute une gamme de productions, des dessins à la plume très curieux : le *Palais Zucchi*, un *Coin de galerie*, la *Méditation*, un *Moine*, un *Disciple de Saint-Georges* en tenue de salle, le plastron boutonné, le jarret cambré, la lame flexible à la main; des eaux-fortes dont quelques-unes, quoique assez mal tirées, sont remarquables; (nous faisons surtout allusion au cadre qui renferme une tête de femme, un torse nu et une petite servante); des croquis lestement pris, à la porte d'une Osteria ou en flânant par les rues de Rome.

A rapprocher des œuvres de Dewitte les dessins d'Armand Heins, avec lesquels il y a plus d'une analogie. Le *Théâtre grec à Taormine* et *Amalfi* dénotent chez l'artiste gantois, dont nous avons déjà signalé le mérite, une étonnante habileté. Il est moins heureux dans ses figures. Comme dessinateur d'animaux, il s'est acquis une réputation méritée.

Nous glissons sur le reste, afin de ne pas prolonger outre mesure ce compte-rendu. Les paysages de Maingot se distinguent par leur absence de sincérité. La facture — et toujours la même — a remplacé l'observation, et l'on se demande s'il est bien nécessaire d'aller dans la vallée de la Meuse pour dessiner ces croquis qu'on pourrait improviser chez soi, sans se soucier de la nature.

Hamesse paraît plus sincère. Le *chic* joue pourtant son rôle dans ses fusains. Mais ses études d'arbres rappellent tant les dessins d'Hippolyte Boulenger, qu'on ne peut trop lui faire un grief de la facture qu'il a adoptée.

Quant à Hoetericckx, nous préférons de beaucoup ses jolies pochades, si colorées, si vivantes, et ses aquarelles, aux dessins insignifiants qu'il expose à l'*Essor*.

Des eaux-fortes d'A. Dillens, une collection d'illustrations d'Am. Lynen, de Duyk et de très jolis dessins de Fernand Khnopff complètent ce salon intime. Parmi ces derniers, le portrait de Mme K... se distingue particulièrement. Il est d'une finesse, d'une intensité d'expression et d'une vérité d'autant plus remarquables qu'il n'est fait que de quelques traits au crayon, sans ombres. Nous avons à dessein gardé pour la fin le nom de M. Khnopff, afin de terminer notre article par un mot d'éloge, que nous sommes heureux d'adresser au jeune artiste.

L'Art a Gand

Au Cercle artistique et littéraire de Gand, MM. Vanaise et Wytsman viennent d'exposer les études et les esquisses qu'ils ont brossées pendant leur séjour en Italie.

Ce sont des notes de voyage, mais moins lâchées qu'elles ne le sont d'ordinaire. Dans quelques-unes, la forme est serrée de près et leur donne la valeur de tableaux achevés.

Dans ce pays des colorations intenses, Vanaise, ce brillant peintre dont on se rappelle le succès au dernier Salon de Paris, a pu déployer sa virtuosité. Il y a surtout de lui une *Tentation de vierge par une vieille*, — comme dans le *Rolla* de Musset, et une *Vue de Venise*, d'une finesse et d'une légèreté de tons tout à fait séduisantes.

Wytsman ne s'est pas montré inférieur : sa brosse, habituée aux tonalités sourdes du paysage flamand, s'est d'emblée assouplie aux opulences des sites et des ciels italiens.

A remarquer ses superbes rochers de Capri et ses jardins de la villa Borghèse à Rome, une toile pleine de lumière.

Puis, un tas de croquis, d'aquarelles, de notes d'album où flambe la tache de couleur, toujours justement attrapée, et qui témoignent d'un talent souple et sérieux.

C'est un intéressant parallèle à faire que d'examiner comment ces deux tempéraments si divers ont interprété la même nature; car c'est de celle-ci qu'ils se sont uniquement inspirés, au rebours des anciens artistes, qui, dans leurs voyages lointains, se bornaient presque toujours à l'étude des académies et des musées.

Cette fois, Vanaise n'a rapporté qu'une seule copie : une partie de la fresque de Raphaël : la *Dispute du Saint-Sacrement*, mais il y a travaillé quatre mois, avec un soin minuticux, rendant sur la toile, comme un trompe-l'œil, l'illusion de la pierre crevassée, effritée et les colorations pâlies.

C'est un morceau superbe dont nous conseillons au Musée de faire l'acquisition.

AU WAUX-HALL

Les concerts du Waux-Hall sont dans leur période la plus brillante. L'administration se montre prodigue de programmes choisis, de cantatrices, voire de chanteurs.

La semaine passée, un ténor a fait son apparition sous le dôme mauresque où se réfugie la musique pendant les chaleurs. Cette innovation est-elle heureuse? Nous ne sommes pas, quant à nous, grands partisans de ces exhibitions de voix en plein air, pas plus que de celles des *soli* de violon et autres. Les œuvres symphoniques conviennent mieux, semble-t-il, à ce genre de concerts, et les voix se perdent le plus souvent dans le bourdonnement des conversations. Mais le public paraît prendre goût aux programmes panaches de morceaux vocaux. Il a fait un joli succès à Mlle Mahieu, entièrement remise de l'indisposition qui l'a éloignée de l'estrade pendant tout l'hiver. Ce repos prolongé n'a pas nui à la jeune artiste. Sa voix est agréable, et si elle parvient à lui donner la légèreté qui lui manque dans les vocalises et les trilles, ce sera tout à fait bien. Quant à M. Herbert, il chante d'une voix fraîche des choses sentimentales, avec l'accompagnement obligé des ronds de bras, des balancements de tête, des jeux de prunelles et des effets de gibus qui ravissent d'aise les petites demoiselles de la Grande-Harmonie. Déprovincialisé, il rencontrera certainement le succès artistique que ne manqueront pas de lui faire obtenir les qualités d'émission et de voix qu'on découvre sous le faux goût qui l'enveloppe.

L'orchestre, dirigé par MM. Jehin et Herrmann, s'il a parfois des distractions dans les concerts ordinaires de la semaine, les rachète les jours où le programme porte quelques œuvres marquantes. Il s'est particulièrement distingué, samedi, dans l'ouverture d'*Hamlet* de Stadtfeld, et dans la *Fantaisie caprice* de Vieuxtemps, transcrite pour tous les archets.

C'est lundi prochain qu'aura lieu le grand concert Wagner qui a dû être remis jeudi dernier à cause du mauvais temps. Une observation curieuse à faire, c'est qu'actuellement, quand on veut avoir du monde, on annonce des œuvres de Wagner. Nous sommes loin du temps où ce seul nom mettait les populations en fuite. On sait que M. Jehin se propose de faire exécuter prochainement au Waux-Hall la chevauchee des Walkyries, avec les huit voix de femmes qui complètent cette merveilleuse composition. Il est question aussi de don-

ner deux concerts exclusivement consacrés aux œuvres de Peter Benoit, sous la direction du maître. Dans l'un de ces concerts on entendra des fragments de *Lucifer*, pour chœurs et orchestre. Un autre concert sera réservé à Benjamin Godard, qui viendra diriger quelques-unes de ses œuvres.

Concours du Conservatoire

Voici le résultat des derniers concours :

Piano (jeunes gens). — 1er prix : MM. Trialle et Van Dam; 2e prix : MM. Della Torre et Vandenbroeck; accessit : M. Nauwelaers.

Chant (hommes). — 1er prix avec distinction : M. Schmidt; 1er prix : M. Van Heeckeren; 2e prix : MM. Siemons et De Meesmaker; accessits : MM. De Deyn et Boon.

Chant (jeunes filles). — 1er prix avec grande distinction : Mlle Mazy; 1er prix : Mlle De Dobbeleer; 2e prix avec distinction : Mlles Van Dael et Verheyden; accessits : Mlles Gregoir, Goebel, Buol, Hiernaux, Bolle, Van t' Velt, Baudelet et Urbain.

Chant italien (jeunes filles). — 2e prix : Mlle Nono; accessit : Mlle Douilly.

Duos de la reine. — 1er prix : Mlles Verheyden et Van Daele.

Diplôme de capacité (piano). — M. Tibbe a obtenu un diplôme de capacité avec grande distinction.

Déclamation (hommes). — 1er prix : MM. Schmidt et Chomé; 2 prix : M. Crommelinckx; accessits : MM. de Konink et Hendrickx.

Déclamation (jeunes filles). — 1er prix avec distinction : Mlle Miette; 1er prix : Mlle Mees; 2e prix : Mlles Hiernaux et Gérard; accessit : Mlle Mazy.

Nous avons appris avec plaisir que Mlle Mazy et M. Schmidt ont été engagés au théâtre de la Monnaie.

Petite chronique

Aujourd'hui reparaît à Bruxelles et à la mer le journal hebdomadaire *La Plage* dirigé et rédigé par la plupart de nos Jeune-Belgique. Cette année *La Plage* s'est complétée; outre des nouvelles, poésies, critiques, etc., elle donnera de piquantes chroniques mondaines, et sera le vade-mecum des flâneurs de là-bas. Ajoutons qu'elle publiera les listes officielles d'étrangers, les programmes de toutes les fêtes du littoral, les heures de chemin de fer, etc. Voici le sommaire du premier numéro :

La Saison de 1883, Emile Verhaeren. — Tableaux de genre, Georges Rodenbach. — Causettes, Max Waller. — Les flots sont changeants, Emilio. — Interêts locaux, X. — Nouvelles de Blankenberghe — Lettre d'Ostende, Vicomtesse Alice. — Liste des Étrangers. — Renseignements divers.

Abonnements : 3 fr. pour toute la saison Bureaux : Blankenberghe, 18, rue de l'Eglise; Bruxelles, 74 avenue de la Toison d'or.

Un élève de M. C.-H. Verdhurt, l'excellent professeur de chant dont nous avons déjà entretenu nos lecteurs, vient d'être engagé à la Monnaie. C'est M. Renaud, un jeune homme de 22 ans à peine, et qui possède, nous dit-on, une voix de premier ordre. Il débutera dans le rôle de Valentin de *Faust*, en même temps que M. Lorrin dans celui de Méphistophelès Tout en entrant à la Monnaie, M. Renaud continuera ses leçons chez M. Verdhurt, dont il est le disciple depuis six mois seulement, et les poursuivra jusqu'en septembre 1884.

Le gouvernement français vient d'acquérir au Salon de Paris le tableau intitulé *Prisonniers de guerre* de notre compatriote Jacques de Lalaing.

C'est la première fois depuis vingt-cinq ans qu'une œuvre d'un peintre belge est appelee à figurer dans un Musée de France.

Le total des recettes du Salon de 1883 s'élève à 300,000 fr. Ce total était pour l'année dernière de 330,000 fr. Il a été reçu aux tourniquets plus de six cents pièces fausses.

Les recettes à 5 fr. ont donné, cette année, 11,200 fr. Elles avaient produit, l'année dernière, 13,800.

On a compté 25,000 entrées à 2 fr., soit 800 entrées de plus que l'année dernière.

On vient de fonder à Anvers, sous le patronage de Gounod, une *Association d'artistes musiciens* dont les statuts sont analogues à l'institution du même nom qui existe à Bruxelles. C'est une œuvre à la fois artistique et philanthropique d'une incontestable utilité et qui, grâce aux éléments dont se compose la commision directrice, grâce au chef d'orchestre dont on a fait choix — Peter Benoit — est appelée à prendre le premier rang parmi les societés du même genre.

Voici la composition de la commission : *Président honoraire :* M. F. Van Hal. *Président :* M Armand Chaudoir. *Vice-Président :* M. Ch. Liebrechts, vice-président du tribunal de 1re instance. *Secrétaire :* M. Alp. De Wolf. *Trésorier :* M. Ch. Schmidt-Von der Buke. *Secrétaire-Adjoint :* Billet, professeur à l'école de musique. *Bibliothécaire :* M Possoz, éditeur et professeur de musique. *Conseillers :* MM. Maurice Gevers, directeur de la banque d'Anvers; J. Van de Velde, conseiller provincial; Alp. Lemaire, chef-d'orchestre de la Société royale d'Harmonie. *Commissaires de l'orchestre :* MM. Bonzon et Ceurveld, professeur à l'ecole de musique.

Le *Nord contemporain*, qui depuis trois ans se publiait à Lille, paraît actuellement à Bruxelles et à Lille, en livraisons semi-mensuelles, contenant 16 pages de texte, grand format, avec couverture, supplément industriel, commercial et agricole, etc. Le *Nord contemporain* s'occupe d'histoire, de litterature, de science, de beaux-arts, de finance, etc , et donne, dans chaque livraison, trois grandes photographies. Les dernières parues sont : 1° le portrait de M. Ferdinand Lavainne, directeur du Conservatoire de Lille ; 2° l'hôtel de ville de Bruges ; 3° l'hôtel de ville et l'ancien phare de Calais Il constitue une publication d'un genre tout particulier. Abonnements : six mois, 22 francs. Un an, 44 francs. S'adresser à Bruxelles, rue Grétry, 17; à Lille, rue de la Gare, 14.

Voici, jusqu'à présent, la composition de la troupe pour la campagne prochaine :

Mmes Bosman, Deschamps, Legault, Lonati, Griswold. MM. Gresse, Devriès, Rodier, Soulacroix, Massart, Delaquerrière, Lorrin, Guérin, Chapuis, Goffoel, Schmidt, Renaud.

Bientôt s'ouvrira à Bruxelles une exposition universelle de journaux. A cette occasion, il est intéressant de dénombrer le contingent que pourront nous fournir nos voisins. Sait-on par exemple combien la seule ville de Paris fait éclore de feuilles quotidiennes, hebdomadaires ou mensuelles? *Douze-cent-quatre-vingt-onze!* Voici comment se classent ces publications. Il y a 67 journaux politiques quotidiens, 59 journaux religieux, 110 de jurisprudence, 240 d'économie politique, commerce et finances, 22 de géographie et d'histoire, 128 de lecture récréative, 38 d'instruction, 62 de littérature, philologie et bibliographie, 11 de beaux-arts, 3 de photographie, 9 d'architecture, 3 d'archéologie, 15 de musique, 29 de théâtres, 73 de modes (dont 3 de coiffure , 138 de technologie (industries diverses), 92 de médecine et de pharmacie, 51 de sciences, 24 d'art militaire et marine, 28 de sciences agricoles, 10 de sciences hippiques et 23 divers.

Le *Guide musical* reçoit de Bayreuth la correspondance suivante :

Dimanche 8 juillet ont commencé les representations du *Parsifal* suivant le programme tracé par Wagner et fidèlement suivi par le comité de Bayreuth. Les représentations continueront tous le mois de juillet, à deux jours d'intervalle et les jours pairs jusqu'au 31 inclusivement.

La première représentation, dimanche, a eu le caractère d'un hommage à la mémoire du maître. La salle du théâtre Wagner était absolument comble, et l'œuvre, écoutée avec une religieuse attention, a fait une impression plus profonde encore que l'année dernière. Le silence était convenu en signe de deuil, pour laisser à cette soirée son caractère de fête funèbre; mais après le troisième acte, les applaudissements ont éclaté, enthousiastes.

Les interprètes de l'œuvre se sont surpassés, notamment M. Scaria et Mme Amelie Materna, qui ont donné à leurs personnages une inoubliable physionomie.

Tous les artistes dont le talent avait assuré le succès des représentations du mois d'août 1882 prêtent leur concours à cette reprise.

Ainsi que nous l'avons déjà dit, le troisième acte a subi une modification de mise en scène qui est d'un grand effet.

L'année dernière, le décor mouvant, qui doit, comme au premier acte, mais par un autre chemin, ramener à Montsalvat, Parsifal et Gürnemanz, suivis de Kundry, n'avait pas pu fonctionner; il eût fallu répéter à satieté la marche orchestrale qui accompagne le changement de scène. Cette fois les indications de Wagner ont pu être observées, et le second décor mouvant a parfaitement marché; il est d'un pittoresque absolument réussi.

Le fils du maître, le jeune Siegfried Wagner, assistait à la soirée avec ses sœurs. Mme Cosima Wagner, encore trop souffrante, n'avait pas quitté Wahnfried. Tous les étrangers que cette solennité a attirés à Bayreuth se sont fait inscrire chez elle.

Dès à présent il y a de nombreuses demandes de places, tant de l'Allemagne que de l'étranger, pour les représentations suivantes.

DIETRICH & Cie

23A, RUE ROYALE, BRUXELLES

Gravures, Aquarelles, Tableaux, Modèles et dessins, etc.

VIENT DE PARAITRE :

ÉTUDES ET CROQUIS A L'EAU-FORTE

PAR

PH. ZILCKEN

6 Planches avant la lettre. Prix : 40 Francs.

MM Les amateurs sont invités à venir examiner ces planches.

Maison PNE MOMMEN

26B, *RUE DES FRIPIERS* & 29, *RUE GRÉTRY*

BRUXELLES

FABRIQUE DE TOILES
POUR TABLEAUX ET PANORAMAS.

TISSUS GOBELINS, COTONS ET TOILES
DE TOUTES LARGEURS POUR DECORS.

ENCADREMENTS EN TOUS GENRES.

RENTOILAGE, PARQUETAGE, VERNISSAGE
emballage et nettoyage de tableaux.

VENTE ET LOCATION DE MANNEQUINS.

BROSSES ET PINCEAUX.

HUILES, ESSENCES, VERNIS ET SICCATIFS.

Tous les articles
POUR LA SCULPTURE, LA GRAVURE A L'EAU-FORTE, L'ARCHITECTURE ET LE DESSIN.

FABRIQUE DE COULEURS
POUR LA PEINTURE A L'HUILE, A L'AMBRE, A L'AQUARELLE, SUR PORCELAINE, SUR SOIE ET SUR TISSUS GOBELINS.

TABLES ET PLANCHES A DESSINER,
CHEVALETS DE LUXE,
D'ATELIER ET DE CAMPAGNE.

BOITES, TENTES, PARASOLS,
CHAISES, TÉS, ÉQUERRES, COURBES.

BOITES A COMPAS,
Crayons, Fusains, Modèles d'atelier,
Vases en terra-cotta et Porcelaines à décorer.

PAPIERS ET MODÈLES
POUR L'AQUARELLE ET LE DESSIN.

PHOTO-PEINTURE.

TABLEAUX ET ŒUVRES D'ART.

PIANOS

VENTE
ÉCHANGE
LOCATION

BRUXELLES
rue Thérésienne, 6

GUNTHER

Paris 1867, 1878, 1er prix. — Sidney, seul 1er et 2e prix

MUSIQUE.

R. BERTRAM

10, RUE SAINT-JEAN, BRUXELLES
(**Ancienne maison Meynne**.

ABONNEMENT A LA LECTURE DES PARTITIONS

MAISON GOUPIL ET Cie A BRUXELLES

89, rue du Marché aux Herbes (en face des Galeries Saint Hubert)

VIENT DE PARAITRE

SALON DE PARIS DE 1883

Ouvrage d'art de grand luxe, contenant 120 photogravures par la Maison Goupil et Ce.

L'ouvrage est divisé en 12 livraisons. Chaque livraison comprendra 16 pages de texte, 10 photogravures dont 6 hors texte et plusieurs dessins originaux. Il paraîtra une livraison par semaine.

Prix de la livraison : **5** francs.— L'ouvrage complet : **60** francs.

La maison fournira à ses clients et aux artistes l'ouvrage complet pour le prix de l'edition ordinaire (fr. 60 , un exemplaire édition d'amateur sur papier de Hollande.

VERLEYSEN-NYSSENS

A LA PORTE CHINOISE

88, RUE ROYALE, BRUXELLES, 88

IMPORTATION DIRECTE DE LA CHINE ET DU JAPON

Objets d'art, porcelaines, bronzes, laques, soieries, papiers, etc. — Grand choix de meubles en laque et bois de fer, paravents, écrans.

SPÉCIALITÉ DE THÉ DE CHINE

Exposition permanente — Entrée libre.

COMPAGNIE DES BRONZES

BRONZES D'ART ET D'AMEUBLEMENT

APPAREILS D'ÉCLAIRAGE

BRONZE MONUMENTAL

Direction et Magasins : Rue d'Assaut, 22, Bruxelles.
Ateliers et Fonderie : Rue Ransfort, 27, Molenbeek (Bruxelles).

ADÈLE DESWARTE

23, RUE DE LA VIOLETTE

BRUXELLES.

Dépôt à ANVERS, 15, rue Léopold.

VERNIS ET COULEURS
POUR TOUS GENRES DE PEINTURES.

TOILES, PANNEAUX, CHASSIS,
MANNEQUINS, CHEVALETS, ETC.

BROSSES ET PINCEAUX,
CRAYONS, BOITES A COMPAS, FUSAINS, MODELES DE DESSIN.

RENTOILAGE, PARQUETAGE,
EMBALLAGE, NETTOYAGE
ET VERNISSAGE DE TABLEAUX.

COULEURS
ET PAPIERS POUR AQUARELLES
ARTICLES POUR EAU FORTE,
PEINTURE SUR PORCELAINE.

BOITES, PARASOLS, CHAISES,
Meubles d'atelier anciens et modernes

PLANCHES A DESSINER, TÉS,
ÉQUERRES ET COURBES.

COTONS DE TOUTE LARGEUR
DEPUIS 1 METRE JUSQUE 8 METRES.

Représentation de la Maison BINANT de Paris pour les toiles Gobelins (imitation)

NOTA. — La maison dispose de vingt ateliers pour artistes.
Impasse de la Violette, 4.

SOCIÉTÉ ANONYME

DE

L'HOTEL DES VENTES

DE BRUXELLES

RUE DU BORGVAL, 15 — BOULEVARD ANSPACH, 71 — RUE JULES VAN PRAET, 16

VENTES MOBILIÈRES A L'ENCAN

EXPOSITION PERMANENTE D'OBJETS D'ART, DE MEUBLES, DE MARCHANDISES

A VENDRE A L'AMIABLE

AVANCES SUR VENTES

Salles numéros 3, 4 et 5 (1er étage) réservées **gratuitement** à l'exposition d'*Objets d'Art, de Meubles, de Marchandises*, etc., à vendre à l'amiable. L'Aministration est intermédiaire entre Vendeurs et Acheteurs.

Salles 2 (rez-de-chaussée) et 6 (1er étage), réservées aux ventes publiques à l'encan.

Les Ventes et Expositions sont annoncées par affiches, journaux et bulletin spécial (envoyé **gratuitement** à toute personne qui en fait la demande).

Les vendeurs sont avertis du jour de vente de leurs objets, les Amateurs, qui le désirent, du jour de vente de ce qui les intéresse.

Récépissé est donné, à leur demande, aux déposants d'objets pour vente publique amiable ou à l'encan.

BUREAU DE RENSEIGNEMENTS DANS LA COUR VITRÉE DE L'HOTEL

CAVES SPACIEUSES DE DÉPOT. — ÉCURIES.

Bulletin des Ventes Publiques de la Semaine

Mardi 17 juillet, à 10 heures du matin. — *Cour vitrée :* Vente publique pour cause de cessation de commerce d'un important et complet matériel d'ornemaniste-doreur, ayant constitué l'atelier de M. J.-B. Jacobs, ci-devant doreur sur bois à Molenbeek-St-Jean. — Moules à pièces en soufre et en plâtre, Modèles pour surmoulages à la gélatine, etc., etc., Pièces de tous styles. — Exposition publique la veille de la vente.

Mercredi 18 juillet, à 2 heures de relevée. — *Salle n° 2 :* Vente publique de tous meubles et ustensiles, ainsi que de plusieurs voitures, harnais, etc., etc. — Vins de Saint-Emilion (700 bouteilles envir.).

Jeudi 19 juillet, à 2 heures de relevée. — *Cour vitrée :* Vente publique d'une quantité de plantes exotiques et indigènes, fleurs diverses, formant la collection d'un amateur. — La vente se fera sous la direction de M. VAN RIET, horticulteur.

Vendredi 20 juillet, à 2 heures de relevée. — *Rez-de-chaussée :* Vente publique pour cause de départ, d'un important mobilier consistant en plusieurs chambres à coucher, meubles de salon, de salle à manger, fumoir en chêne sculpté, coffre-fort, ustensiles de ménage, cuisinière et objets divers.

Samedi 21 juillet, à 10 heures du matin. — *Salle n° 2 :* VENTE PUBLIQUE JUDICIAIRE par ministère de Me AUBERTS, huissier à Bruxelles, d'Objets de quincaillerie grosse et moyenne, comportant 250 articles divers, comptoirs et rayons. — Exposition, la veille de la vente de 11 à 5 heures.

Prochainement, *Mercredi 25 Juillet*, vente d'une quantité considérable de meubles neufs saisis, modèles en blanc fabriqués dans les meilleures conditions.

Bruxelles. — Imp. FÉLIX CALLEWAERT père, rue de l'Industrie, 26.

TROISIÈME ANNÉE. — N° 29. LE NUMÉRO : 25 CENTIMES. DIMANCHE 22 JUILLET 1883.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

COMITÉ DE RÉDACTION

VICTOR ARNOULD — OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — EUGENE ROBERT

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00 ; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES** : On traite à forfait.

Adresser les demandes d'abonnement et toutes les communications à
L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 26, Bruxelles.**

SOMMAIRE

OCTAVE PIRMEZ D'APRÈS SA CORRESPONDANCE. — VÉRACITÉ DE LA CRITIQUE LITTÉRAIRE EN BELGIQUE. — L'EXPOSITION TRIENNALE DE NAMUR. — LIVRES NOUVEAUX. *Pauline Tardivau*, par Albert Dupuit. *Wiertz*, par Henry Claessens. — L'ÉCOLE DES CHŒURS. — PETITE CHRONIQUE.

OCTAVE PIRMEZ

D'après sa correspondance.

Maintenant que ce maître est mort, les Pharisiens de lettres et les Scribes d'Académie veillent autour de sa tombe, et prétendent en repousser ses disciples.

Inquiets d'une résurrection qu'ils sentent prochaine et d'une gloire qui déjà luit par les fentes du sépulcre, ils disent, pour se rassurer : Cet homme est à nous!

Pour apprécier la justice d'une telle revendication, il suffit de rappeler comment un des leurs avait résumé l'œuvre de Pirmez et en quelque sorte préparé son épitaphe :

Un tel genre ne se soutient que par la clarté, à défaut de grandeur. Si on veut être compris de si haut, on ne peut prendre un style trop lumineux. Cet écrivain a été loué sur la foi de ses idées, souvent contradictoires. Je laisse ce soin à ceux qui ont pu le lire d'un bout à l'autre. Victor Hugo a appelé la musique la lune de l'art; on pourrait en voir, dans ce genre de rêveries, les étoiles et les nébuleuses.

Pirmez, du reste, a lui-même raconté l'accueil qu'il reçut dans ce monde officiel des lettres, qui tâche de nous l'arracher aujourd'hui.

« Croiriez-vous, écrivait-il, que sur cinquante littérateurs auxquels j'adresse mes livres, accompagnés parfois d'une lettre de présentation, la moitié ne remercie pas ; un quart envoient leur carte; quelques-uns me répondent par des injures pour n'avoir pas affranchi « *jusqu'à domicile* » (C'est bien involontairement!) Dans leur sagacité, ils s'imaginent que l'auteur a fait vers eux un pas de clerc, qu'il a besoin de leurs services, que lui-même, un rêveur, n'en peut rendre, que le plus expansif est toujours l'inférieur... »

Et ailleurs, à propos des critiques, dont l'un, entr' autres, trouvait ses livres « émaillés de provincialismes», il s'écriait :

« Pauvres diables! ...*Invidia livor*. Vous trouverez ci-joint un échantillon du style de ceux qui nous jugent. Mais bah! je serais bien fou si je m'estimais par ma littérature, plus fou que la bête qui sait jouir des printemps. On n'est jamais si heureux que lorsqu'on a laissé tomber à ses pieds tous les ornements de son esprit et

qu'on se sent éphémère créature, vivant de la vie naturelle à la garde de Dieu. »

En réalité, Pirmez souffrait de ces attaques, mais n'en laissait rien paraître. Comme l'enfant de Sparte, il souriait, tandis que le renard le mordait aux entrailles. En de nombreuses lettres que nous avons sous les yeux, on sent, à travers la résignation chrétienne et la patricienne fierté, l'amertume intime.

Contre la sottise des hommes, on le voit qui se réfugie et s'enfonce davantage en lui-même et dans la nature; il s'isole dans cet Eden, qui, dit-il, est partout où il y a vie libre, sincère, naturelle et innocente. Parfois cependant cette volonté, — à la fois douce et hautaine, — a des défaillances; déjà atteint par la maladie, entendant çà et là une âme lui renvoyer l'écho de son génie, il doute de lui, de son œuvre, et se reproche d'avoir parlé de trop haut à la foule, qui ne l'a pas compris :

« Hélas! s'écrie-t-il, quand nous donnons la quintessence de notre âme, nous cessons d'être compris des âmes simples. C'est pourtant à celles-là que nous désirons parler. Nous nous faisons élégants pour être admirés des âmes expertes. Nous nous sommes trompés! Au lieu d'écrire de la philosophie et de la poésie, nous eussions mieux fait, je pense, d'imiter saint François dans ses Fioretti : plus je m'exalte, plus je me sépare des objets de ma tendresse. »

Plus tard, il tombe dans une langueur découragée, dont des sollicitations affectueuses tentent en vain de le relever :

« C'est maintenant, me dit-on, que vous écririez un livre profond de philosophie! Que c'est mal observer! C'est dans nos moments de plus grande vitalité que nous approfondissons le mieux. Il en est de même du piocheur, du mineur. A vingt ans, en plein soleil, on aime à s'aller asseoir dans les Campo-Santo, parmi les mouches bleues qui s'étalent immobiles sur les pierres tumulaires. La mélancolie de nos jours de jeunesse n'est souvent que le ferment de la vie intense qui nous submerge. — Depuis un an, remarquant mieux l'envie des hommes, je suis découragé d'écrire. Je remercie toutefois la Providence d'avoir guidé ma plume selon mes désirs et de m'avoir amené à un résultat (bien qu'il soit inapprécié du public) tel que j'espérais. J'avais cependant bien des pensées encore à fixer, mais je me repose un peu en songeant à cette parole de l'Ecriture : « Il n'y a nulle fin, mon fils, à multiplier les livres! » Tout, du reste, n'est jamais dit, et chacun meurt presque tout entier. »

Puis, de plus en plus, affaibli par le mal, désormais indifférent à la renommée ingrate, il tourne toutes ses pensées vers la philosophie religieuse, il veut vivre ses derniers jours, couché, comme saint Jean à la dernière Cène, sur le cœur de son Dieu :

« Je suis résolu, écrit-il, à ne plus m'occuper de littérature avant mon rétablissement; je me sens trop faible. Puis, si j'y retourne, ce sera pour m'occuper d'ouvrages purement philosophiques et religieux. La vie est courte : *Molt est corte la vie.* »

Et déjà l'ombre de la mort se projetait sur ses pensées; de son lit, il nous écrivait, et, comme un Socrate chrétien, s'entretenait avec nous, dans la sérénité et l'intimité de ses dernières heures :

« J'aime les lectures, nous disait-il dans une sublime confidence de son génie, qui éveillent en moi le sentiment de la beauté et en même temps m'instruisent sur le néant de toutes choses. L'amour et la mort étaient toujours à mes côtés quand j'écrivais *les Feuillées*, *les Jours*, *les Heures* et *Remo*. D'eux seuls, j'ai voulu recevoir toutes mes inspirations. J'étais à la fois épris de leur douceur, de leur gravité et de leur mystère. Naturellement, ces deux génies portent l'écrivain à s'exprimer en un style *soave austero*. Les mêlant en son âme, on élève à l'Amour une statue de granit noir, et à la Mort un autel de marbre blanc. »

Cette pensée, il l'avait déjà exprimée dans les *Jours de solitude*.

Voici comment, dans l'*Histoire de cinquante ans de liberté*, l'auteur de la partie consacrée à notre littérature exprime à ce sujet les impressions du monde qui aujourd'hui s'avise de proclamer qu'il a seul compris et aimé Pirmez :

« En 1869, il publie un second livre : *Jours de solitude*, « *Promenade oisive* »... Veydt, toujours malicieusement naïf, prévint l'auteur du danger où il courait : « Mes seuls compagnons sont l'amour et la mort, avait-il dit. Ils conversent ensemble à mes côtés, ils me distraient et jamais ne me fatiguent ». Et Veydt : « C'est très bien pour vous, monsieur, mais ne craignez-vous pas qu'à la longue ils ne fassent un effet tout contraire sur vos lecteurs? » Il avait ajouté : « Je m'effraie des grands loisirs où s'écoule ma vie ». Et Veydt : « Je m'en effraie plus que vous, monsieur. »

Et c'est alors qu'il se mourait déjà à Acoz, miné par la maladie, que s'engagea notre bataille littéraire : nous lui demandâmes de prendre rang parmi nous.

« Je me sens dans un trop triste état, nous répondit-il, pour collaborer à une Revue (la *Revue moderne*), et tout au plus bon à murmurer des *Ave Maria* et à supplier le ciel de me sauver la vie ».

D'ailleurs son âme, naturellement peu pugnace, tendre, contemplative, affaiblie par la souffrance et n'espérant plus de la gloire, répugnait aux luttes. Il faisait penser a cette poétique toile de Gleyre, — *les Illusions perdues*, — où le rêveur vieilli, gagné sur la grève par l'ombre du soir, regarde fuir vers le soleil la voile qui emporte les jeunesses, les lyres, les fleurs et les espoirs.

« J'aime de vivre, nous disait-il, sur la rive, loin de l'action, surtout maintenant. A votre âge, il m'eût été agréable de combattre pour l'art à vos côtés ».

Mais ne croyez pas pourtant qu'il se désintéressât de la lutte. Il saluait Camille Lemonnier comme un chef heureux, et, dans de fréquents parallèles de lui-même avec l'auteur du *Mâle*, il rapprochait ceux qu'on à appelés récemment : *les deux faces du même art*. Voici qui fera réfléchir ceux qui légèrement, où plutôt imprudemment, osaient prétendre que Pirmez n'avait qu'aversion pour les doctrines de la jeune école.

« Quel mouvement littéraire en notre pays, s'écrie-t-il : il est vrai que jusqu'aujourd'hui, nous n'avions que des journaux politiques *anti-littéraires*. Je crois bien que tout ce mouvement part de Lemonnier qui a remué les fibres de la jeunesse. Vous le savez, nous avons des *genres* (puisque c'est le terme employé par P.....) tout différents; mais comme nous ne connaissons pas le vice des impuissants : l'envie, nous pouvons mutuellement nous reconnaître des qualités... Il y a dans Lemonnier une individualité d'une rare puissance : je n'écris pas comme lui, — pourquoi ? Parce que je ne le pourrais ! Il faut une imagination comme embrasée. J'use des forces que la nature m'a données. Mon manque de dextérité a produit la pureté et la clarté de mon style (je suis modeste !!!) et aussi ces naïvetés qui font sourire le savant à triple étage. Le Pérugin semble m'inviter à l'imiter, tandis que Rubens et Jordaens me montrent que je serais ridicule en voulant m'inspirer d'eux ».

Et ailleurs :

« Aujourd'hui j'ai reçu la revue le « Livre » avec un article de Lemonnier sur *Remo*. Je lui en suis fort reconnaissant. Nous sommes toujours compris de ceux qui ont le sentiment de la vie naturelle. Rien de grand et de sincère ne peut échapper à leur œil clairvoyant. Lemonnier m'écrivait autrefois : « Ce que j'aime en vos *Jours*, c'est cette solitude pleine de grands accents à travers le silence et qui laisse parler le cœur en même temps que la nature. » C'est bien cela. Tout est dit, résumé. Nous avions deux buts différents en prenant la plume; le sien était de répandre dans l'humanité et dans les foules la vie qui bouillonnait en lui, et de l'émouvoir de ses impressions variées, et les plus fugitives. Pour moi, me contentant du simple travail de lapidaire, je ne prétendais produire qu'une œuvre testamentaire, qui durât d'une obscure durée, comme la pierre tombale enfouie un jour dans l'herbe. »

Et visant la gloire que la jeune génération lui rendait enfin par la rumeur triomphale dont elle accompagnait son nom, après vingt ans d'oubli et de compliments vulgaires dans les gazettes bourgeoises, il ajoutait : « Me voici, aux vitrines des libraires, étalé aux regards de la génération présente..... et je me sens comme appauvri de ce que j'ai donné de moi au public ! »

Et maintenant, ô gens officiels, dites-nous, qu'y a-t-il de commun entre vous et Pirmez ?

Certes, entre Pirmez et nous, il y avait des divergences d'opinion, inévitables partout où il y a des esprits libres et spontanés; mais, sur l'ensemble et le fond des doctrines, il partageait notre foi littéraire.

Son art, comme celui que nous nous efforçons de réaliser, était un art jeune, indépendant, original et robuste. Votre art, à vous, est cacochyme et doctrinaire, émarge et fait des cantates, et, s'il est chaste, n'est-ce pas comme l'eunuque ?

VERACITE DE LA CRITIQUE LITTERAIRE

EN BELGIQUE

Pour permettre d'apprécier l'étonnante audace de ceux qui actuellement s'efforcent d'accaparer Pirmez, après l'avoir pendant vingt ans laissé végéter au milieu du ronronnement de leurs compliments éjaculés avec toutes sortes de restrictions perfides; de ceux qui le posent tout-à-coup en antagoniste de notre littérature nouvelle, mettons en regard des citations qu'on vient de lire, les extraits d'un article paru dans l'*Éducation littéraire* et reproduit avec empressement par le *Journal des Beaux-Arts* :

« Dans les discours prononcés au banquet Lemonnier, la jeune Belgique littéraire a réclamé Octave Pirmez comme un de ses chefs ?) et s'est vanté de l'avoir extrait de l'oubli. On aurait dû se montrer mieux informé et plus juste. Le noble écrivain que nous venons de perdre *et dont le génie, par parenthèse, est entièrement opposé a celui qui se manifeste aujourd'hui,* a surgi POUR LA GLOIRE, bien avant que la jeune Belgique ait eu à songer à lui. »

. . . . . .

« *La jeune Belgique* revendique, aujourd'hui qu'il est mort, Octave Pirmez pour l'un de ses chefs; c'est une erreur : esprit fier et indépendant, jamais il ne voulut être ni le chef ni le soldat d'aucune école. Vivant, il se fut récrié contre une telle prétention; *cette école, il l'eût combattue même au nom du bon goût* ET DE LA PUDEUR DES LETTRES, *si pas au nom de la morale.*

« Vivant, *la jeune Belgique le délaissait;* c'était un rêveur, un mélancolique d'un autre âge, UN RETARDATAIRE. Glorifié dans la mort, on se le dispute, on se l'arrache. *Quand on n'a plus à craindre sa férule, on s'en fait un sceptre.* »

Est-ce assez réussi en présence de ce qu'on a lu plus haut? Nous savons désormais à qui la férule de Pirmez était réservée. Nous savons également si la banale critique dont les articles fadasses et pleins de réticences n'ont pu le faire sortir de l'obscurité, mérite qu'on en dise *qu'elle l'a fait* SURGIR POUR LA GLOIRE !!

Il y a mieux. On sait que l'un des fondateurs de *l'Art moderne*, Edmond Picard, a pris la parole, au banquet Lemonnier, pour caractériser la personnalité littéraire d'Octave Pirmez, affirmer la grandeur de son art, et le revendiquer au nom des jeunes, comme un admirable modèle.

Ajoutons que dans *l'Art moderne*, qu'Edmond Picard dirige,

de concert avec Victor Arnould, Octave Maus et Eugène Robert, trois mois après l'apparition du journal, en 1881, on publiait une étude sur les *Heures de Philosophie* où se trouve cette phrase :« *C'est un écrivain de premier ordre et nous pouvons, devant notre public belge qui le connaît à peine, lui donner à son tour une place dans la galerie de nos grands artistes inconnus.* » Six mois après y paraissait une autre étude exprimant de nouveau les sentiments communs de la rédaction, où l'auteur de *Remo* était exalté à la hauteur de son talent hautain. Enfin, au lendemain de sa mort, on y faisait, en termes émus, son apothéose. C'est de ces articles que date en réalité le mouvement qui a rendu à Pirmez sa véritable place au sommet de notre art.

Sait-on ce que, malgré ces faits, la même plume qui a attaqué la jeune Belgique s'est permis d'écrire? Voici :

« Le 27 mai dernier, lors du banquet offert à Camille Lemonnier, M. Edmond Picard s'est exprimé en des termes qui nous ont beaucoup surpris : « *Nous ne permettrons pas*, a-t-il dit, *qu'on nous enlève celui qui est à nous. C'est nous qui lisions ses livres. C'est nous qui les comprenions.* C'EST NOUS QUI L'AVONS SIGNALÉ COMME UN ARTISTE ADMIRABLE. C'EST NOUS QUI AVONS COMMENCÉ A FAIRE TOMBER LE MÉPRIS SUR CEUX QUI LE MÉCONNAISSAIENT... »

. . . . . .

« Pour vérifier la véracité de cette affirmation, nous avons pris la peine de consulter les deux volumes de comptes-rendus des revues et journaux (1862-1882) qu'Octave Pirmez fit imprimer à 50 exemplaires seulement et qui contiennent tous les articles écrits sur ses œuvres dont il a eu connaissance par lui-même ou que ses amis se sont empressés de lui adresser. Eh bien ! pendant ces vingt années, nous ne voyons pas une seule ligne écrite, soit pour, soit contre les œuvres d'Octave Pirmez par M. Edm. Picard. »

. . . . . .

« *C'est tardivement que M. Edm. Picard a applaudi au génie d'Octave Pirmez; il ne l'a fait qu'après la mort de ce grand écrivain national !* Aussi les lignes suivantes de son discours du 27 mai dernier, nous ont-elles paru fort étranges : « *C'est l'un de nos chefs et nous saurons combattre pour empêcher qu'on ne nous ravisse à la fois et son âme et sa gloire.* «

. . . . . .

« Chose curieuse ; parmi les 213 souscripteurs au banquet Lemonnier, où ces revendications bizarres se sont produites *pour la première fois, il n'en est pas un qui ait écrit une ligne sur les œuvres de Pirmez.* »

Et l'article se termine par cette affirmation audacieuse :

« TOUT CELA, C'EST LA VÉRITÉ PURE, DÉGAGÉE de tout intérêt, de toute influence d'école, de caste ou de parti. »

A cette inqualifiable agression, Edmond Picard a répondu en envoyant à l'auteur une des lettres qu'Octave Pirmez lui a écrites et qui débute ainsi :

« Cher Monsieur,

« En lisant la sérieuse étude qui est consacrée aux *Heures de philosophie*, dans le dernier numéro de *l'Art Moderne*, dont, me dit-on, vous êtes directeur, je soupçonne vos sentiments d'amitié de l'avoir suggérée ; je dis plus, je m'imagine que votre esprit pénétrant en est l'auteur.... La fermeté et l'élégance du style en portent témoignage. Ce n'est pas chose facile que de résumer en quelques pages le sentiment d'une œuvre volumineuse, d'une forme fragmentaire et de montrer la source d'où s'échappent des courants si divers. Il faut voir de haut, d'un regard circulaire, pour juger l'ensemble ; cette vue est toujours conciliante, et le poète aussi bien que le philosophe n'ont pas alors à redouter d'être appréciés petitement. »

Et comme le même personnage avait écrit : « Nous vivons dans l'intimité du solitaire d'Acoz. Jamais il n'a prononcé le nom de M. Edmond Picard en notre présence : Il ne paraissait pas connaître le moins du monde l'auteur de la *Forge Roussel.* » Ce dernier put lui répondre par le passage suivant de la même lettre affectueuse de Pirmez :

« Je compte bien, cher Monsieur, à mon prochain voyage en ville, passer quelques instants avec vous, au risque de vous dérober des instants précieux. Comme vous l'avez déjà remarqué, il est fort difficile quand on s'est créé des occupations incessantes qui ne souffrent jamais de retard et auxquelles souvent la fortune et le bonheur d'autrui sont attachés, de s'entretenir, comme on le voudrait, sur bien des sujets de prédilection qui ne les concernent point. Les correspondances littéraires et philosophiques deviennent même impossibles ; ces correspondances qui nous plaisent tant, nous devons nous les refuser si nous mêmes nous écrivons pour la publicité. *Vita brevis !*

« Si je pouvais vous décider à faire une excursion à Acoz dans le courant de juillet, ma mère et moi serions charmés de vous y recevoir. Nous pourrions alors nous entretenir longuement à l'ombre discrète des vieux arbres, en présence de cette nature muette qui dévore en silence ceux qui la chérissent.

Notre collaborateur a terminé en disant à qui l'avait ainsi injustement attaqué :

« A l'occasion, s'il est besoin, je vous fournirai d'autres preuves de mon intimité artistique avec le grand écrivain qui savait, votre article me le fait supposer, faire le groupement de ses affections intellectuelles et s'abstenir de mêler dans ses conversations des noms qui n'étaient pas faits pour s'entendre. S'il ne vous a jamais parlé de moi, je vous jure qu'il ne m'a jamais entretenu de vous. »

EXPOSITION DE NAMUR

(*Correspondance particulière de l'*ART MODERNE).

La cinquième exposition triennale de Namur est très bien arrangée, dans l'excellent local du manège de cavalerie, et forme cinq salles, dont l'une a été pour la moitié réservée aux aquarelles. Les sculptures sont placées dans des parterres de gazon et garnissent le milieu des salons.

Ce qui étonne d'abord le visiteur, c'est qu'à côté d'œuvres réellement artistiques et souvent remarquables on voit une grande quantité de tableaux sans valeur aucune qui devraient être exclus. Cependant, grâce a un parti pris de mettre en évidence les œuvres de quelque mérite, l'ensemble ne se ressent pas trop de cet envahissement des nullités, mais le visiteur qui passe d'un tableau *di primo cartello* a un voisin qui lui sert de repoussoir, doit parfois éprouver de rudes surprises.

Nous ne pouvons assez engager la commission à exercer à l'avenir la plus grande sévérité pour certains envois qui sont tout au plus dignes de figurer en foire : il y va de l'avenir de ses expositions qui sont appelées à prendre rang parmi les grandes expositions triennales belges.

Presque tous les artistes belges, peintres, sculpteurs et graveurs qui font surtout le mouvement artistique dans notre pays, ont envoyé de leurs œuvres, et des plus belles.

Parmi les plus importantes on remarque particulièrement celles de MM. Smits, Hermans, Dell'Acqua, Bonet, Fontaine, Van Camp, Ringel, Khnopff, Asselbergs, Heymans, Rosseels, Stobbaerts, Meyers, Bouvier, Baron, Coosemans, Cogen, Collart, Crépin, Verheyden, Montigny, Génisson, De Schampheleer, Duyk, Hagemans,

Dandoy, Marcette, Vogels, Vinçotte, Cattier, Mignon, de Mmes d'Espiennes, Héger et Philippson.

C'est aux efforts persévérants de la commission que sont dus et le bel ensemble de l'exposition et le bon placement des œuvres. Le goût namurois, dans le domaine des arts, ne s'est pas encore aussi développé qu'on pourrait le souhaiter. Il s'en faut, à cet égard, que la petite cité puisse rivaliser avec Gand, Anvers et Bruxelles.

Une revue minutieuse des 836 numéros entraînerait à un travail très long, que le temps dont nous disposons ne nous permettrait pas de faire avec intelligence.

Nous n'avons voulu, dans cette première correspondance, que donner aux lecteurs de *l'Art moderne* une idée générale de l'exposition, nous réservant de revenir plus particulièrement sur certaines œuvres exposées.

Un grand nombre des tableaux envoyés à Namur ont d'ailleurs été déjà vus à Bruxelles et à Paris, ce qui nous dispensera d'en parler. C'est ainsi que *l'Art moderne* a eu déjà l'occasion d'apprécier les toiles de Smits : *Le bonheur est une jeune femme qui vous sourit en passant, mais le malheur est une vieille qui s'assied à votre chevet et se met à tricoter*, puis : *la Belgique présentant à l'histoire le récit de cinquante années de paix*, enfin : *La Calzette*. Il en est de même du *Repos* d'Hermans, exposé à Bruxelles récemment, des *Sites de la Forêt de Fontainebleau*, peints par Asselberghs, du grand paysage d'Heymans, exposé à Anvers, du superbe *Braconnier* de Verheyden, et de sa *Coupe de Bois*, exposés au Cercle et dont il a été parlé longuement dans ces colonnes, d'une des deux toiles de Montigny, etc. A ce contingent viennent s'ajouter quelques œuvres nouvelles dans les données connues, parmi lesquelles la plus saillante un tableau de Rosseels, *Dans les dunes*, très coloré, bien peint et d'une grande poésie.

Livres nouveaux

Pauline Tardivau, par Albert Dupuit. — *Etude de la vie de province.* — Paris, G. Charpentier, éditeur.

Pauline Tardivau n'est pas en littérature une révolution, et son auteur, Albert Dupuit, n'appartient pas à ce petit groupe de romanciers tapageurs dont chaque volume nouveau fait en librairie l'effet d'un coup de pistolet. Il sort de cette nombreuse phalange de littérateurs modestes et convaincus qui, donnant bravement de la tête contre le mur de fer de l'indifférence publique, y vont tantôt de leur recueil de poésie, larmes et sourires, aurores et crépuscules, phalènes et chauves-souris, etc., tantôt de leur petit roman de mœurs, d'aventure ou de caractère.

Dédaigneuse des humbles, la critique ne s'arrête pas à ces produits que l'hospitalière maison Charpentier couvre de son pavillon jaune.

C'est un tort, — la critique déserte son devoir lorsqu'elle réserve ses éloges ou ses attaques aux réputations établies. — Les humbles, les débutants, les combattants ont droit à des juges comme ceux à qui leur bonheur ou leur puissance ont taillé de véritables fiefs littéraires.

Notre critique à nous est démocratique. M. Albert Dupuit se présente à nous, nous ne lui demanderons pas ce qu'il pèse en librairie, nous examinerons son volume et nous en dirons carrément ce que nous en pensons, tout comme s'il sortait de la plume de Zola ou de Daudet.

Pauline Tardivau est une étude de la vie de province. C'est assez hardi de toucher à la vie de province après Balzac, car, depuis Balzac, la province n'a pas changé, la province est immuable.

Et bien, M. Albert Dupuit ne s'est pas trop mal tiré de cette périlleuse aventure. Nous ne dirons pas que *Pauline Tardivau* efface la cousine Bette ou le cousin Pons, mais nous ne faisons nulle difficulté de reconnaître que cette petite départementale est intéressante, touchante même par la lutte cruelle qu'une union imprudente établit entre la poétique tendresse dont son cœur est plein et l'incurable prosaïsme qui paralyse son esprit. Ce contraste est nouveau et piquant mais il n'est pas vrai. M. Dupuit en l'accentuant s'est écarté de la logique des caractères. Une jeune fille qu'un amour qu'elle croit méconnu conduit aux bords du tombeau et qu'un rayon d'amour partagé ressuscite, une bourgeoise capable de sacrifier à la dignité de son affection une fortune considérable et qui, enfin, croyant apercevoir que l'homme à qui elle s'est unie, aime une autre femme, s'empoisonne pour rendre à ce mari la liberté et le bonheur, est une héroïne ou une détraquée, mais n'est point une pécore, et nul n'admettra qu'une nature aussi aimante, aussi passionnée, soit réfractaire à tout sentiment artistique et préfère aux jouissances délicates de l'esprit les potins misérables de sa sous-préfecture natale. A part cette contradiction, assez grosse, *Pauline Tardivau* est un roman qui se comporte bien, la mise en scène est habile, le décor est harmonique, les types provinciaux sont croqués avec esprit. Cela n'est ni bien neuf ni bien profond, mais cela est sincère, simple, sans affectation ni parti-pris. Le style est pâte-ferme, sans éclat ni relief, mais coulant et facile. En somme, un début digne d'encouragement.

Wiertz, par Henri Claessens. — Bruxelles, Lucien Hochsteyn, 1883.

Le candide jeune homme qui signe cet écrit prend la peine de nous informer qu'il a vingt ans et que les pages qu'il publie sont bien faibles.

L'âge de l'auteur se devine sous les puérilités de cette brochure. Quant à la valeur de sa critique, le lecteur en est, semble-t-il, le meilleur juge ; l'appréciation imprimée en tête du *Confiteor* qui précède la préface est donc superflue. Il est vrai que le très jeune écrivain s'empresse d'ajouter : « Qui sait ? » Ce qui prouve, une fois de plus, qu'au fond de toute modestie trop crument exprimée il y a toujours une forte dose de vanité.

Faut-il désabuser le bon petit jeune homme ? Ce n'est guère nécessaire, puisqu'il se juge lui-même, — et si bien. « Je devrais, dit-il, m'écrier comme Socrate : Tout ce que je sais, c'est que je ne sais rien. »

Méditez donc cette pensée, M. Claessens, puisque vous avez la chance de la connaître. Et qu'elle vous serve de préservatif contre une démangeaison nouvelle d'aligner les jolis caractères de Lucien Hochsteyn, qui n'ont pas été fondus pour imprimer des enfantillages.

L'école des chœurs

Le nouveau directeur de la Renaissance à Paris, M. Okolowicz, a pris l'initiative d'une excellente mesure que nous serions heureux de voir adopter à Bruxelles par nos directeurs de théâtres et que nous signalons tout particulièrement à l'attention des directeurs de la Monnaie. Cette mesure, qui donnera bientôt des

résultats pratiques d'une incontestable utilité, consiste à attacher au théâtre une pépinière de jeunes artistes, à leur faire donner des leçons, à les faire chanter dans les chœurs, puis, plus tard, si des voix se révèlent, à leur confier des rôles. M. Okolowicz a placé cette jeune école de chant sous la direction de M. Wartel, un maître de choix. Déjà l'école fonctionne et fait bien augurer de l'avenir. C'est elle qui, à la Renaissance, composera les chœurs. En compensation des services qu'il réclame d'eux, le directeur de la Renaissance fait donner à ses pensionnaires des leçons gratuites de théâtre; de plus, afin de procurer à chaque élève l'occasion de se produire en public, il fera jouer par eux, chaque mois, une opérette nouvelle dont la distribution sera changée tous les huit jours.

Ne sont-ce pas là des dispositions excellentes, réellement utiles? Et serait-il si difficile de les adopter à Bruxelles? On sait combien l'on se plaint, en général, des chœurs dans les théâtres et quelles peines il faut se donner pour les faire chanter à peu près ensemble. En introduisant dans les théâtres un enseignement raisonné, on rendrait à la fois service aux choristes, au public et aux auteurs, dont les pièces seraient rendues avec soin. La question vaut la peine qu'on l'examine. Nous qui nous plaisons à copier l'étranger, imitons-le du moins dans ce qu'il nous offre de salutaire et de bon.

Petite chronique

Lebrun, l'excellent acteur du Parc que nous avons si souvent applaudi dans les rôles de grands premiers comiques auxquels il s'était consacré, vient de mourir des suites d'une opération douloureuse qu'il avait subie samedi dernier. Il avait 74 ans. Certes, on ne les lui eût pas donnés, tant il mettait d'art à se grimer, tant il avait, sur la scène, d'animation, de vivacité, d'humour. Il était très aimé du public, qui lui faisait fête, et de ses camarades. Le théâtre du Parc perd en lui un de ses plus anciens et de ses meilleurs pensionnaires. Il y était entré il y a neuf ou dix ans, après avoir tenu dans diverses villes et notamment à Lyon et à Rheims, sous la direction Blandin, divers emplois, principalement ceux qu'en langage du métier on nomme « les Geoffroy ». Tout le monde se souvient des succès qu'il remporta sur la scène de la rue de la Loi dans *l'Etrangère*, où il créa le rôle joué par Got, dans *les Jocrisses de l'amour*, dans *Bébé*, de joyeuse mémoire, où il fit un Pétillon des plus amusants, dans *Une corneille qui abat des noix*, et plus récemment dans *les Corbeaux*, d'Henry Becque, et dans *Tête de Linotte*, où il créa le personnage de Champanet, le mari de l'oublieuse mais inoubliable Céleste. Lebrun était marié. On le rencontrait souvent, promenant sa femme le plus bourgeoisement du monde. C'était une des physionomies populaires et aimées à Bruxelles.

On jouera cet hiver à la Monnaie *Panache blanc*, opéra-comique inédit, en un acte, de M. Pl. Flon, le directeur des chœurs de l'Opéra, paroles de MM. Alb. Carré et Paul Audebert. Les interprètes seront : Mlle A. Legault, MM. Delaquerrière et Soulacroix.

Mme Bernardi, l'ancien contralto de la Monnaie, qui vient de revenir d'une tournée en Amérique, a signé un engagement avec M. Carion pour créer cet hiver, au théâtre des Galeries Saint-Hubert, un rôle important dans *Dona Juanita*, de Suppé.

La *Société centrale d'architecture* organise une exposition d'architecture, rétrospective et contemporaine, qui aura lieu au Palais des Beaux-Arts du 2 au 30 septembre prochain. — S'adresser pour tous renseignements au secrétaire de la commission organisatrice, rue Royale Sainte-Marie, 128, à Schaerbeek. Les adhésions seront reçues jusqu'au 1er *août au plus tard*.

L'Exposition s'annonce sous les meilleurs auspices et tout fait espérer une réussite complète.

Voici les noms des concurrents qui se sont présentés pour subir l'épreuve préparatoire à l'entrée en loge pour la composition musicale : MM. Léon Dubois (deuxième prix en 1881), Soubre (mention honorable en 1879), Heckers, De Coninck et Berghs.

Waux-Hall. — Ce soir, dimanche, soirée des plus attrayantes. L'orchestre exécutera les morceaux les plus remarquables de son répertoire. *Marche jubilaire* de M. Léon Jehin. *Ouverture triomphale* de Ries. *Le Rouet d'Omphale*, *Danse macabre* de Saint-Saëns, solo de violon par M. Herrmann. Entr'acte de *Galante Aventure* de Guiraud (première exécution).

Le comité formé en Belgique pour recueillir les souscriptions au monument Berlioz s'est entendu avec l'administration des concerts du Waux-Hall qui donnera un grand concert le lundi 30 juillet, au profit de cette œuvre si éminemment artistique. Le programme sera naturellement composé en majeure partie d'œuvres du grand maître si longtemps méconnu; nous le publierons dans notre prochain numéro.

Gounod vient d'arriver à Nieuport, où, comme tous les ans, il passe une bonne partie de l'été. C'est là que naguère il a terminé *le Tribut de Zamora* : c'est là que cette année il doit remanier *Sapho*,

---

On nous prie de publier le résultat du 4e concours littéraire organisé par le *Caveau verviétois*.

Décision du jury pris à l'unanimité de ses membres. — Section A, réservée aux membres du Caveau.

Partie française. — Pas de prix décerné. — N° 1. Mention honorable à la pièce intitulée *Papillons*. — *Partie wallonne*. — 2e prix : *Qu'est-ce qui vinront*, n° 13, chanson. — Mention honorable : *Lu hantreie*, n° 12, chanson. — Mention honorable : *Nos vix wallon*, n° 14, chanson.

Section B, accessible à tous les Belges.

Pas de prix décerné. — N° 26. Mention honorable : *Le Condor captif*. — N° 21. Mention honorable : *Aurore*.

Section C, réservée aux littérateurs wallons de l'arrondissement.

Pas de prix décerné — N° 41. Accessit *C'est d'aux Auris*, chanson,

Messieurs les auteurs sont priés de se faire connaître, en remettant les premières lignes de leurs œuvres, chez le secrétaire *Armand Weber, place du Martyr*.

MM. Leterrier et Vanloo ont lu à M. Brasseur le livret de leur nouvelle opérette de l'hiver prochain. Titre : *le Roi de Cœur*.

Quant au musicien, le choix de la direction et des auteurs s'est fixé sur M. Théodore de Lajarte, que son récent succès à l'Opéra-Comique, avec *le Portrait*, devait tout naturellement désigner aux théâtres de genre.

L'ouvrage qui fera l'inauguration du nouveau Théâtre-Italien, au commencement de décembre prochain, est définitivement choisi : ce sera le *Simon Boccanegra*, de Verdi.

Simon Boccanegra, opéra en trois actes, précédé d'un prologue, aura pour interprètes : Mme Adler-Devriès; MM. Nouvelli ou Ravelli, tous deux premiers ténors; MM. Maurel et Villani, barytons, et M. de Reszké, basse.

DIETRICH & Cie

23A, RUE ROYALE, BRUXELLES

Gravures Aquarelles. Tableaux. Modèles et dessins, etc.

VIENT DE PARAITRE :

ÉTUDES ET CROQUIS A L'EAU-FORTE

PAR

PH. ZILCKEN

6 Planches avant la lettre. Prix : 40 Francs.

MM Les amateurs sont invités à venir examiner ces planches.

Maison PNE MOMMEN

26B, *RUE DES FRIPIERS* & 29, *RUE GRÉTRY*

BRUXELLES

FABRIQUE DE TOILES
POUR TABLEAUX ET PANORAMAS.

TISSUS GOBELINS, COTONS ET TOILES
DE TOUTES LARGEURS POUR DÉCORS.

ENCADREMENTS EN TOUS GENRES.

RENTOILAGE, PARQUETAGE, VERNISSAGE
emballage et nettoyage de tableaux.

VENTE ET LOCATION DE MANNEQUINS.

BROSSES ET PINCEAUX.

HUILES, ESSENCES, VERNIS ET SICCATIFS.

Tous les articles
POUR LA SCULPTURE, LA GRAVURE A L'EAU-FORTE, L'ARCHITECTURE ET LE DESSIN.

FABRIQUE DE COULEURS
POUR LA PEINTURE A L'HUILE, A L'AMBRE, A L'AQUARELLE, SUR PORCELAINE, SUR SOIE ET SUR TISSUS GOBELINS.

TABLES ET PLANCHES A DESSINER,
CHEVALETS DE LUXE,
D'ATELIER ET DE CAMPAGNE.

BOITES, TENTES, PARASOLS,
CHAISES, TÉS, ÉQUERRES, COURBES.

BOITES A COMPAS,
Crayons, Fusains, Meubles d'atelier, Vases en terra-cotta et Porcelaines à decorer.

PAPIERS ET MODÈLES
POUR L'AQUARELLE ET LE DESSIN.

PHOTO-PEINTURE.

TABLEAUX ET ŒUVRES D'ART.

PIANOS

BRUXELLES
rue Thérésienne, 6

VENTE
ÉCHANGE
LOCATION

GUNTHER

Paris 1867, 1878, 1er prix. — Sidney, seul 1er et 2e prix

MUSIQUE.

R. BERTRAM

10, RUE SAINT-JEAN, BRUXELLES

(Ancienne maison Meynne).

ABONNEMENT A LA LECTURE DES PARTITIONS

MAISON GOUPIL ET Cie A BRUXELLES

89, rue du Marché aux Herbes (en face des Galeries Saint Hubert)

VIENT DE PARAITRE

SALON DE PARIS DE 1883

Ouvrage d'art de grand luxe, contenant 120 photogravures par la Maison Goupil et Ce.

L'ouvrage est divisé en 12 livraisons. Chaque livraison comprendra 16 pages de texte, 10 photogravures dont 6 hors texte et plusieurs dessins originaux. Il paraîtra une livraison par semaine.

Prix de la livraison : **5** francs.— L'ouvrage complet : **60** francs.

La maison fournira à ses clients et aux artistes l'ouvrage complet pour le prix de l'édition ordinaire (fr. 60), un exemplaire édition d'amateur sur papier de Hollande.

VERLEYSEN-NYSSENS

A LA PORTE CHINOISE

88, RUE ROYALE, BRUXELLES, 88

IMPORTATION DIRECTE DE LA CHINE ET DU JAPON

Objets d'art, porcelaines, bronzes, laques, soieries, papiers, etc. — Grand choix de meubles en laque et bois de fer, paravents, écrans.

SPÉCIALITÉ DE THÉ DE CHINE

Exposition permanente — Entrée libre.

COMPAGNIE DES BRONZES

BRONZES D'ART ET D'AMEUBLEMENT
APPAREILS D'ÉCLAIRAGE
BRONZE MONUMENTAL

Direction et Magasins : Rue d'Assaut, 22, Bruxelles.
Ateliers et Fonderie : Rue Ransfort, 27, Molenbeek (Bruxelles).

ADÈLE DESWARTE

23, RUE DE LA VIOLETTE

BRUXELLES.

Dépôt à ANVERS, 15, rue Léopold.

VERNIS ET COULEURS
POUR TOUS GENRES DE PEINTURES.

TOILES, PANNEAUX, CHASSIS,
MANNEQUINS, CHEVALETS, ETC.

BROSSES ET PINCEAUX,
CRAYONS, BOITES A COMPAS, FUSAINS, MODELES DE DESSIN.

RENTOILAGE, PARQUETAGE,
EMBALLAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX.

COULEURS ET PAPIERS POUR AQUARELLES
ARTICLES POUR EAU-FORTE, PEINTURE SUR PORCELAINE.

BOITES, PARASOLS, CHAISES,
Meubles d'atelier anciens et modernes

PLANCHES A DESSINER, TÉS,
ÉQUERRES ET COURBES.

COTONS DE TOUTE LARGEUR
DEPUIS 1 METRE JUSQUE 8 METRES.

Représentation de la Maison BINANT de Paris pour les toiles Gobelins (imitation)

NOTA. — La maison dispose de vingt ateliers pour artistes.
Impasse de la Violette, 4.

SOCIÉTÉ ANONYME

DE

L'HOTEL DES VENTES

DE BRUXELLES

RUE DU BORGVAL, 15 — BOULEVARD ANSPACH, 71 — RUE JULES VAN PRAET, 16

VENTES MOBILIÈRES A L'ENCAN

EXPOSITION PERMANENTE D'OBJETS D'ART, DE MEUBLES, DE MARCHANDISES

A VENDRE A L'AMIABLE

AVANCES SUR VENTES

Bulletin des Ventes Publiques de la Semaine

Lundi 23 juillet, à 10 heures du matin. — *Salles nos 4 et 5. 1er étage :* Vente publique judiciaire par ministère de Me VANDEN EYNDE, huissier, d'une belle réunion de bijoux en or et en imitation.

Mardi 24 juillet, à 2 heures de relevée. — *Cour vitrée :* Vente publique de meubles divers et d'objets et ustensiles propres à tous usages.

Mercredi 25 juillet et jour suivant, à 10 heures précises du matin. — *Salle no 6 :* Vente publique judiciaire, par ministère de M. Charles, huissier, en vertu d'un jugement et avec l'autorisation du tribunal de 1re instance de Bruxelles, d'une quantité considérable de magnifiques MEUBLES NEUFS

FABRIQUÉS DANS LES MEILLEURES CONDITIONS et consistant notamment en : 13 tables acajou et noyer, 7 guéridons noyer et palissandre, 3 chaises percées, 34 fauteuils en palissandre, noyer et bois couvert, 7 carcasses de tabourets, 11 tabourets cannés jaunes, cannés noirs et couverts avec cuir havane, 26 lits bois d'orme, acajou, noyer et en fer, fil tordu jaune et fil double, 6 sommiers toile rouge et à rayures, 52 chaises noyer, bois noir et blanc, jaune et avec dossiers cannés, 6 ciels de lit en noyer, acajou et bois jaune, 1 cartonnière acajou, 3 garde-robes noyer cintrées, noyer et acajou, 2 buffets-lavabos en noyer, 6 lavabos noyer et acajou, 6 armoires à glace acajou, 4 bibliothèques orme, noyer, acajou, 2 plateaux en noyer, 4 commodes noyer et acajou, 13 tables de nuit acajou, noyer avec marbre blanc, 5 séchoirs noyer, acajou, cerisier, 12 berces en fer, bois cerisier et noyer, 2 tabourets acajou, noyer, 1 pliant cerisier, 1 cave à liqueurs, 2 galeries en chêne, 1 devant de cheminée en étoffe, 5 cases en acajou, 28 foyers laine, velours vert, tapistry, velours rayé, 9 tapis-carpettes feutre laine rouge, 21 carpettes rouge reps fleur, drap rouge, vert brodé or, drap rouge à relief, feutre rouge, 1 coupe marbre, 4 papeteries, 5 consoles acajou, 1 bac à argent, 1 boîte à cartes, 2 porte-pipes, 2 vases cuivre, 6 cache-pots cuivre, 1 jardinière cuivre, 10 plats ronds (St-Louis), 1 console en chêne, 1 tortue chêne, 3 machines à coudre, 1 glace cadre bronze, 1 garniture riche et 2 grandes coupes, 1 bibliothèque jaune orme, etc., etc.

Exposition publique, les lundi 23 et mardi 24 juillet, de 11 à 5 heures. — Strictement au comptant avec augmentation de 10 % pour frais.

Jeudi 26 juillet, à 10 heures du matin. — *Salle no 6 :* Continuation de la vente judiciaire ci-dessus indiquée.

Le même jour, à 2 heures de relevée. — *Cour vitrée :* Vente publique de plantes, arbres, fleurs, sous la direction de M. VAN RIET, horticulteur.

Vendredi 27 juillet, à 2 heures de relevée. — *Rez-de-chaussée :* Vente publique pour cause de départ, d'un important mobilier consistant en plusieurs chambres à coucher, meubles de salon, de salle à manger, fumoir en chêne sculpté, coffre-fort, ustensiles de ménage, cuisinière et objets divers.

Bruxelles. — Imp. FÉLIX CALLEWAERT père, rue de l'Industrie, 26.

TROISIÈME ANNÉE. — N° 30. LE NUMÉRO : 25 CENTIMES. DIMANCHE 29 JUILLET 1883.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

COMITÉ DE RÉDACTION

VICTOR ARNOULD — OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — EUGENE ROBERT

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES** : On traite à forfait.

Adresser les demandes d'abonnement et toutes les communications à
L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 26, Bruxelles.**

SOMMAIRE

LE JEUNE MOUVEMENT LITTÉRAIRE (Quatrième article). — LIVRES NOUVEAUX. *Croquis alpins,* par Albert Dubois. — CORRESPONDANCE PEU FOLATRE. — EXPOSITION D'AMSTERDAM. — CORRESPONDANCE. — PETITE CHRONIQUE.

LE JEUNE MOUVEMENT LITTÉRAIRE

Quatrième article (*).

« Pourquoi, nous a-t-on dit, quereller nos Jeune-Belgique sur la nature de leurs œuvres, et faire des réserves sur le fond alors que vous en louez la forme? Oui, quelques-unes d'entr'elles paraissent frivoles, purement fantaisistes, détachées du milieu où nous menons notre existence sociale, et leurs auteurs annoncent, comme une bravade, qu'ils continueront ainsi et que rien ne les fera se départir de leur programme qui a arboré la vieille formule, recommandée chaudement jadis par M. Prudhomme, *l'art pour l'art.* Soit, laissons-les faire. Il faut des œuvres à tous les degrés de la hiérarchie artistique, et jamais on ne s'est passé des productions légères. Elles ont leur charme, elles satisfont un besoin, elles ont leurs débouchés intellectuels. Si les Jeune-Belgique sont faits pour cette partie de la besogne commune, laissons-les y vaquer en liberté. »

Pourquoi? C'est que nous avons sur le nouveau mouvement littéraire de plus hautes espérances. Si vraiment toute cette rumeur doit aboutir à ne nous donner qu'une nichée de Parnassiens, venant au monde chez nous sur le tard, pour recommencer une évolution déjà tarie en France après y avoir accompli une farandole élégante, nous serions assurément déçus. Il est indiscutable qu'on ne peut rien souhaiter de mieux aux écrivains que de s'en tenir au genre qui leur convient et de ne pas s'épuiser en efforts pour atteindre des hauteurs qui ne sont pas faites pour eux. Mais il arrive, par certains parti-pris, que des artistes dévoient ou restent au dessous de leurs aptitudes. A cet égard, il est bon de les mettre en garde. Et avant de nous résigner à ne trouver dans la nouvelle phalange que des ouvriers de second ordre, destinés à n'avoir sur leur temps qu'une influence aimable et superficielle, nous voulons, afin d'éveiller toutes les forces que peut-être ils recèlent, leur rappeler ce qu'est un art vraiment digne d'eux et ce qu'attendent ceux qui ont salué leur aurore.

La question est de savoir si nous sommes en présence de jeunes hommes qui sauront prendre la tête du mouvement, ou de simples dilettanti qui charmeront

(*) Voir nos nos du 10 juin, du 1er et du 15 juillet.

par leur habileté et leur grâce, mais passeront comme des papillons.

C'est ici que se pose inflexiblement ce problème esthétique que nous avons soulevé, non sans appréhension, de la destination d'une grande littérature, de celle qui prend virilement sa place dans une société pour aider, avec tous les autres facteurs sociaux, à l'évolution générale. Rien que cette pensée que l'art pourrait être une force sociale en ce sens qu'il aurait pour mission d'être un adjuvant puissant des réformes économiques et politiques, soulève l'horreur chez les jeunes. Ils ne voient dans l'art que la floraison de l'âme dégagée de toute préoccupation civique, se sauvant loin, bien loin du tapage de la place publique et du monde des affaires. Et ils se donnent beau jeu en établissant les contrastes apparents de cette existence tumultueuse, rageuse, intéressée, avec la sérénité, la noblesse et l'harmonie de la muse. Faire de l'art social, jamais!

Quand pareil cri de défi est lancé, on ne sait pas si la conviction qui le fait clamer a pour origine une exacte notion de l'esthétique, ou une inconsciente impuissance d'accomplir l'œuvre redoutable que l'on dédaigne.

Il convient, pour faire évaporer des équivoques favorables aux adversaires de cette grande école qui a eu pour illustres artisans, en Grèce, Eschyle, à Rome, Tacite, en Italie, le Dante, en Allemagne, Schiller, en Angleterre, Shakespeare, en France, Victor Hugo, de bien définir ce que fut pour eux, et pour ceux qui ont suivi les voies qu'ils avaient ouvertes, cet art social auquel une école moins robuste préfère un art de salon, ou de petit coin, amusant les esprits oisifs, sans remuer les âmes, et surtout sans remuer l'âme collective d'un peuple. On a si vite discrédité une doctrine artistique quand on a laissé entendre qu'elle prétend se donner pour but de prêcher des thèses, surtout des thèses politiques. Du coup on la marie à l'ennui et l'on pressent l'effet que produira l'heureux couple.

En réalité, rien n'est plus loin de l'art sublime qu'a chanté le chœur des artistes admirables dont nous énumérions les noms tout à l'heure.

L'art qu'ils ont magnifiquement étalé est social en ce sens, et c'est le vrai sens, qu'ils ont eu sur leur époque une influence prépondérante, s'emparant de toutes les idées dominantes de leur temps, les saisissant au vol, debout dans la société qui s'agitait autour d'eux, les dépouillant de toutes les contingences, les forgeant à nouveau, leur donnant une puissance et une sonorité inconnues, puis les rejetant dans cette masse remuante et tragique, pour imprimer à celle-ci, en vertu d'un magique alliage, des impressions nouvelles la lançant plus rapidement sur le courant du progrès et de l'histoire. Leurs œuvres ne sont pas des leçons pédantesques, des prédications scolastiques, des thèses professorales. Non, rien de pareil. Mais sous les événements qu'ils ont mis en scène, sous leurs personnages d'une humanité étrange, coule invisible, âcre, débordante, une sève qui, sans jamais suinter au dehors, attire, pour la faire dévier et la diriger vers des pôles nouveaux, cette âme populaire qui est l'agent de toutes les transformations sociales.

L'art, nous ne saurions assez le répéter, n'est pas, dans l'organisme des sociétés, un facteur à part, qu'on puisse détacher de l'ensemble pour en faire l'aliment d'un groupe de raffinés, quelque chose comme de la confiserie destinée à une aristocratie pincée de lettrés. La république des lettres n'est pas une île détachée du continent humain. Il n'est qu'une des forces primitives, aussi indéniablement unie aux autres, que, dans la matière, la chaleur, la pesanteur, le mouvement le sont entre eux. Cette prétention de vouloir le dégager de la politique, du commerce, de l'industrie est aussi vaine que de prétendre arracher à leur union commune dans les corps les lois physiques et les lois chimiques. En paroles, tant qu'on voudra, par un artifice de langage. En fait, jamais. L'art, nous l'avons dit, est un fluide qui pénètre partout dans l'humanité, accompagnant toutes nos actions, toutes nos œuvres, tantôt manifesté, tantôt effacé, mais jamais absent. Ainsi compris, il apparaît dans sa grandeur et dans son utilité populaire, et la vraie mission de l'artiste, digne de lui-même et du but qu'il poursuit, est de le voir et de le fortifier partout. Quand l'art devient le monopole de quelques-uns, quand il s'applique à des œuvres destinées au petit nombre, il se mesquinise : c'est la décadence.

Avec cette amplitude, l'art s'affirme comme social au même titre que les autres lois générales qui enveloppent et guident le mouvement humain. Mais il y a lieu de rechercher comment il doit accomplir sa partie dans ce gigantesque concert.

Laissant de côté toute théorie, les exemples éclatants laissés par ses représentants les plus superbes, spécialement dans la littérature, suffisent à résoudre ce mystère qui repose dans les régions les plus lointaines et semble mener l'esprit voyageur aux colonnes d'Hercule de l'esthétique.

Qu'ont-ils fait? Hommes de leur temps, c'est sur le milieu où ils vivaient qu'ils ont prétendu agir en même temps qu'ils lui demandaient leurs inspirations. Certes ils ont pu emprunter parfois au passé les événements qu'ils mettaient en scène. Mais les personnages qu'ils faisaient agir, pensaient, sentaient, aimaient comme les contemporains, et ce que l'artiste voulait, c'était émouvoir ces contemporains. Et quand il cherchait à produire cette émotion dont la trace chez chacun devait devenir un grand courant pour une transformation générale, c'était en s'emparant d'un événement populaire, historique, politique qu'il remaniait, grandissait, divinisait par son génie.

Pour ne point reprendre ceux dont nous avons tantôt composé le cortège, pour ne point montrer Eschyle ennoblissant les Grecs de son temps en exposant leur histoire sur le théâtre, Tacite préparant la chute des Césars en racontant leurs infamies, Dante civilisant l'Italie du moyen-âge en la reflétant dans sa divine comédie, Shakespeare transformant toute la société anglaise, en peignant dans ses drames les tyrans, les patriotes, les amants, les amis, Schiller électrisant l'Allemagne, Victor Hugo grandissant toute âme qui le lit, parlons de Molière et demandons-nous si lui aussi n'est pas de cette école artistique sociale, qu'on voudrait discréditer au profit de la petite musique distractrice par laquelle des écrivains prétendent faire suffisamment de l'art, en esquissant avec adresse les petits mouvements personnels de leur fantaisie ou du petit monde dans lequel ils vont et viennent, zigzaguant comme des moucherons dans un rayon de soleil.

Que sont ces symboles que Molière a décrits dans ses pièces, ces personnages qualifiés de noms conventionnels : Alceste, Harpagon, Philinte, Dorante, Célimène? Qu'est-ce donc que *l'Avare*, *l'Ecole des femmes*, *l'Ecole des maris*, si ce n'est la peinture directe de la société où il était plongé, avec la prétention d'agir sur elle pour la dépeindre et la modifier, c'est-à-dire, pour atteindre un but social? Et le *Tartufe*, par un effet singulier du développement des choses, en supposant qu'il ait eu un objectif simplement privé quand il parut, est aujourd'hui, sans rien perdre de ce qu'il vaut, une comédie politique, car certaines œuvres artistiques ont cette destinée de devenir parfois, les circonstances aidant, plus sociales encore qu'elles ne l'étaient à leur origine. On en peut, à certains moments, faire des applications étonnamment puissantes à des événements nouveaux et mieux elles s'adapteront aux conjonctures présentes, plus elles paraîtront belles. Elles retrouvent ainsi, par une sorte de rajeunissement, la chaude efficacité qu'elles avaient au début, comprise par la génération qui les a vues surgir et qui s'était refroidie au cours des siècles, en vertu de cette loi, par nous signalée, que toute œuvre artistique est une chose passagère en ce sens au moins, que, sortie d'une époque déterminée, c'est surtout pour celle-ci qu'elle est le mieux compréhensible et atteint toute l'intensité de son influence.

Dans cette lutte où nous faisons descendre les plus retentissants de ceux qui furent les champions d'une doctrine esthétique qui, à notre avis, résume dans son expression la plus fière, la dignité et l'utilité de l'art, nous ne saurions oublier Balzac. En burinant la vie de province étroite, méchante, arriérée, le monde financier avec son faste et sa débauche, la bourgeoisie prétentieuse, sotte, ignorante, ambitieuse, est-ce autre chose que de la littérature sociale qu'il a faite, sans le dire soit, peut-être sans y penser, quoiqu'il soit difficile d'admettre l'inconscience chez un aussi robuste athlète, mais une littérature ayant, avec une évidence écrasante, cette portée et ce résultat de laisser sur tout ce qu'il a frappé et balafré, d'énormes cicatrices signalant en marques indélébiles les choses destinées à disparaître, que lui-même a commencé à secouer.

Comment, en présence de ces types impérissables qui ont si résolûment abordé un art ayant pour but de remanier en quelque sorte l'humanité de leur temps, se refuser à admettre que c'est là une des applications de l'art et la plus hautaine? Se figure-t-on aisément ces grands hommes destituant leur génie de toute préoccupation humanitaire et ne songeant qu'à faire de l'art pour l'art? Quelle déchéance, ou plutôt quelle invraisemblance! Ils n'atteignent leur taille de géants que si on leur suppose cette volonté héroïque d'agir sur le mouvement du monde et d'apparaître comme des Titans, soulevant de leurs mains formidables, l'axe des sociétés et le déplaçant pour le pointer vers un autre point de l'horizon intellectuel.

Eh bien ! ce qui fut vrai pour eux, l'est aussi pour les individualités plus humbles. Ils sont les chefs : les commandements sortis de leur bouche et consacrés par leurs travaux, les soldats ont à les suivre. Ce qu'ils ont tenté dans des proportions colossales avec des résultats dont l'humanité est restée palpitante, d'autres ont à le faire dans les limites de leur courage et de leurs forces artistiques. Et quantité de vaillants n'y manquent pas. La poésie moderne par quelques-uns de ses chantres les plus énergiques, le roman surtout, décrivant avec une minutie cruelle les milieux où nous sommes, donnant aux détails ce relief qui manifeste notre organisation sociale dans ses iniquités, ses malpropretés et ses horreurs, servent la cause historique et préparent l'évolution qui, répetons-le, n'est en somme qu'une révolutiou ralentie. Là est la vigne où doivent aller les ouvriers les meilleurs, et, s'il en est qui restent au dehors pour chanter et jouer de la guitare, leurs refrains ne seront pas dédaignés mais ils n'apparaîtront qu'ainsi que des fioritures dans l'ensemble. En vain avec la sérénité que leur donnera une existence loin de la lutte, se croiront-ils en possession de la pure tradition artistique. Ce mirage n'existera que pour eux et la foule ne les écoutera guères. Elle aime qui sonne la fanfare pour les dures mêlées où elle se démène, et qui prépare les hymnes pour les victoires qu'elle sent prochaines. Il ne s'agit plus de la mener à la fête en jouant devant elle du fifre et des pipeaux. L'époque est tragique et c'est sur le mode tragique qu'il faut battre la mesure.

Baudelaire, on le sait, est adopté par les jeunes comme leur modèle. Par un étrange destin il lui a suffi d'une œuvre, les *Fleurs du mal*, pour devenir plus que

Victor Hugo, le symbole que l'on admire et que l'on imite. Est-ce parce que, ayant touché à peu de chose, il laisse un immense espace où peuvent s'exercer les pasticheurs, tandis que Hugo a tellement promené en tous sens la charrue de ses rythmes, que tout fut par lui épuisé et qu'on ne peut toucher à rien, en suivant son art, sans paraître un plagiaire? N'essayons pas de résoudre la question, mais faisons observer qu'il n'y a pas seulement dans Baudelaire le charme poignant résultant de l'étrangeté et de l'imprévu des images maintenus par un effet de génie d'accord avec leur vérité. Baudelaire lui aussi a marché résolûment vers l'art social, y a posé sa main à la fois caressante et brisante, et a largement introduit dans son œuvre ces préoccupations profondes qui, sans qu'il soit besoin de les exprimer ouvertement, donnent à tout ce qu'elles pénètrent une allure grandiose et sauvage, caractéristique de toute œuvre dans laquelle est engagée l'humanité avec ses joies et ses souffrances. Il n'est guère de pièce de l'attrayant et mystérieux poète où cette marque ne se retrouve. Telles sont les *Litanies de Satan*, cette amère revendication des sacrifiés, tel *Abel et Caïn*, tels plusieurs des *Paysages parisiens*. A côté de cela d'admirables fantaisies, comme le *Beau navire*, mais non pas isolées.

Terminons. Ce grand sujet nous a mené loin en croupe. Quand on le chevauche, il est difficile de remettre pied à terre et, comme pour le cheval, qui le monte, monte son maître. Nous nous y sommes risqué par amour pour notre art, et par affection pour ces nouveaux venus qui sont notre souci et notre espoir. Puissent nos efforts servir la cause commune et nous préparer ces héros littéraires que nous attendons.

LIVRES NOUVEAUX

ALBERT DU BOIS. — **Croquis alpins.** Mons, 1883.

« Les souvenirs de voyage sont autant d'instants de bonheur mis en réserve pour le temps où l'âge vous cloue dans un fauteuil », dit l'auteur dans son avant-propos. Et son livre, qui raconte des promenades dans les montagnes, des passages de cols, des visites aux glaciers, des traversées de lacs bleus, des ascensions aux pics, est un chaleureux plaidoyer en faveur des excursions pédestres. Sac au dos, M. Albert Du Bois s'en est allé bravement à la conquête des Alpes. « Il s'établit entre l'homme et le colosse aux flancs duquel il s'attache, dit-il, un véritable combat. La montagne est là, immense, écrasante, hérissée d'arêtes escarpées, crevassée par des torrents, couverte de forêts, semée d'alpages, couronnée d'un amoncellement de neige. L'homme la gravit à pas lents. Il marche avec persévérance. Bientôt son piolet mordra le glacier, et peu après le pygmée aura triomphé du titan ». La sensation exquise que donne cette victoire, c'est la pédale harmonique sur laquelle M. Albert Du Bois improvise ses modulations. Il a l'amour du voyage poussé jusqu'à la passion, mais du voyage de touriste, de celui qui effleure, sans trop y pénétrer, les sites et promène ses flâneries par les contrées. Alerte et joyeux compagnon de route, l'auteur des *Croquis alpins* se fait guide, signale les itinéraires à suivre, indique les bons gîtes et détourne les voyageurs des coquins qui rançonnent sans vergogne. Volontiers il planterait lui-même des écriteaux préventifs, dans le genre de ceux qu'on voit dans les jardins : *Ici il y a des pièges à loups*. Son volume sera utile à ceux qu'entraîne vers la Suisse leur humeur vagabonde. Il est plein de renseignements curieux, et, ci et là, de faits historiques, vieux et neufs, piqués, au hasard de la promenade, comme des papillons dans leur boîte. Une intéressante notice sur la flore alpestre, de M. François Crépin, accompagne l'ouvrage. Au moment des vacances, où l'envolée des touristes va s'abattre dans tous les hôtels helvétiques, le volume de M. Albert Du Bois arrive à son heure.

CORRESPONDANCE PEU FOLATRE

M. Clément Lyon, l'auteur des singulières allégations, parues dans un petit journal de Charleroi, que nous avons relevées la semaine dernière, nous demande la reproduction de l'article que voici. Nous nous excusons auprès de nos lecteurs, mais de telles demandes sont des réquisitions.

A propos des œuvres d'Octave Pirmez.

L'*Art moderne* (n° du 22 juillet 1883) relève notre critique relative à M. Edmond Picard, mais tout en essayant de noyer le fond même du débat et en gardant bien l'anonymat, ce journal s'abstient de répondre à l'affirmation suivante de l'*Education populaire* (et non *littéraire* comme nous qualifie l'*Art moderne*), (*) affirmation reproduite par le *Journal des Beaux-Arts* :

« Octave Pirmez débuta, en 1862, dans la carrière des lettres et de la philosophie et ce n'est qu'en 1881 que M. Edmond Picard le signala au public (voir l'*Art moderne*, n° du 26 juin 1881). *Avant 1881, qu'on nous cite donc un seul article de M. Edmond Picard sur les œuvres de Pirmez. Il a aidé à le faire connaître, soit! mais sur le tard et après beaucoup d'autres, nous oserions presque dire* LE DERNIER. »

A cette affirmation si nette, si catégorique, on ne nous répond rien, ABSOLUMENT RIEN.

Bien plus, l'*Art moderne* reproduit, pour la justification de M. Picard, la lettre lui adressée, *en juin* 1881, par Octave Pirmez, lettre que nous avons publiée dans le dernier n° de l'*Education populaire*.

Or, cette lettre contenait le passage suivant de Pirmez : « *Après avoir dépensé (quelques-uns disent perdu) sa jeunesse à écrire, c'est une grande satisfaction de s'apercevoir qu'on n'a pas fait fausse voie et d'espérer que les pages qu'on a écrites éveilleront des sympathies parmi* LES INCONNUS. »

Nous avions aussitôt mis en note de ce passage : « *Parmi les inconnus, dit Pirmez, qui ne paraissait pas alors, c'est-à-dire au 28 juin 1881, connaître M. Edmond Picard.* »

Or, à notre grande surprise — et le fait est caractéristique — ce passage est supprimé dans la reproduction de la lettre de Pirmez par l'*Art moderne* du 22 juillet courant. Cela est grave.

Nous n'imiterons pas l'*Art moderne*, en employant les gros mots et les expressions déplaisantes, (**) mais, franchement, n'avions nous pas le droit, en présence de tout ce qui précède, de nous montrer

(*) Ce n° de l'*Art moderne* reproduit quelques extraits de la correspondance de Pirmez avec M. Ed. Picard, mais ces extraits ne sont pas datés. Pourquoi? (Note de M. Clément Lyon.)

(**) Voici ce que publiait l'*Art moderne* (n° du 26 juin 1881) au sujet de cette fâcheuse façon de polémiquer :

« *En Belgique, toute question de principe finit par des gros mots, détestable coutume mise en honneur par les articles des journaux et les discussions parlementaires. Pour prouver qu'on est très fort sur les arts, on ne trouve rien de mieux que de commencer par pêcher contre le goût.* »

L'auteur de ces réflexions n'est il pas M. Edmond Picard? (Note de M. Clément Lyon).

étonné de l'affirmation suivante de M. Edmond Picard sur laquelle roule tout ce débat :

Parlant d'Octave Pirmez au banquet Lemonnier, il s'écriait :

« *Nous ne permettrons pas qu'on nous enlève celui qui est à nous. C'est nous qui lisions ses livres. C'est nous qui les comprenions. C'est nous qui l'avons signalé comme un artiste admirable. C'est nous qui avons commencé à faire tomber le mépris sur ceux qui le méconnaissaient.* » Et plus loin : « *C'est l'un de nos chefs et nous saurons combattre pour empêcher qu'on ne nous ravisse à la fois et son âme et sa gloire.* »

Résumons le débat : Octave Pirmez a publié sa première œuvre *en 1862;* plus de trente écrivains nationaux l'ont signalée avec enthousiasme depuis lors; M. Picard ne s'est occupé des œuvres de notre grand écrivain qu'en *juin 1881*, c'est-à-dire *dix-neuf ans* après que Bancel l'avait fait connaître et beaucoup d'autres!

Mais, ce qui est un comble dans ces circonstances, c'est que l'*Art moderne*, qui répond à l'*Education populaire* de la manière décrite plus haut, intitule son article contre nous :

« VÉRACITÉ *de la critique littéraire en Belgique* » *!!!*

M. Picard, malgré ses brillantes et incontestables qualités intellectuelles, ne sortira pas de notre cercle de fer

CLÉMENT LYON.

P. S. M. Picard termine sa lettre à l'*Education populaire* par ces mots :

« *S'il ne vous* (Pirmez) *a jamais parlé de moi, je vous jure qu'il ne m'a jamais entretenu de vous* (Clément Lyon).

Nous allons lui répondre; depuis juin 1881, date des premières relations jusqu'à la mort d'Octave Pirmez, en mai 1883, *M. Picard lui a-t-il jamais parlé? L'a-t-il jamais vu autrement qu'en portrait? A-t-il jamais été à Acoz? Octave Pirmez lui a-t-il jamais fait visite?*

Nous avons de bonnes raisons pour répondre par un *non* à toutes ces questions et nous les dirons au besoin.

Encore un *petit mot*, pour terminer en répondant à un *gros* de M. Picard :

Il nous écrit sous la date du 15 juillet 1883 (voir sa lettre dans l'*Education*) :

« *Je suis stupéfait, Monsieur, de vos affirmations, je ne sais s'il faut les mettre sur le compte de* L'AUDACE *ou de l'ignorance.* »

Or, le 22 juillet 1883, il écrivait dans une lettre publique au *National* (reproduite par la *Gazette de Bruxelles* du 24 courant) :

« *Ce qu'il importe, c'est d'affirmer avec éclat les principes, remuer les idées, faire descendre dans les cœurs l'ardeur,* L'AUDACE *et la foi.* »

Tout commentaire est superflu. Et maintenant qu'on nous dise de quel côté se trouve : *l'audace.* Cl. L.

Voici la réponse qu'Edmond Picard a faite à cette épître :

MONSIEUR,

Veuillez m'excuser d'avoir par distraction nommé votre journal *l'Education* LITTÉRAIRE. Je confesse humblement que tout devait me démontrer que l'épithète *populaire* lui sied beaucoup mieux. On vous en donne acte.

Vous êtes très ondoyant, Monsieur du *cercle de fer*. Vous aviez affirmé qu'Octave Pirmez ne me connaissait pas et semblait même ignorer mon existence.

Je vous ai répondu en vous communiquant une des lettres qui attestait nos relations artistiques.

Vous aviez affirmé que je n'avais jamais rien publié sur Pirmez avant sa mort.

Je vous ai répondu en vous signalant deux études parues dans *l'Art moderne* dont je suis un des fondateurs et des rédacteurs.

Vous aviez affirmé qu'aucun de ceux qui assistaient au banquet Lemonnier n'avait jamais rien écrit sur lui de son vivant.

On vous a répondu en signalant entre autres les articles de Giraud dans *la Jeune Belgique* et de Lemonnier lui-même dans *le Livre*.

Vous aviez affirmé que, depuis vingt ans, divers écrivains avaient fait *surgir Pirmez pour la gloire*, selon votre belle expression.

On vous a répondu qu'aussi longtemps que Pirmez n'a eu pour se faire connaître que les articles moitié figue et moitié raisin auxquels vous faites allusion, il est resté parfaitement inconnu.

Bref, on vous a pris la main dans le sac aux allégations téméraires, pour tout ce qu'avait écrit votre plume véridique.

Il paraît que vous n'avez pas assez de ces corrections amicales.

Avec une désinvolture singulière, vous recommencez vos interpellations et vous me soumettez à un interrogatoire sur faits et articles : M. Picard a-t-il jamais parlé à Pirmez? L'a-t-il jamais vu autrement qu'en portrait? A-t-il jamais été à Acoz? Pirmez lui a-t-il jamais fait visite?

Diable, Monsieur, à l'audace vous joignez l'indiscrétion.

Qu'arriverait-il, si après que je vous aurais fait une nomenclature de mes relations avec Pirmez, vous répondiez que ce n'est pas vrai? Vous nous avez dit tant de choses immédiatement reconnues controuvées, que vous me pardonnerez de m'inquiéter.

Je me bornerai à vous citer un fait curieux, mais bien certain, bien clair, bien établi, que je viens de vérifier *sur pièces*, car avec un plaideur comme vous, il est bon d'avoir son dossier.

En novembre 1879 (vous voyez que je le connaissais avant la fondation de *l'Art moderne*), Pirmez est venu chez moi, 47, avenue de la Toison d'Or (précisons), m'entretenir d'un procès en expropriation dont la Banque de Belgique menaçait son cher château d'Acoz. Il était accompagné de son frère Emile, qui pourra servir de témoin (c'est indispensable avec vous). Je tiens aussi à votre disposition un registre sur lequel cette affaire porte le n° 1342 (précisons, précisons). Dans ce dossier se trouve une photographie d'Acoz qu'il m'a remise alors (précisons toujours).

Encore une fois donc, vous avez affirmé à la légère. Quelle déplorable manie vous avez là, et comme vous ferez bien de méditer le proverbe persan sur la parole d'argent et le silence d'or!

Ainsi donc j'étais pour Pirmez non seulement un correspondant amical, un confrère en littérature, mais encore, le cas échéant, un avocat!

Etes-vous satisfait, terrible homme du cercle de fer, et ceci me dispensera-t-il de vous faire des communications plus amples? Franchement, j'en ai assez et souffrez que je vous prie de me laisser en paix. Contentez-vous, croyez-moi, des droits désormais bien acquis que vous avez de prendre une place d'honneur parmi les fâcheux célèbres.

Mais qu'importent toutes ces misères dans lesquelles j'ai tort de me laisser entraîner. C'est des œuvres de Pirmez qu'il s'agit et non de sa personne. Ce n'est pas comme relation mondaine que nous l'avons revendiqué, mais comme modèle. Il suffirait que j'eusse connu, aimé, loué ses livres alors même que je ne l'aurais jamais vu, pas plus que je n'ai vu Balzac. Qu'est-ce que ces questions de visite auxquelles vous abaissez la querelle? Laissez là cette polémique de village où je ne vous suivrai plus.

Recevez, Monsieur, mes salutations distinguées.

EDMOND PICARD.

28 juillet 1883.

EXPOSITION D'AMSTERDAM

Voici la liste complète des récompenses obtenues par les artistes belges à l'Exposition d'Amsterdam dans les sections de sculpture, de peinture et d'architecture :

SCULPTURE

Première médaille ou diplôme d'honneur : Paul De Vigne et Julien Dillens.

Médaille d'or : Jean Cuypers et Thomas Vinçotte.

Médaille d'argent : Louis Semain, Émile Namur, Vanden Kerckhove-Nelson et Jef Lambeaux.

Médaille de bronze : Georges Geefs, Hambresin et Elias.
Mention honorable : Le Roy et Fr. Vermeylen fils.

Le jury était présidé par MM. Guillaume, président et Ch. Vander Stappen, vice-président, assistés de M. Van Hove, secrétaire.

PEINTURE

Diplôme d'honneur : A. Stevens, Willems, H. De Braekeleer, Clays, Rosseels, Marie Collart.

Médaille d'or : Courtens, Mellery, De la Hoese, Jan Van Beers, C. De Cock, Robie, Lamorinière, De Jans, Coosemans, Artan, Meyers, C. Meunier, Baron, Van Leemputten, F. Verhas, Heymans, Vander Ouderaa.

Médaille d'argent : Léon Frédéric, Georgette Meunier, Den Duyts, De Pratere, Van Luppen, Montigny, Boogaerts, Carpentier, Bellis, Vogels, Cogen, Halkett, Uytterschaut et Simons.

Une observation au sujet de ces distinctions.

Pour la première fois depuis bien des années, le jury a relevé l'aquarelle du discrédit où on semblait la reléguer quand elle entrait en lice avec la peinture à l'huile. En accordant à M. Uytterschaut une médaille d'argent, il a fait œuvre de réparation et d'équité.

Le jury était composé de MM. Josef Israëls, président; Bonnat, vice-président; Rikoff, secrétaire; et de MM. Bischopp; W. Maris; Mauve; Mesdag; Mlle Thérèse Schwartze; MM. Stroebel; Harpignies; Lefebvre; J. Verhas; De Winter, membres.

ARCHITECTURE

Diplôme d'honneur : Le Ministère de la Justice.
Médaille d'or : Schoy et Van Ysendyck.
Médaille de bronze : Coenraets.
Mention honorable : F. Devestel et Van Arenberg.

Ce résultat est particulièrement significatif et, pour la Belgique, d'une importance capitale. En effet, la France n'a obtenu qu'une médaille d'or, décernée à M. Corroyer, alors que la Belgique en a remporté deux et un diplôme d'honneur. Ce diplôme d'honneur et la première médaille d'or ont été votés *à l'unanimité des voix*. Le jury a décerné, en outre, à la France, deux médailles d'argent (MM. Carnut et Bouwens Van der Boyne) et deux médailles de bronze (MM. Calinaut et de Perthes)

Quant à la Hollande, elle n'arrive qu'en troisième ordre M. Frowyn obtient une médaille d'argent. MM. Gemund, Schnitz et Klinkhamer, la médaille de bronze.

Remarquons, pour finir, qu'en 1867 à Paris, en 1873 à Vienne et en 1878 à Paris, la Belgique n'obtint qu'une seule troisième médaille dans la section d'architecture de la classe des Beaux-Arts. Nous ne sommes pas partisans des médailles. Nous l'avons dit. Mais tant qu'elles existent, il faut bien les admettre et souhaiter que nos artistes, dans les luttes internationales, soient jugés dignes d'en obtenir le plus grand nombre.

CORRESPONDANCE

Nous n'avions pas cru devoir insérer la lettre suivante. M. Vinck insiste pour qu'elle soit publiée. Nous nous rendons à son désir. Georges Dandin, tu l'as voulu.

Monsieur le rédacteur en chef de L'ART MODERNE,

C'est seulement au début de la présente semaine que j'ai appris que votre estimable publication avait bien voulu s'occuper de mon exposition dans les termes suivants :

« L'INQUISITION ESPAGNOLE, PAR M. VINCK.

« C'est, en face de la Bourse, une baraque circulaire avec, à la porte, un grand décor représentant une forteresse. On cherche autour de cette baraque les pommes de terre Fritz et les chevaux de bois.

« C'est là que M. Vinck a ouvert l'exposition d'une suite de tableaux représentant des scènes de l'Inquisition.

« Tout y est, depuis la question de l'eau jusqu'à la question de savoir si l'on devrait, pour le goût public, autoriser l'exhibition de toiles aussi odieusement brossées. C'est à faire reculer d'horreur. Des marionnettes en cagoules s'y disloquent dans des poses navrées et comme torturées par la couleur bâtimentale qu'on leur a donnée. L'artiste assure n'avoir mis que quatre mois à la confection, c'est le mot, de ces ignominies d'art qui crient vengeance à la peinture. Quatre mois pendant lesquels il eût pu blanchir au moins quarante façades et badigeonner soixante cages d'escalier. On nous assure que ces fantastiques croûtes vont prochainement partir pour l'étranger où, comme Sarah, elles vont en tournée. Allons! tant mieux! Ils donneront, en même temps que de l'occupation espagnole, une excellente idée de la peinture belge. »

C'est bien dit, et c'est bien fait. Voilà de la vraie critique, émanant de gens compétents, justes, sans parti pris d'écoles, de la critique idéale, n'ayant rien de commun avec les éreintements que l'on reproche à juste titre à certains écrivains. Aussi, pour ma mortification, j'ai voulu que mon ignorance crasse reçût une seconde fois la punition qu'elle avait encourue. De pareilles leçons méritent les honneurs du *bis* et l'on ne saurait trop corriger les artistes en leur fourrant le nez sur leur toile comme on corrige les petits chiens et parfois aussi les critiques.

Donc, Monsieur le Rédacteur, prière d'agréer tous mes remercîments pour les lignes sévères mais justes que m'a valuesmon tas de croûtes, et croyez bien que si elles étaient ma propriété, je m'empresserais de les détruire pour ne point déshonorer plus longtemps l'école à laquelle je suis tout à fait indigne aujourd'hui d'appartenir.

FRANZ VINCK.

P. S. Une simple question : Croûte est-il masculin ou féminin? Vous allez bien sûr me répondre : ouvrez Littré. C'est ce que j'ai fait et à mon grand étonnement, il m'a confirmé dans l'idée qu'il fallait écrire, en parlant de mes croûtes, qu'*elles* et non pas qu'*ils* donneraient, etc., etc. Après cela, c'est probablement une coquille. Ces pauvres typographes ont toujours bon dos.

PETITE CHRONIQUE

Voici le résultat du tirage de la tombola du *Blanc et Noir* de l'Essor :

Le nº 481 gagne le dessin de Duyck; 669 celui de Evrard; 1090 celui de Frédéric; 568 celui de Hamesse; 601 celui de Hoetericckx; 559 celui de La Boulaye; 645 celui de Lynen; 1241 celui de Mayné; 717 celui de Van Gelder.

THÉATRE DE L'ALCAZAR. — Seul de tous les théâtres bruxellois, l'Alcazar, dirigé par Mme Olga Léaut, lutte courageusement pour retenir sa clientèle malgré l'été. Il vient de renouveler son affiche, qui se compose de : *Mesdames de la Halle*, opéra bouffe en 2 actes, l'une des vieilles et amusantes fantaisies d'Offenbach, d'une comédie de Meilhac et Halévy : *les Brebis de Panurge*, et d'un intermède varié dans lequel se fera entendre Mmes Lise Chopin, Birbès, etc

Le 15 août, réouverture de la saison d'hiver par : *La mille et deuxième nuit*, opéra comique en 3 actes.

Le théâtre des Galeries rouvrira le 4 août par *les Brigands*, avec Mlle Blanche Miroir dans le rôle de Fragoletto.

MANIFESTATION GILON. — La remise solennelle du buste, du portrait et de divers cadeaux à M. Gilon aura lieu le dimanche 29 juillet courant, à 3 heures précises, dans la salle gothique de l'Hôtel-de-Ville de Bruxelles (Entrée par l'Escalier des Lions). Le public sera admis à cette fête, qui sera présidée par M. Ch. Buls, bourgmestre de Bruxelles.

La grosse nouvelle artistique du jour à Berlin est la cession à l'Intendance générale des théâtres royaux par M. Angelo Neumann du droit de représentation du Cycle des *Nibelungen*, de Richard Wagner, pour la somme de 25,000 francs. Resterait pourtant à obtenir la ratification du traité par les héritiers, disposés à y souscrire, mais sans renoncer pour cela aux droits d'auteur sur chaque représentation.

Berlin va avoir sa saison italienne, au mois de septembre et d'octobre. Une troupe de choix recrutée par l'impresario Merelli ira s'installer au Victoria-Théâtre. En dehors des opéras de Verdi, les ouvrages annoncés sont : *Hamlet*, *la Juive*, *Semiramis* et *Othello*. La direction artistique est confiée au maëstro Bimboni.

On annonce que Mme Caron, des Concerts populaires de Paris, a été engagée par les directeurs de la Monnaie pour jouer dans *Sigurd* de Reyer. C'est une bonne acquisition. On se souvient du succès que remporta Mme Caron à Bruxelles au dernier concert Wagner et du goût avec lequel elle remplit les rôles qui lui furent confiés. Ce sera, dit-on, la première fois, que Mme Caron abordera le théâtre.

DIETRICH & Cie

23A, RUE ROYALE, BRUXELLES

Gravures Aquarelles. Tableaux. Modèles et dessins. etc.

VIENT DE PARAITRE :

ÉTUDES ET CROQUIS A L'EAU-FORTE

PAR

PH. ZILCKEN

6 Planches avant la lettre. Prix : 40 Francs.

MM Les amateurs sont invités à venir examiner ces planches.

Maison PNE MOMMEN

26B, *RUE DES FRIPIERS* & 29, *RUE GRÉTRY*

BRUXELLES

FABRIQUE DE TOILES
POUR TABLEAUX ET PANORAMAS.

TISSUS GOBELINS, COTONS ET TOILES
DE TOUTES LARGEURS POUR DÉCORS.

ENCADREMENTS EN TOUS GENRES.

RENTOILAGE, PARQUETAGE, VERNISSAGE
emballage et nettoyage de tableaux.

VENTE ET LOCATION DE MANNEQUINS.

BROSSES ET PINCEAUX.

HUILES, ESSENCES, VERNIS ET SICCATIFS.

Tous les articles
POUR LA SCULPTURE, LA GRAVURE A L'EAU-FORTE, L'ARCHITECTURE ET LE DESSIN.

FABRIQUE DE COULEURS
POUR LA PEINTURE A L'HUILE, A L'AMBRE, A L'AQUARELLE, SUR PORCELAINE, SUR SOIE ET SUR TISSUS GOBELINS.

TABLES ET PLANCHES A DESSINER,
CHEVALETS DE LUXE,
D'ATELIER ET DE CAMPAGNE.

BOITES, TENTES, PARASOLS,
CHAISES, TÉS, ÉQUERRES, COURBES.

BOITES A COMPAS,
Crayons, Fusains, Meubles d'atelier, Vases en terra-cotta et Porcelaines à decorer.

PAPIERS ET MODÈLES
POUR L'AQUARELLE ET LE DESSIN.

PHOTO-PEINTURE.

TABLEAUX ET ŒUVRES D'ART.

PIANOS

VENTE
ÉCHANGE
LOCATION

BRUXELLES
rue Thérésienne, 6

GUNTHER

Paris 1867, 1878, 1er prix. — Sidney, seul 1er et 2e prix

MUSIQUE.

R. BERTRAM

10, RUE SAINT-JEAN, BRUXELLES
(Ancienne maison Meynne).

ABONNEMENT A LA LECTURE DES PARTITIONS

MAISON GOUPIL ET Cie A BRUXELLES

89, rue du Marché aux Herbes (en face des Galeries Saint Hubert)

VIENT DE PARAITRE

SALON DE PARIS DE 1883

Ouvrage d'art de grand luxe, contenant 120 photogravures par la Maison Goupil et Ce.

L'ouvrage est divisé en 12 livraisons. Chaque livraison comprendra 16 pages de texte, 10 photogravures dont 6 hors texte et plusieurs dessins originaux. Il paraîtra une livraison par semaine.

Prix de la livraison : **5** francs.— L'ouvrage complet : **60** francs.

La maison fournira à ses clients et aux artistes l'ouvrage complet pour le prix de l'édition ordinaire (fr. 60), un exemplaire édition d'amateur sur papier de Hollande.

VERLEYSEN-NYSSENS

A LA PORTE CHINOISE

88, RUE ROYALE, BRUXELLES, 88

IMPORTATION DIRECTE DE LA CHINE ET DU JAPON

Objets d'art, porcelaines, bronzes, laques, soieries, papiers, etc. — Grand choix de meubles en laque et bois de fer, paravents, écrans.

SPÉCIALITÉ DE THÉ DE CHINE

Exposition permanente — Entrée libre.

COMPAGNIE DES BRONZES

BRONZES D'ART ET D'AMEUBLEMENT

APPAREILS D'ÉCLAIRAGE

BRONZE MONUMENTAL

Direction et Magasins : Rue d'Assaut, 22, Bruxelles.
Ateliers et Fonderie : Rue Ransfort, 27, Molenbeek (Bruxelles).

ADÈLE DESWARTE

23, RUE DE LA VIOLETTE

BRUXELLES.

Dépôt à ANVERS, 15, rue Léopold.

VERNIS ET COULEURS
POUR TOUS GENRES DE PEINTURES.

TOILES, PANNEAUX, CHASSIS,
MANNEQUINS, CHEVALETS, ETC.

BROSSES ET PINCEAUX,
CRAYONS, BOITES A COMPAS, FUSAINS, MODÈLES DE DESSIN.

RENTOILAGE, PARQUETAGE,
EMBALLAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX.

COULEURS
ET PAPIERS POUR AQUARELLES
ARTICLES POUR EAU-FORTE, PEINTURE SUR PORCELAINE.

BOITES, PARASOLS, CHAISES,
Meubles d'atelier anciens et modernes

PLANCHES A DESSINER, TÉS,
ÉQUERRES ET COURBES.

COTONS DE TOUTE LARGEUR
DEPUIS 1 MÈTRE JUSQUE 8 MÈTRES.

Représentation de la Maison BINANT de Paris pour les toiles Gobelins (imitation)

NOTA. — La maison dispose de vingt ateliers pour artistes. Impasse de la Violette, 4.

SOCIÉTÉ ANONYME

DE

L'HOTEL DES VENTES

DE BRUXELLES

RUE DU BORGVAL, 15 — BOULEVARD ANSPACH, 71 — RUE JULES VAN PRAET, 16

VENTES MOBILIÈRES A L'ENCAN

EXPOSITION PERMANENTE D'OBJETS D'ART, DE MEUBLES, DE MARCHANDISES

A VENDRE A L'AMIABLE

AVANCES SUR VENTES

Salles numéros 3, 4 et 5 (1er étage) réservées **gratuitement** à l'exposition d'*Objets d'Art, de Meubles, de Marchandises*, etc., à vendre à l'amiable. L'Aministration est intermédiaire entre Vendeurs et Acheteurs.

Salles 2 (rez-de-chaussée) et 6 (1er étage), réservées aux ventes publiques à l'encan.

Les Ventes et Expositions sont annoncées par affiches, journaux et bulletin spécial (envoyé **gratuitement** à toute personne qui en fait la demande).

Les vendeurs sont avertis du jour de vente de leurs objets, les Amateurs, qui le désirent, du jour de vente de ce qui les intéresse.

Récépissé est donné, à leur demande, aux déposants d'objets pour vente publique amiable ou à l'encan.

BUREAU DE RENSEIGNEMENTS DANS LA COUR VITRÉE DE L'HOTEL

CAVES SPACIEUSES DE DÉPOT. — ÉCURIES.

Bulletin des Ventes Publiques de la Semaine

Mardi 31 juillet, à 2 heures de relevée. — *Cour vitrée* : Vente publique de meubles, consistant en lits, armoires à glaces, garde-robes, chaises, tables, glaces et ustensiles de ménage.

Mercredi 1er août, à 2 heures de relevée. — *Salle n° 2* : Vente publique pour cause de départ d'un important mobilier, consistant en 3 chambres à coucher, 2 garnitures de salon, tapis et ustensiles divers, etc.

Vendredi 3 août, à 2 heures de relevée. — *Salle n° 2 et cour vitrée* : Vente publique d'un mobilier complet ayant garni un hôtel de maître. Ce mobilier comprend 3 meubles de salons complets, plusieurs meubles de chambres à coucher, vêtements, ustensiles divers et tableaux.

Nota. — La vente des cigares, services de table et partie de vins en bouteilles, que l'huissier Ghyselinck devait faire le **lundi 30 juillet courant** est remise au **lundi 6 août.**

A partir de samedi prochain, les meubles et le matériel ayant appartenu à la pharmacie Normale de Bruxelles, se trouveront exposés dans une des salles de l'Hôtel des ventes. La vente sera annoncée ultérieurement.

PROCHAINEMENT. — Vente publique pour cause de départ d'un important mobilier complet.

Bruxelles. — Imp. FÉLIX CALLEWAERT père, rue de l'Industrie, 26.

TROISIÈME ANNÉE. — N° 31. LE NUMÉRO : 25 CENTIMES. DIMANCHE 5 AOUT 1883.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

COMITÉ DE RÉDACTION

VICTOR ARNOULD — OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — EUGENE ROBERT

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00 ; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES** : On traite à forfait.

Adresser les demandes d'abonnement et toutes les communications à
L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 26, Bruxelles.**

SOMMAIRE

L'ART DÉCORATIF. — BIBLIOPHILIE. — EXPOSITION DE DENTELLES A BRUGES. — L'HOMME AU CERCLE DE FER ET LE JOURNAL DES BEAUX-ARTS. — TRIOLETS ÉPITHALAMESQUES. — CHRONIQUE JUDICIAIRE DES ARTS. — EXPOSITION D'AMSTERDAM. — PETITE CHRONIQUE.

L'ART DÉCORATIF

A diverses reprises, assistant avec tristesse au spectacle d'une nation qui se laisse peu à peu envahir par la banalité et qui dépouille avec insouciance le superbe manteau d'originalité artistique dans lequel elle se drapait jadis orgueilleusement, nous avons signalé les dangers que présente pour elle le courant qui l'entraîne à localiser l'Art dans une caste privilégiée en négligeant de le répandre dans le domaine où il doit exercer sa grande influence sociale, c'est-à-dire dans les classes populaires. Peintres, sculpteurs et littérateurs escaladent à l'envi le pic sur lequel trônent, dans une dédaigneuse indifférence de ce qui se passe dans la vallée, les quelques privilégiés qui concentrent en leurs mains la fortune, et de plus en plus se retire des régions basses la vivifiante chaleur artistique qui réconforte, apaise, console. L'Art s'envole à des hauteurs que n'atteint plus la main des humbles.

Il est devenu une jouissance coûteuse. Une inquiétante uniformité pénètre dans l'habitation, dans le costume, dans l'ameublement, dans la décoration, dans l'instrument de travail, ou, ce qui est pire, le mauvais goût s'implante où règnaient autrefois l'harmonieuse disposition des formes et des couleurs.

Ce n'est pas impunément qu'un peuple dévale cette pente. « Cela est fort grave, écrivions-nous dernièrement, car l'Art a sur les mœurs une influence bienfaisante sans laquelle une civilisation élevée est impossible. Quand il se retire des classes inférieures, la brutalité de celle-ci n'a plus de contrepoids. Les habitudes choquantes qui en dérivent anéantissent toute aménité et toute bienveillance réciproques. La paix et le bonheur communs sont profondément atteints et la nation entière glisse vers la décadence. Alors apparaissent ces théories affirmant que l'Art n'est pas fait pour les foules ; qu'il est un mets délicat réservé à une petite catégorie d'élus. On ne comprend plus qu'il ne trouve sa véritable grandeur que lorsqu'il est populaire, et que ses plus hautes expressions peuvent le devenir quand l'artiste travaille pour le peuple que les préoccupations de celui-ci, constamment tournées vers le beau, lui donnent une aptitude à le comprendre qu'il perd promptement quand on le délaisse. »

Le sentiment artistique, cette tremblotante flamme qu'éteint si rapidement le souffle d'un peuple gagné par

les préoccupations mercantiles et le souci d'un bonheur matériel, grandit et s'élance, quand elle est entretenue avec le soin respectueux des Vestales. Son éclat rayonne sur nos occupations professionnelles, et les ennoblit; sur l'intérieur dans lequel nous enfermons nos intimités, et l'embellit; sur nos relations, sur nos conversations, sur notre manière de penser, d'agir, de voir, de nous comporter, et affine, et épure, et élève ces manifestations diverses de la vie.

L'art dont nous parlons et dont nous réclamons impérieusement le maintien ne peut s'entendre de certaines expressions déterminées de la production intellectuelle. Il embrasse l'universalité des choses susceptibles d'en subir les chauds reflets, et son domaine est sans limites, puisqu'il comprend tout ce qui est du ressort de l'activité humaine.

Nous l'appelons l'*Art décoratif*, quoique ce vocable s'adapte plus exactement, dans le langage habituel, à une manifestation isolée, qui n'est qu'une division de l'Art. Il faudrait le nommer l'ART, sans qualificatif restrictif, afin de spécifier qu'il constitue l'Art par excellence, la souche d'où s'élance la sève qui monte dans le tronc, se divise dans les rameaux et s'épanouit en frondaisons magnifiques.

Le coup de hache qui frappe les racines n'amène pas immédiatement la mort de l'arbre. Longtemps encore ses feuillées verdiront. Mais privées de sève, lentement les branches se dessècheront et l'agonie sera fatale.

Il faut, si l'on veut éviter un cataclysme qui se prépare lentement, répandre dans le pays les idées du beau, diriger les pensées vers les préoccupations artistiques qui sont la vie et la noblesse d'une nation, secouer la génération qui monte de la torpeur où nous végétons, bien près de la décadence définitive. Il en est temps encore. La cendre est chaude. Les vieux ferments qui ont fait autrefois de la Belgique une des nations les plus artistes de l'Europe n'ont pas disparu. Mais bientôt les battements de ce grand cœur privé de sang cesseront, et alors il sera trop tard.

Ce devoir social, tous nous pouvons, dans une certaine mesure, l'accomplir. Ne voyons-nous pas, dans la sphère où nous rayonnons, l'influence bienfaisante qu'exercent ceux d'entre nous qui ont le culte et le respect de ce sentiment intime, qui doit nous être cher, puisqu'il est une des bases du bonheur? Lorsque dans une contrée, un homme de bien répand par son exemple et par sa parole les idées de philanthropie, de morale, de générosité, ne remarque-t-on pas immédiatement, parmi ceux qui l'approchent ou qui lui sont subordonnés, la moralisatrice influence qu'ils subissent? Il en est de même pour les idées artistiques, qu'un rien suffit à éveiller, à développer. C'est la semence qui, déposée dans un pli de terrain, germe sourdement et tout à coup jette des pousses vigoureuses.

Nos proches, nos amis, nos enfants, nos domestiques même, peut-être inconsciemment, reçoivent de nous des impressions plus profondes que nous ne pouvons le supposer. Récemment encore, l'un de nos amis, à qui ces idées sont familières et qui choisit avec goût et discernement jusqu'aux menus objets dont il s'entoure, nous faisait observer que les domestiques qui le servent, héritant dans une mesure relative des penchants du maître, apportent dans la décoration de leurs chambres, dans le choix de leurs ustensiles, dans leurs lectures, une préoccupation de goût que l'on rencontre rarement dans cette classe. Ce fait n'est-il pas caractéristique?

Dès lors, la solution à donner, d'une façon générale, à l'importante question qui se dresse pour la Belgique comme une menace ou une espérance, apparaît claire, évidente. C'est dans les écoles, dans les athénées et dans les collèges que devront principalement se porter les efforts destinés à raviver l'instinct artistique près de s'éteindre. Nous ne songeons, bien entendu, pas un instant à proposer aux instituteurs et aux professeurs d'annexer à leur programme d'études un cours d'esthétique. Celui-ci les embarrasserait vraisemblablement autant qu'il stupéfierait les enfants chargés de le comprendre.

Mais ce qu'il est facile d'exiger, c'est que les professeurs entretiennent leurs élèves dans les idées du beau; qu'ils leur apprennent à regarder autour d'eux, à discerner ce qui est gracieux de ce qui est difforme; c'est, au lieu de se borner à en faire des pédagogues, d'en faire de petits hommes ouverts aux pensées artistiques, capables de comprendre l'art et de l'aimer; au lieu de se borner par exemple à leur enseigner que les coquelicots qu'ils emmagasinent dans le *vasculum* dont on les affuble appartiennent à la famille des papavéracées, genre des dicotylédones polypétales hypogynes, classe des dycotylédones, section des phanérogames, c'est de leur faire admirer la belle tache rouge qu'ils font dans la splendeur des blés.

Il faudrait décréter l'enseignement du dessin obligatoire. Il y a longtemps qu'on a abandonné la théorie ridicule qui consistait à considérer le dessin comme un simple art d'agrément. En Autriche, la loi du 14 mai 1869 en a rendu l'enseignement obligatoire dans toutes les écoles primaires. Déjà les bienfaits de cette loi se sont fait sentir. L'Autriche est l'un des pays les plus avancés au point de vue des arts industriels. En Russie également, l'enseignement du dessin fait partie de l'instruction publique. En France, en Angleterre, en Allemagne, des réformes importantes se sont accomplies en ces dernières années. Elles tendent toutes au même but: relever le niveau du pays en répandant le plus possible les notions d'art et en en vulgarisant l'enseignement.

Une autre mesure nécessaire, indispensable, c'est la prompte création d'une école des arts décoratifs. Seule

de toutes les nations européennes, la Belgique est dénuée de tout établissement de ce genre, qui partout ailleurs est considéré comme un élément indispensable au développement des arts. Nous examinerons dans un prochain article les efforts qui ont été tentés à cet égard et ce qui reste à faire pour mener à bonne fin une entreprise qui, brusquement, s'est trouvée enrayée.

Bibliophilie

Henry Kistemaeckers poursuit infatigablement la publication de petits livres curieux, aimés des bibliophiles pour leur rareté et la recherche de leur édition. Il existe, en effet, tout un monde d'amateurs, moins préoccupés de trouver dans un livre la pâture intellectuelle qu'un objet de collection, et quiconque subit cette manie sait le charme qu'on y trouve. Voir augmenter le rayon des éditions choisies, se réjouir à l'aspect de la mosaïque des reliures, si mieux on n'aime, comme les plus raffinés d'aujourd'hui, considérer la reliure elle-même comme une atteinte portée au volume, qu'on préfère conserver broché, et même (ô comble de la perversion), sans jamais en trancher les feuillets, le posséder non rogné, non ébarbé, non émargé, dans sa virginité absolue, le manier, lire de ci de là un passage en se contorsionnant le col pour continuer en entr'ouvrant les pages qu'on ne veut pas découper, avoir conscience qu'on a l'exemplaire sur chine, sur japon, sur papier de Hollande, vélin, Whatmann, ou quelquefois sur parchemin, que de plaisirs, très bêtes, admettons-le, mais combien vifs et pénétrants !

C'est la clientèle de ces maniaques heureux qui, actuellement à Paris et à Bruxelles, alimente de ses achats fidèles les éditeurs de spécialités. C'est un bataillon toujours le même, sauf les recrues chaque jour plus nombreuses. La série des Kistemaeckers constitue déjà un choix intéressant et superbe, que les délicats veulent avoir complet. Beaucoup d'œuvres grivoises, c'est vrai, mais pas autant qu'on le dit, et quelques-unes d'une littérature charmante, où l'art couvre de son brillant manteau toutes les hardiesses.

Henry Kistemaeckers a, dès à présent, une très grande notoriété, et tient parfaitement son rang à côté de ses confrères parisiens. S'il faisait la place un peu moins large au frivole, ou plutôt à la fantaisie galante, il serait tout à fait selon nos souhaits.

Ses dernières publications sont les *Pas de chance*, de Harry Alis, avec une eau-forte de Brunin, et deux *Monocoquelogues*, dits par Coquelin cadet : *Parrain par amour*, d'Ernest Mareau, et *ce Famille* (c'est bien *le* et non pas *la* : le personnage est anglais), par Eugène Coupetouil. Ce dernier est des plus réjouissants. Tous deux sont ornés d'un excellent portrait, par A. Descaves.

L'EXPOSITION DE DENTELLES A BRUGES

Une exposition de dentelles organisée par le *Cercle des Voyageurs*, qui a pris à cœur la renaissance de cet art charmant, aujourd'hui délaissé, vient de s'ouvrir à Bruges, au foyer du théâtre, coquettement orné pour la circonstance de plantes rares épanouies dans des vases de Japon. Nous sommes heureux de voir le mouvement qui se fait en Belgique en faveur de l'industrie dentellière. Nous souhaitons voir dans d'autres villes, et principalement à Bruxelles, s'ouvrir des expositions analogues à celle de Bruges. *Celle-ci est fort intéressante.*

Les dentelles se trouvent installées dans quatre grandes vitrines oblongues, deux petites vitrines et deux vitrines octogones ; il y a de plus un compartiment rétrospectif.

C'est le *point de Bruges*, autrement dit *point duchesse*, qui fait la splendeur de l'exposition : les autres genres de dentelles sont cependant largement représentés. Pour ceux de nos lecteurs qui seraient tentés d'aller visiter l'exposition, nous allons la décrire brièvement, vitrine par vitrine.

Coté gauche en entrant. — 1re vitrine. — *Maison De Rycker sœurs* (3 compartiments). — Beau parasol et plusieurs barbes en point de Bruges, une belle écharpe en point espagnol (dentelle à grand effet, fleurs sur un fond de réseau), une paire de mitaines en point de Chantilly, ainsi que plusieurs mouchoirs d'un très joli dessin et d'une fabrication délicate ; des Valenciennes à mailles rondes, dites mailles de Bruges et à mailles carrées, dites mailles d'Ypres.

Maison Mabesoone sœurs (3 compartiments). — Ustensiles de fabrication ; de jolies Valenciennes, montées sur carreaux, l'une à bord droit, mailles carrées ; l'autre à mailles de Bruges ; une guipure en soie noire, point de Malte, et deux spécimens en point de Bruges faisant voir les diverses phases de la fabrication de ce genre de dentelles. Puis encore de beaux spécimens de Valenciennes, maille ronde et carrée ; une collection de bords droits, articles spéciaux pour le midi de la France, une très belle aube de prêtre avec manchettes en style ancien, point de Bruges. Ces pièces portent la mention « vendu » et ne resteront, par conséquent, pas longtemps exposées. Une bande en point de Bruges avec fond de réseau fait un superbe cadre à un mouchoir même genre, accompagné d'un col-fichu et d'une paire de manchettes, le tout d'un dessin des plus gracieux.

Maison Van Rechem (1 compartiment). — Bandes en mailles de Bruges et mailles d'Ypres.

2e Vitrine. — *Maison Maertens-Roelens* (4 compartiments). — Valenciennes, bords-droits et entre-deux en mailles de Bruges et mailles d'Ypres.

Toutes ces dentelles sont fabriquées d'après d'anciens modèles et offrent des spécimens des genres les plus modestes comme des genres les plus riches. La même maison expose des guipures et des guipures-torchon.

Maison Gustave Bousson-De Schryver (2 compartiments). — Magnifiques morceaux de point de Bruges du dessin le plus distingué.

Maison Mabesoone sœurs (1 compartiment). — Deux carreaux montés, indiquant la fabrication de belles et larges Valenciennes, dessin antique, en mailles de Bruges.

Petites vitrines. — *Maison Mabesoone sœurs* (2 compartiments). — Jolis spécimens en point de Bruges, des barbes, cols, mouchoirs, volants et Valenciennes.

Maison de Rycker sœurs (2 compartiments). — Bandes en point de Chantilly ; éventails splendides du même procédé.

Vitrine octogone. — Dans cette vitrine *Mlle Julie De Cock* a organisé une exposition d'ensemble qui, à part des points de Bruges splendides, nous offre des dentelles à point à l'aiguille d'un dessin du meilleur goût. Ce qui rend l'exposition de Mlle De Cock surtout remarquable, ce sont les *virtuosités* de la fabrication de la dentelle : des éventails, des parasols, des armoiries, des sujets allegoriques (entr'autres *Bruges — port de mer*) rendus avec la plus grande adresse, enfin des dentelles duchesse et des fleurs au fuseau et à la main blanc et or.

Coté droit en entrant. — Première vitrine. — *Maison A.-J. Boe-*

teman (2 compartiments). Valenciennes, bords-droits et entre-deux, dessin antique. Guipures noires. Toutes ces fabrications se distinguent par leur dessin et leur exécution.

Maison Nestor Gryspeert et *Maison Van Rechem* (2 compartiments). Dentelles riches en point de Bruges.

Maison Mabesoone sœurs (1 compartiment). Guipures noires en soie, modèles riches.

DEUXIÈME VITRINE. — *Maison Iperman-Lecomte* (2 compartiments). Des spécimens de toute espèce de guipure-torchon blanc et écru de toutes nuances.

Maison Mabesoone sœurs (2 compartiments). Nouveaux spécimens de point de Bruges. On ne se lasse pas de voir cette admirable dentelle, tant sont grandes la variété et l'élégance des dessins composés par les artistes spécialistes de Bruges.

Maison Ve Gillet-Erpeldins (1 compartiment). Belles Valenciennes et bords-droits.

VITRINE OCTOGONE. — *La maison Nestor Gryspeert* montre dans cette vitrine l'application de la dentelle au vêtement et à l'ameublement : une robe jaune-orange est montée en Chantilly, une robe grenat en point de Bruges et une robe écarlate en guipure-torchon ; nous trouvons encore dans le même étalage, à côté d'éventails, etc,, etc. : des pantoufles montées en point duchesse et un mobilier de boudoir en peluche orné en dentelle.

Il nous reste à parler de l'*exposition rétrospective* installée dans le petit foyer, et, certes, ce n'est pas ce qu'il y a de moins intéressant à voir.

Nous y trouvons des carreaux de toute espèce, des fuseaux de tout calibre, depuis le fuseau à guipure le plus grossier, jusqu'au fuseau à dentelle en ivoire le plus élégamment sculpté ; de vieux rouets et d'antiques dévidoirs nous enseignent la façon de monter les fuseaux ; de vieilles lampes accompagnées de leurs bols servant à la projection des rayons de lumière nous apprennent, sans nous le faire comprendre, comment les dentellières de jadis savaient exécuter les travaux les plus délicats sans le secours du gaz ou du pétrole.

Ce que les connaisseurs apprécieront le plus dans le compartiment, sera sans contredit la collection des échantillons de dentelles anciennes, *Valenciennes*, *Malines*, *Bruxelles*, *Anouxsel*, etc., etc.

Pour rendre cette exposition rétrospective la plus complète possible, on y a joint d'anciens livres de commerce, des lettres de commande, des gravures, etc., etc.

Certes, la modeste exposition de dentelles de Bruges ne fera pas de tort à la grande exhibition d'Amsterdam, mais les étrangers qui l'ont déjà visitée s'accordent à dire qu'elle a été pour eux une vraie surprise : il n'a fallu à Bruges que le hasard d'une faillite pour en faire en moins de dix ans un centre des plus importants pour la culture et le commerce des arbres de serre froide ; puisse l'exposition présente être l'occasion, pour cette ville si éprouvée, de voir se relever sa principale industrie !

L'HOMME AU CERCLE DE FER

ET LE JOURNAL DES BEAUX-ARTS

Cette fois c'est Saint-Nicolas qui emboîte le pas à Charleroi. M. Siret reprend, dans le *Journal des Beaux-Arts*, la thèse de M. Clément Lyon. *Arcades ambo.*

Voici la réponse adressée par Edmond Picard à l'article dans lequel il est mis personnellement en cause :

MONSIEUR,

Je ne répondrai pas à la longue diatribe que vous avez publiée dans votre dernier numéro au sujet d'Octave Pirmez et de moi. Il ne serait ni généreux de ma part, ni utile vis-à-vis d'un public qui vous connaît, de réfuter les opinions artistiques, les affirmations et même les attaques, de celui qui fut le coryphée légendaire de la pseudo-merveille connue sous le nom d'*Enfant de Bruges*. Je ne pense pas que vous ayez pour nuire plus d'autorité que pour mener à la gloire.

Je me borne à ceci.

Vous avez reproduit avec satisfaction cette phrase d'un autre journaliste qui vous donne le coup d'épaule dans cette belle besogne où la véracité est mise en capilotade : « *Pirmez ne paraissait pas connaître le moins du monde l'auteur de la* FORGE ROUSSEL ; » veuillez reproduire la lettre suivante qui suffira, sinon pour l'endurci que vous paraissez être, au moins pour ceux qui jugent des coups, à démontrer ce que vaut une critique à laquelle s'attellent de concert deux chevaux de carrosse comme l'*Education populaire* de M. Clément Lyon et le journal des *Beaux-Arts* de vous, Monsieur Siret.

Agréez, Monsieur, mes salutations distinguées.

EDMOND PICARD.

P. S. Quant à la prétendue signature *de H...* que vous avez découverte sous l'article dont vous parlez, je me demande par quel phénomène de vision vous en arrivez à voir des choses *qui n'existent pas*. L'article en question N'ÉTAIT PAS SIGNÉ, de même que tous les articles de l'*Art moderne* émanés des membres du comité de rédaction, c'est-à-dire de MM. Victor Arnould, Octave Maus, Eugène Robert, ou de moi-même. Le public appréciera, d'après ce détail, la créance que méritent vos affirmations.

Acoz, le 20 avril 1881 (1).

CHER MONSIEUR,

J'ai lu sans désemparer les deux volumes que vous avez eu l'amabilité de m'offrir. J'ai lu « *La forge Roussel* ». Quel admirable style ! ample, viril, d'une tendresse pénétrante et qui s'est formé des émotions vives de l'adolescence et de l'expérience de la vie. Le début est magistral, la description digne du plus grand peintre. Nul détail oiseux ; l'âme de ces paysages, que l'on voit se dérouler en un vaste diorama, est comprise ; vous l'exprimez d'un trait. Quel superbe portique pour nous introduire dans le temple d'une science décourageante ! Cette science, l'auteur l'admire-t-il, l'enseigne-t-il ? — Non, sans doute ; il constate ses origines et ses effets et il laisse parler le vieillard solitaire qui fut son malheureux ami.

Ce vieillard est un parent d'Oberman. Que de fois j'ai lu ce livre désenchanteur de Sénancourt, séduit par le charme de ses accents et jamais convaincu, refusant de rester dans ce froid scepticisme d'où cependant, comme le poète Lucrèce, il tira son amère éloquence. Le vieux président ardennais était un esprit concentré qui semble avoir vécu loin des affections et dont l'âme a éprouvé de bien cruelles déceptions ! Peut-être circonscrivait-il son action à des analyses scientifiques pour avoir nourri des aspirations irréalisables ici bas, refusant de s'épanouir en de certaines espérances qui eussent délayé les chagrins et les contrariétés de cette courte vie ! Vivant d'abord dans le travail et l'étude pour être utile à ses semblables, vivant dans le devoir social, il a pu dépenser ses heures sans inquiétude, satisfait

(1) Faites part de cette date, s'il vous plaît, à M. Lyon qui a dit récemment que mes *premières relations* avec Octave Pirmez avaient SUIVI l'étude publiée en juin 1881 dans l'*Art moderne* sur les *Heures de philosophie*. Ce même Monsieur Lyon trouvant le mot *inconnu* dans une lettre de Pirmez de *juin* 1881, insinue qu'il s'appliquait à moi au point de vue de mes relations avec notre illustre mort. La lettre ci-dessus répond à cette nouvelle témérité d'un personnage qui, décidément, ne peut rien dire sans en avoir le démenti par des faits. Qu'il note aussi les mots « *j'espère vous* REVOIR *à mon prochain passage en ville.* » Comme cela montre bien, n'est-ce pas, que Pirmez et moi nous ne nous étions jamais vus ?

(Note de M. Edmond Picard.)

de son travail quotidien; mais plus tard, les années de repos étant arrivées pour lui, il se fit une doctrine, selon moi funeste; il n'eut plus que sa fierté et sa dignité pour le soutenir. Or, c'est peu! Ah! je le sais, il avait plus d'un argument à m'opposer... Il me semble, toutefois, que rendre les âmes plus heureuses devrait être le but d'un moraliste.

Comme vous aurez dû le remarquer, c'est un peu pour détourner les esprits de ce triste héroïsme devant la fatalité, pour les relever de leurs découragements, que j'ai écrit « *Les heures de philosophie* ». La raison me condamnera-t-elle? Elle ne peut m'accuser d'avoir donné naturellement mon fruit.

J'espère, cher Monsieur, *vous* REVOIR *à mon prochain voyage en ville;* en attendant ce jour, je vous prie d'agréer l'expression de ma considération distinguée et de mes sentiments dévoués.

OCTAVE PIRMEZ.

Nous recevons de Charleroi les triolets suivants :

TRIOLETS ÉPITHALAMESQUES

Pour célébrer l'heureuse union de M. Clément Lyon et de M. Adolphe Siret.

Nous voyons Adolphe et Clément
Faire une vilaine besogne;
Pour inventer étourdiment
S'unissent Adolphe et Clément.
Administrons leur un calmant
Pour leur rendre un peu de vergogne.
Nous voyons Adolphe et Clément
Faire une vilaine besogne.

Clément Lyon ouvrit le feu
Et Siret vint à la rescousse.
Avec l'espoir d'avoir beau jeu
Clément Lyon ouvrit le feu.
Le coup ne fit pas même un bleu :
Ils n'avaient rien dans leur gargousse.
Clément Lyon ouvrit le feu
Et Siret vint à la rescousse.

De l'Enfant brugeois avorté
Adolphe rêve la revanche ;
Il a le cerveau tourmenté
Par l'Enfant brugeois avorté.
L'Ulster qu'en veste il a porté
Va perdre sa seconde manche.
De l'Enfant brugeois avorté
Adolphe rêve la revanche.

Cercle de fer mystérieux
Dont Clément nous parle sans cesse,
Daigne enfin paraître à nos yeux,
Cercle de fer mystérieux.
N'est-il qu'un cercle vicieux,
Lui qui me hante et qui m'oppresse?
Cercle de fer mystérieux,
Dont Clément nous parle sans cesse !

Depuis vingt ans, dit ce farceur,
Pirmez a surgi pour la gloire.
C'est à nous qu'il doit cet honneur!
Depuis vingt ans, dit ce farceur;
C'est depuis vingt jours, par malheur,
Qu'il s'avise de cette histoire.
Depuis vingt ans, dit ce farceur,
Pirmez a surgi pour la gloire.

Par des articles inconnus
Ils auraient fait Pirmez grand homme ;
On ne les avait jamais lus
Tous ces articles inconnus.
Ils veulent aux nouveaux venus
Prendre leur œuvre, et voilà comme
Par des articles inconnus,
Ils auraient fait Pirmez grand homme.

Voyons, Clément, soyez clément,
Rendez-nous la paix salutaire.
Vous nous rasez énormément;
Voyons, Clément, soyez clément;
Retournez à votre élément,
L'Education populaire.
Voyons Clément, soyez clément,
Rendez-nous la paix salutaire.

Dedans le *Journal des Beaux Arts*
Siret sévit impitoyable.
Il élève de grands canards
Dedans le *Journal des Beaux-Arts.*
Tordons le cou sans nuls retards
A cette volaille effroyable.
Dedans le *Journal des Beaux-Arts*
Siret sévit impitoyable.

De ces terribles Siamois,
Dieu vous tienne en sa sainte garde !
Ils sévissent depuis un mois,
Ces deux terribles Siamois.
Ils me causent de tels émois,
Que j'en ai mal au péricarde.
De ces terribles Siamois,
Dieu vous tienne en sa sainte garde!

CHRONIQUE JUDICIAIRE DES ARTS

On se rappelle qu'à l'apparition d'*Odette*, l'avant-dernière pièce de M. Victorien Sardou, sur le théâtre du Vaudeville à Paris, une polémique s'engagea entre l'éminent académicien et M. Mario Uchard, auteur d'un drame *la Fiammina*, représenté en 1857 au Théâtre Français.

Mario Uchard ne se bornait pas à voir dans l'œuvre de M. Sardou une certaine réminiscence de *la Fiammina;* il allait jusqu'à prétendre que la première de ces pièces n'était pour ainsi dire qu'une copie de son œuvre à lui, et annonçait son intention de déférer à la justice ce qu'il considérait comme un acte de contrefaçon littéraire.

C'est le 21 juillet qu'a commencé, devant la première chambre du tribunal civil de la Seine, ce procès qui est destiné à avoir un très grand retentissement dans le monde des lettres.

Jusqu'à quel point un écrivain, et en particulier un auteur dramatique a-t-il le droit de s'approprier, volontairement ou non, des données, des situations, qui ont précédemment été transportées sur la scène? Telle est, en général la question importante et délicate que soulève le procès.

Voici du reste, comment s'exprime le demandeur dans son exploit introductif d'instance :

« L'ensemble des deux pièces, dit-il, est identique : un mari est séparé de sa femme ; il a élevé son enfant (une fille dans *Odette*, un fils dans *la Fiammina*), en lui disant que sa mère est morte. Quinze ans se passent depuis la séparation, lorsque les époux se rencontrent au moment où le père espère un mariage de son enfant avec le fils la fille) de son ami. Seulement le dernier apprend la conduite de la mère, son existence actuelle, et met comme condition au mariage la disparition de la mère, qui devra rester à l'étranger sans porter le nom de son mari. Refus de la mère qui exige une entrevue avec sa fille (son fils . Puis vaincue par la présence de son enfant, ressentant

tout à coup un élan de l'amour maternel, elle se dévoue et disparaît pour toujours. »

Mario Uchard reproche donc à M. Sardou, de lui avoir pris le plan général et la situation principale de *la Fiammina*, pour les remettre sur la scène sous le nom d'*Odette*.

Il lui réclame en conséquence des dommages-intérêts pour s'être rendu coupable de contrefaçon littéraire.

Me Pouillet, à l'audience du 21 juillet, a commencé sa plaidoirie au nom de Mario Uchard. C'est Me Cléry qui est chargé de soutenir la défense de M. Sardou.

Nous tiendrons nos lecteurs au courant de cette affaire, qui présente le plus sérieux intérêt au point de vue de la propriété littéraire.

***

Un procès artistique assez curieux pointe à l'horizon. Objet : Une opérette en un acte de Gaston Serpette qui devait s'appeler le *Singe d'une nuit d'été* et être jouée à Trouville, cet été, avec Mlle Marguerite Ugalde et M Grivot comme interprètes. Le singe, ce devait être M. Grivot. Celui-ci eut l'idée d'essayer au préalable son costume, qu'on s'imagine! Bien — ou mal — lui en prit, car il s'aperçut bien vite qu'affublé de la sorte il ne pouvait ni chanter, ni jouer. Bref, il déclina carrément l'honneur d'être dompté par Mlle Ugalde et déclara que les singes n'étaient pas dans ses moyens. Grand émoi à Paris, où M. Grivot télégraphia de Trouville. La partition était vendue à la maison Brandus, le livret à Rouveyre et Blond. Bref, le procès est imminent, à moins que tout ceci ne soit qu'une innocente réclame pour faire réussir la pièce de M. Serpette.

EXPOSITION D'AMSTERDAM

On nous adresse la lettre suivante :

« En lisant le numéro de *l'Art moderne* de dimanche dernier, je remarque que plusieurs médaillés ne figurent pas dans la liste complète que vous publiez des récompenses obtenues par nos artistes à Amsterdam. MM. Bouvier, Verstraeten, Claus, Stacquet, et d'autres peut-être, ont été médaillés.

« Je m'adresse particulièrement à vous, persuadé que ces artistes doivent tenir beaucoup à être cités dans votre estimable revue. »

Nous nous empressons d'accueillir cette rectification. A la liste des peintres ayant obtenu la médaille d'or, il faut, en effet, ajouter les noms de MM. Bouvier, Claus, Delpérée, Ooms, Stacquet et Verstraeten, qui avaient été omis.

Voici, pour compléter l'énumération des récompenses obtenues par les artistes belges, les distinctions accordées par le jury dans les sections de gravure et de gravure sur médailles :

Gravure. *Diplôme d'honneur :* Gustave Biot.

Médaille d'or : L'Association des aquafortistes anversois, J. Demannez et Aug. Danse.

Médaille d'argent : Guiette et Lenain.

Gravure en médailles. *Médaille d'argent :* Geerts.

Médaille de bronze : Ch. Wiener.

Mention honorable : Lemaire.

PETITE CHRONIQUE

Alcazar royal. — Afin de varier autant que possible le spectacle, la direction vient d'engager pour quelques représentations, Mlle Ada Blanche, une danseuse équilibriste qui a obtenu les succès les plus retentissants à Londres, à Paris et en dernier lieu à Amsterdam.

On s'occupe activement de monter un opéra comique de M. Firmin Bernicat. Titre : *Le Cornette.*

La *Société hongroise des Beaux-Arts* nous prie de rappeler que son exposition d'automne aura lieu au palais de la Société (81, sugarut, Budapest) du 1er octobre au 8 décembre. Elle se composera de deux séries dont la première restera ouverte du 1er au 31 octobre, la seconde du 8 novembre au 8 décembre.

Les ouvrages envoyés peuvent rester exposés pendant l'une des deux ou pendant toutes les deux. Ils devront être annoncés pour la première série jusqu'au 1er septembre, pour la seconde jusqu'au 1er octobre. Ils devront arriver aux bureaux de la Société, pour la première série le 15 septembre, pour la seconde le 20 octobre.

La Société prend à son compte les frais de transport, aller et retour, par petite vitesse, en tant que les objets sont renvoyés aux endroits d'où ils sont partis.

Les artistes belges, anglais et hollandais peuvent s'adresser pour les envois à M. Mommen, 25, rue de la Charité, ou à M. Claessens, emballeur, 12, place du Poids public, Anvers.

Le *Te Deum* de M. François Riga, pour soli, chœurs et grand orchestre, une des plus belles productions de notre compatriote, a été chanté à Sainte-Gudule, le 21 de ce mois, à l'occasion du 51e anniversaire de l'inauguration du règne de Léopold Ier.

L'exécution, dirigée par M. Fischer, a été magistrale. Œuvre et interprétation ont produit la meilleure impression.

Les journaux de Londres nous apportent des comptes rendus les plus élogieux sur la façon dont notre compatriote Joseph Dupont vient de monter le *Vaisseau-Fantôme* au Théâtre-Italien La représentation a été une suite d'ovations pour Mme Albani, MM. Devoyod, Soulacroix et Dupont, qui ont tous été rappelés par le public enthousiasmé.

On prépare pour le mois d'octobre, à la Scala de Milan, sous la direction du maëstro Faccio, une exécution du *Lucifer*, de Peter Benoit, avec une traduction de Victor Wilder. C'est M. de Thémines, le critique musical de *la Patrie*, qui est chargé de la traduction italienne. Puisque nous parlons de M. Peter Benoît, annonçons qu'un comité vient de se former en vue d'offrir son buste en bronze au duc de Campoelice, comme marque de remerciemens pour la protection que ce dernier ne cesse d'accorder aux artistes belges et à Benoît en particulier. Le baron de Limnander, l'auteur des *Monténégrins*, a accepté la présidence de ce comité. C'est le sculpteur Van de Kerkhove-Nelson qui est chargé de l'exécution du buste.

Voici, d'après un jonrnal artistique français, des nouvelles du prochain Salon triennal de Paris :

L'installation du Salon triennal, dont l'ouverture aura lieu le 1er septembre prochain, est aujourd'hui en très bonne voie. Le Palais de l'Industrie, entièrement débarrassé du nombreux matériel qui avait servi à l'Exposition de la Société des Artistes, est maintenant livré, dans toute son étendue, à la direction des Beaux-Arts chargée d'organiser le Salon dit « de l'Etat. » L'installation de cette dernière Exposition présentera un côté artistique qui fera ressortir encore davantage la beauté des ouvrages exposés. Dans la section de sculpture, notamment, laquelle sera installée comme dans les Salons annuels, au rez-de-chaussée du Palais, les travées du pourtour de la nef seront ornées au moyen de tapisseries provenant du Garde-meuble. Les salles du premier étage, exclusivement réservées à la section de peinture, auront également un aménagement beaucoup plus confortable et mieux approprié. En raison même du nombre restreint des ouvrages admis, on ne verra pas, comme aux autres expositions, des tableaux accrochés à des hauteurs invraisemblables.

L'*Italie* rapporte qu'une intéressante découverte vient d'être faite au Capitole, dans les salles du palais des Conservateurs, occupées aujourd'hui par les bureaux de l'état civil.

Des ouvriers en grattant l'enduit des murs que l'on allait badigeonner ont mis au jour des fresques assez bien conservées et dont la couleur est encore vive. L'une d'elles représente la Vierge tenant dans ses bras l'enfant Jésus. Les connaisseurs disent que ce sont des peintures de l'Ecole de l'Ombrie, de la fin du xve siècle ou du commencement du xvie siècle. Le nom de l'auteur est écrit sous la fresque : « Petrus Hispanus et Micciliello... ».

On rappelait dernièrement, lors des concours du Conservatoire, un mot de Cherubini assez amusant. Il venait d'être nommé directeur du Conservatoire et il présidait, pour la première fois, le concours des classes d'instruments.

Ce n'est pas extraordinairement amusant d'entendre, quinze ou seize fois, le même solo de piano, de flûte, de violon ; mais être livré pendant une heure au même solo de hautbois, cela dépasse les limites des forces humaines.

On en était donc au concours de hautbois, et les professeurs encourageaient Cherubini à la résignation, lui représentant que c'était le plus grave inconvénient de sa haute situation. Il sourit douloureusement, soupire avec force et plein de philosophie, il répondit avec son accent italien :

— *Hourousement qué ça né sent pas mauvais!*

Revue libérale. — Sommaire du numéro du 1er août 1883.

H Nérine. La comtesse Nidolle. — Pradon, député. Une taxe sur les étrangers. — Georges Bernard. Un côté de la colonisation algérienne. — Sylvanecte. Souvenirs contemporains. — Albert Chenclos. Une excursion à Pnom-Penh. — Henri Valentino. M. Guy de Maupassant — Hippolyte Devillers. Au moulin de Bonneuil. — A. Méliot Apollon et Marsyas. L'incident Corot-Trouillebert. — Amagat, député. Guerre de mots. — Ed. Guinand. Théâtres et concerts. — Gerville-Réache, député. Le café. — Georges Graux, député. Courrier politique. — Correspondance. — Revue financière. — Mode. — Charles Lancelin. Faïence. — Bibliographie.

DIETRICH & Cie

23A, RUE ROYALE, BRUXELLES

Gravures Aquarelles. Tableaux, Modèles et dessins, etc.

VIENT DE PARAITRE :

ÉTUDES ET CROQUIS A L'EAU-FORTE

PAR

PH. ZILCKEN

6 Planches avant la lettre. Prix : 40 Francs.

MM Les amateurs sont invités à venir examiner ces planches.

Maison PNE MOMMEN

26B, *RUE DES FRIPIERS* & 29, *RUE GRÉTRY*

BRUXELLES

FABRIQUE DE TOILES
POUR TABLEAUX ET PANORAMAS.

TISSUS GOBELINS, COTONS ET TOILES
DE TOUTES LARGEURS POUR DÉCORS.

ENCADREMENTS EN TOUS GENRES.

RENTOILAGE, PARQUETAGE, VERNISSAGE
emballage et nettoyage de tableaux.

VENTE ET LOCATION DE MANNEQUINS.

BROSSES ET PINCEAUX.

HUILES, ESSENCES, VERNIS ET SICCATIFS.

Tous les articles
POUR LA SCULPTURE, LA GRAVURE A L'EAU-FORTE, L'ARCHITECTURE ET LE DESSIN.

FABRIQUE DE COULEURS
POUR LA PEINTURE A L'HUILE, A L'AMBRE, A L'AQUARELLE, SUR PORCELAINE, SUR SOIE ET SUR TISSUS GOBELINS.

TABLES ET PLANCHES A DESSINER,
CHEVALETS DE LUXE, D'ATELIER ET DE CAMPAGNE.

BOITES, TENTES, PARASOLS,
CHAISES, TÉS, ÉQUERRES, COURBES

BOITES A COMPAS,
Crayons, Fusains, Meubles d'atelier, Vases en terra-cotta et Porcelaines à décorer.

PAPIERS ET MODÈLES
POUR L'AQUARELLE ET LE DESSIN.

PHOTO-PEINTURE.

TABLEAUX ET ŒUVRES D'ART.

PIANOS

VENTE
ÉCHANGE
LOCATION

BRUXELLES
rue Thérésienne, 6

GUNTHER

Paris 1867, 1878, 1er prix. — Sidney, seul 1er et 2e prix

MUSIQUE.

R. BERTRAM

10, RUE SAINT-JEAN, BRUXELLES

(Ancienne maison Meynne).

ABONNEMENT A LA LECTURE DES PARTITIONS

MAISON GOUPIL ET Cie A BRUXELLES

89, rue du Marché aux Herbes (en face des Galeries Saint Hubert)

VIENT DE PARAITRE

SALON DE PARIS DE 1883

Ouvrage d'art de grand luxe, contenant 120 photogravures par la Maison Goupil et Ce.

L'ouvrage est divisé en 12 livraisons. Chaque livraison comprendra 16 pages de texte, 10 photogravures dont 6 hors texte et plusieurs dessins originaux. Il paraîtra une livraison par semaine.

Prix de la livraison : **5** francs.— L'ouvrage complet : **60** francs.

La maison fournira à ses clients et aux artistes l'ouvrage complet pour le prix de l'édition ordinaire (fr. 60), un exemplaire édition d'amateur sur papier de Hollande.

VERLEYSEN-NYSSENS

A LA PORTE CHINOISE

88, RUE ROYALE, BRUXELLES, 88

IMPORTATION DIRECTE DE LA CHINE ET DU JAPON

Objets d'art, porcelaines, bronzes, laques, soieries, papiers, etc. — Grand choix de meubles en laque et bois de fer, paravents, écrans.

SPÉCIALITÉ DE THÉ DE CHINE

Exposition permanente — Entrée libre.

COMPAGNIE DES BRONZES

BRONZES D'ART ET D'AMEUBLEMENT

APPAREILS D'ÉCLAIRAGE

BRONZE MONUMENTAL

Direction et Magasins : Rue d'Assaut, 22, Bruxelles.
Ateliers et Fonderie : Rue Ransfort, 27, Molenbeek (Bruxelles).

ADÈLE DESWARTE

23, RUE DE LA VIOLETTE

BRUXELLES.

Dépôt à ANVERS, 15, rue Léopold.

VERNIS ET COULEURS
POUR TOUS GENRES DE PEINTURES.

TOILES, PANNEAUX, CHASSIS,
MANNEQUINS, CHEVALETS, ETC.

BROSSES ET PINCEAUX,
CRAYONS, BOITES A COMPAS, FUSAINS, MODÈLES DE DESSIN.

RENTOILAGE, PARQUETAGE,
EMBALLAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX.

COULEURS
ET PAPIERS POUR AQUARELLES
ARTICLES POUR EAU-FORTE, PEINTURE SUR PORCELAINE.

BOITES, PARASOLS, CHAISES,
Meubles d'atelier anciens et modernes

PLANCHES A DESSINER, TÉS,
ÉQUERRES ET COURBES.

COTONS DE TOUTE LARGEUR
DEPUIS 1 MÈTRE JUSQUE 8 MÈTRES.

Représentation de la Maison BINANT de Paris pour les toiles Gobelins (imitation)

NOTA. — La maison dispose de vingt ateliers pour artistes.
Impasse de la Violette, 4.

SOCIÉTÉ ANONYME

DE

L'HOTEL DES VENTES

DE BRUXELLES

RUE DU BORGVAL, 15 — BOULEVARD ANSPACH, 71 — RUE JULES VAN PRAET, 16

VENTES MOBILIÈRES A L'ENCAN

EXPOSITION PERMANENTE D'OBJETS D'ART, DE MEUBLES, DE MARCHANDISES

A VENDRE A L'AMIABLE

AVANCES SUR VENTES

Salles numéros 3, 4 et 5 (1er étage) réservées **gratuitement** à l'exposition d'*Objets d'Art, de Meubles, de Marchandises*, etc., à vendre à l'amiable. L'Aministration est intermédiaire entre Vendeurs et Acheteurs.

Salles 2 (rez-de-chaussée) et 6 (1er étage), réservées aux ventes publiques à l'encan.

Les Ventes et Expositions sont annoncées par affiches, journaux et bulletin spécial (envoyé **gratuitement** à toute personne qui en fait la demande).

Les vendeurs sont avertis du jour de vente de leurs objets, les Amateurs, qui le désirent, du jour de vente de ce qui les intéresse.

Récépissé est donné, à leur demande, aux déposants d'objets pour vente publique amiable ou à l'encan.

BUREAU DE RENSEIGNEMENTS DANS LA COUR VITRÉE DE L'HOTEL

CAVES SPACIEUSES DE DÉPOT. — ÉCURIES.

Bruxelles. — Imp. FÉLIX CALLEWAERT père, rue de l'Industrie, 26.

TROISIÈME ANNÉE. — N° 32. LE NUMÉRO : 25 CENTIMES. DIMANCHE 12 AOUT 1883.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

COMITÉ DE RÉDACTION

VICTOR ARNOULD — OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — EUGENE ROBERT

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00 ; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES** : On traite à forfait.

Adresser les demandes d'abonnement et toutes les communications à
L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 26, Bruxelles.**

SOMMAIRE

L'ART DÉCORATIF (Second article). — LE SOIR D'UNE BATAILLE. — AU WAUX-HALL. — EXPOSITION D'AMSTERDAM — PETITE CHRONIQUE.

L'ART DÉCORATIF

Second article (*).

Mieux encore que les Beaux-Arts, les arts industriels révèlent l'état d'une nation. Dans le costume, dans l'ameublement, dans l'orfèvrerie, dans la bijouterie, dans la céramique se reflète, comme en un clair miroir, l'âme des peuples. C'est la cire d'Espagne dans laquelle les générations impriment le scel de leur individualité, moulant en relief leurs goûts, leurs préoccupations, leurs penchants, caractérisant leurs mœurs raffinées ou brutales, élevées ou dégradantes, luxueuses ou modestes, morales ou abjectes, belliqueuses ou pacifiques.

Les reliques que nous transmettent les âges et que pieusement conservent ceux qui ont le culte du passé, font revivre les croyances, les naïvetés, les intimités des siècles. Telle grille en fer forgé qui clôt une cathédrale de capricieuses arabesques dans lesquelles s'agite joyeusement un monde de statuettes, en dit plus long sur une époque qu'un volume, et la gargouille qui, par dessus, crache l'eau des gouttières, soulève, de son museau de bête, un coin du rideau que les années tendent sur l'histoire de l'humanité.

Dans la lutte constante pour triompher des exigences de la matière, pour dompter le bois, la pierre ou le métal, que d'ingéniosité, que d'imagination, que de patience! Pour trouver d'heureuses dispositions de lignes, d'harmonieuses juxtapositions de couleurs sans perdre de vue l'usage auquel est destiné l'objet à créer, quelles recherches et quels efforts! Ce ne sont pas les grands artistes qui donnent la physionomie d'une génération. Pour évaluer une forêt, c'est toute la futaie qu'il faut jauger. Les grands chênes qui élèvent, isolés, leur ramure, forment un appoint mais n'entrent pas seuls en ligne de compte.

Et par une réaction naturelle, les arts décoratifs exercent à leur tour sur le peuple leur grande influence sociale, éveillent et affinent le sentiment du beau, épurent les mœurs en y mêlant ce subtil parfum qui les préserve de la bestialité.

Les gouvernements européens l'ont si bien compris que tous — disons presque tous, puisque le nôtre n'a pas encore adopté les réformes réalisées à cet égard chez ses voisins — ont doté leur pays d'institutions pro-

(*) Voy. *l'Art moderne* du 5 août 1883.

pres à éveiller et à entretenir le goût du beau dans le peuple, à compléter et à développer les notions élémentaires que lui donne l'enseignement primaire et à permettre à ceux dont la profession exige des connaissances spéciales, de les acquérir. Nous voulons parler des écoles d'arts décoratifs et des musées d'arts industriels, que réclame impérieusement la situation actuelle de notre pays.

L'Angleterre a, la première, donné l'exemple d'une organisation pratique en créant un réseau d'écoles qui toutes dépendent d'une institution centrale, l'école normale de Kensington. Et depuis cette fondation, le chiffre officiel de l'exportation des objets d'art décoratif s'accroît d'année en année. Quant au musée de South-Kensington, cette merveille, il est suffisamment connu pour que nous puissions nous dispenser d'en parler.

Nous avons exposé, dans notre premier article, que l'Autriche a, en 1869, décrété l'enseignement du dessin obligatoire dans toutes les écoles primaires. Dès 1863, l'empereur avait ordonné la création d'un musée autrichien pour le développement de l'art et de l'industrie. Ce musée est magnifiquement installé à Vienne où nous l'avons visité à diverses reprises, et contient des collections remarquables. En 1868 fut créée une école des arts décoratifs, qui devint bientôt le centre de la transformation des industries artistiques du pays.

L'Allemagne, à son tour, a donné à l'enseignement des arts décoratifs son plein épanouissement. Elle a créé seize écoles complètes, réparties entre les villes suivantes : Dresde, Breslau, Pforzheim, Leipzig, Münster, Francfort-sur-le-Mein, Berlin, Cassel, Dantzig, Erfurt, Hanau, Kœnigsberg, Magdebourg et Mulhouse. Et comprenant que l'enseignement théorique n'est pas suffisant si l'on ne met pas en même temps sous les yeux un choix des plus beaux produits de l'art industriel, elle a fondé en 1865 la *Gewerbe-Halle* de Carlsruhe, en 1867 le *Gewerbe-Museum* de Berlin, puis, à Munich le Musée national, à Nuremberg le Musée germanique et le Musée bavarois, à Cologne le Musée rhéno-westphalien, etc. Des sociétés particulières ont, de plus, institué des écoles et des musées à Hambourg et à Hanovre. Chaque année, par de grandes expositions d'art industriel, l'Allemagne entretient et excite l'émulation. Aussi les progrès qu'elle a réalisés en ces dernières années, et dont nous avons été témoins, sont-ils considérables.

C'est de 1865 que date, en France, le Musée d'art industriel de Lyon et l'Union centrale des Beaux-Arts de Paris. L'École centrale des Arts décoratifs, complètement réorganisée depuis peu, et le Musée des Arts décoratifs, repris par le Gouvernement après avoir été fondé par l'initiative privée, contribuent, dans la plus large mesure, à la diffusion des idées artistiques et au perfectionnement des arts industriels. Des écoles spéciales ont été fondées dans diverses parties du territoire français. Plusieurs centres provinciaux ont été créés, afin de réunir les ressources destinées à activer et à faciliter la production. A Limoges, par exemple, l'école municipale des arts décoratifs a été transformée dans le but de développer spécialement la fabrication de la céramique. On y a annexé un musée de céramique important. A Beauvais, on a fondé une école analogue pour favoriser la fabrication de la tapisserie.

L'Italie a installé dans l'antique palais du Bargello, à Florence, son Musée civique. Grâce à l'initiative de la comtesse Marcello, elle assiste à la renaissance de la dentelle à Venise; elle retrouve, à Murano, les secrets de l'industrie du verre, qui fut l'une des gloires du pays. L'exposition nationale de Milan montra, en 1881, ce qu'on peut attendre de cette nation ingénieuse, en qui le sentiment du beau se transmet par tradition.

En Suisse, le canton de Genève dépensa, en 1878, plus d'un million pour la fondation d'une école complète des arts appliqués à l'industrie et d'un musée.

La Hollande possède une école des arts décoratifs à Amsterdam; la Suède et la Norwège ont fondé une école analogue à Christiania; en Russie, l'école Strogonoff de Moscou vient d'être réorganisée; des musées et des écoles ont été créés à Lemberg, à Cracovie, etc.

On le voit, et nous n'insisterons pas davantage, les efforts tentés en vue de la renaissance de l'art industriel sont universels, et leur efficacité ne peut être mise en doute. Seule de toutes les nations, la Belgique n'a pas pris sa place dans le cortège. Elle boude aux arts décoratifs; elle se refuse, malgré d'instantes démarches, à organiser une école et un musée. Et tandis que sous le règne de la maison de Bourgogne on vantait à juste titre, dans l'Europe entière, les tapisseries des Flandres, les dentelles de Bruges et de Bruxelles, les meubles de Malines, les orfèvreries d'Anvers, les bronzes de Dinant, toute cette gloire artistique n'est qu'un souvenir, presque effacé. Aujourd'hui la Belgique ne trouve plus en elle-même les ressources nécessaires pour alimenter la production des objets d'art industriel et devient tributaire des nations voisines. C'est ainsi que la plupart des chefs d'industrie, pour échapper à la banalité et à la trivialité, font venir de Paris des dessinateurs, et parfois aussi les ouvriers chargés d'exécuter les modèles.

Nous appelons sur cette situation, assurément fort grave, l'attention de qui de droit, et nous demandons très instamment qu'on prenne des mesures sérieuses pour y remédier. Récemment, nous avons signalé cet état de choses relativement à une branche spéciale de l'art industriel : la dentelle. Nous sommes heureux de constater que notre cri d'alarme a été entendu. M. le bourgmestre de Bruxelles a saisi de la question l'Union syndicale, et celle-ci vient de publier le règle-

ment d'une exposition qu'elle ouvrira en décembre prochain. Mais ce n'est pas de la dentelle seule qu'il s'agit, et la réforme que nous réclamons doit s'étendre sur un plus vaste domaine.

Qu'on n'objecte pas les études préliminaires à faire, les programmes à élaborer, l'organisation à projeter. Tout cela est fait. Une commission, instituée par arrêté royal du 7 mai 1879, présidée par M. Charles Buls, a adressé au Ministre de l'intérieur, le 6 février 1882, un rapport développé, longuement étudié, comprenant un programme d'études complet pour l'Ecole des arts décoratifs, et jusqu'à un projet de budget, dont le chiffre est bien minime en présence de l'importance des intérêts en question.

Dans ce projet, l'Ecole des arts décoratifs est annexée à l'Académie des Beaux-Arts de Bruxelles, afin d'éviter les frais résultant de l'édification de locaux nouveaux et du recrutement d'un personnel spécial. Tel était aussi le désir qu'exprimait le Ministre de l'intérieur dans sa lettre adressée, le 9 mai 1879, aux membres de la commission.

Le point de départ des études artistiques est, en effet, identique. La commission considère comme un fait acquis que, quelle que soit la partie de l'art à laquelle l'élève se destine, il existe des éléments communs à l'enseignement, la spécialisation ne devant se produire que lorsque ces éléments ont été parfaitement assimilés. Elle remarque judicieusement qu'un point de départ commun présente l'avantage de diriger vers des applications proportionnées à leurs aptitudes des jeunes gens qui, entraînés par la marche du programme de l'Académie, s'imaginent pouvoir devenir peintres, architectes ou sculpteurs, et usent leur vie à la poursuite d'un idéal qu'il ne leur sera jamais donné d'atteindre.

D'après le programme proposé, les élèves suivent donc, en entrant à l'Académie, les trois degrés de l'enseignement élémentaire qui se termine, pour la partie artistique, par le dessin ombré d'après les moulages des chefs-d'œuvre de la sculpture antique et les exercices de dessin de mémoire. Arrivés là, les élèves ont à choisir leur voie. Ceux d'entre eux qui se destinent aux arts industriels se partagent en trois groupes, suivant que la profession à laquelle ils veulent se consacrer se rattache à la peinture, à la sculpture ou à l'architecture. L'ensemble de ces cours constitue l'enseignement moyen, enseignement analogue à celui que les maîtrises avaient, aux XVII^e^ et XVIII^e^ siècles, institué à côté de l'enseignement des académies fondées par les corporations de peintres. Quant aux élèves qui se destinent à aborder résolument le grand art, l'enseignement supérieur leur est ouvert.

On le voit, le programme est nettement tracé, clair, facile à mettre en pratique. Les cours sont minutieusement précisés; leur objet, leur durée sont indiqués ; ils embrassent toutes les applications des arts industriels et répondent à tous les besoins.

C'est le 6 février 1882, disions-nous, que ce rapport fut adressé au ministre. Il y a donc plus de dix-huit mois. Et depuis lors la question n'a pas fait un pas. Après s'être retranché derrière la question d'argent, avoir allégué la difficulté qu'il y aurait de trouver les ressources nécessaires à la création de l'école, le gouvernement conteste la vérité du principe formulé par la commission.

Les études d'art appliqué à l'industrie ne devraient venir, dit-il, qu'après les études artistiques proprement dites. Pour devenir un bijoutier habile, un relieur adroit, un céramiste de goût, il faudrait passer par tous les degrés de l'enseignement académique.

Est-il nécessaire de réfuter cette théorie, qu'une simple réflexion condamne ? A quoi servira à l'artisan, pour exécuter une torchère de bronze, d'avoir appris à peindre un Achille dans l'attitude du combat ? Et n'est-il pas évident qu'un élève qui se sera cru capable de doter son pays de statues ou de tableaux ne se courbera qu'avec répugnance sur l'établi pour ciseler une cuvette de montre? N'est-il pas mille fois plus utile de donner à ceux que leur aptitude destine à l'art décoratif les connaissances qui leur sont nécessaires ? S'il est parmi eux un génie, il n'est guère à craindre que l'enseignement de l'art industriel n'étouffe les dispositions qu'il a en lui, prêtes à jaillir au dehors, et ne prive sa patrie d'un maître.

En revanche nous aurons des artisans d'un esprit cultivé, connaissant les styles, capable de les adapter aux besoins modernes, s'ingéniant à donner aux divers produits de l'industrie une forme artistique, et la Belgique reprendra petit à petit sa place dans le respect et l'admiration des peuples.

Le principe formulé par la commission a d'ailleurs été adopté, après des discussions sérieuses, par le conseil de perfectionnement des arts du dessin, en 1874.

Nous voudrions enfin qu'on fondât à bref délai, comme complément à l'institution dont nous venons de parler, un musée d'art industriel semblable à ceux qui exercent chez nos voisins une si salutaire influence. A diverses reprises, il en a été question. Et malgré l'insistance de quelques hommes dévoués, la chose est encore à l'état de projet.

On se souvient du succès qu'obtint à Bruxelles l'exposition des arts industriels, organisée en 1874 aux Halles centrales. Les comptes de cette exposition soldèrent (fait rare dans les annales des expositions) par un boni considérable que les organisateurs eurent la généreuse pensée de consacrer à la création d'un musée des arts industriels. Ils adoptèrent à l'unanimité un rapport rédigé par M. Buls et présenté au nom de la

sous-commission que les organisateurs de l'exposition avaient instituée à cet effet. Ce rapport, qui constitue le programme complet du musée à créer, reflète l'esprit de méthode et les idées pratiques du bourgmestre de Bruxelles. Le plan du musée, qui fait de cette institution un établissement modèle, nous a particulièrement frappé. Le voici, sommairement exposé.

Le local du musée serait divisé en zones concentriques et en secteurs rayonnants. Chaque secteur comprendrait une des grandes périodes de l'art : l'art asiatique ancien, l'art égyptien, l'art grec, l'art romain, l'art byzantin, l'art mauresque, etc., jusqu'à l'art moderne ; chaque zone correspondrait à un art spécial, en commençant par ceux sur lesquels la matière et le procédé technique ont le plus d'influence : 1° les tissus, les vêtements ; 2° la céramique, la poterie, le verre ; 3° les métaux : orfèvrerie, armurerie, etc., et ainsi de suite. Le visiteur qui voudrait comparer l'ensemble des manifestations artistiques d'une époque, n'aurait donc qu'à parcourir successivement chacun des secteurs ; pour comparer différentes phases d'un art déterminé, il devrait suivre celle des zones contenant les produits de l'art qu'il se propose d'étudier.

L'emplacement est tout indiqué : il suffirait d'approprier à cette disposition nouvelle et de compléter les bâtiments de l'exposition de 1880, ainsi que cela a été proposé depuis longtemps. Quant aux ressources pécuniaires, il y a, prêt à être employé dans ce but, un premier fonds de *cent mille francs*, formant, avec ses intérêts, l'excédent de recettes de l'exposition des arts industriels de 1874. M. Buls estime, et nous croyons que sa prévision pourrait être dépassée, qu'il serait possible de réunir en une *Association des arts industriels* un millier de membres, payant une cotisation annuelle de 25 francs, ce qui constituerait un revenu de 25,000 francs. Il faut ajouter à ces ressources celles pouvant résulter des expositions organisées par l'association. A Berlin, l'installation du musée n'a coûté que 69,837 francs. L'on ne dépense guère plus de 2,000 fr. par an pour l'augmentation des collections. La question d'argent n'a donc rien de bien effrayant. Dès lors, pourquoi retarder plus longtemps la réalisation d'un projet qui recevra certainement l'approbation générale?

Nous n'ajouterons à cet exposé rapide aucun commentaire. Nous avons voulu, dans un but d'utilité publique, appeler l'attention sur une question qu'il importe de résoudre sans délai. Nous avons l'espoir que notre appel sera pris en considération.

LE SOIR D'UNE BATAILLE

La polémique soulevée par M. Clément Lyon et son *Education populaire des Bassins de Charleroi, du Centre et de la Basse-Sambre*, comme il l'intitule, et par M. Adolphe Siret, du *Journal des Beaux-Arts, du Bassin de Saint-Nicolas*, tire à sa fin. Ces étranges alliés ont reçu en plein l'assaut et les voici en débandade. Il ne reste qu'à dénombrer les morts qu'ils laissent sur le champ de bataille.

Il est mort leur dire que Pirmez *avait surgi pour la gloire* avant la campagne commencée il y a deux ans par la nouvelle école littéraire. Pirmez lui-même, écrivant qu'il était resté inconnu, s'est chargé de le coucher sur le carreau d'un seul revers de lettre.

Il est mort leur dire que c'étaient notamment les articles de M. Siret qui avaient rendu Pirmez célèbre. « Ignorés de tous, ils n'avaient fait que passer et n'étaient déjà plus ».

Mort aussi leur dire qu'aucun de ceux qui assistaient au banquet Lemonnier n'avait publié quoi que ce soit sur les œuvres de Pirmez. La grêle de projectiles qu'ils ont reçu à ce sujet les a littéralement mis en pièces *.

Mort leur dire que Pirmez ne connaissait pas l'auteur de la *Forge Roussel*. Une lettre absolument explicite du grand écrivain a sabré sur ce point l'*Homme au cercle de fer*.

Mort leur dire que les premières relations de Pirmez avec notre collaborateur dataient de l'étude de *l'Art moderne* sur les *Heures de philosophie*. Un fait décisif, lancé comme un biscaïen, a emporté la tête, et la queue, à cette allégation, répandue *dans les trois bassins!*

Mort leur dire que cette étude était signée *de H...* dans *l'Art moderne*. C'était une invention audacieuse. L'article est vierge de toute initiale dans *l'Art moderne*, ce qui est la règle pour toute publication dont la rédaction du journal fait son œuvre commune.

Tel est le bilan de cette campagne ridiculement menée par deux compères qui semblent n'avoir eu d'autre préoccupation que d'exploiter, au profit de leur notoriété personnelle, la gloire de l'homme qu'ils ont traité de son vivant comme un écrivain simplement estimable.

Que le public juge les coups, disions-nous dernièrement. Voici

* Voici la réponse de la *Jeune Belgique*, Albert Giraud tenant la plume :

« M. Lyon connaît-il les articles que Camille Lemonnier — *le Liseur* — publia dans *L'Europe* sur *Rémo* et les *Heures de philosophie*, et les correspondances qu'il envoya au *Livre* d'Octave Uzanne? Et les feuilletons de Georges Eekhoud, insérés dans le *Précurseur* et dans l'*Etoile belge*? Et le portrait de Pirmez que Georges Rodenbach a « dit » en ses nombreuses conférences à Gand, à Liège, à Verviers, à Anvers, à Louvain? Et le sonnet d'Emile Van Arenbergh à la gloire d'Octave Pirmez? Et ce mien article, qui a paru dans la *Jeune Belgique*? Et partout ailleurs, des pages de critique, où, incidemment, nous avons rendu hommage au poète d'Acoz, par exemple, la revue des livres de la *Jeune Belgique* du 1er décembre 1882, la chronique littéraire de la *Revue moderne* (15 janvier 1883) et la revue littéraire du *Correspondant belge* du 15 janvier 1883, etc., etc.? »

Nous avons signalé les articles parus dans *l'Art moderne* qui, après sa fondation, rangea parmi ses premiers devoirs de mettre en lumière celui qu'il a nommé, le premier en Belgique, *un de nos grands écrivains inconnus*. Les articles non signés, délibérés en commun, confiés pour la rédaction à l'un des collaborateurs, remaniés et complétés lors de l'impression, n'étaient pas l'œuvre d'un seul, mais de la rédaction entière. C'est sous l'inspiration du journal qu'ils ont été écrits. Or, tout le comité de rédaction de *l'Art moderne* était au banquet Lemonnier. Ceci dit pour ceux qui affectent de croire que, pour s'attribuer les pensées d'un article, il ne suffit pas de l'avoir publié, mais qu'il faut avoir tenu la plume.

des extraits d'un article de M. le Dr Valentin, dans le *Journal des Gens de lettres*, qui montre quel arrêt le public a rendu :

« Ce qui seul est en cause, c'est la somme de gloire et de satisfaction obtenue par Octave Pirmez AVANT 1880.

« Les extraits de sa correspondance, cités dans le numéro du 22 juillet de *l'Art moderne*, sont hélas! concluants. Octave Pirmez, après De Coster et Van Hasselt, au lieu des témoignages de l'admiration publique à laquelle il avait droit, et à part le suffrage resté pour lui stérile de quelques esprits d'élite, Octave Pirmez, *avant l'avènement de la génération littéraire actuelle*, n'a recueilli que l'oubli, l'indifférence et parfois même l'injure d'une hypocrite et outrageante pitié!...

« Dédaigneux des petits moyens, il avait l'âme trop fière pour demander à l'intrigue une renommée facile et poursuivre de sollicitations honteuses une maîtresse jusqu'alors trop souvent prostituée à des intrus sans vigueur. Ecœuré peut-être, tristement résigné à coup sûr, il se retira pour rêver loin du monde dans la paix des campagnes et de la solitude.

« Quelles distinctions et quels honneurs sont allés l'y trouver?

« Et pourtant, à défaut de génie, sa fortune et sa naissance n'eussent-elles pas suffi à les lui faire prodiguer comme à tant d'autres, au moindre désir de sa part?... Il n'y a pas à le nier : s'il l'avait voulue, cette ombre, cette apparence de gloire, cette fausse gloire, grâce à laquelle tant de pauvres sots se gobent de bonne foi, s'il l'avait désirée, elle eût bien vite, cette courtisane, pris au premier appel le chemin de son château. Qui sait?... Peut-être, quoique ne la souhaitant pas, l'eût-il vue volontiers venir spontanément... Trop occupée et courtisée ailleurs. la fausse gloire elle-même ne vint pas!

« Les choses en étaient là, quand, après une longue attente, il nous fut donné, en 1880, de pouvoir annoncer enfin le glorieux réveil que nous pressentions et dont nous épiions les signes précurseurs. En quelques mois, chose inouïe en notre pays, quatre revues ou journaux spéciaux de littérature paraissent coup sur coup, bientôt suivis d'une demi-douzaine d'autres; une légion de jeunes auteurs se lèvent, ils se groupent superbes et frémissants à la voix de Lemonnier. Ils poussent des cris de défi et de triomphe; ils élèvent un pavois, y font monter le Maître et, dès lors, affirmant insconsciemment l'éclectisme qui dès maintenant les rallie, ils ne tardent pas à hisser aux côtés de l'auteur du *Mâle* les deux autres membres de leur Trinité de prédilection, Edmond Picard et Octave Pirmez. Ce sont les trois écrivains vivants qu'ils acclament en criant justice et vengeance pour les deux seuls grands morts qui trouvent grâce à leurs yeux : De Coster et Van Hasselt.

« Ils ont également pris date pour ces deux derniers. Dira-t-on aussi que les Jeune-Belgique et Edmond Picard, leur « maréchal » de combat, ne peuvent se prévaloir de ces deux autres méconnus? Sera-t-il encore objecté qu'on en a dit grand bien depuis longtemps et que la Jeune Belgique ne les a pas inventés?...

« C'est assez dire que nous comprenons parfaitement l'énergique revendication d'Octave Pirmez par les organisateurs du banquet du 27 mai. Ils n'ont pas, comme on l'a dit, attendu sa mort pour aller à lui et pour lui tresser des couronnes Cette assertion est absolument contraire à la vérité. Ce fut pour Octave Pirmez une véritable joie que leur attitude inattendue; il ne leur mesura ni sa sympathie ni ses applaudissements, et si la mort n'était venue couper court à ses relations nouvelles, cela n'eût bientôt plus été un mystère pour personnne, qu'au lieu de condamner les jeunes en masse et sans discernement, il était heureux au contraire du véritable culte dont il était l'objet de leur part.

« Cela se comprend du reste. S'ils n'ont pas réussi — il était hélas! trop tard pour réussir — à le tirer d'une retraite devenue en quelque sorte pour lui une habitude essentielle, une condition vitale, ce sont eux incontestablement qui, les premiers, ont eu la noble pensée de vouloir l'en arracher : ce sont eux qui, les premiers, l'ont salué comme un maître reconnu de tous et qui ont hautement exprimé leur volonté bien arrêtée de l'imposer à la foule. Quoi qu'on en pense, et malgré tous les suffrages possibles, il était encore un inconnu pour celle-ci. »

Nous remercions notre excellent confrère montois de cette justice bien rendue. Elle résume pour nous cette plaisante querelle. Nous espérons que M. Adolphe Siret et M. Clément Lyon, qui au titre d'*Homme au cercle de fer* joint celui d'*Organe des trois bassins*, se le tiendront pour dit, et nous finirons en publiant les derniers triolets éclos sur ce sujet macaronique. Ils nous sont venus cette fois de Saint-Nicolas et complètent joyeusement l'épithalame qui servira de préface à l'incident, si jamais on en fait un tiré à part.

Ce couple loquace et dolent
Sans biscuit s'était mis en guerre;
Suant, soufflant et renaclant,
S'avançait ce couple dolent.
Il a suffi d'un seul élan
Pour le jeter le nez par terre.
Ce couple loquace et dolent
Sans biscuit s'était mis en guerre.

Il faut à Lyon trois bassins
Pour se soulager de sa prose;
Pour ses lamentables desseins,
Il faut à Lyon trois bassins.
Ces bassins devenus malsains
Ne respirent pas l'eau de rose.
Il faut à Lyon trois bassins.
Pour se soulager de sa prose.

Vraiment Siret réussirait
S'il restait un Prudhomme honnête,
Triste et pensif comme un baudet,
Vraiment Siret réussirait.
Si le Lyon n'est qu'un furet,
Son copain a l'air bonne bête.
Vraiment Siret réussirait
S'il restait un Prudhomme honnête.

Gémeaux peu divins, vos cancans
Ont tout le succès qu'ils méritent.
Nous croyez-vous des Mohicans
Pour nous crachoter vos cancans?
Vos syllogismes claudicants
Font rire bien plus qu'ils n'irritent.
Gémeaux peu divins, vos cancans
Ont tout le succès qu'ils méritent.

Adolphe et Clément sont unis.
J'ai rime ces rondels burlesques,
Pour ces compères assortis.
Adolphe et Clément sont unis.
Comme emplâtre je les ai mis
Sur ces héros tintamarresques.
Pour Adolphe et Clément unis
J'ai rimé ces rondels burlesques.

Au Waux-Hall

L'orchestre du Waux-Hall a donné jeudi une seconde audition — la première ayant eu lieu par un temps de bise — des œuvres d'Hector Berlioz. Programme de choix, faisant processionnellement défiler diverses étapes de la vie du maître, depuis le *Carnaval romain* avec sa retentissante bousculade de pierrots et d'arlequins, jusqu'à la *Symphonie fantastique*, ce cauchemar en cinq parties, dont l'orchestre a exécuté le *Bal*, la *Marche au supplice* et le *Sabbat*.

La macabre et satanique transcription du *Dies iræ*, qui secoue l'orchestre jusque dans ses profondeurs et lui arrache des gémissements, la *Marche au supplice* qui tantôt souffle une rafale de sombres harmonies, coupée de sanglots, tantôt éclate furieusement en une triomphale claironnée qui salue, dans la fantastique

conception du poète, le passage des rois et des empereurs, ont obtenu le plus de succès. Ces deux admirables compositions du virtuose de l'orchestre ont été d'ailleurs rendus avec l'énergie et l'intensité nécessaires.

On n'a plus, comme l'an passé, commis la faute de jouer des fragments qui ne s'accomodent pas de la résonnance du plein air. A part l'un des airs de ballet des *Troyens*, d'un tour mélodique assez banal, toutes les œuvres étaient judicieusement choisies et de nature à faire pénétrer le génie du maître.

On a souvent comparé Berlioz à Wagner. On s'est ingénié à chercher les affinités de ces deux grandes personnalités, à discerner leurs points de contact et leurs dissemblances. L'étude est d'autant plus piquante qu'ils ont été contemporains, et qu'à la question d'art est venue se mêler une question de nationalité, assez mesquine si elle doit servir de base à un amour-propre de clocher, mais fort intéressante à examiner de près si l'on en tire des inductions sur le génie particulier des races.

Il serait donc extrémement curieux de les rapprocher dans un grand concert symphonique et vocal. On pourrait jouer dans l'une des deux parties des œuvres de Berlioz, dans l'autre des compositions de Wagner, ou bien les entremêler. Nous soumettons cette idée à la direction des *Concerts populaires*, toujours prête à prendre l'initiative d'un projet d'où peut résulter le bien de la grande cause artistique que défend cette excellente institution.

EXPOSITION D'AMSTERDAM

Voici la statistique des récompenses obtenues par les artistes dans la section de peinture. Le résultat est des plus honorables pour la Belgique :

Diplômes d'honneur, six Hollandais, six Belges et sept Français.

Médailles d'or, treize Hollandais, dix-sept Belges, seize Français, un Italien, un Autrichien.

Médailles d'argent, vingt Hollandais, quatorze Belges, vingt Français, un Russe.

Faisons remarquer en outre que plusieurs artistes que nous revendiquons comme nôtres, parce que la Belgique est leur patrie d'adoption, quoiqu'ils soient nés en Hollande, avaient exposé dans la section hollandaise et y ont remporté des distinctions. Nous pouvons légitimement ajouter leurs noms à la liste des peintres belges médaillés que nous avons publiée, puisqu'ils sont définitivement établis à Bruxelles depuis nombre d'années. Tel est le cas pour MM. de Haas, Gabriel et Roelofs, à qui le jury a décerné le diplôme d'honneur, David Oyens, qui a obtenu la médaille d'or, et Storm de Gravesande, qui a reçu la médaille d'argent.

PETITE CHRONIQUE

Une importante nouvelle pour le monde musical de Bruxelles. Elle est de nature à surprendre, mais nous la tenons de source certaine. M. Gevaert se propose de faire exécuter par l'orchestre du Conservatoire des fragments des œuvres de Wagner. M. Heuschling, le baryton qui remporta l'an dernier le succès dont nos lecteurs se souviennent, chantera les *Adieux de Wotan et la conjuration du feu*, de la *Walküre*.

L'une des pièces de résistance des programmes de l'hiver sera l'*Iphigénie en Aulide*, de Gluck.

C'est demain, lundi, que sera inaugurée à Anvers, avec solennité, la statue d'Henri Conscience. La fête aura lieu à midi. Elle comprendra l'exécution d'une ouverture de Jan Blockx, intitulée : *Hulde aan Conscience*, un discours prononcé par le poète populaire Van Beers, une marche triomphale de Jan Blockx, enfin la distribution des médailles commémoratives.

On sait que l'auteur de la statue est M. Joris. Le romancier flamand a écrit à celui ci pour le féliciter et lui témoigner tous ses regrets de ne pouvoir, vu l'état de sa santé, assister à la solennité.

Voici les conditions imposées par le règlement que vient de publier l'Union syndicale de Bruxelles pour la prochaine exposition dont nous annonçons l'ouverture dans notre article de fond.

L'exposition est divisée en quatre sections :

1° *Dentelles. — Broderies.*

2° *Eventails. — Fleurs artificielles.*

3° *Passementeries. — Boutons*

4° *Art ancien.*

Les produits belges seront seuls admis dans les trois premières sections, qui comprennent les produits de fabrication moderne et les dessins. La quatrième recevra les objets de toute provenance et de toute époque. Les demandes d'inscription doivent être adressées du 25 juillet au 25 août au bureau exécutif, Palais des Beaux-Arts, à Bruxelles. Toutes les communications doivent être envoyées à M. Fourcault, président de l'Exposition des arts industriels, au Palais des Beaux-Arts. Durée de l'exposition : de décembre 1883 à février 1884.

On organise à l'occasion de cette exposition divers concours dont nous publierons le programme dans notre prochain numéro

M. Fr. Meerts vient d'être chargé par le gouvernement de la copie d'une des œuvres les plus remarquables du vieux peintre bruxellois Hugo Van der Goes

L'œuvre se trouve à Florence, dans l'église de Santa-Maria-Novella. C'est un triptyque, représentant, sur le panneau central, l'*Adoration des Bergers;* sur les volets, le portrait des donateurs avec saint Mathieu et saint Antoine, et l'*Annonciation* en grisaille. Les donateurs sont Thomas Portinari, sa femme et ses filles, pour qui Van der Goes peignit ce tableau.

On nous écrit de Mons que les concours du Conservatoire de musique ont été très brillants. Le jury a exprimé toute sa satisfaction au sujet des résultats obtenus et adressé au directeur, M. Jean Van den Eeden, ses félicitations. Dans la classe de violon de M. Vivien, on a décerné quatre premiers prix, dont deux avec distinction; les deux autres ont été accordés à l'unanimité des membres du jury. La classe de piano de M. Gurickx s'est également distinguée : la division des jeunes gens a obtenu un premier prix à l'unanimité, celle des jeunes filles deux premiers prix, également à l'unanimité. Les jeunes filles de la classe d'harmonie ont aussi remporté un joli succès : trois premiers prix, dont l'un avec distinction. Le sexe faible a cette fois, battu le sexe fort qui n'a, en harmonie, obtenu qu'un accessit. C'est à Mons que Sainte-Cécile a le plus de disciples ferventes.

WAUX-HALL. — C'est aujourd'hui dimanche qu'aura lieu le grand concert consacré à Peter Benoit. Le maître dirigera son drame lyrique *Guillaume le Taciturne*, exécuté pour la première fois à Bruxelles. La société des *Artisans réunis*, sous la direction de M. Emile Blauwaert, prêtera son concours à ce concert, qui sera l'une des solennités musicales de la saison.

Les artistes chargés d'exécuter les dix statues en marbre blanc destinées à compléter la décoration du square du Petit-Sablon

viennent d'être désignés. En voici l'énumération : *Marnix de Sainte-Aldegonde*, M. Devigne; *le Taciturne*, M. Vanderstappen; *Van Orley*, M. Julien Dillens; *Corneille De Vriendt*, M. J. Pécher; *Bodeghem*, M. Cuypers; *Brederode*, M. Van Rasbourg; *Ortelius*, M. J. Lambeaux; *Mercator*, M. Van Biesbroeck; *Locquenghien*, M. God. Vandenkerkhove; *Dodonée*, M. De Tombay.

Emile Bergerat compte faire représenter prochainement *Herminie* sur une scène parisienne, probablement au Vaudeville.

MM. Guiraud, Détroyat et Sylvestre viennent de faire recevoir au théâtre d'Anvers un opéra intitulé : l'*Alcade de Séville*. La pièce passera l'hiver prochain.

DIETRICH & Cie

23A, RUE ROYALE, BRUXELLES

Gravures Aquarelles. Tableaux. Modèles et dessins. etc.

VIENT DE PARAITRE :

ÉTUDES ET CROQUIS A L'EAU-FORTE

PAR

PH. ZILCKEN

6 Planches avant la lettre. Prix : 40 Francs.

MM. Les amateurs sont invités à venir examiner ces planches.

Maison PNE MOMMEN

26B, *RUE DES FRIPIERS* & 29, *RUE GRÉTRY*

BRUXELLES

FABRIQUE DE TOILES
POUR TABLEAUX ET PANORAMAS.

TISSUS GOBELINS, COTONS ET TOILES
DE TOUTES LARGEURS POUR DÉCORS.

ENCADREMENTS EN TOUS GENRES.

RENTOILAGE, PARQUETAGE, VERNISSAGE
emballage et nettoyage de tableaux.

VENTE ET LOCATION DE MANNEQUINS.

BROSSES ET PINCEAUX.

HUILES, ESSENCES, VERNIS ET SICCATIFS.

Tous les articles
POUR LA SCULPTURE, LA GRAVURE A L'EAU-FORTE, L'ARCHITECTURE ET LE DESSIN.

FABRIQUE DE COULEURS
POUR LA PEINTURE A L'HUILE, A L'AMBRE, A L'AQUARELLE, SUR PORCELAINE, SUR SOIE ET SUR TISSUS GOBELINS.

TABLES ET PLANCHES A DESSINER,
CHEVALETS DE LUXE, D'ATELIER ET DE CAMPAGNE.

BOITES, TENTES, PARASOLS,
CHAISES, TÉS, ÉQUERRES, COURBES.

BOITES A COMPAS,
Crayons, Fusains, Meubles d'atelier, Vases en terra-cotta et Porcelaines à décorer.

PAPIERS ET MODÈLES
POUR L'AQUARELLE ET LE DESSIN.

PHOTO-PEINTURE.

TABLEAUX ET ŒUVRES D'ART.

PIANOS
VENTE
ÉCHANGE
LOCATION

BRUXELLES
rue Thérésienne, 6

GUNTHER

Paris 1867, 1878, 1er prix. — Sidney, seul 1er et 2e prix

MUSIQUE.

R. BERTRAM

10, RUE SAINT-JEAN, BRUXELLES

(Ancienne maison Meynne).

ABONNEMENT A LA LECTURE DES PARTITIONS

MAISON GOUPIL ET Cie A BRUXELLES

89, rue du Marché aux Herbes (en face des Galeries Saint Hubert)

VIENT DE PARAITRE

SALON DE PARIS DE 1883

Ouvrage d'art de grand luxe, contenant 120 photogravures par la Maison Goupil et Ce.

L'ouvrage est divisé en 12 livraisons. Chaque livraison comprendra 16 pages de texte, 10 photogravures dont 6 hors texte et plusieurs dessins originaux. Il paraîtra une livraison par semaine.

Prix de la livraison : **5** francs.— L'ouvrage complet : **60** francs.

La maison fournira à ses clients et aux artistes l'ouvrage complet pour le prix de l'édition ordinaire (fr 60), un exemplaire édition d'amateur sur papier de Hollande.

VERLEYSEN-NYSSENS

A LA PORTE CHINOISE

88, RUE ROYALE, BRUXELLES, 88

IMPORTATION DIRECTE DE LA CHINE ET DU JAPON

Objets d'art, porcelaines, bronzes, laques, soieries, papiers, etc. — Grand choix de meubles en laque et bois de fer, paravents, écrans.

SPÉCIALITÉ DE THÉ DE CHINE

Exposition permanente — Entrée libre.

COMPAGNIE DES BRONZES

BRONZES D'ART ET D'AMEUBLEMENT

APPAREILS D'ÉCLAIRAGE

BRONZE MONUMENTAL

Direction et Magasins : Rue d'Assaut, 22, Bruxelles.
Ateliers et Fonderie : Rue Ransfort, 27, Molenbeek (Bruxelles).

ADÈLE DESWARTE

23, RUE DE LA VIOLETTE

BRUXELLES.

Dépôt à ANVERS, 15, rue Léopold.

VERNIS ET COULEURS
POUR TOUS GENRES DE PEINTURES.

TOILES, PANNEAUX, CHASSIS,
MANNEQUINS, CHEVALETS, ETC.

BROSSES ET PINCEAUX,
CRAYONS, BOITES A COMPAS, FUSAINS, MODELES DE DESSIN.

RENTOILAGE, PARQUETAGE,
EMBALLAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX.

COULEURS
ET PAPIERS POUR AQUARELLES
ARTICLES POUR EAU-FORTE, PEINTURE SUR PORCELAINE.

BOITES, PARASOLS, CHAISES,
Meubles d'atelier anciens et modernes

PLANCHES A DESSINER, TÉS,
ÉQUERRES ET COURBES.

COTONS DE TOUTE LARGEUR
DEPUIS 1 METRE JUSQUR 8 METRES.

Représentation de la Maison BINANT de Paris pour les toiles Gobelins (imitation)

NOTA. — La maison dispose de vingt ateliers pour artistes.
Impasse de la Violette, 4.

SOCIÉTÉ ANONYME

DE

L'HOTEL DES VENTES

DE BRUXELLES

RUE DU BORGVAL, 15 — BOULEVARD ANSPACH, 71 — RUE JULES VAN PRAET, 16

VENTES MOBILIÈRES A L'ENCAN

EXPOSITION PERMANENTE D'OBJETS D'ART, DE MEUBLES, DE MARCHANDISES

A VENDRE A L'AMIABLE

AVANCES SUR VENTES

Salles numéros 3, 4 et 5 (1er étage) réservées **gratuitement** à l'exposition d'*Objets d'Art, de Meubles, de Marchandises*, etc., à vendre à l'amiable. L'Aministration est intermédiaire entre Vendeurs et Acheteurs.

Salles 2 (rez-de-chaussée) et 6 (1er étage), réservées aux ventes publiques à l'encan.

Les Ventes et Expositions sont annoncées par affiches, journaux et bulletin spécial (envoyé **gratuitement** à toute personne qui en fait la demande).

Les vendeurs sont avertis du jour de vente de leurs objets, les Amateurs, qui le désirent, du jour de vente de ce qui les intéresse.

Récépissé est donné, à leur demande, aux déposants d'objets pour vente publique amiable ou à l'encan.

BUREAU DE RENSEIGNEMENTS DANS LA COUR VITRÉE DE L'HOTEL

CAVES SPACIEUSES DE DÉPOT. — ÉCURIES.

Bulletin des Ventes Publiques de la Semaine

Lundi 13 août, à 2 heures de relevée. — *Salle n° 2* : Vente publique, pour cause de décès, d'un matériel de gaînier consistant en machines, modèles, propres à l'exercice du dit état, comptoirs et rayons.

Le même jour à 2 1/2 heures de relevée. — *Cour vitrée* : Vente publique de fleurs, plantes ornementales, lauriers, etc.

Mardi 14 août, à 2 heures de relevée. — *Salle n° 3* : Vente publique d'une belle réunion d'objets d'art, statues en simili majolique, tableaux de l'école italienne, lustre de Venise et marbres d'Italie.

Jeudi 16 août, à 2 heures de relevée. — *Salle n° 2 et cour* : Vente publique de bons meubles, consistant en garnitures de salon, de chambre à coucher, ustensiles propres à tous usages, comptoirs, rayons, voitures et harnais.

Vendredi 17 et samedi 18 août, à 2 heures de relevée. — *Cour et salle n° 2* : Vente publique de meubles et objets de ménage propres à tous usages.

Bruxelles. — Imp. FÉLIX CALLEWAERT père, rue de l'Industrie, 26.

TROISIÈME ANNÉE. — N° 33. LE NUMÉRO : 25 CENTIMES. DIMANCHE 19 AOUT 1883.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

COMITÉ DE RÉDACTION

VICTOR ARNOULD — OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — EUGÈNE ROBERT

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00 ; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES** : On traite à forfait.

Adresser les demandes d'abonnement et toutes les communications à
L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 26, Bruxelles.**

SOMMAIRE

LA CRITIQUE DRAMATIQUE. — EROTIKON THEATRON. — AU WAUX-HALL. — LE PROCÈS PHILIPPOTEAUX. — LA SAISON MUSICALE A GENÈVE. — PETITE CHRONIQUE.

LA CRITIQUE DRAMATIQUE

Nous nous proposons de publier une série d'études sur la critique. Telle qu'elle existe chez nous, elle laisse, en général, beaucoup à souhaiter. La critique dramatique, entre autres, est descendue au rang du simple compte-rendu-réclame, fait sur commande payée, ou par camaraderie. Elle n'a plus aucune influence salutaire sur le comédien ou le public. A cet égard la critique parisienne, par quelques-uns de ses représentants, a une supériorité remarquable. On en trouve une preuve digne d'être méditée dans un article publié récemment par M. Weiss du *Journal des Débats*. Nous le reproduisons à titre d'excellente leçon. Il s'agissait de rendre compte d'une représentation à la Comédie-Française où l'on avait joué successivement *l'Avare*, le *Supplice d'une femme*, et les *Précieuses ridicules*. On va voir avec quelle réserve furent mesurés l'éloge et la critique, comment les remarques sur le jeu des acteurs furent alliées à l'examen ingénieux des œuvres elles-mêmes, avec quel à propos et quelle discrète sévérité les conseils furent donnés aux artistes et aux auditeurs. C'est un morceau excellent, élevant le feuilleton dramatique au niveau de l'esthétique véritable et permettant d'apprécier ce qu'il y a de frivole, de vulgaire et d'inutile dans la façon dont cette mission artistique est accomplie par nos gazettes.

Tout est bien qui finit bien, écrivait M. Weiss. C'est sans doute en vertu de cet axiome shakespearien que le public de la Comédie-Française, hier soir, est sorti charmé, ravi, ébloui, d'une représentation qui, ayant commencé par *l'Avare* et continué par la reprise du *Supplice d'une femme*, s'est terminée par *les Précieuses ridicules* avec M. Coquelin et M^me^ Samary.

La Comédie-Française possède bien des mérites divers et des artistes de l'un et l'autre sexe éminents en plus d'un genre. Les noms de Coquelin, de Delaunay et de Samary ont le privilège, parmi les autres noms distingués et aimés de la Comédie, d'exprimer supérieurement les traditions supérieures du lieu. On est allé, comme d'usage, au foyer des artistes après *le Supplice d'une femme*. M. Coquelin nous a dit d'un air détaché : Vous partez? — Partir quand vous allez jouer *les Précieuses*, jamais de la vie! — Oh! a-t-il ajouté d'un air plus détaché encore; il ne faut pas rester pour cela. — La plupart de mes confrères sont restés et ils

ont bien fait. M. Coquelin nous a traités comme aux grands jours. Il a tenu à se surpasser lui-même; il y a réussi quoique cela fût difficile. Mme Samary lui a été bonne partner.

La justice exige qu'on fasse une différence entre M Coquelin et Mme Samary dans *les Précieuses*. M. Coquelin y est parfait, tout bonnement parfait, et, si cette expression n'était pas un non-sens, ultra-parfait. Mme Samary touche à la perfection; elle n'y atteint pas. M. Coquelin est toujours sur ses ergots et toujours en garde; Mme Samary a des distractions; elle se néglige par moment, s'oublie et s'abandonne. Comme M. Coquelin s'amuse dans ses nippes de marquis de Mascarille! Et comme il s'amuse de s'amuser! Il a foncièrement la joie de Molière. Mme Samary l'a aussi, quand elle y pense. Elle est toujours près de décrocher la timbale de la perfection, — ce terme précieux doit être permis quand on parle des *Précieuses*. Mais patatras, tout à coup, elle dégringole! C'est qu'elle a jeté un regard à côté et qu'elle a eu une seconde d'ennui ou d'absence. Quand Marotte annonce que le marquis de Mascarille demande à voir ces dames, et que Madelon, se tournant vers Cathos, lui dit : « Ah! ma chère, un marquis... » non! l'on ne peut imaginer la mine et le ton de Mme Samary, sa suffocation de contentement et d'amour-propre. Quelle finesse et quelle mesure, quelle justesse et quel relief de comique! Ici, c'est bien la perfection de l'art du comédien; ici, et en vingt autres endroits. Mais, il y a des moments où Mme Samary devient la gentille Samary, avec toute sa gentillesse et toute son ingénuité, comme quand elle répond : « Hélas! nous ne sommes pas encore connues », à la question de Mascarille : « Vous recevez beaucoup de visites? » Elle prend alors un air de modestie qui, pour charmant qu'il soit, n'est guère dans le rôle. Gentille et précieuse, modeste et précieuse : ces mots hurlent ensemble. D'autres fois, Mme Samary laisse tomber d'un air de relâchement des mots sur lesquels il faudrait qu'elle fixât ferme son attention; le nerf manque, faute qu'elle se tienne l'esprit tendu... Ah! j'oubliais de protester contre une fantaisie de M. Coquelin. Dans le commentaire de la chanson *Au voleur! au voleur!* il ajoute des fleurs de sa façon au texte de Molière, comme ferait Christian pour une saynète des Variétés. J'ai dit que M. Coquelin était parfait; j'ai bien envie de retirer le mot. Diantre! Il gâte son jeu par son texte!

Malgré ces légères taches, qu'il faut regarder avec la lunette d'approche pour les découvrir, ç'a été un rayonnement que la représentation des *Précieuses*. Nous voudrions pouvoir dire seulement la moitié autant de bien de la représentation de *l'Avare* et de celle du *Supplice d'une femme*.

L'Avare n'est pas commode à jouer. Parmi les chefs-d'œuvre de Molière, il en est deux qui ne se débrouillent pas : *l'Avare* et *Tartuffe*. Je fais donc la part de Molière lui-même dans la froideur relative avec laquelle le public a accueilli hier *l'Avare*. Mais je fais surtout la part des mauvaises habitudes qui sont maintenant enracinées à la Comédie et du mauvais esprit de ces messieurs et de ces dames. J'excepte M. Leloir de la critique générale que j'ai à présenter. Si M. Leloir n'a pas le génie et les grands instincts, il a l'étude et la conscience. Il compose les moindres rôles dans le répertoire moderne avec un soin minutieux et intelligent. On peut être bien certain qu'il nous a donné tout l'Harpagon qu'il est capable de concevoir et d'exprimer. De cet Harpagon, tout est correct; mais tout aussi est étriqué et sourd. Rien ne jaillit; rien ne se développe. Je n'y sens pas le drame, je n'y sens pas la comédie, je n'y sens pas la farce, et, pour que j'eusse Molière et *l'Avare*, il faudrait que je sentisse les trois choses à la fois. M. Leloir s'efforce du moins à jouer et il joue. M. Joliet joue aussi, et dans le ton vrai, son bout de scène de M. Simon. Mais tous les autres, ça leur est bien égal ces histoires qu'ils viennent nous débiter. Ils aimeraient bien mieux jouer *Bataille de dames*, *le Monde où l'on s'ennuie*, *Mlle de La Seiglière!* Voilà des pièces où l'on est élégant, où l'on est beau, où l'on est noble, où l'on est préfet, professeur en Sorbonne, membre de l'Institut et tout ce qui s'en suit! Voilà de ces ouvrages de haut prix où l'on peut jeter les mots du bout des lèvres et garder le geste sobre, en gens de bon ton! Et ils traduisent Molière en quelque auteur contemporain, à la mode! Grand merci.

Ces mauvaises habitudes dont je parle et ce mauvais esprit datent surtout, il faut bien le dire, de la direction de M. Perrin. C'est le point défectueux, c'est le résultat infiniment regrettable de cette direction d'ailleurs si brillante et si hardie. Le moderne est l'entêtement de M. Perrin; il a tourné la tête à tout le monde autour de lui avec son moderne. Déjà, sous M. Thierry, M. Got avait commencé; il jouait *les Plaideurs* en avocat moderne, moitié pour le plaisir d'innover, moitié pour se distinguer de Samson et de M. Régnier, ses prédécesseurs et ses maîtres. Avec cela que c'est du propre *les Plaideurs* en moderne. Ce n'était alors que M. Got tout seul qui prenait de telles libertés envers la tradition, et il avait assez de son fonds pour racheter cette manie, pas du tout innocente. Depuis, tout y a passé et tous y ont passé. Les gestes, les jeux de scène, les intonations de voix du temps de Molière ont été négligés d'abord, puis totalement abandonnés. A présent, la révolution est consommée. Le débit, chez le comédien qui joue Molière, Regnard, Beaumarchais, n'a plus de relief; le geste n'a plus d'entrain; la personne ne dégage plus d'électricité comique C'est un jeune homme qui a de l'esprit et de la malice que

M. de Féraudy, qui fait Maître Jacques dans *l'Avare;* s'il avait seulement de bons principes, il ferait fort bien. Mais que voulez-vous? Il joue Maître Jacques avec distinction! On dirait Trompette le jour où il a eu l'honneur de traiter lord Lyons, le prince Orloff et le prince de Hohenlohe. Vous pensez bien dès lors que tous les effets ratent dans les deux scènes fameuses du troisième et du quatrième actes. Que si d'aventure, dans ce Molière mutilé et atténué, il reste quelque jeu de scène, franchement comique, transmis de génération en génération, qu'on a oublié de supprimer, le jeu de scène ne porte plus, il n'est plus en scène; il glace. Cela était si drôle autrefois, si enlevé et si enlevant, quand Maître Jacques, au moment de l'interrogatoire de Valère par le commissaire de police, venait rallumer dans la poche même d'Harpagon, la chandelle que celui-ci y cachait pour l'économiser! Ce n'est plus drôle du tout. Dame! Figurez-vous des messieurs très graves et très bien posés qui écoutent la lecture d'un testament par le notaire. Rirez-vous si le premier clerc attache tout à coup et sans crier gare une queue de papier au dos du notaire ?

MM. les comédiens retranchent de Molière la farce; rien que cela. C'est que, pour rendre Molière tel quel et tout entier il leur faudrait faire la parade et se sentir bien en posture sur des tréteaux; et c'est justement ce qui ne convient pas du tout à tel ou tel d'entre eux qui se croit plutôt fait pour être ministre de l'intérieur. Oh! s'il ne dépendait que de moi, je l'installerais tout de suite, celui-là, et sans aucune difficulté, dans l'hôtel de la place Beauveau. L'expérience a prouvé qu'on peut mettre là qui l'on veut; la France n'en va ni plus ni moins mal. Mais on ne peut pas mettre qui l'on veut dans les rôles de La Flèche, de Maître Jacques, de Pourceaugnac, de l'Intimé, de Petit-Jean, de Valère, de Cléante; on ne peut confier de tels emplois qu'à des gens de beaucoup de talent et d'instruction, de beaucoup de naturel et d'acquis, et surtout qui se sentent gais en cet emploi et en ont tout naïvement de la gloire. Messieurs de la Comédie n'entendent plus la farce où Molière était triomphant. La farce leur brûle les lèvres; elle n'est pas digne d'eux, et, j'enrage de penser que M. Perrin, qui les devrait redresser, les encourage, par système, par passion du moderne dans cette funeste erreur, où il existe bien plus de vanité niaise que de véritable fierté professionnelle.

Encore si leur nonchalance à exécuter le répertoire ancien laissait leurs facultés intactes pour l'exécution du répertoire moderne! Le temps approche où ils n'apporteront, même dans la représentation du moderne, qu'une grande ardeur sans de grands moyens. On s'en est aperçu, ce même soir, à la reprise du *Supplice d'une femme.* L'interprétation a été satisfaisante, rien de plus. Ce *Supplice d'une femme* méritait mieux. Ce drame audacieux, vigoureusement ramassé sur lui-même, intense et impitoyable, n'a pas vieilli. Il a gardé ses qualités du premier jour, comme ses défauts. Il a fait époque, quand on l'a représenté pour la première fois, en 1865, et il y a chance pour qu'il dure. L'impression morale en est sans doute des plus mesquines, malgré ses prétentions à la haute moralité. La leçon, qu'aspirent à nous donner MM. Alexandre Dumas fils et Emile de Girardin ne saurait guérir personne d'Indiana ni de Valentine, ni de Mme de Raynal. Ces créatures, superbes, touchantes et adorables, qui se livrent, se sacrifient et se perdent, ont mille fois plus de vertu que la repentante Mathilde Dumont qui rentre, de guerre lasse, sous le joug du mariage uniquement pour se soustraire aux fascinations espagnoles et assommantes du sieur Alvarez. Le supplice de Mathilde n'avertit pas les femmes de ne point rompre la foi conjugale; il les avertit seulement de ne pas se méprendre sur le choix d'un amant. Petite morale, bien petite morale! Mais l'émotion dramatique en est forte. L'action se déroule selon les meilleurs préceptes de l'art; elle accomplit toutes les règles classiques, y compris celle des trois unités; il y a dans *le Supplice d'une femme* un progrès du drame et un sommet du drame, la scène admirable où Mathilde livre la lettre à son mari. Après cette scène, le drame faiblit, pour quelques instants, au commencement du troisième acte. Le châtiment des coupables, par le moyen d'une opération de banque, appartient en plein à l'esthétique du baroque, qu'Emile de Girardin venait d'épancher, avec une assurance si plaisante, dans le sein de Dumas fils et que celui-ci n'était pas disposé, par sa nature propre, à endiguer complètement. Mais la dernière partie de la dernière scène réveille l'émotion tragique, et le mot « peut-être » dit par le mari à l'enfant, ce mot d'espérance, relève et sauve tout. On sait que ce mot avait le don de mettre hors de lui Emile de Girardin perché avec ses façons ordinaires de tranche-logique sur son esthétique nouvelle; il proclamait détestable ce dénouement qui suppose la main d'un dramaturge consommé.

Le Supplice d'une femme prête à une exécution supérieure et il en a besoin. Il ne l'a pas rencontrée hier. Ce n'est pas que MM. Laroche et Garnier, Mmes Dudlay et Amel, chargés des divers rôles, ne les remplissent de la bonne façon. Au contraire, ils jouent tous bien, très bien. Jusqu'à la petite Aumont, chargée du rôle de la petite Jeanne, pas plus haute que ça, qui joue bien, très bien, aussi bien que les autres. Mais il faudrait que l'acteur chargé du personnage d'Alvarez en atténuât la vulgarité déclamatoire; et M. P. Garnier l'exagère par ses éclats de voix. Il faudrait que quelque chose palpitât en M. Laroche, au moins au dernier acte; et rien ne palpite; M. Laroche n'est que correct

et insensible, là où il faudrait être concentré en sa douleur et maître d'elle. Mme Amel semble un amateur habile, bien stylé par un artiste de métier, qui joue la comédie de salon. Sa voix et son geste ont un air d'assurance et une réalité de gaucherie. Seule, Mlle Dudlay a eu de beaux moments, en particulier celui de la lettre. On l'a plusieurs fois rappelée. Elle commet cependant des fautes. Elle élève trop la voix dans la scène d'explications avec Alvarez, au premier acte; il est impossible que les domestiques n'entendent point la querelle et n'accourent pas. Elle a un autre défaut que je ne m'explique point. Le visage de Mlle Dudlay, à la ville, est beau, reposé, aimable. Pourquoi Mlle Dudlay se fait-elle, à la scène, dans *le Supplice d'une femme*, un bas de figure si tourmenté et si désagréable, effleuré d'une grimace persistante?

EROTIKON THEATRON

Un éditeur belge a réuni sous le titre de « *Documents pour servir d'histoire à nos mœurs* » une série d'ouvrages interdits parmi lesquels, plusieurs ont une immense valeur. *Les bas-fonds de la société* s'y trouvent, l'œuvre la plus vraie, la plus dramatique et saignante d'Henry Monnier. L'auteur fut autorisé à la faire tirer à cent exemplaires qui furent distribués en grande partie à ses amis. Plus tard, l'ouvrage fut réimprimé et illustré des fines eaux-fortes de Félicien Rops.

A la même collection appartient le *Théâtre érotique de la rue de la Santé*, d'un grand intérêt anecdotique. En 1861, Duranty venait d'ouvrir, dans le jardin des Tuileries, un théâtre des marionnettes, salué à son aurore par les acclamations de la haute et de la basse presse.

A la même époque M. Amédée Rolland, que les récents succès des *Vacances du docteur* et de *l'Usurier de village* avaient mis en vue, demeurait alors dans une sorte de province, enclavée, au fond des Batignolles, entre les fortifications et les premières maisons de Clichy-la-Garenne. Sa maison avait pour locataires M. Jean Duboys, l'auteur de *la Volonté* et des *Femmes de province*, M. Edmond Wittersheim, et M. Camille Weinschenck, un voyageur revenu du Japon, et que la difficulté de son nom qui se brait, se miaule ou s'aboie peut-être, mais ne se prononce pas, faisait appeler simplement *4025*.

A la suite d'un déjeuner où était invité M. Lemercier de Neuville, on émit le projet d'appliquer l'idée de M. Duranty à un théâtre libre, où la fantaisie se donnerait carrière, et qui servirait de prétexte à réunir dans un souper semi-mensuel une vingtaine de gens d'esprit, éparpillés aux vingt coins de Paris.

Le projet eût été un simple propos d'après-boire, sans M. Lemercier de Neuville, sorte de maître Jacques, apte à plus de choses que l'ancien, qui trouva immédiatement le moyen de faire une réalité d'une idée en l'air, — et le 27 mai 1862, un public — très particulier — était convié d'assister à l'inauguration solennelle de l'*Erotikon Theatron*.

Ce théâtre était installé dans une salle vitrée, antichambre de la maison.

M. Lemercier de Neuville en fut à la fois l'architecte, le maçon, le peintre, le machiniste et le directeur. Le privilège lui en fut bien entendu, solennellement concédé.

Au dessus de la porte d'entrée, on lisait cette maxime, empruntée à la sagesse de Joseph Prudhomme :

Sans ordre on n'arrive à rien.

La dite maxime servit d'épigraphe aux affiches des représentations données *par ordre*, puisque sans ordre on n'arrive à rien!

Sur les murailles du théâtre s'étendait une fresque peinte par M. Lemercier de Neuville, représentant une salle de spectacle où les charges des spectateurs, fort ressemblantes, se prélassaient dans les loges. Le théâtre au fond de la salle ne comprenait pas moins de seize plans de profondeur, et était machiné de manière telle qu'on y pût représenter les féeries les plus compliquées.

Le personnel du théâtre était ainsi composé :

Bailleur de fonds et propriétaire : M. Amédée Rolland. — Directeur privilégié : M. Lemercier de Neuville. — Régisseur général : M. Jean Duboys.

Lampiste, machiniste, en un mot toutes les fonctions viles : M. 4025.

Voici le matériel : Huit poupées, sculptées par M. Demarsy, acteur de la Porte-Saint-Martin.

Douze costumes exécutés par les maîtresses des membres de l'administration.

Trente-six décors peints par Edmond Wittersheim et Lemercier de Neuville, mais retouchés par M. Darjou.

Des lettres d'invitation, imprimées chez Claye, furent envoyées aux personnes *dignes d'entrer*, et le 27 mai 1862, comme nous l'avons dit, le théâtre fut inauguré, en présence de MM. Paul Féval, Ch. Bataille, Carjat, Alcide Dusolier, Emile Durandeau, A. de Launay, Champfleury, Demarsy, Darjou, Ch. Monselet, Poulet-Malassis (Coco mal perché), Tisserant, Ch. de la Rounat, Debillemont, Duranty, Glatigny, Jules Moineaux, Ulbach, le colonel Lafont, Alphonse Daudet, Th. de Banville, Henri Monnier, Leo Lespès, Omer de *l'Ambigu*, et de Mlles Guimond et Antonia Sari.

Cette première représentation fut suivie d'un grand souper. M. Champfleury porta ce toast audacieux :

« A la mort du Théâtre-Français! A la prospérité des Marionnettes! »

Des vers furent récités. M. Alcide Dusolier régala une fois de plus ses amis d'un poème qui a pour titre : *Phanor*. On le soufflait.

Quand vint le tour de M. Charles Monselet, M. Duranty se leva, et protesta, au nom de la prose, contre cette avalanche de vers.

Plusieurs personnes réclamant à grands cris *les Petites blanchisseuses*, la discussion menaçait de s'envenimer; M. Monselet y mit un terme, en disant d'une voix grave et émue :

« Messieurs, si je dois être la cause d'une collision, je me retire. »

A deux heures du matin, on se sépara et M. Champfleury, toujours *petit Bineau* (voir *les Souffrances du professeur Delteil*), en s'en retournant, tira religieusement tous les cordons de sonnettes qu'il put appréhender en son chemin.

Aujourd'hui de ce théâtre il ne reste qu'un souvenir de gaieté et de folie, avec le petit volume où dorment ignorées les fantasques pièces qui furent jouées par les fantoches de Lemercier. Ce sont *le Dernier jour d'un condamné*, de Jean Tisserant; *la Grisette et l'Etudiant*, d'Henry Monnier; *les Jeux de l'amour et du bazar*,

de Lemercier de Neuville; *Un caprice*, du même; *la Grande symphonie héroïque des punaises*, de Nadar et Ch. Bataille, où l'on trouve, au milieu de scènes burlesques, des romances sentimentales :

Si l'on m'eût dit que nos soirées
Si tièdes et si pénétrées
D'amour,
Si l'on m'eût dit que ma chimère
S'évanouirait éphémère
Un jour,

J'aurais bien vite de mon âme
Chassé cette enivrante flamme,
Plutôt
Que de caresser un vain rêve
Qui me charmait et qui s'achève
Si tôt!

Le *Scapin*, d'Albert Glatigny, termine le volume du *Théâtre Erotique*.

Nous sommes loin, avec cette œuvre, licencieuse il est vrai, mais vraiment littéraire, des *Lettres d'un provençal*, de *Margot la Ravaudeuse* ou du *Degré*. Ce n'est plus la littérature porne aux brutalités voulues, mais un genre spécial raffiné, gaulois, rappelant le XVIIIe siècle et les scandales de l'OEil de Bœuf.

AU WAUX-HALL

Grande affluence, le 12 août, au Waux-Hall. Après avoir applaudi comme de coutume, la belle ouverture de *Hamlet*, de Stadtfeld, on a décerné une chaude ovation, accompagnée de couronnes, à M. Blauwaert et aux *Artisans réunis*. Si c'est pour la magistrale exécution du chœur des pèlerins, du *Tannhaüser*, nous joignons nos applaudissements à ceux du public. Mais si c'est pour les deux vulgarités, l'une prétentieuse, et l'autre naïve, qu'on appelle *Au Tombeau des Janissaires*, de Limnander, et le *Tyrol*, d'Ambroise Thomas, nous coupons l'ovation d'un coup de sifflet.

Mais le principal attrait du concert était l'exécution des fragments de musique écrits par Peter Benoit, pour le drame historique d'Edm. Van Goethem, *Guillaume le Taciturne*.

Quel superbe chef d'orchestre que Peter Benoit! Sans contorsions, de quelques gestes larges, il enlève puissamment les masses instrumentales. Les musiciens, mâtés par son énergie, semblent en proie à une sorte de magnétisme. Benoit *joue* de l'orchestre comme Rubinstein du piano.

Aussi, double succès pour les belles pages de *Guillaume le Taciturne*.

Un peu réservé après l'ouverture, qui nous a semblé trop nuageuse, le public a été enthousiasmé bientôt par l'*Entrée du duc d'Albe à Bruxelles*, une page sombre et intense, à la manière noire, coupée par les proclamations lugubres des hérauts d'armes, et où passe, comme un sanglot, l'épouvante de la foule devant le tyran; puis par la *Caractéristique du Taciturne*, un curieux exemple de musique psychologique, d'une inspiration très haute et très pure, puis surtout, le *final du* 5e *acte*, une merveille de coloris, de mouvement et de grandeur, et qui n'a de comparable, en un genre différent, que le cortège des *Maitres chanteurs*.

L'effet a été immense.

Une fois de plus on a remarqué la force, la solidité, la logique de cette musique, avant tout, comme l'a fort bien dit Iwan Gilkin, architecturale et décorative.

LE PROCÈS PHILIPPOTEAUX

Une affaire correctionnelle qui a vivement passionné le monde des artistes, parce que le peintre qui était l'objet des poursuites est aimé et estimé de tous et qu'on le jugeait, même avant que la Cour d'appel eût prononcé son acquittement, incapable du fait odieux dont il était inculpé, s'est déroulée dernièrement devant la 5e chambre de la Cour, présidée par M. le conseiller Giron. Il s'agit de l'affaire de M. Paul Philippoteaux, l'auteur du remarquable panorama de la *Bataille de Gettysburg*, dont *l'Art moderne* a fait l'éloge il y a deux mois *.

Voici comment les faits du procès sont racontés par le *Journal des Tribunaux*. M. Philippoteaux était accusé, par une fille de seize ans, de s'être livré sur elle à des actes d'immoralité, et une prostituée, qui aurait servi de proxénète, confirmait les dires de la fille. C'est sur ces deux seules déclarations, assurément suspectes, que l'artiste fut arrêté, le 9 avril, et incarcéré. Il ne fut mis en liberté que le 14, sous caution de 2,000 francs. Dès le 10, toutefois, on avait entendu le cocher dans la voiture duquel le fait se serait passé, et ce témoin, le seul honorable, n'avait pas reconnu le prévenu.

C'est en vain que celui-ci notifia au parquet de première instance une liste de témoins pouvant donner, tant sur sa moralité générale, que sur sa moralité spéciale, envisagée au point de vue des faits du procès, les renseignements les plus minutieux et les plus complets. Cette liste de témoins portait les plus grands noms artistiques de France : MM. Robert-Fleury, Falguières, Cabanel, Chapu, Guillaume, Thomas, Bouguereau, Saint-Saëns, tous de l'Institut; Henri Martin, sénateur, membre de l'Académie ; A. Philippoteaux, vice-président de la Chambre des députés, de Neuville, Detaille, Cormon, Gervex, Cazin, Clairin, Carolus-Duran, Pelouze, etc., etc. Le parquet refusa de les faire entendre. Il s'opposa même à la remise de l'affaire, sollicitée par la défense, afin que les déclarations de quelques-uns de ces témoins pussent être jointes au dossier.

Le tribunal accorda néanmoins la remise, et à l'audience où fut appelée l'affaire, on assista au spectacle inusité, si ce n'est dans les affaires d'une gravité exceptionnelle, d'un ministère public prenant la parole, *avant l'audience des témoins*, pour faire l'exposé de l'affaire, sous la forme d'un premier réquisitoire. Le prévenu fut condamné à six mois de prison.

Grâce au tact du parquet de la Cour, auquel le défenseur du prévenu, Me Robert, a rendu justice, les informations ont été complètes et décisives. Le passé artistique de M. Philippoteaux, sa moralité, ses goûts, ont été étudiés de près, et sa complète innocence des faits monstrueux mis à sa charge a été établie d'une façon péremptoire. L'acquittement a été prononcé sur les bancs.

La scène qui a suivi le prononcé du jugement a été émouvante au plus haut degré. Le père de M. Philippoteaux, un respectable vieillard, s'est jeté dans les bras de son fils en pleurant. Les deux témoins qu'avait entendus la Cour, MM. Cormon et Hippolyte Lemaire, ont, à leur tour, embrassé leur camarade. Et, de tous les spectateurs de cette scène, il n'y avait personne qui n'eût les yeux humides. Le président a attendu, pour faire appeler l'affaire suivante, que M. Philippoteaux, avec son père et ses amis qui lui faisaient cortège, se fût retiré.

Il est triste de constater que le passé absolument irréprochable de l'artiste, ses goûts, ses études, ses inclinations, la célébrité que déjà il a acquise dans le genre spécial auquel il s'est consacré, n'ont pas éloigné de lui les soupçons dont il a été l'objet de la part d'un parquet qui a mis dans la poursuite une ardeur qui semble avoir dépassé les nécessités de l'affaire.

La déclaration d'une proxénète et d'une enfant sont des bases bien fragiles pour une accusation aussi terrible que celle qui a pesé sur l'artiste. Dans ces domaines où la moindre légèreté peut abattre irrémédiablement un homme, on ne peut se montrer assez circonspect.

LA SAISON MUSICALE A GENÈVE

(*Correspondance particulière de* L'ART MODERNE.)

La saison musicale est terminée. C'est le moment de passer rapidement la revue des concerts et solennités musicales.

La *Damnation de Faust*, légende dramatique en quatre parties, a été executée pour la première fois à Genève le 13 janvier dernier,

* Voy. *l'Art moderne* du 6 mai 1883.

sur la scène du Grand Théâtre. Exception faite de quelques morceaux tels que la *Danse des Sylphes*, le *Menuet des follets* et la *Marche hongroise*, joués à plusieurs reprises par la Société de l'orchestre de la Ville, l'œuvre d'Hector Berlioz était totalement inconnue du public genevois. Comme il était facile de le prévoir, la soirée n'a été qu'une longue suite d'ovations : applaudissements pour l'orchestre placé sous la direction de M. Hugo de Senger, bravos et rappels pour les artistes chargés d'interpréter les soli : Mme Brunet-Lafleur, MM. Lauwers et Ketten. Nous constatons le nouveau triomphe remporté par l'éminente cantatrice. On ne peut qu'admirer cette voix si pleine, si nourrie, dont toutes les notes sortent toujours pures et sonores, cette science profonde de l'art du chant, cette diction nette et ferme, cette exquise observation des nuances. M. Lauwers s'est montré chanteur et musicien consommé dans le rôle de Méphisto. M. L. Ketten a bien rendu la partie ardue et difficile de *Faust*, pour laquelle sa science de chanteur, à défaut de voix, l'a merveillement servi. En résumé, belle et bonne soirée pour la Genève musicale, heureuse surtout pour les progrès de l'art dont cette solennité n'a pu que contribuer à relever le niveau artistique de notre cité.

Le succès obtenu par la *Damnation de Faust* engagea M. Ketten à en donner une seconde, puis une troisième audition, mais avec une interprétation différente de la première et dans laquelle Mme Ketten et M. Bacquié vinrent remplacer Mme Brunet-Lafleur et M. Lauwers. Mme Ketten possède une voix de mezzo-soprano déjà fatiguée, étranglée en quelque sorte, sans puissance et sans ampleur et qui n'a ni l'homogénéité, ni la fraicheur et la pureté de timbre de celle de Mme Brunet-Lafleur. Mme Ketten s'était déjà fait entendre dans différents concerts et les éloges de bonne compagnie qu'on a pu lui adresser, lui ont, paraît-il, tourné la tête. *Audaces fortuna juvat*, dit le proverbe. Le proverbe n'a pas été vrai pour Mme Ketten qui, en prenant après Mme Brunet-Lafleur le rôle de *Marguerite*, abordait une tâche dépassant la mesure de sa voix et de son talent.

La *Société civile de l'orchestre de la ville de Genève* a clôturé le mois dernier la série des dix concerts qu'elle donne régulièrement pendant le cours de l'hiver au Grand Théâtre. Institués pour la première fois en 1879, ces concerts sont aujourd'hui très suivis et l'on peut dire qu'ils font partie intégrante de nos distractions habituelles; le Comité qui est à la tête de l'entreprise a, du reste, toujours fait les plus louables efforts pour attirer et intéresser autant que possible le public spécial auquel il s'adresse en apportant dans la composition de ses programmes toute la variété nécessaire, tous les éléments de nouveauté voulus pour s'assurer le succès.

Les symphonies ont, comme les années précédentes, formé la pièce de résistance de chaque soirée. Nous avons pu entendre successivement cet hiver la symphonie en *la mineur* (écossaise) de Mendelssohn, celle en *ré mineur* de Schumann, trois symphonies de Beethoven, les nos 5, 6 et 7, enfin une symphonie de Schubert. Nous n'avons que des éloges à adresser à l'orchestre ainsi qu'à son excellent directeur. L'attrait du premier concert consistait surtout dans le *Prélude de Parsifal;* cette belle page de musique symphonique, qui rappelle un peu les préludes de *Lohengrin* et de *Tristan*, a été accueillie par le public genevois avec assez de froideur. Il est vrai que l'exécution avait laissé beaucoup à désirer. L'orchestre a fait entendre également en première audition les *Scènes alsaciennes* de Massenet, dont le no 2 *Au cabaret*, et le no 3 *Sous les tilleuls* ont été particulièrement applaudis; l'œuvre dans l'ensemble ne manque pas de charme, ni d'intérêt. Le huitième concert, offrait comme primeur une symphonie de Raff, *Dans la forêt*. Joseph-Joachim Raff, mort l'année dernière, était d'origine wurtembergeoise quoique né en Suisse, à Lachen, en 1822. Il s'est fait connaître surtout par ses productions instrumentales et il doit sa réputation en Allemagne principalement à sa musique de chambre et d'orchestre. Sa troisième symphonie, *Dans la forêt*, est une de ses compositions les plus originales. Elle a obtenu partout où elle a été jouée, chez nous comme en France, comme au delà du Rhin, un plein succès. Nous signalerons aussi deux compositions remarquables exécutées pour la première fois cet hiver : l'ouverture de l'opéra *Undine*, de Lortzing, et l'ouverture du *Roi Manfred*, de Reinecke. La première est l'œuvre d'un des musiciens les plus populaires de l'Allemagne et son opéra l'*Ondine*, donné à Francfort en 1847, lui a valu une grande réputation. La seconde est une production remarquable dont l'auteur ne s'est pas fait connaître seulement comme compositeur mais aussi comme pianiste. Son *Roi Manfred*, a été joué avec un immense succès à Wiesbaden en 1867. Aux nouveautes musicales déjà citees, il faut ajouter la *Marche festivale*, de Gounod, la *Danse persane*, de Guiraud, la *Symphonie-ballet*, de Godard; enfin, une symphonie assez monotone, *Fernand Cortez*, dont l'orchestre a exécuté quelques fragments sous la direction de l'auteur, le pianiste Ch. de Bériot.

Parmi les virtuoses qui se sont fait entendre aux concerts de l'orchestre de la ville de Genève, nous citerons : pour le violon, MM. Eug. Ysaye, Tiradar Nachez et L. Rey; pour le piano, MM. L. Breitner, Ch. de Bériot, Mme Zélie Moriamé et Mlle Laurier; enfin pour le chant, Mmes Leslino, Garcin, Dinah Beumer, Julia Haering et Marie Morel, MM. Heuschling et Bacquié. Instrumentistes et chanteurs, tous ont obtenu du succès, à des degrés divers il est vrai; nous en excepterons Mlle Marie Morel, dont l'audace n'a d'égale que la médiocrité et qui a produit le plus fâcheux effet.

L. M.

PETITE CHRONIQUE

Les frères du peintre Manet et son beau-frère, le sculpteur Lohenhoff, s'occupent d'organiser à l'école des Beaux-Arts, à Paris, une exposition des œuvres de l'auteur du *Bon Bock*.

On était indécis; les uns voulaient qu'on prît seulement les œuvres finies et caractéristiques; d'autres estimaient que tout devait être exposé sans choix.

Ce dernier avis a prévalu. On est, dès maintenant, en train à réunir l'œuvre complet du peintre : tableaux finis, toiles non achevées, croquis, ébauches, projets, aquarelles, pastels, etc.

On annonce que décidément c'est Mlle Figuet, le premier prix d'opéra du Conservatoire, qui créera, à la Monnaie de Bruxelles, le *Sigurd*, de M. Reyer, malgré la lettre de protestation qu'elle avait adressée aux journaux. Elle n'a pas signé de traité avec MM. Stoumon et Calabresi, mais M. Vaucorbeil, qui vient de l'engager, la prête obligeamment à MM. Stoumon et Calabresi. Par suite, Mme Caron resterait chargée seulement de défrayer le répertoire de la Monnaie.

M. A. Cot, le peintre bien connu, vient de mourir subitement dans son atelier de la rue Carnot, à Paris. Le corps sera déposé provisoirement dans le caveau de la famille Duret, au Père-Lachaise, car M. Cot était le gendre de Mme Duret, elle-même petite fille de Cherubini. Elève de Léon Cogniet, de Cabanel et de Bouguereau, l'artiste débuta par des toiles représentant surtout des scènes de la mythologie ou des sujets académiques C'est ainsi qu'il exposa d'abord une *Baigneuse* (1867), puis *Salmacis et Hermaphrodite* (1868), *Prométhée* (1870), etc. C'est au Salon de 1873 que parut le *Printemps* dont les graveurs et les photographes ont depuis tant abusé. M. Cot a également exposé de nombreux portraits. Médaillé en 1870, il reçut la médaille de 2e classe en 1872 et en 1878 à l'Exposition universelle; il était chevalier de la Légion d'honneur depuis 1874.

Les représentations de *Parsifal* se sont terminées le 30 juillet, à Bayreuth, de la façon la plus brillante, au milieu d'une affluence considérable de spectateurs et au milieu d'une sorte de recueillement qui ajoutait à l'émotion du spectacle.

On a répandu, à propos des représentations de 1883, une foule de bruits sans aucun fondement. Selon les uns, les représentations wagnériennes auraient cette année attiré peu de monde; suivant d'autres, l'exécution du chef-d'œuvre de Wagner aurait laissé beaucoup à désirer. Ce sont là de malveillantes inventions qui sont absolument contraires à la vérité. Tous ceux qui sont alles assister aux représentations de cette année sont revenus de Bayreuth plus émus que jamais du grandiose ouvrage de Wagner et ravis de l'interprétation. Quant au concours du public, il n'a pas fait défaut du tout. Et la preuve c'est que le résultat financier de cette année a non-seulement été au delà des espérances du comité, mais encore qu'il a dépassé le résultat de l'année dernière. Tous comptes faits et une somme de 16,000 marks remise aux héritiers de Wagner, il reste un bénéfice net de 20,000 marks, soit vingt-cinq mille francs. Aussi le comité a-t-il résolu de donner une nouvelle série de représentations l'été prochain; il y a même plus : tous les artistes qui ont coucouru à l'exécution de cette année ont déjà signé pour l'année prochaine, de sorte que tout est dès à présent réglé pour la saison de 1884.

(*Guide musical*).

D'autre part, on lit dans le *Ménestrel :*

Les délégués des *Wagner-Vereine* de Vienne, Berlin, Munich, Mannheim, Trieste, Prague, Nuremberg, Leipzig et autres villes, au nombre de cent cinquante environ, se sont réunis à Bayreuth, sous la présidence du baron Ostini, à l'effet de prendre

les mesures nécessaires pour consolider l'avenir du théâtre. Les représentations pour 1884 sont dès à présent assurées, grâce au désintéressement des artistes, qui ont résolu de former une société, dont la présidence sera offerte à Franz Liszt. Il y a là une résolution vraiment noble et touchante. Il faut songer, en effet, que les honoraires touchés par ces artistes, pour le dur labeur qu'ils s'imposent, n'est rien de plus qu'une simple indemnité Or, pour accomplir ce devoir pieux, quelques-uns d'entre eux, Mme Materna et M. Scaria, par exemple, renoncent spontanément à toute la saison d'été, qu'ils pourraient employer d'une manière beaucoup plus fructueuse. N'y a-t-il pas là un témoignage évident de l'enthousiasme que l'auteur de *Parsifal* a dû faire éclore dans le cœur de ses interprètes ?

DIETRICH & Cie

23A, RUE ROYALE, BRUXELLES

Gravures Aquarelles. Tableaux. Modèles et dessins, etc.

VIENT DE PARAITRE :

ÉTUDES ET CROQUIS A L'EAU-FORTE

PAR

PH. ZILCKEN

6 Planches avant la lettre. Prix : 40 Francs.

MM. Les amateurs sont invités à venir examiner ces planches.

Maison PNE MOMMEN

26B, *RUE DES FRIPIERS* & 29, *RUE GRÉTRY*

BRUXELLES

FABRIQUE DE TOILES
POUR TABLEAUX ET PANORAMAS.

TISSUS GOBELINS, COTONS ET TOILES
DE TOUTES LARGEURS POUR DÉCORS.

ENCADREMENTS EN TOUS GENRES.

RENTOILAGE, PARQUETAGE, VERNISSAGE
emballage et nettoyage de tableaux.

VENTE ET LOCATION DE MANNEQUINS.

BROSSES ET PINCEAUX.

HUILES, ESSENCES, VERNIS ET SICCATIFS.

Tous les articles
POUR LA SCULPTURE, LA GRAVURE A L'EAU-FORTE, L'ARCHITECTURE ET LE DESSIN.

FABRIQUE DE COULEURS
POUR LA PEINTURE A L'HUILE, A L'AMBRE, A L'AQUARELLE, SUR PORCELAINE, SUR SOIE ET SUR TISSUS GOBELINS.

TABLES ET PLANCHES A DESSINER,
CHEVALETS DE LUXE, D'ATELIER ET DE CAMPAGNE.

BOITES, TENTES, PARASOLS,
CHAISES, TÉS, ÉQUERRES, COURBES.

BOITES A COMPAS,
Crayons, Fusains, Meubles d'atelier, Vases en terra-cotta et Porcelaines à décorer.

PAPIERS ET MODÈLES
POUR L'AQUARELLE ET LE DESSIN.

PHOTO-PEINTURE.

TABLEAUX ET ŒUVRES D'ART.

PIANOS

VENTE
ÉCHANGE
LOCATION

BRUXELLES
rue Thérésienne, 6

GUNTHER

Paris 1867, 1878, 1er prix. — Sidney, seul 1er et 2e prix

MUSIQUE.

R. BERTRAM

10, RUE SAINT-JEAN, BRUXELLES
(Ancienne maison Meynne).

ABONNEMENT A LA LECTURE DES PARTITIONS

MAISON GOUPIL ET Cie A BRUXELLES

89, rue du Marché aux Herbes (en face des Galeries Saint Hubert)

VIENT DE PARAITRE

SALON DE PARIS DE 1883

Ouvrage d'art de grand luxe, contenant 120 photogravures par la Maison Goupil et Ce.

L'ouvrage est divisé en 12 livraisons. Chaque livraison comprendra 16 pages de texte, 10 photogravures dont 6 hors texte et plusieurs dessins originaux. Il paraîtra une livraison par semaine.

Prix de la livraison : **5** francs.— L'ouvrage complet : **60** francs.

La maison fournira à ses clients et aux artistes l'ouvrage complet pour le prix de l'édition ordinaire (fr. 60), un exemplaire édition d'amateur sur papier de Hollande.

VERLEYSEN-NYSSENS

A LA PORTE CHINOISE

88, RUE ROYALE, BRUXELLES, 88

IMPORTATION DIRECTE DE LA CHINE ET DU JAPON

Objets d'art, porcelaines, bronzes, laques, soieries, papiers, etc. — Grand choix de meubles en laque et bois de fer, paravents, écrans.

SPÉCIALITÉ DE THÉ DE CHINE

Exposition permanente — Entrée libre.

COMPAGNIE DES BRONZES

BRONZES D'ART ET D'AMEUBLEMENT

APPAREILS D'ÉCLAIRAGE

BRONZE MONUMENTAL

Direction et Magasins : Rue d'Assaut, 22, Bruxelles.
Ateliers et Fonderie : Rue Ransfort, 27, Molenbeek (Bruxelles).

ADÈLE DESWARTE

23, RUE DE LA VIOLETTE

BRUXELLES.

Dépôt à ANVERS, 15, rue Léopold.

VERNIS ET COULEURS
POUR TOUS GENRES DE PEINTURES.

TOILES, PANNEAUX, CHASSIS,
MANNEQUINS, CHEVALETS, ETC.

BROSSES ET PINCEAUX,
CRAYONS, BOITES A COMPAS, FUSAINS, MODÈLES DE DESSIN.

RENTOILAGE, PARQUETAGE,
EMBALLAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX.

COULEURS
ET PAPIERS POUR AQUARELLES
ARTICLES POUR EAU-FORTE, PEINTURE SUR PORCELAINE.

BOITES, PARASOLS, CHAISES,
Meubles d'atelier anciens et modernes

PLANCHES A DESSINER, TÉS,
ÉQUERRES ET COURBES.

COTONS DE TOUTE LARGEUR
DEPUIS 1 MÈTRE JUSQUE 8 MÈTRES.

Représentation de la Maison BINANT de Paris pour les toiles Gobelins (imitation)

NOTA. — La maison dispose de vingt ateliers pour artistes.
Impasse de la Violette, 4.

SOCIÉTÉ ANONYME

DE

L'HOTEL DES VENTES

DE BRUXELLES

RUE DU BORGVAL, 15 — BOULEVARD ANSPACH, 71 — RUE JULES VAN PRAET, 16

VENTES MOBILIÈRES A L'ENCAN

EXPOSITION PERMANENTE D'OBJETS D'ART, DE MEUBLES, DE MARCHANDISES

A VENDRE A L'AMIABLE

AVANCES SUR VENTES

Salles numéros 3, 4 et 5 (1er étage) réservées **gratuitement** à l'exposition d'*Objets d'Art, de Meubles, de Marchandises*, etc., à vendre à l'amiable. L'Aministration est intermédiaire entre Vendeurs et Acheteurs.

Salles 2 (rez-de-chaussée) et 6 (1er étage), réservées aux ventes publiques à l'encan.

Les Ventes et Expositions sont annoncées par affiches, journaux et bulletin spécial (envoyé **gratuitement** à toute personne qui en fait la demande).

Les vendeurs sont avertis du jour de vente de leurs objets, les Amateurs, qui le désirent, du jour de vente de ce qui les intéresse.

Récépissé est donné, à leur demande, aux déposants d'objets pour vente publique amiable ou à l'encan.

BUREAU DE RENSEIGNEMENTS DANS LA COUR VITRÉE DE L'HOTEL

CAVES SPACIEUSES DE DÉPOT. — ÉCURIES.

Bulletin des Ventes Publiques de la Semaine

Lundi 20 août, à 3 heures de relevée. — *Salle n° 3* : Vente publique, pour sortir d'indivision, d'un tableau, haut. 3m,40 sur larg. 6m,70, représentant le départ de Philippe Van Artevelde et des Gantois, marchant à la rencontre du comte Louis de Male.— Episode historique de l'an 1383, peint par Van Hanselaere.

Mercredi 22 août, à 2 heures de relevée. — *Cour vitrée* : Vente publique de meubles et objets propres à tous usages.

Jeudi 23 août, à 11 heures du matin et jours suivants. — *Salle n° 1, Rez-de-chaussée :* Vente publique, pour cause de faillite, d'une quantité considérable d'articles de ménage. (Voir détail aux affiches).

Vendredi 24 août, à 2 heures de relevée. — *Salle n° 2 :* Vente publique d'un bon mobilier composé de plusieurs chambres à coucher, salon, meubles divers, ustensiles propres à tous usages, etc., etc.

PROCHAINEMENT. Vente publique pour cause de faillite : 1° D'antiquités, tableaux, objets d'art; 2° De nouveautés, tissus, robes, etc., etc. (Voir détail aux affiches).

Bruxelles. — Imp. FÉLIX CALLEWAERT père, rue de l'Industrie, 26.

TROISIÈME ANNÉE. — N° 34. LE NUMÉRO : 25 CENTIMES. DIMANCHE 26 AOUT 1883.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

COMITÉ DE RÉDACTION

VICTOR ARNOULD — OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — EUGENE ROBERT

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00 ; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES** : On traite à forfait.

Adresser les demandes d'abonnement et toutes les communications à
L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 26, Bruxelles.**

SOMMAIRE

L'EXPOSITION D'AMSTERDAM. *Les artistes belges.* — LETTRES INÉDITES D'OCTAVE PIRMEZ. — DEUXIÈME EXPOSITION INTERNATIONALE DE PHOTOGRAPHIES. — LE DICTIONNAIRE DES LOCUTIONS AGAÇANTES. — LIVRES NOUVEAUX. *Étude sur le droit de propriété des œuvres dramatiques,* par Louis Cattreux. — PETITE CHRONIQUE.

L'EXPOSITION D'AMSTERDAM

LES ARTISTES BELGES

Sur un fond de cretonne rose semée de diablotins bleus, s'enlèvent la blancheur des marbres et les luisants des bronzes. L'étoffe est drapée avec goût sur un décor qui entoure d'une élégante colonnade la salle réservée à la sculpture, la première, sur laquelle s'ouvrent les sept autres. L'effet est nouveau et charmant. Le jour qui tombe d'en haut, tamisé par un velum de toile, et par trois grandes rosaces, répand dans la salle une gaîté souriante qui dispose favorablement. Les œuvres sont peu nombreuses, mais, en général, bonnes. Toutes sont bien placées. A l'exception de la *Justice,* de Dillens, de la *Poverella*, de Paul de Vigne, du *Sommeil*, d'Elias, et du *Léonidas*, de Geefs, qui décorent les salons de peinture, elles sont groupées dans la jolie salle rose, dans une lumière extrêmement favorable. Elles constituent un ensemble qui doit assurément donner de l'art belge une bonne impression aux visiteurs. Au centre, l'*Immortalité*, de Paul De Vigne, déploie la grâce de ses formes pures; à gauche, l'*Homme à l'épée*, cette magistrale composition de Charles Vander Stappen ; à droite l'*Esclave*, de Cuypers. Tout autour, disposées dans un ordre qui permet au public de les bien juger, se dressent sur leurs piédestaux les autres œuvres, en général connues de nos lecteurs. On retrouve là le *Baiser*, de Lambeaux, la *Fille des champs*, d'Hambresin, le *Petit Couvreur*, de Desenfans, qui fait partie des quarante statuettes destinées à l'ornementation du square du Petit Sablon, la *Cendrillon*, de Namur, la tête du *David*, de Charles Vander Stappen, le très joli buste en bronze de Paul De Vigne, déjà exposé à Bruxelles, le *Gaulois à l'affût*, d'Hipp. Leroy, et bien d'autres. Les grâces mignardes et puériles de Samain et de Ducaju attirent particulièrement les regards des blondes hollandaises qui promènent dans les salles leurs bonnets de dentelles et les plaques d'or qui leur serrent la tête, comme des élytres.

A gauche s'ouvre la salle réservée à l'architecture. M. Jean Baes y a exposé la charmante série de ses *tours et tourelles de la Belgique*, dont nous avons parlé lors de sa première apparition à Bruxelles. Il eût pu tout aussi bien exhiber parmi les aquarelles ces cro-

quis délicats, lavés avec une merveilleuse habileté. MM. Van Arenbergh, Van Ysendyck, Bordiau, Coenraets, de Vestel, ont envoyé d'intéressants dessins d'architecture. Le dernier expose notamment un fort joli projet de restauration du théâtre du Parc, qui eût apporté à la rue de la Loi, une décoration vraiment heureuse. Il est réellement triste de songer qu'on a préféré à cette élégante façade les déplorables engins en fonte dont on a, sous prétexte de balcons, affublé le malheureux théâtre. C'est très rassurant, dit-on, naturellement pour excuser ce brutal coup de poing donné au goût; les spectateurs trouveront en cas d'incendie un refuge assuré sur ces énormes ponts de fer. C'est possible, mais était-il bien nécessaire de donner à ces balcons un aspect aussi lourd et aussi disgracieux? Nous ne sommes pas les premiers à protester au nom du sentiment artistique, contre cette barbare construction. Dans la presse, dans le public, on s'est élevé avec raison contre cette débauche de fonte qui rend la pauvre façade du théâtre plus piteuse encore qu'elle ne l'était. Nous joignons nos plaintes à celles qui se sont élevées, nombreuses, et nous fermons la parenthèse, que le dessin de M. Vestel, en évoquant le souriant projet d'un théâtre du Parc pimpant, coquet, gracieux, digne en tous points de la direction artistique que lui donne M. Candeilh, nous avait fait ouvrir.

Les plans et dessins du Palais de justice, de M. Poelaert, et le remarquable projet de restauration de l'Eglise de Notre-Dame du Sablon, de M. Schoij, complètent notre exposition d'architecture, qu'on examine cette fois avec plaisir, parce qu'on a eu l'esprit de lui donner une bonne place au lieu de la reléguer, comme d'habitude, dans les coins.

Passons à la peinture. Comme les deux sections que nous venons de parcourir, elle est fort bien installée. Elle occupe six salles, admirablement éclairées. Tous les tableaux sont disposés sur deux rangs; on peut les voir tous, sans fatigue et sans torticolis. Aucun d'eux n'est sacrifié aux nécessités du placement, et les observations auxquelles donne lieu cette intéressante et artistique collection d'œuvres choisies, sont généralement élogieuses. Il est certain, en effet, que, dans son ensemble, l'exposition belge est supérieure à ses voisines et rivales. Les peintres français se sont, en général, contentés d'envoyer des œuvres peu importantes, de petites dimensions, comme s'ils appréhendaient pour elles les dangers d'un voyage à l'étranger. On y trouve pas mal de rossignols, et il nous semble entendre un propos qui a dû courir les ateliers : « Bah! c'est toujours assez bon pour ce pays de canaux et de canards! »

La Hollande est, il faut le reconnaître, fort arriérée; et ce pays qui a peuplé ses musées d'œuvres admirables n'a plus aujourd'hui qu'un petit noyau d'artistes, fort restreint.

Quant à l'Allemagne, à l'Espagne, à la Russie, les toiles qu'ont envoyées ces diverses nations sont tout à fait réjouissantes. Il y a, en Espagne notamment, des débauches de violet tendre, de vert cru et de jaune citron qui font rire les Hollandais eux-mêmes, ces gens placides et flegmatiques qui ne se dérident pas tous les jours.

La Belgique, qui a fait les choses en conscience et s'est mise en frais, remporte donc dans cette foire aux couleurs un succès mérité. Plusieurs grands noms manquent à l'appel : Hermans, Wauters, Verheyden n'ont pas exposé. En revanche, Alfred Stevens, Artan, Verwée, Verhas, Jan Van Beers, Baron, Bouvier, Mellery, Courtens, Asselberghs, Meunier, Clays, Rosseels, Heymans, Coosemans, Smits, tous ceux qui sont la gloire de notre jeune école, représentent dignement la Belgique dans le genre, la marine et le paysage. A cette vaillante et imposante phalange s'est joint le groupe des anciens, des maîtres qui, les premiers, ont mis en lumière à l'étranger l'école belge contemporaine, les Robbe, les Robie, les Lamorinière, les Van Moer. Les morts n'ont pas été oubliés : Huberti, de Biseau, Verboeckhoven sont là, sous leur couronne de deuil, et les jolis petits moutons pomponnés, frisés, peignés, lavés, mangeant dans des crêches vernies où le fourrage s'émaille de pâquerettes, retrouvent auprès des bonnes gens qui ont l'âme sensible, le succès qu'ils eurent jadis sur les marchés — pardon, dans les expositions — de Bruxelles, de Londres et de Paris. Par dessus tous, rayonnant comme un astre de première grandeur autour duquel gravite une légion de satellites, plane Henri de Braekeleer, ce prodigieux moderne qui semble né en même temps que Pierre de Hoogh et dont les toiles étincelantes, lorsqu'elles sont exposées dans un Salon actuel, semblent détachées d'un musée des maîtres d'autrefois. Ses deux toiles : l'*Aquarelliste* et la *Fête de la grand'mère*, d'un coloris intense, doré comme une toile de Rembrandt, font naître les impressions profondes et fortes qui ne se dégagent que des œuvres d'art senties et magistralement exprimées. Rien n'y est sacrifié au clinquant ou au faux goût. L'artiste que représente la première, vu de dos, est tout à son affaire : il peint avec conviction un paysage aux tons châtoyants, et, par un miracle de talent, le peintre fait pénétrer dans l'intimité de cet homme dont on ne voit pas le visage, fait participer le spectateur aux émotions qui l'animent. Dans l'autre toile, une petite fille apporte à sa grand'mère, dans un rayon de soleil qui tombe d'aplomb et fait miroiter le carrelage rouge de la chambre modeste où se passe la scène, un bouquet de fleurs en papier. La vieille accepte, en souriant d'un sourire triste, l'offrande de l'enfant.

On sent dans la lumière chaude qui l'enveloppe la tiédeur lourde d'une après-midi d'été. C'est la vie prise

sur le vif, avec sa mélancolie austère, et le petit drame intime qui se déroule, remue et impressionne plus que toutes les scènes théâtrales qui firent jadis le succès de l'école romantique. Le mot chef-d'œuvre n'est guère de mise quand on parle d'un tableau moderne. C'est pourtant le seul vocable qui puisse s'adapter exactement à l'admirable toile d'Henri de Braekeleer.

On n'attend pas de nous que nous fassions l'analyse des œuvres d'art envoyées à Amsterdam. Presque toutes sont connues ; la plupart ont été longuement appréciées par *l'Art moderne* lorsqu'elles furent exposées à Bruxelles, à Anvers, à Gand ou à Paris. Contentons-nous donc de dire que, parmi les bons tableaux, on remarque l'*Estacade*, d'Artan, cette toile superbe, qui apporte dans son cadre d'or les effluves de la mer du Nord ; l'*Usine*, de Constantin Meunier ; l'*Ecluse*, tant admirée au Cercle, de Rosseels ; la *Mare aux fées*, de Baron, à laquelle l'artiste a ajouté un bon paysage d'été ; le *Soleil levant en Campine*, d'Asselberghs, exposé à Gand ; trois des tableaux à sensation de Van Beers, qui n'ont, jusqu'à présent, subi aucune anicroche : la *Sirène*, *Soir d'été* et *Mélancolie ;* la *Romance*, d'Alfred Stevens ; un *Chemin creux*, de Coosemans ; le *Coucher du soleil en automne*, d'Heymans ; la très jolie femme en rose, de Smits ; la *Vente à l'encan*, de Mellery ; le superbe *Canal en Hollande, la nuit*, de Vogels, que nous avons jadis spécialement mentionné ; enfin, parmi les toiles des jeunes : la *Lessiveuse*, de Léon Frédéric ; le *Combat de coqs*, de Claus ; les *Trieuses de candi*, de Halkett, récemment exposées à l'*Essor ; Dans la bruyère*, de Verstraete, cette mélancolique idylle campinoise, exhibée à Paris, et deux natures mortes de Georgette Meunier.

On le voit, le contingent belge à l'exposition d'Amsterdam est sérieux. Dans des genres très différents, il réalise une école complète, si tant est qu'on puisse décorer de ce nom un ensemble d'artistes qui procèdent d'eux-mêmes, qui tous ont leur originalité, leurs visées, leur idéal, et qui ne sont unis que par des liens d'une affinité de race et d'époque presque insaisissable.

Dans un prochain article nous apprécierons celles des œuvres qui, n'ayant pas encore été exposées, méritent de fixer plus particulièrement notre attention.

LETTRES INEDITES D'OCTAVE PIRMEZ *

L'Art moderne commence aujourd'hui la publication de la correspondance d'Octave Pirmez. Un double intérêt s'attache à ces lettres, adressées aux romanciers et aux poètes qui dirigent le mouvement contemporain. D'une éloquence sévère et douce, effleurant d'une touche rapide et sûre les problèmes les plus ardus de la science du beau, ces pages familières, où le solitaire d'Acoz épancha son âme, ne pâlissent point devant les plus splendides passages des *Heures de Philosophie* et de *Rémo*. De plus, elles remettent cet esprit patricien, que des adoptions posthumes et des louanges humiliantes essaient de défigurer, dans la lueur intellectuelle qui lui est propre. Elles jettent un jour profond sur l'isolement et l'indifférence où languissait Pirmez avant notre réveil littéraire, et sur son ardente sympathie pour cette jeunesse qui, enfin, l'éclaira d'une projection soudaine de lumière et de gloire. La publication de cette correspondance s'imposait donc, comme un suprême hommage à notre grand mort, et comme un acte de justice. Et c'est dans cette pensée pieuse que, nous séparant de ceux qui rêvent d'escamoter l'écrivain d'Acoz, nous déposons sur sa tombe, réunis en une rivière, quelques-uns de ces diamants mélancoliques.

MON CHER MONSIEUR,

Je trouve, à mon arrivée à Heyst, votre aimable lettre qui me fait doublement regretter de n'avoir pas trouvé le temps, en quittant Acoz, d'accompagner de quelques lignes le volume que je vous offrais.

Notre ami... vous l'aura dit de ma part : cet envoi m'avait été inspiré par la lecture de votre noble apostrophe à l'Océan. J'avais admiré l'émotion de vos accents et l'élégante sobriété de votre style pénétrant. Vous avez voulu produire, en peu de vers, le tumulte de la mer et les fièvres de l'âme ; vous ne vous êtes pas, captivé par la couleur, arrêté à la surface du gouffre ; vous vous êtes tourné vers l'énigme.

De même que nos sentiments, chercheraient-ils aussi la paix, ces flots plaintifs? . . . . . .

. . . . . .

Le silence dans la clarté immatérielle, l'immobilité dans l'éternel repos, serait-ce la fin de toutes choses? Les mondes y aspirent-ils?...

En ces questions profondes, il faut laisser à l'esprit toutes portes ouvertes ; ce voile qui couvre la destinée lui donne du prestige, éveille la poésie foncière, non sans souffrance toutefois, car ce mouvement perpétuel dont nous ne trouvons point la cause, ces bruits multiples qui ne nous disent rien et se confondent dans l'unisonance d'une même lamentation, irritent notre curiosité, et l'amertume de notre âme n'est pas moins grande alors que celle des vagues.

. . . . . .

. . . . . .

Je vous félicite d'autant plus que vous aviez offert à votre Muse le plus grand des sujets ; il fallait qu'elle s'en montrât digne. Mettre une vie intense dans un espace restreint, telle est, me semble-t-il, la principale règle de l'art. Vous l'avez prouvé.

* Reproduction interdite.

Je suis bien touché de ce que vous m'écrivez sur mes *Pensées et Maximes*. J'ai tâché de n'y émettre que des vérités universelles, et d'éviter cette forme subtile et acérée des moralistes du siècle de Louis XIV. Les Latins, par leur clarté, leur majesté tranquille sont bien supérieurs ! Comparez Marc-Aurèle à Larochefoucauld !

Je suis heureux que vous me parliez d'Eugénie de Guérin. J'aime son génie délicat et spontané, d'une distinction native. Il y a quelques années, je lus le *Centaure* et la *Bacchante*, par Maurice de Guérin; j'en fus enchanté; je trouvais en lui un frère. J'ignore si vous connaissez les fragments d'Alfred Tonnellé précédés d'une préface du P. Gratry ? Comme Maurice de Guérin, il fut empêché, par une mort prématurée, d'assister à ses succès.

Vous recevrez prochainement les *Heures de Philosophie* dont une partie est consacrée à l'art littéraire et à l'esthétique.

Mes trois livres ne forment qu'une existence; je les ai tirés, non sans effort, du fond de mon âme dépouillée de toute science autre que celle d'observation, me remémorant cette parole de saint Augustin : la vérité infinie est au centre de nos cœurs.

Je n'ai pas oublié, mon cher Monsieur, l'heure où nous nous sommes promenés... en compagnie du jeune poète dont j'ai cité le nom en commençant cette lettre, et qui, lui aussi, a déjà prouvé son talent. J'espère qu'il me sera donné de vous revoir tous deux et d'assister à vos futurs succès.

Je vous renouvelle l'assurance de ma sympathie.

OCTAVE PIRMEZ.

Heyst. Digue de mer, nº 7. Le 12 juillet 1877.

CHER MONSIEUR,

Qu'aurez-vous pensé de moi, qu'aurez-vous pensé de l'humanité, en remarquant mon silence prolongé après la lettre profonde et charmante que vous m'avez adressée à Heyst en mon absence?... Mais est-il bien certain que je n'aie pas répondu de suite à cette lettre, qu'à ma grande confusion je retrouve décachetée et datée du 15 juillet? Ce serait bien la première fois que chose pareille me serait arrivée, car je me fais toujours un devoir de répondre à toutes les lettres que je reçois, et combien plus pressant me semble l'accomplissement de ce devoir quand mon correspondant est un homme de votre cœur et de votre talent ! Enfin, si la faute a été commise, je n'ai plus qu'à implorer l'oubli. Pourrez-vous jamais effacer l'impression que mon apparente insensibilité vous a causée?

— Oui, sous beaucoup d'impressions nouvelles, lorsque nous nous serons revus; et j'ai l'espoir que vous ne tarderez pas à me faire le plaisir de venir à Acoz; vous m'y trouverez au milieu de mes vieux et innocents amis (qui sont aussi les vôtres) : les arbres.

A propos d'oubli des convenances, je voudrais vous dire ici un mot du cœur humain. Croiriez-vous que sur cinquante littérateurs auxquels j'adresse mes livres, accompagnés parfois d'une lettre de présentation, la moitié ne remercie pas ! Un quart envoient leur carte; quelques-uns me répondent par des injures pour n'avoir pas affranchi « *jusqu'à domicile* » ! (c'est bien involontairement !). Dans leur sagacité, ils s'imaginent que l'auteur a fait vers eux un pas de clerc, qu'il a besoin de leurs services, que lui-même, un rêveur, n'en peut rendre, que le plus expansif est toujours l'inférieur..... Pauvres gens ! Leur procédé ne me chauld guère. Que dis-je ! l'auteur se réjouit d'avoir une occasion nouvelle d'étudier l'humanité. Les cailloux qui jonchent le sol doivent-ils arrêter le bras du semeur ? J'avoue toutefois, et cela est fort consolant, que les écrivains de génie ne manquent pas de répondre, et même d'apprécier, n'eussent-ils jeté qu'un rapide coup d'œil sur les livres, car l'écrivain de génie, n'empruntant rien à autrui, se sent trop puissant pour être envieux; il sait d'ailleurs combien l'âme l'emporte sur les sciences.

J'en veux revenir à votre lettre, si cordiale et si réfléchie. Pourquoi y a-t-il si peu de vrais poètes ? Parce que la plupart, au moindre souffle, laissent flotter leurs sentiments; ils ne sont que coloristes. Or, la poésie est la fleur de vie dont les racines sont les plus profondes. Pour la produire, il faut l'arracher de son sein, avec douleur et cri, comme d'un sol limoneux on tire la Mandragore. La poésie est autant au dessus de la philosophie que l'âme est au dessus de la raison. Aussi, suis-je bien plus flatté de votre appréciation que de celles de savants philosophes. Comme la sagesse naît de l'amour, j'entends la vraie sagesse compatissante, la philosophie généreuse naît de la poésie. Tout poète inspiré a le regard du philosophe. Je le répète, je n'estime pas un philosophe qui n'écrit pas dans un grand et noble style, car le sentiment de la beauté, nécessaire à la compréhension de la vérité infinie, lui manque. Que font nos philosophes (un bon nombre du moins) ? Privés du *mens divinior*, simples raconteurs, ils abondent en paroles, et ne soufflent que de la poussière... et cette poudre aux yeux, elle n'est pas même brillante !... Pour ne pas vous submerger en mes réflexions que ma conviction fait déborder, et ne pas sortir du cadre d'une lettre, je me tairai ici.

. . . . . .

Voici le moment d'ouvrir vos ailes que vous teniez forcément reployées, et, pour me servir de vos expressions, de rentrer dans l'Eden littéraire qui vous était fermé. Où est-il cet Eden ? — Partout où il y a vie libre, sincère, naturelle et innocente.

Permettez-moi de vous quitter avec l'espoir de vous revoir bientôt, soit que j'aille d'abord à ....., soit que vous veniez à Acoz un de ces jours.

Agréez, cher Monsieur, l'expression de mes sentiments affectueux. OCTAVE PIRMEZ.

Acoz, le 17 août 1877.

DEUXIÈME EXPOSITION INTERNATIONALE DE PHOTOGRAPHIES

Beaucoup d'uniformité, peu d'intérêt. Les procédés se ressemblent, et ce que l'on est tenté d'admirer le plus, c'est, non le plus ou moins de science photographique, mais les figures de femmes et les paysages qui ont mordu les plaques de ces messieurs.

Les jolies Viennoises qu'expose la maison J. Löwy de Vienne sont-elles plus suaves que les Bruxelloises connues dont les portraits sont exposés par Dupont et Géruzet? Qui le dira?

M. Robinson, de Tunbridge Wells, expose des paysages superbes, très clairs, sans « flou », parmi lesquels celui intitulé : *When the day 's work is done*, est une merveille de poésie champêtre, apaisée et douce. Du même genre, et plus nuageusement poétique encore, est ce paysage de M. Leish (Darlington) rappelant les dessins fondus de Doré. A l'avant-plan, un arbre; au fond, dans une nappe de buée, les flèches d'un château semblable aux mystérieux donjons de Walter Scott. Cette photographie, prise d'après nature, est une véritable œuvre d'art où l'on sent une retouche très délicate C'est, d'ailleurs, dans la retouche que l'on reconnaîtra, à cette exposition, les photographes vraiment artistes. Presque tous les Allemands qui exposent n'y ont rien compris. Leurs portraits, très banals d'exécution, sont vulgaires, mal venus; les poses en sont maladroites et nous mettons, avant ces photographies de mauvais goût, les portraits venus d'Ecosse, d'Angleterre, de France et de Belgique.

La maison Goupil, de Paris, a perfectionné la photogravure jusqu'à lui donner presque l'aspect de l'eau-forte.

Certaines reproductions, celle de l'*Enfin seuls!* de Tofani, du *Soir*, de Lefebvre, etc., etc., ne cèdent en rien aux gravures mordues à la pointe.

M. Evely, de Bruxelles, représentant seul, je pense, la photogravure belge, est de la même force. Ses gravures de l'atelier Portaels sont parfaites, et nous avons un procédé définitif qui, nous semble-t-il, est destiné à l'emporter sur tous les autres pour l'illustration des livres. Les phototypies de M. Otto, de Dusseldorf, sont infiniment plus dures et n'atteindront jamais la finesse de détail de la photogravure.

Mentionnons encore les illustrations du *Molière* de M. Leman (éditeur Lemonnyer de Rouen) et celles du *La Fontaine* de Fragonard, des merveilles remarquablement reproduites; les photographies instantanées du vol des goëlands et du galop des chevaux, prouvant que tout est désormais possible pour la rapidité et la sûreté des procédés récemment découverts; les portraits d'enfants de Fabronius, les types moscovites de Karelinn; les héliogravures de Scamon (Saint-Pétersbourg) et les... cadres de M. St-Senoch.

LE DICTIONNAIRE DES LOCUTIONS AGAÇANTES

La rédaction de *l'Art moderne* travaille à la publication d'un *Dictionnaire des locutions agaçantes*. C'est une œuvre considérable, bien plus qu'elle ne l'avait supposé. Patiemment on la pousse, mais l'heure définitive n'est pas proche.

En attendant, voici des extraits d'un article de Thomas Grimm, dans le *Petit Journal*, qui pose la question de l'éloquence parlementaire.

Un journaliste, dit-il, a imaginé un projet de loi qu'un député belge aurait l'intention de présenter et aux termes duquel serait puni d'une amende de cinq cents francs tout orateur qui se servirait des phrases suivantes :

Je fais appel à la bienveillante attention de l'Assemblée ;
Je n'abuserai pas de vos instants;
Dans une autre enceinte ;
Le sein de la commission;
Un besoin de l'agriculture et du commerce, ces deux mamelles de l'Etat ;
Une voie pleine de périls;
Les attaques passionnées de l'opposition ;
L'arène des partis ;
Pas de personnalité, des principes;
L'importance des documents ;
Les régions gouvernementales;
Poser la question, c'est la résoudre ;
Il faut élever une digue contre le torrent;
Le flot montant de la démagogie ;
Le flot montant de l'anarchie ;
Le courant qui mène aux abîmes:
Un nouveau pas en avant;
Concilier l'ordre avec la liberté ;
Le pays jugera.

La liste des phrases toutes faites pourrait être allongée pour ainsi dire indéfiniment; si même on voulait aller au fond des choses, on verrait que le vote d'une telle loi, s'il était possible, serait la condamnation au silence des orateurs.

De même que le nombre des mots d'une langue est limité, de même le nombre des idées.

Les combinaisons sont infinies; les mots et les idées sont bornés.

Les discours les plus beaux sont des improvisations rapides, passionnées, véhémentes dans lesquelles chaque mot porte; ils sont extrêmement rares.

Dans les discours développés, il faut presque toujours lire des pages et des pages avant de s'arrêter à un passage qui se détache en plein relief.

C'est ce qui rend si périlleuse la publication des discours d'un orateur.

Un discours veut et doit convaincre des auditeurs quelquefois distraits et dont il faut attirer l'attention, dût-on répéter dix fois la même chose sous des formes à peine variées.

L'orateur ne s'aperçoit pas de ces répétitions; quelquefois il y est obligé; l'auditeur les supporte ou ne les a pas écoutées, mais le lecteur !...

Voyez ce qui se passe pour Thiers et pour Gambetta.

Quelque bonne volonté que l'on ait, il est impossible de ne pas plier sous le poids des énormes volumes de ces recueils qui n'en finissent plus.

Est-ce ingratitude du public pour ces grands orateurs tant applaudis?

Point. C'est que le discours politique ne servit presque jamais à l'événement ou à la cause qui l'a provoqué.

Le lieu commun oratoire est au discours ce que la respiration est à la vie.

Il y a des gens qui respirent bruyamment; il y a des orateurs qui sont verbeux.

Gambetta avait besoin de s'entraîner; presque tous ses commencements de discours étaient longs, pâteux, obscurs! Peu à peu il s'échauffait; quand il avait produit l'effet voulu, il terminait brusquement.

Thiers au contraire se jetait dans la mêlée avec une vivacité toute provençale.

Mais il s'égarait volontiers en route et s'arrêtait pour raconter des historiettes ou effleurer d'autres sujets ; ou eût dit qu'il préparait d'autres discours à venir.

Lamartine était solennel.

Dufaure était familier.

Chaque orateur a son genre; mais tous les orateurs, tous, sont tributaires du lieu commun.

LIVRES NOUVEAUX

Etude sur le droit de propriété des œuvres dramatiques et musicales, par LOUIS CATTREUX. — Bruxelles, FERDINAND LARCIER, 1883.

Secrétaire correspondant de la Société des auteurs dramatiques de Paris, M. Cattreux a pris à cœur les intérêts des compositeurs et des dramaturges et revendique leurs droits avec une énergie et une chaleur convaincantes.

Dans une première étude, intitulée *le Théâtre et les Auteurs dramatiques envisagés au point de vue de la législation belge*, il s'était spécialement attaché à mettre en relief la situation inique faite aux auteurs français en Belgique et appelait sur cette véritable injustice la sérieuse attention des législateurs et des juges. L'ouvrage qu'il vient de publier complète son travail. Dans un joli volume de 217 pages, coquettement édité par Ferdinand Larcier, il embrasse l'ensemble de la question de propriété des œuvres dramatiques et musicales, tant au point de vue des auteurs français qu'à celui des auteurs nationaux.

Quant aux premiers, leurs droits ont été reconnus, de façon indiscutable, par la jurisprudence belge. Un arrêt du 17 mai 1880 et un jugement du tribunal de première instance, rendu le 3 août de la même année, tous deux dans des procès qui ont eu, dans le monde des arts et dans le monde judiciaire, un grand retentissement, ont définitivement tranché la question en faveur des auteurs Chose singulière la convention internationale du 31 octobre 1881 entre la Belgique et la France semble ne pas tenir compte des principes proclamés par les deux décisions précitées. Les restrictions qu'elle met aux droits de propriété des auteurs français n'ont pas de force légale. Ces droits sont octroyés virtuellement par les avantages accordés à d'autres nations européennes. C'est ce que démontre. en termes heureux, M. Cattreux dans la première partie de son ouvrage.

Passant ensuite aux droits des auteurs belges, M. Cattreux expose et défend une thèse éminemment favorable à ceux-ci, et qui semble conforme aux principes du droit. C'est que le décret du 21 octobre 1830 n'a jamais, jusqu'à présent, reçu l'interprétation exacte qu'il convient de lui donner. Selon notre auteur, ce décret, sainement compris et appliqué, garantit pleinement les auteurs belges ou étrangers contre toute représentation contraire à leur droit de propriété. Il en résulte, d'une part, que les auteurs ont été, par suite d'une interprétation erronée, dépouillés des droits que consacrait le décret, qui se bornait d'ailleurs à renouveler et à compléter une législation antérieure ; d'autre part, que les dispositions insérées dans les conventions internationales sur la propriété artistique des œuvres dramatiques et musicales étaient superflues.

Ce décret, M. Cattreux l'examine de près, en fait l'historique et le commentaire; par une série de déductions logiques, il arrive à la triomphante conclusion ci-dessus mentionnée.

Dans une dernière partie, l'auteur compare les droits qu'ont, en ces matières, les étrangers avec ceux que possèdent les Belges. La réflexion qu'amène la lecture de cette étude, c'est qu'il est urgent, indispensable, qu'une bonne loi, sur la propriété artistique, vienne mettre fin aux incertitudes qui règnent encore. « On devrait, dit M. Cattreux, en cette matière plus qu'en aucune autre, pouvoir dire de l'œuvre législative ce que la sagesse populaire applique aux tribunaux : *Prompte justice, bonne justice* ».

Puisse le travail si salutaire, si convaincu, si sérieux que nous venons d'analyser porter ses fruits. Puissions-nous posséder bientôt ce fil d'Ariadne devenu si nécessaire dans le labyrinthe où nous errons, lorsque nous avons à préciser et à défendre la propriété artistique.

Assurément les efforts persévérants de M. Cattreux auront aidé, dans une notable mesure, à amener le résultat que nous souhaitons.

PETITE CHRONIQUE

La réouverture du théâtre royal de la Monnaie étant annoncée comme devant avoir lieu le 2 septembre prochain, nous croyons faire plaisir à nos lecteurs en leur donnant la composition de la troupe :

Chefs de service : MM. Joseph Dupont, premier chef d'orchestre ; Léon Jehin, chef d'orchestre; Lapissida, régisseur général ; Léon Herbaut, régisseur ; O. Poigny, maître de ballet ; Dechamp, régisseur du ballet; Maes, Flon, pianistes accompagnateurs; France Perrot, régisseur avertisseur; Fiévet, bibliothécaire ; Bullens, chef de comptabilité ; Charles Lombaerts, machiniste en chef; Feignaert, costumier; Bardin, coiffeur; Jean Cloetens, préposé à la location et contrôleur en chef; Joseph, contrôleur; Maillard, percepteur de l'abonnement; Lynen et Devis, peintres décorateurs.

GRAND-OPÉRA, TRADUCTION, OPÉRA-COMIQUE, ETC. — *Artistes du chant.*— Ténors : MM. Jourdain, Massart, Rodier, Delaquerrière, Goffoel, Mansuède, Guérin.

Barytons : MM. Maurice Devries, Soulacroix, Boussa.

Basses : MM. Gresse, Lorrain, Smidt, Chappuis, Stalport.

Artistes du chant. — MM^mes^ Griswold, Caron, Hamakers, Blanche Deschamps, Bosman, Angèle Legault, C. Bégond, Ismaël, Magari.

Coryphées : MM. Frennet, Steps, Van Beghin, De Gieter, Blondeau, Vandenbosch, Pennequin et Simonis.

Artistes de la danse. — Danseurs : MM. Poigny, Duchamp, Louis François et De Ridder.

Danseuses : M^mes^ Adelina Rossi, Ricci-Poigny, Lelia Rossi, Pastore.

Coryphées : M^mes^ Tompson, Thibout, Duhamel, L Van Lanker, Schacht, Desmedt, J Mathys, Van Goethem, Frennet, Mathilde.

30 Danseuses. — 12 Danseurs.
Chœurs. — Quatre-vingt-quatorze choristes.
Orchestre. — Quatre-vingt un musiciens.
Musique de scène. — Un chef, vingt musiciens

Nous avons déploré à diverses reprises, et nous n'avons pas été seuls à formuler ces plaintes, qu'il n'y eût plus à Bruxelles d'atelier libre où, comme à Paris et dans tous les grands centres artistiques, les jeunes artistes pussent trouver en même temps que les modèles, les conseils d'un maître et la vivifiante ardeur résultant de l'émulation. Déjà l'atelier de M. Van Alphen était venu, dans une certaine mesure, et principalement pour le dessin, combler cette lacune.

L'atelier libre de sculpture qu'ouvrit ensuite M. Charles Vander Stappen acquit rapidement le succès qu'il méritait et exerce déjà son influence salutaire. Voici qu'un nouvel atelier, de peinture, celui-ci, va s'ouvrir. Il sera dirigé par M. Blanc-Garin, l'artiste bien connu, qui se propose d'y apporter un enseignement complet, comprenant, outre les leçons pratiques, des cours théoriques dans lesquels le directeur donnera à ses élèves des notions générales sur l'art, sur l'esthétique, puis sur les manifestations particulières des Beaux-Arts. Il y aura des cours de jeunes gens et des cours de jeunes filles. En sa qualité d'ancien élève de Portaels, M Blanc-Garin suivra la tradition de l'atelier qui eut jadis tant de succès. M Portaels se propose d'ailleurs, sur la demande de M. Blanc-Garin, d'y faire chaque mois une inspection avec MM. Vander Stappen et Wauters, afin de stimuler le zèle des élèves Nul doute que l'atelier Blanc-Garin ne fasse à l'art en Belgique le plus grand bien. Nous lui souhaitons, quant à nous, succès et prospérité. On travaille activement aux installations. Tout sera prêt pour le 15 octobre, — la rentrée habituelle, — ou, au plus tard, pour le 1^er^ novembre.

Voici une liste, aussi complète que possible, des nouveautés ou des reprises annoncées comme devant avoir lieu sur les principaux théâtres lyriques de Paris :

Opéra : la *Farandole*, ballet en trois actes, de MM. Gille et Mortier, musique de Théodore Dubois: *Tabarin*, opéra en deux actes de M. Paul Ferrier, musique d'Emile Pessard ; *Sapho*, de Gounod, interpreté par M^mes^ Krauss, Richard, MM. Lassalle et Sellier; *Montalto*, cinq actes de MM. Dennery et Gallet, musique de Massenet.

Opéra-Comique : Reprise de *Lakmé*, de la *Perle* et de *Carmen*. Comme nouveautés, *Joli Gilles*, trois actes de MM. Monselet et Poise; *Manon Lescaut*, de MM. Gille et Meilhac, musique de Massenet. Reprise de *Dimitri*, de M. de Joncières ; *Diana*, trois actes de M Paladilhe, et *Carmosine*, de M. Poise.

Théâtre italien : *Simon Boccanegra* et *Don Carlos*, de Verdi ; *Hérodiade* (en italien), de M. Massenet, et *Mefistofele*, de M. Boïto.

Nouveautés : le *Diable à quatre*, de Najac et Toché, musique de M. E Jonas. La *Dame de cœur*, Leterrier et Vanloo, musique de M. Lajarte. La *Nuit aux soufflets*, Hervé; l'*Ecolier d'Alcantara*, Lecoq.

Bouffes-Parisiens : *Madame Boniface*, trois actes, Clairville et Depretz, musique de Lacome. La *Dormeuse éveillée*, trois actes, Chivot et Duru, musique d'Audran; *Rip Van Venkle*, Planquette.

Folies-Dramatiques : *François les bas bleus*, trois actes, Dubreuil et Humbert, musique de Bernicat Les *Pages du roi*, trois actes, Delacour et Burani, musique de Mansour. Le *Roi de Bohème*, Bocage et Liorat, musique de Hervé. Le *Roi chopine*, Erckmann-Chatrian et Sellenick

Château-d'Eau : Reprise de *Roland à Roncevaux*, de M. de Mermet, et de *Jérusalem*, de Verdi, en attendant les nouveautés.

DIETRICH & Cie

23A, RUE ROYALE, BRUXELLES

Gravures Aquarelles. Tableaux. Modèles et dessins. etc.

EN SOUSCRIPTION

POUR PARAITRE DANS QUELQUES JOURS :

PARIS-ISCHIA

publié par le

COMITÉ DE LA PRESSE.

Numéro unique, prix (rendu franco) fr. **1-10.** — Édition de grand luxe, fr. **20**. (Les demandes seront servies dans l'ordre de leur inscription).

Maison PNE MOMMEN

26B, *RUE DES FRIPIERS* & 29, *RUE GRÉTRY*

BRUXELLES

FABRIQUE DE TOILES
POUR TABLEAUX ET PANORAMAS.

TISSUS GOBELINS, COTONS ET TOILES
DE TOUTES LARGEURS POUR DÉCORS.

ENCADREMENTS EN TOUS GENRES.

RENTOILAGE, PARQUETAGE, VERNISSAGE
emballage et nettoyage de tableaux.

VENTE ET LOCATION DE MANNEQUINS.

BROSSES ET PINCEAUX.

HUILES, ESSENCES, VERNIS ET SICCATIFS.

Tous les articles
POUR LA SCULPTURE, LA GRAVURE A L'EAU-FORTE, L'ARCHITECTURE ET LE DESSIN.

FABRIQUE DE COULEURS
POUR LA PEINTURE A L'HUILE, A L'AMBRE, A L'AQUARELLE, SUR PORCELAINE, SUR SOIE ET SUR TISSUS GOBELINS.

TABLES ET PLANCHES A DESSINER,
CHEVALETS DE LUXE,
D'ATELIER ET DE CAMPAGNE.

BOITES, TENTES, PARASOLS,
CHAISES, TÉS, ÉQUERRES, COURBES.

BOITES A COMPAS,
Crayons, Fusains, Meubles d'atelier, Vases en terra-cotta et Porcelaines à décorer.

PAPIERS ET MODÈLES
POUR L'AQUARELLE ET LE DESSIN.

PHOTO-PEINTURE.

TABLEAUX ET ŒUVRES D'ART.

PIANOS
VENTE
ÉCHANGE
LOCATION

BRUXELLES
rue Thérésienne, 6

GUNTHER

Paris 1867, 1878, 1er prix. — Sidney, seul 1er et 2e prix

MUSIQUE.

R. BERTRAM

10, RUE SAINT-JEAN, BRUXELLES

(Ancienne maison Meynne).

ABONNEMENT A LA LECTURE DES PARTITIONS

MAISON GOUPIL ET Cie A BRUXELLES

89, rue du Marché aux Herbes (en face des Galeries Saint Hubert)

EN SOUSCRIPTION :

CENT CHEFS-D'ŒUVRE

des

COLLECTIONS PARISIENNES.

CENT TABLEAUX de Corot, Daubigny, Decamps, Delacroix, Diaz, J. Dupré, Fromentin, Fortuny, Garbet, Géricault, Isabey, Marilhat, Meissonnier, Millet, Rousseau, Ary Scheffer, Troyon, Antonello, Boucher, Greuze, Franz Hals, Hobbema, Metzu, Pieter de Hoog, Raibolini, Rembrandt, Teniers, Terburg, Van de Velde, *gravés à l'eau-forte* par MM. Boulard, Braquemond, Champollion, Chauvel, Courtry, Damman, Daumont, Delaunay, Desbrosses, Faivre, Gaujean, Géry-Bichard, Kœpping, Kratké, A. Greux, G. Greux, Laguillermie, Lalauze, Lecouteux, Lefort, Le Rat, Los Rios, Lucas, Lurat, Masson, Mathé, Millius, Mordant, Rajon, Salmon, Teyssonnières, Toussaint, Vion. — Texte par M. ALBERT WOLFF.

CONDITIONS DE LA SOUSCRIPTION :

L'ouvrage sera divisé en douze fascicules. — Chaque fascicule comprendra huit pages de texte et huit ou neuf eaux-fortes. — Il paraîtra un fascicule tous les quinze jours à partir du 15 septembre 1883. — On souscrit à l'ouvrage complet. — Les souscriptions seront payables, par douzième, à la réception de chaque fascicule

Il sera tiré 800 exemplaires :

25 exemplaires numérotés de 1 à 25. — Texte sur papier du Japon, épreuves hors texte sur parchemin avant la lettre, 1,000 fr. épuisé : 100 id. de 26 à 125.— Texte et épreuves avant la lettre sur papier du Japon, 600 fr., épuisé. 675 id. de 126 à 800. Texte et épreuves avec lettre sur papier de Hollande, 360 fr.

Les souscriptions sont enregistrées dans l'ordre de leur réception.

VERLEYSEN-NYSSENS

A LA PORTE CHINOISE

88, RUE ROYALE, BRUXELLES, 88

IMPORTATION DIRECTE DE LA CHINE ET DU JAPON

Objets d'art, porcelaines, bronzes, laques, soieries, papiers, etc. — Grand choix de meubles en laque et bois de fer, paravents, écrans.

SPÉCIALITÉ DE THÉ DE CHINE

Exposition permanente — Entrée libre.

COMPAGNIE DES BRONZES

BRONZES D'ART ET D'AMEUBLEMENT

APPAREILS D'ÉCLAIRAGE

BRONZE MONUMENTAL

Direction et Magasins : Rue d'Assaut, 22, Bruxelles.
Ateliers et Fonderie : Rue Ransfort, 27, Molenbeek (Bruxelles).

ADÈLE DESWARTE

23, RUE DE LA VIOLETTE

BRUXELLES.

Dépôt à ANVERS, 15, rue Léopold.

VERNIS ET COULEURS
POUR TOUS GENRES DE PEINTURES.

TOILES, PANNEAUX, CHASSIS,
MANNEQUINS, CHEVALETS, ETC.

BROSSES ET PINCEAUX,
CRAYONS, BOITES A COMPAS, FUSAINS, MODÈLES DE DESSIN.

RENTOILAGE, PARQUETAGE,
EMBALLAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX.

COULEURS
ET PAPIERS POUR AQUARELLES
ARTICLES POUR EAU-FORTE, PEINTURE SUR PORCELAINE.

BOITES, PARASOLS, CHAISES,
Meubles d'atelier anciens et modernes

PLANCHES A DESSINER, TÉS,
ÉQUERRES ET COURBES.

COTONS DE TOUTE LARGEUR
DEPUIS 1 MÈTRE JUSQUE 8 MÈTRES.

Représentation de la Maison BINANT de Paris pour les toiles Gobelins (imitation)

NOTA. — La maison dispose de vingt ateliers pour artistes.
Impasse de la Violette, 4.

SOCIÉTÉ ANONYME

DE

L'HOTEL DES VENTES

DE BRUXELLES

RUE DU BORGVAL, 15 — BOULEVARD ANSPACH, 71 — RUE JULES VAN PRAET, 16

VENTES MOBILIÈRES A L'ENCAN

EXPOSITION PERMANENTE D'OBJETS D'ART, DE MEUBLES, DE MARCHANDISES

A VENDRE A L'AMIABLE

AVANCES SUR VENTES

Salles numéros 3, 4 et 5 (1er étage) réservées **gratuitement** à l'exposition d'*Objets d'Art*, *de Meubles*, *de Marchandises*, etc., à vendre à l'amiable. L'Aministration est intermédiaire entre Vendeurs et Acheteurs.

Salles 2 (rez-de-chaussée) et 6 (1er étage), réservées aux ventes publiques à l'encan.

Les Ventes et Expositions sont annoncées par affiches, journaux et bulletin spécial (envoyé **gratuitement** à toute personne qui en fait la demande).

Les vendeurs sont avertis du jour de vente de leurs objets, les Amateurs, qui le désirent, du jour de vente de ce qui les intéresse.

Récépissé est donné, à leur demande, aux déposants d'objets pour vente publique amiable ou à l'encan.

BUREAU DE RENSEIGNEMENTS DANS LA COUR VITRÉE DE L'HOTEL

CAVES SPACIEUSES DE DÉPOT. — ÉCURIES.

Bruxelles. — Imp. FÉLIX CALLEWAERT père, rue de l'Industrie, 26.

TROISIÈME ANNÉE. — N° 35. LE NUMÉRO : 25 CENTIMES. DIMANCHE 2 SEPTEMBRE 1883.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

COMITÉ DE RÉDACTION

VICTOR ARNOULD — OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — EUGENE ROBERT

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00 ; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES** : On traite à forfait.

Adresser les demandes d'abonnement et toutes les communications à
L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 26, Bruxelles.**

SOMMAIRE

LE TYPE ESTHÉTIQUE DE LA FEMME. — LETTRES INÉDITES D'OCTAVE PIRMEZ (Suite). — A PROPOS DE L'ART DÉCORATIF — CHRONIQUE JUDICIAIRE DES ARTS. *Contrefaçon littéraire. Mario Uchard contre Sardou.* — PETITE CHRONIQUE.

LE TYPE ESTHÉTIQUE DE LA FEMME

Quelle variété dans l'expression par l'art de la beauté féminine. Une seule loi semble s'imposer à tous les grands artistes, peintres, poètes, écrivains, sculpteurs, qui ont voulu le rendre : c'est de faire correspondre la forme à la nature morale de cet être ondoyant. Ceux qui n'ont cherché que sa beauté extérieure, ont fait des œuvres froides, bientôt reléguées aux rangs inférieurs. Au contraire, dès que cette recherche de l'intimité profonde a été tentée, quelle incertitude, quelle anarchie, quelles courses aux pôles opposés, quelle Babel, quelle vie! Mais aussi quel charme pour le lecteur, pour l'auditeur, pour le spectateur en présence de spectacles toujours nouveaux, souvent bizarres, terribles dans leur imprévu, inquiétants dans leurs contradictions.

Récemment encore ce phénomène, qui laisse toujours le penseur inassouvi, s'affirmait pour nous en lisant ce qu'en ont dit deux écrivains contemporains, Guy de Maupassant et Paul de Saint-Victor. Recueillir les documents artistiques pour ce problème compliqué entre tous, signaler une fois de plus les données qui doivent présider aux recherches et aux efforts de ceux qui dépeignent la femme, attirer leurs réflexions sur la variété infinie de son type moral et sur les rapports irrésistibles de celui-ci avec ses dehors matériels, n'est pas faire chose inutile, et à ce titre nous reproduisons ces deux extraits, submergés dans des œuvres considérables et y perdant peut-être le relief qui les rend si émouvants pour ceux que hante cette tourmentante question.

Pour Guy de Maupassant la femme apparaît avec ses faiblesses et ses petites proportions modernes, vraie assurément, telle qu'il la dessine, pour ceux qui ont l'expérience de la vie, quelque effrayante qu'il la fasse dans sa naïve et attirante horreur. Il la voit, lui, « douée de cet esprit à triple fond qui semble, à la surface, raisonnable et froid, mais dont les trois compartiments secrets sont remplis : l'un, d'inquiétude féminine toujours agitée ; l'autre, de ruse colorée de bonne foi, de cette ruse de dévots, sophistique et redoutable ; le dernier, enfin, de canaillerie charmante, de tromperie exquise, de délicieuse perfidie, de toutes ces perverses qualités qui poussent au suicide les amants imbécilement crédules, mais ravissent les autres. »

Oui, telle est bien l'enchanteresse moderne, quoi qu'on dise pour se faire illusion sur les mystères que recouvre sa trompeuse apparence, et telle l'art de notre temps l'interprète. Voici maintenant comment l'antiquité l'avait comprise, dans son symbole le plus élevé, dans Hélène, cette Hélène que la goguenardise et l'opérette contemporaine ont accommodée à la sauce de notre demi-monde, et que Paul de Saint-Victor, dans l'incomparable morceau qu'on va lire, replace triomphalement sur son trône de déesse, avec les proportions sublimes que lui avaient données la poésie et la statuaire.

Un admirable dessin de Prudhon, reproduit par la gravure, représente, dit-il, la scène qui termine le troisième chant de l'*Iliade* : *Pâris et Hélène reconciliés par Vénus*. Hélène, fièrement drapée dans les grands plis de ses voiles, rejette avec mépris les molles caresses de Pâris qui la convie au plaisir. Mais Vénus, ironique, presque menaçante, la pousse des deux mains vers le lit adultère, comme dans un piège tendu par les dieux.

Je rêvais devant cette figure, d'une expression chaste et triste ; elle me révélait une nouvelle Hélène, non moins belle et plus touchante que celle de la tradition vulgaire; une Hélène victime, souffrante, obsédée, résistant à Vénus, entraînée par elle, vouée aux excès de l'amour, comme une esclave à de durs labeurs.

Elle passe de main en main parmi les héros du monde homérique, semblable à la coupe de nectar qui circule dans les banquets de l'Olympe, Thésée l'enlève à l'âge de dix ans, pendant qu'elle dansait dans le temple de Diane. — « Il m'enleva, — dit-elle dans le *Second « Faust*, de Gœthe, — moi, biche svelte de dix ans, « et le bourg d'Aphnide, dans l'Attique, me reçut. » — Achille l'entraîne ensuite dans sa violente existence, puis il la cède à Patrocle, comme un butin partagé. Ménélas l'épouse et noue à son front les bandelettes de l'hymen. Alors arrive Pâris le beau pasteur, et Vénus, pour tenir la promesse qu'elle lui a faite sur le mont Ida, jette entre ses bras sa fatale esclave. Elle assiste pendant dix ans, du haut des tours d'Ilion, à la guerre qu'ont allumée ses yeux, dans l'attitude élégiaque de la fille de Jephté pleurant sa virginité sur le sommet des montagnes. A Pâris, tué par le javelot de Pyrrhus, succède son frère Déiphobe; puis Ménélas reparaît dans les flammes de Troie, l'arrache au lit adultère et la ramène dans son palais de Lacédémone. Mais l'implacable Vénus ne lâche pas sa proie : Achille dans les ténèbres de l'Hadès, se ressouvient de la beauté suprême qu'il a possédée ; il s'échappe de la prison des Ombres, vient surprendre Hélène pendant son sommeil, et un enfant ailé, Euphorion, naît des mystères de cette nuit magique.

Cependant, au milieu de ces rapts, de ces adultères, de ces vagabondages de captive livrée en prix aux luttes de la force, la fille du Cygne reste pure, et, comme l'oiseau paternel, revêtue de candeur et de majesté. Les caresses et les outrages glissent sur elle sans la pénétrer. Parmi les transports qu'elle excite, elle garde l'indifférence d'une statue autour de laquelle tournerait une orgie sacrée. La faute en est aux dieux qui se servent de sa beauté pour éblouir le monde et pour l'embraser. La vigne n'est pas responsable des ivresses sanglantes qu'elle inspire; le flambeau n'est pas complice de l'incendiaire qui attache sa flamme aux murs des cités.

Suivez Hélène de l'*Iliade* à l'*Odyssée*, vous la verrez toujours noble, sérieuse, imposante. La ville même dont elle ravage les foyers, dont elle décime la jeunesse, l'entoure de respect et d'admiration. — « Ma fille, — lui dit le vieux Priam, — à mes veux tu n'es « point coupable, mais ce sont les dieux qui ont « déchaîné sur nous les Grecs et les fléaux de la « guerre. » — Les vieillards assis aux portes de Scée se lèvent devant elle et murmurent entre eux, à voix basse : — « Certes, ce n'est point sans raison que les « Troyens et les Achéens aux belles cnémides endurent pour une telle femme des maux si affreux ; elle ressemble aux déesses immortelles. » — Au dernier chant de l'*Iliade*, elle reparaît, gémissant et se lamentant sur le cadavre d'Hector, dans la langue virginale d'Iphigénie. A la douceur de sa plainte, vous diriez que la voix du cygne vient de s'éveiller en elle pour pleurer le mort : — « Hector ! ô de tous mes frères le plus « cher à mon âme ! Ah ! que ne suis-je plutôt descen- « due chez Pluton ! Déjà vingt ans ont passé depuis « que j'ai fui ma patrie, et jamais un reproche, une « parole amère ne s'est échappée de tes lèvres. Et si « dans nos palais, l'un de mes beaux-frères ou l'une « des sœurs de mon époux m'outrageait, ô noble « Hector ! tu l'arrêtais par tes paroles pleines de bonté, « par tes discours affables. Hélas ! maintenant, le « cœur contristé, je pleure sur toi et sur moi, misé- « rable, car il n'est plus dans la vaste Ilion personne « qui m'aime, qui me pardonne, et je suis odieuse à « tout un peuple. »

Enfin, nous la retrouvons au quatrième chant de l'*Odyssée* dans le palais de Ménélas, honorée à l'égal de la plus chaste épouse. A voir l'auguste cérémonial dont Homère entoure sa rentrée dans l'épopée rouverte, on dirait qu'il veut l'absoudre solennellement des meurtres et des carnages de l'Iliade. Lorsqu'elle descend, à l'arrivée de Télémaque, de sa chambre odoriférante, tous les regards se tournent vers elle : « Elle est semblable à la fière Diane ». Adraste pose sous ses pieds une riche escabelle; Philo lui présente une corbeille d'argent remplie de fils merveilleux, et place entre ses mains une quenouille d'or chargée de laine violette, symbole de sa royauté domestique.

Pour l'absoudre plus pleinement encore, une tradition disait que son fantôme seul avait suivi Pâris dans les murs de Troie, tandis que la véritable Hélène, cachée en Egypte, attendait obscurément l'arrêt du Destin. Plus tard, la Grèce la divinise et la réunit au groupe étoilé des Dioscures. Sa mémoire devient une chose sainte, il est défendu d'y toucher. Stésichore, l'ayant outragée dans un poème, devint subitement aveugle. Averti par les Muses, il rétracta le chant injurieux; alors Hélène lui rendit généreusement la lumière. Sparte lui éleva un temple où les jeunes filles laides venaient implorer la métamorphose de leurs traits. Elle apparaît, dans une légende d'Hérodote, comme une Notre-Dame de Beauté, imposant les mains sur une enfant difforme que sa nourrice avait portée dans ce temple, et prédisant qu'elle serait un jour la plus belle des femmes de Lacédémone. Depuis Homère, les poètes et les rhéteurs entretiennent autour d'elle un concert croissant de louanges. L'*Épithalame d'Hélène*, de Théocrite, est un hymne d'adoration. « La fille de Zeus « est entrée dans ton lit, — chantent à Ménélas les « vierges de Sparte, — elle que n'égale aucune des « femmes qui marchent sur la terre achéenne. Certes, « il sera merveilleusement beau, l'enfant qui sera sem- « blable à une telle mère! Et nous ses compagnes, « quatre fois soixante vierges, frottées d'huile comme « des hommes, nous courions avec elle sur les bords de « l'Eurotas; mais pas une d'entre nous, comparée à « Hélène, n'était sans défaut ». Électre, dans l'*Oreste* d'Euripide, l'insulte d'abord, lorsqu'elle rentre de nuit dans Argos, « craignant les pères de ceux qui sont « morts sous les murs d'Ilion. » Mais bientôt son charme gagne la sombre vierge; la volupté qu'elle exhale fait tressaillir cette statue de tombeau. Hélène arrache un cri d'envie à Électre : on dirait une Euménide séduite par une Grâce. « O beauté! que tu es « fatale aux mortels et que tu es précieuse à qui te « possède! Hélène est toujours la femme d'autrefois ». D'après un poète cyclique, cette beauté l'avait protégée dans Troie en flammes, comme un bouclier, contre l'épée de Ménélas dressée sur sa tête. A sa vue, le glaive était tombé des mains de l'époux ravi. Au crépuscule de l'antiquité, Hélène apparaît une dernière fois, dans le dernier poème de la Grèce*, et elle y reçoit un suprême hommage. Le poète représente les chefs de l'armée grecque après la prise de Troie emmenant vers les vaisseaux leurs captives; Agamemnon conduit Cassandre, Néoptolème entraîne Andromaque, Ulysse pousse la vieille Hécube devant lui, Ménélas ramène Hélène; on n'entend que plaintes et sanglots. « Hélène, elle, ne « sanglotait pas, mais la pudeur siégeait sur ses yeux « d'azur et lui rougissait ses belles joues; et son cœur « au dedans roulait une infinité de pensées sombres, « de peur que les Grecs ne la maltraitassent une fois « venue dans les noirs vaisseaux. Dans cette crainte, le « cœur lui battait en secret, et, s'étant couvert la tête « d'un voile, elle suivait pas à pas les traces de son « époux, les joues rougissantes de honte, comme Cypris « lorsque les habitants de l'Olympe l'aperçurent à « découvert dans les bras de Mars à travers les mailles « du filet du savant Vulcain. C'est pareille à elle en « beauté comme en rougeur naturelle qu'Hélène mar- « chait elle-même, avec les Troyennes prisonnières de « guerre, vers les beaux vaisseaux des Grecs. Tout « autour les troupes étaient éblouies en voyant l'éclat « et la merveille aimable de cette beauté sans défaut, et « personne n'osa l'attaquer de traits méchants ni en « arrière ni en face, mais ils la regardaient comme une « divinité, avec délices; car elle leur apparut à tous « comme l'objet désiré ». — Comme pour compléter le récit de Quintus, un admirable bas-relief* nous montre Hélène rentrant à Sparte sur son char, avec Ménélas, non en captive, mais en triomphatrice, l'air assuré, l'attitude haute, et tenant d'un geste royal les rênes du quadrige.

Cette grande femme représente la beauté passive, innocente des ravages qu'elle cause et des fléaux qu'elle suscite : car Vénus s'attache à elle sans la posséder. Le trouble qu'elle porte dans le sein des hommes n'agite point son cœur; le feu qui dévora Phèdre et Médée respecte ce sein tranquille sur lequel les sculpteurs venaient prendre l'empreinte des coupes de l'autel. Elle est froide comme le sont les beautés parfaites, destinées à ravir les yeux plutôt qu'à troubler les sens, et pour lesquelles l'amour devrait n'être qu'une contemplation. Partout où elle apparaît, dans les drames, dans les poèmes, dans les odes et les élégies antiques, elle se montre grave, silencieuse, recueillie en elle-même, et comme noblement attristée des amours auxquelles les dieux la condamnent. Sa parole est toujours décente; les désirs qu'elle excite l'effraient et l'affligent; elle s'y livre sans les partager, comme pour obéir à une loi sévère. Lorsque Vénus, dans l'Iliade, l'invite au lit adultère où l'attend Pâris, c'est avec le mépris d'une vierge repoussant une entremetteuse qu'elle refuse d'abord d'obéir. — « Cruelle, lui dit-elle, pourquoi veux-tu me séduire « encore? Que n'y vas-tu toi-même? Renonce aux voies « célestes, ne porte plus tes pas dans l'Olympe, mais, « toujours auprès d'un mortel, endure ses caprices jus- « qu'à ce qu'il fasse de toi son épouse ou bien son « esclave. Pour moi, je n'irai pas où tu veux me con- « duire. Non, je ne veux plus honorer sa couche. « Toutes les femmes de Troie me couvriraient de honte, « et mon âme endurerait d'intolérables douleurs ».

* Les *Posthomériques* de Quintus de Smyrne.

* Musée Campana.

Ainsi, cette femme merveilleuse ne subit pas la destinée des filles de la chair. L'Amour, l'Esclavage, l'Hyménée ont beau l'emporter dans leurs bras fougueux, la rejeter, la reprendre, se la renvoyer l'un à l'autre, elle garde sous leurs étreintes une virginité mystérieuse. La vieillesse même ne peut la flétrir; le Temps n'ose point l'attaquer. Elle parcourt l'espace d'un siècle dans le cycle de la poésie antique, toujours jeune, toujours désirable. Vivante image de la Beauté idéale, l'homme peut souiller ses formes éphémères, il n'atteint pas son type éternel.

LETTRES INÉDITES D'OCTAVE PIRMEZ *

(Suite)

Château d'Acoz, le 5 janvier 1879.

CHER MONSIEUR,

Je vous réponds, votre aimable lettre sous les yeux. Il faut avoir beaucoup souffert pour écrire si bien, pour si bien condenser sa pensée. Hélas! quand nous donnons la quintessence de notre âme, nous cessons d'être compris des âmes simples. C'est pourtant à celles-là que nous désirons parler. Nous nous fesons élégants pour être admirés des âmes expertes. Nous nous sommes trompés! Au lieu d'écrire de la philosophie et de la poésie, nous eussions mieux fait, je pense, d'imiter saint François dans ses *Fioretti*.

Plus je m'exalte, plus je me sépare des objets de ma tendresse.

Vous me parlez de Zola **. Je ne trouve rien de plus méprisable qu'un grand talent joint à une âme basse. On est un pître de plume. Lisons une page de l'*Imitation*, et laissons tomber notre mépris sur tout cela.

Vous me parlez des philosophes modernes. Qu'ils me semblent petits près des moralistes anciens et près des Pères de l'Eglise! Ils ont vécu dans la poudre des livres. Seule, la passion crée le génie; la passion : le sentiment de liberté et d'humilité : l'amour. Il faut que chaque phrase d'un livre de philosophie, comme d'un livre de poésie, vibre. Que voyons-nous? Des chaînes de phrases monotones; des murailles sans pierres, faites de ciment.

Vous me dites : « Les réalistes ne vibrent-ils pas? ».

— Nullement. Ils brillent, ils étincellent, ils font des taches de couleur, mais rien n'y est foncier ni essentiel.

Ils devraient être chrétiens. Or, ils sont païens du sentiment, — à la beauté près!

Conclusion : que notre sentiment d'art sorte de notre amour, de notre compassion; qu'il fleurisse salutairement.

Recevez, cher Monsieur, l'assurance de mes sentiments de sympathie.

OCTAVE PIRMEZ.

CHER MONSIEUR,

On me remet votre aimable lettre. Je vous remercie de vos bons souhaits en réponse aux miens; je ne doute pas qu'ils ne me portent bonheur. Je vous remercie aussi de toutes vos bonnes intentions à mon égard *. Pour la description intérieure, n'en faites rien maintenant et n'effleurez que le paysage extérieur, sa divine mélancolie, son romantisme en rapport avec le texte du livre. J'espère, si je me guéris, vous revoir ici après l'hiver; vous feriez parfaitement la *légende* du pays; je vous le montrerai dans ses détails. Les petits vallons de l'Entre-Sambre-et-Meuse n'ont pas le pittoresque du pays de Namur et de Dinant, mais ils ont un charme intime qui vous y attache. Il y a la différence d'une cathédrale à un petit oratoire de pierre entouré de vieux tilleuls qui laissent tomber leurs branches mortes sur un gazon chenu. Quelques pierres éparses, perçant une pelouse tondue, suffisent parfois pour nous donner des inspirations profondes nées d'un sentiment de recueillement.

Je vous écris ces lignes de mon lit, où j'ai dû remonter (moralement : descendre). Mon état exige les plus grands soins.

. . . . . .

. . . . . .

Je vous renouvelle, cher Monsieur, l'assurance de mes sentiments d'amitié.

OCTAVE PIRMEZ.

Le 1er janvier 1881. Acoz.

Les lecteurs (qui ne généralisent jamais) ne s'imaginent pas qu'en Rémo j'ai donné le type des malheureux enfants de notre siècle scientifique. Rémo, par ses aspirations poétiques, devait échapper à son influence. Cependant, comme tant d'autres, il fut pris dans l'engrenage. La revue illustrée de Paris : *l'Artiste*, d'Arsène Houssaye, Alexandre Dumas, de Banville, etc., a publié, dans trois ou quatre livraisons mensuelles, environ 30 pages des *Jours de solitude* et de *Rémo*. De *Rémo* on a choisi les paysages de la Grèce, les Cyclades et les Sporades. Là j'avais chauffé mon fer à blanc; j'avais mis une vie intense en des formes tranquilles et sculpturales. Défions-nous de nos nerfs; ils ont trop d'esprit.

O. P.

A PROPOS DE L'ART DÉCORATIF

L'un de nos jeunes artistes les plus sympathiques nous écrit, au sujet des articles que nous avons consacrés à l'art décoratif, une lettre intéressante, qui montre à quel point la jeune école

* Reproduction interdite.

** Il est inutile de dire que de l'œuvre d'Emile Zola, Pirmez ne connaissait guère que l'*Assommoir*.

* L'écrivain, auquel Pirmez adressait cette lettre, se proposait, dans une étude sur *Les Feuillées*, de décrire le château d'Acoz.

est préoccupée de trouver la formule de cette phase spéciale de l'art et combien est urgente la réforme que nous réclamons en sollicitant du gouvernement la création d'une école des Arts décoratifs et d'un musée. Nous publions avec plaisir cette lettre, dans laquelle nos lecteurs trouveront des réflexions judicieuses. Il est évident que la *décoration* exige des études artistiques complètes quand elle comporte des travaux semblables à ceux que nous cite notre correspondant : la chapelle Sixtine, les métopes du Parthénon. Mais ce n'est pas cette décoration que nous visions en faisant observer qu'on peut faire de l'art décoratif sans avoir passé par tous les degrés de l'enseignement académique. Il n'est pas, selon nous, indispensable qu'un artiste, pour fabriquer une lanterne de fer forgé, par exemple, sache modeler une figure humaine ou dessiner une « académie ». Nous nous sommes suffisamment d'ailleurs expliqué là dessus. Ceci dit, voici la lettre :

J'ai lu avec le plus grand plaisir l'article magistral publié par *l'Art moderne* sous le titre : *L'Art décoratif*. Divers passages m'ont suggéré des réflexions que je me permets de vous exposer. En premier lieu, je lis à la page 235, col. 2 : « Les études d'art appliqué à l'industrie ne devraient venir, dit le Gouvernement, qu'après les études artistiques proprement dites. Est-il nécessaire de réfuter cette théorie, qu'une simple réflexion condamne? »

Vous critiquez donc cette manière de voir. Ayant été envoyé par le Gouvernement à l'étranger à l'effet d'étudier spécialement la pratique et l'enseignement des arts décoratifs, je me permets, à ce titre, de faire quelques remarques au sujet de cette critique. Tout d'abord, en quoi consiste l'art décoratif? Est-il simplement industriel? Qu'entend-on par ces mots : *Art décoratif*? Où commence et où finit le domaine auquel ils s'appliquent?

Les métopes du Parthénon, la voûte Sixtine, appartiennent-elles à cet art? Puisque ces œuvres sont destinées à décorer des édifices, soit intérieurement, soit extérieurement, font-elles partie de l'art décoratif? En est-il de même des œuvres de Donatello, Nani di Banco, ornant la façade de l'église Or. San Michel de Florence, des portes de bronze de Ghiberti, des bronzes de Cellini, sans parler des bronzes pompéiens, des ferronneries ornant les palais de Florence et de Sienne, des œuvres de Luca del la Robbia, des tombeaux de Sansovino et de tant d'autres? Que penser des magnifiques mosaïques byzantines décorant les anciennes basiliques d'Italie, des fresques de Giotto, de Signorelli, du Pérugin, du Pinturicchio, du Ghirlandajo, etc.? Des loges et des chambres de Raphaël, des œuvres de Véronèse, du Titien, etc., pour ne rester qu'en Italie? Tout cela fait-il partie de l'art décoratif?

Assurément oui! toutes ces œuvres, depuis les métopes du Parthénon, jusqu'à et y compris l'humble objet de ferronnerie, sont des œuvres décoratives, c'est-à-dire destinées à orner, par leur ensemble, et à un degré différent, un monument. En ne parlant donc que de l'art industriel, vous ne mentionnez qu'une infime partie des arts décoratifs.

Je suis tout à fait d'accord avec vous, lorsque, dans votre premier article, vous dites : « Nous l'appelons *Art décoratif*, quoique le vocable s'adapte plus exactement à une manifestation isolée, qui n'est qu'une division de l'art. Il faut le nommer l'ART, sans qualificatif restrictif, afin de spécifier qu'il constitue l'art par excellence, etc. ».

L'art décoratif, tel que l'ont compris nos devanciers, était foncièrement artistique. Or, pour faire une œuvre vraiment belle, destinée à être utile et à inculquer dans la masse le goût du beau, du grand, il faut une éducation sérieuse, complète surtout, qui développe, chez le jeune artiste, le goût du beau.

Le malheur, en Belgique, c'est que les artistes croient s'abaisser en étudiant l'art industriel. Ils dédaignent cet art. Ils oublient que les plus grands artistes se sont abaissés à cela. On voit au Bargello, à Florence, un dessus de coffret modelé par Michel-Ange. Le moindre rien de Cellini n'est-il pas une œuvre d'art?

Dernièrement je causais de l'art décoratif avec un de nos statuaires les plus remarquables. Il se faisait gloire d'avoir débuté par être ornemaniste et s'en félicitait pour son travail.

Je pense que les sculpteurs ornemanistes ont besoin de connaître l'étude de la figure, comme de la plante. Pour exécuter les admirables stucs des loges de Raphaël, de la Villa-Madame, à Rome, il faut savoir. Michel-Ange, Raphaël, Vinci, étaient habiles architectes et comprenaient l'ornement. Ils saisissaient l'avantage de cela pour compléter leurs œuvres géniales. Aidés de Perin del Vega, de Jean d'Udine, ils arrivaient à faire un tout complet, admirablement beau.

Je me résume. Pour créer une école des arts décoratifs et en espérer des résultats efficaces, il faut y donner un enseignement des plus complets et des plus sérieux. Il faut surtout faire comprendre aux jeunes artistes qu'en faisant ce qu'ils font actuellement, ils ne s'occupent que d'une infime partie de l'art.

Le Gouvernement peut faire beaucoup. Au lieu d'acquérir tableaux sur tableaux, destinés au Musée, que la masse du public fréquente très peu, que ne fait-il décorer ses monuments, ses écoles? Qu'il entoure l'enfance et le public de belles choses, qui forcément s'offrent à la vue : peu à peu le goût du beau se manifestera. L'artiste pourra déployer son art sur une plus vaste échelle, aura plus d'ambition, sachant que son œuvre sera vue par un plus grand nombre de personnes. Que l'on fasse un musée des rues et des monuments, comme en Italie. Il faut le dire, le peuple s'intéresse beaucoup à l'art qui a sa raison d'être, son utilité. L'on s'en aperçoit à la pose des statuettes du square du Petit-Sablon, ouvrage qu'il suit avec intérêt, commentant et discutant.

En France on a déjà commencé ; on décore les mairies, les écoles. Que l'on fasse de même chez nous. Que l'on démontre que l'art n'est pas un objet de luxe, mais un objet d'utilité, de nécessité, et peu à peu le goût du beau s'implantera.

CHRONIQUE JUDICIAIRE DES ARTS

Contrefaçon littéraire. Mario Uchard contre Sardou.

Nous avons rendu compte dernièrement * du procès intenté à l'auteur de *Fédora* par Mario Uchard. Le tribunal a rendu son jugement dans cette intéressante affaire. Il déboute Mario Uchard de son action en termes très nets. Nous reproduisons ci-après les principaux considérants de cette importante décision.

Attendu que Mario Uchard en écrivant la *Fiammina*, et Sardou en composant *Odette*, ont emprunté leur sujet au fond commun des sentiments et des passions qui agitent le cœur humain ;

Que Mario Uchard, lorsqu'il a renfermé ce sujet dans une action dramatique, n'a pu se l'approprier de telle sorte que nul autre ne fût en droit de l'aborder après lui ;

Que depuis lors l'idée qui forme la donnée de la pièce est demeurée à la disposition de tous et qu'il était loisible à chacun de la traiter à sa suite sous la condition de produire une œuvre personnelle, qui ne fût pas la contrefaçon de la sienne ;

Mais attendu que dans une œuvre, destinée à la représentation, ce sujet ne saurait être arbitrairement séparé des autres éléments dont la réunion constitue un ouvrage dramatique, tels que la conduite de l'action, le développement des caractères, l'agencement des scènes, le dialogue et jusqu'aux épisodes ;

* Voy. *l'Art moderne* du 5 août 1883.

Que, d'autre part, deux pièces de théâtre reposant sur une même donnée comportent nécessairement des personnages semblables et des situations analogues ;

Qu'il appartient au juge d'apprécier si malgré des différences destinées à masquer son usurpation, l'écrivain, qui est venu en second lieu, a simplement emprunté l'œuvre de son devancier ou si, malgré des ressemblances inévitables, il a conçu et exécuté une œuvre véritablement personnelle ;

Attendu qu'avec des rapprochements inhérents à la communauté du sujet la pièce de Sardou se différencie de la pièce de Mario Uchard par des points essentiels qui suffisent à constituer une œuvre nouvelle ;

Que notamment le caractère d'*Odette*, l'éclat de sa faute, le scandale de sa vie après la chute, le cynisme de son attitude en face de son mari, l'audace de ses revendications à l'égard de son enfant, donnent au personnage une physionomie qui lui est entièrement propre et qui réagit sur le drame entier, depuis l'exposition jusqu'au dénouement, constituent des ressorts dramatiques que l'auteur a tirés de son propre fonds ;

Que de même, l'ignorance où Bérengère est maintenue jusqu'à la fin, touchant l'existence de sa mère et l'intérêt puissant que son erreur communique à leur entretien, au sacrifice qu'il détermine et au dénouement qui le suit, constituent des ressorts dramatiques qu'il a tirés de son propre fonds ;

Qu'enfin les épisodes au milieu desquels l'action se poursuit et qui s'y rattachent intimement en accusant l'état d'abjection où l'héroïne est tombée, sont incontestablement l'œuvre exclusive de Sardou et prêtent à sa pièce une actualité qui la distingue encore de la pièce de Mario Uchard ;

Attendu dès lors que le reproche de contrefaçon relevé par Mario Uchard contre Sardou n'est pas justifié et que sa réclamation ne saurait être accueillie ;

Déboute Mario Uchard de sa demande.

Petite chronique

Voici les noms des lauréats du grand concours de peinture qui a eu lieu à Anvers :

Premier grand prix : M. Verbrugge, de Bruges, élève de l'Académie d'Anvers ;

Deuxième grand prix : M. Van Acker, de Bruges, élève de l'Académie de Bruxelles ;

M. Van Streydonck, élève de l'Académie de Bruxelles, a obtenu une mention honorable.

Le sujet du concours était : *La résurrection de Lazare.*

Quelques indiscrétions sur le prochain Salon triennal.

M. J. Béraud envoie la *Sortie de l'Opéra* et un paysage, *Un soir d'été.*

M. G. Bertrand expose *Patrie*, cette magnifique toile qui obtint un si vif succès au Salon de 1882.

M. Paul Lazerge, la *Famille normande*, effet de soir en Algérie.

M. Gabriel Ferrier, la *Mère et les Enfants de Biskra.*

M. Flameng, trois marines déjà connues, le *Bassin Vauban au Hâvre*, la *Sortie du Trois-Mâts*, et une vue de Saint-Wast.

M. Bastien Lepage, deux paysages d'été, les *Foins* et la *Récolte des pommes de terre.*

M. Henner, le *Bara* et une figure allégorique, le *Matin.*

M. Paul Robert, l'*Andromède* qui a été si remarquée au dernier Salon.

M. Pelouse cinq paysages, les *Premières feuilles*, *Prairies inondées en Hollande*, *Janvier à Cernay*, la *Vallée des Ardoisières*, la *Basse-cour du garde.*

Une annonce vraiment incroyable cueillie dans un journal de province :

« AVIS AUX ÉCOLES

« Occasion extraordinaire

« M..., papeterie en gros à Z.. , informe MM. les directeurs des écoles qu'il met en vente une énorme quantité de livres pour distribution de prix à 1 *franc* 80 *le kilog*, soit environ 15 *à* 25 *volumes*, *de* 100 *à* 300 *pages assortis par kilog.* Par 12 kil., 13e gratuit.

« Tous ces livres sont *entièrement neufs*..., etc. »

Le *Journal de la librairie et de l'imprimerie*, qui prend à cœur et défend avec énergie les intérêts des professions se rattachant à celles dont il est l'organe, fait suivre cette annonce des amères réflexions suivantes :

« Ce libraire n'a-t-il donc pu parvenir à fixer le prix de ses livres par exemplaire, si minime que dût être ce prix, qu'il a cru devoir recourir aux us commerciaux de l'épicerie pour en faciliter la vente ?

« Certes, nous n'entendons pas médire du négoce des denrées coloniales. Mais autant il nous paraît naturel que celui-ci se serve du poids pour l'écoulement de ses produits, autant il nous paraît extraordinaire et contraire aux intérêts bien entendus de la librairie de lui emprunter ce mode de transaction.

« Nous pensons qu'il ne peut donner d'autre résultat que de discréditer la *marchandise* qui en est l'objet. »

Nous plaçant à un point de vue différent, nous déplorons que les livres de prix, qui doivent être choisis avec discernement parmi les ouvrages les plus propres à élever et à épurer le goût des enfants, puissent faire l'objet d'une opération telle que celle que nous signalons ci-dessus. Nous souhaitons vivement que les admnistrations communales et les directeurs d'école ne profitent pas de l'*occasion extraordinaire* qui leur est offerte.

Sommaire de la *Revue des Arts décoratifs*, livraison d'août 1883 :

Texte : L'habitation américaine (*suite*), par G. de Léris. — L'ameublement français à l'Exposition d'Amsterdam, par Henry Havard, président du jury de la classe 24 à l'Exposition d'Amsterdam. — La décoration des plafonds : I, par René Ménard. — Ouvrages en métal des Hutsules, par J. Gorgolewski — L'Exposition d'art rétrospectif à Caen, par Edouard Garnier. — L'enquête sur les industries d'art : le rapport de M. Antonin Proust. — Chronique de l'enseignement.

Planches hors texte : Ebénisterie flamande du xviie siècle : meuble à deux corps. — Galerie d'objets d'art exécutée par MM. Damon pour l'exposition d'Amsterdam. — Les cuivres anciens du Cachemire. — Candélabres en bronze de la Chartreuse de Pavie. — Bijoux normands.

Gravures dans le texte : L'habitation américaine, encadrement de page composé pour la *Revue des Arts décoratifs*, par M Libonis. — Parquet avec encadrement de mosaïque de bois ; chaise longue ; cheminée ; fourchettes et cuillers ; pots en argent, exécutés par Tiffany, etc. — Plafonds antiques trouvés à Pompéi. — Les ornements des Hutsules : croix, parures de tête, pomme de canne, poire à poudre, fermoirs de collier, etc. — Bijoux normands à l'Exposition rétrospective de Caen : *Esclavage*, pot en porcelaine de Caen, *les Quatre Saisons*, pendants de cols, *Saint-Esprit*, épingles, etc. — Cartouche composé par Androuet du Cerceau (fac-similé d'un dessin original de la Galerie des Offices à Florence).

Sommaire de la *Revue libérale* du 1er septembre 1883.

H. Castonnet des Fosses, Dupleix. — Louis Vébé, Divorcée. — Nauroy, La Mort du Prince de Condé. — Charles Buet, Jules Barbey d'Aurevilly. — Augustin Challamel, La Génération de 1830. — Gustave Vinot, Mauvières. — Sylvanecte, Souvenirs contemporains. — Paul Matrat, L'Avenir de l'Ouvrier. — Jacques de Boisjolin, Les

Grands Types de l'Humanité. — Docteur Camille Grollet, Les Progrès de la science. — Ed. Guinand, Théâtres et Concerts. — Georges Graux, député, Courrier politique. — Revue financière. — Mode. — Bibliographie.

DIETRICH & Cie

23A, RUE ROYALE, BRUXELLES

Gravures Aquarelles, Tableaux, Modèles et dessins, etc.

EN SOUSCRIPTION

GRANDS PEINTRES

FRANÇAIS ET ÉTRANGERS

Ce volume comportera vingt-quatre études sur les artistes :
MM. Alma-Tadéma, Paul Baudry, Mme Rosa Bonheur, MM. Léon Bonnat, W Bouguereau, Jules Breton, Frédéric Bridgman, Gérôme, J.-J. Henner, J. Israels, Charles Jacque, Louis Knaus, J.-P. Laurens, Jules Lefebvre, Frédéric Leighton, Hans Mackart, Van Marcke, E. Meissonier, J.-E. Millais, M. Munkaczy, J. de Nittis, F. Pradilla, Alfred Stevens, Antoine Vollon.— Le tirage des *Grands peintres* français et étrangers sera strictement limité et semblable à celui des *Aquarellistes français ;* l'ouvrage ne sera jamais réimprimé.

Prix de l'ouvrage : **320** fr. divisé en huit parties de **40** fr. — La première partie des *Grands peintres* français et étrangers paraîtra le PREMIER MARS 1884.

Maison PNE MOMMEN

26B, *RUE DES FRIPIERS* & 29, *RUE GRÉTRY*

BRUXELLES

FABRIQUE DE TOILES
POUR TABLEAUX ET PANORAMAS.

TISSUS GOBELINS, COTONS ET TOILES
DE TOUTES LARGEURS POUR DÉCORS.

ENCADREMENTS EN TOUS GENRES.

RENTOILAGE, PARQUETAGE, VERNISSAGE
emballage et nettoyage de tableaux.

VENTE ET LOCATION DE MANNEQUINS.

BROSSES ET PINCEAUX.

HUILES, ESSENCES, VERNIS ET SICCATIFS.

Tous les articles
POUR LA SCULPTURE, LA GRAVURE A L'EAU-FORTE, L'ARCHITECTURE ET LE DESSIN.

FABRIQUE DE COULEURS
POUR LA PEINTURE A L'HUILE, A L'AMBRE, A L'AQUARELLE, SUR PORCELAINE, SUR SOIE ET SUR TISSUS GOBELINS.

TABLES ET PLANCHES A DESSINER,
CHEVALETS DE LUXE, D'ATELIER ET DE CAMPAGNE.

BOITES, TENTES, PARASOLS,
CHAISES, TÉS, ÉQUERRES, COURBES.

BOITES A COMPAS,
Crayons, Fusains, Meubles d'atelier, Vases en terra-cotta et Porcelaines à décorer.

PAPIERS ET MODÈLES
POUR L'AQUARELLE ET LE DESSIN.

PHOTO-PEINTURE.

TABLEAUX ET ŒUVRES D'ART.

PIANOS
VENTE
ÉCHANGE
LOCATION

BRUXELLES
rue Thérésienne, 6

GUNTHER

Paris 1867, 1878, 1er prix. — Sidney, seul 1er et 2e prix

MUSIQUE.

R. BERTRAM

10, RUE SAINT-JEAN, BRUXELLES

(Ancienne maison Meynne).

ABONNEMENT A LA LECTURE DES PARTITIONS

MAISON GOUPIL ET Cie A BRUXELLES

89, rue du Marché aux Herbes (en face des Galeries Saint Hubert)

EN SOUSCRIPTION :

CENT CHEFS-D'ŒUVRE

des

COLLECTIONS PARISIENNES.

CENT TABLEAUX de Corot, Daubigny, Decamps, Delacroix, Diaz, J. Dupré, Fromentin, Fortuny, Garbet, Géricault, Isabey, Marilhat, Meissonier, Millet, Rousseau, Ary Scheffer, Troyon, Antonello, Boucher, Greuze, Franz Hals, Hobbema, Metzu, Pieter de Hoog, Raibolini, Rembrandt, Teniers, Terburg, Van de Velde, *gravés à l'eau-forte* par MM. Boulard, Braquemond, Champollion, Chauvel, Courtry, Damman, Daumont, Delauney, Desbrosses, Faivre, Gaujean, Géry-Bichard, Kœpping, Kratké, A. Greux, G. Greux, Laguillermie, Lalauze, Lecouteux, Lefort, Le Rat, Los Rios, Lucas, Lurat, Masson, Mathé, Millius, Mordant, Rajon, Salmon, Teyssonnières, Toussaint, Vion. — Texte par M. ALBERT WOLFF.

CONDITIONS DE LA SOUSCRIPTION :

L'ouvrage sera divisé en douze fascicules. — Chaque fascicule comprendra huit pages de texte et huit ou neuf eaux-fortes. — Il paraîtra un fascicule tous les quinze jours à partir du 15 septembre 1883. — On souscrit à l'ouvrage complet. — Les souscriptions seront payables, par douzième, à la réception de chaque fascicule

Il sera tiré 800 *exemplaires :*

25 exemplaires numérotés de 1 à 25. — Texte sur papier du Japon, épreuves hors texte sur parchemin avant la lettre, 1,000 fr. épuisé ; 100 id. de 26 à 125.— Texte et épreuves avant la lettre sur papier du Japon, 600 fr., épuisé. 675 id. de 126 à 800. Texte et épreuves avec lettre sur papierde Hollande, 360 fr.

Les souscriptions sont enregistrées dans l'ordre de leur réception.

VERLEYSEN-NYSSENS

A LA PORTE CHINOISE

88, RUE ROYALE, BRUXELLES, 88

IMPORTATION DIRECTE DE LA CHINE ET DU JAPON

Objets d'art, porcelaines, bronzes, laques, soieries, papiers, etc. — Grand choix de meubles en laque et bois de fer, paravents, écrans.

SPÉCIALITÉ DE THÉ DE CHINE

Exposition permanente — Entrée libre.

COMPAGNIE DES BRONZES

BRONZES D'ART ET D'AMEUBLEMENT

APPAREILS D'ÉCLAIRAGE

BRONZE MONUMENTAL

Direction et Magasins : Rue d'Assaut, 22, Bruxelles.
Ateliers et Fonderie : Rue Ransfort, 27, Molenbeek (Bruxelles).

ADÈLE DESWARTE

23, RUE DE LA VIOLETTE

BRUXELLES.

Dépôt à ANVERS, 15, rue Léopold.

VERNIS ET COULEURS
POUR TOUS GENRES DE PEINTURES.

TOILES, PANNEAUX, CHASSIS,
MANNEQUINS, CHEVALETS, ETC.

BROSSES ET PINCEAUX,
CRAYONS, BOITES A COMPAS, FUSAINS, MODELES DE DESSIN.

RENTOILAGE, PARQUETAGE,
EMBALLAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX.

COULEURS
ET PAPIERS POUR AQUARELLES
ARTICLES POUR EAU-FORTE, PEINTURE SUR PORCELAINE.

BOITES, PARASOLS, CHAISES,
Meubles d'atelier anciens et modernes

PLANCHES A DESSINER, TÉS,
ÉQUERRES ET COURBES.

COTONS DE TOUTE LARGEUR
DEPUIS 1 METRE JUSQUR 8 MÈTRES.

Représentation de la Maison BINANT de Paris pour les toiles Gobelins (imitation)

NOTA. — La maison dispose de vingt ateliers pour artistes. Impasse de la Violette, 4.

SOCIÉTÉ ANONYME

DE

L'HOTEL DES VENTES

DE BRUXELLES

RUE DU BORGVAL, 15 — BOULEVARD ANSPACH, 71 — RUE JULES VAN PRAET, 16

VENTES MOBILIÈRES A L'ENCAN

EXPOSITION PERMANENTE D'OBJETS D'ART, DE MEUBLES, DE MARCHANDISES

A VENDRE A L'AMIABLE

AVANCES SUR VENTES

Salles numéros 3, 4 et 5 (1er étage) réservées **gratuitement** à l'exposition d'*Objets d'Art, de Meubles, de Marchandises*, etc., à vendre à l'amiable. L'Aministration est intermédiaire entre Vendeurs et Acheteurs.

Salles 2 (rez-de-chaussée) et 6 (1er étage), réservées aux ventes publiques à l'encan.

Les Ventes et Expositions sont annoncées par affiches, journaux et bulletin spécial (envoyé **gratuitement** à toute personne qui en fait la demande).

Les vendeurs sont avertis du jour de vente de leurs objets, les Amateurs, qui le désirent, du jour de vente de ce qui les intéresse.

Récépissé est donné, à leur demande, aux déposants d'objets pour vente publique, à l'amiable ou à l'encan.

BUREAU DE RENSEIGNEMENTS DANS LA COUR VITRÉE DE L'HOTEL

CAVES SPACIEUSES DE DÉPOT. — ÉCURIES.

Bulletin des Ventes Publiques de la Semaine

Lundi 3 septembre, à 2 heures de relevée. — *Cour et Salle n° 2 :* Vente publique, pour cause de liquidation et cessation de commerce, d'un matériel complet d'imprimeur lithographe, comportant plusieurs bonnes presses, pierres lithographiques, rouleaux et accessoires, ainsi qu'une partie de bons meubles et objets divers.

Mardi 4 septembre et jours suivants, à 11 heures du matin. — *Salle n° 6 :* Vente publique, pour cause de faillite, d'une quantité considérable de vêtements, confections pour dames, etc., etc., tissus, étoffes, châles, ainsi qu'une partie de rayons, armoires et meubles divers.

Mercredi 5 septembre, à 2 heures de relevée. — *Cour vitrée et Salle n° 2 :* Vente publique de tous meubles et objets divers.

Jeudi 6 septembre, à 2 heures de relevée. — *Cour :* Vente publique, pour cause de liquidation et de départ, de belles plantes diverses provenant du Château de Mont-St-Jean.

Vendredi 7 septembre, à 2 heures de relevée. — *Salle n° 2 :* Vente publique d'un important mobilier composé de plusieurs garnitures de salon, salle à manger, objets divers, etc., etc.

Bruxelles. — Imp. FÉLIX CALLEWAERT père, rue de l'Industrie, 26.

TROISIÈME ANNÉE. — N° 36. LE NUMÉRO : 25 CENTIMES. DIMANCHE 9 SEPTEMBRE 1883.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

COMITÉ DE RÉDACTION

VICTOR ARNOULD — OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — EUGÈNE ROBERT

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00 ; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES** : On traite à forfait.

Adresser les demandes d'abonnement et toutes les communications à
L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 26, Bruxelles.**

SOMMAIRE

EXPOSITION D'AMSTERDAM. (Deuxième article). *Les artistes belges.* — LA VÉRITÉ DANS L'ART. — L'ART DE WAGNER. — CHRONIQUE JUDICIAIRE DES ARTS. — PETITE CHRONIQUE.

L'EXPOSITION D'AMSTERDAM

Deuxième article

LES ARTISTES BELGES (*suite*)

Après avoir esquissé la physionomie générale de l'exposition des artistes belges, il nous reste, pour compléter notre étude, à parler de celles de leurs œuvres, exposées pour la première fois, qui nous paraissent les plus dignes d'être analysées. Nous nous bornerons, selon notre habitude, à parler d'un nombre restreint de toiles, au risque de mécontenter quelques vanités pour lesquelles un article de critique n'est qu'un prétexte à réclame. Nous l'avons dit déjà, la critique manque son but si elle se contente de gratifier chacun des artistes exposants, comme aux distributions de prix, de quelques mots d'éloge ou de blâme. Un tel procédé n'est digne ni de ceux auxquels il s'applique, ni du public auquel il s'adresse. Mettre un emplâtre sur la plaie causée à l'amour-propre d'un artiste par l'indifférence de la foule, part assurément d'un bon naturel, mais cette médication peut-être négligée par un journal fondé pour servir la cause de l'Art, non les intérêts privés. Ce qu'il importe, c'est d'abstraire de quelques œuvres soigneusement choisies les principes d'esthétique qui doivent servir de règle et de guide, de se réjouir s'ils sont sainement appliqués, de proposer comme modèles les œuvres dans lesquelles ils sont le mieux réalisés.

A cet égard, et laissant volontairement de côté bon nombre de toiles parmi lesquelles il en est d'ailleurs de fort estimables, nous trouvons à l'Exposition d'Amsterdam quatre tableaux d'une valeur réelle, qui classent très haut le groupe d'artistes qui sont à la tête du mouvement contemporain de peinture en Belgique. Ces tableaux sont ceux de Courtens, d'Alfred Verwée, d'Alfred Stevens et de Jan Verhas.

Tous quatre ont la grande allure qui fait l'œuvre d'art. Tous quatre serrent de près la vérité, en reflétant la personnalité du peintre. Dans des genres différents et à des degrés divers, ils constituent un art indépendant, sincère, complétant de remarquables qualités de coloris et de dessin par un sentiment artistique intense.

Nous avons à dessein écrit le nom de Courtens en tête de la série. Dans le paysage, auquel s'est consacré l'artiste, il a désormais acquis une supériorité qui lui

assure le premier rang. Nous avons la joie de constater que les espérances qu'il nous avait fait concevoir lorsque, des premiers, nous avons montré le vigoureux tempérament de peintre que révélait l'*Hiver à Termonde*, exposé au Cercle artistique de Bruxelles, sont pleinement réalisées, et peut-être dépassées. Le tableau qu'il intitule *Hengst (Hollande)* est une toile de maître. Dans un canal, attendant le flux, est amarrée une barque de pêche, un de ces gros patauds, lourds sabots du Zuiderzee. Le mât, auquel s'enroule une voile rouge, se découpe sur un ciel d'une admirable limpidité, semé de légers nuages dont la lumière du matin éclaire les bords. Le paysage hollandais, une étendue de pâturages terminée à l'horizon par un rideau d'arbres à peine visible, fuit au loin. Et c'est tout. L'artiste a tiré de ce motif, si mince en apparence, un tableau superbe. Le bateau, les pieux auxquels il est amarré, les digues de bois du canal sont solidement et grassement peints, dans une gamme grise d'une exquise harmonie. L'air est fluide; la lumière diffuse du matin enveloppe les objets, qui tous sont exprimés avec leur valeur, sans trompe l'œil, sans repoussoirs, d'une touche sûre, d'une main assouplie aux difficultés et obéissant à un regard d'une extrême sensibilité. La sensation que fait naître la nature, sous le jour blond qui donne au paysage hollandais un si captivant attrait et que seuls les modernes ont éprouvée, est fidèlement et magistralement exprimée. Suivant un cliché connu, la toile de Courtens fait l'effet d'une fenêtre ouverte sur la campagne. Le cliché est trop exact, cette fois, pour ne pas être saisi au passage. L'air entre par cette fenêtre, et rafraîchit, et embaume, et purifie toute la salle.

Comme Courtens, Alfred Verwée chante la poésie des grands horizons baignés d'air, mais il ne les envisage que comme un décor dans lequel il installe les troupeaux de bestiaux dont il excelle à reproduire l'attitude mélancolique et les colorations éclatantes. Comment intitule-t-il la gigantesque toile qui occupe, à elle seule, presque tout un panneau? Nous l'ignorons. A l'exemple de Camille Lemonnier qui a horreur des livrets au théâtre, nous avouons ne pas aimer du tout les catalogues et préférer jouir de la vue des tableaux sans rechercher leur titre ou les explications que les artistes se croient parfois obligés de donner au public. Une œuvre d'art doit être assez claire par elle-même pour se passer de notice.

Mais revenons au tableau de Verwée. Dans l'eau jusqu'au poitrail, des vaches sont arrêtées, regardant la berge gazonnée, de ce regard placide et doux que Verwée sait donner à ses modèles et qui rend rêveur. Il élève, par une magie qui nous a frappés dans la plupart de ses œuvres, les sujets qu'il affectionne bien au dessus de la simple réalité exprimée. Ce sont des vaches qu'il peint, des bœufs, des chevaux, et ces vaches, ces bœufs, ces chevaux, prennent tout à coup, dans leur cadre d'or, une importance que nous ne leur aurions jamais attribuée dans la nature. Ils deviennent des personnages, nous intéressent comme des figures humaines : quelques-uns d'entre eux ont une allure épique qui ne s'efface plus de notre mémoire quand nous les avons vus une seule fois. Ah! quel bel art que celui qui, sans s'arrêter à effleurer la surface des choses, trouve dans la nature le côté tragique, touchant, émotionnant, qui s'y trouve toujours, mais qu'il est si difficile de dégager! Le sentiment intime des choses, cette musique de l'âme, aussi intense, aussi émouvante que la musique des oreilles, celui qui l'entend, qui sait l'écouter dans le recueillement et en noter les vibrations, est un grand artiste. Et cette musique-là peut se passer d'orchestre pour produire tous ses effets. Corot en a entendu résonner les mystérieux accords dans les roseaux de Ville-d'Avray; Millet l'a écoutée dans les labourés que la charrue entr'ouvre; pour Courbet, elle s'envolait d'un coin de rocher, dans le ruissellement d'une cascade; Alfred Verwée l'écoute au bord de l'Escaut, dans le rayonnement des journées d'été qu'il affectionne, et fréquemment il arrive à en noter les accents.

Alfred Stevens reste le prodigieux coloriste que l'on connaît, le peintre des élégances raffinées, le moderniste par excellence. Toujours ses œuvres captivent par leur harmonieuse disposition, par l'étonnante habileté du faire, par un agencement heureux, que l'on a rarement atteint avant lui. Mais trouve-t-il cette note émue, sans laquelle l'œuvre d'art n'est qu'un merveilleux acrobatisme et l'artiste un virtuose? Nous la cherchons vainement dans la jeune femme, vêtue d'une robe japonaise, qui est placée au centre du salon d'honneur, comme nous l'avions cherchée, sans la découvrir davantage, dans la *Veuve*, achetée par le Musée de Bruxelles, dans le *Sphinx*, dans les *Visiteuses*, dans cet étincelant collier de joyaux qui fait d'Alfred Stevens une des plus brillantes personnalités de l'école belge mais auquel on ne peut s'empêcher de souhaiter quelque chose de plus; cette imperceptible et infinie nuance qui le sépare des grands maîtres de l'Art qu'il égale par les procédés, auxquels il reste inférieur par le sentiment. La jeune femme qui se mire dans une glace est, au point de vue technique, aussi parfaite que possible, et constitue certes pour les peintres un modèle admirable. L'étoffe est supérieurement traitée, la main est exquise, les accessoires, — cette branche d'oléandre que la glace reflète, — a une majesté tranquille qui montre combien Stevens est un décorateur habile. Mais là s'arrête l'art du peintre. Et tandis que nous restions, attendris et émus, devant les toiles de Courtens et de Verwée, oubliant le procédé, et le sujet, et l'artiste, nous nous

contentons, devant la *Japonaise* de Stevens, d'admirer très sincèrement un merveilleux talent.

L'art de Verhas participe un peu de ces deux courants. Très artiste, c'est-à-dire, sentant vivement la nature et dégageant ce qu'elle offre de plus propre à émouvoir, et en même temps très habile en son métier et assez enclin à la virtuosité, Jan Verhas trouve parfois le moyen d'exprimer simplement ce qu'il ressent, et produit alors une œuvre d'art dans toute l'acception du terme. D'autres fois, le côté technique l'emporte. C'est, nous semble-t-il, le cas cette fois. La fillette qu'il a peinte à Heyst, chevauchant gaillardement un âne que retient par la bride un gamin aux yeux vifs, pose pour la galerie. Le tableau est joli, trop joli. Le ciel, que voilent des nuages roses, est joli; la plage est jolie aussi; le gamin poserait à merveille pour les *Murillos;* la mer est charmante; l'âne lui-même est agréable. Le tout est, d'ailleurs, faut-il le dire, fort bien peint, d'une distinction et d'une harmonie de tons tout à fait remarquables. Cela suffit-il? Oui, pour le public. Non, pour nous. M. Verhas est de taille à aller bien au delà de cet art fragile et un peu en surface. En le plaçant parmi les quelques toiles dont nous nous sommes occupés, nous montrons suffisamment, pensons-nous, la valeur que nous attribuons à cet excellent artiste et le sens qu'il faut donner à notre critique.

Nous avons, pour finir, une omission à réparer. Parmi les sculptures exposées à Amsterdam, il convient de mentionner les bustes du roi et de la reine, de Vinçotte, exposés dans le salon d'honneur de l'exposition de peinture, et que nous avions omis de citer parmi les bons morceaux de sculpture du Salon.

LA VÉRITÉ DANS L'ART

Depuis des milliers d'années, tous les gens qui se mêlent de peindre empruntent leurs procédés d'éclairage aux vieux maîtres.

Celui-ci éclaire une femme moderne, une Parisienne, assise dans un salon de l'avenue de Messine avec le jour de Gérard Dow, sans comprendre que ce jour particulier aux pays du Nord, déterminé par le voisinage de l'Océan et par les buées montant de l'eau qui baigne, comme à Amsterdam, à Utrecht et à Haarlem, le pied des maisons, tamisé en sus par des fenêtres spéciales à guillotines et à petits carreaux, est exact en Hollande, de même que certains ciels d'un bleu verdi de turquoise, floconnés de nuées rousses, mais qu'il est absolument ridicule à Paris, en l'an de grâce 1880, dans un salon donnant sur une rue dont le canal est un simple ruisseau, dans un salon troué de larges croisées, aux vitres blanches, sans bouillons ni mailles.

Celui-là imite les ténèbres des Espagnols et du Valentin. Cuisiniers, Samaritains en détresse et portraits de paysans ou de dames, tous montrent des chairs de ce rouge qualifié rouge d'onglée par les Goncourt, marinant dans un bain de cirage délayé et d'encre. Quand Ribeira représentait des scènes dans de froides cellules, à peine transpercées par une flèche de lumière tombant d'un soupirail, le jour de cave qu'il adoptait pouvait être juste; transporté dans le monde actuel, adapté aux mœurs contemporaines, il est absurde.

D'autres encore s'assimilent les procédés de l'école italienne, sans tenir compte, cela va sans dire, pas plus du reste que ceux qui imitent les Hollandais et les Espagnols, de l'altération des toiles, des fraîcheurs perdues, des nuances tournées, des modifications de couleurs infligées par le temps; le reste, enfin, se contente des simples tricheries enseignées dans les classes des Beaux-Arts; ils pratiquent, suivant les usages reçus, un petit jour commode, en manœuvrant des rideaux sur des tringles, éclairant de la même façon les scènes d'intérieur, qu'elles se passent à un rez-de-chaussée, dans une cour, ou à un cinquième étage sur un boulevard, dans des pièces nues ou capitonnées d'étoffes, éclairées par une tabatière ou par un vitrail, les paysages, par n'importe quelle saison, qu'il soit midi ou cinq heures, que le ciel soit limpide ou couvert.

En résumé, chez les uns comme chez les autres, c'est la même absence d'observation, le même manque de scrupules, la même inconscience.

C'est au petit groupe des impressionnistes que revient l'honneur d'avoir balayé tous ces préjugés, culbuté toutes ces conventions. L'Ecole nouvelle proclamait cette vérité scientifique : que la grande lumière décolore les tons, que la silhouette, que la couleur, par exemple, d'une maison ou d'un arbre, peints dans une chambre close, diffèrent absolument de la silhouette et de la couleur de la maison ou de l'arbre, peints sous le ciel même, dans le plein air. Cette vérité, qui ne pouvait frapper les gens habitués aux jours plus ou moins restreints des ateliers, devait forcément se manifester aux paysagistes qui, désertant les hautes baies, obscurcies par des serges, peignaient au dehors, simplement et sincèrement, la nature qui les entourait.

Cette tentative de rendre le foisonnement des êtres et des choses dans la pulvérulence de la lumière ou de les détacher avec leur tons crus, sans dégradations, sans demi-teintes, dans certains coups de soleil tombant droit, raccourcissant et supprimant presque les ombres, comme dans les images des Japonais, a-t-elle abouti, à l'époque où elle fut osée? — Presque jamais, je dois le dire.

Partant d'un point de vue juste, observant avec ferveur, — contrairement aux us de Corot qu'on signale, je ne sais pourquoi, comme un précurseur, — l'aspect de la nature modifiée, suivant l'époque, suivant le climat, suivant l'heure de la journée, suivant l'ardeur plus ou moins violente du soleil ou les menaces plus ou moins accentuées des pluies, ils ont erré, hésité, voulant, comme Claude Monet, rendre les troubles de l'eau battue par les reflets mouvants des rives. Ç'a été, là où la nature avait une délicieuse finesse de fugitives nuances, une lourdeur écrasante, opaque. Ni le vitreux fluide de l'eau, jaspée par les taches changeantes du ciel, fouettée par les cimes réfléchies des feuillages, vrillée par la spirale du tronc d'arbre, paraissant tourner sur lui-même, en s'enfonçant; ni sur la terre ferme, le flottant de l'arbre dont les contours se brouillent, quand le soleil éclate derrière, n'ont été exprimés par l'un d'eux. Ces irisations, ces reflets, ces vapeurs, ces poudroiements, se changeaient, sur leurs toiles, en une boue de craie, hachée de bleu rude, de lilas criard, d'orange hargneux, de cruel rouge.

Il en a été de même des peintres d'intérieur et de genre. Ob-

servant que, dans un jardin, par exemple, l'été, la figure humaine, sous la lumière filtrant dans des feuilles vertes, se violace, et que, le soir surtout, aux flammes du gaz, les joues des femmes, qui usent de ce fard blanc connu sous le nom de blanc de perle, deviennent légèrement violettes, lorsque le sang y monte, ils ont badigeonné des visages avec des grumeaux de violet intense, appuyant pesamment là où la teinte était à l'état de soupçon, où la nuance perçait à peine.

Ajoutez maintenant à l'insuffisance du talent, à la maladroite brutalité du faire, la maladie rapidement amenée par la tension de l'œil, par l'entêtement si humain de ramener à un certain ton aperçu et comme découvert, un beau jour, à un certain ton que l'œil finit par revoir, sous la pression de la volonté, même quand il n'existe plus, par la perte de sang-froid venue dans la lutte et dans la constante âpreté des recherches, et vous aurez l'explication des touchantes folies qui s'étalèrent lors des premières expositions chez Nadar et chez Durand-Ruel. L'étude de ces œuvres relevait surtout de la physiologie et de la médecine. Je ne veux pas citer ici des noms, il suffit de dire que l'œil de la plupart d'entre eux s'était monomanisé; celui-ci voyait du bleu perruquier dans toute la nature et il faisait d'un fleuve un baquet à blanchisseuse; celui-là voyait violet; terrains, ciels, eaux, chairs, tout avoisinait, dans son œuvre, le lilas et l'aubergine, la plupart enfin pouvaient confirmer les expériences du Dr Charcot sur les altérations dans la perception des couleurs qu'il a notées chez beaucoup d'hystériques de la Salpétrière et sur nombre de gens atteints de maladies du système nerveux. Leurs rétines étaient malades; les cas constatés par l'oculiste Galezowski et cités par M. Véron, dans son savant traité d'esthétique, sur l'atrophie de plusieurs fibres nerveuses de l'œil, notamment sur la perte de la notion du vert qui est le prodrome de ce genre d'affection, étaient bien les leurs, à coup sûr, car le vert a presque disparu de leurs palettes, tandis que le bleu qui impressionne le plus largement, le plus vivement la rétine, qui persiste, en dernier lieu, dans ce désarroi de la vue, domine tout, noie tout, dans leurs toiles.

Le résultat de ces ophtalmies et de ces névroses ne s'est pas fait attendre. Les plus atteints, les plus faibles ont sombré; d'autres se sont peu à peu rétablis et n'ont plus eu que de rares rechutes; mais, si déplorable qu'ait été, au point de vue de l'art, le sort des incurables, il faut bien dire qu'ils ont déterminé le mouvement actuel. Dégagées de leurs applications maladives, leurs théories ont été reconnues justes par d'autres plus équilibrés, plus sains, plus savants, plus fermes.

Comme l'a excellemment fait remarquer Emile Zola, de sombre qu'elle était, la peinture est, grâce à eux, devenue claire. Lente est l'évolution, mais enfin, dans ces panneaux sans valeur, dans tout ce rebut de faux moderne, emmagasiné, à chaque mois de mai, dans les remises de l'État, la clarté perce déjà un peu. Aujourd'hui, la difficulté de l'éclairage est résolue ou ramenée du moins aux seules proportions exactes qui soient possibles, enfin les ébauches jetées à la vanvole ont disparu, en grande partie, pour faire place à des œuvres finies et pleines; le système consistant à laisser une toile à peine commencée, sous prétexte que l'impression voulue y est, à se contenter ainsi de trop faciles rudiments, à esquiver de la sorte toutes les difficultés de la peinture, cette impuissance, pour écrire le mot, à élever sur ses pattes une œuvre solide et complète, n'existe plus guère aujourd'hui.

Tel est l'exposé que donne J.-K. Huysmans dans le curieux volume que nous avons apprécié, *l'Art moderne*, des tendances de l'art indépendant. Il résume si bien les principes vrais sur lesquels s'appuie cet art discuté, que nous avons cru intéressant de reproduire le passage.

L'Art de Wagner

Les principes d'esthétique du maître sont résumés avec clarté dans une intéressante lettre qu'il adressa en 1849 au baron de Biedenfeld, qui lui avait demandé d'écrire la musique d'un opéra de sa composition. Cette lettre a été publiée dernièrement par le *Guide musical* qui fait remarquer avec quelle imperturbable logique Wagner concevait, dès sa jeunesse, le drame lyrique tel que dans son âge mur il l'a accompli. Dans ses écrits, le maître a confirmé l'exposé de principes que renferme cette lettre. Il est curieux de constater que dès 1849 il formulait une théorie à laquelle il est resté fidèle jusqu'à la fin de sa carrière et qu'il a sans cesse accentuée davantage.

« Très honoré Monsieur,

« C'est avec la plus vive reconnaissance que je reçois l'offre sympathique que vous me faites; je regrette seulement de ne pouvoir vous accorder l'appui que vous désirez. Le genre de travail dont il s'agit m'est déjà totalement étranger; je me souviens seulement que c'est par lui que je suis arrivé à la conscience de mon système d'art. De tout temps, c'est avec répugnance que j'ai vu employer le luxe grandiose de l'action de l'histoire et du drame, rehaussé par le concours de tous les arts connus, tels que la peinture, la sculpture, la musique, la danse, etc., au seul but de faire pénétrer dans la mémoire du public une suite de fades mélodies. Je suis peu à peu arrivé à la conviction que le seul but répondant à cette accumulation d'effets devait être l'art dramatique même, pour lequel l'opéra est encore bien au dessus du drame, attendu qu'à tous les moyens dont dispose l'expression dans les autres genres, l'opéra ajoute tout ce que la musique a de riche, de varié et d'inépuisable. Les Grecs et peut-être aussi une partie de nos dramaturges du moyen-âge ont pu faire servir l'expression musicale à rehausser leurs pièces sans, en réalité, en altérer sensiblement la nature : mais de nos jours, depuis que les héros de la *musique absolue*, c'est-à-dire, la musique indépendante de la poésie écrite, Beethoven principalement, ont élevé les facultés d'expression de cet art, surtout au point de vue de l'orchestre, à un degré de puissance toute nouvelle, inconnue avant eux et dont Gluck même ne s'était pas douté, l'influence de la musique sur le drame a acquis plus d'importance, parce qu'elle a naturellement le droit de mettre en valeur toutes ses ressources. Ainsi il a fallu élargir le côté expressif du drame et il m'a semblé qu'il serait possible à un musicien de découvrir dans le drame et d'y développer ce côté expressif, de manière à le conformer à la richesse de l'expression musicale considérablement accrue.

« J'ai élevé ainsi le musicien au rang de poète, mais je n'ai pas, pour cela, perdu de vue le but principal et essentiel du drame; car pour l'amour de cet idéal artistique, le plus beau de tous, j'ai dû subordonner au drame mon art particulier, la musique. La véritable mission du compositeur me paraît être de ne vouloir que le drame, tout en se sentant pleinement conscient et intimement maître de toutes les richesses de l'expression musicale; mais il s'agit, bien entendu, du drame qui, sans le sens musical du poète, ne pourrait se produire. Pour être parfaitement clair à ce sujet, je citerai l'une des scènes principales de mon *Tannhaüser* : le concours des chanteurs; dans cette scène il fallait laisser dominer exclusivement l'intention poétique, afin d'amener la catastrophe : si j'avais fait lutter les chanteurs par toutes sortes de morceaux de chant à

cadences et à agréments, cette scène fût devenue, non un conflit dramatique d'idées et de sentiments, mais une sorte de concert. D'un autre côté, ce conflit dans lequel se dégage tout le caractère des personnages, n'aurait pu être rendu dans toute sa puissance dramatique sans le concours de la toute puissance et de la variété de l'expression musicale telle que je la comprends. J'ai eu la vive satisfaction de pouvoir constater maintes fois que c'était précisément cette scène si osée qui recevait à chaque représentation la plus chaude et la plus vive approbation des spectateurs ; j'ai remporté ainsi ce triomphe d'avoir pu captiver l'attention de notre public d'opéra, non par le sentiment, mais par une pensée dramatique, ce dont il avait perdu complètement l'habitude.

« Permettez que je vous le répète encore brièvement : j'ai frayé ma voie comme musicien, qui, partant de la conscience des inépuisables ressources de la musique, cherche l'œuvre d'art la plus parfaite, c'est-à-dire : le drame. Je dis cherche afin d'indiquer en même temps toutes mes tendances. Ce n'est pas à moi de dire si j'ai trouvé ce que je voulais. Si je me trompe, ce sera la faute de mes faibles moyens, non de ma volonté, qui est juste. Je serais très heureux que vous puissiez vous former, d'après ces quelques lignes, une opinion sur mes œuvres ; je pourrais, sur ce sujet, vous écrire plus longuement, mais non vous apprendre davantage. Je me recommande à votre bon souvenir et vous prie de m'accorder, si possible, votre bienveillante attention.

« En vous demandant de bien vouloir saluer Liszt de ma part, je reste votre humble et tout dévoué

« Richard Wagner. »

Dresde, le 17 janvier 1849.

Chronique judiciaire des arts

M. Wilson, qui vient de mourir, avait été victime d'une supercherie qu'un jugement du tribunal de la Seine vient de dévoiler et de punir.

M. Wilson avait jadis, pour secrétaire, M. John Moule, un compatriote.

Celui-ci, ayant besoin de 25,000 francs en 1878, demanda à M. Wilson de lui acheter pour ce prix trois tableaux de maîtres hollandais, qu'il venait de trouver dans la succession d'un de ses frères. Cette affaire étant présentée comme une heureuse aubaine, le riche amateur ne voulut pas en profiter aux dépens de son secrétaire, dont il aurait ainsi exploité la détresse momentanée. Il fut convenu simplement qu'une avance serait faite sur les tableaux d'après l'estimation de M. Gauchez, en qui M. Wilson avait grande confiance.

Les toiles furent évaluées par cet expert à 32,000 francs au minimum ; sur quoi M. Wilson fit à son secrétaire une avance de 24,500 francs. Ensuite, M. Gauchez fut chargé par M. Moule de vendre les tableaux, avec le prix desquels le prêteur devait être remboursé. La vente ne produisit que 12,600 francs, ce qui constituait pour M. Wilson une perte de 12,850 francs

Mais ce résultat était dû à une ingénieuse supercherie, qui fut dévoilée à M. Wilson par la lettre suivante de son secrétaire :

19 *mars* 1883.

Je crois devoir vous confesser que les trois tableaux Dusart, Teniers et Ostade, que je vous ai montrés il y a environ deux ans comme provenant de mon héritage de famille, appartenaient à M. L. Gauchez, qui me les a prêtés pour essayer de vous les passer. Pour me rendre service, vous m'avez avancé, en décembre 1878, 25,450 francs sur les trois tableaux, en m'engageant à les consigner à M. Gauchez pour être vendus.

Ne pouvant les vendre, il vous les a rendus ; vous en étiez donc alors acquéreur à 25,450 francs les trois, plus les intérêts de l'argent. M. Gauchez m'a donné pour ma commission en cette affaire 2,950 francs ; il lui restait, par conséquent, 22,500 francs.

Moule.

M. Gauchez répond à cela candidement qu'il avait envie de vendre ces trois tableaux et qu'il avait chargé John Moule de les placer, moyennant une commission de tant pour cent. C'est M. Moule qui a employé, pour gagner l'argent promis, tous les subterfuges dont on se plaint, et dans lesquels M. Gauchez ne serait nullement entré.

Mais il n'a pu faire admettre cette habile explication au tribunal auquel M. Wilson a soumis la question ; il a été condamné à payer à ce dernier 2,500 francs de dommages-intérêts, tandis que M. Moule était condamné à 2,900 francs, tous deux, dit le jugement, « ayant opéré des manœuvres dolosives qui ont causé un préjudice à « M. Wilson ».

Petite chronique

Une manifestation a eu lieu dimanche au Cercle artistique d'Anvers, en l'honneur de M. Henri De Braekeleer, à l'occasion de son succès à l'exposition d'Amsterdam, où il a obtenu le diplôme d'honneur, après avoir obtenu la médaille d'or à l'exposition de Vienne.

L'initiative de la manifestation appartient à la section des arts plastiques du Cercle.

A 2 heures, le héros de la fête a été introduit par la direction du Cercle dans la grande salle où une assemblée nombreuse l'a salué de chaleureux applaudissements.

Le président du Cercle, M. Edouard Pécher, lui a adressé une éloquente allocution à laquelle le peintre de *l'Atlas*, un des chefs-d'œuvre de notre musée moderne, a répondu avec émotion.

Le président de la section des arts plastiques, M. Delin, a remercié le Cercle et son président de l'hommage rendu à un de ses confrères.

(*Indépendance.*)

Voici la liste des artistes médaillés au Salon de Gand, dont nous publierons prochainement le compte-rendu :

Artistes gantois : MM. César De Cock, G. Van Aise, G. Van den Bos, L. Maeterlinck, J. Van Biesbroeck, Ch. De Kezel, peintres, et Is. Dubrucq, sculpteur.

Artistes bruxellois : MM. C. Van Leemputten, L. Herbo, F. Charlet, peintres, et E. Namur, sculpteur.

Artiste anversois : M. Farasyn, peintre.

Artistes français : MM. Giron, Gervex et Roll, peintres.

On annonce que les deux pavillons de l'exposition de 1880, qui occupent, à Bruxelles, l'ancien champ des manœuvres, vont être transformés prochainement en musées, l'un en musée scolaire, l'autre en musée de sculpture. Ne pourrait-on songer en même temps à y installer les premiers éléments d'un *Musée des arts décoratifs*, qui rendrait aux artistes, aux artisans et au public, de si grands services? Nous rappelons à ce propos les réflexions que nous avons développées dernièrement dans des articles du fond, et nous attirons sérieusement sur cette importante question l'attention de qui de droit.

Une correspondance adressée à l'*Indépendance* rend compte en ces termes du succès obtenu à Spa, récemment, par un jeune artiste dont nous avons eu plusieurs fois l'occasion d'entretenir nos lecteurs :

» M. Heuschling a emporté le vrai succès de ce concert. Et sa voix charmante, et d'un si bon timbre, sa manière de dire si distinguée et si juste, ont été goûtées à leur prix. M. Heuschling ne devait chanter que les airs d'*Hérodiade* et de *Henri VIII*. Mais le public a si énergiquement réclamé un supplément à ce programme déjà solide, qu'un troisième morceau lui a été octroyé. C'était une vieille chanson, naïve et piquante à la fois, de Florian pour les paroles, et

de Godard pour la musique, que M. Heuschling a dite avec une grâce émue, et comme il fallait la dire. »

A Amsterdam, l'une des attractions de l'exposition est l'orchestre Bilse, de Berlin, qui donne chaque jour, l'après-midi et le soir, dans un grand kiosque placé au centre des jardins, des concerts très suivis. Le répertoire est varié et comprend un grand nombre d'œuvres classiques, parmi lesquelles d'importants fragments symphoniques de Wagner. Les artistes composant l'orchestre sont choisis avec soin parmi les instrumentistes allemands, hollandais, français et belges. Ces derniers sont MM. Eugène Baudot, violoniste, et Liégeois, violoncelliste, deux des plus brillants élèves du Conservatoire de Bruxelles Nous avons fréquemment loué la fougue et la merveilleuse sonorité de l'un, le savant et classique coup d'archet de l'autre. Tous deux obtiennent, dans les soli qui figurent fréquemment au programme, de grands succès. A chacune de ces auditions, leurs morceaux sont redemandés. Au titre de premier violon solo, M. Eugène Baudot joint celui de *concert-meister*, distinction qui le place, vis-à-vis de ses camarades de l'orchestre, dans une situation particulière et privilégiée. C'est lui qui, en cas d'empêchement du chef d'orchestre Bilse, le remplace au pupitre de la direction, remplissant ainsi à peu près le rôle du *second* dans un navire. Suivant avec intérêt la carrière de nos artistes à l'étranger, nous sommes heureux de constater le succès qu'obtiennent nos deux virtuoses de l'archet.

Un autre jeune artiste belge occupe à Amsterdam une position officielle et représente chez nos voisins du Nord, l'école belge de musique. C'est M. De Pauw, organiste du Palais de l'Industrie, où se donnent fréquemment des concerts fort intéressants. C'est lui qui a remplacé M. Maes, un Belge également, qui, après avoir occupé ces fonctions pendant quelques années, est rentré dans son pays natal, où il s'est fixé définitivement.

M. Eugène d'Albert, ce jeune et prodigieux pianiste qui a obtenu l'hiver dernier à Bruxelles d'étourdissants succès, vient d'être chargé d'écrire pour le prochain festival de Birmingham, qui aura lieu en 1884, une grande œuvre symphonique.

Il est question d'organiser à Anvers, en 1885, une exposition universelle, industrielle, coloniale et maritime, coïncidant avec l'exposition triennale des Beaux-Arts.

Les théâtres de Bruxelles ouvrent, l'un après l'autre, leurs portes au public.

Dimanche dernier a eu lieu la réouverture de la MONNAIE avec *Robert-le-Diable*. On a fait bon accueil aux artistes qui nous étaient restés de l'année dernière. Les nouveaux venus ont eu, dans la mesure de leur mérite, leur part des applaudissements.

En attendant les nouveautés annoncées, la Monnaie donnera, aujourd'hui, *la Favorite* et *les Sorrentines*.

Le théâtre des GALERIES-SAINT-HUBERT fait tous les jours salle comble avec *la Vie parisienne*, l'amusante bouffonnerie d'Offenbach.

A L'ALCAZAR-ROYAL, tous les soirs, deux vaudevilles du répertoire et un intermède par les principaux artistes de la troupe. Ce soir, à 8 heures, *Embrassons-nous Folleville* et *Sauvons la Caisse*.

On annonce l'ouverture du THÉATRE MOLIÈRE, pour le 15 de ce mois, avec *le Demi-Monde*, d'Alexandre Dumas.

Le directeur du théâtre Molière s'est assuré le droit de représenter la nouvelle pièce d'Albert Delpit : *le Père de Martial*. Des artistes de renom ont été spécialement engagés pour les représentations de cette dernière pièce.

Dernièrement est mort M. John W. Wilson, dont la collection de tableaux, exposée jadis à Bruxelles, avait une grande réputation.

John Waterloo Wilson, dit l'*Indépendance*, était né à Bruxelles le 18 juin 1815, le jour de la fameuse bataille. De là ce prénom de Waterloo que lui donnèrent ses parents, loyaux et fervents Anglais, et dont il ne se vantait pas à Paris, où il avait élu domicile depuis quelque quinze ans, préférant le dissimuler sous l'inoffensive initiale W., essentiellement britannique, qui faisait croire à quelque William.

C'est dans sa ville natale qu'il a voulu être inhumé. Le 18 août, son corps arrivait de Paris, et le lendemain il était déposé dans le caveau de famille à Saint-Josse-ten-Noode, en présence de quelques parents et amis.

Il n'y avait pas eu de lettre de faire part.

Foncièrement Anglais par la race, Hollandais par son activité industrielle, car c'est en Hollande qu'il développa sa fortune en créant près de Haarlem de vastes établissements qu'il sut faire prospérer, Parisien par les habitudes et les goûts de ses dernières années, John W. Wilson avait toujours gardé un souvenir filial à la cité où le hasard l'avait fait naître.

Voulant fonder à Bruxelles une institution durable, un musée communal qui aidât aux progrès de l'enseignement des arts du dessin, il fit don à la ville de plusieurs toiles remarquables, placées depuis quelques années à l'Académie royale des beaux-arts, dans une salle spéciale que décore le buste du généreux donateur, commandé par le collège échevinal à M. Paul De Vigne.

Par son testament, John W. Wilson lègue une somme importante à la ville de Bruxelles, pour continuer le musée communal fondé par lui.

Nous lisons dans *la Jeune Belgique* que, renouvelant une heureuse idée réalisée par Mendès dans ses *Monstres parisiens*, les directeurs de cette revue feront paraître d'ici à un mois des plaquettes artistiques qui seront suivies d'autres : « La première, une nouvelle d'Octave Maus, intitulée : *Royal-Gommeux*, sera ornée d'un dessin de Charles Hermans reproduit en photogravure ; la deuxième une nouvelle de Max Waller intitulée : *Le Baiser*, sera ornée d'un dessin de Fernand Khnopff reproduit par le même procédé (Evely).

« Ces mignons volumes seront tirés à *très petit nombre* et *ne seront jamais réimprimés ;* ils deviendront donc fatalement très rares en collections. Ils seront imprimés par la maison Mertens, en caractères elzévir neufs, sur très beau papier anglais, avec fleurons, lettres ornées, culs-de-lampe, frontispices, etc.

« Le prix de chaque volume dans le commerce sera d'*un franc cinquante ;* tous les abonnés de *la Jeune Belgique* qui souscriront dans nos bureaux recevront les exemplaires *avant la mise en librairie*, avec une REMISE DE 20 P. °/₀, soit *un franc et vingt* payable d'*avance* en timbres-postes de dix centimes, ou en mandats-poste. Les abonnés qui souscriront à toute la série recevront les volumes à raison de fr. 1,10 ».

Ajoutons que les directeurs de *la Jeune Belgique* feront jouir nos abonnés des mêmes avantages. (On souscrit à Bruxelles, 74, avenue de la Toison d'Or.)

Un journal français donne une éphéméride assez intéressante sur l'origine de la valse :

La valse n'a pas pris naissance en Allemagne, car, d'après un manuscrit du XII^e^ siècle, elle fut dansée, pour la première fois, à Paris, le 9 novembre 1178.

Elle était déjà connue en Provence sous le nom de *Volta*. Le chant qui l'accompagnait était désigné par le titre de *Fallada*. Elle vint de Provence à Paris, fut à la mode pendant tout le XVI^e^ siècle et fit les délices de la cour de Valois. Les Allemands l'adoptèrent ensuite, et la *Volta* provençale devint la *Walzer* germanique.

L'un des poètes de la Pléiade, dans un volume qui a pour titre : la *Volta*, raconte aussi l'origine de la valse :

Les êtres primitifs étaient nés androgynes. Jupiter, épouvanté de leurs formes monstrueuses, sépara les sexes. Ainsi dédoublé, l'homme et la femme dépérirent. Vénus prit pitié d'eux et leur enseigna la *Volta*, qui réunit de nouveau les deux êtres. Après cette poétique explication, l'auteur s'efforce d'imiter dans son rythme le tournoiement des valseurs :

Lors de bouquets enfleura ses cheveux
Et ordonna la volte de Provence,
Qui est encor le lieu malheureux,
De l'androgyne une double semblance.
Mars, flanc à flanc, premier elle embrassas ;
Luy, tout ravy d'amour qu'elle lui porta,
Sans se lasser, tout un soir la dansa,
Tournant, voltant d'une divine sorte.

Un vieil auteur du XVI^e^ siècle a parlé, lui aussi, de l'introduction de la valse à la cour de France, le 9 novembre 1178, et blâme sévèrement Louis VII d'avoir favorisé cette danse.

Sommaire de *La jeune France* du 1^er^ septembre 1883. 65^e^ livraison : La Révolution littéraire de 1660 : — La « Raison » dans la Poétique de Boileau, Emile Faguet. — Les Républicains et le 18 brumaire : — La Déportation de l'an II, Jean Destrem. — Voyage en Egypte : — IX. Le Nil, Camille Pelletan. — Le Mouvement littéraire en France : — La Poésie de terroir, Léon Duvauchel. — Intérieurs parisiens : — Les Lardet vont au bal, Emile Rousselle. — Un Humoriste autrichien à Paris : — Moritz Saphir, Auguste Dietrich. — *Poésies*. — Sur le livre des « Amours de Pierre de Ronsard », José-Maria de Heredia. — La Hétraie, Eugène Vermersch. — Etoiles

filantes, Lucien Morin. — Patria! Marie Suttin. — La Souscription Berlioz, Edmond Galabert. — Gazette rimée : — *Fumisteries*, Silvius. — *Bulletin bibliographique.*

DIETRICH & Cie

23A, RUE ROYALE, BRUXELLES

Gravures Aquarelles. Tableaux. Modèles et dessins. etc.

EN SOUSCRIPTION

GRANDS PEINTRES

FRANÇAIS ET ÉTRANGERS

Ce volume comportera vingt-quatre études sur les artistes :
MM. Alma-Tadéma, Paul Baudry, Mme Rosa Bonheur, MM. Léon Bonnat, W. Bouguereau, Jules Breton, Frédéric Bridgman, Gérôme, J.-J. Henner, J. Israels, Charles Jacque, Louis Knaus, J.-P. Laurens, Jules Lefebvre, Frédéric Leighton, Hans Mackart, Van Marcke, E. Meissonier, J.-E. Millais, M. Munkaczy, J. de Nittis, F. Pradilla, Alfred Stevens, Antoine Vollon.— Le tirage des *Grands peintres* français et étrangers sera strictement limité et semblable à celui des *Aquarellistes français ;* l'ouvrage ne sera jamais réimprimé.

Prix de l'ouvrage : **320** fr. divisé en huit parties de **40** fr. — La première partie des *Grands peintres* français et étrangers paraîtra le PREMIER MARS 1884.

Maison PNE MOMMEN

26B, *RUE DES FRIPIERS* & 29, *RUE GRÉTRY*

BRUXELLES

FABRIQUE DE TOILES
POUR TABLEAUX ET PANORAMAS.

TISSUS GOBELINS, COTONS ET TOILES
DE TOUTES LARGEURS POUR DÉCORS.

ENCADREMENTS EN TOUS GENRES.

RENTOILAGE, PARQUETAGE, VERNISSAGE
emballage et nettoyage de tableaux.

VENTE ET LOCATION DE MANNEQUINS.

BROSSES ET PINCEAUX.

HUILES, ESSENCES, VERNIS ET SICCATIFS.

Tous les articles
POUR LA SCULPTURE, LA GRAVURE A L'EAU-FORTE, L'ARCHITECTURE ET LE DESSIN.

FABRIQUE DE COULEURS
POUR LA PEINTURE A L'HUILE, A L'AMBRE, A L'AQUARELLE, SUR PORCELAINE, SUR SOIE ET SUR TISSUS GOBELINS.

TABLES ET PLANCHES A DESSINER,
CHEVALETS DE LUXE,
D'ATELIER ET DE CAMPAGNE.

BOITES, TENTES, PARASOLS,
CHAISES, TÉS, ÉQUERRES, COURBES.

BOITES A COMPAS,
Crayons, Fusains, Meubles d'atelier,
Vases en terra-cotta et Porcelaines à décorer.

PAPIERS ET MODÈLES
POUR L'AQUARELLE ET LE DESSIN.

PHOTO-PEINTURE.

TABLEAUX ET ŒUVRES D'ART.

PIANOS

VENTE
ÉCHANGE
LOCATION

BRUXELLES
rue Thérésienne, 6

GUNTHER

Paris 1867, 1878, 1er prix. — Sidney, seul 1er et 2e prix

MUSIQUE.

R. BERTRAM

10, RUE SAINT-JEAN, BRUXELLES

(Ancienne maison Meynne).

ABONNEMENT A LA LECTURE DES PARTITIONS

MAISON GOUPIL ET Cie A BRUXELLES

89, rue du Marché aux Herbes (en face des Galeries Saint Hubert)

EN SOUSCRIPTION :

CENT CHEFS-D'ŒUVRE

des

COLLECTIONS PARISIENNES.

CENT TABLEAUX de Corot, Daubigny, Decamps, Delacroix, Diaz, J. Dupré, Fromentin, Fortuny, Garbet, Géricault, Isabey, Marilhat, Meissonier, Millet, Rousseau, Ary Scheffer, Troyon, Antonello, Boucher, Greuze, Franz Hals, Hobbema, Metzu, Pieter de Hoog, Raibolini, Rembrandt, Teniers, Terburg, Van de Velde, *gravés à l'eau-forte* par MM. Boulard, Braquemond, Champollion, Chauvel, Courtry, Damman, Daumont, Delauney, Desbrosses, Faivre, Gaujean, Géry-Bichard, Kœpping, Kratké, A. Greux, G. Greux, Laguillermie, Lalauze, Lecouteux, Lefort, Le Rat, Los Rios, Lucas, Lurat, Masson, Mathé, Millius, Mordant, Rajon, Salmon, Teyssonnières, Toussaint, Vion. — Texte par M. ALBERT WOLFF.

CONDITIONS DE LA SOUSCRIPTION :

L'ouvrage sera divisé en douze fascicules. — Chaque fascicule comprendra huit pages de texte et huit ou neuf eaux-fortes. — Il paraîtra un fascicule tous les quinze jours à partir du 15 septembre 1883. — On souscrit à l'ouvrage complet. — Les souscriptions seront payables, par douzième, à la réception de chaque fascicule

Il sera tiré 800 *exemplaires :*

25 exemplaires numérotés de 1 à 25. — Texte sur papier du Japon, épreuves hors texte sur parchemin avant la lettre, 1,000 fr. épuisé ; 100 id. de 26 à 125.— Texte et épreuves avant la lettre sur papier du Japon, 600 fr., épuisé. 675 id. de 126 à 800. Texte et épreuves avec lettre sur papierde Hollande, 360 fr.

Les souscriptions sont enregistrées dans l'ordre de leur réception.

VERLEYSEN-NYSSENS

A LA PORTE CHINOISE

88, RUE ROYALE, BRUXELLES, 88

IMPORTATION DIRECTE DE LA CHINE ET DU JAPON

Objets d'art, porcelaines, bronzes, laques, soieries, papiers, etc. — Grand choix de meubles en laque et bois de fer, paravents, écrans.

SPÉCIALITÉ DE THÉ DE CHINE

Exposition permanente — Entrée libre.

COMPAGNIE DES BRONZES

BRONZES D'ART ET D'AMEUBLEMENT

APPAREILS D'ÉCLAIRAGE

BRONZE MONUMENTAL

Direction et Magasins : Rue d'Assaut, 22, Bruxelles.
Ateliers et Fonderie : Rue Ransfort, 27, Molenbeek (Bruxelles).

ADÈLE DESWARTE

28, RUE DE LA VIOLETTE

BRUXELLES.

Atelier de menuiserie et de reliure artistiques

VERNIS ET COULEURS
POUR TOUS GENRES DE PEINTURES.

TOILES, PANNEAUX, CHASSIS,
MANNEQUINS, CHEVALETS, ETC.

BROSSES ET PINCEAUX,
CRAYONS, BOITES A COMPAS, FUSAINS, MODÈLES DE DESSIN.

RENTOILAGE, PARQUETAGE,
EMBALLAGE, NETTOYAGE
ET VERNISSAGE DE TABLEAUX.

COULEURS
ET PAPIERS POUR AQUARELLES
ARTICLES POUR EAU-FORTE, PEINTURE SUR PORCELAINE.

BOITES, PARASOLS, CHAISES,
Meubles d'atelier anciens et modernes

PLANCHES A DESSINER, TÉS,
ÉQUERRES ET COURBES.

COTONS DE TOUTE LARGEUR
DEPUIS 1 MÈTRE JUSQUE 8 MÈTRES.

Représentation de la Maison BINANT de Paris pour les toiles Gobelins (imitation)

NOTA. — La maison dispose de vingt ateliers pour artistes. Impasse de la Violette, 4.

SOCIÉTÉ ANONYME

DE

L'HOTEL DES VENTES

DE BRUXELLES

RUE DU BORGVAL, 15 — BOULEVARD ANSPACH, 71 — RUE JULES VAN PRAET, 16

VENTES MOBILIÈRES A L'ENCAN

EXPOSITION PERMANENTE D'OBJETS D'ART, DE MEUBLES, DE MARCHANDISES

A VENDRE A L'AMIABLE

AVANCES SUR VENTES

Salles numéros 3, 4 et 5 (1er étage) réservées **gratuitement** à l'exposition d'*Objets d'Art, de Meubles, de Marchandises*, etc., à vendre à l'amiable. L'Aministration est intermédiaire entre Vendeurs et Acheteurs.

Salles 2 (rez-de-chaussée) et 6 (1er étage), réservées aux ventes publiques à l'encan.

Les Ventes et Expositions sont annoncées par affiches, journaux et bulletin spécial (envoyé **gratuitement** à toute personne qui en fait la demande).

Les vendeurs sont avertis du jour de vente de leurs objets, les Amateurs, qui le désirent, du jour de vente de ce qui les intéresse.

Récépissé est donné, à leur demande, aux déposants d'objets pour vente publique, à l'amiable ou à l'encan.

BUREAU DE RENSEIGNEMENTS DANS LA COUR VITRÉE DE L'HOTEL

CAVES SPACIEUSES DE DEPOT. — ÉCURIES.

Bulletin des Ventes Publiques de la Semaine

Lundi 10 septembre, à 11 heures du matin et jour suivant. — *Salle n°* 6, 1er *étage :* Vente publique, pour cause de faillite (continuation), d'une quantité considérable de vêtements, confections pour dames et enfants, étoffes, tissus, châles, etc., etc.

Le même jour, à 2 heures de relevée. — *Cour vitrée :* Vente publique, par suite de départ, d'une belle réunion de fleurs, plantes ornementales, camélias, lauriers, palmiers, ayant orné les serres du château de Mont-Saint-Jean, à Zeelhem. On commencera la vente par l'adjudication d'une quinzaine de lots de magnifiques coqs et poules de différentes races, telles que celles d'Yokohama, de Dorking, de Brahma-Poutra, de Hambourg, d'Andalousie, de Cochinchine, ainsi que plusieurs couples de beaux pigeons.

Mercredi 12 septembre, à 2 heures de relevée. — *Salle n° 2 :* Vente publique d'un bon mobilier composé de chambres à coucher, meubles de salon, de salle à manger, meubles et objets divers, voitures et harnais.

Vendredi 13 septembre, à 2 heures de relevée. — *Cour :* Vente publique, pour cause de départ, d'une quantité de bons meubles, propres à tous usages et d'ustensiles divers. — Rayons et comptoirs, etc.

Bruxelles. — Imp. FÉLIX CALLEWAERT père, rue de l'Industrie, 26.

TROISIÈME ANNÉE. — N° 37. LE NUMÉRO : 25 CENTIMES. DIMANCHE 16 SEPTEMBRE 1883.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

COMITÉ DE RÉDACTION

VICTOR ARNOULD — OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — EUGÈNE ROBERT

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES** : On traite à forfait.

Adresser les demandes d'abonnement et toutes les communications à
L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 26, Bruxelles.**

SOMMAIRE

HENRI CONSCIENCE — EXPOSITION D'AMSTERDAM. (Troisième article). *Les artistes néerlandais.* — L'ART DE WAGNER. — MILITARISME MUSICAL. — PETITE CHRONIQUE.

HENRI CONSCIENCE

Ce que nous disions, il y a deux ans, lors de la manifestation qui consacrait la gloire de Conscience, nous pouvons le répéter maintenant qu'il est mort.

C'est aujourd'hui qu'une partie du peuple belge rendra un solennel et pathétique hommage à l'homme qui est, sans conteste, le plus grand de nos écrivains depuis 1830. Non pas que le pays entier s'y associe : les classes élevées y semblent assez indifférentes, nous dirons tantôt pourquoi; les provinces wallonnes n'ont que des sympathies relatives pour des œuvres écrites dans un idiôme qu'elles n'entendent pas. Mais quiconque parle la riche, la puissante, l'harmonieuse langue des Flandres, quiconque aime les campagnes du bassin de l'Escaut, quiconque y vit ou voudrait y vivre, sentira battre son cœur à l'écho des funérailles qui vont couronner cette noble existence.

C'est qu'en réalité il faut remonter de plusieurs siècles pour trouver un monument littéraire flamand qui puisse être comparé à celui que Conscience a patiemment élevé. Et l'on peut ajouter que dans toutes les littératures il est rare de rencontrer une expression plus complète des mœurs, du caractère, des sentiments d'un peuple, une peinture plus touchante et plus vraie des contrées qu'il habite.

Nous voulons nous associer à cette manifestation qui est un acte de suprême justice et de reconnaissance, en essayant de mettre en relief, à notre point de vue, les titres de ce glorieux citoyen. Son œuvre a été si féconde, elle fournit tant d'éléments à la critique qu'il semble qu'on peut, dès aujourd'hui, comme si la postérité était ouverte, formuler les généralités qui constituent le jugement définitif de l'histoire. Puisse l'admiration sans réserve que nous éprouvons, s'ajouter aux témoignages émus et fraternels des hommes de sa race, et contribuer à lui faire un triomphe digne de lui. La Belgique est si molle, si parcimonieuse, si sottement dédaigneuse et ignorante quand il s'agit de reconnaître et de récompenser ses gloires nationales, qu'il faut redouter toujours qu'on y reste au dessous de ce qu'exigent même les convenances et la simple équité.

Ce qui caractérise Conscience, c'est qu'il a trouvé

exactement la littérature qui convenait à la population rustique des Flandres, en lui donnant une forme artistique compréhensible pour elle et suffisante pour élever l'âme du paysan. L'écrivain qui arrive à un tel résultat rend un service social véritable, car il contribue à améliorer à la fois le caractère et le sentiment artistique d'une grande masse populaire.

Conscience a réalisé par l'ensemble de son œuvre quelque chose d'analogue à ce qu'ont fait les auteurs des contes de fées célèbres, qui, eux aussi, ont saisi exactement ce qu'il fallait au groupe pour lequel ils écrivaient et la forme artistique que ce groupe pouvait supporter sans cesser de comprendre. Il est tellement vrai qu'il y a équation entre ce qu'il a écrit et les habitants des campagnes flamandes que lorsqu'on le traduit en français et qu'on le donne à lire à la bourgeoisie, il prend souvent un caractère puéril et perd son intérêt.

Ce n'est pas cependant qu'il y ait peu d'art dans ses admirables romans. Au contraire, l'harmonie, la naïveté douce, la poésie tranquille, le caractère à la fois patriarcal et tragique de certaines situations villageoises, la simplicité du récit, la propriété des termes, le sentiment profond des lieux, constituent un ensemble artistique intense qui impressionne et séduit. Mais comme expression du beau, cet art n'est pas sur le degré suprême. S'il en était autrement, il ne serait compris que des esprits raffinés, des lettrés initiés aux délicatesses, en un mot, du petit nombre, et le but serait manqué.

Conscience l'a dit lui-même : Il fallait employer un langage simple, clair et dénué des artifices conventionnels d'un style trop recherché; l'écrivain devait puiser ses inspirations directement dans ce peuple au sein duquel il était né et qu'il connaissait profondément ; peindre ses mœurs, s'associer aux joies de son foyer, à ses souffrances, à son espoir d'un avenir meilleur; réveiller en lui le courage et le sentiment de sa dignité par l'exhumation enthousiaste des glorieux faits de nos ancêtres; il devait aussi respecter tout ce que le peuple flamand aime et respecte : la religion, l'autorité paternelle, la foi conjugale et la pudeur naïve de ses mœurs que le malheur séculaire avait empreinte d'une austérité craintive.

Si le style de Conscience occupe une place importante et éminemment honorable dans la hiérarchie artistique, comme utilité sociale il est de premier ordre. Il ne faut pas oublier que si l'art a, en lui-même, une puissance de séduction telle qu'on peut l'admirer dans sa forme, abstraction faite de tout sujet, sa conception la plus haute exige l'union de la forme et du fond. Le grand art doit toujours avoir une portée sociale et à ce point de vue Conscience, qui en a eu la préoccupation constante, est un grand artiste.

S'il est populaire, s'il est sympathique, si de jour en jour il apparaît mieux comme un génie bienfaisant et paisible, c'est précisément parce que l'influence de son œuvre sur la population pour laquelle elle a été faite s'accentue davantage. Il n'a pas pu peindre dans ses cent romans dont le chiffre sonne si noblement, des héros de village à l'âme naïve et forte, aux habitudes laborieuses et fières, des femmes simples et bonnes, aimantes, dévouées, chastes, courageuses, sans susciter chez ses lecteurs le désir de les imiter et sans exercer, par conséquent, une influence moralisatrice énergique. Pour quantité de jeunes paysans et de jeunes villageoises des Flandres, ces types ont été un idéal envié, des modèles auxquels ils ont rêvé, qu'ils ont souhaité de suivre et qu'ils se sont efforcés d'imiter. Peu importe qu'il les ait parfois mis au dessus de la réalité en enlevant quelque chose de la rudesse brutale et de l'ignorance farouche des campagnes arriérées. Son but a été moins de photographier ces populations que de leur montrer le degré prochain auquel elles pourraient atteindre. Et de même ces descriptions si sobres de la nature dans la Campine et dans les Flandres, cette indication précise de leurs beautés graves et mélancoliques par un langage que l'homme des champs peut comprendre, a éveillé chez celui-ci l'amour du paysage qui est la source de tant de sentiments élevés, et sous ce rapport encore l'influence salutaire de l'écrivain est incomparable.

Il est tellement vrai qu'il a écrit pour le peuple et pour son amélioration, pour le convaincre et pour lui donner des exemples, qu'il ne peint jamais la vie d'une famille comme une succession ininterrompue de bonheurs ou comme un progrès successif faisant passer l'homme rustique de sa classe humble et résignée à une condition plus haute. Non, son paysan reste paysan et sa vie est mêlée de joies et de douleurs. Mais toujours dans ses épisodes rustiques Conscience l'ennoblit, et il montre comment cette existence obscure peut, en étant calme et modérée dans ses joies, en étant héroïque et fière dans ses souffrances, constituer une vie humaine enviable et digne. Jamais il ne conseille indirectement par les aventures de ses personnages, de sortir de ce cycle modeste et viril pour tenter de pénétrer dans une autre classe sociale.

Il a lui-même exprimé ces vérités dans un clair et puissant langage qui forme en quelque sorte la philosophie de ses travaux et son testament littéraire : « Je souhaitais », a-t-il dit, « que tous mes livres devinssent populaires. En écrivant, j'ai toujours eu pour pierre de touche l'intelligence et la culture des simples. Je n'ai jamais rien écrit que le peuple ne pût comprendre. Je me suis abstenu de flatter les passions et de parer les vices, de faire des actions mauvaises quelque chose d'aimable et de séduisant. Dans les cent volumes qui forment mon œuvre, on ne rencontre pas une seule

intrigue immorale, pas un seul adultère. A défaut d'autres mérites, je puis revendiquer celui-là. La tâche n'a pas toujours été facile, il fallait varier les narrations, inventer de nouveaux sujets et je me privais volontairement d'un des éléments d'intérêt les plus utilisés par le roman moderne. N'importe, j'ai tenu bon. On m'a reproché de flatter le paysan, de décrire la campagne sous des couleurs trop riantes. J'ai peint le paysan flamand comme il s'est présenté à moi. Je l'ai fait doux, paisible, religieux, patriarcal, attaché à ses mœurs comme à sa terre et par là un peu rebelle aux innovations, parce qu'il m'a été révélé sous ce jour à l'époque de ma vie où, pauvre volontaire de 1830, affamé, malade, je rencontrai son hospitalité et ses soins touchants. Cette poésie qu'on me reproche, je ne la prête pas à mes héros, c'est eux qui me l'ont inspirée, je la subis. Qu'un autre s'arrête de préférence aux côtés défectueux et grossiers de l'homme des champs, je ne contesterai pas la vérité de son œuvre, je n'en nierai pas le mérite pittoresque. Mais est-ce assez pour dire que je me suis trompé? Les héros de mon voisin ne sont pas les miens, ou du moins je ne les ai pas vus sous les mêmes couleurs. Tout ce que je sais, c'est que l'écrivain sincère n'a jamais été faux. Et je crois avoir été sincère. »

Oui, cette sincérité, cette pureté, cette poésie, cette universelle charité, Henri Conscience pouvait la revendiquer et la solennité d'aujourd'hui lui en apporte la consécration. L'image glorieuse du vieillard se dégage comme celle d'un bienfaiteur national, d'un apôtre intarissable prêchant la paix, le bon vouloir, les mœurs simples et laborieuses, la bienveillance réciproque, célébrant les harmonies champêtres et la vie pensive des campagnes. Il rend tout cela aimable et séducteur. Il prépare la nation à la fraternité. A ce point de vue, son influence tranche puissamment sur les haines, les méchancetés, les calomnies, les persécutions qu'ont développées chez nous les rivalités politiques. Il se montre comme un jour serein au milieu des jours d'orage. Il enseigne ce qu'il faudrait être. Il ouvre une échappée sur un avenir régénéré. A ce titre et dans l'humble condition où l'a laissé sa patrie, il était plus magnifiquement vêtu du bien qu'il a fait, que nos hommes politiques par toute leur gloire.

L'Exposition d'Amsterdam

Troisième article

LES ARTISTES NÉERLANDAIS.

S'il est difficile d'apprécier l'ensemble des écoles française, belge, allemande et autres d'après le nombre d'œuvres restreint par lesquelles chacune d'elles est représentée à Amsterdam, il n'en est pas de même de l'école hollandaise, qui a naturellement fait un effort pour donner d'elle aux visiteurs une idée complète. Tous les artistes sont entrés en lice, les bons et les mauvais, les princes de la palette et les plus modestes saute-ruisseaux, les peintres restés fidèles aux rives de la Zaan et du Vecht comme ceux qui sont venus demander leurs inspirations à leurs voisins du sud et qui ont fini par établir définitivement chez eux leur chevalet. Ces derniers forment même un contingent respectable, arrivé fort à point pour seconder le petit groupe d'artistes qui s'efforcent, là-bas, de secouer la torpeur d'un pays endormi dans le souvenir de ses succès d'autrefois. Puissent-ils exercer sur leurs compatriotes attardés dans les conventionnelles imageries en honneur il y a un demi-siècle, une salutaire influence. Puissent-ils leur enseigner que, pour faire œuvre d'artiste, il n'est point nécessaire de recourir aux sujets compliqués, aux scènes bourrées d'intentions. Puissent-ils les ramener à l'étude consciencieuse de la nature, les éloigner à tout jamais du coloris faux et criard qui fait ressembler certaines salles de l'exposition à la montre d'un marchand de lithochromies, — ce fléau de notre époque, dont la contagieuse influence exerce ses ravages avec une désastreuse intensité.

Quel est le mal mystérieux qui, en si peu d'années, a gangrené la contrée et fait choir de haut l'art hollandais, au point d'annihiler même le prestige que devait exercer l'éblouissant écrin de joyaux qui constitue l'impérissable gloire du pays : les musées de La Haye, de Harlem et d'Amsterdam? La cause principale réside, croyons-nous, dans la dangereuse théorie de l'école romantique qui remplaça l'observation, la recherche de la vérité, la sincérité de l'impression, par une esthétique où la fantaisie de l'artiste devait suffire à tout. Quelques tempéraments exceptionnels s'accommodèrent des règles tracées par les brillants fondateurs de l'école. Les pousses vigoureuses qui jaillirent soudainement firent croire à la vitalité d'un arbre qui devait fatalement périr, privé qu'il était de la sève fécondante. On sait ce qu'il reste aujourd'hui de cette gloire éphémère, vers laquelle se précipitèrent bruyamment toutes les nations.

La Hollande fut, plus que toute autre, mortellement atteinte par cette révolution qui atteignait plus particulièrement l'âme même du pays. En abandonnant l'étude de la nature, qui avait été la constante préoccupation des maîtres qui l'ont illustrée, de Frans Hals, de Pieter de Hoogh, de Terburg, de Metsu, de Paul Potter, d'Ostade, de Brauwer, ce peuple observateur, patient, chercheur, éteignait, de parti-pris, le phare qui l'avait guidé vers la gloire et se laissait entraîner par la tourmente. Il n'avait pas l'imagination qui remplaça, chez quelques artistes de génie, la vérité. Il subit

fatalement l'influence du mauvais goût, des idées bourgeoises, et sombra.

Aujourd'hui, et tandis qu'autour d'elle, reconnaissant que la voie suivie était un cul-de-sac, les artistes de tous les pays sont revenus sur leurs pas et ont résolument, à la suite des grands maîtres français contemporains, de Millet, de Rousseau, de Courbet, marché vers un autre but, la Hollande en est encore à patauger dans des défilés sans issue. Quelques grands noms s'efforcent de leur indiquer la route à suivre : ceux-là, ce sont ceux qui, avec acharnement et sans relâche, reprenant la tradition, mettent au dessus de tout l'amour de la vérité. Ils sont bien clairsemés encore, et leurs œuvres se perdent dans une marée contre laquelle il est difficile de lutter. On les connaît, pour la plupart, en Belgique et en France.

C'est, d'une part, Israëls, le vétéran des artistes néerlandais, qu'on trouve toujours sur la brèche, vigoureux et ardent malgré son âge, et que toute une pléïade de jeunes imitent, s'attachant, malheureusement, comme il arrive fréquemment, à s'assimiler les côtés défectueux de son talent : son coloris un peu terne, sa facture brouillée et indécise, au lieu de chercher à pénétrer la profonde et captivante poésie, le sentiment exquis, la mélancolie et le charme qui se dégagent de chacune de ses œuvres. Nous avons revu avec émotion quelques-unes des toiles qui furent, en ces dernières années, le succès de nos expositions, le *Dernier ami*, notamment, qui montre, dans un intérieur délabré et suintant la misère, un vieux bonhomme assis devant son chien et le contemplant avec attendrissement. Nous avons aussi eu la joie de constater que le peintre a conservé une sûreté de main et une sensibilité d'œil peu communes. Le grand tableau qu'il expose à Amsterdam pour la première fois, un pêcheur dans l'eau jusqu'aux genoux, sous un ciel gris, dans la lumière attiédie de la mer du Nord, est d'un caractère superbe et demeurera l'une des plus belles productions du maître.

C'est, d'autre part, le très petit groupe des paysagistes et des marinistes amoureux des eaux transparentes, des horizons infinis, des ciels lumineux de leur pays natal, si séduisant pour qui sait en comprendre l'intime poésie. Combien sont-ils? Trois ou quatre, au plus : Mauve, qui dans des scènes familières, souvenirs de Scheveningue ou de Zandvoort, combine délicatement des harmonies d'une merveilleuse douceur; Mesdag, le chantre de la mer du Nord, le poète des barques de pêcheurs qu'il excelle à lancer sur les flots verts avec des balancements illusionnants; Maris, qui a arraché au paysage hollandais le secret de ses captivants attraits.

C'est, enfin, le petit bataillon des nôtres, ou de ceux que nous revendiquons comme tels, puisque c'est en Belgique que s'est épanoui leur talent, que c'est au milieu de nous qu'ils habitent, qu'ils travaillent, et qu'assurément notre art doit avoir imprimé sur eux son empreinte : David et Pierre Oyens sont les plus brillants représentants de cette petite école hollando-belge. Tout le monde connaît leur étourdissant coloris, la façon humoristique et fine dont ils comprennent la nature, qu'ils voient sous un angle particulier, souvent avec bonhomie, presque toujours avec une pointe de malice. Ils ont acquis, en Belgique, une popularité méritée. Leurs tableautins vifs de ton, amusants et peints avec une étonnante habileté, en pleine pâte, réjouissent et attirent. A Amsterdam, *Lieftalligheid,* de Pierre, *Het bezoek van het atelier*, de David, sont, dans l'ensemble un peu attristant du Salon néerlandais, les points lumineux et gais.

Les paysagistes sont plus nombreux dans le petit groupe dont nous parlons : il y a MM. Roelofs, Gabriel, de Haas, qui, comme Alfred Verwée, fait du paysage un décor pour ses vaches, ses bœufs et ses taureaux, mais qui reste bien au dessous du peintre flamand; Storm de Gravesande, de Famars-Testas, ce dernier, plein de ses souvenirs d'Orient, dans lesquels il se cantonne, peignant de mémoire et d'après des croquis des tableautins sans grandes visées et qui ne sont pas sans mérite.

M. Roelofs a, fort heureusement, signé un assez grand nombre de toiles de valeur pour nous permettre de le considérer comme un peintre de talent, malgré la lourde bévue qu'il a commise en exposant l'œuvre bizarre et prétentieuse qu'il intitule : *Introduction du bétail dans l'Amérique du Nord* (1625). Le titre, sur son cartel doré, figure en hollandais et en anglais. Sans doute l'artiste a-t-il pensé que les visiteurs britanniques de l'exposition apprécieraient particulièrement sa toile. Cela est possible. Quant à nous, nous avouons l'avoir trouvé franchement mauvaise. Il y a de tout dans cette composition excentrique, des vaches, des bateaux, de l'eau fort lourdement traitée, des bouviers, un monsieur en pourpoint noir et collerette blanche qui préside à la réception du bétail, des peaux-rouges pour la couleur locale, un paysage de fantaisie. Tout cela est terne, conventionnel, faux de couleur, désagréable et creux. Dans quelles singulières erreurs tombent parfois les hommes de goût !

M. Gabriel expose à Amsterdam divers paysages, pour la plupart connus à Bruxelles, parmi lesquels il en est un qui mérite une mention spéciale : *L'Aube.* Cette aube, qui n'a rien de commun, naturellement, avec celle d'Hermans, est une vaporeuse et grise impression, notée probablement au bord du lac d'Abconde. Des nasses sèchent, accrochées à leurs pieux, tandis que s'agite, dans le réveil de la nature, un monde d'oiseaux d'eau. La toile est exquise de fraîcheur et

de poésie. On sait d'ailleurs avec quelle conscience M. Gabriel cherche à reproduire les effets du jour qui se lève, ou qui chante des fanfares de soleil dans les frondaisons épaisses, ou qui s'éteint dans les douceurs mourantes du couchant. Peu de peintres poussent aussi loin que lui le scrupule le la vérité.

Enfin, M. Storm de Gravesande est en train de se faire, principalement comme aquafortiste, une place distinguée. Ce n'est pas au Salon qu'il faut juger son œuvre. L'artiste n'y a envoyé que quelques croquis. Mais allez au local du Cercle *Arti et Amicitiæ*, au Rokin. Vous y verrez, bien exposée dans un jour favorable, une exposition complète, intéressante et variée comprenant un très grand nombre d'eaux-fortes, de croquis au crayon noir et à l'aquarelle. Le catalogue comprend soixante et un numéros, parmi lesquels il en est quelquels-uns qui se composent de douze planches, éditées à Paris, à Londres et à New-York. Sites choisis en Belgique, en Normandie, en Bretagne, en Bavière, l'exposition de M. Storm de Gravesande renferme des vues très diverses, rendues souvent avec bonheur, et à travers lesquelles il est facile de suivre des progrès sensibles. Mais c'est à la Hollande que l'artiste revient le plus souvent, et avec une sorte d'affection filiale. Il explore minutieusement les environs d'Amsterdam, les coins intimes, si charmants, de Dordrecht, les dunes de Zandvoort, les canaux bordés d'arbres d'Utrecht et de Harlem, les bords de l'Yssel, et trouve à chaque pas dans ce merveilleux pays qui est un régal pour des yeux d'artiste, des motifs dont il compose des albums complets.

Un nom encore à ajouter à la liste des hollando-belges : celui de M^me^ Henriette Ronner, dont les petits chats ont une réputation bien assise.

Tels sont, parmi les artistes néerlandais, les noms qui nous paraissent dominer, par quelque qualité sinon par un ensemble parfait, la cohue des peintres qui encombrent les salles de l'exposition. Il faut y joindre ceux de MM. Zileken, dont les souvenirs du Maroc ont un mérite sérieux et témoignent d'un sentiment artistique prononcé, de Bock, un jeune, fortement imprégné de Ruysdael et qui fera parler de lui, Ter Meulen, Wysmüller, plus aquarelliste que peintre, et Israëls, le fils, qui expose deux toiles remarquables, dénotant chez un débutant de qualités exceptionnelles: l'*Enterrement militaire*, déjà vu à Paris, et la *Salle d'armes*.

C'est tout. S'il fallait, après avoir signalé les œuvres méritantes, passer en revue les autres, nous devrions, hélas! consacrer à cette peu rejouissante besogne plusieurs articles. Nous préférons n'emporter de notre visite à l'exposition que les souvenirs agréables, sans faire participer nos lecteurs aux impressions pénibles que nous a fait éprouver la vue des innombrables toiles parmi lesquelles nous avons eu à rechercher les quelques œuvres d'art dont nous venons de parler.

L'Art de Wagner

Le *Ménestrel*, de Paris, publiait dernièrement un long article, signé Victor Wilder, sur les représentations de *Parsifal* à Bayreuth. Il est intéressant de constater combien l'on est revenu, en France, du parti-pris qui, autrefois, condamnait impitoyablement l'art de Wagner, — sans l'écouter.

Voici, en effet, un extrait de la correspondance en question :

« *Non licet omnibus adire Corinthum :* tout le monde ne peut pas aller à Corinthe, comme on dit en latin, et ceux qui seraient le plus désireux de faire le voyage n'ont souvent pas les ressources nécessaires pour l'entreprendre. Il est vrai que, si l'on réussit à surmonter les obstacles, on est amplement payé de ses peines, car il n'est pas de jouissance plus pure, pour une âme d'artiste, que celle qu'on rencontre au bout de ce laborieux effort.

Quelle joie comparable, en effet, à celle d'assister à l'une des manifestations les plus nobles et les plus grandioses de la pensée humaine, de sentir son cœur s'éveiller à des sensations inconnues, de contempler l'épanouissement d'un art absolument nouveau!

Tout, dans le théâtre de Bayreuth, contribue à corroborer ces impressions, produites par l'œuvre du poète-musicien : la disposition particulière de la salle, souvent décrite, l'obscurité qui enveloppe les spectateurs et les défend contre toute distraction, la manœuvre ingénieuse du rideau, qui s'écarte des deux côtes du théâtre et va se draper contre le manteau d'arlequin, au lieu de monter lourdement dans les frises, l'aspect illusionnant de la scène, qui se présente au regard tout d'une pièce, avec la soudaineté d'une apparition fantastique, la distribution savante et l'habile gradation des lumières, la sonorité mystérieuse de l'orchestre, caché sous le *proscenium*, et, par dessus tout, le jeu simple et naturel des acteurs.

. . . . . .

On a pu croire, en écoutant les ouvrages de sa première manière, et moi-même je me le suis imaginé pendant longtemps, que sa réforme n'était rien de plus qu'une sorte de rénovation du système de Gluck. C'est une erreur profonde.

Il est bien vrai que l'auteur de *Parsifal* a trouvé chez le chantre d'*Armide* la langue qu'il fait parler à ses personnages. Son texte vocal, alors même qu'il prend la forme mélodique, n'est autre chose qu'une déclamation rythmée, suivant l'accent de la parole avec une fidélité qu'on ne peut se lasser d'admirer, lorsqu'on a l'avantage de comprendre l'idiôme dont il s'est servi; mais cette déclamation n'est qu'un des éléments de son système, elle n'en est pas l'âme, le principe vivifiant comme chez Gluck. L'idée neuve de Wagner, l'idée féconde, l'idée géniale, c'est le mariage de la symphonie avec le drame littéraire. Cette union de deux arts différents est tellement étroite, cette fusion est si complète qu'après avoir constaté l'effet de leur action commune, on n'en peut plus concevoir le divorce. En d'autres termes, la symphonie pénètre si bien dans le tissu litteraire et suit les moindres péripéties du drame, avec une telle souplesse expressive, qu'elle en fait partie intégrante et devient, en quelque sorte, le drame lui-même.

Je sens très bien ce que ces explications peuvent avoir d'obscur; mais comment exposer avec clarté une conception si hardie, si étrangère à toutes nos idées sur le théâtre musical? Pour y porter un peu de lumière, il faudrait tenir sous la main l'œuvre vivante et la commenter, à mesure que le drame se déroule. Je me flatte pourtant d'avoir fait comprendre que l'orchestre en est le facteur principal, ou pour mieux dire le facteur unique; ce qui se passe sur la scène n'est, à proprement parler, que la représentation matérielle et tangible d'une action que la symphonie traduit dans un langage merveilleusement idéal.

M. Léon Gauchez, actuellement en Italie, y a reçu trop tard l'article que nous avons publié dans notre numéro de dimanche dernier, sous la rubrique *Chronique judiciaire des arts*, pour y pouvoir répondre dans notre numéro de ce jour.

Nous dirons cependant dès à présent que le jugement, auquel nous avons fait allusion, a été rendu contrairement aux conclusions du ministère public et que M. Gauchez l'a déferé à l'appréciation de la Cour d'appel de Paris.

MILITARISME MUSICAL

Les manœuvres d'automne qui, durant toute la semaine dernière, ont animé les pittoresques paysages d'Entre-Sambre-et-Meuse, n'ont-elles pas inspiré nos compositeurs de musique? Les jeunes auteurs à la recherche d'un sujet, trouveraient peut-être dans la bataille de Philippeville, dans l'attaque de la division Baudoux, dans la vigoureuse défaite du général Libert, l'occasion de produire une œuvre originale, dans le genre de celles que firent naître les batailles du premier Empire, et qui demeurent impérissables.

Une bonne fortune inespérée nous a fait retrouver, dans les Ardennes où nous conduisait le hasard des vacances, un cahier de musique renfermant quelques-unes de ces compositions vraiment extraordinaires. L'une d'elles porte le titre suivant. Nous copions textuellement :

LA BATAILLE D'IÉNA,
gagnée sur les Prussiens le 14 octobre 1806,
par les troupes françaises,
commandées par Sa Majesté impériale et royale
NAPOLÉON Ier,
grande pièce de musique, composée pour le piano-forte,
par M. F.-A. Lemière,
capitaine aide de camp du général THIÉBAULT, gouverneur du pays de Fulde, dédiée
A LA GRANDE ARMÉE.

Œuvre 36. Prix 1 fl. 12 x ou 16 g.

A Leipzig, chez M. Meyssel. A Francfort, chez MM. Gail et Redler.

Nous souhaitons vivement qu'un éditeur intelligent fasse de l'œuvre 36 de M Lemière, aide de camp du général Thiébault, une réimpression. La lecture du morceau constitue un des plus puissants remèdes contre le spleen que nous connaissions. Ne pouvant donner la musique, nous désirons mettre tout au moins sous les yeux de nos lecteurs les observations qui l'accompagnent et les intitulés des différentes phases de l'action.

« *Ce morceau* », dit l'auteur en tête de la première page, « *doit être exécuté sans interruption depuis le commencement jusqu'à la fin; il faut avoir soin de jouer deux fois toutes les reprises : il n'y a d'autre repos que les points d'orgue.* »

Cela commence par une introduction en *ut :* lento grave. Mais bientôt le mouvement s'accélère : c'est la *Marche des Troupes françaises. Infanterie légère. L'Infanterie de ligne* arrive bientôt après : son allure est plus sérieuse — Mouvement en 2/4, triolets à la basse sur l'accord d'*ut :* c'est la cavalerie qui s'approche : il y a des motifs distincts pour les dragons, pour les chasseurs et pour les hussards. Pan! Un accord parfait suivi d'une fanfare : c'est *L'arrivée de l'Empereur à Iéna le* 13. (Allegro brillante, naturellement.) *Il observe de dessus le plateau la position de l'ennemi.* Tremolo. *Il fait faire un chemin dans le roc pendant la nuit du* 13 *au* 14. Syncopes en *fa* majeur, double piano, pour exprimer la dissimulation de ce chemin souterrain. Une succession de tierces fait comprendre, à première audition, que le travail est achevé. Ici, attention. De grands arpèges annoncent qu'*on conduit l'artillerie sur la hauteur.* Immédiatement après *l'Empereur donne ses ordres aux maréchaux de l'Empire.* Il les donne en *fa* majeur, à voix basse probablement, car le morceau doit se jouer piano. Quelques mesures indiquent que *l'Empereur bivouaque sur le plateau au milieu de sa garde.* Point d'orgue. — Moderato : *Visite des postes.* — Allegro assai : *Le corps d'armée du maréchal Ney arrivant au pas redoublé — Tambours :* ra fla fla, ra fla fla. — Allegro : *Le corps d'armée du maréchal Soult arrivant. Ils se rendent à leur destination. — Tambours :* ra fla fla. En 6/8, cette fois : rappels, tambours, rappels, tambours; puis on bat la générale, les trompettes sonnent : ta ra ta ta, ta ra ta ta. *Toutes les troupes prennent les armes. L'Empereur parcourt la ligne.* Un *maestoso* en *sol* majeur peint d'une façon caractéristique le *discours de l'Empereur aux soldats*, terminé naturellement par des : *cris de Vive l'Empereur.* Après quoi *les tirailleurs engagent l'action.* Puis, nous continuons à copier textuellement : *la fusillade devient vive. — La charge. — L'ennemi est débusqué de sa position. — L'armée française débouche dans la plaine au pas redoublé.* (Allegro presto.) *— Elle se met en bataille. — Le maréchal Davoust s'empare des défilés de Koesen. — Les Prussiens y arrivent. — Canonade.* — (Boum! boum!). — *Les Prussiens sont repoussés.* — *Le maréchal Soult s'empare du bois. — Engagement général. Canon, trompette, mousqueterie, vive canonade, trompette, mitraille, charge à la baïonnette, grande résistance. Les Prussiens sont repoussés. Ils font leur retraite en bon ordre. Le grand duc de Berg les charge à la tête de la cavalerie. Mêlée. Les Prussiens sont enfoncés. Les Français les poursuivent. Cris de Vive l'Empereur. Fanfare. Plaintes des blessés. Les prisonniers arrivent de toute part. On ramène l'artillerie ennemie. On apporte les drapeaux pris sur l'ennemi. Chants de victoire. Rappels*, etc. Cela se termine par une *Marche sur Berlin*, en pas redoublé.

L'auteur avait trouvé, avant Rubinstein, l'effet de la célèbre marche des *Ruines d'Athènes.* « *Ce dernier morceau* », dit-il, « *se reprend plusieurs fois, mais toujours en diminuant, pour imiter le départ des troupes* ».

Le plus curieux, c'est que l'on exécutait, et très sérieusement, ce morceau extraordinaire, et qu'on annonçait à haute voix les intitulés ci-dessus transcrits. Je me figure l'effet que produirait aujourd'hui Mlle Tordeus annonçant pompeusement, la main sur le dos d'un Erard : « L'Empereur fait faire un chemin dans le roc pendant la nuit du 13 au 14... » et le pianiste trémolant des basses, les yeux au plafond....

Ce n'est d'ailleurs pas le seul exemple de cette fantastique accomodation des choses de la guerre au *piano forte.* Il y avait des batailles de Marengo, des batailles de Wagram, des batailles de Neerwinde; on les écrivait parfois pour la guitare. Dans l'un de ces morceaux, qui obtenaient dans les salons de nos pères d'immenses succès, l'auteur prend le soin d'expliquer comment il faut rendre l'impression du coup de canon : « *Le coup de canon* », dit-il, « *s'exprime en frappant du plat des deux mains à la fois, avec une sorte de force, toutes les notes indistinctement des basses, et les conserver jusqu'à l'extinction de la vibration du son* ».

Ici, le pianiste conserve une certaine initiative : « *Comme les fanfares sont courtes* », dit l'auteur, « *on est maître de répéter les reprises autant de fois qu'on le jugera à propos* ».

Parfois, la traduction allemande accompagne le texte français. Alors c'est absolument désopilant. C'est ainsi que *Marchons!* est traduit par : *Lasst uns Marschiren!* et ainsi de suite.

Nous n'inventons rien. D'ailleurs ces choses ne s'inventent pas. Encore une fois, souhaitons qu'on réédite, pour l'ébaudissement de la génération présente, ces pharamineuses fantaisies militaires. La vieille gaîté gauloise n'y perdra rien.

PETITE CHRONIQUE

M. Joseph Wieniawski, dont nous avons plusieurs fois entretenu nos lecteurs en signalant l'interprétation consciencieuse, artistique et personnelle qu'il donne des maîtres du piano, s'est fait entendre, la semaine passée, au Casino d'Ostende. La presse locale constate le grand succès qu'il a obtenu, particulièrement après le morceau de clôture, la marche du *Tannhaüser*, transcrite par Liszt. Programme choisi, d'ailleurs, et de nature à mettre en lumière diverses phases du talent de l'artiste : du Händel, du Schubert, du Moschelès, du Mendelssohn, à côté des romantiques du piano : Chopin, Liszt, et Wieniawski lui-même, en qui l'exécutant n'est pas parvenu à étouffer le compositeur.

Mlles Victoire Verheyden et Julia Van Daele, qui ont obtenu le prix de la reine du Conservatoire, se sont acquittées avec succès de la partie vocale de ce concert.

M. Louis Besson de *l'Événement* raconte un pendant de la légende de « Paganini et du violoniste mendiant ». L'autre jour dit-il, dans une cour de la rue du Sentier, une pauvre mendiante cherchait à se faire jeter quelques sous et quelques morceaux de pain en chantant d'une voix enrouée une complainte faubourienne. Mais la nuit avait été fraîche... La femme avait faim et froid... Elle ressentait une forte douleur au gosier et, menacée d'une angine, se trouvait mal subitement sur le pavé de la cour. Au même instant, une jeune fille du Conservatoire, Mlle Anna Dronsart — pourquoi ne pas dire son nom? — descendait l'escalier de la maison et apercevait la malheureuse. Elle la releva, lui prodigua des soins et lui donna quelque argent. Mais, comme elle n'est pas très-riche elle-même, elle eut l'idée de se substituer pendant un moment à elle. Et les habitants de la maison furent très surpris tout à coup en entendant une voix de soprano fraîche et belle chanter, sans accompagnement, l'*Ave Maria* de Gounod et la berceuse de *l'Africaine.* Tout le monde se mit aux fenêtres, comme vous pensez bien ; des pièces d'argent tombèrent,

et la pauvre femme put rentrer chez elle avec une somme de quatre-vingt-cinq francs, que lui remit gracieusement, après l'avoir gaiment ramassée, Mlle Dronsart

DIETRICH & Cie

23A, RUE ROYALE, BRUXELLES

Gravures Aquarelles. Tableaux. Modèles et dessins, etc.

VIENT DE PARAITRE :

ANNUAIRE ILLUSTRÉ DES BEAUX-ARTS

(DEUXIÈME ANNÉE)

Revue artistique universelle, contenant environ 300 dessins originaux. Cet ouvrage comprenant le

CATALOGUE ILLUSTRÉ DE L'EXPOSITION DES BEAUX-ARTS A PARIS

(DESSINS INÉDITS)

ainsi que les œuvres les plus importantes des différentes expositions de l'année, est publié sous la direction de F.-G. DUMAS. (Numéro 11 de la collection). — *Prix broché :* **3 fr. 50.**

Maison PNE MOMMEN

26B, *RUE DES FRIPIERS* & 29, *RUE GRÉTRY*

BRUXELLES

FABRIQUE DE TOILES
POUR TABLEAUX ET PANORAMAS.

TISSUS GOBELINS, COTONS ET TOILES
DE TOUTES LARGEURS POUR DÉCORS.

ENCADREMENTS EN TOUS GENRES.

RENTOILAGE, PARQUETAGE, VERNISSAGE
emballage et nettoyage de tableaux.

VENTE ET LOCATION DE MANNEQUINS.

BROSSES ET PINCEAUX.

HUILES, ESSENCES, VERNIS ET SICCATIFS.

Tous les articles
POUR LA SCULPTURE, LA GRAVURE A L'EAU-FORTE, L'ARCHITECTURE ET LE DESSIN.

FABRIQUE DE COULEURS
POUR LA PEINTURE A L'HUILE, A L'AMBRE, A L'AQUARELLE, SUR PORCELAINE, SUR SOIE ET SUR TISSUS GOBELINS.

TABLES ET PLANCHES A DESSINER,
CHEVALETS DE LUXE, D'ATELIER ET DE CAMPAGNE.

BOITES, TENTES, PARASOLS,
CHAISES, TÉS, ÉQUERRES, COURBES.

BOITES A COMPAS,
Crayons, Fusains, Meubles d'atelier, Vases en terra-cotta et Porcelaines à décorer.

PAPIERS ET MODÈLES
POUR L'AQUARELLE ET LE DESSIN.

PHOTO-PEINTURE.

TABLEAUX ET ŒUVRES D'ART.

PIANOS
VENTE
ÉCHANGE
LOCATION

BRUXELLES
rue Thérésienne, 6

GUNTHER

Paris 1867, 1878, 1er prix. — Sidney, seul 1er et 2e prix

MUSIQUE.

R. BERTRAM

10, RUE SAINT-JEAN, BRUXELLES

(Ancienne maison Meynne).

ABONNEMENT A LA LECTURE DES PARTITIONS

MAISON GOUPIL ET Cie A BRUXELLES

89, rue du Marché aux Herbes (en face des Galeries Saint Hubert)

EN SOUSCRIPTION :

CENT CHEFS-D'ŒUVRE

des

COLLECTIONS PARISIENNES.

CENT TABLEAUX de *Corot*, Daubigny, Decamps, Delacroix, Diaz, J. Dupré, Fromentin, Fortuny, Garbet, Géricault, Isabey, Marilhat, Meissonier, Millet, Rousseau, Ary Scheffer, Troyon, Antonello, Boucher, Greuze, Franz Hals, Hobbema, Metzu, Pieter de Hoog, Raibolini, Rembrandt, Teniers, Terburg, Van de Velde, *gravés à l'eau-forte* par MM. Boulard, Braquemond, Champollion, Chauvel, Courtry, Damman, Daumont, Delauney, Desbrosses, Faivre, Gaujean, Géry-Bichard, Kœpping, Kratké, A. Greux, G. Greux, Laguillermie, Lalauze, Lecouteux, Lefort, Le Rat, Los Rios, Lucas, Lurat, Masson, Mathé, Millius, Mordant, Rajon, Salmon, Teyssonnières, Toussaint, Vion. — Texte par M. ALBERT WOLFF.

CONDITIONS DE LA SOUSCRIPTION :

L'ouvrage sera divisé en douze fascicules. — Chaque fascicule comprendra huit pages de texte et huit ou neuf eaux fortes. — Il paraîtra un fascicule tous les quinze jours à partir du 15 septembre 1883. — On souscrit à l'ouvrage complet. — Les souscriptions seront payables, par douzième, à la réception de chaque fascicule

Il sera tiré 800 exemplaires :

25 exemplaires numérotés de 1 à 25. — Texte sur papier du Japon, épreuves hors texte sur parchemin avant la lettre, 1,000 fr. épuisé ; 100 id. de 26 à 125.— Texte et épreuves avant la lettre sur papier du Japon, 600 fr., épuisé. 675 id. de 126 à 800. Texte et épreuves avec lettre sur papier de Hollande, 360 fr.

Les souscriptions sont enregistrées dans l'ordre de leur réception.

VERLEYSEN-NYSSENS

A LA PORTE CHINOISE

88, RUE ROYALE, BRUXELLES, 88

IMPORTATION DIRECTE DE LA CHINE ET DU JAPON

Objets d'art, porcelaines, bronzes, laques, soieries, papiers, etc. — Grand choix de meubles en laque et bois de fer, paravents, écrans.

SPÉCIALITÉ DE THÉ DE CHINE

Exposition permanente — Entrée libre.

COMPAGNIE DES BRONZES

BRONZES D'ART ET D'AMEUBLEMENT

APPAREILS D'ÉCLAIRAGE

BRONZE MONUMENTAL

Direction et Magasins : Rue d'Assaut, 22, Bruxelles.
Ateliers et Fonderie : Rue Ransfort, 27, Molenbeek (Bruxelles).

ADÈLE DESWARTE

28, RUE DE LA VIOLETTE

BRUXELLES.

Atelier de menuiserie et de reliure artistiques

VERNIS ET COULEURS
POUR TOUS GENRES DE PEINTURES.

TOILES, PANNEAUX, CHASSIS,
MANNEQUINS, CHEVALETS, ETC.

BROSSES ET PINCEAUX,
CRAYONS, BOITES A COMPAS, FUSAINS, MODÈLES DE DESSIN.

RENTOILAGE, PARQUETAGE,
EMBALLAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX.

COULEURS
ET PAPIERS POUR AQUARELLES
ARTICLES POUR EAU-FORTE, PEINTURE SUR PORCELAINE.

BOITES, PARASOLS, CHAISES,
Meubles d'atelier anciens et modernes

PLANCHES A DESSINER, TÉS,
ÉQUERRES ET COURBES.

COTONS DE TOUTE LARGEUR
DEPUIS 1 MÈTRE JUSQUE 8 MÈTRES.

Représentation de la Maison BINANT de Paris pour les toiles Gobelins (imitation)

NOTA. — La maison dispose de vingt ateliers pour artistes. Impasse de la Violette, 4.

SOCIÉTÉ ANONYME

DE

L'HOTEL DES VENTES

DE BRUXELLES

RUE DU BORGVAL, 15 — BOULEVARD ANSPACH, 71 — RUE JULES VAN PRAET, 16

VENTES MOBILIÈRES A L'ENCAN

EXPOSITION PERMANENTE D'OBJETS D'ART, DE MEUBLES, DE MARCHANDISES

A VENDRE A L'AMIABLE

AVANCES SUR VENTES

Salles numéros 3, 4 et 5 (1er étage) réservées **gratuitement** à l'exposition d'*Objets d'Art*, *de Meubles*, *de Marchandises*, etc., à vendre à l'amiable. L'Aministration est intermédiaire entre Vendeurs et Acheteurs.

Salles 2 (rez-de-chaussée) et 6 (1er étage), réservées aux ventes publiques à l'encan.

Les Ventes et Expositions sont annoncées par affiches, journaux et bulletin spécial (envoyé **gratuitement** à toute personne qui en fait la demande).

Les vendeurs sont avertis du jour de vente de leurs objets, les Amateurs, qui le désirent, du jour de vente de ce qui les intéresse.

Récépissé est donné, à leur demande, aux déposants d'objets pour vente publique, à l'amiable ou à l'encan.

BUREAU DE RENSEIGNEMENTS DANS LA COUR VITRÉE DE L'HOTEL

CAVES SPACIEUSES DE DÉPOT. — ÉCURIES.

Bruxelles. — Imp. FÉLIX CALLEWAERT père, rue de l'Industrie, 26.

TROISIÈME ANNÉE. — N° 38. LE NUMÉRO : 25 CENTIMES. DIMANCHE 23 SEPTEMBRE 1883.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

COMITÉ DE RÉDACTION

VICTOR ARNOULD — OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — EUGÈNE ROBERT

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00 ; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES** : On traite à forfait.

Adresser les demandes d'abonnement et toutes les communications à
L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 26, Bruxelles.**

SOMMAIRE

LE MODERNISME DE FRANS HALS. — LE ROMAN ET LE CATHOLICISME. A propos de *Une vieille maîtresse,* par Barbey d'Aurevilly. — CHRONIQUE JUDICIAIRE DES ARTS. *Propriété artistique.* — PETITE CHRONIQUE.

LE MODERNISME DE FRANS HALS

Il arrive fréquemment que, par une sorte de phénomène d'atavisme, certains artistes, se détachant de l'époque et du milieu où ils s'épanouissent, remontent le cours des années et produisent des œuvres qui semblent empruntées à une période reculée. Cela est vrai pour les peintres, pour les musiciens, pour les sculpteurs : la littérature même fournit des exemples de cette transplantation bizarre d'une langue oubliée en plein terrain moderne. Le public s'étonne et parfois s'irrite. On lui parle un idiome qu'il ne comprend pas. Il crie au pastiche, alors qu'il s'agit tout simplement d'une façon de voir, de sentir, d'exprimer, identique à celle d'une génération morte. L'artiste, chez qui on la rencontre, est sincère, convaincu et étranger à toute idée d'imitation. Il en est de l'art comme des jardins, où l'on voit parfois jaillir d'une plate-bande des fleurs qui en ont été arrachées depuis des années. Il suffit qu'un ferment, enfoui au plus profond, remonte petit à petit à la surface et jette sa pousse à la barbe du jardinier, pour causer le miracle.

Quelquefois, c'est le contraire qui se produit. Des artistes devancent leur époque et peignent, et composent, et écrivent, non comme on le fait autour d'eux, mais comme on arrivera à le faire cinquante ans, un siècle, deux siècles plus tard. Ceux-là, ce sont les précurseurs et ils sont rares. Ils demeurent généralement jusqu'à leur mort des incompris. La cohue imbécile qui n'admet pas que l'art, qui se transforme sans cesse, doive changer de formule selon le temps et le lieu, commence par jeter des cris perçants quand se lève un de ces hommes qui regardent en avant au lieu de contempler ce qu'il y a derrière eux et autour d'eux. Presque toujours une lutte s'engage entre l'artiste et la foule, lutte terrible qui ne finit que quand celle-ci est muselée ou que celui-là a succombé sous les coups de sifflet.

On a appelé Wagner le musicien de l'avenir et l'on a cru avoir inventé un mot d'esprit. Beethoven n'a-t-il pas, lui aussi, écrit la musique de l'avenir? Quand a-t-on compris son art? Ce n'est assurément pas de son temps, ni même pendant les années qui ont suivi sa mort. Il a fallu la grande révolution périodique des idées pour le faire apprécier.

Ces audacieux échappent, quelquefois, par miracle, aux invectives. On s'incline devant le prestige d'un grand nom, mais l'art nouveau qu'il crée échappe au grand nombre. C'est une fusée qui s'élève isolée, dans la nuit, s'épanouit et s'éteint. La gerbe étincelante composant le bouquet définitif n'éclaire l'horizon que longtemps après.

On peut étudier l'un des exemplesles plus caractéristiques de ce phénomène au musée de Harlem, qui fait pénétrer dans l'intimité d'un maître mort depuis plus de deux siècles et chez lequel on trouve, à un degré d'une extrême intensité, les préoccupations qui hantent la présente génération de peintres. Elles sont exprimées exactement comme le font certains de ceux-ci, et, chose singulière, comme jamais, depuis que Frans Hals s'est endormi sous sa dalle, on ne s'est attaché à en poursuivre la réalisation.

Car c'est de Frans Hals que nous voulons parler, de cet étourdissant virtuose qui n'a dans l'art hollandais aucun équivalent, qui ne ressemble ni aux maîtres de son temps ni à aucun de ceux qui ont tenu une palette jusqu'à ce jour, et qui demeure, dans le panthéon des artistes, la figure la plus originale, la plus vivante, la plus remuante, la plus merveilleuse.

Frans Hals est un moderne. Son esthétique, son coloris, son dessin, ses procédés, appartiennent à notre époque. A voir la radieuse série de toiles qui font du musée de Harlem une collection unique, du plus puissant attrait, on croit que le maître qui les a brossées est des nôtres, qu'il va soulever une portière, montrer son visage souriant dans une embrasure pour recueillir nos applaudissements.

Bien mieux : s'il fallait le classer dans l'un ou l'autre des groupes de peintres qui, parmi nos contemporains, poursuivent opiniâtrement la recherche de la modernité, nous n'hésiterions pas à dire qu'il fait partie de la jeune école franco-américaine qui, éclose il y a peu d'années, commence à tenir le haut du pavé dans l'opinion, — et la rampe aux expositions : MM. John Sargent, Whistler, William Chase, Thompson, Stott et autres. Il y a entre ces artistes et le maître de Harlem des affinités indéniables. De part et d'autre, même facture nerveuse, superposant les touches de couleur sans les fondre, procédant par plans, fuyant l'indécision et les tâtonnements. Mais l'exécution n'est pas le seul point de rapprochement : dans la tenue des personnages, dans la mise en scène, dans l'éclairage, dans le sentiment général, il y a entre ces modernistes et Frans Hals une parenté certaine.

Il y a plus encore. Le vieux maître, dans les dernières années de sa vie principalement, a poursuivi l'expression d'une chose qui fut l'une des préoccupations constantes de Manet : le mouvement.

Ce rapprochement de noms peut paraître, à première vue, singulier. Pour beaucoup de personnes, Manet ne fut qu'un excentrique qui passa son existence à couper la queue de son chien. Le public, cet éternel imbécile nommé *on*, comme disait Flaubert, ne voit pas encore que le talent, incomplet sans doute, mais profondément artiste de l'auteur du *Bon bock*, a ouvert la porte à un art jeune et indépendant qui, gouverné par des maîtres plus persévérants ou mieux doués que Manet, mais qui peut-être n'eussent jamais eu son esprit d'initiative, atteindra les plus hautes destinées.

C'est cet art que Frans Hals a pressenti. C'est lui qui l'osa réaliser, il y a deux cents ans : nous en admirons aujourd'hui, non sans surprise, la merveilleuse verdeur. Mais cette vision large et émue qui ramène la nature à ses éléments synthétiques, caractère distinctif de l'esthétique de Manet, il ne l'atteignit que petit à petit, s'avançant à pas lents vers l'art suprême par lequel il couronna sa carrière. Il avait passé d'abord par tous les degrés d'un mode de peindre, admirable sans doute, mais plus conforme aux goûts, aux idées, aux tendances de son époque. Les divers tableaux qu'il exécuta pour les corporations d'arquebusiers, le *Repas des officiers de Saint-Georges*, qu'il peignit en 1627, les *Officiers de Saint-Luc*, qu'il acheva en 1633, le second tableau des *Arquebusiers de Saint-Georges*, qui date de 1639, tout en révélant le tempérament exceptionnel de l'artiste et en constituant des modèles incomparables, n'indiquent pas encore la voie dans laquelle le maître s'engagea plus tard. Les *Syndics*, exécutés en 1641, s'en rapprochent : on sent poindre ce que nous appelons aujourd'hui la modernité. La toile vibre. La recherche du détail, qu'on constate dans les premières œuvres de l'artiste, la soumission aux exigences d'un dessin implacable, soulignant avec exactitude les infiniment petits, font place à un impérieux besoin de rendre une impression d'ensemble en sacrifiant volontairement tout ce qui est accessoire et de peu d'intérêt. La vue gagne en acuité, le procédé s'élargit, la main obéissant à la nécessité que subit l'œil de synthétiser. Quant à la mise en scène, elle devient d'une simplicité et d'une vérité extraordinaires. Toute apparence théâtrale est rigoureusement bannie. La couleur devient sobre. En même temps, la préoccupation du mouvement se fait jour. Dans ce tableau des *Syndics*, la main de Dirk Dirks, le deuxième en commençant à droite, est peinte avec une virtuosité telle que les doigts semblent s'agiter et battre sur la table un roulement.

Dans les deux derniers tableaux de la galerie, les *Régentes de l'hospice des vieilles femmes* et les *Régents de l'hospice des vieillards*, deux chefs-d'œuvre peints en 1664, le grand maître se débarrasse, d'un coup d'épaule, du manteau de formules qu'il n'avait pas encore entièrement rejeté. Rien dans ces deux

stupéfiantes compositions ne se rattache à l'art d'autrefois. Leur ordonnance, leur lumière, leur exécution confondent. L'impression est rendue par des moyens d'une simplicité et d'une sobriété extrêmes. Frans Hals a assourdi les bruyantes fanfares de sa palette : il a trouvé, dans la dégradation du ton, le jeu des lumières et l'absolue notion des valeurs, les harmonies captivantes et l'illusion de la vérité. Le blanc, le noir, le brun, jouent presque seuls leur rôle dans ces deux tableaux, sévères autant que l'exigeait leur nature, impressionnants comme seul un grand maître peut les rendre. L'atmosphère dans laquelle se meuvent les figures est rendue à miracle. Les chairs des visages et des mains, modelées en deux coups de brosse, d'une audace qui révèle la plus complète maîtrise, palpitent et vivent. Tout est vrai, simple, émouvant dans ces deux toiles, et l'on demeure stupéfait devant tant de crânerie unie, dans ces peintures vieilles de deux siècles, à tout ce qui constitue l'objectif et l'idéal de la jeune école.

Nécessairement ces deux toiles, qui terminent par une apothéose la carrière du maître, sont demeurées incomprises. Elles ont été regardées soit comme des œuvres séniles (Frans Hals est mort deux ans après les avoir signées), soit comme des toiles inachevées. Ce n'est guère que par respect pour le nom du peintre et en considération de ses travaux antérieurs qu'on a eu pour elles quelque attention. Sans doute, si l'artiste eût débuté par elles, jamais il ne fût arrivé à la fortune.

Nous ne connaissons, quant à nous, rien de plus précieux pour la jeune école moderne, pour celle qui cherche à s'instruire et à profiter de l'expérience d'un grand maître, qu'une visite au musée de Harlem, l'une des excursions artistiques les plus fertiles en observations, les plus fécondes en enseignements, les plus attrayantes que nous connaissions.

LE ROMAN ET LE CATHOLICISME

A propos de **Une vieille maîtresse**, par BARBEY D'AUREVILLY.

Une vieille maîtresse fut publiée en 1851, pour la première fois. Comme Barbey d'Aurevilly l'explique dans la préface de l'édition de 1879, l'auteur n'était pas alors entré dans cette voie de convictions et d'idées auxquelles il a donné sa vie. Il l'avait toujours admirée et réputée comme la plus belle et la plus grande chose. Mais chrétien par le baptême, il ne l'était pas de foi et de pratique, comme il l'est devenu.

On n'a pas manqué d'opposer à son catholicisme d'une date récente ce roman d'ancienne date, dont le but a été de montrer non seulement les ivresses de la passion, mais ses esclavages.

C'est cette opposition entre un livre pareil et sa foi que Barbey d'Aurevilly a essayé de réfuter dans la préface de la nouvelle édition. Il n'admet nullement que son livre soit véritablement une inconséquence. A l'exception d'un détail libertin dont il se reconnaît coupable, détail de trois lignes, et qu'il a supprimé, *Une vieille maîtresse*, quand il l'écrivit, méritait d'après lui d'être rangée dans la catégorie de toutes les compositions de littérature et d'art qui ont pour objet de représenter la passion sans laquelle il n'y aurait ni art, ni littérature, ni vie morale.

L'éminent écrivain a discuté à cette occasion la question que nous posons dans le titre de cet article. Il soutient qu'il n'était alors qu'un romancier qui a peint la passion telle qu'elle est et telle qu'il l'a vue, mais qui, en la peignant à toute page de son livre, l'a condamnée. Il n'a prêché ni avec elle ni pour elle. Il n'a pas fait de la passion et de ses jouissances le droit de l'homme et de la femme. Il l'a exprimée, il est vrai, le plus énergiquement qu'il a pu, mais est-ce de cela, dit-il, qu'on lui fait un reproche?... Est-ce de l'ardeur de sa couleur comme peintre qu'il doit catholiquement s'accuser?... En d'autres termes, ajoute-t-il, la question posée contre lui à propos d'*Une vieille maîtresse*, n'est-elle pas beaucoup plus haute et plus générale que l'intérêt d'un livre dont on ne parlait pas tout le temps qu'on manquait de motif pour le jeter à la tête de son auteur? Et cette question n'est-elle pas celle du roman lui-même, auquel, s'écrie-t-il, les ennemis du catholicisme nous défendent, à nous catholiques, de toucher?

Barbey d'Aurevilly part de là pour défendre son livre et son droit de romancier en termes virulents. Voici, presque textuellement, ce curieux plaidoyer :

« Les catholiques n'auraient pas le droit de toucher au roman et à la passion, sous le prétexte qu'ils doivent avoir les mains trop pures, comme si toutes les blessures qui jettent du sang ou du poison n'appartenaient pas aux mains pures! Ils ne peuvent pas toucher au drame non plus, car c'est de la passion encore. Ils ne doivent toucher ni à l'art, ni à la littérature, ni à rien, mais s'agenouiller dans un coin, prier et laisser le monde tranquille. Certes, je crois bien que les Libres-Penseurs voudraient cela! Si c'est bouffon par un côté, par l'autre une telle idée a sa profondeur. Je crois bien qu'ils aimeraient à se débarrasser de nous par un tel ostracisme, à pouvoir dire, nous ayant barré toutes les avenues, toutes les spécialités de la pensée : « Ces misérables catholiques! sont-ils en dehors de toutes les voies de l'esprit humain! » Mais franchement, il nous faut une autre raison que celle-là pour accepter, d'un cœur docile et humble, la leçon que les ennemis du catholicisme ont la bonté de nous faire sur la conséquence catholique de nos actes et l'accomplissement de nos devoirs.

« Ce qu'il y a moralement et intellectuellement de magnifique

dans le catholicisme, c'est qu'il est large, compréhensif, immense; c'est qu'il embrasse la nature humaine tout entière et ses diverses sphères d'activité et que, par dessus ce qu'il embrasse, il déploie encore la grande maxime : « Malheur à celui qui se scandalise! » Le catholicisme n'a rien de prude, de bégueule, de pédant, d'inquiet. Il laisse cela aux vertus fausses, aux puritanismes tondus. Le catholicisme aime les arts et accepte, sans trembler, leurs audaces. Il admet leurs passions et leurs peintures, parce qu'il sait qu'on en peut tirer des enseignements, même quand l'artiste lui-même ne les tire pas. Il y a pour les esprits impurs de terribles indécences dans le tableau de Michel-Ange, *Le Jugement dernier*. Quand le catholicisme a-t-il interdit de raconter un fait de passion, si affreux, si criminel qu'il fût, d'en tirer des effets pathétiques, d'éclairer un gouffre dans le cœur de l'homme, quand même il y aurait au fond du sang et de la fange; enfin, d'écrire du roman, c'est-à-dire, de l'histoire possible quand elle n'est pas réelle, c'est-à-dire, en d'autres termes, de l'histoire humaine?.. Nulle part! Il a tout permis, au contraire, mais sous cette réserve absolue que le roman ne serait jamais une propagande de vices ou une prédication d'erreur. Il ne coupe point les ailes au génie, quand génie il y a...

« Il n'eût point empêché Shakespeare, si Shakespeare lui eût appartenu, d'écrire cette sublime scène qui ouvre *Richard III*, dans laquelle la femme désolée qui suit le cercueil de son mari, empoisonné par son frère, après avoir vomi des imprécations épouvantables contre l'assassin, finit par lui donner sa bague d'épouse et par s'abandonner à son faux et incestueux amour. C'est abominable, c'est affreux, les niais disent même improbable, parce que ce hideux changement du cœur d'une femme a lieu dans la courte durée d'une scène, ce qui est, selon moi, une vérité de plus; oui, c'est abominable et affreux, mais c'est beau de vérité humaine, profondément, cruellement, effroyablement beau. Shakespeare ne dogmatise pas. Il expose. Il ne dit pas ou ne fait pas dire au spectateur : « Richard III a raison. Cette femme qu'il séduit sur le corps chaud de son mari assassiné a raison de se laisser séduire par le beau-frère assassin que voilà roi ». Non, il dit : « Cela est », et avec la superbe impassibilité de l'artiste, qui est quelquefois impassible, il le fait voir, et d'une façon si puissante que le cœur s'en tord dans la poitrine, et que le cerveau en est frappé comme d'une décharge d'électricité foudroyante.

« Eh bien, descendez de Shakespeare à tous les artistes, et vous avez le procédé de l'art que le catholicisme absout et qui consiste à ne rien diminuer du péché ou du crime qu'on avait pour but d'exprimer.

« Mais il y a plus, et le catholicisme va plus loin encore. Quelquefois le vice est aimable. Quelquefois la passion a des éloquences, quand elle se raconte ou se parle, qui sont presque des fascinations. L'artiste catholique reculera-t-il devant les séductions du vice? Etouffera-t-il ces éloquences de la passion? Devra-t-il s'abstenir de peindre l'un et l'autre, parce qu'ils sont puissants tous deux? Le catholicisme n'éclope pas l'art par peur du scandale. Il est bon même parfois que le scandale soit.

« Il y a quelque chose (qu'on me passe le mot) de plus catholique qu'on ne croit dans l'inspiration de tous ces peintres qui se sont plu à retracer la beauté splendide comme l'or, la pourpre et la neige, de cette bouchère, de cette bourrèle d'Hérodiade, l'assassine de saint Jean. Ils ne l'ont privée d'aucun de ses charmes. Ils l'ont faite divine de beauté, en regardant la tête coupée qu'on lui offre, et elle n'en est que plus infernale d'être si divine! Voilà, en tout, comme l'art doit s'y prendre. Peindre ce qui est, saisir la réalité humaine, crime ou vertu, et la faire vivre par la toute-puissance de l'inspiration et de la forme, montrer la réalité, vivifier jusqu'à l'idéal, voilà la mission de l'artiste. Chacun de nous a sa vocation dans ses facultés. L'artiste n'est pas un préfet de police d'idées. Quand il a créé une réalité en la peignant, il a accompli son œuvre. Ne lui demandez rien de plus.

« Mais j'entends l'objection et je la connais... Mais la moralité de son œuvre! Mais l'influence de son œuvre sur la moralité publique déjà ébranlée ! etc., etc.

« A tout cela, je réponds en sécurité : la moralité de l'artiste est dans la force et la vérité de sa peinture. En peignant la réalité, en lui infiltrant, en lui insufflant la vie, il a été assez moral : il a été vrai. Vérité ne peut jamais être péché ou crime. Si on abuse d'une vérité, tant pis pour ceux qui en abusent ! Si on conclut d'une œuvre d'art vivante et vraie, si on en conclut des choses mauvaises, tant pis pour les raisonneurs! L'artiste n'est pour rien dans la conclusion. « Il y a prêté », direz-vous.

« Est-ce que Dieu a prêté aux crimes et aux péchés des hommes en créant l'âme libre de l'homme? Est-ce qu'il a prêté au mal que les hommes peuvent faire, en leur donnant tout ce dont ils abusent, en leur mettant sa magnifique et calme et bonne création, sous leurs mains, sous leurs pieds, dans leurs bras?... Allez, j'ai connu des imaginations si déréglées et si charnelles qu'elles sentaient le fouet de feu du désir en regardant les cils baissés des Vierges de Raphaël. Fallait-il que Raphaël s'arrêtât pour éviter ce danger et qu'il jetât au feu sa Vierge d'Albe, sa Vierge à la chaise, et tous ses chefs-d'œuvre de pureté, apothéoses vingt fois recommencées de la virginité humaine? A certaines gens, tout n'est-il pas achoppement, occasion de chute ?... L'art doit-il expirer vaincu par des considérations à hauteur d'appui pour toutes les défaillances ? Doit-on le remplacer par un système préventif de haute prudence qui ne permette rien de tout ce qui peut être dangereux, c'est-à-dire, en définitive, rien de rien ?

« L'artiste crée, en reproduisant les choses que Dieu a faites et que l'homme fausse et bouleverse. Quand il les a reproduites exactement, lumineusement, il a, cela est certain, comme artiste, toute la moralité qu'il doit avoir. Si on a l'esprit juste et pénétrant, on peut toujours tirer de son œuvre, désintéressée de tout ce qui

n'est pas la vérité, l'enseignement, parfois contenu, qu'elle enveloppe. Je sais bien qu'on sera quelquefois obligé de creuser avant, mais les artistes écrivent pour leurs pairs, ou du moins pour ceux qui les comprennent. Et, d'ailleurs, est-ce un crime que la profondeur ?...

« Aucune prescription ne nous arrache des mains la passion dont le roman écrit l'histoire et le catholicisme étroit, chagrin et scrupuleux, qu'on invente contre nous, n'est pas celui-là qui fut toujours, aussi bien dans l'ordre de la pensée que dans l'ordre de la moralité !

« Et ceci n'est point une théorie inventée à plaisir pour les besoins d'une cause. L'auteur d'*Une vieille maîtresse* demande à être jugé à cette lumière. Le catholicisme est la science du bien et du mal. Il sonde les reins et les cœurs, deux cloaques, remplis, comme tous les cloaques, d'un phosphore incendiaire ; il regarde dans l'âme : c'est ce que l'auteur d'*Une vieille maîtresse* a fait. Ce qu'il a montré, s'y trouverait-il ?... Il a dit la passion et ses fautes, mais en a-t-il fait l'apothéose ?... Il a dit sa puissance, ses enchantements, l'espèce de barre qu'elle met dans notre libre arbitre, comme dans un écusson faussé. Ou *Une vieille maîtresse* doit être absoute de ce qu'elle est, quoi qu'elle soit, ou il faut renoncer à peindre le cœur humain, ou il faut le peindre tel qu'il est. »

CHRONIQUE JUDICIAIRE DES ARTS

Propriété artistique

La première chambre du tribunal civil de la Seine a rendu dernièrement un jugement relativement à la propriété artistique; voici dans quelles circonstances les questions posées ont été résolues par la décision que nous rapportons :

M. Albert Lefeuvre, sculpteur, avait vendu au mois de décembre 1878 en toute propriété à MM. Quinter et Cᵉ, fabricants de porcelaines et faïences artistiques, deux statuettes représentant un *Faucheur* et une *Faneuse*. Deux ans après, l'artiste ayant obtenu le prix dit « de Florence », à l'occasion du Salon annuel, et ayant à raison de cette récompense a offrir une œuvre de lui au musée de la ville de Florence, refit au double de la grandeur du premier modèle une *Faneuse*, dont il fit faire un moule à bon creux, sans prévenir M. Quinter. Celui-ci aperçut dans l'atelier de M. Lefeuvre, qu'il était allé voir, deux exemplaires de l'œuvre nouvelle. Sans faire d'observations, M. Lefeuvre lui offrant de faire un essai d'émaillage avec la grande *Faneuse*, M. Quinter proposa à M. Lefeuvre non seulement d'essayer, mais en cas de succès de partager le prix avec M. Lefeuvre, qui signerait les épreuves.

Une première *Faneuse*, grand modèle, fut vendue 600 fr. à Mᵐᵉ Mackay, et M. Bastien-Lepage en demanda bientôt une autre pour lui-même. Des retards ayant eu lieu dans la fabrication, M. Lefeuvre réclama tout à coup son moule à M. Quinter, disant qu'on lui en demandait des épreuves en terre cuite et qu'il comptait les faire chez lui. M. Quinter, qui pouvait faire des terres cuites aussi bien que des faïences, comprit que M. Lefeuvre voulait exploiter seul le moule et refusa de le livrer.

M. Lefeuvre l'assigna alors en restitution du moule avec dommages-intérêts.

Dans le procès, M. Quinter prétendit avoir seul, par suite de l'achat de la première *Faneuse* en pleine propriété, le droit de reproduire en toutes dimensions et en toutes matières le modèle de la *Faneuse*. Il expliquait que, s'il n'avait pas dès le premier moment récriminé contre l'atteinte portée à ses droits par l'artiste en reproduisant l'œuvre sans son consentement dans une autre grandeur, c'était uniquement à cause de l'accord avantageux intervenu entre les parties pour l'exploitation du moule avec la signature de l'artiste ; mais que, du moment que l'artiste niait cette convention et qu'il y avait lieu de la considérer comme résolue, l'industriel devait reprendre tous ses droits, et notamment celui de considérer l'artiste comme contrefacteur de l'œuvre vendue par lui en toute propriété. Reconventionnellement il demandait en conséquence la condamnation de M. Lefeuvre comme contrefacteur, avec confiscation et dommages-intérêts.

Conformément aux conclusions du substitut, le tribunal a rendu un jugement dont voici le dispositif :

« Le tribunal déclare Lefeuvre mal fondé dans ses conclusions tendant à faire dire et juger que les conventions verbales du 18 décembre 1878 ont été restreintes au seul modèle de la *Faneuse*, mesurant 40 centimètres, et n'ont pas transporté à Quinter et Cᵉ le droit exclusif de reproduction de cette statuette en toutes dimensions.

« Dit que Quinter et Cᵉ ont seuls droits de reproduire en toutes dimensions la statuette dont s'agit, à eux vendue en toute propriété par Lefeuvre le 18 décembre 1878 ;

« Fait défense à Lefeuvre de reproduire à l'avenir, d'une façon quelconque, le modèle de la dite statuette, à peine de dommages-intérêts ;

« Déclare Quinter et Cᵉ mal fondés dans leurs conclusions, tendant à faire déclarer qu'en reproduisant la statuette à un mètre et en fabriquant un moule à cet effet, Lefeuvre s'est rendu coupable de contrefaçon à leur préjudice ;

« Ordonne que sur le vu du premier jugement, tout dépositaire du moule à bon creux de la statuette agrandie, et spécialement le séquestre nommé par ordonnance du référé du 18 juin 1881, sera tenu de remettre le dit moule à Lefeuvre, à quoi faire contraint, quoi faisant déchargé ;

« Déclare les parties respectivement mal fondées dans le surplus de leurs demandes, fins et conclusions, les en déboute ;

« Fait masse des dépens dans lesquels entreront ceux de référé et de séquestre, et qui seront supportés par moitié par chacune des parties. »

***

La Cour d'appel de Londres a rendu une singulière décision dans un cas tout spécial de propriété artistique.

Deux photographes, MM. Nottage et Kinnaird, ont, au printemps dernier, envoyé un de leurs employés au Kensington-Oval, pour y faire le portrait en groupe des joueurs de cricket australiens ; ils ont tiré ce portrait à un grand nombre d'exemplaires et l'ont mis en vente chez tous les papetiers et libraires.

Quel ne fut pas leur étonnement en voyant dernièrement une reproduction de leur photographie mise en vente sous le nom de Jackson, photographe à Leeds ! Sans hésiter, ils traduisirent

Jackson devant le tribunal pour infraction à la loi sur la propriété artistique et littéraire.

Cette loi, acte du Parlement de 1850, après avoir reconnu formellement l'existence de la propriété artistique et littéraire comme une des formes, leur « propriété personnelle », s'étend très longuement sur la matière et traite des droits d'auteur de toute espèce.

En ce qui concerne les reproductions « par dessin, gravure ou autrement », la loi donne à l'*auteur* un privilège exclusif, sa vie durant, à condition qu'il ait déposé à un bureau spécial et dûment enregistré *sous son nom* la première épreuve de ces dessins ou gravures.

La photographie des joueurs de cricket australiens avait été enregistrée sous les noms de Nottage et Kinnaird ; or, soutient Jackson, ces messieurs, de leur propre aveu, ayant envoyé un de leurs aides pour prendre la photographie, ne peuvent pas en être les auteurs, au sens de la loi. L'auteur, c'est leur employé, ce n'est pas eux.

Cette défense a été admise par le juge de première instance : elle vient d'être confirmée en appel par un jugement qui, après avoir avoué que l'intention du législateur dans l'espèce est très difficile à saisir, déclare que « l'auteur d'un tableau étant celui qui tient le pinceau, l'auteur d'un dessin celui qui tient le crayon, *a pari*, il s'ensuit que l'auteur d'une photographie est celui qui groupe les personnes, dirige l'objectif et manœuvre l'appareil. »

Petite chronique

M. Eugène Baudot, le brillant violoniste dont nous avons entretenu nos lecteurs, à l'occasion des grands succès qu'il a obtenus aux concerts que l'orchestre Bilse de Berlin donnait dans les jardins de l'Exposition d'Amsterdam, vient d'être engagé à l'orchestre des Concerts du Palais de l'industrie en qualité de *Concert Meister*.

Nous nous plaisons à enregistrer les succès des artistes belges à l'étranger et nous félicitons vivement le jeune violoniste de la nomination dont il vient d'être honoré.

Nous lisons dans le *Guide musical* :

On parle d'organiser à l'Opéra impérial de Vienne, une grande manifestation wagnérienne. Il serait question de donner dans le courant de cette saison, la série complète des œuvres du maître de Bayreuth, depuis *Rienzi* jusqu'à *Parsifal*, cette dernière exceptée toutefois, puisque le théâtre Wagner de Bayreuth en conserve jusqu'à nouvel ordre le monopole. Le cycle de représentations s'étendrait sur une période d'une vingtaine de jours, de manière à laisser quatre ou cinq jours entre chaque ouvrage, afin de permettre aux artistes du chant de se reposer. Le ténor Winkelmann aurait seul à remplir les rôles suivants : Rienzi, Tannhaüser, Walter de Stolzing (*Maîtres Chanteurs*), Tristan, Siegmund et Siegfried.

Le jury institué pour juger le grand concours triennal de composition musicale dit concours de Rome, a estimé qu'il n'y avait pas lieu de décerner aux concurrents de premier prix. Un second prix a été décerné, *ex æquo*, à MM. Soubre et Heckers.

Les deux lauréats ont tiré au sort pour savoir, conformément au règlement, dans quel ordre leurs cantates seraient exécutées. M. Heckers a tiré le numéro un. C'est donc son œuvre que l'on entendra la première, à la séance publique de l'Académie des lettres et des beaux-arts, qui aura lieu à la fin d'octobre. Celle de M. Soubre sera exécutée l'année prochaine à la même époque.

Jeudi, à dix heures du matin, s'est ouverte, à l'Ecole des Beaux-Arts à Paris, l'exposition publique des œuvres destinées au concours de « paysage sans figures », fondé par Mme veuve Troyon.

Elle comprend trente-six toiles. Le programme du concours était : *Un attelage de bœufs dans un chemin creux, aux bords d'une forêt, le matin.*

Le prix Troyon, dont la valeur est de 1,500 francs, est biennal. Comme il n'a pas été décerné en 1881, le jury du concours, qui s'est réuni hier, pourra, s'il y a lieu, en faire bénéficier cette année deux concurrents au lieu d'un.

L'exposition de l'œuvre couronnée ou des œuvres couronnées, aura lieu dès demain.

Les demandes d'admission à l'Exposition des arts industriels (dentelles, broderies, éventails, fleurs artificielles, passementeries, etc.), seront reçues jusqu'au 30 septembre, au Palais des Beaux-arts, rue de la Régence, à Bruxelles.

Des concours de dessins de dentelles et d'éventails sont organisés à l'occasion de cette Exposition ; les catalogues et règlements de l'Exposition et des concours seront adressés sans frais aux personnes qui en feront la demande.

Une exposition nationale doit avoir lieu à Budapest dans le courant de l'année 1885. Elle comprendra 32 sections pour chacune desquelles un programme sera ultérieurement rédigé.

Le Livre. — Sommaire de la livraison du 10 septembre 1883

Bibliographie ancienne : I. La littérature du choléra, par B.-H.-G. de Saint-Heraye. — II. Poésies françaises de la reine Marie Stuart, par Gustave Pawlowski. — III. L'apostrophe de Mirabeau, par Emile Colombey. — IV. Chronique du livre : Livres aux enchères, renseignements et miscellanées.

Bibliographie moderne : I. Correspondances étrangères : Belgique, Italie, Pays-Bas, Suisse. — II. Comptes rendus des livres récents, publiés dans les sections de : Théologie, jurisprudence. — Philosophie, morale. — Questions politiques et sociales. — Sciences naturelles et médicales. — Belles-lettres : Linguistique, philologie, romans, théâtre, poésie. — Beaux-arts. — Archéologie, musique. — Histoire et mémoires. — Géographie et voyages. — Bibliographie et études littéraires. — Livres d'amateurs et mélanges. — III. Gazette bibliographique : Documents officiels. — Académie — Sociétés savantes. — Cours publics. — Publications nouvelles. — Publications en préparation. — Nouvelles diverses — Nécrologie. — Le livre devant les tribunaux. — IV. Sommaire des publications périodiques françaises : Revues littéraires. — Principaux articles littéraires ou scientifiques parus dans les journaux quotidiens de Paris — Nouveaux journaux parus à Paris, d'après la liste des dépôts, etc.

Sommaire de *l'Art*, du 16 septembre 1883.

Texte : Andrieu, graveur en médailles, par Edmond Johanet. — Matteo Civitali, sculpteur lucquois, par Charles Yriarte. — Notre Bibliothèque. — Deux dessins de Jean-Baptiste Huet.

Gravures hors texte : Sainte Elisabeth, reine de Hongrie, guérissant les teigneux, eau-forte de E. Saint-Raymond, d'après le tableau de Barthélemy Esteban Murillo. — Les Colporteurs, dessin rehaussé d'aquarelle, par Jean-Baptiste Huet.

DIETRICH & Cie

23A, RUE ROYALE, BRUXELLES

Gravures Aquarelles. Tableaux, Modèles et dessins, etc.

VIENT DE PARAITRE :

ANNUAIRE ILLUSTRÉ DES BEAUX-ARTS

(DEUXIÈME ANNÉE)

Revue artistique universelle, contenant environ 300 dessins originaux. Cet ouvrage comprenant le

CATALOGUE ILLUSTRÉ DE L'EXPOSITION DES BEAUX-ARTS A PARIS

(DESSINS INÉDITS)

ainsi que les œuvres les plus importantes des différentes expositions de l'année, est publié sous la direction de F.-G. DUMAS. (Numéro 11 de la collection). — *Prix broché :* **5** fr.

Maison PNE MOMMEN

26B, *RUE DES FRIPIERS* & 29, *RUE GRÉTRY*

BRUXELLES

FABRIQUE DE TOILES
POUR TABLEAUX ET PANORAMAS.

TISSUS GOBELINS, COTONS ET TOILES
DE TOUTES LARGEURS POUR DÉCORS.

ENCADREMENTS EN TOUS GENRES.

RENTOILAGE, PARQUETAGE, VERNISSAGE
emballage et nettoyage de tableaux.

VENTE ET LOCATION DE MANNEQUINS.

BROSSES ET PINCEAUX.

HUILES, ESSENCES, VERNIS ET SICCATIFS.

Tous les articles
POUR LA SCULPTURE, LA GRAVURE A L'EAU-FORTE, L'ARCHITECTURE ET LE DESSIN.

FABRIQUE DE COULEURS
POUR LA PEINTURE A L'HUILE, A L'AMBRE, A L'AQUARELLE, SUR PORCELAINE, SUR SOIE ET SUR TISSUS GOBELINS.

TABLES ET PLANCHES A DESSINER,
CHEVALETS DE LUXE, D'ATELIER ET DE CAMPAGNE.

BOITES, TENTES, PARASOLS,
CHAISES, TÉS, ÉQUERRES, COURBES.

BOITES A COMPAS,
Crayons, Fusains, Meubles d'atelier, Vases en terra-cotta et Porcelaines à décorer.

PAPIERS ET MODÈLES
POUR L'AQUARELLE ET LE DESSIN.

PHOTO-PEINTURE.

TABLEAUX ET ŒUVRES D'ART.

PIANOS

VENTE
ÉCHANGE
LOCATION

BRUXELLES
rue Thérésienne, 6

GUNTHER

Paris 1867, 1878, 1er prix. — Sidney, seul 1er et 2e prix

MUSIQUE.

R. BERTRAM

10, RUE SAINT-JEAN, BRUXELLES

(Ancienne maison Meynne).

ABONNEMENT A LA LECTURE DES PARTITIONS

MAISON GOUPIL ET Cie A BRUXELLES

89, rue du Marché aux Herbes (en face des Galeries Saint Hubert)

EN SOUSCRIPTION :

CENT CHEFS-D'ŒUVRE

des

COLLECTIONS PARISIENNES.

CENT TABLEAUX de Corot, Daubigny, Decamps, Delacroix, Diaz, J. Dupré, Fromentin, Fortuny, Garbet, Géricault, Isabey, Marilhat, Meissonier, Millet, Rousseau, Ary Scheffer, Troyon, Antonello, Boucher, Greuze, Franz Hals, Hobbema, Metzu, Pieter de Hoog, Raibolini, Rembrandt, Teniers, Terburg, Van de Velde, *gravés à l'eau-forte* par MM. Boulard, Braquemond, Champollion, Chauvel, Courtry, Damman, Daumont, Delauney, Desbrosses, Faivre, Gaujean, Géry-Bichard, Kœpping, Kratké, A. Greux, G. Greux, Laguillermie, Lalauze, Lecouteux, Lefort, Le Rat, Los Rios, Lucas, Lurat, Masson, Mathé, Millius, Mordant, Rajon, Salmon, Teyssonnieres, Toussaint, Vion. — Texte par M. ALBERT WOLFF.

CONDITIONS DE LA SOUSCRIPTION :

L'ouvrage sera divisé en douze fascicules. — Chaque fascicule comprendra huit pages de texte et huit ou neuf eaux fortes. — Il paraîtra un fascicule tous les quinze jours à partir du 15 septembre 1883. — On souscrit à l'ouvrage complet. — Les souscriptions seront payables, par douzième, à la réception de chaque fascicule

Il sera tiré 800 *exemplaires :*

25 exemplaires numérotés de 1 à 25. — Texte sur papier du Japon, épreuves hors texte sur parchemin avant la lettre, 1,000 fr. épuisé ; 100 id. de 26 à 125.— Texte et épreuves avant la lettre sur papier du Japon, 600 fr., épuisé. 675 id. de 126 à 800. Texte et épreuves avec lettre sur papier de Hollande, 360 fr.

Les souscriptions sont enregistrées dans l'ordre de leur réception.

VERLEYSEN-NYSSENS

A LA PORTE CHINOISE

88, RUE ROYALE, BRUXELLES, 88

IMPORTATION DIRECTE DE LA CHINE ET DU JAPON

Objets d'art, porcelaines, bronzes, laques, soieries, papiers, etc. — Grand choix de meubles en laque et bois de fer, paravents, écrans.

SPÉCIALITÉ DE THÉ DE CHINE

Exposition permanente — Entrée libre.

COMPAGNIE DES BRONZES

BRONZES D'ART ET D'AMEUBLEMENT
APPAREILS D'ÉCLAIRAGE
BRONZE MONUMENTAL

Direction et Magasins : Rue d'Assaut, 22, Bruxelles.
Ateliers et Fonderie : Rue Ransfort, 27, Molenbeek (Bruxelles).

ADÈLE DESWARTE

28, RUE DE LA VIOLETTE
BRUXELLES.
Atelier de menuiserie et de reliure artistiques

VERNIS ET COULEURS
POUR TOUS GENRES DE PEINTURES.

TOILES, PANNEAUX, CHASSIS,
MANNEQUINS, CHEVALETS, ETC.

BROSSES ET PINCEAUX,
CRAYONS, BOITES A COMPAS, FUSAINS, MODÈLES DE DESSIN.

RENTOILAGE, PARQUETAGE,
EMBALLAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX.

COULEURS ET PAPIERS POUR AQUARELLES
ARTICLES POUR EAU-FORTE, PEINTURE SUR PORCELAINE.

BOITES, PARASOLS, CHAISES,
Meubles d'atelier anciens et modernes

PLANCHES A DESSINER, TÉS,
ÉQUERRES ET COURBES.

COTONS DE TOUTE LARGEUR
DEPUIS 1 MÈTRE JUSQUE 8 MÈTRES.

Représentation de la Maison BINANT de Paris pour les toiles Gobelins (imitation)

NOTA. — La maison dispose de vingt ateliers pour artistes. Impasse de la Violette, 4.

SOCIÉTÉ ANONYME

DE

L'HOTEL DES VENTES

DE BRUXELLES

RUE DU BORGVAL, 15 — BOULEVARD ANSPACH, 71 — RUE JULES VAN PRAET, 16

VENTES MOBILIÈRES A L'ENCAN

EXPOSITION PERMANENTE D'OBJETS D'ART, DE MEUBLES, DE MARCHANDISES

A VENDRE A L'AMIABLE

AVANCES SUR VENTES

Salles numéros 3, 4 et 5 (1er étage) réservées **gratuitement** à l'exposition d'*Objets d'Art*, *de Meubles*, *de Marchandises*, etc., à vendre à l'amiable. L'Aministration est intermédiaire *entre* Vendeurs et Acheteurs.

Salles 2 (rez-de-chaussée) et 6 (1er étage), réservées aux ventes publiques à l'encan.

Les Ventes et Expositions sont annoncées par affiches, journaux et bulletin spécial (envoyé **gratuitement** à toute personne qui en fait la demande).

Les vendeurs sont avertis du jour de vente de leurs objets, les Amateurs, qui le désirent, du jour de vente de ce qui les intéresse.

Récépissé est donné, à leur demande, aux déposants d'objets pour vente publique, à l'amiable ou à l'encan.

BUREAU DE RENSEIGNEMENTS DANS LA COUR VITRÉE DE L'HOTEL

CAVES SPACIEUSES DE DÉPOT. - ÉCURIES.

Bruxelles. — Imp. FÉLIX CALLEWAERT père, rue de l'Industrie, 26.

TROISIÈME ANNÉE. — N° 39. LE NUMÉRO : 25 CENTIMES. DIMANCHE 30 SEPTEMBRE 1883.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

COMITÉ DE RÉDACTION

VICTOR ARNOULD — OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — EUGÈNE ROBERT

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00 ; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES** : On traite à forfait.

Adresser les demandes d'abonnement et toutes les communications à
L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 26, Bruxelles.**

SOMMAIRE

EXPOSITION D'AMSTERDAM. (Quatrième et dernier article). *Artistes français — Artistes allemands.* — FRANS HALS ET MANET. — BIBLIOGRAPHIE. *Bréviaire de l'amour expérimental,* par le docteur Jules Guyot. — CORRESPONDANCE. — A PROPOS DE LA PROPRIÉTÉ ARTISTIQUE. — PETITE CHRONIQUE.

L'EXPOSITION D'AMSTERDAM

Quatrième et dernier article

ARTISTES FRANÇAIS. — ARTISTES ALLEMANDS

Pour compléter notre série d'études sur l'Exposition d'Amsterdam, — qui, en sa qualité d'exposition universelle, mérite des égards, — il convient que nous jetions un regard sur les salles réservées aux nations dont nous n'avons pas encore examiné les envois : la France et l'Allemagne, quoique l'exhibition de la première soit fort incomplète et que celle de la seconde donne une piètre idée des progrès réalisés par l'Art à Berlin, à Munich et à Dusseldorf depuis un demi-siècle.

Nous nous dispenserons de parler des autres pays, dont l'exposition des Beaux-Arts sent la mystification. L'Espagne doit évidemment posséder d'autres artistes que les barbouilleurs d'enseignes qui ont eu l'impudeur de s'exposer à Amsterdam... au ridicule. La Russie, qui compte pas mal de gens de talent dans le domaine des arts, n'en est évidemment plus à la peinture attardée et d'un romantisme candide de M. Aïwasowski. Il faut avoir une prodigieuse confiance dans la naïveté du public pour oser donner à la Crimée ce vêtement de laque et d'outremer, fort joli pour illustrer un conte de fées, enfantin quand il s'agit de peindre la réalité.

Quant au Danemark, n'a-t-il vraiment que cet unique artiste, dont les œuvres représentent invariablement, sur une mer bleue ou verte, un petit navire rappelant à s'y méprendre certains tableaux mécaniques appendus, aux foires, à l'entrée des musées où l'on contemple, au travers de lentilles, l'*Assassinat de Pantin*, *l'Attaque d'une diligence dans les Abruzzes* et *le Percement de l'isthme de Suez ?*

Revenons à la France, faute de mieux, et quoique la plupart des tableaux exposés soient pour nous de vieilles connaissances. Il est vrai qu'il en est qu'on préfère aux visages nouveaux. C'est ainsi que nous retrouvons, non sans plaisir, les deux grandes toiles décoratives de Gervex et de Blanchon, le *Mariage civil* et la *Déclaration de naissance*, que nous avons appréciées dans ces colonnes lors de leur première apparition à la rampe. Elles occupent, dans le Salon d'honneur, les panneaux à droite et à gauche de l'entrée et font, dans un jour favorable, un excellent effet.

Gervex a complété son envoi par un portrait, de facture mièvre et de ton creux. L'excellent artiste nous paraît avoir depuis quelque temps, dans ses portraits, une tendance à la chlorose qui pourrait lui être fatale. Combien nous préférons les portraits de Roll, la peinture la plus robuste, la plus saine, la plus artiste de toutes celles qui figurent à Amsterdam! Il y a dans ces visages que l'artiste exprime dans toute leur sincérité, sans recherche, sans apprêts, sans autre préoccupation que celle de faire *vrai*, une vie dont les grands maîtres ont seuls égalé l'intensité. Nous prisons surtout, malgré sa facture quelque peu matérielle, le portrait de M. Octave Fourcaud, d'une ressemblance illusionnante.

Bonnat occupe la place d'honneur avec son portrait en pied de M. Puvis de Chavannes. Fantin-Latour, de tous les contemporains celui qui met dans ses portraits le plus de sentiment et d'intime poésie, expose le beau portrait de femme dont nous avons longuement parlé lorsqu'il fut, en 1882, exposé à Londres.

On retrouve aussi, dans cette collection qui forme, pour les habitués des Salons parisiens, une exposition rétrospective, l'amusante et spirituelle toile de Brispot : *En province*, qui montre des bourgeois attendant sur un banc l'arrivée du train, — la suprême distraction des petites villes ; le beau portrait d'Ulysse Butin, brossant en plein air une étude, dans la falaise, par Duez ; le *Salon de Paris*, de Dantan, qui remporta récemment un joli succès ; les charmantes *Soirées*, de Jean Béraud ; *la Famille*, de Mme Demont-Breton ; le *Retour de la pêche*, d'Ulysse Butin ; *les Parques*, d'Agache ; le *Saint-Antoine*, de Morot, et bien d'autres.

Parmi les paysages, la *Provence*, de Montenard, une toile superbe, celle-ci, d'une allure magistrale et d'une clarté étonnante ; deux tableaux de Pelouse, deux d'Harpignies, trois d'Emile Breton et la *Plage de Dives*, d'Edmond Yon : nous ne prenons que le dessus du panier.

Comme fleurs, deux magnifiques envois de Mme Camille Prévost-Roqueplan, qui a désormais acquis la maîtrise dans ce genre délicat, qui exige tant de goût, de sentiment artistique et d'habileté dans l'exécution. L'un est *la Saint-Jean*, une éclatante gerbe de fleurs ; l'autre est intitulé : *Nuestra Senora de los Desamparados*.

L'exposition de Carolus Duran nous a fort intrigué. Outre *l'Ensevelissement du Christ*, dont nous avons parlé en son temps, l'artiste expose l'une des figures de sa grande *Tentation de saint Antoine*, qui fit à Paris, cet été, le *four* que l'on sait. C'est la femme qui, descendant de la croix, les bras étendus, ouvre son manteau écarlate d'où s'échappe une pluie de roses. Carolus Duran a-t-il découpé sa toile pour en faire autant de tableaux distincts qu'il y a de personnages, c'est-à-dire, trois, la femme nue, le saint et son compagnon? Ou bien a-t-il tiré de sa figure un second exemplaire? Quoi qu'il en soit, cette femme à la chevelure rousse, aux formes matérielles et communes, toute seule dans un cadre où elle fait l'effet d'une énorme chauve-souris, ne peut s'expliquer. Elle est le cauchemar des bons Hollandais, qui la contemplent avec stupeur. Assurément elle doit les poursuivre dans leurs rêves. Dans l'ensemble de la toile elle ne constituait qu'un morceau de peinture médiocre. Isolée, elle atteint, d'un coup, le ridicule.

Nous ne pouvons, cette année, très malheureusement, répéter les éloges que nous avons faits naguère des tableaux exposés par Bastien-Lepage. Il nous peine de voir cet artiste, qui avait donné de lui de si brillantes espérances, s'éloigner de plus en plus de l'art sain, robuste, indépendant, plein de pensées et de sentiment, qui paraissait devoir constituer la plus superbe manifestation de la peinture moderne, pour tomber dans un genre faux et maladif, qui pourrait bien amener une décadence rapide. Les deux toiles qu'il expose à Amsterdam sont bien au dessous, hélas! des œuvres antérieures du jeune maître français. Dans celles-ci, des qualités exceptionnelles de sentiment, une vision pénétrante des choses, une recherche opiniâtre, souvent récompensée, du vrai, d'exquises harmonies de tons, faisaient oublier des défauts sensibles : le manque de perspective, le défaut d'équilibre dans la composition, la tonalité fausse des fonds de paysage. On a beaucoup loué, et nous avons été des premiers à en signaler les mérites, les *Ramasseuses de pommes de terre*, *Jeanne d'Arc*, le *Mendiant*, les *Foins*. Mais de plus en plus les défauts s'accentuent et les qualités s'évanouissent. Déjà le grand tableau exposé au dernier Salon, *La cour au village*, était inférieur aux envois précédents.

La bouquetière qu'il représente dans un carrefour de Londres, pelotonnée dans son châle, les yeux vides, à la main le panier de fleurs qu'elle débite aux passants, n'a ni relief, ni modelé ; c'est une peinture creuse et terne. La vie manque ; bien plus, la jeune fille elle-même semble faire défaut : on ne sent pas, sous ces flottants vêtements, palpiter la chair. Cela fait songer aux *pupazzi* des Guignols dont la tête est en carton, et dont le corps est fait d'un sac d'étoffe dans lequel on passe la main.

L'autre tableau n'est guère plus heureux. C'est un gamin vêtu de rouge, un cireur de bottes dont le type est bien connu en Angleterre. Mais ce gamin, aussi vide d'ailleurs et aussi terne que sa compagne la bouquetière, prend, sur la borne où il s'appuie, des airs penchés qui font songer à un modèle posant dans un atelier, et nullement à un enfant saisi en pleine rue, dans la vérité de ses mouvements. L'attitude est péniblement cherchée, composée en vue d'un effet théâtral, et pour tout dire, inadmissible. Essayez donc un peu de

vous appuyer ainsi du coude sur une borne, en croisant les jambes. Neuf fois sur dix vous ferez la culbute, et si vous parvenez à vous maintenir en équilibre dans cette pose extraordinaire, assurément ce ne sera pas pour longtemps. Souhaitons que Bastien-Lepage, le grand artiste du *Mendiant* et des *Foins*, revienne aux seuls principes qui sauvent : à l'étude serrée et consciencieuse de la nature, à la vérité et à la sincérité, et attendons de lui mieux que ces malencontreuses études londoniennes qui nous paraissent une pierre mise sur les rails et capable d'amener une catastrophe.

L'Allemagne vogue en plein Achenbachisme. Le nombre d'adeptes que compte encore au delà du Rhin la peinture de paravents inaugurée par les deux frères de Dusseldorf est incommensurable. Ne nous occupant qu'incidentellement de papier peint, — à propos d'art décoratif par exemple, — nous pouvons nous dispenser d'aborder ici la critique de ces productions surannées d'une école qui, heureusement, est morte et ne sert plus qu'à ébouir les concierges.

Ces images multicolores se prélassent dans cinq ou six salles de l'exposition d'Amsterdam. Il y en a un assortiment complet, et pour tous les goûts : paysages verdoyants, vues de Suisse, intérieurs, portraits de souverains et autres, sujets de genre (ceux-ci dominent, comme de juste , combats de cerfs, épisodes de chasse, etc., etc. Le bitume a coulé à flots et l'on ne trouve plus en Allemagne assez de blaireaux pour fournir les artistes.

Trois ou quatre noms émergent cependant de cette cohue. Les artistes qui les portent ont d'autant plus de mérite que, certes, l'art qu'ils défendent fièrement doit être chez eux en médiocre estime, à en juger par celui qui fait prime.

Il y a d'abord M. Uhde, dont nous avions remarqué et signalé, au dernier Salon de Paris, dans le Salon d'honneur s'il vous plaît, le *Joueur d'orgue qui passe*. C'est également un joueur d'orgue que représente le tableau exposé par l'artiste à Amsterdam. Mais cette fois, on voit l'homme, tournant la manivelle de son instrument, de cet instrument préhistorique dont l'espèce s'éteint, tuée par la race féroce des pianos-concert, et dont on verra bientôt les derniers spécimens dans les vitrines des musées.

Les petites filles dansent au son de la dolente mécanique ; les grandes écoutent, rêveuses. Ce coin de ruelle, dont la lumière grise du matin éclaire doucement les pignons de briques roses, a une intimité et une poésie tout-à-fait charmantes.

Il y a aussi M. Liebermann, un fort, très connu à Paris où il expose presque chaque année. Ses *Tisserands*, vus à contre-jour dans un intérieur pauvre, sont tout à leur affaire : l'homme lance la navette à travers le réseau de fils, la femme dévide l'écheveau ; seule, la petite fille regarde, au fond de l'atelier, avec mélancolie Toile excellente d'observation, de vérité, de facture.

On connaît à Bruxelles les paysages profondément sentis, dramatiques et bien peints de M. Munthe. Cet artiste expose un *Hiver* d'une émotionnante impression, malgré la lourdeur du ciel.

Il y a, enfin, M. Werner, qui expose une grande toile représentant l'une des salles du musée de Dresde, avec son va-et-vient de visiteurs, ses huissiers, son étincelante décoration de toiles de maîtres aux murs. Ce n'est pas entièrement dégagé du côté *image*, mais la toile est néanmoins bonne, spirituelle, vivante, d'une observation qui n'est pas sans humour.

Un mariniste, M. Dill, qui s'entend à balancer crânement sur les vagues des barques de pêche, complète le petit groupe de peintres qui, dans le flot de médiocrités constituant l'ensemble du Salon allemand, forment l'îlot qui porte les espérances de l'Art.

FRANS HALS ET MANET

Un de nos abonnés de France nous adresse, au sujet de notre dernier article de fond, quelques observations intéressantes que nous croyons devoir publier, dans un intérêt général et quoique notre correspondant, qui partage notre admiration pour le grand maître de Harlem, ne soit pas de notre avis en ce qui concerne certains caractères de son art. Aimant la discussion en ce qu'elle peut offrir d'utile aux artistes et jeter de lumiere sur les questions qui nous occupent, nous sommes heureux de voir nos theories commentees, et, au besoin, combattues. Ces luttes courtoises prouvent l'intérêt qui s'attache, à notre époque, aux grandes questions artistiques et temoignent d'une vitalite qui nous rejouit. Aussi est-ce avec empressement que nous publions la lettre qu'on va lire.

Nos lecteurs y trouveront quelques affirmations peut-être hasardées. L'appréciation que prête notre correspondant à l'ensemble de la jeune école franco-americaine des maîtres d'autrefois, est de nature à surprendre Il serait interessant de connaître, à cet égard, émanée d'eux mêmes, l'opinion de ces messieurs. Nous pouvons, dès à présent, en ce qui c ncerne l'un d'eux tout au moins, rectifier le dire un peu absolu de notre correspondant. Dans une visite toute récente que nous fîmes au musée de Harlem, nous y rencontrâmes, en même temps que notre compatriote et ami Théo Van Rysselberghe, occupé à une copie d'apres Hals, William Chase, l'un des plus brillants promoteurs du jeune mouvement américain. Pour la troisième fois, Chase revenait aux musées de Hollande, plus convaincu que jamais de la supériorité de Frans Hals, et cherchant à pénétrer dans l'intimité de son génie. Il avait fait une copie des *R gentes*, dans les dimensions de l'original, et de certains personnages, pris isolément d autres tableaux.

Nous savons aussi que Sargent est l'un des plus grands admirateurs de Frans Hals, avec lequel il a, notamment dans *El Jabo*, exposé en 1882 à Paris, des affinites incontestables.

Quant à Whistler, il nous paraît difficile, malgré l'opinion de notre correspondant, de ne pas trouver entre ses œuvres et celles du maître de Harlem de frappantes analogies de conception, de facture, de tons, de sentiment.

Nous nous arrêtons, car nous ne pourrions, pour répondre aux observations qu'on nous adresse, que reprendre, un à un, les arguments exposés dans notre article.

Ceci dit, voici la lettre :

MONSIEUR,

Veuillez permettre à un abonné de votre excellent journal d'adresser quelques remarques à l'auteur de l'article : « *Le modernisme de Frans Hals* ». Je suis un admirateur passionné du grand peintre hollandais; j'ai été l'ami intime de Manet et un peu son élève : c'est-à-dire que, pendant les dernières années de sa vie, j'ai eu l'honneur et le bonheur de passer de longues heures dans l'intimité de son atelier; je l'ai vu travailler et surtout je l'ai beaucoup entendu parler : il avait un esprit charmant. C'est souvent vers la fin de son existence que l'artiste est fécond en sages conseils et qu'il se *dépêche*, pour ainsi dire, malgré lui, d'instruire les autres et de leur donner les principes qu'il n'a pas pu suivre lui-même.

Je crois avoir connu cet excellent homme, et ce grand artiste, à fond; j'ai vu tous les tableaux, ou à peu près tous les tableaux, qu'il a faits; enfin, je pense pouvoir en parler comme un ami dévoué et un artiste impartial à la fois.

Manet est-il un exécutant, comme beaucoup le disent; ou bien est-il seulement remarquable comme inventeur du *Modernisme* et du *plein-air?*

Eh bien! je crois pouvoir affirmer que, à part quatre ou cinq toiles du début, telles que l'*Enfant à l'épée*, le *Guitariste*, le *Fifre*, et peut-être le *Bon bock*, il n'a pas été un grand exécutant *. Il a été un peintre étonnant dans ces quelques toiles : dans toutes ses autres œuvres il m'apparaît tout autre. Que sont ses meilleures peintures, — au point de vue de l'exécution, — si on les compare à Hals, et surtout à Velasquez, dont il a été bien plus impressionné? C'est bien au delà qu'il faut chercher Manet, cet être parisien délicat et sensuel, et bien plus dans de simples pastels, figures de femmes, fleurs, bébés, qu'il a faits en quantité.

Ce qu'a trouvé Manet, c'est l'élégance d'un chapeau *haut de forme*, d'un pantalon, d'un gant chamois, d'une ombrelle. Il a toujours été un élégant, et ne s'est jamais donné lui-même que dans des productions d'une rare finesse, qu'il ne montrait jamais au public. Pourquoi? Il a fait des œuvres vulgaires, ou du moins trouvées telles, parce qu'il a vécu avec Zola, et qu'il était rempli du naturalisme dans ses formes les plus avancées. Il a peint des blouses bleues, par dilettantisme, un peu comme les de Goncourt. Pour moi, tout le charme de Manet est dans certaines attitudes de femmes longues et maigres, un peu tristes, pâles comme des roses-thé. Voyez son portrait de Mlle Morisot (même Salon que le *Bon bock*), l'*Olympia* (dont les pieds sont dessinés comme par M. Ingres, cet admirable peintre de femmes).

Voyez encore la petite fille et la bonne anglaise, dans le *Chemin de fer;* la *Jeanne* du Salon de 1882, le portrait de Mlle Gonzalès et de tant d'autres femmes charmantes; voyez surtout le dandysme du *Jardin des Tuileries*, des *Départs de paquebots à Boulogne*, etc. Il me semble que Manet n'a rien du *mouvement* de Hals; ses personnages sont comme figés, mais ils ont une distinction exquise dans leurs attitudes un peu gothiques, qu'ils portent tablier ou longues traînes.

On compare souvent Manet à Hals, mais ils n'ont aucun rapport, presque! Ce qui était adresse merveilleuse, science profonde chez le Hollandais, n'était qu'impuissance chez notre bon Manet! On croit que celui-ci est descendant de celui-là, parce que ses tableaux semblent de grandes ébauches. Chez Hals, c'est l'ébauche du génie, chez Manet c'est le travail pénible d'un artiste très maladroit qui a un œil unique. Prenons, par exemple, la *Femme qui fait la lessive en son jardin :* l'impression est d'une justesse inouïe, l'air baigne les deux figures, le peintre a *vu* admirablement; mais quelle lourdeur de métier! Plus Manet a vu juste, plus il a exécuté insuffisamment. On peut dire que, dès qu'il a été *lui*, dès qu'il a inventé ce quelque chose de difficile à définir, mais de charmant, dès qu'il a été maître en *plein air*, il n'a plus été virtuose. Pourquoi donc le comparer aux virtuoses des virtuoses et aux deux plus grands exécutants qui aient été : Velasquez et Hals?

Pardon, Monsieur, de cette longue lettre péniblement écrite; je suis peintre et nullement écrivain, je ne vous donne ici que quelques idées, non encore exprimées, je crois, et dont vous pourrez peut-être profiter.

Permettez-moi d'ajouter encore un mot à propos de l'Ecole *franco-américaine* dont parle l'auteur de l'article qui m'occupe. Je mets à part le vieux Whistler, ami intime de Manet; il me semble que ce prodigieux japonisant, ce fantaisiste petit-fils de Velasquez (on ne sait comment), n'a pas le moindre rapport avec Hals.

Quant à Sargent et William Chase, le premier me paraît bien plus préoccupé de Jaquet que d'aucun autre : il voit Velasquez et Goya au travers de M. Carolus-Duran. Chase, qui a fait ses études à Munich, a commencé par faire d'excellentes choses, très impressionné de Fantin, et maintenant il ne jure plus que par Whistler. Thomson, qui est Anglais, ne connaît que Bastien-Lepage, et Stott, qui est Anglais aussi, ne songe qu'à Whistler. D'abord, sachez, Monsieur, que tous ces Anglais et Américains qui habitent Paris, ont les maîtres anciens en horreur, qu'ils ne sont *jamais* au Louvre et que leur éducation est purement moderne, comme leurs goûts.

Sargent, seul, je crois, a été à Madrid et est revenu très frappé. Ce qui ne l'empêche pas de dire que le Louvre est une collection de vieilles horreurs marron et noires.

Veuillez agréer, Monsieur, mes compliments très distingués.

UN ABONNÉ FRANÇAIS.

* C'est précisément l'opinion que nous avons exprimée dans un article sur Manet, publié par *l'Art moderne* lors de la mort de l'artiste (numéro du 20 *mai* 1883).

N. D. L. R.

BIBLIOGRAPHIE

Bréviaire de l'amour expérimental, par le docteur JULES GUYOT.

M. Georges Barral, un praticien et un érudit (ces deux qualificatifs semblent s'exclure), ancien élève de Claude Bernard, vient de publier sous ce titre, en un mignon volume de poche d'une exquise élégance, un petit livre du docteur Guyot dont l'intérêt social se double d'un intérêt littéraire considérable, et même d'un intérêt historique. Il fut composé le 18 mars 1859, à l'occa-

sion du mariage du prince Napoléon avec la princesse Clotilde de Savoie, fille de Victor-Emmanuel.

Le sujet épineux et scabreux qu'il traite est développé avec un tact, une réserve, un esprit tout à fait remarquables.

Nous ne pouvons, au surplus, pour le faire apprécier, mieux faire que de citer la lettre qu'adressa à l'éditeur M. Victorien Sardou.

« A Monsieur Georges Barral,

« Vous avez raison, Monsieur ; c'est un petit chef-d'œuvre à tous les titres ; et il serait à souhaiter qu'un ouvrage tel que celui-ci fût mis à la portée de tous par une édition populaire à bon marché, dont le gouvernement lui-même devrait prendre l'initiative. On ne fera jamais rien de plus utile, de plus moral, de plus réconfortant, de plus opportun, car jamais les relations conjugales n'ont été plus mal équilibrées qu'en ce moment. On ne voit qu'adultères, séparations, scandales, et, chose grave, abaissement graduel de la population. Ce petit livre, qui, sous une forme très nette, très claire, enseigne aux époux l'art de se plaire physiquement, et, par suite, d'être heureux en ménage, ferait plus que les déclamations vaines des orateurs ou des moralistes pour la constitution de la famille, c'est-à-dire des mœurs publiques et par conséquent de la patrie ; car tout se tient.

« Je ne saurais assez vous remercier, Monsieur, de m'avoir fait connaître ce *Bréviaire de l'amour expérimental* qui devrait être le livre de chevet de tous les nouveaux époux ; je le garde au meilleur coin de ma bibliothèque pour mes amis d'abord et plus tard pour mes enfants.

« Permettez-moi de vous serrer la main cordialement et avec reconnaissance.

« Victorien Sardou.

« Marly-le-Roi, 15 août 1882. »

Correspondance

M. Gustave Lagye, directeur de la *Fédération artistique* d'Anvers, nous demande de publier la lettre suivante, qu'il a adressée au directeur du *Figaro*. Nous nous rendons très volontiers à son désir, dans l'intérêt de la vérité.

A Monsieur le Directeur du *Figaro*.

Monsieur et cher confrère,

Permettez-moi de répondre un mot à l'articulet relatif au *Boccace* de MM. Zell et Genée « transformé en franco-flamand » par votre serviteur « et restitué en français, par Chivot et Duru ».

Je croyais que le procès dont le *Figaro*, choisi par moi, a publié le jugement, ne laissait subsister aucun doute sur la façon originale dont MM. Chivot et Duru ont bien voulu franciser mon œuvre personnelle.

Mes confrères parisiens ont singulièrement établi mon incompétence en s'appropriant textuellement la presque totalité de mon adoption musicale, c'est-à-dire de la partie, assurément la plus artistique et la plus littéraire de l'ouvrage.

Et voyez les vertus de l'étiquette ! Mes rimes belges se sont immédiatement transformées en français pur sang, rien que par un léger démarquage.

Sans doute, Monsieur, vous avez perdu le souvenir exact de cette plaisante affaire, mais il ne peut me convenir d'être taxé de plagiat alors que j'ai prouvé à l'évidence où sont les contrefacteurs.

J'ai traduit le *Boccace* de MM. Zell et Genée sur commande expresse du gérant de la maison Schott et avec l'autorisation écrite d'un des librettistes allemands, déjà en arrangement avec M. de Leuven, auteur du *Boccace* français. Si, par la suite, je me suis vu jeté cavalièrement par dessus bord, ce n'est pas une raison pour déverser le ridicule sur un travail fait consciencieusement et que MM. Chivot et Duru n'ont pas hésité à signer de leurs noms. Il me suffira de constater que mes collaborateurs de la dernière heure ont conservé dans leur seconde version, parue et jouée à Paris, assez de mes vers franco-flamands, pour m'assurer gain de cause dans un nouveau procès, si j'etais d'humeur à revendiquer jusqu'au bout l'intégrité de mes droits.

C'est ce dont je vous aurais convaincu par la seule comparaison des deux partitions si je n'etais, en ce moment, absent de Paris, où je me suis fixé depuis plus d'un an. Mais à mon prochain retour, je suis prêt à vous édifier à cet égard, persuadé que vous rendrez mieux justice à un homme dont le seul tort consiste à n'avoir pas pris suffisamment de précautions.

J'ose me fier à votre loyauté pour accueillir la présente rectification dans les colonnes du *Figaro*, et vous prie d'agréer mes salutations bien confraternelles.

Gustave Lagye,
directeur de la *Fédération artistique*.

A PROPOS DE LA PROPRIÉTÉ ARTISTIQUE

Les journaux français racontent depuis quelques jours que M. Manzotti, l'auteur du ballet *Excelsior* qui a fait tant de bruit, était en procès avec le musicien de son ballet, M. Marenco. Celui-ci ayant cru devoir protester contre les amputations faites par son collaborateur dans la musique d'un nouveau ballet, *Sieba*, qu'ils viennent de terminer, M. Manzotti écrit à propos de cette affaire une lettre au *Figaro* ; cette lettre qui ne conteste pas les faits, mais les explique, est curieuse en ce qu'elle jette un jour singulier sur les mœurs italiennes en fait de ballet :

« On me communique l'article paru dans *le Figaro* du 17 et dans lequel il est question d'un différend survenu entre M. Marenco et moi.

« Vous appréciez les choses au point de vue français. Il faudrait vous placer au point de vue italien, car *Excelsior* et *Sieba* sont des ballets italiens. Or, en Italie, les musiciens sont, vis à vis des chorégraphes, dans la même situation que des librettistes vis à-vis des compositeurs. Le compositeur achete un livret, de même que le chorégraphe achète une partition. Ce sont là des coutumes qui peuvent vous surprendre, mais qui font loi pour tout le monde chez nous.

« Je ne me suis donc pas associe avec M. Marenco pour la confection et l'exploitation de mes ballets.

« Cela ne s'est jamais fait, en Italie, entre chorégraphe et musicien.

« J'ai engagé M. Marenco pour qu'il écrivît, pour ainsi dire, sous ma dictée, de la musique dont je lui donnais les rythmes, les temps, la durée. Ce travail lui a eté payé à forfait suivant l'usage, et beaucoup plus largement que cela ne se fait d'habitude.

« *Excelsior* ayant eu un grand succès à Milan, on me l'a demandé pour Paris. J'ai, à cette occasion, payé une seconde fois M. Marenco, pour mettre nos situations bien en regle.

« Apres *Excelsior*, la direction de l'Eden m'a demande *Sieba*, mais elle désirait que ce ballet fût remanié, de facon à lui donner une importance supérieure à celle d'*Excelsior*. Il s'agissait d'ajouter

plusieurs tableaux nouveaux. Je me suis adressé à M. Marenco pour lui faire écrire la musique nouvelle nécessitée par ces changements.

« Tout semblait d'accord, et j'ai une lettre de lui dans laquelle il me dit qu'il accepte de faire ce travail aux conditions ordinaires, lorsque, changeant d'idée, il m'opposa des fins de non-recevoir, déclarant à diverses personnes, dont j'ai le témoignage, qu'il ne voulait plus rien écrire pour moi. J'ai dû m'adresser à M. Venanzi, qui, du reste, a réussi au delà même de mes désirs.

« M. Marenco prétendait qu'un autre compositeur ne pouvait ajouter de la musique dans la partition de *Sieba*.

« Il a lui-même porté la question devant la Société des auteurs d'Italie, qui a conclu en ma faveur, déclarant que j'avais le droit d'introduire de la musique nouvelle dans la partition, à la condition de ne pas remanier celle déjà existante et de nommer les deux auteurs.

« J'ai fait vérifier le travail de M. Venanzi par M. Ricordi, une des plus grandes autorités musicales de l'Italie, et j'ai sa déclaration constatant que les prescriptions de la Société des auteurs ont été scrupuleusement respectées.

« M. Marenco a fait des opéras, il a donc acheté des libretti comme je lui ai acheté des partitions. Que dirait-il si l'une de ses œuvres lyriques avait eu du succès et que le librettiste eût voulu en profiter contre lui?

« L. MANZOTTI. »

De pareilles mœurs auront quelque mal à s'acclimater dans les pays où l'on n'est pas habitué à un tel ravalement de la musique, fût-elle de Marenco.

PETITE CHRONIQUE

Après les auditions de MM. Baudot et Liégeois, dont *l'Art moderne* a récemment noté les succès, nous signalons avec plaisir à nos lecteurs les brillants concerts donnés au Kursaal d'Ostende par M. Gustave Kefer, un jeune pianiste belge, déjà connu et estimé d'une partie du public bruxellois. Huit séances de musique de chambre et deux auditions avec accompagnement d'orchestre ont fait apprécier son remarquable mécanisme et son intelligence musicale. M. Kefer comprend et rend excellemment les grandes œuvres des maîtres du piano, depuis Bach jusqu'à Brahms. L'un de ses concerts fut consacré aux œuvres de Moskowski. L'auteur, qui était présent, a chaleureusement félicité le jeune artiste. On a aussi fort remarqué une brillante exécution de la *Fantaisie hongroise* de Liszt. Tous les journaux étrangers ont relaté les succès de notre compatriote, que la presse belge, naturellement, — à l'exception d'une gazette ostendaise, — a, avec le plus touchant ensemble, laissés dans l'ombre.

M. Jean Van den Eeden, directeur du Conservatoire royal de musique de Mons, vient d'avoir la douleur de perdre sa mère, décédée à Gand à l'âge de 67 ans. Nous nous associons de tout cœur à la douleur de notre ami et lui présentons l'expression de nos sentiments de condoléances.

Au Salon de Gand, dont nous nous occuperons prochainement diverses acquisitions importantes ont été faites par le gouvernement pour le musée de la cité d'Artevelde. On cite entre autres le *Combat de Taureaux*, d'Alfred Verwée, le *Zoute à Knocke*, de Rosseels, les *Pêcheurs de crevettes*, de Delvin, et l'un des deux tableaux de Claus.

Il est question aussi, dit on, de l'achat des *Deux sœurs*, de Giron, la grande toile dont nous avons longuement parlé lors de son exposition au dernier Salon de Paris. Le gouvernement est en pourparlers avec l'artiste qui en demande, paraît-il, 30,000 francs.

Le théâtre Molière annonce une série de représentations fort intéressantes, qui seront données par Mme Favart de la Comédie Française, avec le concours de Mlle Esther Castelli, MM. Montlouis, Dalbert, Paul Schaub, Fournier et Riva.

Ces représentations auront lieu dans l'ordre suivant : Lundi et mardi, 1er et 2 octobre, *Paul Forestier*, d'Emile Augier ; mercredi et jeudi, 3 et 4 octobre, *l'Aventurière*, d'Emile Augier, vendredi 5 et samedi 6 octobre, *Julie*, d'Octave Feuillet.

L'intendance de l'Opéra de Munich se propose de donner l'été prochain une série de représentations de la *Tétralogie des Nibelungen*. A cet effet, le théâtre va subir prochainement une transformation intéressante. L'orchestre, entre autres, sera placé plus bas et sera recouvert, ainsi que c'est le cas au théâtre Wagner à Bayreuth.

Le cycle de représentations wagnériennes à l'Opéra de Vienne, dont nous avons entretenu nos lecteurs dans notre dernier numéro, commencera le 1er du mois de décembre et durera jusqu'à la Noël.

Une exposition internationale des arts, des manufactures, des sciences et de l'industrie aura lieu à Londres, au Cristal-Palace, du 3 avril au 3 octobre 1884.

Les directeurs du Cristal-Palace ont pris les dispositions nécessaires.

Les journaux artistiques de Paris rendent compte dans des termes très vifs d'un incident regrettable qui se serait passé au sein de la commission de placement du Salon triennal.

On ne parle, dans le monde des arts, que du refus dont les tableaux de Manet ont été frappés, par les membres du jury du Salon.

Les jurés avaient accepté d'office *Jeanne*, ce charmant portrait qui figura à l'avant-dernier Salon, en compagnie du *Bar aux Folies-Bergère*. En avertissant la famille de l'artiste de cette admission, le jury demandait à *revoir* ce même *Bar aux Folies-Bergère*, *Chez le père Lathuille* et le portrait de M. Antonin Proust.

Ce déménagement des trois toiles, de l'atelier au palais de l'Industrie, fut inutile, car les membres du jury refusèrent de les laisser exposer.

L'un des examinateurs, quoique considéré comme un grand artiste mais qui n'aima jamais Manet ni sa peinture, s'oublia jusqu'à dire :

— Assez de *saletés* comme ça ?

Cette façon d'apprécier les œuvres du peintre dont le talent a été très discuté, il est vrai, mais qui a fini par s'imposer, est tout au moins regrettable.

Nous croyons devoir informer ceux de nos abonnés qui désireraient profiter de la réduction accordée aux abonnés de *l'Art moderne*, et de la *Jeune Belgique*, sur le prix de souscription aux « Plaquettes artistiques », publiées par les directeurs de cette dernière revue, que le tirage de ces mignons volumes est strictement limité à 300 exemplaires. Ils feront donc bien de souscrire sans retard, le nombre des demandes étant déjà considérable.

La nouvelle d'Octave Maus, illustrée par Charles Hermans, — qui ouvrira la série avec le *Baiser*, illustré par Khnopff, de Max Waller, — portera définitivement le titre : *Aux Ambassadeurs*.

Rappelons que le prix de chacune de ces plaquettes, imprimées en caractères Elzévir sur beau papier anglais avec lettres ornées, etc, est de fr. 1-50 pour le public, de fr. 1-20 seulement pour les abonnés de la *Jeune Belgique* et de *l'Art moderne*. Les abonnés qui souscriront à toute la série, recevront les volumes à raison de fr. 1-10.

Les premiers seront mis en librairie au plus tard le 1er octobre. Les souscriptions sont reçues au bureau de la *Jeune Belgique*, 90, rue Bosquet.

DIETRICH & Cie

23A, RUE ROYALE, BRUXELLES

Gravures Aquarelles, Tableaux, Modèles et dessins, etc.

VIENT DE PARAITRE :

ANNUAIRE ILLUSTRÉ DES BEAUX-ARTS

(DEUXIÈME ANNÉE)

Revue artistique universelle, contenant environ 300 dessins originaux. Cet ouvrage comprenant le

CATALOGUE ILLUSTRÉ DE L'EXPOSITION DES BEAUX-ARTS A PARIS

(DESSINS INÉDITS)

ainsi que les œuvres les plus importantes des différentes expositions de l'année, est publié sous la direction de F.-G. DUMAS. (Numéro 11 de la collection). — *Prix broché :* **5** fr.

Maison PNE MOMMEN

26B, *RUE DES FRIPIERS* & 29, *RUE GRÉTRY*

BRUXELLES

FABRIQUE DE TOILES
POUR TABLEAUX ET PANORAMAS.

TISSUS GOBELINS, COTONS ET TOILES
DE TOUTES LARGEURS POUR DÉCORS.

ENCADREMENTS EN TOUS GENRES.

RENTOILAGE, PARQUETAGE, VERNISSAGE
emballage et nettoyage de tableaux.

VENTE ET LOCATION DE MANNEQUINS.

BROSSES ET PINCEAUX.

HUILES, ESSENCES, VERNIS ET SICCATIFS.

Tous les articles
POUR LA SCULPTURE, LA GRAVURE A L'EAU-FORTE, L'ARCHITECTURE ET LE DESSIN.

FABRIQUE DE COULEURS
POUR LA PEINTURE A L'HUILE, A L'AMBRE, A L'AQUARELLE, SUR PORCELAINE, SUR SOIE ET SUR TISSUS GOBELINS.

TABLES ET PLANCHES A DESSINER,
CHEVALETS DE LUXE, D'ATELIER ET DE CAMPAGNE.

BOITES, TENTES, PARASOLS,
CHAISES, TÉS, ÉQUERRES, COURBES.

BOITES A COMPAS,
Crayons, Fusains, Meubles d'atelier, Vases en terra cotta et Porcelaines à décorer.

PAPIERS ET MODÈLES
POUR L'AQUARELLE ET LE DESSIN.

PHOTO-PEINTURE.

TABLEAUX ET ŒUVRES D'ART.

PIANOS

VENTE
ÉCHANGE
LOCATION

BRUXELLES
rue Thérésienne, 6

GUNTHER

Paris 1867, 1878, 1er prix. — Sidney, seul 1er et 2e prix

MUSIQUE.

R. BERTRAM

10, RUE SAINT-JEAN, BRUXELLES

(Ancienne maison Meynne).

ABONNEMENT A LA LECTURE DES PARTITIONS

MAISON GOUPIL ET Cie A BRUXELLES

89, rue du Marché aux Herbes (en face des Galeries Saint Hubert)

EN SOUSCRIPTION :

CENT CHEFS-D'ŒUVRE

des

COLLECTIONS PARISIENNES.

CENT TABLEAUX de Corot, Daubigny, Decamps, Delacroix, Diaz, J. Dupré, Fromentin, Fortuny, Garbet, Géricault, Isabey, Marilhat, Meissonier, Millet, Rousseau, Ary Scheffer, Troyon, Antonello, Boucher, Greuze, Franz Hals, Hobbema, Metzu, Pieter de Hoog, Raibolini, Rembrandt, Teniers, Terburg, Van de Velde, *gravés à l'eau forte* par MM. Bellard, Braquemond, Champollion, Chauvel, Courtry, Damman, Daumont, Delauney, Desbrosses, Fauvie, Gaujean, Géry-Richard, Kœpping, Kratké, A. Greux, G. Greux, Laguillermie, Lalauze, Lecouteux, Lefort, Le Rat, Los Rios, Lucas, Lurat, Masson, Mathé, Milius, Mordant, Rajon, Salmon, Teyssonnières, Toussaint, Vion. Texte par M. ALBERT WOLFF.

CONDITIONS DE LA SOUSCRIPTION :

L'ouvrage sera divisé en douze fascicules. — Chaque fascicule comprendra huit pages de texte et huit ou neuf eaux fortes. Il paraîtra un fascicule tous les quinze jours à partir du 15 septembre 1883. On souscrit à l'ouvrage complet. — Les souscriptions seront payables, par douzième, à la réception de chaque fascicule

Il sera tiré 800 exemplaires :

25 exemplaires numérotés de 1 à 25. Texte sur papier du Japon, épreuves hors texte sur parchemin avant la lettre, 1,000 fr. épuisé ; 100 id. de 26 à 125. Texte et épreuves avant la lettre sur papier du Japon, 600 fr., épuisé. 675 id. de 126 à 800. Texte et épreuves avec lettre sur papier de Hollande, 360 fr.

Les souscriptions sont enregistrées dans l'ordre de leur réception.

VERLEYSEN-NYSSENS

A LA PORTE CHINOISE

88, RUE ROYALE, BRUXELLES, 88

IMPORTATION DIRECTE DE LA CHINE ET DU JAPON

Objets d'art, porcelaines, bronzes, laques, soieries, papiers, etc. — Grand choix de meubles en laque et bois de fer, paravents, écrans.

SPÉCIALITÉ DE THÉ DE CHINE

Exposition permanente — Entrée libre.

COMPAGNIE DES BRONZES

BRONZES D'ART ET D'AMEUBLEMENT
APPAREILS D'ÉCLAIRAGE
BRONZE MONUMENTAL

Direction et Magasins : Rue d'Assaut, 22, Bruxelles.
Ateliers et Fonderie : Rue Ransfort, 27, Molenbeek Bruxelles.

ADÈLE DESWARTE

28, RUE DE LA VIOLETTE
BRUXELLES.

Atelier de menuiserie et de reliure artistiques

VERNIS ET COULEURS
POUR TOUS GENRES DE PEINTURES.

TOILES, PANNEAUX, CHASSIS,
MANNEQUINS, CHEVALETS, ETC.

BROSSES ET PINCEAUX,
CRAYONS, BOITES A COMPAS, FUSAINS, MODÈLES DE DESSIN.

RENTOILAGE, PARQUETAGE,
EMBALLAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX.

COULEURS ET PAPIERS POUR AQUARELLES
ARTICLES POUR EAU FORTE, PEINTURE SUR PORCELAINE.

BOITES, PARASOLS, CHAISES,
Meubles d'atelier anciens et modernes

PLANCHES A DESSINER, TÉS,
ÉQUERRES ET COURBES.

COTONS DE TOUTE LARGEUR
DEPUIS 1 MÈTRE JUSQUE 8 MÈTRES.

Représentation de la Maison BINANT de Paris pour les toiles Gobelins (imitation)

NOTA. — La maison dispose de vingt ateliers pour artistes. Impasse de la Violette, 4.

SOCIÉTÉ ANONYME

DE

L'HOTEL DES VENTES

DE BRUXELLES

RUE DU BORGVAL, 15 — BOULEVARD ANSPACH, 71 — RUE JULES VAN PRAET, 16

VENTES MOBILIÈRES A L'ENCAN

EXPOSITION PERMANENTE D'OBJETS D'ART, DE MEUBLES, DE MARCHANDISES
A VENDRE A L'AMIABLE

AVANCES SUR VENTES

Salles numéros 3, 4 et 5 (1er étage) réservées **gratuitement** à l'exposition d'*Objets d'Art, de Meubles, de Marchandises*, etc., à vendre à l'amiable. L'Aministration est intermédiaire entre Vendeurs et Acheteurs.

Salles 2 (rez-de-chaussée) et 6 (1er étage), réservées aux ventes publiques à l'encan.

Les Ventes et Expositions sont annoncées par affiches, journaux et bulletin spécial (envoyé **gratuitement** à toute personne qui en fait la demande).

Les vendeurs sont avertis du jour de vente de leurs objets, les Amateurs, qui le désirent, du jour de vente de ce qui les intéresse.

Récépissé est donné, à leur demande, aux déposants d'objets pour vente publique, à l'amiable ou à l'encan.

BUREAU DE RENSEIGNEMENTS DANS LA COUR VITRÉE DE L'HOTEL

CAVES SPACIEUSES DE DÉPOT. — ÉCURIES.

Bulletin des Ventes Publiques de la Semaine

Mercredi 3 octobre, à 2 heures de relevée. — *Salle n° 2 et cour vitrée :* Vente publique, pour cause de départ, d'un important mobilier, comportant plusieurs chambres à coucher, meubles de salon, garnitures de cheminée, foyer, objets divers, ainsi que d'un matériel complet de cafetier-limonadier, consistant en appareil pour faire le café, moulin, bain-marie, marmite, casseroles, nombreux flacons et carafons divers, tasses à café, à thé et à chocolat, pots au lait, terrines, assiettes, verreries variées, cruches, louches, lanternes, glaces, magnifique boîte à pistolets, ustensiles divers. — Exposition la veille de la vente de 11 à 4 heures.

Jeudi 4 octobre, à 2 heures de relevée. — *Cour vitrée et salle n° 2 :* Vente publique de plantes et fleurs, oignons, hyacinthes et tulipes. La vente sera dirigée par M. Van Riet.

Vendredi 5 octobre, à 2 heures de relevée. — *Cour vitrée :* Vente publique de meubles et objets propres à tous usages.

Salle n° 2 : Vente publique, pour cause de départ, de curiosités et d'antiquités, consistant en bois sculpté, coffrets indiens, vases du Japon, soie de Chine, babouches turques, perles, ocrail, bijouterie, simili brillant, tapis turcs et de Perse, vannerie, maroquinerie, articles de fantaisie. — Exposition la veille de la vente de 11 à 4 heures.

Samedi 6 octobre, à 1 heure de relevée. — *Salle n° 2 :* Vente publique par ministère de Maître Keyaerts, huissier à Bruxelles, d'un magnifique mobilier. — Voir détail aux affiches.

Bruxelles. — Imp. FÉLIX CALLEWAERT père, rue de l'Industrie, 26.

TROISIÈME ANNÉE. — N° 40. LE NUMÉRO : 25 CENTIMES. DIMANCHE 7 OCTOBRE 1883.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

COMITÉ DE RÉDACTION

VICTOR ARNOULD — OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — EUGENE ROBERT

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00 ; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES** : On traite à forfait.

Adresser les demandes d'abonnement et toutes les communications à
L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 26, Bruxelles.**

SOMMAIRE

IVAN TOURGUENEFF. — EXPOSITION NATIONALE D'ARCHITECTURE. — SCULPTURE. *La Vénus de Milo*. — PETITE CHRONIQUE.

IVAN TOURGUENEFF

En Ivan Tourgueneff la Russie a perdu un de ses conteurs nationaux les plus originaux et les plus attachants : en lui s'est éteinte une des dernières étoiles de cette pléiade de romanciers et de poètes qui donna pendant quelques années à la grande pétrifiée l'illusion d'un mouvement intellectuel et littéraire. Paris avait adopté Tourgueneff, l'a pleuré, lui a fait de grandes et touchantes funérailles dignes du mort, dignes de cette noble France, toujours hospitalière au génie et à l'idée. La Russie, elle, sentira à peine cette perte. Cette nation ne s'est point encore élevée à la conscience d'elle-même, et sous un vernis trompeur de civilisation, sous les fausses élégances d'une cour et d'une capitale, gît la primitive barbarie, aussi compacte, aussi réfractaire qu'aux temps d'Ivan le Terrible. Heurtée au libre génie européen, cette pierre brute a dégagé des étincelles, ces étincelles pouvaient devenir éclairs ou rayons, mais l'énervant et stupide despotisme qui pèse sur la Russie ne veut ni rayons qui éclairent, ni éclairs qui menacent ; ce dont il fait sa joie et sa gloire, c'est du silence des tombeaux, l'ordre qu'il aime c'est l'ordre de Varsovie, l'ordre du cimetière. Ne regardons plus vers le Nord, sur cette grande tache d'ombre que fait l'empire moscovite, n'espérons plus voir se lever d'aurores, ce mystérieux nuage ne révèle plus que les livides éclairs du meurtre, de la conspiration et des supplices.

Pourtant le génie slave, souple, naïf à la fois et pénétrant, livré à ses libres expansions, eût donné l'être à un art spécial et charmant et, dans la gamme des littératures européennes, eût fait entendre une note particulièrement savoureuse et captivante. Ses grands horizons tristes, ses hivers implacables, un sol ingrat sous un ciel morne et une impitoyable protection exercée sur la vie, mettent dans l'esprit du Slave un fond de mélancolie touchante, mais la race, l'inextinguible race, le sang des ancêtres transmis à travers les générations, mêlent à cette grande tristesse une intensité surprenante de vie et d'action. De cet amalgame des contraires, de cette combinaison de contrastes, jaillissent des œuvres empreintes d'une séduction étrange et troublante. Ce n'est plus l'Europe, unifiée, nivelée, monotone, la même partout, c'est une exquise pointe

de barbarie asiatique dans la banalité de nos conventions européennes.

Les contes de Tourgueneff, écrits avec la préoccupation nationale et non avec une préoccupation personnelle de gloire, ces peintures consciencieuses et vraies, c'est un coin soulevé de ce grand linceul mystérieux qui couvre les nations opprimées par le ciel, par le climat et par les hommes; c'est un peu de vérité sur le grand mensonge des cours et des chancelleries, un peu de nature mêlé à l'artifice de cet empire composite où se combinent l'homme moderne, le Tartare et l'ours.

Tourgueneff n'etait point un lutteur, son poing n'a pas manié le fouet de Juvénal, il n'a pas voulu, comme Herzen, autre grand Slave endormi dans la tombe, saisir la plume brûlante et vengeresse du pamphlétaire; c'est un conteur, rien de plus, mais dans ses récits c'est l'âme même du peuple qui s'épand et se développe naturellement, simplement, dans une gamme de tristesse résignée et comme inconsciente, et, dans cette plainte indécise et douce, celui qui voit au fond de la pensée de l'écrivain, facilement dégage l'immense et profonde douleur de l'opprimé. Ce n'est pas Tourgueneff qui parle dans Tourgueneff, c'est le peuple, et il parle et il agit non pas comme un tribun pourrait désirer qu'il parle et qu'il agisse, mais dans le sens et dans la note de son être, sans révolte, sans cris, sans élans, comme un peuple qui n'a jamais rien entrevu au delà de la fatalité qui pèse sur lui et qui en accepte la loi.

Tout le monde connaît Tourgueneff : nous n'avons pas à analyser son œuvre. Qui n'a été ému et remué devant l'étrange infortune du géant Karpof, le *Roi Lear du Steppe?* qui ne s'est attaché à suivre, dans son douloureux voyage, à travers la vie, ce si vrai et si pénible personnage, Dimitri Roudine? qui n'a senti se mouiller ses yeux à la lecture poignante de l'*Abandonnée?* Pour compléter cette rapide étude sur le grand et sympathique écrivain, nous ne pouvons mieux faire que de transcrire l'éloquent discours prononcé sur son cercueil par Ernest Renan :

Nous ne laisserons point partir sans un adieu le cercueil qui va rendre à sa patrie l'hôte de génie qu'il nous a été donné, pendant de longues années, de connaître et d'aimer. Un maître en l'art de juger les choses de l'esprit vous dira le secret de ces œuvres exquises, qui ont charmé notre siècle. Tourgueneff fut un écrivain éminent; ce fut surtout un grand homme. Je ne vous parlerai que de son âme, *telle qu'elle m'est apparue* dans la douce retraite que lui avait ménagée parmi nous une illustre amitié.

Tourgueneff reçut du décret mystérieux qui fait les vocations humaines le don noble par excellence : il naquit essentiellement impersonnel. Sa conscience ne fut pas celle d'un individu plus ou moins bien doué par la nature : ce fut, en quelque sorte, la conscience d'un peuple. Avant de naître, il avait vécu des milliers d'années; des suites infinies de rêves se concentraient au fond de son cœur. Aucun homme n'a été à ce point l'incarnation d'une race entière. Un monde vivait en lui, parlait par sa bouche; des générations d'ancêtres perdus dans le sommeil des siècles, sans parole, arrivaient par lui à la vie et à la voix.

Le génie silencieux des masses collectives est la source de toutes les grandes choses. Mais la masse n'a pas de voix. Elle ne sait que sentir et bégayer. Il lui faut un interprète, un prophète qui parle pour elle. Qui sera ce prophète? Qui dira ces souffrances, niées par ceux qui ont intérêt à ne pas les voir, ces secrètes aspirations, qui dérangent l'optimisme béat des satisfaits? Le grand homme, messieurs, quand il est en même temps homme de génie et homme de cœur. Voilà pourquoi le grand homme est le moins libre des hommes. Il ne fait pas, il ne dit pas ce qu'il veut. Un Dieu parle en lui; dix siècles de douleur et d'espérance l'obsèdent et le commandent. Parfois il lui arrive, comme au Voyant des antiques récits de la Bible, qu'appelé pour maudire il bénit; selon l'esprit qui souffle, sa langue ne lui obéit pas.

C'est l'honneur de cette grande race slave, dont l'apparition sur l'avant-scène du monde est le phénomène le plus inattendu de notre siècle, de s'être tout d'abord exprimée par un maître aussi accompli. Jamais les mystères d'une conscience obscure et encore contradictoire ne furent révélés avec une aussi merveilleuse sagacité. C'est que Tourgueneff à la fois sentait et se regardait sentir; il était peuple et il était d'élite. Il était touché comme une femme et impassible comme un anatomiste, désabusé comme un philosophe et tendre comme un enfant. Heureuse la race qui, à ses débuts dans la vie réfléchie, a pu être représentée par de telles images, naïves autant que savantes, réelles et mystiques en même temps! Quand l'avenir aura donné la mesure des surprises que nous réserve cet étonnant génie slave, avec sa foi fougueuse, sa profondeur d'intuition, sa notion particulière de la vie et de la mort, son besoin de martyre, sa soif d'idéal, les peintures de Tourgueneff seront des documents sans prix, quelque chose comme serait (si on pouvait l'avoir) le portrait de tel homme de génie dans son enfance. Ce rôle d'interprète d'une des grandes familles de l'humanité, Tourgueneff en voyait la périlleuse gravité. Il sentait qu'il avait charge d'âmes, et, comme il était honnête homme, il pesait chacune de ses paroles; il tremblait pour ce qu'il disait et ce qu'il ne disait pas.

Sa mission fut ainsi toute pacificatrice. Il était comme le Dieu du *Livre de Job*, qui « fait la paix sur les hauteurs ». Ce qui ailleurs produisait le déchirement devenait chez lui principe d'harmonie. Dans sa large poitrine, les contradictoires s'embrassaient; l'anathème et la haine étaient désarmés par les magiques enchantements de son art.

Voilà pourquoi il est la gloire commune d'écoles entre lesquelles existent tant de dissentiments. Cette grande race, divisée parce qu'elle est grande, retrouve en lui son unité. Frères ennemis, que sépare une diverse façon de concevoir l'idéal, venez tous à sa tombe; tous vous avez droit de l'aimer, car il vous appartenait à tous, il vous tenait tous dans son sein. Admirable privilège du génie! Les côtés répulsifs des choses n'existent pas pour lui. En lui tout se réconcilie; les partis les plus opposés se réunissent pour le louer et l'admirer. Dans la région où il nous transporte, les mots dont s'irrite le vulgaire perdent leur venin. Le génie fait en un jour ce que font les siècles. Il crée une atmosphère de paix supérieure où ceux qui furent des adversaires se trouvent en définitive avoir été collaborateurs; il ouvre l'ère de

la grande amnistie, où ceux qui se sont combattus dans l'arène du progrès dorment côte à côte en se donnant la main.

Au dessus de la race, en effet, il y a l'humanité, ou, si l'on veut, la raison. Tourgueneff fut d'une race par sa manière de sentir et de peindre; il appartient à l'humanité tout entière par une haute philosophie, envisageant d'un œil ferme les conditions de l'existence humaine et cherchant sans parti pris à savoir la réalité. Cette philosophie aboutissait chez lui à la douceur, à la joie de vivre, à la pitié pour les créatures, pour les victimes surtout. Cette pauvre humanité, souvent aveugle assurément, mais si souvent aussi trahie par ses chefs, il l'aimait ardemment. Il applaudissait à son effort spontané vers le bien et le vrai. Il ne gourmandait pas ses illusions; il ne lui en voulait pas de se plaindre. La politique de fer qui raille ceux qui souffrent n'était pas la sienne. Aucune déception ne l'arrêtait. Comme l'univers, il eût recommencé mille fois l'œuvre manquée; il savait que la justice peut attendre; on finira par toujours y revenir. Il avait vraiment les paroles de la vie éternelle, les paroles de paix, de justice, d'amour et de liberté.

Adieu donc, grand et cher ami. Ce qui va s'éloigner de nous n'est que ta cendre. Ce qu'il y eut d'immortel en toi, ton image spirituelle, nous restera. Puisse ton cercueil être, pour ceux qui viendront le baiser, un gage d'union et une même foi au progrès libéral! Et quand tu reposeras dans la terre de ta patrie, puissent tous ceux qui salueront ta tombe avoir un souvenir sympathique pour la terre lointaine où tu trouvas tant de cœurs qui surent te comprendre et t'aimer!

Exposition nationale d'architecture

L'indifférence que l'on montre en Belgique à l'égard de l'architecture est réellement inexplicable. Alors que dans la hiérarchie des arts, s'il était possible de créer dans les arts une hiérarchie, elle devrait marcher au premier rang, elle n'occupe dans les prédilections du public qu'une place infime.

Les Salons de peinture la relèguent dans les salles éloignées où règne le silence des nécropoles, avec les dessins, les gravures, les aquarelles, que dédaigne la foule, rassasiée du régal des toiles peintes. Dans le but de réparer cette constante injustice, la Société centrale d'architecture, fondée il y a dix ans par un groupe d'hommes dévoués à l'art auquel ils ont consacré leur vie, avait organisé à Bruxelles une exposition spéciale, d'un attrait puissant, et réunissant une collection d'œuvres vraiment remarquables. Vains efforts! Cette exposition s'est fermée la semaine dernière, ensevelie dans l'indifférence. Ouverte pendant un mois, du 1er au 30 septembre, elle n'a fait que douze cents francs de recettes, chiffre dérisoire qui a été, pour les promoteurs désintéressés de l'œuvre, une injure plus sanglante encore que le mauvais vouloir des jurys de placement.

Souhaitons que cet insuccès n'arrête pas les généreuses tentatives. Il y a en jeu un intérêt de premier ordre, et la gravité des circonstances est telle que le découragement serait coupable.

Diverses circonstances expliquent d'ailleurs la non réussite pécuniaire de l'entreprise, qui, au point de vue artistique, empressons-nous de le dire, a été un éclatant succès.

L'époque de l'exposition nous paraît d'abord avoir été mal choisie. Elle coïncide avec la saison des vacances, et l'épidémie de la villégiature, qui étend de plus en plus ses ravages, vide complètement Bruxelles, pendant les mois d'août et de septembre, du public d'amateurs d'art, d'habitués des salons, d'artistes et de curieux qui constitue la clientèle des expositions. Peut-être cette époque a-t-elle été imposée par le gouvernement, à qui parviennent de nombreuses sollicitations relatives à la disposition du Palais des Beaux-Arts. Peut-être la Société centrale avait-elle compté sur le passage des étrangers à Bruxelles.

Dans le premier cas, l'intérêt de l'art exige qu'il soit pris d'autres arrangements lorsqu'il s'agit d'organiser une nouvelle exposition du même genre. Dans le second, la Société s'est trompée dans ses prévisions, et l'expérience qu'elle a acquise lui sera profitable. C'est au public belge que doit s'adresser une exposition telle que celle qui vient de se fermer. C'est lui qu'elle est, avant tout, destinée à éclairer, à instruire. C'est lui qu'elle doit familiariser avec les idées du beau et avec l'étude, un peu ardue, des monuments d'architecture.

Car pour arriver à construire mentalement l'édifice crayonné par l'artiste, il faut plus qu'un examen superficiel. Et ici nous touchons peut-être à l'une des causes principales de l'indifférence du public pour les châssis d'architecture qu'on lui présente. Le dessin d'un monument ne s'offre pas aux regards d'un bloc, comme un tableau ou une statue. Il faut, pour le comprendre et le juger, coordonner des éléments éparpillés dans ses diverses parties, dans les plans, les coupes, les façades, ce qui exige une étude attentive, réfléchie, sérieuse, prolongée, qui ne s'improvise pas. Mais le public qui a appris à écouter la musique, — on sait quels progrès il a faits en cette matière en ces dernières années, — et qui a appris à voir les tableaux et les statues, est certainement capable d'apprécier les manifestations de l'art architectural, si l'on veut se donner la peine de faire son éducation.

On ne peut, à cet égard, que féliciter la Société centrale de l'initiative qu'elle a prise. Pour la première fois (nous ne comptons pas l'exposition toute intime que cette même société organisa, il y a cinq ans, pour ses membres), elle a fourni à tous les architectes du pays l'occasion d'exposer leurs productions dans des conditions favorables de placement, au public de les voir. C'est une première leçon donnée, leçon qui ne portera ses fruits que si elle est répétée et si l'enseignement subséquent est judicieusement organisé. Il y a, à cet effet, en Belgique, d'excellents éléments. L'ensemble des monuments qui demeureront la gloire de la Belgique et que l'exposition rétrospective a magnifiquement groupés au Palais des Beaux-Arts, prouve suffisamment à quelle hauteur s'est élevé, dans notre pays, l'art architectural. Le récent succès remporté par nos artistes à l'exposition internationale d'Amsterdam montre que la Belgique occupe, dans cette branche des arts, vis-à-vis des autres nations, une place enviable. Il importe donc de profiter de cette situation et de garder les positions acquises.

La section rétrospective, qui formait la partie la plus attrayante de l'exposition, n'occupait pas moins de trois salles. Elle comprenait, entre autres, les plans originaux de quelques-uns de nos plus beaux édifices. On y voyait notamment ceux de l'hôtel de ville et du beffroi de Gand, de l'église Saint-Rombaut, à Malines, de la tour de Saint-Pierre, à Louvain, du palais de Marguerite d'Autriche, à Malines, etc.; une collection des plus intéressantes de dessins relatifs à la construction de Sainte-Waudru, à Mons, et à divers édifices de cette ville. L'un de ces plans remonte à

l'année 1448. Certains d'entre eux sont, au point de vue de la facture, des plus curieux. Mal outillés d'ailleurs, les architectes d'autrefois, — l'examen de ces plans en fait naître l'observation, — sacrifiaient moins de temps aux rendus qu'à la pensée. Leurs dessins n'ont pas la perfection qu'on réclame aujourd'hui. Mais en revanche quelle originalité, quelle puissance de conception, quelle fécondité et quelle variété dans la composition et la coordination des motifs!

Rubens figurait, en tête du catalogue, comme peintre et comme architecte, par une très curieuse collection de gravures reproduisant les arcs de triomphe et les portiques élevés lors des fêtes données à Anvers à l'occasion de la joyeuse entrée de Ferdinand d'Autriche.

Un dessin des Halles de Bruges, avec le couronnement projeté en 1780 pour remplacer la flèche détruite par la foudre, montre ce que serait cet admirable monument si la malheureuse tour ne demeurait pas décapitée. Il faudrait citer encore, pour passer rapidement en revue ce qui méritait d'être particulièrement remarqué dans la section rétrospective, quantité de dessins originaux et de gravures du plus haut intérêt pour l'histoire monumentale de la ville de Bruxelles; une charmante esquisse inachevée représentant le marché du Vendredi, à Gand; un joli dessin de l'escalier intérieur de l'hôtel de ville de Léau; une vue intérieure de l'ancienne église des Jésuites à Malines, dessin charmant, artistement enlevé par De Noter, architecte qui vivait au commencement de ce siècle, et qui a, grâce à d'incessants voyages à une époque où les communications étaient encore difficiles, conservé la physionomie de quantité de monuments détruits aujourd'hui; un plan perspectif de l'ancien jubé de la collégiale de Sainte-Waudru, à Mons, par Du Brœucq, statuaire, architecte et dessinateur habile; les nombreux dessins de De Wez, le plus grand architecte des Pays-Bas au XVIII^e^ siècle; une photographie d'après un dessin de Juan Guas, architecte flamand, de la cathédrale de Tolède; les beaux dessins de Delfosse.

On le voit par cette courte énumération — et remarquez s'il vous plaît que la seule section rétrospective comprenait trois cent quatre-vingt-dix-huit numéros, — l'exposition de la Société centrale était assez intéressante pour ne pas passer inaperçue.

Il ne nous est guère possible, dans la section contemporaine cataloguée sous un millier de numéros, d'apprécier en détail les œuvres exposées par près de cent exposants. Nous nous bornerons à signaler, dans chacune des quatorze classes qui formaient la division logique de l'exposition, les plans et dessins qui nous ont paru les plus dignes d'attention. C'est ce qui fera l'objet d'un prochain article.

SCULPTURE

LA VÉNUS DE MILO.

L'une des plus belles œuvres de la sculpture antique, la Vénus de Milo, a inspiré à Paul de Saint-Victor, le grand styliste, une page qui est à la fois une critique profonde et un admirable morceau de littérature.

Nous croyons être utile à la fois aux sculpteurs et aux lettrés en reproduisant ce passage.

L'œil humain a-t-il jamais embrassé forme plus parfaite? Ses cheveux, négligemment rattachés, ondulent comme les vagues d'une mer au repos. Le front se découpe sous leurs bandelettes, ni trop haut ni trop bas, mais tel que l'on peut concevoir le siège d'une pensée divine, unique, immuable. Les yeux s'enfoncent sous l'arcade profonde des sourcils; elle les recouvre de son ombre, elle les frappe de cette sublime cécité des dieux, dont le regard, aveugle au monde extérieur, retire en lui sa lumière et la répand sur tous les points de leur être. Le nez se rattache au front par ce trait droit et pur qui est la ligne même de la beauté. La bouche, entr'ouverte, creusée aux angles, animée par le clair-obscur que projette sur elle la lèvre supérieure, exhale le souffle ininterrompu des vies immortelles. Son léger mouvement accuse la rondeur grandiose du menton marqué d'un imperceptible méplat.

La beauté coule de cette tête divine et se répand sur le corps, à la façon d'une clarté. Le cou n'affecte point ces molles inflexions de cygne que la statuaire profane prête à ses Vénus. Il est droit, ferme, presque rond, comme un fût de colonne supportant un buste. Les épaules étroites développent, par leur contraste, l'harmonie d'un sein digne, comme celui d'Hélène, de servir d'empreinte aux coupes de l'autel : sein doué d'une virginité éternelle, que l'Amour n'a pas fatigué en l'effleurant de ses lèvres, auquel les quatorze enfants de Niobé pourraient boire sans altérer son contour. Le torse offre ces plans cadencés et simples qui marquent les divisions de la vie. La hanche droite, assouplie par l'inclinaison de la pose, prolonge son ondulation dans la draperie glissante que le genou, porté en avant, laisse retomber en plis majestueux.

Mais la beauté sublime est la beauté ineffable. La langue d'Homère et de Sophocle serait seule digne de célébrer cette royale Vénus; l'ampleur du rythme hellénique pourrait seule mouler, sans les dégrader, ses formes parfaites. Par quelle parole exprimer la majesté de ce marbre trois fois sacré, l'attrait mêlé d'effroi qu'il inspire, l'idéal superbe et ingénu qu'il révèle? Le visage ambigu des sphinx est moins mystérieux que cette jeune tête en apparence si naïve. D'un côté, son profil exhale une douceur exquise; de l'autre, la bouche contracte le tour, l'œil prend l'obliquité d'un dédaigneux défi. Regardez-la de face : la figure apaisée n'exprime plus que la confiance de la victoire, la plénitude du bonheur. — La lutte n'a duré qu'un instant; d'un regard, Vénus sortant des flots a mesuré son empire. Les dieux et les hommes ont reconnu sa puissance... Elle met le pied sur la plage et s'expose, demi-nue, à l'adoration des mortels.

Mais cette Vénus n'est pas la Cypris frivole d'Anacréon et d'Ovide, celle qui forme l'Amour aux ruses érotiques, et à laquelle on immole les oiseaux lascifs. C'est la Vénus Céleste, la Vénus Victorieuse, toujours désirée, jamais possédée, absolue comme la vie, dont le feu central réside dans son sein; invincible comme l'attrait des sexes auquel elle préside, chaste comme l'Éternelle Beauté qu'elle personnifie. C'est la Vénus qu'adorait Platon, et dont César donnait le nom — *Venus victrix* — pour mot d'ordre à son armée, la veille de Pharsale. Elle est la flamme qui crée et qui conserve, l'instigatrice des grandes choses et des projets héroïques. Ce qu'il y a de pur dans les affections terrestres, l'âme des sens, l'étincelle créatrice, la particule sublime mêlée à l'alliage des passions grossières, tout cela lui appartient de plein droit. Le reste revient aux Vénus vulgaires, copies profanées de son type qui se parent de ses attributs et usurpent son piédestal. Quelques-uns croient que son pied mutilé reposait sur un globe;

ce symbole compléterait sa grandeur. Les astres gravitent en cadence autour de la Vénus Céleste, et le monde roule harmonieusement sous son pied.

On a attribué la *Vénus* de Milo à Praxitèle : rayons ce nom du socle sans tache. Praxitèle modelait ses déesses sur des courtisanes ; il amollit le marbre divinisé par Phidias. Sa *Vénus* de Gnide enflamma la Grèce d'une impure ardeur. Contemporaine du Parthénon, la grande Vénus est née, comme ses héros et ses dieux, d'une conception idéale. Il n'y a pas un atome de chair dans son marbre auguste ; ces traits grandioses ne reflètent aucune ressemblance ; ce corps, où la grâce se revêt de force, accuse la génération de l'esprit. Il est sorti d'un cerveau viril fécondé par l'idée et non par la présence de la femme. Il appartient au temps où la statuaire n'exprimait que des types surhumains et des pensées éternelles.

« O Déesse ! tu n'as apparu qu'un instant aux hommes dans la splendeur de ta vérité, et il nous est donné de contempler cette lumière ! Ta rayonnante image nous révèle l'Eden de la Grèce, alors qu'au premier soleil de l'art l'homme tirait les dieux des flancs de la matière endormie. De quelle avenue de siècles tu viens à nous, ô jeune souveraine ! A quelles traditions sacrées tu nous inities ! Homère lui-même a méconnu ta grandeur, lui qui glisse ton fantôme dans le filet où Vulcain surprit l'adultère ! Pour te chanter, il faudrait cette lyre à trois cordes qu'Orphée faisait résonner avec une gravité religieuse dans les vallées du monde naissant ! Bientôt ton type primitif va se corrompre et se dégrader. Les poètes t'énerveront dans les mollesses d'Amathonte ; ils prostitueront ton idée à leurs fictions licencieuses ; ils rouleront tes membres profanés sur tous les lits de la terre. Les sculpteurs feront de toi une bacchante et une courtisane ; ils t'entraîneront dans les orgies du marbre et du bronze ; ils plieront aux poses lascives ta noble stature : l'âme des hétaïres s'insinuera dans ton corps divin et dépravera tes images. Vénus va sourire, feindre la pudeur, sortir du bain, peigner ses cheveux, se regarder au miroir... Que t'importe, ô Déesse ! tu sors intacte de ces métamorphoses sacrilèges. Dante nous montre, dans son poème, la Fortune agitant sa roue et versant sur la race humaine, par répartitions mystérieuses, les biens et les maux, les succès et les revers, les prospérités et les catastrophes. Les hommes la maudissent et l'accusent. « Mais elle n'entend pas ces injures. Calme « parmi les créatures premières, elle fait tourner sa sphère et se « réjouit dans sa béatitude ». Ainsi la grande Vénus répand au hasard sur les âmes de hautes pensées et de vils désirs, les voluptés saintes et les obscènes convoitises. Mais l'outrage ne l'atteint pas, l'injure ne l'offense pas, l'écume qu'elle a déchaînée ne remonte point jusqu'à elle. Debout sur son piédestal, elle se recueille en elle-même et fait tourner tranquillement son globe étoilé :

Volge sua sfera e beata si gode.

Qui n'a senti en entrant au Louvre, dans la salle où règne la Déesse, cette sainte terreur, — *deisadaïmonia*, — dont parlent les Grecs ? Son attitude est fière, presque menaçante. La haute félicité qu'exprime son visage, ce bonheur inaltérable que puise dans son essence un être parfait, vous consterne et vous humilie. Il n'y a pas de squelette dans ce corps superbe, ni de larmes dans ces yeux aveugles, ni d'entrailles dans ce torse où circule un sang calme et régulier comme la sève des plantes. Elle est de la race lapidaire de Deucalion et non de la famille de sang et de larmes engendrée par Ève. On se souvient de cet *Hymne d'Apollon* attribué à Homère, où sourit cette strophe d'un mépris si olympien, d'une sérénité si cruelle : « Et les Muses en chœur, se « répondant avec leurs belles voix, se mettent à chanter les dons « éternels des dieux et les misères infinies des hommes, les- « quels, ainsi qu'il plaît aux Immortels, vivent insensés et « impuissants, et ne peuvent trouver un remède à la mort ni une « défense contre la vieillesse ».

Laissez le charme agir. Fatigué des doutes et des angoisses de la pensée moderne, reposez-vous au pied du marbre auguste, comme à l'ombre d'un chêne antique. Bientôt une paix profonde coulera dans votre âme. La statue vous enveloppera de ses linéaments solennels, vous vous sentirez comme enlacé dans ses bras absents. Elle vous élèvera doucement à la contemplation de la beauté pure. Sa calme vitalité passera dans votre être. La lumière et l'ordre se feront dans votre esprit obscurci par de vains rêves, obsédé par des fantômes gigantesques. Vos idées prendront le tour simple des pensées antiques. Il vous semblera renaître à l'aurore du monde, alors que l'homme adolescent foulait d'un pied léger la terre printanière, et que le rire éclatant des dieux retentissait sous les voûtes de l'Olympe, comme un joyeux tonnerre dans un ciel serein.

Petite chronique

Voici une bonne nouvelle artistique qui nous promet des expositions d'un intérêt tout spécial. Un groupe d'artistes belges vient de se former en vue d'organiser chaque année, du 1er février au 1er mars, une exposition de leurs œuvres et de celles de quelques artistes belges et étrangers, choisis avec soin parmi les plus méritants, qui seront invités à participer aux expositions. Le choix de ces derniers variera chaque année. On se rappelle le succès qu'obtient à Paris l'*Exposition internationale* de la rue de Sèze, organisée d'une façon analogue.

Le placement des œuvres sera fait individuellement par les exposants eux-mêmes, qui disposeront chacun d'un panneau, ainsi que cela s'est fait à l'*Essor*.

Le groupe, qui portera la dénomination des *Vingt*, se compose de MM. Jef Lambeaux, Dubois, A. Chainaye, sculpteurs, Frantz Charlet, James Ensor, J. Delvin, Fernand Khnopff, Courtens, Willy Finch, Dario de Regoyos, Rod. Wytsman, Gustave Vanaise, Théo Van Rysselberghe, Charles Goethals, Verhaert, Verstraete, Willy, Schlobach, Guillaume Van Strydonck, peintres.

Un comité spécial de trois membres, tirés au sort et variant chaque année, est chargé des invitations, de l'organisation, etc. M. Lucien Solvay a accepté les fonctions de secrétaire de cette association, d'un genre tout nouveau.

La prochaine exposition, qu'on prépare dès à présent, présentera un grand intérêt artistique. On est assuré déjà du concours de MM. Vander Stappen, Vinçotte et Paul Devigne. Trois peintres belges, dont les noms ne sont pas encore définitivement arrêtés, seront invités. Quant aux peintres et sculpteurs étrangers, ce seront, cette année, MM John Sargent, William Chase, Maris, Israëls fils et Leibl, peintres ; MM. Injalbert, Rodin et Gemito, statuaires.

Théatre royal de la Monnaie. — Voici la distribution de *Sigurd*, qui sera le *clou* de la saison :

M. Jourdain jouera Sigurd, qui est le Siegfried de l'ouvrage.

Mme Caron représentera Brunnhilde, et Mme Bosman Hilda, c'est-à-dire, Krimhilde, la jalouse Krimhilde de l'épopée du *Nibelungen Nôt*, épouse de Sigurd et sœur de Gunther qui doit à la vaillance et au « Tarnhelm » de Sigurd la conquête de Brunnhilde.

C'est M. Devries qui fera Gunther.

Mlle Deschamps joue une sorte de sibylle, nourrice de Hilda.

M. Gresse fait Hagen, le meurtrier de Sigurd; M. Schmidt, le grand-prêtre, et M. Renot, un barde.

Le poème de *Sigurd*, dont le scenario a été tracé par M. Alf. Blau, est l'œuvre de Camille Du Locle, qui fut directeur de l'Opéra-Comique avant M. Carvalho, et à qui l'on doit le livret original d'*Aïda*. Les données essentielles du poème, qui fut remis à M. Ernest Reyer en 1868, sont empruntées au *Nibelungen Nôt*, attribué à Heinrich von Ofterdingen, et dont Richard Wagner s'est inspiré dans sa tétralogie, mais en remontant aux sources des *Eddas* pour retrouver la légende dans sa fleur, et l'adapter ensuite à sa propre conception.

Mlle Griswold a résilié son engagement au théâtre royal de la Monnaie. La direction a engagé pour la remplacer une artiste belge, Mlle Arnaud, qui a tenu l'emploi de chanteuse légère sur plusieurs grandes scènes de province en France, notamment à Lyon et à Marseille.

Théatre des Galeries Saint-Hubert. — *Les Mères ennemies*, le drame de Catulle Mendès qui a obtenu à Paris le succès que l'on sait, sera représenté prochainement à ce théâtre avec Mme Agar dans le rôle d'Elisabeth Boleska, qu'elle a créé à l'Ambigu.

Théatre royal du Parc. — On peut dès à présent se faire inscrire pour les représentations de Mme Céline Chaumont, qui commenceront le 15 octobre par *Divorçons*. Après *Divorçons* viendra *la Cigale;* puis *Lolotte* et *le Petit abbé*.

Théatre Molière. — M. Bouffard prépare une importante reprise de *l'Etrangère* pour la rentrée de M Pierre Manin et les débuts de Mlle Lebrun, jeune premier rôle.

Alcazar royal. — Tous les soirs *Les souliers de noce, Monsieur va au cercle* et *Les Bonnets d'âne;* de plus, un intermède dans lequel Mme Balaszy obtient tous les soirs de grands succès.

Une exposition des Beaux-Arts, sous le titre de l'Exposition des Arts incohérents, s'organise à Paris.

La réception des envois pour cette Exposition aura lieu du 4 au 7 octobre, de 9 heures du matin à 5 heures du soir, 55, 57, 59, galerie Vivienne.

Un grand nombre de peintres et de sculpteurs exposent; nous pouvons donner dès aujourd'hui les noms de :

MM. Pille, Lepic, G. Haquette, L. Loir, G. et H. Cain, Geoffroy, Corcos, Cartier, H. Gray, Lévy Eorville, Somm, Caran d'Ache, Ferdinandus, Rainaud, Willette, etc., etc.

Un coin curieux de l'Exposition sera le Salon de l'Art rétrospectif incohérent, où seront exposés des dessins garantis authentiques de Moreau le jeune, le comte de Chambord, Louis-Philippe Ier, Baudelaire, Mérimée, Léopold Ier, roi des Belges, etc., etc.

Le Salon national continue à être fort suivi. Depuis l'ouverture, le nombre des visiteurs s'est élevé à 59,674. En raison de ce succès il est question, si le temps le permet, de prolonger l'Exposition jusqu'au 15 novembre, et d'instituer, dans les dernières semaines, une journée à 5 francs comme dans les Salons annuels.

On ignore encore si l'Etat fera des acquisitions à la suite de l'Exposition nationale des Beaux-Arts, ainsi que cela a lieu pour les Salons annuels.

Rien encore n'a été décidé à ce sujet. Le crédit ouvert pour cette exposition ayant été absorbé pour l'installation, il faudra attendre la fin de l'exposition.

Si les recettes dépassent les dépenses, dans ce cas-là seulement, des achats seront possibles, encore faudra-t-il l'autorisation des Chambres pour employer cet excédent.

Les sociétaires du *Nouveau théâtre Allemand* de Berlin viennent de supprimer de la manière la plus rigoureuse les rappels. Ils ne seront plus autorisés qu'exceptionnellement les jours de première et aux représentations à bénéfice. Cette mesure est fortement appuyée par toute la presse allemande et peut être ne ferait-on pas mal d'en provoquer l'application dans les autres théâtres. Qu'on rappelle les artistes à la fin d'une pièce, nous n'y voyons aucun inconvénient, bien au contraire, et sous ce rapport nous trouvons le puritisme de nos voisins quelque peu excessif, mais qu'on renonce, au moins, à ces rappels qui se font dans le courant d'une pièce, détruisent l'illusion et interrompent l'œuvre d'une manière vraiment ridicule.

Une nouvelle revue mensuelle intitulée : *Les Tablettes littéraires*, vient de paraître à Bruxelles.

Nous croyons faire plaisir à nos lecteurs en leur offrant le sommaire du 1er numéro de cette revue, à qui nous souhaitons une longue existence :

Au lecteur. La rédaction. — Types de Paris : La marchande de petit noir, J.-K. Huysmans. — Sous bois, Théodore Hannon. — Bonne maman, A. Goffin. — En forêt, sonnets, J. Vanderbrugghen. — Ses yeux, G. Stanislaus. — Concours de Rome, Ponce. — Contes modernes : Un début, G. Gilson.

Sommaire de la *Jeune Belgique*, numéro du 1er octobre 1883 : Henri Conscience, Max Waller. — Poésies : I. *L'Idéal*, Georges Rodenbach. — II. *Mer rouge* (Villanelle), Iwan Gilkin. — III. *Vers pervers*, Alfred Pouthier. — Square et mairie, Hippolyte Devillers. — Le rat (monocoquelogue), Domkiki. — Le roman d'une nuit, Catulle Mendès. — Chronique artistique : I. (Le Salon de Gand), Emile Verhaeren — II. Exposition d'architecture, Chardel. — Chronique littéraire, Albert Giraud. — Memento, Nemo.

Sommaire de la *Revue artistique* du 1er octobre 1883 :

Exposition triennale de Gand de 1883, Victor Flamache. — Le Salon de Gand, ***. — Bulletin théâtral, Isidore Van Cleef. — Concert au profit des victimes d'Ischia, Louis Bertal. — L'exposition de la Société d'architecture de Belgique.

Sommaire de la *Revue libérale* du 1er octobre 1883 :

G. de la Landelle, Nos braves marins à la défense de Strasbourg. — P.-Th. Valin, La rose d'Emélinkirche. — Charles Buet, Jules Barbey D'Aurevilly. — Paul Matrat, L'Avenir de l'ouvrier. — Georges Maurin, La correspondance du comte de Chambord. — Charles Valentino, Notes de voyage (de Brest à Ténériffe et à Dackar). — Paul Beurdeley, L'esprit nouveau dans l'école. — Emile Maison, Ce que fit une balle. — Ed. Guinand, Théâtres et concerts. — Georges Graux, député, Courrier politique. — Andreas Aubert, L'Exposition iconographique de J.-J. Rousseau. — Revue financière. — Mode. — Bibliographie.

Sommaire de la *Jeune France*, du 1er octobre 1883,

I. Les Deux Ouvriers, nouvelle, François Coppée. — II. La France d'hier et de demain : Une leçon d'histoire, André Lefèvre. — III. Les poètes païens de l'Angleterre : Algernon Charles Swinburne, Albert Regnard — IV. Notes de Voyage : Mulhouse, Bâle et Lucerne, Vincent du Claux. — V. Poèmes en prose : Le petit Tambour, Henri Souquet. — VI. Le Salon national : La Peinture, Paul Demeny. — VII. Poésies. La Plaine de Chailly, Ernest d'Hervilly. — VIII. Les Compagnons, Jean Aicard. — Aux champs : I. Les Pommiers. — II. Les Rosées. — III. Les Crépuscules. — IV. La Flore des mers, Emile Peyrefort. — X. Sonnets païens : I. La Chimère. — II. Angelica, Jean Lorrain. — XI. Petits fusains, Frédéric Bataille. — XII. Gazette rimée : *Union monarchique*, Silvius. — Bulletin bibliographique.

DIETRICH & Cie

23A, RUE ROYALE, BRUXELLES

Gravures Aquarelles. Tableaux. Modèles et dessins, etc.

VIENT DE PARAITRE :

ANNUAIRE ILLUSTRÉ DES BEAUX-ARTS

(DEUXIÈME ANNÉE)

Revue artistique universelle, contenant environ 300 dessins originaux. Cet ouvrage comprenant le

CATALOGUE ILLUSTRÉ DE L'EXPOSITION DES BEAUX-ARTS A PARIS

(DESSINS INÉDITS)

ainsi que les œuvres les plus importantes des différentes expositions de l'année, est publié sous la direction de F.-G. DUMAS. (Numéro 11 de la collection). — *Prix broché :* 5 fr.

Maison Pne MOMMEN

26B, *RUE DES FRIPIERS* & 29, *RUE GRÉTRY*

BRUXELLES

FABRIQUE DE TOILES
POUR TABLEAUX ET PANORAMAS.

TISSUS GOBELINS, COTONS ET TOILES
DE TOUTES LARGEURS POUR DÉCORS.

ENCADREMENTS EN TOUS GENRES.

RENTOILAGE, PARQUETAGE, VERNISSAGE
emballage et nettoyage de tableaux.

VENTE ET LOCATION DE MANNEQUINS.

BROSSES ET PINCEAUX.

HUILES, ESSENCES, VERNIS ET SICCATIFS.

Tous les articles
POUR LA SCULPTURE, LA GRAVURE A L'EAU-FORTE, L'ARCHITECTURE ET LE DESSIN.

FABRIQUE DE COULEURS
POUR LA PEINTURE A L'HUILE, A L'AMBRE, A L'AQUARELLE, SUR PORCELAINE, SUR SOIE ET SUR TISSUS GOBELINS.

TABLES ET PLANCHES A DESSINER,
CHEVALETS DE LUXE, D'ATELIER ET DE CAMPAGNE.

BOITES, TENTES, PARASOLS,
CHAISES, TÉS, ÉQUERRES, COURBES.

BOITES A COMPAS,
Crayons, Fusains, Meubles d'atelier, Vases en terra-cotta et Porcelaines à décorer.

PAPIERS ET MODÈLES
POUR L'AQUARELLE ET LE DESSIN.

PHOTO-PEINTURE.

TABLEAUX ET ŒUVRES D'ART.

PIANOS

VENTE
ÉCHANGE
LOCATION

BRUXELLES
rue Thérésienne, 6

GUNTHER

Paris 1867, 1878, 1er prix. — Sidney, seul 1er et 2e prix

MUSIQUE.

R. BERTRAM

10, RUE SAINT-JEAN, BRUXELLES

(Ancienne maison Meynne).

ABONNEMENT A LA LECTURE DES PARTITIONS

MAISON GOUPIL ET Cie A BRUXELLES

89, rue du Marché aux Herbes (en face des Galeries Saint Hubert)

EN SOUSCRIPTION :

CENT CHEFS-D'ŒUVRE

des

COLLECTIONS PARISIENNES.

CENT TABLEAUX de Corot, Daubigny, Decamps, Delacroix, Diaz, J. Dupré, Fromentin, Fortuny, Garbet, Géricault, Isabey, Marilhat, Meissonier, Millet, Rousseau, Ary Scheffer, Troyon, Antonello, Boucher, Greuze, Franz Hals, Hobbema, Metzu, Pieter de Hoog, Raibolini, Rembrandt, Teniers, Terburg, Van de Velde, *gravés à l'eau-forte* par MM. Boulard, Braquemond, Champollion, Chauvel, Courtry, Damman, Daumont, Delauney, Desbrosses, Faivre, Gaujean, Géry-Bichard, Kœpping, Kratké, A. Greux, G. Greux, Laguillermie, Lalauze, Lecouteux, Lefort, Le Rat, Los Rios, Lucas, Lurat, Masson, Mathé, Millius, Mordant, Rajon, Salmon, Teyssonnières, Toussaint, Vion. — Texte par M. ALBERT WOLFF.

CONDITIONS DE LA SOUSCRIPTION :

L'ouvrage sera divisé en douze fascicules. — Chaque fascicule comprendra huit pages de texte et huit ou neuf eaux fortes. — Il paraîtra un fascicule tous les quinze jours à partir du 15 septembre 1883. — On souscrit à l'ouvrage complet. — Les souscriptions seront payables, par douzième, à la réception de chaque fascicule

Il sera tiré 800 *exemplaires :*

25 exemplaires numérotés de 1 à 25. — Texte sur papier du Japon, épreuves hors texte sur parchemin avant la lettre, 1,000 fr. épuisé ; 100 id. de 26 à 125. — Texte et épreuves avant la lettre sur papier du Japon, 600 fr., épuisé. 675 id. de 126 à 800. Texte et épreuves avec lettre sur papier de Hollande, 360 fr.

Les souscriptions sont enregistrées dans l'ordre de leur réception.

VERLEYSEN-NYSSENS

A LA PORTE CHINOISE

88, RUE ROYALE, BRUXELLES, 88

IMPORTATION DIRECTE DE LA CHINE ET DU JAPON

Objets d'art, porcelaines, bronzes, laques, soieries, papiers, etc. — Grand choix de meubles en laque et bois de fer, paravents, écrans.

SPÉCIALITÉ DE THÉ DE CHINE

Exposition permanente — Entrée libre.

COMPAGNIE DES BRONZES

BRONZES D'ART ET D'AMEUBLEMENT
APPAREILS D'ÉCLAIRAGE
BRONZE MONUMENTAL

Direction et Magasins : Rue d'Assaut, 22, Bruxelles.
Ateliers et Fonderie : Rue Ransfort, 27, Molenbeek (Bruxelles).

ADÈLE DESWARTE

28, RUE DE LA VIOLETTE
BRUXELLES.

Atelier de menuiserie et de reliure artistiques

VERNIS ET COULEURS
POUR TOUS GENRES DE PEINTURES.

TOILES, PANNEAUX, CHASSIS,
MANNEQUINS, CHEVALETS, ETC.

BROSSES ET PINCEAUX,
CRAYONS, BOITES A COMPAS, FUSAINS, MODÈLES DE DESSIN.

RENTOILAGE, PARQUETAGE,
EMBALLAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX.

COULEURS ET PAPIERS POUR AQUARELLES
ARTICLES POUR EAU-FORTE, PEINTURE SUR PORCELAINE.

BOITES, PARASOLS, CHAISES,
Meubles d'atelier anciens et modernes

PLANCHES A DESSINER, TÉS,
ÉQUERRES ET COURBES.

COTONS DE TOUTE LARGEUR
DEPUIS 1 MÈTRE JUSQUE 8 MÈTRES.

Représentation de la Maison BINANT de Paris pour les toiles Gobelins (imitation)

NOTA. — La maison dispose de vingt ateliers pour artistes. Impasse de la Violette, 4.

SOCIÉTÉ ANONYME

DE

L'HOTEL DES VENTES

DE BRUXELLES

RUE DU BORGVAL, 15 — BOULEVARD ANSPACH, 71 — RUE JULES VAN PRAET, 16

VENTES MOBILIÈRES A L'ENCAN

EXPOSITION PERMANENTE D'OBJETS D'ART, DE MEUBLES, DE MARCHANDISES
A VENDRE A L'AMIABLE

AVANCES SUR VENTES

Salles numéros 3, 4 et 5 (1er étage) réservées **gratuitement** à l'exposition d'*Objets d'Art, de Meubles, de Marchandises*, etc., à vendre à l'amiable. L'Administration est intermédiaire entre Vendeurs et Acheteurs.

Salles 2 (rez-de-chaussée) et 6 (1er étage), réservées aux ventes publiques à l'encan.

Les *Ventes* et *Expositions sont* annoncées par affiches, journaux et bulletin spécial (envoyé **gratuitement** à toute personne qui en fait la demande).

Les vendeurs sont avertis du jour de vente de leurs objets, les Amateurs, qui le désirent, du jour de vente de ce qui les intéresse.

Récépissé est donné, à leur demande, aux déposants d'objets pour vente publique, à l'amiable ou à l'encan.

BUREAU DE RENSEIGNEMENTS DANS LA COUR VITRÉE DE L'HOTEL

CAVES SPACIEUSES DE DÉPOT. — ÉCURIES.

Bulletin des Ventes Publiques de la Semaine

Dimanche 7 octobre, de 11 à 4 heures. — *Salle n° 6, 1er étage :* Exposition de confections et vêtements, tissus, étoffes et meubles divers, dont la vente, pour cause de faillite, aura lieu le **Lundi 8 octobre, à 10 heures du matin.**

Le même jour, à 10 heures du matin. — *Salle n° 2, rez-de-chaussée :* Vente publique judiciaire, par ministère de Me Aubert, huissier, d'un très beau mobilier, comportant des garnitures complètes de chambre à coucher, de salon, de bureau, etc., etc. — Voir détail aux affiches. — Exposition le dimanche de 11 à 4 heures.

Mardi 9 octobre, à 2 heures de relevéé. — *Salle n° 2 :* Vente publique de meubles et ustensiles divers.

Mercredi 10 octobre, à 2 heures de relevée. — *Salle n° 2 :* Vente publique d'un beau et bon mobilier, composé de plusieurs chambres à coucher, lits, tables, meubles divers, appareils d'éclairage, voitures et harnais.

Jeudi 11 octobre, à 2 heures de relevée. — *Cour vitrée :* Vente publique de fleurs et plantes ornementales.

Vendredi 12 octobre, à 2 heures de relevée. — *Salle n° 2 :* Vente publique, pour cause de décès, d'un mobilier complet, meubles de salon, de fumoir, objets de ménage, vêtements, etc., etc.

Bruxelles. — Imp. FÉLIX CALLEWAERT père, rue de l'Industrie, 26.

TROISIÈME ANNÉE. — N° 41. LE NUMÉRO : 25 CENTIMES. DIMANCHE 14 OCTOBRE 1883.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

COMITÉ DE RÉDACTION

VICTOR ARNOULD — OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — EUGÈNE ROBERT

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00 ; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES** : On traite à forfait.

Adresser les demandes d'abonnement et toutes les communications à
L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 26, Bruxelles.**

SOMMAIRE

L'IRRÉPARABLE, par Paul Bourget. — LE SALON TRIENNAL DE PARIS. — EXPOSITION NATIONALE D'ARCHITECTURE. (Second article). — UN PEU DE MUSIQUE, S'IL VOUS PLAIT. — PETITE CHRONIQUE.

L'IRRÉPARABLE

PAR PAUL BOURGET

Les lettres en France subissent une transformation lente mais profonde et qui donnera, pensons-nous, d'excellents résultats : elles redeviennent françaises. Petit à petit, par une évolution d'autant plus sérieuse qu'elle est presqu'insensible, tout ce que le romantisme avait ajouté au génie français de fulgurant, de stupéfiant et d'extra-humain, tombe morceau par morceau et nous commençons à retrouver dans les œuvres récentes ce quelque chose de fin et de fort, d'agile et de pénétrant qui de tout temps a constitué vraiment le vif-esprit français. C'est le courant du siècle dernier continué par Stendahl, Flaubert, Musset et Renan qui décidément triomphera. Il n'exclut ni la poésie, ni la couleur, ni un certain idéal, ni même une pointe de mysticisme, mais tout cela modéré, contenu par le goût, par la finesse naturelle, par le bon sens inné. Il ne donne pas de ces pages écrasantes sur lesquelles on reste abasourdi, ne sachant si l'on vient de recevoir sur la tête un éclat de foudre ou un pavé ; il ne torture pas la pensée, il ne la tord et ne la presse point pour la faire entrer tout étranglée dans une forme préconçue et voulue où elle étouffe ; mais on sent partout cette liberté d'allures, cette chaleur d'âme et cette grâce que le style conserve facilement lorsque l'écrivain consent à ne parler que de ce qu'il sait, à ne d'écrire que ce qu'il a pu voir, et qu'il songe moins à étonner ou même à convaincre les autres qu'à exprimer ce qu'il a lui-même ressenti.

Un des modèles de ce genre est le nouveau livre de M. Renan, les *Souvenirs d'enfance et de jeunesse* dont nous entretiendrons prochainement nos lecteurs. Nous voulons aujourd'hui appeler l'attention sur deux ou trois talents presqu'encore inconnus du public, qui donnent les plus belles promesses, et qui sont tout à fait dans cette voie de l'observation délicate et de la pensée mûrie, reposée et lucide.

Nous avons parlé en son temps du volume de M. Henri Rabusson *Dans le Monde*, pour en signaler les qualités et les défauts. M. Rabusson commence dans la *Revue des Deux-Mondes* un roman nouveau qui s'annonce bien. Mais parmi les jeunes, il en est un qui mérite une mention spéciale et qui peut être mis, dès à présent, en pleine lumière, c'est M Paul Bourget.

Nous avions lu de lui dans la *Nouvelle Revue* diverses études sur des contemporains, qui révélaient une dextérité d'esprit, une perspicacité, et en même temps une distinction de sentiment digne de toute attention. Notamment les études sur Stendahl, sur Baudelaire et sur Flaubert, avaient des parties vraiment particulières et curieuses. Un travail sur les *lakistes* anglais nous avait moins plu; M. Bourget n'avait rien trouvé là qui fût nouveau ou seulement personnel, et des impressions fugitives y étaient noyées dans un grand brouillard gris et uniforme. Mais dernièrement la *Nouvelle Revue* vient de publier de M. Bourget un petit roman qui est réellement une œuvre.

L'idée est originale, hardiment et habilement présentée, poursuivie avec vigueur et avec esprit, et en dehors du fond qui intéresse, l'œuvre est vraiment littéraire, d'une belle facture, d'une forme fouillée et discrète, qui montre une main exercée mais circonspecte.

Il s'agit d'une jeune fille un peu légère d'allures, mais d'une grande élévation de pensée et de sentiment sous des dehors trop mondains, dont réussit à abuser par violence une sorte de Lovelace de salon. Elle vit avec l'horrible souffrance morale de sa chute imméritée, n'ayant même pas aimé son suborneur, et elle finit par rencontrer l'homme qui est digne de son amour et à qui son âme va se donner d'elle-même. Mais elle résiste, fuit l'être aimé et se tue, ne trouvant plus d'issue à la vie.

M. Bourget est un poète, cela se sent à l'allure de la phrase qui marche souvent comme si elle avait des ailes; seulement de ses yeux d'idéaliste il tâche de voir la nature telle qu'elle est, et les hommes ce qu'ils sont; et son observation qui vient de haut n'est d'ordinaire pas moins juste pour n'être pas commune. Il ne faut pas cependant lui demander plus qu'il ne peut donner jusqu'ici. Il n'a pas encore une vue simple et claire des choses, il y a encore dans ce roman beaucoup d'illusion, de parti-pris, des réminiscences involontaires, trop de cette fausse profondeur qui donne comme des réflexions inspirées par l'expérience des choses, de simples idées conçues arbitrairement et qu'on pourrait appeler des idées d'atelier. M. Bourget se laisse emporter souvent par son imagination, et alors il construit de toutes pièces des scènes et des personnages sans réalité aucune. Ainsi, si toute la première partie du roman se tient généralement à un niveau élevé, mais cependant juste et vrai, la seconde partie laisse infiniment plus à désirer. Une fois l'action transportée à Nice, là ou va apparaître l'homme qui sera digne d'être aimé, tous les contours du roman commencent à se noyer dans l'indéterminé et dans un vague qui n'a rien de français ni de méridional. Le jeune Anglais qui sera le personnage idéal est absolument invraisembable, ou, ce qui est pis, il n'est pas étudié Au fond l'auteur, qui l'a mal conçu, ne sait qu'en faire, et il le lâche pour se rattraper à des personnages plus réels, mais banals ceux-là, et qui font finir le roman vulgairement et bourgeoisement, ce qui est regrettable après la très belle envolée de la première partie. A dire vrai, cette première partie existe seule; le reste est à refaire; mais enfin elle existe, et dénote un beau tempérament d'écrivain romancier et de philosophe.

Nous attendons M. Bourget à sa seconde œuvre; qu'il se donne la peine de la concevoir tout entière, avant d'en écrire un seul mot, afin de ne rien laisser au hasard et d'assurer à son travail cette unité et cette égalité d'inspiration et de mouvement qui manquent encore à l'*Irréparable;* que surtout il lise et relise Flaubert qui le dégrisera des dernières fumées d'un idéalisme un peu trop capiteux, et ne l'empêchera pas de conserver sa nature de poète, d'autant plus précieuse à garder qu'elle devient plus rare.

LE SALON TRIENNAL DE PARIS

On se plaignait beaucoup depuis quelques années de l'aspect de bazar que prenait le Salon annuel. C'est un déballage de médiocrités, disait-on, dans lequel les bonnes œuvres sont submergées. Le goût public s'y égare et s'y fausse. Les vrais artistes, confondus dans la tourbe des cabotins de la peinture ne reçoivent pas les honneurs qui leur sont dus. C'est une vaste salle de spectacle, populaire et commune, dans laquelle il n'y a pas de places réservées pour les gens distingués. Cela est intolérable. Autant vaudrait supprimer les premières classes dans les wagons de chemin de fer et forcer le beau monde à voyager avec les voyous. Il faut de la hiérarchie, dans l'art comme ailleurs, et la promiscuité des tableaux n'est pas plus agréable que les autres. Un salon n'est pas une brasserie et nous demandons le Café anglais et la Maison dorée pour les toiles de grand chic et de haute volée.

Le gouvernement démocratique de la République française a naturellement accueilli ces doléances. On a remarqué qu'il n'y a rien de tel qu'une république pour tenir à tout ce qui rappelle l'aristocratie. C'est une sorte de manie nostalgique que le temps guérira. Au milieu de l'année dernière le ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts prenait un arrêté dont l'article 1er portait :

« Une exposition nationale des ouvrages des artistes vivants aura lieu au Palais des Champs-Elysées, du 15 septembre au 31 octobre 1883.

« Elle sera ouverte aux œuvres les plus remarquables des artistes français et étrangers exécutées depuis le 1er mai 1878. »

Les œuvres les plus remarquables! Produites depuis cinq ans! Quel superbe dessus de panier! Et ajoutons qu'on stipulait comme condition complémentaire, destinée à mieux constituer encore l'élite recherchée, qu'il ne pouvait être admis plus de 800 tableaux. Telle était la prescription formelle et menaçante de l'article 5.

Voila donc le paradis artistique souhaité bien fixé en son périmètre. Beaucoup d'appelés, mais un très petit nombre d'élus. Moins de fauteuils en cet Eden qu'au plus petit théâtre.

Mais restait à faire le triage des bienheureux et à nommer les saints Pierre chargés de veiller aux portes et de déterminer les admissions.

On créa un jury, naturellement. On décida qu'il serait composé pour moitié de membres de l'Académie des Beaux-Arts et pour moitié de membres nommés par le ministre. Le ministre était M. Jules Ferry, ou plutôt M. Kæmpfer, son directeur, car là comme chez nous les ministres sont des pantins dont les directeurs tiennent les ficelles.

Cette organisation aboutit aux choix suivants :

Membres de l'Académie des Beaux-Arts : MM. Paul Baudry, Bonnat, Bouguereau, Boulanger, Cabanel, Cabat, Delaunay, Gérôme, Hébert, Lenepveu, Muller, Meissonnier, Robert Fleury, Emile Signol.

Membres nommés par l'administration : MM. Etienne Arago, Jules Breton, Clément, Français, Guillaumet, Harpignies, Havard, Henner, Laurentz, Jules Lefebvre, Mantz, Moreau, Puvis de Chavannes, Th. Rousseau.

Et ce jury se mit à fonctionner.

Dieu veuille qu'au jugement dernier, l'ange qui séparera les justes des méchants soit mieux inspiré!

Nous venons de visiter ce Salon de choix, ce cercle de la belle société artistique, ce jockey-club de la peinture. Hélas! que le monde y est mêlé.

Etrange! D'autant plus étrange que le chiffre fatidique de 800 n'a pas même été atteint. On n'a trouvé que 717 tableaux méritant, d'après le jury, d'être mis parmi *les plus remarquables* de ces cinq dernières années.

Eh bien, pour atteindre ce total, il a fallu s'essouffler. Il n'y a pas dans ce Salon de premier choix, dans ce surextrait d'essence artistique, 200 toiles qui méritent qu'on s'y arrête. Les objets de pur remplissage, le tissu connectif destiné à remplir les vides, l'emballage, le coton, le fardage sont absolument en aussi grande proportion qu'aux Salons annuels ; et d'autre part la vie, l'imprévu, les hardiesses intéressantes ou heureuses qu'on voit dans ces derniers, manquent absolument. La hideuse camaraderie, les préjugés d'école, les concessions mondaines, la peste académique ont exercé leurs ravages. Ce fameux Salon n'est qu'un bazar comme l'autre, avec les prétentions en plus. Ces deux genres d'expositions rappellent ces photographes dont l'un avait mis sur son enseigne : *Photographie du grand monde!* L'autre répondait en mettant : *Photographie pour tout le monde!* Ils ne valaient pas mieux l'un que l'autre.

Si cette exhibition froide, ennuyeuse, abondante en préjugés et en convenu, était l'expression la plus haute de la peinture française pendant le dernier lustre, ce serait à désespérer. Il faudrait supprimer la république des Beaux-Arts et nommer empereur M. Bouguereau avec la présidence du conseil à M. Lefebvre ou à M. Cabanel.

Certes, nous avons revu avec joie quelques-unes des belles œuvres qui ornaient puissamment les derniers Salons. Les comptes-rendus que nous avons publiés ici même les ont signalées. Mais si, dans la flotte, ce sont là quelques vaisseaux battant pavillon amiral, que de misérables galéasses les accompagnent et que de corsaires barbaresques.

Ce Salon triennal est visiblement une manifestation académique, ce mot pris dans son vrai sens, c'est-à-dire dans le mauvais. Les traditions vieillottes ont eu les honneurs et les préséances, comme sous la Restauration les douairières revenues de l'émigration. Dans le choix du sujet, les bêtises mythologiques, bibliques et allégoriques ; dans la composition, les poncifs les plus scandaleusement usés ; dans le dessin, les préjugés de la correction froide qui tue le mouvement ; dans le coloris, les belles polissures qui font le désespoir des mouches. Tout le côté vivant, animé, moderne, vigoureux, emporté des écoles nouvelles, est absent ou proscrit. Un vaste étalage théâtral et prétentieux, rarement rompu par une œuvre digne d'être examinée, voilà le bilan de ce panorama.

Nous demandons qu'on nous ramène aux galères, c'est-à-dire aux Salons annuels. Plutôt la vie avec ses clameurs, ses incartades, ses horreurs et ses turpitudes, que cette galerie de momies.

Cette question des expositions est vraiment délicate, mais plus les tentatives se multiplient, plus on reconnaît qu'en cette matière tout ce que fait le gouvernement avorte, dès qu'il veut exercer un contrôle sur l'art et qu'il se mêle de manifester là dessus ses opinions. Par lui-même ou par les délégués qu'il choisit, il est nécessairement conservateur, c'est-à-dire arriéré, et le mieux assurément est qu'il s'abstienne. Qu'il mette à la disposition des artistes les moyens matériels d'exposer leurs œuvvres. Qu'il ait pour eux des locaux toujours ouverts avec le personnel nécessaire, qu'il fasse les frais des exhibitions, c'est parfait. Mais pour le reste qu'il rentre dans les limites de sa compétence qui est tout simplement l'incompétence la plus absolue. Son abominable parti-pris de ne faire cas que de l'art bien rangé, décent, correct, orthodoxe, *distingué*, rendrait enragés les plus paisibles.

Si MM. Bouguereau et consorts ont la naïveté de croire supportable l'art qu'ils pratiquent, s'ils parviennent par leurs attaches officielles et l'espoir des belles récompenses réservées aux artistes bien sages, à faire marcher derrière eux le troupeau des impuissants et des anémiques, soit ! qu'ils aient toute liberté de faire des expositions où les déjections aigrelettes de cette maladive phalange pourront se produire aux regards des énervés qui adorent cela. Qu'on mette à leur disposition les pans de murs, les tapis d'Orient de la maison Dalsème (21, rue Saint-Marc), les huissiers et les tourniquets obligés. Qu'on imprime gratuitement leur catalogue et qu'on leur laisse arranger à leur guise le placement de ces merveilles dont procède directement l'art de faire les Séraphines qui tournent dans les vitrines des coiffeurs leur physionomie souriante en sucre d'orge. Mais que là s'arrêtent les concessions et qu'on ne fasse pas de ce bataillon de castrats aimables les arbitres du mouvement. Les jeunes, c'est-à-dire, les modernes, les amoureux de la nature ambiante, ceux qui croient que l'art doit exprimer ce qu'il voit et non pas traduire les fadaises d'une imagination de gommeux, sont assez grands pour s'exposer tout seuls.

Conçoit-on cette mise en tutelle des vigoureux, des emportés, des audacieux, des chercheurs, des inventeurs, sous la direction des eunuques. On croirait voir vraiment une troupe de lions conduits par des chapons.

Le système des expositions particulières où chaque groupe artistique se montre, condensé avec ses qualités et ses défauts, est décidement le meilleur et nous encourageons de tout cœur ceux qui réalisent cette idée que nous avons appuyée en maintes circonstances. En Belgique le gouvernement commence à entrer

dans cette voie. Son Palais des Beaux-Arts est mis à la disposition de tous ceux qui en font la demande dans des conditions sérieuses. On leur donne la clef, on devrait de plus suffire aux besoins matériels et aux dépenses, puis on les laisse se tirer d'affaires comme ils peuvent. Le public juge, loue, critique, approuve ou exécute. Cela suffit. Nous avons eu ainsi des Salons au petit pied, organisés tantôt par un artiste isolé, tantôt par des sociétés, et l'on s'en est trouvé parfaitement.

Même lors des grands Salons, nous voudrions qu'il en fût ainsi. Les salles pourraient être distribuées aux divers groupes. On en réserverait aussi pour y réunir les artistes qui seraient restés isolés. Pour ces derniers il y aurait une commission d'admission afin d'éviter l'excès. Mais pour les autres on laisserait chaque initiative particulière décider des tableaux qui seraient montrés. Cela enlèverait, il est vrai, un peu de leur importance aux pachas qui sont actuellement investis de la direction suprême de l'art, mais qui donc, en dehors d'eux, s'en plaindrait?

Le Salon triennal de Paris, qui devait être une merveille, et qui est une navrante déception, donne une force nouvelle à ce programme. Plus que toute autre branche de l'activité humaine, l'art veut être libre A bas l'administration! à bas l'officiel! tel doit être son cri de guerre. Quelques-uns de nos jeunes le poussent avec vaillance. Ils peuvent compter sur notre énergique appui.

Exposition nationale d'architecture

Second article.

Nous avons, dans un premier article, parcouru la section rétrospective de la très intéressante exposition ouverte par la Société centrale d'architecture. Il nous reste, pour remplir l'engagement que nous avons pris, à signaler, dans chacune des classes par lesquelles se subdivisait la section contemporaine, les dessins les plus remarquables.

Nous nous abstiendrons de parler du concours, dont le résultat n'a guère été heureux. Le premier prix n'a pas été décerné. Usant d'une indulgence extrême à l'égard des concurrents, le jury leur a accordé un second prix, et deux accessits. Ces deux accessits sont de trop. Les dix-neuf projets présentés n'offrent, en effet, qu'un assemblage d'éléments divers, pillés à droite, à gauche, réunis à la diable, et, le plus souvent, les concurrents ne rachètent pas le manque d'originalité par l'excellence du rendu.

Passons à l'exposition proprement dite. Un regret, d'abord : quelques-uns de nos plus grands artistes se sont abstenus : ni Beyaert, ni Balat, ni Janlet, ni Hendrickx, n'ont répondu à l'appel de la commission. De Poelaert, on n'a exhibé que les dessins du Palais de Justice, exposés par le gouvernement. Et cependant il a laissé un œuvre qui le classe au premier rang des architectes belges contemporains. Souhaitons qu'à l'avenir tout le monde s'unisse pour arriver à un ensemble digne de notre ancienne gloire nationale en donnant de notre architecture contemporaine une idée complète.

Voici, d'après nos notes, les œuvres qui nous ont semblé les plus intéressantes.

Ire CLASSE. *Architecture religieuse.* — Avant tout, les églises de Backelmans, architecte anversois de grand talent, mort jeune, et qui a élevé quelques édifices remarquables : l'église de Woluwe-Saint-Etienne, celle de Saint-Amand au Stuyvenberg, à Anvers, et celle de Saint-Englebert, à Laer. Il alliait le sérieux du constructeur au goût délicat d'un véritable artiste. Ses dessins, d'une grande sobriété, sont excellemment rendus. Un vrai tempérament, tel que rarement on a chance d'en rencontrer.

L'église de Berlaer, par Blomme, autre Anversois. On pourrait reprocher à son architecture de n'être pas en harmonie complète avec la vieille tour, si intéressante, qui sert de clocher. Bon dessin, exécuté avec talent.

Les églises de Carpentier, de Beloeil, qui dénotent des aptitudes extraordinaires. Comment un artiste aussi bien doué a-t-il pu se rendre coupable de la conception bizarre de l'*Hôtel continental* de Bruxelles?

Un projet de cathédrale par De Curte, belle œuvre qui valut à son auteur un prix au concours de Lille, auquel prirent part les plus grands architectes de France. Le projet d'achèvement de l'église de Laeken, du même architecte, est moins heureux. La toiture de la chapelle royale est surchargée de détails qui l'alourdissent et ne sont pas d'un goût irréprochable. Nous connaissons de M. De Curte divers monuments qui révèlent en lui un artiste de mérite : une église romane, notamment, d'une extrême distinction de lignes, construite il y a une dizaine d'années dans un village du Luxembourg, à Saint-Mard.

A noter encore : une jolie église, consciencieusement étudiée, élevée à Grimde, près Tirlemont, sur les plans de Samyn ; l'abbaye de Villers, état actuel et restauration, par Licot, œuvre d'un savant et d'un artiste. Le superbe dessin de notre éminent architecte peut rivaliser avec l'admirable publication des *Monuments historiques*, entreprise par le gouvernement français. Enfin, le projet de restauration de l'église du Sablon, par Schoy, dont *l'Art moderne* a déjà entretenu ses lecteurs.

IIe CLASSE. *Architecture civile publique.* — En première ligne, le Palais de Justice de Poelaert, l'un des plus grands artistes du siècle. La Bourse d'Anvers, pour laquelle l'excellent architecte Schadde a résolu, d'une façon si heureuse et si originale, le mariage des formes grêles du fer avec la pierre. Ces monuments sont suffisamment connus pour que nous puissions nous dispenser d'en parler. Il en est de même de la Bourse de Bruxelles, de Léon Suys, édifice lourd, surchargé, d'un style tourmenté, dans lequel les lignes disparaissent sous une accumulation d'ornements souvent de mauvais goût, parfaite si l'on a voulu symboliser la finance parvenue.

IIIe CLASSE. *Architecture scolaire.* — Ensemble désastreux d'édifices prétentieux et lourds : la pédagogie a exercé sur les artistes chargés de lui élever des habitacles, sa pernicieuse influence. Tout est pompeux sans grandeur, massif, dénué d'originalité. Les écoles de la ville d'Anvers remportent, dans ce concours grotesque, les palmes académiques. L'école de dessin de Molenbeek est plus heureuse. On peut reprocher à son auteur, M. J.-J. Benoit, de s'inspirer trop visiblement de Poelaert, dont le génie ne s'accommode guère de ces constructions limitées dans leurs dimensions. Les écoles de MM. Hubert et Cador, avec leurs toits à la Mansard, leurs grandes lucarnes, etc., ressemblent plus à des casernes qu'à des établissements destinés à l'instruction d'élèves. Souhaitons que la ville de Tournai, qui compte pas mal d'édifices remarquables, ne songe jamais à élever l'Institut pour garçons dont M. Bastin expose le projet. C'est tout bonnement horrible. Quant à l'école communale n° 12, de Bruxelles, par M. Seghers, l'architecture en est aussi malheureuse que possible. Et pourtant l'administration communale sait ce qu'il en

a coûté pour la construire, puis pour l'approprier afin de pouvoir la faire servir à sa destination!

IVe CLASSE. *Architecture hospitalière.* — Nous retrouvons ici M. Blomme, qui expose un projet d'orphelinat de filles, et le nouvel orphelinat de garçons, construit rue Durlet, à Anvers : œuvre de mérite, mais d'une richesse en complète désharmonie avec la destination de l'édifice. Est-ce d'un palais qu'il s'agit? La première règle, en architecture, est de trouver l'équation entre l'œuvre et son milieu, sa destination. Le projet d'hospice pour la ville de Bruges, par De la Censerie, semi gothique, avec pignons et tourelles, — une ville comme aspect extérieur — montre jusqu'à quel degré d'aberration peut tomber un artiste de talent, ancien prix de Rome.

La manie du gothique sévit d'ailleurs à Bruges, où l'on connaît la trop célèbre gare du chemin de fer. Une gare gothique! Le comble de l'absurde. Pourquoi s'acharner à arracher à la garde-robe du passé de vieilles défroques pour en habiller les constructions modernes, alors qu'il paraît si logique et si simple d'imaginer, en se servant des matériaux nécessités par les conditions spéciales de la bâtisse, une architecture en rapport avec les besoins nouveaux que notre civilisation a créés.

Ve CLASSE. *Architecture domestique urbaine.* — Rien de fort intéressant à signaler. La banalité sévit. Notons les dessins habilement exécutés de M. Ernest Acker, quelques projets intéressants de M. Rau, la maison de l'avenue Louise, par M. Benoit, la maison de la rue Faider, construite et habitée par M. Octave Van Rysselberghe

VIe CLASSE. *Architecture domestique suburbaine.* — A remarque le très joli projet, un peu décoratif, d'un château seigneurial, par M. Jean Baes, président de la Société centrale, à qui nous sommes heureux d'adresser nos félicitations pour le zèle et le dévouement intelligent dont il fait preuve à l'égard de la Société.

VIIe CLASSE. *Architecture industrielle.* — Passons.

VIIIe CLASSE. *Architecture militaire.* — Les casernes et entrées de ville de M. Pauwels, plans et dessins exposés par le ministère de la guerre, sont intéressantes à plus d'un titre. Mais l'architecture en est parfois tourmentée. La puissance calme et concentrée qui caractérise l'armée, n'est pas exprimée dans ces conceptions fantaisistes. Nous n'avons jamais beaucoup aimé la caserne de cavalerie à Etterbeck, dont l'auteur aurait, sans doute, quelque peine à motiver la colonnade avec fronton qui en orne la façade.

IXe CLASSE. *Architecture funéraire.* — De la surcharge, du mauvais goût, d'idées nouvelles, point.

Xe CLASSE. *Architecture décorative.* — C'est ici qu'apparaît la merveilleuse habileté de M. Jean Baes à enlever, en couleur, des croquis légers. Nous avons, à deux reprises, parlé de ses *Tours et tourelles*, qui tiennent plus de l'aquarelle que de l'épure. Les décorations qu'il expose sont toutes intéressantes, artistiques et supérieurement rendues.

XIe CLASSE. *Travaux d'autorité.* — Ici, une vieille connaissance, dont le temps a consacré le succès d'un façon éclatante. Il s'agit du Passage Saint-Hubert, à Bruxelles; *auctore*, J.-P. Cluysenaer.

XIIe CLASSE. *Relevés et restaurations.* — Très bons dessins, d'une conception large, par Backelmans, ancien prix de Rome. A signaler surtout ceux de M. De Craene, autre prix de Rome, dessins d'un très grand intérêt, ceux-ci, et dont peut-être l'Etat ferait-il bien de se mettre en possession. Enfin, les dessins d'après des chefs-d'œuvre de l'architecture latine, par Deman, un artiste travailleur et des plus consciencieux.

C'est dans la XIIIe et dernière classe, nous ne comptons par la XIVe, réservée au concours — que M. Baes expose sa savoureuse et réjouissante série des *Tours et tourelles de la Hollande.* Nous avons dit, ci-dessus, combien il y a d'art dans cette façon délicate et charmante de dessiner, dans cet art spécial qui unit la liberté de main du peintre à la prévision minutieuse de l'architecte. Les *Tours et tourelles de Belgique* sont actuellement exposées à Amsterdam. Nous en avons parlé récemment. La série des hollandaises est aussi jolie, aussi puissante, et l'on se figure l'effet que doit faire, dans ces clochers joyeux, l'éparpillement des notes du carillon.

Voilà, à grands traits, le bilan de cette exposition, qui constitue pour la jeune Société centrale un début excellent. Il importe qu'elle persévère, et que l'exposition du Palais des Beaux-Arts ne soit que le premier chaînon de la chaîne d'exhibitions du même genre qui aidera le public à se familiariser avec la contemplation et l'étude des monuments. La Société, qui a eu au début des difficultés sans nombre à surmonter, triomphera assurément de celles par lesquelles on cherche à entraver le succès, le coup est donné, il ne s'agit que de marcher en avant sans crainte ni hésitation.

UN PEU DE MUSIQUE, S'IL VOUS PLAIT

Les concerts du Conservatoire, qui ne pèchent pas d'habitude par un excès de variété, présenteront cette année, ainsi que nous l'annonçons plus loin, un intérêt spécial, M. Gevaert ayant consenti à laisser pénétrer un peu de la grande lumière des deux génies contemporains : Wagner et Berlioz, dans le sanctuaire qu'il tenait, depuis son avènement, hermétiquement clos sur les musiciens du passé. Quel que soit le motif qui l'ait décidé à se départir de la réserve dédaigneuse qu'il affectait à l'égard de ces deux gloires de l'art musical, on ne peut qu'approuver sa résolution. Avec les éléments remarquables dont dispose le Conservatoire, l'interprétation ne pourra qu'être bonne. Peut-être le choix du chœur des *Messagers de la paix*, œuvre écrite dans le premier style du maître, n'est-il pas absolument heureux, *Rienzi* étant loin de donner au public, dont l'éducation n'est pas complète encore, une idée exacte de l'art de Wagner. En revanche, l'ouverture écrite pour le *Faust* de Gœthe, quoique remontant déjà à un assez grand nombre d'années, est conçue dans le style adopté définitivement par le maître. Elle est peu connue à Bruxelles, où les Concerts populaires, qui ont été les initiateurs du public à la musique wagnérienne, ne l'ont exécutée, si nos souvenirs sont exacts, qu'une fois.

La saison s'annonce donc favorablement. Le brillant succès remporté, l'an dernier, par la Société des Concerts populaires, — déjà nommée, — nous donne l'assurance que cette excellente et salutaire institution, dont l'existence a été si souvent menacée, vivra désormais et continuera la propagande qu'elle s'est donné pour mission de faire en faveur des œuvres de l'école moderne, et spécialement en faveur de l'école de musique belge. On se souvient que, dans sa dernière campagne, limitée à quatre concerts (hélas! toujours le *res angusta domi...*), elle a donné au public l'occasion d'apprécier trois œuvres belges importantes : le septième concerto de Vieuxtemps, le *Hoyoux*, pour chœurs et orchestre, d'Emile Mathieu, et la *Symphonie funèbre* d'Huberti. Toutes trois ont été entendues dans des conditions favorables, et la réputation des trois artistes dont les compositions ont été choisies n'a pu qu'y gagner.

On se rappelle aussi qu'à côté des œuvres nationales, l'excellent orchestre de Joseph Dupont, secondé par les chœurs qui, très rapidement avaient été disciplinés et exercés, a fait entendre

quelques-unes des plus belles compositions de l'école moderne. Le Concert Wagner notamment, dont le programme portait entre autres un fragment important de *Parsifal* et le troisième acte, presque entier, des *Maîtres Chanteurs*, eut un succès si retentissant que s'il eût été possible d'en donner une seconde audition, il eût fait assurément, pour la seconde fois, salle comble jusqu'aux frises. Ainsi fut consacrée définitivement l'adjonction des chœurs à l'orchestre des Concerts, le succès ratifiant la tentative faite autrefois par les administrateurs de la défunte *Société de musique* et à laquelle s'opposèrent, avec l'entêtement que l'on sait, les membres exécutants.

Les Concerts populaires ont montré, l'an dernier, ce que peuvent faire, avec les ressources modestes dont ils disposent, les hommes dévoués et désintéressés qui se sont mis, malgré vents et tempêtes, au gouvernail. C'est d'ailleurs ce qu'avait pressenti le ministre de l'intérieur, qui a gracieusement, on s'en souvient, accordé à l'entreprise le subside réclamé. Sa confiance ayant été, à notre avis, fort bien placée, nous ne doutons pas que les Concerts ne puissent se considérer comme définitivement débarrassés des entraves qui compromettaient leur avenir. Le public, de son côté, n'abandonnera pas une entreprise à laquelle il doit tant de jouissances.

Nous espérons que, commençant plus tôt que de coutume, les Concerts populaires égaieront de leurs joyeux coups de cimbale la monotonie grise des dimanches d'automne. C'est à partir du 15 octobre, que reprend définitivement à Bruxelles, la vie interrompue par les vacances judiciaires et scolaires. Et pourtant ce n'est guère qu'en décembre que recommence la saison musicale. Il y a là deux grands mois vides qu'on pourrait efficacement employer, en échelonnant les Concerts populaires, les concerts du Conservatoire, les concerts de l'*Association des artistes musiciens*, ceux de la *Nouvelle Société de musique*, en un mot toutes les grandes auditions musicales, au lieu de les accumuler, comme c'est l'usage, les dernières semaines de la saison. Tout le monde s'en trouverait bien ; les exécutants, à qui seraient évitées les fatigues des répétitions réitérées à court intervalle, les artistes, dont les œuvres seraient étudiées à loisir, avec conscience, et interprétées avec soin ; le public, que n'atteindrait pas la lassitude qu'engendre nécessairement la multitude des concerts, se succédant à des intervalles trop rapprochés.

Petite chronique

Ainsi que nous l'avons annoncé, on entendra cette année, aux concerts du Conservatoire, diverses œuvres de Richard Wagner Les fragments choisis par M. Gevaert sont, outre les *Adieux de Wotan* que chantera M. Heuschling, le chœur des *Messagers de la Paix*, de *Rienzi*, et l'ouverture de *Faust*.

On parle aussi, comme devant être exécutée cet hiver au Conservatoire, d'une œuvre peu connue de Berlioz, le *Rêve d'Ophélie*.

Nouvelles littéraires de la *Jeune Belgique :* L'hiver qui va s'ouvrir promet d'être riche en publications littéraires belges. Outre l'*Hystérique* tant attendue de Camille Lemonnier, paraîtra l'*Amiral*, un nouveau volume des scènes de la vie judiciaire qu'Emond Picard a commencées avec le *Paradoxe sur l'avocat* et la *Forge Roussel*.

Chez Lemerre paraîtra *Pierrot lunaire*, une suite de cinquante rondels d'Albert Giraud.

Paraîtront encore : *les Kermesses*, nouvelles flamandes de Georges Eekhoud ; *les Salons*, un volume de vers de Georges Rodenbach faisant suite à la *Mer élégante ; Nouvelles pour les jeunes filles*, et l'*Amour fantasque*, par Max Waller, et enfin *les Moines*, par Emile Verhaeren.

Les deux nouvelles éditées par la direction de la *Jeune Belgique* et que nous avons annoncées : *Aux ambassadeurs*, d'Octave Maus et le *Baiser*, de Max Waller, seront mises en vente le 15 courant.

Le célèbre graveur russe, Théodore Jordan, directeur de l'Académie des beaux-arts, et conservateur des estampes au musée impérial de Saint-Pétersbourg, vient de mourir. Il s'était fait un nom par sa splendide gravure de la *Transfiguration de Raphaël*, qui lui a coûté huit ans de travail. M. Jordan était né le 13 août 1800.

A la liste d'artistes composant le nouveau Cercle des *Vingt*, dont nous avons, dimanche dernier, exposé l'organisation, il faut ajouter deux noms qui ont été omis : ceux de MM. Pantazis et Vogels, peintres On connaît le talent original de ces deux artistes, qui apporteront aux expositions des *Vingt* une note personnelle d'un attrait piquant.

Théatre de la Monnaie. — La décentralisation artistique continue. C'est au théâtre de la Monnaie que sera représenté, après *Sigurd*, le nouvel opéra de Massenet, *Manon Lescaut*. L'auteur en a, mercredi dernier, donné lecture aux directeurs et aux artistes du théâtre Voici, d'après l'*Indépendance*, la distribution :

Les trois rôles principaux seront chantés, celui de Manon par Mlle Arnaud, celui de Desgrieux par M. Rodier, celui du frère Lescaut, qui est devenu un cousin, dans la pièce de MM. Meilhac et Gille, par M Soulacroix. Les autres personnages seront représentés par Mlles Legault, Begond, Magari, MM. Schmidt, Guérin, Chapuis, Goffoël et Renot.

La pièce de MM. Meilhac et Gille a quatre actes, et le chant y est parfois coupé de dialogues parlés. Mais la musique de M. Massenet forme un tout, et ne s'interrompt jamais Toutes les paroles se disent sur des phrases ou des dessins d'orchestre.

M. Ernest Reyer vient de traiter avec l'éditeur Hartmann pour la publication de la partition de *Sigurd*. La partition de *Sigurd* paraîtra le jour même de la première représentation de l'œuvre de M. Ernest Reyer au théâtre de la Monnaie.

Théatre du Parc. — On annonce, au théâtre du Parc, pour la fin de novembre, une *première* à sensation : l'*Aîné*, drame en 4 actes de M. Paul Delair, dont Coquelin viendra créer le rôle principal. L'œuvre est empruntée à la vie contemporaine. M. Candeilh fera pour l'*Aîné* des engagements spéciaux de nature à assurer à l'œuvre une interprétation de premier ordre.

Théatre des Galeries Saint-Hubert. — En attendant *Juanita*, l'opéra-comique nouveau en 3 actes et 4 tableaux de von Suppé, la *Vie parisienne* d'Offenbach tient toujours l'affiche.

Théatre Molière. — La troupe de M. Bouffard continue avec succès ses représentations. L'*Etrangère* fera les frais des représentations de cette semaine.

Alcazar Royal. — *Le tic de Maurice*, *Une femme qui se jette par la fenêtre* et les *Souliers de noce*. Entre les deux dernières pièces, un intermède musical.

Le Livre. — Sommaire de la livraison du 10 octobre 1883 :

Bibliographie ancienne — I. La naissance du comte de Chambord, par Antoine Fureteur. — II. Quel est l'inventeur de l'imprimerie, par E. Dutuit. — III. Chronique du livre : Livres aux enchères, renseignements et miscellanées.

Bibliographie moderne. — I. Correspondances étrangères : Allemagne. — Angleterre. — Autriche-Hongrie. — Etats-unis. — Le livre à l'Exposition nationale de Zurich. — II. Comptes-rendus des livres récents publiés dans les sections de : Théologie, Jurisprudence. — Philosophie, Morale. — Questions politiques et sociales. — Sciences naturelles et médicales. — Belles-lettres : Linguistique, Philologie, Romans, Théâtre, Poésie. — Beaux-Arts. — Archéologie, Musique. — Histoire et Mémoires. — Géographie et Voyages. — Bibliographie et études littéraires. — Livres d'amateurs et Mélanges. — III. Gazette bibliographique : Documents officiels. — Académie. — Sociétés savantes. — Cours publics. — Publications nouvelles. — Publications en préparation. — Nouvelles diverses. — Nécrologie. — Le livre devant les tribunaux. — IV. Sommaire des publications périodiques françaises : Revues littéraires. — Principaux articles littéraires ou scientifiques parus dans les journaux quotidiens de Paris. — Nouveaux journaux parus à Paris, d'après la liste des dépôts, etc.

DIETRICH & Cie

23A, RUE ROYALE, BRUXELLES

Gravures, Aquarelles, Tableaux, Modèles et dessins, etc.

VIENT DE PARAITRE :

ANNUAIRE ILLUSTRÉ DES BEAUX-ARTS

(DEUXIÈME ANNÉE)

Revue artistique universelle, contenant environ 300 dessins originaux. Cet ouvrage comprenant le

CATALOGUE ILLUSTRÉ DE L'EXPOSITION DES BEAUX-ARTS A PARIS

(DESSINS INÉDITS)

ainsi que les œuvres les plus importantes des différentes expositions de l'année, est publié sous la direction de F.-G. DUMAS. (Numéro 11 de la collection). — *Prix broché :* **5** fr.

Maison PNE MOMMEN

26B, *RUE DES FRIPIERS* & 29, *RUE GRÉTRY*

BRUXELLES

FABRIQUE DE TOILES
POUR TABLEAUX ET PANORAMAS.

TISSUS GOBELINS, COTONS ET TOILES
DE TOUTES LARGEURS POUR DÉCORS.

ENCADREMENTS EN TOUS GENRES.

RENTOILAGE, PARQUETAGE, VERNISSAGE
emballage et nettoyage de tableaux.

VENTE ET LOCATION DE MANNEQUINS.

BROSSES ET PINCEAUX.

HUILES, ESSENCES, VERNIS ET SICCATIFS.

Tous les articles
POUR LA SCULPTURE, LA GRAVURE A L'EAU-FORTE, L'ARCHITECTURE ET LE DESSIN.

FABRIQUE DE COULEURS
POUR LA PEINTURE A L'HUILE, A L'AMBRE, A L'AQUARELLE, SUR PORCELAINE, SUR SOIE ET SUR TISSUS GOBELINS.

TABLES ET PLANCHES A DESSINER,
CHEVALETS DE LUXE, D'ATELIER ET DE CAMPAGNE.

BOITES, TENTES, PARASOLS,
CHAISES, TÉS, ÉQUERRES, COURBES.

BOITES A COMPAS,
Crayons, Fusains, Meubles d'atelier, Vases en terra-cotta et Porcelaines à décorer.

PAPIERS ET MODÈLES
POUR L'AQUARELLE ET LE DESSIN.

PHOTO-PEINTURE.

TABLEAUX ET ŒUVRES D'ART.

PIANOS

VENTE
ÉCHANGE
LOCATION

BRUXELLES
rue Thérésienne, 6

GUNTHER

Paris 1867, 1878, 1er prix. — Sidney, seul 1er et 2e prix

MUSIQUE.

R. BERTRAM

10, RUE SAINT-JEAN, BRUXELLES

(Ancienne maison Meynne).

ABONNEMENT A LA LECTURE DES PARTITIONS

ANCIENNE MAISON GOUPIL ET Cie A BRUXELLES

V. SCHMIDT & Ce, Successeurs

89, rue du Marché-aux-Herbes

PUBLICATIONS NOUVELLES

DE LA

MAISON GOUPIL ET Ce, A PARIS.

GRAVURES AU BURIN

L'Oubliée, par C. Deblois d'après De Beaumont, 20 fr. — A toi, toujours ! par les memes, 20 fr. — La tentation, par Annedouche d'après Bouguereau, 15 fr. — Frère et sœur, par les mêmes, 15 fr. — Good bye ! par C. Deblois d'après Bacon, 15 fr. — Land ! land ! par les mêmes, 15 fr.

AQUA-TINTA, MANIÈRE NOIRE, PHOTOGRAVURE

L'Etoile double, par H. Eichens d'après Faléro, 30 fr. — La guerre au désert, photogravure d'après A. Schreyer. — Halte dans l'oasis, id. d'après le même, 40 fr. — Concert aux avant postes, id. d'après De Neuville, 30 fr. — Défense d'un château (Ladonchamps, près Metz , id. d'après le même, 30 fr. — Une perquisition, id. d'après J. Girardet, 30 fr. — Le soir, id. d'après Bernier, 25 fr. — Clair de lune, id. d'après Jernberg, 25 fr. — Le départ pour la pêche, id. d'après Th. Weber, 25 fr. — Le retour de la pêche, id. d'après le même, 25 fr. — Haute-école Mlle Elisa, de Vienne , id. d'après Grandjean, 20 fr. — Enfin... Seuls ! (Réduction , id. d'après Tofano, 15 fr. — Enfin... Seuls ! 2e réduction , id. d'après le même, 6 fr. L'orage, id. d'après P.-A. Cot, 6 fr. — Mauvaise rencontre, id. d'après Gélibert, 10 fr. Prise d'un renard, id. d'après le même, 10 fr.

Photogravures imprimées en couleur. (Voir les détails au catalogue).

VERLEYSEN-NYSSENS

A LA PORTE CHINOISE

88, RUE ROYALE, BRUXELLES, 88

IMPORTATION DIRECTE DE LA CHINE ET DU JAPON

Objets d'art, porcelaines, bronzes, laques, soieries, papiers, etc. — Grand choix de meubles en laque et bois de fer, paravents, écrans.

SPÉCIALITÉ DE THÉ DE CHINE

Exposition permanente — Entrée libre.

COMPAGNIE DES BRONZES

BRONZES D'ART ET D'AMEUBLEMENT
APPAREILS D'ÉCLAIRAGE
BRONZE MONUMENTAL

Direction et Magasins : Rue d'Assaut, 22, Bruxelles.
Ateliers et Fonderie : Rue Ransfort, 27, Molenbeek (Bruxelles).

ADÈLE DESWARTE

28, RUE DE LA VIOLETTE
BRUXELLES.

Atelier de menuiserie et de reliure artistiques

VERNIS ET COULEURS
POUR TOUS GENRES DE PEINTURES.

TOILES, PANNEAUX, CHASSIS,
MANNEQUINS, CHEVALETS, ETC.

BROSSES ET PINCEAUX,
CRAYONS, BOITES A COMPAS, FUSAINS, MODELES DE DESSIN.

RENTOILAGE, PARQUETAGE,
EMBALLAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX.

COULEURS ET PAPIERS POUR AQUARELLES
ARTICLES POUR EAU FORTE, PEINTURE SUR PORCELAINE.

BOITES, PARASOLS, CHAISES,
Meubles d'atelier anciens et modernes

PLANCHES A DESSINER, TÉS,
ÉQUERRES ET COURBES.

COTONS DE TOUTE LARGEUR
DEPUIS 1 METRE JUSQUE 8 MÈTRES.

Représentation de la Maison BINANT de Paris pour les toiles Gobelins (imitation)

NOTA. — La maison dispose de vingt ateliers pour artistes.
Impasse de la Violette, 4.

SOCIÉTÉ ANONYME

DE

L'HOTEL DES VENTES

DE BRUXELLES

RUE DU BORGVAL, 15 — BOULEVARD ANSPACH, 71 — RUE JULES VAN PRAET, 16

VENTES MOBILIÈRES A L'ENCAN

EXPOSITION PERMANENTE D'OBJETS D'ART, DE MEUBLES, DE MARCHANDISES

A VENDRE A L'AMIABLE

AVANCES SUR VENTES

Salles numéros 3, 4 et 5 (1er étage) réservées **gratuitement** à l'exposition d'*Objets d'Art, de Meubles, de Marchandises*, etc., à vendre à l'amiable. L'Administration est intermédiaire entre Vendeurs et Acheteurs.

Salles 2 (rez-de-chaussée) et 6 (1er étage), réservées aux ventes publiques à l'encan.

Les Ventes et Expositions sont annoncées par affiches, journaux et bulletin spécial (envoyé **gratuitement** à toute personne qui en fait la demande).

Les vendeurs sont avertis du jour de vente de leurs objets, les Amateurs, qui le désirent, du jour de vente de ce qui les intéresse.

Récépissé est donné, à leur demande, aux déposants d'objets pour vente publique, à l'amiable ou à l'encan.

BUREAU DE RENSEIGNEMENTS DANS LA COUR VITRÉE DE L'HOTEL

CAVES SPACIEUSES DE DÉPOT. — ÉCURIES.

Bulletin des Ventes Publiques de la Semaine

Mardi 16 octobre, à 2 heures de relevée. — *Cour vitrée :* Vente publique de meubles divers propres à tous usages.

Mercredi 17 octobre, à 2 heures de relevée. — *Cour vitrée et salle n° 2 :* Vente publique pour cause de départ, d'un bon mobilier, composé de divers salons, chambres à coucher, garniture de bureau, meubles et ustensiles propres à tous usages.

Jeudi 18 octobre, à 2 heures de relevée. — *Cour vitrée :* Vente publique de fleurs et plantes ornementales. La vente sera dirigée par M. Van Riet.

Vendredi 19 octobre, à 2 heures de relevée. — *Salle n° 2 :* Vente publique, pour cause de décès, d'un mobilier complet, meubles de salon, de fumoir, objets de ménage, vêtements, etc., etc.

Bruxelles. — Imp. FÉLIX CALLEWAERT père, rue de l'Industrie, 26.

TROISIÈME ANNÉE. — N° 42. LE NUMÉRO : 25 CENTIMES. DIMANCHE 21 OCTOBRE 1883.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

COMITÉ DE RÉDACTION

VICTOR ARNOULD — OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — EUGENE ROBERT

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00 ; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES** : On traite à forfait.

Adresser les demandes d'abonnement et toutes les communications à
L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 26, Bruxelles.**

SOMMAIRE

LE SENS HISTORIQUE DU ROMAN CONTEMPORAIN. — BIBLIOGRAPHIE. *Ludine*, par Francis Poictevin. *L'odyssée, avec une étude sur Homère*, par Eugène Hins. — ON DEMANDE UNE SALLE DE CONCERT. — MANIFESTATION POELAERT. — CORRESPONDANCE.

LE SENS HISTORIQUE
DU ROMAN CONTEMPORAIN

Dans le déluge de romans qui nous inonde depuis un demi-siècle, il est malaisé de se reconnaître et d'apprécier les causes et les tendances de cette extraordinaire agitation. Ce genre, nouveau non point par sa nature mais par l'importance inouïe qu'il a prise dans les temps contemporains, occupe aujourd'hui l'empire du milieu dans la cosmographie littéraire. En dehors du journalisme, auquel on ne saurait accorder d'autre place dans les lettres que celle de la photographie dans les arts du dessin, il n'est aucune branche de l'art d'écrire qui puisse lui disputer les prédilections du public. Les œuvres dramatiques elles-mêmes ne viennent qu'au deuxième rang. C'est par le roman qu'on débute, et c'est par le roman que s'édifient les renommées les plus retentissantes. C'est à lui aussi que vont les plus gros bénéfices, sinon à l'auteur lui-même, tout au moins à cette féodalité d'éditeurs qui pratiquent, avec tant de virtuosité, le métier d'écumeurs. Bref, dans cette armée des littérateurs, innombrable et désormais si bien organisée, parmi les corps divers par leur armement comme par leur uniforme, ce sont incontestablement les romanciers qui représentent les masses profondes et résistantes de l'infanterie.

Assurément la facilité du genre y a été pour beaucoup. C'est un peu comme le paysage en peinture : avec quelques dispositions naturelles et de la hardiesse, on arrive promptement à des esquisses présentables, bien que la grosse difficulté, celle que les maîtres seuls franchissent, reste, là comme ailleurs, l'achèvement de l'œuvre sans en amoindrir la puissance.

Mais cette raison, de pur confortable au point de vue de l'auteur, est insuffisante pour rendre compte d'une production aussi prodigieuse. Elle explique que des écrivains nombreux se soient engagés dans cette voie, elle n'explique pas que le public leur ait constamment fait fête.

C'est qu'il y a plus que des considérations de forme. Les grands mouvements sociaux ne dépendent pas de pareilles superficialités, et l'évolution littéraire dont nous nous occupons est un grand mouvement social. Il faut chercher plus profondément dans les mystères de notre époque, et le tenter ce ne sera pas faire œuvre

vaine, ni pour nos mœurs qui sont si intimement liées aux livres qu'on lit beaucoup, ni à cette littérature spéciale elle-même qui, actuellement, va au hasard de la fantaisie et de l'instinct.

On a dit souvent que la littérature sort de la civilisation, qu'elle en est l'efflorescence, qu'elle la peint en vives couleurs, qu'elle n'est pas une production arbitraire de l'esprit mais le développement fatal du milieu où elle se produit. Cela est vrai, mais ce n'est qu'une des faces du problème. L'autre, la plus importante, c'est que cette végétation sortie d'un peuple influe immédiatement sur celui-ci et constitue l'un des moyens les plus énergiques de transformation soit vers le progrès dans les temps privilégiés, soit vers la décadence dans les temps malheureux. Déjà dans l'antiquité, les œuvres littéraires agissaient avec une intensité singulière. Aujourd'hui, cette force pour invigorer, pour désagréger ou pour révolutionner, a atteint, grâce à l'imprimerie, des proportions monstrueuses. C'est elle qui, au dessus de toutes les autres peut-être, contribue à imprimer aux civilisations modernes cette accélération dans le changement qui est devenue formidable et permet de comparer notre monde à une comète dont la rapidité augmente au point de devenir terrifiante au fur et à mesure qu'elle approche du soleil.

Pour nous c'est dans cette influence du roman sur l'évolution historique de notre époque qu'il faut voir surtout l'explication de son développement et de sa popularité. Les lois qui régissent l'humanité sont aussi nécessaires que celles qui régissent la nature. La volonté de l'homme y compte pour peu de chose, et sa liberté y vaut ce que vaut pour le vers à soie déjà pris dans le cocon qu'il tisse, la liberté de porter la tête à droite et à gauche pour construire sa prison. Les romans ne se sont pas multipliés parce qu'ils fournissent une distraction agréable. C'est là une puérilité qui ne suffit qu'aux courtes vues. Mais parce qu'ils préparent, comme le ferait un fluide dissolvant, l'avènement de situations sociales nouvelles. Sortis d'une civilisation qui a besoin de se transformer, ils portent en eux les éléments dont elle a besoin pour enfanter un ordre de choses nouveau, et à peine éclos, ils se mettent à aider leur mère.

Ce qui est remarquable, c'est l'inconscience des romanciers sur le sens de leurs travaux. Ils sont très rares parmi eux, ceux qui se considèrent comme des agents d'un mouvement historique et la plupart ne suivent que leurs instincts. Il ne faut pas trop s'en plaindre, car mieux vaut, en général, dans l'art, agir sans le savoir que d'obéir à une doctrine. Les forts seuls savent y résister et sauver leurs œuvres de l'esprit de système. Cela n'empêche que les chefs d'école ne soient perpétuellement préoccupés d'établir les principes auxquels ils rattachent leur originalité, mais presque toujours ils les font dériver de questions de forme, de procédés techniques, de considérations exclusivement artistiques, sans jamais aller jusqu'à cette pénétration plus intime qui rattache leurs efforts à l'histoire.

Le développement du roman dans notre siècle, anodin et simplement curieux au début, a pris peu à peu les allures inquiétantes et dramatiques qui caractérisent les forces naturelles arrivées à leur pleine activité. C'est au dix-huitième siècle qu'on trouve ses origines, dans quelques œuvres mal définies, empruntant surtout leurs sujets à la vie voluptueuse, montant pourtant d'un seul coup, avec Voltaire et Diderot, mais à titre d'exception, jusqu'à l'attaque contre la société. Bernardin de Saint-Pierre et Châteaubriand marquent le passage en traitant des sujets purement littéraires, ne visant qu'à intéresser et à distraire. Ils fondent l'école romantique qui si longtemps s'attarda dans les préoccupations de forme, affirmant l'art pour l'art, se livrant à des débauches d'imagination, amusant et croyant que c'était assez, mais laissant enfin le public fatigué, blasé de fantaisie et altéré de réalité.

C'est alors que les grandes traditions de Diderot, étonnamment développées par Balzac, furent reprises; on les dégagea de ce que le voisinage du romantisme y avait mis de conventionnel, on les fit profiter de la forte élégance que les amoureux de la forme avaient consacrée, et avec Gustave Flaubert, dans *Madame Bovary*, le roman réaliste fut fondé. L'école nouvelle affichait pour règle l'étude de la réalité pathétique exprimée dans le style le plus châtié. D'aussi hautes prétentions ne pouvaient, en raison de leur difficulté, trouver beaucoup d'imitateurs. Les sujets pathétiques sont rares, et le style châtié n'est pas à la portée de tout le monde. Il en résulta un glissement général; on resta fidèle à la règle qu'il faut dépeindre la nature, mais en ajoutant que tous les sujets sont bons et que la langue ne doit pas nécessairement être parfaite. C'était le naturalisme et Emile Zola.

Voilà en traits rapides, et pendant cent ans, l'histoire du roman. Mais ce n'est que son histoire littéraire. Il est un autre aspect, humain, redoutable, caché dans les ténèbres des évolutions sociales. Seul il permet de faire la classification de ces œuvres multiples et contradictoires, de rendre raison de leur antagonisme, d'expliquer les revirements d'opinion, de faciliter aussi le choix des écrivains qui s'y adonnent, de donner, en résumé, à cette littérature spéciale qui nous déborde, un certain ordre dans ses efforts, une certaine clarté dans ses prétentions. Nous allons essayer de l'exposer.

Rien n'est plus visible dans nos sociétés modernes que la lutte entre les deux classes que seules à laissé subsister la Révolution française, la bourgeoisie et le

prolétariat. Rien n'est plus visible aussi que la montée lente mais irrésistible de ce dernier. Dès le moyen-âge il a commencé cette ascension qui, jamais ne s'est arrêtée, et, dans notre siècle, a pris les proportions démesurées qui font pressentir son prochain triomphe. Ce phénomène ne dépend d'aucune volonté, d'aucune autorité. Il se déroule inflexible et muet. Les événements particuliers n'ont pas de prise sur lui. Quand on le croit submergé après un cataclysme, il reparaît bientôt plus général et plus fort. Il progresse absolument comme un monde à travers l'espace, aussi insensible aux obstacles que s'il roulait dans le vide.

Vers lui convergent, pour l'aider, quantité de forces, entraînées dans son orbite et augmentant sa vitesse de projection. La littérature en est une, et c'est le roman naturaliste qui lui fournit son plus solide appoint. Ceux qui s'y consacrent, Emile Zola tout le premier, s'imaginent ne faire que de la littérature. Ils font en réalité de la politique.

La démonstration en est facile.

Où donc a-t-on le plus violemment, par la simple peinture des mœurs, attaqué cette bourgeoisie opulente et jouisseuse que vise surtout le mouvement ouvrier et dont la disparition, ou tout au moins l'abaissement jusqu'au niveau des existences communes, lui paraît la condition essentielle des innovations qu'il rêve? Où donc l'a-t-on davantage avilie, discréditée, déshonorée, si ce n'est dans ces romans naturalistes qui ont révélé jusqu'aux détails les plus infimes l'incurable corruption qui la ronge. Et par ces tableaux saisissants n'a-t-on pas fait paraître plus légitime la guerre impitoyable dirigée contre elle? Ces écrivains sortis d'elle-même, et préparant sa chute, remplissent une fonction analogue à celle qui échut dans le monde romain à Tacite et à Juvénal, ces deux autres bourgeois que des lois mystérieuses transformèrent en instruments inconscients de la chute de l'empire et de l'avènement des prolétaires chrétiens.

Il s'agit bien, en vérité, comme le pensent et le discutent quelques professeurs de rhétorique, de savoir si cet art naturaliste est oui ou non conforme à l'esthétique. Le réduire à ces proportions, c'est le rapetisser ridiculement. C'est à une bien autre mesure qu'il faut le jauger. La question d'art est ici accessoire, le point de vue social domine. Si cette école en est arrivée à ces procédés spéciaux, c'est que c'étaient les seuls appropriés à sa mission Le réalisme de Flaubert, d'un art si élevé et si pur, y eût été impropre. Il implique, en effet, trop de dédain pour certaines peintures, trop de noblesse dans la forme. Pour décrire ce qu'il fallait abattre, moins de scrupules était indispensable. Il fallait Zola et Zola vint tout de suite. Flaubert demeura sur son piédestal, mais dans l'isolement, et toute la bande courut plus loin, ou plus bas, accomplir l'œuvre attendue, l'œuvre nécessaire, l'œuvre historique.

Toute cette série de livres âpres, virulents, impitoyables, dans lesquels la caste bourgeoise est démarquée, forme une des grandes divisions du roman contemporain. Une autre, qui en est le pendant, c'est celle des écrits où sont narrées, inventoriées, brutalement dégagées, les misères populaires. Après avoir déchiré le groupe à détruire, il fallait exalter le groupe à élever. Le changement dans l'équilibre de la balance n'en doit-il pas être plus rapide. Ici l'on pèse sur l'un des plateaux, là on soulève l'autre. De ce nouveau point de vue est sorti la littérature qui, souvent avec des sentimentalités qui sont comme un lointain reflet du romantisme, s'attache à la vie ouvrière, en raconte les souffrances, les joies rares, l'exploitation universelle par les grosses fortunes. Léon Cladel est la forte et rustique incarnation de cette tendance. Les *Va-nu-pieds, N'a qu'un œil, Kerkadec* en témoignent éloquemment.

L'exactitude de ces vues générales et la logique de cette évolution sont encore attestées par un phénomène secondaire. La bourgeoisie, avait été des premières à se jeter sur les œuvres naturalistes et à leur faire un succès retentissant C'est elle surtout qui en achetait les interminables éditions, c'est la critique de ses journaux préférés qui les exaltait. Cet engouement a continué jusqu'au jour où elle a commencé à avoir conscience des ravages terribles exercés sur elle. Elle a rejeté alors ses favoris avec terreur, les campagnes contre le naturalisme ont commencé, et une série de romans doux, élégants, tranquilles, dont l'*Abbé Constantin* d'Halévy est le type, firent leur apparition. Ils eurent un succès étonnant. C'était la réhabilitation bourgeoise qui s'essayait, en s'attribuant des mœurs honnêtes et placides. Nous assistons à cette tentative de rénovation. Elle ne sera sans doute, pas de longue durée, d'abord parce qu'elle tend à entraver la marche d'événements inéluctables, ensuite, parce que le monde corrompu de ces liseurs n'est plus fait pour les bergeries. C'est un jour de printemps se mêlant aux jours d'automne. Demain la bise recommencera à souffler.

Ce qui le démontre, c'est l'abandon qui se fait autour des écrivains qui persistent dans le roman sans autre portée que l'amusement du lecteur, dépeignant de préférence les milieux aristocratiques, donnant la particule à tous leurs personnages, et, à l'exemple d'Octave Feuillet, leur chef, décrivent avec une élégante afféterie les habitudes du beau monde. Tout cela vieillit avec une rapidité singulière. On peut prédire que dans un court délai ce genre sera impossible. Il sert à trop peu de chose au sein de notre époque troublée. On peut encore, en certains coins, s'abstraire et ne voir dans la lecture qu'un repos. Mais là où s'agite la vraie vie des nationalités, on ne lit que pour se donner des forces

nouvelles, que pour mieux courir au combat; un livre est pris comme un coup d'eau-de-vie durant la bataille, comme un paquet de cartouches dans un caisson de munitions.

Telle nous apparaît la situation du roman contemporain, sa destinée historique et sa division en quatre groupes nettement séparés : Les œuvres qui démolissent la bourgeoisie, celles qui essaient de la réhabiliter, celles qui exaltent le prolétariat, enfin celles, toujours plus rares, qui restent de pure fantaisie.

A ceux qui entrent dans la carrière à choisir, selon leurs goûts et leurs instincts. S'ils mettent ces genres si différents en rapport avec les temps où nous sommes, s'ils croient, comme nous, que l'art est surtout transitoire et que s'il est donné à quelques génies de produire des écrits qui vivent des siècles, pour la plupart le livre ne dépasse pas une génération, leur choix sera fait promptement. Ils iront à l'œuvre sociale, à celle qui attaque ou défend, qui déchire ou qui panse, qui lutte, qui combat, où l'écrivain s'expose, quelquefois jusqu'à la mort.

Il était nécessaire de le dire à nos débutants, et nous ajoutons cette étude à celles que nous avons publiées sous le titre : *le Jeune mouvement littéraire en Belgique*. N'avons nous pas lu, en effet, non sans douleur, dans une réponse aux idées que nous avions émises pour inspirer à ces vaillants et chers conscrits les viriles résolutions qui font faire les grandes choses, cette affirmation inquiétante, contraire à nos convictions les plus réfléchies et destructive des espérances que nous avons mises en eux :

« *L'art est aristocratique* : il est compris en raison « inverse de sa magnificence. L'art populaire et « social n'est pas de l'art. *Il n'existe pas*. Que l'on ne « cherche pas à donner au Beau une portée qu'il ne « peut avoir; il est indispensable, en un sens, à une « fraction d'esprits comme au corps le pain et le sel. « Que l'on supprime les livres, les tableaux, la musi- « que, nous n'aurons plus — nous — qu'à nous en « aller, l'esprit mort de faim; mais laissez le peuple à « son pseudo-art qu'il aime, à ses imageries d'Epinal, « à ses complaintes de violoneux, qui lui procurent des « jouissances analogues aux nôtres. Et ne compromet- « tez point l'art en le faisant descendre jusqu'au peuple, « alors qu'il est impossible de faire monter le peuple « jusqu'à lui. »

Non! A l'époque présente, l'art aristocratique est un art inutile et impuissant. Il ne convient pas aux jours de combat. Ceux qui n'entreront pas en lice avec un art qui, pour ou contre, prendra parti dans la grande lutte populaire qui arrive à son terme, demeurera incompris et végètera délaissé.

Bibliographie

Francis Poictevin, Ludine. Bruxelles, Henry Kistemaeckers, éditeur.

Il n'y a pas à dire, M. Françis Poictevin, vous êtes ce qu'on peut appeler un veinard, la fortune vous comble. Si l'inconstance ne détourne pas de vous son sourire, vous pouvez tout espérer, la Légion d'honneur, l'Académie et le reste. A peine avez-vous dépouillé votre chrysalide et ouvert aux brises littéraires votre aile encore malhabile, avant même d'avoir vu imprimée une ligne de votre manuscrit, vous faites dans le monde littéraire un tapage d'enfer, vous êtes discuté, déchiré, tiraillé, tout comme si votre pauvre petite *Ludine*, si inoffensive, si bébête, portait une révolution dans les plis de ses jupes. Edmond de Goncourt, un maître, vous encourage et vous patronne, une femme de talent et d'esprit, Juliette Adam, vous vitupère et vous anathématise. Voici que votre livre est devenu la matière d'un véritable procès littéraire, que H. Kistemaeckers, l'intelligent éditeur, dont la notoriété grandit tous les jours, nous fournit l'occasion de juger dans un petit dossier charmant, ma foi, d'apparence et de tournure.

Voyons cependant ce qu'il y a dans l'intérieur et qui a raison du père de *La Faustin* ou de l'auteur de *Païenne*. Ce qui a tenté la plume de M. Poictevin, c'est la psychologie de la courtisane. Cette entreprise n'est pas neuve. Parmi nos jeunes auteurs, qui n'a commencé par disséquer le triste cerveau, le non moins triste cœur d'une créature? La « fille » a envahi la littérature, elle y fait effrontément claquer ses jupes, sonner ses bijoux et puer son patchouli. Nous ne reprocherons pas à M. Poictevin d'avoir cédé à ce courant, nous le féliciterons même d'avoir savamment évité, dans la scabreuse analyse, l'écueil pornocratique. Son étude est consciencieuse, est purement psychologique. Voici, comme dans une préface de quelques lignes fort obscures, il en trace le plan :

« Dans l'indicible pauvreté du fond des vies, ne reste-t-il pas, « du moins, à manifester ce drame microscopique et éternel : le « tous-les-jours d'une existence? Cette réelle recherche, à travers « les riens révélateurs, réussie ou non, est un signe haut-juras- « sien de l'inspiratrice de ces pages. »

Savez-vous ce que c'est que le signe haut-jurassien d'une inspiratrice? Non? Moi non plus. Toujours est-il qu'après avoir colligé un tas de riens révélateurs et en avoir confectionné un drame à la fois microscopique et éternel, M. Poictevin s'en est allé fièrement présenter cette micrographie haut-jurassienne à la fière déesse qui se manifeste dans la *Nouvelle revue*.

Voici l'arrêt de la déesse :

« Monsieur,

« Ni la forme, ni le fond, ni le genre de votre étude féminine « de *Ludine* ne peuvent convenir à la *Nouvelle revue*. Cette « prostituée inconsciente, idiote, autour de laquelle s'agitent tous « les vices et toutes les bêtises, sans qu'aucuns aient le relief « satanique qui donne des allures dantesques au mal, votre style « cherché, tourmenté, souvent incompréhensible pour une femme « passionnée de clarté, de belle langue française, me font vous « dire : il n'y aura jamais rien de commun entre votre talent et « ce que je goûte. Mes regrets, Monsieur.

« Signé : Juliette Adam. »

Vlan! On ne peut plus éloquemment, plus majestueusement, plus hautainement dire à quelqu'un qu'il n'est qu'un imbécile.

Diane, repoussant les hommages d'Actéon, n'aurait point eu un plus fier langage, ni la Sybille sur son trépied, un arrêt plus dur.

Si Mme Adam a pu regretter que M. Poictevin n'ait pas réussi à donner à la bêtise un *relief satanique* ni au mal des *allures dantesques*, nous regrettons de notre côté qu'elle ait cru devoir donner à son jugement ces allures pédantesques et à sa propre personnalité un relief qui, pour n'être pas satanique, n'en est pas moins excessif. *Ludine* n'avait mérité

Ni cet excès d'honneur, ni cette indignité.

Il est bien permis à une prostituée d'être idiote et inconsciente; en peignant sous ces couleurs son héroïne, M. Poictevin est resté dans la réalité, bien plus que s'il en avait fait une femme de génie, d'esprit et de cœur. Le relief satanique et les allures dantesques sont bien mil huit cent trente et l'on ne peut que féliciter l'écrivain d'avoir épargné à son inspiratrice haut-jurassienne le ridicule de ce nimbe ultra-romantique.

Mais quant au jugement porté par Mme Adam sur le style de *Ludine*, nous nous y associons complètement. Le style de M. Poictevin est intolérable, le néologisme, le latinisme, le Ronsardisme, le barbarisme y font une véritable orgie philologique et grammaticale, où le verbe français, étouffé, suffoqué, déchiré par ces épines, par ces broussailles, par ces ronces, périt misérablement. Poursuivre dans cette langue hérissée, touffue, rocailleuse, la pensée de l'écrivain, c'est un véritable casse-tête chinois. M. Poictevin pourrait sans doute écrire en français; à travers ses logogriphes, ses combinaisons bizarres de mots, ses constructions baroques, transparaît une certaine science du verbe. Mais écrire comme tout le monde, fi donc! Dire des choses que de fortune on pourrait comprendre, cela révolte la maladive idrosyncrasie de M. Poictevin.

Nous citons pour finir et pour justifier notre critique une page du livre, prise au hasard et, comme devant OEdipe, nous nous inclinerons devant celui de nos lecteurs qui parviendra à nous la traduire :

« Sa manière de marcher était une séduction. Je ne sais quoi de rythmé et de fatal. On sentait comme une ondulation, qui devait être et toujours serait et vous entraînait... Comment ce qui était si réglé pouvait-il avoir cette grâce? Invinciblement elle avançait, comme sans arrêt concevable; et le mouvement et la pose impassibles du pied cambré, et la minime flexion de la taille droite, et le feu fixe des grands yeux d'où, par intervalles, coule une lueur fauve, sans jamais un battement des paupières, disent qu'elle ne supporte, tout au plus, que des tangences. Et, dans cet avancement illusoire, dans ce va-et-vient trompeur, elle garde une sinueuse immobilité. De la voix métallique le résonnant timbre un peu dur signifie que toute indiscrétion serait irrépondue. Comme cette voix scandait, en une mesure concordante, l'insondable, l'inexorable fluence du pas, de tout le corps! »

Eugène Hins. **L'Odyssée, avec une étude sur Homère,** Mons, Manceaux.

M. Hins n'affiche aucune prétention à la profondeur ni à la nouveauté. Il n'a d'autre but, dit-il, que de mettre la littérature ancienne à la portée de tout le monde en essayant d'en rendre l'abord plus facile, surtout aux jeunes gens. Et à cette fin il a pensé qu'une traduction familière de l'*Odyssée*, accompagnée de quelques commentaires sur les origines probables du poème et sur les caractères de ses héros et de ses dieux, permettrait, à ceux qui ne peuvent faire une étude spéciale des lettres grecques, de se former au moins une idée approximative d'Homère, le premier et le plus jeune des grands poètes. Rien de plus modeste comme on le voit. Mais cette modestie a porté bonheur à M. Hins, et sans s'en douter — ou peut-être en s'en doutant bien un peu — il a fait sur Homère une étude originale, spirituelle, vraie et qui dénote la connaissance la plus approfondie de la Grèce et de sa littérature, en même temps que sa traduction de l'*Odyssée* est peut-être la meilleure et la plus exacte que nous ayons jamais lue. Et elle est excellente précisément parce qu'elle est familière et qu'elle a su conserver par là, mieux que ne l'ont fait les autres, quelque chose du naturel et de la naïveté d'Homère.

Nous ne sommes pas d'accord avec M. Hins sur certains détails. Ainsi nous croyons qu'il se trompe lorsqu'il pense que les Grecs localisaient l'intelligence dans le diaphragme, comme il nous paraît difficile aux temps homériques de croire qu'Athéné *Glaucôpis* ait voulu signifier Athéné à la *face de hibou* plutôt qu'Athéné *aux yeux pers*, comme on traduit d'ordinaire. Ce sont là des détails. Après tout, M. Hins a peut-être raison. Mais ce qui apparaîtra à tous ceux qui ont étudié d'un peu près les littératures anciennes, c'est la claire notion qu'a M. Hins de la société antique, des idées, des mœurs qui y prévalaient, de la formation de la langue et de la poésie grecques, du rôle véritable et si largement social que remplissaient ses poètes, de l'origine des dieux, du caractère des légendes héroïques, de tout ce grand ensemble enfin si essentiellement différent de tout ce que nous pensons aujourd'hui, et qu'il faut cependant connaître, pour avoir une idée d'une des plus grandes faces, de la plus grande peut-être, et à coup sûr de la plus lumineuse qu'ait revêtue l'humanité. Cette belle lumière grecque, cette lumière printanière, pure, qui éclaire l'univers comme de l'expansion d'une joie divine, ce sourire à la fois enfantin et spirituel de toutes choses, ce moment unique où l'esprit humain s'épanouit dans la première fleur de la jeunesse, tout cela ne reviendra plus jamais tant que vivra l'humanité ; et pour en goûter la douceur, c'est Homère surtout et avant tout qu'il faut lire. Il faut lire Homère, précisément parce qu'il n'a pas été une personnalité, et que les poèmes placés sous son nom sont une création spontanée du génie grec.

Ils se sont faits d'eux-mêmes pour ainsi dire, tant tout un monde y a coopéré, et sont pénétrés, par conséquent, plus qu'aucun autre poème primitif de l'âme d'un peuple et d'une époque de l'histoire. C'est ce qu'explique du reste parfaitement M. Hins. Mais ici nous lui ferons une observation que nous considérons comme grave. Il a pris sur lui, pour rendre l'*Odyssée* plus accessible aux jeunes gens et aux simples curieux, de la raccourcir à peu près de moitié. Il a supprimé les quatre premiers chants comme faisant double emploi, il a élagué certaines digressions comme celle relative à l'origine du vin que boit le Cyclope. il a supprimé une bonne partie de la descente aux enfers, etc. Certes, tout cela est compréhensible dans le plan de M. Hins, s'il n'a fait son travail que pour les jeunes gens : il a craint de les rebuter par des détails ennuyeux et par des longueurs inutiles. Mais comme son volume, à notre sens, a trop de portée pour n'être mis qu'aux mains de la jeunesse encore ignorante et des indifférents, nous l'engageons vivement, pour une seconde édition, à compléter sa traduction de l'*Odyssée*. On peut au besoin corriger un auteur : on ne peut pas toucher à une œuvre spontanée et collective, telle que les poèmes d'Homère, dont les incohérences apparentes, les redites, les longueurs naïves, les détails ingénus, et, pour finir l'expression : dont par moments le balbutiement enfantin et la gaucherie

charmante forment un des plus précieux caractères. Il ne faut pas faire de l'*Odissée*, ni de l'*Iliade* des romans rapides de sociétés blasées comme la nôtre. C'est l'âme d'un peuple adolescent qui chante et l'inexpérience est l'une des grâces d'un pareil chant. J'admire les vocalises, les trilles et les virtuosités de la Patti, mais comme j'eusse préféré l'entendre à quinze ans, toute neuve, quand elle ne savait pas filer la voix !

L'abondance des matières nous oblige à renvoyer à notre prochain numéro le compte rendu de plusieurs ouvrages qui nous ont été envoyés : *Le Martyre d'Annil*, par Robert Caze; *Marie Queue-de-Vache*, par Hector France; *Contes et Fantaisies*, par Frédéric Cousot.

ON DEMANDE UNE SALLE DE CONCERTS

L'existence des Concerts populaires que l'on pouvait considérer comme assurée à la suite de la brillante campagne dont nous avons, dimanche dernier, dressé le bilan, est sérieusement menacée par une circonstance inattendue.

L'administration communale ayant, par précaution contre l'incendie, supprimé au théâtre de l'Alhambra une centaine de stalles et autant de fauteuils de balcon, cette mesure empêche la Société des Concerts populaires d'y donner des séances en la privant d'abord d'une recette indispensable pour couvrir ses frais, et ensuite du nombre de places qui lui sont en tous cas nécessaires : l'an dernier, en effet, au concert le moins fructueux, cinquante stalles seulement et autant de balcons restèrent disponibles, et lors du Concert Wagner on dut refuser du monde.

Les organisateurs se préoccupant immédiatemeet de cette situation, passèrent en revue toutes les salles un peu importantes que Bruxelles possède Ils arrivèrent à cette conclusion surprenante qu'il n'existe pas une salle de concert dans la capitale.

En effet, la triste expérience que firent les *Concerts nationaux* de la salle du Cirque, rue de l'Enseignement, écarte à tout jamais l'idée d'y donner encore des séances de musique.

On songea au théâtre de la Monnaie, toutes les autres salles de spectacle étant occupées le dimanche ou de dimensions trop restreintes. On proposa aussi le palais des Beaux-Arts.

La première de ces salles, qui remplit toutes les conditions voulues, est malheureusement fermée à toute entreprise de concerts. Les prétentions des directeurs à l'égard des Concerts populaires furent telles qu'elles enlevèrent aux organisateurs tout espoir d'aboutir. On demande 2000 francs de location par concert.

Reste le palais des Beaux-Arts.

L'idée de faire de ce vestibule une salle de concerts est certes étrange, car si l'on demandait aux hommes compétents ce qu'il convient d'éviter dans une salle destinée aux auditions musicales, tous seraient d'accord pour indiquer la disposition adoptee au palais des Beaux-Arts. M. Massenet refusa même, à la *Societe de Musique*, l'autorisation de faire entendre un de ses oratorios dans cette salle néfaste. De plus la disposition des places ecarte entièrement la possibilité d'établir des entrées de tous prix comme dans les salles de théâtres, ce qui est la marque caractéristique des Concerts populaires.

A notre avis, la ville de Bruxelles a seule pouvoir de mettre fin à cette situation fâcheuse au point de vue de l'art musical, et nous signalons aux membres de l'administration communale deux solutions également faciles à réaliser.

La première est de stipuler au cahier des charges du Théâtre de la Monnaie, qui doit être remanié l'an prochain, que la ville de Bruxelles entend se réserver la salle du théâtre un certain nombre de fois par année moyennant une indemnité à convenir.

La seconde, qui serait beaucoup plus digne d'une capitale, consiste dans la creation d'une grande salle de concerts. M. le bourgmestre sait-il que des capitalistes s'étaient offerts, il y a quelques années, à en construire une dans l'enclos du Waux-Hall, de manière à assurer par tous les temps les concerts du soir pendant la saison d'été ?

N'y aurait-il pas lieu pour la ville de Bruxelles de reprendre ce projet entièrement élaboré, et dont la combinaison financière était suffisamment rémunératrice pour que nos conseillers les plus hostiles au budget des Beaux-Arts eussent pu la voter en toute sécurité ?

Il y a là une résolution à prendre, si l'on ne veut pas que Bruxelles soit distancé en cette matière par les villes de province.

Ces deux solutions n'étant pas immédiates il nous semble que la ville de Bruxelles, qui retire d'une main aux Concerts populaires ce qu'elle lui donnait de l'autre, devrait user de toute son influence et au besoin accorder un subside extraordinaire et temporaire pour ouvrir à l'institution qu'elle a toujours protégée, les portes du théâtre de la Monnaie qui restent obstinément fermées à toutes les sollicitations.

MANIFESTATION POELAERT

La Société centrale d'architecture, mue par une généreuse et noble pensée, avait invité les artistes à se rendre lundi à 4 heures, jour de l'inauguration du Palais de Justice, au cimetière de Laeken pour y déposer une couronne sur la tombe de Poelaert. En dehors du groupe formé par les membres de la Société centrale, l'assistance était peu nombreuse. La cérémonie a présenté un caractère très touchant, et tout le monde s'est senti ému quand M. Jean Baes, président de la Société, a pris la parole en ces termes :

« Cher et regretté Maître,

« La Société centrale d'architecture de Belgique vient s'acquitter d'un pieux devoir : elle vient rendre un dernier hommage au grand artiste dont on inaugure, aujourd'hui même, le chef-d'œuvre. Il ne lui a pas été accordé de voir ce monument grandiose atteindre sa complète réalisation, il n'a que pressenti ce qu'il montre de véritable splendeur.

« Plus heureux que lui, nous pouvons admirer ce que sa conception offre d'imprévu, de vraiment monumental.

« Nous venons avec une admiration mêlée de regrets amers rendre justice à la carrière laborieuse de celui qui a laissé une trace si puissante et, disons-le, si inépuisable de son génie.

« Puissent, cher et regretté Maître, ces paroles vous dire l'hommage que la postérité réserve à ses élus, à ceux qui ont touché le but suprême de l'art, et dont le nom est à jamais consacré par la gloire. »

M. Poelaert, avocat, frère du grand artiste, a répondu par le discours suivant :

« La manifestation dont la Société centrale d'architecture a pris l'initiative nous touche profondément.

« Je vous remercie au nom de la veuve de l'artiste illustre dont le pays doit aujourd'hui plus que jamais déplorer la perte, au nom de sa fille, au nom de la famille Poelaert que je représente ici.

« En venant, vous dont la compétence ne sera contestée par personne, aujourd'hui que le Palais de justice est achevé, que l'œuvre peut être jugée dans son ensemble et dans ses détails, déposer cette couronne sur la tombe de Joseph Poelaert, vous avez voulu non seulement payer à sa mémoire un tribut d'admiration et de regrets, mais aussi venger son œuvre des attaques méchantes et insensees dont elle avait été l'objet au Parlement.

« La présence autour de ce mausolée de tant d'hommes distingués témoignera à la face du pays que Joseph Poelaert a bien merite de l'art en Belgique ; c'est la plus belle et la plus noble récompense que sa mémoire pouvait ambitionner. »

La chapelle où reposent les restes de Poelaert a été construite d'après les dessins de M. Benoit, architecte, attaché depuis de longues années au Palais de Justice où il fut en quelque sorte le lieutenant de Poelaert et dont, après la mort de celui-ci, il a continué à interpréter les plans. Elle est d'un très joli style et artistement traitée dans ses détails.

CORRESPONDANCE

Mon cher confrère,

Seriez-vous assez aimable pour faire savoir à vos lecteurs que, contrairement à ce que *l'Art moderne* a annoncé dans son avant-dernier numéro, je n'ai pas accepté d'être secrétaire du groupe des *Vingt*, dont vous avez dit la formation récente ?

Je désire voir cesser le plus tôt possible les bruits qui courent à ce sujet et les commentaires dont on les accompagne. Il importe qu'il n'entre dans l'esprit de personne que je puisse accepter des fonctions

incompatibles, — surtout dans le cas présent, — avec ma position de critique artistique et prendre une attitude dans un conflit — regrettable — entre deux cercles d'artistes qui ont droit également à la sympathie et à l'impartialité de la presse.

Je vous remercie d'avance, mon cher confrère, et vous prie d'agréer l'assurance de mes meilleurs sentiments.

LUCIEN SOLVAY.

DIETRICH & Cie

FOURNISSEURS DE LL. AA. RR. LE COMTE ET LA COMTESSE DE FLANDRE

23 A, RUE ROYALE, BRUXELLES

Gravures, aquarelles, Tableaux, Modèles et dessins, etc.

VIENT DE PARAITRE :

MUSÉE IMPÉRIAL DE L'ERMITAGE

A SAINT-PÉTERSBOURG.

Ve et VIe livraisons. — 50 reproductions en photographie.

Messieurs les amateurs sont invités à venir voir ces nouvelles séries de l'importante collection.

Maison PNE MOMMEN

26B, *RUE DES FRIPIERS* & 29, *RUE GRÉTRY*

BRUXELLES

FABRIQUE DE TOILES
POUR TABLEAUX ET PANORAMAS.

TISSUS GOBELINS, COTONS ET TOILES
DE TOUTES LARGEURS POUR DECORS.

ENCADREMENTS EN TOUS GENRES.

RENTOILAGE, PARQUETAGE, VERNISSAGE
emballage et nettoyage de tableaux.

VENTE ET LOCATION DE MANNEQUINS.

BROSSES ET PINCEAUX.

HUILES, ESSENCES, VERNIS ET SICCATIFS

Tous les articles
POUR LA SCULPTURE, LA GRAVURE A L'EAU-FORTE, L'ARCHITECTURE ET LE DESSIN.

FABRIQUE DE COULEURS
POUR LA PEINTURE A L'HUILE, A L'AMBRE, A L'AQUARELLE, SUR PORCELAINE, SUR SOIE ET SUR TISSUS GOBELINS.

TABLES ET PLANCHES A DESSINER,
CHEVALETS DE LUXE, D'ATELIER ET DE CAMPAGNE.

BOITES, TENTES, PARASOLS,
CHAISES, TES, EQUERRES, COURBES.

BOITES A COMPAS,
Crayons, Fusains, Meubles d'atelier, Vases en terra cotta et Porcelaines à décorer.

PAPIERS ET MODÈLES
POUR L'AQUARELLE ET LE DESSIN.

PHOTO-PEINTURE.

TABLEAUX ET ŒUVRES D'ART.

PIANOS

VENTE
ÉCHANGE
LOCATION

BRUXELLES
rue Thérésienne, 6

GUNTHER

Paris 1867, 1878, 1er prix. — Sidney, seul 1er et 2e prix

MUSIQUE.

R. BERTRAM

10, RUE SAINT-JEAN, BRUXELLES

(Ancienne maison Meynne).

ABONNEMENT A LA LECTURE DES PARTITIONS

ANCIENNE MAISON GOUPIL ET Cie A BRUXELLES

V. SCHMIDT & Ce, Successeurs

89, rue du Marché-aux-Herbes

PUBLICATIONS NOUVELLES

DE LA

MAISON GOUPIL ET Ce, A PARIS.

GRAVURES AU BURIN

L'Oubliée, par C. Deblois d'après De Beaumont, 20 fr.— A toi, toujours ! par les mêmes, 20 fr. La tentation, par Annedouche d'après Bouguereau, 15 fr. Frère et sœur, par les mêmes, 15 fr. Good bye ! par C. Deblois d'après Bacon, 15 fr. Land ! land par les mêmes, 15 fr.

AQUA-TINTA, MANIÈRE NOIRE, PHOTOGRAVURE

L'Etoile double, par H. Eichens d'après Faléro, 30 fr. La guerre au désert, photogravure d'après A. Schreyer. Haltes dans la steppe, id. d'après le même, 40 fr. Concert aux avant postes, id. d'après De Neuville, 30 fr. — Défense d'un château Ladoucham s, près Metz, id. d'après le même, 30 fr. Une perquisition, id. d'après J. Girardet, 30 fr. Le soir, id. d'apres Bernier, 25 fr. Clair de lune, id. d'après Jernberg, 25 fr. Le départ pour la peche, id. d'après Th. Weber, 25 fr. —Le retour de la pêche, id. d'après le même, 25 fr. Haute école Mlle Elisa, de Vienne, id. d'après Grandjean, 20 fr. Enfin... Seuls ! Réduction, id. d'après Tofano, 15 fr. Enfin... Seuls ! 2 réduction, id. d'après le même, 6 fr. L'orage, id. d'après P. A. Cot, 6 fr. — Mauvaise rencontre, id. d'après Gélibert, 10 fr. Prise d'un renard, id. d'apres le même, 10 fr.

Photogravures imprimées en couleur. Voir les détails au catalogue.

VERLEYSEN-NYSSENS

A LA PORTE CHINOISE

88, RUE ROYALE, BRUXELLES, 88

IMPORTATION DIRECTE DE LA CHINE ET DU JAPON

Objets d'art, porcelaines, bronzes, laques, soieries, papiers, etc. — Grand choix de meubles en laque et bois de fer, paravents, écrans.

SPÉCIALITÉ DE THÉ DE CHINE

Exposition permanente — Entrée libre.

COMPAGNIE DES BRONZES

BRONZES D'ART ET D'AMEUBLEMENT

APPAREILS D'ÉCLAIRAGE

BRONZE MONUMENTAL

Direction et Magasins : Rue d'Assaut, 22, Bruxelles.
Ateliers et Fonderie : Rue Ransfort, 27, Molenbeek Bruxelles.

ADÈLE DESWARTE

28, RUE DE LA VIOLETTE

BRUXELLES.

Atelier de menuiserie et de reliure artistiques

VERNIS ET COULEURS
POUR TOUS GENRES DE PEINTURES.

TOILES, PANNEAUX, CHASSIS,
MANNEQUINS, CHEVALETS, ETC.

BROSSES ET PINCEAUX,
CRAYONS, BOITES A COMPAS, FUSAINS, MODÈLES DE DESSIN.

RENTOILAGE, PARQUETAGE,
EMBALLAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX.

COULEURS
ET PAPIERS POUR AQUARELLES
ARTICLES POUR EAU FORTE, PEINTURE SUR PORCELAINE.

BOITES, PARASOLS, CHAISES,
Meubles d'atelier anciens et modernes

PLANCHES A DESSINER, TÉS,
ÉQUERRES ET COURBES.

COTONS DE TOUTE LARGEUR
DEPUIS 1 METRE JUSQUE 8 MÈTRES.

Représentation de la Maison BINANT de Paris pour les toiles Gobelins (imitation)

NOTA. — La maison dispose de vingt ateliers pour artistes. Passage de la Violette, 4.

SOCIÉTÉ ANONYME

DE

L'HOTEL DES VENTES

DE BRUXELLES

RUE DU BORGVAL, 15 — BOULEVARD ANSPACH, 71 — RUE JULES VAN PRAET, 16

VENTES MOBILIÈRES A L'ENCAN

EXPOSITION PERMANENTE D'OBJETS D'ART, DE MEUBLES, DE MARCHANDISES

A VENDRE A L'AMIABLE

AVANCES SUR VENTES

Salles numéros 3, 4 et 5 (1er étage) réservées **gratuitement** à l'exposition d'*Objets d'Art, de Meubles, de Marchandises*, etc., à vendre à l'amiable. L'Administration est intermédiaire entre Vendeurs et Acheteurs.

Salles 2 (rez-de-chaussée) et 6 (1er étage), réservées aux ventes publiques à l'encan.

Les Ventes et Expositions sont annoncées par affiches, journaux et bulletin spécial (envoyé **gratuitement** à toute personne qui en fait la demande).

Les vendeurs sont avertis du jour de vente de leurs objets, les Amateurs, qui le désirent, du jour de vente de ce qui les intéresse.

Récépissé est donné, à leur demande, aux déposants d'objets pour vente publique, à l'amiable ou à l'encan.

BUREAU DE RENSEIGNEMENTS DANS LA COUR VITRÉE DE L'HOTEL

CAVES SPACIEUSES DE DÉPOT. — ÉCURIES.

Bulletin des Ventes Publiques de la Semaine

Mardi 23 octobre, à 2 heures de relevée. — *Cour vitrée et Salle n° 2 :* Vente publique de meubles divers et ustensiles propres à tous usages.

Mercredi 24 octobre, à 2 heures de relevée. — *Cour vitrée et Salle n° 2 :* Vente publique, pour cause de départ, d'un mobilier complet, composé de plusieurs chambres à coucher, meubles de salon, de bureau, creusets de fondeur, statues et statuettes en plâtre, objets divers.

Jeudi 25 octobre, à 2 heures de relevée. — *Cour vitrée :* Vente publique d'arbres fruitiers, rosiers, arbustes, oignons de Hollande. La vente sera dirigée par M. Van Riet, horticulteur.

Vendredi 26 octobre, à 2 heures de relevée. — *Cour vitrée et Salle n° 2 :* Vente publique d'un mobilier comprenant plusieurs bons meubles de salon, de chambre à coucher et autres.

Le même jour, à 10 heures du matin. — *Salle n° 2 :* Par ministère de Me ECTORS, notaire, vente publique, pour cause de décès, d'un important mobilier complet, ayant garni un hôtel de maître. (Voir détail aux affiches).

Bruxelles. — Imp. FÉLIX CALLEWAERT père, rue de l'Industrie, 26.

TROISIÈME ANNÉE. — N° 43. LE NUMÉRO : 25 CENTIMES. DIMANCHE 28 OCTOBRE 1883.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

COMITÉ DE RÉDACTION

VICTOR ARNOULD — OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — EUGENE ROBERT

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00 ; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES** : On traite à forfait.

Adresser les demandes d'abonnement et toutes les communications à
L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 26, Bruxelles.**

SOMMAIRE

SALON DE GAND, Premier article. — UN DISCOURS DE GOUNOD. — LIVRES NOUVEAUX : *Marie Queue-de-Vache*. par Hector France. — THÉATRE DE LA MONNAIE : Mme Caron, M. Lorrain. — THÉATRE DES GALERIES : *Juanita*, opéra-comique en 3 actes, paroles de Leterrier et Vanloo, musique de F. de Suppé. — BIBLIOGRAPHIE MUSICALE. — PETITE CHRONIQUE.

LE SALON DE GAND

Premier article.

Quand l'an dernier nous fîmes le compte-rendu du Salon d'Anvers, nous ne nous occupâmes que des artistes anversois. Cette fois nous ne parlerons que des Gantois.

A chaque Salon suffit sa peine. Nous avons vu, ou nous verrons ailleurs, les œuvres que nous passerons sous silence. N'avons-nous pas été les premiers à signaler ici l'admirable fontaine de Lambeaux, alors dans son atelier, qui décore le centre du parterre à l'exposition de Gand ? Le paysage ardennais de Knopff, que l'intelligente commission de placement a relégué dans une galerie secondaire à l'étage, profond, délicat, surprenant d'exactitude et de sentiment, ne reparaîtra-t-il pas bientôt à Bruxelles ? Puis comment parvenir, quand l'étude veut être consciencieuse, à l'examen attentif et impartial de tant de choses. Nous avons l'horreur des énumérations qui distribuent un jouet d'un sou à tous les artistes, comme dans les bazars où le moindre achat donne droit à une surprise. Nous ne savons pas nous résigner à courir à travers les salles, prêtant l'oreille aux bavardages, jugeant en courant, griffonnant un jugement en trois lignes de notes cueillies au hasard des impressions passagères. Il nous faut aller d'abord pour voir, aller ensuite pour contrôler. Nous redoutons de faire à la légère un mal irréparable, soit en décourageant par un blâme immérité, soit en donnant trop de confiance par un éloge excessif. Tout cela force à se restreindre, et nous demeurons ainsi dans un champ amoindri, mais où chaque chose a été introduite avec scrupule.

Et encore faut-il s'entendre. L'école gantoise, y compris ses succursales à Termonde et ailleurs, compte soixante-quatre peintres et quatorze sculpteurs exposants, ayant chacun deux œuvres en moyenne. On voit que le total n'est pas mince et qu'à parcourir ce qui le compose on peut se fatiguer. Aussi était-elle fournie la hottée que nous rapportâmes de cette herborisation artistique et que nous allons vider, dépouiller et classer en rafraîchissant quelques-uns de nos souvenirs au moyen de la publication très réussie publiée par l'édi-

teur Hoste et illustrée des remarquables croquis de Heins.

Cheminons, en suivant l'ordre alphabétique des compartiments, à travers ce local d'une disposition assez heureuse, mais détestablement éclairé, tantôt trop, avec de grandes taches de soleil qui plaquent les toiles et les défigurent, tantôt trop peu, une morne tombée de gris ternissant tous les panneaux.

Voici *la Scène de Brigandage*, de Georges Vandenbos, un Gantois habitant Paris, un de ces nombreux médaillés par accident qui ont fait, à Gand, de la distribution des récompenses une des plus ineptes salades sorties des cuisines officielles et académiques. Deux brigands d'opéra, deux brigands des Abruzzes, dans une sombre grotte, jouent aux dés une captive larmoyante, qu'ils ont mise toute nue sur les instances du peintre. Elle se voile des mains le visage, plutôt qu'autre chose, sans doute afin de ne pas copier en sa pudeur la Vénus de Médicis. Elle n'oublie pas, quoique navrée, de détacher gracieusement le petit doigt comme si elle vidait une coupe de champagne. Elle a les pieds sur sa chemise étendue, moins dans l'intention de ne pas les salir que pour fournir à l'artiste une occasion de contrastes par du blanc. Car ces trois personnages sont pour M. Georges Vandenbos pleins d'attentions. Une bonne brassée d'espingoles, de pistolets et autres accessoires dérobés chez un marchand de bric-à-brac complaisant forment les accessoires.

Voilà le sujet ! Quant à la peinture, une teinture des procédés chers à Gallait. De la sauce, du luisant, des bruns à revendre. Une lumière conventionnelle qui vient on ne sait d'où, ou plutôt on le sait trop, pas de l'ouverture de la caverne, mais de la fenêtre de l'atelier de M. Vandenbos. D'émotion, pas un grain.

Sauvons-nous ! Et reprenons nos sens devant *Un coin de la boucherie à Gand* de Heins. Bon tableau, quoique d'un coloris un peu terne et d'une lumière trop également répandue. Très sincère. Fidèlement observé. C'est une grande halle, rustiquement construite en poutres énormes et solives. Les quartiers de viande descendent suspendus à toutes sortes de crochets, de couronnes en fer, de poulies bizarres. Un petit étal à droite est finement et patiemment traité. La perspective est profonde. Mais l'ensemble est froid, les quelques personnages sont sans vie. La toile est inspirée des petits flamands qui ont traité avec une vérité et une richesse de coloris si étonnantes ce vilain sujet des chairs dépecées, aux marbrures sanguinolantes ; vilain, oui, mais pour ceux-là seulement qui sont insensibles à la merveilleuse harmonie de tons des membres hâchés et dépecés.

Arrêtons-nous devant le *Dimanche soir*, de Vanaise, dont le *Saint Liévin en Flandre*, si chaleureusement mis en relief par nous lors du Salon de Paris, a été gratifié ici d'une des médailles d'or bien données. Comme sentiment mélancolique et paisible de la vie aux champs, le *Dimanche soir* est très pénétrant. Une vieille femme, grande, osseuse, en bonnet et caracot des jours de fête, rêve en tenant la corde de sa vache qu'elle a mené brouter au bord d'un sentier. Le paysage est vide et aride. Au fond un couchant jaunâtre déjà assombri par la nuit prochaine.

La facture des terrains et des herbes est sommaire. La figurine de la vieille est bien dessinée et d'un bon style, mais trop nettement découpée dans l'atmosphère. La vache, brun clair, semble en bois, quoique fine et distinguée dans le ton. C'est d'une bonne école, sérieusement fait, avec conscience et volonté. Loin pourtant de l'admirable composition du *Saint Liévin* que nous avons revue avec toutes les émotions que donne l'espoir d'un grand peintre.

Gustave Denduyts expose *le Chemin d'Afsné*, d'un beau caractère, quoiqu'un peu charlatanesque d'exécution. Dans le crépuscule tragique d'un soir d'hiver, un large chemin boueux, défoncé, descend droit vers le spectateur au centre du tableau. De chaque côté, la campagne dépouillée ; quelques arbres maigres, sans feuilles, dressent, sur un ciel sourcilleux, les arabesques noires de leurs ramures. Au fond, des constructions rustiques, quelques piétons près de se confondre avec la nuit qui vient humide et triste.

Dans notre désir de ne citer que ce qui nous semble mériter attention, mais de ne rien oublier, même de ce qui n'est qu'une espérance, disons quelques mots de la toile d'Albert Toefaert, intitulée *Un petit tour*. L'artiste est un nouveau-venu, nous assure-t-on. Un Lantier, attablé dans un assommoir flamand, ouvrier en jaquette, chemise à dessins de couleur, bonnet de fourrure ébouriffé sur la tête, grosse bague au doigt, chaîne de montre et breloque, petite moustache noire, physionomie de fainéant et de débauché, mal bâti, finit un tour de cartes et montre l'as de cœur en grimaçant un sourire.

Il y a beaucoup d'imperfections dans le coloris, qui, malgré son éclat, est baveux et mouillé. La facture est lâchée et sent le chic. Mais le visage a beaucoup de vie et attire l'attention.

Près de là sont deux œuvres de Nicolas Vanden Eeden ; d'abord un portrait de femme, vulgaire dans l'arrangement et le coloris, au fond gris d'une déplaisante froideur, robe d'un vert fauve, lourdement drapée, — puis un tableau vraiment digne d'être signalé : *Anciennes amours*. Sujet sentimental, romantique, par conséquent périlleux, mais que le jeune peintre a exprimé avec une réelle et pénétrante émotion. La composition est résolument moderne, mais reste parfaitement noble et distinguée. Un jeune homme mince, délicat, en redingote et par-dessus de deuil, a fait sou-

lever le couvercle du cercueil de sa bien-aimée qu'on va descendre en terre. Un vieux fossoyeur écarte le linceul sur lequel sont quelques roses Le visage livide de la morte apparaît encadré de cheveux noirs, pareil à celui d'une noyée. L'amant regarde, pâle, muet, les paupières rougies, plein d'angoisse et, d'une main tremblante, porte son mouchoir à ses lèvres.

La scène, placée dans un cimetière en pente, presque vide, se détachant sur un ciel morne, est d'une justesse extrême. Rien de forcé, malgré le terrible écueil de l'effet théâtral, si à craindre. Le coloris est juste et très fin. L'attitude des deux principaux personnages est naturelle et noble. Un troisième personnage, appuyé sur une bêche, est de trop. L'œuvre dénonce un tempérament artistique remarquable, un instinct de vérité et de sentiment très rare. Ce tableau méritait incontestablement une médaille.

Nous nous occuperons dimanche prochain de Cogen, Delvin, Lybaert, De Kesel, Vanbiesbroeck, De Bleye, Van Rysselberghe, Rosseels, César Decock, Courtens, — et en sculpture de Mast, Leroy, Vandenbosch et Vander Straeten.

UN DISCOURS DE M. GOUNOD

M. Gounod ne se contente pas de faire de la musique. De temps à autre, dans les intervalles que lui laissent ses inspirations, il consent à dévoiler, en des discours académiques, les principes auxquels obéit son art. Il vient d'en prononcer un qui a fait quelque bruit et qu'il importe de relever en passant.

M. Gounod dans ses discours est long et diffus comme dans ses œuvres musicales. D'ordinaire il est très difficile de se retrouver dans ce flux de paroles qui se répand comme un flot d'huile et qu'on ne saurait comment fixer. Mais cette fois au moins, au milieu des divagations habituelles, il y a un point précis, et le discours nouveau se résume en quatre mots : « Il n'y a pas d'art moderne, dit M. Gounod, il n'y a que l'art éternel », dont les principes sont les mêmes dans tous les temps et que l'artiste doit s'efforcer de saisir.

Dites du haut d'un fauteuil académique, de pareilles sentences font bien : elles consolent les professeurs d'esthétique des déboires qu'ils rencontrent dans la vie ordinaire; elles éclairent le front dénudé de M. Gounod de ce rayon mystique dont il aime à se parer aux yeux des jeunes demoiselles. Eternel ! la musique qui accompagne le mot est dans le troisième acte de *Faust*.

Mais que voulez-vous que les jeunes gens pour qui l'on fait les discours retirent de ces aphorismes vagues? Saisir les principes immuables qui sont communs au grand art de toutes les époques ! Je prends le Parthénon d'Athènes, Notre-Dame d'Anvers et les Pyramides d'Egypte. Evidemment les pierres se tenaient les unes sur les autres en ces divers temps d'après les mêmes lois et si l'on avait essayé de bâtir les Pyramides sur leur pointe au lieu d'avoir cette excellente idée de les asseoir sur leur base, il n'y a pas de doute qu'elles eussent fait la culbute alors comme elles la feraient aujourd'hui. Ce sont là des vérités matérielles : ce n'est point l'art. L'art est dans la forme profondément, essentiellement différente qu'à ces trois époques a revêtue le même sentiment : le désir de rendre hommage à la divinité, à ce que les hommes, à ces trois époques, considéraient comme l'immuable. Les Egyptiens ont trouvé la forme la plus simple, la forme première et fondamentale, en somme la plus logique et la plus invariable de toutes : le triangle géométrique. Les Grecs se sont élevés à une conception infiniment plus complexe, plus intellectuelle et plus humaine dans les lignes pures, idéales mais pondérées de leur Parthénon, tandis que Notre-Dame d'Anvers semble vouloir porter jusqu'au ciel, par un élan immodéré, les aspirations, mais aussi, par mille détails, les rêves, les soucis, les incohérences d'une époque mystique et déréglée. Quel est le principe éternel commun à ces trois grandes œuvres? Il n'y en a qu'un, c'est que chacune exprime de la façon la plus complète possible l'idée dominante et le caractère principal de son temps.

Les pyramides ont été conçues chez le peuple qui a découvert l'astronomie et la géométrie, les plus fondamentales de toutes les sciences, et qui, depuis les Pharaon jusqu'aux Ptolémée, a toujours placé l'idée scientifique avant l'idée poétique ou religieuse. Le Parthénon est comme la formule de marbre et le modèle de la philosophie de Platon; et Notre-Dame d'Anvers devait s'élancer d'un sol comme le nôtre, où a été pensée et vécue *l'Imitation de Jésus-Christ*. Et les trois grands monuments ne deviennent des types immortels, éternels, si vous voulez, que parce qu'ils font revivre devant les hommes d'autres temps l'image claire, saisissante, victorieuse, de générations disparues qui se sont incarnées en eux et dont l'âme entière reste comme figée en cette robe de pierre. Loin donc de dire comme M. Gounod que l'artiste doit se détacher de son temps et qu'il n'y a pas d'art *moderne*, on peut répondre que l'art n'a jamais été que moderne, quand il a été vrai. S'il a jamais existé, s'il a jamais réalisé des types dignes de survivre, c'est lorsque les artistes ont conçu des formes tellement appropriées et liées de si près aux idées, aux sentiments, aux mœurs de leur temps, que l'époque et sa formule artistique en deviennent inséparables et que l'avenir, fût-il de millions d'années, ne saurait plus concevoir une période historique et son caractère sans se la figurer sous le symbole artistique qu'elle s'est donnée.

Notre temps a-t-il sa façon de voir, de sentir, de

penser, qui lui est propre? Ceux qui ne le comprennent pas disent non, et ils se rejettent vers d'autres époques pour en reproduire, sous prétexte « d'éternité », les conceptions et les formes. Quoi qu'ils fassent, leur œuvre manquera de sincérité, parce qu'elle n'aura pas été vécue; et dans l'art il n'y a de durable que ce qui est absolument sincère. Mais voyez comme le sentiment moderne est chose spontanée, incompressible, comme il déconcerte les volontés et les théories et se fait jour victorieusement partout où il réussit à s'exprimer, fût-ce dans l'âme d'un théoricien « éternel ». M. Gounod, par exemple, aura fait vingt œuvres qui, par son désir de faire de l'éternel, n'auront ni forme, ni couleur, ni tournure, ni caractère. Des générations entières se sont endormies en essayant de les écouter et, dans dix ans, tout cela reposera sous une poussière vénérable qu'aucun plumeau ne remuera jamais. Mais qu'une fois ou deux, comme dans certaines parties de *Faust* ou dans telle ou telle romance, la sensibilité moderne ait réussi à percer et à se montrer même sous un jour un peu fade, et ces pages vivront. Pourquoi? Parce que, maladie ou non, recommandable ou non, notre sensibilité se sera reconnue dans cette note particulière donnée par M. Gounod et que nous, êtres de ce siècle morbide, nous aurons été touchés dans nos fibres intimes. Car les hommes ne font jamais que pleurer sur eux-mêmes, s'exalter par eux-mêmes, se prendre eux-mêmes dans le passé comme dans l'avenir comme objet de joie, de douleur ou d'espérance. Et comme les hommes changent et que tout change en eux et autour d'eux, ils ne s'intéresseront jamais qu'à ce qui, dans cette transformation perpétuelle, aura été vrai pendant une minute ou pendant un siècle et portera l'empreinte ineffaçable du transport d'un moment ou de l'aspiration d'une époque ou d'un peuple. Au dessus il n'y a que le vide.

Livres nouveaux

Marie Queue-de-vache, par Hector France.
Paris, librairie du progrès.

Nous avons de la sympathie pour le talent de M. Hector France; nous voyons en lui un romancier original, de plus, un coloriste. Qu'on relise ses scènes algériennes, l'*Amour au pays bleu*, l'*Homme qui tue*. Que de mouvement, quelle intensité de vie! On sent dans ces tableaux les ardeurs et les vibrations du soleil africain sous lequel l'auteur a vécu longtemps et qui semble lui brûler encore le sang. Certes, si M. Hector France voulait s'attacher à développer certains côtés de sa personne littéraire, il arriverait à prendre place parmi nos meilleurs écrivains. Pourquoi faut-il qu'une nature aussi heureuse se fourvoie à plaisir dans un genre ingrat et maussade et s'annule en quelque sorte par un parti-pris qui absorbe l'artiste dans le pamphlétaire? M. Hector France s'est-il donné pour mission de signaler les vices du clergé et de mettre en lumière le danger social du célibat des prêtres? Soit; nous n'avons point qualité pour apprécier l'utilité ou la légitimité de pareille entreprise; *l'Art moderne* n'a affaire qu'à l'artiste et ce n'est qu'à l'artiste que nous parlons: laissons de côté les conventions du philosophe et de l'homme politique. Est-ce qu'un talent aussi chaud, aussi expansif que celui de M. France doit ainsi moisir dans la fade atmosphère d'une sacristie? Est-ce qu'il doit se condamner à décrire, délayer, étaler, ce qu'il peut y avoir de pensées coupables sous un tricorne et de lubricité sous une soutane? Est-ce qu'il n'est pas contraire à l'art, autant qu'à la proportion et à la vraisemblance, de nous montrer la société cléricale tout entière en proie à un satyriasis implacable? Qu'on nous montre le prêtre ambitieux, le prêtre intrigant, le prêtre fanatique, le prêtre opprimé, le prêtre consciencieux et sincère: toutes ces variétés existent, elles ont fourni matière à de belles et puissantes œuvres.

Il y a des orages sous les tonsures, des incendies sous le froc. Ces aspects de la vie sociale ont inspiré de hautes et fortes œuvres, où l'ignoble et le monstrueux n'étaient pas l'objet de cette prédilection exclusive que leur montre M. Hector France. Je défie le lecteur le plus anti-clérical du monde de parcourir sans dégoût ni écœurement les pages de *Marie Queue-de-Vache*; l'auteur semble avoir voulu y condenser dans un cadre étroit et limité toutes les abominations dont la gent cléricale s'est souillée pendant des siècles. Cela pourrait s'appeler du surextrait d'infamie sacerdotale, de la quintessence de pornocratie dévote, du sadisme de sacristie. Sur son violon enragé, dont les sons atteignent parfois une singulière puissance, l'auteur mène une sorte de théorie sabattique, une sorte de farandole de prêtres en rut, cyniques, débraillés, obscènes, oublieux de leur Dieu, de leur foi, de leur dignité, de tout et n'ayant plus que la Πορνη, la Vénus vulgivague pour culte et pour symbole. Ce n'est pas de la vérité artistique cela, c'est du cauchemar. Nous conseillons à M. Hector France d'abandonner un genre où pourraient sombrer et son talent et sa dignité d'écrivain.

Théatre de la Monnaie

Mme Caron. — M. Lorrain.

En avril dernier, quand, dans un admirable festival funèbre dont le souvenir est encore vivace, la Société des *Concerts populaires* consacra d'une façon définitive en Belgique la gloire de l'illustre compositeur que la mort venait de frapper, un talent délicat, d'une distinction suprême, secondé par un timbre de voix harmonieux et caressant, se révéla, dans une auréole de jeunesse. L'artiste qui interpréta avec le goût irréprochable dont on se souvient la *Prière d'Élisabeth* et la *Mort d'Isolde* était Mme Caron, dont l'apparition au théâtre de la Monnaie a été presque un triomphe.

Empêché d'assister à ses débuts, c'est dans ce rôle de Marguerite qui, du premier coup, lui valut les admiratives affections d'un auditoire difficile à contenter, que nous l'avons applaudie cette semaine. Nous joignons sans hésitation nos louanges à celles dont l'artiste a été l'objet dans toute la presse, et nous sommes heureux de constater que notre public, dont le goût s'épure de plus en plus et dont les jugements, en matière musicale, commencent à faire autorité, a compris ce qu'il y avait, dans la physionomie toute artistique que donne la cantatrice à son personnage, de sincérité, de sentiment ému, de mérite vrai.

Dédaigneuse de tout charlatanisme, interprétant avec le respect le plus scrupuleux la pensée de l'auteur, ne cherchant en aucune occasion à mettre en évidence sa personnalité, Mme Caron arrive par cela même à se placer, dans l'esprit des amateurs, bien plus haut qu'elle ne pourrait le faire par le prestige d'une virtuosité destinée à faire valoir le mécanisme de sa voix. L'accueil que la foule a fait à cet art charmant, dépouillé de tout artifice, est consolant et réconfortant pour ceux qui pensent, comme nous, que tôt ou tard on fera justice des procédés par lesquels certains artistes, — dans le domaine de la musique comme dans celui de la peinture et de la littérature — cherchent à s'attirer les suffrages.

La nouvelle pensionnaire de la Monnaie a prouvé qu'il est possible de remporter d'éclatantes victoires en n'usant que des armes légales. Elle chante son rôle en musicienne et le mime en artiste intelligente et convaincue, sans que jamais on puisse relever la plus légère infraction au goût. Peut-être son extrême réserve est-elle parfois exagérée. Dans la scène des bijoux, par exemple, on s'attend de la part de l'enfant naïve, éblouie par le mystérieux coffret déposé à sa porte, à plus d'expansion. Le texte et la musique donnent à l'actrice le droit de s'abandonner librement :

Ah! je ris
De me voir si belle
En ce miroir...

Un peu plus de gaieté semble de circonstance. En revanche, nous n'avons pas la plus petite critique à élever en ce qui concerne le duo d'amour, où l'artiste met toute son âme, la scène de l'église, et celle de la prison, jouées avec les ressources d'une tragédienne. On sent bien encore un peu l'étude dans ces attitudes, ces mouvements, ces gestes. Il serait extraordinaire qu'il en fût autrement d'ailleurs, Mme Caron abordant pour la première fois la scène. Un peu d'expérience fera bien vite disparaître cette très relative imperfection, qui n'est guère perceptible que pour les jumelles impitoyables du critique.

Mme Caron est vaillamment secondée par MM. Jourdain, Lorrain, Devries et par Mlle Legault, qui a tiré du rôle effacé de Siebel tout ce qu'on en peut faire, réussissant, par sa grâce et le charme de sa voix, à se faire un succès très honorable à côté du triomphe de Mme Caron.

M. Lorrain est également pour nous un nouveau venu, et malheureusement il nous quitte dans quelques jours pour rentrer à l'Opéra de Paris, où il tiendra l'emploi des barytons. La direction de la Monnaie a obtenu de lui qu'il consentît à prolonger d'un mois son séjour à Bruxelles. Mais le 1er novembre, sa résolution est irrévocable, il regagnera l'asphalte du boulevard des Capucines, que ne remplaçait que très imparfaitement pour lui la rue de la Madeleine. Nous regrettons le départ de cet excellent artiste, dont la voix chaude, d'un beau volume, le jeu animé et spirituel, la diction irréprochable donnaient au personnage de Méphisto son véritable caractère.

Théatre des Galeries

Juanita, opéra-comique en 3 actes et 4 tableaux, paroles françaises de Leterrier et Vanloo, musique de F. de Suppe.

Le pivot sur lequel tourne *Juanita*, sur lequel tournait *Fatinitza*, sur lequel tourneront vraisemblablement encore — puisque le public y prend goût — quelques-unes des opérettes que nous enverra le Carl-Theater de Vienne, c'est un personnage d'un sexe mal défini, qui tantôt se présente sous les traits d'une jeune fille irrésistible, tantôt apparaît sous l'uniforme d'un non moins irrésistible officier, l'irrésistibilité étant de rigueur au théâtre pour tous les premiers rôles.

On se souvient que dans *Fatinitza* il n'y avait pas la moindre Fatinitza. Le lieutenant Vladimir, incarné dans les traits de Mme d'Aulnay (prononcez Preciozi) en tenait lieu, inspirait à une ganache de général une toquade folle et jetait dans les bras de cette ganache, en s'évaporant, une superbe négresse amenée sur la scène en palanquin. Dans *Juanita*, le procédé est identique : il n'y a pas de Juanita. Mais au lieu d'un lieutenant, c'est un simple *pioupiou* qui en remplit les fonctions, sous les traits de Mme Lucy Abel. Quant à la ganache, ce n'est plus un général, c'est un simple colonel. Peut-être dans la prochaine pièce, en suivant cette progression descendante, arrivera-t-on à un major ou à un capitaine, ce qui ne sera ni plus ni moins drôle. Il est vrai que pour doubler la *vis comica* de leur pièce, les auteurs ont doublé le nombre des ganaches. Il y en a deux au lieu d'une : le colonel, déjà nommé, et un alcade cacochyme.

Faudra-t-il donc deux négresses et deux palanquins pour le dénouement?

MM. Leterrier et Vanloo ont reculé devant cette prodigalité. La pièce se termine par une grande scène militaire. Des pèlerins qu'on prend pour des grenadiers écossais et qui sont en réalité des soldats frrrrançais, s'emparent de la petite ville de Saint-Sébastien, où se passe l'action, et Juanita, redevenue pioupiou, plante gaillardement le drapeau tricolore sur les remparts, dans une apothéose de feux de bengale et de coups de fusil.

Ce que deviennent le colonel et l'alcade cacochyme, c'est ce que l'histoire ne dit pas. MM. Leterrier et Vanloo ont eu la cruauté de ne pas leur accorder la moindre négresse de consolation.

Et cependant, ils méritaient bien quelque chose pour l'ahurissement dans lequel ont dû les plonger les diverses incarnations de la belle Juanita, qui de René Belamour se transforme en muletier espagnol, lequel s'efface pour faire place à un écrivain public, qui devient Juanita, laquelle se travestit en pèlerin, lequel à son tour jette le capuchon pour renaître sous les traits du tourlourou français...

Nous oublions de dire que le colonel est Anglais, et que le rôle des Anglais, au théâtre, étant d'atteindre aux plus hauts sommets du ridicule, le personnage de sir Douglas Baltimore n'a qu'un œil, possède de remarquables échantillons de rhumatismes, un accent burlesque, en un mot tout ce qu'exige le véritable Anglais d'opérette. Les auteurs l'ont trouvé si drôle qu'ils ont jugé qu'il suffisait amplement à amuser la foule et les dispensait, quant à eux, d'émailler, suivant la recette, leur livret de traits d'esprit.

Ils se sont même abstenus d'éclaircir certaines situations, aussi embrouillées que les couloirs du nouveau Palais de Justice, et d'éviter les poncifs habituels : le chœur des buveurs, la dépêche d'une importance capitale, etc.

Le public, bon enfant, a néanmoins applaudi de bon cœur, et nous pensons que le soin avec lequel M. Carion a monté l'ouvrage, l'élégance de la mise en scène et des décors, joints à la bonne volonté des artistes : Mmes Lucy Abel, Bernardi, Blanche Miroir, MM. Pottier et Deschamps, ont fait, pour la grande part, le succès de l'ouvrage.

Quant à la musique, M. de Suppé ne paraît pas s'être donné grand'peine pour la composer. Après *Fatinitza* et *Boccace*, tous deux d'une inspiration si gaie, si délicate, si spirituelle, on pouvait espérer mieux. En général, la musique de *Juanita* fait songer à celle de beaucoup d'opérettes antérieures. Si de temps à autre jaillit une idée originale, comme dans les couplets du colonel et de l'alcade, au premier acte, dans le quintuor, très habilement traité et vraiment amusant, dans la chanson du muletier, l'ensemble trahit plus de facilité que d'inspiration. On attend les jolis rythmes de valse de *Boccace*, qui ont tant de saveur lorsqu'ils sont cinglés par des archets viennois. Mais le pas redoublé l'emporte, et la vulgarité, si adroitement évitée par le compositeur dans ses partitions antérieures, apparaît souvent.

Il serait injuste d'exiger d'une opérette ce qu'on est en droit d'attendre d'un opéra-comique. Mais on a tant abusé en ces dernières années, de cette musique facile et déhanchée, accompagnant de flons-flons quelconques les élucubrations d'un librettiste, qu'il est permis, quand on a affaire à un artiste de la valeur de M. de Suppé, de se montrer quelque peu sévère.

Mme Céline Chaumont a joué avec un très grand succès *le Petit Abbé*, dans lequel elle est charmante, et *Lolotte*, l'amusante fantaisie de Meilhac et Halévy. C'est, depuis hier, *la Cigale* qui tient l'affiche. On se souvient du retentissement qu'eut cette pièce, il y a quelques années. Elle retrouvera sans doute la vogue qu'elle eut alors, les amusantes théories du peintre Marignan et de son inséparable Michu étant toujours d'actualité. Nous apprécierons prochainement Mme Céline Chaumont dans l'ensemble de ses rôles.

BIBLIOGRAPHIE MUSICALE

La maison Schott vient d'éditer quelques œuvres nouvelles de musiciens belges qui, en cette qualité, ont droit à une mention spéciale. D'abord, et par ordre de mérite, six ballades de Gœthe, traduites par M Jules Abrassart, mises en musique par M. Emile Mathieu. On retrouve dans chacune de ces inspirations, merveilleusement adaptées à l'allure à la fois héroïque et naïve du texte, le sentiment dramatique qui caractérise les œuvres de l'auteur du *Hoyoux*. Plus préoccupé de rendre, dans toute son intensité, l'émotion qu'il éprouve que de mouler sa pensée en une forme rythmique irréprochable, M. Emile Mathieu s'élève fréquemment à de remarquables hauteurs de conception. *Le Barde*, qui ouvre le recueil, en fournit un exemple. C'est superbe de mouvement, de fierté chevaleresque, de *moyen-âgeuse* mélancolie. Nous prisons fort aussi, dans un autre genre, *le Page et la Meunière*, qui rappelle certaines légendes de Schumann, *le Compagnon orfèvre*, qu'on pourrait classer, s'il fallait lui trouver des affinités, dans la famille de la chanson de Hans Sachs, et le *Fidele Eckart*, d'un tres beau caractère. Il y a longtemps que nous n'avions vu éclore sur le sol belge une aussi éclatante floraison.

M. Adolphe Wouters, professeur au Conservatoire de Bruxelles, a publié une série de danses pour le piano, groupées sous le titre générique : *Airs de ballet*, et comprenant une mazurka, une polka, un galop, une valse.

La première, dans le genre de Chopin, a de la grâce, une coupe correcte, et suffisamment d'intérêt. La seconde, dans son déhanchement pittoresque, est écrite d'une main exercée et légère. Les deux dernières nous plaisent moins. Elles font songer à la pleiade des élucubrations d'Ascher, de Renaud de Vilbac, etc., qui sont les feuilletonnistes de la littérature musicale. A signaler, du même auteur, douze mélodies avec accompagnement de piano, et notamment celle intitulée : *Une Chanson*, sur les jolies paroles de Murger :

Bouche mignonne et lèvre rose
A la chanson toujours ouverte.....

Et une bonne transcription pour piano à quatre mains du *prélude symphonique* de Leon Husson, pour le 3e acte d'*Hamlet* — une inspiration d'une extrême distinction.

Enfin, la transcription pour piano par Ch. Wachtmann de la marche insérée par Franz Lachner dans sa première suite d'orchestre. Exécutée au banquet d'inauguration du Palais de Justice, elle a désormais un caractere quasi-historique qui lui donne un relief tout spécial.

BIBLIOGRAPHIE

Un de nos compositeurs de la génération aînée, Guillaume Meynne, vient de mourir après une existence longue de souffrances qui lui cassèrent, au début, la carrière et l'empêchèrent d'être ce qu'il aurait pu, ce qu'il aurait dû; car il enveloppait — comme par modestie — dans un physique nerveusement chétif, une énergie de pensée et de sentiment, et surtout, une largeur de vue intellectuelle bien extraordinaire à retrouver aujourd'hui chez les *vieux*. Sa jeunesse sexagénaire brûlait de l'enthousiasme qui nous brûle, car il eut l'héroïsme d'écraser les prétentions de son *moi* sous l'infini de ses aspirations esthétiques.

Pour son histoire, il faudrait refaire celle du mouvement musical en Belgique depuis le commencement du siècle. Contemporain de cette couche première, venue avant terme et qui s'est effacée pour servir de base au groupe de l'heure présente, nous le voyons atteindre à la renaissance actuelle par la fondation des *Concerts nationaux* laquelle en fut le point de départ manifeste.

On se rappelle cette institution qui vécut deux années — ce furent pour Guillaume Meynne deux années de peine; il succombe, pour avoir lutté de tout son cœur, de tout son sang dépensé goutte à goutte : c'est là sa gloire; il faut qu'on le reconnaisse.

M. Constantin Meunier exposera au *Cercle artistique*, dans la première semaine de novembre, la remarquable série de tableaux, d'études, d'aquarelles et de dessins qu'il a rapportée de son voyage en Espagne. Nous attirons spécialement l'attention du public sur cette exposition, d'un très grand intérêt.

Le *Journal des Gens de lettres belges*, qui compte parmi les membres de sa rédaction MM. le docteur Valentin, Frédéric Descamps, Henry Gravez, F. Nautet, etc., transporte ses lares à Bruxelles, se mêlant ainsi de plus près à la bataille littéraire qui s'engage avec une intensité sans cesse croissante. Nous avons eu plusieurs fois l'occasion de signaler les mérites de cette bonne et utile publication, avec laquelle nous nous sommes fréquemment trouvé en communion d'idees.

Le *Journal des Gens de lettres belges* a un passé de trois ans : il commencera le 1er novembre sa quatrième année. C'est beaucoup pour un pays où le public tient si peu compte des efforts désintéressés que l'on fait pour le progrès de la littérature et où toute revue nouvelle a tant de peine à trouver une petite place, à conserver celle-ci quand elle s'y est établie!

Le *Journal des Gens de lettres belges* a publié un grand nombre d'études remarquables sur les questions littéraires les plus discutées, — prose ou poesie. — Il sera désormais imprimé par la maison Callewaert père, dont les lecteurs de *l'Art Moderne* peuvent apprécier, chaque semaine, les belles impressions. Il formera, en même temps qu'une intéressante revue littéraire, un journal de luxe, tiré en caractères elzeviriens sur papier teinté. Administration : 26, rue de l'Industrie, Bruxelles.

L'*Union instrumentale*, formée et excellemment présidée par M. Gustave Kéfer, se propose de donner, les dimanches après-midi, pendant la durée de l'exposition de l'*Essor*, au local de cette exposition, des seances de musique qu'elle prépare dès à présent et qui seront, a en juger par celles que l'*Union* a données précedemment, l'une des grandes attractions de l'hiver. Afin de permettre au public d'apprécier le génie de chaque compositeur d'une manière plus complète que par l'audition de fragments divers, M. Kefer consacrera chacun de ses concerts à tel ou tel artiste déterminé, organisant ainsi une véritable *exposition musicale* dans les salons de l'exposition de peinture. Ainsi la première séance sera réservée aux œuvres de Schubert, la deuxième aux compositions de Mendelssohn, la troisième à celles de Beethoven. La quatrième sera consacrée à des œuvres modernes inconnues en Belgique et présentera ainsi un intérêt exceptionnel.

Nous félicitons l'*Union instrumentale* de sa généreuse et artistique initiative, et nous lui souhaitons le succès que méritent ses efforts.

Trois artistes, de mérite sérieux, viennent de se joindre au groupe actif et militant dont nous avons l'an dernier donné la composition. Ce sont MM. Poncelet, clarinettiste, professeur au Conservatoire, Agniez, altiste du quatuor du Conservatoire et Joseph Jacob, violoncelliste solo du théâtre de la Monnaie.

Sommaire de la *Jeune Belgique*, 1er novembre.

La Jeune Belgique. — Valse allemande, Max Waller. —

Poésies : I Sonnets, Albert Giraud. — II Clair de Lune, Iwan Gilkin. — III Réclamation, Edouard Levis. — IV Sonnet parisien, Jules Demanthe. — V Aubade des morts, Auguste Vierset. — VI Soir d'été, A.-M. Champs d'Aulnes. — VII Dans les joncs, M. Mater. — VIII Sonnets, Georges Khnopff. — IX La chanson des belles personnes, Catulle Mendès. — Croquis funèbres, Henry Maubel. — Souvenir de cirque, Hatto. — Moi, Tête de mort. — Memento, Nemo.

DIETRICH & Cie

FOURNISSEURS DE LL. AA. RR. LE COMTE ET LA COMTESSE DE FLANDRE

23A, RUE ROYALE, BRUXELLES

Gravures, Aquarelles, Tableaux, Modèles et dessins, etc.

VIENT DE PARAITRE :

MUSÉE IMPÉRIAL DE L'ERMITAGE

A SAINT-PÉTERSBOURG.

Ve et VIe livraisons. — 50 *reproductions en photographie.*

Messieurs les amateurs sont invités à venir voir ces nouvelles séries de l'importante collection.

Maison PNE MOMMEN

26B, *RUE DES FRIPIERS* & 29, *RUE GRÉTRY*

BRUXELLES

FABRIQUE DE TOILES
POUR TABLEAUX ET PANORAMAS.

TISSUS GOBELINS, COTONS ET TOILES
DE TOUTES LARGEURS POUR DÉCORS.

ENCADREMENTS EN TOUS GENRES.

RENTOILAGE, PARQUETAGE, VERNISSAGE
emballage et nettoyage de tableaux.

VENTE ET LOCATION DE MANNEQUINS.

BROSSES ET PINCEAUX.

HUILES, ESSENCES, VERNIS ET SICCATIFS.

Tous les articles
POUR LA SCULPTURE, LA GRAVURE A L'EAU-FORTE, L'ARCHITECTURE ET LE DESSIN.

FABRIQUE DE COULEURS
POUR LA PEINTURE A L'HUILE, A L'AMBRE, A L'AQUARELLE, SUR PORCELAINE, SUR SOIE ET SUR TISSUS GOBELINS.

TABLES ET PLANCHES A DESSINER,
CHEVALETS DE LUXE, D'ATELIER ET DE CAMPAGNE.

BOITES, TENTES, PARASOLS,
CHAISES, TÉS, ÉQUERRES, COURBES.

BOITES A COMPAS,
Crayons, Fusains, Meubles d'atelier, Vases en terra-cotta et Porcelaines à décorer.

PAPIERS ET MODÈLES
POUR L'AQUARELLE ET LE DESSIN.

PHOTO-PEINTURE.

TABLEAUX ET ŒUVRES D'ART.

PIANOS

VENTE
ÉCHANGE
LOCATION

BRUXELLES
rue Thérésienne, 6

GUNTHER

Paris 1867, 1878, 1er prix. — Sidney, seul 1er et 2e prix

MUSIQUE.

R. BERTRAM

10, RUE SAINT-JEAN, BRUXELLES

(Ancienne maison Meynne).

ABONNEMENT A LA LECTURE DES PARTITIONS

ANCIENNE MAISON GOUPIL ET Cie A BRUXELLES

V SCHMIDT & Ce, Successeurs

89, rue du Marché-aux-Herbes

PUBLICATIONS NOUVELLES

DE LA

MAISON GOUPIL ET Ce, A PARIS.

GRAVURES AU BURIN

L'Oubliée, par C. Deblois d'après De Beaumont, 20 fr. — A toi, toujours ! par les mêmes, 20 fr. — La tentation, par Annedouche d'après Bouguereau, 15 fr. — Frère et sœur, par les memes, 15 fr. — Good bye ! par C. Deblois d'après Bacon, 15 fr. — Land ! land ! par les memes, 15 fr.

AQUA-TINTA, MANIÈRE NOIRE, PHOTOGRAVURE

L'Etoile double, par H. Eichens d'après Faléro, 30 fr. — La guerre au désert, photogravure d'après A. Schreyer. — Halte dans l'oasis, id. d'après le même, 40 fr. — Concert aux avant postes, id. d'après De Neuville, 30 fr. — Défense d'un château (Ladonchamps, près Metz, id. d'après le même, 30 fr. — Une perquisition, id. d'après J. Girardet, 30 fr. — Le soir, id. d'après Bernier, 25 fr. — Clair de lune, id. d'après Jernberg, 25 fr. — Le départ pour la pêche, id. d'après Th. Weber, 25 fr. — Le retour de la pêche, id. d'après le même, 25 fr. — Haute-école Mlle Elisa, de Vienne, id. d'après Grandjean, 20 fr. — Enfin.. Seuls ! (Réduction, id. d'après Tofano, 15 fr. — Enfin... Seuls ! 2e réduction, id. d'après le même, 6 fr. — L'orage, id. d'après P.-A. Cot, 6 fr. — Mauvaise rencontre, id. d'après Gélibert, 10 fr. — Prise d'un renard, id. d'après le même, 10 fr.

Photogravures imprimées en couleur. (Voir les détails au catalogue).

VERLEYSEN-NYSSENS

A LA PORTE CHINOISE

88, RUE ROYALE, BRUXELLES, 88

IMPORTATION DIRECTE DE LA CHINE ET DU JAPON

Objets d'art, porcelaines, bronzes, laques, soieries, papiers, etc. — Grand choix de meubles en laque et bois de fer, paravents, écrans.

SPÉCIALITÉ DE THÉ DE CHINE

Exposition permanente — Entrée libre.

COMPAGNIE DES BRONZES

BRONZES D'ART ET D'AMEUBLEMENT

APPAREILS D'ÉCLAIRAGE

BRONZE MONUMENTAL

Direction et Magasins : Rue d'Assaut, 22, Bruxelles.
Ateliers et Fonderie : Rue Ransfort, 27, Molenbeek (Bruxelles).

ADÈLE DESWARTE

28, RUE DE LA VIOLETTE

BRUXELLES.

Atelier de menuiserie et de reliure artistiques

VERNIS ET COULEURS
POUR TOUS GENRES DE PEINTURES.

TOILES, PANNEAUX, CHASSIS,
MANNEQUINS, CHEVALETS, ETC.

BROSSES ET PINCEAUX,
CRAYONS, BOITES A COMPAS, FUSAINS, MODELES DE DESSIN.

RENTOILAGE, PARQUETAGE,
EMBALLAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX.

COULEURS ET PAPIERS POUR AQUARELLES
ARTICLES POUR EAU-FORTE, PEINTURE SUR PORCELAINE.

BOITES, PARASOLS, CHAISES,
Meubles d'atelier anciens et modernes

PLANCHES A DESSINER, TÉS,
ÉQUERRES ET COURBES.

COTONS DE TOUTE LARGEUR
DEPUIS 1 METRE JUSQUE 8 MÈTRES.

Représentation de la Maison BINANT de Paris pour les toiles Gobelins (imitation)

NOTA. — La maison dispose de vingt ateliers pour artistes. Impasse de la Violette, 4.

SOCIÉTÉ ANONYME

DE

L'HOTEL DES VENTES

DE BRUXELLES

RUE DU BORGVAL, 15 — BOULEVARD ANSPACH, 71 — RUE JULES VAN PRAET, 16

VENTES MOBILIÈRES A L'ENCAN

EXPOSITION PERMANENTE D'OBJETS D'ART, DE MEUBLES, DE MARCHANDISES

A VENDRE A L'AMIABLE

AVANCES SUR VENTES

Salles numéros 3, 4 et 5 (1er étage) réservées **gratuitement** à l'exposition d'*Objets d'Art, de Meubles, de Marchandises*, etc., à vendre à l'amiable. L'Administration est intermédiaire entre Vendeurs et Acheteurs.

Salles 2 (rez-de-chaussée) et 6 (1er étage), réservées aux ventes publiques à l'encan.

Les Ventes et Expositions sont annoncées par affiches, journaux et bulletin spécial (envoyé **gratuitement** à toute personne qui en fait la demande).

Les vendeurs sont avertis du jour de vente de leurs objets, les Amateurs, qui le désirent, du jour de vente de ce qui les intéresse.

Récépissé est donné, à leur demande, aux déposants d'objets pour vente publique, à l'amiable ou à l'encan.

BUREAU DE RENSEIGNEMENTS DANS LA COUR VITRÉE DE L'HOTEL

CAVES SPACIEUSES DE DÉPOT. — ÉCURIES.

Bruxelles. — Imp. FÉLIX CALLEWAERT père, rue de l'Industrie, 26.

TROISIÈME ANNÉE. — N° 44. LE NUMÉRO : 25 CENTIMES. DIMANCHE 4 NOVEMBRE 1883.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

COMITÉ DE RÉDACTION

VICTOR ARNOULD — OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — EUGÈNE ROBERT

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00 ; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES** : On traite à forfait.

Adresser les demandes d'abonnement et toutes les communications à
L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 26, Bruxelles.**

SOMMAIRE

SALON DE GAND, Second article. — ARCHITECTURE. *Une église moderne.* — LIVRES NOUVEAUX : *Le martyre d'Annil*, par Robert Caze. — THÉATRE DU PARC. *Mme Céline Chaumont.* — ALCAZAR. *La Cour d'amour.* — COPIE DU KEMPENEERS DE SÉVILLE PAR C. MEUNIER. — PETITE CHRONIQUE.

LE SALON DE GAND

Second article

Il n'y a pas de critique absolue. En cette matière, dès qu'on se met à l'œuvre, il faut avoir son diapason, son étalon auquel on ramène tous les jugements. Lorsqu'il s'agit d'apprécier un milieu départemental, on ne peut assurément avoir les rigueurs qui semblent naturelles quand on a affaire aux plus hauts épis de la moisson artistique. Passant la revue de l'école gantoise, nous essayons d'en fixer les niveaux divers, de classer chacun à son rang dans cette hiérarchie locale. Aux médiocrités nous infligeons le silence, aux nullités prétentieuses les coups de lanière, aux débutants heureux les encouragements, aux talents sûrs d'eux-mêmes les remarques destinées davantage à l'éducation du public qu'à la correction de l'artiste parvenu à un âge et à des convictions qui ne changent plus.

Femmes de pêcheurs attendant la vente du poisson, par Cogen, toile énorme dont les proportions sont en désaccord flagrant avec l'importance de la composition. Quel est donc le mobile qui entraîne les artistes à ces gigantomachies? Espèrent-ils forcer l'attention? Espèrent-ils avoir produit l'œuvre dite de musée, parce qu'on ne saurait, tant elle est démesurée, la caser ailleurs? Dans tous les cas, c'est déplaisant. Pour se risquer à ces dimensions, il faut une maîtrise d'exécution qui emporte le spectateur. Or Cogen est froid, terne, sec; consciencieux, incontestablement, mais peu récréatif. La verve lui fait complètement défaut. Ici le ciel est banal, la mer cotonneuse. Les pêcheuses sont bien groupées, mais la barque échouée, dont la coque les domine, est mal établie, l'avant en est monstrueux. Les faiblesses du sympathique artiste apparaissent moins quand il se maintient dans un cadre plus restreint.

Lybaert expose un portrait de femme qui a de la distinction. Le visage, et ce qui l'entoure immédiatement, les cheveux, le chapeau, les dentelles noires encadrant la physionomie, ont du charme. Mais tout le reste est confus ou vulgaire. Le fond, où plane dans un coin un blason, est traité d'après les plus sottes traditions académiques. Tout est combiné de façon à produire sur la tête un coup de lumière artificiel. Voilà un vieux jeu qui n'est plus supportable.

Delvin, au contraire, vise à la réalité. Son portrait

équestre nous a plu. Il s'agit d'un gentleman, bien campé, tête nue, sur un alezan brûlé, dans un paysage: prairie devant, colline boisée au fond. L'ensemble est très harmonieux dans une gamme brune La physionomie du cavalier est vivante, sa pose naturelle. Le cheval semble atteint de la même raideur ligneuse que la vache du *Dimanche soir*, de Vanaise.

Voici le fameux De Kesel. Fameux à Gand, s'entend. Deux portraits dont les prétentions sont infinies. L'un a enlevé haut la main la médaille d'or à l'admiration de clocher des aigles de la Commission. La vérité est que ces chefs-d'œuvre sont des types concentrant toutes les ennuyeuses puérilités des malheureux encore atteints de mil-huit-cent-trentisme.

La dame d'abord. C'est une personne dont la physionomie est intéressante et intelligente, mais le peintre l'a outrageusement embourgeoisée. Elle est posée, boutonnant un gant (quelle trouvaille !) devant une draperie de fond du cramoisi dit de tapissier. Cette belle pièce, coupée dans un rideau de théâtre, marche vers la gauche, tandis que la dame marche vers la droite, pour faire équilibre. Les chairs sont un remarquable échantillon de la peinture pointillée et lustrée, connue sous la dénomination de *désespoir des mouches* parce que ces malheureux dyptères essaieraient en vain de s'y maintenir. La jupe, en velours (je le suppose, au moins l'intention y est), forme un tortillement de plis indéchiffrable. En résumé cela a tous les genres de laideur qui plaisent aux badauds.

Le portrait d'homme (médaille d'or! qu'est-ce que je vous disais?), un peu moins banal, est néanmoins fabriqué de la même peinture froide, ennuyeuse, fignolée, sans relief et sans vie. Les noirs du vêtement sont gris; par contre, les clairs de la peau sont noirs.

On a fort mal placé un des tableaux de Van Ryssel-berghe, *En West-Flandre*. Il est à la rampe, dans le grand Salon, mais l'approche en est empêchée par la table où l'on vend les catalogues et où s'accomplissent quelques autres opérations administratives. Deux ou trois figurants sont toujours là, interposant leurs personnages. La scène choisie par le jeune peintre est mal définie. Dans un site côtier, des femmes de pêcheurs reviennent ou partent. L'une d'elles, qu'un gamin accompagne, s'arrête et parle avec un marin. Au fond, ciel gris et blanc, toits rouges à la Verwée. A l'avant-plan, des prés. Les personnages n'ont pas suffisamment de vie. La composition est sans portée. Que le brillant artiste, un des plus vigoureux poulains de notre jeune école, ne se fâche pas de notre rigueur. Il sait comme nous lui avons fait fête à son retour de Tanger. Nous le mettons au premier rang de notre cohorte artistique nouvelle et voulons le persuader que, ce qui pour un autre serait suffisant, est trop faible pour lui qui est déjà placé si haut.

Rosseels, dans ses *Dunes de Knocke*, n'a pas non plus égalé l'admirable toile qu'il a exposée dernièrement au Cercle artistique. Une grande préoccupation pourtant de rendre la poésie de la nature. C'est un hameau dans la solitude sablonneuse. Le soir tombe; la lune, à demi voilée par une nuée, est sur l'horizon. Mais le sentiment cherché est insuffisamment rendu. La peinture est mouillée et baveuse. On dirait une grande ébauche. La végétation connue des dunes est indiquée, mais non précisée autant qu'il le faudrait. Des chardons qui ne sont que des taches d'un vert bleuâtre, des arbustes vagues. Nous n'aimons pas le fini dans la facture, mais il y a un juste milieu qui échappe au reproche de n'être qu'une approximation.

Encore une médaille d'or! Van Biesbroeck! Quel terrible portrait pourtant! Terrible, pour ne pas dire horrible. Dans un appartement compliqué où l'on a entassé toutes sortes d'accessoires de photographe pour les enfermer dans la baie du cadre, une grande femme en bois. Comme elle ne tiendrait pas debout toute seule, on a appuyé la poupée d'un côté sur une chaise, de l'autre sur une table. La chaise est Rubens, parbleu! La table est en vieux chêne, qui en aurait douté! Pour se procurer un *accent*, l'ingénieux portraitiste (personne n'y avait pensé avant lui) a mis entre les doigts de son mannequin un livre relié en rouge Baedecker. La robe vient évidemment d'être extraite d'un de ces gros cosaques qu'on distribue au dessert dans les joyeux festins de province et qui recèlent d'ingénieux travestissements en papier pelure.

Effrayant aussi, le Diogène de De Bleye. Le cynique, qui ressemble furieusement à un académicien tout nu, vient de sortir d'un tonneau à lambic, parfaitement cerclé (quelle concession à la modernité!) et regarde attentivement si une lanterne d'écurie, qu'il doit avoir dérobée à la Compagnie des Petites voitures, est bien allumée. Malgré son proverbial sans-gêne, il porte en feuille de vigne un morceau de linge que son peintre lui a imposé. Au fond, des constructions grecques, colonnades et frontons. C'est d'un gris navrant, d'un fini pileux désespérant. Quand on oublie le titre inscrit au catalogue, on se croirait devant un vieux modèle de l'école des beaux-arts entre deux vins. Dieu vous garde de telles rencontres. J'en ai la rétine encore douloureusement impressionnée.

César Decock a été médaillé d'or, d'or pur, pour un paysage fade, d'une sentimentalité maniérée; un ruisseau coule entre deux banquettes faites on ne sait de quelle matière, sous des feuillages vert pâle en papier de soie, sans vérité, sans la bonne vigueur de Mère Nature. Du conventionnel bourgeois fait pour ravir les admirateurs de De Kesel et de Vanden Bos. Ils n'y ont pas manqué. Décidément les médailles gantoises de cette année demeureront légendaires.

Grimpons l'escalier qui mène aux locaux secondaires, à ceux où l'on a juché les œuvres considérées par le jury comme à peine présentables, le paysage de Khnopff, entre autres, admis par commisération, à une seule voix de majorité!! Pauvre Khnopff..., non, nous nous trompons, pauvre jury d'admission!

Nous y trouvons une marine de Courtens : deux bateaux pêcheurs traversent la toile de gauche à droite, d'une belle et forte allure, sur des eaux qui sont de vraies eaux, chose plus rare qu'on ne pense. La touche est un peu lourde, le ciel ne plafonne pas, mais l'impression est grande et sincère. L'ensemble est nautique à un haut degré et magistral. Courtens a décidément une virilité d'exécution superbe.

Et voilà tout pour la brosse. Passons à l'ébauchoir.

Louis Mast a exposé un Méléagre et une Bacchante. Redoutables poncifs antiques, qui nous débarrassera de vous! Académies maudites et radotantes quand donc serez vous guéries de la manie greco-romaine! Méléagre, bien campé, perce d'un épieu, consciencieusement, le sanglier, notre vieille connaissance. Pourquoi ne pas prendre un vulgaire traqueur de nos chasses ardennaises se livrant à la même opération, en blouse et en peau de bique? Le sculpteur, pour soutenir son personnage, a imaginé la plus stupide des draperies, amorcée à un endroit si malheureux, par derrière, qu'on se demande si la peur ne produit pas sur le héros un effet aussi incongru que navrant.

Hippolyte Leroy, outre un buste de Cabel, actuellement professeur au conservatoire de Gand, a modelé une Héro, très gracieuse, charmante d'expression et d'attitude. Placée sur la rive, elle regarde, croyons-nous, Léandre qui se noie, et lève les bras, impuissante. Pourquoi cette œuvre n'a-t-elle obtenue aucune distinction? J'entends une voix qui me répond : Pourquoi Vanden Bos, De Kesel, Decock, en ont-ils obtenu ? En effet, j'avais oublié. Brave jury, va, brave jury de bonnetiers et de... professeurs !

La *Désespérée* de Vanden Bossche (rien de l'éminent auteur des *Brigands*) apparaît à Gand dans toute la grâce et la jeune beauté qu'on avait déjà admirées à Bruxelles. C'est indiscutablement (partout ailleurs que dans le jury prénommé) la meilleure sculpture du Salon. Pose naturelle et abandonnée, expression sincère et touchante, modelé harmonieux, un peu gras mais séducteur. Pas la moindre récompense honorifique, naturellement.

L'*Amant de cœur*, de Georges Vander Straeten mérite une mention très particulière. C'est une production de cet art compliqué que le jeune artiste gantois pratique avec un rare bonheur. Trop de polychromie, de plis, d'accessoires, d'arrangements. Mais une petite femme, une écuyère agaçante, naturelle, dont les jambes nerveuses pendent dans le vide avec des contractions ravissantes. Elle enlace un clown qui s'abandonne, ravi, s'appuyant voluptueusement contre sa belle amie qu'il regarde avec des yeux languissants. Il y a en Georges Vanderstraeten, s'il sait épurer son goût, un maître en figurines destinées à devenir populaires. On nous dit qu'il va séjourner à Paris. Tant mieux. Son art est très français. Il a besoin de s'affiner au contact d'un milieu moins canaque que celui où pontifie le fameux jury que nous ne quittons pas sans regret.

Telles sont les impressions que nous avons rapportées de deux journées passées dans ce Salon peu notable. En résumé, Gand n'a pas d'école propre, mais on y trouve des représentants des principaux groupes belges, comme on trouve des agents consulaires dans les centres de quelque importance. Si nous avions dû juger cette exposition d'après la mesure ordinaire, nous eussions certes été plus bref, car, hélas! le niveau n'est guère élevé. Mais nous avons descendu la toise, et dans ces proportions plus accommodantes, nous croyons avoir dit tout ce qu'il était équitablement permis de dire.

ARCHITECTURE

UNE ÉGLISE MODERNE

Un architecte sorti de l'Académie d'Anvers et qui occupe aujourd'hui en Hollande l'un des premiers rangs, M. Bleijs, nous disait, dimanche dernier, après une longue conversation dont l'art auquel il a consacré sa vie avait fait tous les frais : « Vous qui êtes épris de modernité, qui avez créé un journal pour en défendre les principes, allez donc voir l'église que je viens de construire. J'ai essayé de réaliser la conception d'une église *moderne*, dans le sens absolu du mot. La tentative était audacieuse. Je ne sais si j'ai réussi. Allez voir, et donnez-moi votre avis.

— Où est-elle, votre église?

— A Hoorn, dans la Hollande septentrionale.

— Diable! C'est un peu loin.

— Je pourrais vous en montrer les plans. Mais de froides épures ne donnent d'un monument qu'une idée bien imparfaite. Allez à Hoorn, et si mon église vous déplaît, au moins serez-vous dédommagé par le plaisir d'une excursion curieuse dans une petite ville qui a conservé toute sa naïveté d'autrefois ».

Brumeuse et mélancolique, endormie dans le réseau liquide de ses canaux et de ses rivières, gardant avec scrupule la religion des traditions et du souvenir, jalouse des trésors artistiques que se lèguent pieusement les générations, figée dans son immobilité de granit, la Hollande exerce sur nous une mystérieuse séduction. Jamais nous n'avons laissé échapper l'occasion de pénétrer dans l'intimité de ce merveilleux pays, qui condense en un étroit espace les attraits variés de mœurs particulières, de costumes pittoresques, de villes anciennes et curieuses, de musées incomparables, de paysages déroulant sous une lumière diffuse, d'une ineffable douceur, leurs prairies marbrées de bestiaux blancs et noirs, leurs eaux claires où naviguent paresseusement de lourdes barques, leurs moulins qui tournent si joyeusement.

Cette fois encore, l'excursion à Hoorn nous sembla un prétexte pour aller revoir, avant que l'hiver ait glacé les canaux, dépouillé les arbres et chassé des pâturages les troupeaux et les

volées d'oiseaux qui les animent, ces horizons bas qui emportent si loin la pensée.

Du haut de la diligence qui transporte les voyageurs de Purmerende à Hoorn, à travers la solitude placide des polders, — en attendant que le chemin de fer, actuellement en construction, supprime brutalement ce côté pittoresque du voyage, — on aperçoit, dominant la petite vi le qu'enserre une ceinture de bouquets d'arbres, la coupole de l'église nouvelle. Elle semble défier le haut clocher de la vieille église protestante, qui élève vis-à-vis d'elle sa flèche aiguë, comme si les deux temples s'associaient à la rivalité qui divise les deux cultes.

En approchant, on distingue petit à petit les détails. Les matériaux employés : la brique rouge, à nu, et pour les ornements la pierre blanche, apparaissent nettement. L'édifice occupe le milieu de la rue principale, une voie de douze mètres environ. Elle est construite sur un parallélogramme irrégulier, imposé par les habitations voisines. Les dimensions en sont relativement restreintes : environ cinquante mètres de longueur, pensons-nous, sur quarante de largeur et quarante-cinq de hauteur, jusqu'au sommet du dôme.

Il nous a paru intéressant d'en décrire ici, brièvement, l'intérieur, la meilleure partie, selon nous, de l'édifice et la seule vraiment nouvelle. Elle est d'une originalité de conception telle qu'elle surprend, de prime abord, et s'impose à l'attention. « Les amateurs du style gothique frémissent et s'indignent, nous dit le curé, qui nous en fit les honneurs. » Et de fait, jamais on ne donna de plus violente bourrade aux traditions et à la convention.

Deux petites portes jumelles s'ouvrent sur une sorte de proemium nécessité par le hors d'équerre dont nous avons parlé. Les battants, au lieu de tourner sur leurs charnières, glissent dans le mur sur des rails. L'idée est bonne : ouvertes, les portes ne prennent aucune place, ne gênent point la circulation. Cette disposition a en outre permis à l'architecte de restreindre le proemium à ses plus strictes dimensions, sans empiéter sur le vaisseau de l'église.

Entrons. L'église se compose de trois travées, formées par des colonnes de marbre gris sur lesquelles s'arcboutent de grandes branches en cuivre servant d'appareils d'éclairage. Point de nefs latérales, mais — c'est ici que l'originalité de la construction se manifeste — à droite, à gauche et au fond, à hauteur du jubé, une galerie éclairée par des lanterneaux dont le jour traverse les vitres de couleur. L'effet est étrange et nouveau. Ce sont, en quelque sorte, des nefs remontées à la hauteur du premier étage, séparées du vaisseau principal par une balustrade et de jolies colonnettes géminées. L'orgue occupe, au dessus de cette galerie, un deuxième étage. On conçoit l'imprévu et le pittoresque de cette superposition.

Quatre colonnes, d'une extrême élégance, supportent la coupole, d'un diamètre de douze mètres, qui repose sur les pendentifs formés par quatre arcs de cercle. Pas de transepts. Au fond s'ouvre le chœur, peu profond, séparé de la grande nef par des marches de marbre, éclairé par cinq fenêtres cintrées placées sur deux rangs superposés et dans lesquelles, est-ce une concession aux idées reçues ? l'architecte a fait placer des vitraux à personnages. Toute l'église est d'une extrême clarté, et l'impression qui en résulte forme un contraste piquant avec celle qu'on éprouve dans les vieilles cathédrales gothiques, où le jour a l'air d'un intrus, tout au plus toléré, ayant grand'peine à se faufiler entre les plombs des verrières. La lumière entre largement par les baies latérales, par des jours pratiqués dans la coupole, par les cinq fenêtres du chœur, par une grande fenêtre qui occupe le milieu de la façade principale, assez malheureusement obstruée, celle-ci, par les orgues.

Dédaigneux des ressources que donne le clair-obscur, M. Bleijs a cherché ses effets dans l'heureuse combinaison de tons des matériaux employés. La lumière glisse sur le béton dont sont revêtues les parois, fait luire le joli marbre gris des colonnes et le marbre plus sombre des marches du chœur, éclaire un joli plafond de bois, décoré de couleurs vives, tombe sur l'autel de bronze, lustre d'un éclatant vernis le carrelage de ciment qui s'étend, comme un tapis délicat, sous la cohue des chaises et des bancs. Dans les galeries, il est tamisé par les vitres coloriées dont nous avons parlé : là, mais là seulement règne le mystère du demi-jour, évoquant vaguement le souvenir profane d'un harem ou d'un hamman.

L'ensemble est d'une extrême harmonie de tons. S'il ne répond pas exactement à l'idée que nous nous sommes formée d'une église par l'examen des temples grecs, des basiliques romanes ou byzantines et des cathédrales gothiques qui ont servi de patron à tous les édifices destinés à la célébration d'un culte, il faut reconnaître que l'église *moderne* de M. Bleijs, qui se moque si ouvertement des traditions et dont chaque partie s'explique avec logique, est d'une originalité charmante. Il suffit d'un examen, même superficiel, pour sentir, dans ce défi porté aux imitateurs et aux copistes, l'œuvre d'un artiste connaissant son art à fond.

Ce qu'il faut louer surtout, c'est la sincérité de cette construction, dont les matériaux se présentent aux regards sans travestissement dans leur vérité, où les colonnes supportent réellement des galeries, où la coupole repose effectivement sur des pendentifs, sans le secours sournois des longerons. La promenade dans les combles que nous fit faire le curé nous édifia, à cet égard, d'une façon complète. Et si l'extérieur du monument, avec ses deux tours à galerie, sa façade un peu lourde, son dôme que déparent des fenêtres-mansardes, ne nous satisfit pas entièrement, nous fûmes charmés et surpris de l'heureuse disposition de l'intérieur.

Hoorn est bien éloigné, et sans doute, parmi les lecteurs de *l'Art moderne*, s'en trouvera-t-il peu qui iront visiter l'église de M. Bleijs. Nous avons cru néanmoins devoir signaler au public cette intéressante tentative d'une renaissance de l'architecture religieuse : tout effort en vue de créer un art jeune et indépendant nous séduit, et nous serons toujours des premiers à sonner le clairon lorsque s'engagera, sur quelque point que ce soit du grand champ de bataille artistique, un combat d'avant-garde.

LIVRES NOUVEAUX

Le Martyre d'Annil, par ROBERT CAZE, Bruxelles, HENRY KISTEMAECKERS, éditeur.

Ce petit livre fait partie d'une série d'études sur « les filles ». Ce coin de l'humanité concentre aujourd'hui les prédilections de nos jeunes écrivains. Il semble vraiment que pour eux il n'y ait rien en dehors, rien qui soit plus digne d'étude et d'analyse. C'est un courant que nous signalons sans nourrir l'audacieuse pensée de nous mettre en travers. Nous craindrions d'être taxés de *bégueulisme* littéraire. Il se trouverait quelque cerbère du naturalisme pour nous rappeler nos opinions sur la liberté dans l'art et pour chercher à nous mettre en contradiction avec elles. Nous n'avons, en effet, jamais soutenu qu'il y ait pour la littérature un coin des réprouvés. Nous reconnaissons qu'il n'y a point de sujet, quelque bas, quelque trivial, quelque répugnant qu'il puisse paraître, que doivent éviter les pinceaux du peintre et la plume de l'écrivain. Il n'y a pas — d'ailleurs — une bien grande audace à proclamer cette indépendance de l'art. Boileau n'avait-il pas dit bien avant nous :

> Il n'est point de serpent, ni de monstre odieux
> Qui par l'art imité, ne puisse plaire aux yeux ?

Allez y donc de vos descriptions de lupanars, de vos analyses de fumier, de vos symphonies des puanteurs. Vous avez pour vous l'austère législateur du Parnasse. Nous signalons, nous, le phénomène sans le vitupérer et nous ne nous plaignons que d'une chose, c'est de l'encombrement de la littérature par la

prostituée. Nous voudrions qu'elle n'eût dans l'art que la place qu'elle a dans le monde, c'est déjà bien joli. Zola a pu écrire *Nana*, M. de Goncourt la *Fille Elisa*. C'est bien, mais ce n'est pas une raison suffisante pour que chaque débutant littéraire se croie obligé par je ne sais quel point d'honneur naturaliste d'avoir aussi sa *Nana* ou sa *Fille Elisa*. La vie sociale offre à l'examen du romancier expérimental des aspects d'une infinie variété, dont beaucoup n'ont pas même été effleurés : pourquoi, dédaignant ces richesses, nos jeunes auteurs s'en vont-ils toujours, guidés par un flair implacable, vers les tas d'ordures? Cela devient monotone et fatigant à la fin. Nous demandons autre chose. Varions un peu l'ordinaire de la littérature — s'il vous plait — sinon nos palais se blaseront et la gastrite s'emparera de nous. Les écrivains pourront alors accuser l'indifférence du public qu'ils auront saturé d'aliments malsains et de choses faisandées.

Disons tout de suite, après avoir soulagé notre rancœur par ces brèves observations, qu'il y a beaucoup de talent dans le *Martyre d'Annil*. Le style est nerveux et sobre, les descriptions vivantes, les détails pris sur le vif. Robert Caze est un vrai réaliste; on sent que l'observation consciencieuse et pénétrante est la seule base sur laquelle il veuille établir ses études et ses tableaux. Annil est une fille des champs, orpheline, bâtarde, indigente et belle, jouet inconscient et misérable des vices et des égoïsmes brutaux; partout rebutée, repoussée, méprisée, si ce n'est par ceux dont les sens sont passagèrement excités par ce qu'il y a en elle de fraîcheur, de montant, de beauté du diable. Sa vie n'est qu'un long martyre traversé comme par des éclairs par quelques fugitives illusions de bonheur et d'avenir. En somme c'est une poignante vérité, un des multiples aspects de l'immense vice social que Robert Caze a mis en scène avec bonheur, avec talent, avec puissance parfois et nous ne craignons pas de dire que le titre général de son œuvre fait tort à son objet spécial en ce qu'il pourrait écarter et prévenir contre le livre ceux qui partagent les sentiments exprimés par nous au commencement de cette notice. Annil n'est pas une prostituée, c'est une malheureuse, c'est une victime, c'est une créature faible et sans défense prise dans l'engrenage de ce pressoir immense qu'on nomme la misère. Que M. Robert Caze résiste donc à la tendance que manifestent et son titre général et son étude pornocratique de *la Sortie d'Angèle* et nous le verrons prendre place parmi les naturalistes légitimes.

Théatre du Parc

Mme Céline Chaumont.

Elle est restée pour tous la *petite* Chaumont et l'on a conservé pour elle l'affection quasi-paternelle que fait naître tout ce qui est mignon, fragile, menu, quoique la chanteuse de chansonnettes se soit petit à petit élevée au rang d'étoile et fasse aujourd'hui la fortune des pièces dans lesquelles elle accepte un rôle. La place qu'elle occupe dans le firmament parisien est toute spéciale. Elle a taillé sur son patron un emploi nouveau, et l'on dit déjà *jouer les Chaumont* comme on s'est accoutumé de dire *chanter les Falcon* ou *les Dugazon*. Il y a en elle de lointaines ressouvenances de Déjazet, et un peu de la pantomime plus accentuée de Suzanne Lagier. Très petite, grêle, toute en nerfs, la voix traînante, dans l'accent un petit zézaiement qu'elle affectionne et qui est comme le sceau de son individualité, elle apparaît dans tous ses rôles avec les mêmes petits clignements d'yeux, les mêmes gestes anguleusement dessinés, les mêmes attitudes gracieuses, la même mutinerie drôle. Et le public voit en elle un jouet charmant, délicat et rare, dont il ne se lasse pas d'admirer l'ingénieux mécanisme.

Ç'a été pour le théâtre du Parc une bonne fortune que le séjour de Mme Chaumont. Le public lui fait fête. Elle a une façon toute personnelle d'interpréter les rôles. C'est toujours elle qui transparaît sous le personnage qu'elle représente, mais ce défaut devient, pour l'auditoire qui l'a adoptée et qui l'aime, presque un mérite.

Son meilleur rôle a été, selon nous, outre celui de *la Cigale*, dans lequel Meilhac et Halévy ont mis leur verve étourdissante, celui du *Petit Abbé*, badinage délicat qui débute par les demi-teintes d'une religiosité placide et finit en éclatantes fanfares de passion.

Ce petit abbé, c'est tout simplement un timide et doux séminariste qu'une mystification maligne jette dans le boudoir de la Guimard, danseuse à l'Opéra, et que grise petit à petit, malgré la fermeté de ses résolutions, l'atmosphère capiteuse dans laquelle, patiemment, il fait antichambre. Au rebours de l'abbé que peint Léon Hennique dans la *Ruelle de Cydalise* et qui s'écrie :

> Déjà si tard? C'est décevant!
> De mes discours je vous tiens quitte
> Chère belle, adieu! Je vous quitte
> Pour confesser tout un couvent,

le *Petit Abbé* que joue Mme Chaumont pénètre violemment dans la chambre de la danseuse en criant : « Allons donc, foin de l'Enfer! Entrons au Paradis! »

Lolotte, autre fantaisie, très mince de fond, très spirituelle de forme, a été pour l'artiste un succès.

Nous n'aimons point l'interprétation qu'elle donne du rôle de Cyprienne Desprunelles. Mme Alice Regnault avait compris que l'héroïne de *Divorçons* est et doit rester femme du monde. Légèreté, étourderie, inconséquence, elle avait tout réuni dans un personnage qui symbolisait la plus capricieuse des régulières insoumises. Mme Chaumont ne paraît pas avoir saisi la nuance. Joué par elle, le rôle de Cyprienne est trivial, déplaisant. La grivoiserie l'emporte, et la fine satire de Victorien Sardou devient une lourde charge.

La Cigale est une éclatante revanche. L'artiste s'est si parfaitement assimilé son rôle, elle y apporte tant de vie, de vérité, d'esprit, de sentiment ému, que désormais elle se confondra, dans le souvenir des spectateurs, avec la figure originale de la petite cigale, qu'elle fait chaque soir applaudir.

Ajoutons, en ce qui concerne cette amusante comédie, que les acteurs du Parc donnent fort bien la réplique à leur camarade du Palais-Royal et que l'ensemble est excellent. MM. Huguenet, Monroy, Maudru, Jaeger, — un admirable Carcassonne, — et Mmes Masson et Judith, apportent à l'interprétation toute la gaîté, l'animation et l'esprit désirables.

Alcazar Royal

La Cour d'Amour.

Une opérette comme toutes les opérettes, ni meilleure ni pire, un peu terne, pas très amusante et honnêtement montée, telle est cette *Cour d'amour* que vient de donner l'Alcazar, renonçant enfin au genre café-concert qu'il avait si malencontreusement inauguré pendant la dernière période. La pièce nouvelle ressemble vaguement pour le sujet à *Boccace*, *Fatinitza* ou *Juanita*. C'est l'éternel larron d'amour, les maris battus, les sérénades sous le balcon, les quiproquos drôles, tout cela mis en train par la musique joliette et grêle de M. Ch. Hubans. La troupe est presque bonne. Mme d'Origny qui jouait *Mylio*, Mme Jaguetti qui jouait *Muguette* et Mme Landay qui remplaçait Mme Vernet-Lafleur dans le rôle de *Jacqueline*, se sont fort bien tirées d'affaire. M. Desir a enlevé très drôlement le rôle du *Sénéchal*. Cette représentation, en résumé, est un espoir d'avenir pour l'Alcazar; encore quelques tâtonnements et quelques chutes, le succès viendra, et l'on pardonnera au théâtre de Mme Léaut sa longue éclipse.

COPIE DU KEMPENEERS DE SÉVILLE

par C. MEUNIER.

Nous avons visité au Musée la copie que Constantin Meunier a faite à Séville, pour le gouvernement belge, de la *Descente de croix* de Kempeneers, en espagnol *Campana*.

Etant admis pour un instant qu'il vaut mieux employer l'un de nos maîtres à brosser une copie à l'étranger qu'à faire un tableau chez nous, et que nos collections sont plus riches quand on a consacré 10,000 francs à une reproduction que lorsqu'on les a appliqués à une œuvre originale, nous n'avons que des éloges à donner à Meunier.

Il est fort difficile, à distance, de juger de la fidélité absolue d'un tel travail. On ne peut que s'en remettre à l'impression. Or, cette impression est puissante. La copie ne laisse pas voir la moindre hésitation. Elle n'a pas la froideur habituelle à ces sortes de travaux. Le mouvement du dessin, l'éclat du coloris sont intenses. La symphonie un peu criarde des tons de ce vieux tableau de transition entre le gothique et le seizième siècle, entre l'art italien et l'art flamand, l'arrangement symétrique et conventionnel des personnages, leur expression très vivante quoique forcée, sont rendus d'une manière heureuse. Le scrupule extrême dans l'imitation n'a pas amené l'immobilité. Le groupe des quatre femmes surtout, au pied de la croix, est d'une grande vigueur qui dénote d'autant plus la sincérité du copiste, que d'ordinaire Meunier pose ses personnages en des attitudes tranquilles.

La Direction des Beaux-Arts a, cette fois, bien placé sa confiance. Si nous lui souhaitons d'abandonner cette singulière manie de copies, nous faisons des vœux pour qu'elle réussisse toujours aussi bien chaque fois qu'elle donnera cours à sa mauvaise passion.

PETITE CHRONIQUE

On nous communique la liste des acquisitions faites à la dernière exposition des Beaux-Arts de Spa, qui a, ainsi que les précédentes, remporté un vif succès parmi le nombreux public qu'attire chaque année, pendant la saison d'été, notre jolie ville d'eaux.

Char russe attaqué par des loups, Backvis; *Chevaux au repos*, id.; *Vue à Malines*, Bossuet; *Intérieur d'écurie*, Clarys; *Sur la Dune*, Cogen; *Derniers rayons de soleil*, Crehay fils; *Basse-cour, poules*, De Becker; *Fleurs*, Debrus-Willem; *Roses*, id.; *Glace peinte*, Mme Emily Gordon; *Marine*, Mme Jeanne Godart-Mayer; *Philippe-le-Bon à l'atelier des frères Van Eyck*, Rodolphe Jacob; *Roses*, Pierre Leloup; *La vieille carrière, paysage*, Lepas; *Le don de Saint-Nicolas*, Madiol; *Bouquet, pensées*, Martin; *Canal à Bruxelles*, aquarelle, Stacquet; *Costume japonais*, aquarelle, Toorop; *Rataplan, invalide*, Van den Bussche; *Chiens courants*, Van der Meulen; *Le Nœud*, terre cuite, Van der Straeten dit Dargil; *L'Adversité*, Mlle Eugénie Van Ham; *Un Enlumineur*, Van Hove; *Une Bergerie*, C. Van Leemputten; *Paysage, vaches*, Mlle Gésine Vester; *Avant la classe*, Wouters; *L'estacade à Ostende*, aquarelle C. Cassiers; *Les Trois-Fontaines*, aquarelle, F. Coenraets.

ACQUIS POUR LA TOMBOLA :

Le Chemin du Watrooz, G. Crehay fils; *Moulin en Campine*, A. Dandoy; *Lilas*, A. Duvivier; *Un Thé*, Mlle C. Friedlander; *A Ster, paysage*, J. Hemard; *La Liseuse*, L. Gérard; *Iris*, G. Lemmen; *Le Livre d'images*, F. Nisen; *Fleurs des champs*, Mlle Eugénie Hemard; *Commérages*, Ed. Putzeys; *Etude, soldats*, C. Simon; *Ma part !* Van den Eycken; *Bassin à Bruxelles*, aquarelle, F. Coenraets.

Nous apprenons avec plaisir que le tableau de Mlle Breslau dont nous avons fait l'éloge, le *Portrait des amies*, a été acquis par le musée de Genève.

C'est décidément en mars prochain, au Palais des Beaux-Arts, qu'aura lieu, à Paris, l'exposition des œuvres de Manet. Elle est dès à present préparée et organisée par les soins de M. Léon Leenhoff, beau-frère de l'artiste.

L'Exposition d'Amsterdam s'est fermée mercredi dernier. Voici la statistique des récompenses décernées :

Le jury a décerné en totalité 5,223 récompenses. La France, qui était représentée à l'Exposition par 1,587 envois, a reçu 1,203 récompenses; l'Allemagne, 1,232 envois, 964 récompenses; la Hollande, 1,231 envois, 842 récompenses; la Belgique, 1,160 envois, 906 récompenses; l'Angleterre, 315 envois, 195 récompenses; l'Algérie, 225 envois, 192 récompenses; l'Autriche-Hongrie, 190 envois, 177 récompenses; l'Italie, 81 envois, 70 récompenses, etc., etc. La clôture officielle est fixée au 1er novembre.

L'ouverture de l'Exposition des arts industriels approche. Les personnes qui n'ont pas encore envoyé leur adhésion feront bien de se presser, car les listes seront définitivement closes le 15 novembre.

Rappelons que des concours d'éventails et de dessins de dentelles sont organisés à l'occasion de cette Exposition. Ces concours sont au nombre de six et des prix de 1,000, 500, 300 et 200 francs y sont affectés.

Parmi les décisions prises par le Comité d'exécution, on nous signale que les concours seront jugés avant l'ouverture de l'Exposition et que les concurrents pourront joindre leurs envois au restant de leur Exposition. Les objets envoyés aux concours devront être remis non encadrés; toutefois, l'encadrement pourra être fait après le jugement.

Adresser les adhésions et toutes demandes de renseignements à M. Fourcault, président de l'Exposition d'Arts industriels, au Palais des Beaux-Arts, à Bruxelles.

L'atelier de M. Michel Van Alphen a fait sa réouverture le 15 octobre. Nous avons, à plusieurs reprises, parlé des excellentes leçons de dessin et de peinture qu'y reçoivent les jeunes gens et les jeunes filles qui le fréquentent.

Nous avons annoncé la prochaine ouverture de l'*Atelier Blanc-Garin*, destiné à prendre la place qu'a occupée, pendant tant d'années, l'*Atelier Portaels*, et dans lequel les élèves recevront une éducation artistique complète. Les locaux destinés à l'atelier des jeunes filles n'étant pas entièrement terminés, cet atelier ne pourra s'ouvrir que le 1er décembre. Quant aux jeunes gens, afin de ne pas leur faire perdre un temps précieux, M. Blanc Garin leur a cédé son propre atelier et commence dès à présent ses leçons.

La maison Schott vient de mettre en vente, dans des conditions parfaites de gravure et de typographie, la partition de *Juanita*, avec les paroles françaises de MM. Leterrier et Vanloo. Nous avons rendu compte, dans notre dernier numéro, de la nouvelle opérette de Suppé, dont le succès s'accentue.

On annonce pour le mois prochain deux concerts fort intéressants. Le premier aura lieu le 13 novembre, au *Cercle artistique;* on y entendra MM. Émile Saucet, violoniste, Antoine Schott, chanteur de la Cour de Hanovre, qui chanta le *Benvenuto Cellini* de Berlioz à Hanovre et à Leipzig, et Dreyschock, pianiste.

L'autre sera donné à la *Grande Harmonie*, le 17 novembre, par MM. Antoine Schott, Richard Sahla, violon solo de la Cour de Hanovre, et Felix Weingartner, pianiste viennois

Nous avons annoncé déjà que M le duc de Camposelice, qui a fait exécuter au Trocadéro, en mai dernier, le *Lucifer* de Benoît, se proposait de donner à Milan une audition de ce remarquable ouvrage. Ce projet est aujourd'hui définitivement arrêté. La traduction italienne, confiée à M. le marquis Lauzière de Thémines, est achevée. Elle est, nous dit-on, excellente. L'exécution aura lieu au mois de février, dans des conditions d'interprétation exceptionnelles.

En vente à partir du 6 Novembre

A la librairie du Journal des Tribunaux et des Pandectes Belges
chez F. LARCIER, 10, rue des Minimes, Bruxelles

L'AMIRAL

par EDMOND PICARD, avocat à la Cour de cassation

L'**Amiral** forme la 3me partie des **Scènes de la vie judiciaire.** (1. *Le Paradoxe sur l'Avocat.* — 2. *La Forge Roussel.* — 3. *L'Amiral*). Un volume in-8° sur grand papier de Hollande. — Prix : **4** fr.

J. SCHAVYE, Relieur

46, Rue du Nord, Bruxelles

CARTONNAGES, RELIURES ORDINAIRES, RELIURES DE LUXE, ALBUMS, ETC.

SPÉCIALITÉ D'ARMOIRIES BELGES ET ÉTRANGÈRES

DIETRICH & Cie

FOURNISSEURS DE LL. AA. RR. LE COMTE ET LA COMTESSE DE FLANDRE

23A, RUE ROYALE, BRUXELLES

Gravures, Aquarelles, Tableaux, Modèles et dessins, etc.

VIENT DE PARAITRE :

L'ART DANS LA MAISON

PAR HENRY HAVARD

illustré d'après les dessins de MM. Corroyer, David, Prignot, Goutzwiller, Kauffmann, Scott, Lancelot, etc.

Tirage sur papier vélin, broché, 25 fr. — Avec un riche cartonnage artistique, 32 fr. — Reliure pleine avec fers, 35 fr.

Tirage sur papier de luxe : Exemplaires numérotés sur papier de Hollande, 50 fr. ; Id. sur Whatman, 100 fr. ; Id. sur Japon, 200 fr.

Maison PNE MOMMEN

26B, *RUE DES FRIPIERS* & 29, *RUE GRÉTRY*

BRUXELLES

FABRIQUE DE TOILES
POUR TABLEAUX ET PANORAMAS.

TISSUS GOBELINS, COTONS ET TOILES
DE TOUTES LARGEURS POUR DÉCORS.

ENCADREMENTS EN TOUS GENRES.

RENTOILAGE, PARQUETAGE, VERNISSAGE
emballage et nettoyage de tableaux.

VENTE ET LOCATION DE MANNEQUINS.

BROSSES ET PINCEAUX.

HUILES, ESSENCES, VERNIS ET SICCATIFS.

Tous les articles
POUR LA SCULPTURE, LA GRAVURE A L'EAU-FORTE, L'ARCHITECTURE ET LE DESSIN.

FABRIQUE DE COULEURS
POUR LA PEINTURE A L'HUILE, A L'AMBRE, A L'AQUARELLE, SUR PORCELAINE, SUR SOIE ET SUR TISSUS GOBELINS.

TABLES ET PLANCHES A DESSINER,
CHEVALETS DE LUXE, D'ATELIER ET DE CAMPAGNE.

BOITES, TENTES, PARASOLS,
CHAISES, TÉS, ÉQUERRES, COURBES.

BOITES A COMPAS,
Crayons, Fusains, Meubles d'atelier, Vases en terra-cotta et Porcelaines à décorer.

PAPIERS ET MODÈLES
POUR L'AQUARELLE ET LE DESSIN.

PHOTO-PEINTURE.

TABLEAUX ET ŒUVRES D'ART.

PIANOS
VENTE
ÉCHANGE
LOCATION

BRUXELLES
rue Thérésienne, 6

GUNTHER

Paris 1867, 1878, 1er prix. — Sidney, seul 1er et 2e prix

MUSIQUE.

R. BERTRAM

10, RUE SAINT-JEAN, BRUXELLES

(Ancienne maison Meynne).

ABONNEMENT A LA LECTURE DES PARTITIONS

ANCIENNE MAISON GOUPIL ET Cie A BRUXELLES

V. SCHMIDT & Ce, Successeurs

89, rue du Marché-aux-Herbes

PUBLICATIONS NOUVELLES

DE LA

MAISON GOUPIL ET Ce, A PARIS.

GRAVURES AU BURIN

L'Oubliée, par C. Deblois d'après De Beaumont, 20 fr.— A toi, toujours ! par les memes, 20 fr. — La tentation, par Annedouche d'après Bouguereau, 15 fr. — Frère et sœur, par les mêmes, 15 fr. — Good bye ! par C. Deblois d'après Bacon, 15 fr. — Land ! land ! par les mêmes, 15 fr.

AQUA-TINTA, MANIÈRE NOIRE, PHOTOGRAVURE

L'Etoile double, par H. Eichens d'après Faléro, 30 fr. — La guerre au désert, photogravure d'après A. Schreyer. — Halte dans l'oasis, id. d'après le même, 40 fr. — Concert aux avant-postes, id. d'après De Neuville, 30 fr. — Défense d'un château (Ladonchamps, près Metz , id. d'après le même, 30 fr. Une perquisition, id. d'après J. Girardet, 30 fr. Le soir, id. d'après Bernier, 25 fr. — Clair de lune, id. d'après Jernberg, 25 fr. — Le départ pour la pêche, id. d'après Th. Weber, 25 fr. — Le retour de la pêche, id. d'après le même, 25 fr. — Haute-école (Mlle Elisa, de Vienne), id. d'après Grandjean, 20 fr. — Enfin... Seuls ! (Réduction , id. d'après Tofano, 15 fr. Enfin... Seuls ! 2e réduction , id. d'après le même, 6 fr. L'orage, id. d'après P.-A. Cot, 6 fr. — Mauvaise rencontre, id. d'après Gélibert, 10 fr. Prise d'un renard, id. d'après le même, 10 fr.

Photogravures imprimées en couleur. Voir les détails au catalogue).

VERLEYSEN-NYSSENS

A LA PORTE CHINOISE

88, RUE ROYALE, BRUXELLES, 88

IMPORTATION DIRECTE DE LA CHINE ET DU JAPON

Objets d'art, porcelaines, bronzes, laques, soieries, papiers, etc. — Grand choix de meubles en laque et bois de fer, paravents, écrans.

SPÉCIALITÉ DE THÉ DE CHINE

Exposition permanente — Entrée libre.

COMPAGNIE DES BRONZES

BRONZES D'ART ET D'AMEUBLEMENT

APPAREILS D'ÉCLAIRAGE

BRONZE MONUMENTAL

Direction et Magasins : Rue d'Assaut, 22, Bruxelles.
Ateliers et Fonderie : Rue Ransfort, 27, Molenbeek (Bruxelles).

ADÈLE DESWARTE

28, RUE DE LA VIOLETTE

BRUXELLES.

Atelier de menuiserie et de reliure artistiques

VERNIS ET COULEURS
POUR TOUS GENRES DE PEINTURES.

TOILES, PANNEAUX, CHASSIS,
MANNEQUINS, CHEVALETS, ETC.

BROSSES ET PINCEAUX,
CRAYONS, BOITES A COMPAS, FUSAINS, MODÈLES DE DESSIN.

RENTOILAGE, PARQUETAGE,
EMBALLAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX.

COULEURS ET PAPIERS POUR AQUARELLES
ARTICLES POUR EAU-FORTE, PEINTURE SUR PORCELAINE.

BOITES, PARASOLS, CHAISES,
Meubles d'atelier anciens et modernes

PLANCHES A DESSINER, TÉS,
ÉQUERRES ET COURBES.

COTONS DE TOUTE LARGEUR
DEPUIS 1 MÈTRE JUSQUE 8 MÈTRES.

Représentation de la Maison BINANT de Paris pour les toiles Gobelins (imitation)

NOTA. — La maison dispose de vingt ateliers pour artistes.
Impasse de la Violette, 4.

SOCIÉTÉ ANONYME

DE

L'HOTEL DES VENTES

DE BRUXELLES

RUE DU BORGVAL, 15 — BOULEVARD ANSPACH, 71 — RUE JULES VAN PRAET, 16

VENTES MOBILIÈRES A L'ENCAN

EXPOSITION PERMANENTE D'OBJETS D'ART, DE MEUBLES, DE MARCHANDISES

A VENDRE A L'AMIABLE

AVANCES SUR VENTES

Salles numéros 3, 4 et 5 (1er étage) réservées **gratuitement** à l'exposition d'*Objets d'Art, de Meubles, de Marchandises*, etc., à vendre à l'amiable. L'Administration est intermédiaire entre Vendeurs et Acheteurs.

Salles 2 (rez-de-chaussée) et 6 (1er étage), réservées aux ventes publiques à l'encan.

Les Ventes et Expositions sont annoncées par affiches, journaux et bulletin spécial (envoyé **gratuitement** à toute personne qui en fait la demande).

Les vendeurs sont avertis du jour de vente de leurs objets, les Amateurs, qui le désirent, du jour de vente de ce qui les intéresse.

Récépissé est donné, à leur demande, aux déposants d'objets pour vente publique, à l'amiable ou à l'encan.

BUREAU DE RENSEIGNEMENTS DANS LA COUR VITRÉE DE L'HOTEL

CAVES SPACIEUSES DE DÉPOT. — ÉCURIES.

Bruxelles. — Imp. FÉLIX CALLEWAERT père, rue de l'Industrie, 26.

TROISIÈME ANNÉE. — N° 45. LE NUMÉRO : 25 CENTIMES. DIMANCHE 11 NOVEMBRE 1883.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

COMITÉ DE RÉDACTION

VICTOR ARNOULD — OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — EUGÈNE ROBERT

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00 ; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES** : On traite à forfait.

Adresser les demandes d'abonnement et toutes les communications à
L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 26, Bruxelles.**

SOMMAIRE

L'EXPANSION DE LA PENSÉE FRANÇAISE. *A propos d'Alexandre Dumas.* Premier article. — LES LIVRES *belges.* — LIVRES NOUVEAUX : *La chanson du pauvre homme,* par Guy Valvor. *Contes et fantaisies,* par Frédéric Cousot. — THÉATRE DE LA MONNAIE. *Mlle Arnaud.* — THÉATRE MOLIÈRE. — LES VINGT. — CHRONIQUE JUDICIAIRE DES ARTS. — PETITE CHRONIQUE.

L'EXPANSION DE LA PENSÉE FRANÇAISE

— A PROPOS D'ALEXANDRE DUMAS —

Premier article

On a prononcé de bien jolis discours à l'inauguration de la statue d'Alexandre Dumas. De tous les éloges qu'on lui a décernés il n'y en a pas un auquel nous ne soyons prêts à souscrire. Du reste on ne doit pas compter avec le grand Dumas. Cette nature généreuse, prodigue, enthousiaste a dépensé de toutes parts tant de vie et de sève, et s'est donnée si absolument à tous, sans marchander jamais, que notre temps serait impardonnable s'il ne traitait pas la mémoire de l'inépuisable écrivain avec une égale libéralité. Envers lui, toute critique un peu sévère paraîtrait du pédantisme, et toute réserve de l'affectation. La gloire d'Alexandre Dumas est une gloire populaire, universelle, qui durera ce qu'elle pourra, mais qui, tant qu'elle dure, est indiscutable et doit être acceptée ou subie comme une sorte de plébiscite littéraire. Dumas est cependant, à proprement parler, le moins littéraire des grands écrivains français modernes ; il est aussi le moins profond, le moins original et j'ajouterai le moins français et le moins parisien. Et malgré cela, c'est dans Paris que la statue des Dumas est élevée la première de toutes celles que nécessairement il y faudra consacrer à cette génération de géants, où figurent Balzac, Hugo, Lamartine, Eugène Sue, Michelet, George Sand. Le génie d'Alexandre Dumas est le génie même de la foule, et de la foule multiple, diverse, cosmopolite. Il y a des livres bien français, quoique gascons, comme les *Trois mousquetaires* et des comédies parfaitement parisiennes comme *Henri III* ou *Mademoiselle de Belle-Isle ;* mais le gros de l'œuvre, cette masse énorme de romans surtout, qui ont forcé la frontière et répandu le nom de Dumas dans tous les coins de l'univers lettré et illettré, ce qui fait la vraie renommée titanesque de Dumas, est à peine littéraire et n'est guère personnel. Et cependant il est naturel, il est peut être juste que la statue de Dumas se dresse la première, alors que la France cherche à se retrouver et que sa démocratie voudrait reprendre son rôle de propagande et de prosélytisme. De tous les français contemporains, et précisément à cause de son immense production impersonnelle. Dumas

est certainement celui qui représente le mieux l'expansion de la pensée et de la langue françaises. La statue de Dumas est presque une statue politique. Il est regrettable, qu'au milieu des discours si spirituels et des articles de journaux si intéressants que l'on a dédiés cette semaine au souvenir de Dumas, ni un orateur, ni un journaliste n'ait songé a donner de la primauté qu'on lui accorde cette explication qui cependant est la seule vraie, à notre sens. Mais le triomphe de Dumas est sorti d'un mouvement populaire, resté comme toujours, quelque peu inconscient, et il n'a trouvé pour interprètes, que des hommes de lettres de profession. Et les hommes de lettres sont bien souvent plus étrangers qu'on ne pense au sentiment public.

En France, ce phénomène spécial mérite même une attention toute particulière. A mesure que la pensée publique s'y universalise et cherche à se propager au loin, on dirait que l'idée littéraire s'y restreigne et se rapetisse. Du temps d'Alexandre Dumas et de la grande époque, la littérature française était la pensée française, et la pensée de la France avait l'ambition de conduire non la France seulement, mais le monde : le monde se laissait conduire. C'est qu'alors le génie français était un génie universel où l'humanité moderne elle même trouvait son expression, sans distinction de peuples. On acceptait cette expression-là, parce que, avec cette langue incomparable et la pléïade unique que la France avait alors, elle était supérieure à tout ce que d'autres peuples eussent pu donner. Aussi les autres n'essayaient même pas de concourir. Puis, après cette époque de souveraineté, il en est venu une autre où l'esprit français, au lieu de continuer à se généraliser, s'est fait plus exclusivement national et gaulois. C'est l'Empire qui semble avoir apporté cette première diminution. Sainte-Beuve, Renan, Taine, Baudelaire, Flaubert, sont des écrivains de grande race, mais d'un caractère bien accentué, qui n'intéresse plus que les hommes de sang gaulois. En tous pays de langue française, ces maîtres ont trouvé des admirateurs également passionnés, mais ils ne les ont plus trouvés qu'en pays de langue française. Leur génie propre, qui tient de si près à la langue, perd au delà sa saveur et sa force. Et maintenant est née une génération qui n'est plus gauloise ni presque française et qui n'est plus que parisienne ; et encore d'un coin de Paris, d'un Paris tout spécial fait de deux ou trois cénacles et de trois ou quatre brasseries. Les plus forts, ceux d'un tempérament si robuste qu'ils eussent pu donner un pendant à la grande époque, tels que Zola, se cantonnent-là. Ils ne voient que Paris, n'écrivent que pour lui. Ce n'est plus que l'argot, le terroir, l'odeur de Paris. Le reste du monde, par habitude de curiosité, reçoit ces choses, les parcourt puis les oublie. Car au fond, quel intérêt grave ou quel plaisir intime et vivant tout cela éveille-t-il chez nous? Même en France on lit encore Dumas ou Balzac, on ne lit déjà plus *Pot-Bouille* et *Nana*. Et les petits : parnassiens, ciseleurs, pornographes, tous ces vols de moucherons de boulevard ne tourbillonnent un moment à la lumière que pour s'y brûler les ailes. Dans tous les cas, en dehors de Paris, ils n'existent même pas. La littérature française qui a été un océan, puis un fleuve, n'est plus qu'un ruisseau pas même toujours très propre.

A quoi attribuer cette décroissance, cette dégénérescence si sensible et si rapide, puisqu'en trois générations la chute paraît définitive? Je ne parle pas, entendons-nous, de la valeur intrinsèque des ouvrages je veux même admettre que le talent qu'on y montre n'a pas diminué, et que tel volume actuel est peut-être mieux fait, mieux écrit et plus vrai que le roman le plus populaire d'Alexandre Dumas. Mais pourquoi la pensée française n'a-t-elle plus d'expansion au dehors? Pourquoi les romans anglais et américains, par exemple, sont-ils aujourd'hui répandus universellement d'une façon plus régulière et plus durable déjà que les productions françaises !

Il y a à cela des causes générales que tout le monde devine et sur lesquelles je n'ai pas besoin d'insister. La situation politique de la France influe certainement sur la puissance d'expansion de la pensée française. Cependant, cette explication-là est trop générale pour être satisfaisante. La première diminution s'est faite alors qu'avec l'Empire la France avait conservé toute sa prépondérance politique ; et au lendemain de 1848, qui n'avait été que l'idée française faisant explosion à la suite de Paris dans toutes nos capitales, comme s'il n'y avait plus eu que cette idée-là de vivante et de présente en Europe. Et cependant, après cette sorte de prise de possession de l'Europe par la France, l'arrêt a été brusque. Notez que la plupart des écrivains qui avaient assuré à la pensée française son immense propagande étaient encore vivants ; qu'ils continuaient d'écrire, que leurs œuvres nouvelles n'étaient pas sensiblement inférieures aux anciennes. Et cependant on les a vus descendre graduellement de leur position prépondérante, perdre leur influence européenne, être remplacés en France même par des écrivains d'un caractère nouveau et plus particulariste. Il faut, par conséquent, qu'il se soit produit un fait important, précis, spécial, qui, en dehors des causes générales et de la valeur même des écrivains, ait aidé à entraîner un changement aussi profond.

La mer, de temps immémorial, semble battre les mêmes rivages. Elle y a découpé des anses, creusé des ports, élevé des abris qui défient les temps. Un jour d'un rocher une pierre se détache : elle est au milieu des vagues un point à peine visible. Autour d'elle les flots se jouent avec l'insouciance des forces invaincues.

Mais en se jouant chaque flot amène son grain de sable, et ce sable arrêté se fixe, se tasse, une barrière se forme ; des courants nouveaux, d'un travail incessant, s'occupent à l'agrandir, à le fortifier si bien, qu'un jour les anses sont obstruées, les ports se ferment et l'océan prend un autre cours et retire la vie à des terres entières.

Quelle a été pour la France la pierre de hasard, quel le grain de sable fatal, devenus le nœud de la situation nouvelle? Comment le courant européen s'est-il détaché d'elle pour l'isoler si complètement que désormais elle se suffit à peine à elle même, alors que jadis elle suffisait au monde ?

Ce fait premier dont les conséquences ont été si graves, c'est pour moi la protection même que la France a voulu assurer à sa littérature, ce sont les conventions faites avec les pays voisins et notamment avec la Belgique. Un jour les littérateurs français poussèrent un cri de joie: ce fut lorsqu'ils crurent avoir tué ce qu'ils appelaient avec tant de colère et de dédain la contrefaçon belge. Ils ne se trompaient pas. La France avait anéanti la contrefaçon, mais elle avait brisé en même temps le véhicule tout puissant par lequel les lettres françaises se répandaient sur le monde. La librairie française était sauvée, mais l'idée française recevait un coup mortel. C'est ce que je démontrerai dimanche prochain.

Les livres *belges*

Il n'y a pas bien longtemps, nous lisions dans une gazette cet articulet :

« Une phrase qui va intriguer beaucoup de monde, cueillie dans le feuilleton d'Emile Bergerat, que publiait *le Voltaire :*

« Pareil en cela au public, et public moi-même, je déclare que j'en ai jusque-là des anatomies de l'école belge, dont M. Emile Zola est le chef. »

« Zola, le chef de l'école belge?...

« Quel est donc ce mystère? diront en chœur bien des gens.

« Il n'y a pas de mystère en cette affaire pour qui connaît le vocabulaire de la librairie parisienne. Depuis que, sous l'Empire, des éditeurs français sont venus en Belgique établir, à l'abri des libertés belges, des maisons pour la publication des ouvrages orduriers et pour leur récxpédition en France, un livre obscène s'appelle *un livre belge...* »

C'est très désolant, mais c'est exact. A la contrefaçon littéraire supprimée par la convention du 22 août 1852, a succédé la publication des livres de tolérance, sorte de littérature à grand numéro. Ces ouvrages, heureusement difficiles à trouver, sont d'une bibliographie très complexe, l'éditeur ne jugeant pas nécessaire de se nommer. L'un porte cette firme : *Barcelone, chez Jose Linarès Hermanos*, l'autre *à Paphos, de l'Imprimerie de la mère des Amours;* c'est encore : *Au Palais-Royal, chez la veuve Girouard, très connue; à Gibraltar, chez le Rév. Flett; à Cythère, chez Cupidon, au temple de Vénus; à Lesbos, à Tibur, à Sybaris*, où sais-je?, toutes indications très vagues où se retrouvent seuls les initiés tels que le bibliophile Jacob ou Philomneste Junior.

Notre réputation, grâce à quelques industriels occultes, est donc très méritée, mais s'il y a gangrène, ce n'est pas sur le lieu de l'épidémie que s'exerce la contagion. Tous ces livres érotiques, en effet, ne sortent des presses que pour quitter le pays au plus vite et trouver acheteur à des prix insensés chez MM. les Français qui nous accusent si fort, chez les Allemands et surtout chez les pudiques et rougissants Anglais. « Ils ne se vendent pour ainsi dire pas en Belgique », nous disait un éditeur, « et sans le marché extérieur, tomberaient aussitôt. »

Au point de vue de l'histoire littéraire il y a quelques découvertes intéressantes à faire dans cette fange remuée à pleines pelles et l'on y trouverait de véritables perles égarées par de grands hommes :

Le prologue de *Gamiani*, dont les auteurs A. de M. et G. S. se devinent sous la transparence des initiales, est une des plus fougueuses pages qu'ait écrites l'auteur de *Rolla :*

« Chantez, chantez encor, rêveurs mélancoliques,
Vos doucereux amours et vos beautés mystiques
Qui baissent les deux yeux.
Des paroles du cœur vantez nous la puissance
Et la virginité des robes d'innocence
Et les premiers aveux.

Ce qu'il me faut à moi, c'est la brutale orgie,
La brune courtisane à la lèvre rougie
Qui se pâme et se tord ;
Qui s'enlace à vos bras, dans sa fougueuse ivresse,
Et, laissant ses cheveux se dérouler en tresse,
Vous étreint et vous mord ! »

L'histoire de *Gamiani* est d'ailleurs intéressante; elle est racontée toute entière dans la préface du roman :

« Quelque temps après la révolution de 1830, une dizaine de jeunes gens, pour la plupart destinés à devenir célèbres dans les lettres, la médecine ou le barreau, se trouvaient réunis dans un des plus brillants restaurants du Palais-Royal. Les débris d'un splendide souper et le nombre des flacons vides, témoignaient en faveur du robuste estomac, et partant, de la gaîté des convives.

« On était arrivé au dessert, et tout en faisant pétiller le champagne, on avait épuisé la conversation sur la politique d'abord, et ensuite sur les mille sujets à l'ordre du jour de cette époque. La littérature devait nécessairement avoir son tour.

« Après avoir passé en revue les divers genres d'ouvrages qui, depuis l'antiquité, ont tour à tour été l'objet d'une admiration plus ou moins passagère, on en vint à parler du genre érotique. Il y avait là ample matière à discourir. Aussi, depuis les *Pastorales* de Longus jusqu'aux cruautés luxurieuses du marquis de Sade, depuis les *Epigrammes* de Martial et les *Satires* de Juvénal jusqu'aux *Sonnets* de l'Arétin, tout fut passé en revue.

« Après avoir comparé la liberté d'expression de Martial, Properce, Horace, Juvénal, Térence, en un mot, des auteurs latins, avec la gêne que s'étaient imposée les divers écrivains français, quelqu'un fut amené à dire qu'il était impossible d'écrire un ouvrage de ce genre sans l'émailler de crudités; l'exemple de La Fontaine est une exception; que d'ailleurs la poésie française admettait ces sortes de réticences et savait même, par la finesse et une heureuse tournure de phrases, s'en créer un charme de

plus, mais qu'en prose on ne pourrait rien produire de passionné ni d'attrayant.

« Un jeune homme, qui jusqu'alors s'était contenté d'écouter la conversation d'un air rêveur, sembla s'éveiller à ces derniers mots, et, prenant la parole : « Messieurs », dit-il, « si vous consentez à ce que nous nous réunissions de nouveau ici dans trois jours, j'espère vous convaincre qu'il est facile de produire un ouvrage de haut goût, sans employer les grossièretés qu'on a coutume d'appeler les *naïvetés* de nos vieux classiques ».

« La proposition fut acceptée par acclamations, et trois jours après Rolla apportait le manuscrit de *Gamiani*. »

Livres nouveaux

La chanson du pauvre homme, poésies, par Guy Valvor. Paris, Henry Oriol, éditeur.

Elle a la vie dure, la pauvre vieille folle, toutes les locomotives qui ont passé sur ses durillons ne l'ont point découragée d'entrer en campagne. Voici M. Guy Valvor qui, après tant d'autres, jette en pâture à ce grand blasé de public un volume de poésies. Il n'y a, dans l'intérieur, pas de névrose, rien d'érotique, rien de macabre. Comment, sans ces véhicules, cet illusionniste enragé espère-t-il faire son chemin ? *La chanson du pauvre homme !* Qui peut s'intéresser à cela, dans un monde où il n'y a plus d'oreilles que pour la chanson des écus ? Ce n'est pas à nous à décourager par d'amers pronostics les derniers fidèles de l'idéal et nous croyons que les essais encore informes de M. Guy Valvor sont, de la part de la critique, dignes d'un accueil favorable.

M. Guy Valvor appartient à une bonne école : il est suffisamment préoccupé de la facture de ses vers, mais il ne leur sacrifie pas la pensée qu'ils expriment et à laquelle ils doivent donner plus de pénétration et de puissance. L'injustice sociale, l'infortune, l'insolent triomphe du vice hypocrite lui inspirent une noble colère qui parfois se traduit en vers bien frappés et mâles. Cette poésie est jeune et saine, l'expression est simple et naturelle. On ne voit pas chez M. Guy-Valvor cette pénible recherche du bizarre et de l'inouï, cette poursuite à l'originalité quand même qui sont les fléaux de la poésie contemporaine. *La chanson du pauvre homme*, la pièce capitale du recueil, est d'un sentiment vrai et d'une franche allure. Citons aussi *Sainte hypocrisie*, et *les Crocs de la haine*, morceaux qui se recommandent par les mêmes qualités.

Contes et fantaisies, par Frédéric Cousot. Namur, Paul Godenne, éditeur.

Petit livre sans prétention, qualifié par l'auteur lui-même de recueil de pochades, destiné seulement aux âmes à qui M. Frédéric Cousot, en tête de son volume, adresse ces lignes mélancoliques :

« J'ai recueilli pour vous ces pochades, ces pauvres croquis, « crayonnés en marge de la page vierge où je voulais écrire « l'œuvre, qui n'est pas venue.

« Ce sont là les chansons, tristes ou gaies, que je disais pour « me distraire un peu des souffrances de l'enfantement.

« Il est mort-né, l'enfant ! amis, il reste les chansons, je vous les offre en souvenir. »

Voilà, sans doute, une préface pleine de modestie. La modestie est pour nous une recommandatrice, en ce temps de jeunesse présomptueuse. Nous avons lu avec la plus grande attention le recueil de M. Cousot et sans y avoir aperçu ni l'éclair du génie, ni la profondeur de la pensée, nous y avons reconnu d'heureuses dispositions littéraires qui ne demandent qu'à être cultivées. *Un mari pour Suzanne* est même une nouvelle fort jolie et bien écrite, sauf, bien entendu, les fautes de l'inexpérience que M. Cousot, qui ne se *gobe* pas, apercevra fort bien lui-même.

Théatre de la Monnaie

Mlle ARNAUD

L'événement de la semaine, — événement important puisqu'il a mis en pleine lumière une artiste dont la première apparition dans le *Barbier de Séville* avait été acclamée et dont le succès est désormais bien assis — a été la reprise du *Pardon de Ploërmel*.

Pleine d'ingénieux détails, orchestrée d'une main délicate qui en a ciselé amoureusement des passages restés célèbres, la partition de Meyerbeer ne montre guère ses vides que dans la forme un peu vieillotte de sa coupe, taillée sur un patron que la mode a dédaigneusement rejeté. Cette succession d'airs, de cavatines, d'ensembles, religieusement précédés de leur ritournelle et coupée, à intervalles égaux, par le dialogue plus ou moins plaisant — généralement moins — qu'il a plu aux librettistes d'intercaler, et qui constitue la synthèse de tous les opéras-comiques de l'époque romantique, semble aujourd'hui puérile. Pris isolément, ces divers morceaux, qui font ressembler l'ensemble à un vêtement composé de pièces disparates rajustées à la diable, sont néanmoins intéressants. On y sent la verve du compositeur, sacrifiant à une esthétique un peu basse d'étage des inspirations souvent heureuses.

Le *Pardon de Ploërmel* appartient d'ailleurs à la pléïade des ouvrages spécialement écrits en vue de tel ou de telle artiste en faveur; si l'art d'où procèdent les œuvres de ce genre est d'ordre secondaire, il a l'avantage de servir merveilleusement les facultés du chanteur ou de la cantatrice qui s'empare du rôle. L'opéra tombe au rang du concerto de violon ou de la fantaisie pour flûte. C'est l'exécutant, en ce cas, qui domine l'œuvre, et c'est lui qu'on apprécie.

Le *Pardon* se confond, dans la mémoire des auditeurs, avec le personnage de Dinorah, que Mme Cabel illustra jadis des étincelantes fusées de sa vocalisation souple et audacieuse. Elle a marqué ce rôle difficile de son sceau, et désormais peu de cantatrices se risquent à dévider l'écheveau des capricieuses arabesques vocales qu'il comporte.

Par son extrême facilité à se jouer des complications, à lancer la voix dans les plus hauts registres, à soupirer des gammes et des arpèges avec des douceurs de souffle, Mlle Arnaud est sortie victorieuse de l'épreuve qu'elle s'était imposée. On lui a fait fête, et les jolies qualités de mécanisme qu'elle a déployées avec une généreuse prodigalité ont fait passer sur les imperfections d'une voix un peu mince, manquant de chaleur et de puissance dans les passages où la virtuosité s'efface pour faire place au style, et d'un jeu qui aurait peut-être besoin d'être étudié de plus près.

Une longue ovation a accueilli l'interprétation de la valse de l'*Ombre*, un tour de force qui exige une légèreté, une assurance, et presque une chance — que l'on trouve rarement réunies.

Les autres rôles, fort bien tenus par MM. Soulacroix, — un séduisant et tragique Hoël, — Delaquerrière, par Mlles Legault et Bégond,— la première charmante dans son costume de pâtre, font un ensemble des plus satisfaisants. MM. Goffoel et Schmidt, dans leur rôles très effacés du troisième acte, ont eu leur part du succès, octroyé par le public, sans marchandage, à toute la troupe.

Théatre Molière

Le théâtre Molière passe en revue, ainsi qu'il le fait chaque année, le répertoire des fines et littéraires comédies, et, comme toujours aussi, le public prouve par ses applaudissements qu'il ne s'est pas détaché de l'art délicat qui fait la gloire du Théâtre français. L'interprétation du *Marquis de Villemer*, joué la semaine dernière, était, dans son ensemble, des plus satisfaisantes, tous les acteurs de la vaillante petite troupe du théâtre Molière apportant dans leur jeu une dose notable de conviction, de chaleur, de bonne volonté, souvent récompensée. En particulier, M. Laty, qui remplissait le rôle du duc Daléria, est un acteur de bonne école, naturel, plein d'entrain, varié dans ses jeux de scène, soignant sa physionomie et ses gestes, sans exagération. C'est le *Fils de Giboyer*, l'intéressante comédie d'Augier, qui a remplacé cette semaine sur l'affiche la pièce de Georges Sand. L'intéressante comédie d'Emile Augier a obtenu, dans le petit monde des habitués de la scène ixelloise, son succès habituel. Consciencieusement jouée, montée avec soin, elle a atteint sans encombre la fin de la semaine. Depuis hier on a repris le *Bourreau des crânes* et le *Feu au couvent*. Une note insérée au programme annonçait dernièrement que « le théâtre Molière ayant repris ses habitudes, le choix des pièces permettrait aux familles d'assister aux représentations ». Nous souhaitons qu'en fait d'habitude, le théâtre Molière ne perde pas celle qu'il a contractée l'année dernière en faisant jouer des pièces nouvelles par d'excellents acteurs appelés en représentation. On se souvient de l'éclatant succès que remporta, grâce à une mise en scène irréprochable, à une interprétation excellente et à un séduisant défilé de jolies femmes, le *Roman parisien*, d'Octave Feuillet. Les soixante représentations qui attirèrent tout Bruxelles dans la petite salle du théâtre Molière ne doivent pas être sorties complètement de la mémoire de M. Bouffard, ni de celle du caissier.

Ces lignes étant écrites et composées, nous apprenons que le théâtre Molière prépare le *Père de Martial*, de M. Delpit, joué cette année avec succès au Gymnase. A la bonne heure.

Aujourd'hui, à 2 heures 1/4, matinée donnée par madame Amélie Ernst, conférences et interprétations diverses.

Au théâtre du Parc, dernières représentations de Mme Chaumont : *La laitière d'Anderlecht*, *Lolotte*. Jeudi et vendredi, reprise de *la Vie facile*. Samedi, première représentation de : *Le bel Armand*, pièce nouvelle, en attendant : *Une femme qu'on prête*, entrée en répétition et *L'aîné*, la pièce nouvelle de P. Delair qui sera interprétée par Coquelin et Mme Favart.

LES VINGT

Nous avons annoncé dernièrement la formation — dans le but d'organiser des expositions annuelles — d'un groupe de peintres et de sculpteurs composé de vingt artistes qui tous se sont voués à un art indépendant, dégagé de toute attache officielle, et dont les noms ont déjà fait leur trouée dans le public.

Ce groupe est aujourd'hui définitivement constitué, et les nombreuses marques de sympathie qu'il a recueillies de toutes parts ui donnent le droit d'espérer que dès sa première exposition, qui lgs'ouvrira le 1er février, il prendra à Bruxelles la place qu'il mérite d'occuper.

Les Vingt, par ordre alphabétique, ce sont : MM. A. Chainaye, sculpteur; F. Charlet, peintre; J. Delvin, peintre; Paul Dubois, sculpteur; James Ensor, peintre; Willy Finch, peintre; Charles Goethals, peintre; Fernand Khnopff, peintre; Jef Lambeaux, sculpteur; P. Pantazis, Dario de Regoyos, Willy Schlobach, F. Simons, G. Vanaise, Théo Van Rysselberghe, G. Van Strydonck, Piet Verhaert, Th. Verstraete, G. Vogels et R. Wytsman, peintres.

Comme on le voit, le groupe renferme des artistes habitant Bruxelles, Anvers, Gand et Liège. Il représente donc en réalité toute la Belgique artistique nouvelle, et sera pour les arts plastiques le centre du magnifique mouvement en avant qui, dans tous les domaines de l'Art, emporte notre pays.

Les *Vingt* ont choisi leur secrétaire, qui est l'un des nôtres, M. Octave Maus.

Il n'y aura dans cette association d'un nouveau genre ni commission administrative, ni président. Trois membres désignés chaque année pour le terme d'un an, seront chargés de prendre les mesures nécessaires à l'installation de l'exposition, à la réception des œuvres d'art, etc. Ainsi que nous l'avons dit précédemment, le placement se fera individuellement par les membres du groupe, qui disposeront chacun d'un panneau, tiré au sort.

Chaque année aussi, l'assemblée générale des Vingt décidera quels sont, parmi les artistes belges, et étrangers, ceux qui seront invités à prendre part à l'exposition. Elle a, cette année, choisi huit artistes belges et quatorze étrangers parmi ceux qui sont plus particulièrement sympathiques à l'initiative que prend l'association. Comme les noms varieront chaque année, elle pourra, pour ses prochaines expositions, inviter les artistes dont elle aurait souhaité le concours dès cette année, mais qu'elle a été obligé de réserver, le nombre de ses invitations devant être nécessairement limité.

Voici la liste des artistes qui seront invités à concourir à la première exposition. *Belgique :* MM. Alfred Stevens, Félicien Rops, Xavier Mellery, A. Heymans, Jan Stobbaerts, peintres; P. De Vigne, Ch. Van der Stappen et Th. Vinçotte, sculpteurs. *France :* MM. Gervex, peintre; Roty, graveur en médailles; Injalbert, Mercié et Rodin, sculpteurs. *Allemagne :* M. Leibl, peintre. *Hollande :* MM. Israëls père, Mauve et Jacob Maris, peintres. *Italie :* M. Gemito, sculpteur. *Norwège :* M. Bergh, peintre. *Angleterre :* M. William Stott, peintre. *Amérique :* MM. Whistler et William Chase, peintres.

Avec de tels éléments, l'exposition des Vingt promet d'être la grande attraction de cet hiver.

Chronique judiciaire des arts

La direction de la Renaissance intente un procès à Mlle Jeanne Granier, en exécution ou en résiliation de traité. Mlle Jeanne Granier avait contracté, l'an dernier, avec M. Gravière, directeur de la société de la Renaissance (société présidée par M. Bertrand, des Variétés), un engagement de trois ans, aux appointements de cinq cents francs par soirée, avec cent cinquante représentations assurées par an. M. Gravière se réservait même le droit de prêter sa pensionnaire aux Variétés. Cette année, M. Gravière étant parti, Mlle Jeanne Granier se considère comme libre d'engagement et refuse d'entrer en pourparlers avec un nouveau directeur. Mais la direction nouvelle répond que, légalement, la Société présidée par M. Bertrand existe toujours et que le théâtre est toujours régi pour le compte de la dite société, — ce qui est légalement exact, — et elle actionne Mlle Jeanne Granier en paiement de 200,000 francs d'indemnité.

Petite chronique

Nous apprenons avec plaisir qu'il est très sérieusement question de monter au grand théâtre de Liège un opéra de notre compatriote Joseph Mertens, *le Capitaine Noir*, qui remporta un grand succès à La Haye et à Anvers et dont des auditions privées, à Bruxelles et à Paris, ont permis à quelques amateurs d'apprécier les qualités. Sans doute le directeur actuel du théâtre de Liège, M. Gally se souvient-il du chaleureux accueil qu'on fit à l'ouvrage lorsqu'il fut exécuté, il y a quatre ans, chez M. Vercken à Paris : il remplissait le rôle de la basse, tandis que Mme Gally chantait celui de la première chanteuse.

M. Mertens est un musicien consciencieux et méritant qu'on laisse trop dans l'ombre. Nous souhaitons que la nouvelle, qu'une indiscrétion nous révèle, se confirme. Il est bon qu'on sache — ce qu'on paraît oublier parfois — qu'il y a en Belgique des musiciens qui ne demandent pas mieux que d'alimenter de leurs productions les scènes lyriques, sans qu'il soit nécessaire d'aller toujours frapper à la porte des voisins pour obtenir des ouvrages à représenter.

Nous apprenons à l'instant qu'une entente entre MM. Stoumon et Calabrési d'une part, et la Société des Concerts Populaires d'autre part, permet à celle-ci de donner ses quatre concerts au théâtre de la Monnaie. — Ce résultat heureux est dû surtout, nous dit-on, à l'obligeante intervention de l'échevin des beaux-arts, M. André. Des sacrifices ont dû être faits de part et d'autre pour arriver à l'arrangement conclu qui donnera, nous l'espérons, un essor nouveau à l'œuvre des Concerts Populaires, en la dotant d'une salle de tous points convenable pour ses grandes exécutions musicales.

M. Maurice Degeorge, fils de M. Léon Degeorge, qui fut attaché pendant plus de dix ans à la maison Callewaert père et qui dirige actuellement, à Paris, le *Bulletin de l'imprimerie et de la librairie*, vient de passer avec succès les épreuves d'admission au Conservatoire et a été reçu dans la classe de M. Got.

Nous recevons de Pesth divers comptes-rendus dans lesquels on cite avec éloge les œuvres de ceux de nos compatriotes qui ont exposé cette année dans la capitale de la Hongrie. MM. Franz Courtens et Théodore Verstraete, qui ont envoyé, l'un son *Village hollandais*, l'autre sa *Matinée d'avril*, font l'objet d'une mention toute spéciale dans un feuilleton de M. Gustave Keleti, qui regrette que le « jeune salon » hongrois ne puisse pas encore se permettre le luxe des médailles, la médaille d'or devant être, d'après lui, attribuée à l'excellent artiste anversois. Parmi les exposants à Pesth, nous remarquons encore MM. Charles Hermans, Asselberghs, Van der Hecht, Piet Verhaert, Frans Simons, Gabriel, Lamorinière, Aug. et Fr. Musin, Fr. De Beul, Van Seben, Madiol, Vinck, Louis Verwée, Van der Ouderaa, Félix Cogen, Impens, Ceriez, Cleynhens, Léon Abry, Mmes H. Ronner et E. Beernaert, etc., etc. On voit que le contingent belge est nombreux.

Ajoutons, à propos de l'exposition de Pesth, que la Société hongroise des Beaux-Arts vient de mettre en vente un superbe catalogue illustré, en deux volumes, comprenant un grand nombre de reproductions de dessins exécutés par les artistes d'après leurs tableaux, dans le genre des catalogues édités à Paris par M. Dumas. L'impression, très soignée, fait de ces deux brochures une publication des plus élégantes,

---

On annonce de Pesth la mort du compositeur Robert Volkmann, né en 1815, en Saxe, et décédé le 29 octobre dernier. Sans occuper dans le monde musical l'un des premiers rangs, et sans être arrivé à la grande notoriété, il était néanmoins considéré par les artistes et par les connaisseurs comme un musicien de valeur, s'inspirant aux sources élevées, et imprimant à chacune de ses compositions un caractère sérieux et digne qui en est la marque distinctive.

Il laisse, entre autres, une ouverture, jouée autrefois aux concerts populaires, plusieurs compositions de musique de chambre fort intéressantes, un grand nombre d'œuvres pour piano, parmi lesquelles deux cahiers à quatre mains : *Hungarische Skizzen*, d'après des mélodies populaires hongroises, d'une allure pittoresque : *Die Tageszeiten*, en quatre cahiers ; trois marches (op. 40) ; un *Musikalisches Bilderbuch*, etc., etc

---

La Jeune Belgique, arrivée saine et sauve à sa quatrième année d'existence, annonce pour le 1er décembre un numéro extraordinaire appelé certainement à faire du tapage dans notre Landernau littéraire. Outre un calendrier-frontispice d'Amédée Lynen, reproduit par la photogravure, et une suite d'autographes de Victor Hugo, Edmond de Goncourt, Léon Cladel, J.-K. Huysmans, Jean Richepin et François Coppée, ce numéro (de près de 100 pages) contiendra un fragment assez considérable de *l'Hystérique* de Camille Lemonnier, un article de M. Edmond Picard, des nouvelles de Georges Eekhoud, Octave Maus, Max Waller, Maurice Sulzberger (Burny), Henry Maubel, Alfred Pouthier, Marius Réty, des vers d'Albert Giraud, Georges Rodenbach, Emile Verhaeren, Iwan Gilkin, Emile Van Arenbergh, Edouard Levis, Georges Khnopff, Paul Lamber, des chroniques enfin d'Hippolyte Devillers, Maubel, Chardel, Georges Kaiser. Ce numéro sera donc un véritable recueil littéraire où tous les noms de notre littérature jeune seront bien représentés. (*La Jeune Belgique*, 5 francs par an. Bureaux à Bruxelles, 74, Avenue de la Toison d'Or).

La *Société des Soirées populaires de Verviers* vient de transformer son bulletin et de créer un véritable journal, d'un prix minime (4 francs par an), paraissant tous les dimanches. On sait combien la Société verviétoise prend à cœur l'œuvre philanthropique qu'elle a entreprise Nous souhaitons au nouvel effort qu'elle fait tout le succès qu'il mérite.

M. Jan Blockx, le compositeur anversois dont nous avons récemment analysé dans ces colonnes *Een droom van t'Paradijs*, nous annonce son mariage avec Mlle Colignon

---

Le virtuose violoniste Wilhelmj, que sa longue absence d'Europe avait fait un peu oublier, entreprendra, dans le courant de cet hiver, une tournée artistique en compagnie du pianiste Rodolphe Niemann.

Le *Walhalla*, nouveau théâtre d'opérette qui vient de s'ouvrir à Berlin, monte une pièce nouvelle de M. Richard Genée, intitulée *Nanon* M. Richard Genée est à la fois librettiste et compositeur En cette dernière qualité il n'est guère connu à Bruxelles que par *le Cadet de Marine*, joué au théâtre de l'Alcazar.

Kalaschnikoff le marchand, l'opéra de Rubinstein, qu'un ordre de l'autorité avait, l'an dernier, fait disparaître de l'affiche du théâtre de Saint-Pétersbourg, sera repris cette année. On le jouera également à Moscou.

En vente :

A la librairie du Journal des Tribunaux et des Pandectes Belges
chez F. LARCIER, 10, rue des Minimes, Bruxelles

L'AMIRAL

par Edmond PICARD, avocat à la Cour de cassation

L'**Amiral** forme la 3me partie des **Scènes de la vie judiciaire.** (1. *Le Paradoxe sur l'Avocat.* — 2. *La Forge Roussel.* — 3. *L'Amiral*). Un volume in-8° sur grand papier de Hollande. — Prix : **4** fr.

EN VENTE CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

AUX AMBASSADEURS
Nouvelles
PAR OCTAVE MAUS
Une plaquette de luxe ornée d'un dessin de Ch. Hermans.
Tirée à 300 exemplaires.
Prix : fr. **1-50.**

LE BAISER
Nouvelles
PAR MAX WALLER
Une plaquette de luxe ornée d'un dessin de Fernand Khnopff.
Tirée à 300 exemplaires.
Prix : fr. **1-50.**

LA JEUNE BELGIQUE
Tome deuxième
Un fort volume in-8° d'environ 500 pages.
Prix : **5** francs.

JOURNAL
DES GENS DE LETTRES BELGES
Paraît le 1er et le 15 de chaque mois.
Abonnements : Belgique, fr. 6-00. — Union postale, fr. 7-50.
Administration :
26, Rue de l'Industrie, Bruxelles.

J. SCHAVYE, Relieur

46, Rue du Nord, Bruxelles

CARTONNAGES, RELIURES ORDINAIRES, RELIURES DE LUXE, ALBUMS, ETC.

SPECIALITÉ D'ARMOIRIES BELGES ET ÉTRANGÈRES

DIETRICH & Cie

FOURNISSEURS DE LL. AA. RR. LE COMTE ET LA COMTESSE DE FLANDRE

23A, RUE ROYALE, BRUXELLES

Gravures, aquarelles, Tableaux, Modèles et dessins, etc.

VIENT DE PARAITRE :

L'ART DANS LA MAISON

PAR HENRY HAVARD

illustré d'après les dessins de MM. Corroyer, David, Prignot, Goutzwiller, Kauffmann, Scott, Lancelot, etc.

Tirage sur papier vélin, broché, 25 fr. — Avec un riche cartonnage artistique, 32 fr. — Reliure pleine avec fers, 35 fr.

Tirage sur papier de luxe : Exemplaires numérotés sur papier de Hollande, 50 fr. ; Id sur Whatman, 100 fr. ; Id. sur Japon, 200 fr.

Maison Pne MOMMEN

26B, *RUE DES FRIPIERS* & 29, *RUE GRÉTRY*

BRUXELLES

FABRIQUE DE TOILES
POUR TABLEAUX ET PANORAMAS.

TISSUS GOBELINS, COTONS ET TOILES
DE TOUTES LARGEURS POUR DÉCORS.

ENCADREMENTS EN TOUS GENRES.

RENTOILAGE, PARQUETAGE, VERNISSAGE
emballage et nettoyage de tableaux.

VENTE ET LOCATION DE MANNEQUINS.

BROSSES ET PINCEAUX.

HUILES, ESSENCES, VERNIS ET SICCATIFS.

Tous les articles
POUR LA SCULPTURE, LA GRAVURE A L'EAU-FORTE, L'ARCHITECTURE ET LE DESSIN.

FABRIQUE DE COULEURS
POUR LA PEINTURE A L'HUILE, A L'AMBRE, A L'AQUARELLE, SUR PORCELAINE, SUR SOIE ET SUR TISSUS GOBELINS.

TABLES ET PLANCHES A DESSINER,
CHEVALETS DE LUXE, D'ATELIER ET DE CAMPAGNE.

BOITES, TENTES, PARASOLS,
CHAISES, TÉS, ÉQUERRES, COURBES.

BOITES A COMPAS,
Crayons, Fusains, Meubles d'atelier, Vases en terra-cotta et Porcelaines à décorer.

PAPIERS ET MODÈLES
POUR L'AQUARELLE ET LE DESSIN.

PHOTO-PEINTURE.

TABLEAUX ET ŒUVRES D'ART.

PIANOS

VENTE
ÉCHANGE
LOCATION

BRUXELLES
rue Thérésienne, 6

GUNTHER

Paris 1867, 1878, 1er prix. — Sidney, seul 1er et 2e prix

MUSIQUE.

R. BERTRAM

10, RUE SAINT-JEAN, BRUXELLES

(Ancienne maison Meynne).

ABONNEMENT A LA LECTURE DES PARTITIONS

ANCIENNE MAISON GOUPIL ET Cie A BRUXELLES

V. SCHMIDT & Ce, Successeurs

89, rue du Marché-aux-Herbes

PUBLICATIONS NOUVELLES

DE LA

MAISON GOUPIL ET Ce, A PARIS.

GRAVURES AU BURIN

L'Oubliée, par C. Deblois d'après De Beaumont, 20 fr.— A toi, toujours ! par les mêmes, 20 fr. — La tentation, par Annedouche d'après Bouguereau, 15 fr. — Frère et sœur, par les mêmes, 15 fr. — Good bye ! par C. Deblois d'après Bacon, 15 fr. — Land ! land ! par les mêmes, 15 fr.

AQUA-TINTA, MANIÈRE NOIRE, PHOTOGRAVURE

L'Etoile double, par H. Eichens d'après Faléro, 30 fr. — La guerre au désert, photogravure d'après A. Schreyer. — Halte dans l'oasis, id. d'après le même, 40 fr. — Concert aux avant-postes, id. d'après De Neuville, 30 fr. — Défense d'un château (Ladonchamps, près Metz), id. d'après le même, 30 fr. — Une perquisition, id. d'après J. Girardet, 30 fr. — Le soir, id. d'après Bernier, 25 fr. — Clair de lune, id. d'après Jernberg, 25 fr. — Le départ pour la pêche, id. d'après Th. Weber, 25 fr. — Le retour de la pêche, id. d'après le même, 25 fr. — Haute-école (Mlle Elisa, de Vienne), id. d'après Grandjean, 20 fr. — Enfin... Seuls ! (Réduction), id. d'après Tofano, 15 fr. — Enfin... Seuls ! (2e réduction), id. d'après le même, 6 fr. — L'orage, id. d'après P.-A. Cot, 6 fr. — Mauvaise rencontre, id. d'après Gélibert, 10 fr. — Prise d'un renard, id. d'après le même, 10 fr.

Photogravures imprimées en couleur. (Voir les détails au catalogue).

VERLEYSEN-NYSSENS

A LA PORTE CHINOISE

88, RUE ROYALE, BRUXELLES, 88

IMPORTATION DIRECTE DE LA CHINE ET DU JAPON

Objets d'art, porcelaines, bronzes, laques, soieries, papiers, etc. — Grand choix de meubles en laque et bois de fer, paravents, écrans.

SPÉCIALITÉ DE THÉ DE CHINE

Exposition permanente — Entrée libre.

COMPAGNIE DES BRONZES

BRONZES D'ART ET D'AMEUBLEMENT

APPAREILS D'ÉCLAIRAGE

BRONZE MONUMENTAL

Direction et Magasins : Rue d'Assaut, 22, Bruxelles.
Ateliers et Fonderie : Rue Ransfort, 27, Molenbeek (Bruxelles).

ADÈLE DESWARTE

28, RUE DE LA VIOLETTE

BRUXELLES.

Atelier de menuiserie et de reliure artistiques

VERNIS ET COULEURS
POUR TOUS GENRES DE PEINTURES.

TOILES, PANNEAUX, CHASSIS,
MANNEQUINS, CHEVALETS, ETC.

BROSSES ET PINCEAUX,
CRAYONS, BOITES A COMPAS, FUSAINS, MODÈLES DE DESSIN.

RENTOILAGE, PARQUETAGE,
EMBALLAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX.

COULEURS ET PAPIERS POUR AQUARELLES
ARTICLES POUR EAU-FORTE, PEINTURE SUR PORCELAINE.

BOITES, PARASOLS, CHAISES,
Meubles d'atelier anciens et modernes

PLANCHES A DESSINER, TÉS,
ÉQUERRES ET COURBES.

COTONS DE TOUTE LARGEUR
DEPUIS 1 MÈTRE JUSQUE 8 MÈTRES.

Représentation de la Maison BINANT de Paris pour les toiles Gobelins (imitation)

NOTA. — La maison dispose de vingt ateliers pour artistes. Impasse de la Violette, 4.

SOCIÉTÉ ANONYME

DE

L'HOTEL DES VENTES

DE BRUXELLES

RUE DU BORGVAL, 15 — BOULEVARD ANSPACH, 71 — RUE JULES VAN PRAET, 16

VENTES MOBILIÈRES A L'ENCAN

EXPOSITION PERMANENTE D'OBJETS D'ART, DE MEUBLES, DE MARCHANDISES

A VENDRE A L'AMIABLE

AVANCES SUR VENTES

Salles numéros 3, 4 et 5 (1er étage) réservées **gratuitement** à l'exposition d'*Objets d'Art*, *de Meubles*, *de Marchandises*, etc., à vendre à l'amiable. L'Administration est intermédiaire entre Vendeurs et Acheteurs.

Salles 2 (rez-de-chaussée) et 6 (1er étage), réservées aux ventes publiques à l'encan.

Les Ventes et Expositions sont annoncées par affiches, journaux et bulletin spécial (envoyé **gratuitement** à toute personne qui en fait la demande).

Les vendeurs sont avertis du jour de vente de leurs objets, les Amateurs, qui le désirent, du jour de vente de ce qui les intéresse.

Récépissé est donné, à leur demande, aux déposants d'objets pour vente publique, à l'amiable ou à l'encan.

BUREAU DE RENSEIGNEMENTS DANS LA COUR VITRÉE DE L'HOTEL

CAVES SPACIEUSES DE DÉPOT. - ÉCURIES.

Bruxelles. — Imp. FÉLIX CALLEWAERT père, rue de l'Industrie, 26.

TROISIÈME ANNÉE. — N° 46. LE NUMÉRO : 25 CENTIMES. DIMANCHE 18 NOVEMBRE 1883.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

COMITÉ DE RÉDACTION

VICTOR ARNOULD — OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — EUGENE ROBERT

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00 ; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES** : On traite à forfait.

Adresser les demandes d'abonnement et toutes les communications à
L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 26, Bruxelles.**

Pour assurer la régularité de la comptabilité, les abonnements se prendront désormais à partir des 1er janvier, 1er avril, 1er juillet et 1er octobre.

Les personnes qui s'abonneront d'ici au nouvel an recevront GRATUITEMENT le journal à partir de leur inscription jusqu'au 1er janvier.

Nous continuerons également à faire un service spécial et extraordinaire aux personnes non abonnées qui nous en feront la demande ou qui nous seront désignées : *L'ART MODERNE* leur sera envoyé à l'essai et GRATUITEMENT pendant un mois. Elles seront considérées comme abonnées et recevront une quittance pour l'année en cours si, passé ce délai, elles continuent à accepter le journal.

SOMMAIRE

L'EXPANSION DE LA PENSÉE FRANÇAISE. *A propos d'Alexandre Dumas*, Deuxième article.— CORRESPONDANCE DE HENRI REGNAULD. — THÉATRE DE LA MONNAIE. *Méphistophélès*. — BIBLIOGRAPHIE. *L'art japonais*, par Louis Gonse. — LES BELGES A L'EXPOSITION DE CARACAS. — PETITE CHRONIQUE.

L'EXPANSION DE LA PENSÉE FRANÇAISE

— A PROPOS D'ALEXANDRE DUMAS —

Deuxième article

Au moment où la convention littéraire fut conclue avec la Belgique, l'influence française était à son apogée en Europe. Si la Révolution universelle de 1848 n'avait été qu'une révolution française faite par tous les grands peuples du continent au signal donné par Paris, de même il avait suffi du coup d'Etat pour raffermir et consolider tous les trônes ensemble. Cette prépondérance française était acceptée le plus naturellement du monde. Tous les regards n'étaient tournés que vers Paris ; et le moindre événement y prenait pour nous tous une importance telle que le drame parisien, à mesure qu'il s'accomplissait, semblait plutôt une représentation symbolique et figurée de l'histoire européenne que l'action d'un peuple particulier luttant et souffrant par lui-même et devant supporter seul les conséquences de ses actes. Et, de fait, Paris ne pensait point agir pour Paris et pour la France seulement. Je ne sais quelle illusion mystique s'y était emparée des esprits qui leur faisait croire sincèrement qu'une parole prononcée à Paris prenait une sonorité extra-humaine et était faite pour remplir le monde, ou qu'une solution donnée à Paris à n'importe quelle question devait être définitive et s'imposait aux autres peuples. Paris officiait pour l'univers, et lorsqu'il versait son sang ou son encre, il croyait accomplir le sacrifice pour nous tous à la fois, et chaque matin racheter l'humanité par la vertu de ses gestes magiques. Et l'Europe laissait faire : le continent tout au moins ; il avait perdu conscience de lui-même ; il acceptait comme étant sa propre pensée, éclairée même d'une lumière supérieure, tout ce qui s'élaborait

dans ce cerveau parisien où passaient parfois de si étranges hallucinations.

Ainsi, quand la grande Révolution du siècle dernier avait trouvé l'Europe entière coalisée contre elle, et qu'après une lutte gigantesque de vingt années l'idée française avait été vaincue et jugulée par tous les porte-sceptre enfin rassurés, il avait à peine fallu quelques années, une ou deux générations, pour remettre l'âme même de l'Europe à la merci de la France, et pour transformer chez ces vainqueurs l'ancienne résistance en une véritable foi dans la pensée française. Cependant, il faut bien le dire, de 1815 à 1848 la politique française avait été presque nulle. La Restauration n'avait songé qu'à ramasser les morceaux de vieux monde mis en pièces par le poing populaire, et ce soin pieux, mais ingrat et inutile, l'avait absorbée tout entière. Le règne de Louis-Philippe avait été l'effacement systématique de la France dans les hautes combinaisons européennes, et la bourgeoisie gouvernante n'avait songé de toutes ces années qu'à consommer pour produire, à produire pour consommer et à s'arrondir voluptueusement dans cet échange perpétuel de la consommation et du produit. Depuis 1815, la Russie, l'Autriche, l'Angleterre, avaient eu de grands ministres, et de la plupart des compétitions internationales la France était sortie battue. Ce n'était donc pas une prépondérance vraiment politique que l'on reconnaissait à la France; on lui accordait plutôt une supériorité intellectuelle et morale que l'on subissait volontairement. C'était bien, non pas les armes, non pas la diplomatie, ni même l'industrie ou le commerce français qui dominaient le monde, c'était l'idée française, la pensée immatérielle de la France qui avait conquis toutes les intelligences et qui entraînait tous les cœurs. Supériorité bien autrement haute que celle de la force et de la terreur qu'elle peut inspirer. Aujourd'hui aussi il existe une suprématie européenne que nul ne conteste ; aujourd'hui aussi le silence se fait autour d'une grande nation qui semble agir et parler pour tous. On sait qu'une seule parole prononcée par un seul homme peut mettre en conflit l'univers civilisé et en quelques jours anéantir l'œuvre de plusieurs siècles. Tout le monde se tait dans l'attente de cette parole, qui peut-être va tomber tout à l'heure et déchaîner dans le grand silence un tonnerre de clameurs d'hommes et de volées de canons comme l'Europe n'en connût jamais. Mais si l'Allemagne rend l'Europe muette, elle ne lui apprend rien, et depuis dix ans pas un seul élan de vie ne nous est arrivé de ce côté.

Nous n'avons entendu que le grand Wagner, dont le génie paraissait destiné à bercer le sommeil de l'Europe et à éloigner d'elle l'espérance elle-même en rapportant sa pensée tout entière aux premiers rêves de son enfance. Et aujourd'hui, c'est le silence de la tombe qui semble règner. L'Europe se tait, mais l'Allemagne aussi est muette. Sa science, au nom de laquelle elle revendiquait l'empire et qui devait édicter des oracles trophoniens, ne rend même plus le gloussement d'un poulet sacré. Qu'il en était autrement quand, il y a quarante ans, c'est autour de la France que l'Europe consentait à se taire! Alors l'on ne se recueillait pas devant le mystère terrifiant de deux lèvres de bronze que l'on redoutait de voir remuer de peur d'en voir sortir le souffle même de la tempête et la flamme de la foudre, comme si le solitaire Jéhovah trônait de nouveau sur les hauteurs dénudées. Non, tout l'Olympe radieux semblait être redescendu sur la terre. Un bruit incessant et cadencé de chants divins et de paroles harmonieuses remplissait l'espace et les idées volaient de toutes parts et se heurtaient en résonnant, comme des flèches d'or. L'Europe alors pouvait écouter. Jamais le monde n'avait vu plus de poètes, d'artistes, d'orateurs, d'historiens et de philosophes réunis. Tout ce qu'il y a de grave et ce qu'il y a de charmant, ce qu'il y a de sévère ou de consolant dans l'homme et dans la nature humaine trouvait à la fois des voix, des larmes ou des sourires. Les uns laborieusement mettaient à nu les assises mêmes des sociétés humaines ou construisaient de nouveaux mondes sur de nouveaux fondements, d'autres relevaient la tribune romaine, ou faisaient revivre les leçons du Portique, ou égaraient la Vierge chrétienne au milieu des Muses antiques, et soupiraient la romance du moyen-âge ou faisaient éclater la fanfare chevaleresque. En effet, c'était le rayonnement de la pensée qui seul faisait la France grande alors. Réduite, amoindrie, et même diminuée par la politique et par la guerre, grâce à son seul génie artistique et littéraire elle avait reconquis la première place; et autour d'elle, si elle ne pouvait plus dire que sa domination allait aussi loin que portait la pointe de son épée, car son épée n'avait plus de pointe, elle pouvait dire que son prestige était partout où ses livres semaient sa pensée, et ses livres allaient partout.

Les peuples de l'Europe, dans leurs classes éclairées et, par conséquent, gouvernantes, avaient pris tous, à côté de leur langue propre et diverse, une seconde langue commune qui était la langue française; et toute idée jaillissant de Paris éclairait à la fois des millions d'esprits dans le monde entier. Et la France, sachant qu'elle était partout écoutée, ne parlait plus pour elle-même, mais pour le monde ; et son art, ses lettres, sa science, sa philosophie, s'élevaient à des hauteurs et revêtaient des formes de nature à captiver, non une race seulement, mais l'âme humaine. Chaque volume français conquérait à la France un ami ou un disciple.

Mais comment se faisait-il qu'une langue étrangère s'acclimatât à ce point chez des peuples si différents?

Car ce n'étaient pas, notez-le, les traductions qui portaient au loin les idées françaises : c'était l'écrit, l'inspiration originaire eux-mêmes qui allaient remuer les esprits et toucher les cœurs, avec quelle puissance supérieure à toute traduction ! Les romans de Dumas, de Sue ou de Balzac, les vers de Lamartine ou de Hugo étaient connus tels qu'ils étaient nés, gardant leur génie propre. Et comment traduire du reste ! La production était si intense, la masse des romans, des poèmes, des volumes de science ou d'art était jetée chaque matin sur l'Europe en quantités tellement prodigieuses, qu'une armée de traducteurs n'eût pu rester au niveau des écrivains français, et que les librairies de toutes langues n'eussent plus fonctionné que pour la traduction, si chaque peuple eût voulu posséder dans son idiome la totalité de la littérature parisienne.

La France avait trouvé cet immense débouché universel, auquel elle donnait davantage à mesure que la consommation intellectuelle devenait plus intense ; elle l'avait trouvé et elle pouvait le tenir pour assuré, grâce a un instrument étonnant qui s'était mis à sa disposition. Cet instrument sans rival c'était la librairie belge qui travaillait à un bon marché tel et en de telles proportions que l'Europe entière était constamment, sans répit, inondée de livres français, si bien que le livre français était devenu pour l'Europe entière un besoin journalier comme le pain ou le vin. Ah ! sans doute la librairie belge atteignait à cet incroyable bon marché, parce qu'elle ne payait pas les auteurs : c'était de la contrefaçon. Les écrivains et les libraires français, réduits au marché de leur pays, regardaient avec dépit cette immense envolée de pages imprimées qui couvrait le monde comme d'une nuée et dont il ne tombait pas une pièce d'or en France. Les écrivains disaient : « la propriété littéraire, est une propriété » et les libraires ajoutaient : « elle l'est d'autant plus que nous l'avons payée à beaux deniers. » « De quel droit, par conséquent, ces Belges disposent-ils de ce qui ne leur appartient pas ; de quel droit font-ils à la France cet honneur de répandre sa pensée partout ! » Et comme un gouvernement nouveau venait de se fonder en France qui avait besoin de l'appui surtout des écrivains littéraires puisqu'il venait de condamner la pensée politique au silence, écrivains et libraires obtinrent bien vite de ce gouvernement les moyens d'empêcher désormais l'odieuse contrefaçon. Ils allaient donc eux, eux seuls, gagner l'or qu'ils partageaient avant cela avec les Belges ; ils auraient le monopole de la pensée française et l'exploiteraient en toute sécurité. Ce colossal débouché créé par les voisins, ils allaient en profiter et détourner ce fleuve à leur avantage. Mais la contrefaçon n'était pas plus tôt supprimée, que le fleuve s'était tari. On avait traité la pensée comme une marchandise, sur cette marchandise on avait voulu gagner ; au lieu de songer que toute pensée n'est faite que pour se répandre, qu'en se répandant elle remplit sa loi, sa loi tout entière, que ceux qui aident à la répandre de quelque façon que ce soit sont les vrais serviteurs de sa force et de sa gloire ; on avait voulu empêcher la flamme de se communiquer de peur quelle ne s'épuisât ; et la flamme fut si bien protégée et couverte, qu'elle s'éteignit.

CORRESPONDANCE DE HENRI REGNAULT

recueillie et annotée par ARTHUR DUPARC, suivie du catalogue complet de l'œuvre de H. REGNAULT et orné d'un portrait à l'eau-forte, par LAGUILLERMIE, Paris, Carpentier et Cie, 1883.

Nous venons de relire la correspondance de Henri Regnault, depuis 1864, il arrivait alors à sa majorité, jusqu'à sa mort le 19 janvier 1871, à Buzenval. Il était resté en arrière, au moment où l'ordre de se replier était donné. Ses amis l'avaient appelé : « Le temps de brûler ma dernière cartouche et je vous rejoins » avait-il répondu. Un instant après une balle l'étendait raide mort.

La lecture de sa correspondance est salutaire comme celle de tous les grands artistes. Légère, superficielle, presque enfantine au début, elle prend bientôt les grandes allures graves d'un esprit mûri avant l'âge. Elle devient alors une critique artistique admirable. On va le voir par les extraits que nous donnons. Son effroi devant Michel-Ange, son amour pour la campagne romaine, sa tendresse pour l'art si humain de Velasquez, sa fière attitude devant Prim dédaigneux de son portrait, un chef d'œuvre, sa noble faiblesse pour les prodigalités qui doivent servir à sa peinture, et aussi, comme une note lugubre, sa crainte répétée d'une mort précoce, d'une mort violente.

Ce devrait être une loi pour les artistes de se nourrir des lettres où s'est révelée l'âme de leurs maîtres.

Pour moi, Michel-Ange est un dieu auquel on n'ose pas toucher : on craindrait qu'il n'en sortît du feu.

Pour l'instant du moins, je n'ai pas envie, je ne me sens pas le courage de l'aborder ; je pressens même qu'il me ferait plus de mal que de bien et je me contente de lui rendre un culte contemplatif. Mais quant à l'attaquer les armes la main, j'avoue que je ne m'en sens pas encore la force.

Et pourtant j'en comprends bien, je crois, toute la grandeur, toute la beauté écrasante pour l'ensemble de l'art. Rien évidemment ne pourrait supporter un parallèle avec lui : c'est un colosse qui écrase tout ce qui l'approche.

Voilà pourquoi je n'ai pas encore travaillé à la chapelle Sixtine, voilà pourquoi, si j'avais été mieux portant, j'aurais fait des études d'après nature aux environs de Naples, voilà pourquoi, si la saison était moins chaude qu'elle ne l'est déjà à Rome, et si j'étais imprudent, j'irais faire des études dans la campagne romaine où je connais tant de paysages d'un caractère si fier et dont les aspects variés et toujours grandioses m'émerveillent sans

cesse; voilà pourquoi, enfin, je vais aller étudier des maîtres qui me font moins peur que Michel-Ange.

Je demanderai quelques conseils à certaines fresques que j'ai vues à Florence et, dans les musées Pitti et des Offices, j'ai noté bon nombre de toiles qui m'instruiront beaucoup, sans que je craigne d'être entraîné par une force trop immense (et contre laquelle je ne pourrais rien), à devenir un diminutif de Vasari, exagérant encore les charges qu'il fait de son maître. C'est impossible autrement : c'est la loi immuable et éternelle que l'on retrouve à chaque pas dans les arts. Tous les génies qui ont porté une branche quelconque de l'art à son sommet, qui ont épuisé pour ainsi dire, tout ce que ce filon pouvait donner, sont des *culs-de-sac*. Après eux n'arrivent que des élèves difformes qui vont se casser le nez contre le fond du dit *cul-de-sac*. Ils sont des grenouilles et veulent égaler le bœuf en grosseur: ils en crèvent. Ils veulent aller plus loin que le maître, oubliant qu'ils viennent trop tard et qu'il n'y a plus rien à tenter dans cette voie-là, et ils tombent dans la caricature; ou bien, châtrés par une admiration béate pour un génie qu'ils comprennent à peine, mais devant lequel ils courbent la tête, ils n'osent plus rien, et deviennent complètement impuissants. Ils reconnaissent qu'ils ne sont rien devant leur fétiche et, malgré le merveilleux enseignement qu'ils ont reçu, ils sont moins encore qu'ils n'auraient été en venant pendant que l'art était à moitié chemin et que chaque nouvel artiste faisait progresser l'école d'où il sortait.

Pour faire de l'art, il faut *se monter le coup* (langage un peu trivial mais qui rend bien ma pensée); il faut croire qu'on va faire faire à l'Art un pas nouveau. Sans cela, à quoi bon se donner tant de mal?

***

J'ai bien failli, ces jour-ci, mourir empoisonné. Un de ces matins, pressé par la faim (et la soif du travail), je mange un morceau de pain, ayant mes pinceaux à la main; je le coupe avec mon couteau à palette, et le soir, je suis pris de convulsions et de douleurs horribles dans l'estomac; je me tords, je fais le saut de carpe du singe tracassé : « J'étais empoisonné! » Fort heureusement, je vais bien maintenant; *mais il est écrit que je mourrai de mort violente.*

***

Une idée qui me poursuit et me navre, *c'est la crainte de mourir*, avant d'avoir vu tout ce que je veux voir et surtout avant d'avoir pu tirer parti de ce que j'aurai vu. Cela me désole de ne pouvoir lire dans l'avenir et de ne pas avoir la certitude que le temps ne me fera pas défaut pour mener à bon terme ce que je veux faire. Si je pouvais me dire; « Dans trois ou quatre ans tu reviendras chargé de matériaux, tu sauras pas mal de choses, et tu auras encore vingt-cinq ans pour les exprimer. Oh! alors tout irait bien. *Mais mourir en route!* voilà qui me chiffonne. Enfin! nous verrons...

***

Je ne veux pas, étant à court d'argent, me trouver dans l'impossibilité de me payer, non des bibelots inutiles et de luxe, mais des objets que je regarde comme indispensables à un peintre, tels que étoffes, armes, costumes.

Rien ne s'invente, et ce n'est pas avec un manteau de flanelle gris janne et une tunique antique de toile écrue, qu'on arrive à faire des ajustements intéressants et originaux.

On arrive à faire des apôtres, l'un avec un manteau gris, l'autre avec manteau d'un ton sale, et dans lequel le rapport de l'ombre au clair est entièrement faux. C'est en s'entourant de choses riches et harmonieuses, en les transformant, en les assemblant avec intelligence et en les copiant d'après nature, qu'on fait des choses vraies et séduisantes. Ce n'est pas chez Babin ou chez Eude, à dix francs par mois, qu'on trouve des motifs saisissants. Un bout d'étoffe peut donner la gamme de tout un tableau, et souvent l'aspect tout entier de l'œuvre dépend d'une loque.

Si *mon Hérodiade* et *ma Judith* sortent un peu de la banalité, elles le doivent avant tout à une superbe étoffe chinoise que j'ai achetée 300 francs à l'Exposition universelle, à une écharpe indienne que j'ai eue là aussi et à trois ou quatre autre draperies que j'ai rapportées d'Espagne.

On ne fait bien en somme que ce qu'on fait d'après nature et un accessoire mal exécuté peut couler un tableau. Retire aux *Noces de Cana* de Véronèse leurs belles étoffes vénitiennes, et remplace-les par des manteaux de flanelle, en si grand honneur chez bien des peintres, et tu verras que les *Noces de Cana* sueront l'ennui.

Je suis bien content d'avoir pu rapporter d'Espagne quelques beaux costumes de torreros et de piccadores. Ce sont des notes dont il est bon de s'entourer et j'aimerais mieux crever de faim que de résister à la tentation d'acheter une selle arabe ou de belles armes marocaines.

***

Le général Prim, qui ne connaissait pas son portrait, ne vint le voir qu'au dernier moment; il n'en fut pas satisfait, et ne cacha pas son mécontentement. Etait-ce, comme il le disait, la ressemblance qui faisait défaut? Ne se sentait-il pas plutôt mal à l'aise au milieu de cette foule bigarrée, de ces généraux qu'il songeait dès lors à abandonner? Peu importe. Toujours est-il que ses observations, faites d'un ton sec et hautain, me furent très pénibles. Je ne répondis rien, je quittai Madrid le même jour, et j'écrivis à Prim de Barcelone.

Ma lettre, écrit-il, ne sort pas des limites de la politesse, mais elle prévient le maréchal que je suis décidé à ne faire aucun changement au tableau, et que, ne voulant pas le condamner au supplice de se voir sans cesse sous les traits d'un homme indécent qui ne s'est pas lavé la figure (ce sont ses propres expressions), ni retirer, en changeant sa coiffure, le côté héroïque et légendaire que j'ai cherché à lui donner, je le prie de vouloir bien oublier son portrait comme un mauvais rêve...

Son intention me paraît évidemment être de reléguer ce portrait dans un grenier quelconque. Or, grenier pour grenier, je préfère le mien au sien. Je souhaite plus de chance et de succès à ceux qui auront l'honneur insigne de le représenter, et je termine en le priant de croire à mon regret de n'avoir pu le contenter.

***

Clairin et moi, nous sommes destinés *à avoir la vie courte.*

La vie étant courte, il faut peindre tant qu'on a des yeux. Donc on ne doit pas les fatiguer à lire de stupides journaux.

THÉATRE DE LA MONNAIE

MÉPHISTOPHÉLÈS

La reprise de l'opéra de Boïto offrait un vif intérêt. On était curieux de voir si cette partition, si vivement applaudie par un

public enthousiaste, l'an dernier, allait conserver son succès et exciter les mêmes admirations, ou si les faiblesses que plusieurs critiques avaient signalées, allaient apparaître aux yeux ou plutôt aux oreilles d'un auditoire plus calme, familiarisé maintenant avec les nouveautés et les excentricités de l'orchestration. La salle, samedi, était assez froide. On a applaudi quelquefois par habitude, sans conviction, des morceaux qui ne sont en réalité que des trompe-l'oreille; par contre, les bonnes parties de l'ouvrage ont été saluées par de vigoureux bravos, qui, il faut le dire, s'adressaient surtout aux interprètes. C'est ainsi que le prologue, la kermesse, le monologue de Marguerite dans la prison, le récit d'Hélène, et quelques autres morceaux ont valu aux chanteurs de chaleureux applaudissements.

Mais, en somme, le public aperçoit nettement, à présent, les défauts de l'œuvre, le vide musical enveloppé de bruit, qui rappelle la définition des canons : un trou avec du bronze autour, — la banalité des mélodies, la puérilité de certains effets, et les déplorables réminiscences qui font défiler dans le tympan de l'auditoire, comme une procession de martyrs, Gounod, Beethoven, Meyerbeer, et d'autres illustres personnages, mis en fricassée par Méphistophélès, dans sa grande marmite infernale.

Puis, comme cela manque de souffle ! A chaque instant une phrase musicale bat de l'aile, comme si elle allait vraiment s'envoler vers les cîmes, mais patatras ! la voilà qui retombe aussitôt dans un gâchis de traits, de gammes, et de fioritures qui sont sortis exprès de toutes les vieilles partitions italiennes pour tourner autour des héros de Boïto comme un vol de chauves souris. Et le poème ! Quiconque ne connaît point préventivement l'œuvre de Gœthe, doit perdre la tête devant ce tohu-bohu d'actions diverses, dont le lien est au diable, c'est le cas de le dire. Toutes les scènes ont l'air d'un bouquet qui a perdu son ruban, et dont les fleurs se sont envolées de ci, de là, au petit bonheur de la bise. L'aventure d'Hélène se rattache à l'idylle de Marguerite comme le golfe de Naples au Popocatepelt.

On dirait, à ce bienheureux troisième acte, que les acteurs d'un théâtre voisin sont venus achever leur pièce sur la scène de la Monnaie, tandis que Faust et Marguerite promènent leur moyen-âge dans l'autre salle.

Un mot de l'interprétation. Mme Bosman s'est très bien acquittée du rôle difficile de Marguerite, surtout dans le final de la scène du jardin, et dans la scène de la folie. Mlle Deschamps et M. Gresse ont fait applaudir leur voix souple et leur jeu intelligent. M. Jourdain nous a moins plu. Il crie trop et joue mieux Faust vieillard que Faust amoureux. Quant à l'orchestre, il garde la précision et sa conscience habituelles, mais met il parfois dans ses accompagnements un peu trop de vigueur.

Bibliographie

L'Art japonais, par M. Louis Gonse. Paris, Quantin, 1883.

M. A. Quantin, l'éditeur des publications de luxe, imprimées sur vélin, hollande ou japon, merveilleuses, ornées de gravures, de phototypies ou de lithochromies, vient de mettre en vente un splendide ouvrage : *L'Art japonais*, dans lequel il épuise, il épure, il raffine les procédés d'impression qui l'ont mis au premier rang des éditeurs. On sait l'influence profonde qu'exerce sur notre art contemporain l'école japonaise. La peinture est notablement imprégnée de *japonisme*, et dans les arts décoratifs, dans la tapisserie, la céramique, la broderie, etc., on a si bien reconnu la maîtrise de Hokousaï et de ses compatriotes qu'on s'est livré à leur égard à un pillage qui n'a d'égal, dans l'histoire, que la grande rafle organisée par M. Bourbaki au Palais d'Été. On a imité les couleurs, les dessins, la disposition; on a cherché à égaler, — sans y atteindre, reconnaissons-le, — la merveilleuse harmonie de tons de ces artistes d'instinct; leurs défauts mêmes, leur absence de perspective, leurs formules, ont été trouvés drôles et se sont infiltrés dans la décoration.

C'est l'histoire de l'art japonais, soigneusement reconstituée d'après les riches documents qu'il a laissé à sa suite, comme un sillage lumineux, qu'a entreprise M. Gonse. Du IXe au XIXe siècle, c'est-à-dire pendant toute l'époque pure et vierge de l'art au Japon, il passe en revue la peinture, la sculpture, la gravure, les travaux de métal, les étoffes, les armes, les broderies, la céramique, les laques. Et merveilleusement se déroule à nos yeux, avec un texte élégant et précis, le panorama mouvant des gravures en couleurs, des eaux-fortes, des planches sur vélin, des aquarelles rehaussées d'or, des lithochromies, reproduisant les chefs-d'œuvre de l'ivoire, du bronze et de la laque.

Plus de mille objets d'art sont réunis dans cette admirable collection, la plus belle assurément qu'on ait publiée jusqu'à ce jour. Le tirage relativement restreint de cette publication (1400 exemplaires) ajoute à l'intérêt artistique le mérite de la rareté bibliophilique. Le prix en a été fixé ainsi qu'il suit : texte sur papier Japon, les deux volumes, 400 francs; texte sur vélin, 200 francs.

LES BELGES A L'EXPOSITION DE CARACAS

Ils en ont fait de belles, les Belges, à l'exposition de Caracas ! Un journal local d'une naïveté angélique rend compte de leurs exploits. Ils étaient trente !!!

Que le lecteur considère la façon dont ces messieurs ont renseigné ces lointains et candides mortels sur le nombre de leurs médailles et distinctions. On ne saurait être plus gaîment vaniteux.

Braves médaillés, va ! Du haut des Cordillières des Andes, quarante siècles vous contemplent.

Voici le morceau :

« Laissant à l'élégant écrivain chargé de la revue artistique de l'Exposition sa liberté d'appréciation sur le mérite des œuvres exposées, nous croyons que nos lecteurs agréeront le catalogue du musée belge.

« François Roffiaen, de Bruxelles, chevalier de l'ordre de Léopold, médailles à Bruxelles, Ypres, le Hâvre, Londres, Paris, etc.: *Vue du soir.*

« Théodore Gérard, chevalier de l'ordre de Léopold, médailles à Bruxelles, Liége, Gand, Alger, Sidney : *Les Gitanos.*

« Frans Meerts, de Bruxelles, chevalier de l'ordre de Léopold, médailles à Londres, Paris, Vienne, Amsterdam, etc. : *Un débit de vins.*

« Jacques Carabain, de Bruxelles, médailles à Londres, Dunkerque, Nîmes, Alger, Sidney, Melbourne, etc.: *Vue des bords de la Méditerranée.*

« Louis Tytgadt, de Gand, chevalier des ordres de Léopold et de la Couronne de chêne, médailles d'or, etc., A 27 EXPOSITIONS : *Le Christ au Jardin des Olives.*

« Louis Cardon, Bruxelles, médailles *à plusieurs* expositions : *La Mer.*

« Henri Schouten, de Bruxelles, 11 *médailles : Pâturage hollandais.*

« Théophile Lybaert, *diverses médailles : La Sentinelle à l'entrée du Caire.*

« Léon Herbo, de Bruxelles, *grand prix du concours décennal de Bruxelles !!* plusieurs médailles : *Le pauvre musicien.*

« François Musin, *plusieurs médailles et chevalier* de divers ordres : *L'embarras du choix.*

« Hubert Bellis, de Bruxelles, 21 *médailles* D'OR ET D'ARGENT : *Nature morte.*

« Armand d'Autrebande, de Bruxelles, *diverses médailles : Le Coup de vent.*

« Au nom des soixante mille visiteurs de l'Exposition qui ont admiré les œuvres de tant d'artistes LAURÉATS, nous leur envoyons au delà des mers l'expression de reconnaissance du Vénézuela pour le précieux contingent avec lequel ils ont enrichi l'Exposition. Caracas n'oubliera jamais la dette de reconnaissance qu'il a contractée dans cette glorieuse occasion envers ce royaume de Belgique si artistique, si intelligent, si ami du beau, du juste et du bien, aussi fidèle observateur des lois que sentinelle jalouse de la paix intérieure et extérieure, aussi laborieux dans ses industries qu'honnête dans ses relations commerciales ! ! ! »

Honnête dans ses relations commerciales ! A propos de peinture et de médailles ! C'est trouvé, ça !

PETITE CHRONIQUE

Voici ce qui a été, jusqu'ici, décidé relativement aux Concerts populaires dont nous avons, dimanche dernier, annoncé le transfert dans la salle du théâtre de la Monnaie. Les Concerts ne commenceront que dans la première quinzaine de janvier, afin de ne pas entraver les répétitions de *Sigurd*, pour lequel MM. Stoumon et Calabrési ont besoin de leur salle. On se souvient que grâce aux efforts de M. Joseph Dupont et de M. Flon, chargé de discipliner les masses chorales, celles-ci arrivèrent rapidement, dans la dernière campagne, à un ensemble très satisfaisant.

L'un des grands attraits des Concerts de cette année sera l'exécution *complète* des superbes chœurs écrits par Mendelssohn, pour la tragédie *Œdipe à Colonne*. Les chœurs seront accompagnés de la déclamation. C'est la première fois qu'on fera entendre en Belgique cet ouvrage, l'un des chefs-d'œuvre de l'art classique Les Concerts interprèteront ensuite une grande œuvre moderne, symphonique et et chorale, et la saison se terminera, comme l'an dernier, par une audition des œuvres de Richard Wagner, qui sera sans doute le grand succès de cette campagne musicale.

Quant aux engagements d'artistes, celui du jeune pianiste d'Albert, le prodigieux virtuose, est seul conclu jusqu'à ce jour. M. d'Albert se fera entendre au deuxième concert.

Nous apprenons avec peine la mort d'un tout jeune et méritant artiste belge, M. Ernest Van den Broeck, décédé la semaine dernière à Oosterbeek, près d'Arnhem, où il venait de se fixer à la suite de son mariage. M. Van den Broeck a exposé à diverses reprises à l'*Essor*, dont il était l'une des espérances. Nous nous souvenons notamment d'une étude très personnelle faite aux Carrières de Quenast et de divers paysages, exprimant des sîtes de la Hollande, que le jeune artiste affectionnait particulièrement. M. Van den Broeck n'avait que 30 ans.

L'art musical, de son côté, vient de faire une perte en la personne de François Demol, directeur de l'Académie d'Ostende et frère de Willem Demol, que la mort a frappé au moment où sa jeune gloire allait s'épanouir Sans atteindre à la même notoriété, dit le *Guide musical*, le nom de François Demol n'en restera pas moins parmi les plus sympathiques de cette pléïade de jeunes musiciens qui, à la suite du maître d'Anvers, Peter Benoit, rêvaient de créer un art national et croyaient sincèrement à la musique flamande. François Demol avait l'inappréciable mérite de joindre à un talent très réel une modestie et une simplicité bien rares, parmi les jeunes artistes Ce n'était pas un bruyant, ni un casseur de vitres Il se contentait de travailler tranquillement, sagement, sans tapage, pour sa satisfaction personnelle. suivant que la muse l'inspirait D'autres, qui n'ont pas eu son talent, ont eu plus vite que lui places et honneurs. Il y avait bien au fond quelque amertume dans la résignation avec laquelle il supporta une situation qui fut toujours modeste, mais il y eut aussi beaucoup de courage dans l'énergie tranquille qu'il mit à poursuivre une carrière pleine de déboires. Ce n'est pas un grand artiste qui disparaît avec lui, mais un artiste sympathique qui laissera après lui d'unanimes regrets.

Le célèbre éditeur de musique Heugel vient de mourir à Paris, à 68 ans, d'une maladie de poitrine dont il souffrait depuis six mois.

M. Heugel, dit l'*Indépendance*, était l'une des personnalités parisiennes les plus répandues et les plus justement estimées dans le monde des lettres et des arts. Editeur, il ne se contentait pas de publier les œuvres de ses auteurs. C'était un incomparable lanceur de succès C'est lui qui a édité Félicien David, Ambroise Thomas, Léo Delibes et maint autre compositeur ; c'est lui qui, suivant le terme consacré, découvrit Mlles Van Zandt et Nerada et fit entendre récemment à Paris, où elle n'était pas encore venue, Mme Marcella Sembrich. Très actif et très intelligent, M. Heugel avait fondé, en 1865, *le Ménestrel*, auquel collaboraient, avec les maîtres de la critique musicale, les musicologues les plus érudits et les compositeurs les plus célèbres. Le défunt était âgé de 68 ans. Il était chevalier de la Légion d'honneur.

La première représentation de *Tristan et Yseult* à l'Opéra de Berlin a eu lieu, à jour fixe, le 4 octobre. Les *Signale* de Vienne disent que l'œuvre a obtenu un succès grandiose. Il faut dire pourtant qu'un grand nombre de journalistes viennois, adversaires déterminés et de vieille date de l'auteur de *Tristan*, n'ont pas encore désarmé, mais leur opposition, qui s'est fait jour dans la presse, n'a pas trouvé d'écho dans le public. L'interprétation de cette œuvre difficile est généralement bonne, disent encore les *Signale*. Les honneurs de la soirée reviennent à Mme Materna et à l'orchestre dirigé par M. Hans Richter. Le rôle de Tristan est malheureusement un peu bas pour le ténor Winckelmann.

D'autre part, la première exécution de *Tristan et Yseult* à l'Opéra impérial de Vienne a été, dit le *Guide*, un succès sans précédant. Tous les journaux de Vienne publient des articles enthousiastes sur l'œuvre et sur son interprétation qui, paraît il, est excellente ce qui n'étonnera aucun de ceux qui ont entendu le ténor Winkelmann (Tristan à Bayreuth, Mme Materna (Isolde), l'incomparable Brunnhilde des *Nibelungen*, et qui connaissent Hans Richter, le merveilleux chef d'orchestre qui fut le bras droit de Wagner et l'un des plus ardents protagonistes de sa réforme dramatique. Le succès qui a couronné l'entreprise du théâtre de Vienne encouragera d'autres scènes à monter ce merveilleux drame musical qui est l'expression la plus parfaite, dans la gamme passionnée, du génie de Wagner. La traduction française de *Tristan et Yseult*, que M. Victor Wilder achève en ce moment, permet d'espérer que l'ouvrage représenté à Vienne ces jours-ci pourra l'être un jour sur les scènes françaises, lorsque le public, mieux initié, sera à même de comprendre la haute valeur des œuvres de Wagner.

En vente :

A la librairie du Journal des Tribunaux et des Pandectes Belges
chez F. LARCIER, 10, rue des Minimes, Bruxelles

L'AMIRAL

par EDMOND PICARD, avocat à la Cour de cassation

L'**Amiral** forme la 3me partie des **Scènes de la vie judiciaire.** (1. *Le Paradoxe sur l'Avocat.* — 2. *La Forge Roussel.* — 3. *L'Amiral*). Un volume in-8o sur grand papier de Hollande. — Prix : **4** fr.

EN VENTE CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

AUX AMBASSADEURS
Nouvelles
PAR OCTAVE MAUS
Une plaquette de luxe ornée d'un dessin de CH. HERMANS.
Tirée à 300 exemplaires.
Prix : fr. **1-50.**

LE BAISER
Nouvelles
PAR MAX WALLER
Une plaquette de luxe ornée d'un dessin de FERNAND KHNOPFF.
Tirée à 300 exemplaires.
Prix : fr. **1-50.**

LA JEUNE BELGIQUE
Tome deuxième
Un fort volume in-8e d'environ 500 pages.
Prix : **5** francs.

JOURNAL
DES GENS DE LETTRES BELGES
Paraît le 1er et le 15 de chaque mois.
Abonnements : Belgique, fr. 6-00. — Union postale, fr. 7-50.
Administration :
26, Rue de l'Industrie, Bruxelles.

J. SCHAVYE, Relieur

46, Rue du Nord, Bruxelles

CARTONNAGES, RELIURES ORDINAIRES, RELIURES DE LUXE, ALBUMS, ETC.

SPÉCIALITÉ D'ARMOIRIES BELGES ET ÉTRANGÈRES

DIETRICH & Cie

FOURNISSEURS DE LL. AA. RR. LE COMTE ET LA COMTESSE DE FLANDRE

23A, RUE ROYALE, BRUXELLES

Gravures, aquarelles, Tableaux, Modèles et dessins, etc.

VIENT DE PARAITRE :

L'ART DANS LA MAISON

PAR HENRY HAVARD

illustré d'après les dessins de MM. Corroyer, David, Prignot, Goutzwiller, Kauffmann, Scott, Lancelot, etc.

Tirage sur papier vélin, broché, 25 fr. — Avec un riche cartonnage artistique, 32 fr. — Reliure pleine avec fers, 35 fr.

Tirage sur papier de luxe : Exemplaires numérotés sur papier de Hollande, 50 fr. ; Id. sur Whatman, 100 fr. ; Id. sur Japon, 200 fr.

Maison PNE MOMMEN

26B, *RUE DES FRIPIERS* & 29, *RUE GRÉTRY*

BRUXELLES

FABRIQUE DE TOILES
POUR TABLEAUX ET PANORAMAS.

TISSUS GOBELINS, COTONS ET TOILES
DE TOUTES LARGEURS POUR DÉCORS.

ENCADREMENTS EN TOUS GENRES.

RENTOILAGE, PARQUETAGE, VERNISSAGE
emballage et nettoyage de tableaux.

VENTE ET LOCATION DE MANNEQUINS.

BROSSES ET PINCEAUX.

HUILES, ESSENCES, VERNIS ET SICCATIFS.

Tous les articles
POUR LA SCULPTURE, LA GRAVURE A L'EAU-FORTE, L'ARCHITECTURE ET LE DESSIN.

FABRIQUE DE COULEURS
POUR LA PEINTURE A L'HUILE, A L'AMBRE, A L'AQUARELLE, SUR PORCELAINE, SUR SOIE ET SUR TISSUS GOBELINS.

TABLES ET PLANCHES A DESSINER,
CHEVALETS DE LUXE, D'ATELIER ET DE CAMPAGNE.

BOITES, TENTES, PARASOLS,
CHAISES, TÉS, ÉQUERRES, COURBES.

BOITES A COMPAS,
Crayons, Fusains, Meubles d'atelier, Vases en terra-cotta et Porcelaines à décorer.

PAPIERS ET MODÈLES
POUR L'AQUARELLE ET LE DESSIN.

PHOTO-PEINTURE.

TABLEAUX ET ŒUVRES D'ART.

PIANOS
VENTE
ÉCHANGE
LOCATION

BRUXELLES
rue Thérésienne, 6

GUNTHER

Paris 1867, 1878, 1er prix. — Sidney, seul 1er et 2e prix

MUSIQUE.

R. BERTRAM

10, RUE SAINT-JEAN, BRUXELLES

(Ancienne maison Meynne).

ABONNEMENT A LA LECTURE DES PARTITIONS

ANCIENNE MAISON GOUPIL ET Cie A BRUXELLES

V. SCHMIDT & Ce, Successeurs

89, rue du Marché-aux-Herbes

PUBLICATIONS NOUVELLES

DE LA

MAISON *GOUPIL* ET Ce, A PARIS.

GRAVURES AU BURIN

L'Oubliée, par C. Deblois d'après De Beaumont, 20 fr. — A toi, toujours ! par les mêmes, 20 fr. — La tentation, par Annedouche d'après Bouguereau, 15 fr. — Frère et sœur, par les mêmes, 15 fr. — Good bye ! par C. Deblois d'après Bacon, 15 fr. — Land ! land ! par les mêmes, 15 fr.

AQUA-TINTA, MANIÈRE NOIRE, PHOTOGRAVURE

L'Etoile double, par H. Eichens d'après Faléro, 30 fr. — La guerre au désert, photogravure d'après A. Schreyer. — Halte dans l'oasis, id. d'après le même, 40 fr. — Concert aux avant-postes, id. d'après De Neuville, 30 fr. — Défense d'un château (Ladonchamps, près Metz), id. d'après le même, 30 fr. — Une perquisition, id. d'après J. Girardet, 30 fr. — Le soir, id. d'après Bernier, 25 fr. — Clair de lune, id. d'après Jernberg, 25 fr. — Le départ pour la pêche, id. d'après Th. Weber, 25 fr. — Le retour de la pêche, id. d'après le même, 25 fr. — Haute-école (Mlle Elisa, de Vienne), id. d'après Grandjean, 20 fr. — Enfin... Seuls ! (Réduction), id. d'après Tofano, 15 fr. — Enfin... Seuls ! (2e réduction), id. d'après le même, 6 fr. — L'orage, id. d'après P.-A. Cot, 6 fr. — Mauvaise rencontre, id. d'après Gélibert, 10 fr. — Prise d'un renard, id. d'après le même, 10 fr.

Photogravures imprimées en couleur. (Voir les détails au catalogue).

VERLEYSEN-NYSSENS

A LA PORTE CHINOISE

88, RUE ROYALE, BRUXELLES, 88

IMPORTATION DIRECTE DE LA CHINE ET DU JAPON

Objets d'art, porcelaines, bronzes, laques, soieries, papiers, etc. — Grand choix de meubles en laque et bois de fer, paravents, écrans.

SPÉCIALITÉ DE THÉ DE CHINE

Exposition permanente — Entrée libre.

COMPAGNIE DES BRONZES

BRONZES D'ART ET D'AMEUBLEMENT

APPAREILS D'ÉCLAIRAGE

BRONZE MONUMENTAL

Direction et Magasins : Rue d'Assaut, 22, Bruxelles.
Ateliers et Fonderie : Rue Ransfort, 27, Molenbeek (Bruxelles).

ADÈLE DESWARTE

28, RUE DE LA VIOLETTE

BRUXELLES.

Atelier de menuiserie et de reliure artistiques

VERNIS ET COULEURS
POUR TOUS GENRES DE PEINTURES.

TOILES, PANNEAUX, CHASSIS,
MANNEQUINS, CHEVALETS, ETC.

BROSSES ET PINCEAUX,
CRAYONS, BOITES A COMPAS, FUSAINS, MODÈLES DE DESSIN.

RENTOILAGE, PARQUETAGE,
EMBALLAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX.

COULEURS ET PAPIERS POUR AQUARELLES
ARTICLES POUR EAU-FORTE, PEINTURE SUR PORCELAINE.

BOITES, PARASOLS, CHAISES,
Meubles d'atelier anciens et modernes

PLANCHES A DESSINER, TÉS,
ÉQUERRES ET COURBES.

COTONS DE TOUTE LARGEUR
DEPUIS 1 MÈTRE JUSQUE 8 MÈTRES.

Représentation de la Maison BINANT de Paris pour les toiles Gobelins (imitation)

NOTA. — La maison dispose de vingt ateliers pour artistes. Impasse de la Violette, 4.

SOCIÉTÉ ANONYME

DE

L'HOTEL DES VENTES

DE BRUXELLES

RUE DU BORGVAL, 15 — BOULEVARD ANSPACH, 71 — RUE JULES VAN PRAET, 16

VENTES MOBILIÈRES A L'ENCAN

EXPOSITION PERMANENTE D'OBJETS D'ART, DE MEUBLES, DE MARCHANDISES

A VENDRE A L'AMIABLE

AVANCES SUR VENTES

Salles numéros 3, 4 et 5 (1er étage) réservées **gratuitement** à l'exposition d'*Objets d'Art*, *de Meubles*, *de Marchandises*, etc., à vendre à l'amiable. L'Administration est intermédiaire entre Vendeurs et Acheteurs.

Salles 2 (rez-de-chaussée) et 6 (1er étage), réservées aux ventes publiques à l'encan.

Les Ventes et Expositions sont annoncées par affiches, journaux et bulletin spécial (envoyé **gratuitement** à toute personne qui en fait la demande).

Les vendeurs sont avertis du jour de vente de leurs objets, les Amateurs, qui le désirent, du jour de vente de ce qui les intéresse.

Récépissé est donné, à leur demande, aux déposants d'objets *pour vente publique*, à l'amiable ou à l'encan.

BUREAU DE RENSEIGNEMENTS DANS LA COUR VITRÉE DE L'HOTEL

CAVES SPACIEUSES DE DÉPOT. — ÉCURIES.

Bruxelles. — Imp. FÉLIX CALLEWAERT père, rue de l'Industrie, 26.

TROISIÈME ANNÉE. — N° 47. LE NUMÉRO : 25 CENTIMES. DIMANCHE 25 NOVEMBRE 1883.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

COMITÉ DE RÉDACTION

VICTOR ARNOULD — OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — EUGENE ROBERT

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00 ; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES** : On traite à forfait.

Adresser les demandes d'abonnement et toutes les communications à
L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 26, Bruxelles.**

SOMMAIRE

L'EXPANSION DE LA PENSÉE FRANÇAISE. *A propos d'Alexandre Dumas.* Troisième article. — LA DÉCLAMATION LYRIQUE *A propos de la reprise des Huguenots.* — CONSTANTIN MEUNIER. *Son voyage en Espagne.* — CONCERTS. *Concert Schott. Concerts populaires.* — CHRONIQUE JUDICIAIRE DES ARTS. *Les faux Daubigny. L'atelier de Clésinger. Autour du mariage.* — LES THÉATRES. — PETITE CHRONIQUE.

L'EXPANSION DE LA PENSÉE FRANÇAISE

— A PROPOS D'ALEXANDRE DUMAS —

Troisième article.

L'immense demande à laquelle avait à répondre la production française n'était pas sans dangers, je le reconnais, au point de vue strictement littéraire. Comme tout était dévoré, le bon et le médiocre, le sens critique s'affaiblissait. Alexandre Dumas est la figure qui représente le mieux l'entraînement subi par un tempérament de génie, qui abandonne l'un après l'autre ses côtés vraiment personnels pour se livrer de plus en plus à une débauche de fécondité où finissent par passer jusqu'aux œuvres des autres signées du nom réclamé par la foule. C'était ainsi la préoccupation commerciale qui, là aussi, menaçait de compromettre l'expansion de l'idée française, non cette fois en la sacrifiant à des intérêts particuliers, mais par le danger de lui voir perdre son caractère propre pour se dépenser tout entière en monnaie courante et en billon international. Mais la compensation était grande à un semblable péril, car si la littérature française risquait de se mettre un peu trop au niveau général de l'Europe, l'Europe en revanche devenait plus française de jour en jour, et la fortune politique de la France eût fini par suivre son influence intellectuelle et morale. La France, on peut le dire, faisait alors les mœurs et l'esprit chez tout ce qui savait vivre et penser en Europe ; elle avait, d'autre part, conservé les sympathies populaires par le souvenir de ses grandes luttes révolutionnaires, et c'était surtout sa langue s'infiltrant partout, par le roman, par le pamphlet, par le poème, qui, même en faisant abstraction de la valeur des œuvres, portait partout l'esprit français. Car chaque peuple revit lui-même dans sa langue et cette expansion de la langue était l'expansion de l'âme même de la France. Grâce à cette chance d'avoir à ses côtés un petit peuple libre et de même race, dont le besoin d'activité s'était mis au service de sa grande voisine, l'idée française y rebondissait comme sur un ressort qui la projetait au loin.

Il est vrai qu'on appelait cela de la contrefaçon et que la fierté littéraire de nos voisins paraissait fort

sensible à cette usurpation de leurs droits. Eh bien, aujourd'hui que les passions sont calmées et que nous n'entendons plus siffler à nos oreilles cette injure que l'on nous décochait alors journellement, je me demande en quoi nous étions des contrefacteurs. Arrivait-il jamais que l'on signât d'un nom belge un livre français, que l'on n'attribuât pas chaque œuvre à son véritable auteur, ou que l'on fit passer pour nôtres des productions françaises? Le contraire eût plutôt été vrai. Avec cette immense propagande que nos libraires faisaient à la France, nos propres écrivains n'avaient chance de se faire lire qu'en arborant les couleurs françaises. On fut peut-être allé jusqu'à mettre le nom de Dumas sur quelque volume dû à une plume inconnue, mais jamais sans doute on n'eût démarqué le livre français, pour le faire passer pour belge. Tout ce que nous faisions donc ne pouvait tourner qu'à la plus grande gloire de la France. Il n'y avait pas là ombre de contrefaçon. Ce torrent étranger auquel nous ouvrions nous mêmes les voies pour le répandre sur le monde, n'avait d'autre effet que de déprimer et d'effacer à ce point notre caractère national que nous aurions fini par n'être plus qu'un département intellectuel de la France, mûr bientôt pour l'annexion politique. Aussi jusque il y a trente ans n'y eut il pas de littérature belge. Lorsqu'il nous naissait quelque écrivain de race, tel que Van Hasselt, tel que Weustenraedt, s'il trouvait à se faire imprimer, il ne trouvait pas à se faire lire. Le public n'attendait sa manne que de Paris, et son attention ne pouvait pas être éveillée au sujet de quelque œuvre nationale, car de même que la librairie, la critique belge ne travaillait qu'au service de la France. Par une conséquence assez naturelle, l'envahissement de la littérature française chez nous, avait été suivi d'une invasion d'écrivains français. Il n'y avait plus un journal de Belgique qui fût rédigé par des Belges. Et avec leur colossale vanité nationale et leur instinctive malveillance à notre égard, nos voisins une fois maîtres chez nous de tous les instruments de la pensée, n'avaient plus d'autre préoccupation que de parachever leur conquête en criblant de quolibets tout malheureux Belge qui se risquait à tenir une plume. On en était arrivé chez nous à cette conviction générale que la seule langue digne d'être connue était le français, mais qu'il n'y avait pour la parler et pour l'écrire que les Français de France. C'était notre destitution intellectuelle que nous acceptions, avec une résignation du reste parfaite.

Nous fûmes réveillés de notre somnolence par deux secousses presque simultanées : le coup d'Etat et la convention littéraire. Le coup d'Etat, en rejetant la France en pleine réaction, détachait d'elle en Belgique à la fois le peuple et les classes libérales, et la convention littéraire, en coupant à notre librairie l'aliment parisien, l'obligeait à se retourner vers les nationaux. Double émancipation. C'est à partir de ce moment que nous avons commencé à penser par nous-mêmes. Qu'on songe en effet que la pensée ne peut pas se faire connaître sans moyens matériels pas plus que l'esprit ne peut exister sans le corps, et de notre temps ne pas pouvoir se faire imprimer, c'est ne pas être. Mais pour que l'écrivain trouve le libraire, il faut que le libraire ait découvert le lecteur. Le coup d'Etat et la convention nous rendaient à la fois un grand instrument désormais sans emploi, et un public fait à la lecture, mais privé tout à coup de son régime. La Belgique allait-elle suffire à ce double besoin?

Aujourd'hui l'expérience est faite, elle est concluante. Nous pouvons vivre par nous-mêmes intellectuellement, comme nous vivons politiquement par nous-mêmes : et pour le dire en passant, ma conviction, c'est qu'il n'en est pas autrement au point de vue économique; nous n'y trouverons notre assiette que lorsque nous aurons le courage de n'y plus dépendre de personne. Mais pour ne parler ici qu'art et littérature, qui niera que notre situation actuelle ne soit excellente pour les arts et très satisfaisante pour les lettres? Et sans notre séparation intellectuelle d'avec la France, cela n'eût pas été possible. Non seulement les journaux, les revues, les livres, servent aujourd'hui à une superbe poussée d'écrivains belges de langue française, mais une seconde littérature s'est formée, pleine de sève, la littérature flamande. Notre plus grand succès international nous est arrivé de ce côté : de Henri Conscience, qui, pour la première fois, a donné à la Belgique une de ces renommées universelles qui n'appartenaient, il y a trente ans, qu'à la France. Les cent volumes de Conscience ont pénétré à des couches aussi profondes et se sont répandus presqu'aussi loin qu'autrefois les cinq cents volumes d'Alexandre Dumas. Et ce qui est peut-être plus intéressant encore et marque de plus près le revirement qui s'est produit : plusieurs des nôtres vont avec Camille Lemonnier disputer à Paris même aux écrivains parisiens l'attention du public littéraire et des raffinés de littérature.

L'émancipation est donc complète. Une seule branche artistique et littéraire reste encore à conquérir, c'est le théâtre. Là l'ancienne situation subsiste presqu'entière. La plupart de nos scènes sont aux mains des Français et ne se pourvoient que d'œuvres françaises. Il est cependant à croire que le même système y produira les mêmes effets. Là aussi la rapacité des auteurs français — musiciens ou dramaturges — créera le vide et fera place aux nôtres. Les droits d'auteur augmentent dans des proportions telles, que le moment arrivera où les directeurs de nos théâtres, qu'ils soient français ou non, devront s'adresser aux nationaux qui leur donneront leurs œuvres à des conditions accep-

tables. Sans doute ici il sera plus difficile d'enlever à nos voisins leur monopole. Le théâtre ne s'apprend qu'au théâtre ; pour pouvoir travailler dans les conditions de la scène il faudrait être en possession de la scène d'abord, et partout notre scène n'appartient qu'aux français. Comment les en déloger jamais! Que nos voisins ne croient cependant pas le triomphe aussi certain. Les conditions matérielles aidant, qu'il nous surgisse un seul Belge ayant l'instinct du théâtre et réussissant par un coup d'éclat, et le courant sera changé. Quand les directeurs par l'exagération des exigences françaises auront intérêt à encourager les talents nouveaux, le dramaturge national se trouvera. Il est impossible qu'une race douée d'un sens si vif de la couleur, du décor, du mouvement, comme le prouvent ses fêtes, sa religion, ses artistes, ses agitations politiques même, n'enfante pas quelque jour un grand dramaturge.

LA DÉCLAMATION LYRIQUE

—A PROPOS DE LA REPRISE DES *HUGUENOTS*—

Il y a deux ans, ici même, nous recherchions, à propos d'un ridicule concours de conservatoire auquel nous venions d'assister, quelles étaient les conditions d'un bon enseignement de la déclamation pour la comédie et la tragédie. La reprise des *Huguenots*, samedi dernier, et l'interprétation du rôle de Valentine, d'une manière remarquable, par une artiste qui ne compte guère que deux mois de planches, M^me^ Rose Caron, nous décide à nous occuper d'un sujet bien plus méconnu, *la déclamation lyrique*.

Par là nous entendons l'accent, les attitudes, l'expression du visage, les mouvements corporels, l'émotion sous toutes ses formes, la passion dans toutes ses variétés chez l'artiste qui chante. Après tant de banalités dont nous abreuvent depuis des années le cortège de nos chanteurs d'opéra, incurablement infectés des vulgaires traditions d'une mimique idiote, la nouvelle cantatrice, libre d'elle-même et se laissant aller aux élans de son âme ardente, entr'ouvrait ce beau domaine délaissé, pour nous qui l'écoutions autant des yeux que des oreilles, tant le rythme de ses gestes ajoutait de puissance et de pénétration au charme de sa voix.

Que notre public soit attentif à ces débuts d'une artiste pour qui se prépare, croyons-nous, un magnifique avenir si sa santé et ses forces ne s'épuisent pas au brasier qu'elle allume. Il dépend de lui, de ses prévisions et de son intelligence d'aider au complet épanouissement d'un talent qu'il aura eu l'heureuse fortune de voir éclore. Certes l'accueil qu'il a fait à M^me^ Caron, démontre qu'il a le sens de la supériorité de cette héroïque nature, mais démêle-t-il exactement ce qui la place hors de pair? Ne voit-il pas en elle sur tout la voix qui assurément est pathétique et superbe, même quand l'excès de l'émotion lui donne momentanément une sorte d'âpreté? Accorde-t-il assez d'importance au jeu que l'on est si accoutumé à dédaigner parce qu'il est, la plupart du temps, d'une médiocrité navrante? C'est ce côté, par lequel la comédienne vient compléter la cantatrice, que nous voulons spécialement signaler, car c'est par là que M^me^ Caron se détache du cortège habituel et prend un relief saisissant.

Le parallèle entre un artiste qui n'a qu'une jolie voix et pour le reste demeure dans le rôle d'un fantoche plaisant, et celle qui ajoute à son chant les ressources de la déclamation lyrique, se présente de lui-même dans la représentation des *Huguenots* et réalise une démonstration convaincante. M^me^ Caron a pour partenaire Massart. Il est le Raoul de cette Valentine. C'est à eux deux qu'ils doivent exprimer l'amour tourmenté, déchirant, cruel de ces amants tragiques. Massart est d'une insuffisance de jeu qui confine au ridicule. En vain sa voix est-elle agréable et caressante. Gauche et fade, il produit le plus étrange effet quand il est aux prises avec cette grande et ardente amoureuse, aux yeux profonds et cerclés de bistre, à la bouche toujours entr'ouverte pour laisser échapper un cri passionné, aux gestes dramatiques, aux mouvements nerveux, qui, même quand elle s'assied, quand elle écoute, a des attitudes qui troublent. Ah! si au lieu d'avoir affaire à cet insignifiant bon garçon elle eût eu, pour lui répondre et attiser avec elle les flammes de l'inspiration théâtrale, un passionné comme elle, à quel diapason fussent montées ces scènes qui déjà pourtant ont été tant applaudies.

M^me^ Caron réalise le type tant prisé, tant recherché par Wagner, de la chanteuse qui joue, qui ne s'absorbe pas dans l'unique sensation de son gosier fonctionnant, vibrant, trillant, vocalisant, mais se souvient qu'elle a une âme pour sentir, et un corps pour traduire cette âme. Elle remplirait triomphalement, croyons-nous, les rôles d'Elsa, d'Elisabeth, de Sieglinde. Ne le pressentait-on pas l'an dernier quand elle a chanté Yseult aux Concerts populaires. Singulièrement servie par sa grande taille souple, majestueuse sans solennité conventionnelle, ayant des levées et des lentes retombées de bras d'une dignité de prêtresse, la physionomie apte à toutes les transformations, surtout à celle de la douleur, de la crainte, de l'horreur ou du désespoir, elle semble posséder des ressources indéfinies. Même dans les trois chutes dont est émaillé son rôle de Valentine, elle a su sortir des mouvements réglés comme au ballet, et trouver des formules imprévues. Si le public qu'effraie les coups d'arquebuse tirés sur les protestants ou que hante la préoccupation puérile d'être des premiers à attraper au vestiaire sa pelisse, avait

daigné s'abstenir de sa débandade accoutumée et assister au dernier tableau, il aurait vu comment une femme, qui place la vérité scénique au dessus de la crainte de se faire un bleu, tourbillonne sur elle-même, se dresse en un geste de détresse, et tombe, quand une balle la frappe à mort.

Ces qualités sont de premier ordre. Des spectateurs moins coiffés que nous ne le sommes du côté musical, y sont toujours très sensibles et en admettent difficilement l'absence. C'est sur elles qu'est fondée la popularité inépuisable de Mme Krauss : en vain la voix s'use-t-elle; la flamme dramatique subsiste et le public, ému encore, admire et applaudit. C'est parce que Mlle Duvivier ne les possédait pas et a cru pouvoir s'en remettre, pour son succès, uniquement à sa belle voix, dans ce même rôle de Valentine, qu'elle a échoué à l'Opéra. Car si certaines œuvres du vieux répertoire s'accommodent de l'insuffisance dramatique, elle devient intolérable quand la passion est la dominante de la pièce.

Nous le disions plus haut, Mme Caron est aux premiers jours de sa carrière. A certains moments sa belle hardiesse native cède devant les appréhensions naturelles que doit lui faire ce monde inconnu dans lequel elle pénètre. On sent qu'elle délibère si elle doit se laisser aller à son élan ou suivre les conseils routiniers qu'on lui prodigue sans doute. D'ordinaire, pour en citer quelques exemples, elle a le sentiment de ce qu'il y a de grotesque à débiter à la salle des paroles qui s'adressent aux acteurs qu'on a à ses côtés ou derrière soi. Elle tombe quelquefois pourtant dans cet odieux travers inventé par les époumonnés qui ont besoin de pousser leur voix Elle prodigue trop aussi le geste qui consiste à ramener les deux mains, doigts recourbés, sur la poitrine. Au troisième acte son voile l'a préoccupée outre mesure ce qui n'est guère dans le sentiment de la brûlante fille du comte de Saint-Bris. Ce voile lui-même, la cachait bien mal quand elle voulait se dérober à Marcel. Pourquoi marchander ces effets? Réalisez-les complètement et audacieusement, Madame. Vous avez bien osé jouer les mains nues votre rôle de fille noble, et tout le monde a trouvé cela dix fois préférable aux superbes gants blancs immaculés, tout frais émoulus de chez le costumier, avec lesquels Raoul croit devoir se présenter. Pourquoi vous contraindre? Vous avez en vous, par votre seule nature, plus d'expérience et d'instinct du beau que tout ce qui vous entoure. Soyez vous-même en tout et pour tout, débarrassez-vous des dernières entraves, risquez ce que vous croyez être des originalités, ce qui ne sera en réalité que de l'inspiration, et vous grandirez encore. Si vraiment vous êtes destinée, comme nous le pensons, à occuper une grande place dans le théâtre contemporain, nous serons heureux d'avoir été des premiers à signaler ces espérances et à marquer ce qui, en vous, est le signe des cantatrices destinées à la célébrité.

Constantin Meunier

Son voyage en Espagne.

Le besoin d'une copie de Kempeneers se faisant vivement sentir au Musée, on envoya à Séville, pour l'exécuter, Constantin Meunier, le consciencieux et vaillant artiste qui, dans l'ombre de ses usines, de ses verreries et de ses mines travaillait avec ténacité depuis trente ans sans que la grande lumière de la renommée fût venue jusqu'à lui.

Ce fortuit voyage en Espagne le met brusquement en plein soleil. Comme s'il eût coïncidé exactement avec l'heure qui pour l'artiste devait sonner la maturité du talent, la possession complète de soi-même, Meunier a rapporté, avec sa copie, le diplôme qui lui confère la maîtrise. Du coup, il se hausse au rang des plus forts, et désormais son art ne peut se confondre avec les essais, les tâtonnements, les recherches patientes qui marquent la période d'évolution et préparent le résultat définitif.

La brillante exposition de tableaux, d'études, d'aquarelles et de dessins qu'il a ouverte au Cercle affirme triomphalement un art robuste et simple, sûr de lui-même parce qu'il est sincère, émouvant et grand, parce que la main qui brosse est guidée par un cœur qui palpite. On ne sent, dans l'expression des héros populaires qu'il met en scène, ni hésitation, ni arrière-pensée. Tous sont campés fièrement, parlent, marchent, vivent, s'agitent. La volonté du peintre a vaincu les difficultés techniques d'exécution, a renversé la barrière qui s'interpose entre l'artiste et son rêve. Et dédaignant le fragment, l'œuvre incomplète et inachevée, le morceau dont se contentent les médiocres, il a peint des tableaux véritables, des scènes où le grand nombre de figures n'amène pas la confusion, parce que les plans sont savamment gradués, où les tons s'harmonisent sans se heurter, où la lumière est distribuée avec art. Ses quatre toiles : *Une fabrique de tabac*, le *Combat de coqs*, la *Procession du Vendredi-Saint* et le *Café-concert*, — cette dernière surtout, — font du peintre l'un des plus solides champions de l'art belge. Ils lui assignent définitivement la place que ses guerres des paysans, ses scènes d'usines, ses houilleurs avaient fait espérer pour lui et avaient lentement amenée.

Le public lui fait fête et témoigne au modeste et laborieux artiste l'admiration qu'il mérite. Mais des souvenirs encore récents, remués par cette consécration définitive du talent, reportent l'esprit sur d'autres maîtres, arrivés comme Meunier à la maturité et qui ont, comme lui aussi, glorieusement marqué leur sillage sans rencontrer l'appui sur lequel ils étaient en droit de compter. Notre grand peintre Louis Dubois est l'un de ceux dont la mémoire mélancolique surgit, avec une netteté de remords, quand on évoque le défilé des méconnus. Souhaitons qu'au souvenir de l'exubérant artiste flamand ne vienne pas se joindre un jour, dans la même association d'idées décevantes et sombres, le nom de Constantin Meunier.

Concerts

Concert Schott.— M. Antoine Schott, premier ténor des théâtres de Hanovreet de Leipzig, qui s'était dernièrement fait applaudir au Cercle artistique, a donné le 17, un concert dans la salle de la Grande Harmonie.

Deux autres artistes allemands, M. Richard Sahla, violoniste et M. Félix Weingartner, pianiste, s'étaient joints à lui pour nous donner une soirée de musique allemande.

M. Schott a chanté avec goût *A l'amie absente*, de Beethoven, et la *Promenade*, de Cornélius, sorte de *lied* germanique que rien ne fait sortir de la banalité du genre. Dans *Au bord de la mer*, de Schubert, l'artiste a mis un peu plus d'émotion ; mais c'est dans les morceaux de Wagner qu'il a déployé tout son talent et qu'il a obtenu un légitime triomphe.

On lui a fait bisser le *liebeslied* de la *Walkure*, et les adieux de Lohengrin à Elsa. M Schott doit être un véritable tragédien lyrique. Nous regrettions vivement de ne point l'entendre et le voir sur la scène, lorsqu'il déclamait de sa belle voix cette musique admirable, si profondément pathétique. Cette voix est un peu fatiguée, mais qu'importe ! Elle trouve encore des accents superbes.

MM. Weingartner et Sahla ont tenu surtout à étonner leur public. Leur virtuosité est très grande. Ils se jouent des difficultés avec un sangfroid admirable, — avec beaucoup trop de sangfroid, — car la musique n'a pas l'air de les émouvoir très violemment. On a toutefois vigoureusement applaudi leur talent, et c'était justice.

Concerts populaires. — Voici la circulaire que M. Joseph Dupont vient de lancer dans le public :

J'ai l'honneur de vous informer que cette année les Concerts populaires, au nombre de quatre, auront lieu au théâtre de la Monnaie.

Désireux de conserver à l'œuvre son caractère primitif, j'ai maintenu le prix des places des années précédentes, malgré les frais considérables que m'impose le changement de salle.

J'ai donc besoin d'un concours plus large que jamais de la part du public pour mener à bien l'entreprise artistique que j'ai l'honneur de diriger.

J'ose espérer que vous continuerez à me prêter votre appui, et je vous prie de vouloir bien retourner, d'ici *au 25 novembre prochain*, à l'adresse de MM. Schott frères, le bulletin d'abonnement ci-contre, muni de votre adhésion.

Je vous prie d'agréer l'expression de mes sentiments distingués.

Joseph Dupont.

Prix de l'abonnement pour quatre concerts.

Loges de 1er rang et baignoires, par place, 25 francs ; stalles d'orchestre et de balcon, 20 francs ; loges de face de 2e rang et stalles de parquet, 16 francs ; places de parterre numérotées et loges de côté de 2e rang, 10 francs.

N. B. La plupart des loges sont de 4 ou de 6 places. L'orchestre étant placé sur la scène, le premier rang des stalles en est déjà séparé par une certaine distance.

Le virtuose engagé pour le premier concert populaire est le violoniste Ondriceck. Cet artiste, encore jeune, s'est fait entendre à ses débuts au Cercle artistique ; depuis lors, sa réputation et son talent ont grandi, et maintenant Ondriceck est placé en Allemagne au rang des plus grands violonistes. A Vienne notamment, où il a éxécuté récemment le concerto de Beethoven, il a fait sensation. Au programme du premier concert figurera également une œuvre inédite d'Erasme Raway, l'auteur des Scènes Hindoues ; c'est un tableau symphonique intitulé : *Adieu*, *Désespoir*, *Retour*. On annonce aussi une *Rhapsodie Slave* de Dvorak.

Chronique judiciaire des arts

Les faux Daubigny.

L'inciden! Trouillebert-Corot, qui défraya pendant des semaines la chronique des journaux parisiens, a en ce moment un pendant qui occupe toute la presse artistique. Il s'agit, cette fois, de faux Daubigny, mis en vente à l'hôtel Drouot et que M. Karl Daubigny, fils, assisté de deux experts, est allé examiner et a déclaré faux. Sur sept toiles exposées, une seule était du maître. Une plainte a été déposée au parquet. M. Daubigny a, de plus, introduit une instance civile devant le tribunal de la Seine contre les faussaires, auxquels il réclame des dommages-intérêts dont il donnera la totalité aux pauvres de son arrondissement.

L'absence d'un texte précis punissant ce genre de contrefaçon, fait souhaiter, pour déjouer ces audacieuses manœuvres, l'adoption du projet Bardoux sur la propriété artistique, projet dont l'art. 11 est ainsi conçu :

« Ceux qui auront usurpé le nom d'un artiste et qui l'auront frauduleusement fait apparaître sur une œuvre d'art dont il n'est pas l'auteur, ceux qui auront imité frauduleusement sa signature ou tout autre signe adopté par lui, seront punis d'un emprisonnement d'un an au moins et cinq ans au plus et d'une amende de 16 francs au moins et de 5,000 francs au plus, ou de l'une de ces deux peines seulement. »

On annonce d'ailleurs que la commission chargée d'examiner ce projet de loi vient de se réunir et a nommé son président et son secrétaire, qui sont MM. Marcel Barthe et Emile Goyot.

Les artistes sont donc en droit d'espérer une prompte solution à cette question urgente des contrefaçons.

L'atelier de Clésinger.

Auguste Clésinger, l'éminent statuaire décédé il y a quelques mois à Paris, avait été chargé par le gouvernement français d'exécuter plusieurs statues équestres, notamment celles de Kléber, de Marceau et de Hoche. M. le ministre des Beaux-Arts avait, à cet effet, mis un atelier à la disposition de l'artiste, qui y plaça non seulement les modèles d'œuvres d'art commandées par l'Etat, mais encore d'autres œuvres en cours d'exécution Tout cela fut fait à la connaissance de l'administration des Beaux-Arts, qui, durant la vie de Clésinger, n'y trouva d'ailleurs rien à redire.

Immédiatement après le décès de l'artiste, et après l'achèvement par les élèves de Clésinger des travaux qui avaient été commandés à ce dernier par l'Etat, le Ministre des Beaux-Arts fit commandement à Victor Clésinger, frère et seul héritier du défunt, d'évacuer complètement l'atelier en question.

C'est dans ces conditions que M. Victor Clésinger a assigné devant le tribunal civil de la Seine le ministre des Beaux-Arts, afin de faire ordonner par la justice que l'administration serait tenue de le laisser pénétrer, lui ou ses représentants, dans l'atelier de son frère, pour prendre les mesures nécessaires à la conservation et à l'achèvement des œuvres d'art qui s'y trouveraient. A l'appui de sa demande, M Victor Clésinger rappelait que son frère avait transporté dans l'atelier qui avait été mis à sa disposition, et cela à la connaissance des agents de l'administration, toutes les œuvres lui appartenant, sans qu'aucune observation lui eût été faite ; que dans ce local il avait commencé, notamment, un groupe : *la Dompteuse*, qu'il n'avait pu achever et qui ne saurait être déplacé dans son état actuel sans danger pour l'œuvre même ; que si sa mort avait modifié les obligations de l'administration à son égard, elle n'avait pu les faire disparaître complètement.

A cette prétention, M. le ministre des Beaux Arts répondait que cet atelier n'avait été mis à la disposition de Clésinger qu'à titre de concession gracieuse et essentiellement personnelle, laissant à l'administration des Beaux-Arts le droit de rentrer en possession de ce local aussitôt après la mort de l'artiste.

Dans son audience du 20 juin dernier, sur les plaidoiries de Me Falateuf, avocat du demandeur, et de Me Engelhard, avocat de M. le ministre des Beaux-Arts, le tribunal civil de la Seine a rendu un jugement dont voici la substance :

« Lorsque l'Etat met à la disposition d'un artiste, pour lui faciliter l'exécution d'une commande, un local servant d'atelier, il ne s'agit pas d'une location, mais d'une concession purement gracieuse, toute personnelle, et, dès lors, révocable à la volonté de l'administration ; dans tous les cas, les effets ne s'en pouvaient étendre au delà de l'époque de l'achèvement de la commande, et l'artiste ne pouvant se

perpétuer dans les lieux contre la volonté de l'administration, une semblable prétention est, à plus forte raison, tout à fait inadmissible de la part d'un héritier. »

Autour du mariage

Une question intéressante en matière de pseudonyme littéraire s'est récemment présentée devant le tribunal de la Seine (audience des référés) : mais M le président de ce tribunal, jugeant qu'il existait dans l'espèce une contestation du droit invoqué, s'est déclaré incompétent. de telle sorte que le point en litige n'a pu jusqu'à présent recevoir une solution.

C'est une comédie jouée actuellement au théâtre du Gymnase, à Paris, et intitulée : *Autour du mariage*, qui a été le point de départ du procès.

Gyp, l'un des auteurs de la comédie, n'est autre que Mme la comtesse de Martel, l'auteur du volume portant le titre cité ci-dessus, et dont a été tirée la pièce du Gymnase.

La *Vie moderne* rendit compte de cette comédie à son apparition sur la scène du boulevard Bonne Nouvelle ; et de plus, en qualité de journal illustré, il fit suivre son article du portrait de « Gyp ».

M. le comte de Martel de Joinville a considéré cette publication comme abusive, et, tant en son nom personnel qu'au nom de sa femme Mme Gabrielle-Sybille-Aimée-Marie-Antoinette de Riquetti de Mirabeau, il a assigné en référé le gérant de la *Vie moderne* pour faire cesser cette publication et pour être autorisé à faire saisir le numéro du journal portant la date du 27 octobre dernier dans lequel avait paru, sans autorisation, le portrait en question.

La *Vie moderne*, en termes de défense, répondait que *Gyp*, c'est-à-dire Mme de Martel, était connue depuis longtemps dans le monde littéraire par ses romans et ses articles de journaux ; qu'elle appartenait, dès lors, à la publicité qu'elle avait recherchée ; qu'elle s'était volontairement livrée à la critique et au crayon des journalistes.

Telle est la contestation à laquelle, nous l'espérons, un juge compétent donnera une solution. Où commence et où finit le droit en cette matière? C'est une question délicate qu'il importe de voir trancher.

Les théâtres

Théâtre du Parc. — Ce soir, la *Vie facile*. Demain, première représentation de *Prête-moi ta femme*, pièce nouvelle en deux actes. — Le 1er décembre, représentation au bénéfice du contrôleur en chef, M. Jourdan : *Onze jours de siège*, comédie en trois actes.

Théâtre des Galeries. — *Juanita*, la nouvelle opérette de Suppé, avec Mme Lucy Abel, qui a repris le rôle principal.

Théâtre Molière. — Depuis hier, *le Père de Martial*, la récente et très littéraire comédie de Delpit, mise en scène avec les soins qui ont présidé, l'an dernier, aux représentations du *Roman parisien*, d'Octave Feuillet. Nous en reparlerons.

Théâtre de l'Alcazar. — Le théâtre de Mme Olga Léaut vient de reprendre *le Cœur et la Main*, la fine et musicale opérette de Lecocq. Les souvenirs écrasants de Mme Vaillant-Couturier, qui avait fait du rôle de Micaëla une chose exquise, étaient redoutables pour le succès de cette reprise. Mme Dorigny, qui a accepté cette difficile succession, reste évidemment, comme chanteuse et comme comédienne, en dessous de la merveilleuse créatrice du rôle. Elle s'est fait néanmoins applaudir, notamment après son duo du deuxième acte, et par sa bonne volonté se rend sympathique à un auditoire que les dernières tentatives du théâtre de la rue d'Arenberg n'ont guère gâté. La mise en scène est celle qui fit, avec Mme Vaillant, le succès de l'opérette de Lecocq : les costumes sont élégants, l'ensemble est soigné. Serait-ce décidément le premier pas vers un renouveau définitif?

C'est *Fatinitza* qui succèdera à l'opérette de Lecocq sur la scène de la rue d'Arenberg.

Petite chronique

Le buste de Peter Benoit vient d'être coulé, à la cire perdue, par la Compagnie des bronzes, et sera expédié immédiatement à Paris. On se rappelle que ce buste est offert au duc de Camposélice par les amis et admirateurs du maître, qui ont voulu affirmer à la fois leur reconnaissance au généreux protecteur de Peter Benoit, et leur profonde sympathie pour ce dernier.

Les listes de souscription, couvertes en quelques jours, ont réuni, dans la même pensée, les villes d'Anvers, de Gand, de Bruxelles, de Bruges, de Mons, etc.

Quant à l'œuvre elle-même, confiée à M. Vandenkerckhove (Nelson), nous avons été, sur l'invitation du sculpteur, la voir cette semaine chez lui. Elle est parfaite de ressemblance et d'une belle et grande allure qui convient admirablement à l'artiste qu'elle représente. Les traits robustes de l'auteur de *Lucifer* ne se fussent pas accommodés d'une exécution trop minutieuse. M. Vandenkerckhove l'a compris et a traité son œuvre largement, d'une façon un peu décorative, s'attachant surtout à exprimer le caractère de son modèle, en négligeant les détails. Il a merveilleusement réussi à rendre le relief accentué de cette puissante physionomie.

Le socle est composé d'un lyre et d'une couronne de lauriers. Derrière, figure l'inscription, dans les deux langues. L'ensemble est magistral et marque chez le jeune sculpteur, un progrès sensible sur toutes ses précédentes productions.

MM. Alex. Cornélis, violoniste, Ed. Jacobs, violoncelliste, et E. Agniez, altiste, (membres du quatuor du Conservatoire royal), commenceront prochainement leurs séances de musique de chambre (6e année), dans la petite salle du Conservatoire.

Afin de varier leur programme et de donner un attrait nouveau à ces soirées, ces messieurs se sont assuré le concours de M. Arthur De Greef, pianiste.

Le répertoire de cette année se composera de sonates, trios et quatuors pour piano et cordes On y entendra plusieurs œuvres modernes : un trio de Ph. Rüfer, compositeur belge très apprécié en Allemagne ; une sonate pour piano et violoncelle de Grieg ; un trio et un quatuor de Brahms ; une suite pour piano et alto de Rubinstein.

Nous devons à l'obligeance de M. Larcier, éditeur, la communication des épreuves de la publication artistico-philanthropique qui sera mise en vente incessamment au bénéfice des victimes d'Ischia, de Java et de Battincourt Elle se compose de quarante dessins, d'une trentaine d'autographes, d'une quarantaine d'articles littéraires. *Charité* constituera donc un recueil des plus intéressants ; le soin et l'élégance avec laquelle s'est faite l'impression en font un véritable joyau bibliophilique. Les dessins sont reproduits partie par le procédé phototypique d'Evely, partie par la zincographie, système Yves et Barret. Ils sont tirés en bistre sur papier fort, avec une netteté d'eau-forte et reproduisant merveilleusement les originaux. Il en est de même des autographes, parmi lesquels figurent une demi-douzaine de phrases musicales signées Peter Benoit, Franz Servais, Auguste Dupont, etc. C'est assurément ce qui s'est fait de mieux dans ce genre. Ajoutons que le prix modique — deux francs l'exemplaire — rend cette superbe publication accessible à tous.

En vente :

A la librairie du Journal des Tribunaux et des Pandectes Belges
chez F. LARCIER, 10, rue des Minimes, Bruxelles

L'AMIRAL

par Edmond PICARD, avocat à la Cour de cassation

L'**Amiral** forme la 3me partie des **Scènes de la vie judiciaire**. (1. *Le Paradoxe sur l'Avocat*.— 2. *La Forge Roussel*.— 3. *L'Amiral*). Un volume in-8° sur grand papier de Hollande. — Prix : **4** fr.

EN VENTE CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

AUX AMBASSADEURS
Nouvelles
par OCTAVE MAUS
Une plaquette de luxe ornée d'un dessin de Ch. Hermans.
Tirée à 300 exemplaires.
Prix : fr. **1-50.**

LE BAISER
Nouvelles
par MAX WALLER
Une plaquette de luxe ornée d'un dessin de Fernand Khnopff.
Tirée à 300 exemplaires.
Prix : fr. **1-50.**

LA JEUNE BELGIQUE
Tome deuxième
Un fort volume in-8° d'environ 500 pages.
Prix : **5** francs.

JOURNAL
DES GENS DE LETTRES BELGES
Parais. le 1er et le 15 de chaque mois.
Abonnements : Belgique, fr. 6-00. — Union postale, fr. 7-50.
Administration :
26, Rue de l'Industrie, Bruxelles.

J. SCHAVYE, Relieur

46, Rue du Nord, Bruxelles

CARTONNAGES, RELIURES ORDINAIRES, RELIURES DE LUXE, ALBUMS, ETC.

SPECIALITÉ D'ARMOIRIES BELGES ET ÉTRANGÈRES

DIETRICH & Cie

FOURNISSEURS DE LL. AA. RR. LE COMTE ET LA COMTESSE DE FLANDRE

23A, RUE ROYALE, BRUXELLES

Gravures, aquarelles, Tableaux, Modèles et dessins, etc.

VIENT DE PARAITRE :

L'ART DANS LA MAISON

PAR HENRY HAVARD

illustré d'après les dessins de MM. Corroyer, David, Prignot, Goutzwiller, Kauffmann, Scott, Lancelot, etc.

Tirage sur papier vélin, broché, 25 fr. — Avec un riche cartonnage artistique, 32 fr. — Reliure pleine avec fers, 35 fr.

Tirage sur papier de luxe : Exemplaires numérotés sur papier de Hollande, 50 fr. ; Id sur Whatman, 100 fr. ; Id. sur Japon, 200 fr.

Maison PNE MOMMEN

26B, *RUE DES FRIPIERS* & 29, *RUE GRÉTRY*

BRUXELLES

FABRIQUE DE TOILES
POUR TABLEAUX ET PANORAMAS.

TISSUS GOBELINS, COTONS ET TOILES
DE TOUTES LARGEURS POUR DÉCORS.

ENCADREMENTS EN TOUS GENRES.

RENTOILAGE, PARQUETAGE, VERNISSAGE
emballage et nettoyage de tableaux.

VENTE ET LOCATION DE MANNEQUINS.

BROSSES ET PINCEAUX.

HUILES, ESSENCES, VERNIS ET SICCATIFS

Tous les articles
POUR LA SCULPTURE, LA GRAVURE A L'EAU-FORTE, L'ARCHITECTURE ET LE DESSIN.

FABRIQUE DE COULEURS
POUR LA PEINTURE A L'HUILE, A L'AMBRE, A L'AQUARELLE, SUR PORCELAINE, SUR SOIE ET SUR TISSUS GOBELINS.

TABLES ET PLANCHES A DESSINER,
CHEVALETS DE LUXE, D'ATELIER ET DE CAMPAGNE.

BOITES, TENTES, PARASOLS,
CHAISES, TÉS, ÉQUERRES, COURBES.

BOITES A COMPAS,
Crayons, Fusains, Meubles d'atelier, Vases en terra-cotta et Porcelaines à décorer.

PAPIERS ET MODÈLES
POUR L'AQUARELLE ET LE DESSIN.

PHOTO-PEINTURE.

TABLEAUX ET ŒUVRES D'ART.

PIANOS
VENTE
ÉCHANGE
LOCATION

BRUXELLES
rue Thérésienne, 6

GUNTHER

Paris 1867, 1878, 1er prix. — Sidney, seul 1er et 2e prix

MUSIQUE.

R. BERTRAM

10, RUE SAINT-JEAN, BRUXELLES

(Ancienne maison Meynne).

ABONNEMENT A LA LECTURE DES PARTITIONS

ANCIENNE MAISON GOUPIL ET Cie A BRUXELLES

V. SCHMIDT & Ce, Successeurs

89, rue du Marché-aux-Herbes

PUBLICATIONS NOUVELLES :

BIBLIOTHÈQUE DE L'ENSEIGNEMENT DES BEAUX-ARTS

publiée sous le haut patronage de la direction des Beaux-Arts

Honorée d'un prix Monthyon, à l'Académie française.

Chaque volume, de format in-4° anglais, est imprimé avec soin sur papier teinté. Il contient de 400 à 500 pages illustrées de 100 à 150 gravures inédites, spéciales à la collection et exécutées d'après les originaux.

Chaque vol. broché, 3 fr. — Avec cartonnage artistique en toile reliure, 4 fr.

VOLUMES PUBLIÉS

Anatomie artistique (l'), par M. Mathias Duval, membre de l'Académie de médecine, professeur d'anatomie à l'école des Beaux-Arts.

Archéologie grecque (l'), par M. Max. Collignon, ancien membre de l'Ecole française d'Athènes, professeur à la Faculté des lettres de Bordeaux.

Art byzantin (l'), par M. Bayet, ancien membre de l'Ecole française d'Athènes, professeur à la Faculté des lettres et à l'Ecole nationale des Beaux-Arts de Lyon.

Gravure (la), par M. le Vte H. Delaborde, secrétaire perpétuel de l'Académie des Beaux-Arts, directeur du Cabinet des Estampes.

Monnaies et Médailles, par M. F. Lenormant, membre de l'Institut, professeur d'archéologie à la Bibliothèque nationale.

VERLEYSEN-NYSSENS

A LA PORTE CHINOISE

88, RUE ROYALE, BRUXELLES, 88

IMPORTATION DIRECTE DE LA CHINE ET DU JAPON

Objets d'art, porcelaines, bronzes, laques, soieries, papiers, etc. — Grand choix de meubles en laque et bois de fer, paravents, écrans.

SPÉCIALITÉ DE THÉ DE CHINE

Exposition permanente — Entrée libre.

COMPAGNIE DES BRONZES

BRONZES D'ART ET D'AMEUBLEMENT

APPAREILS D'ÉCLAIRAGE

BRONZE MONUMENTAL

Direction et Magasins : Rue d'Assaut, 22, Bruxelles.
Ateliers et Fonderie : Rue Ransfort, 27, Molenbeek (Bruxelles).

ADÈLE DESWARTE

28, RUE DE LA VIOLETTE

BRUXELLES.

Atelier de menuiserie et de reliure artistiques

VERNIS ET COULEURS
POUR TOUS GENRES DE PEINTURES.

TOILES, PANNEAUX, CHASSIS,
MANNEQUINS, CHEVALETS, ETC.

BROSSES ET PINCEAUX,
CRAYONS, BOITES A COMPAS, FUSAINS, MODELES DE DESSIN.

RENTOILAGE, PARQUETAGE,
EMBALLAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX.

COULEURS ET PAPIERS POUR AQUARELLES
ARTICLES POUR EAU FORTE, PEINTURE SUR PORCELAINE.

BOITES, PARASOLS, CHAISES,
Meubles d'atelier anciens et modernes

PLANCHES A DESSINER, TÉS,
ÉQUERRES ET COURBES.

COTONS DE TOUTE LARGEUR
DEPUIS 1 MÈTRE JUSQUE 8 MÈTRES.

Représentation de la Maison BINANT de Paris pour les toiles Gobelins (imitation)

NOTA. — La maison dispose de vingt ateliers pour artistes. Impasse de la Violette, 4.

SOCIÉTÉ ANONYME

DE

L'HOTEL DES VENTES

DE BRUXELLES

RUE DU BORGVAL, 15 — BOULEVARD ANSPACH, 71 — RUE JULES VAN PRAET, 16

VENTES MOBILIÈRES A L'ENCAN

EXPOSITION PERMANENTE D'OBJETS D'ART, DE MEUBLES, DE MARCHANDISES

A VENDRE A L'AMIABLE

AVANCES SUR VENTES

Salles numéros 3, 4 et 5 (1er étage) réservées **gratuitement** à l'exposition d'*Objets d'Art, de Meubles, de Marchandises*, etc., à vendre à l'amiable. L'Administration est intermédiaire entre Vendeurs et Acheteurs.

Salles 2 (rez-de-chaussée) et 6 (1er étage), réservées aux ventes publiques à l'encan.

Les Ventes et Expositions sont annoncées par affiches, journaux et bulletin spécial (envoyé **gratuitement** à toute personne qui en fait la demande).

Les vendeurs sont avertis du jour de vente de leurs objets, les Amateurs, qui le désirent, du jour de vente de ce qui les intéresse.

Récépissé est donné, à leur demande, aux déposants d'objets pour vente publique, à l'amiable ou à l'encan.

BUREAU DE RENSEIGNEMENTS DANS LA COUR VITRÉE DE L'HOTEL

CAVES SPACIEUSES DE DÉPOT. — ÉCURIES.

Bruxelles. — Imp. FÉLIX CALLEWAERT père, rue de l'Industrie, 26.

TROISIÈME ANNÉE. — N° 48. LE NUMÉRO : 25 CENTIMES. DIMANCHE 2 DÉCEMBRE 1883.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

COMITÉ DE RÉDACTION

VICTOR ARNOULD — OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — EUGÈNE ROBERT

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00 ; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES** : On traite à forfait.

Adresser les demandes d'abonnement et toutes les communications à
L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 26, Bruxelles.**

Pour assurer la régularité de la comptabilité, les abonnements se prendront désormais à partir des 1er janvier, 1er avril, 1er juillet et 1er octobre.

Les personnes qui s'abonneront d'ici au nouvel an recevront GRATUITEMENT le journal à partir de leur inscription jusqu'au 1er janvier.

Nous continuerons également à faire un service spécial et extraordinaire aux personnes non abonnées qui nous en feront la demande ou qui nous seront désignées : *L'ART MODERNE* leur sera envoyé à l'essai et GRATUITEMENT pendant un mois. Elles seront considérées comme abonnées et recevront une quittance pour l'année en cours si, passé ce délai, elles continuent à accepter le journal.

SOMMAIRE

BEAUTÉ ANTIQUE, BEAUTÉ MODERNE. — UNE GROSSE QUERELLE ENTRE AMIS. — LIVRES NOUVEAUX : *Le Boul' Mich'*, par Joseph Caraguel. — LES ARTS DÉCORATIFS : Publications de l'Union centrale. *La Revue des Arts décoratifs. Les Arts du bois, des tissus et du papier.* — CORRESPONDANCE D'HENRY REGNAULT, par Arthur Duparc ; ornée d'un portrait à l'eau forte par Laguillermée. — VOYAGES D'ARTISTES. — THÉATRES : Théâtre de la Monnaie, *Giralda*. Théâtre Molière. *Le père de Martial*. Théâtre du Parc. Théâtre des Galeries. Théâtre de l'Alcazar. — BIBLIOGRAPHIE MUSICALE. — PETITE CHRONIQUE.

BEAUTÉ ANTIQUE, BEAUTÉ MODERNE

Récemment, je passais par Paris : je venais de relire la correspondance de Henri Regnault. Plein des souvenirs qu'elle avait éveillés en moi, je voulus revoir au Luxembourg *le portrait du général Prim*, refusé par ce prétendu grand homme politique qui ne fut qu'un traître à la démocratie et que la démocratie immola impitoyablement dans une rue de Madrid, et l'*exécution à Tanger* dont la tragique et légendaire tâche de sang demeurait en ma mémoire aussi vive, aussi crue que sur la toile du jeune maître abattu brutalement par une balle prussienne, le dernier sous les remparts de la grande ville idiotement défendue. Quand descendu du fiacre, j'arrivai à la porte du musée, je me heurtai à un écriteau portant : *Fermé le lundi sans exception.*

C'était un lundi et je dus rebrousser chemin.

Je revins à pied par la rue Bonaparte, distrait et flânant. Je passai devant la grille de l'*École des Beaux-Arts*. Je n'avais jamais visité en détail cet établissement. J'avais le temps, j'entrai.

O ridicules et plates horreurs que peut accumuler l'esprit académique thésaurisant ses sottises pendant trois quarts de siècle ! Guidé par un gardien morose,

ayant sur le visage et dans les allures, la fadeur des sacristains et des loueurs de chaises, je parcourus ces cours navrantes, aux décorations composites échouant misérablement dans leur prétention de raconter l'histoire de l'art par des échantillons filoutés à toutes les époques, et par des médaillons polychromes, rivaux malheureux des cartouches qui ornent nos pains d'épice. Je vis ces coridors enluminés de fresques poussives, ces salles étalant de chlorotiques copies des chefs-d'œuvre chers aux pédants de l'art. Il me fut donné de contempler le sanctuaire dans lequel sont pieusement accumulées les abominations grecques et romaines qui valurent à leurs auteurs la faveur du prix de Rome. Dans un cloître bâtard qu'anime une reproduction heureuse des étranges bas reliefs en terre cuite de la renaissance italienne les : *sept œuvres de miséricorde*, je m'arrêtai devant le monument élevé à ce même Regnault dont je recherchais les épaves en ce coin de Paris, construction grotesque, mélange de bronze, de marbre et d'inscriptions dorées, que seule la touchante renommée de Chapu sauve du déshonneur. Puis on m'ouvrit les battants qui closent l'hémicycle où se déroule en demi rond la procession froide et compassée de Paul De Laroche, étalant en un herbier décoloré la série des grands artistes, avec les physionomies mortes, les attitudes prudhommesques, et les costumes de théâtre conçus par ce prétentieux dessinateur qui mettait une sotte vanité à ramener sur son masque bonapartiste une mèche de cheveux singeant Napoléon. Et partout, dans les niches, sur les paliers, au long des vestibules, du haut en bas des panneaux, sur les toiles, sur les piédestaux, aux plafonds, contre les murs, en tableaux, en statues, en gravures, en dessins, comme une lèpre, comme une inguérissable maladie, comme une ivraie indestructible, je retrouvais, obsédante, irritante, écœurante, la manie de l'antique, les casques troyens, les coupe-choux grecs, les chlamydes, les cuirasses romaines, Romulus et Rémus, Hector et Achille, les chars, les temples, les chapiteaux, les fûts cannelés, la feuille d'acanthe, la défroque académique, pédantesque et bête, ridicule et hideuse, piteuse et misérable surtout dans cette grande ville moderne, nerveuse, ardente, vivante, répandant autour d'elle en une clameur tragique, son existence propre, son mouvement contemporain, ses joies, ses vices, ses fureurs, ses élans, son scepticisme, son activité dévorante, ses enthousiasmes et ses folies.

Je me sauvai ! Franchissant le pont qui mène au Louvre, et, anxieux, je me demandais d'où venait cette invincible horreur qui m'avait envahi comme un frisson de pestiféré. Certes, le beau antique m'avait souvent ému et, devant ses chefs-d'œuvre, j'avais ressenti la sereine admiration, charme d'un cœur touché par une perfection qui a ravi les générations éteintes, et le réchauffe sans pourtant allumer en lui les ardeurs que les contemporains seuls ont pu ressentir. Mais cette fois l'affreux ragoût dont une direction officielle, libre en ses insanités, avait accomodé ce glorieux passé, me soulevait et je sentais en moi la nausée de cet art mort dont une absurde tradition d'école essayait de raviver les cadavres en demandant au présent de reproduire une civilisation à jamais anéantie. Et sous le coup de ces impressions violentes qui me détournaient du passé avec le hoquet du dégoût, je cherchais d'où sortaient ces répugnances et pourquoi tout à coup s'accusaient en moi avec cette véhémence la prédilection pour les choses du temps où je vivais.

Et, en longues et fantastiques théories, les pensées défilaient en ma cervelle.

Je voyais les antiques, superbes en leur nudité, les dieux et les héros, les divinités et les mortels, la splendeur de leurs membres parfaits, gracieux ou forts, harmonieux toujours, dressant en pleine lumière ces corps équilibrés, dans lesquels la tête n'est qu'un accessoire et la physionomie un attrait ignoré. Ma rêverie se laissait aller à la séduction de cette admirable plastique marmoréenne, n'excitant pas d'ardeurs chez qui la contemple, mais le sentiment calme et profond de la statuaire. Mais bientôt, par une évolution involontaire, je revêtais ces personnages mythologiques de costumes modernes. Je me figurais la Vénus de Milo en corset, en jupon, en robe, sous la toilette excitante des femmes de nos jours. L'Apollon, l'Antinoüs passaient le pantalon et l'habit noirs et je les voyais en soirée mondaine. Oh ! les massifs et plaisants personnages ! Aphrodite n'était plus qu'une lourde personne écrasant les sièges sous ses appas démesurés, et gênée autant que gênante par l'opulence d'une poitrine trop richement meublée. Phébus était un bellâtre redoutable à ses voisins de table par la carrure de ses épaules et moulant jusqu'à l'indécence les rondeurs de ses cuisses et de ses biceps. Au dessus des splendeurs campagnardes de leurs membres charnus, leurs têtes, sortant seules des vêtements, faisaient une insignifiante figure, sans expression et sans charme. Ces symboles de ce qui jadis énivrait les hommes, n'étaient plus que de monotones et incolores bourgeois.

Pauvres dieux détrônés ! Maladroits et dégommés, ils n'avaient plus ni séduction, ni prestige.

Et d'autre part, dans la foule animée et ardente qui les environnait, recrutée parmi les générations de ce siècle, je voyais circuler des jeunes femmes sveltes, nerveuses, remuantes, au yeux vifs et profonds que l'antiquité réprouvait, à la taille mince, aux allures étranges et provoquantes, cuirassées dans des corsets où tenaient à l'aise leurs poitrines mignonnes, avec des cheveux maigres, désemprisonnés, des pieds éma-

ciés, des mains longues, aussi expressives que leurs visages sur lesquels toute leur âme mobile semblait monter comme au seul endroit où, à travers la peau visible, l'intérieur pût venir regarder et respirer. Autour de ces sylphides circulaient des hommes chez qui on retrouvait cette même beauté nerveuse, tenant toute dans la physionomie et l'allure, séduisants comme leurs compagnes, par la vie intérieure, car, par les dehors physiques ils n'accusaient ni la force musculaire ni la beauté plastique. Et pour eux, elles avaient plus de regards carressants et séducteurs, plus d'attentions et de secret désir de plaire, que pour l'Apollon déclassé qui eût fait se prosterner la Grèce. Et de même, eux, avaient pour elles, et non pour la Vénus promenant en vain son corps de déesse reine de la beauté antique, leurs ardeurs amoureuses.

A cette vision qui me montrait deux idéals humains, séparés par trois mille ans d'histoire, inopinément rapprochés et aux prises, je compris d'où venaient les répulsions que la fraction jeune et vivante des artistes d'aujourd'hui éprouve pour ces réminiscences que les gérontes académiques s'obstinent à leur imposer. L'axe de la beauté est changé! Nos âmes ne sont plus faites pour s'émouvoir à ce qui remuait les âmes d'autrefois. La pureté symbolique de la Grèce, l'harmonie corporelle qui l'émerveillait n'existent plus pour nous qu'en ordre secondaire. Elles ne nous préoccupent plus guère, et nos mœurs les dissimulent sous un costume qui les anéantit au point que même la volupté préfère ne pas les dépouiller entièrement et laisse aux beautés secrètes une partie des ajustements qui les rendent mystérieuses. Peu importe une imperfection qui restera cachée, si dans les yeux, la bouche, le visage, la grâce de la personne, l'allure, on trouve cet attrait puissant, ce piquant, cet enivrement capiteux, indéfinissable qui font adorer même les laides et inspirent d'ardents désirs même pour celles qu'un statuaire trouverait difformes.

De plus en plus l'évolution humaine descend (ou monte, peu importe, l'énigme est indéchiffrable) cette pente qui mène à l'amour moins pour l'enveloppe que pour l'être intérieur, quel qu'il soit, pourvu qu'on le trouve intéressant, séducteur, bizarre. Autrefois l'œil regardait le corps, maintenant il le pénètre et cherche au plus profond de l'intimité personnelle. Ce sont les qualités de l'âme qu'il aime, et aussi, il faut bien le dire, ses défauts, parfois ses vices. Le piment que donne les premières, et plus énergiquement peut-être les seconds, est ce qui entraîne. C'est par là que s'explique le goût pervers des femmes contemporaines pour les hommes à réputation de viveurs et celui, plus excusable, pour les personnages en vue et même en général pour ceux à qui elles supposent une âme expérimentée, rouée, et par cela même plus curieuse à connaître. Là où une jeune grecque eût aimé Télémaque, naïf et neuf, resplendissant dans sa jeune beauté de gymnaste, de notre temps elle eût préféré le vieil Ulysse, coureur rusé et usé. C'est Zola qui a remarqué l'inclination singulière et inquiétante de nos femmes pour les hommes chauves.

Si tel est le goût de notre époque, on comprend pourquoi l'art résiste, chaque jour avec plus d'énergie, à la manie des radoteurs officiels qui, avec une ténacité sénile, prétendent le ramener vers la beauté antique. C'est pour ses contemporains que l'artiste vit et travaille. Ce sont leurs aspirations, morales ou vicieuses, qu'il prétend exprimer, pour les rendre plus claires ou les diriger. Retourner au passé c'est refaire un art défunt. Les générations qui veulent vivre s'en détournent. Nul ne le comprendra, pas même celui qui le pratique, et comme tout ce qui ne sort pas d'une âme brûlante parce qu'elle sent, il sera misérable, ou plus souvent plaisant. Les vrais artistes sont désormais ceux qui comprennent que la beauté réside dans l'impression, sans préoccupation du dessin classique et des canons d'académie.

La correction est devenue niaise et la juste proportion puérile. Que l'être intérieur apparaisse au dehors, voilà ce qu'on veut et voilà ce qui touche. Déjà l'art gothique l'avait compris, et sa grandeur est toute entière dans l'intensité psychique des gauches personnages qu'il a peints ou modelés. Nos vieux maîtres flamands s'y sont attachés avec une persistance admirable, c'est le caractère qui les spécialise bien plus que la fougue de la couleur et du mouvement chers à Rubens qui ne furent jamais, quoi qu'on en dise par un étrange et tenace préjugé, les dominantes artistiques de notre pays. Pour un demi siècle durant lequel a régné son exubérance, il en est trois auparavant et un après, durant lesquels tout ce qui s'occupait d'art dans nos provinces n'avait qu'un but : exprimer minutieusement et avec une pénétration infinie, l'âme humaine par le personnage. L'école néerlandaise aussi a eu cette tendance à la profondeur psychologique et s'y est maintenue plus opiniâtrement que nous, car il n'y a pas eu pour elle l'éclatant intérim du grand maître anversois.

Dans la littérature, dans la musique, dans la peinture, dans la sculpture, tout est là désormais. Que les écoles des beaux-arts et les académies pataugent encore au milieu de leurs routines surannées, soit! Il suffit de les parcourir pour comprendre leur infirmité. Mais la masse est lancée sur d'autres chemins. Beauté antique et Beauté moderne sont des termes qui s'excluent. L'une était toute en muscles, l'autre est toute en nerfs. L'une aimait à modeler le corps, l'autre aime à démêler l'âme. A celle-là, il fallait la pureté du dessin corporelle, les connaissances de l'anatomie.

Celle-ci veut l'expression dans l'attitude, l'exactitude dans les plis des vêtements même quand ils contrarient l'ossature, et surtout la connaissance de ces signes infiniment variés qui, dans l'œil, le visage, les rides, les contractions presque imperceptibles, servent à rendre ce qui agite le cœur, trouble la vie, tourmente la pensée, ou la caresse et la tranquillise. Autrefois on recherchait l'art qui se fait admirer, maintenant on recherche celui qui émeut. C'est absolument comme dans l'amour : celui-ci allait jadis à qui savait caresser, il va maintenant à qui sait troubler.

UNE GROSSE QUERELLE ENTRE AMIS

Le *Journal de Charleroi*, dans sa chronique littéraire du 17 novembre dernier, fulmine contre *l'Art moderne* le réquisitoire en trois points qu'on va lire :

« Je n'ai jamais caché les profondes sympathies que j'ai pour *l'Art moderne* et à cette même place, je l'ai plus d'une fois recommandé et cité avec éloge. Depuis quelque temps, ce journal qui avait toujours si vaillamment et si carrément défendu la modernité dans le domaine de l'art, semble en train d'opérer une évolution rétrograde. Il m'inquiète; sa rédaction paraît changée. Ne publiait-il pas dernièrement, au ton des dithyrambes officiels, un long et élogieux article sur Henri Conscience, cet écrivain estimable certes, mais qui fut aussi peu *artiste* et aussi peu *moderne* que possible ? Dans un autre numéro, à propos du *Martyre d'Annil* de Robert Caze que j'ai analysé dans une chronique précédente, ne se plaignait-il pas, lui, *l'Art moderne*, de la trop grande place accordée à la fille en littérature, dans un article amer et violent qu'on eût dit écrit pour l'*Office de Publicité* ? Avait-il donc oublié cette règle moderne que chacun doit suivre son tempérament, librement, sincèrement? Si le tempérament de M. Caze le porte à écrire des études sur les *Filles*, il a mille fois raison de lui obéir; et si *l'Art moderne* n'aime pas la pornologie, il a le droit de se taire et c'est tout; ces récriminations sont aussi déplacées qu'elles le seraient à propos d'un livre de minéralogie ou de physique, ou toute autre science que *l'Art moderne* ne comprend pas et ne cultive pas.

« Mais voici qui est plus fort. Dans un article paru dans le numéro de dimanche : *L'expansion de la pensée française*, j'ai trouvé des phrases étonnantes, par exemple «..... cette génération de *géants* où figurent Balzac, Hugo, Lamartine, Eugène Sue, Michelet, George Sand. » Lamartine, un géant! Eugène Sue, George Sand, des géants! Allons donc! C'est une plaisanterie, n'est-ce pas, ART MODERNE?

« Puis il déplore la décadence des lettres françaises depuis la période romantique, d'abord avec Taine, Renan, Flaubert, Baudelaire, puis avec Zola, Daudet, Goncourt, etc. Êtes-vous bien sûr qu'il y ait décadence, ART MODERNE ? Et croyez-vous bien justifié votre conditionnel dans la phrase suivante : «..... ceux qui *eussent pu* donner un pendant à la grande époque, tels qu'Emile Zola..... » ?

« Où avez-vous encore trouvé cette théorie paradoxale que Zola ne décrivait qu'un coin de la vie parisienne — et cette affirmation stupéfiante qu'on ne lit plus *Nana* et *Pot-Bouille!* Faut-il vous apprendre, Art MODERNE, que Nana en est à son 122e mille, cent vingt-deuxième mille, entendez-vous et qu'il n'est pas de langue civilisée où *Nana* n'ait été traduite. Et ce monstrueux succès s'explique. C'est que Zola n'a pas seulement décrit un coin de Paris, c'est qu'il a dressé dans un magistral poème, cette figure de la courtisane, de la courtisane inséparable de l'humanité et qu'il a retracé son rôle social avec un suprême génie. — Qu'en pensez-vous, Art MODERNE ?

« JEANNE. »

Nous sommes trop reconnaissant envers le *Journal de Charleroi* de la constante sympathie qu'il nous a montrée, trop jaloux de maintenir les bons rapports de confraternité littéraire existants entre ce journal et nous pour ne pas faire grand état des reproches qu'il nous adresse et des alarmes qu'il a conçues à notre égard. Nous voulons répondre aux uns et dissiper les autres. Non, *l'Art moderne* ne songe point à opérer une évolution rétrograde; depuis longtemps il s'est fermé, en brûlant ses vaisseaux, le chemin de la retraite. Non, il ne désertera pas les sentiers où il s'est engagé et dans lesquels il a eu la joie de se voir suivi par de nombreuses et précieuses recrues. Non, sa rédaction n'est point changée, elle est ce qu'elle était le jour où elle planta avec une certaine hardiesse le drapeau de la modernité dans l'art. Elle est demeurée pure de tout alliage et de tout compromis avec les doctrinaires de l'art et les philistins de la littérature, elle n'a avalé aucun académicien ni marché sur aucun Louis Hymans. Sa critique, libre et sincère, affranchie de tout parti pris, débarrassée de tout esprit de système, n'est pas un champ de bataille, mais un tribunal impartial où les adversaires mêmes de nos idées et de nos théories doivent trouver la justice.

Il est très vrai qu'Henri Conscience, qui a commencé à écrire alors que le mot de *modernité* n'était pas accueilli encore dans la langue de l'art, n'est pas un *moderne* dans la pure acception du terme. Est-ce là une raison suffisante pour l'excommunier et pour faire le silence sur les mérites très sérieux de son œuvre? Conscience a consacré sa vie entière à l'analyse et à la peinture des mœurs des petits et des humbles. Les héros de ses romans ne sont point créés par sa fantaisie, il les a pris dans la réalité de leurs modestes et obscures existences. C'est le paysan, le conscrit, le pêcheur qu'il a montrés dans la joie et dans la souffrance, sans dissimuler les aspects parfois abrupts et repoussants de leur nature. Il les a vus, observés, aimés, et, dans une langue simple et pure, il a développé tout un côté ignoré et dédaigné de la vie nationale. Cela méritait bien quelques éloges, et nous ne comprenons pas qu'on puisse nous faire un grief de n'être pas demeuré indifférent à la mort de la plus robuste individualité de la littérature flamande et de nous être associé aux regrets très vifs, très sincères et très mérités que cette perte a suscités.

Quant aux observations que nous a suggéré le *Martyre d'Annil*, de M. Robert Caze, nous y cherchons en vain cette acrimonie, cette violence que le *Journal de Charleroi* nous reproche et qui nous vaut ce châtiment terrible d'être comparé à l'*Office de Publicité!* Nous avons reconnu les mérites du livre, mais nous en avons en même temps regretté la tendance. *La fille*, avons-nous dit, prend trop de place en littérature; elle déborde, elle encombre; il n'y en aura bientôt plus que pour elle. Nous voulons bien que *la Fille* existe et qu'elle ait droit à son peintre, à son romancier, voire même à son poète. Mais il est réellement fâcheux que nos jeunes écrivains naturalistes s'absorbent dans la contemplation et dans l'étude de ce coin de la vie

sociale et négligent, dans cette prédilection étrange, tant d'autres aspects de notre civilisation si variée et si complexe. Signaler une tendance trop exclusive, de nature à engendrer la monotonie et le dégoût et à discréditer l'école naturaliste : pour le *Journal de Charleroi*, cela s'appelle trahir et nous sommes des réactionnaires pour avoir dit qu'il y avait dans le monde autre chose que la prostituée et qu'il convenait de ne pas lui accorder, dans l'art, une place plus grande que celle qu'elle occupe dans la société. La critique n'aurait donc plus le droit d'apprécier les allures ou les écarts d'une école littéraire ; elle devrait se renfermer dans l'analyse des procédés, dans l'examen du *rendu !* C'est trop abaisser son rôle et circonscrire son domaine, et nous réclamons pour la critique l'indépendance que notre contradicteur revendique pour les artistes.

Nos méfaits ne s'arrêtent pas là. Le *Journal de Charleroi* nous reproche amèrement d'avoir traité de géants à côté de Balzac, Hugo, Michelet, qu'il veut bien reconnaître pour tels, Eugène Sue, Lamartine, George Sand. Des géants, ça, s'écrie-t-il ! Allons-donc, *Art moderne*, c'est une plaisanterie !

Nous ne mesurons pas le génie à la même aune que l'auteur de l'article auquel nous répondons, et nous ne prétendons nullement l'obliger à renoncer à ses prédilections littéraires. Mais sommes-nous donc si coupable pour avoir rangé parmi nos plus grands poètes, l'auteur des *Méditations*, pour avoir accordé, dans le roman, une place éminente à l'auteur de *Mauprat*, voire même à l'auteur du *Juif-Errant !* Chez quel poète trouvera-t-on, à un plus haut degré que chez Lamartine, l'harmonie des vers, l'impeccabilité du style, l'élévation constante de la pensée ? L'imagination de si large et si puissante envergure qui se déploie dans l'œuvre d'Eugène Sue, cet amour de l'humanité et cette soif de justice qui éclatent dans chacune de ses pages, sont-ils donc choses tant à mépriser ? Et depuis quand, George Sand, est-il descendu du rang où l'avaient placé son style toujours large, viril, coloré, la sincérité et la puissance de ses peintures ?

Pour grossir le mérite des écrivains contemporains est-il nécessaire de déprécier et méconnaître la valeur de ceux qui furent leurs maîtres et leurs initiateurs, et pour construire le piédestal des uns, faut-il donc nécessairement briser les statues des autres. Une génération littéraire ne peut-elle s'élever que sur le mépris de la génération qui l'a précédée.

Oui, l'élan romantique était puissant et admirable et, grâce aux circonstances que notre article sur *l'expansion de la pensée française* a mises en relief, cet élan ne s'est pas arrêté à la frontière, il l'a franchie. Dans son vol impétueux, la pensée française a conquis le monde. Aujourd'hui, elle se replie sur elle-même, elle est devenue plus étroite, plus égoïste, plus exclusivement nationale ou parisienne, voilà ce que nous avons dit et prouvé. Peut-on nier que *Nana*, que *Pot-Bouille* par exemple, œuvres vigoureuses dont nous avons fait l'éloge en leur temps, n'appartiennent à un ordre d'idées et de mœurs exclusivement parisiennes ? Notre contradicteur a relevé le nombre des éditions de ces ouvrages, nous ne voulons point contredire son arithmétique ; mais nous affirmons que leur succès, s'il est tel que le *Journal de Charleroi* l'affirme, n'est pas dû aux mérites sérieux du livre, mais simplement à la tendance pornologique qui y règne et qui constitue pour le flegmatique Anglais, pour le froid Batave et pour le vertueux Allemand, un attrait analogue à celui de certaines publications qui ne circulent que sous le manteau.

L'Allemand ne peut rien comprendre à *Nana*, cependant il l'achète, en voyage bien entendu, car, ni Gretchen ni son gouvernement ne lui permettraient semblable lecture. Il achète le roman et le dévore, tant pour remuer son sang lourd que pour avoir une occasion de plus de maudire la perversité française et de justifier d'avance un nouveau déluge germanique.

LIVRES NOUVEAUX

Le Boul' Mich, par JOSEPH CARAGUEL. — Paris, OLLENDORFF, 1883.

Hélas ! Musette est morte et Phémie teinturière a troqué son bonnet contre un « Gainsborough » en peluche. Plus de bérets rubescents, si ce n'est pour servir d'enseigne à quelques copistes circulant avec leur toile dans l'emmêlement des tables du boulevard. La gadoue a chassé la grisette ; la vadrouille a supplanté les réunions bohêmes où éclatait comme un feu d'artifice de saillies et de reparties, où la critique battait fièrement des ailes, effleurant tous les sommets, où la griserie avait des séductions et de la joie. Le rire est mort, là-bas, passé l'eau ; ou plutôt il a pris le rythme et de ton des hoquets d'ivrogne. L'esprit s'est empâté, est devenu porne. Mürger pleurerait, s'il réapparaissait sur le Boul' Mich' — deux mots turcs qui signifient boulevard Saint-Michel, réponse classique aux provinciaux qui questionnent — en retrouvant, au lieu de Marcel, de Rodolphe, du grave Colline, de l'ineffable Schaunard, les vadrouilleurs que met en scène M. Joseph Caraguel. Il y a d'abord le grand Tralala, le péroreur de brasseries, l'insouciant, le prodigue, le joyeux compagnon, dont la voix claironnante soutient toute discussion, domine tout tumulte, lâche les paradoxes les plus échevelés jusqu'à l'heure de la fermeture de la *Belette blanche*, ou de la *Sambre-et-Meuse*. Puis sa suite ordinaire, « sa queue bariolée et pittoresque de paon rouant », Tatave, le poète flâneur à qui manque l'énergie d'un labeur obstiné, arme malheureusement essentielle pour la victoire, et dont le semblant de vocation sombre dans les jupons d'une pierreuse ; Doumerc, le sceptique haineux, l'égoïste raffiné ; Fabrettes, le médecin raté, noyé dans l'absinthe ; Lucasa, le rastaquouère qui eût transformé la lune en tamis, tant il y faisait de trous ; et Rossignol, et Jordan, et Lestapy, et vingt autres que l'auteur fait défiler en une fantasque farandole.

Assurément, pour les initiés il doit être facile de mettre sur chacun de ces personnages une étiquette ; et ainsi se dore le livre d'un intérêt de curiosité dont devrait pouvoir se passer une œuvre littéraire.

Pris en lui-même, et abstraction faite de cet élément, le *Boul' Mich'* dénote des qualités d'observation qui en rendent la lecture attrayante. Admirateur passionné de Goncourt, à qui le volume est dédié, M. Joseph Caraguel adopte le style et les procédés du maître. Il le dépasse souvent dans ses défauts, selon la coutume fréquente des imitateurs, et entortille des phrases qui exigent, pour en démêler l'écheveau, des efforts laborieux. Les périodes ont des dislocations de clown, des heurtements de mots contradictoires amenés en vue de l'effet à produire, des traits qui ont été collectionnés d'avance et qui semblent sortir d'une tire-lire. Au surplus, le livre proprement dit, manque. Cette série de tableaux est pittoresque, amusante, mais ne constitue qu'un éparpillement d'esquisses exécutées avec brio et

talent dans les cafés, les carrefours, les laiteries et les chambres garnies du Quartier Latin.

Quelques-uns de ces tableaux sont très heureusement venus. Ils révèlent une netteté de vision, une justesse d'expression, une sûreté de patte qui font sortir, dès à présent, M. Caraguel des rangs où se bouscule la jeunesse littéraire. Tel est, par exemple, le passage où il raconte une promenade des michelins au jardin du Luxembourg, le soir. Nous reproduisons ce fragment, qui donne le ton du livre.

« A pas lents, et tandis qu'ils frôlaient des chercheuses d'aventures éparses sur les bancs, immobiles comme des ombres mortes, prostrées comme des désespoirs, ils descendaient l'allée des Veuves, intime et basse, semblable à un promenoir de cloître. Une minute, la fontaine Médicis, où les altitudes des platanes élancent la voûte hardie d'une cathédrale gothique, les arrêtait ravis, leur montrant, à travers les vitraux de ses verdures, le toit de tombe de l'Odéon. Bientôt après, quand le carré massif du palais, les ardoises rosées par les reflets du couchant, barrait leur vue, ils tournaient, longeaient la terrasse d'où l'horizon, subitement élargi, s'étalait splendide. Un mur d'ormes et de marronniers qui cachait Paris, se dressait comme une vague brune fauve, dans un admirable ciel fait d'une confusion de pourpre, de saphir, d'émeraude et d'or : l'idéal ciel de lit du soleil couchant. Et sous son dais, où Henner rêverait d'étendre les blancheurs nacrées de ses nymphes, les déesses et les héros du creux de la terrasse apparaissaient en leurs poses gracieusement calmes, dans leur lumière harmonique, dans une sérénité de nature correspondante à la sérénité d'art qui les avait créés. A l'entour immédiat des promeneurs montaient de la pelouse en talus de la terrasse les verdures élégamment nerveuses des grenadiers ; de la rondeur des vases de marbre du balcon, les étoilements rutilants des géraniums ; tandis que, de caisses verdâtres massivement carrées contre lesquelles s'abritaient les causeries des familles, sortaient des arbres méditerranéens : des orangers correctement taillés, arrondis ainsi que des oranges, des lauriers-roses aux pâleurs souffreteuses, des palmiers hérissés de feuilles rigides, semblables à des lames. De l'autre côté, à leur gauche, se détachant sur le fond noir des marronniers, trônaient sur des piédestaux hautains les grandes dames de l'histoire de France, les saintes austères et froides aux corsages plats, les princesses mères aux gestes impérieux et durs, les reines calmement orgueilleuses. La Clémence Isaure de Préault, tordue et prétentieuse comme un vers romantique, lorgnée un moment, les michelins saluaient de leur admiration la grande Mademoiselle de Demesmay, un chef-d'œuvre où, ainsi que dans un portrait de Saint-Simon, bat immortellement la vie ; puis ils se fondaient dans un cercle de badauds formé autour de gamins jouant à l'ours, et restaient là à juger des coups jusqu'à ce que le tambour battît la retraite. Alors, ils poussaient à la Velléda, le modèle des ballerines de la foire aux pains d'épice, au lion louis-quatorzien qui commande à la sortie de la terrasse ; et, dégrisés de la poésie doucement attristante de la tombée du soir par les joies bruyantes des gamins, par les ridicules du faux art, par les batteries bourgeoisement réglementaires du tambour, ils s'en allaient placidement, sans un regret, sans une amertume, blaguer et boire dans les brasseries. »

Nous sommes obligé d'ajourner, faute d'espace, les comptes-rendus des plus récentes publications : l'*Amour fantasque*, de Max Waller, qui vient de paraître chez Boitte ; le *Baiser*, du même, la deuxième des plaquettes artistiques publiées par la *Jeune Belgique* ; *l'Ingénue*, par Henry Gréville et le *Secret de Rose*, par G. de Beugny d'Hagerue, édités par Plon ; les *Etudes sur l'art de la diction*, par Eugène Monrose ; *L'évolution religieuse contemporaine chez les Anglais, les Américains et les Hindous*, par le comte Goblet d'Alviella ; les *Contes mélancoliques*, de Célestin Demblon ; ainsi que des derniers volumes parus dans la *Bibliothèque belge illustrée* et dans la *Collection nationale*.

Les Arts décoratifs

Publications de l'Union centrale : **La Revue des Arts décoratifs. — Les Arts du bois, des tissus et du papier. —** Paris, A. Quantin, éditeur.

L'Art moderne a fait campagne, à maintes reprises, en faveur des Arts décoratifs, et récemment encore il rappelait l'indifférence qui frappe en Belgique cette branche importante de l'Art, alors que dans tous les pays de l'Europe les efforts des gouvernements s'unissent à l'initiative privée pour créer des écoles, pour ouvrir des expositions, pour fonder des musées. Il signalait le plan d'études complet qui avait été soumis, il y a près de deux ans, à M. le ministre de l'intérieur, par une commission à la tête de laquelle se trouvait le bourgmestre de Bruxelles. Il exposait le projet de création d'un musée permanent destiné à rendre des services réels et à relever le niveau des arts appliqués à l'industrie. Il est intéressant de comparer les lenteurs et les hésitations qui retardent dans notre pays l'exécution des mesures exigées par un intérêt artistique de premier ordre avec ce qui se fait en France, où l'on est toujours sûr de rencontrer, lorsqu'une question nationale est en jeu, la spontanéité, l'élan et les ressources nécessaires.

Les bienfaits réalisés par la création de l'*Union centrale des Arts décoratifs*, par exemple, sont remarquables. Les expositions qu'elle organise chaque année — la huitième va s'ouvrir l'été prochain — sont assidûment fréquentées et exercent sur l'ensemble du mouvement des Arts industriels la plus salutaire influence.

Afin de vulgariser les notions artistiques, mieux encore que par des exhibitions passagères, elle édite des publications spéciales, dans lesquelles on trouve, à côté de la description détaillée des chefs-d'œuvre de l'art décoratif, des dessins qui les font passer sous les yeux et les gravent dans la mémoire. Elle a son organe périodique, la *Revue des Arts décoratifs*, une magnifique publication de la Maison Quantin, paraissant tous les mois en une brochure de 48 pages de texte, contenant de quatre à cinq grandes planches détachées, en relief et en taille douce, imprimées en noir et en couleurs, et reproduisant, dans toutes les industries artistiques, les objets pouvant plaire aux amateurs ou être utiles aux ateliers.

Elle relate les événements relatifs aux industries artistiques, discute les questions qui s'y rattachent, publie des notices sur les artistes décorateurs, etc., et forme chaque année un superbe volume de 500 à 550 pages, à la fois manuel pratique, ouvrage théorique et album intéressant à feuilleter et à consulter. Nos lecteurs ont d'ailleurs pu juger, par les sommaires que nous publions

tous les mois, de la variété des matières qui y sont traitées et de l'intelligence qui préside au choix de ses illustrations.

Parmi les publications spéciales dont nous parlions plus haut, il en est une que nous avons sous les yeux, et qui vient d'être éditée avec le luxe et le soin que met à chacun des ouvrages qu'il publie M. A. Quantin : c'est un volume in-4° de 400 pages, intitulé : *Les arts du bois, des tissus et du papier*, reproduisant en une foule de dessins inédits les principaux objets exposés à la dernière exposition rétrospective de *l'Union des arts décoratifs*, avec texte de MM. Victor Champier, directeur de la *Revue*, qui n'est pas un inconnu pour les lecteurs de *l'Art moderne*, De Champeaux, Darcel, Duplessis, Germain Bapst, etc.

Le bois, les tissus, le papier, comprennent, dans l'industrie artistique : le mobilier, les tapisseries, le costume, les livres et reliures, les gravures, les papiers peints. Ce sont ces diverses applications de l'industrie qui avaient été réunies, l'été dernier, au Palais de l'Industrie, en une splendide exhibition technologique dont *l'Union centrale* a tenu à perpétuer le souvenir. Cette exposition, véritable musée rétrospectif, avait présenté un attrait tout particulier par l'adjonction aux richesses exposées par les amateurs des trésors du mobilier national. Les collections de l'Etat éparses à Fontainebleau, à Versailles, à Trianon, au Quai d'Orsay, avaient été dépouillées, et les plus beaux spécimens qu'elles renferment avaient été disposés, dans un ordre méthodique, au Palais des Champs-Elysées. L'histoire complète du mobilier, depuis Louis XIV jusqu'à l'Empire, se déroulait ainsi avec ses gloires.

On comprend, dès lors, quel intérêt présente le volume qui en relate les merveilles et en évoque le séduisant souvenir.

CORRESPONDANCE DE HENRI REGNAULT

recueillie et annotée par Arthur Duparc, suivie du catalogue complet de l'œuvre de H. Regnault et orné d'un portrait à l'eau-forte, par Laguillermie, Paris, Carpentier et Cie, 1883.

Nous complétons les extraits que nous avons donnés dernièrement de la correspondance d'Henry Regnault par quelques nouveaux fragments qui révèlent, à côté du sentiment de l'artiste, la finesse du critique.

Notre nouvel architecte, Bénard, a fait son entrée jeudi dernier, d'une façon tout à fait opposée aux traditions...

Les nouveaux arrivaient ordinairement en voiture et les pensionnaires allaient au devant d'eux jusqu'à la Storta, à une quinzaine de milles de Rome. Là, on déjeunait et on rompait le pain ensemble pour la première fois. Puis, les uns à cheval, les autres dans des voitures, on escortait la voiture des arrivants jusqu'à l'Académie, en entrant dans Rome par la Porte du Peuple et le Pincio, ce qui pouvait déjà leur donner une idée d'un des beaux endroits de Rome. Grâce aux perfectionnements de la circulation moderne, Bénard est arrivé en chemin de fer, ce qui est contraire aux usages. Puis, comme il n'avait pas prévenu de son arrivée, on n'a pu lui faire les charges ordinaires, fort innocentes du reste. Elles consistaient généralement dans l'étalage de la plus grande misère, soit dans les chambres qu'on avait démeublées à cet effet, soit dans la manière de vivre. On dînait dans la plus vilaine salle de l'Académie et sur une table ignoble entourée de chaises cassées, éclairée par de sales chandelles plantées dans les bouteilles. On mangeait dans des assiettes cassées avec des fourchettes d'étain tordues et ébréchées, on buvait dans des tasses dentelées, les domestiques étaient misérablement vêtus, les yeux en compote. Les pensionnaires se disputaient pendant tout le dîner pour faire croire aux nouveaux que les haines les plus invétérées régnaient parmi eux ; on en venait même à des voies de fait simulées. Puis on présentait les nouveaux au jardinier, qu'on leur servait comme étant le directeur. Le vrai directeur leur était montré comme le menuisier ivrogne de l'Académie. Un des pensionnaires déguisé en moine faisait pendant le repas des lectures en italien aussi ennuyeuses que possible, etc., etc...

Cette année, rien de tout cela n'a eu lieu. Les traditions s'en vont. C'est triste.

***

Aux époques de civilisation extrême comme la nôtre, le don inconscient n'est plus possible. Chaque artiste recèle en lui un critique ; il sait trouver sa faculté dominante ou caractéristique ; il la dégage, la cultive, la développe avec un soin particulier.

***

Je vous dirai que je fuis le *modelé quand même*, je fuis l'abus du noir. Ce sont nos sales ateliers de Paris, avec leurs murs gris, vert foncé ou brun rouge, qui nous ont gâté les yeux et nous font voir des ombres insensées qui appellent forcément un modelé exagéré. Depuis que je voyage et que je vois les choses par moi-même, sans être entraîné de droite et de gauche par les conversations et les impressions de tel ou tel artiste, je me suis laissé aller naïvement à mes impressions personnelles. Croyez bien que je ne cherche pas l'originalité à tout prix, comme on se plaît à le dire. Je ne cherche pas du tout à révolutionner le public, ni à l'aveugler. Ce serait un but stupide, et je pense que vous ne me croyez pas assez bête pour ne chercher dans la peinture que quelque chose d'étrange. Je fais ce qui me passe par la tête, des choses qui me semblent toutes naturelles et toutes simples. On veut y voir une tension, un effort constant vers le bizarre ; tant pis.

Songez que je suis livré à moi-même, que depuis longtemps je ne vois la peinture de personne et que je m'en vais tranquillement là où me poussent mon sentiment et ma manière de voir personnels. J'observe, je travaille d'après ce que j'ai cru avoir bien observé.

***

Laisse donc Eugène aller à son poste de guerre. Je voudrais bien y être aussi, moi ! et si les choses vont mal, je n'y serai pas le dernier ! Un être inutile a son pays ne doit plus se rencontrer en France, sous aucun toit. Il est du devoir de tous de marcher et de soutenir honorablement son titre de Français qui ne doit pas devenir synonyme d'égoïsme, de lâcheté, de mollesse.

Je serai très heureux de savoir Eugène au camp.... au feu, s'il le faut.

En somme, on en revient ! Toute tête en ligne n'est pas abattue. Il faut avoir foi dans son étoile, ou dans tout ce que tu voudras.

***

Le portrait se termine tout doucement. Hélas ! je sens mes illusions s'envoler une à une à mesure que j'approche de la fin et que je vois chaque morceau rester si loin de l'idéal que je m'étais proposé.

Quand je reçus ta lettre, je venais de changer la peau de léopard et de la remplacer par une sortie de bal, doublée d'une

fourrure grise assez heureuse comme ton. Te voyant blâmer ma peau de léopard, j'avais par esprit de contradiction presque envie de la remettre. Cependant la fourrure grise fait bien mieux.

Notre loi à nous, ce n'est pas *le bon sens*, mais *la fantaisie* et, si une chose absurde doit faire bien, je ne vois pas pourquoi on se garderait de mettre cette chose absurde. Si on raisonnait en peinture, grand Dieu! on n'oserait rien faire. Le raisonnement ne sert qu'à entraver et à refroidir. Si tu veux raisonner devant les œuvres des maîtres, tu trouveras bon nombre de choses qui n'ont pas de raison d'être et qui sont là où elles sont, parce qu'elles y font bien. Voilà tout. Et pourquoi nous, qui à côté de ces géants-là ne sommes que des pygmées, pourquoi nous priverions-nous de ressources qu'ils ont si souvent employées pour réussir?. L'art doit obéir au sentiment avant tout, et ne pas craindre de braver l'exactitude, la raison, etc.

***

Les maîtres espagnols me paraissent être d'un enseignement plus utile pour nous, que des géants inabordables comme Michel-Ange ou Raphaël.

Les maîtres espagnols vous admettent davantage dans leur intimité; ils vous font voir les choses avec plus de bonhomie, plus de simplicité. Ils ne cherchent pas à dissimuler leurs moyens d'exécution, ne demandent pas mieux que de vous montrer comment ils ont fait, et vous permettent de balbutier devant eux, sans vous écraser de leur mépris. Ils se sont servis de la lumière qui éclaire tout le monde; ils n'ont pas regardé les mendiants comme indignes de leurs pinceaux, pas plus que les rois. Les nains, les pouilleux, les enfants, les haillons, les chevaux, les cuirasses, tout leur est bon; ils ne rejettent rien comme vil et grossier : à vous de faire votre choix dans tout ce qu'ils vous présentent. Ils ne cherchent pas, comme tant d'autres, à vous imposer ce qu'ils ont retiré de la nature, épurée par eux; en un mot, ils ne sont pas pédants, pas fiers, et leur peinture pourrait être faite hier, ou demain, sans paraître dépaysée parmi nous, sans être passée de mode.

Pour moi, Velasquez est le Molière de la peinture; son style est facile sans négligence, fort sans emphase, sa langue pure sans prétention. Ah! Velasquez! Velasquez!

VOYAGES D'ARTISTES

Nous recevons de Théo Van Rysselberghe, qui passe l'hiver au Maroc avec Franz Charlet, comme l'an dernier, des nouvelles que liront avec plaisir les nombreux amis des deux jeunes artistes.

. . . . . .

« Tanger nous a impressionnés beaucoup plus, et beaucoup mieux, que l'an dernier; nous avons été moins étonnés, les Arabes nous ont parus moins étranges, mais je crois que nous apprécions plus qu'alors combien le pays offre de ressources aux peintres. Tout nous a paru plus grand; aussi suis-je décidé, pour ma part, à faire relativement peu de toiles, mais à les pousser le plus loin possible; je serai, je crois, moins tourmenté par le « pittoresque », mais je verrai et ferai tout avec plus de calme.

» Mais j'ai hâte de vous parler de notre petite maison; elle est si gentille, si agréable, que je pourrais bien y passer une grande partie de mon existence; elle est située à dix minutes des portes de la ville, en pleine campagne, isolée. Son nom, *Raz-el-Mah*, indique qu'elle se trouve « à la source ». Tous les Arabes la désignent ainsi. Nous avons un assez bel atelier, permettant de poser nos modèles en plein air et de les peindre de l'atelier; c'est d'une grande facilité, surtout que nous pourrons faire venir chez nous des chevaux, des chameaux et tout ce que nous voudrons, tous avantages que nous n'avions pas l'année passée.

« *Raz-el-Mah* se trouve, dans un pays superbe. Nous sommes de toutes parts entourés de collines, de végétations sauvages, de hameaux; devant notre jardin est la grande route qui mène à l'intérieur du Maroc, et par où passent journellement des caravanes allant à Tetuan et à Fez; nous découvrons le panorama de la ville, la mer et les montagnes au loin; on ne peut rien imaginer de plus agréable! Nous sommes heureux comme des dieux, et nous sommes bravement engagés à prendre *Raz-el-Mah* pour six mois, jusqu'au 15 mai prochain.

« Le temps nous a souri jusqu'à présent, il fait un beau bleu fixe; on se croirait en plein été encore, et il est à prévoir que cela ne changera pas de sitôt. Nous avons en notre service deux indigènes, un cuisinier et un gardien qui soigne la maison et veille la nuit, nous procure les modèles, enfin qui fait tout.

« Vous voyez donc que rien ne nous manque, et que nous nous faisons la vie bien douce! Nous travaillerons d'autant mieux j'espère.

« Je ne vous parle pas de mes travaux encore; d'ailleurs, que pourrais-je bien vous en dire? Vous parler de deux ou trois petits bouts d'études insignifiantes? Nous attendons nos caisses et nos grandes toiles, qui ne tarderont pas d'arriver; alors nous attaquerons ferme . . . . . »

THÉATRES

THÉATRE DE LA MONNAIE

Giralda

On a repris *Giralda* avec la solennité qui est devenue de style à la Monnaie pour toutes les reprises, qu'il s'agisse d'un opéra à grand spectacle, comme *Les Huguenots*, ou du plus minuscule opéra-comique, comme c'est le cas pour le petit ouvrage d'Adam. Sont-ils même en droit de se qualifier : opéra-comique, ces trois actes légers, écrits à la bonne franquette sur le livret pas méchant de M. Scribe? Peut-être, si l'œuvre était née aujourd'hui, on la baptiserait tout simplement : opérette, et on irait présenter l'enfant au directeur des Galeries ou à la directrice de l'Alcazar.

Ce n'est pas qu'il n'y ait dans *Giralda* de fort jolies pages, très musicales, empreintes de cette qualité essentiellement française : la clarté; mais que tout cela est petiot, gentillet, et quels vilains sillons les rides dessinent, hélas! sur la partition! Ces œuvres éphémères, charmantes pour l'époque ou elles sont écrites, mais n'allant pas au delà, est-il bien nécessaire de les remettre constamment sur la scène, de montrer qu'elles ont vieilli au lieu de les laisser dans les mémoires avec leur fraîcheur et leur jeunesse? Eclore à la rampe, charmer ses contemporains et disparaître en laissant une traînée de parfum doux, n'est-ce pas la vie normale de ces inspirations légères, nées du caprice et de la fantaisie? Et n'est-il pas, en Belgique, en France, en Allemagne, toute une jeunesse ardente de compositeurs qui se consume dans l'impossibilité de se faire écouter et que ces éternelles reprises d'opéras vieillots exaspère? Place aux jeunes, de grâce, messieurs les directeurs, et ne nous donnons pas le ridicule de retarder notre cadran artistique d'un demi-siècle, à moins que ce ne soit pour le faire sonner une heure vraiment glorieuse et dont il importe de perpétuer le souvenir.

Les interprètes de *Giralda* ont montré plus de bonne volonté que de goût. A l'exception de M. Chappuis, l'excellent comique qui a trouvé la vraie note gaie sans tomber dans la charge, et de Mlle Legault, à qui la dignité de la reine d'Espagne et le port des toilettes de cérémonie conviennent admirablement, ils ont été médiocres. Mlle Arnaud elle-même, qui nous avait plu dans le *Pardon de Ploërmel*, ne rencontre pas dans son rôle l'occasion de faire valoir ses qualités très personnelles de chanteuse légère qui avaient séduit le public dans ses créations précédentes. M. Soulacroix est lourd et mal à l'aise dans le personnage du roi d'Espagne; M. Rodier manque d'entrain dans son rôle d'amoureux, exagère les effets, vise au ténor d'opéra; M. Guérin, dans le rôle du meunier qui semblait revenir de droit à M. Delaquerrière, fait rire le parterre et le paradis; mais les poignées de gros sel *dont* il se montre prodigue agacent visiblement les stalles, le balcon et les loges. Les chœurs se livrent à des fantaisies d'improvisation. L'orchestre reste correct, attentif, pas trop brayant et mérite de sérieux éloges.

THÉATRE MOLIÈRE

Le père de Martial

Le théâtre Molière donne en ce moment une pièce nouvelle: *Le père de Martial*, qui attire du monde et dont les journaux ne disent pas trop de mal. Quand on voit des choses pareilles passer de France en Belgique et être accueillies ici autrement qu'à coups de pommes cuites, on doit se dire que le prestige de la scène française doit être bien solidement établi chez nous, pour que nous subissions sans murmures même des productions de cette force. Nous ne voulons rien dire de désagréable au théâtre Molière ni aux interprètes de cette « œuvre ». La direction a fait des sacrifices sérieux et les interprètes font preuve de talent; mais quels sacrifices et quel talent pourraient tirer parti d'un pareil gâchis dramatique, d'une pièce où l'on ne trouve ni un caractère bien dessiné, ni une scène bien amenée et bien conduite, où règnent, d'un bout à l'autre, une phraséologie fade et creuse, émaillée de vieux traits retapés, et dans laquelle les malheureux artistes se débattent comme des mouches dans un fromage blanc. « Mais il y a des situations, » nous dira-t-on. C'est vrai; il y a les situations de *l'Honneur de la maison* gâtées par une main malhabile. « M. Delpit est un débutant, ajoute-t-on; il faut être indulgent ». Voilà où nous ne nous entendons plus. Qu'on soit indulgent pour les débutants parisiens à Paris; il le faut: ce n'est qu'ainsi que l'on y formera des écrivains dramatiques. Il faut bien qu'ils prennent les habitudes de la scène et ils ne peuvent faire leur apprentissage que sous les yeux mêmes du public. M. Delpit a déjà donné une autre pièce à la scène: *Le fils de Coralie*. Il y a donc là peut-être un tempérament dramatique et nous comprenons qu'à Paris on l'encourage. Mais il nous semble qu'il est parfaitement inutile de faire franchir la frontière à ces essais plus ou moins informes et à ces tentatives plus ou moins malheureuses. Que l'on nous donne ici ce que l'étranger produit d'excellent et de définitif, nous y applaudissons, mais si nous avons à subir des débuts, que ce soient au moins ceux de nos nationaux. Il y a une foule de jeunes écrivains qui seraient heureux de s'essayer au théâtre, mais toutes les portes leur en sont fermées, et le public, comme les journaux qui se montrent si larges pour des « machines » comme celle de M. Delpit, ne supporterait pas pendant une heure rien de semblable venant de l'un des nôtres.

THÉATRE DU PARC. — C'est décidément le 8 décembre qu'aura lieu la première représentation de l'*Aîné*. Ainsi que nous l'avons dit, Coquelin et Mme Favart joueront les rôles principaux. M. Garnier et Mme Brindeau, de la Comédie française; MM. Chamonin, Serret et Mme Masson, de la troupe du Parc, compléteront l'interprétation. La presse parisienne sera représentée à cette première.

THÉATRE DES GALERIES. — Suppé *for ever*. Après *Juanita*, *Boccace* obtient un regain de jeunesse et de succès.

THÉATRE DE L'ALCAZAR. — On annonce des merveilles de mise en scène pour *Fatinitza* — encore du Suppé! — qui succédera à : *le Cœur et la main*. Il y aura des fontaines jaillissantes dans le décor du harem, on doublera la profondeur de la scène, etc. Parmi les engagements nouveaux, destinés à constituer enfin une troupe définitive et complète, on cite celui de M. Castelain, l'excellent artiste qui créa avec une si amusante fantaisie le rôle de l'eunuque.

BIBLIOGRAPHIE MUSICALE

La maison Breitkopf et Härtel, qui a ouvert depuis peu de temps une succursale à Bruxelles, vient d'éditer une nouvelle série de compositions pour piano de M. Jules de Zarembski, comprenant les œuvres 14, 15 et 16 de l'éminent artiste. Ce sont un *Impromptu-caprice*, une *Mazurka* et une *Suite polonaise*, divisée en cinq parties. Comme Chopin et Rubinstein, avec qui son art a des affinités, sans doute parce que l'inspiration en est puisée à la même sources M. de Zarembski fait vibrer dans chacune de ses compositions les cordes d'une lyre mélancolique et douce. La pensée est d'une distinction raffinée, et la phrase qui l'exprime est en parfaite harmonie avec elle. Il y a sans doute un peu de recherche dans le style, mait ce scintillement de paillettes séduit, éblouit, surtout lorsqu'il jailli, du jeu nerveux de l'auteur, l'un des plus prodigieux virtuoses du clavier

PETITE CHRONIQUE

Nous avions, à l'époque des vacances, protesté, avec le *Cercle de la librairie et de l'imprimerie*, contre l'absence presque complète de livres publiés en Belgique dans les listes d'ouvrages dressées par le conseil communal pour les distributions de prix. Nous apprenons avec plaisir que le conseil s'est occupé dernièrement de cette question Reconnaissant le bien-fondé de la protestation, M. André, échevin de l'instruction publique, s'est engagé, pour les acquisitions ultérieures, à donner dans la plus large mesure possible satisfaction à la demande précitée.

On nous prie d'annoncer que le quatuor de MM. Jenö Hubay, Colyns, J. Servais et Van Stryvoort reprendra cette année la série de ses auditions dans la grande salle du Conservatoire de Bruxelles. La première séance aura lieu le vendredi 7 décembre 1883, à 8 heures du soir. Les personnes désireuses de s'abonner sont priées de s'adresser à M. René De Vleeschouwer, organisateur de concerts, rue d'Assaut, 1, à Bruxelles.

Mlle Van Zandt, de l'opéra-comique, viendra donner dans la seconde quinzaine de janvier, au théâtre de la Monnaie, quatre représentations de *Mignon* et du *Pardon de Ploërmel*.

Au grand festival Lamoureux qui aura lieu à Lille les 29 et 30 décembre sera exécutée, nous écrit-on, une œuvre importante de Peter Benoit.

Nous croyons être utile aux artistes belges, parmi lesquels il s'en trouve un grand nombre qui se proposent de prendre part à l'Exposition de Nice, en leur apprenant que la date d'ouverture de cette exposition est reculée au 24 décembre. Ce nouveau délai permettra aux *retardataires* de faire leurs envois.

La troisième exposition des *femmes peintres et sculpteurs* s'ouvrira, à Paris, au Palais des Champs-Elysées, à la fin de février.

Hier 1er décembre s'est ouverte, à Paris, l'Exposition des *Jeunes artistes*, au Panorama de Reichshoffen, rue Saint-Honoré, 251.

Indépendamment des expositions dont nous parlons ci-dessus, voici la nomenclature des prochaines exhibitions :

BRUXELLES. — Exposition de l'*Essor* (1er décembre à 1er janvier).
Id. Exposition des *Arts industriels* (décembre à février).
Id. Exposition des *Vingt* (1er février à 1er mars)
CALCUTTA. — Exposition internationale (ouverture 4 décembre).
GLASCOW. — Exposition internationale de peinture (5 février à 30 avril 1884). Dernier délai d'envoi : 22 décembre courant. S'adresser à M. Robert Walker, secrétaire.
LYON. — Exposition de la Société des *Amis des arts* (7 janvier 1884).
PARIS. — Salon de 1884 (1er mai à 20 juin). Dépôt des ouvrages de *peinture* : 5 à 15 mars ;
Salon de sculpture et de gravure en médailles, 21 mars à 10 avril ;
Salon d'architecture, de gravure et lithographie, du 2 au 5 avril.
Expostion des *Arts décoratifs* (la pierre, le bois, la terre, le verre), 1er août à 21 novembre 1884. Dépôt des ouvrages, 15 à 25 juillet 1884.
PAU. — Salon (15 décembre à 15 février).
ROME. — Concours pour le monument de Victor-Emmanuel. Dernier délai pour l'envoi des projets : 15 décembre.

Les *Arts incohérents* ont eu, eux aussi, leur distribution de médailles. Peut-être y a-t-il, dans la façon dont on a procédé, quelque idée à glaner pour les Salons officiels. Voici comment s'est passée cette fête, d'après un journal parisien :

« Distribution pas solennelle des récompenses, vendredi dernier, à 4 heures, à MM. les Exposants des *Arts incohérents*.

« De nombreuses médailles ont été tirées au sort pour éviter les injustices.

« Mmes Martin, de la Comédie-Française ; Hirsch et Jane Aubray, de l'Opéra; R. Boyer, de l'Odéon; C. Lefort, de la Renaissance; Marie Colombier, Gilberte, remettaient aux lauréats des diplômes signés de leur main.

« Des lauréats se sont donnés des indigestions de médailles.

« Elles étaient en chocolat. »

Le *Paris illustré* vient de faire paraître son septième numéro consacré « au Tonkin ».

Il contient une excellente et impartiale étude des affaires de France dans l'extrême Orient par M. Jules Gros, secrétaire de la Société de Géographie commerciale, huit pages de dessins en couleurs et une foule d'illustrations en noir. Tous les dessins, batailles, cortèges, scènes de mœurs, types, costumes, vues, paysages, etc., ont été exécutés d'après des photographies et des croquis communiqués par des officiers de marine et des explorateurs.

Paris illustré au Tonkin est en vente au prix de 1 franc chez Rozez, libraire à Bruxelles ; chez tous les marchands de journaux et dans tous les kiosques.

Le théâtre de Munich donnera en juillet prochain des représentation modèles de l'*Anneau du Nibelung*, qui se termineront au moment précis où l'on donnera *Parsifal* à Bayreuth.

Nous apprenons aussi que le dixième festival du Rhin-moyen est fixé aux 5, 6 et 7 juillet 1884. Il sera donné cette année à Mayence, dans la belle et spacieuse salle de concert que l'on vient d'y construire. Au programme, entre autres œuvres, le *Triumphlied*, de Brahms, une symphonie de Schumann, la *Faust-ouverture*, de Wagner, et le *Messie*, de Hændel. Le festival sera dirigé par M. Frédéric Lux.

Voilà donc, pour les amateurs de musique, un voyage complet tout indiqué pour les vacances prochaines

Les concerts symphoniques de la Société musicale russe, qui seront cet hiver au nombre de dix et ont commencé le 22 octobre, auront lieu à Saint-Petersbourg, sous la direction de M. le professeur Auer. Au programme figurent des œuvres de Beethoven, Schumann et Schubert, ainsi que des compositions russes, parmi lesquelles des symphonies de MM. Borodine, Rimsky-Korsakow et Tchaïkovsky. M. A. Rubinstein exécutera un concerto de Beethoven et dirigera l'exécution de sa quatrième symphonie. Des invitations à participer aux concerts symphoniques ont été adressées par la Société aux artistes étrangers les plus célèbres : MM. Bülow, Brahms, Saint-Saëns, Wilhelmj, D'Albert (pianiste), Mme de Reschké, etc., etc.

L'année prochaine ramènera le deux centième anniversaire de la naissance de Jean-Sébastien Bach. A cette occasion, on doit ériger, à Eisenach, une statue colossale du maître, dont l'exécution a été confiée au statuaire Donndorf de Stuttgardt. L'artiste vient d'en achever le modèle qui se trouve exposé en ce moment dans les ateliers de la fonderie Howaldt.

Nous sommes heureux d'apprendre que la maison Gunther a remporté à Amsterdam, pour ses pianos droits et ses pia nos à queue, la plus haute distinction qui ait été accordée dans la classe où elle avait exposé : le diplôme d'honneur.

VILLE DE LIÉGE

COLLECTION DES OBJETS D'ART

délaissés par feu M. Armand Fallize

INGÉNIEUR CIVIL A LIÉGE.

Porcelaines anciennes de Chine, de Saxe, de Tournai, etc. Faïences anciennes de Delft, d'Italie, de Perse, etc. Anciens grès, verroteries anciennes, vitraux, ivoires sculptés, miniatures, argenteries, armes orientales et autres. Meubles, groupes et boiseries sculptés du XVe au XVIIIe siècles, bronzes et dinanderies, étoffes et ancienne tenture en tapisserie d'Aubusson. Collection de minéralogie, livres dont la vente publique aura lieu le 17 décembre 1883 et jours suivants à 2 heures précises de relevée. en la salle du Casino, passage Lemonnier, par le ministère de Me Biar. notaire, 20, place de la Cathédrale à Liege, asisté de Me Léon Slaes, expert, 52, Montagne de la Cour, à Bruxelles, chez lesquels se distribue le catalogue.

Exposition particulière pour les personnes munies de cartes d'entrée le vendredi 14 et le samedi 15 décembre 1883, de 11 heures du matin à 5 heures de relevée, publique le dimanche 16 décembre 1883 de 11 heures du matin à 5 heures de relevée.

En vente :

A la librairie du Journal des Tribunaux et des Pandectes Belges
chez F. LARCIER, 10, rue des Minimes, Bruxelles

L'AMIRAL

par EDMOND PICARD, avocat à la Cour de cassation

L'**Amiral** forme la 3me partie des **Scènes de la vie judiciaire**. (1. *Le Paradoxe sur l'Avocat.*— 2. *La Forge Roussel.*— 3. *L'Amiral*). Un volume in-8o sur grand papier de Hollande. — Prix : **4** fr.

EN VENTE CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

AUX AMBASSADEURS
Nouvelles
PAR OCTAVE MAUS
Une plaquette de luxe ornée d'un dessin de CH. HERMANS.
Tirée à 300 exemplaires.
Prix: fr. **2-00.**

LE BAISER
Nouvelles
PAR MAX WALLER
Une plaquette de luxe ornée d'un dessin de FERNAND KHNOPFF.
Tirée à 300 exemplaires.
Prix : fr. **2-00.**

LA JEUNE BELGIQUE
Tome deuxième
Un fort volume in-8o d'environ 500 pages.
Prix : **5** francs.

JOURNAL
DES GENS DE LETTRES BELGES
Parais. le 1er et le 15 de chaque mois.
Abonnements : Belgique, fr. 6-00. — Union postale, fr. 7-50.
Administration :
26, Rue de l'Industrie, Bruxelles.

J. SCHAVYE, Relieur

46, Rue du Nord, Bruxelles

CARTONNAGES, RELIURES ORDINAIRES, RELIURES DE LUXE, ALBUMS, ETC.

SPÉCIALITÉ D'ARMOIRIES BELGES ET ÉTRANGÈRES

DIETRICH & Cie

FOURNISSEURS DE LL. AA. RR. LE COMTE ET LA COMTESSE DE FLANDRE

23A, RUE ROYALE, BRUXELLES

Gravures, Aquarelles, Tableaux, Modèles et dessins, etc.

VIENT DE PARAITRE :

L'ART DANS LA MAISON

PAR HENRY HAVARD

illustré d'après les dessins de MM. Corroyer, David, Prignot, Goutzwiller, Kauffmann, Scott, Lancelot, etc.

Tirage sur papier vélin, broché, 25 fr. — Avec un riche cartonnage artistique, 32 fr. — Reliure pleine avec fers, 35 fr.

Tirage sur papier de luxe : Exemplaires numérotés sur papier de Hollande, 50 fr. ; Id. sur Whatman, 100 fr. ; Id. sur Japon, 200 fr.

Maison PNE MOMMEN

26B, *RUE DES FRIPIERS* & 29, *RUE GRÉTRY*

BRUXELLES

FABRIQUE DE TOILES
POUR TABLEAUX ET PANORAMAS.

TISSUS GOBELINS, COTONS ET TOILES
DE TOUTES LARGEURS POUR DÉCORS.

ENCADREMENTS EN TOUS GENRES.

RENTOILAGE, PARQUETAGE, VERNISSAGE
emballage et nettoyage de tableaux.

VENTE ET LOCATION DE MANNEQUINS.

BROSSES ET PINCEAUX.

HUILES, ESSENCES, VERNIS ET SICCATIFS.

Tous les articles
POUR LA SCULPTURE, LA GRAVURE A L'EAU-FORTE, L'ARCHITECTURE ET LE DESSIN.

FABRIQUE DE COULEURS
POUR LA PEINTURE A L'HUILE, A L'AMBRE, A L'AQUARELLE, SUR PORCELAINE, SUR SOIE ET SUR TISSUS GOBELINS.

TABLES ET PLANCHES A DESSINER,
CHEVALETS DE LUXE, D'ATELIER ET DE CAMPAGNE.

BOITES, TENTES, PARASOLS,
CHAISES, TÉS, ÉQUERRES, COURBES.

BOITES A COMPAS,
Crayons, Fusains, Meubles d'atelier, Vases en terra-cotta et Porcelaines à décorer.

PAPIERS ET MODÈLES
POUR L'AQUARELLE ET LE DESSIN.

PHOTO-PEINTURE.

TABLEAUX ET ŒUVRES D'ART.

PIANOS
VENTE
ÉCHANGE
LOCATION

BRUXELLES
rue Thérésienne, 6

GUNTHER

Paris 1867, 1878, 1er prix. — Sidney, seul 1er et 2e prix

MUSIQUE.

R. BERTRAM

10, RUE SAINT-JEAN, BRUXELLES

(Ancienne maison Meynne).

ABONNEMENT A LA LECTURE DES PARTITIONS

ANCIENNE MAISON GOUPIL ET Cie A BRUXELLES

V. SCHMIDT & Ce, Successeurs

89, rue du Marché-aux-Herbes

PUBLICATIONS NOUVELLES :

BIBLIOTHÈQUE DE L'ENSEIGNEMENT DES BEAUX-ARTS

publiée sous le haut patronage de la direction des Beaux-Arts

Honorée d'un prix Monthyon, à l'Académie française.

Chaque volume, de format in-4° anglais, est imprimé avec soin sur papier teinté. Il contient de 400 à 500 pages illustrées de 100 à 150 gravures inédites, spéciales à la collection et exécutées d'après les originaux.

Chaque vol. broché, 3 fr. — Avec cartonnage artistique en toile reliure, 4 fr..

VOLUMES PUBLIÉS

Peinture anglaise (la), par M. Ernest Chesneau, ancien inspecteur des Beaux-Arts.

Peinture flamande (la), par A.-J. Wauters.

Peinture hollandaise la), par M. Henry Havard.

Mosaique (la), par M. Gerspach, chef du bureau des manufactures nationales au Ministère de l'Instruction publique et des Beaux-Arts.

Mythologie figurée (la), par M. Max. Collignon, ancien membre de l'Ecol française d'Athènes, professeur à la Faculté des lettres de Bordeaux.

Procédés modernes de la Gravure les), par A. de Lostalot, secrétaire de la rédaction de la *Gazette des Beaux-Arts.*

Tapisserie la), par Eug. Muntz, conservateur de la Bibliothèque, des Archives et du Musée à l'Ecole des Beaux-Arts.

VERLEYSEN-NYSSENS

A LA PORTE CHINOISE

88, RUE ROYALE, BRUXELLES, 88

IMPORTATION DIRECTE DE LA CHINE ET DU JAPON

Objets d'art, porcelaines, bronzes, laques, soieries, papiers, etc. — Grand choix de meubles en laque et bois de fer, paravents, écrans.

SPÉCIALITÉ DE THÉ DE CHINE

Exposition permanente — Entrée libre.

COMPAGNIE DES BRONZES

BRONZES D'ART ET D'AMEUBLEMENT

APPAREILS D'ÉCLAIRAGE

BRONZE MONUMENTAL

Direction et Magasins : Rue d'Assaut, 22, Bruxelles.
Ateliers et Fonderie : Rue Ransfort, 27, Molenbeek (Bruxelles).

ADÈLE DESWARTE

28, RUE DE LA VIOLETTE

BRUXELLES.

Atelier de menuiserie et de reliure artistiques

VERNIS ET COULEURS
POUR TOUS GENRES DE PEINTURES.

TOILES, PANNEAUX, CHASSIS,
MANNEQUINS, CHEVALETS, ETC.

BROSSES ET PINCEAUX,
CRAYONS, BOITES A COMPAS, FUSAINS, MODELES DE DESSIN.

RENTOILAGE, PARQUETAGE,
EMBALLAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX.

COULEURS ET PAPIERS POUR AQUARELLES
ARTICLES POUR EAU-FORTE, PEINTURE SUR PORCELAINE.

BOITES, PARASOLS, CHAISES,
Meubles d'atelier anciens et modernes

PLANCHES A DESSINER, TÉS,
ÉQUERRES ET COURBES.

COTONS DE TOUTE LARGEUR
DEPUIS 1 METRE JUSQUE 8 MÈTRES.

Représentation de la Maison BINANT de Paris pour les toiles Gobelins (imitation)

NOTA. — La maison dispose de vingt ateliers pour artistes.
Impasse de la Violette, 4.

SOCIÉTÉ ANONYME

DE

L'HOTEL DES VENTES

DE BRUXELLES

RUE DU BORGVAL, 15 — BOULEVARD ANSPACH, 71 — RUE JULES VAN PRAET, 16

VENTES MOBILIÈRES A L'ENCAN

EXPOSITION PERMANENTE D'OBJETS D'ART, DE MEUBLES, DE MARCHANDISES

A VENDRE A L'AMIABLE

AVANCES SUR VENTES

Salles numéros 3, 4 et 5 (1er étage) réservées **gratuitement** à l'exposition d'*Objets d'Art*, *de Meubles*, *de Marchandises*, etc., à vendre à l'amiable. L'Administration est intermédiaire entre Vendeurs et Acheteurs.

Salles 2 (rez-de-chaussée) et 6 (1er étage), réservées aux ventes publiques à l'encan.

Les Ventes et Expositions sont annoncées par affiches, journaux et bulletin spécial (envoyé **gratuitement** à toute personne qui en fait la demande).

Les vendeurs sont avertis du jour de vente de leurs objets, les Amateurs, qui le désirent, du jour de vente de ce qui les intéresse.

Récépissé est donné, à leur demande, aux déposants d'objets pour vente publique, à l'amiable ou à l'encan.

BUREAU DE RENSEIGNEMENTS DANS LA COUR VITRÉE DE L'HOTEL

CAVES SPACIEUSES DE DÉPOT. - ÉCURIES.

Bruxelles. — Imp. FÉLIX CALLEWAERT père, rue de l'Industrie, 26.

TROISIÈME ANNÉE. — N° 49. LE NUMÉRO : 25 CENTIMES. DIMANCHE 9 DÉCEMBRE 1883.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

COMITÉ DE RÉDACTION

VICTOR ARNOULD — OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — EUGENE ROBERT

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES** : On traite à forfait.

Adresser les demandes d'abonnement et toutes les communications à
L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 26, Bruxelles.**

Pour assurer la régularité de la comptabilité, les abonnements se prendront désormais à partir des 1er janvier, 1er avril, 1er juillet et 1er octobre.

Les personnes qui s'abonneront d'ici au nouvel an recevront GRATUITEMENT le journal à partir de leur inscription jusqu'au 1er janvier.

Nous continuerons également à faire un service spécial et extraordinaire aux personnes non abonnées qui nous en feront la demande ou qui nous seront désignées : *L'ART MODERNE* leur sera envoyé à l'essai et GRATUITEMENT pendant un mois. Elles seront considérées comme abonnées et recevront une quittance pour l'année en cours si, passé ce délai, elles continuent à accepter le journal.

SOMMAIRE

UN PETIT PALAIS DE JUSTICE. — LIVRES NOUVEAUX. *La Flandre orientale*, par Camille Lemonnier. *Le Baiser. L'amour fantasque*, par Max Waller. *Contes mélancoliques*, par Célestin Demblon. *L'Ingénu*, par Henry Gréville. *Le secret de Rose*, par G. de Beugny d'Hagerue.— PREMIÈRE SÉANCE DE QUATUORS AU CONSERVATOIRE. — CHRONIQUE JUDICIAIRE DES ARTS. *Lohengrin. Le Musée Grévin*. — PETITE CHRONIQUE.

UN PETIT PALAIS DE JUSTICE

Oui, il est petit, et pourtant c'est une merveille. Dans la chaîne des monuments de ce genre, il vient le dernier comme dimensions, au petit bout de la série en tête de laquelle se carre son frère monstrueux de Bruxelles. Il est là comme un joyau délicat, démontrant que la grâce tranquille peut lutter avec la puissance. Perdu dans une ville de province paisible jusqu'à l'inanition, il séduit du premier coup quiconque le visite, et fixe dans la mémoire son image pittoresque et charmante. Chez l'avocat de la capitale qui s'en retourne après y avoir accompli ses œuvres professionnelles, il laisse l'impression que doit ressentir un fils de roi qui goûte, par aventure, à la douce existence dans un chalet, à la campagne. En vain se dit-on que là comme ailleurs règne apparemment la mesquinerie ou la méchanceté humaine; sur le passant le décor l'emporte et il ne s'y figure la vie que bienveillante et heureuse. Comment serait-on mauvais dans ces salles tièdes de température et caressantes par le coloris? Comment se mettrait-on en inharmonie avec le dessin ingénieux de l'édifice, avec sa physionomie sereine, sa tenue proprette, son allure discrètement artistique? Ces séductions ne doivent-elles pas influer sur la cire dont est faite le caractère des hommes?

Oui, si cette prétendue cire n'était pas un granit.

C'est à Malines que s'élève ce ravissant Alhambra flamand. Quelques amoureux des belles choses ont pensé qu'on ne pouvait mieux faire, pour donner une demeure digne d'elle à la justice de chez nous, que de

l'héberger dans le palais bâti par Marguerite d'Autriche. Il était dédaigné, abandonné dans le délabrement honteux où furent anéanties tant de belles choses par les générations si bêtement fermées à l'art du commencement de ce siècle. On se risqua à parler de restauration Qu'il y eut des oies pour protester par leurs gloussements, qui en doutera? Mais cette fois le hasard servit le bon sens.

A l'heure présente l'œuvre n'est pas achevée, mais dans son épanouissement incomplet elle rayonne déjà et s'impose. Chaque élément retrouvé vient ajouter un charme de plus à l'édifice. On pressent qu'il sera l'une des fleurs artistiques les plus séduisantes du pays. Il relègue, au rang des choses piteuses, ces palais de justice à frontons grecs qui, longtemps, parurent aux architectes administratifs la plus correcte expression du Droit par l'architecture, et dont plusieurs déshonorent la rustique originalité de nos villes ardennaises. Ah! que n'eurent-ils, ces pédants officiels, à l'égal des promoteurs de la restauration malinoise, le sentiment de l'accord entre les monuments et les milieux où ils doivent s'élever! Nos sauvages montagnes luxembourgeoises ne verraient pas sur leurs croupes ces bâtisses qui les coiffent comme un casque troyen coifferait leurs paysans.

Ainsi que le disait M. Kempeneer, il y a quatre ans, au conseil provincial d'Anvers, dans un discours où il a culbuté les dernières résistances, il s'agit d'un monument unique, dont l'histoire n'est bien connue que depuis peu de temps, grâce aux travaux constants et aux recherches patientes d'un écrivain malinois, Steurs, qui s'est mis en rapport avec l'architecte Blomme, et dont celui-ci, avec une modestie et une intelligence exemplaires, a suivi pas à pas les découvertes. Jusqu'ici on avait toujours cru que la renaissance nous était venue du midi, en suivant un itinéraire régulier, passant par la France et nous arrivant de là, petit à petit. L'histoire mieux étudiée a démontré que l'édifice, loin d'être une création de la renaissance flamande du XVII^e^ siècle, comme on l'avait cru, est une œuvre de la première renaissance, c'est-à-dire, du commencement du XVI^e^ siècle. On sortait du moyen-âge. Le vieil art allait mourir comme les siècles dont il avait été la gloire. Le style ogival se perdait dans des détails et des ornementations superflus, qui cachaient la pauvreté des combinaisons de l'architecte. L'Italie avait donné le signal du réveil. Marguerite d'Autriche, qui avait longtemps habité la Savoie, qui favorisait de toutes ses forces les arts et les lettres, arrive en Belgique; elle veut un monument qui lui rappelle le pays où elle a passé ses plus belles années. Entourée d'écrivains et d'artistes enthousiastes de la résurrection de l'antiquité, elle modifie la construction du palais qu'on lui destine, conçu dans le style national, et la partie principale est érigée d'après les principes de la renaissance. Ce monument n'a pas son pareil dans nos contrées. Cherchez partout en Belgique, ajoutait M. Kempeneer, un monument de cet art, datant de 1517. On a signalé l'hôtel des Biscoyens à Bruges, comme datant de 1495. Il est démontré que c'est une invention. On a cité la France comme ayant communiqué la renaissance à la Belgique. Or, François I^er^ n'a commencé le château de Chambord qu'en 1526 et le Vieux Louvre qu'en 1546. Et voici en 1517, un édifice en style renaissance dû à un Belge, à un Malinois, à Rombaut Keldermans. Cet homme, dont le nom était ignoré il y a quelques années, est aujourd'hui tenu pour le plus grand architecte belge de son temps. C'est à lui que nous devons l'hôtel de ville de Gand, l'ancienne cour de Bruxelles, l'achèvement de la tour d'Anvers, la partie supérieure de la tour de Malines, la plupart des vieux monuments encore debout de cette ville. Chose étrange, jusque là il n'avait fait que de l'ogive; il ne connaissait que le vieil art; et il a su créer cet édifice du style nouveau, si grand, si délicat, si riche, d'après des principes auxquels il était étranger jusqu'alors. Car ce qui constitue le caractère spécial de cette œuvre, ce sont les traditions du vieil art qui s'en va, fusionnées avec l'art nouveau qui s'élève. Ce sont les traditions ogivales combinées, amalgamées, accouplées avec les éléments de l'architecture antique, expression des idées nouvelles de cette époque.

Le voici, avec ses façades donnant sur trois voies publiques, recouvertes en partie encore (d'un seul côté désormais en attendant un prochain nettoyage) par l'affreux badigeon blanc qui fut pendant longtemps la teinte unique de cette population flamande à laquelle l'éblouissante palette de Rubens avait donné la renommée de reine du coloris, et qui était devenue folle de propreté stérile. Là où Blomme, l'architecte nouveau, est venu chasser la routine, les matériaux sont à nu. Tantôt c'est la pierre blanche, de petite dimension, alignant en damier ses assises régulières, soutenues aux angles, aux balcons, au contour des fenêtres, par des cordons en granit bleu. Tantôt ce sont les briques roses du pays, assemblées en marqueteries, séparées par la fine couche d'un ciment grisâtre, et relevées partout où il faut plus de solidité, par des dentelures de pierres blanches. La ligne de faîte des murs extérieurs court capricieuse, ne se répétant jamais, montant, descendant, horizontale, perpendiculaire, oblique, ici droite, là en escaliers, plus loin se courbant en volute pour servir d'appui à la partie supérieure d'un pignon; l'œil sans se lasser, la suit en ces fantaisies. Une tourelle accroche sa poivrière. Les grands toits aigus, développant leurs pentes ardoisées le long desquelles dévalent aisément les neiges, sont percés de petites lucarnes à capuchon.

Sur le panneau des murs, des ancres appliquent les grands ornements en fer de leurs pattes. Les baies des fenêtres carrées sont traversées par les solides croisées de leurs montants en pierre, supportant les châssis garnis de petits carreaux pris entre les mailles de plombs losangés.

A la façade principale un balcon à forte saillie forme tribune pour un orateur parlant à la foule amassée dans la rue. A côté, sans symétrie, le porche, à cintre surbaissé. On entre. C'est une cour. A droite un grand escalier intérieur tout en pierre, qu'abrite la voûte qui porte l'étage. Nulle part cette régularité froide qui tue l'imprévu chez le visiteur. A l'intérieur, constamment des différences de niveau comme si l'on avait voulu faire de l'architecture à cloche-pied; le point de vue change à chaque détour : tantôt on regarde de bas en haut, tantôt de haut en bas, et l'œil qui doit ainsi sans cesse modifier sa mire, en garde une fraîcheur d'impression singulière. Dans la cour, même variété. Un préau étroit, s'emmanche sur une partie plus large. D'un côté, le bâtiment est nu, plus loin il est, à la base, orné d'un cloître dont les piliers sveltes sont reliés par des cintres virgulés dans les entre-deux par la barre franchement visible d'une ancre. Quelques vestiges du gothique qui s'évanouit surgissent dans l'ornementation : des rameaux de pierre, ailleurs remplacés par des pilastres plus modernes, forment la balustrade d'une logette ouverte au plein air.

En pénétrant dans le monument, on se trouve dans une salle des Pas perdus oblongue. Au fond monte l'escalier qui mène à la salle des audiences civiles. Partout les solives des planchers sont visibles et le bois est à cru. On sait l'impression de sincérité, de simplicité cossue et de confortable patriarcal que les vieilles boiseries donnent aux appartements. Pas d'apparât, pas de préoccupation hautaine. Le bureau des magistrats, sur estrade, est devant une haute cheminée à manteau ornée d'une frise charmante : ils seraient le dos au feu, si le chauffage n'était pas fait dans tout le Palais par un thermo-syphon archi-contemporain. Les barres des plaidoiries sont à bonne hauteur et de dimensions commodes. L'acoustique est excellente, sans sonorité indiscrète; l'avocat prend aisément le son de la causerie sérieuse et cordiale. Le dessin du mobilier est en harmonie avec le style de la maison. La teinte dorée du chêne clair des lambris, sous la lumière abondante de fenêtres étroites montant jusqu'au plafond, s'ouvrant de côté comme il le faut pour ne gêner personne, égaie la scène judiciaire. On est bien chez soi.

Aux environs de cet auditoire principal sont groupées, à courte portée, les dépendances. Une petite salle pour vider les incidents d'audience y est immédiatement attenante et s'ouvre derrière le siège, à côté de la cheminée De l'autre côté d'un spacieux corridor, le cabinet du président, ceux du procureur du Roi et de son substitut, se rattachant tous à un escalier de sortie particulier où se sont manifestés une fois de plus le goût et l'ingénieuse fantaisie de l'architecte, aidé sans doute en ses hardiesses par l'imagination de la femme historique pour qui il travaillait.

Par une galerie originale, au même étage, on arrive aux locaux du Barreau, vestiaire et chambre des avocats. Près de là, l'ancien appartement du cardinal Granvelle sert aux archives. On a respecté ses dispositions essentielles : large cheminée faisant saillie sur le parement extérieur du mur, voûte à quatre rinceaux se nouant au centre en une rosace.

La partie inférieure du bâtiment, au niveau de la rue, silencieuse, écartée, un peu sombre, est réservée au juge d'instruction. A côté de son cabinet sont les cellules des prévenus.

Dans une autre aile qu'on remanie, se trouvent la chambre correctionnelle et la justice de paix. Bref, l'ensemble est complet, sans encombrement, sans exagération ni sacrifice pour aucun service. En parcourant ces installations dont l'enchaînement se déroule avec aisance, on a le sentiment d'une chose réussie, s'appropriant en une réelle équation à tout ce qu'on attendait d'elle. Par une bonne fortune singulière, la vieille demeure, tout à coup rajeunie, s'est révélée comme un type judiciaire parfait.

Nous aimons peu les constructions modernes faites sur d'anciens patrons. Quelque agréable que soit l'aspect de ces rénovations, elles choquent parce qu'elles éveillent, quoi qu'on fasse, la sensation d'un désaccord entre l'homme de notre temps, avec ses mœurs, son costume, ses habitudes, et le milieu ancien qu'il s'avise d'exhumer. Mais cette impression ne s'éveille pas quand on se borne à conserver ou à rafraîchir ce qui existe. La faute de goût alors n'est pas commise. Ce n'est plus du vieux neuf. C'est l'objet d'antiquité véritable et partant repectable. A ce titre nous applaudirons toujours à la réappropriation des vieux édifices. L'exemple du Palais de Justice de Malines prouve que ce n'est point une œuvre de curiosité pure, mais que l'engouement pour l'art d'autrefois s'allie souvent avec une utilité actuelle.

LIVRES NOUVEAUX

La Flandre orientale, par CAMILLE LEMONNIER.

C'est une entreprise ardue et ingrate entre toutes, que de peindre son pays. Le modèle est rarement satisfait de l'artiste. « Vous me faites moins beau que je ne suis, lui crie-t-il, et je prétends ne pas avoir les verrues dont il vous a plu de m'enlaidir! » La croyance qu'ils sont parfaits est la marque distinctive des sots, et l'on perd son temps et ses peines à vouloir les con-

vaincre qu'ils ont des verrues. Le mieux que puisse faire le peintre est de continuer imperturbablement son œuvre.

C'est ce qu'a fait Camille Lemonnier, et nous l'en félicitons. Insouciant des clameurs, sa conscience d'artiste l'a seule guidé dans l'œuvre vraiment remarquable qu'il n'a pas craint d'aborder et qu'il poursuit avec persévérance, dans le *Tour du Monde*. Nous avons, en temps requis, rendu compte des livraisons antérieures, où l'écrivain a, d'une plume si magistrale, dépeint une partie du sol natal. Une nouvelle série d'études, consacrées à la Flandre orientale, vient de paraître.

Une chose qui vraiment étonne, c'est la verve constante de l'écrivain. Il semble que sa plume ne connaisse pas la fatigue des longs labeurs. Que de choses il dépeint, ville après ville, bourg après bourg; prodiguant, entre les descriptions de notre vie communale, d'un relief si puissant, les fleurs et les parfums de ses paysages! Ces parfums, il faut en convenir, ne sont pas toujours bien agréables à respirer, et Lemonnier les évoque avec une persistance qui est de nature à déplaire aux narines délicates. « Une puanteur de vidange, écrit-il quelque part, s'est répandue par les rues : c'est l'heure où le paysan vient emplir ses tonnes à la ville du résidu fétide des fosses. Et cette pestilence nous suivra d'étape en étape, comme l'haleine même de la terre flamande en fermentation. » Nous nous permettons de penser que ceci n'est pas un trait particulier à notre sol, les humaines nécessités étant, hélas! partout les mêmes.

Il est, lorsque l'on aborde le genre descriptif, un écueil que l'on peut hardiment qualifier d'inévitable : c'est la monotonie. On ne se lance pas impunément dans de longues descriptions, et ceux qui, en semblable matière, reprochent à l'écrivain d'être monotone, s'en prennent plutôt au sujet lui-même. Il faut les lire lentement et à petites doses, surtout lorsque l'auteur a, comme Camille Lemonnier, le souci scrupuleux des détails.

D'un célèbre chapitre de Michelet, le « Tableau de la France », quelques lignes nous sont restées dans la mémoire avec une saisissante précision. Il décrit l'aspect du sol méridional, à partir de Cahors : « Là, tout se revêt de vignes. Les mûriers commencent avant Montauban. Un paysage de trente ou quarante lieues s'ouvre devant vous, vaste océan d'agriculture, masse animée, confuse, qui se perd au loin dans l'obscur; mais, par dessus, s'élève la forme fantastique des Pyrénées aux têtes d'argent. Le bœuf, attelé par les cornes, laboure la fertile vallée; la vigne monte à l'orme. Si vous appuyez à gauche vers les montagnes, vous trouvez déjà la chèvre suspendue au côteau aride, et le mulet, sous sa charge d'huile, suit à mi-côte le petit sentier. »

Voilà, le modèle de description sobre et exacte. La nature du sol, ses produits, sa fertilité, les modes de labour, d'attelage et de transport sont décrits en quelques mots d'une étonnante netteté. La chèvre, je la vois d'ici, broutant une herbe maigre et desséchée; pas n'est besoin de me la dépeindre plus longuement; j'entends le tintement de ses clochettes. Je vois l'allègre mulet portant vaillamment sa charge, et le sentier qui court en lacet dans les flancs de la montagne, parmi les vignobles, sous l'ardente chaleur du soleil méridional. Je vois tout cela et bien d'autres choses encore. Un mot de plus me gâterait la description.

Camille Lemonnier est à l'autre pôle et s'y maintient en maître. Son style s'inspire volontiers des procédés de la peinture. L'écrivain décrit tous les objets dans leurs plus minutieux détails, et il se garde de rien abandonner à l'imagination de ses lecteurs. Il note, comme le ferait un peintre, les moindres jeux de la lumière. Qu'on lise, par exemple, ces lignes prises entre bien d'autres et qui sont consacrées au potier de Terneuzen : « La lumière qui tombe des vitres, tamisée par la poussière et les toiles d'araignée, éclaire en profil l'artisan dont la silhouette, linéée d'un filet clair, se masse sur la petite échappée de ciel brouillardeux découpée par la fenêtre. Une touche vive frappe aussi, dans la pénombre de tout le reste, le gris limoneux de l'argile gironnant, l'extrême bout de la salle et les mains de l'artisan, lentes à se mouvoir et faisant au dessus du tour comme un geste mystérieux d'évocation. »

Certes, cela est merveilleux de précision. L'œil du lecteur voit instantanément tous ces jeux variés d'ombre et de lumière que Lemonnier prend plaisir à nous montrer. C'est charmant et vrai, et l'on dirait un tableau de maître. Mais l'écrivain ne sort-il point de son rôle en faisant, pour employer une expression théologique, participer son style de la nature des procédés propres à la peinture, et n'est-il pas vrai de dire qu'il doit se borner à mettre les mots les plus simples au service des idées les plus générales? J'admire fort une belle galerie de tableaux, mais à condition qu'il me soit permis de les examiner tout à mon aise, tantôt l'un, tantôt l'autre. Pour le lecteur pressé et qui se plaît à lire d'une traite, les descriptions d'un fini si précieux ne seront pas exemptes de quelque fatigue, outre qu'il courra grand risque de ne pas suffisamment remarquer nombre de tableautins tout-à-fait charmants. Il est essentiel, nous l'avons déjà dit, s'il veut en tirer pleine jouissance, qu'il les lise à petites doses.

Avec son tempérament vigoureux et ardent de coloriste, sa vive et originale façon de voir et d'exprimer les choses, Camille Lemonnier était peut-être le seul de nos écrivains qui pût, ou tout au moins qui osât assumer pareille entreprise. Ce sera tâche aisée, pour peu que l'on ait le goût des épluchures, de signaler dans son travail telle ou telle incorrection de langage et de contester l'exactitude de maint détail; mais, seul, pensons-nous, il pouvait, avec tant de virtuosité et de fécondité, faire une œuvre d'artiste, joignant à l'exactitude des détails la magie d'un style nerveux et souple.

Le Baiser. — L'amour fantasque, par MAX WALLER. Bruxelles, Boitte.

La collection des « plaquettes artistiques » de *la Jeune Belgique*, a été inaugurée par *le Baiser*, de Max Waller, et *Aux Ambassadeurs*, de notre collaborateur Octave Maus. Fidèles à la loi que nous nous sommes faite, nous ne dirons rien de ce dernier et nous nous bornerons à signaler l'heureuse élégance de la publication et le spirituel dessin de Charles Hermans qui l'accompagne. Quant au *Baiser*, c'est une bluette sans importance, une histoire touchante et simple, tracée en quelques pages par une plume merveilleusement apte à rendre les délicates nuances du sentiment.

Nous avons déjà eu l'occasion de le dire dans ce journal, ce qui caractérise le talent très réel de Max Waller c'est cette aptitude à exprimer sans affectation et sans fadeur, l'émotion et la tendresse des choses de la vie. Cette nature spirituelle et railleuse est profondément sensible et son scepticisme souvent se fond en larmes bien sincères et bien naïves.

Il y a en lui quelque chose de Mürger, gaîté pétulante et nerveuse avec un arrière-goût de mélancolie, ajoutons : avec moins de simplicité dans le style et une recherche plus moderne de la vérité dans le détail. Ces contradictions apparentes, ce perpétuel

combat de la tristesse et du rire donnent un grand charme à ce qui sort de cette plume, en dépit des imperfections et des défauts de jeunesse que nous pourrions signaler. Tout cela est bien en relief dans *l'Amour fantasque*, fantaisies légères et rapides, écrites à la diable, mais où l'auteur met toujours quelque chose de cette nature complexe que nous montrons en lui. Ce ne sont que des indices, des pronostics, des promesses, mais des pronostics heureux et des promesses dans lesquelles nous avons foi.

Contes mélancoliques, par Célestin Demblon. — Liège.

On sait que Célestin Demblon, instituteur communal à Liège, a été frappé de révocation pour avoir osé exprimer dans une réunion publique ses convictions démocratiques.

En dépit de toutes les sollicitations dont il fut l'objet, il refusa de plier et sut sacrifier ses intérêts à l'intégrité de sa conscience. Cette fermeté si honorable ne prouve pas évidemment que le livre de Demblon soit un chef-d'œuvre, mais elle atteste l'énergie et la sincérité de son caractère et permet d'espérer que ces qualités transportées dans le domaine littéraire conduiront Demblon au but qu'il vise et où nous souhaitons ardemment le voir arriver.

Ces contes, première et incomplète tentative d'un talent en formation, méritent une lecture attentive. Ils révèlent une nature enthousiaste et tendre et une volonté. On démêle fort clairement, dans ces essais, la lutte de deux littératures. Demblon est un romantique frotté de naturalisme, la combinaison de ces deux facteurs dégagera un jour une originalité. Que faut-il pour cela? La persévérance et l'étude. Nous connaissons assez cette nature courageuse, étonnamment consciencieuse et sincère, pour ne pas douter de son énergique persistance dans cette voie nouvelle où l'a poussé l'intolérance dont il fut victime.

L'Ingénue, par Henry Gréville. — Paris, Plon, Nourrit et Cᵉ.

Il y a ingénue et ingénue... L'*Ingénue*, que vient de publier, chez Plon, Henry Gréville, pourrait être la fille de Paul de Kock.

Ses yeux couleur de myosotis, qu'elle sait, à l'occasion, ouvrir candidement ou baisser pudiquement, attirent, ensorcellent.

Elle se sert de ce joli miroir pour faire la chasse au mari avec une habileté qu'égale son audace.

Livre intéressant, intrigue bien menée, révélant les qualités bien connues de l'élégant auteur.

Le Secret de Rose, par G. de Beugny d'Hagerue. — Paris, Plon, Nourrit et Cᵉ.

Roman honnête, très honnête, excessivement honnête, dont tous les fils permettront la lecture à leur mère. Les formules traditionnelles du roman classique y sont scrupuleusement observées. Défilent un à un les caractères dont le contraste est de rigueur : la bonne et sympathique Geneviève de Pontarvant, le pauvre baron, la vieille cousine de Charmilly, égoïste et sceptique, mais si perspicace, Tribucien, le notaire faussaire et haïneux, le bel ingénieur Vaudray, son rival le lâche Tribucien fils, Rose, la charmante fermière et le dévoué Pierre.

Pas l'ombre d'une méchanceté, ni dans le style ni dans la pensée.

Charité a paru avant-hier, chez l'éditeur F. Larcier. Nous en reparlerons.

PREMIÈRE SÉANCE DE QUATUORS AU CONSERVATOIRE.

Pour les délicats, il n'est pas de régal musical plus exquis que l'interprétation des quatuors des maîtres. Mieux que les compositions symphoniques, car elles permettent une concentration plus complète et se révèlent à l'oreille et au cœur dans leurs plus minutieux détails, ces œuvres toutes de pensée, où le déplacement d'une note compromettrait l'équilibre de l'ensemble, font pénétrer dans l'intimité du compositeur et donnent de son art, de la hauteur de son inspiration, de ses ressources, la plus juste idée. Le quatuor est la toise du génie de chacun. L'idée apparaît à nu, dépouillée du séduisant vêtement de l'instrumentation qui souvent dissimule si habilement des difformités. Pas de retentissantes fanfares, pas de soupirs de hautbois, pas de combinaisons de sonorités flattant l'oreille et déguisant la pauvreté de la conception. Les cordes, et rien que les cordes vibrant sur leur table d'harmonie, avec l'émotion qu'y ajoutent les interprètes.

Le quatuor, pour les musiciens, c'est notre littérature de chevet, à nous; celle qu'on relit sans se lasser, les soirs d'hiver, à la lueur assoupie des lampes, dans les intimités attendrissantes du foyer, celle dont on a des éditions de choix, reliées en Levant et marquées à son chiffre. Comme nos poètes d'élection, les compositeurs favoris ont leurs éditions Lemerre, finement gravées, et là bas, en Germanie, où la Musique a ses autels, il n'est pas rare de voir un fervent s'absorber dans la lecture d'un minuscule volume à la tranche dorée, élégant comme un livre de messe, sur le dos duquel luit en fers dorés : *Quartetten von Beethoven*.

MM. Hubay, Van Styvoort, Colyns et Servais ont pour ces interprétations d'un genre tout spécial, exigeant la plus irréprochable justesse et l'ensemble le plus absolu, les qualités nécessaires, et leur séance d'ouverture qui a eu lieu avant-hier promet une excellente série d'auditions. Leur programme, purement classique, se composait du premier quatuor de Mendelssohn, d'un quatuor en *ut majeur* de Haydn, et du célèbre quatuor en *la mineur* (op. 132) de Beethoven, l'une des plus magnifiques inspirations du maître. M. Hubay, qui occupait le pupitre du premier violon, a mis dans chacune de ces œuvres, avec son très élégant et très pur coup d'archet, sa grâce tzigane, intéressante et séduisante à coup sûr, mais peut-être un peu audacieuse dans l'interprétation des maîtres vénérables dont il évoquait la mémoire.

Le quatuor de Haydn, notamment, et particulièrement le finale, dont le mouvement rappelait la *Friska* d'une czardas, a paru quelque peu modernisé par cette fougueuse exécution, qui a néanmoins, et pour cela même peut-être, soulevé les bravos du public. M. Van Styvoort, dont le jeu délicat, modestement effacé, transparaît néanmoins très nettement, avec sa physionomie particulière, à côté du virtuose hongrois, s'est acquitté avec beaucoup de talent de son rôle. M. Colyns était au pupitre de l'alto. Comme les années précédentes, il alternera avec M. Hubay au pupitre du premier violon. Quant à M. Servais, tout le monde connaît son jeu large, ému et plein d'autorité.

CHRONIQUE JUDICIAIRE DES ARTS

Lohengrin.

L'Art moderne, dans son numéro du 5 mars 1882, a mis ses lecteurs au courant d'un procès qui venait d'être intenté à M. Lamoureux, directeur des Nouveaux Concerts du Château-d'Eau, à Paris, par M. Neumann, directeur d'opéra à Leipzig. Ce dernier prétendait, on se le rappelle, qu'il était cessionnaire exclusif pour la France de *Lohengrin*, en vertu du contrat du 16 février 1881, passé avec le maître de Bayreuth; que, dès lors, M. Lamoureux, en faisant exécuter sans son autorisation, à la date du 12 février 1882, le premier acte de cet opéra lui avait causé un préjudice dont il demandait la réparation.

Quant à M. Lamoureux, il invoquait pour sa défense un traité qui lui avait concédé le droit de faire exécuter en totalité des fragments de *Lohengrin*.

Dans son audience du 30 novembre, le tribunal de la Seine a rendu un jugement par lequel il repousse la prétention de M. Neumann et le condamne, en outre, à payer à M. Lamoureux une somme de 500 francs à titre de dommages-intérêts. Nous reproduisons ci-dessous les principaux attendus de cette décision :

« Attendu que par acte authentique du 1er octobre 1880, Lamoureux a pris à bail de Bessac et Ce le théâtre du Château-d'Eau et que par une disposition spéciale il a été subrogé, pour les concerts qu'il se proposait de donner dans ce théâtre, à tous les droits résultant au profit des bailleurs des traités par eux passés avec la Société des Auteurs, Compositeurs et Editeurs de musique ;

« Qu'aux termes des statuts de la Société des Auteurs, Compositeurs et Editeurs de musique, dont Richard Wagner est membre depuis 1862, il est interdit aux sociétaires (art. 18) de faire représenter, chanter ou exécuter aucune œuvre lyrique, parole ou musique, sur un théâtre ou dans un établissement public quelconque, autrement que par l'entremise du syndicat ou de l'agent général dûment autorisé, à moins qu'il ne s'agisse d'ouvrages dramatiques (opéras, vaudevilles ou scènes comiques) représentés ou à représenter sur les théâtres, et dont la perception se fait ou se ferait plus tard, spécialement par la Société des Auteurs dramatiques ;

« Que, d'après l'art. 20 des mêmes statuts, les auteurs et les compositeurs qui ont adhéré à la société ne peuvent, en aucun cas, céder le droit qu'ils aliènent par leur adhésion, à savoir celui d'interdire ou de permettre l'audition de leurs œuvres en public ;

« Attendu qu'en présence de ces stipulations, Neumann ne saurait se prévaloir du traité du 16 février 1881, à l'encontre des droits qui résultent pour Lamoureux du contrat du 1er octobre 1880, qu'à la condition de prouver que l'exécution du premier acte du *Lohengrin*, au concert du 12 février 1882, constitue une représentation et non une simple audition. »

Le Musée Grévin.

C'est dans le cours de l'année 1881 qu'a été fondé à Paris le « Musée Grévin ». Les fondateurs, voulant donner à leur œuvre un caractère artistique, s'assurèrent le concours d'un statuaire de talent, et leur choix tomba sur M. Bagino, qui était l'auteur, notamment, de la *Mater Dolorosa* et du groupe de la *Compassion* à l'Eglise Saint-Roch, de *Saint-Hilaire* à Saint-Etienne du Mont, et du grand monument de Mars-la-Tour, élevé à la mémoire des soldats tués à Gravelotte.

Des conventions furent conclues entre M. Bagino et la Société du Musée Grévin, aux termes desquelles on lui fit une commande de soixante têtes, au prix de 250 francs pour les têtes faites d'après l'original, et de 200 francs pour celles faites d'après des portraits ou photographies ; aux termes des mêmes conventions les mannequins moulés devaient lui être payés 300 francs ; ce prix était toutefois réduit à 225 francs, sous promesse d'une commande de 150 mannequins au moins. Il devait livrer vingt-cinq têtes et quarante mannequins par mois.

L'artiste loua un vaste atelier, dont l'installation lui revint à plus de 10,000 francs.

M. Bagino ayant eu à se plaindre des lenteurs de l'administration, eut recours à une sommation à la suite de laquelle une entrevue eut lieu ; on rassura M. Bagino et on lui fit des promesses. Les poursuites en restèrent donc là. Mais bientôt les mêmes faits se reproduisirent. On refusa de recevoir des œuvres terminées, notamment un groupe représentant un Gaulois gigantesque contemplant avec dédain un gommeux. La statue avait cependant été admise par la Commission d'examen. M. Bagino, après de vives réclamations, résolut d'en venir aux moyens extrêmes et assigna devant le tribunal civil de la Seine la Société du Musée Grévin, pour la faire condamner à lui payer :

1° Le prix de vingt-deux têtes non commandées, dont il réduit le prix, malgré les conventions, à 175 francs par tête ;

2° Le complément du prix des mannequins qu'il a fournis.

3° Le montant de factures comprenant des têtes, esquisses, mains et bras livrés à la société ;

4° 10,000 francs pour les frais d'établissement de l'atelier, ces frais étant pour la plupart devenus inutiles à la société.

Le tribunal de la Seine, dans son audience du 30 novembre, a fixé à 16,000 francs la somme à payer par la Société du Musée Grévin à M. Bagino.

Petite chronique

Le Ministre de l'intérieur ayant donné au *Cercle des XX* la disposition, pendant un mois, des locaux du Palais des Beaux-Arts, l'ouverture de la première exposition annuelle de la nouvelle association d'artistes est officiellement fixée au 1er février prochain. Les invitations ont été adressées aux peintres belges et étrangers choisis par le Cercle pour participer à cette exposition. Les adhésions déjà parvenues au Secrétariat font espérer une brillante réussite.

Après les *Fiançailles de Colombine*, l'opéra-comique inédit de M. Patrie, le théâtre de la Renaissance donnera une opérette, également inédite — et à « grand spectacle » s. v. p. ! — dont les auteurs sont, pour les paroles, M. Lucien Solvay, et pour la musique, M. Dubois. Titre : *Son Excellence ma femme.*

C'est une « *pièce de l'avenir* », comme l'indiquera le sous-titre... L'action se passe au vingtième siècle, à cette époque évidemment charmante où les femmes seront les maîtresses de nos destinées politiques et sociales.

Une curiosité de cette pièce — en un acte, — c'est la collaboration d'un de nos plus éminents artistes-peintres, M. Charles Hermans, qui a dessiné expressément pour la circonstance toutes une série de costumes d'une fantaisie très amusante.

Son Excellence ma femme passera dans les premiers jours du mois de janvier prochain.

Le peintre Kegeljan, de Namur, nous fait part de la mort de sa mère M. Henri Stacquet vient d'avoir la douleur de perdre son père.

Mme Amélie Ernst donnera mardi prochain, 11 décembre, à 8 heures du soir, à la Grande Harmonie, une dernière séance littéraire. Le programme porte des lectures variées de Victor Hugo, Théophile Gautier, Sully Prudhomme, Alfred de Musset, François Coppée, etc., une conférence sur Auguste Barbier d'après son journal inédit, ainsi qu'un intermède musical de harpe, par M. Finocchi. Prix des places : Réservées, 6 fr. — Entrée, 3 fr. — Galerie, 2 fr.

L'ALMANACH DE LA JEUNE BELGIQUE

Paraîtra le **15 décembre** et contiendra, outre une eau-forte d'Amédée LYNEN, des articles de :

MM. Jacques Arnoux, Hippolyte Devillers, Georges Eekhoud, Iwan Gilkin, Albert Giraud, Arthur James, Georges Khnopff, Camille Lemonnier, Edouard Levis, Henry Maubel, Octave Maus, Edmond Picard, Georges Rodenbach, Maurice Sulzberger, Tête de mort, Emile Van Arenbergh, Emile Verhaeren, Max Waller.

Ce numéro contiendra de nombreux fragments de l'*Hystérique* de Camille Lemonnier. — **Prix : 2 francs**. — L'Almanach est envoyé gratis aux abonnés.

En vente :

A la librairie du Journal des Tribunaux et des Pandectes Belges
chez F. LARCIER, 10, rue des Minimes, Bruxelles

L'AMIRAL

par Edmond PICARD, avocat à la Cour de cassation

L'**Amiral** forme la 3me partie des **Scènes de la vie judiciaire**. (1. *Le Paradoxe sur l'Avocat.*— 2. *La Forge Roussel* — 3. *L'Amiral*). Un volume in-8° sur grand papier de Hollande. — Prix . **4** fr.

J. SCHAVYE, Relieur

46, Rue du Nord, Bruxelles

CARTONNAGES, RELIURES ORDINAIRES, RELIURES DE LUXE, ALBUMS, ETC.

SPÉCIALITÉ D'ARMOIRIES BELGES ET ÉTRANGÈRES

DIETRICH & Cie

FOURNISSEURS DE LL. AA. RR. LE COMTE ET LA COMTESSE DE FLANDRE

23A, RUE ROYALE, BRUXELLES

Gravures, aquarelles, Tableaux, Modèles et dessins etc.

VIENT DE PARAITRE :

L'ART DANS LA MAISON

PAR HENRY HAVARD

illustré d'après les dessins de MM. Corroyer, David, Prignot, Goutzwiller, Kauffmann, Scott, Lancelot, etc.

Tirage sur papier vélin, broché, 25 fr. — Avec un riche cartonnage artistique, 32 fr. — Reliure pleine avec fers, 35 fr.

Tirage sur papier de luxe : Exemplaires numérotés sur papier de Hollande, 50 fr. ; Id sur Whatman, 100 fr. ; Id. sur Japon, 200 fr.

Maison PNE MOMMEN

26B, *RUE DES FRIPIERS* & 29, *RUE GRÉTRY*

BRUXELLES

FABRIQUE DE TOILES
POUR TABLEAUX ET PANORAMAS.

TISSUS GOBELINS, COTONS ET TOILES
DE TOUTES LARGEURS POUR DÉCORS.

ENCADREMENTS EN TOUS GENRES.

RENTOILAGE, PARQUETAGE, VERNISSAGE
emballage et nettoyage de tableaux.

VENTE ET LOCATION DE MANNEQUINS.

BROSSES ET PINCEAUX.

HUILES, ESSENCES, VERNIS ET SICCATIFS.

Tous les articles
POUR LA SCULPTURE, LA GRAVURE A L'EAU-FORTE, L'ARCHITECTURE ET LE DESSIN.

FABRIQUE DE COULEURS
POUR LA PEINTURE A L'HUILE, A L'AMBRE, A L'AQUARELLE, SUR PORCELAINE, SUR SOIE ET SUR TISSUS GOBELINS.

TABLES ET PLANCHES A DESSINER,
CHEVALETS DE LUXE, D'ATELIER ET DE CAMPAGNE.

BOITES, TENTES, PARASOLS,
CHAISES, TÉS, ÉQUERRES, COURBES.

BOITES A COMPAS,
Crayons, Fusains, Meubles d'atelier, Vases en terre-cotta et Porcelaines à décorer.

PAPIERS ET MODÈLES
POUR L'AQUARELLE ET LE DESSIN.

PHOTO-PEINTURE.

TABLEAUX ET ŒUVRES D'ART.

PIANOS

VENTE
ÉCHANGE
LOCATION

BRUXELLES
rue Thérésienne, 6

GUNTHER

Paris 1867, 1878, 1er prix. — Sidney, seul 1er et 2e prix

MUSIQUE.

R. BERTRAM

10, RUE SAINT-JEAN, BRUXELLES
(Ancienne maison Meynne).

ABONNEMENT A LA LECTURE DES PARTITIONS

ANCIENNE MAISON GOUPIL ET Cie A BRUXELLES

V. SCHMIDT & Ce, Successeurs

89, rue du Marché-aux-Herbes

PUBLICATIONS NOUVELLES :

BIBLIOTHÈQUE DE L'ENSEIGNEMENT DES BEAUX-ARTS

publiée sous le haut patronage de la direction des Beaux-Arts
Honorée d'un prix Monthyon, à l'Académie française.

Chaque volume, de format in-4° anglais, est imprimé avec soin sur papier teinté. Il contient de 400 à 500 pages illustrées de 100 à 150 gravures inédites, spéciales à la collection et exécutées d'après les originaux.

Chaque vol. broché, 3 fr. — Avec cartonnage artistique en toile reliure, 4 fr.

VOLUMES PUBLIÉS

Anatomie artistique (l'), par M. Mathias Duval, membre de l'Académie de médecine, professeur d'anatomie à l'école des Beaux-Arts.

Archéologie grecque (l'), par M. Max. Collignon, ancien membre de l'Ecole française d'Athènes, professeur à la Faculté des lettres de Bordeaux.

Art byzantin (l'), par M. Bayet, ancien membre de l'Ecole française d'Athènes, professeur à la Faculté des lettres et à l'Ecole nationale des Beaux-Arts de Lyon.

Gravure (la), par M. le Vte H. Delaborde, secrétaire perpétuel de l'Académie des Beaux-Arts, directeur du Cabinet des Estampes.

Monnaies et Médailles, par M. F. Lenormant, membre de l'Institut, professeur d'archéologie à la Bibliothèque nationale.

VERLEYSEN-NYSSENS

A LA PORTE CHINOISE

88, RUE ROYALE, BRUXELLES, 88

IMPORTATION DIRECTE DE LA CHINE ET DU JAPON

Objets d'art, porcelaines, bronzes, laques, soieries, papiers, etc. — Grand choix de meubles en laque et bois de fer, paravents, écrans.

SPÉCIALITÉ DE THÉ DE CHINE

Exposition permanente — Entrée libre.

COMPAGNIE DES BRONZES

BRONZES D'ART ET D'AMEUBLEMENT

APPAREILS D'ÉCLAIRAGE
BRONZE MONUMENTAL

Direction et Magasins : Rue d'Assaut, 22, Bruxelles.
Ateliers et Fonderie : Rue Ransfort, 27, Molenbeek (Bruxelles).

ADÈLE DESWARTE

28, RUE DE LA VIOLETTE
BRUXELLES.

Atelier de menuiserie et de reliure artistiques

VERNIS ET COULEURS
POUR TOUS GENRES DE PEINTURES.

TOILES, PANNEAUX, CHASSIS,
MANNEQUINS, CHEVALETS, ETC.

BROSSES ET PINCEAUX,
CRAYONS, BOITES A COMPAS, FUSAINS, MODÈLES DE DESSIN.

RENTOILAGE, PARQUETAGE,
EMBALLAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX.

COULEURS ET PAPIERS POUR AQUARELLES
ARTICLES POUR EAU-FORTE, PEINTURE SUR PORCELAINE.

BOITES, PARASOLS, CHAISES,
Meubles d'atelier anciens et modernes

PLANCHES A DESSINER, TÉS,
ÉQUERRES ET COURBES.

COTONS DE TOUTE LARGEUR
DEPUIS 1 MÈTRE JUSQUE 8 MÈTRES.

Représentation de la Maison BINANT de Paris pour les toiles Gobelins (imitation)

NOTA. — La maison dispose de vingt ateliers pour artistes. Impasse de la Violette, 4.

SOCIÉTÉ ANONYME

DE

L'HOTEL DES VENTES

DE BRUXELLES

RUE DU BORGVAL, 15 — BOULEVARD ANSPACH, 71 — RUE JULES VAN PRAET, 16

VENTES MOBILIÈRES A L'ENCAN

EXPOSITION PERMANENTE D'OBJETS D'ART, DE MEUBLES, DE MARCHANDISES

A VENDRE A L'AMIABLE

AVANCES SUR VENTES

Salles numéros 3, 4 et 5 (1er étage) réservées **gratuitement** à l'exposition d'*Objets d'Art*, *de Meubles*, *de Marchandises*, etc., à vendre à l'amiable. L'Administration est intermédiaire entre Vendeurs et Acheteurs.

Salles 2 (rez-de-chaussée) et 6 (1er étage), réservées aux ventes publiques à l'encan.

Les Ventes et Expositions sont annoncées par affiches, journaux et bulletin spécial (envoyé **gratuitement** à toute personne qui en fait la demande).

Les vendeurs sont avertis du jour de vente de leurs objets, les Amateurs, qui le désirent, du jour de vente de ce qui les intéresse.

Récépissé est donné, à leur demande, aux déposants d'objets pour vente publique, à l'amiable ou à l'encan.

BUREAU DE RENSEIGNEMENTS DANS LA COUR VITRÉE DE L'HOTEL

CAVES SPACIEUSES DE DÉPOT. — ÉCURIES.

Bruxelles. — Imp. FÉLIX CALLEWAERT père, rue de l'Industrie, 26.

TROISIÈME ANNÉE. — N° 50. LE NUMÉRO : 25 CENTIMES. 16 DIMANCHE DÉCEMBRE 1883.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

COMITÉ DE RÉDACTION

VICTOR ARNOULD — OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — EUGENE ROBERT

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00 ; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES** : On traite à forfait.

Adresser les demandes d'abonnement et toutes les communications à
L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 26, Bruxelles.**

Pour assurer la régularité de la comptabilité, les abonnements se prendront désormais à partir des 1er janvier, 1er avril, 1er juillet et 1er octobre.

Les personnes qui s'abonneront d'ici au nouvel an recevront GRATUITEMENT le journal à partir de leur inscription jusqu'au 1er janvier.

Nous continuerons également à faire un service spécial et extraordinaire aux personnes non abonnées qui nous en feront la demande ou qui nous seront désignées : *L'ART MODERNE* leur sera envoyé à l'essai et GRATUITEMENT pendant un mois. Elles seront considérées comme abonnées et recevront une quittance pour l'année en cours si, passé ce délai, elles continuent à accepter le journal.

SOMMAIRE

L'ART ET LA LANGUE. — ASSOCIATION DES ARTISTES MUSICIENS. *Deuxième concert.* — THÉATRE MOLIÈRE. *Dora.* — BIBLIOGRAPHIE. *Charité.* — BIBLIOGRAPHIE MUSICALE. — PETITE CHRONIQUE.

L'ART ET LA LANGUE

Une discussion récemment soulevée, avec une opportunité contestable au Conseil communal de Bruxelles, des attaques, non sans violence, dirigées contre le mouvement flamand, qui, victorieux des efforts faits durant quarante ans pour tenter de l'étouffer en Belgique, s'accentue avec la puissance irrésistible des forces naturelles longtemps comprimées, des aphorismes étonnants proclamés par des hommes qui assurément ne se doutent pas de ce qu'est une langue, les ressentiments et le désir de représailles que ces actes inconsidérés ont suscités, remettent chez nous, à l'ordre du jour, tout cé qui touche à cette grande question historique et sociale.

L'art et son développement y sont trop intimement engagés pour que ce conflit nous laisse indifférent. Si nous nous prononçons en faveur de ceux de nos compatriotes néerlandais de race, défendant les droits de leur idiôme originel avec une fougue que rien ne lasse, voulant qu'une large place lui soit faite dans notre activité nationale, nous ne paraîtrons guère suspect, espérons-le, puisque le français, pour nous personnellement, réalise l'expression littéraire en accord avec nos aptitudes. Nous ne pouvons nous défendre de cette remarque, alors que nos yeux sont encore pleins du style, et nos oreilles bourdonnantes de l'accent des détracteurs de la langue de la grosse moitié de nos populations, et que cet accent comme ce style ont démontré que ces renégats inconscients sont précisément de purs enfants de la race qu'ils voudraient destituer du plus sacré de ses droits : quand en français ils attaquent le Flamand, le Flamand qui se venge leur sort par tous les pores.

On a entendu un orateur dont assurément l'instruction linguistique a paru moins que primaire, énoncer ce vœu stupéfiant de voir les nations abandonner leurs idiômes propres pour s'en tenir à l'une des langues qui actuellement, apparaissent comme principales. Assurément, un homme public de cette force n'aperçoit dans les mots qu'on formule pour exprimer sa pensée, qu'un moyen de communiquer avec ses semblables pour les besoins les plus ordinaires de la vie et dans la forme la plus sommaire. Il se contenterait apparemment d'un vocabulaire réduit aux sentons que l'ingénieux Ollendorf a agencés dans son interprète en quatre langues destiné aux voyageurs circulant en pays kellnériques. Il ne s'est jamais douté qu'il y a entre la langue et la race une affinité indestructible seule apte à donner à l'homme qui parle, cette souplesse pour le rendu des nuances, cette force, cette plénitude, cette équation, sans lesquelles la meilleure partie de l'activité intellectuelle reste empêtrée dans les circonvolutions du cerveau. Pour lui, l'à peu près dans ce qu'on dit ou dans ce qu'on entend doit paraître suffisant et jamais il n'a dû saisir la différence qu'il y a entre une idée à demi exprimée, avortée, bâtarde, et la magnificence royale d'une conception cérébrale qui, même pour les petites choses, sort librement de l'esprit ouvert à deux battants par l'heureuse prestidigitation d'une langue s'adaptant sans aucun pli, sans aucun vide à la nature intime de celui qui l'emploie.

Et de même pour celui qui écoute, comment s'établira un parfait rapport entre les images qui s'éveillèrent en lui et les discours qu'on lui tiendra ? Est-ce au bruit d'une langue étrangère, et nous entendons par là celle qui ne convient point à sa race? Non, jamais, même quand une longue habitude l'aurait plus ou moins familiarisé avec elle. Pour lui, plusieurs générations eussent-elles vécu dans l'oubli du langage maternel et dans la pratique du langage étranger, ce dernier restera une chose factice, une convention, une sorte d'équilibre forcé, acrobatique, auquel tout son être résistera avec une muette opiniâtreté, se traduisant tantôt par la taciturnité, tantôt par l'indigence du vocabulaire, tantôt par l'accent; car, singulier phénomène, les contractions musculaires s'en mêlent, et, malgré tous les efforts, se retrouvent dans une longue descendance pour le Germain, par exemple, les influences gutturales, pour le Gaulois, les vibrations linguales, caractéristiques de l'émission des sons pour les gens de leur sang. Faut-il rappeler que pour nous, Belges, ce phénomène révélateur de l'origine, se manifeste avec une persistance indécrottable chez ceux qui, fils de nos Flandres, s'avisent de concubiner avec le français.

Cela n'a rien d'étrange pour qui sait que les langues ne sont pas des créations arbitraires de la volonté humaine, mais le résultat d'une évolution naturelle absolument indépendante de l'individu et même de la collectivité. Si tant d'idiômes diaprent la carte du monde, ce n'est pas l'effet du hasard ou du caprice. Partout où une langue nouvelle a surgi, s'est développée, a disparu, ces transformations ont été le résultat de lois insurmontables. De même que la couleur, la stature, la physionomie, le caractère de l'être humain se modelaient sur les milieux où il vivait, s'adaptant à leurs nécessités, subissant leurs influences, le langage était soumis à l'action de ces mêmes facteurs, et inconsciemment pour ceux qui l'employaient, était pétri, allongé, raccourci au gré des circonstances. Comment cet attribut si dominant de l'homme y eût-il échappé, alors que l'action de ces forces secrètes se faisait sentir dans tous les autres détails ?

La logique de cette évolution a émerveillé tous les linguistes. Elle est aussi fatale que celle des corps. Elle suit pas à pas l'humanité dans ses transformations montantes, descendantes ou momentanément stagnantes. Elle se continue sous nos yeux. Les langues, en apparence les plus immobiles, bougent lentement comme les rivages de la mer qu'on croirait définitivement fixés et qui pourtant changent sans trêve au cours des âges. Rien n'arrête ces longues palpitations et elles ne se plient à aucune règlementation administrative. En ce qui les concerne, même l'Académie, MM. les doctrinaires, est impuissante! Elle doit renoncer à prescrire, elle doit se borner à enregistrer. Quand une langue doit mourir, elle mourra, fût-elle la plus belle du monde. Quand elle doit vivre et grandir, elle vivra et se développera, fût-elle le patois le plus barbare.

Si vraiment telles sont les lois qui président à cet universel phénomène (et qui, connaissant l'histoire, en doutera ?), on comprend quelle est la folie de ceux qui croient qu'on peut l'influencer, par exemple, en rognant un subside. Le Conseil communal de Bruxelles a donné ce spectacle risible d'hommes s'imaginant que telle pourrait être la portée d'un vote. En le faisant, ils ont éveillé le souvenir des Bilderbogen de Nuremberg où l'on voit un brave éléphant s'arcbouter pour arrêter une locomotive. Leur prétention de fustiger le mouvement flamand égale celle de Xerxès donnant les verges à l'Hellespont. Ils ont inutilement outragé la moitié du pays et surexcité les ardeurs qu'ils voulaient éteindre.

En ces matières, la vraie politique est de laisser les choses aller seules en leur donnant une égale participation aux bienfaits nationaux. En principe, par cela même qu'une langue est pratiquée par de nombreux citoyens, il est injuste de la traiter en Cendrillon. Tant qu'elle existe, elle est le plus puissant véhicule de civilisation pour ceux qui s'en servent. Une langue ne disparaît qu'avec la race dont elle a marqué le développement ou se transforme avec elle. Mais on ne l'abolit pas.

Tant qu'il y aura des Flamands on parlera flamand, et si le flamand change, ce ne sera point pour faire place à une langue nouvelle, mais pour subir les glissements linguistiques naturels à travers l'histoire. Qu'on cesse donc de rêver sa suppression par tactique gouvernementale. A peine l'obtiendra-t-on sur les bords, par une infiltration factice du français dans la bourgeoisie, cette fraction si peu nationale de toutes les nations, et ce ne sera qu'un mal pour tous ceux qui ne sont pas d'origine, car ils se serviront alors d'un outil pour le maniement duquel leur nature n'est pas faite. Ils seront toujours maladroits. Nous le voyons chez nous suffisamment, hélas!

Ce qu'il faut dire, c'est que, si vraiment, comme tout le démontre, il y a en Belgique un formidable essaim de Flamands, c'est le flamand qu'il faut cultiver en eux, en n'admettant le français que comme langue vivante étrangère, qu'il est bon d'acquérir par l'éducation dans une mesure réalisable, mais dans laquelle ne peuvent s'incarner les pensées et les sentiments propres aux Flamands. Pour exprimer en un complet épanouissement ce qu'ils ont en eux, notamment au point de vue artistique, c'est leur idiôme naturel qu'ils doivent employer, et les efforts doivent tendre à rendre celui-ci aussi libre, aussi complet que possible dans son développement. On signale souvent l'ignorance et la grossièreté des Flandres. Même en prenant ces imputations excessives au pied de la lettre, on peut se demander en quelle proportion le dédain pour leur langue y a contribué. Refuser de la traiter avec la dignité qu'elle mérite, la qualifier de jargon, affecter pour elle le mépris, n'y voir qu'une chose triviale et vulgaire, la mettre au ban de ce qu'on regarde comme la distinction et le bel air, c'est emprisonner, dans un infranchissable enclos, la masse qui, par sa naissance dans les milieux populaires, ne connaît qu'elle. On réalise alors une séquestration intellectuelle et morale déplorable. Pareil isolement est délétère et aboutit promptement à la dégradation. On ramène ainsi une population à une sorte d'état sauvage, primitif tout au moins, où les idées ne sortent pas des intérêts matériels quotidiens.

Aussi rien n'est plus légitime que la lutte de ces sacrifiés, menée parfois avec désespoir, parfois avec indignation, pour sortir de cet étouffoir et reprendre leur part de la grande vie commune. Ne leur demandez pas d'apprendre, pour y réussir, une langue qui n'est pas la leur. Tous les instincts de leur race résisteraient même à leur propre bon vouloir et à plus forte raison aux violences ou aux caresses venues du dehors. Non, il n'y a qu'une issue : c'est le retour au langage qui est dans leur sang, dans leurs muscles, dans leur matière cérébrale, perpétué par l'hérédité, préparé en eux dès l'embryon, sucé avec le lait, auquel ils furent préparés par un passé où ils étaient en germe bien avant le jour où, pour la première fois, leurs cordes vocales commencèrent à vibrer. C'est le développement de ce langage adéquat à tout ce qu'ils sont qui est le vrai remède Ils le sentent, eux, par une poussée invisible, et plus prévoyants, plus pratiques que les législateurs de comédie qui croient qu'on résout par des décrets un tel problème, ils affirment la solution par leurs luttes populaires qui iront jusqu'à la brutalité des révolutions si on les contrarie trop longtemps.

La langue ainsi dégagée comme loi naturelle, réagit sur toute la civilisation de ceux auxquels elle s'adapte et particulièrement dans les arts fait sentir son influence souveraine. Plus elle est riche, plus cette richesse se vulgarise en allant jusqu'à la plèbe, et plus le domaine intellectuel s'étend. On peut mesurer le degré de développement d'une classe d'hommes par le nombre des mots dont ils font usage. Les Lanusquets des landes de la Gironde suffisent, dit-on, à tous leurs besoins de communication, avec deux ou trois cents vocables. Un petit bourgeois avec quinze cents. Celui qui exerce une profession libérale avec le double. Victor Hugo utilise huit mille mots. Dans Shakespeare on en trouve quinze mille. Cette progression démontre l'importance qu'il y a à multiplier les éléments du langage. Or, le plus sûr moyen d'y réussir, est d'en favoriser la littérature. C'est d'elle que descendent, pour pénétrer partout, les acquisitions nouvelles et chacune de celles-ci correspond, pour celui à qui elle arrive et se met à l'employer, à des idées jusqu'alors ignorées, à des sentiments non encore ressentis, ou tout au moins demeurés obscurs.

Avec l'abondance des mots, avec les tournures plus justes ou plus ingénieuses, avec une correction plus grande, augmentent les facilités et les aptitudes pour pratiquer et pour comprendre la littérature, l'éloquence, le théâtre, ces trois manifestations suprêmes de la vie artistique d'une nation. Mais par cela même que les idées deviennent plus claires et plus fortes, les autres arts s'en ressentent également. Croit-on que la peinture flamande conserverait ses traditions si demain le flamand disparaissait de notre sol? Ne sent-on pas que la plupart des impressions qui caractérisent cette école tantôt si vigoureuse, tantôt si pénétrante dans sa naïveté, disparaîtraient chez des hommes qui ne parleraient plus que le langage plus raffiné de la France et n'auraient pour exprimer ou se communiquer leurs sensations que des tournures et des mots répondant aux tendances d'une autre race? La transformation serait rapide et, dans les mœurs comme dans les émotions, la sève nationale serait bientôt altérée.

Vouloir que tout un peuple se dépouille peu a peu de sa langue pour en adopter une autre sous prétexte qu'elle est plus répandue, c'est comme si l'on demandait aux méridionaux de se transformer en scandinaves.

Ce ne sera jamais qu'un déguisement. Que dirait-on de celui qui voudrait faire chanter tous les oiseaux comme le rossignol. Élever un enfant dans une langue qui n'est pas celle de ses ascendants, vouloir généraliser cette mesure par des règlements scolaires ou des artifices administratifs, c'est préparer des générations d'êtres contrefaits et souffrants au point de vue de la pensée. Ils ne saisiront désormais qu'une partie de la vie extérieure, et en eux-mêmes, quand ils essaieront de matérialiser par des mots leurs réflexions intimes, ils demeureront enténébrés. C'est comme si on les rendait partiellement sourds, car ils comprendront mal ce qui leur sera transmis par un idiôme pour lequel ils ne sont pas faits. C'est comme si on les rendait partiellement muets, car leurs pensées ne trouveront pas dans les mots mis à leur disposition par une éducation idiote, l'exacte adaptation qui seule peut engendrer la lucidité.

Une politique qui méconnaît ces vérités si simples, est une politique d'ignorants ou de tyrans. Longtemps en Belgique elle fut pratiquée, et des intelligences courtes espérèrent qu'on en arriverait à déflandriser entièrement notre territoire. Ce système absurde n'a abouti, comme premier résultat, qu'à maintenir une grande partie de la nation dans une infériorité intellectuelle qui aujourd'hui apparaît redoutable. Mais il a aussi produit l'explosion à laquelle nous assistons, qu'on voudrait en vain dompter, et qui est ce magnifique et touchant mouvement par lequel nos Flamands affirment qu'ils sont résolus à ne pas laisser davantage mutiler le droit naturel qu'a tout homme libre de parler sa langue et de vouloir que celle-ci ait, dans la patrie, la dignité et l'autorité qui seules permettent son essor complet.

ASSOCIATION DES ARTISTES MUSICIENS

DEUXIÈME CONCERT

Le deuxième concert de l'*Association des Artistes musiciens*, dont la première partie servait de repoussoir à la seconde, avait attiré une foule compacte dans la salle de la Grande Harmonie, samedi dernier.

Nous avons entendu, dans cette première partie, l'*ouverture d'Hamlet*, de Stadfelt, jouée et rejouée pendant l'été au Waux-Hall, et que l'orchestre a rendue avec une indécision remarquable. Une jeune pianiste, Mlle Mary Gemma, nous a prouvé, par l'exécution de plusieurs morceaux de Rubinstein et de Liszt, qu'elle a appris au Conservatoire tout ce qu'on peut y apprendre. Qui nous délivrera de la virtuosité péniblement acquise, si sèche et si désagréable ? L'auditoire a semblé prendre un plaisir extrême aux tours de force de Mlle Gemma, et ce n'est pas d'hier que nous avons constaté dans le public une tendance à confondre les pianistes avec les prestidigitateurs et les acrobates. Même accueil à Mlle Arnaud, une chanteuse à vocalises et à trilles, qui se fait applaudir à tout rompre par le gros public, et dont nous avons signalé déjà les qualités et les défauts graves.

Après avoir enduré patiemment cette succession d'épreuves, nous fûmes enfin dédommagés par les fragments de la *Charlotte Corday* de Peter Benoit.

La réputation du maître d'Anvers s'affirme de jour en jour parmi nous avec une autorité plus grande.

Qu'on se rappelle les premières auditions des œuvres de Benoit à Bruxelles, l'incertitude du public, l'hostilité de la petite presse, les plaisanteries sur l'école de musique flamande, bref le charivari que soulève tout novateur en notre bienheureux pays, où pour être lancées aux talents originaux, les pommes croissent toutes cuites sur les arbres.

Aujourd'hui, surtout depuis les trois triomphantes exécutions de *Guillaume le Taciturne* au Waux-Hall, l'homme et l'œuvre se sont imposés, et les acclamations prodiguées hier à *Charlotte Corday* démontrent qu'enfin la trouée est faite.

Dans *Charlotte Corday*, comme dans *Guillaume le Taciturne*, Benoit s'est borné à une forme musicale intermédiaire entre la simple symphonie et le drame lyrique, forme en elle-même assez ingrate, mais dont il a su tirer un parti vraiment prodigieux. Les œuvres de Benoit ne sont point des opéras, des drames lyriques, la musique et l'action n'y étant pas étroitement unies, mais au contraire éparses et fort inégales. Benoit n'a guère écrit — pour des drames flamands très médiocres — que des ouvertures, des fragments de musique de scène et des entr'actes. L'orchestre, avec les ressources infinies qu'en sait arracher un inventeur comme Benoit, est alors une sorte d'atmosphère musicale où baignent le drame et ses personnages. Et telle est la puissance du compositeur, si merveilleux est son sens du pittoresque et des grands ensembles décoratifs, si souple et si pénétrante son intelligence des passions et des caractères historiques, que le drame, action et spectacle, reflue de la scène dans la musique, et que la prose et les vers du parolier paraissent n'être plus qu'un pâle commentaire de la symphonie.

Ce renversement, ce sens dessus-dessous, — que seul un artiste de race pouvait opérer, est visible surtout dans *Charlotte Corday*.

Quel admirable tableau que l'ouverture, où se heurtent, se tuent, dans un souffle épique, la phrase sentimentale et exaltée de Charlotte, les clameurs de la foule, et l'immense coup d'aile de la Marseillaise ! On dirait une transposition de Michelet.

L'entr'acte de la valse, populaire depuis longtemps, est un effet de demi-teinte, exprimant avec une profondeur d'accent étonnante, le grand vide et la mélancolie des dimanches de la banlieue, où se traînent des lambeaux de valses, exhalés dans le silence du soir par les violons des guinguettes lointaines.

Alors, la furie révolutionnaire déchaîne derechef les tempêtes de l'orchestre. La charrette ignoble s'avance lentement, à travers la crapule hurlante, sur un thème adorable, la Marseillaise, mais la Marseillaise qui s'adoucit et se traîne, la Marseillaise féminisée, et qui symbolise l'âme de Charlotte et de la Gironde. Et, de nouveau, les vociférations populaires éclatent; le tombereau est poussé par ces bras sanglants, et dans un affolement toujours croissant, s'arrête enfin dans une horreur suprême, où retentit lugubrement, comme un couperet qui tombe, l'accord final.

Telle est l'impression de cette œuvre hautaine, admirable de relief et de couleur, qui place définitivement Benoit à la tête de l'école belge.

Quand il mettra la main sur un poète flamand de sa force et de sa taille, qui lui écrive un drame lyrique vraiment digne de ce nom, Peter Benoit nous donnera un chef-d'œuvre.

Signalons avant de terminer cet article, la manière dont Benoit est apprécié par certain plumitif de journal sérieux :

...Puis on s'est plongé dans la lecture des programmes pour suivre les explications de la *Charlotte Corday* de M. Benoit, que l'auteur était venu diriger lui-même. C'est qu'il ne s'agit pas de se laisser aller à confondre, par exemple, « l'expression des sentiments généraux » avec « l'Idylle », ou le moment où Charlotte « s'arrache à son amour » avec celui où on lui coupe la tête !

On connaît cette œuvre un peu décousue, qui est pourtant une belle ébauche, et dont la *Marseillaise*, le *Ça ira* et la *Carmagnole*, sont encore les morceaux les plus saillants. La façon bizarre dont se termine, au bout du troisième numéro, la phrase exprimant « l'aspiration du tribun vers le bonheur de la nation » a surpris, comme d'habitude, ceux qui n'étaient pas prévenus. On sait qu'elle s'arrête inopinément, comme si le tribun s'apercevait qu'il vient de perdre son porte-monnaie et passait instantanément à d'autres aspirations, dépourvues de tout caractère lyrique. On a bissé la valse lente, en sourdine, — cette jolie trouvaille; — il y avait même au fond de la salle des amateurs qui demandaient qu'on la jouât plus fort!

Voilà où la presse a laissé tomber la critique d'art en Belgique.

Théatre Molière

DORA

Dora, la très passionnante comédie de Sardou, celle de toutes qui met le mieux en lumière, à côté des ficelles dont il se sert avec une sereine impudeur, ses qualités d'écrivain dramatique, habile à nouer une intrigue et à la mener jusqu'à son cinquième acte, a trouvé cette semaine au théâtre Molière une interprétation, sinon parfaite, du moins très satisfaisante et de nature à faire comprendre et apprécier l'ouvrage. MM. Laty et Pierre Manin, dans les rôles de Mauriac et de Favrolles, ont tous deux du naturel, de l'entrain, un bon débit. Avec un peu plus de chaleur et de tendresse dans les scènes d'amour, le premier serait tout à fait bien. Le second a un jeu bon enfant, une physionomie mobile, un peu railleuse, une excellente tenue en scène, qui en feront assurément, d'ici à peu de temps, une personnalité remarquée. La façon toute personnelle dont il avait compris le personnage de l'Américain Clarkson, dans *l'Etrangère*, au début de la saison, nous avait donné du jeune premier rôle une favorable opinion, que les événements justifient. Du côté des femmes, Mme Clarence, une fort jolie blonde, mérite une mention. Elle a, dans le rôle difficile de Dora, quelques moments remarquables, notamment au 4e acte, quand elle refuse de se justifier du soupçon que son mari dirige contre elle. Elle a accentué avec beaucoup d'énergie cette scène, — la plus dramatique et la mieux venue, à notre sens, de la pièce de M. Sardou.

On trouve dans *Dora* plusieurs des idées qui devaient, quelques années plus tard, s'épanouir dans *Fédora*, l'expression la plus complète de l'art complexe du dramaturge. Les correspondances secrètes de ces bachelettes de la politique, les intrigues mystérieuses, ayant pour cadre un milieu international bizarre, forment la trame de *Dora* comme celle de *Fédora*. A divers titres donc, cette reprise présentait de l'intérêt.

Depuis hier, l'affiche annonce : *Une Corneille qui abat des noix*, *Le piano de Berthe* et *Les Yeux du Cœur*.

L'intelligent directeur du théâtre Molière a acquis le droit de représenter, aussitôt après le Gymnase, le *Maître de forges*, de M. Ohnet, l'auteur de *Serge Panine*. Cela nous promet une nouvelle série de représentations à sensation.

Bibliographie

Charité. — Bruxelles, Rozez, décembre 1883.

Dans le déluge des *Christmas Numbers*, des livres d'étrennes et des albums de St-Nicolas, elle n'a pas passé inaperçue, la philanthropique et artistique publication. Des cinq mille exemplaires formant la première édition, il en reste peu chez l'éditeur, et plus tard, ce curieux recueil qui reflète, comme une photographie, la physionomie exacte du mouvement littéraire et artistique actuel, constituera un document des plus intéressants.

Il permettra de constater, une fois de plus, la générosité et le dévouement des artistes, auxquels on ne s'adresse jamais en vain, qu'il s'agisse d'une catastrophe privée à secourir ou d'une calamité publique. Tous ont donné, les vieux et les jeunes; ils ont rempli d'x grandes pages de croquis, reproduits avec infiniment d'exactitude par la phototypie ou la zincographie. De même les écrivains, sans distinction de langue, les français et les flamands, ont sans regimber noirci dix-huit colonnes supérieurement imprimées par Ferdinand Larcier; des autographes de personnages politiques, de musiciens, de journalistes, complètent cet ensemble très original et assurément nouveau pour la Belgique.

Charité s'est fait attendre un peu, mais aujourd'hui qu'elle s'est montrée, dans son élégance, personne ne songe à lui en vouloir. Les victimes d'Ischia, de Java et de Battincourt n'auront pas à se plaindre du résultat.

BIBLIOGRAPHIE MUSICALE

L'incessante activité musicale de l'Allemagne donne lieu à une production que n'égale ni celle de la Belgique, ni celle de la France. Chaque semaine, des compositions nouvelles paraissent en des éditions de choix, menant gaillardement le défilé des compositeurs, jeunes et vieux, des célèbres et des inconnus, car là-bas — particularité à noter — il n'est pas besoin d'avoir un nom pour trouver un éditeur, et telle maison d'édition, la maison Breitkopf et Härtel de Leipzig, la maison Cranz de Hambourg, la maison Spina de Vienne, la maison Schott de Mayence, a parfois, en donnant accueil à un débutant, révélé un Schumann ou un Brahms.

C'est précisément une œuvre de début que nous envoient, cette semaine, MM. Breitkopf et Härtel, les très élégants éditeurs. La *Sonate* en *ut* mineur pour piano op 1), que publie M. C.-R. Hennig, peut faire présager un avenir d'artiste. Malgré certaines répétitions superflues, une redondance de pensée et des souvenirs trop nettement accusés de Beethoven, l'œuvre est bonne, sérieuse, bien coupée, menée sans faiblesse jusqu'au bout, et fort bien écrite pour le piano. M. Hennig connaît assurément son métier. Qu'il se hâte de dégager sa personnalité, il deviendra quelqu'un.

En même temps paraissait un *Adagio* pour violon et orgue, d'un sentiment religieux pénétrant, composé par M. Albert Becker, dont les journaux musicaux de l'Allemagne ont parlé à diverses reprises avec éloge.

Nous avons, en revanche, peu de bien à dire du nouveau recueil de *Chants à l'usage des écoles et des distributions de prix*, que notre compatriote, Ch. Miry, a écrits sur des paroles de G. Stanislaus et auxquels MM. Breitkopf et Härtel ont fait les honneurs d'une édition de luxe. La mélodie est triviale, d'une banalité absolue, et barbotte même parfois dans les boueux sentiers où se traînent les refrains des cafés-concerts. Cela est d'autant plus grave que ces chants sont destinés à l'enfance, c'est à dire à l'âge où les impressions sont les plus vives et les plus profondes. Schumann, dans ses *Albums pour les enfants*, a montré que, dans une composition musicale, la simplicité peut s'allier à la plus exquise distinction. Nous ne demandons pas à M. Miry d'être un sous Schumann, mais ce que nous connaissons de lui nous donne le droit d'exiger autre chose que ces molles improvisations, à la portée du premier venu, lâchées au courant de la plume et qui ne répondent nullement au but auquel elles sont destinées.

Signalons enfin une très intéressante *Sonate pour piano et violon* (op. 67) en trois parties, publiée par les mêmes éditeurs et dont l'auteur est M. Henri Hoffmann, un compositeur ultra-moderne dont le nom commence à se répandre en Allemagne. C'est lui qui composa,

croyons-nous, un joli opéra : *Aschenbrödel*, joué avec succès; nous connaissons de lui aussi un trio, des *Scènes de Carnaval*, des romances, etc. Sa dernière œuvre est très curieusement travaillée, et dénote des aptitudes toutes spéciales pour la musique polyphonique. La première partie rappelle les harmonies un peu recherchées de Grieg; la seconde, une *romance*, ressemble à un *lamento :* elle est moins heureuse d'inspiration. En revanche, la dernière partie est d'une allure décidée, rapide, et constitue une page excellente.

Petite chronique

Une erreur typographique s'est glissée dans notre dernier numéro. M. Staquet, caissier à la Banque nationale, qui vient de mourir, était le frère et non le père d'Henri Staquet, notre excellent artiste.

Le *Cercle des Beaux Arts* de Gand ouvrira du 27 janvier au 17 février 1884, une exposition d'œuvres d'art modernes. Les titres et dimensions doivent être adressés par écrit au secrétariat avant le 9 janvier. Dernier délai d'envoi pour les œuvres à exposer : 19 janvier.

Une tombola sera organisée par les soins de la Commission, qui fera dans ce but des acquisitions parmi les ouvrages figurant à l'exposition.

On jouait au théâtre de Verviers, dimanche dernier : *Fra-Diavolo* ou *l'Hôtellerie de Tarracine*, opéra-comique en 3 actes; les *Deux Orphelines*, grand drame en 7 actes; *Gavaut, Minard et Cie*, comédie en 3 actes Total **13** *actes !* Ce qui est extraordinaire, c'est que l'affiche ne mentionnait pas de lever de rideau.

L'impresario Neumann, qui a fait représenter ici l'*Anneau du Nibelung*, vient de traiter avec MM. Gye pour donner une série de vingt représentations Wagnériennes à Covent-Garden. Il fera exécuter également la *Reine de Saba*, de Goldmark. Ces représentations auront lieu au printemps prochain.

Voici, d'après le *Ménestrel*, les résolutions définitives qui ont été prises relativement aux représentations du *Parsifal*, qui seront données cette années au théâtre de Bayreuth. Ces représentations seront au nombre de dix et se donneront du 20 juillet au 8 août. Le grand théâtre de Munich fera sa clôture le 30 juin. Quelques jours après, l'orchestre et le personnel du théâtre se transporteront à Bayreuth pour y commencer immédiatement les répétitions de *Parsifal*. A la clôture de cette courte saison, les artistes n'auront que le temps de fermer leur malle et de se mettre en voiture pour assister à la réouverture du théâtre de Munich, qui se fera le lendemain même. Le surlendemain commenceront les répétitions des quatre grandes partitions de *l'Anneau du Nibelung*, dont le roi de Bavière veut donner une série de représentatons modèles. La première est fixée au 17 août. On voit que la charge de kapellmeister au théâtre de Munich n'est pas une sinécure et que les chanteurs de S. M. Louis gagnent bravement leurs appointements.

Le concert Lamoureux a donné dernièrement une intéressante audition d'une cantate peu connue de J.-S. Bach : *Le défi de Phébus et de Pan* Sur les cinq solistes, trois étaient belges. Voici comment les apprécie, dans le *Ménestrel*, M. V. W. (Victor Wilder), le musicologue bien connu :

« Quant aux chanteurs, il faut citer en première ligne le baryton Blauwaert, qui a chanté le rôle de Pan avec un talent vraiment exceptionnel. M. Couturier a été moins heureux ; il est vrai qu'il avait accepté de chanter à l'improviste un des airs les plus difficiles que je connaisse. Mlle Soubre a dit d'une voix juste et d'un style bien musical l'air de Momus, Mme Terrier-Vicini avait pour partage l'air de Mercure qui n'est pas l'un des meilleurs de l'ouvrage. Quant à M. Van Dyck, un accident de voix au début de l'air de Midas l'avait un peu décontenancé; il n'est pas moins vrai que M. Lamoureux tient là un ténor doué d'un organe très agréable et d'une diction remarquable C'est un chanteur plein d'avenir.

Une dépêche de Rome nous annonce la mort du célèbre chanteur Mario, de son vrai nom marquis de Candia, qui fit, il y a quelque quarante ans, les beaux jours de l'Opéra et du Théâtre-Italien à Paris, a côté des Rubini, Lablache, Malibran, Grisi. Doué d'une admirable voix de ténor il excellait dans le répertoire italien, notamment dans *le Barbier de Séville, Don Juan, le Trouvère, Ernani, la Traviata, Rigoletto, etc., etc* Le charme et la fraîcheur de sa voix, le goût de ses vocalises, l'excellence de sa méthode exerçaient sur le public un charme irrésistible De 1845 à 1850 il chanta sans interruption avec un immense succès au théâtre italien de Saint-Pétersbourg, puis il parut alternativement à Paris l'hiver et l'été à Londres où il était engagé à raison de 15,000 francs par mois. Après la fermeture du Théâtre-Italien de Paris il se remit à voyager. En 1871-72, il chantait encore à Madrid; l'année suivante il faisait une tournée en Amérique, quoique dès 1871 il eût donné à Londres sa représentation d'adieu, fait nouveau pour l'époque. Une souscription fut alors ouverte en Angleterre pour réparer ses pertes de fortune, et la famille royale souscrivit pour 2,000 livres (50,000 francs). Revenu enfin en Italie il fut nommé directeur des beaux-arts à Rome où il vient de mourir à l'âge de 75 ans.

Né à Turin en 1808, le marquis de Candia avait reçu une excellente éducation musicale dans sa famille, mais celle-ci s'opposant à sa carrière artistique, il entra en 1830 dans le régiment de chasseurs sardes Exilé pour méfait de jeunesse à Cagliari, il donna sa démission et se réfugia à Paris où sa belle voix, très remarquée dans les salons, attira sur lui l'attention de Duponchel qui l'engagea à l'Opéra.

Ses funérailles auront lieu à Rome, jeudi, d'où son corps sera transporté à Cagliari. (*Indépendance*).

Sommaire du numéro du 1er décembre 1883, de la *Revue libérale :*

H. Castonnet-Desfosses. L'Annam au moyen-âge. — Charles Lancelin. La Femme d'un autre. — Charles Henry. Mademoiselle de Lespinasse, d'après des documents nouveaux. — Eugène Billard. Du droit de perpétuité de la propriété littéraire — Emile Hennequin Yvan Tourgueneff. — Fréd. Descamps. Les Livrets d'Opéras. — Gustave Gœpp. L'Exposition nationale des Beaux-Arts en 1883. — Amagat, député. Les Périls de la Politique coloniale. — Georges Graux, député. Courrier politique. — Finance. — Mode. — A Travers l'Angleterre. — Bibliographie.

L'EXCURSION

JOURNAL DE VOYAGES

offrant à ses abonnés un *Voyage gratuit* de quinze jours au moins, en Suisse, en Italie, en Normandie, en Bretagne, en Angleterre, en Écosse, sur les Bords du Rhin ou à la Méditerranée, au choix du bénéficiaire.

5e année. — Abonnement : *6 francs* par an.

L'Excursion sera envoyée à titre d'essai aux personnes qui en adresseront la demande, 109, boulevard Anspach, à Bruxelles

VILLE DE LIÉGE

COLLECTION DES OBJETS D'ART

délaissés par feu M. Armand Fallize

INGÉNIEUR CIVIL A LIÉGE.

Porcelaines anciennes de Chine, de Saxe, de Tournai, etc. Faïences anciennes de Delft, d'Italie, de Perse, etc. Anciens grès, verroteries anciennes, vitraux, ivoires sculptés, miniatures, argenteries, armes orientales et autres. Meubles, groupes et boiseries sculptés du XVe au XVIIIe siècles, bronzes et dinanderies, étoffes et ancienne tenture en tapisserie d'Aubusson. Collection de minéralogie, livres dont la vente publique aura lieu le 17 décembre 1883 et jours suivants à 2 heures précises de relevée, en la salle du Casino, passage Lemonnier, par le ministère de Me Biar, notaire, 20, place de la Cathédrale à Liége, asisté de Me Léon Slaes, expert, 52, Montagne de la Cour, à Bruxelles, chez lesquels se distribue le catalogue.

Exposition particulière pour les personnes munies de cartes d'entrée le vendredi 14 et le samedi 15 décembre 1883, de 11 heures du matin à 5 heures de relevée, publique le dimanche 16 décembre 1883 de 11 heures du matin à 5 heures de relevée.

En vente :

A la librairie du Journal des Tribunaux et des Pandectes Belges
chez F. LARCIER, 10, rue des Minimes, Bruxelles

L'AMIRAL

par EDMOND PICARD, avocat à la Cour de cassation

L'Amiral forme la 3me partie des **Scènes de la vie judiciaire.** (1. *Le Paradoxe sur l'Avocat.* — 2. *La Forge Roussel.* — 3. *L'Amiral*). Un volume in-8o sur grand papier de Hollande. — Prix : **4** fr.

J. SCHAVYE, Relieur

46, Rue du Nord, Bruxelles

CARTONNAGES, RELIURES ORDINAIRES, RELIURES DE LUXE, ALBUMS, ETC.

SPÉCIALITÉ D'ARMOIRIES BELGES ET ÉTRANGÈRES

DIETRICH & Cie

FOURNISSEURS DE LL. AA. RR. LE COMTE ET LA COMTESSE DE FLANDRE

23A, RUE ROYALE, BRUXELLES

Gravures, Aquarelles, Tableaux, Modèles et dessins, etc.

VIENT DE PARAITRE :

LA PEINTURE FLAMANDE

PAR J. A. WAUTERS

Un volume format in-4° anglais de 408 pages sur papier teinté, orné d'environ 120 gravures et de nombreux monogrammes.

Prix : Broché, 3 fr. ; avec un cartonnage artistique, 4 fr.

Maison PNE MOMMEN

26B, *RUE DES FRIPIERS* & 29, *RUE GRÉTRY*

BRUXELLES

FABRIQUE DE TOILES
POUR TABLEAUX ET PANORAMAS.

TISSUS GOBELINS, COTONS ET TOILES
DE TOUTES LARGEURS POUR DÉCORS.

ENCADREMENTS EN TOUS GENRES.

RENTOILAGE, PARQUETAGE, VERNISSAGE
emballage et nettoyage de tableaux.

VENTE ET LOCATION DE MANNEQUINS.

BROSSES ET PINCEAUX.

HUILES, ESSENCES, VERNIS ET SICCATIFS.

Tous les articles
POUR LA SCULPTURE LA GRAVURE A L'EAU-FORTE, L'ARCHITECTURE ET LE DESSIN.

FABRIQUE DE COULEURS
POUR LA PEINTURE A L'HUILE, A L'AMBRE, A L'AQUARELLE, SUR PORCELAINE, SUR SOIE ET SUR TISSUS GOBELINS.

TABLES ET PLANCHES A DESSINER,
CHEVALETS DE LUXE, D'ATELIER ET DE CAMPAGNE.

BOITES, TENTES, PARASOLS,
CHAISES, TÉS, ÉQUERRES, COURBES.

BOITES A COMPAS,
Crayons, Fusains, Meubles d'atelier, Vases en terra-cotta et Porcelaines à décorer.

PAPIERS ET MODÈLES
POUR L'AQUARELLE ET LE DESSIN.

PHOTO-PEINTURE.

TABLEAUX ET ŒUVRES D'ART.

PIANOS
VENTE
ÉCHANGE
LOCATION

BRUXELLES
rue Thérésienne, 6

GUNTHER

Paris 1867, 1878, 1er prix. — Sidney, seul 1er et 2e prix

MUSIQUE.

R. BERTRAM

10, RUE SAINT-JEAN, BRUXELLES

(Ancienne maison Meynne).

ABONNEMENT A LA LECTURE DES PARTITIONS

ANCIENNE MAISON GOUPIL ET Cie A BRUXELLES

V. SCHMIDT & Ce, Successeurs

89, rue du Marché aux-Herbes

PUBLICATIONS NOUVELLES :

BIBLIOTHÈQUE DE L'ENSEIGNEMENT DES BEAUX-ARTS

publiée sous le haut patronage de la direction des Beaux-Arts

Honorée d'un prix Monthyon, à l'Académie française.

Chaque volume, de format in-4° anglais, est imprimé avec soin sur papier teinté. Il contient de 400 à 500 pages illustrées de 100 à 150 gravures inédites, spéciales à la collection et exécutées d'après les originaux.

Chaque vol. broché, 3 fr. — Avec cartonnage artistique en toile reliure, 4 fr.

VOLUMES PUBLIÉS

Peinture anglaise (la), par M. Ernest Chesneau, ancien inspecteur des Beaux-Arts.

Peinture flamande (la), par A.-J. Wauters.

Peinture hollandaise (la), par M. Henry Havard.

Mosaïque (la), par M. Gerspach, chef du bureau des manufactures nationales au Ministère de l'Instruction publique et des Beaux-Arts.

Mythologie figurée (la), par M. Max. Collignon, ancien membre de l'Ecole française d'Athènes, professeur à la Faculté des lettres de Bordeaux.

Procédés modernes de la Gravure (les), par A. de Lostalot, secrétaire de la rédaction de la *Gazette des Beaux-Arts.*

Tapisserie (la), par Eug. Muntz, conservateur de la Bibliothèque, des Archives et du Musée à l'Ecole des Beaux-Arts.

VERLEYSEN-NYSSENS

A LA PORTE CHINOISE

88, RUE ROYALE, BRUXELLES, 88

IMPORTATION DIRECTE DE LA CHINE ET DU JAPON

Objets d'art, porcelaines, bronzes, laques, soieries, papiers, etc — Grand choix de meubles en laque et bois de fer, paravents, écrans.

SPÉCIALITÉ DE THÉ DE CHINE

Exposition permanente — Entrée libre.

COMPAGNIE DES BRONZES

BRONZES D'ART ET D'AMEUBLEMENT

APPAREILS D'ÉCLAIRAGE

BRONZE MONUMENTAL

Direction et Magasins : Rue d'Assaut, 22, Bruxelles.
Ateliers et Fonderie : Rue Ransfort, 27, Molenbeek (Bruxelles).

ADÈLE DESWARTE

28, RUE DE LA VIOLETTE

BRUXELLES.

Atelier de menuiserie et de reliure artistiques

VERNIS ET COULEURS
POUR TOUS GENRES DE PEINTURES.

TOILES, PANNEAUX, CHASSIS,
MANNEQUINS, CHEVALETS, ETC.

BROSSES ET PINCEAUX,
CRAYONS, BOITES A COMPAS, FUSAINS, MODÈLES DE DESSIN.

RENTOILAGE, PARQUETAGE,
EMBALLAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX.

COULEURS ET PAPIERS POUR AQUARELLES
ARTICLES POUR EAU FORTE, PEINTURE SUR PORCELAINE.

BOITES, PARASOLS, CHAISES,
Meubles d'atelier anciens et modernes

PLANCHES A DESSINER, TÉS,
ÉQUERRES ET COURBES.

COTONS DE TOUTE LARGEUR
DEPUIS 1 MÈTRE JUSQUE 8 MÈTRES.

Représentation de la Maison BINANT de Paris pour les toiles Gobelins (imitation)

NOTA. — La maison dispose de vingt ateliers pour artistes, Impasse de la Violette, 4.

SOCIÉTÉ ANONYME

DE

L'HOTEL DES VENTES

DE BRUXELLES

RUE DU BORGVAL, 15 — BOULEVARD ANSPACH, 71 — RUE JULES VAN PRAET, 16

VENTES MOBILIÈRES A L'ENCAN

EXPOSITION PERMANENTE D'OBJETS D'ART, DE MEUBLES, DE MARCHANDISES

A VENDRE A L'AMIABLE

AVANCES SUR VENTES

Salles numéros 3, 4 et 5 (1er étage) réservées **gratuitement** à l'exposition d'*Objets d'Art*, *de Meubles*, *de Marchandises*, etc., à vendre à l'amiable. L'Administration est intermédiaire entre Vendeurs et Acheteurs.

Salles 2 (rez-de-chaussée) et 6 (1er étage), réservées aux ventes publiques à l'encan.

Les Ventes et Expositions sont annoncées par affiches, journaux et bulletin spécial (envoyé **gratuitement** à toute personne qui en fait la demande).

Les vendeurs sont avertis du jour de vente de leurs objets, les Amateurs, qui le désirent, du jour de vente de ce qui les intéresse.

Récépissé est donné, à leur demande, aux déposants d'objets pour vente publique, à l'amiable ou à l'encan.

BUREAU DE RENSEIGNEMENTS DANS LA COUR VITRÉE DE L'HOTEL

CAVES SPACIEUSES DE DÉPOT. - ÉCURIES.

Bruxelles. — Imp. FÉLIX CALLEWAERT père, rue de l'Industrie, 25.

TROISIÈME ANNÉE. — N° 51. LE NUMÉRO : 25 CENTIMES. DIMANCHE 23 DÉCEMBRE 1883.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

COMITÉ DE RÉDACTION

VICTOR ARNOULD — OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — EUGENE ROBERT

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00 ; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES** : On traite à forfait.

Adresser les demandes d'abonnement et toutes les communications à
L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 26, Bruxelles.**

Pour assurer la régularité de la comptabilité, les abonnements se prendront désormais à partir des 1er janvier, 1er avril, 1er juillet et 1er octobre.

Les personnes qui s'abonneront d'ici au nouvel an recevront GRATUITEMENT le journal à partir de leur inscription jusqu'au 1er janvier.

Nous continuerons également à faire un service spécial et extraordinaire aux personnes non abonnées qui nous en feront la demande ou qui nous seront désignées : *L'ART MODERNE* leur sera envoyé à l'essai et GRATUITEMENT pendant un mois. Elles seront considérées comme abonnées et recevront une quittance pour l'année en cours si, passé ce délai, elles continuent à accepter le journal.

SOMMAIRE

OCTAVE PIRMEZ. Premier article. — LIVRES NOUVEAUX. *Entre amoureux*, Etude mondaine, par Théo-Critt. — M. GROGNIER-QUÉLUS. — THÉATRES. Théâtre du Parc. *L'aîné*, par Paul Delair. Théâtre de l'Alcazar. *Fatinitza*. — CONFÉRENCES LITTÉRAIRES. — PETITE CHRONIQUE.

OCTAVE PIRMEZ

Premier article

Le silence se fait petit à petit sur Octave Pirmez. Gœthe disait que ceux qui sont nés pour la gloire doivent avoir de la gloire en eux, car souvent ils ont beau être médiocres, ils n'ont qu'à se montrer pour provoquer les mouvements de l'opinion, et la renommée leur vient par leurs défauts et leurs erreurs autant que par leurs qualités. Pirmez n'avait pas de gloire en lui. Il n'a fait un peu de bruit qu'à sa mort, et encore dans un milieu restreint. C'était une figure tendre, réfléchie, contemplative, amoureuse de l'ombre et du repos, et qui semble rentrer dans sa destinée naturelle en se laissant oublier. Il n'aimait que les bois, la solitude, les grands horizons silencieux, et la mort l'a marié à tout ce qu'il aimait. A quelque page que l'on ouvre un de ses livres, on se sent envahi par une mélancolie si pénétrante et si douce en même temps, qu'on est tenté de laisser échapper des mains le volume pour s'abandonner à quelque rêverie interminable. Lui même ne semble avoir écrit qu'en rêvant, tant le style est caressant, fondu, discret, étranger à tout accès de volonté ou de passion : c'est comme un long murmure ininterrompu de quelque source mystérieuse, ou comme un frôlement d'ailes d'oiseaux invisibles. Sa langue est celle d'une âme supérieure, à peine mêlée aux choses d'ici bas, et qui glisse à travers la vie et les hommes sans vouloir s'attarder à connaître ces fantômes d'un jour. Aussi, comment le monde l'aurait-il aimé, comment les foules l'auraient-elles compris? Il ne s'occupait que de lui-même, perpétuellement penché sur cette étincelle immatérielle qu'il croyait avoir découverte au

fond de son cœur, et qu'il attisait d'un souffle maladif comme une promesse de l'infini. En ce siècle de tant d'action et de tant d'illusions terrestres, qui se serait retourné sur ce pauvre mystique atteint de la nostalgie de l'*au delà!* Ah! sans doute s'il n'eût été que cela, non seulement il aurait vécu inconnu, mais sa mort n'eût été pour lui que le commencement de l'éternel silence. Heureusement que, s'il avait l'âme d'un cénobite, sa main était celle d'un artiste et de l'un des plus délicats et des plus distingués que nous ayons eus dans ce pays. L'art aura sauvé cette pensée qui n'était qu'une aspiration et la forme si parfaite où elle s'est coulée, l'aura préservée de son propre néant. Et c'est à nous qui avons le culte de l'art de combattre l'indifférence des foules, et de placer le laurier toujours vert au front pâli de cet enfant sitôt enlevé aux lettres belges.

Quand on a lu les quatre livres d'Octave Pirmez : *Feuillées*, *Jours de solitude*, *Heures de Philosophie*, *Remo*, on reste étonné de l'ignorance des hommes et des choses comme de l'indifférence aux grands problèmes de notre temps où se complaisait ce solitaire. Non qu'il n'ait beaucoup lu et beaucoup médité. Il a un sens admirable des littératures anciennes et des poètes modernes, mais en ce qui touche la forme seulement. Il est aisé de s'apercevoir que les littératures anciennes et modernes n'avaient pas mordu sur lui plus que notre propre temps. De tant de lectures il n'avait retenu que des couleurs et des accords, s'enivrant de leur beauté et de leur harmonie, mais sans permettre jamais au sens critique de rechercher le fonds et la moëlle des idées. Il avait passé à travers les œuvres des écrivains et des poètes comme à travers notre propre siècle, n'en ayant que la vision, et trop habitué au repos et à la somnolence de l'esprit pour déchirer jamais les voiles et démêler les sous-entendus de la pensée humaine. Aussi gardait-il une simplicité d'enfant, la foi chrétienne dans son sens le plus aimant et le plus résigné, une sensibilité d'autant plus merveilleuse qu'elle se repliait sur elle-même au moindre contact et qu'elle était comme ces fleurs d'ombre qu'un rayon même de pure lumière fait se refermer. Il n'apparaît pas dans les livres de Pirmez un seul visage de femme, pas même un profil de vierge; cependant le mot amour est sans cesse sur les lèvres de cet adolescent, mais si chaste, si peu tangible et si timide que les images des missels en donneraient une peinture trop profane. Deux ou trois fois seulement il parle de sa mère, et avec tant de réserve que l'on dirait ce saint du moyen-âge, qui, sous les traits de la mère, craignait de retrouver la femme. Mais cette étrangeté d'un homme de notre temps perdu à ce point dans la contemplation d'un idéal naïf, est précisément ce qui fait le prix inestimable de l'œuvre de Pirmez Il a fallu une nature maladive, sans préoccupations de l'existence matérielle, s'abandonnant à elle-même dans un château solitaire, nourrie seulement de livres et de rêves, incapable de lutter, presque incapable de vivre, pour nous donner cette reproduction singulière et unique d'une âme du treizième siècle épanouie dans le nôtre, et d'un croyant de l'*Imitation de Jésus-Christ* cherchant à noter ses sentiments dans la langue moderne. Et, quand je dis que Pirmez vivait seul dans son château, je me trompe. Ce qui est plus curieux encore, il a par boutades beaucoup voyagé. Ses *Jours de solitude* sont la relation d'un voyage en Italie, et il y est retourné plusieurs fois. Mais n'est-ce pas un singulier spectacle que celui d'un homme appelant jours de solitude, ceux où il a couru le monde, tandis que ses *Heures de Philosophie* sont celles qu'il a passées a réfléchir sur lui-même au fond des bois paternels? Mais qu'il parcourût les contrées lointaines et les villes, ou qu'il s'assît à l'ombre des chênes d'Acoz, Octave Pirmez ne sortait pas de lui-même et il n'était sensible qu'aux épanchements de son propre cœur. Sorte de Louise Lateau qui a passé sa vie à regarder couler son sang fluide et pâle, Octave Pirmez n'a songé qu'à recueillir goutte à goutte les tristesses de son âme endolorie, mais sa mélancolie est d'une distinction si rare, que ces gouttes de sang rose méritent d'être conservées comme celles des élus sous la transparence du cristal enchâssé dans l'or.

Livres nouveaux

Entre amoureux — *Etude mondaine*, par Théo-Critt. — Bruxelles, Henry Kistemaeckers.

Nonobstant le titre et la signature, ce livre n'est pas une idylle. Il ne montre pas les amants enlacés s'égarant au bord des sources ou sous les hauts feuillages des hêtres et jetant aux échos la chanson immortelle des jeunes cœurs. Il ne raconte pas les crises du sentiment et les drames de la jalousie. Il ne peint pas la douleur solitaire d'un amour dédaigné, ni les ivresses d'une passion partagée. Il ne dit même pas les spasmes de la volupté avec ses âcres piments et ses relents empoisonnés. Le parfum qui s'exhale du machin confectionné par ce faux Théocrite n'est pas celui de la violette, amoureux et timide, ni celui du lys, pénétrant et chaste, ni celui de la rose, délicieusement banal, ni celui de la verveine, funèbre et doux, ni même celui du patchouli, violent et canaille. C'est l'odeur odieusement plate et bourgeoise du pot-au-feu dominical.

L'auteur n'a pas franchi le seuil hautain de l'art. Par goût ou par impuissance, il s'est arrêté dans la loge du concierge. Nous l'y aurions laissé, dans les senteurs de gibelotte ou de gigot à l'ail, et nous aurions passé sans le voir à côté du livre, si nous n'en avions rencontré dans certains journaux le plus impertinent éloge.

Hélas! les journaux, insoucieux du fameux sacerdoce, font

chaque jour l'éloge de tant de choses nauséabondes, niaises et plates que nous devons leur supposer, envers leurs clients, un respect bien mince. *L'Art moderne* n'a pas la prétention de corriger les écarts de goût de la presse ni du public. Mais dans le cas présent, il ne peut se rendre, par son silence, complice de cette dépravation ni souffrir que l'on mette, sans aucune protestation, au rang des œuvres fines et délicates, pleines d'esprit et de sentiment, un *factum* égrillard et mal écrit dans lequel — avec la plus grande somme possible d'indulgence — il est impossible de voir autre chose qu'une grossière dégénérescence de Droz ou qu'une maladroite résurrection de Paul De Cock.

Ce Monsieur Théo-Critt, néanmoins, qualifie bravement sa production d'*Etude mondaine*, se flattant, sans doute, d'être tout à fait Parisien, excessivement mondain, énormément élégant, bien qu'il n'exprime que des sentiments d'arrière-boutique en un langage d'écurie. Cette illusion, le rapide glissement du « monde » vers la grossièreté et la triviale indécence, ne l'explique et ne l'excuse que trop. Il est loin de nous, hélas! le temps où les salons étaient l'asile du goût et de la vraie élégance. Il n'est pas impossible que la langue de M. Théo-Critt ne devienne un jour celle des « salons ».

Ce pseudonyme cache, dit-on, un officier de cavalerie, bon diable et joyeux compagnon, dont la verve faisait, sans doute, les délices du *mess* de son régiment et à qui vint un jour la démangeaison de régaler le public de ces joyeuses pochades de garnison. Il fit successivement *Nos farces à Saumur*, *le 15e Cuirassiers*, *la Vie en culotte*. Ces tableaux militaires, enlevés lestement et avec sincérité et bonhomie, ne déplurent pas. Il y eut surtout une culotte déchirée pendant une revue qui dut faire tressaillir Pigault-Lebrun dans sa tombe et qui poussa jusqu'à la 17e édition la gloire de l'écrivain militaire. Les naturalistes lui sourirent agréablement. Jusqu'à quel point une culotte déchirée révèle le document humain, on ne saurait le dire, mais, enfin, ces choses-là sont dans la nature. De plus, elles sont gaies, comme les culbutes, comme les giffles, comme les coups de pied qu'échangent les pîtres sur les tréteaux. Elles font tressauter les breloques d'or sur les gros ventres et la renommée de l'écrivain, qui montre à la postérité de semblables objets, est en raison directe de la largeur de la déchirure.

Voici donc notre homme entré dans la littérature, comme Louis XIV entra au Parlement, tout botté et la cravache à la main. Ce n'est pas tout : il vient d'entrer aussi dans le bonheur en unissant ses jours à ceux d'une jeune personne douée de tous les agréments propres à subjuguer le cœur d'un jeune officier de hussards. C'est fort bien, Monsieur, épousez, aimez votre femme, propagez votre race, goûtez à loisir les douceurs de la conjugalité, mais, par les dieux! n'apportez donc pas votre lit sur la place publique, ne déshabillez pas votre femme devant les badauds, ne faites pas assister le monde à la confection de votre progéniture! Soyez heureux, autant de fois qu'il vous plaira, mais en silence. Quel intérêt y a-t-il pour vous à mettre ainsi votre bonheur intime en feuilleton et, d'autre part, quel intérêt y a-t-il pour nous à connaître les incidents de votre nuit de noces, à savoir si Mme Théo-Critt a la fleur d'oranger plus ou moins tenace et qu'elle a un signe brun sur la hanche droite? N'apercevez-vous pas, Monsieur Théo-Critt, que dans ces confessions, je devrais dire ces exhibitions, il y a quelque chose de cynique, bien peu en harmonie avec l'allure honnête que vous voulez maintenir à votre manuel d'amour conjugal, tout en y laissant à chaque page d'énormes gaillardises? Je suis paillard, semblez-vous dire, mais c'est pour le bon motif! Ce n'est pas là une excuse. Si vous avez, comme vous vous en vantez, la vraie notion et le respect du mariage, vous devriez savoir qu'il contient autre chose que ce qui fait la matière des plaisanteries des gros papas le soir des noces, et que si la famille et la vie conjugale présentent au philosophe, à l'analyste, au romancier, des thèmes riches et intéressants, c'est qu'ils ne s'attardent pas aux écœurantes platitudes du couchage!

Entre Amoureux n'est pas un roman suivi, c'est une suite de scènes détachées suivant le plan de *Monsieur*, *Madame et Bébé*. L'on y voit notamment comment l'auteur ou le héros, puisqu'ici l'auteur et le héros se confondent, a fait la connaissance de sa femme, et ce récit est propre à faire apprécier la délicatesse de sentiments et la finesse de touche de M. Théo-Critt. C'est à l'hôtel, la nuit. La jeune fille a été obligée de quitter un instant son lit... Au retour de son expédition, elle se trompe d'appartement et au lieu de rentrer au lit qu'elle partage avec sa sœur, elle se dispose à entrer dans celui de M. Théo-Critt qui avait oublié de s'enfermer. Hâtons-nous d'ajouter que M. Théo-Critt n'abuse pas de la situation, mais, à partir de ce moment, son cœur est pris et il ne peut plus être heureux qu'à la condition d'obtenir la main de sa nocturne visiteuse. Cette main il l'obtient naturellement, et il passera le reste de ses jours à bénir la colique et la distraction de sa moitié.

Comment trouvez-vous cette jolie entrée en matière? Eh bien, le livre est tout entier dans ce goût là. Le style? Du Paul de Cock avec une teinte de figarisme et un relent de caserne.

M. GROGNIER-QUÉLUS

Avec J. Grognier disparaît une personnalité remarquable de la génération qui précéda la nôtre. Sa destinée fut étrange : Quélus (pseudonyme sous lequel il était généralement connu), fut successivement soldat, marin, acteur, impresario, chargé du cours de déclamation au Conservatoire de Bruxelles, haut dignitaire de la Loge, président de l'Association libérale de Molenbeek, où il faillit devenir bourgmestre.

Il appartenait à cette classe de philanthropes qui donnent, peut-on dire, leurs aumônes dans un coup de poing. A la scène il excellait dans les rôles du bourru qui sème sa route de bienfaits. Dans l'intimité, sa bonhomie et sa généreuse humeur se révélaient avec une grâce piquante, pleine d'abandon. Causeur intarissable et charmant, sa conversation se colorait de ces tonalités sympathiques, qui donnent tant de saveur et d'attrait aux patois méridionaux.

Grognier était un lettré, d'une érudition toute de délicatesse. Sa petite bibliothèque renfermait, à part quelques traités d'économie sociale, des œuvres strictement classiques. Il possédait une intéressante collection de pièces du théâtre contemporain, dont plusieurs portaient de flatteuses dédicaces. Racine, Molière, Voltaire, Dumas, surtout Corneille et Hugo formaient son répertoire favori.

Sa carrière dramatique l'avait mis en commerce étroit avec tout ce que le monde des lettres et des arts compte de personnalités illustres. L'ancien acteur parlait des hommes et des choses du théâtre avec la double autorité de son tact littéraire et de sa compétence professionnelle. Ses jugements, sévères sans afféterie, bienveillants sans faiblesse, portaient l'empreinte d'un esprit profond, éclairé, d'un goût juste et ferme tout à la fois. Son étude sur l'art oratoire, publiée en 1858, fut légitimement appréciée.

Il avait dû, lorsqu'il préparait ses incarnations, analyser le cœur humain, composer des masques, creuser des caractères. En s'exerçant à cette dissection intellectuelle des âmes, il avait acquis un

talent de physionomiste étonnamment développé. Il scrutait les consciences les moins accessibles, dévisageait, avec une remarquable sûreté de coup d'œil, les plus habiles à travestir leurs sentiments. C'était avec une égale sérénité qu'il administrait l'éloge et le blâme, ouvrant aux uns les trésors de son affection, écartant les autres par une indifférence voulue.

La bonté s'épanouissait sur cette belle figure tranquille, où l'âge et le souci n'avaient pas gravé leurs rides. Sur ce front de penseur éclatait l'intelligence. Le regard vif brillait dans l'ombre de gros sourcils; les cheveux gris, tissés d'argent, bouclaient légèrement avec grâce, et la moustache, épaisse et soignée, s'effilait en pointes rigides, auxquelles il savait donner des airs absolument victorieux.

En voyant dans la rue ce noble vieillard s'avancer avec une majesté calme et souriante, appuyé sur une grosse canne qui marquait en frappant le pavé le nombre de ses pas, le passant se sentait pris de respect et d'admiration.

Le digne homme avait pour le tabac une passion immodérée En donnant ses cours, il tirait parfois d'une bonbonnière de petites pralines qui pouvaient bien n'être que du bétel. La maladie ruina sa vue, que la fumée avait affaiblie considérablement. Le docteur le pria de renoncer à la pipe. « Plutôt mourir de suite ! » répliqua t-il avec une brusquerie enjouée.

Le professeur chérissait éperdûment Rachel, dont il fut le partenaire heureux dans de nombreuses tournées artistiques Il conservait avec une fierté jalouse l'épingle ornée du fameux Strass qui rattachait le peplum aux épaules de la tragédienne.

Quelques amis se retrouvaient le mercredi soir au foyer du vieux maître. Ravissantes séances, où s'épanchaient ses aspirations généreuses, et qu'il animait de boutades humoristiques et des charmes d'une éloquence pénétrante, servie par une mémoire extraordinaire. C'était bien « le *vir probus, dicendi peritus* » dont parle Cicéron.

Naturalisé Belge, Grognier aimait beaucoup sa patrie d'adoption, dont il admirait la sagesse traditionnelle et l'âpre activité.

Au Conservatoire, Quélus était de la part de ses élèves l'objet d'un culte religieux. Ils avaient pour lui une tendresse filiale.

Le 23 mai 1881, ils organisèrent une fête, aussi touchante que grandiose, pour lui remettre son buste à l'occasion de sa retraite après 25 ans d'un brillant professorat. Innombrables sont ceux qui ont fécondé leur parole aux sources vives de son enseignement !

Hélas ! il devait bien peu profiter du repos auquel le conviait son éméritat. Dans ces deux dernières années, il souffrait cruellement des attaques incessantes du mal irritant qui devait venir à bout de sa vigoureuse constitution. Le 14 décembre, il s'assoupissait dans un fauteuil, comme d'habitude après déjeûner. Son fils s'était retiré dans la chambre voisine pour feuilleter un livre. A trois heures, il voulut éveiller son père pour lui faire prendre une potion. Quélus, immobile et sans souffle, les yeux largement ouverts, le regardait sans le voir. Il avait cessé de vivre !

THÉATRES

THÉATRE DU PARC. — **L'Aîné**, drame en quatre actes, par M. PAUL DELAIR.

M. Paul Delair est l'auteur de *Garin*, qui sombra sans bruit, le 6 juillet 1880, à la Comédie-Française, et ne put même pas se glorifier d'un naufrage en pleine tempête. Il a collaboré aux *Rois en exil*, et cette tentative nouvelle n'a pas précisément effacé, on en conviendra, le souvenir de son premier insuccès. M. Paul Delair a eu plus de confiance dans le goût — ou dans la naïveté — des Belges et leur a offert la primeur de *l'Aîné*, autour duquel on a mené grand bruit depuis quelques mois.

Quelle eût été la fortune de *l'Aîné* à Paris? Quelle sera-t-elle à Bruxelles, lorsqu'aux applaudissements systématiques d'un auditoire officiel et résolu à faire accueil aux interprètes parisiens, aura succédé le vrai public qui juge sainement, sans parti-pris comme sans indulgence préméditée, et qui raille, et s'irrite, et bafoue quand il en a envie? Quelle serait-elle surtout, ici ou ailleurs, si la comédie — ou le drame, car on ne sait au juste quel nom donner à la pièce, n'avait eu la chance de rencontrer les interprètes qui ont été chargés de la présenter?

La réponse n'est guère douteuse, car, prise en elle-même, l'œuvre est pouciveet banale, malgré ses visées ambitieuses, et tout ce qu'elle renferme d'art vrai tiendrait dans le creux de la main.

La direction du théâtre du Parc a si bien compris que seule une interprétation irréprochable pourrait éviter le désastre, qu'après avoir mis en ligne Coquelin et Mme Favart, elle a appelé à la dernière heure la réserve : Coquelin cadet, qui a naturellement mis sa verve étourdissante dans un personnage de second plan, Chavagnac, et qui est parvenu, non sans peine, j imagine, à lui donner une physionomie.

Elle a enfin confié le grand rôle de femme à Mlle Brindeau, qui a raisonnablement tiré tout le parti possible de l'absurde personnalité dans laquelle elle avait à s'incarner. Aussi, à la chute du rideau, a-t-on pu confondre les applaudissements destinés aux interprètes avec les marques d'approbation, assez clair-semées, qui s'adressaient à l'auteur, — ou aux auteurs, car bien que figurant seul sur l'affiche, M. Paul Delair passe pour avoir eu pour collaborateur M. Coquelin aîné, comme chacun sait. Les protestations, d'ailleurs, ont été vives; et en particulier le groupe nombreux des *Jeune Belgique*, son chef de file Max Waller en tête, se sont chargés d'exprimer tout haut ce que la majeure partie de la salle s'est contentée de penser.

Nous parlions de la collaboration de M. Coquelin. Il n'eût pas été nécessaire que des indiscrétions de coulisse l'eussent révélée pour la faire deviner : dans chaque acte, M. Coquelin a une ou deux scènes taillées spécialement à son aune, en dépit de la vérité des caractères, de la vraisemblance des situations, de la logique de l'action. De telle sorte que son rôle rappelle ces concertos de violon écrits par un virtuose dans la seule pensée de mettre en lumière son mécanisme et son coup d'archet. On y trouve une scène d'amour, un monologue, une scène d'ivresse, une agonie, visiblement écrits en vue des ressources personnelles du comédien. Mais le lien échappe, et le drame s'allonge en une série de tableaux disparates, presque tous faux, d'une invraisemblance qui frise le burlesque, et qui parfois sont traités avec une naïveté qui fait sourire... de pitié.

On s'attend toujours, dans les moments pathétiques de ce gros mélodrame qui aurait peut-être rencontré la faveur du public de l'Ambigu — d'il y a vingt-cinq ans — à entendre résonner dans l'orchestre le *tremolo* obligé. Il n'apparaît qu'au 4e acte, sous la forme d'un accompagnement de piano, gémissant d'une voix plaintive sous les doigts de l'héroïne, la jeune fille idéale, bonne jusqu'à la bêtise, héroïque et dévouée jusqu'à l'imbécilité... inclusivement.

Mais j'ai hâte d'arriver au résumé de la pièce, dont la donnée me dispensera des commentaires.

L'Aîné ou l'Ange blanc et l'Ange noir, tel devrait être le titre de ce mélo... pardon! de cette comédie en quatre actes, dont la synthèse se trouve dans une phrase dite sur un ton prophétique au premier acte : « La vie trompe souvent, mais la mort tient ses promesses ! »

Michel Lefort vient de mourir *ab intestat*. Il laisse seule sur terre et sans ressource une orpheline, Iveline, qu'il a recueillie autrefois toute jeune et qui est presque la fiancée de Georges Rémond, jeune premier. Le seul héritier de Michel est son frère Vivien, un bohême, coureur d'aventures, un peu bandit, très buveur et joueur, que la nouvelle de son héritage inespéré va cueillir en Amérique. Il revient accompagné de son *alter ego* Chavagnac, — l'ange noir! — bandit comme lui et décidé à profiter des miettes du million tombé du ciel. Robert Macaire et Bertrand; c'est neuf.

Ils arrivent, avec leur mine et leur costume d'arsouilles,

demandent les clefs, s'installent et mettent à la porte l'orpheline et son institutrice Jeanne, qui s'en vont sur l'heure en les maudissant. Le premier acte se ferme sur cette malédiction d'Iveline, sorte d'imprécations de Camille. Vivien-Coquelin est foudroyé par ces paroles vengeresses. Maudit! Il est maudit! et lui qui ne croit plus à rien, qui se moque et ricane, qui a volé et tué dans le cours de sa carrière infâme, lui le sceptique, le misérable, le brigand, est littéralement pétrifié par la malédiction et fond en larmes. C'est d'un vraisemblable stupéfiant.

Au deuxième acte nous sommes chez Iveline, le jour de sa fête. Vivien, décidément « revenu à de meilleurs sentiments », a envoyé à l'orpheline tous ses meubles, et aujourd'hui, pour mettre un comble à ses bienfaits, il lui envoie le portrait de Michel, l'aîné, le bienfaiteur. Georges Rémond, inquiété par ces munificences, fait à Iveline une scène de jalousie. Elle, sereine, lui laisse entendre qu'elle l'aime. Entre, à ce moment, Vivien avec Chavagnac. Ce dernier prend le bras de Georges et le prie de lui jouer sa symphonie (Georges est compositeur). Pendant que Georges s'exécute dans une salle voisine. Vivien, devenu correct, corrigé, nouvel homme, honnête, parfait, reste seul avec Iveline et lui fait ses premiers et brûlants aveux d'amour. Elle se trouble, balbutie... et demande huit jours de réflexion. A ce moment, Chavagnac rentre avec Georges, qu'il accable d'onomatopées administratives. « Superbe! Génial! du Beethoven! Mon grand poème est fait, je l'écrirai sous cette foudroyante impression. — Son poème! dit Vivien en riant; rien n'en est écrit, depuis quinze ans qu'il m'en parle. Je le connais, le voilà! » Et il prend dans la poche du poète alcoolisé un jeu de cartes.

Pendant ce temps, Iveline prépare le thé. Les deux amis se rapprochent instinctivement d'une table. Chavagnac coupe. Dix louis! Tenus! Mais la main de l'ange blanc enlève le jeu de cartes des mains de l'ange noir. Elle enlève aussi le flacon d'eau-de-vie que les joueurs ont à moitié vidé. La fin de cet acte, fort peu importante, se compose surtout d'une longue tirade de Coquelin-Vivien, disant à Iveline qu'il y a en lui deux hommes, l'ancien et le nouveau, l'ancien plongé dans toutes les fanges, le nouveau régénéré par elle.

Huit jours d'attente et de perplexité, dans la compagnie odieuse de l'ange noir, de ce Chavagnac, qui veut empêcher le mariage qui le mettra sur le pavé, et qui s'attache à éveiller des doutes dans l'espoir de Vivien, à faire revivre le vieil homme, le buveur, le joueur. Il réussit, et au troisième acte, Vivien entre en scène, chez Iveline, devant elle, ivre, la bouche pâteuse, l'œil hagard, les jambes chancelantes. Georges le regarde avec dégoût. Vivien le voit, sa jalousie l'exaspère, il s'élance dans une fureur d'ivrogne. Iveline le retient de sa douce main d'ange. Il tombe ivre-mort dans un fauteuil. Lorsqu'il se réveille, grâce aux sels qu'Iveline lui a fait respirer, aux parfums dont elle a oint son front, il lui dit que c'est pour elle, par désespoir qu'il s'est enivré, qu'il l'aime éperdument, mais qu'il se sent indigne d'elle, toujours prêt aux rechutes, et que la mort seule peut mettre un terme à ses tourments. Elle, touchée, lui répond par de douces paroles : « Voulez-vous que je sois votre femme? » Et à part, dans une exaltation : « L'autre, l'aîné, m'a donné une âme : mon devoir est de sauver celle-ci! » — La toile, sentant que c'est ce qu'elle a de mieux à faire, tombe.

Quatre ans se sont écoulés. Georges, qui a obtenu le prix de Rome, est parti pour l'Italie. A son retour à Paris, il retrouve un homme heureux, absolument guéri, honnête, sérieux : Vivien Lefort, et une femme écrasée sous le poids de son sacrifice, ayant eu la force de donner à son mari une apparence d'amour mais dont l'extravagante abnégation n'a pu obtenir pour récompense l'oubli de sa profonde passion pour le fiancé de sa jeunesse. La seule vue de Georges a fait fondre toute l'énergie dont elle s'était armée pour la lutte. Elle résistera, elle mourra plutôt que de succomber. Mais Georges, fou d'amour et de colère, pénètre chez elle, la nuit. Il lui reproche sa trahison, il l'enlace : si elle l'abandonne, il deviendra le bandit et le débauché qu'a été Vivien. La gouvernante, Jeanne, survient — à temps — pour séparer les amoureux, mais le mari, prévenu par Chavagnac (le bon petit ami !), s'est dissimulé derrière une portière, où il a tout entendu. Il est de trop sur la terre, et la délicatesse l'oblige, cela va sans dire, à céder la place à Georges. Quelques gouttes de laudanum mettront fin à sa situation. C'est ce qu'il explique fort tranquillement à Jeanne, qui essaie vainement de le détourner de ce projet. Assis dans un fauteuil, à la main son petit flacon, dans l'attitude du docteur Faust au moment où, dans l'opéra de M. Gounod, il chante : « Salut, ô mon dernier matin! » il meurt doucement, et la gouvernante éteint la lampe, ce qui veut dire que la pièce est finie.

Telle est cette œuvre bizarre, incohérente, dans laquelle les réminiscences coudoient les invraisemblances. Expliquez la conversion subite de l'endurci « chercheur d'or, voleur de chevaux, engagé dans l'armée du Sud pendant la guerre de sécession, reporter dans un journal nègre ». Expliquez la sublime folie d'Iveline, qui sacrifie sa vie, son amour, son honneur à un personnage envers qui elle n'a aucune obligation. Expliquez l'attitude de la gouvernante, qui protège cette monstrueuse union. Expliquez la conduite de Georges, qui laisse faire. Cherchez la vraisemblance de ce mauvais pastiche d'une fantaisie de Murger, Chavagnac, lequel est — j'avais cru inutile de le dire plus tôt, car cela n'ajoute absolument rien à l'action — le mari de la gouvernante! Ou plutôt n'expliquez rien, ne cherchez pas à comprendre, et dites-vous que l'art tombe bien bas quand, au lieu de jaillir des seules sources capables de l'alimenter et de le vivifier : la vérité, la sincérité, l'humanité, il cherche ses inspirations dans l'horizon rétréci des qualités personnelles d'une individualité.

Théatre de l'Alcazar. — **Fatinitza.**

L'Alcazar a enfin secoué sa torpeur et sa léthargie a pris fin. *Fatinitza*, la plus jolie des opérettes de Suppé et peut être la meilleure, la plus artistique, la plus entraînante des partitions légères dont notre génération ait vu l'éclosion, a été représentée jeudi par une vraie troupe, devant un vrai public, accouru comme pour assister au miracle d'une résurrection, et remplissant, ainsi qu'au bon temps d'Humbert, dont la mémoire est éternelle, les stalles, les baignoires, le balcon et jusqu'aux couloirs. Les ouvreuses étaient ébahies, et le contrôle était si heureux de revoir enfin des spectateurs qu'il eût voulu les retenir tous de force et qu'il s'opposait avec la plus vive énergie à toute tentative de sortie pendant les entr'actes.

On a fait à chaque artiste une entrée presque triomphale. Pour la plupart, n'était-ce pas un retour d'enfant prodigue, ramenant la joie et la paix dans la maison? Mario Widmer, redevenu ténor d'opérette, réapparaissant aux avant-postes russes sous sa pelisse et sa toque de loutre étoilées de flocons de neige, Géraizer, incarnant comme jadis, Tchitchatcheff-le-Bourru, qui scande ses jurons de coups de fouet et poursuit de ses amoureuses ardeurs l'introuvable Fatinitza, Castelain, reprenant son emploi de gardien du harem avec son prodigieux grimage et son irrésistible verve comique, M^lle^ Lacourrière, retrouvant sous l'élégant uniforme de Vladimir ses précédents succès, quelle fortune inespérée! La joie était si grande, du parquet au paradis, qu'on eût volontiers enjambé l'orchestre pour aller serrer la main à toutes ces anciennes et chères connaissances. Quand le rideau s'est levé, au deuxième acte, sur un decor neuf, fort joliment brossé, et s'ouvrant sur une perspective dans laquelle s'élançait un jet d'eau naturel, la foule a trépigné d'enthousiasme. Elle a été indulgente pour les rôles secondaires et pour les chœurs et a, finalement, rappelé tout le monde après avoir, comme jadis, bissé le fameux trio du troisième acte, cette joyeuse envolée de sonneries de clairon qui a fait le tour du monde.

Il y a sept ans que *Fatinitza* fut représentée pour la première fois, à Vienne, au Carl-Theater Le nom de Suppé, si populaire aujourd'hui, était à peine connu. Depuis lors, bien des opérettes ont vécu leur vie éphémère : *Fatinitza* demeure le modèle du genre. Les chœurs militaires, les marches, les accompagnements symphoniques, sont écrits avec un art réel et charmant qui emprunte à la musique bouffe sa gaîté sans jamais se souiller les ailes de trivialités Sans remplissages et sans vides, les trois actes se succèdent alertes, animés, variés d'inspiration et de timbres, montrant le talent très personnel du compositeur, son habileté à manier les chœurs et à renfermer dans des morceaux courts, bien coupés, des phrases musicales charmantes.

Que les prud'nommes s'indignent d'un éloge décerné à une œuvre légère. Pour nous, il ne faut pas que l'art se déploie dans les magni-

ficences d'un cadre pompeux pour avoir droit à l'estime : un éventail japonais de deux sous peut avoir autant de mérite artistique qu'un décor de Rubé et Chaperon.

Au Théatre Molière, *Une corneille qui abat des noix*, formant avec les *Yeux du Cœur* et le *Piano de Berthe* un spectacle coupé attrayant, ont fait une fructueuse semaine, grâce au comique plein d'entrain de M. Florval.

Les Sceptiques, l'intéressante comédie de Mallefille, tient l'affiche depuis hier. M Pierre Manin, dont nous avons, dans notre dernier numéro, signalé le mérite, y a le rôle principal, celui de Richard.

Le 19 janvier commenceront les représentations du *Maître de Forges*, de M. Georges Ohnet, qui vient de remporter un grand succès au Gymnase. En attendant, on jouera, à partir du 29 courant, *la Poudre aux yeux*, comédie en deux actes par E. Labiche et E. Martin, avec le *Piano de Berthe* et *Comme elles sont toutes*, comédie en un acte de Charles Narrey.

Soyons à demi indiscrets en annonçant à la Monnaie, pour la reprise de *Guillaume Tell*, qui aura lieu prochainement, l'engagement d'un baryton étranger de grand talent, — qui n'est pas M. Faure.

On se souvient du succès remporté au théâtre flamand par un drame de M. Hoste, rédacteur en chef du *Zweep : De Straatzanger*, dont *l'Art moderne* a rendu compte, et qui eut cent représentations. Une nouvelle pièce du même auteur est montée en ce moment avec beaucoup de soin. C'est *De kleine patriot*, dont la première représentation aura lieu ce soir. M. Karel Miry en a écrit la musique. La petite Cuypers, qui rencontra l'accueil que l'on sait dans la pièce précédente, jouera le rôle principal du *Petit patriote*.

CONFÉRENCES LITTÉRAIRES

Nous avons assisté, vendredi dernier, à la très intéressante conférence qu'a donnée au Cercle artistique et littéraire le gauloisant écrivain du *Gil Blas* : Armand Silvestre.

Bien que son nom seul dût effaroucher les chastes oreilles du public du Cercle, M. Silvestre avait devant lui une belle salle très sympathique. Quelques auditeurs — les vieux célibataires! — qui s'attendaient à de truculentes et grasses histoires ayant pour héros le major Laripète ou le général Lekelpudubec, ont été déçus. M. Silvestre a raconté un peu de sa vie de poète et beaucoup de celle des autres, de George Sand surtout qu'il a évoquée avec émotion, et de Théophile Gautier. Il a lu quelques pages aussi de son *Pays des roses*, poésies un peu ternes, mais dites si simplement et avec tant de bonhomie que l'on ne s'est pas plaint. M. Bourson a succédé hier à M. Armand Silvestre dans une causerie dont nous parlerons samedi prochain.

PETITE CHRONIQUE

Nous sommes toujours heureux de constater l'accueil que reçoivent à l'étranger les artistes belges et nous enregistrons volontiers leurs victoires. A Londres, une composition musicale de M. Auguste Dupont vient de remporter un vif succès. Il s'agit d'un concerto pour piano (op. 49), joué pour la première fois en Angleterre, il y a huit jours, au Cristal Palace, et qui a, au dire des grands journaux anglais, le *Times*, le *Daily News*, etc., produit la plus favorable impression. Voici comment s'exprime le critique artistique de ce dernier journal, après avoir analysé les diverses parties de l'œuvre : « La seconde et la troisième partie sont les plus intéressantes de l'ouvrage. L'*Adagio* débute par de charmantes phrases mélodiques pour les premiers violons, coupées de passages pour les instruments à vent, parmi lesquels le cor domine. Le piano y ajoute des broderies délicates et pleines de fantaisie, contrastant heureusement avec le style plus soutenu de la partie symphonique. Le final du concerto est plein d'esprit et de vigueur, avec un caractère individuel très bien à sa place dans une œuvre qui a pour but principal de mettre en lumière le virtuose.

Le concerto de M. Dupont donne à ce dernier l'occasion de se faire valoir dans maints passages, brillants et autres, écrits avec une connaissunce approfondie des ressources qu'offre actuellement le piano ».

Le *Times* contient à l'égard de notre compatriote les paroles les plus flatteuses. Nous parlerons prochainement de lui à l'occasion des *Rondes ardennaises* pour piano à quatre mains, qui viennent de paraître chez l'éditeur Cranz.

Il est très sérieusement question d'affecter aux séances de la Chambre des représentants la grande salle du Conservatoire de musique. On sait que cette salle appartient au gouvernement, qui peut en disposer comme il l'entend. La disposition de la salle semble se prêter fort bien à la destination provisoire qu'on projette. Elle est suffisamment vaste pour donner asile à tous les membres. Le bureau serait installé sur l'estrade, devant l'orgue. Dans les loges et baignoires prendrait place le public. La loge royale et la loge réservée actuellement aux représentants pourraient recevoir l'une le corps diplomatique, l'autre les journalistes. La petite salle du rez-de-chaussée serait convertie en fumoir, et le square du Petit-Sablon remplacerait, sans l'égaler il est vrai, le Parc, pour les promenades qui suivent les séances orageuses. De plus, le Conservatoire renferme un nombre suffisant de locaux qui pourraient être facilement disposés en vue des réunions en section, etc. Placé au centre de la ville, relié aux gares par le tramway, ce local semble devoir recevoir l'approbation générale.

L'EXCURSION

JOURNAL DE VOYAGES

offrant à ses abonnés un *Voyage gratuit* de quinze jours au moins, en Suisse, en Italie, en Normandie, en Bretagne, en Angleterre, en Écosse, sur les Bords du Rhin ou à la Méditerranée, au choix du bénéficiaire.

5e année. — Abonnement : *6 francs* par an.

L'Excursion sera envoyée à titre d'essai aux personnes qui en adresseront la demande, 109, boulevard Anspach, à Bruxelles.

En vente :

A la librairie du Journal des Tribunaux et des Pandectes Belges
chez F. LARCIER, 10, rue des Minimes, Bruxelles

L'AMIRAL

par Edmond PICARD, avocat à la Cour de cassation

L'**Amiral** forme la 3me partie des **Scènes de la vie judiciaire.** (1. *Le Paradoxe sur l'Avocat.* — 2. *La Forge Roussel.* — 3. *L'Amiral*). Un volume in-8o sur grand papier de Hollande. — Prix : **4** fr.

EN VENTE CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

AUX AMBASSADEURS
Nouvelles
PAR OCTAVE MAUS
Une plaquette de luxe ornée d'un dessin de Ch. Hermans.
Tirée à 300 exemplaires.
Prix : fr. **2-00.**

LE BAISER
Nouvelles
PAR MAX WALLER
Une plaquette de luxe ornée d'un dessin de Fernand Khnopff.
Tirée à 300 exemplaires.
Prix : fr. **2-00.**

LA JEUNE BELGIQUE
Tome deuxième
Un fort volume in-8e d'environ 500 pages.
Prix : **5** francs.

JOURNAL
DES GENS DE LETTRES BELGES
Paraît le 1er et le 15 de chaque mois.
Abonnements : Belgique, fr. 6-00. — Union postale, fr. 7-50.
Administration :
26, Rue de l'Industrie, Bruxelles.

J. SCHAVYE, Relieur

46, Rue du Nord, Bruxelles

CARTONNAGES, RELIURES ORDINAIRES, RELIURES DE LUXE, ALBUMS, ETC.

SPÉCIALITÉ D'ARMOIRIES BELGES ET ÉTRANGÈRES

DIETRICH & Cie

FOURNISSEURS DE LL. AA. RR. LE COMTE ET LA COMTESSE DE FLANDRE

23A, RUE ROYALE, BRUXELLES

Gravures, aquarelles, Tableaux, Modèles et dessins, etc.

VIENT DE PARAITRE :

LA PEINTURE FLAMANDE

PAR J. A. WAUTERS

Un volume format in-4° anglais de 408 pages sur papier teinté, orné d'environ 120 gravures et de nombreux monogrammes.

Prix : Broché, 3 fr. ; avec un cartonnage artistique, 4 fr.

Maison PNE MOMMEN

26B, *RUE DES FRIPIERS* & 29, *RUE GRÉTRY*

BRUXELLES

FABRIQUE DE TOILES
POUR TABLEAUX ET PANORAMAS.

TISSUS GOBELINS, COTONS ET TOILES
DE TOUTES LARGEURS POUR DÉCORS.

ENCADREMENTS EN TOUS GENRES.

RENTOILAGE, PARQUETAGE, VERNISSAGE
emballage et nettoyage de tableaux.

VENTE ET LOCATION DE MANNEQUINS.

BROSSES ET PINCEAUX.

HUILES, ESSENCES, VERNIS ET SICCATIFS

Tous les articles
POUR LA SCULPTURE, LA GRAVURE A L'EAU-FORTE, L'ARCHITECTURE ET LE DESSIN.

FABRIQUE DE COULEURS
POUR LA PEINTURE A L'HUILE, A L'AMBRE, A L'AQUARELLE, SUR PORCELAINE, SUR SOIE ET SUR TISSUS GOBELINS.

TABLES ET PLANCHES A DESSINER,
CHEVALETS DE LUXE, D'ATELIER ET DE CAMPAGNE.

BOITES, TENTES, PARASOLS,
CHAISES, TÉS, ÉQUERRES, COURBES.

BOITES A COMPAS,
Crayons, Fusains, Meubles d'atelier, Vases en terra-cotta et Porcelaines à décorer.

PAPIERS ET MODÈLES
POUR L'AQUARELLE ET LE DESSIN.

PHOTO-PEINTURE.

TABLEAUX ET ŒUVRES D'ART.

PIANOS
VENTE
ÉCHANGE
LOCATION

BRUXELLES
rue Thérésienne, 6

GUNTHER

Paris 1867, 1878, 1er prix. — Sidney, seul 1er et 2e prix

MUSIQUE.

R. BERTRAM

10, RUE SAINT-JEAN, BRUXELLES

(Ancienne maison Meynne).

ABONNEMENT A LA LECTURE DES PARTITIONS

ANCIENNE MAISON GOUPIL ET Cie A BRUXELLES

V. SCHMIDT & Ce, Successeurs

89, rue du Marché-aux-Herbes

PUBLICATIONS NOUVELLES :

BIBLIOTHÈQUE DE L'ENSEIGNEMENT DES BEAUX-ARTS

publiée sous le haut patronage de la direction des Beaux-Arts
Honorée d'un prix Monthyon, à l'Académie française.

Chaque volume, de format in-4° anglais, est imprimé avec soin sur papier teinté. Il contient de 400 à 500 pages illustrées de 100 à 150 gravures inédites, spéciales à la collection et exécutées d'après les originaux.

Chaque vol. broché, 3 fr. — Avec cartonnage artistique en toile reliure, 4 fr.

VOLUMES PUBLIÉS

Anatomie artistique (l'), par M. Mathias Duval, membre de l'Académie de médecine, professeur d'anatomie à l'école des Beaux-Arts.

Archéologie grecque (l'), par M. Max. Collignon, ancien membre de l'Ecole française d'Athènes, professeur à la Faculté des lettres de Bordeaux.

Art byzantin (l'), par M. Bayet, ancien membre de l'Ecole française d'Athènes, professeur à la Faculté des lettres et à l'Ecole nationale des Beaux-Arts de Lyon.

Gravure (la), par M. le Vte H. Delaborde, secrétaire perpétuel de l'Académie des Beaux-Arts, directeur du Cabinet des Estampes.

Monnaies et Médailles, par M. F. Lenormant, membre de l'Institut, professeur d'archéologie à la Bibliothèque nationale.

VERLEYSEN-NYSSENS

A LA PORTE CHINOISE

88, RUE ROYALE, BRUXELLES, 88

IMPORTATION DIRECTE DE LA CHINE ET DU JAPON

Objets d'art, porcelaines, bronzes, laques, soieries, papiers, etc. — Grand choix de meubles en laque et bois de fer, paravents, écrans.

SPÉCIALITÉ DE THÉ DE CHINE

Exposition permanente — Entrée libre.

COMPAGNIE DES BRONZES

BRONZES D'ART ET D'AMEUBLEMENT

APPAREILS D'ÉCLAIRAGE

BRONZE MONUMENTAL

Direction et Magasins : Rue d'Assaut, 22, Bruxelles.
Ateliers et Fonderie : Rue Ransfort, 27, Molenbeek (Bruxelles).

ADÈLE DESWARTE

28, RUE DE LA VIOLETTE

BRUXELLES.

Atelier de menuiserie et de reliure artistiques

VERNIS ET COULEURS
POUR TOUS GENRES DE PEINTURES.

TOILES, PANNEAUX, CHASSIS,
MANNEQUINS, CHEVALETS, ETC.

BROSSES ET PINCEAUX,
CRAYONS, BOITES A COMPAS, FUSAINS, MODÈLES DE DESSIN.

RENTOILAGE, PARQUETAGE,
EMBALLAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX.

COULEURS ET PAPIERS POUR AQUARELLES
ARTICLES POUR EAU-FORTE, PEINTURE SUR PORCELAINE.

BOITES, PARASOLS, CHAISES,
Meubles d'atelier anciens et modernes

PLANCHES A DESSINER, TÉS,
ÉQUERRES ET COURBES.

COTONS DE TOUTE LARGEUR
DEPUIS 1 MÈTRE JUSQUE 8 MÈTRES.

Représentation de la Maison BINANT de Paris pour les toiles Gobelins (imitation)

NOTA. — La maison dispose de vingt ateliers pour artistes. Impasse de la Violette, 4.

SOCIÉTÉ ANONYME

DE

L'HOTEL DES VENTES

DE BRUXELLES

RUE DU BORGVAL, 15 — BOULEVARD ANSPACH, 71 — RUE JULES VAN PRAET, 16

VENTES MOBILIÈRES A L'ENCAN

EXPOSITION PERMANENTE D'OBJETS D'ART, DE MEUBLES, DE MARCHANDISES

A VENDRE A L'AMIABLE

AVANCES SUR VENTES

Salles numéros 3, 4 et 5 (1er étage) réservées **gratuitement** à l'exposition d'*Objets d'Art, de Meubles, de Marchandises*, etc., à vendre à l'amiable. L'Administration est intermédiaire entre Vendeurs et Acheteurs.

Salles 2 (rez-de-chaussée) et 6 (1er étage), réservées aux ventes publiques à l'encan.

Les Ventes et Expositions sont annoncées par affiches, journaux et bulletin spécial (envoyé **gratuitement** à toute personne qui en fait la demande).

Les vendeurs sont avertis du jour de vente de leurs objets, les Amateurs, qui le désirent, du jour de vente de ce qui les intéresse.

Récépissé est donné, à leur demande, aux déposants d'objets pour vente publique, à l'amiable ou à l'encan.

BUREAU DE RENSEIGNEMENTS DANS LA COUR VITRÉE DE L'HOTEL

CAVES SPACIEUSES DE DÉPOT. - ÉCURIES.

Bruxelles. — Imp. FÉLIX CALLEWAERT père, rue de l'Industrie, 26.

TROISIÈME ANNÉE. — N° 52. LE NUMÉRO : 25 CENTIMES. DIMANCHE 30 DÉCEMBRE 1883.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

COMITÉ DE RÉDACTION

VICTOR ARNOULD — OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — EUGENE ROBERT

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00 ; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES** : On traite à forfait.

Adresser les demandes d'abonnement et toutes les communications à
L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 26, Bruxelles.**

Pour assurer la régularité de la comptabilité, les abonnements se prendront désormais à partir des 1er janvier, 1er avril, 1er juillet et 1er octobre.

Nous continuerons à faire un service spécial et extraordinaire aux personnes qui nous en feront la demande ou qui nous seront désignées : *L'ART MODERNE* leur sera envoyé à l'essai et GRATUITEMENT pendant un mois. Elles seront considérées comme abonnées et recevront une quittance pour l'année en cours si, passé ce délai, elles continuent à accepter le journal.

Avec le prochain numéro seront envoyées les tables et le titre complétant la troisième année.

SOMMAIRE

MISTRAL. *Mireille,* poème provençal. — LES EXPOSITIONS. *M. Cluysenaar. L'atelier Van Alphen.* — CONSERVATOIRE DE MUSIQUE. *Premier concert.* — L'ÉTUDE DU PAYSAGE. — LIVRES NOUVEAUX. *Contes guillerets,* par Carl Maubray. *Cham, sa vie et son œuvre,* par Félix Ribeyre. *Perdue,* par Henry Gréville. *La faute de la Comtesse,* par V. Rouslane. — CONFÉRENCES LITTÉRAIRES. *Causerie de M. Philippe Bourson.* — BIBLIOGRAPHIE MUSICALE. *Compositions nouvelles de MM. Zarembski, Jenö Hubay, Auguste Dupont, etc.* — THÉATRES. — PETITE CHRONIQUE.

MISTRAL

Mireille, poème provençal. Traduction française accompagnée du texte original. Paris, HACHETTE ET Cie.

Au milieu de l'abondance des livres où cette fin de siècle reflète ses mystérieuses souffrances et ses affolantes nevroses, le grave et doux poème de Mistral a la beauté saine d'un fruit dont un soleil trop vif n'a pas altéré la pulpe et qui s'est formé librement, dans l'ampleur des feuillages, des plus généreux sucs de la terre.

Aucun autre poème, en cette littérature française si finement aristocratique et dont les naturelles élégances semblent s'accommoder des subtilités de la pensée artiste plutôt que de la robuste simplicité plébéïenne, ne donne la sensation que laisse après elle la lecture de cette œuvre d'un génie poussé au grand air des campagnes et demeuré peuple à travers sa gloire.

C'est une impression bénigne et réconfortante de fenêtre ouverte toute grande sur la nature après les mélancolies des neiges, quand le soleil, désembéguiné de son capuchon de nuées, se répand comme un fleuve d'or sur la plaine et y renoue la chaîne interrompue des besognes agraires.

Telle nous apparaît, parmi toute cette encombrante production moderne, imprégnée d'une lassitude de veilles, la fraîche et souriante *Mireille*, en sa lumineuse poésie rustique, rythmée aux cadences des semailles, de la vendange et du labour.

Si différente de ses pareilles, les filles maladives d'une sève qui ne se renouvelle pas au giron de la nature et demande à l'air des villes l'avare aliment de ses fermentations, elle semble éclose, en même temps que les fleurs nouvelles, au souffle des printemps, ou mieux encore, tant il y a de flamme au fond du tragique amour de Vincent et de sa belle amie, aux feux de l'été proven-

çal qui calcine les combes et charrie à travers le sang une parcelle de soleil.

Le poète, je veux dire l'évocateur subtil des raffinements du style nombré, s'est, par un prodige d'art non moins que par un effet d'une nature restée primitive, si étonnamment effacé dans son travail d'aligneur de vers, ou plutôt, — car le prodige de l'art est peut-être de montrer à l'évidence les angoisses et les difficultés du labeur accompli, tout en ayant l'air de les déguiser, — l'artiste chez lui est toujours demeuré si complètement présent à sa tâche que le livre s'oublie et qu'on n'a plus sous les yeux qu'un magnifique paysage tout pénétré de chaleur et de vie, d'un charme naturel que n'a point altéré la transcription dans la langue écrite.

Comme dans la réalité des choses, les personnages et le milieu dans lequel ils se meuvent y sont si indissolublement unis qu'on ne peut dire si le cadre a été fait pour eux ou s'ils ont été faits pour le cadre. Dispute vaine, d'ailleurs, puisque les secrètes vertus de la terre et la sève particulière au terreau provençal ont fini par s'incarner ici en cette Mireille et ce Vincent, nés au chant des cigales de la Camargue et comme les cigales, vibrants l'un et l'autre d'une longue et ininterrompue musique d'amour.

Rien n'égale en douceur, en tendresses soupirées, en berçantes extases, le début de ce livre à la fois si humain par la passion et si divin par la caresse du Verbe méridional, et qui, après s'être trempé longuement dans les plus pures rosées de l'idylle, petit à petit s'achemine aux ardeurs sombres du drame et s'achève dans l'horreur d'une double mort sous la main inapitoyée des fatalités. C'est la simplicité d'un thème antique, sans nulles autres complications que les traverses auxquelles se heurte ce grand amour villageois et que, sur ces claires limpidités de source coulant entre des berges fleuries, graduellement projettent l'inégalité des conditions sociales, la volonté hostile des parents, la méchanceté dénigrante des villages.

Mais, sur cette donnée si unie, le peintre de nature qu'il y a dans le poète, l'admirable paysagiste auquel n'échappent ni les senteurs, ni les clartés, ni les plus fugitives émanations de la terre, a déroulé, comme une grappe d'hommes et de bêtes au tympan d'un bas-relief, ou, pour demeurer dans l'esprit de son livre, comme une de ces antiques théories fêtant les divinités bienfaisantes des moissons, la variété infinie des travaux rustiques, depuis la cueillette des feuilles du mûrier au chant des magnanarelles et la récolte des cocons des vers-à-soie jusqu'au travail sacré du labour et des semailles. Et tandis que se déroulent en des vers d'une musique enflammée dont l'oreille se grise lors même qu'à travers leur dialecte étranger l'esprit n'en perçoit pas immédiatement le sens, les paysages, les êtres et les choses de cette Provence aimée du soleil, on songe à Homère, à un Homère né dans le Crau et qui chanterait ses landes brûlées, baignées par les écumes marines.

Il y a vingt-quatre ans, Lamartine, dans un de ses entretiens amiliers de littérature, pressentait déjà la possibilité de cette comparaison avec le divin Rhapsode : « Je vais vous raconter une bonne nouvelle, écrivait-il, — un grand poète nous est né — un poète de vingt-cinq ans qui, de premier jet, laisse couler de sa veine, à flots purs et mélodieux, une épopée agreste, où les scènes descriptives de l'*Odyssée* d'Homère et les scènes innocemment passionnées de *Daphnis et Chloé* de Longus, mêlées aux saintetés et aux tristesses du christianisme, sont chantées avec la grâce de Longus et avec la majestueuse simplicité de l'aveugle de Chio ».

C'est cette œuvre d'un grand poète de vingt-cinq ans que la première des librairies de France, la première en gloire et en durée, nous offre dans une de ces magnifiques éditions qui sont pour les monuments de la pensée comme le cadre que sculpterait un Benvenuto pour un chef-d'œuvre sorti du pinceau. Toutes les splendeurs et tous les raffinements de la typographie ont concouru à cette merveille d'impression où les plus grandes difficultés ont été successivement vaincues, comme par un miracle d'art et d'adresse, et qui réalise le type de ces publications de très grand luxe dont la France plus qu'aucun autre pays a le droit de s'enorgueillir.

Mais la science de l'imprimeur n'est pas la seule qu'il faille louer ici : grâce à un artiste dont le nom nous était encore peu familier, mais qui s'est brusquement révélé à nous dans une floraison de compositions exquises, M. Eugène Burnand, les épisodes du poème revivent devant nos yeux en émouvantes incarnations matérielles ; et ces eaux-fortes, d'une couleur tantôt tragique et mordante, tantôt brillante et diaphane, expression d'un tempérament souple et doué, sont ici comme une suprême élégance ajoutée à toutes celles qui font de ce livre une œuvre d'un art rare et captivant.

LES EXPOSITIONS

M. Cluysenaar. — L'atelier Van Alphen.

La saison des expositions s'ouvre, et déjà, ainsi que résonnent les premiers accords préludant à un concert, des ateliers privés convient le public à des exhibitions intimes, précédant la grande mêlée

C'est d'abord M. Cluysenaar, le consciencieux et intelligent artiste dont nous avons souvent fait l'éloge. Il a fait en Espagne un assez long séjour, s'attachant surtout à Séville, dont le captivaient les aspects pittoresques. Il en a rapporté des études, des tableaux et des croquis.

La coloration de M. Cluysenaar n'a pas l'éclat fulgurant que donne au pays le soleil andaloux. Il a vu la contrée sous un aspect plus sobre et n'a pas ressenti non plus la farouche impression que M. Constantin Meunier, qui se trouvait en Espagne à la même époque, a fait passer dans ses œuvres. Ses études sont intéressantes : elles n'émeuvent pas, et l'on sent un peu l'artiste dépaysé, cherchant à s'assimiler une contrée dont il ne pénètre pas la nature intime.

M. Cluysenaar complète son exposition par un portrait en pied de M. Frère-Orban, assez ressemblant, mais raide dans la pose,

mal établi et peint lourdement; par deux portraits de jeunes filles, dont nous n'aimons guère la coloration crayeuse et l'attitude cherchée.

Ce qu'il y a de mieux dans l'exposition intime de M. Cluysenaar, et ici nous sommes heureux de lui décerner un éloge sans aucune restriction, c'est sa charmante série d'aquarelles, qui révèlent toutes une justesse de coup d'œil, un sentiment et une habileté d'exécution vraiment remarquables. M. Cluysenaar, qui n'est pas un débutant et doit avoir de la valeur de ses œuvres une notion exacte, — il a peint des toiles qui permettent de le juger comme un artiste du plus sérieux mérite, et il nous pardonnera la franchise de notre critique, — appréciera la portée de ces observations. A côté de la célébrité qu'il s'est acquise comme peintre de genre et de portraits, il trouvera, en s'appliquant à ce genre léger dans lequel il vient de faire une excursion couronnée de succès, de nouveaux triomphes.

***

C'est à examiner les travaux de ses élèves que M. Van Alphen, dont nous avons également eu l'occasion de parler dans ces colonnes, avait, la semaine dernière, convié la critique. On sait combien l'excellent professeur apporte, dans la direction de l'atelier qu'il a créé, de conscience, d'intelligente initiative, d'activité et de soin. Il est très-aimé de tout le petit monde qui suit ou qui a suivi ses leçons, et tous s'efforcent, à la fin de chaque année, de prouver, par l'exposition de quelques-uns de leurs croquis, de leurs albums, de leurs tableaux, la supériorité de la méthode que leur fait suivre leur maître. Il y a déjà, dans l'atelierVan Alphen, quelques tempéraments d'artistes bien marqués qui ne tarderont pas à prendre leur vol, et que le professeur, par une entente de l'éducation artistique qu'on ne saurait assez louer, se garde bien de comprimer en les astreignant à suivre une voie unique, à se soumettre à telle ou telle règle adoptée par l'enseignement académique. Chacun se développe librement selon ses dons naturels, et le professeur se borne à diriger l'élève dans le chemin qu'il choisit, à rectifier ses idées, à lui enseigner le moyen le plus rapide d'exprimer ce qu'il a en lui. L'atelier Van Alphen n'est pas une serre chaude destinée à abriter quelques fleurs qui seraient incapables de supporter le grand air. C'est la pépinière où les plants deviennent robustes et sains, croissent au soleil et s'emplissent de sève vivifiante.

***

Nous parlerons dimanche prochain de l'Exposition de l'*Essor*, ouverte depuis mardi au Palais des Beaux-Arts.

Conservatoire de musique

Premier concert.

L'an dernier, le 24 décembre, M. Gevaert faisait exécuter l'*Oratorio de Noël* de J.-S. Bach. Cette année, avec la régularité mécanique d'une horloge sonnant les douze coups de midi, la veille de Noël a ramené la cantate, qui va sans doute prendre le caractère d'un morceau d'actualité et réapparaître, tous les ans, à la même date, pour la plus grande joie des fervents du Conservatoire qui jamais ne protestent contre ces perpétuelles reprises et applaudissent toujours avec bénévolence.

Les soli ont été chantés par M. Delaquerrière, dont la diction est excellente mais qui n'est décidément pas fait pour l'oratorio, où il se croit obligé de dire les récitatifs les plus simples en enflant la voix sur le mode le plus solennel; par M. Schmidt, une bonne voix de basse malheureusement atteinte du chevrottement qui n'épargne aucun de nos chanteurs; par Mlle Degeneffe, dont l'apparition dans la partie de l'*Ange* a été assez heureuse.

L'an dernier, c'était Mlle Lemmens à qui l'on avait confié le rôle principal dans l'œuvre du vieux Maître. Cette fois, elle s'est trouvée indisposée et c'est Mme Lemmens, sa mère, qui l'a remplacée. Ce qui a obligé la cantatrice, dont les succès ne sont pas encore oubliés, à s'efforcer d'assouplir sa voix à une partie écrite pour un registre différent. Le résultat, on se l'imagine, n'a guère été brillant, et si le public a poliment accueilli la chanteuse, c'est qu'il s'est rappelé fort à propos qu'elle a joui d'une célébrité assez bien assise et qu'elle est digne d'estime et de respect.

C'est aussi qu'il s'est accoutumé à applaudir de confiance tout ce qui se fait au Conservatoire. Il est vraiment surprenant de voir avec quelle docilité cet auditoire si difficile, si peu indulgent partout ailleurs, et qui passe, parmi les artistes étrangers, pour redoutable, met bas les armes, dès qu'il a franchi le péristyle du Conservatoire de musique. Il serait difficile d'expliquer le phénomène. Il existe; et nous nous contentons de le signaler.

Aussi tout passe, les exagérations dans les mouvements, l'ennui résultant d'une exécution sommeillante ou le froid que jette une interprétation glacée, où le détail seul est mis en relief et qui perd de vue le charme et la vie de l'œuvre : la chaleur, le mouvement, la pensée d'ensemble, qui sont la chair, le sang et les muscles d'une œuvre musicale.

Cette superbe *Symphonie héroïque* de Beethoven, malgré les remarquables instrumentistes composant l'orchestre, a paru incolore. L'allure majestueuse de la *Marche funèbre* a été ralentie de telle façon que la composition en est devenue languissante et terne; en revanche, le *Scherzo* a subi un mouvement tellement accéléré, que les malheureux flûtistes n'arrivaient pas à suivre le « train ». L'ensemble en a souffert, et le finale, sèchement rendu au point de vue de la sonorité, avec des alternances brutales de *forte* et de *piano*, n'a pas racheté l'impression produite par les deux parties précédentes.

Au prochain concert, on entendra les œuvres de Wagner dont il a été question dernièrement. C'est, comme nous l'avons dit, M. Heuschling qui chantera les *Adieux de Wotan*. Le concert suivant se composera d'œuvres de Schumann, et la neuvième symphonie de Beethoven sera réservée pour la quatrième et dernière audition, à moins que l'on ne se contente de donner une nouvelle exécution de la *Symphonie héroïque*, ce qui serait plus conforme aux habitudes de la maison. On pourrait y joindre les *Airs de ballet d'Orphée*, sans lesquels il n'est point de saison musicale complète au Conservatoire. Il est déjà question de reprendre *Orphée*, sinon cette année, cela serait peut-être un peu audacieux, du moins l'année prochaine!

L'étude du paysage

Voici d'excellents conseils que nous croyons utile de publier dans l'intérêt des jeunes artistes. Ils sont donnés par Joseph Vernet dans une lettre peu connue et fort curieuse :

Le moyen le plus court et le plus sûr est de peindre et de des-

siner d'après nature. Il faut surtout peindre, parce qu'on a le dessin et la couleur en même temps.

Il faut d'abord bien choisir ce qu'on veut peindre d'après nature ; il faut que le tout se compose bien, tant par la forme que par la couleur et le clair-obscur.

Il faut ensuite se placer, si on le peut, de façon à être éloigné de l'objet qui est sur le premier plan, de deux fois sa hauteur, ou de deux fois sa largeur, si cet objet du premier plan est plus large que haut.

Il faut, après s'être placé ainsi, prendre, pour sujet de votre dessin ou de votre tableau, ce que le même coup d'œil peut embrasser, sans remuer ni tourner la tête ; car, chaque fois qu'on la tourne pour voir un objet qu'on n'apercevait pas, ce sont tout autant de tableaux nouveaux qui demanderaient le changement de la forme des objets, celui de leurs plans, et par conséquent celui de la perspective.

Après avoir bien choisi ce qu'on veut peindre, il faut le copier le plus exactement possible, tant pour la forme que pour la couleur, et ne pas croire mieux faire en ajoutant ou retranchant; on pourra le faire dans son atelier, lorsqu'on veut composer un tableau, et se servir des choses qu'on a faites d'après nature.

Une chose qui nuit infiniment aux jeunes gens, ce sont les faux principes qu'ils ont reçus, ainsi que les faux raisonnements qui en sont la suite.

Ils ne peuvent se défaire des uns et des autres qu'en copiant ou en examinant la nature, qui les fera apercevoir des erreurs dans lesquelles l'habitude et la routine des ateliers les avaient fait tomber.

Il faut absolument faire ce qu'on voit dans la nature; si un objet se confond avec un autre, soit par sa forme ou par sa couleur, il faut le faire tel qu'on le voit; car, s'il fait bien dans la nature, il fera bien en peinture.

Les choses dont la couleur paraît fade dans la nature ne le seront pas en peinture, si elles sont bien imitées.

Si l'on veut bien voir la couleur des choses, il faut toujours les comparer les unes aux autres ; comme par exemple, les verts des arbres, des plantes, des herbes, etc. ; sans cette précaution, elles paraissent d'abord de la même couleur, quoiqu'elles soient cependant d'une teinte différente, selon leurs distances et l'interposition de l'air qui existe d'un plan à un autre. Une prairie paraît être d'abord du même vert, d'un bout jusqu'à l'autre, ainsi qu'un rang d'arbres de la même espèce ; mais si l'œil passe rapidement des objets qui sont près de nous, à ceux qui sont éloignés, on s'apercevra facilement de la différence qui existe dans leurs tons ou leurs couleurs. Pour ce qui regarde les eaux, elles ne peuvent réfléchir les objets que lorsqu'elles sont pures et tranquilles, parce qu'alors leur surface unie les rend semblables à un miroir.

Les objets qui s'y reflètent doivent être d'un ton moins fort que les objets qui les causent, c'est-à-dire, les clairs moins clairs et les ombres moins prononcées : ainsi la couleur des objets doit s'affaiblir et participer un peu de la couleur de l'eau, surtout si les eaux éprouvent quelques petites ondulations par l'agitation des vents légers.

Les reflets des objets doivent être toujours perpendiculaires et jamais obliques.

Il faut que l'heure que l'on choisit pour peindre un tableau se fasse sentir partout, et que chaque objet participe du ton général qu'offre la nature.

Il est rare que l'on puisse employer du blanc pur dans les objets que le soleil éclaire. Si l'on introduit surtout le foyer de la lumière dans le tableau, tout doit céder à ce foyer, sans quoi il ne peut y avoir de l'harmonie.

Ce n'est que dans le cas où l'on suppose la lumière hors du tableau, qu'on peut employer du blanc pur, parce qu'alors ce blanc ne sert pas d'objet de comparaison, et qu'on suppose le principe de la lumière encore plus clair.

On ne doit jamais faire porter les ombres sur les eaux, à moins qu'elles ne soient troubles. Alors elles ressemblent à un corps dense qui peut recevoir du clair-obscur.

L'atmosphère étant plus ou moins chargée de vapeurs, surtout près de la terre, cette vapeur venant à être éclairée par le soleil, est plus claire près de la terre : de là vient que, dans l'éloignement, le bas des montagnes est plus clair que le haut.

Plus on est distant d'un objet, plus il y a de vapeurs interposées entre l'œil et cet objet. Voilà la cause pour laquelle on en aperçoit moins les détails, et que la couleur de ce même objet se montre affaiblie. Cet effet se manifeste surtout dans les ombres des corps, qui, selon la distance où ils se trouvent de notre œil, n'offrent plus que des masses incertaines, dans lesquelles le ton général de l'air doit se faire sentir.

Quels que soient les objets que puisse représenter un tableau, il ne sera beau qu'en proportion de l'harmonie générale qui y sera répandue; c'est pour cela qu'il faut souvent parcourir avec un œil rapide tous les objets que vous offre la nature, et ne jamais perdre de vue cette harmonie générale si séduisante, mais à laquelle on n'arrive qu'en comparant les tons que prennent les objets dont votre tableau se compose, en raison de leur distance.

LIVRES NOUVEAUX

Contes guillerets, par CARL MAUBRAY. Bruxelles, BRANCART. — **Cham, sa vie et son œuvre**, par FÉLIX RIBEYRE. Paris, PLON, NOURRIT ET Cie. — **Perdue**, par HENRY GRÉVILLE. Paris, mêmes éditeurs. — **La faute de la Comtesse**, par V. ROUSLANE. Paris, mêmes éditeurs.

Le volume de M. Maubray étant une œuvre de début, nous n'avons pas le droit d'être trop sévère. L'auteur, suivant les traces d'Armand Silvestre, s'est attaché à faire drôle plus qu'à faire littéraire. Sous une forme négligée, il nous donne de ces contes hauts en couleur qui font la fortune de l'écrivain gauloisant du *Gil Blas*. Sans prétention, ces nouvelles font rire de ce bon rire que donne Pantagruel et, si la grande littérature n'y gagne rien, la rate s'en gaudit et désopile. En notre temps morose et grincheux, de tels livres ne sont pas inutiles, et nous engageons M. Carl Maubray à nous donner quelques bons douzains de contes mieux stylés et aussi drôles ; qu'il tâche surtout de ne pas trop imiter son maître et de trouver dans la vie nationale des sujets burlesques que notre aimable bourgeoisie lui fournira très volontiers !

***

On n'a pas oublié les articles si intéressants sur *Cham, sa vie et son œuvre*, publiés dans le *Figaro*, par un écrivain de talent, M. Félix Ribeyre. Ces articles viennent de paraître en un beau volume auquel les éditeurs, MM. Plon et Nourrit, ont donné tous leurs soins, et qui est artistement illustré d'eau-forte, d'héliogra-

vure et de dessins en couleur. Ce qui ajoute un intérêt exceptionnel à l'ouvrage de M. Félix Ribeyre, c'est une Lettre-préface de M. Alexandre Dumas fils appelée à faire sensation, et dans laquelle l'éminent écrivain complète l'étude consciencieuse de M. Ribeyre par certains détails sur Cham, qu'il a connu intimement, et qui complètent la physionomie originale du caricaturiste, dont l'œuvre est populaire.

***

Perdue, par Henry Gréville, illustrations de Frédéric Régamey, forme un beau volume enrichi de nombreuses gravures, publié à la librairie Plon. Histoire aussi simple que touchante, bien faite pour passionner les lecteurs petits et grands. Les événements s'y succèdent avec un intérêt soutenu?

Une famille va émigrer. Le père part en avant pour assurer le passage à bord du navire qui les emportera. Sa femme, laissée à Paris, meurt subitement sur un banc dans un square; sa petite fille, trop jeune pour indiquer son son, son adresse, ou donner tout autre renseignement, reste seule, sans ressource, entièrement abandonnée au hasard du destin, aux dangers de la grande ville. Comment la pauvre orpheline échappera-t-elle à la mort, à la misère? Sera-t-elle recueillie par l'assistance publique et perdue dans la foule des enfants trouvés, ou quelque personne charitable l'adoptera-t-elle? Il faut suivre Marcelle dans toutes les péripéties de sa vie aventureuse pour faire connaissance avec l'herboriste et sa fille, avec Mlle Herminie et la fidèle Rose, avec les jeunes Bréault et leur chien, enfin avec le père de Marcelle. Mais lui apporte-t-il le bonheur?

Il était écrit que Marcelle finirait par être heureuse. Reste à savoir à quel point de vue... C'est ce que l'on comprendra en lisant l'ouvrage de Henry Gréville et en admirant les fines, spirituelles et sentimentales gravures de Frédéric Régamey.

***

La Faute de la comtesse, le nouveau roman de V. Rouslane, publié à la librairie Plon, est une œuvre pleine de cœur et de sentiment. Le sujet émouvant et dramatique captive l'attention du lecteur, charmé, du reste, par la grâce et séduit par la beauté de l'héroïne. Le dénoûment inattendu produit une profonde impression. Des descriptions très exactes de Florence, de Paris, de Neuhausen près Schaffhouse, des bords du Rhin dominés par les châteaux de Kussemberg, de Laufen et de Wœrth, ajoutent à l'intérêt du roman un attrait géographique qui place le petit volume de M. Rouslane sur les confins de la bibliothèque des voyages et de celle de la littérature.

***

Viennent de paraître : Chez Charpentier, *Naïs Micoulin*, d'Emile Zola. Chez Quantin, la *Peinture flamande*, par J.-A. Wauters.

Nous rendrons compte prochainement de ces ouvrages.

Conférences littéraires

Causerie de M. Ph. Bourson

Vendredi dernier, M. Bourson, le doyen de la presse belge, a donné au *Cercle artistique et littéraire* une conférence charmante sur La Fontaine. Avec son fin esprit un peu bonhomme, qui le fait ressembler au fabuliste qu'il évoquait, M. Bourson a rajeuni le thème qu'il avait choisi et rendu avec une spirituelle verve quelques-unes de ces fables que nous savons tous par cœur comme les vieux airs berceurs des premières années. Cette causerie donnée presque en famille, vu les innombrables sympathies que M. Bourson a réunies autour de lui, n'était pas déplacée entre celle plus ambitieuse d'Armand Sylvestre et celle un peu déplaisante de Mme Henri Greville.

Bibliographie musicale

Compositions nouvelles de MM. Zarembski, Jenö Hubay, Auguste Dupont, etc. — Bruxelles, Schott frères, et Bruxelles, A. Cranz.

Les chants populaires sont l'âme des nations. Ils expriment dans une forme naïve, concise, avec une pénétrante intensité, les mélancolies, les tendresses, les fiertés, les colères humaines sous les couleurs dont les revêtent le climat, les mœurs, la civilisation du pays où ils éclosent. De la guitare d'un mendiant de Séville, du violon d'un tzigane promenant dans les cabarets de Pesth, à la tête de sa bande, sa hautaine insouciance, s'échappent parfois des mélodies inoubliables, languissantes comme une danse d'almées ou retentissantes comme les éclats d'une fanfare.

C'est la fleur sauvage, au parfum subtil, qui ne croît plus que sur les coins de sol ignorés et qui peu à peu disparaît de la terre. Elle meurt avec la littérature des peuples neufs, avec les légendes, avec les accoutrements pittoresques; elle meurt avec tout ce qui fait la poésie des contrées, et autour de sa tige desséchée ne croissent que des herbes banales. Déjà les gondoliers de Venise souillent le silence des canaux par les refrains crapuleux des fabricants de chansonnettes qu'applaudit à Paris une foule idiote, et bientôt, en Italie, en Espagne, sur les hautes cimes du Tyrol, en Ecosse, en Hongrie, partout où s'épanouissait, dans sa sereine candeur de vierge, la musique populaire, la muse de Thérésa aura désaccordé les mandolines et faussé les cithares.

Sachons gré aux artistes qui recueillent précieusement, comme en des flacons des essences délicates, ces parfums rares. On sait ce qu'ont fait, pour les chants hongrois, Listz et après lui Brahms. Les *Rhapsodies* de l'un, les *Danses* de l'autre, resteront leur éternelle gloire. Sous l'inspiration de leur génie, les mélodies nationales ont apparu dans leur sereine beauté, enchâssées comme des joyaux de prix sertis dans l'or, et la superbe adaptation qu'elles ont subie leur a donné un rayonnant éclat.

Le monument que Listz et Brahms ont élevé à la Hongrie, M. Jules Zarembski, l'éminent virtuose, s'efforce de l'édifier à la Pologne. Dans une œuvre nouvelle que vient de publier la maison Schott, il fait une ingénieuse traduction pour le piano à quatre mains de motifs nationaux polonais. Le *Divertissement à la polonaise*, qui comprend deux parties, un *Andante* et un *Allegro*, est pittoresque et charmant, plein de détails curieux, écrit avec une entente admirable des effets de sonorité du piano, dont, mieux que personne, l'auteur connaît les ressources. Il en est de même de sa *Polonaise triomphale*, d'une allure héroïque, d'un style extrêmement brillant, poussant parfois la recherche de l'effet jusqu'à la bizarrerie et dans lequel on sent toujours la crainte de se servir d'une formule connue, mais par là même d'un puissant attrait.

Pénétré du même désir de conserver dans leur intégrité les chants populaires, auxquels sont allées ses prédilections d'artiste, M. Jenö Hubay a publié chez les mêmes éditeurs trois intéressantes compositions pour violon et piano dans lesquelles le virtuose apparaît, sans faire oublier le compositeur : un *Chant polonais*, des *Plaintes arabes* et des *Echos de la Puszta* (*Puszta Klänge*), ces derniers avec la collaboration de M Carolus Agghazy qui s'est chargé de la partie de piano. Les *Chants de la Puszta* surtout, dans lesquels le jeune compositeur intercale quelques-unes des entraînantes mélodies que les tziganes ont popularisées en Hongrie, sont superbes de mouvement et de sentiment. Par exemple, ici le violoniste a écrit pour lui-même, sans se soucier des interprètes et, certes, le violoniste chargé d'exécuter la composition de M. Hubay sera à plaindre s'il ne possède pas le merveilleux coup d'archet de l'auteur.

C'est à la Belgique qu'a songé M. Auguste Dupont en concevant sa nouvelle œuvre, *Rondes ardennaises* pour le piano à quatre mains, et ici la difficulté était grande, notre patrie étant rebelle à la musique nationale et vivant surtout d'importations étrangères. Il a néan-

moins réussi à écrire une suite de compositions d'un intérêt soutenu, sobres de style, d'un bon caractère et fort bien étudiées dans leurs harmonies. La troisième est, à notre sens, la plus heureuse. Il y a bien, dans la tournure de la phrase musicale, un léger accent hongrois dont la critique pourrait contester l'opportunité dans une composition essentiellement nationale et dont le titre marque la tendance. Mais à cela près, l'idée est jolie et bien présentée. La dernière, qui débute par une onomatopée exprimant le son des cloches et se poursuit par une curieuse progression diatonique descendante, se termine par un joyeux cramignon, — le véritable chant populaire de l'Ardenne.

Les *Rondes ardennaises*, formant l'œuvre cinquante-neuvième de M. Auguste Dupont, viennent de paraître chez l'éditeur Cranz.

Signalons enfin, pour terminer cette rapide excursion dans le domaine de la littérature musicale, quelques compositions nouvelles publiées chez MM. Schott frères, et que le manque d'espace nous empêche d'analyser en détail : une *Romance sans paroles* pour violon, avec accompagnement de piano (op. 42), par M. Jules De Swert, l'excellent violoncelliste; un *Momento Capriccioso* pour piano (op. 35), de M. Oscar Schmidt ; une série de compositions du pianiste Félix Dreyschock, récemment entendu à Bruxelles : *Gavotte*, *Polka*, *Barcarolle* et *Tarentelle*, qui toutes appartiennent à la série des œuvres dites : morceaux de salon, quoique leurs auteurs s'empressent de les exécuter dans les concerts; enfin, un *Album de Salon* en deux volumes, élégamment cartonnés et propres à être donnés en étrennes, qui contiennent divers morceaux d'exécution facile; — le second volume destiné aux enfants et composé principalement des fantaisies inoffensives de M. Streabbog — ou Gobbaerts, — l'un ou l'autre se dit et s'écrit.

Théâtres

Théâtre flamand

Dimanche dernier le Nationaal Tooneel était bondé de monde. Fi des appréciateurs exquis de nos premières françaises! Il n'y a ici qu'un public bon enfant venant applaudir une nouvelle pièce flamande méritant certainement tout le succès qu'on lui accorde.

Julius Hoste a compris son public et, si l'art consiste a émouvoir, on peut dire que le *Kleine patriot* revêt un certain caractère artistique d'autant plus apprécié, que ceux qui écoutent ce drame s'y retrouvent eux-mêmes dans leur chère langue, dans leurs mœurs, dans leurs sentiments, dans leurs souvenirs, dans leur histoire et dans leur patrie. La musique, due à M. Karel Miry est de ci de là, émaillée d'anciens airs flamands. Sans avoir de grandes prétentions, elle se contente de posséder la couleur locale et de mettre en relief les passages les plus saisissants du drame. Des applaudissements nourris et répétés ont prouvé que si la pièce plaisait, l'interprétation et la mise en scène ne laissaient rien à désirer. Le rôle de Kareltje a été surtout bien rendu par Mlle Julie Cuypers. Nos félicitations à Mmes Rans et Pereira ainsi qu'à MM. Hendrickx, Van Mol, Rans, Lejour, etc., qui s'en sont tirés en artistes amateurs accomplis.

Théâtre de la Monnaie. — Les répétitions de *Sigurd* sont poussées activement. La première représentation de cet important ouvrage aura lieu dans le courant de la première semaine de janvier. On peut dès à présent retenir ses places au bureau de location.

Théâtre du Parc. — Tous les soir, *Ma Camarade.*

Théâtre des Galeries. — *Le Présomptif*, en attendant *l'Etudiant pauvre*, musique de Millöcker.

Théâtre Molière. — Après *la Poudre aux yeux* et *le Piano de Berthe*, qui seront donnés toute la semaine, on représentera, à partir du 5 janvier, *le Crochet du père Martin*, drame en 5 actes.

Théâtre de l'Alcazar. — *Fatinitza* continue à attirer la foule, et la bonne interprétation de cette œuvre contribue à rendre à l'Alcazar le rang qu'il occupait autrefois.

Petite chronique

M. Ph. Zilcken, un artiste hollandais dont le nom a été à diverses reprises cité avec éloge dans ce journal à propos de sa participation aux expositions de peinture de Bruxelles, de Paris, d'Amsterdam, etc., vient de publier à La Haye un album d'eaux-fortes reproduisant des croquis fait au cours d'une excursion en Algérie. Ces gravures, au nombre de six, sont consciencieusement dessinées, et dénotent des qualités sérieuses : l'étude serrée de la nature, une parfaite entente des effets d'ombre et de lumière, un sentiment artistique d'une grande pénétration.

M. Adolphe Siret vient de mettre en vente les sixième et septième livraisons de son *Dictionnaire historique et raisonné des peintres.* La sixième livraison contient les artistes dont les noms commencent par les lettres VL(jusqu'à Z. La septième se compose des gravures (au nombre de 105) à placer dans les deux volumes du *Dictionnaire*, de l'introduction, des titres, couvertures, etc. Ainsi se trouve complétée la 3e édition originale, considérablement augmentée, de l'importante publication de M. Siret, dans laquelle on trouve pour l'histoire de la peinture de toutes les écoles, des renseignements précieux, consciencieusement et patiemment recueillis.

Une nouvelle revue littéraire, coquettement imprimée, vient d'éclore à Bruxelles sous le titre : *la Renaissance.*

Le premier numéro, paru le 15 décembre, contient un article artistique signé Paul Orgels, une nouvelle du même auteur, deux sonnets de P. Aubigny, des contes de F. Mahutte et J. Bér, un article scientifique de Raymond Serrure, un courrier théâtral de J. Van Cleef. Nous souhaitons à la jeune revue le succès que méritent ceux qui joignent leurs efforts à l'initiative désintéressée et courageuse de tous les écrivains qui, en peu d'années, ont réussi à créer un mouvement littéraire en Belgique.

On s'abonne à Bruxelles, au bureau de *la Renaissance*, rue de Berlaimont, 36. Prix : 8 fr. par an pour la Belgique, 10 fr. pour l'étranger. A côté de la *Jeune Belgique*, du *Journal des Gens de lettres*, de la *Revue contemporaine*, de *l'Art moderne*, de toutes les publications consacrées exclusivement à la diffusion des idées artistiques, *la Renaissance* trouvera bien vite sa place et aura, dans l'histoire si intéressante du réveil de la littérature en Belgique, sa part d'influence et de gloire.

Le pianiste Magnus, qu'on a eu à diverses reprises l'occasion d'entendre à Bruxelles, vient de mourir à Paris. Voici l'article nécrologique que lui consacre le *Ménestrel :*

« Magnus, qui avait fait d'excellentes études au Conservatoire de Bruxelles, était un musicien de la bonne race et un virtuose-pianiste de premier ordre. Il a beaucoup écrit pour son instrument, mais au milieu de la masse de productions légères commandées par les succès du jour, il a laissé bon nombre de pages remarquables d'un goût raffiné et d'un style vraiment classique; telles sont ses sonates et ses études caractéristiques, qui prendront une place définitive dans la bibliothèque des pianistes. Magnus était non seulement un virtuose et un compositeur de talent, c'était encore un professeur de grand mérite et ses nombreux élèves s'accordent tous à porter témoignage de l'excellence de son enseignement. Il tint aussi pendant plusieurs années la plume de critique au *Télégraphe* et au *Gil-Blas ;* il s'en servit avec une bienveillance excessive peut-être, mais qui marquait du moins la grande bonté de son cœur.

M. Henri Lutgen, ancien premier violoncelle à l'Opéra de Paris, professeur estimé et auteur de nombreuses compositions et transpositions pour piano et violoncelle, vient de mourir à Londres.

Almanach de la Jeune Belgique. — Sommaire du nº 1, tome II :

Calendrier-frontispice, d'Amédée Lynen. — Ballade d'ouverture. — Autographes : Victor Hugo. Léon Cladel. Jean Richepain. François Coppée. J.-K. Huysmans. — Lettres inédites, Octave Pirmez. — Petite chapelle, Albert Giraud. — La Belette, Georges Eekhoud. — Idylle de sopha, Georges Rodenbach. — Croquis funèbres, Henry Maubel. — Cantiques, Emile Verhaeren. — L'oubli, Max Waller. — Oiseau de paradis, Hélène Swarth. — L'Hystérique, Camille Lemonnier. — Faust (fragment), Edmond Picard. — Pluie d'été, Maurice Sulzberger. — Sonnets, Iwan Gilkin. — Dans la coupole, Octave Maus. — In Excelsis, Emile Van Arenbergh. — Le Roman d'un stagiaire, Arthur James. — Sonnets, Edouard Levis. — Villanelle, Tête de mort. — Sonnets, Georges Khnopf. — Soirs de cirque, Paul Lamber. — Messe jaune, Paul Berlier. — Chronique littéraire, Jacques Arnoux. — Chronique musicale, Henry Maubel. — Chronique artistique, Emile Verhaeren et Hippolyte Devillers. — Memento, Nemo.

J. SCHAVYE, Relieur

46, Rue du Nord, Bruxelles

CARTONNAGES, RELIURES ORDINAIRES, RELIURES DE LUXE, ALBUMS, ETC.

SPECIALITÉ D'ARMOIRIES BELGES ET ÉTRANGÈRES

DIETRICH & Cie

FOURNISSEURS DE LL. AA. RR. LE COMTE ET LA COMTESSE DE FLANDRE

23A, RUE ROYALE, BRUXELLES

Gravures, aquarelles, Tableaux, Modèles et dessins, etc.

VIENT DE PARAITRE :

LA PEINTURE FLAMANDE

PAR J. A. WAUTERS

Un volume format in-4° anglais de 408 pages sur papier teinté, orné d'environ 120 gravures et de nombreux monogrammes.

Prix : Broché, 3 fr. ; avec un cartonnage artistique, 4 fr.

Maison PNE MOMMEN

26B, *RUE DES FRIPIERS* & 29, *RUE GRÉTRY*

BRUXELLES

FABRIQUE DE TOILES
POUR TABLEAUX ET PANORAMAS.

TISSUS GOBELINS, COTONS ET TOILES
DE TOUTES LARGEURS POUR DÉCORS.

ENCADREMENTS EN TOUS GENRES.

RENTOILAGE, PARQUETAGE, VERNISSAGE
emballage et nettoyage de tableaux.

VENTE ET LOCATION DE MANNEQUINS.

BROSSES ET PINCEAUX.

HUILES, ESSENCES, VERNIS ET SICCATIFS

Tous les articles
POUR LA SCULPTURE, LA GRAVURE A L'EAU-FORTE, L'ARCHITECTURE ET LE DESSIN.

FABRIQUE DE COULEURS
POUR LA PEINTURE A L'HUILE, A L'AMBRE, A L'AQUARELLE, SUR PORCELAINE, SUR SOIE ET SUR TISSUS GOBELINS.

TABLES ET PLANCHES A DESSINER,
CHEVALETS DE LUXE, D'ATELIER ET DE CAMPAGNE.

BOITES, TENTES, PARASOLS,
CHAISES, TÉS, ÉQUERRES, COURBES.

BOITES A COMPAS,
Crayons, Fusains, Meubles d'atelier, Vases en terra-cotta et Porcelaines à décorer.

PAPIERS ET MODÈLES
POUR L'AQUARELLE ET LE DESSIN.

PHOTO-PEINTURE.

TABLEAUX ET ŒUVRES D'ART.

PIANOS

VENTE
ÉCHANGE
LOCATION

BRUXELLES
rue Thérésienne, 6

GUNTHER

Paris 1867, 1878, 1er prix. — Sidney, seul 1er et 2e prix

MUSIQUE.

R. BERTRAM

10, RUE SAINT-JEAN, BRUXELLES

(Ancienne maison Meynne).

ABONNEMENT A LA LECTURE DES PARTITIONS

ANCIENNE MAISON GOUPIL ET Cie A BRUXELLES

Vve SCHMIDT & Ce, Successeurs

89, rue du Marché-aux-Herbes

PUBLICATIONS NOUVELLES :

BIBLIOTHÈQUE DE L'ENSEIGNEMENT DES BEAUX-ARTS

publiée sous le haut patronage de la direction des Beaux-Arts

Honorée d'un prix Monthyon, à l'Académie française.

Chaque volume, de format in-4° anglais, est imprimé avec soin sur papier teinté. Il contient de 400 à 500 pages illustrées de 100 à 150 gravures inédites, spéciales à la collection et exécutées d'après les originaux.

Chaque vol. broché, 3 fr. — Avec cartonnage artistique en toile reliure, 4 fr.

VOLUMES PUBLIÉS

Anatomie artistique (l'), par M. Mathias Duval, membre de l'Académie de médecine, professeur d'anatomie à l'école des Beaux-Arts.

Archéologie grecque (l'), par M. Max. Collignon, ancien membre de l'Ecole française d'Athènes, professeur à la Faculté des lettres de Bordeaux.

Art byzantin (l'), par M. Bayet, ancien membre de l'Ecole française d'Athènes, professeur à la Faculté des lettres et à l'Ecole nationale des Beaux-Arts de Lyon.

Gravure (la), par M. le Vte H. Delaborde, secrétaire perpétuel de l'Académie des Beaux-Arts, directeur du Cabinet des Estampes.

Monnaies et Médailles, par M. F. Lenormant, membre de l'Institut, professeur d'archéologie à la Bibliothèque nationale.

VERLEYSEN-NYSSENS

A LA PORTE CHINOISE

88, RUE ROYALE, BRUXELLES, 88

IMPORTATION DIRECTE DE LA CHINE ET DU JAPON

Objets d'art, porcelaines, bronzes, laques, soieries, papiers, etc. — Grand choix de meubles en laque et bois de fer, paravents, écrans.

SPÉCIALITÉ DE THÉ DE CHINE

Exposition permanente — Entrée libre.

COMPAGNIE DES BRONZES

BRONZES D'ART ET D'AMEUBLEMENT

APPAREILS D'ÉCLAIRAGE

BRONZE MONUMENTAL

Direction et Magasins : Rue d'Assaut, 22, Bruxelles.
Ateliers et Fonderie : Rue Ransfort, 27, Molenbeek (Bruxelles).

ADÈLE DESWARTE

28, RUE DE LA VIOLETTE

BRUXELLES.

Atelier de menuiserie et de reliure artistiques

VERNIS ET COULEURS
POUR TOUS GENRES DE PEINTURES.

TOILES, PANNEAUX, CHASSIS,
MANNEQUINS, CHEVALETS, ETC.

BROSSES ET PINCEAUX,
CRAYONS, BOITES A COMPAS, FUSAINS, MODÈLES DE DESSIN.

RENTOILAGE, PARQUETAGE,
EMBALLAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX.

COULEURS
ET PAPIERS POUR AQUARELLES
ARTICLES POUR EAU-FORTE, PEINTURE SUR PORCELAINE.

BOITES, PARASOLS, CHAISES,
Meubles d'atelier anciens et modernes

PLANCHES A DESSINER, TÉS,
ÉQUERRES ET COURBES.

COTONS DE TOUTE LARGEUR
DEPUIS 1 MÈTRE JUSQUE 8 MÈTRES.

Représentation de la Maison BINANT de Paris pour les toiles Gobelins (imitation)

NOTA. — La maison dispose de vingt ateliers pour artistes. Impasse de la Violette, 4.

SOCIÉTÉ ANONYME

DE

L'HOTEL DES VENTES

DE BRUXELLES

RUE DU BORGVAL, 15 — BOULEVARD ANSPACH, 71 — RUE JULES VAN PRAET, 16

VENTES MOBILIÈRES A L'ENCAN

EXPOSITION PERMANENTE D'OBJETS D'ART, DE MEUBLES, DE MARCHANDISES

A VENDRE A L'AMIABLE

AVANCES SUR VENTES

Salles numéros 3, 4 et 5 (1er étage) réservées **gratuitement** à l'exposition d'*Objets d'Art*, *de Meubles*, *de Marchandises*, etc., à vendre à l'amiable. L'Administration est intermédiaire entre Vendeurs et Acheteurs.

Salles 2 (rez-de-chaussée) et 6 (1er étage), réservées aux ventes publiques à l'encan.

Les Ventes et Expositions sont annoncées par affiches, journaux et bulletin spécial (envoyé **gratuitement** à toute personne qui en fait la demande).

Les vendeurs sont avertis du jour de vente de leurs objets, les Amateurs, qui le désirent, du jour de vente de ce qui les intéresse.

Récépissé est donné, à leur demande, aux déposants d'objets pour vente publique, à l'amiable ou à l'encan.

BUREAU DE RENSEIGNEMENTS DANS LA COUR VITRÉE DE L'HOTEL

CAVES SPACIEUSES DE DÉPOT. — ÉCURIES.

Bruxelles. — Imp. FÉLIX CALLEWAERT père, rue de l'Industrie, 26.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LA TROISIÈME ANNÉE (1883)

DE

L'ART MODERNE

ÉTUDES D'ESTHÉTIQUE

PAGES.

Le type esthétique de la femme 277
La vérité dans l'Art 287
Beauté antique, beauté moderne 381
L'Art et la langue 401
La critique dramatique 261

PEINTURE, SCULPTURE

La modernité dans l'art 209
Le modernisme de Frans Hals. 301
Frans Hals et Manet 311
Edouard Manet 157
Jean Portaels 165
Mort de Gustave Doré 44
Guillaume Geefs et Félix Bouré 119
La Vénus de Milo. 320
L'art décoratif 245, 253
A propos de l'art décoratif 280
L'étude du paysage 419
Le Salon de Paris. 150, 159, 167, 183
Le Salon triennal de Paris 326
L'Exposition d'Amsterdam . . . 242, 250, 258, 269, 285, 295, 309
Le Salon de Gand. 341, 349
L'art à Gand 95, 225
Exposition du *Cercle artistique* 126, 134
Septième exposition de l'*Essor* 9, 28, 35
Exposition de blanc et noir à l'*Essor*. 224
A l'*Essor* 238
Exposition des aquarellistes 101, 111
Le Cercle des aquarellistes. 77
Exposition du *Cercle des aquarellistes et des aqua-fortistes*. 161
Exposition de l'*Union des arts*. 120
Les *Vingt* 361
Exposition de Namur 232
La Société *Arti et Amicitiæ* 146
Deuxième exposition internationale de photographies . . 273
Les *Casseurs de pierres*, de Courbet 36
Exposition d'Eugène Smits. 70
Le plafond de Joseph Stallaert au Musée de peinture de Bruxelles 69
Projet de fontaine, par Lambeaux 169
Le nouveau tableau d'A. Stevens au Musée de Bruxelles . 161
Copie du Kempeneers de Séville 354
Constantin Meunier. Son voyage en Espagne 376
Voyages d'artistes. 388

PAGES.

Théo Van Rysselberghe. — Franz Charlet. — Dario de Regoyos 112
Alfred Cluysenaar. 418
L'atelier Van Alphen. 419
L'Inquisition espagnole, par M. Vinck 192
Panorama de la bataille de Gettysburg, peint par Paul Philippoteaux 145
Quatre statues au nouveau Palais de justice 144
Vente d'œuvres d'Hippolyte Boulenger 95
Collection Ruelens 76
La vente Minard 162
La vente Minard (Correspondance) 170
Encore la vente Minard, la vente Minard *for ever* . . . 201
Toujours le musée Minard 187
Les Belges à l'exposition de Caracas 369

ARCHITECTURE

L'Hôtel des Postes 2
Les galeries funéraires 170
Encore le Palais de justice 192
Un petit palais de justice 394
Une église moderne 351
Manifestation Poelaert 338
Exposition nationale d'architecture 319, 328

ART ORATOIRE

Gambetta orateur 1

LITTÉRATURE

Le jeune mouvement littéraire 181, 205, 221, 237
L'expansion de la pensée française. — A propos d'Alexandre Dumas. 357, 365, 374
Le sens historique du roman contemporain 333
Erotikon theatron. 264
Les livres *Belges* 359
Bibliophilie. 247
Barbey d'Aurevilly. A propos de : *Une vieille maîtresse* . 303
Louis Veuillot 125, 133
Ivan Tourgueneff 317
Emile Goudeau. 19
Henri Conscience 293
Octave Pirmez 160, 409
Mort d'Octave Pirmez . . . . . ~~140~~ 141
Octave Pirmez d'après sa correspondance 229

SUPPLÉMENT au n° 1 du 6 Janvier 1884.

PAGES.

Lettres inédites d'Octave Pirmez 271, 280
Le prix quinquennal et Camille Lemonnier. 142
La manifestation Lemonnier 174
A Camille Lemonnier. 179
Discours d'Edmond Picard 176
Id. de Georges Rodenbach 175
Id. de Camille Lemonnier 179
Manifestation Lemonnier. (*Liste des adhérents*) 186
Correspondance de Henri Regnault 367, 387
Paul Bourget : *L'Irréparable* 325
Joseph Caraguel : *Le Boul' Mich'*. 385
Louis Cattreux : *Etude sur le droit de propriété des œuvres dramatiques et musicales* 274
Emile Cauderlier : *Du St-Gothard à Syracuse* 21
Robert Caze : *Le martyre d'Annil* 352
Léon Cladel : *Pierre Patient* 197
Henri Claessens : *Wiertz* 233
Frédéric Cousot : *Contes et fantaisies* 360
Albert Du Bois : *Croquis alpins* 240
Célestin Demblon : *Contes mélancoliques* 397
Albert Dupuit : *Pauline Tardivau* 233
Edmond Dutemple : *En Turquie d'Asie. — Notes de voyage en Anatolie* 198
Georges Eekhoud : *Kees Doorik* 103
Francis Enne : *D'après nature* 161
Hector France : *Marie-Queue-de-vache*. 344
Albert Giraud : *Le Scribe* 93
Louis Gonse : *L'Art japonais*. 369
Henry Gréville : *L'Ingénue*. 397
Id. *Perdue*. 421
Jules Guyot : *Bréviaire de l'amour expérimental* . . . 312
Théodore Hannon : *Au pays de Manneken-Pis* 152
Eugène Hins : *L'Odyssée, avec une étude sur Homère* . . 337
J.-K. Huysmans : *L'Art moderne* 191
Georges Lafenestre : *Idylles et chansons* 191
Jules Leclercq : *La terre de Glace. — Feroë-Islande* . . 87
Id. *En Norwège. — Christiania et le Thélémark*. 199
Camille Lemonnier : *La Flandre orientale*. 395
Carl Maubray : *Contes guillerets* 420
Mistral : *Mireille*. 417
Edouard Noël et Edmond Stoullig : *Les Annales du théâtre et de la musique*. 208
Jean Penhoët : *Jeanne n'aimait pas ça*. 137
Francis Poictevin : *Ludine*. 336
Arved Poorten : *Un Coin perdu de la Russie* 199
Félix Ribeyre : *Cham, sa vie et son œuvre*. 420
Jean Robie : *Fragment d'un voyage dans l'Inde et à Ceylan*. 208
Maurice Rollinat : *Les Névroses* 73
Rouslane : *La faute de la Comtesse* 421
Théo-Critt : *Entre amoureux*, étude mondaine 410
Emile Verhaeren : *Les Flamandes* 65
Guy Valvor : *La chanson du pauvre homme* 360
Max Waller : *La Vie Bête*. 213
Id. *Le Baiser. — L'Amour fantasque* . . . 396
Arnold de Woelmont : *Souvenirs du Far-West* 145
Emile Zola : *Au Bonheur des dames* 109
Annuaire du Caveau verviétois 187
Charité 405
Le livre des Têtes de Bois 215
La Revue des Arts décoratifs. 386
Les Arts du bois, des tissus et du papier 386
L'Art de la femme 120

MUSIQUE

PAGES.

Le mouvement wagnérien. — Concerts Wagner 41
Wagner à Bruxelles 33
L'art de Wagner 288, 297
L'art dramatique de Wagner 43
Mort de Richard Wagner 49
Funérailles de Richard Wagner. 59
Manifestations wagnériennes 70
Un festival funèbre 117
Un discours de M. Gounod 343
La Rédemption, trilogie sacrée par M. Ch. Gounod . . . 136
Lucifer au Trocadéro 149
Een droom van 't paradijs, par Jan Blockx 88
Flottow 75
Au Conservatoire 46, 52
Iphigénie en Tauride au Conservatoire 68
Premier concert du Conservatoire 419
Première séance de quatuors au Conservatoire 397
Concours du Conservatoire 210, 226
Concerts populaires. Premier concert 20
Id. Deuxième concert (Eugène d'Albert) . 58
Id. Troisième concert. 89
Association des artistes musiciens. 2e concert 404
Société des Artisans Réunis 112
Mme Reicher-Kindermann 193
Concert de l'*Essor*. 21
Concerts Wieniawski. 37
Concert Schott 377
Concert de bienfaisance 61
Au Waux-Hall. 193, 225, 257, 265
La saison musicale à Genève 265
Potins 14
Conte musical 45
Musique et prestidigitation 76
Les violons muets 200
Un peu de musique, s'il vous plaît 329
On demande une salle de concerts. 338
L'école des chœurs 233
Militarisme musical 298
Bibliographie musicale 346, 389, 405, 421

THÉATRES

Henri VIII, par Camille Saint-Saëns et Léonce Detroyat . 74, 84
Lakmé, par Léo Delibes et Gondinet 129
Début de Mlle Duvivier à l'Opéra de Paris 215
L'Art dramatique de Wagner 43
La déclamation lyrique. — A propos de la reprise des *Huguenots* 375

THÉATRE DE LA MONNAIE :

L'année théâtrale à la Monnaie 152
L'*Anneau du Nibelung* 4, 12, 17, 29
Le *Mephistophélès* de Boïto 25, 368
Les Noces de Figaro 87
Le Cheval de Bronze. 61
Si j'étais Roi !!! 128
Les Huguenots. 375
Mme Caron. — M. Lorrain 344
Mlle Arnaud 360

THÉATRE DU PARC :

L'art et les mœurs politiques d'aujourd'hui. A propos de *Monsieur le Ministre*. 82

PAGES.

Herminie 128
Une Perle. 144
L'Aîné 412
Mme Céline Chaumont 353

THÉATRES DES GALERIES :

Gillette de Narbonne. 13
La Petite Muette 51
La Princesse des Canaries. 105
La Filleule du Roi 144
Fédora 153
Juanita 345

THÉATRE DE L'ALCAZAR :

Le Chœur et la Main 57, 353, 378
Fatinitza 413

THÉATRE MOLIÈRE :

Un Roman parisien. 50
Dora 405

THÉATRE FLAMAND :

De kleine Patriot. 488

ARTICLES DIVERS

François Olin 214
La renaissance de la dentelle 60
L'art de la dentelle 87, 130
L'exposition de dentelles à Bruges 247
Veracité de la critique littéraire en Belgique 231
L'homme au Cercle de fer et le Journal des Beaux-Arts . 248
Triolets épithalamesques 249
Le soir d'une bataille. 256
Le dictionnaire des locutions agaçantes. 273
Une grosse querelle entre amis 384
M. Grognier-Quélus 411

PAGES.

Glanures. 52
Petite chronique, 6, 15, 22, 37, 46, 54, 62, 71, 78, 90, 98, 106, 114, 121, 130, 138, 146, 154, 162, 171, 189, 193, 202, 210, 217, 226, 234, 242, 250, 266, 276, 289, 298, 306, 312, 321, 330, 346, 354, 362, 370, 378, 382, 389, 398, 406, 414.
Correspondance 77, 89, 170, 187, 242, 313, 338
Correspondance peu folâtre. 240

CHRONIQUE JUDICIAIRE DES ARTS.

Dubois contre Gédalge 5
Tableau. — Authenticité. — Qualité essentielle. — Vices cachés. 61
Les escrocs de la peinture 77
Verhas et Serrure contre Claeys 97
Paris-midi Paris-minuit 105
Mme Peltzer contre Bordet et Divet et contre Mario Widmer. 113
Mésaventures d'une cantatrice. 121
Droit de réponse. (De Vriendt contre *l'Illustration européenne*) 53, 121
Le drame de la rue de la Loi. 146
Clairette au tribunal de commerce 201
Le procès Vereschagin 192, 201
La correspondance de Sainte-Beuve 209
Le procès Philippoteaux. 265
Contrefaçon littéraire. Mario Uchard contre Sardou . . . 249, 281
Propriété artistique. Lefeuvre contre Quinter 305
A propos de la propriété artistique. (*Sieba*). 313
Les faux Daubigny 377
Autour du mariage 378
Lohengrin 397
Le Musée Grévin 398
Wilson contre Gauchez 289
La Renaissance contre Jeanne Garnier 361

TABLE ALPHABÉTIQUE

DES

PEINTRES, SCULPTEURS, LITTÉRATEURS, ORATEURS, MUSICIENS, ARTISTES DRAMATIQUES, ETC.

APPRÉCIÉS DANS LA TROISIÈME ANNÉE DE

L'ART MODERNE

A

PAGES.

Mme Abel (Lucy) 14, 105, 345
M. Abrassart (Jules) 346
Mlle Aciana 14
MM. Acker (Ernest) 329
Acqua (dell'). 232
Adam 185, 388
Agache (d') 310
Agneessens 165
Agniez 46, 98, 113, 138
Agueto (Pablo de) 165
Aïwasowski 309
Mme Albani 250
MM. Albert (Eugène d'). 58
Alexis (Paul) 215
Alis (Harry). 247
Mme Amel. 263
Mlles Anethan (d') 168
Arnaud 360, 389, 404
MM. Artan. 167, 270
Aurevilly (Barbey d') 303
Asselberghs 167, 232, 270
Mme Ayrton (Annie) 184

B

MM. Backelmans 328
Bacquié 266, 163
Baes (Jean) 269, 329
Banville (Théodore de) 189
Bapst 387
Barall (Georges) 312
Baron 135, 232, 270
Barrias 165
Bartolini 111
Mlle Bashkirseff (Marie) 164
M. Bastien Lepage 150, 310, 328
Mlle Battu (Marie) 69
MM. Baudot (Eugène) 306
Beaulieu (Henri de) 215
Mlle Bégond 361
MM. Bellis (Hubert) 36
Benoît (Peter) 149, 171, 265, 328, 329
Béraud (Louis) 165
Béraud 310
Béraud (Jean) 185
Bergerat (Emile) 128
Bergeret 165
Bériot (Ch. de) 266
Berlioz (Hector). 257
Mmes Bernardi 345
Bernhardt (Sarah) 153
MM. Bernard 184
Besnus (Amédée) . . . . .
Bertrand (Georges). 151
Beugny d'Hagerue. 397

PAGES.

Mlle Beumer (Dyna) 130, 266
MM. Biseau (de) 270
Binet 150, 160
Mlle Bins 15
MM. Blanc-Garin. 354
Bleys 351
Bocage 144
Boek (de). 297
Boch (Eugène) 168
Boggs. 150, 160
Bogino 398
Boïto 25, 368
Bonet. 232
Bonnat 150, 159, 310
Bordiau 270
Mme Bosman 129, 369
Mlle Botman (Hermance) 187
MM. Boudouresque 85
Bouguereau 184, 327
Mme Bouland 122
MM. Boulenger (Hippolyte) 28, 95
Bouré. 119, 144
Bourget (Paul) 325
Bouvier 232, 270
Blanc-Garin. 165, 274
Blanchon 150, 309
Blockx (Jan) 88
Blauwaert 88, 96, 106, 113, 114, 118, 265, 406
Blomme 328, 329
Breitner 266
Mlle Breslau 184, 354
MM. Breton (Jules) 150, 159, 160
Brispot 310
Mme Brunet-Lafleur. 266
MM. Butin (Ulysse) 310
Byron (S) 20, 130

C

MM. Cabanel 184, 327
Cabalet 129
Cador. 328
Camis 15
Cassiers (H.). 77, 161
Castelain. 413, 51
Mme Rose Caron 114, 118, 243, 373
MM. Carpentier (Evariste) 168, 328
Cattier 144, 233
Cattreux (Louis) 274
Cauderlier (Emile). 21
Caze (Robert) 352
Cazin 150, 159
Champeaux 387
Champier (Victor) 387
Chappuis. 389
Charlet (Emile). 165
Charlet (Franz). 96, 112, 120, 224, 388

PAGES.

MM. Chase (William) 312, 302
Mme Chaumont (Céline) 353
MM. Chivot 105
Chomé 15
Claessens (Henri) 233
Cladel (Léon) 197
Mme Clarence 405
MM. Claretie (Jules) 81
Clarys 36, 225
Claude 185
Claus 271
Clays 168, 270
Clésinger 377
Cluysenaar 329
Coenraets 270
Cogen 168, 232, 349
Collart 232
Colyns 52, 397
Combaz (P.) 77, 161
Conscience (Henri) 293
Coosemans 232, 270
Coppieters 165
Coquelin 154, 261, 412
Coquelin cadet 412
Cormon 165
Cornélis 46
Mme Cornélis-Servais 98, 113
Mlle Stella Corva 121
MM. Cot (A.) 266
Courbet 36
Coupetouil (Eugène) 247
Courtens 150, 167, 270, 285, 362
Cousot (Frédéric) 360
Couturier 406
Crépin 232
Cressonnois (Lucien) 137
Crisafulli 144
Crommelynck 15
Cros (Charles) 138
Caraguel (Joseph) 385
Culliford 61
Cuypers 269

D

MM. Dameron 150, 160
Damoye 150
Dandoy 233
Danse (Aug.) 161
Dantan 310
Darcel 387
Davieux 114
De Bleye 350
De Braekeleer (Henri) 127, 270, 289
De Brœucq 320
Decock (César) 350
De Craene 329
De Curte 13, 328
De Greef 28
De Haas 296
De Kesel 350
Delacour (Alfred) 122
Delair (Paul) 412
Delfosse 320
Delaquerrière 154, 361
De Launay (Alphonse) 137
Delibes (Léo) 129
Delpit 389
Delsaux (Guillaume) 120, 161
Delvin 96, 349
Demblon (Célestin) 397
Demol (François) 370
Mme Demont-Breton 159, 310
MM. Demont 185
De Munck 77
Denduyts 167, 342
De Noter 320
Deppe 193
Dereims 86

PAGES.

Mlle Desbordes (Louise) 164
M. De Schampheleer 232
Mlle Deschamps 369, 87
MM. Deschamps 14, 345
Desenfans 269
Desir 353
Detroyat (Léonce) 84, 74
De Vigne (Paul) 269
Devillers (Hippolyte) 215
Devillez 169
De Vriendt 53
Devoyod 250
De Wez 320
De Witte (A.) 225
Dill 311
Dillens (A.) 225
Dillens (Jules) 36
Dillens 269
Doré (Gustave) 44
Douglass (Frédérick) 137
Du Bois (Albert) 240
Dubois (Paul) 120
Dubois (F.) 61
Ducaju 269
Mme Dudlay 263
MM. Duez 310
Dumas (Alexandre) 357, 366, 373
Duplessis 387
Dupont (Auguste) 414
Dupont (Joseph) 20, 59, 250, 329
Dupuit (Albert) 233
Duran (Carolus) 185, 310
Dutemple (Edmond) 198
Mme Duvivier 154
M. Duyk 225, 232
Mlle Dratz (Eugénie) 61

E

MM. Elias 269
Enne (Francis) 161
Ensor 10, 35, 120
Esmont (Henry) 215
Mme d'Espiennes 233
MM. Eekhoud (Georges) 103
Etcheto 165
Evely 273
Evrard 224

F

MM. Falguières 150, 159, 185
Fantin-Latour 150, 159
Mme Favart 412
MM. Ferrier 53
Fétis 193
Feuillet (Octave) 50
Flohr (H.) 98
Flottow (de) 75
Finch (Willy) 36
Fontaine 69, 113, 137, 232
Fabronius 273
France (Hector) 344
Franck (Félix) 215
Franck (Lucien) 36
Frédéric (Léon) 11, 35, 120, 165, 271
Frémiet 185

G

MM. Gabriel 296
Gambetta 1
Gangler 46, 113
Mlle Garcin 130, 266
MM Garnier 263
Geefs (Guillaume) 119
Geefs 269

PAGES.

Mlle Gemma (Mary) . . . 404
MM. Génisson . . . 232
Géraizer . . . 413
Germain . . . 387
Gervex . . . 150, 159, 309
Gevaert . . . 69, 193
Mlle Gilbert (Augusta) . . . 138
MM. Gilbert . . . 185
Gille . . . 129
Giraud (Albert) . . . 93
Giron . . . 150
Gluck . . . 68
Goethals (Charles) . . . 36, 161
Goffoel . . . 20, 69, 114, 130, 137, 361
Gondinet . . . 129
Gonse (Louis) . . . 369
Got . . . 262
Goudeau (Emile) . . . 19
Gounod . . . 136, 343
Goupil . . . 273
Mlle Granier (Jeanne) . . . 361
MM. Gresse . . . 369
Grognier-Quélus . . . 411
Grün (Karl) . . . 187
Gréville (Henry) . . . 397
Guas (Juan) . . . 320
Guerin . . . 154, 389
Guyot (Jules) . . . 312

H

Mme Haering (Julia) . . . 266
MM. Hagemans . . . 232
Halkett . . . 10, 35, 120, 271
Hals (Frans) . . . 302, 311
Hambresin . . . 269
Hamesse . . . 36, 225
Hannon (Théodore) . . . 77, 127, 152, 161
Harpignies . . . 160, 310
Heckers . . . 306
Heekeren (Van) . . . 69, 137
Mlle Héger . . . 135, 233
MM. Heins (Armand) . . . 225
Hennebicq . . . 165
Henner . . . 150, 159
Hennig . . . 405
Hennique (Léon) . . . 215
Herbert . . . 225
Herbo (Léon) . . . 29, 135, 168
Hermans . . . 102, 188, 232
Hermann . . . 225
Hermanus . . . 77, 111, 161
Heuschling . . . 61, 69, 137, 266, 289
Heymans . . . 167, 232, 270
Hiel (Emmanuel) . . . 149
Hins (Eugène) . . . 337, 342
Hoetericckx . . . 102, 112, 225, 267
Hoffmann (Henri) . . . 405
Hoste . . . 414
Houyoux (Léon) . . . 27
Hubans (Charles) . . . 353
Hubay . . . 20, 52, 397
Hubert . . . 328
Huberti . . . 89, 270, 329
Huguenet . . . 353
Husson . . . 98
Hutoy . . . 114
Huysmans (J.-K.) . . . 191, 288

I

Mlle Ihlé . . . 42
MM. Impens . . . 165
Israëls . . . 269, 297

J

MM. Jacob . . . 90, 138
Jacobs (E.) . . . 46, 98, 113, 188
Jacobs (Henri) . . . 120
Jaeger . . . 353
Mme Jaguetti . . . 353
M. Jehin . . . 193, 225
Mlles Jeurissen . . . 96
Joachim . . . 114
MM. Jordan (Théodore) . . . 330
Jourdain . . . 369
Mme Judith . . . 353

K

MM. Karelinn . . . 273
Kefer . . . 21, 138, 314, 346
Keldermans . . . 374
Ketten . . . 266
Mme Ketten . . . 266
MM. Khnopff (Fernand) . . . 11, 35, 120, 127, 225, 232, 341
Knyf (De) . . . 168
Koekoek (B.-C.) . . . 62
Mme Krauss . . . 42
M. Krüchl . . . 42
Mlle Kufferath (Antonia) . . . 88, 114

L

M. Lacoste . . . 87
Mlle Lacourrière . . . 413
MM. Laboulaye (Paul) . . . 35
Lafenestre (Georges) . . . 191
Lalaing (Jacques de) . . . 167, 226
Lambeaux . . . 169, 269, 341
Lamorinière . . . 270
Lampe (Jean) . . . 120
Mme Landay . . . 353
MM. Landuyt (Van) . . . 120
Laroche . . . 263
Lassalle . . . 86
Lahy . . . 361, 405
Mlle Laurier . . . 266
MM. Lauwers . . . 266
Leborne (Fernand) . . . 193
Lebrun . . . 234
Leclercq (Jules) . . . 87, 199
Lecocq . . . 57
Leenhoff (Léon) . . . 354
Lefebvre . . . 165, 184
Lefeuvre (Albert) . . . 305
Mlle Legault (Angèle) . . . 61, 71, 154, 361, 389
MM. Lemoyne (André) . . . 215
Lerminiaux . . . 138
Mlle Lemmens (Mary) . . . 61, 137
MM. Lemonnier (Camille) . . . 141, 173, 186, 395
Leroy (Hippolyte) . . . 351
Leroy . . . 96, 269
Mme Leslino . . . 266
MM. Leterrier . . . 345
Licot . . . 165, 328
Lieban . . . 42
Linden . . . 168
Lintermans . . . 113
Mlle Lion (Marguerite) . . . 51
M. Loir Luigi . . . 150, 160
Mme Lonati . . . 61
MM. Lorrain . . . 344
Lureau . . . 51
Lybaert . . . 349
Lynen (Am.) . . . 36, 225

M

MM. Maccari . . . 114
Mlle Mahieux . . . 96
MM. Mailly . . . 98
Maingot . . . 77, 225
Manet (Edouard) . . . 157, 311, 334
Manin (Pierre) . . . 405, 414
Manzotti . . . 313

PAGES.

MM. Marcette 28, 233
Marchot 36
Mareau (Ernest) 247
Marenco 313
Mario 406
Marris 96
Maeterlinck 96
Marty 14
Massart 130
Massenet 95
Mme Masson 353
M. Mast 96, 315
Mme Materna (Amélie) 42, 226
Mlle Mathieu 67, 225
M. Mathieu (Emile) 20, 130, 329, 346
MM. Maudru 353
Maupassant (Guy de) 215
Mauve 102, 111, 296
Mayné 35, 161, 165
Meerts 165
Mellery 102, 111, 270
Mendès (Catulle) 54
Mertens (Joseph) 362
Mesdagh 102
Mestdagh (Karl) 38
Meunier 102, 111, 270, 354, 376
Meunier (Georgette) 271
Meyers 232
Mlle Miette 15, 61
M. Mignon 233
Mlle Miller 51
Mme Miroir (Blanche) 345
MM. Miry 405, 414
Mols (R.) 168
Mommen 161
Monroy 353
Mlle Montalba (Clara) 101, 103
MM. Montenard 310
Montigny 232
Mmes Morel (Marie) 266
Moriamé (Zélie) 266
MM. Morot 310
Morot (Aimé) 185
Munthe 311
Mundeleer 161
Musin 168

N

MM. Nachez (Tiradar) 266
Namur 269
Noël (Edouard 208

O

Mlle Oestberg 42
M. Olin (François) 214
Mme Origny (d') 353
MM. Osmoy (comte d') 215
Otto 273
Oyens (David) 165, 167, 296
Oyens (David et Pierre) 102, 111
Oyens (Pierre) 165, 167, 296

P

MM. Pantazis 77, 161
Pauwels 320
Pecquereau 112
Pelouse 160, 310
Penhoët (Jean) 137
Peraire 150, 160
Périer (Camille) 154
Perrin (Emile) 208
Pettyko 98
Philippoteaux (Paul) 145, 265
Mme Philippson 233

PAGES.

MM. Piltz 185
Pirmez (Octave) 141, 160, 229, 271, 280, 409
Pioch 161
Poelaert 270, 328, 338
Poictevin (Francis) 336
Mlle Pollender 137, 188
MM. Poorten (Arved) 199
Portaels (Jean) 165
Pottier 51, 345
Prével 53
Mme Prévost-Roqueplan (Camille) 164, 310

R

MM. Rachou 185
Radoux (Th.) 114, 217, 230
Raff (Joseph-Joachim) 266
Regnault (Henri) 367, 381, 387
Regoyos (Dario de) 29, 96, 112
Mme Reicher-Kindermann (Hedwig) 193
MM. Renaud 225
Rentiers (Emile) 120
Rey (L.) 266
Mlle Richard 86
MM. Riga François) 250
Rimbout (E.) 120
Ringel 232
Robbe 270
Robie 168, 208, 270
Robinson 273
Rochegrosse 150
Rodenbach (Georges) 106
Rodier 129, 389
Roelofs 296
Roll 159, 310
Rollinat 73
Rombaut 394
Mme Ronner (Henriette) 168, 297
MM. Rousseau (Philippe) 185
Rosseels 232, 270, 350
Mmes Roth (Clémence) 184
Rubens 320
M. Ruelens (Edmond) 76

S

MM. Sacré (Emile) 127, 190
Saint-Saëns 21, 74, 84
Schoij 270, 328
Sahla (Richard) 377
Mlle Saint-Moulin (de) 90, 113
M. Samain 269
Mme Samary 261
MM. Samyn 328
Sardou (Victorien) 153, 249, 281, 405
Sargeant (John) 184, 302, 312
Scamon 273
Scaria 42, 226
Schadde 328
Schlobach 77, 161
Schmidt 361
Schott (Antoine) 377
Schouten (Henri) 120
Scribe 96
Ségé 160
Seghers 328
Sembach 168
Senger (Hugo de) 266
Saint-Senoch 273
Serpette (Gaston) 51
Serrure 97
Mme Servais (Cornélis) 69
MM. Servais (Joseph) 98, 52, 397
Silvestre (Armand) 74, 84, 414
Siret (Adolphe) 22
Smits (Eugène) 62, 70, 135, 232, 270
Mlle Soubre 406
M. Soubre 306

PAGES.

MM. Soulacroix 129, 154, 250, 361, 389
Speeckaert 167
Stacquet 102, 112
Stallaert (Joseph) 69
Stanislaus (G.) 405
Stevens (Alfred). 161, 187, 270, 286
Stobbaerts 167, 232
Storm de Gravesande 296
Stott 302, 312
Stoullig (Edmond) 208
Suppé (de) 345, 413
Surinx (Eugène) 120
Suys (Léon) 328
Skarbina 102

T

MM. Talazac 129
Ter Meulen 297
Mme Terrier-Vicini 406
MM. Terry (L.) 130
Théo-Critt 410
Thompson 154, 302
Thomson (César) 106, 130, 312
Titz 77
Toefaert (Albert) 342
Tomenlow (Roland de) 145
Toovey 102
Tourgueneff (Ivan). 317, 318
Toussaint 127
Tschaggeny 165
Tschaïkowsky 58

U

MM. Uchard (Mario). 249, 281
Unger 42
Uttini. 61
Uytterschaut 102, 112

V

Mme Vaillant-Couturier 57
MM. Vallon 165
Valvor (Guy) 360
Van Acker 262
Vanaise 96, 167, 225, 342, 350
Van Alphen. 20, 274, 354
Van Arenbergh 270
Van Beers (Jan). 88, 168, 270
Van Biesbroeck. 350
Van Camp 232
Van Damme (Franz) 120
Vande Kerkhove (Auguste) 169
Vande Vyver (Frans). 29
Vandenbos (Georges) 342
Vanden Bossche 96, 351
Vanden Broeck (Ernest) 370
Vanden Eeden 96, 106, 188, 202
Vanden Eeden (Nicolas) 342
Van den Eycken 29, 135
Vandenkerckhove (Nelson) 378
Vandenkerkhoven 165
Vander Staeten (Georges) 96, 351
Van Dyck 114, 118, 217, 406
Van der Hecht 165
Vander Stappen (Charles) 135, 165, 269, 284

PAGES.

MM. Van Gelder (Eugène). 29
Van Gelder 165, 225
Van Hamée 165
Van Humbeeck. 165
Van Leemputten 168
Vanloo 345
Van Moer 270
Van Rappard 225
Van Rysselberghe (Théo) 11, 96, 112, 120, 224, 329, 350, 368
Van Strydonck (Guillaume) 29, 282
Van Styvoort 52, 76, 397
Van Ysendyck 270
Mlle Van Zandt (Marie) 129
Vegman (Berthe) 184
MM. Verboeckhoven 270
Verbrugge 282
Vercken 130
Verdhurt. 106, 138
Verdeyen. 77, 165
Vereschagin. 201
Verhaeren (Emile). 65
Verhas 97, 270, 287
Verheyden 135, 165, 232
Vestel (de) 270
Verstraete (Théodore). 167, 271, 362
Verwée (Alfred) 270, 286
Vieuxtemps 329
Villebesseyx. 165
Mlle Villiers (de) 168
MM. Vinck 192
Vinçotte 233
Vogels 77, 144 167, 233, 271
Volkmann (Robert) 362
Veuillot (Louis). 125, 133
Vriendt (De). 121

W

MM. Wagner . . 2, 12, 17, 33, 37, 41, 49, 52, 59, 117, 288, 295
Waller (Max) 213, 396
Wallnöfer 42
Warot 137
Wauters (Emile) 22, 165 202
Weiler (G.) 61
Weingartner (Félix) 377
Werner 311
Whistler 302, 312
Wieniawski (Joseph) 37, 298
Widmer (Mario) 413
Wilson (John-W.) 290
Woelmont (le baron Arnold de). 145
Wouters (Adolphe) 346
Wouters (Camille). 120
Wysmüller 102, 111
Wytsman. 225

Y

MM. Yon (Edmond) 310
Ysaye (Eug.) 266

Z

MM. Zacharie 185
Zarembski (Jules) 389
Zola (Emile) 109
Zilcken 297

Règles d'utilisation des copies numériques d'oeuvres littéraires, réalisées par les bibliothèques de l'ULB

L'usage des copies numériques réalisées par les Bibliothèques de l'ULB, d'œuvres littéraires qu'elles détiennent, ci-après dénommées « documents numérisés », implique un certain nombre de règles de bonne conduite, précisées dans le présent texte. Celui-ci est accessible sur le site web des bibliothèques et reproduit sur la dernière page de chaque document numérisé ; il s'articule selon les trois axes protection, utilisation et reproduction.

Protection

1. Droits d'auteur

La première page de chaque document numérisé indique les droits d'auteur d'application sur l'œuvre littéraire.
Les œuvres littéraires numérisées par les Bibliothèques de l'ULB appartiennent majoritairement au domaine public.
Pour les oeuvres soumises aux droits d'auteur, les Bibliothèques auront pris le soin de conclure un accord avec leurs ayant droits afin de permettre leurs numérisation et mise à disposition. Les conditions particulières d'utilisation, de reproduction et de communication de la copie numérique sont précisées sur la dernière page du document protégé.
Dans tous les cas, la reproduction de documents frappés d'interdiction par la législation est exclue.

2. Responsabilité

Malgré les efforts consentis pour garantir les meilleures qualité et accessibilité des documents numérisés, certaines défectuosités peuvent y subsister – telles, mais non limitées à, des incomplétudes, des erreurs dans les fichiers, un défaut empêchant l'accès au document, etc. -.
Les bibliothèques de l'ULB déclinent toute responsabilité concernant les dommages, coûts et dépenses, y compris des honoraires légaux, entraînés par l'accès et/ou l'utilisation des documents numérisés. De plus, les bibliothèques de l'ULB ne pourront être mises en cause dans l'exploitation subséquente des documents numérisés ; et la dénomination 'bibliothèques de l'ULB', ne pourra être ni utilisée, ni ternie, au prétexte d'utiliser des documents numérisés mis à disposition par elles.

3. Localisation

Chaque document numérisé dispose d'un URL (uniform resource locator) stable de la forme <http://digistore.bib.ulb.ac.be/*annee*/*nom_du_fichier*.pdf> qui permet d'accéder au document ; l'adresse physique ou logique des fichiers étant elle sujette à modifications sans préavis. Les bibliothèques de l'ULB encouragent les utilisateurs à utiliser cet URL lorsqu'ils souhaitent faire référence à un document numérisé.

Utilisation

4. Gratuité

Les bibliothèques de l'ULB mettent gratuitement à la disposition du public les copies numériques d'œuvres littéraires appartenant au domaine public : aucune rémunération ne peut être réclamée par des tiers ni pour leur consultation, ni au prétexte du droit d'auteur.
Pour les œuvres protégées par le droit d'auteur, l'usager se référera aux conditions particulières d'utilisation précisées sur la dernière page du document numérisé.

5. Buts poursuivis

Les documents numérisés peuvent être utilisés à des fins de recherche, d'enseignement ou à usage privé. Quiconque souhaitant utiliser les documents numérisés à d'autres fins et/ou les distribuer contre rémunération est tenu d'en demander l'autorisation aux bibliothèques de l'ULB, en joignant à sa requête, l'auteur, le titre, et l'éditeur du (ou des) document(s) concerné(s).

Demande à adresser au Directeur de la Bibliothèque électronique et Collections Spéciales, Bibliothèques CP 180, Université Libre de Bruxelles, Avenue Franklin Roosevelt 50, B-1050 Bruxelles. Courriel : bibdir@ulb.ac.be

6. Citation

Pour toutes les utilisations autorisées, l'usager s'engage à citer dans son travail, les documents utilisés, par la mention « Université Libre de Bruxelles - Bibliothèques » accompagnée des précisions indispensables à l'identification des documents (auteur, titre, date et lieu d'édition, cote).

7. Exemplaire de publication

Par ailleurs, quiconque publie un travail – dans les limites des utilisations autorisées - basé sur une partie substantielle d'un ou plusieurs document(s) numérisé(s), s'engage à remettre ou à envoyer gratuitement aux bibliothèques de l'ULB un exemplaire (ou, à défaut, un extrait) justificatif de cette publication.

Exemplaire à adresser au Directeur de la Bibliothèque électronique et Collections Spéciales, Bibliothèques CP 180, Université Libre de Bruxelles, Avenue Franklin Roosevelt 50, B-1050 Bruxelles. Courriel : bibdir@ulb.ac.be

8. Liens profonds

Les liens profonds, donnant directement accès à un document numérisé particulier, sont autorisés si les conditions suivantes sont respectées :

a) les sites pointant vers ces documents doivent clairement informer leurs utilisateurs qu'ils y ont accès via le site web des bibliothèques de l'ULB ;
b) l'utilisateur, cliquant un de ces liens profonds, devra voir le document s'ouvrir dans une nouvelle fenêtre ; cette action pourra être accompagnée de l'avertissement 'Vous accédez à un document du site web des bibliothèques de l'ULB'.

Reproduction

9. Sous format électronique

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans le présent texte le téléchargement, la copie et le stockage des documents numérisés sont permis ; à l'exception du dépôt dans une autre base de données, qui est interdit.

10. Sur support papier

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans le présent texte les fac-similés exacts, les impressions et les photocopies, ainsi que le copié/collé (lorsque le document est au format texte) sont permis.

11. Références

Quel que soit le support de reproduction, la suppression des références aux bibliothèques de l'ULB dans les documents numérisés est interdite.